# LE

# CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

LAUSANNE — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie

# LE

# CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## REVUE RELIGIEUSE DE LA SUISSE ROMANDE

> Que, suivant la vérité dans la charité, nous croissions à tous égards en Celui qui est le chef, savoir Christ. ÉPH. IV, 15.
>
> Bel état de l'Eglise, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! PASCAL.

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE

1890

LAUSANNE
BUREAU DU CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE
chez Georges Bridel & Cie éditeurs, place de la Louve

1890

Le Comité de rédaction dirige la marche générale du journal. Chaque collaborateur demeure d'ailleurs responsable de ses propres articles, sans être solidaire des vues exprimées par d'autres collaborateurs.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ÉTUDE BIBLIQUE

—

### La petitesse de l'homme et les attentions de Dieu.

Quand je regarde tes cieux, ouvrage de tes doigts,
La lune et les étoiles que tu as formées :
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui,
Et le fils de l'homme, pour que tu le visites ?
(Ps. VIII, 4, 5.)

S'il est des époques de la vie qui appellent l'homme à réfléchir sur sa destinée, à faire le compte de ses voies, en mesurant sa petitesse et l'étendue de ses privilèges, l'époque du renouvellement de l'année est particulièrement impressive à cet égard. Le cycle des douze mois s'achève ; un anneau de plus a été rivé pour toujours à la chaîne interminable des siècles, et un nouveau se prépare à surgir du néant. Moment solennel que cette heure fugitive qui vient se placer entre une période qu'on voit disparaître pour jamais, et une autre, inconnue, pleine de mystères, dont nous saluons l'aurore avec anxiété. Et pour les cœurs qui ne sont pas légers, frivoles, pour les hommes dont le principal souci n'est pas de s'étourdir dans les dissipations mondaines, afin d'étouffer la voix grave du temps, qui s'enfuit en nous jetant cet adieu suprême :

Le temps s'en va, mais l'éternité reste,
L'éternité, l'éternité!...

c'est un moment de sérieuse méditation ; c'est une étape de la vie, où l'on fait halte un instant, où l'on reprend haleine en calculant le chemin parcouru, et où l'on se recueille avant d'entreprendre une nouvelle marche.

* * *

Si cette revue rétrospective est équitable, si cet examen est sincère, deux sentiments alors s'élèvent dans notre âme, l'humiliation et la reconnaissance, humiliation à la vue de ce que nous sommes, reconnaissance à la pensée de ce que Dieu a été pour nous ; et ces deux sentiments, nés de la contemplation du passé, se pénétrant l'un l'autre et se confondant dans notre cœur, en engendrent un troisième, tourné, celui-là, vers l'avenir, je veux dire l'espérance. Tels sont les divers sentiments auxquels le roi-prophète donne essor dans un beau cantique, alors que, saisi par le contraste de la majesté divine et de la faiblesse humaine, il s'écrie devant le Seigneur :

Quand je regarde tes cieux, ouvrage de tes doigts,
La lune et les étoiles que tu as formées :
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes [de lui,
Et le fils de l'homme, pour que tu le visites?

Nos cœurs ne vibrent-ils pas à l'unisson du sien ? Nous pouvons, en développant sa pensée, en prolonger les lignes;

nous jouissons de bien plus de lumières que le chantre d'Israël ; nous avons des motifs d'adoration, de gratitude et de confiance, qu'il ignorait lui-même ; la grandeur infinie du Dieu de la nature, du Dieu de l'Evangile, nous est apparue avec des clartés qu'il eût à peine soupçonnées. Mais si nous possédons des notions plus exactes, avouons que pour la profondeur et l'intensité de l'émotion religieuse, pour l'énergie du sentiment et les élans de la foi, il est encore notre modèle. Puissions-nous seulement nous mettre à sa hauteur !

* * *

Que sommes-nous auprès de Dieu ? Pour nous en donner une idée, faisons comme David ; prenons pour mesure, non pas Dieu lui-même, ce qui serait absolument impossible à notre intelligence bornée, mais les ouvrages de ses mains ; et comparons-nous à eux, en dressant entre nous et le ciel une sorte d'échelle de Jacob qui, de degré en degré, nous élève jusqu'à l'Auteur de toutes choses, et nous fasse mieux sonder l'abîme qui nous sépare de lui.

Notre pays est réputé pour ses hautes montagnes ; et sûrement, chers lecteurs, ceux d'entre vous qui les ont vues de près, qui ont essayé de les gravir jusqu'à une altitude suffisante pour les embrasser du regard, ont dû se sentir comme écrasés en face de ces géants de roc et de glace enfantés par la nature. Oh ! que nous paraissons petits à côté d'eux ! Nous ne sommes devant leur masse immense que des atomes qui ne comptent plus. Toutefois, ces montagnes si imposantes, d'un aspect si grandiose et formidable, que sont-elles en comparaison de la terre qui les soutient ? Des lignes à peine distinctes, des rides insignifiantes qui n'empêchent pas notre planète de tourner dans l'espace comme un globe dont la surface serait unie.

Notre terre, de son côté, qu'est-elle vis-à-vis du soleil qui nous éclaire ? L'astronomie nous fournit là-dessus des indications précises, qu'il est intéressant de connaître, pour apprécier dans toute leur magnificence les œuvres du Créateur. Représentez-vous que notre globe soit au centre du soleil : il y aurait encore assez de marge dans l'intérieur de ce même astre lumineux, pour que la lune continuât à graviter autour de la terre en se maintenant vis-à-vis d'elle à la même distance où nous la voyons aujourd'hui. Mais le soleil, à son tour, qu'est-il auprès des horizons incommensurables qui nous enveloppent comme d'un cercle de feu ? auprès de ces amas d'étoiles, semées là-haut comme de la menue poussière, et dont plusieurs sont tellement éloignées de nous, qu'il faudrait, à en croire la science, plusieurs siècles à un boulet de canon pour y parvenir ? Et tout ce que nous voyons du ciel, enfin, qu'est-ce auprès des espaces infinis qu'on devine par delà les étoiles que notre œil peut distinguer ?

Rien est-il plus capable de nous donner une idée de notre petitesse et de notre néant ? L'homme est un point auprès de nos montagnes, nos montagnes sont un point auprès de la terre ; notre terre, un point auprès du soleil ; le soleil, un point auprès de ce que nous voyons du ciel ; et tout ce que nous voyons, tout ce que nous découvrons au moyen de nos télescopes, n'est qu'un

point auprès de ce que nous ne voyons pas. Et cet univers sans bornes, dont la grandeur effraie l'imagination la plus hardie, c'est le doigt de Dieu qui le manie et le façonne à son gré, comme le potier fait de l'argile ! Ah ! que nous comprenons bien l'exclamation du poète sacré :

Quand je regarde tes cieux, ouvrage de tes doigts,
La lune et les étoiles que tu as formées : [de lui,
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes
Et le fils de l'homme, pour que tu le visites?

Si l'homme est peu de chose vis-à-vis de l'espace, il n'est pas moins petit vis-à-vis du temps. Selon les calculs les plus probables, il y a des milliers, non pas d'années, mais de siècles, que la terre se meut dans l'étendue ; relativement à ce chiffre, il n'y a qu'un petit nombre d'années qu'elle est habitée par des hommes ; et pourtant, pendant cette période si courte qui s'est écoulée depuis Adam jusqu'à nos jours, que de générations se sont succédé sur la scène du monde ! Que de fois le théâtre terrestre n'a-t-il pas changé d'acteurs ! Que de couches mortuaires superposées ! Que de cimetières entassés les uns par-dessus les autres ! Que de millions d'êtres humains ont paru sur la terre, dont il ne reste pas la moindre trace, et dont le souvenir demeurera jusqu'à la fin enfoui dans le néant ! Qu'est-elle, notre vie, qu'une vapeur éphémère, un songe qui s'évanouit au matin ? Voici un homme robuste et actif, dont l'aspect n'éveille d'autre image que celle de la santé et du bonheur : mais qu'un germe imperceptible, un invisible insecte, une goutte de telle liqueur, se trouve en contact avec son corps ; qu'un souffle d'air le touche, et voilà sa vaillance couchée dans le sépulcre ! Il n'est plus, plus qu'un amas de poussière, que la postérité foulera aux pieds sans y prendre garde. Et vous aurez beau le chercher, évoquer sa mémoire, l'appeler par son nom... dans dix ans, dans un siècle, dans mille ans : son temps est fini, il a passé pour toujours !

Et le sort de cet homme, chers lecteurs, ce sera le nôtre à tous, demain ! Oui, demain, que ce soit dans un jour ou dans plusieurs années, peu importe ; demain notre place sera vide, ou plutôt elle sera si bien comblée que nul ne songera que nous l'avions occupée un instant ; et les affaires de ce monde continueront leur train, les hommes leurs travaux, la terre son parcours, comme si nous n'avions jamais existé ! Que sommes-nous donc auprès de Dieu, aux yeux duquel « mille ans sont comme un jour, et un jour comme mille ans, » pour qui le passé et le futur n'existent que si, par un acte de sa volonté absolue, il consent à se limiter lui-même, et dont le regard, s'il lui plaît d'évoquer cette vision lointaine, découvre ce qui se passera sur la terre dans des myriades d'années, aussi distinctement que ce qui s'y passe à cette heure ? « Qu'est-ce que l'homme, mon Dieu, pour que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, pour que tu le visites ? »

Après ce que nous venons de dire, comment ne pas ajouter que, si l'homme est petit dans le temps et dans l'espace, il se montre petit bien plus encore au point de vue moral ? Lui, en effet, qui n'est qu'un atome dans l'étendue, un rêve dans l'éternité, il croit pouvoir se passer de Dieu ! Il a eu, et il a encore, la prétention de se débarrasser de Celui

qui tient toutes choses dans le creux de sa main ; il voudrait rayer son nom du langage, effacer son souvenir de l'histoire ; et, après l'avoir banni du ciel et de la terre, il a l'ambition de s'asseoir sur le trône désert de la divinité, au point que de nos jours son impudence a été jusqu'à dire : « Dieu, c'est moi-même ! » Oh ! c'est ici que l'homme est surtout petit, petit jusqu'au ridicule, mesquin jusqu'à l'absurde ! Il ose contrôler l'infinie sagesse de Dieu à la mesure de son esprit, qui n'est que passions et ténèbres ; et il rejette les révélations magnifiques et salutaires de la divine Parole, parce que ce n'est pas ainsi que lui-même les aurait inventées ! Orgueil qui touche à la folie et n'inspire que le dégoût ! Misérable ver luisant, qui se flatte d'éteindre le soleil pour éclairer mieux que lui ! Pauvre nature humaine, combien tu es déchue et que tu fais pitié à voir ! « Mon Dieu, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, pour que tu le visites ? »

* * *

Néanmoins, Dieu se souvient de nous. Grands ou petits, faibles ou forts, rois ou mendiants, il n'est personne d'entre nous qui, déjà avant que les montagnes fussent nées, avant que la terre fût sortie du chaos, n'ait été l'objet de la pensée du Tout-Puissant. A travers le cours des âges, au milieu de la multitude infiniment variée des choses et des êtres qui ont occupé sa sagesse, il ne nous a pas perdus de vue un seul instant, puisque chacun de nous, au jour marqué dans les desseins éternels, a été appelé à l'existence par la Parole du Dieu fort. Il s'est souvenu de nous durant l'année écoulée, puisqu'à toute heure nous avons eu besoin, pour vivre, de son assistance et de sa miséricorde, et que son secours ne nous a pas fait défaut jusqu'au moment actuel.

Et non seulement il s'est souvenu des mortels, mais il s'est abaissé jusqu'à eux en la personne de son Fils bien-aimé, et, dans la plénitude de ce mot, il les a « visités. » Le Verbe éternel a habité parmi nous : la terre porte encore les marques bénies de son auguste passage. Il a fait à notre pauvre globe un honneur qui est probablement sans exemple dans les annales de l'univers, un honneur qui n'a été, selon toute apparence, le partage d'aucune de ces étoiles, d'aucun de ces milliers d'astres, dont le rayon scintille au firmament. Lui que « les cieux, même les cieux des cieux ne peuvent contenir, » il nous a aperçus du fond de l'infini, et, quittant la « lumière inaccessible, » il lui a plu de descendre dans l'obscurité de notre vallée de larmes, de se rendre pour un peu de temps « semblable à nous, » pauvre, chétif, assujetti à la loi du devenir, aux conditions du temps et de l'espace; en sorte que, dans sa chair infirme et mortelle, il a été un moment, aussi bien que nous-mêmes, l'un de ces points infiniment petits qui se trouvent comme perdus dans l'immensité. Un tel prodige de bienveillance n'autorise-t-il pas tous les espoirs ? « Si Dieu n'a point épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui [1] ? » — « La mère oublierait-elle son enfant ?... Moi, je ne t'oublierai pas, dit l'Eternel. »

[1] Rom. VIII, 32.

Le Seigneur regarde des cieux, il voit tous les enfants des hommes ; il les connaît tous par leur nom, et il n'y en a pas un qui manque à son appel. Et ce n'est pas d'un œil indifférent, impassible ou distrait, qu'il nous regarde. Il nous suit pas à pas, il nous accompagne avec une infatigable vigilance ; il est le témoin assidu de nos efforts, de nos faiblesses et de nos fautes ; il examine avec attention le fond même de nos cœurs, il lit nos pensées les plus intimes : rien ne lui échappe, il note, il remarque tout ; mille choses que nous avons oubliées nous-mêmes, il les a enregistrées dans le livre éternel de sa mémoire, et il les garde pour le dernier jour, alors que les choses les plus cachées seront produites à la lumière, et que les secrets des cœurs seront dévoilés. Oh ! qu'ils sont insensés, les ouvriers d'iniquité qui commettent le mal dans les ténèbres et croient se soustraire à la surveillance du Dieu très saint ! « Où irai-je loin de ton Esprit, où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je descends au sépulcre, t'y voilà ! Et si, prenant les ailes de l'aurore, je vais me loger à l'autre bout de la mer, là-même ta main me saisira et ta droite me conduira.... » (Ps. CXXXIX.)

Mais serait-ce seulement pour épier nos moindres fautes, pour nous surprendre dans nos transgressions, que Dieu ne nous quitte pas un instant du regard ? Ah ! c'est bien plutôt dans sa tendre sollicitude ! S'il se tient sans cesse à notre droite et à notre gauche, c'est pour nous mener dans le bon chemin et nous préserver du mal ; c'est pour nous aider dans le besoin, pour nous relever dans nos chutes, pour nous restaurer dans nos défaillances, pour nous soulager dans nos peines, pour nous éclairer dans notre marche. C'est pour nous faire du bien tous les jours de notre vie et, selon l'expression du prophète, « afin de nous donner un avenir et une espérance[1], » que sa main paternelle nous environne de toutes parts. Qui dira que d'obstacles il a enlevés à notre insu de devant nos pas ? que de déboires, que de revers, sa compassion a détournés de notre tête, qui auraient été peut-être les justes conséquences de nos étourderies et de nos péchés ? Que d'écueils évités, que de tentations repoussées, parce qu'il était là, invisible, qui travaillait en notre faveur !

Parfois aussi, il est vrai, Dieu juge à propos de sortir de son silence, et de se manifester à nous d'une manière plus sensible, en faisant retentir à nos oreilles une voix puissante où la sévérité nous semble l'emporter sur l'amour. Quand notre activité est brusquement interrompue par la maladie, et que, couchés sur un lit de douleur, nous sommes forcés à réfléchir ; quand, surtout, la messagère de l'autre monde vient appeler l'un des êtres qui nous sont le plus chers et l'inviter à la suivre ; alors nous nous sentons comme entraînés après lui dans le royaume invisible ; les voiles se déchirent, en même temps que les affections ; et, comme les magiciens d'Egypte, nous disons avec respect et crainte : « C'est ici le doigt de Dieu ! » Dans ces moments-là les doutes s'évanouissent, nous avons l'intuition de l'au delà, et nous comprenons que Dieu s'est souvenu de nous, qu'il nous a « visités. »

[1] Jér. XXIX, 11.

* * *

Or, quelle que soit la forme de ses « visitations, » soit qu'il nous révèle sa présence par des bienfaits ou par des épreuves, n'est-il pas étrange qu'il s'occupe de nous avec tant d'intérêt? Et quand nous songeons que ce bienheureux Roi de gloire, qui se suffit éternellement à lui-même, prend garde à nous, infimes créatures, pourrions-nous ne pas nous associer au pieux étonnement du psalmiste? « Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, pour que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, pour que tu le visites? » Où trouver la clef de cette énigme? Car c'en est une. Comment se fait-il que, malgré notre petitesse, malgré notre indignité, le Très-Haut daigne nous honorer de ses attentions et de ses sympathies? Ah! chrétiens, la réponse n'est-elle pas dans vos cœurs? C'est que le Dieu d'amour nous a créés à son image, nous destinant à devenir les frères du Fils unique, à reproduire ses traits dans le domaine du fini, comme il est la splendeur du Père dans l'éternité; c'est qu'en un certain sens, ainsi que l'auteur sacré l'ajoute hardiment, « Dieu nous a faits de peu inférieurs à lui-même, et qu'il nous a couronnés de gloire et d'honneur. » S'il se souvient de nous, c'est que nous sommes la « race de Dieu[1]; » c'est qu'il ne peut pas oublier ce qui vient de lui; c'est de lui-même, en quelque sorte, qu'il se souvient en se souvenant de nous. Il ne voit pas en nous de simples grains de poussière disséminés sur un point de l'espace; il ne nous mesure pas selon les règles de la quantité, applicables à l'univers matériel; il nous pèse, ô noblesse insigne et redoutable! il nous pèse à la balance de sa propre perfection; il contemple en nous des créatures morales, des êtres libres, capables de l'aimer, de le glorifier, de le servir nuit et jour dans son temple, comme les anges qui se tiennent continuellement devant lui. Si son œil est fixé sur nous, s'il « compte les cheveux de nos têtes, » c'est qu'à travers l'écorce de terre qui nous enveloppe, il voit briller en nous le reflet de son regard; et si parfois il nous visite par les coups de sa verge, s'il nous fait passer par le creuset de l'affliction, s'il nous taille douloureusement au tranchant de son ciseau, c'est qu'il distingue derrière notre argile une perle de grande valeur, qu'il veut épurer et amener au jour; c'est qu'il nous prépare, enfin, dès ici-bas, à « luire un jour comme des étoiles » dans le royaume des cieux.

Voilà, chers lecteurs, et je ne crains pas d'être très affirmatif sur ce point, voilà l'explication de l'énigme de nos destinées. Notre grandeur est en proportion de notre petitesse: tous les contrastes dont la vie est semée se rattachent à celui-là. « A qui regarderai-je? a dit l'Eternel. A l'esprit humble, au cœur brisé, à celui qui tremble à ma parole. » La seule gloire digne de ce nom, la seule dont nous ayons le droit et le devoir de nous féliciter, c'est d'être unis à Dieu par la foi et l'amour. Ah! ne vous glorifiez pas d'autre chose, vraiment il n'en vaut pas la peine, car « le monde passe avec sa convoitise. » S'il est une vérité qui s'impose, une vé-

[1] Act. XVII, 29.

rité enseignée dès la plus haute antiquité par tous les philosophes, chantée par tous les poètes, devenue un thème presque banal à force d'évidence, c'est bien celle-ci : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » Tout,... hormis cette seule chose : notre relation filiale avec Dieu. Accumulez d'une part toutes les grandeurs mondaines, et les trésors des riches, et la science des sages, et le prestige des puissants, et toutes les splendeurs étalées dans l'univers; mettez dans l'autre plateau de la balance le moindre des croyants, de ceux que Jésus appelait : « ces petits qui croient en mon nom, » fût-ce un enfant, dont les lèvres candides balbutient déjà le doux nom du Sauveur, et vous verrez... un jour, si vos yeux ne savent pas le discerner encore, vous verrez que ce petit enfant à lui seul pèse plus dans la balance éternelle que toutes les gloires ou plutôt les vanités que vous aurez entassées d'autre part. La raison en est bien simple : ce qui prête à cet enfant une valeur infinie, c'est que son âme est un sanctuaire où l'Eternel habite, c'est que Dieu est là ; tandis que toutes ces gloires mondaines, dépouillées de Dieu, sont comme la bulle de savon qui crève au premier choc. Elles ont l'air d'être pleines, et voici, elles sont pleines... de vide ; on admire comme elles sont brillantes, et il se trouve que plus elles sont brillantes, plus elles sont éphémères ; de sorte que ces grandeurs-là ne valent pas mieux que le néant; que dis-je ? elles sont pires que le néant même, puisqu'elles ont le malheur d'en être sorties et la honte d'y rentrer pour jamais.

Et remarquez qu'en parlant ainsi nous ne nous écartons nullement de la pensée du psalmiste. N'est-ce pas lui qui, dans ce psaume, a prononcé pour la première fois cette parole étrange, consacrée plus tard par l'Evangile, et que l'Eglise répète volontiers : « De la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle tu as tiré ta gloire, afin de confondre tes adversaires ? » C'est le principe énoncé par l'apôtre : « Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes ; et il a choisi les choses méprisées pour abolir celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu[1]. » Voulant dégager l'homme des liens corruptibles, l'arracher à la séduction des fausses grandeurs, il a fallu, pour ainsi dire, que Dieu prît le contre-pied de la sagesse du monde ; il a fallu que le Sauveur parût ici-bas sous les traits d'un petit enfant « né dans une crèche ; » et c'est à travers l'infirmité de sa chair, à travers l'ignominie de « l'Homme de douleurs » que nous ressaisissons par la foi notre grandeur véritable et que nous devenons « participants de la nature divine, » de façon à pouvoir dire, dans la communion du Fils de l'homme : « Je suis roi, je suis né pour cela,... mais mon règne n'est pas de ce monde. »

* * *

Lecteurs, avez-vous fait votre choix entre les deux ordres de grandeurs qui sollicitent votre âme ? On ne saurait les poursuivre tous deux à la fois. Il n'y a pas d'accord possible entre Dieu et Mammon, entre Christ et Bélial. Il s'agit de se décider, car le temps presse, et l'heure viendra bientôt où toutes

[1] 1 Cor. I, 27-29.

choses seront tirées au clair. Le Seigneur nous a visités sous diverses formes, disions-nous; mais toutes les visites dont il nous a honorés jusqu'ici, partielles et transitoires, ne sont autre chose qu'un prélude à la grande « visitation » qu'il nous réserve encore.... « Israël, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu ! » Puissions-nous disposer nos cœurs et nos vies en vue de cette inspection finale, afin que, « quand Christ, notre vie, paraîtra, nous paraissions aussi avec lui dans la gloire ! » Puissions-nous vivre dans cette attente, bénir l'Eternel de ce qu'il nous a « marqués sur les paumes de ses mains, » nous réjouir de ce que « nos noms sont écrits dans les cieux ! » Et, quelle que soit l'heure où nous entendrons le signal du départ, puissions-nous dire, avec la même sécurité et la même certitude d'exaucement que le brigand sur la croix : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras en ton règne ! »

Si le souverain Monarque,
Dans la foule des humains,
Nous discerne, et qu'il nous marque
Sur les paumes de ses mains ;
Qu'importe alors que le monde
Nous méconnaisse à jamais !
Toi, dont le regard nous sonde,
Toi, Jésus, tu nous connais.

ALOYS BERTHOUD.

---

## BIOGRAPHIE

### Vinet et son père,
*d'après des lettres inédites.*

PREMIER ARTICLE

La bibliothèque de la Faculté de théologie de l'Eglise libre, à Lausanne, a fait, il y a deux ans environ, une acquisition des plus précieuses : elle a été mise en possession des papiers de Vinet conformément au désir exprimé jadis par sa veuve. Le dossier est si considérable qu'il est impossible de le contempler, même d'une façon toute extérieure, sans admirer le labeur auquel il rend témoignage. Voilà donc, faut-il se dire, l'œuvre d'un homme continuellement malade, et qui n'est certes pas arrivé à un âge avancé. Ou plutôt, ce n'en est qu'une partie : plusieurs séries de lettres, par exemple, n'ont pas encore été recueillies, il en est sans doute beaucoup qui se sont perdues de bonne heure, et qu'on ne retrouvera jamais. De nombreux manuscrits auront été détruits par Vinet lui-même, soit après leur publication, soit, au contraire, parce qu'il en trouvait le contenu trop peu satisfaisant. L'étonnement et l'admiration augmentent encore quand on songe que l'auteur était pauvre, que son travail était médiocrement rétribué, et qu'il n'a jamais songé à tirer un parti plus avantageux d'une fécondité littéraire exceptionnelle, d'un talent dont il devait bien avoir conscience, et auquel les juges les plus compétents rendaient un témoignage flatteur.

Mais au sentiment d'une vive et respectueuse admiration pour Vinet se joint celui de la reconnaissance envers son biographe. Eug. Rambert a eu longtemps ces papiers entre les mains, il a contribué pour sa bonne part à en grossir la collection, et ses héritiers, en la transmettant toute entière à notre bibliothèque, ont fait un généreux abandon de nombre de pièces qu'ils auraient eu le droit de garder, puisqu'elles n'avaient jamais appartenu à Mme Vinet.

En outre, ce dossier se trouve dans un ordre parfait. Après l'avoir étudié à fond, pour en tirer les deux belles publications que tout le monde connait, la biographie de Vinet et le recueil de ses lettres, Rambert l'avait soigneusement classé, et ce n'était certes pas une petite affaire. Il a fallu y consacrer beaucoup de temps, beaucoup de peine, des soins aussi intelligents que désintéressés ; mais la piété de son biographe a élevé ainsi à Vinet le monument le plus digne de lui, un monument à peu près unique en son genre. Plus d'un étranger, plus d'un connaisseur à qui je faisais les honneurs de ce « fonds Vinet, » m'a dit qu'il existait bien peu d'écrivains dont on possédât ainsi les papiers réunis au même lieu et méthodiquement classés. Ce doit être, ajoutait-on, une jouissance d'y faire des recherches.

Je ne crois pas, il est vrai, qu'il y ait encore beaucoup de trouvailles à espérer dans ce domaine : le champ a été trop bien moissonné par Rambert lui-même pour que les glaneurs puissent se promettre des succès brillants ; cependant, il est toujours permis d'essayer. Appelé à installer ces manuscrits sur les rayons de notre bibliothèque, je n'ai pu me refuser le plaisir d'ouvrir quelques-uns des portefeuilles qui les contiennent. Je voulais tout d'abord voir l'écriture de Vinet et celle de ses illustres correspondants : Sainte-Beuve, Béranger, Tœpfer, de Wette, Ad. Monod, mais le portefeuille qui me retint le plus longtemps n'est pas un de ceux qui renferment les plus précieux autographes ; c'est un portefeuille plus modeste, quoique encore assez volumineux, qui est intitulé : *Correspondance de famille*. Rambert a publié fort peu des pièces qu'il contient, de hautes raisons de discrétion l'en empêchaient : Mme Vinet vivait encore quand parut la biographie de son mari. Maintenant qu'elle a disparu du milieu de nous, ainsi que la plupart des membres de la famille, on peut, nous semble-t-il, donner quelques détails de plus sur les relations de Vinet avec ses proches. Les pages qui suivent ont été écrites pour un petit cercle d'amis dont quelques-uns ont été des élèves de Vinet. On m'encourage à les offrir à un public plus étendu ; je voudrais qu'il ne vît, dans la minutie de certains détails, que la preuve d'un vif intérêt pour tout ce qui concerne le grand penseur vaudois.

On dit souvent que les hommes distingués sont avant tout les fils de leur mère, et l'on ne manque pas d'exemples à l'appui de cette thèse, depuis la mère des Gracques jusqu'à la mère de Washington, en passant par celle de saint Augustin. Si l'on y regardait de près, on trouverait pourtant, sans doute, que la règle a beaucoup d'exceptions et que, dans bien des cas, l'influence du père l'a emporté sur celle de la mère pour la formation d'un noble caractère ou d'un beau génie, sans parler de ceux qui s'élèvent tout seuls et comme malgré leurs parents. Alexandre Vinet dut beaucoup à l'éducation, et sa piété filiale ne l'a jamais oublié : à trente ans passés, il se sentait encore né pour être fils et fils obéissant toute sa vie [1] ; mais c'est son père surtout qui a influé sur son développement spirituel. « Mon bien-aimé père, pouvait-il écrire quand il eut la

[1] Lettres d'A. Vinet, tome I, p. 183.

douleur de le perdre [1], était depuis longtemps ma règle de conduite, la lumière de mon jugement, le point de vue de toutes mes relations. » On a pu même regretter que cette action du père de Vinet sur son fils se fût exercée avec trop d'autorité. Jamais on n'aurait pu faire ce reproche à Mme Vinet la mère ; elle n'approuvait pas que son mari se mêlât de critiquer leur fils, et jamais sans doute elle n'eût pris pour elle-même cette liberté.

Ce devait être une personne assez peu lettrée, car nous ne possédons pas une ligne d'elle. Quand son fils eut quitté Lausanne, elle n'entra pas en correspondance avec lui ; elle l'aimait pourtant beaucoup ; avec elle, c'était toujours : « Le pauvre Alexandre par-ci, le pauvre Alexandre par-là. » Mais elle se remettait à son mari du soin des lettres et se contentait de faire dire au fils chéri qu'elle pensait toujours à lui : « Puis sa voix de s'altérer, » ajoute M. Marc Vinet qui transmet la commission, « et moi, de terminer le discours en l'embrassant pour nous deux [2]. » Son humble tendresse pour les siens avait sans doute quelque chose d'un peu matériel ; elle était une garde-malade infatigable, qualité qui n'était certes pas à dédaigner dans la maison de M. Marc Vinet, et se préoccupait beaucoup de la nourriture de son fils absent. « Elle songe à vous toutes les nuits, écrit le père, elle vous voit, vous parle, vous prépare à dîner, puis s'éveillant : « Dieu » sait, dit-elle, si ce plaisir me sera » donné [3]. »

[1] Lettres, tome I, p. 20.
[2] Marc Vinet à son fils, décembre 1818.
[3] Du même au même, le 28 mars 1820.

Il est vrai que M. Marc Vinet éprouvait les mêmes sentiments : « Comment vont ces estomacs, ces appétits ? écrit-il à son fils comme de la part de la mère [1]. Avez-vous un bon régime ? De quoi se composent vos repas ? Déjeunez-vous toujours avec la sotte *polenta* au lieu du spirituel et égayant café (pourvu qu'il ne soit pas trop fort) ou du restaurant chocolat ? Savez-vous faire de bons fricots ? comme disait Louis Recordon de sa marraine. En un mot, avez-vous assez de soins de vous ? car nous sommes un peu en peine à tous ces égards. Chaque fois que nous prenons un bon repas, nous nous demandons : Que mangent-ils à Bâle ? Ont-ils ainsi du bon bœuf en sauce ? Leur veau est-il bien rôti ? leur omelette assez grasse et très peu cuite ? Et du gâteau, que n'en ont-ils chacun une tranche ? »

Seulement, à côté de ces préoccupations, M. Vinet en avait d'autres à l'égard de son fils, qui sont d'une nature plus relevée et témoignent d'un plus grand développement spirituel. Ne soyons pas injustes envers la mère de Vinet : son fils lui a rendu le plus beau témoignage [2], en disant qu'à l'exemple de son Sauveur, elle était venue dans le monde pour servir, et non pour être servie. Mais nous pouvons bien dire, sans dénigrement et sans légèreté, qu'elle était une excellente femme, comme, grâce à Dieu, il y en a beaucoup dans notre pays. M. Marc Vinet, lui, était un homme tel qu'il en existe malheureusement trop peu parmi nous ; il y a chez lui matière à une étude de caractère, et si nous ne réussissons pas là a rendre inté-

[1] 17 avril 1820.
[2] Lettres, tome I, p. 182.

ressante, ce sera notre faute, non celle de notre sujet.

Il ne saurait être question ici d'écrire sa biographie ; elle demanderait beaucoup de recherches, sans présenter à coup sûr un intérêt suffisant. Notons seulement les points principaux. Marc Vinet naquit, le 27 février 1770, dans ce village de Crassier dont la paroisse a si bien mérité des lettres et du clergé vaudois en donnant naissance à Cellérier père [1], à Mme Necker née Curchod, à Samuel Bridel [2] et à deux de ses frères, enfin à Aug. Rochat. Cellérier, Rochat, Vinet, quoique inégaux entre eux, ne sont-ils pas trois écrivains religieux des plus influents dans notre pays à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci ? Eh bien, tous trois pouvaient, à des titres divers, se réclamer de Crassier, et le pasteur de cette modeste église, Louis-Antoine Curchod, put y baptiser, à cinq ans de distance, la mère de Mme de Staël et le grand-père d'Alexandre Vinet [3].

Les Vinet ne sont pas des Vaudois d'ancienne date. Ils descendent d'un réfugié français, Louis Vinet, dont le nom apparaît pour la première fois dans les registres d'état-civil de Crassier en 1727. A cette époque, il est déjà qualifié de justicier ; en 1740, il fut nommé gouverneur de la commune, et mourut en 1777 âgé, disent les registres, de soixante-dix-sept ans. Il serait bien intéressant de connaître le lieu d'origine de Louis Vinet en France, on pourrait peut-être le rattacher ainsi à l'humaniste Elie Vinet, de Bergerac, qui vivait au XVIe siècle ; mais je n'ai rien pu apprendre de positif sur ce point, non plus que sur les circonstances de son établissement en Suisse et sur l'année de son admission à la bourgeoisie de Crassier [1]. Quoi qu'il en soit, Louis Vinet épousa une Neuchâteloise, Rose Clerc, de Motiers-Travers ; je note ce point, parce qu'Alexandre Vinet ayant eu pour mère une Genevoise, Jeanne-Etiennette Baud, de Céligny, se trouvait avoir ainsi dans les veines du sang de nos trois cantons protestants de langue française. La postérité de Louis Vinet fut nombreuse ; il eut sept enfants, dont six fils, et vingt-huit petits-enfants. Il est vrai qu'un grand nombre moururent très jeunes ; les santés dans la famille Vinet ne paraissent pas avoir été robustes, malgré le grand âge auquel arriva le chef de la race. Tous ces Vinet ne restèrent pas à Crassier : les uns s'établirent à Nyon, d'autres à Lausanne ou à Genève, d'autres partirent même pour la France, l'Angleterre ou l'Amérique ; leur famille y subsiste peut-être encore, tandis qu'elle semble éteinte dans le canton de Vaud ; au moins ne la retrouve-t-on plus ni à Crassier, ni à Nyon, ni à Lausanne.

Le fils cadet de Louis inet porta les prénoms d'Alexandre-Rodolphe et,

[1] Cellérier père était de Crans, paroisse de Crassier.

[2] Bridel-Bridéry, qui fit sa carrière à Gotha.

[3] Susanne Curchod, la future Mme Necker, propre fille du pasteur, le 2 juin 1737 ; Alexandre-Rodolphe Vinet, grand-père et parrain du professeur de Lausanne, le 9 septembre 1742.

[1] J'ai été aidé dans mes petites recherches à ce sujet par la complaisance parfaite de diverses personnes auxquelles je dois un remerciement public ; ce sont surtout MM. De Crousaz, archiviste cantonal à Lausanne, Veret syndic de Nyon, Contesse pasteur à Crassier, Wavre pasteur à Motier-Travers.

comme son père, fut revêtu de quelques charges publiques : il était à la fin du siècle dernier secrétaire de commune à Crassier et inspecteur des péages. C'est lui qui fut le père de Marc Vinet, le grand-père par conséquent de l'écrivain qui devait faire connaître le nom de la famille. Il était en même temps son parrain, et il lui légua son cachet, son tire-bouchon, ses boucles de souliers et de col, le tout en argent. Le testament est daté du 9 janvier 1801 ; et Alexandre-Rodolphe Vinet mourut trois mois après l'avoir écrit. Son petit-fils ne devait donc pas avoir gardé grand souvenir de lui, étant né le 17 juin 1797 ; en revanche, il put se rappeler toute sa vie sa grand' mère paternelle, née Martin, de Château-d'Œx, qui vécut jusqu'en 1812.

La famille Vinet eut ses temps de prospérité, ses membres ont été propriétaires de quatre maisons à Crassier ; mais à la fin du siècle dernier, la branche de M. Marc Vinet était dans une position difficile ; lui-même eut une carrière pénible, surtout à ses débuts. Il aimait à s'en souvenir dans les jours de bien-être relatif qui furent son partage à la fin de sa vie, et à se citer en exemple à son fils Alexandre, dont la vie lui semblait incomparablement plus facile. « Je me rappelle, lui écrit-il, ma situation, soit comme régent de plus de cent écoliers dès l'âge de dix-sept ans, pour gagner vingt louis par année, soit comme horloger, à Genève, en 1782, où je ne gagnais pas huit à dix batz et ne trouvais même pas à vendre mon minime ouvrage, après avoir quitté, contre le gré de mes parents, au moins de ma mère, l'état qui m'a enterré pour la vie. Je me rappelle encore ma position à Aarau, à Lucerne et à Berne en 1798 et 1799, cherchant à gagner ma vie dans les bureaux, sans savoir un mot d'allemand, et ayant ma femme et mes enfants à quarante lieues ; puis, après les avoir fait venir (toi excepté), voir la guerre recommencer, les troupes ennemies envahir la Suisse, et moi me trouver dans la nécessité de renvoyer au bout de six semaines, une épouse et un enfant chéris, sans savoir quels allaient être les événements, sans avoir aucun état que celui de copiste, et devant craindre que le même bouleversement qui me menaçait avec tant d'autres, ne privât en même temps mon tant cher père de son poste, de son existence ! Cette position qui a duré pendant deux ans, et s'est renouvelée ensuite plusieurs fois, songe, mon cher ami, combien elle était différente de la tienne et de la perspective qui s'ouvre devant toi d'une manière ou d'une autre, pourvu seulement que Dieu te conserve la santé. Pense, je t'y engage, pense quelquefois à la situation de ton père à ton âge et depuis, elle t'inspirera du courage, du contentement.... A ton âge, me trouvant sans état, sans fortune, presque sans espérance, et tout l'état social s'ébranlant en Europe, particulièrement chez nos voisins et dans notre propre pays, combien de fois n'ai-je vu que du noir autour de moi et au-devant de moi ; mais tant de milliers d'autres étaient alors cent fois plus malheureux, que, par comparaison, j'ai dû trouver parfois mon sort digne d'envie. Il l'a été, en effet, sous plusieurs rapports essentiels, malgré des coups infiniment sensibles. Le nom de Dieu soit béni ! »

En effet, de meilleurs jours arrivèrent

à la fin. Après mainte péripétie, Marc Vinet devint secrétaire en chef du Département de l'intérieur, position assurée sinon brillante, nous dit M. Rambert. La plus ancienne lettre que nous possédions de lui est datée du 3 juin 1815; or, à ce moment, le Champ de mai venait d'avoir lieu ; Napoléon allait partir pour la terrible et décisive campagne de Waterloo ; mais M. Marc Vinet n'a pas un mot pour ces grands événements. Sa lettre est consacrée à tout autre chose; il raconte à son beau-frère, M. Jean-Rodolphe De la Rottaz, de Veytaux, les fiançailles de son propre fils Alexandre-Rodolphe, âgé de dix-huit ans, avec la fille de son correspondant, Mlle Sophie De la Rottaz. « Cela a eu lieu, dit-il, à la suite d'un entretien que j'eus hier au soir avec Alexandre, à qui j'avais fait tort. L'idée de l'am...[1] ne lui était point venue, que je sache, parce qu'il n'avait osé y penser. Je l'ai trouvé dans les meilleures dispositions, et ce matin, pressé par le temps, parce que je voulais opérer avant leur départ pour Céligny et pouvoir vous en écrire, j'y ai procédé avec trop peu de précautions quant à Sophie. »

Ces phrases, je l'avoue, font une impression pénible; n'impliquent-elles pas que le père a exercé une pression un peu indiscrète pour la conclusion de ce mariage? Si tel est le cas, ce ne sera pas la première faute grave commise par un homme de beaucoup de jugement et de beaucoup de tendresse, désireux de rendre les siens heureux à sa façon. Nous savons quels furent les mérites éminents de Mme Alexandre Vinet et ce qu'elle a été pour son mari; mais un mariage entre cousins germains, dans une famille où les santés étaient si délabrées, était une des choses dont il fallait le plus se garder. En le concluant, on allait au-devant d'une paternité plus riche en amertumes qu'en douceurs. Le mot est de Mme Vinet elle-même; il se lit dans une ébauche de biographie de son mari, dont le manuscrit se trouve maintenant à la bibliothèque de la Faculté libre à Lausanne. (P. 72.)

Quoi qu'il en soit, les deux fiancés ne purent bientôt plus avoir que des relations épistolaires. Mlle De la Rottaz partit pour la Thurgovie, où elle devait terminer son éducation, tandis que Alexandre Vinet commençait sa théologie. Il ne devait pas faire ses quatre années régulières d'études. A mi-chemin, en 1817, il quitta Lausanne pour Bâle, et c'est alors que commence cette correspondance avec son père qui est notre principale source d'informations.

Elle dura un peu moins de cinq ans, qui furent riches en événements de famille, atteignant le fils en première ligne, mais son père aussi, par contre-coup. Enumérons-les rapidement.

Tout professeur qu'il était, Alexandre Vinet restait soumis à l'obligation de présenter à Lausanne ses examens pour les deux années d'études dont il était exempté. On délibéra quelque temps sur la question de savoir s'il devait revenir deux fois pour cet objet ou s'il devait subir en une fois, dans l'été de 1819, les examens des deux années réunies. Après s'être entouré de beaucoup d'avis, car M. Marc Vinet ne faisait jamais rien

[1] On n'aura pas de peine, je pense, à deviner le mot que l'excellent homme n'ose même pas écrire en toutes lettres.

à la légère[1], on se décida pour le second parti, de sorte que le père et le fils furent à peu près deux ans sans se revoir, séparation d'autant plus cruelle que pendant ce temps M. Marc Vinet fit deux graves maladies.

En revanche, il y eut double revoir en 1819; Alexandre vint à Lausanne en été d'abord, pour ses examens et sa consécration, puis en octobre, pour son mariage, et, déjà le 18 juillet 1820, Mme Vinet donnait le jour à une fille, qui reçut le nom de Stéphanie. Cette naissance était comme une consolation anticipée d'une amère douleur qui devait bientôt atteindre les grands-parents de Lausanne : au mois d'octobre, leur fils cadet, Henri, mourut après de longues souffrances. L'été de 1821 fut marqué par un séjour du jeune couple à Lausanne. Mme Vinet se trouvait de nouveau en espérance; le 16 septembre, elle accoucha d'un garçon, qui reçut le nom d'Auguste. Quand Alexandre Vinet et sa femme retournèrent à Bâle, ils n'emportèrent avec eux que leur nouveau-né. Leurs parents, pour les soulager quelque peu, gardèrent auprès d'eux la petite Stéphanie, qui passa à Lausanne tout l'hiver de 1821 à 1822; et la dernière lettre de M. Marc Vinet à son fils, écrite le 14 mai 1822, mentionne encore la présence de cette enfant dans la maison des grands-parents.

Retournons à la correspondance de Marc Vinet avec son fils Alexandre. Nous en possédons encore un peu plus de la moitié; elle comprend quatre-vingt-une lettres autographes du père, et un ou deux fragments copiés beaucoup plus tard par Mme Alexandre Vinet; de ce côté, il ne doit pas manquer grand'chose; en revanche, on n'a plus que dix-neuf lettres d'Alexandre Vinet à son père, et parmi celles qui ont été perdues, plusieurs devaient être bien intéressantes au point de vue moral et religieux. Leur destruction n'a pas été intentionnelle, mais M. et Mme Marc Vinet ne se doutaient guère qu'un jour viendrait où l'on rechercherait avidement les moindres écrits de leur fils aîné[1].

Ce qui frappe tout d'abord dans les lettres de Marc Vinet, c'est le caractère modeste et pratique de la plupart des sujets qui y sont traités. Ce qu'il y a là de petites commissions, de petites nouvelles, d'humbles détails de ménage est presque inimaginable et pourrait paraître ridicule, si l'on ne se souvenait que M. Marc Vinet tenait la plume pour sa femme aussi bien que pour lui-même. C'est, sans doute, ce qui empêchera toujours de penser à la publication de ces lettres; on ne saurait demander au grand public de s'intéresser à tous ces envois de pruneaux ou de châtaignes, à ces discussions sur le prix des « brosses de décrottoirs » à Lausanne et à Bâle, aux mérites de Sophie R. ou aux sottises de l'étudiant Fr. D., ni surtout à ces longues dissertations d'hygiène dans lesquelles Marc Vinet se complaît; car il y avait chez ce digne homme, en tout bien et tout honneur, un goût médical plus vif sans doute qu'éclairé, et qu'entretenaient ses nombreuses indispositions. S'il n'aimait pas les médecins, comme

[1] Si je compte bien, il aborde le sujet dans quatorze de ses lettres à son fils.

[1] Dans mes citations, j'éviterai le plus possible de reproduire les fragments transcrits déjà par Rambert dans sa vie de Vinet.

il le fait entendre quelque part[1], c'était sans doute par une sorte de jalousie de métier, et dans le sentiment naïf qu'il en savait plus qu'eux. Encore une fois, tout cela ne saurait être publié; cependant Alexandre Vinet y prenait grand plaisir : « Mes moments les plus doux, écrit-il dix mois avant son mariage, sont ceux où je me transporte au milieu de vous tous, dans l'intérieur du ménage, au milieu de ces relations domestiques qui forment le seul vrai bonheur de la vie. Car je n'ai point appris ici à penser autrement, et même cette opinion est devenue plus forte en moi, et je regrette toujours les heures que je n'ai pas su passer dans ma famille. Et qu'est-ce qui me touche alors? Hélas! après la tendresse et les vertus de mes parents, c'est la simplicité de leur vie, la médiocrité de leur fortune, les détails les plus vulgaires de leur ménage. Notre table, notre appartement, nos meubles, que sais-je? les moindres choses, voilà ce qui me touche et me fait pleurer. J'ai donc un peu changé, bonne maman; car je me souviens, à ma honte, que dans un certain temps j'avais la sottise de te témoigner une sorte de regret de ce que nous n'allions pas de niveau avec d'autres personnes de notre condition. Combien je suis loin de ces idées, et combien me plaît mieux la simplicité de la vie[2]! »

Serait-il interdit, après ce touchant aveu du jeune Alexandre Vinet, d'ajouter ici quelques spécimens de cette naïve littérature qui le touchait si fort? Deux

[1] « J'aurai de gros comptes avec ces messieurs les médecins et les apothicaires pour une maladie très peu grave d'abord, et qui ne l'est devenue que par le traitement. » (Lettre du 21 février 1819.)

[2] Lettre à Mme Marc Vinet du 15 décembre 1818.

suffiront bien, mais il faudra que, sur les deux, il y en ait un qui concerne les questions d'hygiène et de médecine. Voici d'abord une petite affaire de vêtements :

« L'objet principal de cette lettre, écrit Marc Vinet à son fils[1], est de t'annoncer l'envoi par le coche d'aujourd'hui, mercredi, d'un rouleau contenant 2 1/2 aunes d'un drap vert foncé, ou bronzé, enfin presque noir, pour une redingote, qui n'en aurait peut-être exigé que 2 1/4; en sorte qu'il devra y avoir des restes, dont il faut se faire rendre compte, afin d'avoir de quoi refaire les parements; plus, deux paires de bons bas de laine pour mettre sous pantalon ou bottes, une paire de chaussons, et dans ceux-ci une boîte contenant la montre annoncée depuis longtemps, et qu'on m'assure avoir été fort bien établie, à part qu'on aurait désiré la boîte un peu plus forte. Tu feras bien de chercher le tout à l'arrivée du coche, d'autant que nous n'avons pas indiqué la montre ni sa valeur au bureau d'ici. Cela doit coûter de port 12 1/2 batz, à raison de cinq livres à 10 creutz la livre. Il y a ici des chemises faites qu'on t'enverra avec les premiers bas *restoupés*.... La commission pour le drap m'a d'abord étonné, parce qu'il faut apprendre une fois à se tirer d'affaire, et que cela est facile en consultant le tailleur chez lui, et non chez le marchand. J'ai réfléchi ensuite que cela provenait peut-être de ta position pécuniaire et de la peine que tu aurais eue à acheter à crédit. »

Voici maintenant un des nombreux passages où Marc Vinet traite à sa façon quelque question médicale : « Ton oncle

[1] Lettre du 4 novembre 1818.

(De la Rottaz) n'a pas été bien cet été, et a eu, je crois, le malheur de rencontrer un médecin qui ne voit goutte à son indisposition. Il le traitait pour foulure, et je suis persuadé que son mal est un rhumatisme bilieux; il éprouve des douleurs aux épaules, aux genoux, etc., surtout pendant la nuit; plus, une extrême tristesse, ainsi qu'il l'a déjà eue précédemment à la suite d'un engorgement au foie, qui est l'organe sécrétoire de la bile. Son médecin lui prescrivait une bouteille de vin rouge par jour, ce qui l'eût tué. Il avait pris une purgation qui lui avait fait du bien et lui avait procuré une éruption très soulageante, mais on s'est borné à quelques bains chauds, qui ont aidé l'éruption et fait ainsi du bien. La cause du mal est d'ailleurs restée en majeure partie dans le corps, puisqu'il commence à éprouver de nouveau les mêmes symptômes inquiétants : douleurs, picotements de la peau, tristesse et insomnie, qu'il avait éprouvés dans le principe. Le médecin est à Vevey; on craint de consulter, on craint sans doute les frais. J'ai engagé autant que je l'ai pu à venir consulter à Lausanne; on m'a promis de le faire après vendanges, et, en attendant, de demander au médecin Burdet la permission d'une nouvelle purgation. Je crois, moi, qu'il en faudrait quatre à huit ou douze, qu'il faudrait du moins essayer de ce moyen, puisqu'un premier essai avait procuré du soulagement. Je vais consulter moi-même ici, et écrire le résultat demain à ta tante, afin qu'elle agisse de conformité. Du reste, il ne faut pas croire que l'oncle soit ce qui s'appelle proprement malade, puisqu'il est venu m'accompagner jusqu'à Vernex, et un étranger ne jugerait pas à le voir qu'il ait du mal, quoiqu'il ait cependant maigri[1]. »

Des passages du goût de celui-là remplissent bien un quart des lettres de Marc Vinet. Après tout, cela n'a rien d'étonnant, étant donnés l'état des santés dans la famille et la sollicitude qu'on y avait les uns pour les autres. La partie inédite de la correspondance d'Alexandre Vinet lui-même renferme aussi maints détails du même genre, exposés, il est vrai, avec plus de discrétion et dans un style moins doctoral; on y trouve aussi bien des commissions, beaucoup de petites affaires entremêlées aux pensées les plus profondes ou les plus touchantes.

Mais ne nous attardons pas aux détails extérieurs. Ce que nous sommes venus chercher dans cette correspondance, ce ne sont pas les modestes incidents de la vie d'une famille de la petite bourgeoisie de Lausanne en 1820; c'est un caractère et ce sont des informations sur le développement d'une belle âme : le caractère de Marc Vinet et l'influence qu'il a pu exercer sur son fils.

H. LECOULTRE.

(*A suivre.*)

## LITTÉRATURE ET MORALE

### NOTES D'UN LECTEUR

### Madame de Sévigné, George Sand, Victor Cousin.

Le mérite de la collection *les Grands Ecrivains français*, publiée actuellement par la maison Hachette, est d'être composée de volumes courts, indépendants les uns des autres, sans annota-

[1] Lettre du 22 septembre 1818.

tions et d'un prix faible. Chacun d'eux fournit des renseignements de première source sur le talent, l'influence d'un écrivain, ainsi que sur sa vie. Tous s'ouvrent par la reproduction d'un portrait authentique de l'auteur dont il est question.

Nous désirons parcourir trois de ces petits livres dont les sujets nous ont attiré, et entre lesquels la transition n'est pas malaisée.

## I

M. Gaston Boissier s'est chargé de nous présenter Mme de Sévigné. Il s'en occupait depuis longtemps. On n'a pas oublié un parallèle piquant où il rapprochait Cicéron et l'illustre épistolaire. Sa plume alerte, érudite, se plaît volontiers dans la société des gens d'esprit.

Le portrait de Mme de Sévigné nous montre une figure large et rieuse. Plus jeune, l'original devait être mieux. Elle avait des cheveux blonds, déliés et épais, un teint admirable de fraîcheur et d'éclat, avec un regard brillant où se peignaient l'intelligence et la bonté. Qu'importe après cela qu'il y eût quelque différence de couleur entre les deux yeux, et que le bout du nez fût légèrement carré !

Passons rapidement sur la jeunesse de Mme de Sévigné. On sait qu'orpheline à sept ans elle fut élevée par son oncle, l'abbé de Coulanges, et lancée de très bonne heure dans le monde. Evidemment elle entendit et connut des choses qu'on a l'habitude de cacher aux jeunes filles. Plus tard elle ne craindra guère les propos lestes, et c'est merveille qu'après avoir affronté, dans un âge où l'on subit si aisément les influences, une société qui, sous des dehors réguliers, cachait une corruption inimaginable, Mme de Sévigné n'ait gardé de son éducation que le goût de pécher en paroles. Elle n'aura pas, regrettons-le, la blancheur de l'hermine, mais, quoique assez mal dirigée, elle saura se préserver de toute chute, ce qui est quelque chose dans le milieu où elle vit.

A dix-huit ans Marie de Rabutin-Chantal, dont la famille était originaire de Bourgogne, épousait un gentilhomme breton, le marquis de Sévigné. Les premiers jours de l'union passés aux Rochers furent, on n'en peut guère douter, très heureux. Un ami adressait aux amoureux, qui paraissaient avoir oublié le reste du monde, des vers plaisants commençant ainsi :

> Salut à vous, gens de campagne,
> A vous, immeubles de Bretagne,
> Attachés à votre maison
> Au delà de toute raison, etc.

Ces beaux jours ne durèrent pourtant pas longtemps. L'élégant et hardi cavalier reprit bientôt ses mœurs légères ; il devint grondeur et brutal. Néanmoins sa femme continuait à l'aimer, et lorsqu'il fut tué en duel, à la suite d'une liaison scandaleuse, elle ne put s'empêcher de pleurer. Marie de Chantal était une nature affectueuse, portée à s'attacher, dont l'esprit ne fut pas le seul charme.

Le deuil passé, rentrée dans le monde, elle a bientôt autour d'elle toute une cour : un prince du sang, Conti, le financier Fouquet, Turenne, un Rohan. On aimerait à penser que la fermeté des principes est la cause première qui l'a empêchée d'imiter tant d'autres, qui l'a protégée contre la contagion d'une époque où les grandes dames rivali-

saient avec les hommes en mœurs peu édifiantes et en licence. Eh bien, non! Si Mme de Sévigné ne donne pas de prise à la médisance, c'est tout simplement qu'une grande passion règne déjà sur son âme. Elle a le cœur plein de ses enfants. « Je m'aperçois tous les jours, a-t-elle écrit, que les gros poissons mangent les petits. » Elle appliquait cela aux affections. Son attachement pour sa fille et son fils, croyait-elle, ne laissait plus de place parmi ses sentiments que pour des amitiés de chaleur modérée.

Bien qu'à l'ordinaire les mères aient un faible pour leurs fils, Mme de Sévigné concentre sa tendresse sur sa fille. Le fils est respectueux, soumis, il chérit sa mère; la fille est minaudière, d'humeur difficile et triste. C'est elle qui devient l'idole! « Je m'imagine, dit M. Gaston Boissier en parlant de Mme de Grignan, que c'était une de ces natures malheureuses qui sont destinées, en se tourmentant elles-mêmes, à faire le tourment des autres. » Etait-elle à la campagne? Elle regrettait le monde. Etait-elle à la ville? Elle soupirait après la solitude. C'est au contraste entre les deux femmes qu'il faudrait attribuer le culte voué par la première à la seconde.

Mme de Sévigné donna donc aux amis la troisième place dans sa vie. Parmi ceux-ci il faut compter son cousin Bussy-Rabutin, qui, après avoir débuté d'une manière assez tapageuse, fut exilé dans ses terres. Une des consolations du banni était précisément les lettres de sa parente. Celle-ci trouvait que cet esprit volontiers méchant allumait le sien. Citons encore Mme de la Fayette, l'auteur de la *Princesse de Clèves*, toujours mourante une fois que furent venues les années; la vive Mme de Coulanges, tout l'opposé de la sage Mme de la Fayette. On a cru que Bussy et Mme de Coulanges faisaient circuler les lettres de leur correspondante. Aussi M. Boissier pense-t-il qu'en s'adressant à eux Mme de Sévigné accorde à son style un peu de toilette.

Chacun l'a bien entendue dire qu'elle laisse courir sa plume et lui met la bride sur le cou. Mais cette façon de composer des chefs-d'œuvre est trop merveilleuse pour être prise au mot. Il y a manière et manière de laisser courir. En outre, ce qui est vrai à tel moment peut ne pas l'être toujours. Le critique nous met sur la voie des distinctions à faire dans les *Lettres*. Il admet la préoccupation d'un public incertain et inconnu, enfin quelque apprêt dans les communications à Bussy et à Mme de Coulanges. L'auteur serait plus abandonné avec Mme de Grignan.

Au reste cette jeune femme si bien douée avait passablement d'acquis. Elle avait été préparée à écrire par son éducation. Chapelain doit lui avoir donné des leçons de latin, d'italien et d'espagnol. Ménage, le fameux Vadius des *Femmes savantes,* fut aussi son maître. Pédants tous les deux, ils paraissent néanmoins avoir rendu un grand service à leur élève. Ils ont insisté auprès d'elle sur la grammaire. Ils lui ont fait comprendre l'importance des mots, l'ont amenée à s'occuper de leur signification, de leur propriété. D'abondantes lectures la conduisaient de Virgile à Rabelais et à l'Alcoran. En lisant de tout, elle avait soin de ne pas s'éprendre. Voilà pourquoi des lectures très

diverses, poursuivies sans aucun plan, n'exercèrent pas sur elle la déplorable influence qu'elles auront plus tard sur George Sand.

Ce qui caractérise le talent de l'écrivain, c'est la façon de parler exacte et juste, sa finesse d'expression. Il a aussi la faculté de voir en esprit les choses et les gens, surtout les gens. « Elle réflétait, nous dit M. Boissier, les personnes qu'elle aimait, entrait dans leurs pensées. » C'est là un de ses moyens de séduction et une qualité toute féminine. Aussi changeait-elle souvent d'opinion. Quant à la phrase, elle est périodique comme celle des contemporains et a seulement la lourdeur en moins. Il est probable que cette imagination, une fois l'habitude contractée de se dépenser en courts écrits, n'eût pu suffire à un travail de longue haleine. Elle devait avoir à la longue subi le pli du journaliste, auquel il faut l'improvisation et l'excitation de l'article quotidien.

Il semble qu'on parle plus des *Lettres* qu'on ne les feuillette et ne les étudie. Elles offrent pourtant un tableau assez complet de la vie des hautes classes à cette époque. La question d'argent se posait alors avec une singulière âpreté pour les propriétaires obligés de mener un grand train, et dont les châteaux étaient des auberges ne désemplissant jamais. On nous dit que beaucoup usaient d'expédients. Un de Cessac trichait au jeu ; un de Caderousse subsistait aux dépens d'une grande dame ; un Soubise faisait au roi telle offre vénale, qui de notre temps entacherait d'infamie. Convenons-en, nous avons plutôt gagné que perdu depuis Mme de Sévigné ! Seulement il nous manque la croyance religieuse qui demeurait alors chez les plus corrompus et était générale.

Nous avons des superstitions comme Mme de Sévigné en avait. Des capucins soignaient les jambes de l'illustre auteur avec des herbes mouillées ; deux fois par jour ils enterraient celles-ci ; à mesure que les herbes pourrissaient, l'endroit malade devait suer et s'amollir. Plus d'un incrédule de nos jours a confiance dans des remèdes analogues. On enlève encore dans les campagnes les verrues par un traitement singulier. On pose sur l'excroissance un morceau de viande fraiche, puis on l'enterre ; à mesure, dit-on, que la viande se corrompt, la verrue disparaît. Mais la société dont faisait partie Mme de Sévigné avait, outre la superstition, des convictions religieuses qui, sans améliorer les âmes, les soutenaient à l'heure de la mort.

Celle qui, à tous ses agréments, joignit l'art de durer sans vieillir, qui, à soixante-dix ans n'avait pas une ride au cœur ni à l'esprit, mourut courageusement. Elle trouva alors, d'après son gendre, le fruit des bonnes lectures qu'elle avait faites. Jeune, elle s'était éprise de Port-Royal. Sans devenir jamais très orthodoxe au point de vue catholique, avec pas mal de largeur vis-à-vis des protestants, des doutes sur l'éternité des peines, elle eut plus tard des alternatives de ferveur religieuse. Mais les saisons de relâchement étaient longues. « Je ne suis ni à Dieu ni au diable, ainsi s'exprimait-elle : cet état m'ennuie quoique je le trouve fort naturel. » Ce fut jusqu'au terme un cœur honnête, mais bien partagé à l'égard de Dieu. Les réflexions du soir aidant,

finit-il par se donner? L'attente paisible d'immortalité dans laquelle s'endormit Mme de Sévigné permet de le supposer. Regrettons, qu'ensuite des intermittences et des inconséquences nombreuses de sa piété, elle ne nous laisse pas la liberté d'affirmer avec une absolue certitude en ce grave sujet. Néanmoins soyons satisfaits d'avoir les meilleures raisons d'espérer.

## II

Passer de Mme de Sévigné à George Sand, c'est sans doute aller d'une femme écrivain à une femme écrivain. Quelle différence toutefois entre les deux! L'une est devenue auteur célèbre sans trop le vouloir, par de courts écrits, par la vivacité, l'amabilité, le naturel, son bon sens et sa langue correcte. L'autre prend un nom d'homme, s'habille volontiers en homme, se livre aux entraînements de la passion, agit par l'éloquence. Nous n'aurions point, selon les probabilités, placé George Sand dans le même cadre que Mme de Sévigné, s'il n'y avait entre les introducteurs différents qui nous conduisent auprès de l'une et l'autre plus d'un rapport. Il y a du sérieux et de la délicatesse dans l'étude de M. Gaston Boissier et dans celle de M. Caro. On trouve chez les deux le goût et l'habitude de l'analyse psychologique. Le premier est plus malicieux ; M. Caro, philosophe de profession, a peut-être à la fois plus d'ardeur et de candeur. Vous respirez dans leurs écrits le même air, celui du haut enseignement classique. Vous le respirerez encore dans la notice de M. J. Simon sur Victor Cousin, un philosophe parlant d'un philosophe, lequel avait voué une sorte de culte aux grandes dames du XVIIe siècle.

George Sand était, par sa grand'mère, arrière-petite-fille du maréchal Maurice de Saxe. Cette origine explique bien des choses, en particulier la fougue de son imagination. Son grand-père était M. Dupin de Francueil, qu'ont connu Jean-Jacques et Mme d'Epinay. Son père, qui avait embrassé la carrière militaire, unit son sort à celui d'une jeune modiste. Aurore naquit de ce mariage ; c'est elle qui devait plus tard prendre et illustrer le nom de George Sand.

C'était une enfant rêveuse et fort romanesque. Son bonheur, dès qu'elle sut lire, fut de composer pour elle-même d'interminables histoires où se mêlaient les Grâces, les Muses et les contes de Perrault. Elle jouait avec sa sœur Caroline ou une petite compagne ces drames bizarres et enfantins. Dans ses séjours à Nohant, auprès de sa grand'mère, elle vivait volontiers avec les petits pâtres. Elle puisait parmi eux les éléments de ce mirage d'innocence champêtre qui devait la captiver plus tard, l'inspirer si heureusement, et qui lui a fourni, selon nous, sa meilleure œuvre.

Elle eut sa crise religieuse très intense, au couvent qui avait la vogue à Paris, chez les Anglaises, ainsi qu'on l'appelait, où on l'avait placée pour dompter sa nature étrange. Un jour, dans une chapelle, elle vit un tableau représentant la scène du *Tolle, Lege*, de Saint-Augustin. Elle s'appliqua ces mots et connut les larmes brûlantes de la piété extatique. Hélas! la conscience n'avait point été saisie, le sentiment du péché sans lequel il n'est pas de conversion durable n'était pas éveillé. A l'*Imi-*

*tation de Jésus-Christ* et au *Génie du christianisme* succédèrent bientôt des lectures philosophiques de toute espèce, jusqu'à ce qu'elle eut rencontré Rousseau qui devint son maître.

Elle se laissa marier, après la mort de sa grand'mère, à M. Dudevant, fils d'un colonel en retraite. C'est après neuf ans de mariage, et la naissance de deux enfants, qu'elle se résolut à la séparation. Disons que celle-ci fut prononcée finalement à son profit par le tribunal qui lui confia l'éducation de ses deux enfants. La femme auteur, malgré les raisons qu'elle pouvait alléguer pour justifier son départ du foyer conjugal, n'aura-t-elle jamais regretté la période obscure de la vie de famille ?

Elle était arrivée à Paris vers 1831, sans ressources, avec l'idée de demander peut-être à sa plume le moyen de vivre. Elle avait reconnu à Nohant, dans le dernier automne avant son départ, qu'elle écrivait vite et sans fatigue. Elle prit promptement, presque aussitôt, place à côté de Balzac, d'Alexandre Dumas et de Jules Sandeau. Elle mit bientôt, dans sa propre vie, l'intrigue, les égarements du cœur, qu'elle s'est plu à peindre. C'est une raison pour ne pas tracer ici l'esquisse de sa biographie. Nous connaissons suffisamment ses origines et nous avons à nous occuper de ses romans.

On peut distinguer dans la production de George Sand trois périodes bien distinctes. La première porte l'empreinte des inquiétudes de l'auteur, des excitations de son âme. C'est l'époque du lyrisme personnel, d'*Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, *Mauprat*, *Lélia*. Plus tard le socialisme et l'utopie s'emparent de cette intelligence rêveuse, mais peu faite pour la discussion. Les romans de 1840 à 1848 ne valent guère mieux par l'enseignement que les précédents ; ils ont en plus contre eux un tour systématique qui les rend ennuyeux. Heureusement l'écrivain sut se dégager de l'influence de Pierre Leroux et de Lamennais. Elle donna presque coup sur coup, inaugurant une troisième manière : *la Mare au diable*, *François le Champi*, *la Petite Fadette*. Ces récits si jolis la ramenèrent au vrai roman. Citons dans cette dernière époque, la plus brillante, *Mademoiselle de la Quintinie*, *Jean de la Roche*, *le Marquis de Villemer*, les *Contes d'une grand'mère à ses petits-enfants*, les *Lettres d'un voyageur*, reprises pendant l'année terrible.

Pour nous, le chef-d'œuvre de George Sand, ce sont ses bucoliques, les trois idylles berrichonnes. Ce n'est pas seulement le parler ingénieux et rustique qui intéresse dans ces courts écrits. L'écrivain s'occupe moins de lui et davantage de son sujet. Il atteint à la sérénité des maîtres. Il a montré l'habitant des champs sinon tel qu'il est toujours, du moins tel qu'on le voudrait rencontrer plus souvent. Il a donné un corps, et combien gracieux, à ce rêve de félicité terrestre, tranquille et pure, que l'homme de tous les temps s'obstine à associer aux mœurs agrestes.

Il nous suffit de ce titre de George Sand pour que nous lui accordions une place parmi les créateurs de fiction dont notre génération ne saurait se détourner absolument, sans préjudice pour elle-même. Il y a du reste dans les romans proprement dits de la dernière et suprême période, que nous n'avons

pu nommer tous, des œuvres avec lesquelles il faut faire connaissance, parce qu'elles ont la flamme, l'émotion, l'éloquence, l'aspiration vers l'idéal et le don du style. Nous ne les conseillons pas aux très jeunes filles. Mais nous rappelons que, comme écrivain, George Sand est aussi naturelle, si l'on veut, que Mme de Sévigné : elle a le naturel de la passion. Voici ce qu'elle écrivait à Flaubert : « Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible.... Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous. Le vent joue de ma vieille harpe comme il lui plaît. » Il n'est pas douteux qu'elle ait écrit avec la facilité la plus surprenante. De même que Rousseau, elle est bien loin du naturalisme. Elle rêve de vérité, d'innocence, s'abandonne à l'utopie. Par là elle peut être plus dangereuse que le naturalisme, mais c'est pour les imaginations exaltées. Quels qu'aient été ses égarements, elle représente, elle représentera toujours le tourment vague de l'âme soupirant après quelque chose de meilleur que le présent. Ce n'est pas un prophète chrétien. C'est l'un des prophètes de l'humanité pécheresse, disant leur peine, réclamant confusément un avenir de progrès, se consolant par des songes pleins de fraîcheur de la perte des illusions.

Nous n'avons pas d'histoire de mort chrétienne à rapporter à propos de George Sand. Elle n'eut, croyons-nous, le remords ni de la révolte qu'elle avait prêchée, ni de celle dont elle avait donné l'exemple. L'éclat passablement orageux dont son nom, allié pourtant à quelques publications irréprochables, se trouvait entouré à la suite de la composition d'écrits constituant un défi envers la société ; tout ce bruit fâcheux qui s'était fait autour d'elle à la suite de ses relations successives avec Jules Sandeau, Alfred de Musset, Chopin, ne lui pesait pas. Ceux qui ont lu ses lettres s'étonnent de l'oblitération de son sens moral. Disons à sa décharge qu'elle n'avait guère connu que le christianisme de la consolation, celui de l'*Imitation*, et le christianisme esthétique de Châteaubriand. Il semble que, sans le christianisme du Juste et du Saint par lequel il doit se compléter, ce premier christianisme soit impuissant à retenir et à rappeler à lui les imaginations fatiguées.

## III

Mmes de Longueville, de Sablé, de Chevreuse, de Hautefort, furent de la part de Victor Cousin l'objet d'une sorte de culte. M. Taine comparant les portraits que Cousin a tracés de ses héroïnes, avec ceux de Michelet et de Sainte-Beuve, accuse le premier de se perdre dans le détail, de noter les grains de beauté de ses belles dames, de savoir le nom de leur tapissier, de traîner après lui « un tombereau de documents. » En dépit des reproches qu'on peut faire à ces études, elles honorent pourtant les lettres françaises.

C'est tantôt avec une légère ironie, tantôt avec le sentiment des services rendus, que M. Simon raconte la carrière brillante de son ancien maître. Il lui concède une période de fièvre métaphysique, mais il voit d'abord en lui un prédicateur qui a pris la philosophie pour son thème ou son texte. La doctrine de Cousin est celle du sens com-

mun ; cependant l'explication de ce qu'il entend par sens commun laisse pour moi à désirer. D'après lui le sens commun s'exprime tour à tour par l'intuition et par la réflexion ; toutefois, soit dans l'intuition, soit dans la réflexion, Cousin me paraît faire une trop grande part à ce qu'il appelle la raison, c'est-à-dire aux catégories de cause et de substance. Je ne suis satisfait ni de son analyse de la conscience morale, ni du rôle effacé qu'il donne dans sa psychologie au sentiment et aux impulsions intérieures. Sa doctrine a des formules brillantes, ainsi celle de l'alternance des systèmes, dont le défaut est de faire violence à l'histoire. Son œuvre n'est pas un tout organique comme la philosophie de Hegel ou de Schelling, mais un agrégat de belle ordonnance. Rappelons qu'à côté de tout cela Cousin est le chef d'une école spiritualiste dont fit partie M. Caro, qu'il admet un Dieu intelligent et personnel, le devoir, l'immortalité de l'âme.

Cousin croyait trop au succès. Il eut raison jusqu'à un certain point de croire aux grands hommes par lesquels Dieu accomplit son œuvre. Sa propre carrière a pour point de départ une circonstance où l'on peut voir la main de la Providence. En 1803, des enfants sortant un soir du lycée Charlemagne poursuivaient de leurs clameurs un camarade vêtu d'une ridicule houppelande. L'infortuné était bousculé malgré ses larmes. Un enfant pauvre, de onze ans, témoin du spectacle, est saisi d'une inspiration de générosité ; il se jette à coups de poings sur la bande et délivre le persécuté. La mère de la victime apprit l'événement. Elle sut que le jeune protecteur de son fils appartenait à une famille d'ouvriers. Elle déclara qu'elle se chargeait de tous les frais de son éducation et tint parole.

Cousin était fils, non d'un horloger comme Rousseau, mais d'un pauvre joailler. Du lycée, il passa à l'Ecole normale où il devint à vingt ans suppléant de Villemain dans la chaire de littérature grecque. A vingt-trois ans, en 1815, Cousin fut choisi par Royer-Collard pour son suppléant. Il eut bientôt des fanatiques : « Représentez-vous, nous dit M. Simon, un jeune homme de vingt-trois ans, maigre, avec une tête expressive et des yeux flamboyants, l'air d'un mourant dans les premières minutes, s'enflammant peu à peu,... cherchant les mots, en trouvant d'admirables,... comédien jusqu'au bout des ongles, penseur assurément, encore plus artiste. »

Il s'occupa d'abord de la philosophie écossaise, mais l'Allemagne l'attirait. Il y fit connaissance de Schelling et de Hegel. Dans son troisième voyage, arrêté par la police prussienne, il passe six mois en prison. On n'est pas chrétien sans avoir à faire preuve dans la pratique de son christianisme ; on n'est pas philosophe sans qu'il vous soit fourni l'occasion de montrer votre philosophie.

Pendant l'Empire, qu'il refusa de servir, Cousin continua à vivre à la Sorbonne, dans sa chère bibliothèque. On ne faisait pas chez lui de cuisine. Il mangeait le matin de la soupe aux choux ou du miel avec du pain. Le soir il dînait dans la grande société où on le recherchait pour son esprit. Sans rival dans la conversation, il vous amusait, vous émouvait, vous magnétisait ou vous

annulait à volonté. Sainte-Beuve, au dire du biographe, avait surtout de l'esprit avec les gens d'esprit ; Saint-Marc Girardin avec les cuistres ; Villemain dans sa chaire ; Cousin était prêt envers tous et toujours. C'est aux examens que ce maître homme se plaisait à briller. Malheur au candidat qu'il voulait faire échouer : on sentait, dès le début, le parti pris, les choses se passaient ainsi qu'il l'avait décidé.

Il avait placé dans ses affections, à côté des femmes du XVIIe siècle, les beaux livres. Ayant appris que la duchesse d'Orléans l'avait nommé le premier parmi les grands hommes du temps, il résolut de lui offrir, sur papier de Hollande, en reliure splendide, avec fers spéciaux et ors magnifiques, un exemplaire de son *Rapport sur l'enseignement public en Prusse*. Il le fit si beau qu'il le garda pour lui.

M. J. Simon a écrit son livre d'une plume vive, en s'aidant de ses souvenirs personnels. Il avait été le secrétaire de Victor Cousin, son suppléant. Le terrible philosophe, qui n'était guère tendre aux vivants, ne se ruinait pas en traitements et disait de lui : « Voyez Simon, il est sans feu dans son grenier, il ne sait jamais aujourd'hui s'il dînera demain ! » M. Simon aurait pu dès lors montrer quelque rancune. Il a été équitable, non sans se permettre la fine raillerie.

En vérité, ce qui fait la valeur des trois petits volumes dont nous nous sommes entretenus, ce ne sont pas seulement les personnages très intéressants dans l'intimité desquels ils nous introduisent : c'est aussi le talent des écrivains qui ont signé ces notices. En retournant à Mme de Sévigné, j'appréciais l'aisance spirituelle de M. Gaston Boissier ; en m'occupant de George Sand, j'étais à demi gagné par la sympathie discrète de M. Caro ; en pénétrant dans le caractère et l'histoire de Victor Cousin, je rendais justice à M. J. Simon, à ses critiques autant qu'à ses éloges.

J. GINDRAUX.

---

## REVUE CRITIQUE

La Doctrine de la sainte cène. Essai dogmatique, par *P. Lobstein*. — Lausanne, Georges Bridel, 1889.

Un traité de dogmatique en langue française est un rare bienfait. Nous ne saurions témoigner trop de reconnaissance aux auteurs qui s'efforcent d'enrichir de leurs contributions notre littérature théologique, si pauvre comparée à celle de l'Allemagne ou de l'Angleterre.

L'ouvrage que nous annonçons se recommande, du reste, par ses mérites propres. Il est difficile d'écrire sur des matières arides et souvent confuses avec plus d'élégance et de clarté que ne le fait M. Lobstein. Son livre, destiné aux théologiens, intéressera et captivera tout lecteur intelligent et sérieux ; il lui permettra d'approfondir les portions de l'Evangile qui traitent de la sainte cène, et de compléter, de rectifier peut-être, ses vues relatives à cet acte important.

Le caractère propre de cette étude est que l'auteur, libre de toute opinion préconçue, se plaçant au-dessus des discussions confessionnelles, cherche à fixer d'une manière précise la pensée inspiratrice de Jésus, quand il institua la

cène, le sens et la portée des paroles qu'il prononça à cette occasion. « La question de la sainte cène, dit-il avec M. Sabatier, est avant tout une question d'exégèse historique. Oublions nos préjugés et nos préoccupations dogmatiques. Remettons-nous simplement en face des paroles de Jésus. Demandons-nous quelle était sa pensée à ce moment solennel. La lumière se fera bien vite. On parle d'ombres et de mystères qui remplissent à ce moment la parole du Maître. Elle n'a jamais été plus lumineuse et plus populaire, et pour notre part nous en bénissons Dieu. » (P. 4.)

Pour arriver à déterminer l'intention de Jésus, M. Lobstein passe en revue les actes et les cérémonies qui sont les prémisses de la cène dans l'Ancien Testament; puis il expose les rapports de la cène avec l'œuvre de Jésus et avec ses déclarations touchant ses souffrances et sa mort. « La cène... récapitule son enseignement et en résume les trésors: d'abord, Jésus s'est laissé deviner; ensuite, il s'est montré; enfin, il s'est donné. La révélation de sa personne se consomma dans le sacrifice de sa vie. La sainte cène n'est autre chose que » l'image sensible du don de son être » tout entier. » (P. 76, 77.)

Après avoir noté la transformation que subit la cène en sortant du cadre de la Pâque juive, après avoir étudié l'idée paulinienne de la cène, dont il admet l'accord essentiel avec la pensée de Jésus, malgré l'expression théologique différente, après avoir exposé le point de vue johannique, l'auteur aborde les conclusions dogmatiques de son étude. Il rejette les conceptions de Luther et de Calvin, et, tout en se rapprochant de celle de Zwingle, il demande « autre chose que la restauration pure et simple du dogme zwinglien. » — « Image anticipée du sacrifice du Calvaire, la cène est une prédication en acte de la rédemption et du salut; résumé de tout l'Evangile, elle est une révélation et non un mystère; la seule dignité qui lui convient est celle d'annoncer la mort du Sauveur, de rendre visible et sensible le « bienfait de la » grâce du Christ, » d'ajouter au témoignage de la parole évangélique le sceau indélébile et l'invariable gage offert à la faiblesse de notre foi par la miséricorde de notre Sauveur. » (P. 186.) Si nous avons bien compris, M. Lobstein se distingue de Zwingle principalement en ce qu'il insiste, avec Luther et Calvin, sur le « faire divin; » il veut dire sur « l'intention et l'institution du Seigneur. Avant de devenir une cérémonie du culte chrétien et une manifestation de la piété de l'Eglise, la cène a été un acte de Jésus, un don du Christ. » (P. 183.) Quant à la signification subjective de la cène, l'auteur la présente comme un repas d'actions de grâce et de joyeuse commémoration, une profession de foi et un vœu de consécration, un repas de communion fraternelle.

Les limites assignées à cet article ne nous permettent pas d'entreprendre une critique détaillée de la savante et riche étude dont nous venons de faire une analyse bien incomplète. Nous nous bornerons à poser une question : M. Lobstein admet-il la communion personnelle et immédiate de l'âme avec le Sauveur glorifié et actuellement vivant, et pense-t-il qu'il y a une relation entre cette

communion et l'acte eucharistique ? La réponse à cette question ne nous paraît pas claire, après la lecture de son livre[1]. Il laisse ce sujet dans l'ombre, et nous craignons que cette omission ne soit voulue. M. Lobstein se justifiera en disant que la méthode historique, d'après laquelle il a étudié la cène primitive, qui seule a une valeur typique et normative, ne l'a pas conduit à relever dans l'institution du Sauveur cet élément de communion personnelle. Jésus ne pouvait vouloir enseigner aux siens qu'il allait devenir vivant dans leur cœur, alors qu'il était avec eux en chair et en os. Une telle pensée dépasse le cadre de la cène primitive, eût été inintelligible pour les disciples et ne peut avoir été dans l'intention du Sauveur. M. Lobstein emploie cet argument pour combattre les théories de la transsubstantiation et de l'union substantielle ; il voit peut-être de même dans l'idée de la communion avec le Sauveur glorifié, « une théorie qui priverait le repas originel du Seigneur de son contenu divin, et qui placerait le sacrement eucharistique de la moindre de nos communautés chrétiennes infiniment au-dessus de l'institution primitive du Chef de l'Eglise. » (P. 116.)

Nous ne saurions accepter ce raisonnement. Si l'on veut maintenir le caractère normatif de la cène primitive, il faut distinguer expressément entre l'intention de Jésus et l'intelligence que les disciples purent avoir sur le moment même de la pensée de leur Maître ; il faut admettre, — et nous ne voyons pas ce qui l'empêche, — que la pensée de Jésus s'étendait bien au delà des circonstances présentes, qu'elle se reportait au moment où, après avoir affranchi les siens par sa mort, il reviendrait à eux par son esprit et se communiquerait à eux comme le Pain de vie. Qu'on croie ou non à l'historicité du discours de Jean VI, il faut reconnaître que cette pensée était présente à l'esprit du Seigneur, quand il dit à ses disciples : « Prenez, *mangez !* » Nous n'en sommes pas réduits sur ce point à une supposition gratuite. Les entretiens de Jean XIII-XVI et la prière sacerdotale (Jean XVII), qui suivirent l'institution de la cène et en furent l'incomparable commentaire, insistent surtout sur la promesse de l'Esprit, sur la promesse que Jésus reviendra faire sa demeure dans le cœur de ses disciples, et sur la nécessité pour eux de demeurer unis à lui, comme le sarment au cep. Ils relèvent ainsi l'un des éléments essentiels de la cène, et leur conformité à la situation donnée n'est pas la moindre preuve de leur authenticité.

Cette authenticité, M. Lobstein la repousse sans doute et notre argument ne le touche guère. Nous nous rabattrons, en ce cas, sur l'enseignement de Paul, dont M. Lobstein paraît faire grand cas. Il reconnaît l'accord essentiel de cet enseignement avec l'intention de Jésus. Il ajoute : « Sans doute, les deux notions qui dominent la conception paulinienne de la cène forment les moments les plus caractéristiques peut-être du système théologique de l'apôtre. La mort du Christ et la communion avec le Seigneur, ne sont-ce pas les deux pôles

[1] Dans le seul passage de ses *Conclusions dogmatiques* où il parle de communion avec le Seigneur, sa pensée est vague. Il semble reprendre d'une main ce qu'il donne de l'autre. Voir p. 189, 190.

autour desquels se meut sa pensée? N'a-t-il pas résumé sa prédication dans l'Evangile de Jésus-Christ crucifié, et n'a-t-il pas traduit le secret de sa vie spirituelle en disant : « Ce n'est plus » moi qui vis, c'est Christ qui vit en » moi? » (1 Cor. II, 2; Gal. II, 20.) Comment donc sa conception eucharistique ne porterait-elle pas l'empreinte de cette double idée si fortement marquée dans sa pensée, parce que, à vrai dire, elle se ramène aux expériences les plus décisives de sa conscience? » (P. 127.)

Nous pensions que M. Lobstein conclurait de ce fait, loyalement reconnu, que l'idée renfermée par Jésus dans la cène, expliquée et précisée par Paul, présentait ces « deux moments caractéristiques, » la mort du Christ et la communion avec le Sauveur. Mais non! l'auteur se dérobe à cette conclusion; il se retranche derrière « l'expression théologique que l'apôtre a donnée à sa foi » et qui « lui appartient en propre, » et il dit qu'« il suffit de résoudre les termes ou les conceptions dogmatiques de l'apôtre dans les éléments religieux qui les constituent pour saisir un accord essentiel » avec l'intention primitive de Jésus (p. 127). Nous craignons que cette opération n'ait conduit M. Lobstein à effacer un élément essentiel de la cène : la communion avec le Christ glorifié et vivant. Cet élément, Luther et Calvin l'ont relevé avec force. M. Lobstein leur reproche d'être déterminés dans leur argumentation « non par le souvenir vivant du Jésus historique, mais par l'image idéale du Seigneur glorifié » (p. 13). Ce reproche, appliqué à la méthode des réformateurs, peut être fondé en quelque mesure; mais, en suivant cette voie, ils ont obéi à l'impulsion naturelle de leur conscience chrétienne. Le Sauveur glorifié était leur vie; ils ont voulu le retrouver dans l'acte central du culte qu'ils lui rendaient.

En insistant sur cet effet de la sainte cène, qui est de nous mettre en relation avec le Christ glorifié et de fortifier notre communion avec lui, nous ne le séparons pas de l'autre face de la grâce qu'elle nous rappelle et nous présente : le sacrifice de notre Sauveur. M. Lobstein a exposé avec détails les déclarations de Jésus touchant ses souffrances et sa mort. Il aurait pu peut-être se livrer à une étude analogue sur l'idée que Paul avait de la mort du Christ, idée qui dut influer nécessairement sur sa conception de la cène.

En formulant ces réserves et en signalant ce qui nous paraissait être une lacune dans l'exposition de M. Lobstein, nous n'avons voulu diminuer en rien les mérites de son intéressant travail, riche en aperçus nouveaux, et dont la lecture nous a été instructive et utile.

ALFRED SCHRŒDER.

---

### Une nouvelle interprétation de l'Apocalypse[1].

C'est toujours un moment agréable, celui où l'on reçoit un livre qui vient de paraître. On le considère, on le palpe, on l'ouvre, on y jette au hasard un regard rapide, puis on le referme; on revient au titre, on parcourt l'avant-propos ou la préface; enfin, si l'on en a le loisir, on se lance! L'auteur vous est-il

[1] *L'Interprétation de l'Apocalypse de saint Jean*, par Alphonse Frey. Première partie. — Genève, R. Burkhardt, 1889.

inconnu, c'est un véritable voyage de découvertes, avec toutes les surprises que réservent de pareilles expéditions.

Seulement, quand on est appelé à rendre compte au public des impressions qu'on a ainsi moissonnées, on éprouve parfois un certain embarras, et, pour emprunter à l'Apocalypse elle-même une de ses images les plus connues, tel livre doux au lecteur ne laisse pas d'être amer au recenseur. Ils sont si rares ceux qui « aiment l'avènement du Seigneur » (2 Tim. IV, 8), ceux qui sondent les Ecritures prophétiques, qui s'affectionnent aux choses qui sont en haut où Christ est assis et d'où il reviendra ! Comme le dit l'auteur : « Ce grand événement (le retour prochain du Seigneur), qui devrait être si ardemment désiré par tous les chrétiens, est précisément celui dont on s'occupe le moins. Dans les Eglises catholiques, aussi bien que dans les Eglises protestantes, il n'est nullement question de cette partie si précieuse de la parole de Jésus-Christ ; on semble l'ignorer.... » Convient-il donc de jeter du discrédit sur un travail, consciencieux après tout, sincère et sérieux, qui a pour objet ces matières mystérieuses ? Surtout si ce travail n'est pas terminé, la critique ne devrait-elle pas garder le silence et suspendre son jugement ! Tant de mauvais livres paraissent tous les jours sans que les journaux religieux les marquent au passage d'un fer rouge ; faut-il donc s'achopper aux bizarreries, aux défauts d'un ouvrage évidemment écrit dans les meilleures intentions du monde ?

Eh bien ! non ; plus ils sont rares, ceux qui étudient sérieusement les prophéties, plus il faut travailler à les préserver du dégoût et du découragement que produisent tôt ou tard les interprétations hasardeuses et particulières. (2 Pier. I, 20.) Dès qu'il est lancé dans le vaste monde, un livre, même inachevé, agit en bien ou en mal. Et quant aux mauvais romans dont les journaux religieux ne s'occupent pas, je me rappelle cette parole de saint Paul aux Corinthiens : « Ceux du dehors, Dieu les juge. Otez le mal du milieu de vous-mêmes ! » La vérité avant tout, surtout dans la maison de Dieu ! Le chrétien qui a le courage de livrer à l'imprimeur une interprétation de l'Apocalypse, doit sans doute aimer la sincérité plus que toute autre chose.

Une interprétation ? Je me trompe. Nous avons affaire ici à l'interprétation de l'Apocalypse. Ce n'est pas un essai, ce n'est pas une étude, ce ne sont pas des recherches, ce n'est pas même un commentaire ; c'est l'interprétation. Ce livre pourrait avoir pour épigraphe cette parole de Daniel II, 45 : « Le songe est certain, et son interprétation est véritable. » Point d'indécision ! Partout des affirmations absolues, une imperturbable certitude. « Les sept Eglises d'Asie sont les principales Eglises de l'humanité qui ont vécu pendant l'ère chrétienne, savoir le catholicisme, le judaïsme, l'islamisme, le paganisme et le protestantisme ; puis viennent les deux grandes Eglises spirituelles et universelles, que nous appellerons l'Eglise de Christ et son opposée, celle de l'antéchrist. » (P. 13.) On est étonné de voir l'islamisme et le paganisme figurer au nombre des Eglises chrétiennes ; mais l'auteur poursuit sans songer même à étayer son affirmation : « Les sept étoiles

sont les anges, c'est-à-dire les doctrines des sept Eglises. » (P. 17.) « L'Eglise d'Ephèse, dont le nom signifie *désir*, désigne naturellement l'Eglise du premier zèle, celle qui a pris naissance aux temps apostoliques. Elle représente selon nous d'une manière générale tout ce qui rentre dans le catholicisme, mais particulièrement le catholicisme romain qui a joué le rôle le plus grand et le plus important dans l'histoire de la chrétienté. » (P. 18.)

Voilà des assertions bien risquées et une bien belle part faite au catholicisme ! Que diraient les réformateurs s'ils entendaient de pareilles déclarations sortir d'une bouche que j'ai tout lieu de croire protestante ? Mais peu importe ! « Le catholicisme ayant été la première religion chrétienne a eu à subir les premières persécutions ; c'est lui qui a eu l'honneur de fournir les plus nombreux et les plus glorieux martyrs de l'Evangile. » (P. 19.) « L'Eglise de Pergame ou *élévation* est celle qui fut dominante dans le monde après le règne de Constantin ; elle représente l'islamisme. » (P. 35.) « L'Eglise de Thyatire est celle qui offre aux dieux des victimes humaines. Elle représente le paganisme. » (P. 38.) « Le châtiment qui lui est réservé (je vais mettre la femme Jézabel au lit), se voit dans la faiblesse de plus en plus accentuée des peuples païens dans leur lutte contre les peuples civilisés. » (P. 40.)

On pourrait multiplier à l'infini ces citations. L'ouvrage est une série presque ininterrompue d'aphorismes qui ne sont ni précédés, ni suivis d'aucune justification. La plupart des commentaires de l'Apocalypse s'ouvrent par une étude générale du symbolisme prophétique : on cherche, au moyen de l'Ancien Testament et de Daniel en particulier, à pénétrer dans les secrets de la grande prophétie du Nouveau Testament. Dans le livre qui nous occupe, rien de pareil !

Sur quoi repose une si grande assurance ? La préface l'indique d'une manière énigmatique : elle parle d'une lumière inattendue qui est venue éclairer l'Apocalypse aux yeux de l'auteur dans un moment où il y pensait le moins. Mais cette illumination, en quoi donc a-t-elle consisté ? Ce n'est que beaucoup plus loin (p. 195) que l'auteur nous le dit et, cette fois-ci, en toute ouverture et franchise : « Oui, il a paru de véritables manifestations divines qui *seules*, à notre connaissance, reposent réellement sur la déclaration de foi de l'apôtre Jean, et dans lesquelles il était facile de reconnaître l'empreinte du véritable esprit de Jésus-Christ ; ce sont celles qui eurent lieu à Genève de 1853 à 1859, et qui furent publiées sous le nom de : *Révélations divines et mystérieuses, ou communications entre le ciel et la terre par le moyen d'une table*. Elles furent suivies de plusieurs autres publications telles que : *Rome, Genève et l'Eglise de Christ ; — Que faut-il faire pour communier dignement ? — Judas dans le chrétien ; — La résurrection*. Tous ces ouvrages ont été donnés comme ayant été dictés par le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, seul médiateur entre Dieu et les hommes. »

Qu'on se le tienne donc pour dit : M. A. Frey prétend n'être qu'un médium : Dieu lui a parlé par une table tournante.

Les tables tournantes! Quel vieux souvenir! Tel chrétien qui avait cherché pendant quelque temps, — et qui avait réussi, — à entrer en relation avec les esprits frappeurs, a rompu brusquement avec toutes ces pratiques, parce qu'il s'était senti tout à coup sur les confins du domaine des ténèbres. Tel autre a condamné ces mêmes pratiques comme une pure et vaine superstition. D'autres, paraît-il, ont cru, non seulement qu'il y avait quelque chose de réel derrière, dessous ou dans ces tables (Osée IV, 10), mais encore que c'était l'Esprit de Christ lui-même qui parlait par ce grossier moyen. Or, s'il en est ainsi, pourquoi se donner la peine de prouver par des considérations et des raisonnements quelconques que les anges des Eglises sont des doctrines, que l'Eglise de Pergame représente l'islamisme qui fut dominant après Constantin? Quand Dieu a parlé, toute preuve à l'appui de ce qu'il a dit serait un trop fait, un manque de respect et de foi.

Et cependant, chose curieuse, par moments M. Frey cherche bel et bien à établir par raison ses idées favorites. Ainsi il croit au salut universel et à la conversion finale de Satan lui-même. Or, cette conviction-là, il ne la fait pas remonter à la révélation, à la communication surnaturelle; il la tire par raisonnement des textes qu'il étudie. De là, dans le livre qui nous occupe, un manque d'unité très frappant, mais aussi une variété qui n'est pas sans plaire au premier abord.

« J'entendis aussi toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, et sous la terre et dans la mer, et toutes les choses qui y sont qui disaient : A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient louanges, honneur, gloire et force aux siècles des siècles! » Cette belle parole d'Apocalypse V, 13, est le texte auquel M. Frey rattache sa dissertation sur le salut universel : « Il est impossible, dit-il, de ne pas voir dans ces paroles la preuve qu'il arrivera un jour où tous sans exception seront sauvés. Tous les anges qui seront dans le ciel, tous les hommes... sur la terre ou sous la terre... tous les damnés dans les enfers, toutes les créatures qui auront appartenu à la mer, laquelle représente le monde inconverti, mais qui alors sera converti et racheté,... en un mot tout ce qui existe louera le Créateur. » (P. 81.) Puis vient la citation de Philippiens II (p. 10 et 11) : « Afin qu'au nom de Jésus tout ce qui est dans les cieux, sur la terre et sous la terre fléchisse le genou... » (p. 87) et enfin 1 Corinthiens XV, 28 : « Dieu sera tout en tous. » (P. 89.) « Dieu pourra-t-il jamais devenir tout en tous si une seule existence devait éternellement demeurer hors de lui? Non, Satan et ses damnés sont donc bien marqués du sang de Christ, et c'est précisément pour les marquer de ce sang divin que Jésus est descendu aux enfers, suivant l'article de foi du symbole des apôtres. »

Il y a un instant nous nous demandions si les communications par tables tournantes sont de celles devant lesquelles il faut s'incliner sans examen. Ici je me demande si ces trois passages sont concluants. Passe encore si Apocalypse V, 13 se trouvait tout à la fin du livre, après les dernières révoltes, après les dernières convulsions du mal. Mais si, dans le chapitre V déjà, le fait que

les habitants de l'univers entier rendent gloire à Dieu prouve que le mal est anéanti, d'où surgissent donc dans les chapitres subséquents tant de méchants, tant d'ennemis, tant d'endurcis? Lisez sans idée préconçue les terribles versets 11 et 15 du dernier chapitre de l'Apocalypse et dites si c'est ainsi que se terminerait un livre qui prétendrait établir le salut universel? « L'Apocalypse, s'écrie M. Frey (p. 83), est sur ce point parfaitement claire et précise. » Je comprendrais beaucoup mieux l'assertion directement opposée. Et quant à Philippiens II, 10 et 1 Corinthiens XV, 28, on comprend jusqu'où ces passages peuvent pousser les personnes qui partent de l'idée que Dieu est uniquement amour. « Non, dit M. Frey (p. 92), c'est faire injure à l'amour miséricordieux d'un bon Père que de supposer l'éternité absolue du châtiment. » Mais si l'on songe que le grand théologien Jean commence par établir que Dieu est lumière (1 Jean I, 5), pour n'en venir que longtemps après à ce que Dieu est amour (IV, 8), n'entrevoit-on pas quelque autre manière d'expliquer ces deux passages? (Voir Godet, *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*, tome I, p. 371.)

En terminant donc, un double regret: pourquoi se livrer aveuglément à des révélations qui n'ont duré que six ans, de 1853 à 1859, tandis que le Seigneur nous a donné un esprit qui doit être toujours avec nous? Et pourquoi ne pas s'attacher davantage à l'analogie des Ecritures?

H. R.

---

# NOUVELLES

## Genève.

*Impressions de fin d'année : M. Bersier et Mme Schneider. — Démêlés entre l'Armée du salut et les autorités. — Eglise libre et presbytérianisme. — Situation politique.*

L'année 1889 s'est terminée sous des impressions généralement pénibles. Sans parler de la maladie qui sévissait dans nombre de familles et de la mortalité croissante, d'un tragique accident de voiture qui plongea des parents dans la désolation par la mort de leurs deux filles, les liens qui nous unissent au protestantisme français sont trop étroits pour que les coups répétés dont il vient d'être frappé n'aient pas eu un écho dans nos cœurs.

M. le pasteur Bersier, ayant fait ses études à l'Ecole de théologie de l'Oratoire, avait à Genève de nombreux amis et d'anciens condisciples; il avait souvent prêché dans la cathédrale et ne manquait pas, à son passage, de nous entretenir des sujets qui lui tenaient à cœur, de nous communiquer aussi son zèle pour la cause de l'Evangile. Nous nous sommes sentis affaiblis par la disparition de ce courageux défenseur des intérêts protestants. Plusieurs adresses ont porté à sa veuve l'expression de la douleur qu'a provoquée sa mort prématurée.

Le décès de Mme Schneider a été ressenti par un cercle plus restreint, que des circonstances particulières avaient mis, depuis nombre d'années, en rapport avec cette chrétienne si fidèle. C'était il y a quelque quarante ans, au beau temps de l'évangélisation; la vaste usine du Creuzot voyait se former, avec l'aide efficace de la Société évangélique, une Eglise florissante, à laquelle Mme Schneider voua jusqu'à la fin une sollicitude touchante, au milieu des plus grandes difficultés. Au temps de la lutte avaient succédé pour l'Eglise les années paisible[s] belles institutions, une position assur[ée] cidant avec la vieillesse de la fondat[rice]

Nous ne pensions pas, lorsque Mme Schneider nous montrait récemment le projet du tombeau qu'elle se faisait élever dans le modeste cimetière protestant du Creuzot, — non par vaine gloire, personne n'était plus humble qu'elle, mais pour affirmer sa foi évangélique, — qu'elle y serait si tôt déposée, laissant après elle le souvenir d'une foi inébranlable et d'une générosité exemplaire.

Tout ce qui s'est passé à l'occasion de l'Armée du salut n'a pas été non plus propre à nous réjouir. Il est inutile de revenir sur les détails de la crise qui vient de se produire et qui sévit encore ; ce sont toujours les mêmes épisodes : attroupements tumultueux, arrêts du Conseil d'Etat pour rappeler les règlements en vigueur, résistance plus ou moins ouverte, horions donnés et reçus, fermeture des locaux, allées et venues des chefs, arrestation et comparution de MM. Clibborn, et finalement sentences rendues par les tribunaux avec une indulgence relative. Nous nous bornerons donc à quelques réflexions générales.

Tout le monde est d'accord avec la presse libérale pour reconnaître qu'il y a, dans la situation actuelle, violation de la constitution, qu'il faut en finir avec les mesures d'exception et rentrer, si possible, dans le droit commun ; cela dit, n'y a-t-il rien à reprocher aux salutistes ? La persécution qu'ils subissent est-elle seulement le fait de la haine du cœur naturel contre l'Evangile ? Nous ne voudrions pas être trop sévère pour eux et faire chorus avec la partie de notre population qui se laisse dominer par une passion aveugle, aussi avons-nous prêté l'oreille surtout aux observations des personnes qui leur sont sympathiques ; or, elles avouent que la conduite des salutistes n'a pas été correcte. Il faut d'abord distinguer, disent-elles, entre les chefs et les soldats ; parmi ces derniers, il y a d'excellents chrétiens qui pratiquent un peu trop le principe de l'obéissance passive, mais qui sont droits, sincères ; quant aux chefs, c'est autre chose ; on blâme en particulier d'une manière fort vive M. Percy Clibborn, qu'on a eu la malheureuse idée de mettre à la tête des opérations dans notre ville. Il paraîtrait que ce « major, » puisqu'il faut l'appeler par son nom, exerce une grande influence sur Mme Booth-Clibborn, mais n'est pas l'homme qu'il faut ici ; entêté, rebelle aux conseils, il appuie sur le côté extérieur de l'Armée, accentue ses procédés choquants, sans en avoir la vie intérieure ; il veut obtenir par la force ce qu'il ne peut obtenir par la persuasion. Par son intransigeance, son ignorance du caractère national, ses prétentions, il a donc tout brouillé, gâtant les affaires de l'Armée qui vivait paisiblement et faisait quelque bien, comme Mgr Mermillod a gâté la situation des catholiques.

Toujours d'après les mêmes amis, on pourrait reprocher aussi à l'Armée quelque chose de peu droit dans son attitude vis-à-vis des autorités. Il est de fait que deux conseillers d'Etat avaient à son égard les dispositions les plus conciliantes. Au risque de compromettre leur popularité, supportant, à la veille des élections, les attaques de leurs adversaires politiques qui les accusaient, pour miner leur situation, de pactiser avec des fanatiques, ils donnaient des conseils bienveillants, demandaient certaines concessions pour maintenir l'ordre ; tout cela ne servit de rien. On trompait et irritait la police ; ne tenant pas compte des promesses antérieures, on faisait des démonstrations puériles, une procession jusque sous les fenêtres du Grand Conseil, et l'on rendait ainsi impuissante la bonne volonté du conseiller d'Etat Dunant. Ce qu'on y a gagné, c'est de lui faire perdre patience ; l'honorable magistrat a laissé la direction de la police à M. Moïse Vautier, vieux radical qui ne passe pas pour se préoccuper beaucoup des phénomènes religieux ; il ne se gênera pas pour molester les salutistes, qui ont déjà pu s'en apercevoir.

Pourquoi aussi donnent-ils des armes à ceux qui les accusent de jésuitisme dans

leurs procédés à l'égard même de leurs amis? Il est positif que, d'après une lettre virulente parue en novembre dans la *Tribune*, ils se sont fait un fort considérable dans l'opinion par leur attitude équivoque, leurs hésitations à liquider l'affaire d'un chèque assez fort, payé à un ancien officier de l'armée par une de nos principales maisons de banque, et dont la signature était fausse.

En somme, le public chrétien constate avec peine que, loin de se rapprocher des voies de la sagesse, cette association emploie toujours davantage les moyens mesquins ou profanes, une réclame bruyante, et prétend nous donner comme type de la vie chrétienne quelque chose d'anormal et de morbide; aussi devient-il toujours plus difficile, en dehors du principe général de la liberté, de prendre sa défense. Pour le moment, le calme est un peu revenu, les réunions continuent sous forme privée, mais au 20 janvier aura lieu une session de tribunal dans laquelle on statuera sur divers chefs d'accusation, processions, port de costume religieux, musique insupportable pour les voisins, etc. Cette séance sera curieuse. D'autre part, puisque une pétition se signe dans une partie de la Suisse pour demander aux autorités que l'Armée du salut soit assimilée aux jésuites et, comme eux, interdite dans la Confédération, c'est à Berne que devra se porter l'effort des défenseurs de la liberté religieuse. Nous aurons à nous joindre aux contre-pétitions qui ont pris naissance dans le canton de Vaud, pour éclairer le jugement des conseils et combattre ce point de vue extrême et insoutenable. C'est alors que devront aussi agir l'Alliance évangélique et la Ligue du droit commun.

Un des membres dévoués de l'Eglise libre ayant demandé à son presbytère de prendre en mains la cause des persécutés et de protester en leur faveur, ce corps et l'Eglise elle-même n'ont pas consenti à entrer dans cette voie; après une intéressante discussion, on a renoncé à toute protestation collective, pour laisser chacun libre de faire comme il l'entend.

Du reste, l'attention de l'Eglise libre s'est dirigée ces derniers temps sur divers points qui concernent son organisation. Elle ne se trouve pas assez presbytérienne, et il est de fait que les circonstances n'ont jamais permis dans son sein la pleine réalisation de ce type ecclésiastique. Or, un nombre assez considérable de ses membres, jeunes, actifs, désirant favoriser la décentralisation, a nanti le presbytère de vœux qui semblaient inacceptables sous leur forme première, et auraient compromis l'unité de l'Eglise; mais un accord est intervenu pour adopter le règlement fort sage élaboré par le presbytère et destiné à donner aux trois paroisses une physionomie plus individuelle et une plus grande responsabilité. L'application de ce règlement marchera de pair avec le travail d'une commission nommée *ad hoc*; éclairée par divers documents et surtout par une visite du Dr Matthews, secrétaire de la grande alliance presbytérienne, qui a mis le doigt sur nos lacunes et donné d'excellents conseils, elle examinera si et comment l'Eglise libre peut se rapprocher du pur presbytérianisme. Elle rencontrera divers obstacles, habitudes locales, tempérament du public religieux de notre ville qui ne veut pas s'astreindre à entendre un seul prédicateur, et surtout isolement de l'Eglise qui rend fort difficile l'institution de la vie synodale.

Pour finir, quelques mots sur notre politique genevoise. Le périodique renouvellement du Conseil d'Etat a donné lieu à une campagne ardente où la situation respective des partis a été passablement modifiée. Le temps fait son œuvre de transformation. Bien que les élections aient été comme toujours influencées par la question confessionnelle, et que le parti radical dissident se donnât comme l'héritier véritable, authentique

la politique de Carteret, c'est surtout la réforme administrative et financière qui a été le grand cheval de bataille. Cette fraction, bien qu'elle ait décidé de la victoire en faveur des démocrates, est restée en faible minorité. On sait le résultat de la lutte : le radicalisme autoritaire a été battu en la personne de son chef, M. Gavard, à qui l'on peut reprocher de lourdes fautes administratives ; il a jugé bon, après sa défaite, de faire une profession de foi de catholicisme libéral, pour lequel jusque-là il ne semblait pas très chaud ; sa démarche n'a pas eu grand succès. Quoi qu'il en soit, le peuple a montré qu'il désire le maintien du *statu quo* dans le sens de la pacification.

On a salué avec joie les nouveaux magistrats, pleins de modération et de bonne volonté, qui vont diriger nos affaires, — et sauf le *Genevois*, bien entendu, — on a approuvé les paroles élevées et même chrétiennes prononcées par l'un d'eux à la cérémonie de la prestation de serment du Conseil d'Etat. C'est un sujet de reconnaissance pour les citoyens de voir à la tête de l'Etat, à une époque dont le calme apparent précède peut-être plus d'un orage, des hommes intègres et capables.

z.

---

## Suisse allemande.

*Chronique trimestrielle.*

*Silence du Conseil fédéral. — Réponse de M. Schlatter à son avertisseur. — Le mode actuel de l'activité chrétienne. — Encore la confirmation du baptême sans le baptême. — La Société des pasteurs du canton de Berne, à Berthoud. — Nouveau livre de cantiques et nouvelle liturgie. — Un bouddhiste à Zurich. — Décision du tribunal fédéral sur un cas d'inobservation du dimanche. — Asile pour buveurs dans le canton de Berne. — Bibliographie. — Nécrologie.*

Imitant de Conrart le silence prudent,

voici une année entière que le Conseil fédéral laisse sans réponse les réclamations concordantes du Comité de l'Alliance évangélique et de la Ligue du droit commun en faveur du rétablissement en Suisse de la liberté des cultes et du droit de réunion.

Son cas est embarrassant et je sympathise à ses perplexités : étant donnés d'une part la constitution fédérale et les grands principes, pressentant de l'autre les rumeurs de Bienne, de Winterthur et du Grütli, il ne saurait dire ni oui ni non sans braver quelqu'un ou se heurter à quelque chose. On dit du maréchal de Moltke qu'il sait se taire en sept langues. Le Conseil fédéral se tait en allemand et en français.

Nous ne sommes pas des détracteurs systématiques du pouvoir, ce qui ne serait pas chrétien, et n'avons aucun effort à faire pour exprimer, le cas échéant, notre approbation. Pour dire toute ma pensée, je crois bien que nous possédons à Berne un Conseil fédéral que, sans le dire, les peuples de l'Europe nous envient, et que nous aurions à chercher bien loin une plus heureuse combinaison de prudence et de fermeté. Jamais peut-être aussi on ne vit la Suisse portée plus haut dans l'estime des nations. Jamais elle n'a pu sans témérité aspirer à un rôle à la fois aussi vaste et aussi bienfaisant. Libre et neutre, notre petite patrie est devenue le rendez-vous préféré des efforts pacifiques, des études internationales ; et tandis qu'elle accompagne du regard ses nombreux enfants disséminés au delà de ses frontières, le sol de nos aïeux porte avec une égale fierté :

Rochers et proscrits !

Il est cruel de penser que la violation d'un unique commandement rend un homme, une nation et un Conseil fédéral aussi coupables que ceux qui les ont violés tous. (Comp. Jacq. II, 10.) Il y avait un commandement, oh ! un tout petit commandement, et fort aisé à observer, qui ordonnait de protéger les « chapeaux alléluia » à l'égal de toutes autres manifestations de la conscience religieuse. Or, il a suffi de la violation de cet unique petit commandement pour amener le Conseil fédéral suisse sur le même banc que le czar de la sainte Russie.

Et comme un abîme appelle un autre abîme au son de ses canaux, nous avons vu successivement interdites les réunions publiques de l'Armée du salut aux heures du soir, puis à toute heure, puis les réunions privées, et l'on nous cite aujourd'hui des locaux privés, envahis par la police et interdits à leur légitime propriétaire; des gens inoffensifs, une femme même, frappés par la gendarmerie, et il ne manque pas en Suisse de fort honnêtes gens et fort libéraux pour trouver tout cela aussi inévitable que la révolution de 1789.

Le tribunal fédéral à son tour vient de détruire notre dernier espoir de voir le régime du droit commun promptement rétabli en Suisse, en sanctionnant par cinq voix contre quatre un arrêté du gouvernement de Bâle dont le *Kirchenblatt* lui-même (N° 51) suspecte la légalité. (Voir le texte de cet arrêté dans notre chronique d'avril 1889)

Le vœu que nous formons pour nos autorités fédérales et cantonales au commencement de cette année nouvelle, c'est qu'elles relisent l'histoire ecclésiastique. Elle leur enseignera que la fonction de persécuteur est comme toute autre soumise à des règles, sujette à des mécomptes, et qu'à faire tant que de s'y mettre, il faut du moins le faire à fond, y employer les tenailles et la braise, comme la sainte Inquisition l'a fait avec succès au XVI° siècle en Espagne et en Italie, ou ne pas s'en mêler. Quant à expulser un colonel salutiste en le faisant porter par quatre gendarmes dans une voiture de chemin de fer, cela est décidément l'enfance de l'art.

M. le professeur Schlatter pris si vivement à partie par M. Bohnenblust à propos de son *Einleitung in die Bibel* (voir notre précédente chronique), vient d'entreprendre sous le titre : *Ein Wort für meinen treuen Warner* (un mot à mon fidèle avertisseur), la tâche ingrate de réconcilier ce dernier avec la critique (voir *Kirchenfreund*, N° 24). M. Schlatter, qui est jeune encore, ignore sans doute qu'il est certains états d'esprit qu'il ne faut pas essayer de déranger. Un de ces états est celui d'un homme capable d'écrire sans sourciller : « Quant à moi, je me contente d'avoir sur le sujet qui nous divise la même opinion que le Seigneur Jésus. » Qu'après cela l'auteur de l'*Introduction à la Bible* proteste publiquement de son respect pour l'enseignement biblique interprété selon l'esprit et non selon la lettre, de la réelle innocuité de recherches inspirées par le seul amour de la vérité, du danger des protocoles fermés, du droit de tout théologien et de tout chrétien de substituer des opinions nouvelles aux anciennes, il s'apercevra bientôt au silence de son « fidèle avertisseur » qu'il a charitablement perdu son temps.

L'opuscule de M. le professeur Kübel de Tubingue, disciple et successeur de Beck, intitulé : *Scrupules d'un chrétien au sujet du christianisme actuel*, par un homme inquiet (*Sorgevoll*), a fait assez de sensation en terre allemande pour atteindre promptement sa troisième édition. Ce sujet vient d'être repris et adapté aux besoins de la Suisse allemande par M. le professeur d'Orelli de Bâle, dans un rapport qu'il a présenté à la séance annuelle de l'Union évangélique suisse à Schaffouse en septembre dernier, et qui vient de paraître dans le *Kirchenfreund* (N°s 21 et 22) sous ce titre : *Le mode actuel de l'activité chrétienne est-il conforme à la Parole de Dieu ?*

Le cadre de cette chronique nous interdit de reproduire d'après ma source et de discuter les trois ou quatre griefs, en grande partie injustes, selon nous, et excessifs, formulés par le professeur de Tubingue contre la chrétienté actuelle. En général, je n'accorde qu'un crédit limité aux censeurs de profession, qui ont trop fréquemment le tort de généraliser des observations particulières et locales, d'omettre ce que l'apôtre Paul n'omettait jamais, l'éloge à côté du blâme

parfois même, à leur insu sans doute, de se complaire au blâme, au risque de se faire passer pour des hommes nécessaires. Je crois pour ma part que la prédication de l'Evangile dont on dit tant de mal et dont il est de mode à l'heure actuelle d'accuser la stérilité, exerce une action immense dans nos Eglises et autour de nos Eglises, de conversion pour les uns, de sanctification pour les autres, de moralisation pour la société, et qui sera reconnue seulement au jour du jugement.

Je ne veux relever ici qu'une plainte exprimée par M. d'Orelli touchant la méthode de spécialisation que l'imitation de l'Angleterre a introduite, selon lui, dans notre activité chrétienne. C'est ainsi que l'un ne voit plus que distribution de Bibles et traités; l'autre ne parle que du dimanche, un troisième, que de la tempérance, chacun risquant de perdre de vue dans cette adoration exclusive de son saint particulier l'intérêt total du royaume de Dieu.

Cette plainte n'est pas sans fondement, mais on se demande si l'inconvénient qu'elle vise, l'étroitesse du zèle et l'exclusivisme de l'effort, n'est pas, sur notre pauvre terre et dans l'Eglise militante, la rançon nécessaire du succès. N'est-ce pas à cette méthode, ou dirons-nous, à cette manie de spécialisation que l'Angleterre chrétienne doit sa puissance d'action ; que là et ailleurs et chez nous-mêmes toute grande cause a été redevable de ses progrès ou de ses triomphes? Si M. Lombard n'avait pas été l'incarnation du dimanche, M. Rochat de la tempérance et Rowland Hill du timbre-poste, ils auraient moins rebattu les oreilles de leurs contemporains ; peut-être eussent-ils passé pour des gentlemen plus complets, mais ils n'auraient pas tracé un sillon bienfaisant et durable.

Le métier de chroniqueur a des rigueurs que la profession de romancier ne connaît pas. Il est certain que si j'étais romancier, je ne reviendrais pas aujourd'hui sur la question de *la confirmation du baptême sans le baptême*. Mais dans sa session des 3 et 4 décembre, le Synode zurichois a pris des résolutions à ce sujet que mon devoir est de communiquer aux lecteurs du *Chrétien évangélique*. Courage donc! ce sera court.

Sur la proposition de son Conseil d'Eglise, le Synode de Zurich adhéra en principe à la règle recommandée par la Conférence des autorités ecclésiastiques de la Suisse (voir une précédente chronique) de n'accorder la confirmation que comme contre-partie du baptême célébré précédemment. Toutefois le désir de ménager la gauche, de présenter au peuple une décision à peu près unanime, de ne pas paraître violer une prétendue liberté de conscience qui n'avait point affaire ici, finit par renverser la règle par l'admission d'exceptions remises au discernement, c'est-à-dire à l'arbitraire du pasteur.

Le 18 septembre s'est réunie à Berthoud au nombre de soixante à soixante-dix assistants la Société cantonale des pasteurs bernois. Le rapport présenté par M. Müller, pasteur à Langnau, portait sur la question : Que doit faire le pasteur pour ranimer le sentiment de la communion ecclésiastique? (Voir *Kirchenblatt*, N° 48.) Le rapporteur commença par constater avec douleur l'absence presque complète de ce sentiment dans l'Eglise du canton de Berne, et il y voit avec raison une cause d'amoindrissement pour elle en présence du catholicisme, des sectes et des courants divers de l'incrédulité moderne. Toutefois l'étonnement sinon la douleur du rapporteur nous étonne. On ne peut pourtant pas posséder tous les biens à la fois, qui fréquemment même s'excluent les uns les autres : les bienfaits dispensés par la loi ecclésiastique de M. Teuscher et les avantages dont se vantent les « sectaires et les piétistes, » redoutés de M. le pasteur de Langnau ; le droit de professer dans le même établissement le christianisme, le déisme, le panthéisme et l'athéisme, et les joies de la communion fraternelle fondées sur une foi

commune et de communes espérances. Ceci devait tuer cela. Si nous nous fions à l'unique compte rendu que nous avons eu sous les yeux, le rapporteur n'a pas paru soupçonner un seul instant l'ombre même de la cause qui afflige son Eglise et lui-même, et comme un théologien allemand a toujours à sa portée un de ces nombreux *ismus* qui, étant des êtres impersonnels, sont hors d'état de se défendre, il a accusé : *den herrschenden Subjektivismus!*

Ainsi répondaient les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle à la question : *Quare opium facit dormire? — Quia in eo virtus est dormitiva, cujus est natura sensus assupire.*

Si peu renseigné sur la véritable cause du mal, on ne devait pas attendre de M. Müller qu'il apportât beaucoup de lumières dans le choix du remède : rendre la prédication attrayante en en éloignant les applications offensantes et abstraites de la doctrine du péché ; y faire la part de l'éloge à l'adresse « de la piété simple et tranquille qu'on rencontre çà et là dans le peuple ; » y mêler la note patriotique pour marquer la différence entre les sentiments de la vraie Eglise et ceux des « séparatistes et des sectaires ; » donner de haut l'exemple du *Gemeinschaftsbewusstsein* en réunissant les pasteurs de tous les partis dans les mêmes sociétés : tels furent quelques-uns des postulats présentés pour rétablir « le sentiment de la communion » dans l'Eglise nationale du canton de Berne, et le *Kirchenblatt* nous apprend que la discussion qui suivit n'apporta rien d'essentiellement nouveau à ce premier exposé.

Nous avons mentionné en son temps le projet de publication d'un livre de psaumes et cantiques, destiné à remplacer dans les Eglises protestantes de la Suisse allemande les différents recueils en usage jusqu'ici. Nous avons mentionné aussi les difficultés, les périls même de cette entreprise qui, pour réussir, devait rassurer à la fois les susceptibilités cantonalistes et les scrupules religieux et dogmatiques, plus légitimes encore. C'était là un nouveau pas fait, après l'institution des examens de concordat, dans la voie de la centralisation ecclésiastique, où, nous le craignons fort, les deux partis de la Réforme et du Juste-milieu ont plus à gagner que leur commun adversaire. Quoi qu'il en soit, l'œuvre confiée à trois rédacteurs, un de Zurich, un de Berne et un de Bâle, est actuellement terminée, onze ans après que la Société pastorale suisse en avait arrêté le projet (en 1878) ; et ce recueil de 353 numéros va être présenté à l'acceptation des autorités ecclésiastiques cantonales, qui, si elles suivent les conseils du *Kirchenfreund* (N° 24), lui feront bon accueil.

Une autre publication récente du même ordre est la liturgie destinée aux deux Eglises de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne, et rédigée également d'après le principe de la neutralité dogmatique par une commission mixte elle-même, composée de MM. l'antistès Stockmeyer, le diacre Wirth et le D[r] B. Riggenbach. Il paraît que le Dieu des réformistes et celui des orthodoxes sont invoqués alternativement et équitablement dans ce monument prédit par saint Jacques (III, 2), et dont un des auteurs, M. Riggenbach, a fait l'appréciation suivante :

Les réformistes se sont contentés de trente-deux contributions, qui ne contiennent à peu près rien de précisément choquant : *geradezu anstössiges*. Il y manque, en revanche, l'élément spécifiquement chrétien, et plusieurs expressions répugnent à notre goût liturgique. » (Voir *Kirchenblatt*, N° 44.)

Lors de l'enterrement du D[r] Honegger, président du Tribunal suprême de Zurich, M. le conseiller national Forrer a cru devoir prendre la parole à la suite du pasteur. Le *Wochenblatt* (N° 45) cite d'après la *Nouvelle Gazette de Zurich*, le passage le plus marquant de son discours : « Il a terminé sa lutte ; son âme est retournée dans le Nirwana, et bientôt son enveloppe terrestre ne sera plus. »

Je viens de retrouver le nom de M. le conseiller national Forrer dans une de mes chroniques de 1888. Nous avions mentionné le vœu exprimé à cette époque par ce personnage politique en faveur de la suppression en Suisse de la liberté d'enseignement. Ce n'est pas la première fois que se montre l'affinité mutuelle de ces deux formes : athéisme et absolutisme. Le matérialiste Hobbes, sujet de Charles II, plus tard Strauss, l'auteur de *la Vie de Jésus*, et de nos jours, MM. Taine et Renan, ont tour à tour étonné leurs contemporains par leurs tendances réactionnaires. « Quand un peuple ne croit plus, a dit Tocqueville, il faut qu'il serve. » En attendant de rentrer dans le Nirwana, M. le conseiller national Forrer prétend élever nos enfants à notre place. Nous le prions bien de ne point se déranger.

Le successeur de M. Schnederman comme professeur libre à Bâle, M. le Dr Kirn, vient de prononcer sa leçon d'ouverture sur l'inévitable sujet du jour : *Essence et fondement de la certitude religieuse.* On a reçu l'impression, disent les organes « positifs » que *cette fois* la trompette a rendu un son distinct ! Nous ne saurions dire à qui ou à quoi les deux mots soulignés s'opposent.

Le successeur du regretté M. Häring, professeur de dogmatique à Zurich, a été désigné en la personne de M. de Schulthess, un enfant du pays, qui représentera la droite comme son prédécesseur. Sur le refus de M. Budde, professeur à Strasbourg, M. Ryssel a été appelé de Leipzig à la chaire d'exégèse de l'Ancien Testament à Zurich, en remplacement de M. Steiner, décédé.

Est il conforme aux principes de la Constitution fédérale que des ecclésiastiques soient chargés d'accorder ou de refuser des dispenses pour le travail du dimanche ? Voici le cas. Le Conseil de commune de Ennetmoos (Nidwald) avait poursuivi un de ses ressortissants pour avoir récolté du foin le dimanche, 12 juin 1889, sans en avoir obtenu l'autorisation du curé. Le condamné recourut au Tribunal fédéral pour violation de l'article 58 de la Constitution fédérale. Son recours a été écarté par la raison que le curé chargé d'accorder les dispenses n'agissait pas en qualité de fonctionnaire ecclésiastique, mais de fonctionnaire civil, et que, par conséquent, il n'y avait pas violation de l'article 58 dans l'espèce.

Parmi les menus faits du trimestre dernier, mentionnons la décision prise à la date du 8 novembre, à Berne, dans une réunion composée de personnes de toutes les conditions et de tous les partis, de fonder un asile cantonal pour buveurs. Il a été nommé séance tenante un comité d'initiative de neuf membres. Nous rendrons compte, le cas échéant, de l'exécution de ce projet à l'égard duquel nous avouons concevoir quelques doutes. Moins encore que les autres pécheurs, les ivrognes peuvent se passer d'une dogmatique bien ordonnée.

Encore Mariahilf ! Le Grand Conseil de Lucerne a rejeté la demande du Conseil de ville (parti libéral) d'accorder l'usage du couvent de Mariahilf aux vieux-catholiques. Est-ce fini ? Nous n'osons l'espérer.

*Bibliographie.* — Thiersch : *Ueber christliches Familienleben*, 8te Aufl. — Ruegg : *Der Sonntags-Schullehrer*. Ein Rathgeber für die rechtzeitige christliche Unterweisung unserer Kinder. — Antistes Stockmeyer : *Das Gebet des Herrn*, in neun Predigten ausgelegt.

*Nécrologie.* — M. Studer, ancien professeur d'exégèse de l'Ancien Testament, mort à Berne.

M. Schnell, mort à Berne, le 16 octobre, à soixante-dix-sept ans. Ancien président du tribunal et professeur de droit à l'Université de Bâle, cet homme de modeste apparence était aussi éminent comme savant que ferme chrétien. Pasteurs et ministres, mes frères, venez admirer avec moi un grand et rare exemple ! ce juriste fort occupé n'a pas cessé

d'étudier l'Ancien et le Nouveau Testament dans le texte original, et jusque sur son lit de mort, il priait un de ses anciens amis de lui lire des psaumes dans la langue de David. C'était de plus un juge, un juge qui cherchait à se rendre inutile. Je me souviens d'avoir vu écrit en grandes lettres au-dessus de la porte de son cabinet, où j'avais l'honneur d'être introduit, le texte de saint Paul : « Si vous vous jugiez vous-mêmes, vous ne seriez pas jugés. »

Une seconde perte marquante est la mort (le 21 octobre) du vénérable doyen Steiger, dont le nom réveille le souvenir déjà ancien de quinze ans, et par conséquent quelque peu effacé, d'un des plus cyniques abus de pouvoir commis sous l'étiquette du libéralisme. M. Steiger était depuis plusieurs années déjà pasteur officiel à Emmishofen (Thurgovie), lorsque le Synode cantonal décida d'interdire la lecture du Symbole des apôtres dans le culte public. Il ne restait plus aux deux ou trois pasteurs évangéliques qui existaient encore dans cette Galilée des Gentils, qu'à se soumettre ou à se démettre. M. Steiger n'hésita pas à prendre ce dernier parti, mais sans abandonner pour cela la fraction importante de son troupeau qui avait approuvé sa conduite et voulu partager son opprobre. C'est comme pasteur libre d'Emmishofen que ce digne serviteur de Dieu vient d'achever sa tâche.

A. GRETILLAT.

---

## Grande-Bretagne.

*Le professeur Elmslie. — Comment on honore sa mémoire. — Le surmenage des pasteurs. — Robert Browning. — Qu'en sortira-t-il? — L'union, le désétablissement en Ecosse. — Le procès du Dr Barnardo. — La lutte théologique dans l'Eglise libre écossaise. — M. Stead. — Une statistique.*

Une première chronique au commencement d'une année est tenue de jeter un regard sur l'année écoulée. Mais, comme il n'est pas question de faire ici une revue complète de 1889 au point de vue religieux, je ne mentionnerai qu'un ou deux noms du long nécrologe que 1889 nous a laissé.

Le premier est celui du professeur Elmslie, que des liens particuliers rattachaient au continent, comme on dit ici en parlant de vos contrées. Il avait séjourné à Paris à plusieurs reprises. Il aimait et comprenait la France et les Français. Il y avait entre eux et lui harmonie de dispositions. C'était un esprit génial, auquel le cant et la morgue étaient totalement inconnus. Ces deux défauts sont l'envers fréquent d'une qualité éminemment anglaise, la dignité, comme la grâce est le bon côté d'un défaut français, que je n'ai pas besoin de nommer, le monde ne se privant pas de le crier sur les toits. Les discours de M. Elmslie, soit au Synode des Eglises réformées de France, à Saint-Quentin, soit à la Société évangélique de Genève, où il aimait à se rendre, faisaient époque dans les souvenirs des assistants, parce qu'ils formaient un contraste absolu avec ceux qu'ils entendaient d'ordinaire et attendaient d'un monsieur habillé de noir et portant un faux-col carcan, venu d'outre-Manche. Ils donnaient une parole d'homme et de chrétien, et non de mannequin ou de phonographe.

L'été dernier, Elmslie avait fait un séjour à Paris, dont il avait été enchanté et dont il avait dit merveille. Une revue religieuse a publié ses lettres charmantes et enthousiastes. Il y parlait de tout, et, nos journaux religieux n'ayant pas les scrupules effarouchés des vôtres ou de leurs lecteurs, le *British Weekly* a imprimé tout ce qu'Elmslie a écrit sur la vie, les restaurants, la mode, les toilettes des femmes à Paris. Elmslie avait tracé entre le père Hyacinthe et M. Bersier, qu'il admirait beaucoup, un parallèle, à l'avantage de ce dernier, qui a été publié par *Evangile et Liberté*, et que Bersier avait trouvé « beaucoup trop flatteur. » Ce portrait était remarquable, malgré quelques incorrections excusables chez un étranger. Le modèle et le peintre ont disparu presque en

même temps de la scène du monde. Elmslie n'était pas de l'Eglise nationale. Ses brillantes qualités oratoires ont un peu rejeté dans l'ombre ses talents de professeur ; il enseignait l'hébreu au Collège des presbytériens anglais avec beaucoup de succès.

Sa mort, en novembre, a causé des regrets analogues à ceux qu'a provoqués chez vous celle de Bersier. C'est vous dire la place qu'il tenait et l'autorité qu'il avait conquise, à juste titre, dans nos cercles religieux, par la hauteur de ses vues, la sérénité et la largeur de sa foi, l'ampleur de sa prédication, l'éloquence de sa parole. Il était, comme prédicateur, le Bersier des presbytériens. Son discours sur le socialisme au concile Panpresbytérien souleva d'admiration cet aréopage d'hommes distingués.

Il est mort à quarante et un ans, à la peine, lui aussi. Un accident dans sa santé l'avait averti de se ménager ; il avait décidé de ne plus prêcher qu'une fois par dimanche. Plus qu'une fois par dimanche ! C'était déjà trop, ou c'était trop tard pour se modérer.

D'autres morts, rappelant les circonstances de celle-là, ont de nouveau attiré l'attention sur le surmenage des pasteurs. Quelqu'un a remarqué que, si Bersier s'était reposé le lundi, jour où il est mort après avoir travaillé sans interruption, la catastrophe eût peut-être été retardée, et il en prenait occasion pour dire que, si Elmslie, et d'autres, s'étaient reposés le lundi, ils auraient bien fait, et observé la loi du repos hebdomadaire. Cela n'a pas empêché un autre écrivain de remarquer, et un journal d'imprimer (car, encore une fois, nos journaux disent tout), que les pasteurs ne doivent pas être si surchargés que ça de travail, puisqu'on les voit dans toutes les réunions, à toutes les solennités oratoires, dans toutes les assemblées religieuses, partout où il y a quelque intérêt exceptionnel. Comme si, la plupart du temps, ce n'était pas encore par devoir, pour s'instruire ; ou par charité, pour remplacer les laïques absents et remplir des places autrement inoccupées, qu'ils se répandent ainsi! Il en est ici comme chez vous, je pense. Si le pasteur s'enferme dans son cabinet, on se plaint ; s'il sort, on se plaint encore ; s'il s'absorbe dans son ministère, on se lamente ; s'il ne s'y confine pas, on se scandalise. Je parle des gens étroits, car il en est, ici probablement plus qu'ailleurs, qui prennent au sérieux la diversité des dons qu'affirme l'apôtre, laissent une certaine latitude aux pasteurs, et ne les veulent pas mettre tous dans le même moule. Mais je vois bien peu de gens, surtout ici, qui, sans s'en douter, n'entraînent pas leur pasteur, quitte à lui reprocher plus tard les excès, honorables mais funestes, auxquels ils l'ont poussé.

Au moins, on n'accusera pas les chrétiens anglais d'ingratitude ou d'oubli. Deux ou trois semaines au plus après le décès d'Elmslie, un meeting de notabilités appartenant aux Eglises presbytériennes, congrégationalistes et baptistes se réunissait à Londres pour aviser aux moyens d'exécuter la décision d'un précédent meeting au sujet d'un « mémorial Elmslie. » Il a été résolu de provoquer une souscription publique en faveur du fils unique du regretté professeur ; de fonder des « bourses Elmslie, » qui seront données par voie de concours à des étudiants en théologie se vouant spécialement à l'étude des langues sémitiques et de l'Ancien Testament.

Voilà comment on honore pratiquement ses morts, comment on continue leur œuvre ; voilà des actes et non seulement de beaux discours et des panégyriques en prose ou en vers, touchants, sans doute, mais incomplets, tant qu'ils ne se traduisent pas en faits.

Il faut remarquer que le professeur Elmslie, ayant eu la précaution de contracter une assurance sur sa vie, n'a pas laissé sa veuve et son fils dans la misère, comme c'est souvent le cas de pasteurs qui, pouvant s'assurer, préfèrent s'en remettre à Dieu, c'est-à-

dire, à leur prochain, du soin de l'avenir de ceux qu'ils laissent sans ressources. Mais le D[r] Dykes a fait observer que le fils de M. Elmslie est le seul héritier de son nom ; qu'un jour viendra où son éducation pourra exiger des dépenses exceptionnelles pour qu'il puisse porter dignement ce nom respecté, et qu'alors les 25 000 francs qu'on se propose de remettre entre les mains de *trustees*, seront les très bienvenus.

Un autre défunt a droit à une mention. C'est Robert Browning, le grand poète, mort en décembre. C'était un calviniste pur teint et un non-conformiste fidèle. Il n'y a qu'une voix pour rendre hommage à l'élévation de sa vie et de ses convictions. Je n'ai pas à l'apprécier ici comme poète. Je l'ai entendu à la fête du tricentenaire de l'Université d'Edimbourg. Son discours, après celui de tant de médecins, de physiciens, d'ingénieurs, d'hommes au langage positif, avait paru nuageux. En effet, il l'était parfois, mais c'était parce qu'il cherchait les sommets. Il y est toujours monté ; il s'y est tenu. La poésie d'inspiration spiritualiste a perdu en lui un de ses plus purs et de ses plus nobles servants.

Qu'en sortira-t-il ?

Il existe, sous le patronage de l'archevêque de Cantorbéry, une société ou un comité qui a organisé douze conférences entre cinq clergymen et deux laïques de l'Eglise anglicane d'une part, et six pasteurs congrégationalistes d'autre part, en vue « d'écarter, autant que faire se pourra, les malentendus et les préjugés qui séparent actuellement les communautés chrétiennes, et d'établir pour le culte et le service de Dieu mieux qu'une fraternité purement nominale. » Les membres de la conférence ne représentaient qu'eux-mêmes. Un certain nombre de thèses leur a été soumis, sur lesquelles ils disaient leur sentiment ; ils sont arrivés à s'accorder en beaucoup de points concernant la foi, la morale, la discipline, le culte, les sacrements, l'Eglise et le ministère.

Il est très intéressant de voir combien il y a de ces points sur lesquels il suffit de part et d'autre d'une légère concession pour s'entendre. Mais c'est justement sur ces points que les ultras des deux partis se camperont et resteront. Les membres de la conférence sont des hommes d'un grand mérite et d'une grande largeur de cœur : leur présence dans la conférence le prouve. Allez faire admettre à la masse, ici, que les non-conformistes peuvent accepter et utiliser les liturgies ; là, que les anglicans peuvent admettre des prières improvisées dans le culte !

Puis ces hommes excellents font eux-mêmes beaucoup de réserves ; ils donnent beaucoup d'explications ; ils épluchent beaucoup trop de doctrines. Non, je ne crois pas qu'il sorte quelque chose de cette tentative louable. C'est un grand mouvement des cœurs, c'est un souffle d'en haut qui rapprochera les chrétiens, c'est quelque grande commotion sociale ; ce n'est pas une conférence de théologiens. On se réunira d'abord sur le terrain pratique, où l'on trouvera qu'on a bien fait de se réunir, puis on cherchera et on donnera des raisons. Ce n'est pas en les pourchassant laborieusement d'abord, qu'on arrivera sur le même terrain.

On fait mieux, semble-t-il, en Ecosse. Dans le district sud de Glasgow, cinquante-deux ministres de l'Eglise libre et de l'Eglise presbytérienne-unie, sur les cinquante-quatre que ces Eglises en comptent dans ce district, se sont d'abord associés pour le travail de la Mission intérieure. Après trois semaines de ce travail en commun, ils ont décidé de recommencer, et de recommander à chacune des assemblées générales de leurs Eglises de fortifier cette union, de consolider les résultats acquis, de fusionner les petites congrégations, de ne pas en fonder de nouvelles sans entente préalable, etc.

Il est vrai que de congrégationalistes à anglicans il y a plus loin que de presbytériens-unis à membres de l'Eglise libre ; ceux-ci ne

sont séparés de ceux-là que par l'épaisseur d'une théorie, d'un rêve, et encore d'un rêve que font très peu de gens : avoir une Eglise libre, mais salariée par l'Etat ! « Ce n'est pas impossible, » disent-ils. « Quand même ce serait possible, nous n'en voulons pas, leur répondent les autres, et, pour une chimère, ne restez donc pas séparés de nous. » Ils n'en veulent pas démordre, les rêveurs.

S'il n'y avait plus en Ecosse de logiciens à outrance, l'Ecosse ne se reconnaîtrait plus elle-même.

Le désétablissement de l'Eglise apparaît à l'horizon écossais comme une éventualité si probable, sinon tout à fait prochaine, qu'on cherche dans l'Eglise nationale à parer le coup. Pourquoi perdre la dotation de l'Etat, comme cela arrivera infailliblement, si la séparation se fait par l'Etat, par décret ? Telle est la pensée qui semble avoir inspiré le pasteur de l'Eglise nationale qui, dans une revue écossaise, propose un compromis : l'Eglise nationale consentirait à la séparation, et la dotation de l'Etat irait aux trois grandes communions presbytériennes.

La suggestion n'est pas très pratique. Les méthodistes, les épiscopaux, les catholiques et d'autres ne manqueront pas de dire : Vous en prenez à votre aise ; cet argent, qui vient de la nation, nous en voulons notre part.

Je relève cet article, parce qu'il indique des préoccupations auxquelles on commence à ne plus pouvoir se soustraire, et auxquelles il n'est plus temps de parer par des compromis. La parole est à ce flot toujours plus puissant d'opinion qui vient battre en brèche « l'établissement » dans le pays de Galles, en Ecosse, dans tout le royaume.

On suit avec attention le cours du procès que s'est mis sur les bras le Dr Barnardo, le protecteur et le sauveur de milliers d'enfants abandonnés à Londres, dont le jury de l'Exposition universelle à Paris a reconnu le dévouement en le récompensant par une médaille. Le Dr Barnardo n'a pas agi avec toute la prudence voulue dans le cas d'un enfant qu'il a envoyé au Canada. Ayant eu à s'occuper de quatre mille deux cents enfants abandonnés, il a pu, une fois, ne pas prendre toutes les précautions désirables. Dans l'espèce, les catholiques ont saisi avec bonheur l'occasion de lui jouer un mauvais tour, en lui faisant réclamer l'enfant au nom de la loi par sa mère, une mauvaise créature de la pire espèce. Matériellement le Dr Barnardo est dans son tort, et la loi est faite pour tout le monde. Moralement, l'opinion l'absout. Le résultat sera que la loi subira une modification de façon à n'être plus utilisable contre les enfants par des parents indignes.

Il me répugne presque de vous entretenir de la campagne que poursuivent contre le Dr Dods ses adversaires théologiques. Tant d'étroitesse avec de si bonnes intentions ! Tant de menaces pour la paix dans une Eglise jusqu'ici si compacte, si homogène, et qui devait à cette homogénéité une bonne partie de sa puissance ! Nul n'échappe à sa destinée, dit le proverbe vulgaire. Ni les individus, ni les Eglises, ni les doctrines, ni les théologies ne peuvent éviter les tempêtes.

Qu'est-ce que le Dr Dods peut bien avoir avancé, qui soulève contre lui l'indignation des montagnards écossais ? Pardonnez la longue citation qui va suivre. Elle est intéressante en elle-même, et importante, parce que c'est la conclusion du discours d'ouverture de Dods à la Faculté de l'Eglise libre ; parce qu'elle marque son point de vue et celui de ses adversaires ; parce qu'il en sera souvent question dans les luttes qui commencent ; parce qu'elle caractérise l'état actuel du mouvement et de la pensée théologiques en Ecosse.

« Quel est donc le changement survenu dans notre théologie ? Si nous tenons encore ferme les doctrines centrales du christianisme, comment la théologie a-t-elle pris

part au mouvement en avant?... Toutes ces doctrines sont professées, mais différemment. L'ardente recherche d'esprits puissants et sincères nous a conduits à voir une plus vaste atmosphère autour de toutes les grandes vérités de notre religion. Cela peut produire pour le moment un certain vague dans les contours, de la répugnance à enfermer les doctrines dans des définitions rigoureuses, mais c'est certainement une étape dans le sens d'une compréhension plus complète et plus claire. On en est arrivé à voir que le calvinisme n'embrasse pas toute la vérité sur Dieu ou sur l'homme, et qu'une théologie vraiment catholique doit se faire l'héritière non seulement de Calvin et d'Augustin, mais aussi de Clément, d'Origène et d'Athanase. On en est arrivé à voir que Dieu n'est pas adéquatement décrit, quand il est représenté comme un grand Souverain siégeant loin de sa création et la gouvernant en gouverneur ou en juge; qu'il est en quelque sorte immanent dans toutes ses créatures, et que la Parole de Dieu, qui est devenue chair en Jésus-Christ, était aussi et est maintenant la vie et la lumière de tous les hommes. Le règne constaté de la loi dans la nature matérielle nous a enseigné à réduire au minimum les interventions occasionnelles, et nous a mis sur la bonne trace des rapports de la grâce avec la nature. Il nous a appris que Dieu est présent et agissant par le moyen de la loi dans les domaines physique et moral. Il nous a montré combien il y a de préparations dans les causes déjà existantes, combien peu il est besoin d'apparitions personnelles et d'interventions spéciales du dehors. Il a rapproché Dieu du monde, et a accordé à la plénitude de la sagesse et du pouvoir divins une place plus réelle dans les affaires humaines. Profitant de la lumière universelle répandue par la grande doctrine moderne de l'évolution, les théologiens comprennent mieux l'origine et la croissance des rites, des croyances et de la vie religieuses. Mis sur leurs gardes par l'agnosticisme, ils aperçoivent qu'ils peuvent tomber dans de graves erreurs en traitant la personnalité divine comme identique à tous égards à la personnalité humaine. Et dans tout le domaine de la théologie, l'esprit scientifique, l'esprit qui recherche les faits assurés, a conduit les hommes à veiller à ne pas prendre des formules et des phrases pour la vérité et pour des faits; à juger les doctrines théologiques d'après les réalités de l'expérience humaine et les conditions actuelles et les lois de la vie humaine. Mais tout cela, loin de menacer les faits et les vérités qui sont à la base de notre foi, nous permet de les comprendre mieux et de les retenir avec plus d'assurance.

» Nous avons le sentiment de l'insignifiance de ce qui passait autrefois pour extrêmement important. Les erreurs et les inexactitudes qui accompagnaient jadis beaucoup d'assertions soi-disant orthodoxes, ont été découvertes et abandonnées; mais je ne sache pas qu'on ait renoncé ici à la foi au surnaturel ou à la vérité évangélique; en fait, il est très facile de constater dans ces dernières années un grand progrès dans une intelligente compréhension de l'esprit de Christ, dans une sympathie cordiale pour ses desseins et dans une ferme foi en son enseignement.

» Pourrait-il en être autrement? Notre génération a vu assaut après assaut contre la forteresse de notre foi, et elle a vu repousser assaut après assaut. Pourquoi ces attaques continueraient-elles maintenant, si les nouveaux attaquants ne sentaient pas que leurs devanciers ont échoué? Pourquoi les critiques naturalistes prendraient-ils encore la peine de chercher à expliquer Christ, s'ils étaient convaincus qu'un de leurs prédécesseurs a réussi à démontrer qu'il n'est qu'un homme? En vérité il n'y a pas de meilleur chemin à la foi en la divinité de Christ que l'étude de ces tentatives successives d'éliminer sa divinité, tentatives faites par les critiques les plus capables qui aient jamais écrit sur le christia-

nisme, et qui cependant, l'un après l'autre, ont échoué ; et je crois que le résultat en a été que ceux qui parmi nous connaissent le mieux la critique naturaliste, sont précisément les plus fermes et les plus intelligents croyants en la vraie divinité de notre Seigneur. »

M. Stead, l'éditeur fameux de la *Pall Mall Gazette*, quitte ce journal pour lancer une *Revue des Revues*, où il se propose, en vue des gens qui ne peuvent pas tout lire, d'abord de « refléter les meilleures pensées de ce temps », ensuite, de les interpréter « en se plaçant résolument au point de vue chrétien. » Aujourd'hui le prophète, dit-il, c'est l'homme qui est capable d'interpréter ces pensées de façon à les rendre accessibles aux hommes en général. La révélation n'a pas fini avec l'Apocalypse. Nous avons à dégager le message de Dieu à ses créatures dans ce que la pensée humaine offre de plus élevé et de plus mûr. « Vaste ambition, dit-il de ce projet; et je puis échouer. Mais avec l'aide de Dieu, je vais essayer ce plan caressé depuis dix ans. »

M. Stead est-il le Géraudel de la presse ou un homme sérieux : j'entends plusieurs personnes se poser cette question.

Un brin de statistique bien anglaise pour finir.

L'Angleterre dépense par tête pour les missions parmi les païens, 75 centimes, et en boissons alcooliques 87 francs 50 centimes. Si l'on avait en pièces d'or de 25 francs toutes les sommes dépensées l'an dernier en boissons, on pourrait en placer plus de quatre mille sur chaque verset de la Bible !

A quoi bon introduire la Bible en ce calcul ?...

***

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Armée du salut a Paris, par *E. Peyre-Courant.* — Paris, Fischbacher, 1889.

M. Peyre-Courant, avocat à la Cour de Paris, plaide pour l'Armée du salut. Il plaide avec habileté, avec talent même, bien que parfois on puisse désirer un peu plus d'ordre dans la suite des idées et dans l'exposé des faits. Il sait, pour montrer son impartialité, reconnaître ici ou là telle imprudence, telle exagération un peu frivole chez ses clients ; mais il prouve aussitôt que ce sont là choses d'une minime importance, qui ne peuvent être avancées comme des griefs sérieux. Il met, en outre, la plus grande dextérité à détourner l'attention des accusations plus ou moins fondées qu'on lance contre les *salutistes*, en prenant lui-même l'offensive, en blâmant et en stigmatisant les persécuteurs grossiers qui ont interrompu des réunions, attaqué en pleine rue des gens paisibles et réclamé ensuite des mesures de rigueur contre l'Armée du salut. Ajoutons d'ailleurs que, tout convaincu qu'il soit de l'excellence des méthodes employées et de la bonne foi des chefs, il ne presse personne de s'affilier à l'Armée et se contenterait de la voir remise sous le régime de la liberté et du droit.

Nous avouons pourtant n'être pas pleinement persuadé. M. Peyre-Courant termine son petit livre par ce post-scriptum : « On me dira peut-être que j'ai plaidé : alors, c'est en première instance » (p. 109). Nous ne comprenons pas très bien ce qu'il a voulu dire par là, mais nous y souscrivons en ce sens : si par hasard quelques personnes bien intentionnées se laissent entraîner par notre auteur à approuver tout ce que disent et font les membres de l'Armée du salut, nous croyons fermement que la réflexion calme et sérieuse les fera revenir en arrière, et que ce premier jugement sera bientôt modifié, sinon définitivement cassé.

Au reste, il y a au-dessus de nos petites discussions humaines un Juge suprême qui sait où est le vrai.

R. C.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## QUESTIONS RELIGIEUSES

### ET ECCLÉSIASTIQUES

### Du culte public.

Ce n'est pas un nouveau mode de célébration du culte que nous venons prôner ici. Les réformes quelque peu radicales dans ce domaine sont aisées à imaginer, mais difficiles à exécuter, dangereuses même, si elles sont imposées aux Eglises au nom d'une théorie quelconque. Ce qu'il y a à faire, avant de réformer, c'est de nantir les Eglises de la question, en la leur présentant sous toutes ses faces, et en les mettant en état de comprendre elles-mêmes dans quel sens elles ont à progresser.

Faire table rase du passé, et renverser des institutions respectables pour tout constituer à nouveau, serait notre devoir si nos cultes étaient décidément contraires à l'esprit de l'Evangile, ou si le Chef de l'Eglise nous avait laissé sur ce sujet des instructions formelles qui eussent été négligées jusqu'à nos jours. Mais autant l'ancienne Alliance est riche en lois concernant le culte, autant la nouvelle en est dépourvue.

Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent, non pas sous telle forme particulière ou en tel lieu à l'exclusion de tout autre, mais en esprit et en vérité : tel est le grand principe posé par le Seigneur. Conformément à ce principe, Jésus s'est borné à instituer, sans même rien prescrire quant au rite, deux cérémonies religieuses rappelant l'une l'entrée dans la vie chrétienne, l'autre l'essence même de cette vie ; puis il a laissé au Saint-Esprit le soin de conduire ses disciples.

Dans l'Eglise primitive, le culte s'organise de lui-même dans la chambre haute, dans les parvis du temple, dans les maisons particulières sans que les apôtres semblent même se demander à quelle règle ils ont à se conformer. Leur culte est l'expression toute spontanée de ce qu'ils ressentent. Peu à peu cependant, certaines habitudes se prennent, comme cela est inévitable, mais elles varient suivant les lieux et les circonstances. A une plus ou moins grande richesse de dons spirituels correspondent naturellement différents genres de cultes.

Si les apôtres, Paul en particulier, parlent du culte, c'est moins pour dire ce qu'il doit être, et comment il doit se célébrer, que pour réprimer les abus qui se produisent et qui sont en contradiction avec l'esprit même de l'Evangile. Telle est, entre autres, la portée des paroles que nous lisons 1 Corinthiens XIV, 26 et 40 : « Quelqu'un de

vous a-t-il un cantique, a-t-il une instruction,... que tout se fasse pour l'édification. » La pensée de l'apôtre n'est nullement de dire que tous les cultes de l'Eglise doivent être des cultes d'édification mutuelle dans le genre de ceux qui avaient lieu à Corinthe. Mais ce genre de culte ayant pris naissance dans cette ville par le fait même de l'abondance de dons qui demandaient à se manifester, Paul recommande que tout se passe avec ordre. Quant à Ephésiens V, 18 et 19 : « Ne vous enivrez point de vin,.... mais soyez remplis de l'Esprit, vous entretenant par des psaumes, » etc., il suffit de lire les premiers mots du verset 18 : « Ne vous enivrez point, » pour comprendre que l'apôtre n'a point l'intention de donner ici une règle concernant le culte. A l'ivresse du vin, qui s'exhale si souvent en paroles et en chansons obscènes, il oppose la joie de l'Esprit qui s'exprime en cantiques spirituels.

Nous avons peine à nous représenter l'apôtre disant à nos Eglises : Le culte liturgique ou le culte de libres entretiens est le seul normal. Nous le voyons plutôt, parlant des formes que la vie religieuse a prises au milieu de nous, dire aux uns : Contenez-vous, en vous imposant une règle, car Dieu est un Dieu d'ordre et non de confusion ; aux autres : Ne vous immobilisez pas dans une ornière toujours la même ; donnez essor aux dons répandus parmi vous, car l'Esprit que vous avez reçu est un esprit de liberté et de vie.

Nous ne chercherons donc pas dans la lettre de l'Ecriture une théorie du culte. Ce que nous désirons faire, c'est de consulter l'esprit de l'Evangile, désireux d'y trouver quelques principes d'après lesquels nous puissions nous orienter dans cette vaste question.

## I

### *Qu'est-ce que le culte ?*

Le terme de culte a pour synonyme dans notre langue celui de service divin, auquel correspond exactement le mot allemand de *Gottesdienst*. Nos langues modernes sont sur ce point en parfait accord avec l'hébreu et le grec, les termes *latreia* et *avodah* signifiant en même temps culte et service. C'est que le culte est l'acte par lequel l'homme rend hommage à Dieu comme à son Maître, se déclarant prêt à le servir.

Dans l'ancienne Alliance, cet hommage trouvait son expression dans les sacrifices lévitiques. Or, le sacrifice représentait pour l'Israélite deux choses essentielles : le don de soi-même à Dieu, car la victime était immolée en lieu et place de son maître, et le don fait à l'homme par l'Eternel lui-même d'un moyen d'expiation et de réconciliation, ou du moins d'un moyen d'exprimer son adoration et sa reconnaissance. L'offrande, en effet, avant d'être un don de l'homme à Dieu était un don de Dieu à l'homme, non seulement en ce sens que tout ce que nous possédons nous vient de Dieu, mais aussi par le fait que la loi déterminait minutieusement quelles victimes pouvaient seules être offertes. Des innombrables prescriptions relatives aux sacrifices se dégage clairement ce grand principe : l'homme n'a rien qui soit digne d'être offert à l'Eternel, mais, par grâce, Dieu lui donne tel objet, tel animal, pour les amener à son autel. Les lévites eux-mêmes sont un

don que l'Eternel fait au peuple plus encore qu'un don fait à l'Eternel. (Nomb. III, 9.)

Cette rencontre de la créature avec son créateur, devant l'autel où mourait la victime, ce double don fait à Dieu par l'homme, à l'homme par son Dieu, n'était-ce pas là le centre même et le résumé, non seulement de la religion israélite, mais de la religion universelle ? C'était bien un service rendu par le pécheur à Dieu, un hommage par lequel l'homme se reconnaissait serviteur de Dieu, mais serviteur coupable et digne de mort. D'autre part, ce maître ainsi adoré et glorifié ne restait pas passif. Il répondait au pécheur humilié, et même il l'avait devancé, en lui permettant de s'approcher de lui, en lui indiquant la victime qu'il devait choisir et la manière en laquelle cette victime devait être immolée. Le culte d'Israël était bien un hommage rendu à Dieu, mais derrière cette notion quelque peu vague d'hommage nous trouvons l'affirmation puissante, d'une part du péché de l'homme, de son besoin de pardon et de consécration à Dieu, d'autre part de la grâce divine prévenante, purifiante et sanctifiante.

La nouvelle Alliance a modifié profondément les formes du culte israélite, mais non pas la notion même de ce culte. Plus d'autel fumant, de sacrifices sanglants, plus de prêtres revêtus d'une sainteté spéciale et chargés de servir d'intermédiaires entre Dieu et le peuple. Et pourtant, si rien ne subsiste du culte lévitique, on peut dire que tout subsiste. Ici, comme en d'autres domaines, Jésus-Christ n'est pas venu abolir, mais accomplir. Quel est le centre du culte chrétien ? C'est encore un autel ensanglanté par l'immolation d'une victime, mais cet autel est une croix, et la victime est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » C'est sur cette croix que l'homme et Dieu se rencontrent ; l'homme, en la personne de Jésus, rendant hommage à la sainteté de Dieu et prenant sa vraie place de serviteur indigne, déchu, maudit ; Dieu donnant au monde la victime qui le sauve, et, en la personne de cette victime, qui est son Fils unique, se donnant lui-même. La croix de Christ n'est pas seulement la source de toutes les vérités que nous avons à croire, de toutes les œuvres que nous avons à accomplir ; elle est aussi le centre du culte chrétien, elle est ce culte même, et Dieu n'en demande pas d'autre. C'est là qu'a été offert le sacrifice éternellement valable, là que se trouve consommé et, pour toujours, le don de l'homme à Dieu, de Dieu à l'homme. « Christ a été fait souverain sacrificateur éternellement.... — Il est entré une fois pour toutes dans le lieu très saint, non avec le sang des boucs ou des veaux, mais avec son propre sang. » (Héb. VI, 20 ; IX, 12.) Il n'y a de culte valable aux yeux de Dieu que celui qu'il a offert pour nous.

Cette vérité s'affirme bien fortement dans nos consciences, lorsque nous nous approchons de Dieu individuellement. Tout ce que nous pouvons faire : prières, lectures, méditation, tout cela est vain, formaliste, mort, ou du moins tout cela n'est qu'une impuissante aspiration qui nous laisse aussi pauvres qu'auparavant, aussi longtemps que nous ne nous sommes pas tout à nouveau identifiés avec notre Sauveur mort pour nous.

Une fois en communion avec lui, nous nous trouvons en plein culte ; nous possédons le secret de la prière efficace, de l'action de grâces, de l'immolation de nous-même, du service, en un mot, que Dieu réclame de nous ; notre culte se célèbre en esprit et en vérité, il se prolonge même au delà des limites du culte proprement dit et transforme nos occupations les plus ordinaires en autant de moyens de glorifier Dieu.

Dans les assemblées de l'Eglise, nous trouvons un élément de plus que dans le culte individuel, c'est la communion fraternelle. Ce n'est plus seulement en notre nom que nous nous tenons devant Dieu ; nous sommes en sa présence comme membres d'un corps dont les intérêts, les besoins, les misères, les richesses spirituelles sont les nôtres.

Le vrai culte de l'Eglise est celui que Christ a offert pour elle. Qu'elle s'unisse à son divin Chef, se souvenant qu'il est son représentant devant Dieu. Cela accompli, qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra ; son culte sera un vrai culte. Dans la mesure même où la foi d'une assemblée l'unira à son Rédempteur, cette assemblée se trouvera associée au culte que Christ lui-même rend au Père.

## II

### *Les éléments nécessaires du culte chrétien.*

Ils se dégagent tout naturellement du principe que nous venons de poser. Nous avons, dans le culte, à recevoir et à donner. A recevoir.... Or, ce que Dieu nous offre, c'est lui-même en Christ. Et ce don de la vie, de la personne même de Dieu nous est communiqué de deux manières différentes : par la parole et par la sainte cène.

Révélation de l'Etre divin, la parole atteint d'abord notre intelligence, pour éclairer de là notre être tout entier et nous communiquer les émotions mêmes de Celui de qui elle procède. Aussi son rôle dans le culte est-il de première importance.

En mentionnant la parole, j'ai eu en vue avant tout, il va sans dire, la lecture pure et simple de l'Ecriture sainte. Quelle que soit la théorie qu'on se fasse de l'inspiration, c'est un fait que la connaissance du Dieu du salut est intimement liée à la lecture des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais cette lecture, toute bienfaisante qu'elle soit par elle-même, doit être accompagnée d'une étude des livres sacrés. Par la force des choses, nous sommes amenés à indiquer, en seconde ligne, il est vrai, mais pourtant comme très importante, l'explication de l'Ecriture et son application aux besoins de l'Eglise, en d'autres termes la prédication.

Si nous ramenons la prédication à ce qu'elle doit être : la simple explication de la Parole de Dieu, nous ne comprenons pas la réprobation dont elle est frappée aux yeux d'un grand nombre de nos contemporains. Pourquoi l'accuser de nous détourner de l'adoration ? Elle a pour mission de nous y conduire. En effet, pour adorer, il faut avoir compris, entrevu du moins ce que Dieu nous révèle de ses perfections ; il faut que l'intelligence ait été éclairée, la raison convaincue, le cœur et la volonté gagnés, il faut, en un mot, que la parole ait accompli son œuvre. Non, ne reléguons pas la prédication quelque part en dehors du culte de l'Eglise.

Peut-être aurai-je l'air de vouloir relever outre mesure le prédicateur, qui n'est cependant qu'un homme pécheur et infirme parlant à ses frères. Mais ce n'est pas l'homme que je glorifie, c'est la prédication telle qu'elle doit être. La prédication, c'est encore la Parole de Dieu passant, il est vrai, à travers l'esprit, à travers le cœur et la conscience d'un homme établi dans sa charge par le Seigneur. C'est la nourriture céleste préparée, apprêtée, si j'ose m'exprimer de cette manière ; non pas apprêtée en ce sens qu'elle ait besoin d'être assaisonnée au goût de la sagesse humaine, ce qui n'aurait et n'a trop souvent, hélas ! pour résultat que de l'affadir. Mais il n'est certainement pas contraire aux intentions de Dieu que sa Parole soit en quelque sorte commentée par le travail d'âme de ceux qui ont à l'annoncer. Or, une prédication doit être le fruit non seulement d'un travail de pensée, mais des luttes, des prières, des angoisses et des victoires d'une âme vaincue elle-même et transformée par la parole divine.

A propos du rôle de la parole dans le culte, nous nous trouvons tout à coup, et presque sans nous en être aperçu, engagé dans la question du ministère de la parole. Nous n'entreprendrons pas de la traiter ici, et de montrer en quoi ce ministère diffère du sacerdoce antique que nous avons déclaré aboli. Il nous suffira de constater que, s'il existe une révélation divine, il vaut la peine que des hommes emploient leur vie entière à la sonder et à s'en pénétrer pour en exposer les richesses à leurs frères. Jésus en a jugé ainsi, lorsqu'il a enlevé ses apôtres à leurs occupations habituelles pour faire d'eux ses témoins et les envoyer ensuite comme des paroles vivantes à travers le monde. A leur tour les apôtres ont établi partout des pasteurs et des évangélistes. Ce qui était nécessaire pour la primitive Eglise le serait-il moins de nos jours ?

Au reste, nous ne songeons point à revendiquer pour les prédicateurs en titre le monopole de la parole. Mais du moment où l'Eglise leur reconnaît la charge de prêcher, charge qui suppose, avec les études nécessaires, les dons naturels et spirituels indispensables pour cela, il est bien légitime que nous parlions d'eux comme des organes principaux par le moyen desquels la Parole de Dieu est annoncée à l'Eglise.

A côté de la parole, nous avons la sainte cène, instituée par le Seigneur comme moyen de nous communiquer la grâce qu'il nous apporte. La parole ne suffit-elle donc pas ? Non, pas pleinement, car il est des choses qui ne peuvent pas s'exprimer en paroles ; nos langues humaines sont trop pauvres pour nous communiquer dans toute leur richesse les choses divines. Et que de choses se trouvent concentrées dans cet acte tout simple, qui consiste pour l'Eglise à manger du même pain, à boire de la même coupe ! Il y a là un mémorial de la mort de Christ (Luc XXII, 19), un gage de son retour (1 Cor. XI, 26), un signe de sa présence réelle, quoique invisible, pendant ce long intervalle qui sépare son ascension de son avènement. Il y a plus que tout cela : rien autant que cet acte de manger et de boire ce que Jésus appelle son corps et son sang, n'est propre à nous faire

réaliser la communion qui, par la foi, s'établit entre Christ et nous ; sa mort devient notre mort, sa vie notre vie ; nous devenons ainsi ce qu'Eve était pour Adam : os de ses os, chair de sa chair ; parce qu'il vit nous vivons. (Jean XIV, 19.) Et en nous unissant à lui tous ensemble, par un seul et même acte, nous nous trouvons unis les uns aux autres comme jamais hommes ne le furent, en quelque circonstance que ce soit. Nous devenons un même corps, un même sang, un même être animé de la même vie. C'est dans la sainte cène que l'Eglise non seulement s'affirme comme corps de Christ, mais le devient.

Parole et sainte cène : voilà ce qui représente à nos yeux l'élément divin dans le culte, Dieu parlant, Dieu se donnant à l'homme.

Et l'élément humain, le don que l'Eglise fait à Dieu d'elle-même, comment se manifestera-t-il ?

Je viens de parler de la sainte cène. Ici déjà apparaît l'acte humain étroitement uni à l'acte divin et comme fondu en lui. Nous ne pouvons, en effet, recevoir Christ comme aliment de notre âme sans nous donner à lui ; consentant à ne plus vivre que de lui, nous nous engageons par là même à ne plus vivre que pour lui.

A côté de la sainte cène, de même que nous avons comme second élément divin la parole, nous avons ici comme second élément humain la parole, parole parlée, priée ou chantée.

Ce que j'appelle « parole parlée, » ce sont ces libres communications dans lesquelles quelques-uns voudraient faire consister le culte tout entier, mais qui n'en sont qu'un des éléments. Ces entretiens fraternels sont, pour l'Eglise, ce qu'est pour chaque chrétien le travail intérieur de la pensée et de la conscience sous l'action de l'Esprit de Dieu. Dans notre culte individuel, la pensée ne saurait rester inactive. Recueillis devant Dieu, nous nous répétons à nous-mêmes ce qui, dans sa Parole, nous a frappés ; nous réfutons les objections, nous reproduisons en notre langage la pensée divine. Un travail de ce genre est nécessaire aussi à l'Eglise et deviendra toujours plus un élément indispensable de son culte.

Mais l'homme recueilli devant Dieu ne peut se contenter de se parler en quelque sorte à lui-même. Bien vite sa pensée devient prière.

Nous ne pouvons mentionner la prière sans toucher à la querelle vieille déjà, mais toujours vive, que se livrent les partisans et les adversaires des liturgies.

Si nous vivions dans le monde de la théorie pure, il est probable que la liturgie serait bien vite condamnée, et cela d'une manière absolue. Qu'y a-t-il, en effet, de plus spirituel et de plus spontané que la prière ? Une requête écrite, lue et relue dimanche après dimanche, n'est-ce pas une contradiction en soi ?

C'est bien ainsi qu'en jugent *a priori* ceux qui n'ont jamais entendu que des prières libres, nos excellents amis écossais, par exemple, auxquels la lutte séculaire contre l'Eglise établie d'Angleterre a fait prendre la liturgie en horreur.

Mais si nous sortons des principes abstraits pour examiner ce qui se passe,

nous voyons des chrétiens très spirituels et des Eglises vivantes trouver une grande édification dans leurs prières liturgiques. Nous constatons de plus que ces prières, répétées de génération en génération, établissent un lien précieux entre l'Eglise actuelle et celle des temps passés, en même temps qu'entre les différents troupeaux d'une même Eglise. Nous voyons même que dans des temps agités, la liturgie, venant se substituer aux inspirations plus ou moins maladives de soi-disant prophètes, a sauvé l'Eglise.

Prenons, par exemple, la période de reconstitution des Eglises de France au XVIII^e^ siècle. « Y a-t-il trace, demande M. Bersier, d'une liturgie quelconque dans l'Eglise du désert ? Plusieurs seraient tentés de sourire à cette question ; il leur semble que tout alors devait être inspiration brûlunte et spontanée. Grave erreur ! Interrogez les hommes qui ont sauvé nos troupeaux, relevé nos Synodes, préparé l'avenir, les Antoine Court et les Paul Rabaut. C'est par l'ordre, c'est par la discipline qu'ils ont réussi. L'inspiration seule eût produit les rêveries des petits prophètes [1]. »

D'autre part, un fait à constater aussi, c'est que les prières spontanées, si puissantes parfois, n'ont pourtant pas toujours le don d'entraîner l'assemblée, la fatiguent même par leur longueur, l'agitent par leurs exagérations. De divers côtés nous avons entendu dire que les prières d'abondance prononcées par certains pasteurs écossais sont d'une longueur effrayante, tellement que beaucoup de partisans en principe de ces prières-là ont appris en Ecosse à apprécier la liturgie.

Irons-nous, pour cela, rejeter les prières libres, pour nous attacher servilement à la liturgie ? Non certes, mais nous admettrons que l'un et l'autre de ces deux genres de prières aura sa place légitime dans le culte de l'Eglise. Pourquoi nous priver des avantages qui leur sont propres à chacun ?

La prière liturgique s'élève au-dessus des impressions momentanées, et parfois trop individuelles de celui qui prie, pour exprimer les besoins permanents de l'assemblée. Par là même elle échappe aux omissions ou aux exagérations de la prière improvisée ; elle sera toujours la requête de l'Eglise plus encore que celle du ministre.

Ces avantages de la prière liturgique entraînent, il faut le reconnaître, certains inconvénients. Une prière impersonnelle, et pour ainsi dire anonyme, aura généralement moins de ton et d'élan qu'une prière spontanée. Non pas que nous pensions que ce qui est écrit et lu doive par là-même manquer d'inspiration. Qui oserait soutenir une pareille assertion en face du modèle de toutes les prières, l'Oraison dominicale, ce point de départ de toutes nos prières liturgiques ? Cependant, nous en tenir absolument à ce qui a été rédigé il y a des années ou des siècles, ne serait-ce pas en quelque mesure lier l'Esprit ?

L'Eglise, tout en restant toujours identique à elle-même, est un organisme vivant. Or, la vie a ce privilège spécial d'apparaître, dans des milieux toujours changeants, sous des formes toujours nouvelles. Les liturgies changent et se

[1] Allusion aux prophètes et prophétesses des Cévennes. *Projet de revision de la liturgie.* Introduction historique, p. 20.

renouvellent : ce n'est pas assez. Il faut donner à l'Eglise, ou plutôt à l'esprit qui l'anime, le droit de parler à Dieu autrement qu'en des discours sagement pesés à l'avance. Les requêtes jaillissant spontanément des cœurs doivent avoir, dans le culte de l'Eglise, une place aussi incontestée que les prières liturgiques. Les liturgies de France et de Genève ont toujours laissé place à une prière d'abondance prononcée par le pasteur. Nous croyons que les besoins de l'Eglise réclament une liberté plus grande encore, et nous dirons plus loin comment, à notre avis, ce besoin peut être satisfait.

Le chant peut être envisagé comme une forme de la prière. Nous avons vu déjà, à propos de la sainte cène, que la simple parole ne suffit pas à donner essor aux émotions humaines ; nous le répétons en parlant du chant. Le don des langues, tel qu'il se manifesta dans l'Eglise de Corinthe, n'était-il pas une sorte de chant, plus encore qu'un langage articulé, une explosion puissante de sentiments dont la richesse et la vivacité ne peuvent être rendus par la parole ? Je ne veux pas dire par là que notre chant d'Eglise soit la continuation du don des langues, mais simplement que, comme ce don-là, quoique dans une plus faible mesure, il donne une expression aux sentiments que l'Esprit de Dieu fait naître dans les âmes. Il a de plus ceci de précieux qu'il offre à tous les membres d'une assemblée l'occasion d'exprimer hautement leur foi. Par là même, il devient une affirmation puissante de ce que l'Eglise entière croit et espère. C'est sans doute dans ce sens que Luther en parle, lorsqu'il dit que la musique met en fuite le diable. L'harmonie des sons mise au service de la foi bannit des cœurs les pensées sombres et basses, et. sur les vibrations du cantique, la foi se communique d'âme à âme.

Pour cela cependant une chose est nécessaire : si belle que soit la musique, et il faut qu'elle soit belle, l'intérêt artistique doit s'effacer devant l'intérêt religieux. Si nous chantons ou jouons des instruments simplement dans le but d'exécuter, selon les règles de l'art, un morceau difficile, ou si, en écoutant cette musique, nous y trouvons surtout une jouissance musicale, nous ne sommes plus à un culte, mais à un concert. Je dirai même que nous ne devons pas chanter dans le but premier d'encourager, d'édifier l'Eglise ; le chant, comme la prière, s'adresse à Dieu et non aux hommes. Mais, chose remarquable, plus nous nous absorberons dans ces entretiens avec Dieu, renonçant, dans nos prières et nos chants, à toute idée de prêcher, d'exhorter, de consoler même, mieux aussi, par le fait, nous édifierons nos frères. Une prière qui devient prédication lasse l'assemblée bien plus qu'une prédication véritable, parce que chacun, en l'entendant, a le sentiment que celui qui la prononce se trouve lui-même et place l'assemblée dans une situation fausse. Il a l'air de prier, mais il exhorte. De même un chant qui n'est pas un élan vers Dieu perd toute signification et distrait l'assemblée, au lieu de la recueillir.

L'usage des instruments de musique dans le culte, soit pour diriger et soutenir le chant, soit même, dans certaines circonstances, sans accompagnement

de voix humaines, existait déjà dans l'ancienne Alliance[1]. Qu'est-ce qui nous empêcherait maintenant d'user parfois de toutes les ressources que nous fournit la musique chrétienne et de recourir, pour proclamer notre foi, à la voix puissante des instruments ? Dieu lui-même nous y a autorisés, en inspirant aux plus grands des génies musicaux des symphonies et des oratorios qu'on peut ranger au nombre des plus admirables productions de l'esprit chrétien. Il est vrai que les grandes œuvres d'art réclament, pour être reproduites, des ressources qui n'existent que dans des centres populeux. Mais partout où la chose est possible, pourquoi les Eglises n'auraient-elles pas des cultes où la musique instrumentale, jointe au chant des cantiques et aux lectures bibliques, aurait la place importante ?

### III

*Le culte normal.*

Après avoir indiqué les divers éléments du culte chrétien, il nous resterait à dire de quelle manière ces éléments doivent être combinés pour former le culte normal.

Mais c'est précisément là ce qui me paraît impossible à déterminer d'une manière certaine, étant donné l'esprit de la nouvelle Alliance, qui est un esprit de liberté.

Il est une règle cependant dont l'Eglise ne s'est jamais écartée qu'à son détriment. Nous la formulerions ainsi : Que tous les éléments essentiels du culte trouvent dans nos services religieux une place suffisante. Que ni la Parole de Dieu lue et expliquée, ni la sainte cène, ni la prière (avec chant) ne soient sacrifiées.

Considérons, à ce point de vue, ce que la réformation a fait du culte. Elle l'a trouvé faussé, aussi bien que la doctrine et la morale chrétiennes.

L'Eglise romaine avait ôté à la sainte cène son sens véritable, et, en supprimant la Parole de Dieu, ou du moins en diminuant considérablement son rôle, elle n'avait laissé subsister qu'une adoration plus ou moins formaliste, laquelle, à son tour, était détournée de son véritable objet par la multitude de saints dont l'intercession était présentée comme nécessaire.

Dans sa réaction contre ces erreurs, la réformation a donné à la prédication la place principale, et a fini par faire du culte un « sermon. » Le culte est devenu de cette manière essentiellement intellectuel, et les temples se sont transformés en salles de conférences.

Ce qui a contribué à donner à l'intelligence la prédominance sur les autres facultés de l'âme dans le culte réformé, c'est l'habitude prise par nos Eglises de ne célébrer la communion que quatre fois par an. La sainte cène, nous l'avons vu, complète la parole. Il y a en elle un élément de mysticisme dont nos âmes ont besoin. Retranchez cet élément-là, le culte prend inévitablement une certaine sécheresse dont se ressentent même les prières et les chants. Or, c'est presque retrancher la cène que de ne la célébrer qu'à des intervalles si éloignés. Ne nous hâtons cependant pas trop d'accuser nos réformateurs. Nous allons voir qu'il était dans la nature des choses qu'ils procédassent comme ils l'ont fait et que, pour bien des choses, pour la

[1] Voir Ps. XXXIII, 2, 3 ; LXXXI, etc.

sainte cène en particulier, ils ont été contraints d'agir autrement qu'ils l'auraient désiré.

« Ce sacrement, dit Calvin, n'a point été institué à ce qu'il fût prins une fois l'an, et ce pour forme d'acquit, comme maintenant en est la coustume publique, mais afin qu'il fût à fréquent usage à tous chrestiens, pour leur réduire souvent en mémoire la passion de Jésus-Christ[1]. » A l'appui de cette déclaration, le réformateur rappelle que les apôtres persévéraient dans la fraction du pain aussi bien que dans la prière. Il mentionne ensuite les ordonnances des Eglises primitives, d'après lesquelles ceux qui se contentaient d'écouter le sermon et ne demeuraient point jusqu'à la fin pour recevoir le sacrement devaient être envisagés comme « perturbateurs d'Eglises. » Au IVe siècle, continue Calvin, dans certaines Eglises, la sainte cène se célébrait encore journellement ; d'autres se contentaient de la recevoir le samedi et le dimanche. « Certainement, ajoute-t-il, cette coustume, laquelle commande de communiquer une fois l'an, est une très certaine invention du diable, par quiconque elle ait été mise sus.... On devait à tout le moins chaque semaine une fois proposer à la congrégation des chrestiens la cène de notre Seigneur. Nul certes n'estait à contraindre de la prendre, mais tous en devaient estre exhortés : et ceux qui en eussent été négligens reprins et corrigés[2]. »

Pourquoi donc les réformateurs n'ont-ils pas immédiatement rétabli parmi leurs troupeaux les usages de l'Eglise primitive ? Parce qu'ils étaient obligés de tenir compte de l'état d'enfance où se trouvaient leurs Eglises. Ce que neuf à dix siècles d'ignorance avaient détruit ne pouvait être relevé en un clin d'œil, et à Genève les Libertins étaient là qui, réclamant leurs droits dans l'Eglise, forçaient les pasteurs à être prudents.

Dans la partie de son *Institution* qui traite des sacrements, Calvin montre que ce qui a pour ainsi dire aboli la sainte cène, c'est la messe. Elle a transformé le repas du Seigneur en « sacrifice et oblation, pour impétrer la rémission des péchez ;... en hostie de satisfaction pour avoir Dieu propice ; » elle a fait une œuvre humaine méritoire de ce qui est en réalité le don gratuit de Dieu.

Au fond nous avons tort d'accuser la réforme d'avoir sacrifié la cène ; c'est elle, au contraire, qui l'a retrouvée et nous l'a rendue, de même qu'elle nous remettait en possession de la Parole de Dieu. Seulement il faut convenir que, en présence des masses encore peu éclairées qui se trouvaient tout à coup transportées telles quelles du catholicisme dans la réforme, le plus pressant était de prêcher la Parole. Le peuple protestant était loin d'être l'Eglise de Christ ; pour en revenir aux usages de l'Eglise apostolique concernant la cène, il fallait qu'il fût rendu capable d'apprécier ce repas du Seigneur. Et certainement nos réformateurs, qui auraient voulu pour leur part une communion fréquente, ont été conduits par l'Esprit de Dieu en ne l'offrant au peuple qu'à de rares intervalles. Mais ils seraient, j'en suis persuadé, les premiers à nous

[1] *Institution*, livre IV, chap. 17.
[2] *Institution*, ibid.

dire qu'après trois siècles et demi pendant lesquelles la Parole a fait son œuvre dans nos Eglises, le temps est venu pour nous de reprendre nos droits d'enfants du Père et de nous asseoir souvent à la table dressée pour nous.

Il est un autre élément du culte qui a pour ainsi dire disparu pendant des siècles. C'est la parole de l'Eglise elle-même.

Ici aussi, la réformation a commencé une œuvre de reconstitution : elle a rendu la voix à l'Eglise.

Les cantiques allemands, les psaumes des huguenots, les chants inspirés par le Réveil sont la réponse de l'Eglise à ce que Dieu a fait pour elle en lui rendant sa Parole. Quant à la prière, l'état d'ignorance et de grossièreté du peuple naguère encore catholique, ne pouvait permettre aux réformateurs de laisser une place quelconque aux prières libres jaillissant du sein de l'assemblée elle-même. La liturgie, dont nous avons reconnu la légitimité, prit toute la place, excluant toute prière spontanée. Ne nous en étonnons pas. L'Eglise était là sans doute, dans les assemblées protestantes, mais plus ou moins noyée dans la masse inconvertie, ayant peine à prendre conscience d'elle-même. Son manque de connaissance de la vérité la retenait dans un état de minorité spirituelle d'où la Parole, longtemps prêchée, enseignée et pratiquée, pouvait seule la faire sortir. « Si vous persévérez dans ma doctrine, a dit le Seigneur, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira. » (Jean VIII, 31.) Au XVI[e] siècle, la moindre liberté laissée à l'Eglise serait devenue licence.

Nos réformateurs cependant éprouvaient le besoin de donner au peuple de l'Eglise une part active au culte. D'après la liturgie de Calvin, l'assemblée prononçait elle-même les dix commandements, avec un rythme et sur une mélodie destinés sans doute moins à produire un effet musical qu'à mettre de l'ordre et de la mesure dans cette longue récitation. A Neuchâtel, sauf erreur, le peuple prononçait à haute voix « amen » après les prières, et même récitait l'Oraison dominicale et le symbole des apôtres, ainsi que cela se fait dans le culte anglican. Même cette participation-là, toute modeste et réglementée qu'elle fût, entraîna, paraît-il, des abus qui en rendirent nécessaire la suppression.

La question de la part active à donner à l'assemblée dans le culte préoccupe toutes nos Eglises. On travaille partout, et non sans succès, à développer le chant. M. Bersier avait réussi à habituer son Eglise aux répons et aux prières chantées. Nous ne pensons pas que la généralité de nos troupeaux consentent à entrer dans cette voie. N'est-ce pas plutôt dans le sens d'une liberté plus grande que nous avons à nous développer ?

Considérons à ce sujet, comme nous l'avons fait pour la sainte cène, que depuis le XVI[e] siècle, l'Eglise a dû faire quelques progrès. Et elle les a faits. Depuis le réveil du commencement du siècle, les prières libres sont entrées dans nos mœurs. Les unions chrétiennes, les réunions d'alliance évangélique, les œuvres diverses d'évangélisation font sans cesse appel à l'activité de tous. Sans doute le moment n'est pas encore venu et il est encore loin, où les simples membres de l'assemblée pourront se

faire entendre dans les cultes principaux qui réunissent une congrégation tant soit peu nombreuse et mélangée. Là où se trouvent assemblés des gens de tout âge spirituel, il est évident que des raisons d'ordre s'opposent à ce que le premier venu prenne la parole. Les petites Eglises-famille qui n'ont pas d'autre culte que des réunions d'édification mutuelle, se font d'étranges illusions, quand elles se figurent que partout leur mode de faire devrait être adopté sans retard. Mais si le culte qui réunit l'ensemble d'une Eglise doit nécessairement conserver le caractère qu'il a plus ou moins partout, ayons d'autres cultes où règne une liberté plus grande. Ayons des réunions de prières, ayons des entretiens mutuels au milieu desquels se produise une libre communication des dons et des connaissances que la grâce souveraine de Dieu départit non seulement aux pasteurs, mais souvent aussi aux plus humbles d'entre les membres de l'assemblée.

La grande difficulté, dans des cultes de ce genre, est d'obtenir de ceux qui n'ont pas l'habitude de parler en public qu'ils fassent le premier pas. On verra des hommes éloquents en toute autre circonstance rester muets quand il s'agit des choses de Dieu ; ils croiraient, en parlant, empiéter orgueilleusement sur le domaine des pasteurs et toucher d'une main profane l'arche sainte. Cependant Dieu dirige la marche des Eglises comme celle des individus. Telle congrégation de campagne sera éprouvée par la maladie plus ou moins longue de son pasteur ; si elle ne veut pas laisser tomber ses réunions familières, elle sera obligée d'en remettre la direction à des laïques ; ou bien c'est un réveil qui déliera les langues. Que dans ces moments-là tous comprennent leur devoir et l'accomplissent simplement. Il est vrai que mille dangers se trouvent à la porte : orgueil spirituel, manque de tact, difficulté pour chacun de trouver son genre, sa note, et de reconnaître quels sont les domaines où il ne doit pas s'aventurer. L'enfant qui commence à marcher fait journellement bien des chutes. Est-ce une raison pour qu'il ne marche jamais ? Ayons foi en Celui qui s'appelle le souverain Pasteur. Il saura nous garder et au besoin nous instruire par les fautes mêmes que nous ne saurons pas éviter. Et si nous avons raison de redouter l'orgueil spirituel, craignons aussi de désobéir à l'Esprit de Dieu en enveloppant ses dons dans un linge et en refusant de communiquer à d'autres ce qui nous est donné pour l'édification de tous. « A celui qui a il sera donné davantage, mais à celui qui n'a pas (ou qui se tait comme s'il n'avait rien à donner), on lui ôtera même ce qu'il a. »

En parlant de la liberté de la parole dans les cultes de l'Eglise, j'ai en vue la part active que les hommes sont appelés à prendre au culte. Quant aux femmes, les points suivants ressortent des déclarations de l'apôtre Paul à ce sujet :

1. La femme, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, doit se taire dans les assemblées mixtes de l'Eglise, quelle que soit la nature de ces assemblées [1].

2. La prière et la prophétie font exception à cette règle, parce que dans

[1] 1 Cor. XIV, 34 ; 1 Tim. II, 8 et suiv.

l'un et l'autre de ces actes, l'esprit humain n'est censé être et ne doit être que le canal de l'Esprit de Dieu ; celui ou celle qui parle est plus passif qu'actif, et sa personnalité est moins mise en évidence que dans le discours, la prédication, l'explication de la Parole de Dieu[1].

3. Même dans ce cas, la femme doit prendre un soin extrême de ne pas se mettre en scène (être voilée). Il ne faut pas que la curiosité des assistants soit éveillée et qu'on puisse dire : Telle et telle a parlé. D'ailleurs l'apôtre, qui exhorte positivement les hommes à prier[2], ne le fait jamais pour les femmes. Il dit seulement : « Si une femme prie,... » si ce cas se présente, ce qui est possible, qu'elle soit voilée, en d'autres termes qu'elle ait soin de le faire autant que possible incognito.

## IV

### *Conclusion.*

Cette étude semble ne pouvoir aboutir à aucune conclusion pratique. Elle nous a amenés à reconnaître la légitimité des tendances les plus diverses et des éléments les plus opposés. Comment, nous dira-t-on, prétendez-vous faire vivre en paix la liturgie et les prières libres, la prédication et les entretiens des conventicules ? Et quelle forme, quelles dimensions exagérées pensez-vous donner à ce culte où toutes ces choses se trouveraient réunies ?

Ces observations sont si justes que nous n'essaierons pas même de proposer un ordre de culte où tous ces éléments seraient représentés.

[1] 1 Cor. XI, 4 et suiv.
[2] 1 Tim. II, 8.

A nos yeux le culte de l'Eglise ne saurait être contenu tout entier ni dans le service du matin, tel qu'il existe presque partout, ni dans d'autres cultes ayant un caractère plus intime ou plus spécial : études bibliques, cultes d'adoration, réunions de prières, etc. Il ne trouve sa réalisation complète que dans leur ensemble. Qu'importe que ces cultes n'aient pas lieu tous le même jour et à la même heure ? Qu'importe qu'ils diffèrent peut-être considérablement les uns des autres ? Tous ils répondent à certains besoins qui doivent être satisfaits. Aussi notre conclusion pourrait-elle se résumer en ces mots : Ayons non pas un service unique qui ait la prétention d'être le culte normal, mais des services divers où domine tantôt l'un, tantôt l'autre des éléments que nous avons désignés comme rentrant nécessairement dans le culte chrétien.

Le culte du matin, complété sans doute, amélioré par diverses modifications de détail, conservera longtemps encore sa physionomie actuelle. Qu'on y développe le chant, que surtout la lecture de l'Ecriture sainte y prenne une plus grande place : la prédication en restera toujours un des actes les plus importants. En fait de progrès, il faut absolument que nos troupeaux s'habituent à suivre les lectures bibliques avec le respect qu'elles méritent. Les arrivées tardives sont désastreuses à ce point de vue et doivent être envisagées comme coupables, là surtout où l'heure du culte est telle que chacun peut prendre ses mesures pour arriver à temps. Est-il permis d'être en retard, quand il s'agit d'un rendez-vous solennel avec Dieu ?

Un autre détail qui a son importance est que, soit après la prédication, soit avant la bénédiction, l'assemblée prenne un moment de recueillement silencieux. Nous voudrions même qu'à ce moment-là, si un des anciens ou un chrétien expérimenté se sentait poussé soit à appuyer de son témoignage ce qui a été dit, soit à prononcer une prière, il eût la liberté de le faire. Non que le culte du matin doive se transformer en culte mutuel ; nous nous représentons que de telles communications seraient tout à fait exceptionnelles. Mais il peut se trouver que certaines circonstances rendent la chose naturelle et même désirable. Il ne faut pas que l'Esprit de Dieu soit lié.

Le culte du soir, dans la généralité des Eglises, sera plus familier que celui du matin. Il devra fournir à l'assemblée l'occasion de répondre à son Dieu ; ces cultes-là où rien, pour ainsi dire, ne sera arrêté à l'avance quant à l'ordre à suivre, deviendront, suivant les besoins du moment, tantôt des cultes de recueillement et d'adoration, tantôt des réunions d'appel et d'évangélisation. Leur nature même exigeant une certaine intimité, il serait désirable, dans les Eglises nombreuses, qu'il n'y eût pas, pour le soir, un culte unique, mais plusieurs réunions simultanées, dans différents quartiers.

Partout où la chose est possible, ayons aussi des cultes consacrés spécialement à l'étude de la Bible et fournissant aux adultes l'occasion de continuer leur instruction religieuse. Dans les cultes d'édification mutuelle ayons soin, à moins que des erreurs dangereuses ne soient mises en avant, d'éviter toujours les discussions. Elles inquiètent et quelquefois scandalisent l'assemblée.

A côté des quelques progrès de détail qui pourront être réalisés, soit dans les cultes du matin, soit dans ceux du soir, il en est un auquel nous attachons une grande importance. Si ce que nous avons dit de la sainte cène est vrai, que nos Eglises n'en restent pas aux quatre communions annuelles[1]. Nous ne demandons pas qu'on passe d'un saut de l'antique usage à la communion hebdomadaire. Dans la plupart des cas, cette réforme serait prématurée ; elle ne correspondrait pas au niveau spirituel des Eglises, et l'on verrait, à l'occasion du repas destiné à cimenter l'union des âmes avec Christ et des frères entre eux, la famille spirituelle se débander. Visons toujours à ce que la sainte cène soit le repas de l'Eglise.

Une célébration plus fréquente de la sainte cène rendrait nécessaire une simplification du culte de communion, surtout s'il se rattache immédiatement à un culte du matin déjà long. La fatigue qui résulte de la succession de divers actes de culte et de l'attention prêtée à la prédication, empêche souvent les personnes faibles et délicates de prendre part à la cène. Et pourtant qui, plus qu'elles, en a besoin ? Des cultes spécialement consacrés à la sainte cène, préparés, il est vrai, par la prédication du matin, mais ayant lieu à un autre moment de la journée, revêtent un caractère particulier d'intimité et de sérieux.

Nos Eglises, comme la société, tra-

[1] On sait que les Eglises libres vaudoises et d'autres avant elles, ou après elles, ont rompu, dès longtemps, avec cette tradition.

versent une époque de crise. Le levain de l'Evangie, après les avoir travaillées pendant trois siècles et demi, semble vouloir renouveler aussi bien leur culte que leur constitution et, sur certains points, leur doctrine elle-même. Dieu nous donne de nous laisser conduire à tous égards par son Esprit de sagesse et de vie. G. HENRIOD.

---

## BIOGRAPHIE

### Vinet et son père,
*d'après des lettres inédites.*

SECOND ARTICLE[1]

Dans une de ses dernières lettres à son fils, Marc Vinet écrit ces paroles naïves et excellentes : « Si un bon cœur est la première qualité de l'homme, un esprit juste est la seconde. » Rien n'était plus loin de sa pensée que de définir en ces quelques mots ce qu'il était; dans son incorruptible modestie, il aurait protesté et justement protesté contre celui qui aurait pu lui dire : Vous voulez donc vous proposer en modèle à votre prochain. Il n'en est pas moins vrai qu'en définissant ainsi l'idéal humain, il s'était décrit lui-même sans le savoir. Encore faut-il s'entendre sur la valeur de ce terme : un esprit juste. Marc Vinet l'était dans tous les sens. Il avait le besoin de se renseigner et l'art de contrôler les renseignements obtenus, un don de réflexion judicieuse, qui pouvait parfois entraîner des lenteurs dans l'action, mais qui n'était pourtant pas de l'indécision, enfin le calme et la suite dans le raisonnement, qualités qui par leur ensemble constituent ce qu'on peut nommer un esprit juste. Il se montrait, dans toutes les questions d'intérêts matériels qu'il était appelé à traiter, homme de bon sens et de bon conseil. Mais il était aussi un esprit juste dans une plus haute acception du mot : il ne se contentait pas de voir clair dans les plus petites affaires d'ici-bas et d'apprécier à leur juste valeur deux intérêts du même ordre, il savait aussi, — qualité bien plus rare et bien plus précieuse, — apprécier à leur vraie valeur relative les divers ordres d'intérêts. Ainsi, cet esprit lucide et précis se trouvait en même temps un esprit d'une rare noblesse et d'une élévation bien supérieure à la simple habileté dans les affaires. Dans son existence laborieuse et pleine de soucis, il faisait peu de cas de l'argent. A cet égard, les témoignages abondent et portent dans leur simple énergie la preuve de leur entière véracité : « Il ne faut pas se faire un monstre de ce que l'on aurait des parents pauvres; ce n'est point un opprobre, peu de familles en seraient exemptes, et l'on doit bien se garder d'écouter un sentiment qui, lorsqu'il dépasse le véritable honneur, pourrait ressembler à l'orgueil. » C'est ainsi qu'il s'exprime dans une lettre à M^lle De la Rottaz[1], et le reste de sa correspondance prouve assez qu'il réglait lui-même sa conduite sur ces sentiments. Il devient presque véhément quand il parle des misérables discussions d'intérêts au sein d'une famille. « Périssent plutôt les biens, s'écrie-t-il alors, s'il faut se traiter ainsi entre frères pour un ou deux fichus louis[2] ! »

Estimant très haut l'union de la fa-

[1] Voir le numéro de janvier.

[1] Lettre du 3 juillet 1816.
[2] Lettre du 10 août 1817.

mille, il place encore plus haut l'intégrité ; son horreur de l'indélicatesse est absolue : « O mes enfants, » s'écrie-t-il une fois tragiquement à propos des malversations de quelques employés de l'Etat, « ô mes enfants, si jamais vous tenez des caisses, si jamais vous avez des fonds à administrer, de l'argent à percevoir, des comptes à rendre, ah ! grand Dieu ! prenez-y garde. Gardez-vous d'y toucher, même avec l'intention de remplacement, gardez-vous de dépenser au delà des moyens propres. On a des besoins pressants, de l'argent disponible, on s'en sert pour payer. Un moment vient où il faut repourvoir. On est embarrassé de le faire, on est aux expédients, et l'on emploie le plus commode en apparence, mais qui, tôt ou tard, est une cause de perdition totale[1]. » On pourrait exprimer ces pensées plus élégamment et avec plus d'originalité, mais on ne pourrait penser d'une manière plus saine et plus noble ; et je ne trouve pas moins touchante la simple maxime où cet honnête homme résume tous ses principes de conduite : « On n'est pas entièrement malheureux, quand on n'a pas mérité de l'être. »

Une autre preuve de la justesse d'esprit de M. Vinet père, au sens le plus élevé du mot, c'est sa grande modestie. Nous n'oserions pas dire qu'il dissimule son petit bagage d'expériences personnelles et de renseignements puisés aux bonnes sources avec la grâce et l'habileté d'un homme du monde accompli ; les longueurs et les lourdeurs de sa correspondance tiennent en bonne partie au naïf sentiment de la valeur de ses paroles. Mais ce n'est pourtant qu'un défaut extérieur et littéraire ; ce qu'il cherche avant tout, c'est d'être utile à son fils et non de faire briller son savoir ; il ne songe pas à se prévaloir du chemin qu'il a su faire ici-bas tout seul, à force d'énergie et de patience, et ne méprise pas ceux qui ont moins bien réussi. Jamais non plus on ne le trouve mécontent de son sort, ni rêvant une condition plus digne de son mérite ; la justesse de son esprit éclate, au contraire, dans la simplicité avec laquelle il jouit sans réserve de tous les avantages de sa position.

Marc Vinet est particulièrement fier et heureux de l'estime de ses supérieurs, au nombre desquels il faut citer l'un des hommes d'Etat les plus distingués de notre pays, le landamman Auguste Pidou. Aux funérailles de ce digne magistrat, il fut du nombre des employés désignés pour porter les cordons du poêle ; il annonce ce fait à son fils avec une certaine solennité[1]. Pidou a joué à un moment donné un rôle décisif dans la carrière d'Alexandre Vinet ; c'est lui qui fit appeler à Bâle comme professeur de français le jeune étudiant en théologie dont il avait su discerner de bonne heure le mérite exceptionnel. C'était montrer à la vérité autant de désintéressement que de sagacité, et plus d'un Vaudois dut se plaindre de la libéralité du landamman pendant les vingt ans que dura l'absence de Vinet : mais Vinet lui-même a toujours su apprécier les intentions de Pidou, et longtemps après sa mort, a donné essor à sa reconnaissance dans une page comme il savait les écrire[2],

[1] Lettre du 1er mars 1818.

[1] Lettre du 17 mai 1821.

[2] Voir *Revue suisse*, année 1839, p. 133-135 et Louis Vulliemin, *Auguste Pidou, landamman du*

pleine d'une éloquence sympathique et respectueuse.

Vinet le père ne possédait pas un si beau style pour faire valoir les gens à qui il avait des obligations, mais je doute que sa considération pour le landamman le cédât à celle de qui que ce fût. Du moins note-t-il avec soin dans sa correspondance toutes les marques de l'intérêt que ce magistrat portait au jeune professeur de Bâle : « M. Pidou, lui écrit-il par exemple le 6 janvier 1818, sans que je lui en fisse la demande, a eu l'attention de m'adresser de sa propre main deux exemplaires de son discours[1], un pour moi, l'autre pour M. Alexandre Vinet à Bâle, ainsi que tu le verras sur la bande, qui est telle que je l'ai reçue. Je l'en ai aussitôt remercié par une petite lettre, où je lui ai dit que ce don, cette attention honorable serait bien appréciée par mon fils.... Ayant eu occasion aujourd'hui de voir M. Pidou je lui ai réitéré de bouche mes remerciements pour nous deux. Il les a accueillis, m'a demandé comment tu te trouvais,... si ta santé était bonne,... quand tu revenais pour ta consécration. »

Mais tout ce respect, cette considération même sont exempts de servilisme : Marc Vinet revendique à plusieurs reprises le droit de la critique, même à l'égard de Pidou; une fois, il regrette ses « manières anglaises » (dans sa jeunesse, Pidou avait beaucoup vécu avec des Anglais, soit en Angleterre, soit sur le continent[1]); une autre fois, il se tient pour offensé parce que le landamman, sous un prétexte quelconque, a refusé de le recevoir alors qu'il venait lui porter des remerciements[2], et il admet parfaitement que son fils fasse ses réserves au sujet du discours qui lui a été expédié de la part du premier magistrat du pays. Il vaut la peine de citer ce passage où se reflète une âme singulièrement modeste et d'une élévation peu commune : « J'ai eu bien du plaisir, mon cher ami, écrit Marc Vinet à son fils[3], à la lecture du passage de ta dernière lettre où tu me parles de l'idée énoncée dans le discours de M. Pidou sur le sentiment comme règle de conduite préférable au raisonnement. J'ai trouvé ce morceau excellent.... Ne te dégoûte pas de me donner de pareilles digressions dans tes lettres; j'y trouverai toujours la plus grande satisfaction. Communique-moi ce que tu éprouves en ce genre, et crois qu'il ne m'est pas étranger. Si les circonstances l'eussent permis, il est probable que c'eût été le sujet habituel de mes pensées, et mon occupation favorite. Dieu n'a pas permis que cela fût ainsi; mais du moins il m'en a donné le goût, et je savoure avec délices ce qui est moralement beau et bon. »

A un goût très vif pour l'instruction, à une justesse d'esprit qui s'élevait à la hauteur d'une rectitude morale incorruptible, Marc Vinet joignait un excel-

*canton de Vaud*. Lausanne, 1860, p. 338-340. Cette page fait partie de trois longs articles anonymes sur le médecin Tissot, oncle de Pidou. Quoique ces articles renferment bien des passages où l'on retrouve Vinet tout entier, on comprend qu'ils n'aient pas été réimprimés ; ils consistent, pour moitié au moins, en extraits d'un ouvrage de Ch. Eynard sur Tissot. Il est plus étrange qu'ils aient été omis dans le catalogue des œuvres de Vinet qui termine la troisième édition de sa biographie par Rambert.

[1] Il s'agit d'un discours prononcé par Pidou, le 3 novembre 1817, pour l'installation d'André Gindroz comme professeur de philosophie.

[1] *Vulliemin* ouvrage cité p. 11-31.

[2] Lettre à Alexandre Vinet du 11 janvier 1818.

[3] Même lettre.

lent cœur qui s'épanche à chaque page de sa correspondance. Elle renferme quelques passages touchants sur la douceur d'aimer, celui-ci, par exemple : « Souviens-toi que rien ne nous est mieux rendu que la bienveillance. Celui qui aime autrui ne peut presque pas en être haï, et l'amour du prochain est un des plus grands biens de la vie pour celui qui en est animé. Barthélemy a raison de dire : « Le bonheur est partout où l'on aime [1]. » Mais le plus souvent la tendresse de cœur de Marc Vinet se manifeste dans ses lettres d'une façon plus concrète, par son intérêt pour sa famille.

Elle n'était pourtant pas dans une situation brillante, cette famille, et nous ne voyons même pas qu'elle eût rien de très distingué au point de vue moral et intellectuel, à part Marc Vinet lui-même et ceux qui habitaient sous son toit. Ses parents n'avaient pas eu moins de onze enfants ; mais, en 1817, il ne lui restait plus qu'un frère et deux sœurs. Le frère, François Vinet allié Dapples, était notaire et vivait à Lausanne ; il est très souvent question de lui dans les lettres que j'ai sous les yeux, pas toujours, il est vrai, d'une manière très avantageuse. Marc Vinet s'occupe beaucoup de lui et lui veut du bien, mais il a beaucoup de reproches à lui faire ; dans son honnête indépendance, il le trouve surtout intéressé et obséquieux devant les personnes riches. Le principal sujet de désaccord entre eux était relatif à un fils de M. François Vinet, nommé Louis, qui a joué un assez triste rôle dans les affaires intimes de son illustre cousin Alexandre. Ce Louis était un garçon mal né, mal élevé, et sur qui son oncle Marc s'exprime toujours en termes très sévères. Malgré tant de défauts, Alexandre Vinet avait eu l'idée de recevoir à Bâle dans sa propre maison ce jeune parent si peu agréable, pour chercher à le corriger. M. Vinet-Dapples consentait à cet arrangement et même le désirait beaucoup ; les objections venaient toutes de M. Marc Vinet, qui était convaincu que l'essai ne réussirait pas et qui voulait en épargner l'ennui à son fils. Il y eut à ce sujet de longs débats, des explications pénibles entre les deux frères, et le départ de Louis Vinet pour Bâle fut plusieurs fois renvoyé. Il n'eut lieu qu'en mai 1822, un mois avant la mort de son oncle, et la première lettre qu'écrivent à la maison paternelle Alexandre et sa femme, après avoir reçu leur nouvel hôte prouve bien qu'on ne l'avait pas trop sévèrement jugé. Tous les essais tentés dans la suite pour corriger Louis Vinet furent inutiles : soit à Bâle, soit même à Lausanne après 1837, il fit, par ses goûts bas et son inconduite notoire, de nombreux chagrins à son cousin qui croyait toujours avoir charge d'âme à son égard.

Des deux sœurs de Marc Vinet, l'aînée, Céphise Repingon, habitait encore Crassier en 1819 ; l'année suivante, elle alla s'établir à Divonne avec son mari qui se mit à tenir « une scie oisive avant lui, et dès lors toujours occupée [1] ; » Rosine Saugy, la seconde, femme d'un menuisier [2], doit avoir habité d'abord Begnins, puis, dès 1818, Crans, où les deux époux tinrent un cabaret [3] ; Marc Vinet ne peut

[1] Lettre du 8 septembre 1817.

[1] Lettre du 13 juin 1820.

[2] *Lettres de Vinet*, tome I, p. 45. Dans cette page, *Langy* est une faute d'impression pour *Saugy*.

[3] Lettre du 6 janvier 1818.

jamais mentionner cette circonstance sans une certaine humeur. Cependant Mme Saugy, devenue veuve, demeura en excellents rapports avec son neveu, et sa fille épousa un ami de Vinet, sur qui celui-ci avait exercé une profonde influence religieuse, M. Rœper, professeur de botanique à Bâle d'abord, puis à Rostock[1].

Mme Marc Vinet avait de son côté un frère et une sœur : le frère, Henri Baud[2], vivait à Céligny où il était boursier de la commune; il est toujours mentionné avec estime dans la correspondance de Marc Vinet. La sœur était Mme De la Rottaz de Veytaux, qui devint la belle-mère d'Alexandre Vinet.

De tous ces ménages divers, le ménage De la Rottaz était celui avec qui les Marc Vinet avaient le plus de relations, et si le père d'Alexandre Vinet fait soigneusement, dans chacune de ses lettres, la revue complète de ses parents « orientaux et occidentaux, » il s'arrête de préférence aux nouvelles de Veytaux. Les doubles liens de mariage qui existaient entre les deux familles ne suffisent pas pour expliquer cette prédilection ; il devait y avoir là une communauté spéciale de sentiment. Elle s'exprime parfois d'une manière touchante. Voici, par exemple, quelques mots de Marc Vinet au sujet de la célébration du mariage de sa nièce Julie De la Rottaz avec un jeune Falquier : « Ils sont donc venus pour nous annoncer que le mariage serait prochain et nous inviter à être, soit du dimanche *des tantes* (seconde annonce qui aura lieu dimanche prochain), soit de la noce. Nous n'avons accepté ni l'une ni l'autre des invitations, excepté Elise qui doit être l'amie de noces. Tu devines sans doute une partie de nos motifs. Je n'aime pas les *trains*. Si je fais la course à Montreux, c'est pour être avec nos parents, pour causer avec eux de nos enfants, pour marier à ce sujet quelques larmes, et non pour *bruire* avec la troupe. D'un autre côté et surtout, je pensais ménager les choses pour t'accompagner auprès d'eux dans la supposition que tu viendrais ; et enfin la situation d'Henri nous fait un devoir de vivre davantage en famille[1] ! »

En effet si Marc Vinet tenait à ses frères et sœurs et parlait toujours d'eux avec intérêt, son cœur appartenait avant tout à la famille dont il était le chef. Quelques paroles de souvenir et de regrets montrent déjà quel fils il avait été. « Trois cents fois peut-être depuis la mort de mon tendre et excellent père, j'ai rêvé que je le voyais malade, ou guérissant, et toujours mon réveil a été provoqué par les larmes. L'image de son état quand il était malade m'avait tellement ému, et si longtemps préoccupé qu'après bientôt vingt ans je l'ai encore aussi présent que si je l'avais vu la veille. O pouvoir des affections, du sentiment, du véritable amour, de la reconnaissance et du souvenir de parents dont on se glorifie, qu'on porte dans son cœur. Aimez les vôtres, mes chers enfants, comme eux aussi vous aiment, aimez-les pour eux, mais aussi pour vous-mêmes. » Celui qui parlait ainsi devait assurément être un bon mari et un bon père ; toutes ses lettres

[1] Voir, sur M. Rœper et sur sa conversion, un article de M. Louis Bonnet dans le *Chrétien évangélique* de 1886, p. 65-67.

[2] *Lettres de Vinet*, tome I, p. 45.

[1] 25 mai 1818.

d'ailleurs en font foi. Il y est souvent question de Mme et de Mlle Vinet, et toujours de la façon la plus affectueuse : le père loue leur esprit de dévouement et leur discrétion à toute épreuve, il s'accuse à côté d'elles d'être un jaseur qui ne mérite pas qu'on lui fasse des confidences[1]; mais parmi les êtres qui ont entouré son modeste foyer[2] dans les années 1817 à 1822, les deux qui font résonner toutes les tendres fibres de son cœur sont les deux plus faibles, le pauvre Henri Vinet et la petite Stéphanie.

Henri Vinet était son fils cadet; il avait d'abord donné les plus belles espérances; c'était sur lui que son père comptait, bien plus que sur Alexandre pour fournir une belle carrière[3]; mais, une fois au collège, on trouva qu'il choisissait mal ses amis. et l'on conçut des inquiétudes pour lui au point de vue moral. Bientôt, elles changèrent de nature. A la fin de 1816, son père l'appelle déjà « le malheureux Henri! » Henri Vinet était épileptique; les accès de cette terrible maladie le rendaient incapable d'un travail régulier et affaiblissaient toujours plus ses facultés mentales. Longtemps, on espéra vaguement la guérison : tantôt elle devait être amenée par l'emploi de certains remèdes, tantôt elle devait se produire naturellement à la suite de la crise de l'adolescence, mais les faits ne répondirent point à cette attente, et la mort seule délivra le pauvre garçon de sa longue et douloureuse agonie. Ce devait être une terrible épreuve d'avoir devant les yeux et de surveiller constamment ce pauvre infirme, à moitié idiot, dont la présence seule rendait impossible à peu près toute distraction de société; pourtant jamais Marc Vinet n'en témoigne la moindre impatience, il parle régulièrement à son fils aîné de « ce cher et pauvre Henri objet continuel de son affection et de sa sollicitude[1]; » il compte le nombre de jours qui séparent deux crises successives, il décrit exactement les phénomènes nouveaux qu'elles présentent; jamais aucun mot d'humeur ou de lassitude ne vient interrompre ces tristes détails : l'enfant malade et déchu est aussi aimé, encore plus aimé peut-être que s'il était en pleine santé de corps et d'esprit. On lui fait faire des promenades, on lui fait fréquenter les catéchismes le plus régulièrement possible; le pasteur, M. Chavannes-Porta le reçoit à la sainte cène dans la maison même[2], de peur d'accident, et le père se réjouit avec une gravité sereine des progrès religieux que son fils accomplit malgré sa déchéance intellectuelle.

Eugène Rambert a déjà reproduit quelques-uns des passages les plus touchants des lettres de Marc Vinet sur ce fils infirme. Si je voulais les citer tous, je n'en finirais pas; un seul suffira, je le prends au hasard : « Quant à Henri, écrit son père, le 26 juillet 1818, il en est maintenant au vingt-deuxième jour; il a eu bien de la peine à résister ces derniers matins, ce qui fait prévoir un accès prochain. Du reste, sa maladie a un peu changé de nature; il lui survient fréquemment une vapeur qu'il

[1] Lettres du 15 décembre 1820, du 29 décembre 1820.

[2] Rue du Pont N° 18; c'est par une erreur de plume que Rambert, dans les trois éditions de sa *Vie d'Alexandre Vinet*, indique le N° 19.

[3] Lettre du 26 juillet 1818.

[1] Lettre du 1er juin 1818.

[2] Lettre du 14 avril 1818.

sent; son visage rougit, son œil s'anime et s'égare, il est agité, mais sans perdre connaissance, et toujours il a grand soin de nous vite dire, quoique hors de lui : « Ce n'est rien, j'ai un peu mal à » la tête, cela passera, » et, en effet, cela passe dans une minute ou deux. Le pauvre enfant a tellement l'habitude ou le souci de nous tirer de peine que, même dans la nuit en dormant, lorsque ces vapeurs lui viennent, nous l'entendons nous dire : « Ce n'est rien, chère ma- » man, ou cher papa, j'ai un peu mal à la » tête, mais cela passera, cela passe. » C'est la larme à l'œil que je te trace ces mots. Le cher enfant nous inquiète à présent sous un autre rapport. Il a beaucoup grandi, mais excessivement maigri. Je voudrais consulter; ta mère croit qu'il faut attendre encore un peu. Elle pense, et moi avec elle, qu'on ne peut rien conclure jusqu'à ce qu'il ait achevé sa crue. Du reste, il a maintenant un caractère angélique, beaucoup de crainte de Dieu. Dans ses tristesses, l'idée de Dieu est sa consolation et lui redonne du courage. Il a fréquemment dans les mains la *Nourriture de l'âme*, les *Dévotions* de Martin et le Testament, au lieu des frivolités auxquelles il se complaisait jadis. C'est pour nous une idée consolante que, s'il plaît à Dieu de le rétablir, cette longue crise aura influé salutairement sur son caractère, ou que, si malheureusement il ne se rétablissait pas, son caractère adouci et digne de tout intérêt rendrait sa situation plus supportable à lui-même et aux autres, et diminuerait d'autant son malheur, qu'il sent aujourd'hui dans toute son étendue. L'inactivité lui est surtout infiniment pénible. Il se désespère quand il n'a pas d'occupation. Je lui en procure autant que je puis, et son oncle lui donne aussi de temps en temps quelques actes à écrire, mais la saison est très morte à cet égard. Je viens d'employer un petit stratagème. M. Marquis ayant cinq ou six cahiers de droit naturel et des gens d'après les cours de M. Carrard, nous avons supposé que quelqu'un lui en demandait une copie nette pour la rentrée prochaine, et qu'il en paierait un louis. Henri s'est montré très disposé à se charger de la faire, et il y travaille depuis quelques jours. Cela remplira d'une manière doublement utile ses moments de vide d'ici à l'automne. »

Nous n'avons plus la lettre dans laquelle Marc Vinet annonçait à ses enfants de Bâle la mort de ce fils si intéressant dans son infirmité; mais voici un fragment d'une autre missive postérieure seulement de dix jours. Le père cherche à consoler lui-même son fils aîné, dont la douleur lui semble trop peu contenue. « Soyons raisonnables, mon bien-aimé, lui dit-il, et reconnaissons dans le décès du défunt la plus grande délivrance pour lui-même et pour nous, le seul salut qu'il pût espérer, et la seule fin désormais possible de l'inquiétude affreuse que nous avions sur son avenir. Disons avec Daniel Henneberguer : *Dieu in a zu pedy*. Son âme est en paix, tout nous en donne l'assurance. Puissions-nous en espérer autant pour nous-mêmes. De quel avenir terrestre n'est-il pas garanti, et, sans parler de sa maladie, que de dangers n'ont pas à courir ceux qui entrent dans le monde ! Enfin, sans cesser de penser à lui, de chérir et de bénir sa mémoire, songeons aussi

que le mal était là depuis longtemps, et que sa séparation, bien affligeante sans doute, a pourtant été sa délivrance et la nôtre. *Dieu in a zu pedy*[1].

Il n'y a dans ces paroles ni dureté, ni indifférence. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire quelques-unes des lettres subséquentes ; on voit que la pensée de son fils mort est toujours présente à l'esprit du père. « Comment, écrit-il, oublier les maux de celui qui était si aimant, si aimable, et qui a tant souffert, qui spontanément ne s'alla jamais coucher sans venir embrasser père et mère, que j'ai vu finir si cruellement dans mes bras et dont le souvenir m'affecte si fort dans ce moment même? Oh, cher enfant! pauvre Henri! qu'est devenue ton âme, cette âme si pure et si belle?... C'est assez. »

Quand Marc Vinet se vit grand-père pour la seconde fois, il accueillit son petit-fils comme son *Tröstling*[2], sa consolation, mais il ne put supporter qu'on lui donnât le prénom d'Henri : « Le nom de celui que mon âme pleure, » écrit-il à ses enfants de Bâle, « ne peut me revenir dans la bouche et dans l'esprit sans que j'éprouve un serrement de cœur. Il me faudrait pleurer ou soupirer en le donnant à un autre. J'ai tant vu souffrir ce pauvre défunt. Ses maux sont si présents à mon âme. Le souvenir m'en est si suffoquant.... Oh! épargnez-moi le reste[3]. » On obéit au vœu de Marc Vinet, son petit-fils reçut le prénom usuel d'Auguste, mais il ne devait pas suffire de ce changement de nom pour fléchir la dure loi de l'hérédité. Alexandre Vinet, dans son adolescence et sa jeunesse, avait vu de près les terribles soucis que causent l'épilepsie et ses suites lamentables; le temps devait venir où il compterait lui-même les jours séparant les accès de son fils chéri, de son fils unique, il devait voir ses facultés, son caractère atteints en une certaine mesure par cet affreux mal, et sa part de bonheur terrestre, déjà bien diminuée par des épreuves diverses, devait se briser définitivement à ce spectacle douloureux[1].

Il est vrai qu'Auguste Vinet, du vivant de son père au moins, ne semble pas avoir été aussi gravement atteint que le pauvre Henri, dont les accès se multipliaient affreusement, et pour qui l'on ne pouvait songer à une carrière indépendante. D'autre part, la tristesse dont ce dernier était la cause au foyer de famille de la rue du Pont, eut des compensations qu'Alexandre Vinet, plus tard, ne connut pas. En effet, si Marc Vinet souffrait beaucoup des maux de son fils cadet, il eut, comme grand-père, de vives jouissances qui durent répandre un grand charme sur les derniers temps de sa vie. Nous avons déjà dit que, pendant l'hiver de 1821 à 1822, la petite Stéphanie avait été laissée chez ses grands-parents pour le soulagement de Mme Alexandre Vinet, déjà suffisamment chargée par les soins à donner à son nouveau-né. Marc Vinet, avec sa conscience et sa tendresse habituelles, ne pouvait manquer de donner à son fils

[1] « Dieu en a eu pitié. » Lettre du 27 octobre 1820.

[2] Marc Vinet se sert souvent dans ses lettres de mots allemands, ce sont généralement des termes très expressifs ou difficiles à traduire en français. Cet usage est assurément un signe de finesse et d'ouverture d'esprit.

[3] Lettre du 18 décembre 1821.

[1] Voir entre autres une lettre d'Alexandre Vinet à son fils, du 17 décembre 1845.

des nouvelles régulières et circonstanciées de l'enfant qui lui était confiée. Ses lettres de cette époque sont pleines des détails les plus comiques et les plus touchants à la fois : ce sont des enfantines d'un réalisme inconnu à V. Hugo, écrites dans une prose sans ornement, lourde et candide, mais qui vont au cœur parce qu'elles viennent du cœur, d'un cœur qu'elles nous révèlent aimant, fidèle et parfaitement simple. Ici comme quand il s'agissait de la santé d'Henri, les témoignages surabondent ; je ne puis malheureusement citer les plus touchants; les questions de digestion enfantine y tiennent un peu trop de place pour qu'on puisse les imprimer. Mais on trouvera sans doute encore du charme au récit suivant, daté du 14 mai 1822 :

« Bien-aimés enfants, nous fûmes tous quatre à Veytaux dimanche par une pluie qui était à verse à notre arrivée. Les enfants furent très bien ensemble. Le pauvre petit Falquier, qui journellement avait demandé quand viendrait la cousine, lui a fait beaucoup d'amitiés et a montré une sensibilité excessive au départ. Stéphanie n'est pas sensible à ce point, mais elle a été d'abord à son aise dans la maison et avec les parents, ainsi qu'avec le cousin et la pouponne, qui a bien les plus beaux des yeux et la plus heureuse des physionomies. Au retour, Stéphanie fut charmante et nous l'abrégea de toute manière. A la fin pourtant, le *hiu hiu* durait trop, et lorsqu'à l'entrée de Lausanne elle ne me vit plus, parce que je conduisais le cheval, elle se prit à pleurer : elle n'en a point ou presque point été éprouvée. Cependant on lui fit hier soir prendre un bain de pieds qui l'amusa beaucoup et sur lequel elle a fort bien dormi ; elle a, ces jours, acquis une couple de mots : *allons*, *tiens*, etc. Quand on la reprend de quelque chose, vite elle vous tend le bec à la ronde pour n'être mal avec personne, et autre n'en est. On ne la reprend au reste que rarement, et, presque jamais, à présent, on ne la gronde, parce que l'intelligence et le sentiment sont là, et qu'en exerçant la première, ménageant le second, et remerciant Dieu de tous les deux, on n'a pas besoin de les émousser ou fausser ; dès qu'elle a l'idée d'avoir manqué, elle est la première à dire : Ah ! en portant l'index près du nez, puis elle fait signe de frapper quelqu'un, elle ou nous, quoiqu'elle n'ait à ma connaissance reçu que deux coups, l'un de la main, l'autre de la verge, dans un temps où elle était moins sage, et où d'autres moyens avaient peu de prise. Je crois que, si elle a été un peu retardée, c'est que, passant la plus grande partie de la journée avec grand'maman qui parle peu, elle a été moins exercée qu'avec une bonne et d'autres enfants, ou qu'avec sa mère, qui n'aurait pu cesser de presser son développement. Mais rien ne sera perdu ; l'enfant a tous les symptômes de l'intelligence et d'un excellent naturel. Je remercie Dieu journellement de nous l'avoir donnée, elle nous a été la plus grande des consolations. Nous avons pu nous livrer au genre de plaisirs qu'elle procurait, et nous n'eussions été capables d'aucun autre. Souvent, hélas ! nous avons soupiré et versé des larmes par les souvenirs et les comparaisons ; mais le baume était là pour adoucir la plaie, et ce que nous avions éprouvé se tournait en sou-

lagement. J'ai la persuasion que nous lui devons en bonne partie l'état de santé assez bon dont nous jouissons actuellement. » H. LECOULTRE.

(*A suivre.*)

## VARIÉTÉ

### L'Ecole de l'Oratoire il y a trente ans[1].

M. Peter s'est décidé à faire imprimer ses souvenirs, dans l'espoir que d'anciens condisciples lui « sauront gré de rappeler un passé qui leur est cher. »

Il ne s'est pas trompé, au moins pour celui des élèves de l'Oratoire, un peu plus jeune que lui, qui tient en ce moment la plume. Et tout d'abord ce n'est pas sans plaisir que j'ai retrouvé dans ces pages la physionomie assez originale de l'auteur, à la fois sérieuse et enjouée, le ton tantôt grave, tantôt badin de sa conversation, sa franchise absolue, son naturel, cette bonhomie assaisonnée d'une pointe de malice qui le caractérisait déjà sur les bancs de l'école. Jamais la persistance de l'individualité humaine à travers les vicissitudes de l'existence ne m'est apparue plus saisissante qu'en retrouvant la même, après plus de trente ans, la figure aimable d'un vieux camarade. Et si après trente ans, pourquoi pas après trois cents, après trois mille? N'avons-nous pas là, comme l'expliquait notre docte professeur Laharpe, sinon une preuve positive de l'immortalité de l'âme, au moins l'assurance que nous nous reconnaîtrons dans le royaume des cieux?

[1] *L'Ecole de théologie de l'Oratoire*, 1852-1856. Souvenirs personnels, par *John Peter*. — Georges Bridel, Lausanne, 1890.

Mais passons. M. Peter, rappelant ses impressions d'autrefois, raconte que ce ne fut pas « sans trouble et sans malaise » qu'il entendit M. Gaussen formuler les conditions et les exigences de l'admission à l'Ecole :

« L'Ecole demandait aux candidats plus qu'une préparation littéraire et scientifique, elle entendait se recruter de convertis. L'exposé de mes convictions devait donc accompagner ma demande d'admission. »

Parfaitement ; et j'aime à croire, cher ami, que vous êtes depuis longtemps revenu de votre surprise. L'Ecole de l'Oratoire avait été fondée en opposition à la Faculté de théologie *Academiæ Genevensis*, en premier lieu, il est vrai, pour relever l'autorité des Ecritures et remettre en honneur le dogme de la divinité de Jésus-Christ, mais aussi avec le but très précis de former, surtout en vue de la France, des pasteurs et des missionnaires qui fussent des hommes convaincus autant que zélés, esclaves de Jésus-Christ et remplis de l'Esprit de Dieu.

La Faculté, simple département de l'Académie, ne songeait qu'à préparer des bacheliers en théologie, des hommes de science ; on y entrait sur le vu d'un certificat d'études académiques et, je crois aussi, de bonnes mœurs.

L'Ecole était, ce qu'elle veut être encore aujourd'hui, une école de prophètes, ce qui est tout autre chose. Or, si le fondateur de l'église demandait de simples disciples le renoncement à eux-mêmes, la mort au monde, la nouvelle naissance, comme condition préalable de son service, à plus forte raison le demande-t-il des prophètes, c'est-à-

dire d'hommes aspirant à l'honneur de le représenter ici-bas, d'être ses témoins et ses ambassadeurs.

Vous rendez témoignage d'un accent ému à la piété naïve et sincère, à la foi enfantine, au zèle apostolique de vos humbles condisciples. Dites si, à cette époque (je ne parle pas d'aujourd'hui), vous auriez respiré cette atmosphère de fervente piété dans l'auditoire de théologie académique?

On y rencontrait d'excellents candidats au saint ministère, pieux, zélés, mais était-ce la majorité? Et qu'étaient la plupart des autres? d'aimables et joyeux compagnons, bons étudiants, si vous le voulez, mais... pieux? mais seulement... sérieux?

Guère, assurément; et cela d'après leur propre témoignage, sans parler de ce qu'on pourrait trouver sur le compte de quelques-uns d'entre eux dans les archives de la Vénérable Compagnie.

Le contraste entre les deux auditoires, je me le rappelle, était frappant. D'où venait-il, sinon de la différence des points de vue et des conditions d'admission?

Le portrait des condisciples de M. Peter à l'Oratoire est dessiné avec une réelle fidélité: des jeunes gens sérieux, froids (pas toujours pourtant), un peu compassés, gauches, « la plupart manquant de ce fonds d'éducation qui rend apte à s'assimiler les idées d'autrui et à formuler sa propre pensée. Beaucoup avaient été des ouvriers de campagne, soldats, artisans, commis, instituteurs, avant d'avoir entendu l'appel d'en haut.... Presque tous passaient par l'Ecole préparatoire, où l'on dégrossissait tant bien que mal ces esprits incultes. Ils apprenaient là quelque peu de latin, de grec, d'hébreu, de littérature, d'histoire, de philosophie, de mathématiques, tout juste ce qu'il fallait pour suivre les cours de théologie. Seul, j'étais bachelier ès-lettres et j'avais suivi les cours de l'Académie. »

« Et moi aussi, je jouais de la flûte.... » Pardon; j'avais suivi les cours à l'Académie. J'en étais même sorti avec le diplôme de maître ès-arts. Pourtant je fus étonné en entrant à l'Oratoire de ne pas me sentir trop dépaysé parmi ces esprits « incultes, à peine dégrossis. » Hé, hé, quelques-uns ne réussissaient pas trop mal leurs examens. Un ou deux me dépassaient bien certainement par la portée de leur esprit; deux ou trois sont devenus des prédicateurs d'une puissance oratoire depuis longtemps incontestée. Il est vrai que j'appartenais à une autre volée, celle qui vint s'asseoir sur les bancs du *pigeonnier* en 1858. Mais pour autant que je me souviens, la précédente n'était pas à dédaigner; elle a certainement fourni plus d'un homme distingué.

Ce qui caractérisait avant tout les étudiants de l'Oratoire, c'était bien, comme le dit M. Peter, le désir de faire connaître l'évangile. Ils avaient formé entre eux une petite société d'évangélisation avec un comité et un budget, des plus mince, à la vérité. M. César Malan était à leurs yeux l'idéal du missionnaire; ils allaient fréquemment l'entendre, s'entretenir avec lui, lui demander des traités religieux à distribuer. A son exemple, nous nous rendions les jours de marché dans les carrefours et sur les routes, donnant, imposant presque nos brochures à tout venant, sans

beaucoup de discernement, hélas! mais avec un courage, un zèle, dont le souvenir m'humilie. Nous nous étions partagé les quartiers de la ville; et deux par deux, comme les premiers disciples, nous nous glissions dans les ateliers d'horlogerie, auprès des ouvriers d'usine, demandant à chacun des nouvelles de son âme, sans oublier jamais de clore l'entretien par le don d'un traité. Je me suis souvent surpris dès lors à admirer rétrospectivement la patience, j'allais dire la résignation chrétienne avec laquelle on subissait dans ces ateliers nos discours enflammés et l'interruption du travail.

Il paraît que quelques-uns des condisciples de M. Peter fréquentaient le culte de la Pélisserie, lequel culte consistait surtout dans la célébration de la sainte cène, suivie de quelques prières et allocutions.

« Je les accompagnai plusieurs fois, dit-il, sans comprendre l'attrait que ce genre de culte avait pour eux. Certes, le respect et l'amour des Ecritures étaient là, mais la familiarité des allocutions souvent excessive ne m'allait point. »

Quelle admirable variété dans les caractères et les tempéraments! Pour moi qui n'étais pourtant pas « sorti du catholicisme sous l'influence de l'évangélisation, » je goûtais beaucoup ce genre de culte, auquel je me plaisais à découvrir une sorte de ressemblance avec celui de l'Eglise primitive.

Je n'étais pas le seul. Le culte de l'Oratoire ayant lieu à neuf heures du matin, celui de la Pélisserie à dix heures et demie, un certain nombre d'entre nous aimaient à les fréquenter tous les deux. Nous nous rendions par petits groupes d'une chapelle à l'autre en discutant les mérites du sermon que nous venions d'entendre. Le culte de la Pélisserie n'avait rien de fatigant, même après l'autre, étant plus varié. Quelques-uns de nos professeurs faisaient comme nous, M. Pilet, entre autres; et je me souviens d'avoir vu le culte de la Pélisserie présidé par le *Doctor magnificus*, notre cher M. Merle d'Aubigné.

Au surplus, le vénérable pasteur Emile Guers, un des fondateurs de l'Eglise de la Pélisserie, en était encore, à cette époque, un des piliers. C'est lui qui prenait la parole le plus souvent. Nous ne nous trouvions pas trop mal partagés.

Ajouterai-je que les pasteurs de l'Oratoire ne dédaignaient pas, eux non plus, de venir prendre part à ce culte mutuel. Dans les dernières années de son ministère, M. Demole y était assidu. Plus tard, l'excellent Bertholet-Bridel, que nous appelions Habacuc, après avoir prêché à l'Oratoire, allait encore à la Pélisserie faire entendre, ne fût-ce que dans une prière, sa voix puissante et sympathique.

Quels beaux temps que ceux-là, temps de ferveur et de simplicité, beaux à nos yeux et bien poétiques, peut-être parce qu'ils s'estompent déjà dans les brumes d'un lointain passé!

M. Peter a des griefs de plus d'une espèce contre la Pélisserie. « Si, dit-il, les étudiants de l'Oratoire rencontraient peu d'amis dévoués, ils étaient entourés de malveillants qui ne se gênaient guère de montrer leur antipathie. C'étaient, en général, des membres de la Pélisserie.

Plusieurs de ces gens mal disposés étaient des hommes pieux, mais étroits, pour lesquels étudier sérieusement, c'était faire acte de scribe et de pharisien, sacrifier l'esprit à la lettre. »

Peut-être aurait-on pu rencontrer, en effet, parmi les membres de la petite église quelques vieux dissidents, auprès de qui les théologiens n'étaient pas en odeur de sainteté. Mais, bien certainement, c'étaient là des exceptions; et quand M. Peter parle de malveillance et d'antipathie, il emploie des expressions, dont la justesse dans le cas présent ne me paraît pas évidente. L'Eglise de la Pélisserie s'est toujours plu à reconnaître le ministère de la Parole, représenté d'ailleurs officiellement dans son sein pendant bien des années par M. Guers, cet ami passionné des hautes études théologiques. *Suum cuique*, cher ami, ne l'oublions pas.

Je ne puis que souscrire au jugement porté sur l'enseignement de l'école. Cet enseignement était pauvre, très insuffisant au point de vue scientifique, et même faussé en quelque mesure par le parti pris. Mais peut-être M. Peter n'a-t-il pas fait ressortir assez combien il était riche au point de vue spécial du ministère de la Parole.

Les deux professeurs qui ont fait la gloire de l'école, MM. Gaussen et Merle d'Aubigné, étaient moins théologiens qu'écrivains et orateurs. Entrés presque malgré eux et à l'improviste dans la carrière du professorat, sans préparation spéciale, leur enseignement s'en ressentait. Hommes d'action avant tout, lutteurs et lutteurs vaillants, défenseurs ardents et enthousiastes de la bonne cause, leur dessein fut de façonner des hommes à leur image, nourris comme eux du suc des Ecritures, de la viande des forts, qui fussent capables de continuer après eux la lutte contre les fausses doctrines et contre le péché, de remporter des victoires sur le monde, de gagner les âmes à Jésus-Christ. L'Oratoire sous leur direction était une école pratique de piété, de foi, d'étude des Ecritures, de préparation à l'apostolat, plutôt que de science théologique. Aussi en est-il sorti plus de pasteurs et d'évangélistes que de savants.

Mais à ce point de vue spécial, quelle école que celle-là ! Et quel privilège à jamais mémorable que d'avoir été pendant plusieurs années assis aux pieds de ces Gamaliel ! Quels trésors d'expériences pastorales et de connaissances bibliques chez ces hommes de Dieu ! Le sens critique n'était pas développé dans leur esprit; mais ils avaient comme l'intuition des plus hautes vérités de l'ordre spirituel. Leur pensée se mouvait librement dans les régions du monde invisible; ils vous y entraînaient à leur suite. Dans la contemplation des choses saintes, on se sentait l'âme envahie par des sentiments de respect, de crainte, d'adoration, de ferveur religieuse. Des convictions vivaces, indestructibles, s'imprimaient dans la conscience et dans le cœur.

Tout cela, assurément, ne remplace pas la culture scientifique. Mais la science, finalement, on la trouve partout où l'on veut bien la chercher, dans les bibliothèques, dans ces milliers de volumes que la découverte de Gutenberg a mis à la portée des étudiants : des personnalités comme celles des Gaus-

sen, des Merle, des Pilet, sont rares et précieuses. Rien ne remplacera jamais leur action, cette action que l'homme exerce sur l'homme et qui tend à faire du disciple l'image de son maître. Plût à Dieu que cette influence eût été plus forte, plus créatrice, et qu'on trouvât aujourd'hui par le monde plus de Gaussen et de Merle d'Aubigné !

J'ai beaucoup goûté les pages si fines où M. Peter fait le portrait de nos professeurs ; c'est on ne peut plus ressemblant. Peut-être M. Laharpe occupait-il dans son affection une place trop effacée. Ce n'était pas seulement un « homme pieux et un bon homme, » c'était un causeur charmant. Ses digressions « qui prenaient trop souvent, — au gré de M. Peter [1], — le meilleur de notre temps, » m'ont fait passer, à moi, des moments délicieux. M. Laharpe était au courant d'une foule de choses, et quoiqu'il prétendît plaisamment avoir puisé toute sa science dans le *Magasin pittoresque* d'Edouard Charton, il nous apprenait, tout en causant, des vérités dont le *Magasin pittoresque* n'a jamais entretenu ses lecteurs. Cette vivante encyclopédie était excellente à consulter. Quant aux leçons d'hébreu, eh bien, oui, c'était pitoyable. Le fait est que M. Laharpe était trop savant ; sa connaissance extraordinaire du syriaque et de l'arabe le lançait dans des dissertations étymologiques dont il ne sortait que... par des digressions ; et l'on faisait, en somme, peu de chemin.

Sur le professeur d'homilétique, il y aurait bien des choses à dire. Sous ses dehors rustiques et avec son parler vaudois, ses gestes impossibles, son style broussailleux, M. Pilet était un esprit d'une pénétration et d'une finesse inouïes. Cet homme qui ne savait pas parler le français et encore moins l'écrire, disait ce qu'il voulait, se faisait comprendre de tout le monde et nous burinait dans la conscience les paroles de vérité. Comme prédicateur, il eut une oraison funèbre qui en vaut une autre : « Messieurs, » dit aux étudiants de la Faculté le professeur Chastel comme on lui annonçait la mort de M. Pilet, « Genève vient de perdre son meilleur prédicateur. »

Et quel hommage au professeur d'homilétique que le fait seul de l'empressement avec lequel les étudiants de la Faculté académique venaient assister à sa leçon ! Le *pigeonnier* était trop petit ; il fallait se serrer, s'entasser sur les bancs pour faire place aux étrangers. Et nous étions d'autant plus fiers de cet enthousiasme des nationaux, que la rivalité était alors plus grande entre les deux écoles, comme, du reste, entre les deux Eglises.

M. Pilet joignait à la puissance d'analyse d'un grand moraliste l'esprit logique d'un dialecticien consommé. Sa méthode homilétique consistait à étudier le texte de très près, à le disséquer, à en extraire la moelle et le jus, à en découvrir la pensée maîtresse. Cela fait, il reprenait les éléments épars de son analyse et les combinait de façon à en faire un tout harmonique.

Quel est le vrai sens du texte ? Telle était sa première question.

Je n'oublierai jamais la critique qu'il fit de mon premier plan de sermon.

[1] Au gré d'Eugène Bersier, également, car il se vantait un jour d'avoir lu je ne sais plus quel ouvrage de Vinet pendant les leçons d'hébreu.

J'avais pris pour sujet le verset bien connu de Luc XXII : « Et Pierre étant sorti, pleura amèrement. » Et je croyais l'avoir étudié avec assez de bonheur.

M. Pilet m'écouta sans mot dire ; et comme, après avoir achevé ma lecture, je levais la tête, espérant recevoir quelque éloge, il me sourit malicieusement en disant :

— Ce n'est pas trop mal pour une première fois ; malheureusement, vous n'avez pas traité votre sujet.

— Cependant, monsieur, le repentir de Pierre?...

— Cher ami, il ne faut jamais perdre de vue les règles de la grammaire, quand on veut faire l'exégèse d'un texte, Vous avez un adverbe dans cette proposition ; et vous savez que l'adverbe *modifie le verbe*. Il n'est pas question ici du repentir de Pierre, mais de l'amertume de son repentir.

Et il nous fit sur l'amertume du repentir l'étude la plus neuve et la plus profonde.

La pensée maîtresse du texte, il en revenait toujours là, et ne voulait pas qu'une fois cette pensée découverte, on cherchât autre chose. « C'est assez d'une idée par sermon, nous disait-il. L'essentiel est qu'il y en ait une, ce qui n'est pas toujours le cas. »

Une fois qu'on tenait son sujet, bien déterminé, il fallait le développer en suivant la ligne droite, sans se laisser engager dans des chemins de traverse. Oh ! les chemins de traverse, ces considérations qui en s'écartant, fût-ce le moins du monde, de la ligne droite, lancent les auditeurs dans des distractions de droite et de gauche et leur font perdre le fil de la pensée ! Il les détestait à l'égal des exordes à tiroir, ces exordes qu'on peut transporter d'un sermon à l'autre sans que leur convenance en soit altérée.

Un point aussi sur lequel M. Pilet aimait à insister, c'était l'impérieux devoir de se mettre à la portée de tout le monde. Je me le rappelle interrompant un jour brusquement la lecture d'un plan de sermon pour dire à l'étudiant : « Qu'est-ce qu'un *critère ?* Cher ami, un marchand d'amadou ne sait pas ce que c'est qu'un *critère.* »

On n'en finirait pas ; il est temps que je m'arrête. Un souvenir encore, tout à fait personnel, auquel je ne puis songer sans admirer la beauté de ce caractère exceptionnel.

La veille de mon départ pour les Indes, M. Pilet vint m'informer que quelques amis et lui s'étaient donné le mot pour penser à moi tous les lundis soir à huit heures. « Peut-être, ajouta-t-il, la pensée de ce rendez-vous au pied du trône de grâce vous fera-t-elle quelquefois du bien, aux heures de tristesse. »

Quelques années plus tard, en rentrant au pays natal, j'apprends que M. Pilet a été frappé d'une congestion cérébrale, et qu'il va mourir. Je cours chez lui. Paralysé, presque sans connaissance, on doutait qu'il fût encore capable de me reconnaître. On lui dit que je suis là ; il ouvre les yeux, me regarde quelques instants, puis tout à coup son visage s'éclairant d'un bon sourire : « Cher ami, soupira-t-il d'une voix faible, à peine articulée, je n'ai pas oublié le rendez-vous. »

Ce fut tout ; ses yeux se refermèrent, et je partis sur la pointe du pied. Mais

on comprendra que j'aie conservé cette parole comme un trésor de prix.

En finissant, je tiens à remercier M. Peter pour l'heure agréable que la lecture de son petit volume vient de faire passer à un ancien élève de l'Oratoire, et pour l'occasion qu'il m'a fournie de rappeler des souvenirs bien doux.

AUG. GLARDON.

---

## NOTICE NÉCROLOGIQUE

### Gerok.

Le 14 janvier, à une heure et demie de l'après-midi, mourait à Stuttgart un homme dont la renommée littéraire, tant en Allemagne qu'ailleurs, est assez considérable pour qu'il vaille la peine de la faire mieux connaître aux lecteurs du *Chrétien évangélique*. La grandiose manifestation de sympathie à laquelle ses obsèques ont donné lieu et qui prête à ce deuil un caractère vraiment national, justifie amplement l'intention qui a dicté ces lignes.

Frédéric-Charles de Gerok était né, le 30 janvier 1815, dans l'antique chef-lieu de district de Vaihingen, sur l'Enz, dans ce Wurtemberg qui a donné à l'Allemagne tant de poètes et d'illustres penseurs. Fils d'un simple pasteur de campagne, le jeune Gerok ne tarda pas à témoigner de hautes capacités intellectuelles qui éveillèrent dans le cœur de ses parents les plus légitimes espérances. Son père ayant été nommé chapelain de l'hôpital du chapitre à Stuttgart, l'enfant fut initié de bonne heure, grâce à d'excellents maîtres, au commerce des plus grands écrivains de son pays. Schiller d'abord, le lyrique à l'âme émue et élevée, Gœthe ensuite, le génie harmonieux chez lequel la vigueur de la pensée le dispute à la plus entraînante poésie, Jean-Paul Richter enfin, l'éminent et original critique dont la *Revue des Deux-Mondes* esquissait il y a peu de mois la physionomie, devinrent bientôt ses auteurs les plus familiers. Sur cette culture littéraire vinrent se greffer des études scientifiques sérieuses et couronnées des plus brillants succès.

Un tour d'Allemagne, qui permit au jeune étudiant de parcourir successivement la Bavière, la Saxe, la Prusse, et d'entendre les maîtres les plus écoutés d'alors, acheva le développement universitaire de Gerok. A Berlin, il s'assit tour à tour au pied de la chaire de Néander, le profond théologien ; de Ritter, l'illustre géographe ; de Savigny, l'éminent jurisconsulte, et couronna ces quelques semestres de labeurs par un délicieux séjour sur les rives de la Baltique et de la mer du Nord. Le chant plaintif et doux de l'une, les grandioses tempêtes de l'autre, laissèrent dans l'âme impressionnable du jeune homme d'impérissables échos. Quand il rentra dans sa ville natale, ses horizons intellectuels s'étaient élargis, sa pensée s'était mûrie au contact de maîtres illustres, son caractère s'était trempé. La fin tragique d'une amie de jeunesse, à laquelle Gerok espérait s'unir, donna à toutes ces impressions la sainte consécration de la douleur. Le jeune poète ajoutait à sa lyre une nouvelle corde dont il devait plus tard tirer les sons les plus pénétrants.

Nommé pasteur à Böblingen, il s'y faisait bientôt remarquer par ses talents

oratoires et le charme entraînant de toute sa personne. Aussi ne tarda-t-on pas à l'appeler à Stuttgart où il gravit rapidement les degrés de la hiérarchie ecclésiastique protestante, de la simple suffragance jusqu'au poste élevé de chapelain de la cour. C'est en cette qualité qu'il est mort le 14 janvier, quinze jours après avoir prononcé son dernier discours, enlevé en peu d'heures par une pneumonie dissimulée au début sous le masque trompeur de l'influenza. Depuis longtemps, Gerok s'était uni à une femme qui, sans lui faire oublier sa première inclination, avait fait épanouir à son foyer un bonheur conjugal pur et inaltérable.

La popularité de Gerok comme prédicateur était considérable. L'exiguïté de la chapelle royale écartait seule de leur orateur favori les foules qui se pressaient à ses pieds lorsqu'il prêchait dans un plus vaste local. A mainte reprise, il fut appelé à prononcer le discours officiel dans les grandes convocations religieuses de l'Allemagne protestante. J'ai souvenance de l'avoir entendu à Lützen, sur le champ de bataille où tomba Gustave-Adolphe, en face du paisible monument qui marque l'endroit où succomba le héros suédois. Le front ceint d'une couronne de cheveux argentés, le regard limpide et profond, la voix très grave et pleine d'ampleur malgré l'âge, le sympathique orateur fascinait les innombrables auditeurs debout autour de sa chaire improvisée, en plein vent, sous les oriflammes et les rameaux verts. Très imagé, toujours illustré de poétiques anecdotes, mais sobres d'allures et d'un style à la classique élégance, son langage tenait tout ensemble de la gravité de l'éloquence sacrée et de la grâce séduisante de la poésie. L'orateur ne laissait rien à l'imprévu ou à l'improvisation ; la forme, irréprochablement correcte, était toujours soutenue par un sérieux labeur de la pensée et une solide étude des textes. Aussi, quelque agréables qu'ils fussent à entendre, les discours de Gerok le sont-ils davantage encore à lire. Chez lui, c'était l'écrivain qui faisait l'orateur. La plupart de ses discours ont été publiés et constituent une bibliothèque en miniature, en sept volumes assez forts, qui se retrouvent non seulement dans le plus humble presbytère de village, mais même sous le toit du paysan. Bien des romans en vogue n'ont pas joui d'une popularité aussi incontestée et qui continue à grandir.

Mais un succès plus brillant encore, s'il est permis d'user de cette épithète en parlant d'un homme dont la grande modestie ne fait que rehausser le talent, était réservé à ses charmantes productions poétiques. Quand pour la première fois, à l'âge de quarante-deux ans, Gerok publia le volume qui a fondé sa réputation de poète, ses *Palmblätter* (Feuilles de palmier), l'Allemagne fut dans l'enchantement. Catholiques et protestants faisaient à cet enfant gâté de la muse une égale et enthousiaste réclame. Or, ce livre est tout simplement un album de poésies religieuses, puisées à la source la plus pure des traditions bibliques, tour à tour idylles, églogues ou cantiques, avec un parfum de piété intime et d'incomparable fraîcheur. La tendresse toute germanique du sentiment s'y allie avec un souffle de sain humour, et même avec une

pointe gauloise, qui trahit les origines méridionales de l'auteur. Essayer de traduire ces délicates et légères conversations du cœur, d'affubler du lourd vêtement de la prose ces strophes ailées, ce serait leur enlever leur charme. Il suffira de dire, pour marquer l'universelle estime dont jouissait Gerok auprès de ses concitoyens, que jamais depuis de longues années la résidence du Wurtemberg n'avait assisté à des funérailles aussi grandioses. D'épaisses haies de spectateurs respectueux se pressaient sur le parcours de l'immense cortège pour voir passer le corbillard qui emmenait, sous les palmes de la reconnaissance publique, le chantre inspiré de ces mêmes palmes auxquelles il a consacré son livre le plus justement aimé. Toutes les cours de l'Allemagne étaient représentées, depuis le roi et la reine de Wurtemberg jusqu'à la grande-duchesse Elisabeth de Russie, depuis l'impératrice jusqu'à la grande-duchesse de Bade. De toutes les campagnes des environs, on était accouru pour saluer une dernière fois la dépouille du poète national. Le chef du cabinet, les ministres, les corps ecclésiastiques au complet, les catholiques compris, suivaient le convoi. Un détachement de la compagnie des gardes du roi rendait cette émouvante cérémonie plus imposante encore....

Qu'il est beau dans les cieux, le réveil des fidèles !
Qu'avec ravissement autour de Dieu pressés,
Ils unissent au son des harpes immortelles
Les hymnes de l'amour ici-bas commencés.
Amis, joignons nos voix à leurs voix fraternelles,
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés !

CH. CORREVON.

---

## NOUVELLES

### Suisse orientale.

*Un pasteur consciencieux. — Révolution autour d'un poêle en Appenzell. — La scène et l'autel réconciliées. — L'asile d'Ellikon près Frauenfeld, et la tempérance en Suisse allemande. — L'Alliance évangélique à Saint-Gall. — A propos du dimanche.*

Lorsque parut l'histoire de l'Eglise française de Zurich, mon premier mouvement fut de la présenter aux lecteurs du *Chrétien évangélique*. J'aurais montré notre cher et vénéré M. Jaccard à la recherche de ses anciens paroissiens; nous l'aurions vu si dévoué à sa tâche qu'il tient à pénétrer jusque dans ces familles françaises éteintes depuis longtemps, et qu'il n'a trouvé de repos qu'après avoir parcouru les recoins les plus mystérieux de sa paroisse. Relevant le labeur énorme que représentent ces quelques pages, nous nous serions arrêté de préférence à ces petits traits jetés ici et là, qui laissent deviner la pensée si bienveillante, mais ironique aussi de l'auteur. Nous aurions montré ce contraste si étrange chez les Zuricbois (qui n'ont pas toujours dû rire en lisant ce volume) entre leur générosité et leur parcimonie. Une fois de plus, nous aurions constaté l'incompatibilité d'humeur des deux races, et même à ce propos, nous aurions pu dire la figure que font les Welches sur terre allemande. Il y aurait eu là quelques bonnes vérités à dire. C'était l'occasion unique de parler de choses françaises dans une chronique datée de Saint-Gall.... Vous m'avez rappelé à temps, mon cher directeur, que la place était prise[1] et m'avez renvoyé à mes moutons; m'y voici.

Et d'abord une révolution : il y aura dans l'Appenzell une église où l'on ne gèlera pas. Par respect pour les vieux usages et avec le bon sens qui les caractérise, nos amis de là-

[1] Voir, en effet, le compte rendu publié dans notre numéro de novembre 1889. (*Réd.*)

haut ont toujours méprisé les moyens de chauffage dans les temples. Les tuyaux d'orgue effrayent les puritains d'Ecosse, les tuyaux de poêle offusquent le sens artistique des montagnards. Calorifères irlandais, américains, fumivores, rien n'a pu les séduire. Les malins prétendent que ces appareils prennent trop de place, et nul ne veut céder la sienne. Non, pas d'innovation! L'influenza même est une maladie trop moderne; elle n'est pas pour les Appenzellois. Ce fut donc un tolle général quand on parla de chauffer à Herisau. Les conservateurs triomphèrent sur toute la ligne, mais la goutte d'eau creuse le rocher, et cet hiver tous les journaux du pays ont annoncé la grande nouvelle : on chauffera à Hérisau. Nos félicitations à nos braves confédérés, ils n'iront sans doute jamais trop loin; jamais, sans doute, ils n'imiteront la bonne ville de Saint-Gall qui, l'hiver dernier, a brûlé près de 25 000 francs de bois dans ses seules écoles communales.

De là à l'incendie du théâtre de Zurich, il n'est pas nécessaire de chercher une transition. Il est plus opportun d'expliquer ce que le souvenir de cet accident vient faire ici. Il est bel et bien entré dans l'histoire de notre vie religieuse, depuis qu'un prédicateur de Zurich en a pris occasion pour recommander à ses ouailles l'institution du théâtre. « Jérusalem relève tes murailles! » les textes ne manquaient pas. Seulement, pendant ce temps, la moitié de la ville grelottait au fond du lit, et pensait à bien autre chose. C'était la famille qui voyait ses membres menacés, et devant ce danger plus d'un sentait le besoin de relever sa foi et sa confiance ruinées. La prédication en question n'en a pas moins porté quelque fruit, et le directeur du théâtre de Saint-Gall, un Juif, s'est empressé d'annoncer à toute la ville que la chaire chrétienne ayant fait alliance avec la tragédie, chacun devait prendre des billets et venir adorer les muses.

On serait ici tenté de s'écrier : que voici bien les fruits de la Réforme, j'entends, du libéralisme religieux. Ne soyons pas trop sévères. Tel est arrivé en Suisse allemande persuadé que les pasteurs libéraux étaient des hommes à théorie et sans activité pratique, qui s'incline maintenant avec respect, avec envie même, devant le sérieux et le dévouement de plusieurs membres de ce parti.

Nous en avons un exemple dans l'œuvre de tempérance, je dis bien : de tempérance, qu'ils ont entreprise.

La méthode qu'ils ont adoptée n'est pas celle que préconisent les porteurs du ruban bleu. Ils ne cherchent pas à associer la volonté d'un abstinent bénévole à celle trop faible d'un ivrogne. Ce moyen n'a jamais été bien compris en Suisse allemande. Ils se sont contentés d'éveiller l'intérêt général, et de fonder un asile à Ellikon, près de Frauenfeld, où l'on place les malheureux qu'il s'agit de guérir du vice de l'ivrognerie. Ceux-ci doivent passer au moins trois mois dans l'établissement. Le directeur, ou plutôt suivant le mot plus cordial des allemands, le *Hausvater*, le père de la maison, est M. Bosshardt, autrefois président de la Société de tempérance du Neumünster à Zurich. Chacun dans l'asile doit s'abstenir de l'usage des boissons alcooliques. On se propose de ramener les patients à un état d'esprit tel (en les « désalcoolisant ») qu'ils puissent prendre en toute liberté et sincérité l'engagement d'une abstinence définitive. Pour rendre cette œuvre d'éducation aussi complète que possible, les patients doivent travailler suivant leurs capacités, et assister au culte domestique chaque matin. Aucune couleur confessionnelle d'ailleurs. Le premier rapport qui vient de paraître, sans témoigner trop d'optimisme, est fort encourageant. Les recettes se sont montées pendant cet exercice à 28 347 francs contre 21 318 de dépenses. La journée du patient est revenue à 1 fr. 96 cent., somme relativement élevée et qui montre que, dans

cet établissement, on n'épargne aucun moyen pour fortifier le physique en même temps que le moral. La maison a reçu 35 pensionnaires; 8 y sont entrés de leur plein gré; 2 autres, qui avaient résisté, ont dans la suite fait preuve de reconnaissance. Au sortir de l'asile, 9 sont restés abstinents, 4 simplement tempérants; 3 enfin sont retombés. L'asile est respecté et soutenu même par les aubergistes des environs.

Si nous nous sommes arrêtés si longtemps sur ce sujet, c'est pour bien montrer que le Suisse allemand n'est pas, comme nous nous le figurons parfois, réfractaire à l'œuvre du relèvement moral. Seulement, avec le professeur Kübel de Tubingue, dont les *scrupules* ont fait tant de bruit, nos Confédérés pensent que cette œuvre peut et doit rester en dehors de l'Eglise. Il est fâcheux que, dans notre Suisse orientale, les hommes courageux qui travaillent à introduire au milieu de nous la tempérance sur un pied welche, s'obstinent à rester sous l'égide d'une petite communauté dissidente. A recevoir un peu d'air, la jeune plante ne perdrait rien. Avec des sympathies elle gagnerait des adhérents qui, pour le moment, tirent chacun de son côté.

On a beaucoup parlé l'an dernier des Eglises méthodistes ou indépendantes de la Suisse allemande. A Saint-Gall nous en avons trois sans aucun lien entre elles. Nous n'avons pas vocation pour les juger; nous tenons seulement à dire qu'elles ne rappellent que de fort loin nos Eglises libres françaises. Il y aurait là un intéressant parallèle à établir, ce n'est pas le moment : constatons simplement que nous autres « libristes » vaudois, nous sommes beaucoup moins éloignés de l'Eglise nationale que les dissidents saint-gallois. L'Eglise officielle est ici une société très distincte, dont les dissidents sortent bien effectivement, et à laquelle ils cessent de contribuer. Le lien est complètement rompu, et il est difficile de songer à organiser une alliance évangélique. Ce qui complique encore la question, c'est la présence de la Société évangélique, qui représente le terrain neutre dans le domaine ecclésiastique; c'est là qu'on se réunit pendant la semaine de prières au commencement de l'année. Mais la Société évangélique entretient un pasteur fort actif, et court le danger de paraître elle-même une Eglise; elle manque dès lors son but, et chacun rentre sous sa tente. Tout ceci pour expliquer comment il se fait que l'œuvre d'alliance évangélique soit si difficile à implanter ici, et comment les pasteurs positifs de l'Eglise officielle, si distingués, si fermes dans leur foi, peuvent marcher la main dans la main avec leurs collègues libéraux, tandis qu'ils ne peuvent avoir aucune attache avec les minorités dissidentes.

En revanche, la question du repos dominical fait ici quelques progrès. Le comité qui s'en occupe vient de publier un intéressant rapport, fruit d'une enquête minutieuse sur « le dimanche et les lois qui le régissent dans le canton de Saint-Gall [1]. » Ce travail a été très favorablement accueilli par la presse politique. Au moment où il paraissait, se réunissait la conférence annuelle des délégués des Comités dominicaux suisses-allemands. (Qu'on trouve donc enfin un nom français pour cette société!) Elle a décidé la création d'un poste d'agent général s'occupant exclusivement des cantons allemands. Genève n'en restera pas moins le siège du Comité central. La lecture des rapports cantonaux a révélé un travail et aussi un progrès sérieux sur toute la ligne. Un délégué français s'est montré moins optimiste, et n'a pas ménagé notre presse religieuse de la Suisse française. Nous aimons à penser qu'il n'a fait en cela que céder à cet instinct étrange qui pousse le Français à se dénigrer lui-même devant l'étranger.

Voilà pour le passé. En terminant, un mot

[1] *Sonntag und Sonntagsgesetz* im Kanton St. Gallen. — Nous serions heureux d'offrir cette brochure à tous ceux qu'elle pourrait intéresser. Prière de s'adresser au pasteur français de Saint-Gall.

pour l'avenir. Nous recevons à l'instant le programme de la fête pastorale convoquée pour l'été prochain à Aarau. Voici le sujet théorique mis à l'ordre du jour : « Le principe scripturaire dans l'Eglise protestante, autrefois, aujourd'hui, et dans l'avenir. » M. le Dr Bolliger, pasteur à Ober-Entfelden, s'est chargé de l'introduire. Ceux qui ont assisté à la fête de Zurich l'été dernier se réjouiront d'un choix si heureux, et peuvent d'avance assurer que ce travail sera aussi original que consciencieux. E. M.

---

## France[1].

*L'influenza et l'évangélisation. — Nouveaux deuils: M. Banzet, Mme Schneider, le missionnaire Jousse. — Débuts d'un chargé de cours à Montauban. —* L'Eclaireur. *— M. de Pressensé à l'Institut. — Fête d'Eglise à Lyon. — Une perte pour l'Eglise Taitbout. — La* Critique philosophique. *— Encore une tempête à la Chambre. — Manifestation antisémitique à Neuilly.*

Comme Dieu, en un instant et par un imperceptible mouvement de sa main, peut changer la face du monde! Qui nous aurait dit, il y a quelques semaines, quand l'Exposition fermait ses portes après une série de succès et de fêtes, couronnée par une affluence plus énorme que jamais, qui donc nous eût annoncé l'invasion prochaine et soudaine d'une épidémie étrange, nouvelle, couvrant l'Europe et imposant à la France un large tribut? Plus de fêtes, ou des fêtes assombries; réunions, affaires troublées par l'*influenza*. Un journal comique représentait ces jours-ci « un *fire o'clock tea* au faubourg Saint-Germain, au mois de janvier de l'an de grippe 1890. » Le salon est transformé en salle d'hôpital; les visiteurs les plus dispos, convalescents, circulent en bonnet de coton, leur tasse à la main, au milieu des lits; les malades incapables de se lever sont assis contre leurs oreillers, et bâillent, toussent ou prennent leur thé d'un air dolent. Mais à côté du comique, la note tragique n'a pas manqué; si l'épidémie est restée bénigne dans certains endroits, la mortalité s'est accrue très sensiblement ailleurs; à Montpellier, par exemple, à la fin de janvier, le chiffre des décès était quatre fois plus élevé qu'à l'ordinaire. Et quand le faucheur sombre travaille ainsi, force est bien aux plus frivoles de devenir sérieux.

Seulement chacun est sérieux à sa manière. Les savants recherchent les causes de la maladie, sur lesquelles on n'est arrivé jusqu'ici à aucune conclusion certaine et démontrée. Quant au mode de propagation, il paraîtrait qu'on s'est trop hâté de croire à une simple épidémie : des études attentives sur la marche de la maladie, sur les circonstances de sa manifestation dans telle localité indemne jusque-là, tendraient à la présenter comme positivement contagieuse. Une curieuse remarque, c'est qu'elle pénètre peu dans les prisons. Ainsi, à Marseille, parmi 250 détenus dans une maison d'arrêt et 400 dans une autre, pas un malade! Quelques gardiens seuls ont été atteints. La même observation a été faite à l'Asile des Petites-Sœurs des pauvres. D'où l'on a conclu que le meilleur préservatif, ce serait de ne pas respirer l'air extérieur.

Ce fléau si universel rendra-t-il les esprits plus attentifs aux appels de Dieu? D'un côté, les réunions d'évangélisation, la célébration régulière du culte public en ont souffert. De l'autre, il aura été possible aux évangélistes, en bien des endroits, d'entrer davantage dans les familles, de se mettre en rapport avec des personnes jusqu'alors peu accessibles. Jamais la cure d'âme, les visites pastorales n'ont été plus nécessaires et plus faciles. Nous devons espérer que de ce contact plus personnel quelque progrès résultera pour l'œuvre de Dieu.

[1] Pas n'est besoin de présenter à nos lecteurs M. Ch. Luigi, notre nouveau correspondant de France, le successeur de M. Ernest Barnaud. Son nom est avantageusement connu, en France et hors de France, par sa longue collaboration à l'*Eglise libre*. (*Réd.*)

De nouveaux deuils, auxquels l'épidémie régnante peut ne pas être étrangère, viennent d'attrister notre protestantisme français, déjà si éprouvé par la mort de M. Bersier. Disons, à propos de ce deuil, qu'à mesure que le temps s'écoule on ressent davantage, à Paris surtout, le grand vide que ce pasteur éminent a laissé. Il en est ainsi des hommes vraiment supérieurs; un instant ne suffit pas pour mesurer leur perte, et, pendant une longue suite d'expériences, la pensée des services qu'ils rendraient vient douloureusement nous obséder. Des pasteurs distingués reculent devant sa succession : M. Stapfer, M. Couve ont refusé de prendre sa place.

Quant aux nouveaux deuils que j'avais en vue, il faut signaler celui de M. le pasteur Banzet, mort subitement à Paris le jour de Noël. Retiré du ministère proprement dit, il s'était consacré surtout à trois œuvres particulières : la mission chez les païens, l'évangélisation des Israélites et la sanctification du dimanche. L'Eglise perd en lui un serviteur humble et dévoué, un chrétien fervent et convaincu. — M^me^ Schneider aussi, qui habitait le Creuzot, où elle faisait de sa fortune un si noble et généreux usage, nous a été retirée. Elle donnait largement à toutes les œuvres chrétiennes; elle avait même fondé des écoles, des asiles de vieillards, un catéchuménat, des postes d'évangélisation, etc., et durant des années elle avait habillé, secouru tous les indigents du Creuzot; elle se faisait indiquer les plus malheureux, payait leurs dettes, l'apprentissage de leurs enfants, les loyers en retard. Une grande fortune en de telles mains est une vraie puissance de bénédiction, et amnistie la richesse des sentences sévères prononcées dans l'Evangile.

Enfin, le 12 janvier, le missionnaire Jousse nous quittait à son tour, succombant à une fluxion de poitrine. Rentré en France depuis huit ans, après trente-deux années passées au sud de l'Afrique, il avait consacré au travail son temps de repos, travail considérable dont il nous avait donné le produit dans ses deux grands volumes sur le Lessouto, puis dans un troisième sur la mission au Zambèze. « Ce sont mes enfants, » disait-il trois jours avant sa mort, et il léguait ces trois enfants au Comité des Missions de Paris. C'est loin de son dernier domicile et de sa famille qu'il est mort, à Menton, où il était venu demander un peu de force et de santé au beau soleil de notre littoral. Jusqu'à la fin il s'est montré missionnaire évangéliste, homme de foi et de prière, et quoiqu'il n'ait passé que deux mois à Menton, il y était devenu le centre d'un groupe de chrétiens qui aimaient à profiter de son expérience, de ses récits, de son culte domestique, de ses ferventes prières, simples, abondantes, détaillées. M. le pasteur Delapierre reproduit, dans une lettre à l'*Eglise libre*, son dernier témoignage : « Je veux bien qu'on sache, disait-il, que Jésus-Christ, mon Sauveur, a été mon tout, dans toute mon œuvre, dans toute ma vie, et il le sera dans ma mort et dans l'éternité. » L'Eglise de Menton a tenu, par estime et reconnaissance pour lui et sympathie pour sa fidèle compagne, à se charger de tous les frais des funérailles.

Aux regrets que causent tous ces deuils viennent s'ajouter, pour les protestants rattachés à l'Eglise nationale, les préoccupations suscitées par la façon très leste dont l'Etat en use, depuis quelque temps, avec la Faculté de théologie de Montauban. On sait que M. Allier, chargé du cours de philosophie, a été nommé à Paris, et M. Montet investi de ses fonctions, sans que les Consistoires aient été consultés le moins du monde; et de la sorte, moyennant de pitoyables arguties et de petites chicanes de mots, le gouvernement prend l'habitude d'imposer tout bonnement à notre principale Faculté française les professeurs qui lui conviennent. Le dernier cas est d'autant plus grave que M. Montet se rattache au parti appelé « libéral. » Les journaux discutent, les Consistoires réclament; aura-t-on le courage d'aller jusqu'au bout, de

déférer cet abus au Conseil d'Etat, et même, en face d'un déni de justice, de renoncer au caractère universitaire de la Faculté, d'y pourvoir soi-même, de la séparer de l'Etat ? C'est fort douteux. Mais cette mesure, ou cette série de mesures, fait toucher du doigt, mieux que de longues dissertations, l'inconvénient pour les Eglises d'être établies et officielles. Envers les Eglises protestantes l'Etat se comporte, même en pays protestant, avec une désinvolture toute particulière. Les voyant inoffensives, pacifiques, point belliqueuses ni armées jusqu'aux dents comme l'Eglise romaine, il ne les traite pas avec cette hésitation, ce mélange de crainte et d'hostilité que celle-ci lui inspire, mais avec une impertinence et un dédain plus insultants que la guerre déclarée. Certes, il vaut la peine de payer pour s'en affranchir, et nous félicitons les Eglises libres de conserver leur dignité au prix de quelques sacrifices d'argent et de quelques difficultés financières.

Du reste, les débuts du nouveau chargé de cours n'ont pas été heureux. Quatre élèves seulement assistaient à sa première leçon, et encore n'appartenaient-ils pas à l'auditoire de philosophie. Les autres auraient dû s'abstenir purement et simplement ; mais la tentation fut grande de tourner autour de la porte, de regarder par le trou de la serrure, et l'on y céda. Le nouveau professeur, de son côté, alors que tout lui conseillait l'inattention et le calme, a fait de quelques rires d'écoliers une très grosse affaire, et le voilà au plus mal avec les étudiants.

A ce propos, signalons à Montauban la naissance d'un nouveau journal, *l'Etudiant*, destiné à servir de lien entre les élèves présents et anciens de la Faculté.

Si des Eglises nationales nous passons aux Eglises libres, nous trouvons, là aussi, une feuille ecclésiastique nouvelle, synthèse (style hégélien) de deux journaux qui ne formaient antithèse que par leur situation géographique à l'est et à l'ouest : je veux dire la *Cévenole* et le *Témoin de la vérité*. Ils nous ont annoncé leur mariage le 31 décembre sous un nouveau nom, *l'Eclaireur*, et avec un nouveau rédacteur, M. Ernest Barnaud, pasteur à Mazamet. Son talent, sa compétence, son zèle pour la cause des Eglises libres, son nom bien connu, le caractère de ses collaborateurs, recommandent le journal et promettent du succès. Il paraîtra deux fois par mois et sera d'une façon toute spéciale consacré aux Eglises libres de France, tandis que le journal de ce nom, *l'Eglise libre*, bien qu'ami de nos Eglises et servant leur cause, combat pour l'affranchissement des Eglises en général et pour tout le parti évangélique de notre pays.

« Lorsqu'un des membres est honoré, dit l'apôtre, tous les autres en ont de la joie. » L'Union se réjouit ainsi de la distinction récente accordée à M. de Pressensé, qui a été, le 11 janvier, élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. C'est la première fois, paraît-il, qu'un pasteur entre à l'Institut. « Nous nous consolons, dit à ce propos l'*Eglise libre*, qu'on ait attendu si longtemps, puisqu'on commence si bien. » Dans la séance du 18 janvier, M. Jules Simon a introduit le nouvel élu, qui a été invité à prendre place parmi ses collègues.

Une jolie fête d'Eglise a été célébrée à Lyon le dimanche 5 janvier. La communauté évangélique libre et divers amis étaient convoqués pour la lecture du rapport sur l'exercice 1889, et M. Léopold Monod, le pasteur, présidait la séance. Aussitôt après la lecture, et sans que ce digne pasteur s'y attendît le moins du monde, un chaleureux discours, exprimant la reconnaissance et l'affection de l'Eglise, lui fut adressé par un ancien, à l'occasion du vingtième anniversaire de son ministère à Lyon. Ensuite, lecture d'une belle poésie de circonstance envoyée par M. le pasteur Edouard Monod, et remise d'un écrin renfermant des couverts en argent, ainsi que

d'un bronze de Jeanne d'Arc, par Chapu. On se représente l'agréable surprise et l'émotion du pasteur. C'est avec plaisir que nous mentionnons cet élan généreux d'une Eglise et ce témoignage d'attachement à un conducteur fidèle et apprécié. Tant de fois on est attristé par l'exemple du contraire! Ajoutons que la présence de pasteurs et de frères de diverses Eglises donnait à cette soirée un vrai caractère d'alliance évangélique.

Mais nos Eglises ont payé aussi leur tribut à la mortalité croissante. M. Leuzinger, membre et ancien honoraire de l'Eglise Taitbout, a été rappelé à Dieu le 8 janvier, à l'âge de soixante-quinze ans. Chef du service de la comptabilité générale des chemins de fer de l'Est, il s'y était distingué par sa grande droiture et par sa fermeté, qui était loin d'exclure la bienveillance. Il avait employé ses premières économies à faire construire près de Paris, à Noisy-le-sec, une chapelle où le culte fut célébré régulièrement plusieurs années et qui fut détruite par la guerre. M. Leuzinger présida souvent ces services lui-même, et fut aussi, parmi les chrétiens de Paris, un des premiers à prêter son concours dévoué à l'œuvre de M. Mac All. Dieu veuille susciter bientôt, dans les rangs de notre jeunesse et parmi les multitudes du monde, des remplaçants pour les serviteurs disparus!

Je vous signalais tout à l'heure la naissance de feuilles nouvelles. En voici une qui s'éteint, hors des Eglises, il est vrai, leur auxiliaire cependant. La *Critique philosophique* cesse de paraître, après une existence de dix-sept ans. On pouvait différer d'opinions philosophiques d'avec l'éminent directeur, M. Ch. Renouvier, zélé disciple de Kant, et qui avait même étendu les conséquences et reculé les limites de ce système. Mais il était impossible de ne pas apprécier la dignité de son attitude et la hauteur de ses vues; et l'on n'oubliera pas ses efforts pour rattacher au protestantisme, par un lien positif, tous ceux qui, dégoûtés des superstitions romaines, demeurent, eux et leur famille, sans abri spirituel, ou plutôt donnent des gages et des forces au catholicisme en y laissant élever leurs enfants. Nous ne pouvons que déplorer la disparition d'un allié si respectable et si désintéressé, qui, à une certaine époque, comptait même par son supplément, *la Critique religieuse*, parmi nos journaux protestants.

Terminons par un regard rapide vers le monde politique. Il a ses jours de tempête, comme l'Océan sur nos côtes. La nouvelle Chambre des députés, si sage et de si bonne tenue jusqu'ici, a traversé naguère un de ces orages, grâce au petit clan boulangiste, qui, jaloux de se rappeler au public et de discréditer le régime parlementaire, avait voulu empêcher M. Joffrin de parler et suscité un tumulte épouvantable. Ces messieurs, estimant l'élection de M. Joffrin irrégulière, s'étaient insurgés contre la majorité de la Chambre, avaient résisté au président et refusé, sur son injonction, de quitter la salle. Ce sont les dernières convulsions d'un parti aux abois. Mais il appartient à nos législateurs de faire respecter leur assemblée ; on annonce donc, et nous en souhaitons le succès, un projet d'accentuer la sévérité du règlement, de semblables révoltes devant être punies, à l'avenir, par l'expulsion du député pendant toute la session, avec privation de traitement.

Mais faut-il aussi parler de tempêtes sociales et d'agitations infiniment plus graves, car il ne suffirait pas d'un règlement pour les apaiser? Est-ce que l'odieux mouvement antisémitique parviendrait aussi dans notre France, qu'on croyait devenue si égalitaire et si tolérante? M. Drumont aurait-il fait des disciples? Voici que dans les environs de la capitale, à Neuilly, une véritable émeute s'est déclarée contre les Juifs; on a vu des jeunes gens de la haute société, en compagnie de

boulangistes et de gens connus pour leur zèle clérical, donner tous les signes d'une rage fanatique; on les a entendus pousser des cris furibonds et demander qu'on « chauffe les pieds des Juifs! » Et, ce qu'il y a de plus triste, ces vociférations paraissaient trouver parmi le peuple une certaine faveur. On se sent inquiet, humilié par de pareils retours en arrière; on constate que la Saint-Barthélemy était possible, et qu'elle a pu, comme on l'assure, être approuvée, ainsi que la révocation de l'Edit de Nantes, par la masse de la nation.

Les temps sont changés, cependant, et nous espérons bien que la croisade antisémitique ne dépassera pas Neuilly et ne donnera lieu qu'à cette manifestation isolée. Mais s'il en est ainsi, les évêques catholiques ne seront pour rien dans cet apaisement. Eux, si prompts à intervenir dans des questions de toute nature, n'ont pas encore trouvé l'occasion de flétrir une campagne dont un de leurs fervents amis a pris l'initiative en France, et qui se continue à l'instigation des plus purs défenseurs du trône et de l'autel.

CH. LUIGI.

---

## Italie méridionale.

*Padre Agostino à Naples. — Un mouvement littéraire compromis. — Le prince Amédée.*

Après de nombreuses villes italiennes, grandes et petites, Naples a été honorée de la visite et des prédications du père Agostino di Montefeltro. « Honorée » est le mot, car ne l'a pas qui veut, ce lion du jour de l'Eglise. Il se fait solliciter et prier; on dit que de Naples les efforts pour le posséder ont été un peu mous; certains orateurs redoutaient la comparaison, car d'étoile de première grandeur on passe vite au second rang. Puis les ordres monastiques se font une guerre acharnée avec leurs orateurs; c'est pour eux affaire de gloire et de finance; nul ne tient à voir diminuer son rayon d'influence et de quête, ce qui se chiffrerait à la fin de l'année par une perte sèche. Chaque orateur a ordinairement son œuvre en poche à lancer, à recommander en son nom personnel ou en celui de son ordre. On tient donc le plus possible à conserver ses positions. Enfin, en ces temps où les affaires vont mal, il déplaît aux archevêques de voir l'argent quitter leur diocèse.

Cependant, Agostino di Montefeltro est venu. De Rome, au printemps dernier, un éditeur entreprenant avait inondé Naples de ses discours et de ses biographies; car il en a deux, l'une un peu plus, l'autre un peu moins romanesque; la première avec duel à l'américaine, la seconde, vierge de sang humain. C'est affaire de goût, bien imprudent qui se prononcerait. L'arrivée de l'orateur fut annoncée avec soin; on s'en fut à la gare pour le recevoir; mais en homme modeste, il changea son heure, arriva sans bruit comme vous et moi, en quoi il eut très raison. Ses devoirs rendus au cardinal-archevêque, il descendit au couvent de San-Severino, fit un tour de ville, se déclara enchanté des rues, du ciel et des gens, puis monta en chaire.

Les Napolitains ont une très haute idée d'eux-mêmes; ceux qui les connaissent bien, assurent qu'ils en ont le droit. C'est ainsi qu'ils se sont laissé télégraphier de Paris, qu'Edison n'était venu en Europe que pour voir Naples. Paris et son exposition ne le retiendraient qu'un jour, car la vie, sans avoir vu le golfe bleu, n'a eu, jusqu'à ce jour, aucun charme pour lui. Or, on l'attend encore, néanmoins on est sûr qu'il est venu, sans cela, impossible de retourner en Amérique. Donc, on attendait la figure que ferait Padre Agostino une fois qu'il serait en face des « habitants les plus distingués de la plus belle ville du monde. » On a découvert de visibles traces d'émotion sur son visage, comme chez Cicéron apparaissant sur les rostres. Il lui a fallu « trois jours pour être maître de son auditoire; » on a trouvé que c'était peu et qu'à cause de cela, Agostino est un grand orateur. Cela est vrai, seulement nous irons un peu plus loin

dans l'éloge que ne vont les Napolitains; nous tenons le père de Montefeltro pour un maître homme, absolument sûr de lui, de son sujet et de son auditoire. On ne lui résiste pas, il vous empoigne et ne vous lâche plus; parfois il vous inonde, vous submerge d'adjectifs, de qualificatifs en attributs ou épithètes; mais il y a là rarement du clinquant comme chez les prédicateurs italiens, chaque mot est à sa place, a son but et frappe de sa force sur le clou à enfoncer, car le but de tout ceci est de vous étourdir et de saisir le moment pour mieux cheviller dans votre esprit une pensée maîtresse.

La méthode est dangereuse, elle prête à la rhétorique. Padre Agostino la manie supérieurement bien et non sans succès. Nous croyons, en effet, que tout ne se borne pas à un résultat purement littéraire; non seulement il vous saisit, mais il est capable de vous convaincre. Il a parlé de l'athéisme, de la raison, du monde moderne, de son orgueil, de ses prétentions, de ses grandeurs et de ses petitesses. L'orateur a de la lecture; ce qu'il lit le plus, ce sont les Français, on le sent partout; il doit connaître MM. E. Naville, Ch. Secrétan, Vinet peut-être, mais c'est surtout Lacordaire, Gratry, J. Simon et les philosophes spiritualistes qu'il fréquente. Ce qu'il prend à la France, il l'applique fort bien aux circonstances de l'Italie : il connaît son monde et sait ce qu'il faut lui dire. Sans doute les beaux messieurs et les belles dames qui ont été sa cour à Naples, n'ont vu en lui que le passe-temps de l'arrière-automne, avant l'ouverture des théâtres et le commencement du carnaval, mais nous croyons qu'il n'en est pas de même d'une quantité de personnes réfléchies et intelligentes de la bonne bourgeoisie napolitaine et de la jeunesse cultivée. A ceux-là le père a dû dire quelque chose et quelque chose de bon. Cependant, la chose essentielle n'a pas été dite : nous entendons par là que la conscience n'a pas été remuée, la repentance excitée, le besoin d'un Sauveur, d'un pardon n'a pas été inspiré. Le cœur a été ébranlé par de pathétiques descriptions, l'imagination enflammée par de puissants mouvements oratoires, l'esprit a été toujours charmé, mais qui a été humblement conduit à la croix ?

Comme doctrine, Padre Agostino, sous des allures libérales, — miel pour les mouches, — est un pur catholique. Il a construit devant les Napolitains un splendide piédestal de marbre et de granit, puis il y a posé la vierge Marie, reine du ciel et de la terre; c'est à quoi il voulait et devait en venir, le pape ayant béni son œuvre. Le Dr Joseph Drammer a traduit en allemand une série de discours d'Agostino; en choisissant, il a pu les intituler *Jésus-Christ et la vie chrétienne* (Mayence 1889, chez Kirchheim), mais le père Philibert Seeböck a complété l'ouvrage en le faisant suivre de vingt-cinq discours où les dogmes strictement catholiques couronnent le tout. (Inspruck 1889). Telle nous paraît être l'œuvre d'Agostino di Montefeltro : attirer la foule par l'éloquence et les apparences du libéralisme pour lui faire accepter les pires dogmes catholiques. Comme le père ne donne rien, qu'il renie tous les discours qu'on put lie sous son nom, qu'il interdit la sténographie quand il prêche, il se rend aussi insaisissable qu'irréfutable.

Il y a un an, j'ai parlé ici d'une intéressante tentative littéraire dont le but était de débarrasser l'Italie des mauvais romans français et d'encourager les jeunes écrivains à étudier et à raconter l'Italie aux Italiens. Dès lors, on s'est mis à l'œuvre. Mathilde Serao, une Napolitaine de race, a bravement donné l'exemple; on peut être fier d'un chef pareil : une mère qui travaille aux côtés de son mari pour élever sa famille. Nous voilà bien loin de George Sand; il en est peu qui le regretteront. Son dernier ouvrage est *le Pays de Cocagne*, admirable encyclopédie napolitaine dont le *lotto* national est le prétexte. Quand l'ouvrage aura reçu sa forme définitive, nous en reparlerons; il en vaut la peine, car on y sent une

vigoureuse protestation de la conscience contre de vieilles hontes élevées à la hauteur de mœurs reçues ; puis il est écrit avec le cœur d'une femme qui a vu la souffrance et en a pleuré.

Tout autre est le livre de M. Arbib, député au Parlement, intitulé *Chaînes*. Quel vilain ouvrage ! Quel vulgaire et plat matérialisme ! On se propose de donner aux familles une lecture saine et nationale et l'on écrit des choses pareilles, annonçant soigneusement à l'avance que « la mère en permettra la lecture à sa fille ! » Si cela continue, ce généreux mouvement littéraire est perdu ; autant revenir à la France : on y a au moins de l'esprit. Mais il y a plus, ce livre de M. Arbib est une mauvaise action contre l'Italie. Le héros en est un sénateur du royaume, menant la plus scandaleuse vieillesse ; chaque fois qu'on a bien étalé une de ces hontes, on rappelle avec soin au lecteur qu'on a affaire à un « sénateur du royaume d'Italie, » ce qui n'empêche pas l'auteur de se donner pour un énergique soutien du trône et même de l'autel, puisqu'il est de la rédaction du journal de l'archevêché de Naples. Le fils de ce triste sénateur est capitaine de cavalerie ; le romancier en a fait le dernier des lâches, une vraie poule mouillée, incapable de lutter contre une tentation et à chaque chute, revient le refrain : « Capitaine de cavalerie ! » Et c'est ainsi qu'on veut populariser les jeunes institutions italiennes, et qu'on célèbre cette vaillante armée qui doit reprendre dans le monde le rôle des vieilles légions romaines ! Quant au mot de la fin, il est : « Des chaînes, c'est-à-dire des passions, nous en aurons toujours, arrangeons-nous seulement à les porter gaîment, et à ce qu'il ne nous en cuise pas trop. » Quelle morale pour la jeunesse et la famille à qui l'on veut donner une littérature nationale ! Platon même s'en indignerait, car il a enseigné que nul ne sera digne de parler aux hommes s'il n'a secoué les honteuses chaînes qui le tiennent lié dans la caverne des bassesses humaines. S'il se trouvait en Italie un homme qui eût la probité littéraire et morale d'un Manzoni unie à la chevaleresque décision d'un Garibaldi, l'auteur de *Chaînes* recevrait sûrement une verte correction pour avoir pareillement insulté son pays. Espérons qu'un critique honnête saura le lui faire sentir.

Nourri de cérémonies, de musique et de rhétorique à l'église, de mauvais romans dans ses journaux, ce peuple a perdu son orientation morale, mais il lui reste du cœur et du patriotisme. Il aime ardemment son roi et la famille royale. On l'a vu à la mort foudroyante du duc d'Aoste ; le deuil a été unanime et profond ; on a versé de vraies larmes que mérite du reste cette trop courte et mélancolique vie, sur laquelle l'étoile de l'Italie n'a jeté que de pâles rayons. Essayons d'en redire le côté moral et religieux.

Amédée de Savoie a été un preux chevalier, en notre siècle où les caractères se tiennent dans une moyenne modeste de bravoure et de probité. Il lui a manqué une grande scène pour donner toute sa mesure ; son court passage sur le trône d'Espagne avait néanmoins révélé en lui, sinon un génie politique, du moins un honnête homme, ce qui a aussi sa valeur. L'orgueil castillan était incapable de comprendre ce roi constitutionnel, démocratique, soucieux des plus minimes intérêts populaires, sans faste, sans morgue ni hauteur, bon, simple et bienveillant. Son entrée à Madrid, digne d'un fils de Savoie, d'une crânerie inattendue, avait fait grand effet. Les troupes l'escortaient ; aux portes de la ville, il commanda : « Halte ! dans une demi-heure vous me rejoindrez, » et il entra dans sa capitale. Noble, élégant et sans pose, ce roi sans escorte, seul au milieu de la foule, fit un effet superbe. Ce qui rompit le charme, ce fut le côté bourgeois et savoyard de son règne : cette vie de famille honnête et pure, cet amour conjugal sans nuage, ces enfants élevés comme tous les enfants, instruits, rompus à tous les exercices du corps et de l'es-

prit, on trouva cela sans prestige ; les factions firent le reste. Amédée crut devoir partir, non parce que la couronne de Charles-Quint était trop lourde pour sa tête, mais parce qu'il se croyait devenu un obstacle au bonheur de cette Espagne dont il avait rêvé la régénération et la gloire.

Dès lors, il vécut dans une demi-retraite studieuse et occupée. La mort de sa femme, épousée par amour, malgré l'étiquette des cours, fut un coup terrible pour le pauvre prince. Il avait toujours été respectueux de la religion ; dès lors, il devint pieux. Il aimait à aller prier chaque jour dans la chambre de sa femme ; il continua de le faire après son mariage avec la princesse Letizia Bonaparte. L'année dernière, peu après sa noce, il vint à Caserta et à Naples, où l'accueil fut chaleureux comme toujours, mais aussi respectueux, ce qui n'est pas toujours le cas.

On se souvenait qu'en 1884, il avait supplié le roi de lui permettre d'être avec lui au chevet des cholériques. Le souvenir de ces deux frères affrontant la mort, confiant en l'étoile de l'Italie, — et en Dieu aussi, espérons-le, bien qu'on ne le dise pas, — ne se perdra jamais à Naples. Ce peuple a du cœur, c'est par là qu'on le gagne. La maison de Savoie le sait et s'en souvient.

FR. TISSOT.

---

## Etats-Unis.

*Un peu plus sourd ! — Un optimiste. — La théologie d'un évêque méthodiste. — A propos de la « future probation. » — Confusion doctrinale. — Alliance évangélique pratique. — Toujours la question nègre. — Jefferson Davis. — Une scission fâcheuse. — Révélations relatives aux mormons.*

Le Dr Cuyler, le pasteur bien connu de Brooklyn, faisait l'été dernier son tour d'Angleterre. Il est un vieil ami de Spurgeon.

— Comment cela va-t-il, frère Cuyler ? lui dit celui-ci à leur première entrevue.

— Eh bien, je suis un peu plus sourd que la dernière fois.

— Plus sourd ? Oh ! alors, frère, consolez-vous de cette infirmité par la pensée qu'il y a dans ce monde bien peu de choses qui valent la peine d'être entendues[1].

Cette boutade pessimiste du célèbre prédicateur baptiste serait bien propre à décourager un pauvre chroniqueur, car s'il y a peu de choses qui vaillent la peine d'être entendues, il y en a aussi peu qui méritent d'être écrites et d'être lues. Voyons, un peu plus d'optimisme ! Ou bien, lâchons la plume et entrons à la Trappe.

Non vraiment, frère Spurgeon, il y a encore, grâces à Dieu, bien des choses qui gagnent à être racontées, écrites et lues. Ecoutez donc cet optimiste de l'autre côté de l'Atlantique. C'est le Dr Mac-Cosh, le vénérable ex-président de l'Université de Princeton, un Ecossais américanisé. Entendez, il n'est pas de ceux qui voient tout en noir. Sans aller aussi loin que le professeur Briggs, de New-York, en fait de doctrines avancées, il se réjouit de voir bientôt la confession de foi presbytérienne revisée. Le Dr Mac-Cosh espère qu'une fois cette revision accomplie, les presbytériens seront moins isolés. Il entrevoit même comme possible une sorte de confédération entre les diverses dénominations du protestantisme, confédération qui permettrait de travailler davantage tout en évitant la fâcheuse dispersion de forces qui règne actuellement en tant de localités ; les diverses Eglises, au lieu de se faire une concurrence ruineuse, s'entendraient pour mieux délimiter leur champ de travail. Est-ce là une utopie ? L'avenir le montrera.

L'Eglise méthodiste ne passe pas d'ordinaire pour favoriser beaucoup les études scientifiques, occupée qu'elle est, pense-t-on, de faire éclore partout des réveils religieux. Voici pourtant un théologien méthodiste qui vient de livrer au public les deux premiers volumes d'un grand travail sur toutes les

[1] Nous apprenons au dernier moment que le Dr Cuyler vient de donner sa démission en raison de son âge et de ses infirmités croissantes.

questions qu'embrasse ce qu'on appelle la théologie systématique. Cette œuvre ne comprendra pas moins de onze volumes; c'est beaucoup pour un auteur américain, beaucoup aussi pour le public américain qui ne mord guère aux ouvrages de longue haleine. L'évêque Foster, de l'Eglise méthodiste épiscopale, a modestement intitulé son ouvrage : *Etudes de théologie.*

Ce qu'il y a de remarquable, c'est la largeur d'idées dont il fait preuve, et cette largeur est unie à une science de bon aloi; l'auteur n'est évidemment pas le premier venu. On sera surpris de voir un évêque méthodiste parler avec autant de hardiesse; ce n'est pas en lui qu'on trouvera un servile adepte des doctrines traditionnelles. Ecoutez par exemple ceci : « La révélation ne peut être exaltée aux dépens de la raison, puisque c'est cette dernière qui lui procure son ascendant. La révélation ne nous est pas donnée pour nous dispenser de l'usage de nos facultés intellectuelles, ou pour contredire celles-ci et annuler leur verdict; sa mission est de leur venir en aide en leur fournissant de nouveaux faits à s'approprier. Elle vient donc ajouter, à ce que nous connaissons déjà, beaucoup de choses que nous ne pouvons connaître que par son moyen, mais elle ne peut ni ne doit contredire rien de ce que nous connaissons déjà.... Nous avons assez de preuves de l'inspiration de la Bible, mais, s'imaginer que chaque mot de la Bible est inspiré serait le comble de l'absurde. Mais ceci n'empêche en rien aucun mot d'être vrai; les parties inspirées de la Bible peuvent être aussi vraies que les parties non inspirées.... Un fait important subsiste, c'est que la Bible est vraie, soit comme tout, soit dans chacune de ses parties. L'erreur est la seule chose qui puisse lui causer du dommage. Voilà un principe essentiel entre tous. Vraie comme elle est, il n'est pas nécessaire que la Bible soit inspirée dans toutes ses parties, à moins qu'il ne soit bien démontré que telle partie nous est donnée comme inspirée ou au moins implique l'inspiration. Mais ce fait est impossible à prouver, et d'ailleurs il n'est pas très important qu'il le soit; par contre, il importe fort à la cause de la vérité que la distinction dont nous parlons soit faite. »

Les questions de doctrine occupent toujours beaucoup l'opinion publique et la passionnent même. Plus d'un, dans la foule, n'y voit que du feu et prétend pourtant avoir son opinion sur les questions pendantes. Les journaux politiques contribuent pour une bonne part à augmenter la confusion, car leurs *reporters* qui sont souvent des profanes en fait de théologie, embrouillent singulièrement les questions; ils induisent le gros public en erreur au lieu de l'éclairer. Outre la grande controverse au sujet de la confession de foi presbytérienne, il y a la question de la « future probation » qui revient toujours sur le tapis sous une forme ou l'autre, et trouble ces pauvres Eglises congrégationalistes et leur célèbre Comité missionnaire, l'*American Board*. Voilà plusieurs années que les savants d'Andover ont levé ce lièvre qui s'est trouvé être un renard à la queue enflammée, toujours prêt à incendier de florissantes moissons. Nous ne voulons pas revenir sur le fond déjà connu de la question; bornons-nous à signaler le dernier incident. Un jeune candidat missionnaire du nom de Covel, ayant été examiné par l'*American Board*, celui-ci a découvert qu'il était atteint de la redoutable hérésie, légèrement, il est vrai, mais enfin il en tient. Le jeune Covel a des doutes sur la doctrine de la « future probation; » il incline à l'admettre, mais se montre pourtant encore hésitant. Sur ce, le Comité a ajourné son admission. Le D[r] Storrs, pasteur à Brooklyn et président de l'*American Board*, tout en étant fortement opposé à la « future probation, » aurait cependant été d'avis d'accepter le candidat; il a écrit récemment une longue lettre pour engager les deux partis en présence à rentrer dans les voies de la conciliation.

L'autre jour a eu lieu à Plymouth Church, l'Eglise de Brooklyn dont l'illustre H. Ward Beecher était le pasteur, l'installation de son successeur, le Dr Lyman Abbott, et du pasteur auxiliaire le rév. Bliss. Ces deux pasteurs ont dû à cette occasion faire leur profession de foi devant une commission de *clergymen* chargés de les installer ; dans cette Commission figuraient des pasteurs de plusieurs dénominations, mais ces derniers assistaient à la séance à titre consultatif. Les vues doctrinales des récipiendiaires ont été trouvées passablement « avancées, » ce qui se comprend quand on sait que le Dr Lyman Abbott se fait gloire d'être l'élève de Beecher qui a souvent employé sa verve à combattre l'orthodoxie. Et pourtant aucun de ces deux messieurs ne veut se rattacher aux unitaires, avec lesquels ils pourraient avoir de l'affinité sur quelques points. Vous comprenez que toutes ces divergences dogmatiques sont bien faites pour désorienter le pauvre bourgeois qui n'y voit goutte. Si malgré cela, le règne de Dieu s'avance et les indifférents se convertissent, c'est qu'il y a dans l'Evangile une puissance merveilleuse qui triomphe de toutes les fautes et de toutes les erreurs humaines.

Il y a eu pendant le mois de janvier de nombreuses conversions dans la vieille Eglise méthodiste de John Street à New-York. Comme l'année dernière, le pasteur de cette Eglise a eu l'ingénieuse idée de faire une « mission » de cinq semaines. Ce qu'il y a d'ingénieux dans cette idée, c'est qu'il a fait prêcher chaque jour (sauf le dimanche qu'il réservait pour lui) un pasteur d'une dénomination différente : épiscopaux, baptistes, congrégationalistes, ont défilé tour à tour dans cette chaire et ont visé spécialement les hommes d'affaires. Le Dr Lyman Abbott, dont nous parlons plus haut a été aussi du nombre de ces prédicateurs. Une œuvre de ce genre honore également l'initiateur et ses collaborateurs bénévoles ; voilà de l'Alliance évangélique pratique et bien entendue.

La question nègre reste à l'ordre du jour : une proposition présentée au Sénat tend à fonder une grande colonie de noirs des Etats du sud, dans le Haut Congo. On prétend que le roi Léopold et certains hommes d'affaires seraient favorables à ce plan qui aurait entre autres pour résultat de civiliser les sauvages Congolais, en introduisant parmi eux les idées et les industries américaines. Il est peu probable cependant que ce projet sorte de la phase nébuleuse dans laquelle il est encore. En effet, les nègres ne sont pas doués de façon à exercer une influence bien puissante sur leur entourage. Il serait à craindre, qu'une fois transplantés en Afrique, ils ne perdissent beaucoup et fussent de peu de secours pour la civilisation des Congolais.

Selon toute probabilité, la race nègre et la race blanche devront encore longtemps se supporter mutuellement aux Etats-Unis, la seconde montrant sa supériorité sur la première par un amour et un support infatigables. L'action religieuse, unie à une saine éducation, fera beaucoup pour élever des pauvres noirs que vilipendent sans cesse les hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Ainsi que l'a fait remarquer dernièrement au Sénat de Washington, M. Ingalls, sénateur du Kansas, un seul mot résume toute la solution du problème nègre, c'est le mot de *justice*. Il faut que la race blanche se dise bien qu'elle doit à la race nègre l'égalité des droits, ni plus ni moins. C'est justement ce qui fait jeter les hauts cris dans le sud et parfois même dans le nord.

Croirait-on que le romancier Georges Cable a été récemment insulté par plusieurs journaux sudistes pour avoir accepté, lors de son passage à Nashville (Tennessee), l'hospitalité d'un citoyen nègre : on l'a traité de renégat et de traître.

Ce romancier est un homme de grand talent dont la veine est de faire des descriptions attachantes de la vie créole dans la Louisiane. Depuis quelques années, il s'est fixé dans le nord, à Boston ; il y dirige d'une

façon remarquable une classe biblique hebdomadaire qui ne compte pas moins de trois mille auditeurs. Avec cela, il continue à écrire des romans, devant pourvoir à l'entretien de sa mère qui est veuve et de ses jeunes sœurs ; lui-même est âgé de quarante-trois ans et promet de fournir encore une heureuse et utile carrière.

Un homme, dont le nom n'était plus guère qu'un souvenir, mais qui, à un moment donné, a exercé une influence considérable pour le mal de son pays, a été enseveli en grande pompe, le 11 décembre dernier, à la Nouvelle-Orléans : Jefferson Davis s'est éteint à un âge avancé, encore entouré de la vénération de la plupart de ses compatriotes du sud ; on lui a rendu les honneurs militaires, et un évêque de l'Eglise protestante épiscopale a prononcé son oraison funèbre; plusieurs gouverneurs des Etats du sud tenaient les cordons du poêle. Il a disparu comme l'un des derniers survivants de ceux qui ont joué un rôle prééminent dans ce lamentable drame de la guerre sécessioniste qu'il avait été des premiers à fomenter. Caractère hautain et absolu, fait pour dominer, il n'avait rien de bien attachant; s'il est resté jusqu'au bout populaire dans le sud, c'est qu'il personnifiait la cause perdue. D'autre part, on peut admirer la générosité de ces *fédéraux* qu'il méprisait si fort, et qu'il aurait voulu exterminer alors qu'il croyait encore au succès de ses armes. C'est à eux qu'il a dû de pouvoir mourir tranquille après une paisible vieillesse. Ce sont eux qui, au moment où le feu des passions allumé par la guerre civile n'était pas encore éteint, ont accordé vie sauve au chef des rebelles confédérés. Jefferson Davis s'était laissé allé, il y a deux ou trois ans, à prêter son nom à une campagne contre la *prohibition*, fâcheuse pensée de sa part. On peut donc dire qu'il disparait sans avoir fait aucun bien à sa patrie. Il a violemment soutenu l'esclavage et a préféré un regain de popularité bien mal gagnée plutôt que de combattre l'alcoolisme, un autre fléau de son pays. Triste vie, triste fin !

Nous venons de parler de *prohibition*. En novembre dernier, la grande Union des femmes pour la tempérance (*Women's Christian Temperance Union*) dont la présidente est miss Frances Willard, s'est réunie à Chicago. Cette Conférence a groupé 500 déléguées, toutes enthousiastes pour la grande cause qu'elles ont entrepris de soutenir contre vents et marées. Cette fois-ci, il s'est produit une petite scission dont on ne peut encore prévoir les conséquences. Des dames de l'Iowa, mécontentes de la marche que suit l'Union dans sa ligne politique et désireuses de travailler à l'œuvre de la tempérance sans s'inféoder à un parti politique, surtout à un parti aussi exclusif et absolu que celui de la *prohibition* (ou tiers-parti), se sont séparées ouvertement de l'Union lors de cette Conférence de Chicago et ont depuis cherché à fonder une ligue nouvelle. Cette démarche se comprend et s'excuse aisément, mais il est fâcheux qu'en présence de l'ennemi commun doué, comme on sait, de si puissantes ressources, on n'ait pas pu réaliser jusqu'au bout l'une des devises nationales : *Viribus unitis.*

Les mormons ont de nouveau fait parler d'eux au mois de novembre dernier. A propos de la demande de quelques mormons, désireux de devenir citoyens américains en vue des élections municipales qui doivent avoir lieu ce mois-ci, une enquête a été faite et a abouti à des découvertes qui ont fait courir un frisson d'horreur d'un bout à l'autre des Etats-Unis. On avait bien soupçonné vaguement les faits qui sont venus au jour, mais on n'avait aucune certitude. D'après les dépositions de témoins dignes de foi, il existe à Salt-Lake-city un sanctuaire secret appelé *Endowment House*, où tous les mormons, à peu d'exceptions près, passent au moment de leur mariage pour prêter un serment solen-

nel et terrible de fidélité. Chaque mormon jure de venger les deux prophètes Joseph et Hiram Smith et de ne jamais révéler aucun des secrets de l'Eglise des saints des derniers jours. L'apostasie et le parjure sont punis de mort; le coupable doit être égorgé, on lui arrache la langue, le cœur et les entrailles. Si les nouveaux époux mormons n'ont pas pu prononcer le serment dans le lieu voulu au moment même de leur mariage, ils doivent le faire tôt après pour que le susdit mariage soit valide pour l'éternité. Comme signes extérieurs propres à frapper l'imagination, on oint le bras droit, et chaque mormon doit porter un vêtement de dessous sur lequel, à la place du cœur, sont peints des emblèmes qui lui rappellent constamment son terrible serment.

Le président des mormons, Wilford Woodruff, en présence de l'émotion causée par ces faits, a essayé de les expliquer à sa manière, mais son apologie est des plus embarrassées.

Il est vraiment surprenant que toutes ces choses n'aient pas été révélées plus tôt, d'autant plus qu'il paraît avéré que du temps de Brigham Young les pénalités ont été appliquées plusieurs fois. Ce n'est pas étonnant, car il était maître chez lui, puisque les « Gentils » étaient alors peu nombreux dans l'Utah.

On comprend difficilement après cela qu'il y ait des gens sérieux disposés à admirer les mormons. C'est pourtant le cas d'un M. J. Miller, qui a dernièrement parcouru le Far-West. Il a vu le grand temple mormon qui, commencé en 1853, n'est pas encore achevé et a déjà coûté 25 millions de francs recueillis au moyen des dîmes; il a vu la sobriété, l'activité et l'honnêteté de plusieurs mormons, et dit dans la candeur de son âme :

« Je ne connais aucun chrétien, riche ou pauvre, qui consente à jeûner un jour par mois afin de consacrer la nourriture de ce jour aux pauvres. Et pourtant tout mormon fait cela de bon cœur et sans se lasser. Je ne connais aucun chrétien, — bien que je connaisse des juifs qui sont dans ce cas, — qui consacre le dixième de son revenu à son Eglise. Et cependant chaque mormon le fait journellement. Je pourrais continuer ainsi pendant une bonne demi-page.... »

Non, cher monsieur, arrêtez le flot de votre lyrisme *philo*-mormon. Vous jugez mal les chrétiens et trop favorablement les mormons. Vous nous citez leurs articles de foi, mais il faudrait ajouter qu'ils agissent en conséquence. Ils prétendent obéir aux magistrats et se soumettre aux lois, et pourtant ils ont juré dans l'*Endowment House* une haine à mort contre le gouvernement légal de leur patrie. Quel peuple ! X.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

ETRENNES RELIGIEUSES. Quarante et unième année. — Genève, Carey 1890.

On sait quel est le but poursuivi par la « réunion de pasteurs évangéliques de l'Eglise de Genève » qui édite les *Etrennes religieuses*. Ils veulent fournir aux familles, aux familles chrétiennes en particulier, quelques lectures intéressantes, sur des sujets variés et sur des tons divers, pour les soirées inoccupées. Et voici la quarante et unième année, comme nous l'apprend le sous-titre, qu'ils cherchent à atteindre ce but et que les lecteurs viennent les encourager.

Comme tout ouvrage de ce genre, dû à la collaboration d'auteurs différents écrivant des articles très divers, celui-ci contient du meilleur et... je ne dirai pas du pire, ce serait contre mes idées, mais du plus ordinaire. Parmi les chapitres qui nous ont le plus frappé, je mentionnerai d'abord, sans d'ailleurs prétendre épuiser la liste de ce que le livre renferme de bon, la ravissante fantaisie de M. le pasteur John Peter, bien connu de tous nos lecteurs et des amis de la littérature honnête : « Le drame de Sainte-Marguerite. » Puis, dans un tout autre genre : « Les notes d'un pasteur de campagne, » par M. Louis

Dufour, extraits intéressants du registre des actes ecclésiastiques de Charles Perrot, qui fut pasteur de Moëns, Genthod, Magny et Malagny de 1564 à 1566. Citons encore une belle poésie de M. Charles Fuster, « Chrétien aux lions ; » une biographie de Zellweger, le banquier appenzellois mort en 1871 ; une étude sur « Les tombeaux des premiers chrétiens à Rome, » par feu J. Gaberel. N'oublions pas d'attirer l'attention des lecteurs sur une ou deux des chroniques ecclésiastiques.... Et laissons croire aux collaborateurs des *Etrennes* que nous ne venons pas de citer, que c'est par oubli ou pour ne pas prolonger la liste.

Ce n'est pas pourtant que nous n'eussions ici ou là quelque critique à faire. Bornons-nous aux questions de détail. Où M. le pasteur Fr. Delétra a-t-il vu dans les évangiles que Jésus « n'éleva jamais la voix » (p. 10), lorsqu'il s'adressa aux foules et que, s'il fut entendu d'elles toutes, ce fut en partie par une sorte de miracle ? Est-il bien certain, comme l'affirme M. Vernes-Prescott, que lord Shaftesbury ait jamais dit « qu'il n'était pas bon parce qu'il était religieux, mais religieux parce qu'il était bon » (p. 43), et, quand même le mot serait authentique, comment en déduire qu'il attribuait ses succès à ses sentiments religieux » (*ibid*) ? Est-il très spirituel de prêter aux montagnards des Ormonts des cuirs tels que « asiatiques » pour sciatiques (p. 65) et « clavicoles » pour canicules (p. 66), spécialement lorsqu'on hasarde soi-même des locutions telles que « faciliter quelqu'un » (p. 74) au lieu de faciliter la tâche de quelqu'un, ou « fixer » un objet (p. 91) au lieu de le regarder fixement ? A quoi bon employer, — plusieurs rédacteurs des *Etrennes* semblent s'être donné le mot pour cela, — cette déplaisante expression de « délogement, » quand on a le choix entre mort, départ, rappel et bien d'autres ? Enfin où trouver la conciliation entre l'assertion d'un collaborateur, qui nous représente les béatitudes de Jésus comme adressées « à la foule israélite » (p. 144) et celle d'un autre, pour lequel, « ce jour-là, ce n'était pas aux multitudes qu'il parlait, mais à ses disciples » (p. 10) ? Sans doute chaque écrivain demeure responsable des idées qu'il a émises et pourrait appuyer les siennes d'arguments non sans valeur. Mais le gros des lecteurs, s'il remarque cette contradiction, restera fort interdit entre les deux termes du problème.

Mais nous sommes bien imprudent de nous attaquer, surtout à propos de si menus points, à une publication aussi vénérable et excellente que les *Etrennes*. Que voulez-vous ? C'est le propre de la jeunesse de vouloir démolir tous les autels anciens et prendre le contre-pied de ce que chacun pense. Chacun pense beaucoup de bien des *Etrennes religieuses* de Genève, et c'est à grand'raison. Voilà pourquoi nous avons essayé d'en dire un peu de mal, n'avons réussi qu'à relever des vétilles et sommes forcé d'avouer que nous sommes de l'avis de tout le monde.

R. C.

Au foyer romand. Etrennes littéraires pour 1890, publiées par *A. Imer-Cuno*. — Lausanne, Payot.

On pourrait se demander si c'est l'affaire d'une revue religieuse d'annoncer un ouvrage purement littéraire. Mais outre que le *Chrétien évangélique* estime comme Tertullien que rien d'humain ne saurait lui être étranger, le moyen pour lui de passer sous silence un volume qui a l'ambition de travailler pour Dieu en servant la patrie ? un volume, au surplus, dans lequel un article de son rédacteur en chef fait si bonne figure.

C'est la quatrième fois que M. Imer-Cuno fait appel à la bonne volonté des écrivains de la Suisse romande pour offrir à ses compatriotes un volume d'étrennes littéraires, et nous sommes heureux de constater qu'il vient d'enregistrer un quatrième succès. Il y a de tout dans ce volume, de la prose et des vers, des nouvelles et des comédies, des notices biographiques et des impressions de voyage. Une vingtaine d'auteurs différents y ont mis

la main. Et pourtant cette infinie variété n'est point du désordre. Il y a de l'unité dans ce volume, unité de but, de tendances, de mœurs littéraires, de langage. On sent qu'un même esprit anime tous ces écrivains, qu'ils sont enfants d'une même patrie et que tous, chacun à sa manière, l'aiment d'un égal amour.

Il n'en faudrait pas davantage pour faire du *Foyer romand* une publication unique en son genre, chère et précieuse à tout patriote, quand déjà elle ne se recommanderait pas aux amis des lettres par le choix judicieux des morceaux, par la grâce, l'esprit, la poésie qui s'y mélangent avec tant de charme.

AUG. GLARDON.

SŒUR VIC. Nouvelle, par Mme *S. Gagnebin*. — Vevey, Caille.

Le roman religieux que Mme Gagnebin vient de livrer au public, sous le titre un peu catholique de *Sœur Vic*, ne manque pas de défauts. Il renferme des incorrections de langage, des provincialismes nombreux, et témoigne d'une grande inexpérience dans la conduite de l'action principale, qui est souvent brusquée à force d'être rapide. Mais l'auteur y va de si bonne foi que ces défauts eux-mêmes deviennent un des charmes de l'ouvrage : l'art n'y a pas gâté la nature.

L'héroïne incarne une idée originale fort juste et que, plus que jamais, il convient de relever. Sœur Vic, abréviatif de Victoire, a eu l'occasion de se marier. Mais elle ne croit pas que la condition du mariage soit la seule ici-bas dans laquelle une femme puisse être heureuse et faire du bien. Elle cherche donc en dehors du mari à satisfaire son besoin d'aimer, qui est grand. Elle se consacre d'abord à son vieux père, médecin veuf et désenchanté ; puis, quand il meurt, elle devient la vraie sœur et comme la mère de ses deux petits frères, dont l'un a le malheur d'être bossu. C'est ce cher petit être surtout dont elle s'occupe, secondée par une vieille servante fort dévouée et comme elle célibataire. Il y a là des scènes émouvantes que bien des mères ne liront pas sans attendrissement.

En somme, le livre de Mme Gagnebin est un excellent livre, d'une lecture facile et agréable. Il est riche d'expériences personnelles et tout imprégné de l'Esprit saint ; mais on n'y rencontre jamais le verbiage religieux ni les dissertations piétistes. C'est l'Evangile en action. Espérons qu'il suscitera beaucoup de vieilles filles comme sœur Vic, que tout le monde chérit parce qu'elles ont mis sous leurs pieds tout sentiment de jalousie, d'irritation et d'égoïsme ! FRÉD. TH.

NOS PAYSANS. Nouvelles neuchâteloises, par *Ad. Ribaux*. Avec illustrations par Eug. Colomb. — Neuchâtel, Attinger.

M. Adolphe Ribaux, qui s'est exercé en des genres divers, vient de livrer à la publicité *Nos paysans*. Ce titre signifie sans doute qu'il s'agit bien spécialement des paysans du canton de Neuchâtel, ou du moins des cantons romands ; c'est une erreur ; les paysans que l'auteur nous décrit, souvent avec une grande finesse d'analyse et dans un style du cru, sont bien ceux qu'on retrouve partout, de la montagne à la plaine. C'est partout, en effet, le même attachement à la possession du sol, le même égoïsme, la même juiverie pour acquérir, accroître ou conserver ; partout le même esprit de soupçon, de jalousie et de vengeance.

M. Ribaux voit l'homme, mais non la nature, à travers des lunettes sombres ; c'est un singulier mélange de description vraiment poétique et de dissection impitoyable. Il est bien différent en cela d'Urbain Olivier, qui, par un trop grand optimisme, se laisse parfois emporter trop loin des réalités. Quoi qu'il en soit, Olivier repose l'esprit, satisfait la conscience et fait vibrer le cœur. De là sans doute cette supériorité qui conserve à ses œuvres tant de vitalité. M. Ribaux, lui, dissèque les paysans en philosophe un peu trop pessimiste. Il semble se complaire dans une sorte de fatalisme qui s'acharne de préférence aux plus nobles caractères. C'est qu'il lui manque, croyons-nous, cette foi vivante qui triomphe de tout et transforme le désert en jardin de l'Eternel ; il lui manque ces chaudes et lumineuses échappées du côté du ciel, d'où, par la piété, descendent, à la campagne comme à la ville, la vertu et le bonheur. FRÉD. TH.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ÉTUDE BIBLIQUE

### Marie, la mère de Jésus.

Voici la servante du Seigneur !
Luc I, 38.

« Près de la croix de Jésus se tenait sa mère [1]. » Arrêtons pendant quelques instants nos regards sur cette femme qui achève dans les larmes une carrière maternelle commencée dans les transports de l'allégresse. Préludons ainsi à la commémoration des grands souvenirs de la Passion du Sauveur. Désignée à notre sympathie par son immense douleur, Marie l'est aussi à notre reconnaissance par la fidélité avec laquelle elle s'est acquittée de sa mission temporaire, et sa vie nous offre un édifiant exemple d'obéissance et d'abnégation.

* * *

Jeune fille, Marie habite à Nazareth, obscure bourgade de la Galilée, « menant une humble existence dans quelque maison d'artisan [2]. » Et pourtant elle est de la race de David ; elle appartient à cette famille au passé glorieux, chêne magnifique brisé à fleur de terre, dont le pied seul reste, caché sous une mousse séculaire. Elle est fiancée à l'un de ses parents, qui, de son côté, gagne son pain à la sueur de son front, le charpentier Joseph. Bientôt ils s'uniront et poursuivront de concert leur laborieuse carrière, où, à défaut des richesses et de la gloire de ce monde, ils auront pour ressource et pour consolation la miséricordieuse fidélité du grand Dieu d'Israël, en qui ils croient de tout leur cœur et qu'ils sont résolus à servir.

La réalisation de leurs projets devait être retardée par un événement extraordinaire. Un messager céleste apparaît à Marie et lui fait cette révélation mystérieuse : « Tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand ; il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura pas de fin. » Interdite, effrayée, la fiancée de Joseph se demande ce que signifient ces paroles. Elle a peine à y croire. C'est l'impossible qu'elles dépeignent ; et à supposer que cet impossible soit réalisable, qu'est-elle, pauvre fille d'Israël, pour servir d'instrument à l'accomplissement de la grande promesse qui résume les plus chères espérances de son peuple ?... Mais tandis que ces pensées s'agitent en son esprit, son cœur lui répète la parole par laquelle l'envoyé divin l'a abordée : « Ne crains

[1] Jean XIX, 25.
[2] E. de Pressensé, *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre.*

point, Marie ! Tu as trouvé grâce devant Dieu. » L'ange lui-même réfute ses doutes par cette déclaration qui, pour une âme croyante, coupe court à toute objection : « Rien n'est impossible à Dieu. » Et le calme rentre dans son cœur ; confiante, humblement soumise, elle répond : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole. »

Piété douce et recueillie, candeur et pureté, foi naïve, ferme attente de la consolation d'Israël, tels sont les traits sous lesquels nous apparait cette vierge de Nazareth choisie de Dieu pour être la mère du Sauveur. Elle est un des plus beaux fruits de cette économie de la loi destinée à éveiller en Israël, avec l'humilité et la crainte de Jéhova, le besoin d'une communion intime et inaltérable avec lui. Mais en lui rendant ce témoignage, nous ne songeons nullement à faire d'elle un être angélique ou divin. Nous disons au contraire avec un auteur chrétien qui nous semble avoir trouvé la note juste : « Marie est bien fille de la terre, et l'humanité qu'elle représente est bien celle que nous connaissons, faible, faillible et souffrante ; mais elle la représente dans sa plus touchante humilité et dans sa foi la plus assurée. C'est dans ce cœur de vierge que la longue aspiration humaine s'épure et devient l'expression parfaite du désir du salut. Marie apparait sur le vieux tronc du judaïsme comme la fleur sur l'arbre pour annoncer la saison de maturité. Ne lui donnons donc pas d'autre auréole que ce radieux espoir qui anime ses paroles après l'annonciation, et laissons-lui ce voile de pudeur céleste dont elle s'enveloppe quand elle apprend sa haute destinée, et dont elle ne s'est jamais dépouillée[1]. »

Malgré son obscurité, elle fut choisie pour être la mère du « désiré des nations, » parce qu'il plait à la sagesse divine de se servir de ce qui est faible et sans apparence pour accomplir de grandes choses. Malgré ses imperfections, elle fut agréée de Dieu, parce qu'il trouvait en elle, approfondies par l'action de la loi, les deux dispositions par lesquelles on lui est agréable et l'on est apte à servir ses desseins : l'humilité et la foi ; et elle fut désignée entre d'autres filles d'Israël parvenues au même degré de développement spirituel, parce qu'elle appartenait à cette famille de David dans laquelle, aux termes de la prophétie, devait naitre le Sauveur. C'est tout ce qu'il y a à dire pour expliquer le choix dont elle fut l'objet ; ce qu'on y ajoute pour faire d'elle un être essentiellement distinct du commun des mortels est de pure invention. Si elle pouvait être consultée, elle protesterait avec une sainte indignation contre toute tentative de chercher l'explication du privilège qui lui échut, ailleurs que dans la souveraine liberté de l'amour divin.

Nous trouvons la confirmation de ce que nous venons de dire dans le cantique tout pénétré d'humble reconnaissance qu'elle entonne chez sa cousine Elisabeth, où elle est allée chercher un recueillement prolongé, bien nécessaire à la suite d'une telle révélation et en présence d'une telle tâche : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.... Le Tout-Puissant m'a fait

[1] De Pressensé, *ibid.*, p. 263, 264.

de grandes choses. Son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras;... il a élevé les humbles;... il a secouru Israël son serviteur, et il s'est souvenu de sa miséricorde envers Abraham et sa postérité pour toujours. »

A sa retraite de trois mois dans cette maison amie, succède à Nazareth un temps béni d'attente. A l'abri des regards, soutenue par l'espérance, soutenue aussi par l'affection du loyal et fidèle Joseph, qui, éclairé par une révélation, n'a pas hésité à entrer dans le plan de Dieu, Marie médite les paroles de l'annonciation à la lumière des antiques prophéties et s'applique à maintenir ses pensées, ses désirs, sa volonté en harmonie avec les desseins de l'Eternel.

* * *

La grande journée est venue : « Le Fils est né, l'enfant est donné. » La mère a emmaillotté son premier-né et l'a déposé dans son berceau. Mais quel berceau ! Une crèche. Quel entourage ! Le bétail d'une étable. C'est qu'ils sont là comme en exil, et il n'y a point de place pour eux dans l'hôtellerie. Ne croyez pas cependant que cette misère et cet isolement affectent l'âme de Marie. Il est né; cela lui suffit. Jamais mère ne contempla son fils nouveau-né avec plus de reconnaissance et de ravissement. Fatigues du voyage, souffrances, dureté des hommes, pauvreté, tout est oublié, tout est compensé et bien au delà par l'apparition de ce petit enfant dont elle murmure avec une joie ineffable le nom de Jésus, qui lui est donné « parce qu'il doit sauver son peuple de ses péchés. » Puis, voici de nouvelles allégresses : les pieux bergers de Bethléhem viennent saluer leur Messie, dont une multitude de l'armée céleste leur a annoncé la naissance; les mages d'Orient franchissent, eux aussi, le seuil de l'étable; et après s'être prosternés auprès du berceau, ils déposent aux pieds de Marie de riches présents destinés à son Fils. Douces surprises, précieux encouragements de sa foi, glorieuses perspectives ! Aussi « gardet-elle toutes ces choses et les repasse-t-elle dans son cœur. »

Qu'elle les garde, qu'elle les repasse ! Elle aura besoin de ces souvenirs pour être préservée du découragement et de l'amertume. A ces heures de joie va succéder une ère de renoncements, d'inquiétudes et de luttes morales où elle sera appelée à confirmer bien autrement qu'elle ne s'y attend sa parole du premier jour : « Voici la servante du Seigneur ! »

* * *

Les sept jours de rigueur sont écoulés; c'est le moment de présenter l'enfant au Seigneur dans le temple de Jérusalem. Là encore se manifestent des sympathies inattendues : Anne la prophétesse ouvre sa bouche inspirée pour louer Dieu et proclamer la délivrance d'Israël. Le vénérable Siméon prend l'enfant dans ses bras, et, après avoir exprimé sa joie, il bénit les parents. Mais ce vieillard a d'étranges paroles pour la mère : « Cet enfant, lui dit-il, est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël; il sera un signe auquel on contredira ; et à toi-même, une épée te transpercera l'âme. » Quoi donc, tout ne devrait pas être succès et

gloire dans la carrière que cet enfant est appelé à parcourir ; il rencontrerait, lui aussi, des obstacles ; il deviendrait pour celle qui en lui donnant le jour s'est estimée la plus privilégiée des mères, une occasion d'amères douleurs !... Un nuage passe sur le front de Marie. Elle ne comprend pas encore ; mais un vague pressentiment de jours douloureux trouble quelque peu sa joie.

La confirmation de ce pressentiment ne se fait pas attendre. Hérode, le cruel Hérode, a pris ombrage de la naissance de Celui que les mages ont désigné par le titre de Roi des Juifs. Il recherche le petit enfant pour le faire mourir. Il faut partir en hâte, il faut s'exiler. Le tyran meurt bientôt cependant ; rassurée, l'humble famille peut rentrer à Nazareth et y goûter enfin les joies d'un paisible foyer. « L'enfant grandit et se fortifie ; il est rempli de sagesse, et la grâce de Dieu est sur lui. »

Les inquiétudes de Marie sont dissipées. Elle jouit en plein de son bonheur de mère, que rien, pense-t-elle, ne troublera de longtemps, lorsque survient un nouvel incident. Au retour d'une fête qui les avait amenés à Jérusalem, Joseph et sa compagne s'aperçoivent que Jésus ne les a pas suivis. Ils rebroussent jusqu'à la ville ; anxieux, ils le cherchent et finissent par le trouver dans le temple. La mère essaie un reproche affectueux. Mais lui : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » De nouveau, Marie ne comprend pas ; mais il lui semble que la pointe de l'épée dont parlait Siméon vient d'effleurer son âme. Elle pressent quelque chose de pareil à une séparation. Il lui semble voir, comme dans un mauvais rêve, son enfant quitter le chemin où sa tendre sollicitude ne l'a pas perdu de vue un seul instant, pour se frayer une autre voie où il échappera à son regard et à son influence. — Mais il rentre avec eux à la maison et continue à se montrer enfant soumis, fils modèle, « croissant en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Marie se rassure : elle ne le perdra pas.

* * *

Eh bien, non, elle le perdra ! Elle le perdra non seulement dans le sens où chaque mère doit s'attendre à perdre son fils, qui tôt ou tard la quittera pour suivre sa carrière et ne lui revenir qu'à de longs intervalles ; elle le perdra encore en ce sens qu'elle le verra affirmer respectueusement, mais fermement, son indépendance, et l'entendra déclarer qu'il se doit non à ses parents, mais à Dieu, à Israël et à l'humanité. Elle le perdra en ce sens qu'elle devra renoncer à exercer sur lui cette suprématie de l'affection, de l'âge et de la dignité maternelle à laquelle toute mère estime avoir droit, même lorsque son fils est devenu un homme. Elle le perdra en ce sens qu'elle devra consentir à n'être pour lui rien de plus que ces femmes et ces hommes de la Galilée qui s'attacheront à lui en qualité de disciples. Epreuve de foi, de soumission, d'abnégation totale, dont une mère peut seule se représenter les aiguillons douloureux. Que de fois Marie, à l'insu de son entourage, dut surmonter son cœur prêt à s'insurger contre cette sorte de renversement des lois naturelles qui l'obligeait à abdiquer ses droits de mère ! A Cana, lorsqu'elle

crut devoir solliciter indirectement son fils de déployer sa puissance et qu'elle reçut cette réponse : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue ; » — plus tard, à Capernaüm, lorsque, effrayée de l'opposition qu'il rencontrait, elle fit avec les fils de Joseph une tentative pour le ramener à la maison et l'entendit dire à ceux qui lui transmettaient le message des siens : «Qui sont ma mère et qui sont mes frères ? Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique ; » — plus tard encore, quand on lui rapporta la parole échappée à l'admiration d'une femme : « Heureux le sein qui t'a porté !... » et la réplique de Jésus : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » ne pensez-vous pas que tout ce que l'âme de Marie recelait de jalouse tendresse et d'orgueil maternel dut frémir et tenter une révolte indignée, comme en présence d'un reniement des liens sacrés qui unissent un fils à sa mère et d'une flagrante infraction au devoir filial ? Oui, elle dut souffrir ; oui, son cœur fut le théâtre de luttes poignantes entre ses sentiments personnels et cette volonté de Dieu qui se dessinait à tant d'égards d'une manière absolument opposée à ce qu'elle avait attendu et souhaité. Mais c'est ici que Marie nous apparaît revêtue d'une supériorité morale qui lui mérite l'admiration reconnaissante de tous les âges ; c'est ici que se montre sa véritable grandeur ; c'est ici sa légitime auréole qui brille d'un éclat plus vif que celle des saintes femmes de tous les temps : elle sortit victorieuse de cette épreuve. Loin de se laisser entraîner à contester avec Dieu, elle accepta humblement le mystère de ses voies. Malgré tout, elle resta ce qu'elle avait dit être : « la servante du Seigneur. »

* * *

Les événements ont marché. L'opposition des principaux, dont Marie suivait avec angoisse les progrès menaçants, a triomphé. Jésus a été arrêté, traîné devant des juges iniques, couvert d'outrages, conduit au supplice ; et maintenant il est cloué sur une croix, entre deux malfaiteurs. Où est-elle, sa mère ? — Au pied de cette croix. Siméon ne s'était pas trompé ; mais qu'il est aigu, qu'il est déchirant, le glaive prédit par le vieillard ! La voilà, « celle que toutes les générations devaient déclarer bienheureuse, » celle qui se berçait des plus glorieuses espérances à l'ouïe des félicitations des bergers et des mages, celle qui appelait alors son fils « l'héritier du trône de David. » Un trône ! ô dérision, déception, indicible amertume, quand son regard rencontre sur le poteau infamant l'ironique inscription qui proclame ce crucifié « le roi des Juifs !... » Mais pourquoi se tient-elle là ? Pourquoi ne s'enfuit-elle pas bien loin en maudissant sa destinée et en appelant la mort, seul refuge d'une créature vouée à de pareilles douleurs ? — Pourquoi elle ne s'enfuit pas ? Parce qu'elle n'a pas cessé d'aimer Dieu qui lui donna ce fils ; parce qu'entre son cœur mûri par l'épreuve et le cœur de Jésus le lien est plus puissant que jamais ; parce qu'à la tendresse maternelle s'est substitué graduellement un sentiment respectueux, mélange d'admiration et d'amour reconnaissant, pour ce fils dont la sainteté et l'héroïque dé-

vouement la laissent bien en arrière; parce que, sans s'en rendre compte encore, elle entrevoit son Maître et son Sauveur dans celui qu'elle eut le privilège d'appeler son enfant. C'est pourquoi, bien que son cœur transpercé saigne comme jamais cœur de mère ne saigna, elle n'est pourtant pas la proie du désespoir, et ce ne sera pas comme un nouveau coup d'épée, mais comme un baume divin, que la dernière parole de son fils, consommant la séparation, descendra sur son âme : « Femme, voilà ton fils. — Disciple, voilà ta mère. » Si distant d'elle qu'il lui ait paru, Jésus ne l'a pas oubliée; il la comprend; il sympathise à sa douleur; il s'oublie pour penser à elle, dont la faiblesse réclame un appui et le cœur aimant un remplaçant du fils qui s'en va, — de ce fils qui bientôt ne sera plus son enfant, mais *son Seigneur*.

Son Seigneur! Elle accepta cette dernière abdication comme elle avait accepté les autres; elle céda sans résistance, nous pouvons dire plus, avec un joyeux assentiment. — Lorsque Jésus, vainqueur de la mort par la puissance du Père, sera rentré dans la gloire, ne cherchez pas Marie à Nazareth, plongée dans l'isolement volontaire du deuil et dans l'apathie d'une incurable tristesse. Allez bien plutôt à Jérusalem ; vous la trouverez, entourée de ses autres fils, — ceux de Joseph, — gagnés à la foi qui fait maintenant sa joie et sa force, dans cette chambre haute où l'on prie, où l'on rend grâces, où l'on attend l'effusion du Saint-Esprit: « Tous d'un commun accord, nous dit Luc, persévéraient dans la prière avec les femmes et Marie, mère de Jésus, et avec les frères de Jésus. » Elle avait été *sa* mère; elle s'en souvient et elle en bénit Dieu ; mais maintenant qu'elle a compris *son* œuvre et éprouvé les effets de *son* amour rédempteur, le titre et la place de disciple! Elle n'en demande pas davantage; à ses yeux il n'est pas pour elle de meilleure part.

C'est dans cette humble condition qu'elle poursuivra sa carrière; et quand elle en aura atteint le terme, on ne lui fera point de pompeuses funérailles, aucun orateur ne célébrera ses vertus, aucun monument ne perpétuera sa mémoire; personne même ne songera à consigner la date, le lieu ou le souvenir de son délogement.

* * *

Nous voilà bien loin de cette annonciation qui l'avait élevée si haut! Au contraire, nous y revenons : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole! » N'est-ce pas ce qu'elle répète encore dans l'assemblée des disciples? Sa présence dans ce cercle de serviteurs ne témoigne-t-elle pas hautement de la persévérance avec laquelle, au travers de toutes les tentations, elle est demeurée fidèle à l'engagement qu'elle avait pris le jour où lui parvint le divin message? Et n'est-ce pas cette humble obéissance, consommant sans bruit les sacrifices les plus douloureux, qui constitue le trait dominant de cette âme et qui donne son unité à cette vie aux contrastes si accusés ?

D'autres l'ont divinisée, au mépris de la vérité historique et du commandement de Dieu. Ils l'ont faite la reine des cieux; ils lui ont attribué le rôle de puissante médiatrice, dont l'inter-

cession doit ajouter à celle de Jésus-Christ. Sa gloire n'avait pas besoin d'un tel appoint. Sa gloire, elle est tout entière dans ce titre de « servante du Seigneur, » fidèle expression des sentiments qui l'ont animée, et de la manière dont elle a rempli jusqu'au bout la mission qui lui était dévolue. Et son exemple est si parlant que nous n'en voulons tirer d'autre application que cette prière : Seigneur, dompte notre volonté rebelle, et qu'une victoire décisive de ton Esprit sur notre orgueil nous rende si humbles et si dociles que, comme Marie, nous puissions dire, chaque fois que tu feras appel à notre obéissance sans que le « pourquoi » de tes voies nous soit encore révélé : « Voici le serviteur, voici la servante du Seigneur ! »

ED. HERZOG.

---

## BIOGRAPHIE

### Vinet et son père,
*d'après des lettres inédites.*

TROISIÈME ARTICLE [1]

A côté des affections de famille, il est un ordre de sentiments auxquels le père d'Alexandre Vinet donne souvent essor, et d'une façon aussi originale que sincère : nous voulons parler des sentiments religieux. Ce sujet demande à être étudié avec quelques développements, il est important pour l'histoire des convictions d'un des plus grands penseurs chrétiens de notre époque.

Il ressort déjà de tout ce que nous avons dit que Marc Vinet était un esprit remarquablement sérieux. Cela est attesté encore par ses lectures, dont il rend compte à l'occasion à son fils. Elles ne semblent pas avoir été très nombreuses, mais toujours graves. Marc Vinet en est à s'inquiéter de la frivolité où Alexandre peut être entraîné par ses études littéraires ; il lui recommande, par exemple, d'être bref dans ses cours sur le compte de Marot et de donner beaucoup plus de temps au grave d'Aguesseau. Pour lui-même, il paraît avoir recherché de préférence les livres de philosophie religieuse ou d'édification proprement dite. Les premiers, il est vrai, sont des ouvrages maintenant bien dédaignés et sur lesquels nous nous faisons d'instinct un jugement défavorable. Telles sont, par exemple, les *Inspirations religieuses* de Hyacinthe Azaïs. Dès qu'elles ont paru, Marc Vinet les a lues ; il résume ainsi leur contenu : « Révérons Dieu pieusement, faisons le bien en toute chose, soyons modestes et bienveillants, » et déclare qu'il veut en faire désormais sa lecture chérie [1]. Un peu plus tard, Marc Vinet revenant sur ce jugement convient que, pour apprécier l'ouvrage en question, il faut se rappeler l'époque théophilanthropique où il a été écrit [2]. Mais il ajoute encore : « Si le christianisme n'y est pas explicitement, il y est en substance, et pour moi, je n'ai rien lu qui m'ait tant captivé. C'est mon *vade mecum.* » Ici, nous craignons bien que l'excellent homme n'ait été quelque peu ébloui par la faconde d'un écrivain sincère, mais sans grande portée.

Un autre auteur pour lequel Marc Vinet éprouve le plus vif enthousiasme, est Auguste de Kératry ; il passe les nuits à

[1] Voir les numéros de janvier et février.

[1] Lettre du 22 février 1822.

[2] Ecrit peut-être, mais non publié. Les *Inspirations religieuses* parurent pour la première fois en 1822, sans nom d'auteur.

lire ses *Inductions morales et physiologiques* [1]. « Quel entraînement, dit-il, on éprouve à cette lecture ! Comme on se sent instruit, édifié, et, si j'ose le dire, spiritualisé ! Il me semblait être dans la région des aigles [2]. »

Kératry est à présent à peine moins oublié qu'Azaïs, peut-être est-ce à moins juste titre. On rencontre dans l'œuvre de ce disciple de Lavater et de Charles Bonnet plus d'une page écrite avec fermeté, et qui se distingue par le sérieux de la préoccupation religieuse. Son christianisme est aussi peu voilé que celui des deux penseurs suisses ; il tient beaucoup à montrer l'accord de son système avec les textes bibliques, et l'on devra du moins lui accorder que sa conception des rapports de l'esprit et de la matière est moins éloignée des idées bibliques que le dualisme cartésien contre lequel il cherche sans cesse à réagir.

Ces lectures de philosophie religieuse ne pouvaient donc faire tort, dans l'esprit de Marc Vinet, à celles d'édification pure. Suivons-le sur ce terrain; nous rencontrerons des noms plus connus et des tendances plus faciles à apprécier.

On sait qu'Alexandre Vinet, en collaboration avec son ami Monnard, traduisit à cette époque les *Stunden der Andacht* de Zschokke [3]. Il est maintes fois question de cette publication dans la correspondance de Marc Vinet, et le plus souvent, c'est d'une manière avantageuse. « La méditation sur la prudence du monde, dira-t-il par exemple [4], m'a semblé très bonne et très bien écrite ; point d'écarts, point de vide et de langueur, assez de chaleur ; en un mot, elle m'a fait grand plaisir, si tu l'as donnée ainsi, je te félicite. »

Quelquefois cependant, il se montre plus sévère, et cette sévérité, toute pénétrée de sollicitude paternelle, ne manque certes pas de fondement. Voici, par exemple, une méditation [1], dans laquelle Zschokke prétend établir que chaque homme, pour se perfectionner dans toutes les vertus chrétiennes, doit s'appliquer à en cultiver une à fond, celle à laquelle il se sent le plus poussé par son tempérament individuel, la piété filiale, par exemple ; c'est là ce qui le conduira progressivement à la perfection de la vie entière. J'ai le regret de dire que ces belles choses ont été traduites en français, très bien traduites d'ailleurs, par Alexandre Vinet. Son père n'approuve pas cette recette empirique, et quoiqu'il prétende y critiquer seulement l'absence de logique et de raison finale, on sent bien que ce qui l'y a choqué, c'est surtout l'absence du sentiment religieux : « Je prévoyais, dit-il, que la vertu mère de toutes les autres serait peut-être l'amour de Dieu, qui, en effet, d'après l'idée que la religion nous donne de cet Etre suprême, devrait comprendre en soi le principe de toute vertu, mais je n'ai point trouvé cela,... la conclusion est diamétralement opposée aux prémisses [2]. »

Le livre d'édification qui avait les préférences de Marc Vinet semble avoir

[1] 2e édit. in-8. Paris, 1818.

[2] Lettre de décembre 1818, citée par Mme Vinet.

[3] *Méditations religieuses*, traduites de l'allemand par Charles Monnard. — Lausanne, Fischer, 1820-1822, 4 tomes in-8°.

[4] Lettre du 1er janvier 1822 ; la méditation sur la prudence du monde est la 39e du recueil, tome III, p. 297-312.

[1] La 48e : Une vertu mère de toutes les autres, tome IV, p. 215-239.

[2] Lettre du 10 mars 1822.

été le recueil des homélies de son combourgeois au spirituel, J.-I.-S. Cellérier. Il y trouve le caractère d'un excellent pasteur. « Quelle félicité pour une paroisse d'en posséder un tel pendant trente-trois ans[1] ! » Aussi le bon père tient-il à en envoyer tous les volumes à ses enfants : « Nous lisons en ce moment un nouveau volume des précieux sermons de Cellérier. Je voulais te les envoyer ; mais au lieu de cela, je crois qu'il me faudra compléter la collection pour en faire ici un livre de famille et notre *boston* habituel. Dis-moi quels volumes tu as et quels, par conséquent, te manquent ou vous manquent, car ce livre-là doit être à votre usage commun[2]. »

On le voit, si la piété de Marc Vinet portait à beaucoup d'égards l'empreinte du siècle qui lui avait donné naissance, ses préférences étaient cependant pour les esprits les plus évangéliques de cette époque, pour ceux que les hommes du Réveil devaient traiter avec le plus de ménagements, qu'ils devaient même invoquer à certains égards comme leurs ancêtres spirituels. Cela ressort encore des jugements de cet excellent homme sur les sermons qu'il entend, car il était parmi les plus assidus au culte public, et il faisait plus que d'y assister matériellement : il écoutait assez bien pour rendre compte à son fils de ce qu'il avait entendu, en accompagnant son analyse de remarques de son crû. Le plus souvent, elles sont élogieuses ; il n'est pas un des prédicateurs de Lausanne qu'il juge sévèrement. Il parle même d'un assez bon sermon lu par

[1] Lettre du 26 juillet 1818.
[2] Lettre du 7 février 1820.

M. Levade, et cependant le caractère excessivement prudent de ce professeur semble lui avoir inspiré des doutes sur sa parfaite loyauté[1]. La louange est plus accentuée quand il s'agit de M. Ricou : un sermon de lui sur la grâce lui a semblé parfait[2], et, au 1er janvier 1822, il en a prêché un autre « d'une perfection continue » sur ce texte : « Que mon âme vive, afin qu'elle te loue[3] ! »

Il est question aussi des jeunes ; M. Germond n'est pas celui d'entre eux pour qui Marc Vinet semble avoir eu le plus de sympathie. Une proposition de lui, que M. Leresche avait fait copier pour l'envoyer à Bâle, parce qu'elle avait été fort bien accueillie à l'auditoire, est l'objet de ses plus sévères critiques : « J'avoue que je n'y ai pas trouvé un grand fonds d'idées. Ce qu'elle me semble contenir de mieux, ce sont les passages ou citations de l'Ecriture sainte, et surtout ce beau : « Marche devant ma » face. » Le reste me semble vide et un peu déclamatoire. » Ce n'est pas seulement une antipathie personnelle qui a dicté ce jugement, mais le jeune Germond, trop vif dans son langage, s'est laissé aller à censurer plutôt qu'à instruire et à toucher, d'après l'exemple de M. Curtat[4]. Pour des raisons inverses, M. Boiceau reçoit les plus vifs éloges : « Je l'ai entendu avec le plus grand plaisir, je dirais presque avec admiration, nous donner un sermon achevé sur ce texte : « N'ayez souci » d'aucune chose. » J'ai peine à concevoir qu'un jeune homme ainsi puisse faire une pareille pièce. Si monsieur son

[1] Lettre du 10 mars 1822. — [2] Lettre du 17 avril 1820. — [3] Lettre du 1er janvier 1824. — [4] Lettre du 11 janvier 1818.

père n'y a donné le coup de lime, je ne sais plus où j'en suis. Mais, ce qui est manifestement tout de lui, c'est le débit. Il a tellement la manière de M. Curtat, que, souvent, comme il en a presque l'organe, à la différence de l'âge près, cela me faisait illusion, je croyais entendre monsieur le doyen, et ta mère l'a également remarqué. J'ai été d'autant plus surpris d'un pareil succès qu'il était resté en retard pour ses sermons d'études. S'il a pu faire seul celui qu'il a rendu dimanche, il n'a rien perdu à les faire attendre. A la vérité, le sujet était facile, car il me semble que j'aurais tracé le plan du discours comme il l'a fait; mais il a fort bien rempli le cadre, soit pour les idées, soit pour la diction toujours correcte et noble, soit pour le débit. Il lit aussi très bien les prières. Je ne désire pas qu'à sa place tu fasses mieux un jour; mais beaucoup que tu puisses imiter d'aussi près votre commun modèle, dont je regrette infiniment pour toi les précieuses leçons[1]. »

Le doyen Curtat est donc pour Marc Vinet le meilleur des prédicateurs de Lausanne, le modèle qu'on doit absolument imiter et qu'on ne saurait espérer de dépasser jamais; quand il parle de lui, c'est toujours sur le ton d'une vive admiration : un jour, il fait une maîtresse pièce[2]; au bout de quelques mois, il donne un sermon extra-bon[3], et une autre fois, c'est un de ses plus parfaits chefs-d'œuvre[4]. Il faut convenir que le jugement de Marc Vinet n'est pas tout à fait à la hauteur de son admiration; s'il parle du doyen avec un

[1] Lettre du 10 août 1817. — [2] Lettre du 11 janvier 1818. — [3] Lettre du 25 mai 1818. — [4] Lettre du 10 mars 1822.

enthousiasme sincère, s'il analyse fidèlement ses prédications les plus saillantes, il n'est pas aussi habile à caractériser son genre de talent et sa tendance particulière; il a pourtant ici et là quelques remarques ingénieuses et d'autant plus dignes d'être conservées que les sermons du doyen Curtat, à part deux ou trois, n'ont pas été imprimés, et que nous avons par conséquent de la peine à nous faire une idée d'une éloquence aussi appréciée de nos pères. Un jour[1], Marc Vinet note que le dernier sermon du doyen a été garni de passages qui ne semblent pas en être : « M. Curtat a tellement le style scripturaire qu'un tiers parfois de ses sermons est composé de phrases tirées de la Bible. » Une autre fois[2], il dira : « Les sermons de M. Curtat ont cela de propre que, toujours avec un cadre tenant au dogme, il y tresse les devoirs de la manière la plus habile. »

Enfin, voici ses réflexions sur une autre prédication : « Dans l'entretien que j'eus avec M. Curtat quelques jours après, je lui dis qu'un pareil discours devait exiger un bien grand travail. « Le plus grand travail, me répondit-il, » n'est pas pour ce qu'on dit, mais pour » ce qu'on ne dit pas. » Je comprends que dans un sujet très riche, et avec un esprit qui ne l'est pas moins, il est difficile de ne pas surabonder, et qu'alors on a plus de peine à se retenir et à élaguer pour ne pas dépasser les bornes qu'il n'en faudrait pour aller plus outre, et pour que le discours, comme il arrive souvent, ne perde pas en force ce qu'il aurait de trop en étendue. »

[1] Lettre du 26 novembre 1819.
[2] Lettre du 10 mars 1822.

Ces remarques, qui doivent être justes, nous suggèrent l'idée qu'Alexandre Vinet a dû tenir, plus qu'on ne croit peut-être, du doyen Curtat : son style, dans les sermons, n'est-il pas très scripturaire ? et cette alliance étroite, continuelle, établie entre l'exposition de la vérité et les appels au bien, n'est-elle pas un des caractères les plus saillants de sa prédication ? Quant à la richesse des pensées, il est permis de croire qu'elle était supérieure, chez Vinet, même à celle que Curtat sentait en lui-même.

Il va sans dire, d'après tout ce que nous savons du caractère de Marc Vinet, qu'il n'admirait pas en Curtat le prédicateur seulement ; c'était toute son œuvre, toute sa tendance qui lui était profondément sympathique. Ne sachant pas aussi bien parler, il pensait du moins et sentait comme lui pour l'essentiel : ces deux hommes placés dans des positions très différentes devaient se ressembler par leurs bonnes qualités, par leurs défauts aussi. Preuve en soit l'opposition violente que Marc Vinet témoigne contre le mouvement du Réveil. Il n'attend même pas pour cela la publication des retentissantes brochures de Curtat (1821) ; l'esprit de réaction intolérante et inquiète perce déjà dans une lettre du 4 avril 1819.

Au printemps de 1821, son indignation éclate, en même temps que se manifestent les premiers symptômes d'agitation ecclésiastique de notre pays. « Les *missions*, écrit-il alors, et toutes ces *Schwärmereien* sont l'effet de la vanité ou de têtes fêlées. Ayons la vraie religion, mais rien de commun avec les sectaires et tous les illuminés, comme on dit que la mode en veut prendre du côté d'Yverdon [1]. » Il apprend avec chagrin les noms des secrétaires de la Société des missions, MM. Brousson, Mouron, Gauthey et Germond, et il se hâte d'avertir son fils qu'elle a été *improuvée* par le gouvernement sur une démarche de messieurs les pasteurs de Lausanne, auxquels les sociétaires avaient naïvement adressé une circulaire. « On trouve, ajoute-t-il, qu'ils peuvent et doivent plutôt appliquer leur zèle au service de leurs paroisses, et l'on prévoit que toutes ces associations et leurs prétentions nécessaires nuisent à la paix de l'Eglise [2]. » Mais la dissolution de la Société des missions ne suffit pas à réprimer les jeunes esprits en mouvement, les véhémentes sorties de leur père spirituel sont également impuissantes, rien ne peut les ramener dans l'ornière de leurs prédécesseurs, et Marc Vinet n'a plus qu'à déplorer leur obstination ; il trouve dès lors, lui, si bienveillant, en général, pour les amis et camarades de son fils, des termes singulièrement sévères et injustes pour qualifier leur conduite.

« A propos de cet homme admirable [3], écrit-il le 10 mars 1822, croirais-tu qu'un des jeunes ministres qui lui ont tant d'obligations, mais en qui la *mômerie* étouffe les meilleurs sentiments, lui a écrit une lettre de reproches relativement à ses brochures sur les Conventicules, et a eu l'atrocité de lui dire que la mort de son second fils, décédé

[1] Lettre du 7 mars 1821.

[2] Lettre du 21 avril 1821 ; comparez celle du 17 mai 1821 : « Qu'un pasteur soit tout zèle à faire de bons chrétiens de ses ouailles, mais qu'il se garde, dans l'état de notre Eglise, de tout ce qui pourrait troubler l'unité de foi et la paix de l'Eglise. »

[3] Le doyen Curtat.

aux Indes, était un châtiment de Dieu à ce sujet ! Nos jeunes ministres se donnent maintenant à l'envi belle carrière dans cette *Schwärmerei*. M. Al. Chavannes, à Aubonne, se distingue notamment. Un charivari et des voies de fait en sont résultés dimanche dernier à la sortie du conventicule tenu chez lui ; et comme il doit avoir repoussé tout avertissement, je présume que l'Académie sera dans le cas de le rappeler de cette suffragance, et que le gouvernement ne payera pas, pour troubler l'ordre, celui dont le devoir essentiel est d'en aider le maintien. Juvet aussi, d'ailleurs brave, continue à faire des siennes, et pour prouver à ses paroissiens qu'il est dans la véritable doctrine, il leur a lu dimanche, en chaire, avant sa prédication, des passages de la Confession helvétique et du Synode de Berne. Un jeune Recordon, consacré l'année dernière, et depuis peu suffragant à l'Abbaye, y distribue les traités malanistes, etc. Décombaz se distingue aussi à Valleyres-sous-Rances et R. Mellet, dit-on, à Vufflens-la-ville ; les deux fils Olivier sont de première force ; enfin il paraît que la séduction de Mlle Greaves et celle de l'orgueil ont fasciné un grand nombre de têtes, et ont fait de la plupart de nos impositionnaires autant de jeunes fous. Voilà où l'on est conduit, quand on abandonne le flambeau de la raison et la doctrine établie, pour se jeter dans des abîmes sans fond, dans la chimère et dans toutes les séductions de l'orgueil, quand on se croit plus sage que sa mère, quand on, quand on,... je ne finirais pas. »

Cette tirade complète et éclaire une lettre fort importante, en date du 4 avril 1819, que je ne cite pas, parce qu'elle se trouve presque tout au long dans l'ouvrage de M. Rambert (p. 43 et 44), et parce qu'ayant fait déjà l'objet de nombreuses discussions [1], elle est sans doute présente à l'esprit des lecteurs. Je veux parler de cette épître dans laquelle Marc Vinet adjure son fils de se soumettre implicitement au jugement de son Eglise en matière de foi. Dans une lettre subséquente, il revient sur le même sujet en ces termes : « Je ne t'entretiendrai pas davantage, pour le moment, sur la théologie dogmatique ou spéculative. Seulement, je te conjure de ne point t'en fatiguer la cervelle, et de te vouer plus à la partie morale évangélique ou pratique, à être chrétien par le cœur et à laisser à d'autres tout ce qui exige un effort de l'entendement. L'Evangile est là, qu'il soit ta règle pour ce qu'il contient d'assez clair, et quant au reste, rapporte-t'en, te dis-je encore une fois, à la doctrine établie et reçue dans l'Eglise que tu seras appelé à servir [2]. »

Il serait bien intéressant de connaître l'occasion spéciale de cette exposition de principes du père de Vinet ; elle nous serait sans doute révélée par la correspondance de son fils, malheureusement les lettres qu'il écrivit à cette époque n'existent plus. Il n'est pas impossible qu'il se trouvât à Bâle en contact avec des esprits critiques [3] ; cependant quelques mots de la lettre du 4 avril prouvent que Marc Vinet avait en vue dans son attaque les hommes du

[1] *Fréd. Chavannes*, Alexandre Vinet, p. 98 et suiv.
[2] Lettre du 28 avril 1819.
[3] On ne peut penser à De Wette ; il ne s'établit à Bâle qu'en 1822.

Réveil bien plus que les théologiens libéraux. « Où en serions-nous en pareille matière, dit cet excellent homme, si chaque ministre, chaque étudiant voulait faire le réformateur ? Nous aurions force *Courlat*, force *Empaitaz*, et une confusion désastreuse au lieu de l'unité de foi et de doctrine qui règne heureusement chez nous. » Courlat et Empaitaz[1] ne sont pas des rationalistes, ce sont des enthousiastes plus ou moins excentriques, et les noms à sous-entendre à côté des leurs sont ceux de Malan et de ses jeunes amis ou disciples, à Lausanne comme à Genève.

C'est donc eux, les hommes du Réveil, qui sont accusés par Marc Vinet d'innovations doctrinales. Deux ans plus tard, le doyen Curtat, dans sa fameuse brochure contre les Conventicules, dénonçait aussi leurs erreurs dogmatiques. Le cercle des doctrines controversées à cette époque dans le canton de Vaud n'était pas aussi considérable qu'à Genève ; en particulier, les doctrines de la trinité et de l'éternelle divinité de Jésus-Christ étaient assez franchement admises par les deux partis ; la doctrine de la grâce ne faisait pas non plus directement l'objet des discussions ; celles-ci ne portaient guère que sur les rapports à établir entre la foi et les œuvres, entre la justification et la sanctification. Les hommes du Réveil, dans leur protestation contre toute idée de salut par les œuvres, prétendaient que l'Eglise de leur temps donnait trop d'importance à la sanctification au détriment de la justification ; ils ne voulaient pas qu'il fût dit que le pécheur est justifié, à un titre quelconque, par ses efforts pour devenir saint. Inversément, Curtat accusait ses adversaires d'enseigner que l'homme, tout de suite après sa conversion, entre nécessairement et immédiatement dans un état de perfection d'où toutes luttes pour la sainteté sont bannies. A cette allégation, le principal contradicteur de Curtat, M. Duplessis-Masset, répondit par un démenti presque absolu[1]. Curtat, comme on le sait, revint à la charge dans ses *Nouvelles observations ;* ne se fondant plus, cette fois, sur les expressions de quelques traités anonymes et faciles à désavouer, mais sur un grand nombre de citations tirées du commentaire de Haldane sur les Romains[2]. Naturellement, la doctrine incriminée ne s'y trouve pas exprimée en termes absolument nets et qui n'admettent aucune réserve, mais au moins Curtat n'a pas de peine à faire sentir le danger d'une doctrine qu'il résume sans trop de partialité en ces termes : « Vous croyez que vous êtes élus, donc vous avez la foi, et vous êtes saints[3]. »

Cette partie des brochures de Curtat est celle qui a le plus de portée ; Vinet qui, plus tard, prit sur tant de points le contre-pied de la théologie du doyen et de ses vues ecclésiastiques, ne devait

[1] Empaitaz est bien connu comme disciple de Mme de Krüdener et représentant du premier Réveil à Genève ; Courlat a moins de notoriété ; il écrivit en 1810 une brochure intitulée : *L'homme animal formé par le monde, et l'homme spirituel instruit par la religion.* « Ce discours, dit M. Cart, renfermait d'excellentes choses, et, sous une exposition quelque peu diffuse, la saine doctrine elle-même dans ses traits essentiels.... Ses idées sur l'Eglise ne manquaient pas d'originalité et de justesse. » (*Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique*, tome I, p. 57, 58.)

[1] *Réponse d'un Vaudois*, p. 59.

[2] *Nouvelles observations*, p. 149 et suiv.

[3] *Ibid.*, p 214.

pas cesser de protester jusqu'à son dernier souffle contre le dédain des hommes du Réveil pour la morale. J'ose dire que cette polémique, déjà bien ancienne, n'a pas encore perdu toute actualité : cette pensée fantastique, quiétiste, de la perfection immédiate des convertis, que je ne voudrais pas attribuer, sans autres, au Réveil tout entier, ni même à ses principaux chefs, a reparu dans tous les cas, sous une forme ou sous une autre, dans plusieurs des mouvements religieux qui se sont succédé chez nous depuis soixante ans. N'est-ce pas elle qui était au fond des exposés si souvent vagues et nuageux de Pearsall Smith et de la doctrine du cœur pur? Et les faits ne s'accordent-ils pas avec le raisonnement pour nous en révéler les côtés fâcheux? En réfléchissant à tout cela, je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de souscrire intérieurement à cette pensée sévère du doyen : « Dans tous les siècles, le séducteur du genre humain s'est déguisé sous mille formes pour répandre cette idée fatale que le péché peut n'être plus péché, ou qu'étant séparé de toute coulpe chez ceux qui le commettent, il ne leur ôte nullement un un droit entier et final au salut [1]. »

Cependant, le démenti de M. Duplessis-Masset conserve aussi sa valeur : il prouve que les doctrines de Haldane n'étaient pas universellement répandues au sein du Réveil. Aussi Curtat avait-il contre eux bien d'autres griefs encore, et qui ne dépendent guère de l'accusation doctrinale. Quelques-uns sont extrêmement mesquins; d'autres touchent à la calomnie, il en est qu'on ne pourrait citer sans faire rire aux dépens de l'impitoyable et naïf accusateur qui les met gravement en ligne. Laissons-les de côté : voici qui est plus important. La vie nouvelle du croyant, dont les hommes du Réveil élevaient si haut la valeur, se manifestait selon eux par certaines œuvres. Rien d'étonnant à cela, Curtat ne songe pas un instant à le leur reprocher; seulement de quelles œuvres s'agit-il? voilà le point débattu, et nous sommes, je crois, ici au centre de la querelle entre le doyen et le Réveil. Le doyen, homme d'Eglise et d'autorité, conservateur sans concession en matière ecclésiastique comme en matière dogmatique, eût fait un excellent catholique, un cardinal irréprochable, s'il eût vécu ailleurs que dans le canton de Vaud. Il ne pouvait concevoir d'autres manifestations de la vie religieuse que celles que préparait et ordonnait l'autorité ecclésiastique. Par son zèle ardent, par l'énergie et la sincérité de sa foi, il avait communiqué à beaucoup de jeunes disciples le feu sacré d'une conviction chrétienne individuelle, et il ne demandait pas mieux que de le voir propagé par leur ministère dans toutes les paroisses vaudoises; à une condition toutefois, c'est que cette propagation eût toujours lieu suivant les formes adoptées dans l'Eglise nationale. Cette tendance n'a pas cessé d'avoir parmi nous et ailleurs des représentants fort distingués et fort respectables; c'était de nos jours en somme celle de Beck, de Tubingue : « Soyez fidèles, soyez courageux, soyez vivants, mais surtout gardez-vous de toute innovation, soit en matière doctrinale, soit pour ce qui regarde la constitution de l'Eglise ou les usages religieux. » Voilà ce qu'il ne cessait de

[1] *Nouvelles observations*, p. 210.

[pr]êcher à ses étudiants. Sur ce terrain, [il] se serait admirablement entendu avec [Cu]rtat.

On peut bien dire que l'attachement [à] l'Eglise nationale vaudoise l'empor[t]ât encore dans le cœur du doyen de [La]usanne sur l'attachement à l'Evan[gi]le, ou du moins il ne savait établir [a]ucune distinction entre l'autorité de l'Evangile et celle des ordonnances ec[c]lésiastiques. Le chrétien, d'après lui, [d]evait manifester dans l'Eglise la vie [n]ouvelle dont son cœur était rempli, en [fr]équentant assidûment la prédication [o]fficielle, en prenant la cène toutes les [f]ois qu'elle lui était offerte, en consul[ta]nt son pasteur dans toutes les circon[s]tances graves de sa vie; en fait d'œuvres religieuses, il n'admettait rien de plus. Tout le reste, aurait-il dit volontiers, vient du malin.

Et voilà justement ce que ses disciples ne purent admettre. Pour transmettre à d'autres, et pour entretenir cette vie chrétienne que le doyen lui-même avait si puissamment contribué à faire naître dans leur cœur, ils prétendirent user librement de moyens très divers : le sermon du dimanche ayant une forme trop arrêtée, n'étant pas assez propice à l'intimité religieuse, ils cherchèrent à entretenir leurs paroissiens dans des réunions moins nombreuses et moins cérémonielles; les missions florissaient déjà à Bâle et en Angleterre, ils tâchèrent d'y intéresser le public vaudois. Il n'était nullement besoin pour s'associer à ces entreprises d'adopter la dogmatique de Haldane; ceux qui préféraient celle de Curtat devaient même y être doublement favorables : à leurs yeux, ces réunions d'édification ou de missions pouvaient servir non seulement de preuves, mais encore de moyens de sanctification. N'importe, pour Curtat, ces œuvres étaient déjà condamnables parce qu'elles étaient *arbitraires* [1], c'est-à-dire par le seul fait que l'initiative n'en venait pas de l'autorité ecclésiastique, laquelle, comme on le sait, se confondait alors absolument dans notre pays avec l'autorité politique. A cela, il était inutile de répliquer qu'on ne se séparait pas de l'Eglise nationale en cherchant à la vivifier, que les fidèles des conventicules et les amis des missions ne cesseraient pas d'être parmi les auditeurs les plus zélés des sermons officiels. Curtat, avec une sagacité égale à son intolérance, avait déjà démêlé que le Réveil, malgré les intentions contraires de beaucoup de ses adhérents, aboutirait infailliblement à un schisme. « En animant notre zèle pour les Conventicules, dit-il dans sa première brochure, on le refroidit pour l'Eglise nationale [2]. » Prévision bien lointaine, bien invraisemblable à l'époque où elle fut formulée, qui pourtant s'est étonnamment vérifiée, et qui doit se vérifier encore toutes les fois que des autorités ecclésiastiques ultra-conservatrices prendront à tâche de s'opposer à toutes les manifestations nouvelles du sentiment religieux.

Nous nous sommes, en apparence, beaucoup écarté de M. Marc Vinet; dans le fond, l'écart n'a pas été considérable : on peut, sans risque de se tromper, lui attribuer d'une manière au moins implicite les raisonnements que

[1] *Etablissement des Conventicules*, p. 148.
[2] *Ibid.*, p. 116.

son prédicateur favori, son chef spirituel par excellence, étalait complaisamment dans ses brochures de polémique.

N'allons pas pour cela concevoir une idée trop désavantageuse des sentiments religieux de Marc Vinet. Malgré toute l'intolérance de Curtat, il est impossible de méconnaître l'absolue loyauté, le désintéressement et l'élévation de son caractère. Par une singulière contradiction, ces qualités éclatent jusque dans les brochures où il pourfend le Réveil. Si elles sont dignes d'un grand inquisiteur, elles n'ont rien en tout cas du jésuite, la naïveté en fait le plus bel ornement ; et même, qui le croirait ? à de certains moments, Curtat sait être juste et rendre hommage à ses adversaires. Dès la première page, il reconnaît que ce sont des gens du plus grand mérite, des personnes distinguées par leur vertu et leur piété, et il conclut en les représentant comme des modèles : « Ils sont religieux, attachés à tous les devoirs de la dévotion, d'une vie honorable et bienfaisante ; nous devons, comme eux, être affectionnés à la seule chose nécessaire, et nous conduire d'une manière digne du beau nom de chrétiens.... Nous pouvons apprendre d'eux à ramener plus fréquemment nos instructions publiques et particulières sur cette doctrine fondamentale[1], qui seule explique l'énigme des misères de l'humanité en y portant remède, et en nous donnant ce qui nous manque pour être vertueux[2]. »

Enfin, dans sa seconde brochure, il insiste encore sur ces éloges, qui ne l'empêchent pas, il est vrai, de se livrer parfois, dans les moments de passion, aux insinuations les moins justifiées sur le compte de ses adversaires. Je ne doute en aucune façon que M. Marc Vinet n'eût été capable de raisonner ainsi ; et quant aux violences qui, dans l'œuvre de Curtat, tour à tour nous font sourire et nous indignent, si Marc Vinet était fort capable aussi de les imiter à sa manière, nous osons dire qu'à d'autres moments, — telle est heureusement l'inconséquence humaine, — il eût été capable de les juger et de les condamner. Ce qui nous donne à le penser, c'est la liberté avec laquelle ce fervent admirateur de Curtat juge sa *Lettre à M. Chenevière sur les causes qui retardent chez les réformés le progrès de la théologie*[1]. Cet opuscule est un spécimen assez curieux des excès de plume auxquels peut conduire la *rabies theologica*. Pour se rendre compte du ton dans lequel il est écrit, il suffit d'en citer le dernier paragraphe : « Vous voyez, monsieur, conclut Curtat, combien je vous ai ménagé en n'entrant point dans la discussion des graves sujets que vous traitez d'une manière si superficielle ; le but de cette première lettre n'est que de vous apprendre à mieux écrire ; bientôt peut-être en recevrez-vous une seconde pour vous apprendre à mieux penser. Je vous salue. »

Tant de hauteur ne plut pas au père d'Alexandre Vinet ; voici ce qu'il en écrivit à son fils : « La brochure de M. Curtat ne paraît pas avoir eu grand succès. La passion qui y perce ne pouvait manquer de lui nuire. Peut-être aussi que celle de M. Chenevière ne valait pas la peine d'une réfutation. On

[1] La doctrine de la grâce.
[2] *Etablissement des Convent.*, p. 174.

[1] Lausanne, 1820.

l'aurait à peine aperçue ici sans celle de M. Curtat, qui lui a valu l'honneur d'une seconde édition. Je les crois mortes actuellement toutes les deux. Cependant celle de M. Chenevière doit tirer à conséquence, à cause de l'emploi qu'occupe son auteur. Je n'en ai lu que quelques pages. On voit seulement qu'il est plus philosophe que théologien. Garde-toi, mon cher ami, de pareilles disputes, et de disputes quelconques sur aucun sujet. Tout cela nuit[1]. »

Cette belle idée que le ministre doit éviter autant que possible les polémiques et l'aigreur revient souvent sous la plume de Marc Vinet. Elle se fait jour à propos de l'adresse fraternelle de M. Galland à M. Chenevière, dont plusieurs arguments ont paru pitoyables à Marc Vinet, malgré l'excellence des intentions de l'auteur. « En général, ajoute-t-il, toutes ces discussions en brochures et en sermons comme ils sont aujourd'hui de mode ne font qu'ébranler les fidèles, donner des doutes très fâcheux à une foule de personnes qui n'en avaient aucun et chez qui l'on doit se garder de les faire naître. Elles peuvent, en résultat, troubler la paix de l'Eglise. Garde-toi de t'y livrer jamais. Prêche selon l'Evangile et selon ton cœur, et laisse à d'autres le triste honneur de disputer sur des matières si fort au-dessus de la portée humaine, et si peu utiles pour le salut[2]. »

Des réflexions toutes semblables se retrouvent dans la correspondance de Marc Vinet au sujet de Cellérier, qui avait si bien su réaliser cet idéal de douceur édifiante : « Crois, mon cher ami, que ce genre de prédication paternelle et amicale vaut mieux que les formes acerbes. Il faut gagner les cœurs, pour cela montrer de l'intérêt, montrer qu'on aime, et pour cela encore aimer véritablement. Je sais que ce n'est pas toujours chose facile, que tous les tempéraments n'y sont pas également propres, que même l'indignation contre le vice en donne aussi à l'égard des vicieux, et qu'une certaine énergie est nécessaire. Mais il faut tâcher toujours que ceux que l'on sermonne soient obligés de convenir que le prédicateur a raison. Il faut convaincre et toucher, et non révolter. Mais de quoi je me mêle ! et ai-je bien moi-même ces qualités, ce genre que je prescris à d'autres ? Je sens du moins que, si j'étais ministre, j'aurais la plus grande envie et je mettrais tous mes soins à l'amélioration morale et religieuse de mon troupeau. Je voudrais en faire des gens de bien, craignant Dieu, ou mourir dans la peine ; et il me semble que l'intensité du zèle devrait m'aider un peu à réussir[1]. » De là résulte tout naturellement que le pasteur ne doit avoir aucune faiblesse pour les hypocrites et doit sans cesse respecter la valeur morale des hommes avec qui il a affaire. Marc Vinet sait protester contre cette faiblesse de jugement « qui porte trop d'ecclésiastiques ou de prétendus dévots à condamner inconsidérément ceux qui ont une manière de penser ou d'agir différente de la leur, à confondre l'honnête homme avec le vicieux en le jugeant uniquement sous le rapport des opinions religieuses, dont je distingue toujours, dit-il, la conduite religieuse et les manifestations y relatives, qui em-

[1] Lettre du 28 mars 1820.
[2] Lettre du 13 juin 1820.

[1] Lettre du 26 juillet 1818.

pêche en un mot d'être juste et toujours juste, de reconnaître le mérite partout où il se trouve et de démasquer les Tartufes[1]. » Peut-être que toute la prudence pastorale de Marc Vinet se résume en ce mot : « Un ministre de notre sainte religion qui ne serait pas chrétiennement honnête serait un monstre de l'Etat[2]. »

Je sens que cette expression pourra paraître un peu froide, un peu terre à terre à des personnes habituées à un langage plus mystique ; cependant elle renferme des trésors, et dans sa simplicité elle répond à la vérité même. Que peut-on imaginer de supérieur à une vie honnête, toute pénétrée du sentiment chrétien, à un christianisme qui s'infiltre doucement dans tous nos actes, surtout dans les plus ordinaires et les plus modestes, à cette parfaite rencontre des efforts de l'homme et des dons de Dieu ? Marc Vinet l'envisageait comme l'essence de la vie pastorale, mais il n'aurait pas hésité à reconnaître sans doute qu'elle est tout aussi nécessaire au simple fidèle qu'au pasteur.

Lui-même était dans la simplicité de sa foi un type de l'homme « chrétiennement honnête. » Il est beau de voir combien la pensée de Dieu revient souvent et naturellement dans ses lettres à son fils. Cette correspondance même, il l'envisage comme un devoir religieux, combinant sans effort les deux sentiments dominants de sa vie : la piété et les affections de famille ; c'est généralement le dimanche qu'il écrit, et voici comment il reprend la correspondance interrompue par une longue maladie :

[1] Lettre du 4 avril 1819.
[2] Lettre du 7 juin 1818.

« Mon très cher ami, après avoir rendu grâces à Dieu pour ses bontés infinies, et particulièrement pour le rétablissement de ma santé, dont chaque jour depuis ma dernière lettre me confirme de plus en plus l'espérance, je crois ne pouvoir mieux exercer la piété ce dimanche qu'en m'entretenant avec toi, mon très cher et bien-aimé fils[1]. » Le langage religieux de Marc Vinet, est-il besoin de le dire, n'est pas tout à fait celui auquel le Réveil nous a accoutumés ; le nom de Jésus-Christ, par exemple, ne se présente peut-être pas une fois sous sa plume, bien que la pensée du Sauveur ne lui fût certainement pas étrangère. Nous demandons qu'on ne confonde pas cette lacune extérieure avec la propre justice ; l'accusation est commode, presque banale ; souvent elle a pu s'appliquer légitimement aux hommes du XVIIIe siècle ; pourrait-elle se justifier vis-à-vis d'un homme qui, sans provocation et sans pose, trouvait des paroles comme celles-ci pour résumer sa carrière et sa vie intérieure : « Tous, tant que nous sommes, nous n'avons de raison, de caractère, de bonheur que ce qu'il a plu à la divine Providence de nous en départir[2]. » Aussi l'idée de la prière est-elle très familière à Marc Vinet ; il n'y a pas une de ces lettres peut-être où il ne parle de ses prières pour les siens. Dans un simple billet écrit à la hâte, nous trouvons ces mots : « Il va sans dire que nous serons volontiers coparrains de l'enfant de vos espérances (Stéphanie) pour lequel, ainsi que pour vous, nous prions Dieu, matin, soir et à

[1] Lettre du 21 février 1819 ; on pourrait citer plusieurs passages analogues.
[2] Lettre à Mlle De la Rottaz, du 3 août 1816.

toute heure[1]. » Et, huit mois plus tard, ayant appris que cette enfant avait été malade, d'une maladie, il est vrai, bien redoutable dans cette famille (elle avait eu des convulsions), le voilà qui s'écrie : « Ecartez, grand Dieu, tout danger de cette pauvre âme ! Préservez-la ou retirez-la bien vite. Mais oui, préservez-la, et donnez-lui de vivre pour aimer le bien et pour le faire. Assez de peines nous ont atteints depuis vingt années. Mais grâces vous soient rendues de toutes vos dispensations. Les plus grands maux, ceux qui viennent des vices, nous sont étrangers ; et le bonheur d'avoir des enfants vertueux, des enfants qui vous craignent est la plus grande des compensations[2]. »

Citons encore ces mots écrits après une grave maladie : « Ma santé, grâces à Dieu, paraît maintenant tout à fait remise.... Toutefois, ces nombreux contemporains qui partent, la plupart sans avoir le temps de prendre congé, crient bien fort aux survivants de préparer leurs malles. Quoi qu'il en soit, la volonté de Dieu sera faite ; mais j'espère que sa bonté nous laissera encore un peu dans ce monde pour y voir, s'il lui plaît, ta prospérité, et pour soigner ton malheureux frère, dont l'état ne saurait durer très longtemps tel qu'il est. Disons encore ici : La volonté de Dieu soit faite ! et espérons dans sa bonté. Je le prie de toutes les facultés de mon âme pour qu'il en répande les précieux effets sur toi[3]. »

Ces vœux qui n'avaient rien de banal, rien de feint, rien de forcé furent exaucés : Marc Vinet vécut assez pour soigner jusqu'au bout son pauvre fils infirme et pour jouir à distance des meilleures années de l'aîné. Sa foi, imparfaite sans doute, — quelle foi humaine ne l'est pas ? — mais vivante et sincère, le soutint jusqu'au bout. Puis, le 10 juin 1822, il fut brusquement enlevé à l'affection et au respect des siens ; son fils, mandé en toute hâte, fut privé de la triste douceur d'entendre ses paroles suprêmes.

H. LECOULTRE.

(*A suivre.*)

[1] Lettre du 8 juin 1820. — [2] Lettre du 25 février 1821. — [3] Lettre du 18 mai 1819.

---

## QUESTIONS RELIGIEUSES
### ET ECCLÉSIASTIQUES

### La sainte cène.

*Luc XXII, 7-20.*

La fête des pains sans levain était une des grandes solennités religieuses des Israélites. Elle leur rappelait la délivrance merveilleuse que le Seigneur avait accordée à son peuple, alors que l'ange de la mort passait dans le pays des Egyptiens. Aussi comprend-on que, la veille même de sa mort, Jésus ait éprouvé le désir ardent de célébrer cette dernière Pâque avec ses disciples, comme pour se fortifier à l'approche de la lutte suprême, en considérant une fois de plus ces témoignages palpables de la puissance et de la fidélité de Jéhova.

Telle est d'ailleurs la certitude de son triomphe, que même alors Jésus regarde moins encore au passé qu'à l'avenir, ou plutôt qu'il les unit l'un à l'autre dans une même pensée, en substituant au repas israélite une cérémonie nouvelle. « Ensuite, rapporte l'évangéliste, il prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit et le leur donna, en disant : Ceci

est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe, après le souper, et la leur donna, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous. » (Vers. 19, 20.)

« Faites ceci en mémoire de moi : » les disciples n'eurent garde d'oublier cette recommandation suprême. Leur empressement à cet égard est même attesté dès les origines de l'Eglise. « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, » raconte l'auteur du livre des Actes dans son histoire de la communauté primitive, « dans la communion, dans la fraction du pain et dans les prières.... » Et un peu plus loin : « Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, et rompant le pain dans les maisons, ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur. » (Act. II, 42, 46.)

La comparaison de ces deux textes historiques nous présente la cène, telle qu'on la célébrait dans la primitive Eglise, sous un double aspect. D'un côté c'était assurément un acte du culte, puisqu'elle est mise au même rang que la prière et que l'enseignement des apôtres. Et d'autre part, ce rite ou cet hommage religieux se mêlait aux événements de la vie ordinaire, puisque l'auteur continue son récit en disant que, « rompant le pain dans les maisons, » les chrétiens « prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur. »

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les disciples de Jérusalem avaient toutes choses en commun et qu'ils vivaient même toujours ensemble, se disséminant sans doute dans les demeures de ceux qui pouvaient les recevoir. A cette époque créatrice, toute débordante de sève divine et d'enthousiasme généreux, la vie ecclésiastique et la vie de famille semblent s'être confondues. Toute considération d'intérêt terrestre était écartée; c'était la fraternité chrétienne sous sa forme la plus large et la plus pure se réalisant ici-bas.

Bientôt cependant d'humiliantes expériences vinrent montrer aux chefs de l'Eglise qu'une telle situation ne pouvait se prolonger à toujours, et que, sans perdre son caractère divin, le christianisme devait se plier en quelque mesure aux exigences de la vie humaine. Un curieux passage d'une des épîtres de Paul nous fait assister à l'évolution qui se produisit en particulier dans la manière de célébrer la sainte cène. « Lorsque vous vous réunissez, écrit l'apôtre aux chrétiens de Corinthe, ce n'est pas pour manger le repas du Seigneur; car, quand on se met à table, chacun prend d'abord son propre repas, et tandis que l'un a faim, l'autre est ivre. N'avez-vous pas des maisons pour manger et pour boire ? Ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien ? Que vous dirai-je ? Vous louerai-je ? En cela je ne vous loue point. » (1 Cor. XI, 20-22; comp. v. 23-26.)

On le voit, de graves abus s'étant glissés dans l'Eglise de Corinthe, où les mœurs n'étaient point, semble-t-il, à la hauteur de l'institution, Paul invite les disciples à manger dans leurs demeures et à donner à la cène le caractère strictement ecclésiastique qu'elle a conservé dès lors. Non que le repas du Seigneur doive pour cela perdre de son importance. Dans tous les temps, l'Eglise l'a

considéré comme un de ses plus glorieux privilèges ; et je voudrais montrer en très peu de mots que tel en est bien le caractère, en recherchant quel est le sens que donnent à ce symbole les représentants les plus autorisés du christianisme primitif. Je m'efforcerai donc de faire voir, en suivant surtout les indications des évangiles et des épîtres de Paul, que pour tous ceux qui y participent dans l'esprit et selon la volonté du Seigneur, la cène est l'expression de la *foi chrétienne*, de la *vie chrétienne*, de l'*espérance chrétienne* et de la *fraternité chrétienne*.

La sainte cène représente tout d'abord la foi que professent à la face du monde les disciples de Jésus-Christ. La religion, comme l'indique l'étymologie du terme, étant un lien qui s'établit entre l'homme et Dieu, quiconque se rattache à une religion déterminée doit savoir quel est le mode de rédemption qu'elle lui offre, et quelles obligations elle impose à ceux qui sont résolus à la pratiquer. Le mahométisme ou le brahmanisme, par exemple, ont eu leur corps de doctrine : il ne pouvait en être autrement du christianisme ; car il est nécessaire que, en face des indifférents ou des incrédules, les membres de l'Eglise sachent au juste dans quel sens ils se disent disciples de Jésus-Christ. Cette profession de foi peut être développée et aborder avec détails chacun des points spéciaux relevés dans l'Evangile ; mais elle peut aussi s'en tenir aux quelques vérités essentielles du salut. Tel est le cas de la cène du Seigneur, symbole expressif et saisissant, remarquable à la fois par son extrême simplicité, qui le met à la portée des esprits les plus incultes, et par la richesse avec laquelle il contient tout ce qu'il y a de central dans la religion de Jésus-Christ.

En premier lieu, la sainte cène est une profession de foi merveilleuse de simplicité, précisément parce qu'elle n'est pas un exposé de théologie. Souvent, dans la suite des âges, les docteurs chrétiens ont édifié des systèmes obscurs et compliqués, qui sont fort au-dessus de la portée de la généralité des fidèles, et que même les intelligences les plus exercées ont quelque peine à saisir. Par la grâce de Dieu, l'Evangile nous tient un tout autre langage. Qu'elles sont admirables, en particulier, ces paraboles de Jésus-Christ où les abstractions se changent d'elles-mêmes en réalités vives et brillantes, où les idées les plus sublimes prennent corps et passent devant le regard de l'âme avec le relief et le mouvement de la vie ! Or, la sainte cène est mieux encore qu'une métaphore hardie. Ici le génie oriental ne s'en tient plus à l'image parlée, si expressive soit-elle ; c'est dans un acte précis et concret que s'incarne la pensée du Maître, qui se met par là-même à la portée des ignorants et des simples aussi bien que des philosophes et des savants.

Et pourtant cette profession de foi contient en sa simplicité tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'Evangile. Quel est, en effet, le trait distinctif de la religion chrétienne, ce qui en constitue l'originalité ? Est-ce peut-être en ce qu'elle admet l'existence et l'unité de l'Etre suprême ? Non, puisque les musulmans, par exemple, y croient aussi. Serait-ce encore en ce qu'elle met en lumière le sérieux du péché et la nécessité du sa-

lut ? Non plus, car la religion juive déjà reposait sur la proclamation de ces principes. Ou bien enfin le christianisme se distingue-t-il surtout, ainsi qu'on aime à l'affirmer de nos jours, par la beauté de ses préceptes et par le souffle élevé de sa morale ? Pas davantage, puisque l'Ancien Testament aussi prêche l'amour de Dieu et des hommes, et que certains moralistes antiques ont eu, sur la pratique de la vertu, des paroles si grandes et si belles, qu'elles semblent être comme un écho de l'Evangile.

Non, le caractère absolument unique de la religion chrétienne, c'est que Jésus ne se borne pas à signaler la laideur du péché, mais qu'il nous en délivre ; c'est qu'il ne se contente pas de nous exhorter à la pureté morale, mais qu'il la réalise dans nos cœurs ; c'est qu'il ne nous révèle pas seulement les perfections de l'Etre suprême, mais qu'il nous procure la réconciliation complète et définitive avec notre Dieu. En lui la loi divine se dépouille de ses rigueurs, pour s'incarner dans la vie humaine, qu'elle illumine et qu'elle féconde en la transformant. Or, c'est par la mort qui couronne son ministère d'amour que Christ est devenu le consommateur de l'œuvre rédemptrice : « Je ne me suis proposé de savoir autre chose parmi vous, écrit saint Paul à l'Eglise de Corinthe, que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » (1 Cor. II, 2.)

La croix de Christ nous rappelle, en effet, que l'homme ne saurait être sauvé par le développement de ses forces naturelles, mais qu'il ne peut recevoir la vie divine qu'en passant par une crise profonde et douloureuse de renouvellement. La croix de Christ nous signale même le moment précis où s'est opérée cette évolution décisive dans l'histoire des destinées de l'espèce humaine. La croix de Christ proclame la justice et la sainteté de Dieu, qui ne veut sauver le pécheur qu'à la condition d'enlever sa faute et de l'arracher à sa souillure. La croix de Christ atteste aussi l'amour insondable de Celui qui nous a tendu la main des hauteurs du séjour céleste, pour nous attirer, loin de la mer en tourmente, jusqu'au rivage de l'éternité. La croix de Christ enfin nous enseigne que cette œuvre de Dieu n'est salutaire qu'à celui qui, par l'élan de la foi, devient participant du sacrifice du Sauveur et de sa résurrection glorieuse :

Le saint modèle
De tout fidèle,
Jésus est mort ; il faut mourir.
Mourir, c'est naître ;
D'un nouvel être
C'est jour à jour se revêtir.
Heureuse mort, qui m'unis à mon Maître,
Mort du mal ! je veux te subir.
A la prudence,
A la science
Qui n'a pas sa racine en toi,
A toute vie
Qui te renie,
Il faut mourir, ô divin Roi !
Et ressortir d'une sainte agonie
Vivant et jeune par la foi.

Telle est, pour le disciple du Seigneur, la substance de la vérité contenue dans la croix du Calvaire ; profession de foi riche et profonde en sa simplicité, que rendent au Christ crucifié tous ceux qui s'approchent de sa table au nom de la parole qu'il leur a dite : « Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. »

Cependant il ne suffit pas de croire abstraitement pour être membre fidèle de l'Eglise ; il faut encore que la vérité

qu'on a reçue pénètre jusque dans le détail de la conduite : aussi la sainte cène n'est-elle pas seulement l'expression de la foi, mais aussi de la vie que le Seigneur communique à ses rachetés. « La coupe de bénédiction que nous bénissons, écrit saint Paul, n'est-elle pas la communion au sang de Christ? Et le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au corps de Christ? » (1 Cor. X, 16.)

Le sens de cette déclaration est d'ailleurs expliqué par Jésus lui-même dans un enseignement qu'on ne saurait, il est vrai, considérer comme le commentaire direct d'une cérémonie qui n'existait pas encore, mais dans lequel s'exprime en paroles une pensée identique à celle que la cène présente sous forme de rite ou d'action. C'était après le miracle de la multiplication des pains. Le peuple enthousiasmé se pressait en foule autour de Jésus; mais le Seigneur, connaissant les pensées charnelles de plusieurs, leur adresse cet avertissement sévère : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste en vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que le Père a marqué de son sceau. » (Jean VI, 27.) « Je suis, explique Jésus un peu plus loin, le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde.... En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.» (Vers. 51-54.)

Discours étrange, qui ne scandalisa pas seulement la foule grossière, mais qui rebuta plusieurs des disciples même du Sauveur (v. 52, 60). Jésus cependant avait pris soin de mettre en garde contre toute interprétation charnelle de sa pensée, lorsqu'il ajoutait : « C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien : les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » (Vers. 63.) C'est-à-dire que Christ s'élève lui-même contre cette doctrine inintelligente selon laquelle le privilège suprême de son disciple consisterait dans l'assimilation des molécules du corps du Seigneur. Non, s'il nous faut manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang, c'est spirituellement que cette parole doit être entendue. Elle désigne ce qu'il y a d'intime et de vivant dans la communion du Sauveur avec le fidèle; elle nous montre que la seule nourriture qui fortifie nos âmes est l'appropriation quotidienne de sa vie et de sa vertu de sainteté.

Ce point est essentiel dans le sujet qui nous occupe. On a souvent comparé l'influence de Jésus à celle qu'un grand homme exerce à travers les âges par le prestige de son génie. L'activité d'un Socrate ou d'un Platon, par exemple, ne fut certes pas restreinte au peuple au milieu duquel ces philosophes ont vécu; de siècle en siècle elle s'est poursuivie par le charme de leurs écrits ou par la beauté de leurs préceptes : car tout homme marquant dans un domaine quelconque de la science ou de l'action n'est-il pas le père d'une postérité toujours grossissante, composée de ceux qui s'approprient ses découvertes ou qui s'inspirent de ses principes?

Or, ce serait là, selon l'opinion de plusieurs des écrivains de notre époque, le seul secret de l'influence de Jésus. Quoi donc ! Christ ne fut-il qu'un moraliste éminent dont la trace lumineuse a sillonné le champ de l'histoire ? N'est-il le Sauveur des hommes que par l'élévation de sa parole et par l'exemple de ses vertus ? Non, certes, car cette supposition n'est pas seulement hors d'état d'expliquer le pouvoir absolu qu'il exerce sur des milliers de disciples ; elle se heurte contre le témoignage péremptoire de l'enseignement qui vient d'être rappelé.

Pour être un racheté du Sauveur, il faut entrer en relation directe avec sa personne et devenir participant de sa force, comme le sarment tire sa sève du cep qui le porte et qui le nourrit. Dans ce rapport intime et vivant, il faut que la communion non des discours du Maître ou de ses préceptes seulement, mais « de sa chair et de son sang, » c'est-à-dire de sa personne rédemptrice, devienne le pain quotidien de nos âmes et nous renouvelle pour l'accomplissement de la volonté divine, comme les aliments du corps restaurent nos forces en vue du travail de chaque jour. Voilà le privilège que rappelle et que confirme chez le croyant le repas du Seigneur, selon la déclaration catégorique que nous transmettent les évangiles. « Je suis, a dit Jésus, le pain vivant qui est descendu du ciel.... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. »

Cette dernière promesse cependant montre que ce n'est pas dans le présent seulement que doivent se renfermer les efforts du fidèle, mais qu'il faut les diriger avec persistance vers l'avenir ; car, affirme saint Paul en parlant du sacrement, « toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » (1 Cor. XI, 26.)

On a souvent fait remarquer que les religions païennes transportent de préférence l'idéal de la vie humaine dans le passé, vers un âge d'or dès longtemps écoulé, sur lequel ne circulent que des légendes vagues et lointaines. Seul le christianisme est dans toute la force du terme la religion de l'avenir, parce que, en nous signalant le mal, il nous donne la certitude du triomphe.

Si dans un sens, en effet, le croyant possède la vie éternelle dès ici-bas, que de souillures encore et que de souffrances ! Le vieil homme qu'on croit avoir dompté ne relève-t-il pas effrontément la tête ? Et là même où le péché semble foulé aux pieds, quel contraste entre la situation terrestre de l'enfant de Dieu et la gloire impérissable qui lui est promise ! Oui, certes, nous ne sommes sauvés « qu'en espérance ; » car « nous gémissons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, c'est-à-dire la rédemption de notre corps. » (Rom. VIII, 23, 24.)

Et ce qui est vrai du disciple en particulier ne l'est pas moins de l'Eglise dans son ensemble. Elle que Christ a si visiblement protégée dans ses travaux et dans ses conquêtes, mais qui souffre encore de tant d'obscurités et de tant de défaillances, qu'elle est loin d'être cette Epouse glorieuse, « sans tache ni ride,... sainte et irrépréhensible, » que le Sei-

gneur présentera un jour à son Père dans l'éclat de sa radieuse beauté ! (Eph. V, 27.)

Oui, nous qui croyons au triomphe final du règne céleste, c'est vers l'avenir que nous portons nos regards ; car plus douloureuses sont parfois les expériences du présent, plus il faut que le spectacle même de ce contraste allume en nous la flamme divine de l'espérance. Christ, notre Maître, est venu sur la terre, aux jours de son infirmité, pour répandre ici-bas la semence de la vie éternelle ; quand donc la grande moisson sera levée, il redescendra du ciel, entouré de ses saints anges, afin de serrer les épis dans ses greniers. Si, lors de sa première venue, il a vécu « sous forme de serviteur, » dans la seconde il montrera aux regards de tous l'éclat de sa puissance céleste. Après avoir souffert pour le péché, il en détruira la puissance maudite ; son office de souverain Juge sera la récompense de son abaissement jusqu'à la mort de la croix ; et c'est pourquoi la sainte cène, mémorial de son sacrifice ignominieux, est aussi la promesse de son retour dans la gloire. Institué à l'heure de l'humiliation et de l'épreuve, et se perpétuant de siècle en siècle jusqu'à la manifestation de la victoire, ce repas d'amour est comme le fil d'or qui, pour l'Eglise en prière, relie à travers les âges les deux avènements du Sauveur. « Toutes les fois que vous mangez de ce pain, écrit saint Paul, et que vous buvez de cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. »

Mais non seulement la cène nous met en présence du Christ crucifié, principe de notre foi ; non seulement elle nous unit au Christ glorifié, source de notre vie ; non seulement elle dirige le regard de notre âme vers le Christ triomphant, objet de notre espérance : par la triple relation ainsi établie, elle resserre d'une manière indissoluble le lien d'amour que crée l'Evangile entre les disciples du Sauveur. « Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, écrit encore saint Paul, nous, qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps, parce que nous participons tous au même pain. » (1 Cor. X, 17.)

La conséquence est nécessaire. Etant tous ensemble les organes de Christ, nous sommes tous aussi les membres les uns des autres ; quelles sont les distinctions sociales qui ne disparaissent en présence de cette grande et sainte égalité ? Que le pauvre donc se réjouisse de son élévation, en se souvenant que par Jésus-Christ il est l'héritier de toutes choses ; que le riche se glorifie de son abaissement, puisque tous les trésors qu'il accumule ne peuvent lui procurer la possession du salut. Que le savant courbe humblement la tête et vienne s'asseoir au pied de la croix du Calvaire ; que l'ignorant reprenne courage, en se disant que « les choses que Dieu a cachées aux sages et aux intelligents, il les a révélées aux petits enfants. » (Mat. XI, 25.) Le repas du Seigneur nous rappelle que si nous sommes tous pauvres en mérite devant Dieu, l'Eternel nous convie à nous laisser enrichir de sa grâce, et que si nous sommes tous des ignorants en présence du mystère de l'Evangile, nous tous aussi avons à acquérir la vraie sagesse qui conduit au salut.

Mais il ne faut pas que la fraternité

que symbolise le sacrement de la cène soit une égalité froide et morte. Etant les membres les uns des autres, nous devons donc nous pardonner, nous aimer, nous prévenir par honneur et porter allégrement les fardeaux de nos frères. Qu'on se le dise bien : les paroles de l'Evangile ne sont pas des images vides de sens. Dans un corps sainement constitué, chacun des organes est à sa place ; tous ils s'appuient et se soutiennent, et tous ils travaillent au bien-être de l'ensemble. Quand un des membres souffre, le corps tout entier en est affecté ; s'il guérit, tout le corps participe à la délivrance. Entre eux tous il y a vie commune et action réciproque en vue de l'unité.

Chrétiens qui faites profession d'appartenir au Seigneur Jésus, est-ce bien ainsi que vous comprenez et que vous pratiquez la fraternité de l'Evangile? Prenez-vous au sérieux cet idéal magnifique que devrait réaliser l'Eglise? Y a-t-il parmi vous cette charité fraternelle qui pousse les serviteurs d'un même Maître à rejeter dans l'ombre leurs dissentiments et leurs amertumes, pour se prévenir les uns les autres par honneur? Dans l'époque d'indifférence où nous sommes, vous sentez-vous pressés de vous serrer autour de la bannière de l'Evangile, non dans un esprit d'étroitesse et de raideur sectaire, mais dans une communion large et bienfaisante avec tous ceux qui, sous d'autres noms peut-être, prennent en main comme vous le faites la cause sacrée de Jésus-Christ?

Oh ! si vous vous sentez faibles et vacillants en présence de cette grande tâche, gardez-vous d'autant plus de négliger aucun des moyens de grâce que le Seigneur vous accorde. Saisissez en particulier les secours que vous offre la communion de la table sainte, qui, vous rappelant les principes de la foi qui est en Jésus-Christ, ranimant en vous la ferveur de la vie et faisant briller à vos regards les perspectives radieuses de l'espérance, vous unira par le lien d'une indissoluble étreinte avec ceux qui sont comme vous les rachetés du même Sauveur. Ainsi comprise et reçue dans un esprit de prière, la sainte cène, — car c'est dans cette définition que se résume, me paraît-il, la pensée évangélique, — est le repas de la reconnaissance et de la fraternité chrétienne, dans la communion vivante et sous la présidence spirituelle de Celui qui s'est livré lui-même pour nos péchés.

« Nos âmes, écrit Calvin, peuvent prendre et recueillir de ce sacrement une grande douceur et fruict de confiance : c'est que nous recognoissions Jésus-Christ estre tellement incorporé en nous, et nous aussi en luy, que tout ce qui est sien nous le pouvons appeler nostre, et tout ce qui est nostre nous le pouvons nommer sien. Parquoy nous nous osons promettre asseurément que la vie éternelle est nostre, et que le royaume des cieux ne nous peut faillir, non plus qu'à Jésus - Christ mesme. D'autre part, que par nos péchéz ne pouvons estre damnez non plus que luy, puisqu'il nous en a absous, voulant qu'ils luy fussent imputez comme s'ils eussent esté siens. C'est l'eschange admirable que de sa bonté infinie il a voulu faire avec nous, qu'en recevant nostre povreté, il nous a transféré ses richesses ; en portant nostre débilité sur

soy, il nous a confermez de sa vertu ; en prenant nostre mortalité, il a fait son immortalité nostre ; qu'en recevant le fardeau de nos iniquitez, duquel nous estions oppressez, il nous a donné sa justice pour nous appuyer sur icelle ; en descendant en terre, il a fait voye au ciel ; en se faisant Fils d'homme, il nous a faits enfans de Dieu[1]. »

Oh ! qu'en présence du mystère insondable du salut, Dieu rallume dans nos cœurs cette flamme céleste qu'étouffent si souvent les préoccupations et les plaisirs de ce monde ; et qu'il nous fasse « comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur » de cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance ; afin que, selon le désir magnifiquement exprimé par l'apôtre, nous soyons « remplis de toute la plénitude de Dieu. » (Eph. III, 18, 19.) J. BOVON.

[1] *Institution chrétienne*, IV, 17, 2.

---

## REVUE CRITIQUE

LES PLUS BELLES PAGES DE LA BIBLE, par *A. Decoppet*, pasteur. — Paris, Fischbacher, 1890.

Tout bien pesé et bien considéré, M. le pasteur Decoppet a fait ici une bonne œuvre. Lequel de nous, au moment de donner une Bible à une personne du dehors, catholique peut-être, attirée depuis peu à l'Evangile, n'a fait des vœux secrets pour que les yeux de son protégé ne viennent pas à tomber en premier lieu sur une généalogie ou sur une série de prescriptions rituelles ? Quel est le père de famille qui, n'ayant pas eu le temps de se préparer en vue du culte domestique, ne s'est trouvé parfois amené malgré lui à entamer telles histoires qu'il aurait certainement laissées de côté s'il n'avait été pris au dépourvu ? Avec le livre que nous annonçons, et que le protestantisme français, si actif ces dernières années, vient d'offrir à nos Eglises, plus de pareils inconvénients. Le domaine biblique peut être parcouru tout entier sans que rien de rebutant se présente et sans que cependant rien de capital soit laissé de côté. Prenez, pères de famille ! Vous ne risquez plus rien. Lisez, enfants ! Vous trouverez ici tout ce qu'il convient à votre âge de savoir. D'ailleurs, M. Decoppet le sait bien et dans sa préface ne se lasse de le répéter : ce n'est là qu'un *en attendant*. Plus tard, la Bible complète sera confiée au jeune homme, au catéchumène ; et là, avec son pasteur, les pages les plus sèches en apparence, ou celles qui auraient pu, dans une autre atmosphère, dire à son cœur les pires choses, seront lues avec sérieux et prière, et lui apparaîtront dans toute leur importance et dans toute leur sainteté. — Voilà pour la question de fond.

Mais cette tâche légitime, M. Decoppet s'en est-il bien acquitté ? A mon sens, il a trop élagué. Pourquoi supprimer, dans le premier chapitre de la Genèse, la formule : « Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ? » (Vers. 5, 8, 13, etc.) Pourquoi supprimer les versets 25 et 30 ; et, au chapitre suivant, les renseignements si originaux sur les fleuves du paradis ; et le défilé de tous les animaux devant Adam ; et même le verset 25 ? Ce sont là des détails plastiques, qui se gravent dans la mémoire des enfants et qui

exhalent un irrécusable parfum d'antiquité. Je réclame de même en faveur de III, 7, 21, 22 et 24, c'est-à-dire qu'à mon gré il n'y avait rien du tout à enlever au chapitre classique de la tentation et de la chute. Et toute la fin du chapitre IV et le chapitre V tout entier, que sont-ils devenus? Disparus! Aussi, quand vous arriverez à Hébreux XI, 5, ne saurez-vous pas qui est Hénoch. Et toute la fin du chapitre IX et le chapitre X tout entier? Disparus également. Passe encore pour le chapitre X, mais je proteste contre l'élimination des dix derniers versets du chapitre IX. Bientôt vous arriverez à la conquête de la terre promise et vous pâtirez de cette mutilation en ne comprenant rien à l'extermination des Cananéens.

Impossible de poursuivre cette revue. Mais, après un livre historique, ouvrons un hagiographe. Qui donc m'autorise à déclarer le Psaume Ier plus beau et plus important que les deux magnifiques Psaumes III et IV, composés par David lorsqu'il fuyait devant Absalom? Plus loin, voilà le recueil des cantiques de Maaloth (CXXI-CXXXIV) réduit à quatre psaumes. — Et dans les livres prophétiques, pour achever notre rapide revue, d'où a pu venir l'idée de mettre entièrement de côté ces deux splendides chapitres I et II d'Amos, si éloquents, si mouvementés dans leur apparente monotonie, si poignants pour Jérusalem? Je ne sache pas que, « de notoriété générale, » les chapitres III et IV du berger de Técoah « soient plus instructifs et plus édifiants » que ceux par lesquels s'ouvre son livre. (Voir Préface, p. V, ligne 9.) M. Decoppet a voulu à tout prix raccourcir les prophètes en particulier, à tout prix abréger l'Ancien Testament en général; et pour cela, il a dû par moments se livrer à l'arbitraire. Je réclame en faveur de l'Ancien Testament. Je proteste contre la manière en laquelle le programme a été rempli. Non! en dépit de ce qui a été dit ici même (décembre 1889, p. 573, seconde colonne), l'Ancien Testament n'est pas suffisamment représenté, ou, plutôt, il ne suffisait pas de le représenter; beaucoup des plus belles pages de la Bible manquent à ce livre intitulé: *Les plus belles pages de la Bible.*

Mais j'allais me fâcher. C'eût été dommage: on n'aurait pas manqué de me dire: Vous vous fâchez, donc vous avez tort! Et pourtant, je sens que j'ai raison, et je ne serais pas surpris que M. Decoppet fût *in petto* pour son critique contre lui-même. Ah! si nous avions affaire à une anthologie biblique, à une chrestomathie destinée à donner une idée de quelques-uns des chefs-d'œuvre que la littérature hébraïque a produits dans les divers genres où elle s'est exercée, il n'y aurait rien à dire. Mais le titre est positif, inexorable, et l'on pourrait citer un nombre considérable de très belles et très riches pages de l'Ancien Testament qui ont été sacrifiées parce que M. Decoppet voulait « présenter la substance de la Bible sous un petit volume. » (Préface, p. VI, ligne 5), ce qui ne rentrait point dans son programme primitif. Voyez page V, ligne 3 de la même préface, où M. Decoppet se défend d'avoir songé à faire une « Bible abrégée. »

Le Nouveau Testament a moins souffert. Néanmoins, dans les seuls Actes des apôtres, combien d'éliminations plus

habiles que justifiées ! Que dirait le soigneux et méthodique Luc en ne retrouvant plus dans son second livre ni l'instructive question des apôtres, I, 6, ni le remplacement de Judas par Matthias, versets 15-26 ; ni II, 44 et 45 ; ni III, 11, qui est à lui seul tout un tableau ; ni XII, 20-24, où la misérable mort du persécuteur offre un si frappant contraste avec la glorieuse délivrance du persécuté ?

Sur les index et les tables des matières qui remplissent les vingt dernières pages de ce gracieux volume, il y aurait beaucoup de bien à dire. Mais il faut terminer. Puisse cette Bible de famille avoir bientôt les honneurs d'une nouvelle édition, augmentée et enrichie de nombreuses restitutions.

H. DE ROUGEMONT.

---

## NOUVELLES

### Vaud.

*Chronique trimestrielle.*

*Encore un écho de l'influenza. — Activité ordinaire et extraordinaire. — Progrès de l'union des chrétiens. — Violences antisalutistes. — Un incident à propos d'un cabaret. — Conférences. — Décès.*

Dans une parodie connue et qui met en scène, entre autres personnages, le vaillant Achille, ce héros apparaît dans un rôle honnête assurément, et cependant peu enviable. Mieux exercé à mouvoir son bras que son esprit, il se trouve toujours en retard dans les conversations auxquelles il prend part. A l'inverse de ceux qui ont coutume de parler « un moment avant que d'avoir pensé, » ou de raconter ce qui n'est pas encore arrivé, il exprime ses impressions sur un sujet lorsqu'il n'en est plus question, et que déjà chacun pense à autre chose. Telle est à peu près la situation d'un correspondant chargé de faire une chronique trimestrielle. Il est condamné, par état, à redire ce qui préoccupait les esprits hier et avant-hier et ne les occupe plus aujourd'hui. Son utilité est du même ordre que celle du phonographe auquel on demande, après un certain temps écoulé, de faire revivre les échos du passé ; avec cette différence cependant que l'instrument enregistreur ne se permet aucun commentaire, ce à quoi nous ne nous engageons point.

Voilà comment, sous peine d'être infidèle à notre mandat, il faut que nous apprenions gravement à nos lecteurs que notre canton a eu sa part, dans les derniers jours de 1889 et au commencement de l'année présente, de cette épidémie qui a parcouru l'Europe, baptisée du nom d'*influenza*, qui s'est largement justifié dans tous les domaines de la vie. Sans gravité en elle-même, elle est devenue, pour les constitutions les moins résistantes, une épreuve telle que la mortalité a été doublée en mainte localité. Pendant que la vie administrative, les relations sociales et le petit commerce étaient plus ou moins paralysés, l'activité religieuse, elle aussi, était entravée dans plusieurs de ses manifestations. Au moment de l'année où les cultes sont le plus multipliés, le nombre de ceux qui les suivent se trouvait réduit dans une forte proportion. Maints pasteurs ont été mis momentanément hors de combat, et les Eglises ont pu reconnaître, à leur profit ou à leur dam, l'avantage qu'il y a pour elles à posséder dans leurs Conseils des hommes capables de présider convenablement un culte en l'absence du pasteur et de son enseignement régulier.

La vie religieuse a donné lieu, dans ces derniers mois, à peu de manifestations exceptionnelles ; ce qui ne signifie pas qu'elle ait été moins intense ou moins féconde. Il est à ce sujet une illusion fort naturelle, mais contre laquelle il importe de réagir. Si nous feuilletons nos journaux religieux quel-

ques mois en arrière, nous y trouvons, en matière de nouvelles, un certain nombre de faits intéressants, d'une importance très diverse et se rapportant à un nombre restreint de localités. Il est, en effet, dans le rôle de la presse hebdomadaire de signaler ce qui est nouveau, exceptionnel, ce qui sort des cadres de l'activité ordinaire. Sentinelle vigilante, elle rend par là de fort bons services, en montrant ici un fait qui appelle une protestation, là, au contraire, un exemple qui suggérera ailleurs des pensées utiles. Elle marque les mouvements, les aspirations de la vie religieuse; elle n'en fait pas le tableau. C'est ainsi qu'on nous rend compte des allocutions improvisées dans telle réunion spéciale sur un point du canton, tandis que nous n'entendons aucun écho des innombrables prédications sérieusement préparées, nous voulons le croire, qui chaque semaine et dans le pays entier, exposent les faces variées de la vérité. Il n'en peut être autrement, sous la réserve d'une plus grande sobriété des correspondants dans le récit des réunions et des fêtes qui se renouvellent périodiquement et où tout, en conséquence, se répète et se ressemble; et peut-être éviterait-on certaines réclamations au sujet de ces réunions familières en les racontant moins.

Quoi qu'il en soit, chacun sent que ce qui peut être publié est beaucoup moins considérable que ce qui ne se publie pas, et que les nouvelles religieuses ne donnent pas la mesure vraie de l'activité religieuse. Il en est d'elles, à la température près, comme de ces montagnes de glace dont un dixième seulement se montre à l'observateur, tandis que leur masse reste plongée dans l'océan et invisible au regard.

Ce que les nouvelles du jour nous laissent voir constitue toutefois un assez riche ensemble. La plupart des œuvres religieuses dont elles nous entretiennent sont poursuivies de concert par des chrétiens rattachés à l'une et à l'autre des Eglises qui se partagent le travail dans le pays. Malgré les quelques signes de mécontentement qui apparaissent de temps à autre à ce sujet, on peut affirmer que le peuple accepte de plus en plus volontiers ce fait. Nous ne prétendons point que cette activité commune doive être appliquée aveuglément à toute espèce d'objets. Il est telle œuvre d'évangélisation ou de mission qui peut s'accomplir dans de meilleures conditions en gardant un caractère ecclésiastique; telle autre, comme l'école du dimanche, paraît devoir s'accommoder beaucoup mieux de la neutralité; à chaque œuvre et à chaque temps de reconnaitre ce qui lui convient. Tout ce que nous voulons marquer ici, c'est un symptôme de l'état des esprits. En ce moment où la liberté religieuse subit d'un certain côté un assez fort remous, il est juste et réconfortant de constater que dans d'autres directions elle a lentement et silencieusement pénétré dans les mœurs. Il n'y a plus lieu aujourd'hui, comme il y a vingt ans, de comparer le canton de Vaud à « un vaste jardin confié aux soins des pasteurs de l'Eglise nationale, à l'exception d'un certain nombre de carreaux isolés, concédés aux Eglises indépendantes, mais desquels elles ne doivent pas sortir. » Les reproches contradictoires dont ces dernières étaient l'objet se sont usés en se heurtant l'un à l'autre. « On voudrait, écrivait alors un de leurs pasteurs, nous soumettre à une confination d'une nouvelle espèce, qui décidément ne nous convient pas. Chose étrange! cette confination qu'on cherche à nous imposer, ne nous a-t-elle pas été reprochée comme un tort par nos adversaires? Vous n'êtes, nous dit-on, qu'une coterie; vous ne vous inquiétez que de cultiver quelques plantes de choix; les besoins des masses, de la multitude, ne vous touchent guère; pour les foules, pour le peuple, vous êtes sans entrailles. Puis, faisons-nous nos efforts pour porter l'Evangile à tous, pour amener les âmes à Christ en dehors de notre prétendue coterie? On nous accuse d'indéli-

finesse, d'envahissement du bien d'autrui. »

On comprend certainement mieux aujourd'hui que l'évangélisation du peuple est chose assez urgente et assez difficile pour qu'on doive agréer toutes les mains qui s'y emploient avec une chrétienne sagesse et par des moyens dignes de l'Evangile. Et ceux à qui l'on dépeint parfois encore les chrétiens indépendants comme une « petite minorité séparée du peuple, » où l'esprit sectaire est « dans des conditions toutes privilégiées pour s'épanouir, » comprennent tout de suite qu'il y a, ici et là, une montre qui retarde.

Si ces remarques sont fondées, elles apportent quelque appui à l'opinion de ceux qui attribuent la mauvaise humeur excitée par le salutisme plus encore à sa manière qu'au fond religieux de son enseignement ; ce qui ne justifie à aucun degré les lois d'exception dont on le frappe, et contre lesquelles de nouvelles et nombreuses protestations se sont fait entendre en ces derniers temps, de la part d'hommes qui savent surmonter leurs légitimes répugnances pour être justes. Il faut convenir que les attaques dont il est l'objet revêtent souvent la forme la plus propre à laisser le beau rôle à ceux contre qui l'on s'indigne. C'est à quoi ont particulièrement réussi, au mois de janvier, quelques habitants de Payerne. On sait que les salutistes ont organisé une fanfare, composée de huit ou neuf musiciens qui vont se faire entendre dans les différents postes de nos cantons romands. Nous l'avons entendue passer sous nos fenêtres ; une marche fort engageante, comme celles qui ouvrent les fêtes publiques dans nos campagnes, retentit sans émouvoir personne ; si ce n'est qu'une voisine malicieuse ouvrit sa fenêtre en demandant tout haut : « Où donc danse-t-on aujourd'hui ? » Les héros de Payerne, qu'on a gravement appelés « le peuple, » attroupés par cette musique qui a du moins le mérite de ne pas blesser les oreilles, ont eu la gaité moins légère, et l'ironie plus épaisse qu'une soupe d'Auvergnat. Non contents de rééditer la vieille plaisanterie des bouches à eau, ils ont eu recours à l'un des premiers arguments que découvre le génie des enfants des rues : ils ont lancé des pierres. Vous avez un trou au front, donc vous êtes dans une funeste erreur ! Qu'avons-nous besoin encore de la logique dont Condillac ou le grand Arnault de Port-Royal ont été les dignes représentants ?

C'est un pauvre instituteur qu'une populace armée de projectiles ; sa leçon fût-elle bonne autant qu'elle est mauvaise, les salutistes ne sauraient la comprendre. Piqués au jeu, ils ne peuvent qu'agiter toujours plus les banderoles rouges devant le taureau qui se fâche avec tant de complaisance. Il paraît qu'il faut parfois beaucoup d'esprit pour savoir fermer les yeux.

Il faut plus que de l'esprit pour savoir fermer les cabarets. On se souvient que la commune de Mézières avait eu la première l'honneur d'invoquer la loi nouvelle qui rend possible la limitation des débits de vin. Malgré le refus que lui opposa le Conseil d'Etat, une autre commune, celle de la Tour de Peilz, a renouvelé cet essai, mais avec le même insuccès. C'est à l'Etat, en effet, et non à la commune que la loi vaudoise confère le droit d'octroyer les patentes. Voici le texte d'un de ses articles : « A la demande des autorités communales, et lorsqu'il est constaté que le nombre des établissements existants est suffisant pour les besoins d'une localité, le Conseil d'Etat peut refuser l'octroi de nouvelles patentes. » En réponse à une interpellation fort bien motivée par M. de Haller, député de Lausanne au Grand Conseil, le Département de justice et police a fourni quelques explications qui doivent avoir déçu même les esprits les plus disposés à l'approuver. D'après lui, malgré l'avis de la municipalité de la Tour et du préfet de Vevey, il ne serait pas constaté que les « besoins » des intéressés soient satisfaits en l'ab-

sence de ce cinquième débit. (Il paraît qu'une commune est inhabile à jauger sa propre soif; un pouvoir paternel s'en charge.) Cette localité ne possède, en effet, qu'un cabaret par 269 habitants; elle reste en arrière de la moyenne vaudoise. Ne croirait-on pas entendre le Département de l'instruction publique stimulant une commune dont les écoles seraient restées au-dessous du niveau général?

On a fort remarqué à ce propos le vigoureux et spirituel article publié par M. le pasteur P. Chapuis, rédacteur en chef d'*Evangile et Liberté*. La presse politique y a prêté attention, soit pour le reproduire en l'approuvant, soit pour tancer l'homme qui, remplissant des fonctions publiques, ose critiquer l'administration. Le Conseil d'Etat, ce nouveau saint protecteur des cabarets, le Grand Conseil qui approuve son directeur de conscience, le bon peuple qui laisse faire sont portraités de verve; on voit les raisons alléguées par le pouvoir s'effondrer sous le poids du bon sens. On n'oublie pas que ces magistrats complaisants sont en même temps l'autorité tutélaire chargée de veiller sur la vie religieuse du peuple. « Le Conseil d'Etat sera satisfait, et nous vantera peut-être un jour, dans quelque mandement de jeûne, les réjouissants progrès de la morale publique, qui s'atteste par la réjouissante multiplication des estaminets. »

Ce n'est point volontiers que les citoyens indépendants se voient obligés de blâmer les autorités de leur pays, qu'ils voudraient pouvoir toujours soutenir et honorer comme les défenseurs nécessaires de la justice et de la liberté. Aussi voulons-nous espérer que leurs actes futurs favoriseront plus complètement un respect qui ne demande qu'à n'être pas découragé. En attendant, que les communes ne se laissent pas détourner de démarches semblables à celles qui n'ont point abouti. Nous sommes persuadé que, si elles se multiplient, il deviendra impossible de n'y pas faire droit. Comme l'a justement observé M. de Haller, il y va ici non seulement de l'intérêt physique et moral du peuple, mais encore de l'indépendance des communes, dont l'autonomie relative est l'une des bases les plus solides de la prospérité du pays.

Il a été abondamment pourvu, durant cet hiver, à un autre genre de soif que celui auquel se rattache l'incident de la Tour. L'aliment spirituel offert aux consciences par les Eglises a été assaisonné d'éléments destinés à répondre aux besoins intellectuels des esprits sérieux. Bon nombre de conférences populaires ont été données dans les temples, dans les chapelles, dans les salles d'école ou d'autres locaux aménagés dans ce but. La série la plus complète de séances publiques est celle qu'a organisée une fois de plus l'Eglise libre de Lausanne. Rien de plus varié que leur programme; l'antiquité, le moyen âge, les temps modernes, telle question toute actuelle enfin, y ont trouvé place. Le nombreux public qui les a suivies y a reçu, avec un bienfaisant rafraîchissement d'esprit, un stimulant moral du meilleur aloi.

La mort de M. le ministre Henri Rapin vient d'enlever à l'Eglise libre un de ses membres les plus dévoués. Longtemps pasteur à Corsier où, malgré sa qualité de ministre démissionnaire, il jouit d'une popularité exceptionnelle, il ne ralentit jamais son activité chrétienne pendant les trente années qui s'écoulèrent depuis sa retraite. Il accepta des fonctions intérimaires dans huit Eglises, notamment dans celle de Lausanne, à laquelle il rendit jusqu'au bout de précieux services comme diacre. Pendant sept ans, il remplit les fonctions de secrétaire de la Commission synodale. Doux et ferme, modeste et bienveillant, il gagnait la confiance des caractères les plus divers. Il s'est acquis un autre titre encore au souvenir reconnaissant de ses concitoyens en les initiant, sous plusieurs formes différentes, aux découvertes de l'astronomie. Il travailla ainsi avec une réelle

compétence à combler une lacune trop fréquente, même chez des personnes cultivées, qui n'ont qu'une très vague idée de la constitution de l'univers dont elles font partie.

Un autre vieillard chrétien, M. Jules Delapierre, vient aussi de disparaître en laissant le souvenir d'une vie des plus actives et d'une nature pleine d'originalité, que traduisait une parole pittoresque et piquante. Rattaché à l'ancienne dissidence, très arrêté dans ses opinions, intransigeant sur certaines questions qui lui tenaient à cœur, comme celle du rétablissement d'Israël, il a su travailler de concert avec des chrétiens de tendances différentes et a rendu, en particulier, de longs et signalés services à la cause des écoles du dimanche. Sa vie était du reste consacrée à l'enseignement et à l'éducation chrétienne de la jeunesse.

En réponse à un concours ouvert sur ce dernier sujet par la Commission synodale de l'Eglise nationale, huit mémoires lui ont été adressés. Trois d'entre eux ont reçu un prix, un quatrième une mention honorable ensuite de l'examen auquel les a soumis un jury spécial. Deux de ces travaux seront publiés et répandus aux frais du Synode.

Notons enfin la dissertation, sur la *Conversion de saint Paul*, que M. Auguste Gonin a présentée vers la fin de l'an dernier à la Faculté de théologie de l'Eglise libre. Cette étude sérieuse, qui suppose des lectures assez nombreuses, porte sur l'histoire et le caractère de saint Paul avant sa conversion, sur l'examen des sources qui nous font connaître ce moment décisif dans sa vie, pour aborder enfin la discussion des diverses explications qu'on a proposées de ce changement si important et si fécond. A. V.

## PENSÉE

La tristesse est une faim qui a besoin de pâture, et qui se fait d'autant plus de mal qu'elle se concentre en elle-même sans autre aliment. LACORDAIRE.

## Genève.

*Les deux interpellations de M. Wakker : crucifix de Vernier et consécrations. — Conférences littéraires et sociales. — M. Th. de la Rive et Théodore de Bèze. — M. Claudio Jannet à l'Aula.*

Semblable aux Israélites du temps de Néhémie, M. Wakker, membre du Consistoire et du Grand Conseil, rebâtit le temple et ferraille en même temps contre divers ennemis. Nous ne pouvons que souhaiter réussite à l'association qu'il préside pour la restauration de la cathédrale de Saint-Pierre ; mais, bien qu'il faille toujours estimer les convictions énergiques, disons que les interpellations de M. Wakker ont moins de succès que cette belle entreprise ; l'affection qu'il porte aux murs de Jérusalem nous paraît plus grande que son intelligence des besoins du règne de Dieu.

En effet, quel mal y avait-il à ce qu'on vît un pasteur de l'Eglise libre prendre part à une consécration nationale ? N'est-ce pas là une occasion naturelle de rapprochement qui se voit tous les jours en France ; M. Wakker, avec d'autres membres du Consistoire, voulait que pareil désordre ne se reproduisît pas, et une commission, quelque peu embarrassée de ses propositions, demanda qu'on consentît au moins à inscrire à l'avance les pasteurs d'Eglises inofficielles invités à de futures cérémonies. Le point de vue de la plus large liberté a prévalu cependant ; on continuera à suivre le mode de faire actuel, d'autant mieux justifié que la consécration, telle qu'elle se célèbre dans l'Eglise nationale de Genève, est un acte inofficiel ; nous nous tromperions fort s'il se présentait désormais des occasions de le mettre en pratique ; la consécration de M. Fulliquet, jeune homme fort distingué, mais qui le sait, s'est accomplie sans la présence d'aucun ministre de l'Eglise à laquelle se rattachait pourtant, il y a peu d'années, la famille de ce nouveau pasteur auxiliaire.

La seconde interpellation de M. Wakker, faite au Grand Conseil, avait pour objet la

présence d'un crucifix dans la salle d'école d'un petit village tout catholique, aux environs de Genève. La loi proclame la neutralité absolue de l'enseignement et bannit tout emblème confessionnel ; on avait dû effacer jadis des passages bibliques sur les murs d'une école protestante devenue laïque. M. Wakker n'avait donc pas tort au point de vue légal, et peut-être craignait-il le retour de certains faits oppressifs pour la conscience qui s'étaient passés dans des communes catholiques. Ses protestations n'ont eu d'autre effet jusqu'à présent que d'attirer une assez véhémente réplique du conseiller d'Etat Richard. Celui-ci a demandé pourquoi ces réclamations avaient attendu pour se produire l'avènement d'un nouveau gouvernement, pourquoi les précédents chefs du Département des cultes, MM. Gavard et Carteret, n'avaient pas eux-mêmes enlevé le dit crucifix ; le régent de la commune de Vernier étant protestant, il n'y a rien à craindre pour les enfants non catholiques. L'opinion publique n'a point été émue de cet incident. On a remarqué malicieusement que M. Wakker avait lui-même présidé à l'inauguration de la chapelle des Macchabées, toute décorée de chapeaux de cardinal et de croix, et qu'il trouverait, dans le cabinet de travail d'un de nos professeurs de théologie libéraux, un magnifique crucifix. Il ne semble pas que ce signe de la rédemption, lorsqu'il n'est pas un objet du culte, froisse les consciences protestantes comme il y a vingt ans, et surtout comme au XVII$^e$ siècle ; nous sommes loin du temps où nos pères se réjouissaient de ce que l'incendie avait consumé la croix, symbole de « l'idolâtrie papistique », surmontant le clocher de Saint-Pierre. Est-ce bien ? Oui, pourvu que ces vues plus larges se concilient avec une foi d'autant plus ferme aux doctrines qui font l'essence de la Réforme, et avec un attachement réel aux bonnes traditions protestantes.

C'est décidément par les conférences et séances publiques que s'exprime l'activité intellectuelle moderne ; elles sont innombrables ; avec la meilleure volonté du monde, on ne peut y suffire. Dans le domaine de la littérature et des arts règne plutôt une critique subtile, sans souffle créateur. Ce sont deux ecclésiastiques qui nous ont donné les morceaux les plus intéressants : M. le pasteur Pozzi a entretenu un trop modeste public du poète provençal Jasmin ; ses auditeurs ont fort goûté la manière spirituelle et élevée avec laquelle le conférencier traite la vie et les œuvres de celui qui fut son ami personnel. C'est, en revanche, devant une salle pleine des représentants des anciennes familles de Genève, que M. le pasteur Guillot a raconté, d'une façon aussi littéraire qu'érudite, les vicissitudes traversées par notre vieille cathédrale.

Passons sur les séances ayant un objet spécialement religieux, études bibliques, antiquités, missions, — il serait trop long d'en parler malgré tous leurs mérites, — pour arriver à celles qui ont passionné les esprits et agité l'opinion. M. Théodore de la Rive, qui semblait, d'après ses déclarations de l'an dernier, vouloir se tenir sur des hauteurs sereines, n'a pas craint d'aborder le terrain de l'histoire, et de souiller à plaisir la noble figure de Théodore de Bèze. Son auditoire du Cercle catholique, composé d'un état-major de prêtres et d'hommes en général peu lettrés, a accueilli avec satisfaction le portrait peu flatteur qu'il a fait du réformateur, allant jusqu'à l'accuser d'écrits licencieux. Il n'est pas difficile, en effet, de prendre quelques morceaux détachés cités par l'abbé Fleury, et de s'appuyer sur quelques auteurs protestants, tels que Galiffe, dont la franchise va jusqu'à l'injustice, pour donner des proportions inadmissibles à des écarts de plume peu en rapport avec notre spiritualité moderne. Nous ne prétendons pas avoir des saints ; mais les rectifications ne manqueront pas, il en viendra de plumes autorisées, et M. de la Rive ne réussira pas à persuader le grand public que

Théodore de Bèze fût un libertin sans convictions. Toujours est-il que cette conférence a indigné les quelques protestants qui s'y trouvaient, et qui pourraient donner des preuves que tout n'est pas or pur dans le clergé romain.

Plusieurs de nos amis ont été fort « vibrés » par ces accusations, qui coïncident avec une attitude plus agressive du catholicisme. Après s'être fait petit tant que durait le *Culturkampf*, l'orage une fois passé, il parle haut, et, secondé par les circonstances extérieures, il faut le dire aussi, par les fautes des protestants, fait grand étalage de ses œuvres et de ses prétentions. N'exagérons rien ; ne voyons pas un danger sérieux dans les effusions esthétiques de quelques dames, dans les compliments fleuris dont on couvre notre petite patrie ; mais veillons, attachons-nous à secouer la torpeur, à déjouer les petites habiletés, à raffermir le sentiment protestant et chrétien. Nous savons que le sujet est à l'ordre du jour ; les circonstances montreront, peut-être prochainement, que ce n'est pas le moment de fermer l'œil.

A ce point de vue, on peut regretter peut-être que M. Claudio Jannet ait inauguré la série de conférences sur les questions sociales : on a cru à tort que la Société chrétienne suisse d'économie sociale avait chargé l'orateur de parler en son nom ; en outre, c'était donner en apparence à l'école catholique une place qui ne lui appartient pas, car son grand zèle et celui de Léon XIII est de bien fraîche date. L'idée réalisée par la Société est heureuse, originale : confier aux représentants les plus autorisés des diverses écoles le soin d'exposer, dans une série de séances à l'Aula, leur solution de la question sociale, provoquer ainsi une espèce de tournoi ; c'était exciter l'intérêt du public. Il s'est manifesté dès le premier jour et ira sans doute en augmentant.

Pour en revenir à M. Jannet, professeur à la Faculté catholique de Paris, il a montré, dans son exposition des doctrines de Le Play, une vraie connaissance du sujet, une attitude loyale devant un public dont une grande partie ne pouvait partager ses idées et qui, en rendant hommage à son talent, pourrait contester une grande partie de ses thèses. Mais c'est justement ce qui fait le succès de ces conférences, et il en sera probablement de même aux suivantes ; M. Wagner, ami de M. Fallot, vient de remuer hier a l'Aula les consciences et les cœurs par une parole vraiment puissante. Nous allons entendre une pléïade d'hommes distingués, puis, lorsque aura pris fin ce défilé des théories sociales, il y aura lieu pour la presse et pour les citoyens à formuler leurs jugements. Nous ne doutons pas que cette vaste information ne serve au but final et pratique en vue duquel sont formées nos associations pour les études sociales.

A côté de la théorie, il faut savoir apprécier tout ce qui s'entreprend pour la moralisation de notre peuple ; à ce titre nous saluons un nouveau cabinet de lecture fondé par la Société des bibliothèques populaires. Tout voyageur, séjournant ou passant dans notre ville, et désirant se reposer par une bonne lecture, trouvera pour cela un charmant local bien aménagé, situé dans le quartier le plus central, tout près de l'endroit où Froment placarda sa fameuse affiche : « Il est venu un homme qui enseigne à lire dans un mois, même à ceux qui n'ont jamais été en eschole. »

Z.

---

## Grande-Bretagne.

*Un fils de rabbin correcteur et souscripteur de la Bible. — Le journalisme religieux. — Un village où l'on ne lit plus. — Société à fonder partout. — Les missionnaires écossais d'après Stanley. — L'Eglise presbytérienne d'Irlande. — L'évêque Lightfoot. — Les péchés du chroniqueur. — L'hérétique Dods. — Un aveugle philanthrope. — Congrégationalistes et baptistes. — Un faux évangéliste. — En avant !*

La Société biblique britannique et étrangère continue avec succès sa collecte pour l'achat de la belle collection de Bibles de

M. Fry. Le tout jeune fils du grand rabbin de Londres, du Dr Adler qui vient de mourir, est un fidèle lecteur de la Bible anglaise. En lisant Esaïe XLVIII, 13, il trouva le mot « roundation » au lieu de « foundation. » Toutes les Bibles de la société sont imprimées à Oxford et à Cambridge ou chez l'imprimeur de la reine, à Londres. Or chacun de ces imprimeurs offre une guinée à qui lui signale une faute d'impression dans un exemplaire sorti de ses presses. La faute découverte par le jeune Adler se trouvait dans une Bible de Cambridge, d'où il a aussitôt reçu la guinée promise. Il l'a non moins vite envoyée au secrétaire de la Société biblique [1].

On ne connaît pas ici les timidités du protestantisme de langue française en fait de journalisme. Comment, dit-on, les journaux politiques affectent de laisser de côté en toute chose le point de vue religieux ? Il est des questions qui ne peuvent être portées en chaire, et qui cependant demandent à être traitées au point de vue chrétien; il est à l'heure actuelle des problèmes de théologie qui veulent être discutés et ne peuvent l'être pendant la demi-heure que les fidèles désirent consacrer à leur édification. En présence de ces desiderata, nous négligerions l'occasion de les remplir, laquelle nous est donnée par l'existence d'une presse religieuse ! Loin de nous une pareille abdication. Que notre plume glorifie Christ, comme notre bouche ! Le journalisme est un sacerdoce que le chrétien doit aussi revêtir. Si saint Paul eût vécu de nos jours, il se fût fait journaliste.

Les rédacteurs en chef de nos principaux journaux religieux sont des hommes de premier rang; ils se consacrent à leur journal comme un pasteur à son troupeau, ou un négociant à son commerce. Ce ne sont pas des pasteurs surchargés de besogne qui donnent au journal leurs restes de temps et d'idées. Aussi il faut voir comme leurs cahiers hebdomadaires ou mensuels sont soignés, bien faits, intéressants (du reste tels sont ceux de deux ou trois de vos revues ou de vos journaux ayant, pour les diriger, des hommes spéciaux). Il faut voir leur longue liste d'abonnés, et, chose qui intéresserait peut-être quelques personnes parmi vous, le chiffre des honoraires qu'ils paient à leurs collaborateurs.

Dans l'une des remarquables lettres de Vinet que publie la *Revue chrétienne*, on lit tout un programme d'une grande revue protestante, lequel est des mieux conçus, et le conseil suivant, qui montre combien le sens de la réalité s'alliait chez ce grand esprit aux nobles visées et au désintéressement dont il donne par ailleurs tant de preuves : « Pour s'assurer des travaux importants, réguliers, et par là quelque chose de plein et de sympathique dans la rédaction, il faudrait offrir des honoraires aux travailleurs, honoraires qu'accepteraient ceux qui n'auraient pas la joie de pouvoir regarder leur coopération comme une agréable diversion à leurs autres travaux. »

Le zèle des lecteurs répondant ici à celui des rédacteurs en chef, Vinet eût appris avec satisfaction, et peut-être stupéfaction, que telle revue hebdomadaire donne 87 francs 50 la page et paie à M. Gladstone 750 francs pour un article. Le cousin Jonathan, de l'autre côté de l'eau, fait mieux encore les choses ; il n'est pas américain pour rien. La *North American Review* vient de payer 6000 francs à M. Gladstone pour un article sur le libre échange, soit 600 francs la page. Détournons nos cœurs, non nos yeux de ces grandeurs, car il y a certainement là un but non matériel seulement, mais moral, une situation intellectuelle et des habitudes à atteindre.

N'allez pourtant pas vous figurer que tous nos éditeurs de nos journaux et nos écrivains fassent fortune, et que nos salles de lecture

[1] Cette collection de bibles anglaises, la plus belle qui soit au monde, est maintenant complètement payée, au moyen de souscriptions qui vont de 3 fr. 75 à dix mille fois autant (37 500 fr.).

suppriment nos comptoirs à liqueurs. On cite un village du Roxburghshire, Denham, qui ferme sa bibliothèque publique, faute de lecteurs et de souscripteurs. Cependant, il n'en coûtait que 20 centimes par semaine, et la plupart des journaux étaient envoyés gratis. On suppose que le terroir est épuisé, ayant produit deux illustrations, le Dr Leyden et le Dr Murray du « Dictionnaire. »

Cet endroit est un champ d'action tout trouvé pour une nouvelle société que propose le rédacteur d'un journal du Pays de Galles sous ce titre : « Société des encourageurs. » Excusez ce mot nouveau pour une chose nouvelle, ou à peu près. « Nous avons, dit l'initiateur, fondé une société d'égards envers les travailleurs chrétiens ; pour expliquer ce que nous voulons, nous allons donner quelques exemples de ce que nous avons fait en qualité de membre de cette Société.... On nous a dit l'autre jour à *** qu'un jeune frère y avait très bien prêché le dimanche auparavant et avait été d'un grand secours à l'ami qui parlait avec nous, cette prédication ayant déterminé quelqu'un à se donner complètement à Christ. Nous avons envoyé cette bonne nouvelle au prédicateur. Une femme nous avait dit que, n'eût été la bonté de M. P., elle ne sait ce qu'elle fût devenue, elle et sa famille ; nous avons été remercier M. P. d'avoir glorifié Christ devant cette famille. Le lecteur comprend maintenant ce que nous voulons faire. Quiconque désire augmenter le bonheur de ses semblables, remonter le cœur de ses collaborateurs dans la vigne de Christ, encourager celui ou celle dont il apprend une louable action, sera reçu avec plaisir dans notre société. Mais quiconque, après avoir été reçu, sera trouvé coupable d'avoir calomnié, ou déprécié, ou froissé son prochain en paroles ou en écrits, sera excommunié sur-le-champ. Pourquoi irions-nous étendre un nuage sur le cœur de nos frères ? A quoi bon aller dire à monsieur un tel qui est tout à la joie, qu'un journaliste lui a donné un camouflet ? Est-ce qu'un homme public ne doit pas s'attendre à en recevoir ? Qui en reçoit plus que Victoria ? Mais elle ne lit jamais les remarques désobligeantes qui la concernent, et autour d'elle personne ne se soucie de les lui signaler [1]. Les membres de la Société des encourageurs ne devront pas colporter des dires méprisants. Dans toute Eglise, ils rechercheront les étrangers, et leur souhaiteront la bienvenue par une bonne poignée de main, pour que personne ne puisse aller disant : « J'ai fréquenté » deux ans la chapelle, et personne encore » ne m'a serré la main. » Tout encourageur veillera à donner aux adorateurs de passage dans l'Eglise le sentiment qu'ils sont dans la maison du Père céleste. »

C'est dans les relations particulières que se fait sentir, je pense, le besoin de cette société, car, pour prôner un homme public par le journal ou par la parole, les Anglais rendent des points aux Français eux-mêmes. Ils balancent l'encensoir en gens qui ont le christianisme musculaire, comme ils disent eux-mêmes. Gare à la modestie et au bon sens de ceux qui en ont. Mais ce sont les deux vertus qui disparaissent le plus vite chez un homme en vue.

Je ne voudrais pas que cette remarque déteignît sur le fragment de lettre de Stanley qu'on va lire, quoiqu'il ait peut-être contribué à la suggérer. Stanley n'est pas un mixtionneur de belles paroles seulement. C'est un homme. Sa parole est sonore, mais ses actes ont quelque solidité, à coup sûr, qui la mettent en valeur. Voici ce qu'il écrit à propos du missionnaire Mackay, auquel il attribue le maintien et le développement du christianisme dans le territoire d'Uganda, malgré le meurtre de l'évêque Hannington : « C'est un Ecossais, le plus tenace petit homme que vous puissiez imaginer. Jeune, environ trente-deux ans, il supporte admirablement le cli-

[1] On dit la même chose de Talmage, ce roi des prédicateurs. Il y a de grandes raisons à opposer à ces grands exemples.

mat; son teint même n'a pas souffert, n'a pas été du tout africanisé par douze ans de séjour ininterrompu. Ces sociétés missionnaires s'efforcent certainement de produire des hommes extraordinaires. A propos d'Ecossais, pouvez-vous me dire pourquoi ils réussissent plus souvent que d'autres? Prenez Moffat, Livingstone, Mackay; ce sont des Ecossais pur teint. Ils sont au-dessus de tous les autres missionnaires, de n'importe quelle nationalité. Ce n'est pas parce qu'ils sont Ecossais qu'ils réussissent; ce n'est pas parce qu'ils valent mieux que d'autres, physiquement, intellectuellement ou moralement, c'est certain; mais c'est parce qu'ils ont reçu, sur un point, une plus complète éducation que tous les autres. En disant cela, je passe en revue dans mon esprit tous ceux que je connais et que j'ai rencontrés, et je répète mon affirmation sans hésiter : ce point, c'est le devoir. »

On ne connaît pas beaucoup l'Eglise presbytérienne d'Irlande. Elle est cependant digne de note. Voilà plus de deux siècles et demi qu'elle existe. Dès son origine, ses pasteurs ont eu à subir la prison pour avoir prêché l'Evangile; ses écoles ont été fermées, ainsi que ses lieux de culte; ce n'est que tout récemment qu'elle a pu avoir des collèges. Ses membres étaient réduits à se faire scieurs de bois ou porteurs d'eau; il y a une génération à peine qu'ils ne pouvaient être ni magistrats, ni percepteurs d'impôts, ni maîtres de poste, etc. Ils n'ont pu obtenir d'emploi du gouvernement que depuis l'abolition de la loi intolérante, connue sous le nom de *Test and Corporation Act*. Encore maintenant ils sont tenus à distance des emplois publics, qui sont presque exclusivement réservés aux protestants épiscopaux (ancienne Eglise établie) et aux catholiques.

La petite Eglise de 1643 est devenue grande, elle a des branches dans tous les comtés en Irlande; en Syrie et en Allemagne parmi les Juifs; au Canada, dans la Nouvelle-Zélande et en Australie parmi les colons; en Espagne et en Italie parmi les catholiques. Fidèle à sa devise, elle a été le buisson qui brûle mais ne se brûle pas. Son rôle social a été considérable et des plus bienfaisants. Dans un pays constamment en ébullition, il est des communes aux comtés de Derry et d'Antrim, où l'on ne voit pas d'agent de police; ce sont celles où habitent des presbytériens, et presque uniquement des presbytériens.

En présence de la recrudescence du catholicisme sous la forme du ritualisme anglican, sa mission est toute tracée d'être le boulevard des pures doctrines et des pratiques de la Réformation dans son pays.

Le gouvernement central n'est pas plus disposé maintenant qu'autrefois à l'aider dans ses tentatives d'élever intellectuellement et religieusement les Irlandais des classes populaires auprès de qui elle a accès. Le Collège de la Trinité à Dublin, avec son revenu d'un million et demi de francs, est tout entier aux mains des épiscopaux. Celui de Maynooth appartient aux catholiques. Ce n'est que dans les trois collèges royaux que toutes les classes et toutes les confessions trouvent vraiment libre admission. Le Collège Magee à Londonderry est une fondation particulière appartenant à l'Eglise presbytérienne. En somme, celle-ci ne reçoit que 50 000 francs par an du gouvernement pour ses écoles. Elle demande qu'on les subventionne mieux, aussi bien au moins que les catholiques, mais dût-elle ne pas être entendue, elle n'en poursuivra pas moins sa tâche salutaire.

Comme l'Eglise épiscopale d'Irlande, elle est pour l'évangélisation des catholiques sur le continent d'une générosité qui étonne ceux qui n'ont pas encore appris que ce sont les plus pauvres en apparence qui, lorsqu'ils sont chrétiens, donnent le plus pour sauver leurs frères dont ils savent et sentent, comme personne, le besoin d'être sauvés.

La mention de tous ces collèges me rappelle que j'aurais dû mentionner ici la mort

de l'évêque Lightfoot. C'était le savant et l'exégète le plus considérable de l'Eglise anglicane. Avec cela, pieux, bon et de bon sens, comme ne le sont pas toujours les grands savants. La patristique était son domaine favori; il y a fait des voyages qui ont été des découvertes.

Votre chroniqueur se félicite de pouvoir parler une fois ou l'autre de ses péchés d'omission (pour ne pas parler de ceux de commission), car il a à cœur d'en rejeter la très grande coulpe sur l'exiguité de l'espace qui lui est mesuré : oui, c'est elle qui est coupable de ce qu'il ne traite pas la Grande-Bretagne comme il le voudrait, comme d'autres traitent.... Chut! pas de jalousie.

Il faudra désormais réserver toujours une petite place au moins pour le Dr Dods ou pour ses adversaires. Nous allons au-devant d'un procès en hérésie, avec toutes les choses gaies, tristes, burlesques, amères, fâcheuses, regrettables que cela implique. Telle grande revue périodique en donne régulièrement à tâter à ses lecteurs. Inutile de dire que ce n'est pas le journal de l'Eglise libre d'Ecosse. Il n'est qu'un journal officiel écossais pour ignorer ainsi le grand sujet de préoccupation de son Eglise. Affaire de prudence : le journal ne prendra pas position avant que l'assemblée générale lui ait donné des instructions et une orientation.

Les Unitaires font imprimer et distribuer en masse le sermon, désormais fameux, du Dr Dods : *Qu'est-ce qu'un chrétien?* dans lequel il a nié que la foi en la divinité du Christ fût l'élément essentiel d'une foi véritable, quoique nécessairement l'élément indispensable d'une foi complète. Il faut remarquer que ce passage du sermon est dirigé contre ceux qui ont une foi de tête seulement, et tend à réhabiliter les hétérodoxes qui ont une pratique orthodoxe.

De son côté, le Dr Dods proteste contre l'interprétation qu'ont donnée de ses assertions les Presbytères de Lorn et de Skye. Loin de n'avoir pas assez affirmé la divinité de Christ, dit-il, il a à se reprocher d'avoir mis trop souvent le Père à l'arrière-plan, comme si Christ seul était Dieu. Quant à l'expiation, il n'est pas en désaccord avec la Confession de foi, qui est très, trop brève à ce sujet, et il estime avoir le droit de la compléter. Quant à l'inspiration de la Bible, il l'admet, mais il n'admet pas qu'elle garantisse contre toute inexactitude dans les détails, ni que la Confession de foi l'entende de la sorte.

Impossible de vous promener dans les dédales de la procédure ecclésiastique écossaise. Il vous suffira de savoir que, quoique le Presbytère d'Edimbourg, duquel relève le Dr Dods, compte des membres ultra-orthodoxes, aucun d'eux n'a jugé à propos de déposer une plainte (*libel*) contre lui. Ils ont laissé ce soin à deux intrépides montagnards, qui sont venus apporter leur *libel* au presbytère ; ce dernier a refusé de recevoir le document et a renvoyé l'affaire à un mois. En attendant, elle est soumise au Comité de la Faculté, qui doit décider s'il y a lieu à poursuivre.

Il y a des philanthropes aveugles ; il y a un aveugle philanthrope, le Dr Moon, de Brighton, dont on s'apprête à célébrer le jubilé pour lui donner une marque publique de la reconnaissance de ses compagnons d'infortune. Il est l'inventeur de l'alphabet en relief qui porte son nom. La Grande-Bretagne seule compte quatre-vingts sociétés s'occupant d'enseigner à lire aux aveugles avec cet alphabet ; chacune a une bibliothèque gratuite ; elles ont l'an dernier lancé sur le marché 200 000 volumes. Avant l'introduction du système de Moon, en 1847, très peu d'aveugles adultes savaient lire ; maintenant dix mille aveugles de tout âge savent lire dans ce pays, et sont régulièrement pourvus de livres par les sociétés en question.

Les congrégationalistes et les baptistes qui, depuis longtemps, ont de bons rapports à

Norwich viennent de prendre l'excellente résolution suivante : ils travailleront en commun à fonder des Eglises nouvelles dans la ville et dans les faubourgs ; la première fondée aura un pasteur congrégationaliste et sera désormais rattachée à cette dénomination ; la seconde aura un pasteur baptiste et sera rattachée à cette dénomination, et ainsi de suite à tour de rôle. Dans chaque Eglise, le baptême sera administré conformément au vœu des récipiendaires.

Il s'est passé en Australie (c'est encore la Grande-Bretagne) un gros scandale. Un soi-disant évangéliste, qui avait fait merveille, s'est trouvé n'être qu'un ignoble faiseur. Ce semble presque un blasphème de raconter ses succès prodigieux, puisque ce n'étaient que des parodies sataniques. Démasqué par le journal qui l'avait d'abord lancé, il a crânement honoré un *reporter* de ses épanchements : « J'ai bûché les épitres, a-t-il dit, et j'ai mis les gens dedans sur toute la ligne. Des femmes, faibles d'esprit, ont été prises comme des agneaux. J'ai fait argent de leur faiblesse ; aussi je me suis senti parfaitement libre.

» — Pensez-vous qu'il soit facile d'en imposer ainsi à des corps religieux ?

» — Un homme de capacités ordinaires et de bon jugement, et qui a horreur des boissons alcooliques, n'a qu'à se mettre à l'affaire et à aller de l'avant.

» — Comment faut-il opérer ?

» — Je me suis efforcé d'être bon avec tous, convenable et doux, et j'ai senti que cela allait tout seul.

» — Comment l'argent vous est-il arrivé ?

» — Je n'ai reçu que des chèques et de la part de dames que j'ai intéressées, de dames intéressées, vous entendez bien. Je n'ai pas reçu de chèque d'un seul monsieur. Des dames faibles d'esprit m'envoyaient des chèques en particulier, et je ne les ai jamais refusés. Au fait, j'en étais excessivement reconnaissant.

» — Appartenez-vous à une communion religieuse quelconque ?

» — Je suis catholique, catholique-romain. Notez cela ; c'est très important. Je mourrai catholique-romain. Je ne me suis fait passer pour dissident que pour attraper les dissidents, et j'ai l'intention maintenant de terminer ma carrière dans l'Eglise où j'ai été élevé. A mon arrivée à San-Francisco j'irai me confesser. Je veux tout dire au père Ryan ; j'espère vivre assez pour le voir, sinon je n'entrerais jamais au ciel. »

Folie ? filouterie ? toutes deux ? Qu'importe ? Le drôle n'a pas pu tenir indéfiniment son rôle ; mais que dites-vous de ces dames enthousiastes de ce joli apôtre ? Elles trouvaient sûrement qu'il fallait un réveil dans l'Eglise ; que.... Lisez les pathétiques plaidoyers en faveur d'excentricités religieuses qui n'ont pas étalé leur pourriture en Grande ou en plus Grande-Bretagne seulement.

J'aimerais mieux vous entretenir de ce qu'on appelle les « mouvements en avant » de MM. Champness, Hugh Price Hughes, ce dernier désapprouvé pourtant par Spurgeon. Les jeunes cherchent de nouvelles méthodes ; les aînés tiennent aux anciennes ; le Maître ne nous a-t-il pas recommandé les deux ?

***

*P. S.* Le *libel* contre le Dr Dods mérite le sens que nous attachons à ce mot en français. Il est si long qu'il a fallu trois lecteurs se relayant pour en venir à bout devant le Presbytère d'Edimbourg, et il est si violent que la seule conclusion possible paraît celle-ci : au bûcher l'hérétique ! Dommage, hélas ! pour les accusateurs que ce mode de faire si évangélique ne soit plus de notre temps !

## Italie.

*L'évangélisation de l'Italie : tristesse et encouragements. — Progrès en Sicile. — Les efforts du cléricalisme. — L'opuscule du comte Barbolani. — Le père Bonavino.*

Malgré la lassitude et la défiance qui semblent dominer les esprits, l'œuvre de l'évangélisation de l'Italie continue à étendre ses pavillons, et à travers mille difficultés, elle peut noter à son crédit quelques succès, qui sont un gage et un encouragement pour l'avenir.

Souvent, en considérant de près ou à distance (j'ai été longtemps absent), l'état moral et religieux de ma patrie bien-aimée, je me suis senti oppressé par une grande tristesse : l'avenir de notre œuvre si sainte et si belle me paraissait des plus compromis par l'inertie et par l'indifférence de ceux qui se disent appelés à travailler au relèvement moral de nos populations et qui ne font que réveiller les factions et les haines politiques. Je répétais alors cette strophe de poésie populaire des Marches, triste et railleuse comme une poésie de Heine ou d'Emile Praga, curieuse béatitude d'un pessimiste campagnard :

> Beati ciechi voi che non vedete
> E che di donna non v'innamorate!
> Beati sordi voi che no' intendete.
> . . . . . . . . . . . . .
> Beati muti voi che non potete
> Palesare la vostra volontate,
> Beati i morti voi che in terra siete
> L'amor non vi tormenta e riposate [1] !

La puissance d'aimer, pour le bien, pour son triomphe, paraît être non seulement énervée mais détruite, et parfois les bras nous tombent et les genoux faiblissent. Toutefois si le découragement est humain, Dieu qui nous a conduits jusqu'à aujourd'hui, nous donne de temps à autre de grands motifs de joie et partant de force ; nous entendons alors très distincte la parole du Maître : « Hommes de peu de foi ! »

En effet, dans le nord de l'Italie nos Eglises ont fait de sensibles progrès pendant l'année qui vient de s'écouler. L'Eglise de la mission à Turin (je ne parle pas de la paroisse qui a une vie à part) est nombreuse, remplie de zèle et elle a donné un exemple bien digne d'être imité en votant qu'elle payerait dorénavant les frais nécessaires à son entretien et les honoraires de son pasteur. L'Eglise de Milan suit modestement ses traces et s'efforce d'arriver au même but. Elle se hâte lentement, car elle est bien loin d'avoir tous les avantages matériels et spirituels que la paroisse de Turin, en bonne mère, prête à sa fille, l'Eglise de la mission. Les cultes, dans ces deux Eglises du nord, sont suivis avec régularité, et il n'est pas rare d'y voir les temples remplis de fidèles et « d'infidèles » de toutes les nuances, les uns avec les autres respectueusement attentifs à la lecture de la Parole de Dieu.

Nous avons, en effet, dans plusieurs de nos Eglises, des adhérents réguliers, qui ne manquent pas un culte, qui lisent la Bible, qui chantent nos cantiques, qui déposent avec une ponctualité exemplaire leurs offrandes dans le tronc, mais qui n'osent ou ne veulent pas encore faire profession publique « à haute et intelligible voix » de leurs convictions religieuses. Les préjugés tout puissants, les circonstances particulières et souvent des difficultés de famille, inextricables, sont toujours, comme aux premiers temps de l'œuvre évangélique, des obstacles qui paraissent infranchissables. Dieu seul peut les briser ; il le fait, mais les cœurs aussi sont brisés. Ce n'est pas un mal, car il a pour les âmes brisées, au sortir de la lutte, ses consolations ineffables et l'accroissement de la foi. Il faut souffrir, et beaucoup, pour devenir et pour rester chrétien évangélique. Qu'ils se le disent, nos chers amis qui voudraient toujours

[1] Heureux aveugles ! qui ne voyez pas et qui ne vous sentez pas pris d'amour pour une femme. Heureux sourds ! qui n'entendez rien.... Heureux muets ! qui ne pouvez exprimer votre volonté. Heureux morts ! qui êtes dans la terre et qui vous reposez, sans que l'amour vous tourmente.

voir le nom, l'âge, la classe et le nombre des nouveaux convertis !

Dans le midi de l'Italie, et dans la Sicile surtout, nous avons eu des progrès étonnants pendant la dernière année et au commencement de celle-ci : un temple à Vittoria, une œuvre bénie à Riesi, à Palerme, à Messine, et une nouvelle inauguration d'un temple évangélique dans la ville de Sainte-Agathe, Catane. Depuis vingt ans, la communauté réformée vaudoise n'avait eu, dans cette ville splendide, qu'un local misérable et trop en dehors du centre. Celui qui écrit ces lignes sait par de dures expériences combien il est difficile d'obtenir, même dans les grands centres, un local convenable pour les réunions évangéliques. Les locaux ne manquent pas. Vous vous présentez au maître de maison qui immédiatement vous demande :

— Que désirez-vous faire de ce local ?

— Une salle de conférences, une école, un lieu de culte.

— Qui êtes-vous ? Seriez-vous par hasard *protestante ?*

— Certainement, je suis pasteur, évangéliste, et désire réunir ici mes frères pour un ou plusieurs cultes par semaine, et je vous promets que ni vous ni vos locataires n'en souffrirez en aucune façon.

— C'est bien, vous avez raison ; moi je suis libéral et j'aimerais bien à vous louer ce local ; mais vous savez, il y a des égards, des difficultés, etc.

Le lendemain, on apprend que l'honorable propriétaire a un oncle prêtre, que le cousin du cuisinier de l'évêque est son intime ami, et que tout son libéralisme se réduit à la plus honteuse des servitudes.

Et voilà pourquoi dans les villes principales nous sommes obligés le plus souvent de doter l'Eglise d'un temple de notre propriété. Dieu nous a bénis à cet égard encore, et le temple de Catane a été inauguré le 12 janvier dernier, sans qu'il y eût des dettes trop lourdes sur son toit. Le service de consécration a été solennel, devant un auditoire qu'on espérait plus nombreux ; mais cela ne nous étonne pas dans la ville qui a donné le poète Rapisardi, le chantre du pessimisme matérialiste, voilé d'un idéalisme malsain, et qui a voulu chanter en vers italiens la sublime trilogie de Job, sans s'être donné le moindre souci de bien l'étudier. Les frères de Messine, de Palerme, de Barcellona, de Riesi, de Giarre, de Caltanisetta, s'étaient donné rendez-vous à cette fête chrétienne dont les résultats seront sans doute bénis dans toute l'île, et dans nos petites stations du centre où la prédication de l'Evangile n'est pas sans présenter aujourd'hui encore de grands dangers pour les évangélistes et les colporteurs.

A propos de Riesi, voici une nouvelle qui réjouira les amis de l'Union chrétienne. Riesi est un gros village, situé dans le centre montagneux de la Sicile. On n'y arrive qu'à pied ou à dos de mulet par des chemins souvent impraticables dans la saison des grandes pluies. Une Union chrétienne, qui compte trente-deux membres, sans compter ceux qui se font présenter à chaque séance, y a été fondée ; elle progresse et promet des fruits bénis pour l'œuvre de l'évangélisation. Les luttes des dénominations étrangères ont fait beaucoup de mal aux Unions chrétiennes de la péninsule ; quelques-unes en sont mortes sans même obtenir une oraison funèbre. Devrons-nous recevoir une leçon et un exemple salutaires du centre de la Sicile ? Et pourquoi pas ? Je le souhaite de tout mon cœur, avec tous les vrais amis du règne de Dieu qui, pour lui, oublient l'ombre de leur clocher et les formules pétrifiées de leur dogmatisme.

J'aurais encore plusieurs détails à donner à mes lecteurs ; mais je sais que M. Jean Pons, de Naples, le collecteur par excellence, comme l'a appelé M. Fr. Godet à notre dernier Synode, partira bientôt pour la Suisse, et qu'il donnera à ses auditeurs une idée plus complète de notre œuvre en Italie. Elle est immense, et il saura vous dire qu'elle s'étend

chaque année davantage. Grâce à Dieu nous n'avons pas de recul, quoique souvent nous soyons stationnaires. Il nous est doux de savoir que les prières de nos amis de la Suisse nous accompagnent et nous soutiennent.

Si l'Evangile, prêché avec simplicité et avec zèle, fait des progrès lents mais sûrs, n'oublions pas que le catholicisme, sous toutes ses formes, qui dépassent les variations du protestantisme, illustrées par Bossuet, est plus fort que jamais, et que ses ressources sont immenses. Cela doit être dans un pays qui, sous l'apparence du scepticisme dans les conversations privées et dans la presse, est resté au fond catholique et très jésuite opportuniste. Nous, nous parlons de sociétés de jeunes gens chrétiens, de secours mutuel, d'union et d'alliance évangélique; nous secouons le zèle trop souvent endormi des protestants suisses et allemands; mais tous ces efforts que valent-ils et que signifient-ils quand nous nous rendons un compte exact de ce que la légion catholique peut accomplir et des ressources incalculables dont elle dispose? Dernièrement encore une fête dans une ville voisine de Milan, la fête anniversaire d'une société ouvrière catholique, a attiré une foule extraordinaire de corporations, de sociétés, et des habitants de la plaine et des rizières lombardes et piémontaises. L'évêque, qui déjà peu de semaines auparavant avait dû faire officiellement son *mea culpa* pour ses opinions libérales, s'abstint; il agit en homme prudent et qui ne veut pas perdre ses honoraires; mais le fait est que le catholicisme le plus intransigeant dans les villes de province et dans les communes rurales a conservé toute la puissance spirituelle qu'il avait il y a quatre siècles. Les bons catholiques libéraux ne sont que des pantins dont chacun, à son tour, tire la ficelle; après avoir mangé du prêtre deux fois par jour, ils finissent presque tous (l'*influenza* nous l'a rappelé) par faire *il viaggio che non ha ritorno*, avec un accompagnement de prêtres, de petits clercs et de cierges qui pourrait édifier tout un canonicat!

Comme l'a bien dit le correspondant d'un journal de Milan qui prend tous les airs du libéralisme sans en avoir la chanson authentique, « rien n'est plus admirable que l'ordre et la discipline qui dirigent et dominent nos sociétés catholiques. Le fait est indéniable : devant l'organisation complète, absolue, disciplinée du parti clérical, nous devons nous humilier en songeant aux querelles écœurantes du parti libéral (*sic*) qui ne fait rien ou presque rien pour s'organiser. »

« Ce parti doit se réveiller, secouer son inertie et se préparer aux luttes inévitables d'un avenir très prochain contre un ennemi aguerri, prêt de longue main (*ad omnia paratus*), et si prudent qu'il ne donne prise à aucune observation de la part de l'autorité. » Nous l'avons dit souvent dans les colonnes du *Chrétien évangélique* et ailleurs, mais, hélas! avec nos misérables divisions et nos bizarreries ecclésiastiques, nous avons parlé dans le désert.

Les factions dans le camp du catholicisme sont plus nombreuses et plus envenimées les unes contre les autres que celles que nous nous connaissons, mais les premières, par un miracle de discipline ecclésiastique, savent se dévorer entre elles *in camera segreti* sans que le vulgaire le sache ou s'en aperçoive.

Je ne veux pas revenir sur les luttes rosminiennes, qui ont désormais dans le diocèse de Saint-Ambroise une importance vitale; on ne paraît pas s'y intéresser ailleurs qu'en Allemagne, en Hollande et en Italie [1], quoique je sois persuadé que le sérieux qui les distingue expliquera à nos petits-neveux plusieurs choses utiles à savoir. L'école laïque ou plutôt incrédule et parfois cynique, l'indifférence des laïques, la haine vaticane contre tout ce qui n'est pas inspiré par les direc-

[1] On le laisse croire au gros public, mais la question est plus brûlante que jamais. Ne fait-on pas croire au pape octogénaire que les rosminiens, idéalistes sérieux au fond, sont les agents de Crispi?

teurs spirituels (ils le sont souvent fort peu) du pontife mettent le catholicisme dans de grands embarras, mais il sait toujours s'en tirer, sans trop d'efforts. Il est même parfois insolent envers ses meilleurs amis, amis qui voudraient la réalisation de ce rêve irréalisable : la conciliation de la curie et de la royauté, de la foi et de la science moderne, car les deux choses pour plusieurs n'en font qu'une.

Un exemple entre dix, et en laissant de côté les velléités libérales de certains prélats du midi qui se font décrier par le gouvernement et qui, pour obéir au Vatican, se brûleraient au besoin eux-mêmes avec leurs opuscules ou leurs mandements. N'a-t-on pas dit que la guerre faite à Rosmini et aux pauvres pères de Rovereto était *un malandrinaggio*, un brigandage organisé ? Celui qui l'a dit n'appartient-il pas à la curie ? Il se garde bien de le redire, après qu'on lui a tiré les oreilles comme à un petit écolier. Venons-en au fait annoncé ci-dessus.

Le comte Ulysse Barbolani, un vieux de la vieille diplomatie, très attaché à Rome et à ses ressentiments, a publié, dans la *Revue des intérêts matériels de l'Italie* [1], un opuscule sur *la décentralisation dans le gouvernement de l'Eglise catholique*. Tout en restant catholique fervent et convaincu, l'auteur désire que le gouvernement italien prenne une part directe, active et presque révolutionnaire au prochain conclave [2] et qu'il impose même au Sacré Collège des cardinaux et au pape futur un *aut aut* que nous n'hésitons pas à appeler autoritaire et contraire aux droits des gens.

Pour le comte Barbolani la centralisation du gouvernement ecclésiastique a été la cause des grands schismes et de la réforme protestante qui a enlevé à l'Eglise une grande partie de l'Europe ; elle est aussi la cause de l'actuelle indifférence religieuse, conséquence de l'opposition systématique inaugurée par la papauté contre l'ordre moderne des Etats. Il faut que le pape renonce spontanément, de peur de voir sombrer dans un suprême naufrage la barque du dogme catholique, à la prétention de gouverner du Vatican les Eglises qui se trouvent en dehors de l'Italie. De là a la suppression implicite ou explicite du gouvernement temporel, il n'y a qu'un tout petit pas, et l'expérience de ces dernières années (les lecteurs qui ont eu la patience de me lire le savent bien), nous prouve que jamais la papauté ne se pliera à des idées si révolutionnaires ; car désormais la centralisation du gouvernement universel de l'Eglise et le dogme catholique ne sont qu'une seule chair. Au nom de la liberté de l'Eglise il va sans dire que nous réprouvons absolument les opinions de l'honorable comte Barbolani, qui tout en affirmant que le dogme « doit rester de sa nature éternel et immuable », invite le gouvernement à s'ingérer par voie diplomatique à l'élection d'un pape selon son cœur. Ce pape parmi les patriarches et métropolitains de *l'orbe* catholique serait un *primus inter pares ;* il aurait avec ses cardinaux une dotation de l'Eglise et de l'Etat et ainsi, par le moyen de la décentralisation du pouvoir, la paix pourrait être établie entre l'Eglise et l'Etat. Vous l'apercevez aisément : cela est impraticable, et l'ouvrage du comte Barbolani ira finir avec les opuscules conciliateurs de Curci, de Tosti et d'autres, entre les mains des R.R. P.P. de la congrégation de l'Index.

La curie est agitée comme une mer orageuse par les nouvelles dispositions légales qui doivent régler l'administration des œuvres pies, et nous pouvons assurer que le parti radical, qui depuis longtemps réclamait l'éloignement de tout ecclésiastique des œuvres publiques de bienfaisance, n'est pas moins agité et qu'il se démène souvent avec violence pour la réussite de cette loi restrictive

[1] *Bibliothèque de la revue des intérêts matériels d'Italie.* Août et septembre 1889.

[2] Pauvre Léon XIII ! On lui fait déjà de splendides funérailles, même parmi les siens, et il n'y a pas en Italie un seul évangélique qui fasse des vœux pour sa mort. On n'est jamais... enseveli que par les siens !

et tant soit peu illibérale, lorsqu'on examine de près les legs qui forment les capitaux des œuvres pies. Nous en reparlerons, lorsque la loi sera définitivement votée.

La dernière encyclique de Léon XIII prouve bien quelles sont les convictions immuables de la papauté soit pour la conciliation, soit pour l'amour de la patrie qui doit être toujours relégué dans l'ombre, derrière l'amour de l'Eglise. Ce sont de vieilles histoires, des *lacrimae rerum* qui ne nous émeuvent plus, et il est trop tard pour y revenir.

En parlant du père Bonavino, on ne saurait dire *parce sepulto*, car il est bien vivant et dans un prieuré de Gênes *mangia, beve e veste panni* [1]. C'est ce qui nous explique les nombreuses oraisons funèbres qui lui ont été dédiées, sous toutes les formes possibles, et qui n'ont pas dû être toutes de son goût. Après avoir jeté le froc aux orties, le père Cristoforo Bonavino y est retourné pour le reprendre et naturellement il s'y est piqué les doigts. Les R.R. P.P. et la curie ont toutefois des baumes rafraîchissants pour les piqûres de cette espèce.

Sous le nom de Ausonio Franchi il a été longtemps professeur à Milan. Il a été en Italie l'ennemi le plus acharné de la philosophie spiritualiste et de l'Evangile. C'est lui qui a été le Renan italien ; il a préconisé la non-existence de Dieu ; combattant la formule de Mazzini : *Dio e il popolo*, il a relégué Dieu dans le musée des vieilleries et a voulu tout accorder au peuple, à ses passions, à ses caprices et à ses violences. Devenu vieux, il s'est refait ermite, le prêtre n'était pas mort en *lui* ; il brûle ce qu'il avait adoré et maudit même les triomphes de l'indépendance italienne pour laquelle il avait enflammé l'enthousiasme de la jeunesse universitaire. Il n'est pas seulement redevenu prêtre, il est devenu jésuite. Est-ce une conversion ou une perversion ?

PAOLO LONGO.

[1] Il mange, il boit et il est vêtu.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'ÉGLISE LIBRE DU CANTON DE VAUD. — *Séance commémorative* de son installation dans le bâtiment du Maupas en 1864. — 10 octobre 1889. — Lausanne, Georges Bridel.

Voici une petite brochure qui raconte de grandes choses et où revivent, avec une abondance et une fraîcheur singulières, des souvenirs qui feront battre plus d'un cœur en maint pays de langue française et même ailleurs.

Ce sont de grandes choses, en effet, que celles qui se rapportent à la fondation et au développement de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud. Rien ne semblait plus improbable que cette fondation, au printemps de 1847. Comment pouvait-on penser alors à charger d'un poids si lourd une Eglise à peine née qui allait être obligée, pour se soutenir, à des sacrifices qui déjà semblaient extrêmes et qui ne pouvait compter, pour cela, que sur elle-même, après Dieu ?

Elle fut fondée pourtant, et fondée alors, la Faculté. Elle naquit du besoin même que sentait l'Eglise, d'avoir une école où se formeraient ses pasteurs, et de la foi de ceux qui devaient faire les sacrifices nécessaires pour que vécût cette école. Elle a vécu, elle n'a pas cessé de grandir, pour le plus grand honneur de l'Eglise qui l'a fondée, et comme un beau témoignage rendu à la fidélité de Dieu envers ceux qui mettent en lui leur confiance. On trouvera dans la brochure que nous annonçons toute cette histoire, racontée avec autant d'exactitude que d'émotion et de vie, par M. le pasteur Ch. Schrœder, le président actuel de la Commission des études. On y verra que Dieu a fait aux fondateurs de la Faculté non seulement selon leur foi, mais au delà de leur foi et de leur espérance, car ce n'est pas seulement dans le canton de Vaud qu'on trouve des pasteurs qui ont été

préparés dans cette école, c'est ailleurs en Suisse, c'est aussi en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Hollande et jusqu'en Arménie! On trouvera autre chose encore dans cette petite brochure.

On y trouvera un programme des études à la Faculté, une esquisse qui donnera au lecteur l'impression d'une de ces charpentes où sont unies, sans se faire tort, les qualités de la force et celles de l'harmonie. Personne ne sera surpris de devoir cette esquisse à l'un des plus vaillants parmi les professeurs actuels de la Faculté, M. le professeur Gautier.

On y lira, ou plutôt on y entendra M. Ph. Bridel défendant dans un esprit de virile indépendance et de foi soumise, — bien d'accord avec l'esprit de la Faculté, dans le passé et dans le présent, — les droits et les bienfaits, souvent méconnus, de la science religieuse.

M. Ph. Bridel est un ancien étudiant de la Faculté. C'est par une poétique évocation du passé que commence son allocution. Avec MM. Paul Chatelanat et Jean Favre, dont les allocutions précèdent celle de M. Bridel, nous étions entrés en plein dans le chapitre des souvenirs. Que de belles et bonnes heures nous avons repassées avec eux! Que de chères et vénérées figures ils ont fait revivre devant nous! Il y aurait peut-être ici quelque indiscrétion à insister car, après tout, tous les lecteurs du *Chrétien évangélique* n'ont pas été étudiants à la Faculté libre de théologie de Lausanne, et certains d'entre eux pourraient prendre pour un dithyrambe ce qui ne serait pourtant que l'expression affaiblie de l'écho éveillé chez le signataire de ces lignes par ces paroles pleines de tant d'affectueuse et spirituelle bonne grâce.

Nous serions surpris pourtant si, après avoir assisté, ne fût-ce que grâce à la brochure que nous annonçons, à la séance commémorative du 10 octobre dernier, plus d'un lecteur, étranger par lui-même au passé qui a été évoqué dans cette séance, n'était pas tenté de s'écrier : Heureuses les Eglises qui ont de telles écoles! Heureuses les écoles qui ont de tels maîtres! Heureux les élèves qui gardent de leur école de tels souvenirs!

R. HOLLARD.

L'EGLISE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. Histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat, de 1789 à 1814, par *E. de Pressensé*, sénateur. Troisième édition. — Paris, Fischbacher, 1890.

Les hommes qui, les premiers, ont retracé dans des pages encore vivantes les grandes scènes de la Révolution de 1789, n'étaient pas et ne pouvaient pas être arrêtés par les exigences de la critique historique. Le point de vue auquel ils se plaçaient pour raconter et pour juger les événements caractéristiques de cette mémorable époque, leur était sans doute imposé par leurs sympathies et leurs antipathies, ou même par leurs tempéraments divers.

De nos jours, des recherches conduites selon une méthode plus scientifique ont présenté cette histoire sous un aspect sensiblement nouveau, parfois même très différent. Toute une littérature est née de ces recherches, et il était naturel que l'approche du centenaire de 1789 contribuât encore à fixer sur cette date l'attention des historiens. Parmi ces derniers, il en est peu, croyons-nous, qui aient eu l'idée de soumettre à une étude spéciale le rôle que l'élément religieux a joué dans ce grand drame de la Révolution. En d'autres termes, il en est peu, très peu qui se soient appliqués à mettre la Révolution et la religion en présence l'une de l'autre, et qui se soient demandé dans quelle mesure la seconde avait pu devenir pour la première une cause de succès ou de ruine? Or, c'est précisément à ce point de vue essentiel que s'est placé M. de Pressensé, comblant ainsi, dans la littérature du sujet, une lacune d'une extrême gravité.

A la vérité, le livre de M. de Pressensé n'est pas né du centenaire de la Révolution, puisqu'il a paru pour la première fois il y a

déjà vingt-cinq ans. Mais cette troisième édition n'en constitue pas moins un travail réellement neuf, tant elle a été remaniée et augmentée. Grâce à l'abondance de documents nouveaux, certaines parties, en particulier celle qui concerne le Concordat, ont été à peu près ou même complètement refaites. Publiée sous l'influence des préoccupations contemporaines, cette nouvelle édition vient donc à son heure. L'auteur, — c'est lui qui nous l'apprend, — a cru que la meilleure manière de célébrer le jubilé de 1789 était d'en dégager le principe essentiel de tout ce qui l'a trop souvent altéré. La conclusion, de tout point semblable à la pensée maîtresse des premières éditions, c'est l'absolue nécessité de la liberté de conscience dans la pratique comme dans la théorie; c'est la condamnation, prononcée par les faits eux-mêmes, de la politique du *Kulturkampf* et de tout ce qui ramènerait, d'une manière ou d'une autre, aux religions d'Etat.

A aucun point de vue, le sujet du livre de M. de Pressensé ne saurait être envisagé comme un simple épisode. Le réduire à ces proportions, ce serait méconnaître le secret des événements. Au fond, il y a là un principe qui se mêle à tout, qui pénètre tout et dont l'ignorance, systématique ou non, nuirait gravement à l'intelligence de l'histoire elle-même. C'est ce principe que M. de Pressensé a mis en pleine lumière.

Les grandes choses accomplies par la Révolution française, ses conquêtes les plus réelles, se sont faites sur le terrain des idées, des principes, et, en particulier, sur le terrain des droits inhérents à la qualité d'homme. Or, parmi ces droits, le premier, le plus essentiel, la liberté de conscience, a été reconnu, revendiqué, proclamé par la Révolution à ses débuts avec une netteté, une décision, une ampleur, qui n'ont été égalées que par une étrange et déplorable impuissance dans l'application pratique de ce droit. Il faut relire dans l'ouvrage de M. de Pressensé les belles discussions auxquelles la Constituante s'est livrée à plus d'une reprise sur ce sujet. Il faut constater comment, sous la puissante influence d'un Mirabeau, on réclamait avec énergie la liberté religieuse avec toutes ses conséquences! Comment les idées les plus saines, les plus correctes, se faisaient jour de toute part en entraînant la grande majorité de l'assemblée! Malheureusement, sous ces manifestations du plus pur libéralisme, se cachaient des préjugés traditionnels qui ne devaient pas tarder à compromettre la marche et à empêcher le triomphe de la vérité. De là ces étonnantes défaillances de jugement, ces décisions aussi antilibérales qu'inattendues, et dont la plus désastreuse devait se rapporter à la Constitution civile du clergé.

N'est-ce pas cette négation pratique, succédant si vite à la proclamation théorique du droit, qui a faussé l'esprit de la Révolution, poussé cette dernière dans les voies où elle devait se perdre, scindé la nation en deux partis tranchés et irréconciliables, et qui, après avoir enfanté la Terreur, a fini par jeter la France épuisée aux pieds d'un despote? Que serait devenue la généreuse impulsion des premiers jours, si elle ne s'était heurtée à l'inconséquence, à l'impuissance dans la pratique?

M. de Pressensé a retracé avec la précision, avec l'autorité d'une science parfaitement informée, cette période si mouvementée, si dramatique de l'histoire de France. Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de cette élévation de pensées, de ce jugement sain, de cette sympathie et de cette indignation qui se font jour tour à tour dans le récit, sans jamais cesser d'être l'expression de la plus absolue sincérité. Il était nécessaire que les enseignements qui se dégagent des faits, et que l'auteur présente d'une manière si lumineuse, fussent rappelés dans un temps et dans un pays où de tels enseignements s'oublient si vite et où l'on se montre si prompt à réhabiliter des hommes et des choses qu'il faudrait pouvoir vouer à l'oubli le plus com-

plet! A ce point de vue, le livre de M. de Pressensé ne nous apparaît pas seulement comme un beau livre, il nous apparaît bien plus encore comme un acte de courage civique. Ecrit avec la clarté d'exposition, la chaleur communicative qui caractérisent le genre de l'auteur, il se distingue encore par quelques-uns de ces traits vifs qui, d'un mot, peignent un homme ou une situation. L'ironie elle-même, sous la plume de M. de Pressensé, si mordante qu'elle soit, perd ses caractères ordinaires de méchanceté pour devenir la seule ressource qui s'impose à un généreux esprit, flétrissant, comme il convient, les duplicités et les infamies d'une politique sans conscience et sans justice. J. CART.

LE BAPTÊME DE L'ESPRIT, par le rév. *Asa Mahan*, docteur et professeur en théologie; suivi du BAPTÊME DE PUISSANCE par le rév. *C.-G. Finney*. Traduit de l'anglais. — Genève, chez le traducteur, quai Pierre Fatio, 4, 1890.

Dans une courte préface, M. le pasteur Ch. Challand nous donne quelques renseignements sur le moins connu des deux auteurs qu'il a traduits. Mahan est mort en avril dernier à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir fait profession pendant cinquante-cinq ans de vivre sous la puissance de l'Esprit, dans une entière sanctification. N'ayant jamais été malade il ne songeait point, bien qu'il fût très faible, à mourir. Apprenant qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il se répandit en actions de grâces : « O merveille!... Criez hosanna!... Sauve les pécheurs!... Sauve les perdus!... » Pas un mot de prière pour lui, nous dit le traducteur. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler à ce propos qu'Etienne, le martyr dont la mort est rapportée avec le plus de détail dans les Actes et qui fut glorieuse entre toutes, priait pour lui tout en priant pour les autres : « Seigneur Jésus, disait-il, reçois mon esprit. »

Après cela, nous n'avons pas été surpris de rencontrer quelques légères exagérations dans l'écrit de Mahan. Il a mille fois raison de vouloir que chaque chrétien cherche et obtienne le don du Saint-Esprit. Mais nous ne saurions affirmer que la présence de l'Esprit puisse être aussi visible à notre époque qu'au temps apostolique, ni qu'elle ait toujours pour effet de soustraire complètement l'enfant de Dieu à la tristesse spirituelle, ainsi qu'à toute crainte.

Quant à Finney, il s'attache surtout à l'une des vertus de l'Esprit, à la puissance qu'il communique au prédicateur. Le baptême de puissance est celui qui fait les convertisseurs d'âmes, nous en convenons. Mais vouloir que chacun, homme ou femme, laïque ou pasteur, le recherche avec la même énergie, c'est méconnaître la différence des vocations. Mahan et Finney, liés par l'amitié et la ressemblance des conceptions chrétiennes, ont des défauts analogues. Cependant quelle connaissance de la Bible et quelle autorité d'accent chez tous deux! J. GINDRAUX.

JÉSUS AU CALVAIRE. Sermon, par *Paul Germond*, missionnaire. — Lausanne, F. Rouge.

JÉSUS LAÏQUE. Conférence, par *Théodore Monod*. — Paris, Société des traités religieux.

Deux brochures, toutes deux actuelles aux approches de Pâques, et dont il n'y a que du bien à dire, si ce n'est que la première est moins un sermon qu'une homélie, et que la seconde est plutôt une causerie qu'une conférence.

Le discours de M. Paul Germond a ce genre d'éloquence qui convient en pays païen à un missionnaire, et en Europe à tout orateur populaire : pas d'autre plan que la succession du récit; rien de conventionnel; des tableaux très vivants entremêlés de vigoureux appels.

L'allocution de M. Théodore Monod, prononcée à Paris et composée en vue d'un public français et de grande ville, pourra néanmoins contribuer à dissiper des préventions, contre le caractère et le rôle de Jésus-Christ, qui ont cours ailleurs encore qu'à Paris et dans des milieux catholiques. E. S.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## BIOGRAPHIE

—

### Vinet et son père,

*d'après des lettres inédites.*

QUATRIÈME ARTICLE[1]

Mme Vinet raconte que son mari garda longtemps, dans son bureau, une singulière relique : c'était l'écorce d'une orange que son père avait couru lui acheter le jour de leur première séparation, alors qu'ils s'étaient déjà dit adieu, et qu'il avait eu tout juste le temps de lui jeter dans la diligence au moment où elle s'ébranlait pour l'emmener à Bâle. Au fond, Alexandre Vinet avait dans les lettres de son père de bien autres preuves et des témoignages beaucoup plus touchants encore de sa tendresse. Je ne puis les rapporter tous; Rambert a déjà transcrit quelques-uns des plus significatifs. Bornons-nous à quelques spécimens inédits.

[1] Voir les numéros précédents. — En voulant rectifier une assertion d'Eug. Rambert, dans un de mes précédents articles (p. 68, col. 1, note 2), j'ai moi-même commis une erreur qu'il me faut rectifier. Il est certain — les adresses de lettres que j'ai sous les yeux en font foi — que la maison habitée par M. Marc Vinet à la rue du Pont portait alors le N° 18. Il n'est pas moins certain que c'est celle qui, maintenant, porte le N° 19. Cela m'a été affirmé par une ancienne habitante de la maison qui a été en fréquentes relations avec plusieurs membres de la famille Vinet. Evidemment, le numéro aura été changé après l'époque qui nous occupe.

Demande-t-on des vœux de nouvelle année? Voici ceux de 1818 : « Mon cher et bien-aimé, je n'attendrai pas à la troisième semaine du mois pour répondre à ta bonne lettre du 29 décembre. Et nous aussi, nous avons redoublé le premier jour de cette année, à l'église et à la maison, les vœux que nous faisons chaque jour pour ta conservation, ta santé, ton contentement et ton bonheur. Il faut espérer qu'ils seront exaucés! Nous avons passé seuls toute la journée et la soirée à la maison, sauf le service divin, auquel nous avons tous assisté. Nous n'avons presque pas cessé de penser à toi. Nous aurions bien désiré surtout de t'envoyer une tranche d'un gâteau que ta mère nous a fait dans sa tourtière, et au moyen duquel en goûtant nous avons célébré la nouvelle année. Nous ne savions pas encore et nous ne supposions pas que tu passais aussi solitairement, ou plutôt avec nous seulement, cette même journée. Je croyais que tu aurais reçu pour ce jour quelque invitation. Heureux en pareille circonstance qui peut se suffire à soi-même! les entretiens de l'esprit alors sont une grande ressource, c'est un des grands avantages que procure l'étude. On n'est pas seul quand on étudie, quand on pense. C'est l'oisiveté de l'esprit qui

cause l'ennui, qui fait un besoin de la dissipation, du jeu, etc.[1] »

Veut-on une demande de nouvelles détaillées, intimes, propres à contenter des cœurs affectueux et pleins de sollicitude ? Voici ce que le père écrit bien peu de temps après le mariage de son fils : « Mon cher ami, « Eh bien, pourtant, » m'a dit ta mère aujourd'hui, quand » je suis venu dîner, j'ai reçu une lettre » d'Alexandre, mais je regrette à pré- » sent qu'elle ait été commandée ; » ensuite, la soupe servie, elle m'a fait part de sa bonne fortune ; et j'ai lieu de croire que tu t'es mépris sur ce qu'elle attendait. Tes remerciements lui ont été agréables ; mais ce qu'on désirait, c'était l'équivalent de ce qui eût fait la matière d'une conversation intime, si l'on s'était vu ; c'était un peu de détail sur votre manière d'être, de vivre, sur vos rapports entre vous et avec d'autres, un peu comment vous êtes plus ou moins heureux, si l'on se plaît, si l'on s'ennuie, si l'on passe une certaine partie de son temps ensemble et comment, quelle est, en un mot, je le répète, votre manière d'être et de vivre, la monnaie du bonheur dont tu parles[2]. »

Désire-t-on savoir comment cette tendresse se reportait du fils sur la bru ? Voici la lettre qui lui est adressée après la naissance de Stéphanie :

« Notre chère nièce et bien-aimée fille, c'est à vous premièrement que s'adresse la présente lettre, au nom de votre tante-maman et de l'oncle-beau-père. Nous venons vous féliciter directement de l'issue jusqu'ici extrêmement heureuse de vos couches, et en remercier Dieu avec vous. Nous venons saluer et couvrir de baisers votre enfant, notre chère petite-fille. Nous venons ensemble prier le Père commun, l'Auteur de tout bien, qui vous a gardée et protégée jusqu'à présent, de continuer à répandre ses bénédictions sur la mère et son cher enfant, ainsi que sur le père. Nous le prions instamment de lui faire la grâce de vous ressembler, très chère amie, de vous la conserver et vous à elle, et votre époux à toutes deux, pour vivre dans son amour et dans sa grâce, pour vous rendre heureux réciproquement, ou du moins pour vous aider les uns les autres à supporter les peines de cette vie, et pour mériter la bonne part dans celle qui doit suivre. Nous venons vous exprimer de nouveau tout notre contentement, tout le bonheur que nous donne, même dans nos circonstances pénibles, le sentiment de votre possession comme notre fille, comme la compagne fidèle et tendre de notre bon fils, comme l'objet de ses affections, sa vie morale, la cause incessante de ses plaisirs, sa ménagère, sa confidente, son aide, son soutien et l'antidote de ses peines. Vous nous avez donné la sécurité sur son compte à tous égards, vous n'avez pas été rebutée, chère et bonne fille, par l'idée des peines dont vous deveniez participante en vous unissant à nous, vous avez laissé la chance très probable et plutôt certaine d'un établissement tout fait, pour voguer avec lui sur une mer incertaine. Vous avez répondu pleinement par votre cœur seul aux avances du nôtre. Veuille l'Auteur de toute bonne inspiration que, pas un seul instant dans la vie, le regret n'approche de vous à cet égard. Puissiez-

[1] Lettre du 6 janvier 1818.
[2] Lettre du 26 novembre 1819.

vous, chers enfants, car je ne puis vous séparer dans ma pensée, puissiez-vous réciproquement trouver, durant tout votre pèlerinage terrestre, dans la pureté et l'intensité de votre attachement mutuel, dans la conformité de vos goûts, dans une estime réciproque et toujours méritée, dans l'indulgence dont les plus sages ont encore besoin et font le plus d'usage, dans le sentiment enfin de tout ce qui vous lie et vous unit, ainsi que vos parents et votre propre famille, une ample compensation de ce qui pourra vous manquer sous d'autres rapports, et dont la privation ne saurait vous rendre malheureux, tant que vos cœurs seront unis et vos consciences satisfaites. Recevez, très chers enfants, ainsi que votre fille et la nôtre, nos embrassements confondus et paternels[1]. »

J'ai fait déjà bien des citations; pourtant je demande la permission d'en faire encore quelques-unes, dont le seul but est de faire sentir les rapports affectueux qui existaient entre les membres de la famille Vinet. Les cadeaux entre eux étaient continuels ; il va sans dire que c'étaient toujours des présents utiles et sérieux : on n'aurait pas plus encouragé le luxe chez ses proches qu'on ne se le permettait à soi-même; mais enfin, ces cadeaux n'étaient pas tous de petite valeur : entre Bâle et Lausanne, on n'échangeait pas seulement des châtaignes, des pruneaux et des livres de littérature ou d'édification ; Alexandre Vinet consacra ses premiers gains à l'achat d'une pendule pour ses parents. Voici comment son père l'en remercie : « Hier, lundi matin, la caisse nous est parvenue bien conditionnée, mais j'ai frémi, en venant dîner, lorsqu'on m'apprit à la maison que l'étourdi et malheureux Henri, cédant à son impatience et voulant, dit-il, gagner ce qu'il y aurait eu à payer pour le transport dès la douane, venait de l'apporter lui-même. Il n'aurait fallu qu'un mouvement comme il en avait eu plusieurs en s'habillant, le matin, pour la lui faire lâcher, et elle aurait pu ainsi être brisée en nous arrivant. Heureusement cela n'est pas arrivé : nous l'avons reçue parfaitement sauve. De suite, elle a été placée au-dessus de la commode, entre ton portrait, cher ami, et celui de Sophie ; elle va bien et nous fait le plus grand plaisir. Je m'empresse donc, mon bien-aimé, de t'en adresser nos vifs remerciements. Il nous reste seulement deux soucis, l'un que ce placement d'argent ne te gêne, l'autre qu'on ne t'ait fait trop payer ; mais je suppose à ce dernier égard que tu auras pris l'avis de quelqu'un de confiance. La personne (Develey l'aîné) qui nous l'a placée la juge fort bonne et bien faite, d'après un coup d'œil extérieur, il est vrai. Croyant que je l'avais achetée, il m'a dit : « Cela » vous a bien coûté 100 francs. » Quoi qu'il en soit, nous t'en savons tous le meilleur gré, et t'en remercions cordialement. Si mes moyens avaient répondu à mes intentions, ta caisse, mon cher ami, se serait croisée avec une plus petite, d'un genre analogue. Je t'aurais redemandé ma montre contre une autre habillée différemment. J'en avais parlé depuis quelque temps à ta chère mère, mais les circonstances nous ont forcés d'ajourner ; nous nous sommes dit qu'il valait mieux plier que de rompre, que tu aurais assez de sagesse pour atten-

[1] Lettre du 11 août 1820.

dre, et surtout que tu ne te déferais pas de la pièce que tu as, sinon pour me l'échanger, attendu que c'est peut-être le mouvement le plus soigneusement fait qui existe[1]. »

Marc Vinet tenait toujours ses promesses. Dès le printemps, il commanda à un horloger de Genève « une montre à compteur et de toute confiance, » destinée à son fils. En lui annonçant cet envoi, il revient encore en quelques mots sur la pendule de Bâle : « Elle va très bien, dit-il, elle nous fait incessamment plaisir et te rappelle incessamment à notre esprit, soit par elle-même, soit par ton portrait, qui, placé à côté, avec celui de Sophie à l'opposite, se présente ainsi que le sien à nos yeux et à notre cœur chaque fois que nous regardons l'heure[2]. »

On ne devait pas s'arrêter en si bon chemin : Alexandre Vinet, à la fin de l'année, fit à son tour présent d'une montre à sa sœur; il la lui envoya pour son jour de naissance, avec les vers suivants, dont on pourra trouver le style un peu vieilli, dirai-je, un peu vieillot, mais qui expriment en tout cas des sentiments bien purs et bien aimables :

A celle dont l'amour, dont la tendresse active
Devinait mes besoins et cherchait mes désirs,
A celle dont toujours, sur la lointaine rive,
L'image embellira mes plus chers souvenirs ;

A celle que je vis, modeste et généreuse,
Ignorer son mérite et cacher ses bienfaits,
Qui s'oublie elle-même, et ne veut être heureuse
Que par l'amour des heureux qu'elle a faits,

A ma sœur, ma Minerve et ma constante amie,
J'offre ce don léger, qu'accompagne mon cœur.
Puisse cet or vivant, faible écho de la vie,
Lui marquer à jamais des heures de bonheur !

Ah ! le bonheur n'est pas dans une gloire vaine,
Dans les succès brillants, dans le faste des cours ;
C'est dans d'obscurs travaux, dans la vertu sereine
Qu'Elise trouve d'heureux jours.

Riche, les pas du Temps vingt fois dans tes demeures
Sur un or fastueux mesurent ton loisir.
Et, fatigué, tu dis : L'art de compter les heures
Ne vaut pas l'art de les remplir.

Elle sait les remplir, cette sœur bien-aimée
Qui consume sa vie en des travaux pieux,
Qui des fêtes au loin voit voler la fumée
Sans vain désir, sans détourner les yeux.

Elle sait les remplir, cette excellente mère,
D'un assidu travail exemple vertueux ;
Il sait les occuper, ce respectable père,
Qu'entraîne du devoir le zèle impérieux.

Qu'un amour mutuel enchante leurs journées,
Allonge leurs plaisirs, abrège leurs travaux ;
Qu'ainsi coulent pour eux de tranquilles années :
Leur paix doublera mon repos.

Cette « excellente petite épître » devait enchanter toute la famille de Lausanne, son chef en particulier. Il en écrit à son fils une lettre ravie, où je remarque cette parole profonde et presque prophétique : « C'est surtout de toi que l'on peut dire que « les grandes » pensées viennent du cœur. » Mais il faut citer toute la suite, sans oublier les critiques toujours mêlées à l'expression des sentiments les plus tendres dans les lettres de ce père si judicieux. « C'est surtout de toi, écrit donc Marc Vinet à son fils, que l'on peut dire que « les » grandes pensées viennent du cœur. » Ce morceau émané du tien vaut cent fois mieux que tout ce que, dans d'autres cas, tu as cherché dans ta tête. Je t'en remercie trois fois, mon cher ami, non parce qu'aussi tu m'y loues, mais parce que tu apprécies le mérite réel de ton excellente sœur, dont ton éloge est un tableau fidèle et nullement flatté. Accepte, mon cher ami, mes vifs remer-

[1] Lettre du 6 janvier 1818.
[2] 26 juillet 1818.

ciements, ou, si l'on veut, le témoignage de mon entière satisfaction et de mon attendrissement pour cette nouvelle marque de tes bons sentiments. Reçois-les aussi de la part de ta chère mère, qui me boudait un peu, je crois, sur la lecture de mes observations relatives au cantique[1], qui cependant ne contiennent rien de pénible, si ce n'est le mot sur le défaut de plan; mais sa tendresse pour toi est aussi grande que sa susceptibilité, de sorte que toutes mes critiques lui paraissent injustes ou trop sévères; qu'eût-ce été si elle eût connu la critique du sermon? Pardonne à ton père pour l'amour de ta mère, et fais ton profit des fruits amers qui fortifient, aussi bien que des doux qui donnent du bien-être. J'ai cependant changé un mot à ton excellente épître. C'est dans ces vers relatifs à moi, où tu veux bien dire: « Il sait les *occuper;* » j'ai mis : *employer*. On s'occupe, mais on n'occupe pas les heures[2]. Au moyen de ce changement, je me propose de faire de ce petit morceau cordial un souvenir de famille, en le faisant écrire proprement et le mettant dans un cadre que je ferai placer au-dessus de ta pendule, faisant le bas du cœur (ici un croquis), entre ton portrait et celui de Sophie, et me glorifiant, comme la mère des Gracques, de montrer ainsi mes enfants et leur âme aux personnes qui nous feront visite; mais surtout voulant par là entretenir et perpétuer dans ma famille les sentiments qui y sont exprimés, et dont, encore une fois, je te remercie. Je te

[1] Cantique d'Al. Vinet pour la fête de la Réformation.

[2] Le dictionnaire de Littré n'est pas aussi puriste que le père de Vinet.

dirai que, glorieux d'être votre père, j'ai tiré copie de cette bagatelle, qui ne l'est point pour le sentiment, et je l'ai montrée à deux ou trois personnes, notamment à M. le conseiller Soulier, qui, après l'avoir lue, est venu me serrer la main en me témoignant de la manière la plus obligeante le plaisir qu'elle lui avait fait, en ajoutant : « Ce qui m'en » plaît surtout, c'est qu'on voit que votre » fils a puisé tout cela dans son cœur; » ce n'est que le cœur qui peut s'expri- » mer ainsi. » Mais je m'attendris, parlons d'autre chose. » A la fin de la lettre, Marc Vinet revient encore sur cette poésie : « J'y cherchais, dit-il, un mot pour Henri, mais j'ai jugé de l'embarras que tu avais eu à la chose[1]. »

Il y avait dans cette phrase une insinuation qu'un poète fier de son œuvre aurait sans doute dédaignée, parce qu'elle n'allait pas sans une légère critique, mais à laquelle un bon fils et un bon frère devait obéir avec empressement. Alexandre Vinet n'y manqua pas, et la muse des affections de famille lui inspira quelques-uns des vers les plus purs et les plus touchants qu'il ait jamais faits. Les voici avec leur préambule explicatif dans une lettre adressée à Mme Vinet la mère : « Je ne dois pas moins de reconnaissance à mon bon père pour les excellentes observations qu'il a daigné me communiquer, et dont sûrement je ferai mon profit. J'en ai déjà mis à profit une particulière qu'il n'avait fait que m'insinuer; c'est relativement au cher Henri, que je paraissais avoir oublié dans ma petite épître à Elise. Le bon Dieu sait si je puis jamais l'oublier! si sa pensée ne me suit pas sans cesse!...

[1] Lettre du 21 novembre 1818.

J'ai essayé de réparer cette faute, et, tant bien que mal, voici ce qu'on pourrait placer avant la dernière stance :

Pour toi seul, bon ami, tendre et bien-aimé frère,
Pour toi seul fuit le temps d'un vol infructueux ;
Pour toi seul, sa course légère
N'a marqué jusqu'ici des travaux ni des jeux.

Tel, sur des bords dépouillés de verdure,
Sans bruit court un faible ruisseau ;
Un jour, le ciel plus doux lui rendra sa parure,
Et la rive ses fleurs, et les sources leur eau.

Tel, rendu désormais à nos cœurs, à toi-même,
Cher frère, tu pourras reconquérir le temps ;
Ta santé renaîtra, si d'un frère qui t'aime
Le ciel entend la plainte et les vœux suppliants.

Alors, d'un œil nouveau tu verras la nature,
Ton regard enchanté s'emparera des cieux ;
Et, le front couronné d'une allégresse pure,
Tu béniras le ciel et tes parents joyeux.

Pareil au voyageur égaré dans sa route,
Tu nous rejoins enfin ; nous t'avions attendu.
Appuyé sur nos bras, viens : tu la verras toute,
La voie où l'Eternel engage la vertu.

Oh ! comme à ces pensers s'émeut mon espérance !
Beaux jours, resplendissez pour mes parents char-
[més !
Oubliez-moi, grand Dieu ! mais que votre clémence
Veille sur ces êtres aimés.

L'affection de Marc Vinet pour son fils aîné portait naturellement la trace de son caractère sage et un peu raisonneur, de son goût inné pour l'enseignement. Quand on estime que, si un bon cœur est la première qualité de l'homme, un esprit juste est la seconde ; on ne peut se contenter d'exprimer son affection par de bons vœux, par de petits cadeaux, par de menus services, fussent-ils rendus avec tout l'empressement et toute l'exactitude désirables ; on doit encore donner beaucoup de conseils, mélangés parfois de quelques reproches ; ne sont-ils pas les marques d'une affection sérieuse et qui veut se rendre utile ? Ainsi raisonnait Marc Vinet [1], et il conformait sa pratique à ces maximes : toutes ses lettres à son fils regorgent de conseils et d'avertissements. Le mariage même du destinataire ne changea rien à ces rapports ; Marc Vinet n'était pas d'avis que cette union émancipe les mineurs ; il pensait plutôt que dans les bonnes familles elle double le nombre des subordonnés du chef ; aussi M[me] Al. Vinet eut-elle, dans les premières années de sa vie conjugale, sa bonne part des directions du digne homme. Il en est parfois, je dois l'avouer, qui sont assez curieuses, mais on ne peut qu'en sourire ; la pureté des intentions, la vivacité de l'affection se font toujours reconnaître au milieu des exhortations qui semblent les plus inutiles et les plus déplacées. Ainsi Marc Vinet, après avoir longuement et pesamment exhorté sa belle-fille à éviter la société des célibataires, ajoute ces mots : « Si par hasard ma chère Sophie, dont la fibre extrêmement sensible m'est connue, allait mettre son imagination en campagne, supposer la possibilité d'un doute de ma part, pleurer peut-être, en tout cela, ma bien-aimée, vous seriez grandement dans l'erreur. Devenue ma fille, il faut vous attendre à ce que j'exerce mes droits de père ; eh bien, ce que je vous dis là, c'est ce que je dirais à mon Elise, et si elle s'en formalisait, je lui dirais un jour comme à son frère : Ne te fâche pas, point de bouderies. Dans quinze ans, si Dieu nous donne vie, je passerai condamnation si tu trouves encore que j'aie eu tort. »

[1] Voir le passage d'une lettre du 24 octobre 1817 transcrit par Eug. Rambert : *Alexandre Vinet*, première édition, p. 41, 42.

Entre gens de cœur, il n'y avait pas besoin d'un temps aussi long pour revenir des impressions un peu pénibles que pouvaient produire des conseils trop insistants, mais pleins de tendresse. Aussi croyons-nous qu'ils furent toujours reçus avec la plus grande déférence, et qu'on les suivit toutes les fois que c'était possible. Un bon nombre d'entre eux ont pour sujet la santé. Marc Vinet ne paraît pas avoir eu une haute idée de celle de son fils; ses craintes à cet égard ne datent pas de ce jour de l'été de 1820 où Alexandre se fit par accident une blessure qui semble avoir eu pour toute sa vie des suites désastreuses[1]; elles s'expriment dès les commencements de la correspondance, et elles étaient évidemment antérieures au départ même de son fils pour Bâle. Chose curieuse, quoique celui-ci, quand il se plaignait, se plaignit plutôt de son estomac, c'était surtout sa poitrine que son père croyait délicate[2], et ce diagnostic auquel la suite n'a pas donné raison inspirait au père une foule de recommandations minutieuses et persévérantes : Alexandre ne devait pas parler trop haut, il devait faire grand usage des tablettes de réglisse, prendre de l'exercice, faire attention à sa nourriture, éviter les seuls excès dont on le crût capable, l'excès de la fumée, « ce vilain fumage exclu à bon droit dans toute compagnie polie, et qui rend puants ceux qui en ont pris l'habitude[3], » et surtout l'excès du travail de cabinet. Sur ce dernier point Marc Vinet est inépuisable, et tout prouve qu'il avait raison dans ses admonestations trop peu écoutées. Alexandre Vinet avait toujours de nouveaux travaux en tête : tantôt il voulait écrire une grammaire française, tantôt, et dès son arrivée à Bâle, il se mettait à la disposition du pasteur Ebray pour le suppléer dans ses fonctions de prédicateur. Marc Vinet était très opposé à ces plans; il trouvait qu'il existait déjà bien assez de grammaires françaises, et surtout il n'aimait pas les prédications surnuméraires; comme il était absolument convaincu qu'un sermon ne peut pas être bon s'il n'a été longuement médité et lentement écrit, il avait peur que son fils ne fît du médiocre tout en se fatiguant à l'excès, et il ne cachait pas la mauvaise humeur que lui causaient les instances de M. Ebray. « Nous t'engageons en particulier, notre très cher et bien-aimé, écrit-il à son fils au printemps de 1818, et c'est le but principal de la présente, nous te conjurons, t'ordonnons même, s'il le faut, ta mère et moi, ta sœur et ton frère, de ne plus te charger de faire et de débiter des sermons qu'autant, comme on te l'a dit, que cela ne te gênerait pas le moins du monde, et pour cela, il ne faut prendre aucun engagement ou quasi-engagement, soit pour peu, soit pour beaucoup, autrement on se trouve enlacé, et l'on ne peut se dégager sans rupture. Je t'avais averti à cet égard dès le principe, c'est-à-dire dès que j'eus appris indirectement qu'il s'agissait d'un service à peu près ordinaire, dont il m'était impossible de ne pas prévoir une partie au moins des inconvénients que tu éprouves aujourd'hui.... Je comprends de toi, mon cher Alexandre, ce que je ne comprendrais pas d'un autre,

[1] Lettre d'Al. Vinet à son père du 11 mars 1821.
[2] Lettre de Marc Vinet du 10 août 1817.
[3] Lettre du 26 octobre 1817.

c'est qu'à part la différence d'âge, tu ne sois pas resté sur un pied d'indépendance envers les personnes qui exigent de toi ou te demandent des choses peu raisonnables. Cela me rappelle mon ancien, M. Carey, et ce qu'il savait me faire faire; mais je n'en fus pas dupe toujours, et je t'engage sérieusement à ne l'être de personne. « Qui se fait mou- » ton, le loup le mange. » Rien n'est plus vrai que ce proverbe; mais pour n'en pas venir là et éviter néanmoins tout démêlé, il faut, de prime abord et toujours, se tenir à sa place, accorder tout à l'honnêteté et rien, si l'on peut, à l'exigence, ou dès qu'on aperçoit clairement celle-ci, se replier peu à peu. Enfin, dans les choses où notre volonté est libre, c'est-à-dire auxquelles nous ne sommes point tenus, il faut savoir dire poliment, mais aussi positivement : Je ne puis pas, et même : Je ne le veux pas. Nous sentons combien ton isolement peut t'avoir mis dans une sorte de dépendance, et peut-être t'avoir fait contracter certaines obligations : mais ces choses ont leur terme, auquel il faut savoir s'arrêter. Le caractère est partout une excellente chose; nous désirerions bien t'en savoir un peu plus, sous certains rapports, quoique nous ne t'en croyons pas dépourvu dans d'autres[1]. »

Dans la suite, le second pasteur français de Bâle, M. Hory, tomba malade, et Alexandre Vinet prêcha souvent pour lui; mais comme il s'était toujours montré bon et paternel envers le jeune professeur, Marc Vinet ne songea plus à tenir son fils en garde contre les envahissements. Ses inquiétudes n'étaient pas apaisées pour cela; plusieurs de ses lettres de 1820 et de 1821 en sont pleines; ne se fiant pas suffisamment aux rapports de son fils et de sa belle-fille, il prit même une fois des informations secrètes auprès de leur docteur de Bâle, M. Burckhardt[1]; ses craintes en furent confirmées : il apprit que la blessure de son fils, dont on lui avait d'abord fait mystère, ne se guérissait pas[2], et plusieurs des lettres de cette époque sont pleines des inquiétudes que cet état de choses lui inspirait.

Une santé chancelante, des occupations excessives, un certain isolement poussent naturellement à la tristesse, parfois à l'humeur. Alexandre Vinet en souffrit; la délicatesse de son organisation spirituelle le portait déjà à la susceptibilité : son père la lui reprochait avec quelque exagération; il suffit de voir la déférence avec laquelle le jeune professeur recevait les avis et les critiques de tout genre de son père pour se convaincre qu'en tout cas il ne se laissait pas dominer par l'irritabilité. Mais le père la soupçonnait pourtant et la combattait comme si elle était ouvertement exprimée : c'était à ses yeux le grand faible de son fils[3]. Il est juste d'ajouter qu'il cherchait parfois à la combattre comme une maladie ou comme la conséquence d'un état maladif plutôt que comme un défaut de caractère : « Je te recommande très fort de bannir la tristesse. Si elle s'empare de toi par moments, il serait bon d'avoir une demi-bouteille de vin disponible, pour en prendre alors un demi-verre; mais j'en-

[1] Lettre du 20 avril 1818.

[1] Lettre du 31 octobre 1820.

[2] Lettre du 15 décembre 1820.

[3] Lettre du 24 octobre 1817; comparez celles du 7 novembre 1818, du 19 novembre 1819, du 14 mai 1822.

tends du vin qui égaie et non de celui qui rend chagrin, ce qui peut aussi dépendre des tempéraments[1]. » Et ailleurs : « Mon cher Alexandre, garde-toi contre l'humeur. Si elle devenait opiniâtre, aie recours au médecin, car elle indiquerait un besoin de médecine. Dans l'état de santé, je suis presque bon ou méchant quand je le veux, suivant le régime que j'observe. Toujours lorsque j'ai senti naturellement du noir qui ne provenait pas d'un effet de fatigue, j'en retrouvais la cause dans l'état de mon estomac, et je l'ai surtout bien éprouvé dans les deux maladies que j'ai essuyées en 1799 et en 1819, et dans les convalescences. L'état du ventre avait toujours une influence directe sur celui de la tête[2]. »

Ainsi le bon père se reconnaît sujet à la même irritabilité nerveuse qu'il reproche à son fils ; il n'était pas besoin de cet aveu pour nous en persuader : plus d'une page de sa correspondance est d'un homme qui sent un peu trop vivement les choses pénibles, mais ces vivacités sont toujours suivies de retours touchants et d'explications toutes pénétrées d'humilité. Il y aurait à citer ici comme preuve, si l'on voulait être complet, toute l'histoire de la montre qu'il avait donnée à son fils, croyant que c'était un chronomètre, et l'un des meilleurs qu'on eût jamais fabriqués. Il se trouva au contraire que la montre n'allait pas, et Alexandre Vinet, après son mariage, voulut l'échanger contre une pendule ; il en demanda la permission à son père, qui prit assez mal la demande ; il dit qu'on devait avoir gâté cette montre, que pour lui la chose lui était bien indifférente, mais que.... Deux jours après avoir écrit la lettre la plus amère, il revenait en arrière sur le ton de la contrition : « J'avais le cœur serré quand je vous écrivis avant-hier, et ma lettre s'en est ressentie. J'ai fort regret de la peine que cela vous aura faite[1]. » Ainsi se terminaient tous les petits dissentiments entre le père et ses enfants ; jamais on ne s'aimait mieux qu'après le raccommodement.

Nous avons vu qu'en prenant avec chaleur les intérêts de son fils contre les indiscrétions de M. Ebray, Marc Vinet va jusqu'à lui reprocher un certain manque de caractère, ou pour parler plus justement un certain excès dans les égards et dans la serviabilité. Non seulement ce passage remarquable est tout à fait isolé dans les lettres du bon père, mais il est plus que contrebalancé par une série de passages destinés à produire un effet inverse. Marc Vinet ne se contentait pas d'être modeste pour lui-même, il l'était pour toute sa famille, pour son fils Alexandre en particulier. Sa terreur constante était que celui-ci ne se mît trop en avant ; n'était-ce pas lui qui l'avait contraint à écrire une lettre d'excuses au jeune professeur Monnard, après une discussion littéraire à l'Académie ? Cette même préoccupation se fait jour dans de nombreuses lettres : s'il conseille à son fils de ne jamais élever la voix, ce n'est pas seulement par intérêt pour sa poitrine, c'est aussi pour éviter tout ce qui pou-

[1] Lettre du 24 octobre 1817.
[2] Lettre du 19 novembre 1819.

[1] Lettre du 25 mai 1821 ; comp. celles du 26 juillet 1818, du 4 novembre 1818, du 25 février 1820, du 28 mars 1820, du 23 mai 1821, du 29 mai 1821.

vait sentir la présomption; en même temps, il l'exhorte toujours à avoir pour les personnes en autorité toute sorte d'égards, à écrire les lettres nécessaires, à envoyer des salutations, à remercier ceux qui se sont intéressés à lui; il faut qu'aucun de ces devoirs de société ne soit négligé, et que rien dans leur accomplissement même ne trahisse l'homme sûr de son fait. Marc Vinet a parfois des axiomes superbes en faveur de la modestie, celui-ci par exemple, qui renfermait une critique: « Règle générale: il faut écrire (ainsi que parler) aux gens peu de nous-mêmes et beaucoup d'eux, c'est-à-dire de ce qui les concerne ou les intéresse. Avec tes parents, c'est autre chose. Avec M. Leresche, c'est autre chose aussi [1]. » Voilà qui est parler d'or, seulement était-il si grand besoin de rappeler ces sages préceptes à Alexandre Vinet? Parfois aussi, les exhortations de cet ordre dépassent décidément la mesure. Ainsi, Marc Vinet fait un reproche à son fils d'avoir adressé une lettre à M. Curtat, « à la Cité Derrière; » « M. Curtat, ajoute-t-il, est trop connu pour qu'on ait besoin d'indiquer son adresse autrement qu'à Lausanne. Faire autrement, c'est dire aux personnes à qui on écrit qu'on les prend pour de petites gens, peu connus ou peu considérés [2]. »

Après ces appels à la modestie, je ne vois plus rien de caractéristique et de vraiment important dans les remontrances paternelles de Marc Vinet. Ainsi je ne puis accorder une grande valeur à un certain reproche de manquer de logique qui se retrouve assez souvent

[1] Lettre du 7 juin 1818.
[2] Lettre du 24 octobre 1817.

sous la plume de Marc Vinet quand il écrit à son fils. « Il faut que l'un ou l'autre de nous ait mal fait sa logique, » lui dit-il une fois [1]. Eh bien, non! père et fils avaient l'un et l'autre bien fait leur logique et raisonnaient juste, seulement le fils avait plus d'idées, un horizon plus vaste que son père, et celui-ci prenait pour des fautes de raisonnement tout ce qui dépassait le cadre un peu étroit de ses pensées favorites. Preuve en soit la manière dont il critique les prédications de son fils et les autres produits de son travail.

Il est à la fois amusant et un peu pénible de suivre Marc Vinet sur ce terrain. Par intérêt pour son fils, il devient un Aristarque pour lui et critique jusqu'à ses lettres, sans épargner les fautes de français commises dans un billet écrit à la précipitée pour apprendre le plus vite possible aux parents de Lausanne la naissance de Stéphanie [2]. Malheureusement, l'Aristarque n'a pas toute la culture nécessaire à son rôle, et à mesure qu'il critique, il montre tout ce qui lui manque en fait d'instruction. En général, Marc Vinet, sans prétendre d'ailleurs écrire lui-même avec une entière correction [3], se montre dans les questions de langue d'un purisme effrayant et qui dépasse de beaucoup les exigences de l'Académie française. Ainsi Alexandre Vinet se permet d'employer la locution *en vouloir à quelqu'un*; je crois que Boileau ne l'en eût pas blâmé, mais son père n'admet pas qu'on emploie « une expression favorite de la Corbaz [4]; » il regarde *tenir rigueur*

[1] Lettre du 11 mars 1819. — [2] Lettre du 22 juillet 1820. — [3] Lettre du 17 mai 1821. — [4] Lettre du 26 novembre 1819.

comme un germanisme[1], veut, je ne sais pourquoi, qu'on écrive *puisse-tu* au lieu de *puisses-tu*[2], et ne permet pas qu'on dise *pourtant* à la place de *cependant* : « Pourtant n'est pas en bon français d'un fréquent usage, il a une nuance plus facile à rendre par des exemples que par une définition : Ah ! pourtant ! Il a pourtant fini[3] ! » Sainte-Beuve devait admirer plus tard, nous a-t-on dit, la pureté de la prononciation d'Alexandre Vinet; son père, au contraire, lui reproche des *a* nasillards et écrasés dont il a contracté l'habitude en deux ans de séjour sur terre allemande[4]. Une des dernières lettres de Marc Vinet est encore consacrée en bonne partie à une série de remarques de style tout aussi lumineuses que celles que je viens de citer, et dont la sévérité contraste avec les fautes mêmes dans lesquelles tombe le critique, car il lui arrive de dire : « *Je le crois sauve* de cette maladie[5], » ou encore un *exordre* au lieu d'un *exorde*, et il doit confesser qu'il ne sait pas bien si ce substantif est masculin ou féminin[6].

On voit qu'il ne saurait être question d'élever bien haut les services grammaticaux que cet excellent père pouvait rendre à son fils ; mais si Marc Vinet était décidément incompétent dans ces questions purement formelles, sa pensée devient intéressante quand elle aborde le terrain moral par les questions de style, suivant un procédé dans lequel son fils, plus tard, devait exceller. Voici quelques lignes trop sévères assurément pour celui à qui elles s'adressent, mais que je trouve encore admirables de pureté morale : « Tu nous dis que tu n'as pas le temps de nous développer ta situation actuelle comme tu le voudrais, mais que tu ne tarderas certainement pas à le faire. As-tu pensé, cher ami, en écrivant ce mot *certainement* et en le soulignant, à l'aveu que ces deux lignes contiennent ? Tâche, mon cher, d'être tellement réservé à promettre et tellement scrupuleux à tenir que toujours le simple énoncé suffise pour qu'on y compte[1]. »

Voyant ses lettres critiquées avec tant de rigueur et si peu de compétence, Alexandre Vinet aurait pu soustraire autant que possible ses travaux littéraires à son père. C'était là bien certainement son droit strict. Jamais il ne songea à s'en prévaloir; au contraire, il pousse si loin la déférence qu'il va jusqu'à soumettre au jugement paternel quelques-uns de ses essais poétiques. Il devait pourtant bien s'attendre à une critique plus que sévère et en somme assez peu profitable : Marc Vinet redoutait à tel point pour son fils les dangers de la poésie qu'il avait beaucoup recommandé à sa future belle-fille d'user de toute son influence pour qu'il ne s'y livrât pas trop. Malgré ces instances, Alexandre Vinet faisait encore des vers et même il en expédiait à ses amis de Lausanne, sans toujours s'en vanter auprès de son père. Il envoya en particulier à sa *volée* une épître[2] qu'un de ses condisciples communiqua confidentiellement à Marc Vinet; celui-ci la mal-

[1] Lettre du 17 mai 1821. — [2] Id. du 17 mars 1819. — [3] Id. du 6 janvier 1818. — [4] Id. du 13 juin 1820. — [5] Id. du 7 novembre 1818. — [6] Id. du 11 janvier 1818.

[1] Fragment de lettre sans date copié par Mme Vinet.

[2] *Alexandre Vinet*, Poésies recueillies par ses amis, p. 229 et suiv.

mena rudement ; il est vrai qu'elle renfermait quelques vers badins dont des professeurs susceptibles auraient pu se scandaliser ; en outre, cette strophe malsonnante était mauvaise, rocailleuse, difficile à comprendre, contenant un contre-sens. Songez donc ! il y était question de la chevelure blonde des proposants, sur laquelle le temps doit dessiner des cheveux blancs. « Or, ce n'est pas seulement sur des chevelures blondes que le temps dans nos climats dessine des cheveux blancs, c'est aussi et plus tôt encore sur les chevelures noires ou brunes[1]. » *Ne sutor ultra crepidam*, sommes-nous tentés de nous écrier : Alexandre Vinet ne le dit pas ; ayant été appelé à publier un cantique pour la fête de la Réformation à Bâle, il le soumit au préalable à son père avec une parfaite humilité. Celui-ci n'y trouva rien du tout à louer, il y regrettait surtout l'absence d'un plan bien arrêté ; on voyait trop bien, disait-il, que les idées principales n'avaient pas d'abord été données en prose avant d'être mises en vers[2]. Heureusement, ces critiques, que le père, d'ailleurs, rétracta dans la suite, arrivèrent trop tard à Bâle ; Vinet, pressé par le temps, avait donné son manuscrit à l'imprimeur sans attendre la réponse paternelle ; mais il faut voir sur quel ton d'humble contrition il annonce cette nouvelle à son père[3] : « J'envoie en tremblant mon cantique imprimé, en observant que les remarques sont arrivées trop tard. Je prie mon cher papa de le considérer moins comme une ode que comme des paroles commandées pour un chant. » Son père lui pardonna sans peine ; car, tout sévère qu'il était pour les productions de son fils, il en était encore assez fier ; comme la poule de la fable, qui reste sur le bord de l'étang stupéfaite et fière de voir sa couvée s'y jeter sans hésiter, Marc Vinet était évidemment partagé entre l'orgueil que lui inspiraient les talents naissants de son fils, et l'inquiétude de le voir aborder une carrière aussi dangereuse que la carrière littéraire.

[1] Lettre du 11 janvier 1818.
[2] Rambert, *Alexandre Vinet*, 3e édition, p. 48.
[3] Lettre du 15 décembre 1818.

Du moment qu'il soumettait à son père ses essais poétiques, Alexandre Vinet devait lui soumettre aussi ses sermons et ses autres productions en prose. On pourrait s'attendre à ce qu'ici la critique paternelle fût à la fois plus indulgente et plus compétente. J'ai le regret de dire qu'il n'en est rien ; Marc Vinet est toujours tout désorienté de l'originalité des idées de son fils, et le plus souvent il ne peut y voir *qu'une* preuve de présomption à laquelle il se sent obligé de répondre par de pleins seaux d'eau froide. A propos d'un discours académique sur l'utilité des connaissances positives pour le littérateur, le père remarque doctement qu'il eût été plus à propos de traiter le sujet inverse, je veux dire l'utilité des lettres pour le savant de profession[1]. Une autre fois il lui adresse, au sujet d'un paquet de sermons envoyés à Lausanne, puis à Veytaux, les paroles suivantes, dont l'injustice saute aux yeux : « Je dois te réitérer l'avis que des sermons écrits et nécessairement médiocres, ou moins encore que cela, ne doivent point courir le monde. Pour les émettre, il faut pouvoir se faire imprimer.... J'ai parcouru seu-

[1] Lettre du 10 avril 1822.

lement celui de l'Ascension, qui me parut en gros contenir beaucoup de phrases portant sur un petit nombre d'idées. Je n'eus pas le temps d'y regarder de plus près[1]. » — « Permets-moi, lui répond alors le fils respectueux, permets-moi de te dire, mon cher père, que tu t'es mépris sur l'intention que j'ai pu avoir en les envoyant à Lausanne. Je n'ai eu tort qu'en supposant que tu aurais le temps d'y jeter un coup d'œil ; c'était l'unique but de leur envoi ; et en te les soumettant, mon cher père, tu sais que c'était ta critique et non tes éloges que j'espérais. Mon père me connaîtrait-il assez peu pour me croire toujours l'esclave d'une petite vanité ? Passe pour l'amour-propre ; il en faut une dose ; mais je ne suis point à la quête des petits succès, et en avançant en âge je n'en prends pas le goût ; c'est d'ailleurs à mon insu que ces sermons ont été envoyés à Veytaux. Je sais ce qu'ils peuvent valoir ; et par amour-propre même, je sens qu'on peut faire beaucoup mieux ; mais j'attachais du prix à tes critiques plus qu'aux éloges des autres ; et voilà pourquoi je t'envoyais ces *déguilles*[2]. »

Si l'on avait besoin d'une preuve des victoires que Vinet sut remporter dès sa jeunesse sur sa susceptibilité naturelle, celle-là serait, je pense, décisive.

Une des critiques sur lesquelles Marc Vinet appuie le plus quand il examine de près les compositions de son fils, se rapporte au manque de plan qu'il croit y constater. Il est permis de penser que les plans de Vinet, sans être moins bons que ceux des prédicateurs favoris de son père, avaient quelque chose de plus interne, de plus génétique, comme nous disons maintenant, et qu'ils étaient moins solennellement proclamés à la fin de l'exorde. Marc Vinet trouve aussi que les sermons de son fils sont régulièrement à côté du texte, et c'est ce qui lui inspire les doutes les plus sérieux sur la justesse de son esprit. Comme nous n'avons plus ces premiers sermons d'Alexandre Vinet, il serait bien inutile d'entrer ici dans les détails ; contentons-nous d'un seul exemple qui accuse une divergence importante entre la tendance du père et celle du fils. A la fin de 1818, Alexandre Vinet fit pour ses professeurs de Lausanne un sermon sur ce texte : « O Dieu ! que tes œuvres sont en grand nombre ; tu les as toutes faites avec sagesse, la terre est remplie de tes biens. » (Ps. CIV, 24.) Son père n'y trouva rien d'acceptable. A l'en croire, c'était se moquer de ses juges que de leur présenter un travail aussi peu soigné. Ce qui offusquait surtout ce critique impitoyable, c'était encore que le texte n'était pas bien traité. « Tu as réduit ton travail, écrit-il[1], à montrer non pas même que les œuvres de la nature sont de Dieu, mais qu'on se trouve mieux de l'envisager ainsi. Voilà sur quoi tu as accumulé des phrases jusqu'à ton *amen*, sans même y faire entrer quelques passages édifiants de l'Ecriture.... Il me semble que,... si j'avais eu à traiter ce sujet riche et magnifique, je m'y serais pris d'une autre manière.... » Et le bon père explique à son fils comment il fallait faire, c'est-à-dire qu'il lui donne l'esquisse d'un long sermon sur les beautés de la nature, toute une théologie naturelle dans le goût de Bernardin

[1] Lettre du 25 février 1821.
[2] Lettre du 11 mars 1821.

[1] Lettre du 7 novembre 1818.

de Saint-Pierre, qui est expressément cité comme le meilleur modèle à suivre.

Alexandre Vinet ne se laissa pas gagner par ces perspectives, fort en faveur à cette époque, et toute sa vie il resta fidèle à ses préférences pour le subjectivisme, pour l'étude de l'œuvre de Dieu dans le cœur humain, et des mouvements du cœur humain vers Dieu.

H. LECOULTRE.

(*La fin prochainement.*)

---

## HISTOIRE RELIGIEUSE
### CONTEMPORAINE

### Un livre de piété napolitain.

Antonio Perrone, don Antonio comme on l'appelle à Mergellina, est mon vieil ami. Il s'est montré d'une honnêteté et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, lorsque je lui confiai mes intérêts, dans une affaire où il fallait un homme du pays. Je le prenais avec moi pour courir la mer, aux environs de Naples, car Antonio a passé sa jeunesse sur un vaisseau et s'entend admirablement à conduire une barque. Avec cela gai, causeur comme un lazzarone, point familier pourtant, bref, un bon compagnon que je regrette souvent. Que de fois il a été avec moi en barque de Naples à Gaëte. J'ai passé, en sa compagnie, des journées entières sur la mer étincelante aux rayons du soleil, sous un ciel d'un bleu éclatant. J'ai bien souvent, la nuit, plongé ma main dans l'onde noire, où elle laissait un sillon phosphorescent, pendant qu'Antonio ramait, en modulant la dernière chanson de Mergellina. Nous aimions, le long de la côte, aller manger ensemble du macaroni dans les jolis villages aux murs blancs qu'entourent les oliviers et les citronniers. La pensée de don Antonio est donc intimement associée dans mon esprit aux souvenirs que m'a laissés l'Italie méridionale; je ne rêve jamais de Naples sans voir apparaître sa bonne et joviale figure.

Nous n'avons pas eu ces longs et fréquents rapports, sans parler de religion. Antonio avait des préventions contre le protestantisme, nos entretiens les ont fait tomber en partie; il estime que le christianisme est avant tout l'amour pour Jésus-Christ et me croit chrétien, car il me sait cet amour au cœur, mais il craint que mon hérésie ne me fasse séjourner un peu plus que lui au purgatoire avant d'entrer au paradis.

J'ai revu Antonio au printemps de 1889, ce fut pour tous deux une véritable fête. Quand l'excellent homme, les larmes aux yeux, prit congé de moi à la gare, il me remit un livre dont il avait fait ses délices, en me priant de le lire, ce que j'ai fait très volontiers.

Je vais raconter cette lecture et dire les réflexions qu'elle m'a suggérées; ce sera faire toucher au doigt combien catholicisme et protestantisme sont choses différentes.

Le livre dont don Antonio Perrone fut si ravi, est une biographie, celle de Fra Egidio-Marie de Saint-Joseph, profès laïque, alcantarin de la province monastique de Lecce. Elle est écrite par Mgr Gonsalvo, vicaire général de Bari. Les presses de l'imprimerie archiépiscopale de Naples l'ont mise au jour, cela

va sans dire, avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Le style du dignitaire de l'Eglise est redondant ; il aime les prosopopées, les multiplie, les soigne et les bourre d'adjectifs. Sa prose est respectueuse de la grammaire et de l'orthographe. L'écrivain paraît de bonne compagnie ; son livre éveille dans l'esprit l'idée d'un monsignore di Mantellone écrivant lentement, sur du beau papier, grand format, dans la bibliothèque d'un couvent où les volets demi-fermés maintiennent une délicieuse fraîcheur.

Le biographe de Fra Egidio veut montrer à ses lecteurs que l'Italie méridionale n'a jamais cessé d'être la terre des saints. Il en donne pour preuve la vie d'un moine mort en 1812, élevé récemment par Léon XIII aux honneurs de l'autel.

Ce religieux, qui s'appela dans le monde Francesco - Pasquale - Antonio Pontillo, naquit à Tarente le 16 novembre 1729. Ses parents, humbles artisans, pieux catholiques, eurent pour ambition d'en faire un digne fils de la mère Eglise. Le bon grain tomba dans une terre excellente et porta des fruits exquis. A dix ans, le jeune garçon avait le cœur plein d'amour pour les mystères de la foi catholique, aussi lui permit-on de communier à cet âge. La pratique de l'ineffable sacrement, qu'il continua dès lors, fortifia et exalta sa piété enfantine. Le petit Pontillo devait gagner sa vie. On le mit en apprentissage chez un ouvrier en peluche, de la boutique duquel il fit un véritable oratoire ; l'auteur ne nous dit pas si ce fut à la plus grande satisfaction du patron. La confiance en Dieu était chez le jeune garçon d'une naïveté qui charme son biographe. Un jour, par exemple, son maître envoya Antoine attendre au bord de la mer qu'une vague amenât, sur le sable du rivage, un gros poisson pour le dîner de la famille. Le petit apprenti obéit, ne doutant pas que Dieu ferait un miracle en sa faveur. Il attendit des heures entières inutilement, jusqu'au moment où son patron vint l'engager à rentrer au logis.

Antonio désira, dès son enfance, appartenir au clergé régulier. Ouvrier de bonne heure, à dix-huit ans il avait économisé la dot nécessaire à l'admission dans une communauté religieuse. La somme à peine complétée, Dieu lui montra clairement quelle religion il devait choisir. Deux hommes, vêtus d'un habit monastique à air respectable, l'un prêtre, l'autre laïque lui apparurent dans son sommeil. Le lendemain, Pontillo entra dans une église ; on célébrait la messe, il y assista dévotement et remarqua, lorsqu'elle fut terminée, deux statues du maître-autel, celles de saint Pierre d'Alcantara et de Pasquale Baylon. Il reconnaît les deux religieux dont il a rêvé, Dieu lui traçait donc sa route. Il entre dans le couvent, raconte au supérieur des Alcantarins ce qui vient de lui arriver et obtient d'être reçu dans l'ordre. Il part pour faire son noviciat au couvent de Gallatone, et s'appellera dès lors Fra Egidio-Marie de Saint-Joseph.

La vie est rude pour le jeune religieux. Les Alcantarins ne se contentent pas des vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, ils leur ajoutent le silence, la pénitence et la vie contemplative. Ces moines observent, trois fois par an, des

jeûnes rigoureux. Leur vêtement est rude, pas de linge ; sur la peau une robe de laine grossière ; aux pieds, des sandales ; leur tête est constamment nue. Ils dorment dans une cellule sans fenêtre, sur un lit de camp couvert de peaux de bêtes. Leur sommeil n'est jamais long ; à partir de minuit jusqu'au matin, ils doivent chanter plusieurs fois au chœur. Trois fois par semaine, les religieux s'appliquent la discipline. Le climat est rude et le pays sauvage. A Gallatone, la règle a toute sa sévérité. L'arbre est près des eaux vives ; Fra Egidio devient un parfait Alcantarin.

Son noviciat terminé, ses supérieurs l'envoient à Naples, au couvent de San Pasquale à Chiaia, où il devra remplir, comme religieux laïque, les humbles fonctions de quêteur et de portier. Fra Egidio le fit sans regrets, car aussi loin qu'on puisse remonter dans son histoire, il avait la foi, cette vertu surnaturelle, infusée par le baptême, qui rend le chrétien humble devant les vérités révélées et devant l'Eglise à laquelle Jésus a remis la conduite des âmes.

Cette foi était, dans son essence, une confiance parfaite pour son salut en Jésus, en Marie et dans les saints. Elle lui permit de rester des années sans pécher et de conserver constamment les grâces divines. Il est instructif d'entendre Mgr Gonsalvo parlant de son héros : « La plaie profonde ouverte dans son cœur par le divin amour le rendait, comme une biche blessée, désireux de l'eau qui désaltère. Il voulait en humecter sans cesse ses lèvres et demandait la communion plus fréquemment que ne le voulait la règle. Les ardeurs dont ce séraphin d'amour brûlait lorsqu'il voulait ainsi renfermer Dieu en lui se montraient par la rougeur de son visage, les mouvements désordonnés de sa personne et sa ferveur extraordinaire pendant la journée. »

*Qui se humiliat, exaltabitur*, Fra Egidio grandit par l'humilité. « Je ne suis pas un saint, mais un pauvre pécheur, » disait-il aux admirateurs de sa piété. Il supportait patiemment le cuisinier du couvent, personnage d'assez méchante humeur, et lui demandait pardon d'avoir excité sa colère, lorsque cet homme s'emportait contre lui. Les Français prirent Naples, Egidio fut insulté et cravaché plusieurs fois par un officier de cette nation. Le bas peuple, qui adorait Fra Egidio, voulut faire un mauvais parti à son persécuteur. Le moine, usant de son autorité, ordonna qu'on le laissât tranquille et dit à la foule ameutée : « Cet homme a fait envers moi œuvre de charité, en secouant la poussière de mon manteau. » Des dévots coupèrent un morceau de sa robe pour en faire des reliques, il s'en aperçut et leur dit : « Gardez ce chiffon, il servira à nettoyer vos souliers. »

Fra Egidio était d'une grande dévotion à Marie très sainte. Il avait fait venir de Bari une image de la célèbre madone del Pozzo, qui était apparue, au-dessus d'une citerne, en pleine campagne. On lui doit d'en avoir introduit le culte à Naples. La chasteté de Fra Egidio était telle, qu'il n'osa jamais regarder une femme en face. Sa vie fut une succession non interrompue d'actes de charité.

Sa sobriété persista jusque dans sa vieillesse. A l'âge le plus avancé, malgré ses mauvaises dents et son estomac

délicat, il ne prenait que la nourriture la plus grossière.

Dieu manifesta en quelle estime il tenait cette vie sainte ; grande fut la puissance miraculeuse dont il dota le frère pour le bien des hommes. Egidio avait le don de prophétie ; à voir un malade, il déclarait, sans se tromper jamais, si la maladie serait à la mort ou si elle se terminerait heureusement. S'il s'écriait « Oh ! quelle odeur de paradis ! » la fin était proche ; s'il disait à la vue d'un garçon expirant : « Faites-lui une paire de culottes, » l'enfant se levait le lendemain. La duchesse del Gesso avait un fils abandonné des médecins ; le frère lui prédit qu'il ne mourrait point de sa maladie et deviendrait un grand prélat. L'enfant, en effet, devint homme et mourut archevêque de Naples, dans la première moitié de ce siècle.

Fra Egidio avait le don de seconde vue. Pendant le jeûne avant Noël, il va demander à un pêcheur de Margellina, Pasquale Zuccariello, du poisson pour la table du couvent. Pasquale regrette de ne pouvoir le satisfaire, la mer a été mauvaise, il n'a rien pris depuis plusieurs jours. « C'est vrai, répond le moine, mais tu as dans ta réserve, depuis longtemps, une *palomba* de huit *rottoli* ; elle nous suffira. » Le pêcheur, confus, s'exécute, va chercher le poisson dans la grotte, et le donne au moine. On le met sur la balance, il pèse huit *rottoli*, ni plus ni moins.

Fra Egidio fit de nombreux miracles ; il aimait à raconter lui-même un des plus remarquables. « Le père gardien, disait-il, m'avait envoyé chercher des œufs pour le repas de la communauté ; ma quête fut fructueuse, je revins au couvent, mon panier rempli. Il avait plu, je tombai, mes œufs roulèrent de tous côtés ; mais, avant d'être à terre, j'eus le temps de dire : « Mon bon San Pasquale, » que donnerai-je à manger aux frères ! » Miracle ! Des passants me relevèrent et ramassèrent mes œufs, pas un n'était cassé. »

« On n'en finirait pas, s'écrie monsignor Gonsalvo si l'on voulait raconter tous les miracles de Fra Egidio, mais il en faut citer encore quelques-uns pour montrer combien il était cher au Seigneur. »

Un enfant se casse le bras près du Largo del Vasto ; Fra Egidio, qui passe, fouille dans sa vaste poche, en retire un *taraluccio*[1], le tend à l'enfant et lui ordonne de le manger au nom de Dieu et de San Pasquale. L'enfant étend son bras cassé, prend le gâteau, le porte à sa bouche ; son bras reprend à l'instant force et mouvement.

Un autre jour, le frère, appelé près d'un homme à l'agonie, lui applique sur le corps une relique de San Pasquale, étend son bâton de la tête au pied du moribond, puis se retire. A peine a-t-il fermé la porte que le mourant ouvre les yeux ; son pouls redevient régulier ; cinq minutes après, il prend du bouillon. Trois jours plus tard, il se porte à merveille.

Non seulement Fra Egidio guérissait, mais il ressuscitait bêtes et gens. Une veille de Noël, par exemple, il va mendier des anguilles sur la place de la Pierre aux poissons. Les anguilles ont péri en chemin. On les voit au fond des seaux, immobiles et couvertes de mouches. Elles sentent mauvais. Le frère

[1] Gâteau napolitain très dur.

ramasse dans sa poche quelques miettes de pain et les jette aux anguilles en disant : « Petites, petites, mangez ! » Et, soudain, elles reprennent leur bonne odeur de mer, font des mouvements tortueux et dévorent la nourriture. A la grande joie des pêcheurs, le père renouvelle le miracle pour tous les seaux.

Fra Egidio ressuscita pareillement la vache du couvent de San Pasquale a Chiaia. (Nous allons de plus fort en plus fort, comme chez Nicollet.) Une génisse, portant sur le front une lame de laiton où l'on avait gravé le nom du saint protecteur du couvent, sortait tous les jours et errait dans les rues, où chacun lui donnait à manger ; le soir, elle rentrait à l'écurie. Cette bête, jeune et grasse, tenta la cupidité d'un boucher de la Pignasecca. Un jour qu'elle passait devant sa maison, il l'attira dans une grotte voisine, où il tenait la viande au frais, la tua et la dépeça, comptant la vendre le lendemain. A l'angélus, la bête n'est point rentrée ; le portier en avertit Fra Egidio. Ce dernier reçoit soudain, par le Saint-Esprit, la révélation de ce qui s'est passé, va trouver le boucher et lui dit : « Prends ta lanterne et ouvre-moi ta cave. » Le boucher tenait son couperet à la main ; de saisissement, il le laisse tomber et obéit tout tremblant au moine. Ce dernier reconnaît, suspendus à des crocs, le long de la paroi, les quartiers de la bête dépecée. Il avise dans un coin, entassés, la peau, les pieds, la tête et les entrailles de l'animal. Le frère ordonne au boucher de rassembler les dépouilles et les membres épars, puis il frappe de son cordon cet amas informe en criant : « Au nom de Dieu et de San Pasquale, debout, Catarinella ! » La génisse se lève, remue la queue, allonge la tête, fait quelques pas, et finalement pousse un mugissement. Alors, le frère ordonne au boucher de replacer sur la tête de l'animal la plaque de laiton portant le nom de San Pasquale. Il passe une corde au cou de Catarinella et la ramène paisiblement au couvent. La foule l'accompagne en criant : « Miracle ! » et se dispute pour baiser ses mains, ses pieds, son cordon.

La résurrection de Luca Perillo est tout aussi remarquable. Cet homme meurt de la malaria, à Naples, bien et dûment administré. On dispose la chapelle ardente. Fra Egidio passe sur la place du Marché, tout près de la maison mortuaire. Un des fils de Perillo l'appréhende au passage et le supplie de venir consoler sa mère. Le moine y consent, entre dans la chambre où le défunt vient d'expirer, et l'interpelle ; le mort ne bouge pas. Egidio tire de sa fameuse poche trois croûtons de pain, les trempe dans l'eau, et veut essayer de les faire avaler au mort, mais sans réussir. Invoquant alors le nom de Dieu et de San Pasquale, il introduit quelques gouttes d'eau et un petit morceau de pain dans la bouche du cadavre. Luca ouvre les yeux, regarde autour de lui, éternue et s'assied sur son lit. Les assistants sont remplis d'épouvante. Quelques-uns prennent la fuite. « Je savais bien qu'il dormait, » dit Fra Egidio. Et, laissant au ressuscité son bâton, le moine lui enjoint de le rapporter au couvent lorsqu'il sera tout à fait bien. Quinze jours plus tard, Fra Egidio reprenait possession de son bâton ; Perillo vécut encore trente ans.

Non seulement Fra Egidio ressuscite, mais il crée de rien. Le jour de San Pasquale, voulant régaler les gens qui ont tendu l'église et décoré l'autel, il apporte pour eux un beau plat de poissons. Le cuisinier en dispose et fait bombance avec quelques religieux. Fra Egidio prend sa relique de San Pasquale, l'enferme à clef dans un petit bahut vide en disant : « San Pasquale, si tu veux sortir d'ici, tu me feras avoir le poisson dont j'ai besoin. » Le moine retourne dans sa cellule et se met à prier. Le cuisinier, au bout d'un moment, approche sa figure du bahut ; par une fente, il voit des poissons, il en sent l'odeur. Le père, averti, revient, ouvre le bahut, donne les poissons au cuisinier, et reprend sa relique en lui disant : « Ah ! San Pasquale, tu n'aimes pas être en prison, je m'en doutais. »

Egidio mourut en 1812, de la sciatique et de l'asthme, à quatre-vingt-trois ans. Ses dernières paroles furent : « Marie, Jésus, Joseph, portez-moi en paradis ! » Les Français, alors maîtres de Naples, avaient du mauvais vouloir pour le clergé ; aussi, les cloches ne furent point sonnées et l'on dit la messe portes closes, pendant les cinq jours que le corps fut exposé à la vénération des fidèles. Cinq fois il fallut renouveler les vêtements qui le couvraient, tant la foule était avide d'en avoir quelques morceaux. L'ambassadeur d'Espagne et la princesse Dentice ambitionnaient des reliques plus précieuses : un doigt de pied et un ongle avec un peu de chair. Mais les chirurgiens qu'ils envoyèrent pour les couper ne purent le faire, car la foule, compacte autour du corps, nuit et jour, ne l'eût pas permis. Tout le temps qu'il fut exposé, le cadavre ne donna aucun signe de décomposition ; il resta souple, frais, répandant une odeur agréable. Deux saignées, pratiquées l'une à la main, l'autre au bras du saint, en firent sortir un sang fluide et coloré. Le corps, enterré à part, fut déposé en 1836, sous le maître-autel de l'église San Pasquale a Chiaia.

Fra Egidio a été béatifié par Léon XIII. Deux de ces innombrables miracles, tous deux opérés par sa dépouille mortelle, ont été choisis pour appuyer sa solennelle béatification. Ce sont les guérisons de Carmela Esposito et de Carolina Cherico. Carmela, enfant de l'Annunziata, fille adoptive des époux Bonizzo, était devenue bègue et paralytique par la frayeur que lui causa un cheval emporté. Fra Egidio lui apparut en songe tel qu'elle l'avait vu dans la chapelle ardente de San Pasquale. Il lui promit la guérison si elle allait sur sa tombe. On l'y porta le lendemain ; elle guérit à l'instant, parla, marcha, trouva la force d'aller voir les canards du grand bassin à la Villa Reale, et remonta, sans l'aide de personne, au quatrième étage qu'elle habitait. Carolina Cherico était rachitique ; on l'amena dans la cellule de Fra Egidio expirant. Le moine lui dit : « Va, va, ma mort sera ta guérison. » Huit jours après, se traînant jusqu'au tombeau du saint, elle appuya son visage sur la pierre funéraire ; son rachitisme cessa immédiatement. Sa santé fut dès lors excellente ; sa vie se prolongea jusqu'à l'extrême vieillesse.

Monsignor Gonsalvo, se conformant au décret du pape Urbain VII sur la matière, a demandé et obtenu l'appro-

bation de l'autorité ecclésiastique ; nous sommes donc en face d'un document officiel du catholicisme. Le vicaire général de Bari s'est proposé deux choses. Il a voulu tout d'abord offrir à ses lecteurs le spectacle d'une vie vraiment catholique. Point de conception originale et personnelle de la vie, mais l'activité d'une mécanique dont le mouvement est remonté par l'Eglise, tel est aux yeux de ce prêtre le chemin du salut et de la sanctification ; il veut y conduire ses lecteurs. Le vicaire général avait encore un autre désir, dont la satisfaction contribuera à la réalisation du premier. Il a voulu encourager, fortifier la confiance du peuple dans le clergé régulier, car son livre est évidemment destiné au populaire. Or, ce sont les religieux qui confessent, instruisent et conseillent les basses classes dans l'Italie méridionale.

Antonio Perrone a lu, avec un extrême plaisir, la vie de Fra Egidio. Le peuple napolitain s'en délecte. Qu'est-ce que cela prouve ? C'est que, au point de vue religieux, il y a un tempérament catholique. Ce tempérament n'est point affaire de climat : vous le rencontrez en Bretagne, en Belgique, dans les montagnes de la Savoie, sur les bords du golfe de Naples. Il est le résultat du sentiment religieux développé par l'éducation de l'Eglise romaine. Un bon catholique se confie absolument à l'Eglise, qui lui impose la soumission enfantine. Pour elle, la noble souffrance que l'homme éprouve en cherchant la vérité est la punition d'un téméraire orgueil. L'Eglise présente au fidèle toute recherche personnelle dans le domaine religieux comme un péché. En multipliant les actes extérieurs de la religion, elle lui rend la pensée et la réflexion difficiles. Lorsque les grands problèmes de la religion se présentent à l'esprit du catholique, il a le vertige, il s'effraie, il retourne bien vite à l'Eglise, dont les affirmations péremptoires sont pour lui ce qu'est la branche d'arbre pour qui va se noyer. Un parfait catholique ne pense pas ; sa religion, mal éclairée, vit de crédulité, d'un désir maladif de merveilleux. L'Eglise est habile à bercer la fantaisie des ignorants et des simples. Elle les entretient de saints qui font prodiges sur prodiges, guérissent et ressuscitent ; de multiplications miraculeuses de substances ; de cadavres qui exhalent une odeur de violette. Jésus-Christ, l'Ecriture sainte, le travail personnel de la sanctification occupent dans la vie religieuse catholique une place très secondaire comparée à celle qui leur est donnée dans la vie protestante. Passivité de la volonté, crédulité enfantine, obéissance aveugle aux préceptes sont les éléments essentiels du tempérament religieux catholique. Le nôtre est tout autre ; il est essentiellement fait de volonté, d'un besoin personnel de vérité. Nous entendons chercher par nous-mêmes Jésus-Christ, la pensée de l'Ecriture, la sanctification.

L'Italien catholique considère l'Eglise comme ayant seule faculté de lui donner la vérité religieuse. L'activité de son esprit se reporte sur autre chose. Il aime, il cherche l'art et y arrive souvent par ses ressources naturelles. La poésie le passionne. La beauté l'enchante. Antonio Perrone, qui ne sait pas les notes, joue de l'orgue à ravir. Quand vous passez dans les vieux quartiers de Naples,

vous entendez des gens déguenillés chanter, avec une grâce charmante, les motifs d'opéras les plus connus. Derrière la prison de San Francisco, des *popolani* écoutent avec enthousiasme la lecture de l'Arioste et du Dante. Un brigand arrêté à Piedimonte, il y a quelques années, faisait ses délices des sonnets du Tasse. Les gens du peuple sont admirateurs de la beauté. Un soleil couchant, une statue antique, une grande peinture, un bel homme, une belle femme font sortir de leur bouche des paroles d'un poétique enthousiasme.

Le peuple italien sera-t-il toujours cet enfant artiste, laissant les hauts sommets de la pensée pour se laisser doucement bercer par l'art ou la poésie? Est-il incapable d'une transformation religieuse, conséquence d'efforts virils vers la vérité? nous ne le croyons pas.

Les peuples chez lesquels domine aujourd'hui l'individualisme chrétien, ont été un temps foncièrement catholiques. A l'époque de la Réformation, on ne sut un moment qui, de Luther ou du pape, l'emporterait en Italie. Le sol italien a vu naître de grandes personnalités religieuses, s'élevant à la vérité suprême par un travail indépendant. Le sentiment religieux des masses catholiques, en Italie, a été égaré, il ne s'est point éteint. Une transformation religieuse dans le sens protestant et évangélique est donc possible.

Sommes-nous près de cette réforme? c'est une question. Evidemment l'autorité du pontife romain a été ébranlée; la perte du patrimoine de Saint-Pierre a fait douter bien des fidèles de l'institution divine de la papauté. Le prestige est tombé. Mais, si la foi catholique a souffert de la perte matérielle de la papauté, le nombre de ceux qui ont cherché ailleurs la lumière, n'est pas très considérable.

Cependant, le protestantisme avait profité de l'occasion pour évangéliser; les Vaudois reprenaient la mission historique des barbes ; quantité de sociétés religieuses protestantes se mettaient à travailler en Italie. Le résultat de ce travail, qui n'a dès lors pas cessé, est médiocre ; notre conviction cependant est que l'avenir appartient à l'Evangile.

Il est vrai que le catholicisme, un moment affaibli, se relève; s'affirme, se compte et se condense. Depuis dix ans, les couvents n'ont cessé de se former. De jeunes moines remplissent les promenades publiques. Les sociétés catholiques, surtout les associations ouvrières, croissent avec une rapidité étonnante. La foule revient aux pratiques superstitieuses. Les solennités ecclésiastiques ont repris leur antique splendeur. Les catholiques dominent dans les municipalités de plusieurs grandes villes d'Italie.

Bien des causes concourent à ce relèvement momentané. Le gouvernement, quoi qu'on en dise, compte avec le clergé. Une influence domestique, celle de la reine, contrebalance sans cesse dans l'esprit du roi la politique anticléricale de ses ministres. La condition déplorable des classes indigentes leur fait regretter la pitance qu'on trouvait à la porte des couvents. Beaucoup de gens sans religion tiennent au catholicisme pour l'agrément qu'il donne à l'imagination. Il leur plaît, ce culte majestueux des cathédrales rendu au Dieu des

chrétiens qu'ils n'adorent point. Le protestantisme, qui affirme la responsabilité individuelle et propose une religion austère, effraie les âmes avilies par l'obéissance passive. Puis, la religion nouvelle ne forme pas un corps d'armée; ses forces sont disséminées comme des compagnies de francs-tireurs, postées çà et là. Quelquefois les soldats n'ont été que des mercenaires, qui travaillent pour le salaire bien plus que pour la victoire, et ces indignes ouvriers ont déconsidéré l'œuvre. Enfin, le pessimisme qui envahit la littérature en Italie comme en France, et remplit les colonnes des journaux à un sou, est tout à l'avantage du catholicisme. Les hommes ont besoin d'espérance : une philosophie qui veut la leur enlever fera apprécier une religion qui la leur présente. Est-ce à dire que les grands jours du catholicisme vont revenir? Non, certes, car la superstition, sans laquelle il ne vivrait pas, est forcément minée par les idées modernes. L'instruction monte comme la marée. La nouvelle génération sera bien différente de l'ancienne. Antonio Perrone a quarante-cinq ans; élevé jusqu'à seize ans dans une école de prêtres, il n'a rien appris dès lors; ses enfants vont dans un collège laïque, ils échapperont en grande partie à l'influence de l'Eglise. Il faut s'en réjouir, car l'Eglise n'a rien appris, ni rien oublié. C'est une étrange illusion qui fait de Léon XIII un réformateur, et le voit déjà donner au monde catholique une religion qui satisfera les exigences de l'homme moderne. Quand nous voyons des protestants s'enthousiasmer pour le pape actuel, le qualifier de prêtre excellent, nous nous demandons si ces gens sont aveugles et sourds. Léon XIII a-t-il jamais condamné les superstitions et les pratiques immorales de l'Eglise? A Naples, le sang de saint Janvier se liquéfie toujours; le Christ de bois du Carmine voit repousser ses cheveux chaque année; les madones pleurent, les crucifix saignent. A Rome, le commerce des reliques n'a pas cessé. A Monaco le clergé est toujours grassement stipendié par le tripot. Partout, la confession avec ses investigations d'un écœurant cynisme déflore encore l'âme de la femme catholique. Léon XIII n'a fait que blanchir le sépulcre.

A défaut du pape, peut-on espérer dans les prêtres pour la réforme religieuse de l'Italie? Qu'un certain nombre d'entre eux soupirent après une religion plus pure que la leur, je le sais, mais ils en resteront là selon toute apparence. Six mille prêtres se constituèrent, il y a quelque vingt ans, en Eglise nationale. Ils ont fait dès lors presque tous, et de la façon la plus piteuse, leur rentrée dans le catholicisme romain. L'éducation du séminaire ne leur avait pas donné cette forte trempe morale, qui permet de tout souffrir, pour honorer la vérité.

Quel sera donc le grand agent de la réforme religieuse? Je vois surtout le levain qui fera lever la pâte, dans les évangéliques qui habitent l'Italie. Plus ils auront le sentiment de leur mission, plus la transformation religieuse du pays sera possible. Qu'on les voie favoriser tout ce qui est progrès, vérité, s'intéresser à la vie morale, politique, intellectuelle et matérielle de la nation, qu'ils offrent une vie de famille sérieuse

et saine; qu'ils ne craignent pas d'affirmer pourquoi ils sont protestants. Qu'ils conservent ce que le protestantisme met au cœur, le culte des nobles pensées et des grands sentiments! Qu'ils soient aussi pleins de charité pour les égarés qu'impitoyables pour les erreurs; qu'ils fassent le bien avec le profond sentiment de la responsabilité personnelle en se pénétrant toujours plus de la pensée du Maître. Qu'ils comprennent que le chrétien est le sel de la terre et la lumière du monde. Cette vie supérieure, conséquence d'une piété vraiment évangélique, fera tomber peu à peu les préventions; elle affirmera la supériorité d'une religion qui procède uniquement de la conscience et de l'Evangile. Mais, pour changer le tempérament religieux de l'Italie, il faut plus que cela. Une crise est nécessaire pour modifier profondément l'âme d'un peuple. Dieu la fera naître en Italie quand il voudra; alors les ténèbres se dissiperont et le soleil brillera. Le travail des chrétiens évangéliques prépare ce jour heureux qui viendra tôt ou tard. Amis de la vérité, nous hâterons son triomphe en ayant constamment ce mot en mémoire : *Travaillons! Laboremus!*

J. PETER.

---

## VARIÉTÉ

### Le père Monsabré.

Le père Monsabré dont j'ai autrefois entretenu vos lecteurs[1] vient de clore, à Notre-Dame de Paris, la série de ses conférences de Carême. Il descend de cette chaire unique au monde, après l'avoir occupée pendant vingt ans. Digne successeur des Lacordaire, des Ravignan, des Félix, quoique avec moins d'éloquence, en même temps qu'il attirait autour de lui un magnifique auditoire, il a réalisé une œuvre complète et telle qu'elle n'avait jamai été exécutée en France : il a donné une exposition théologique et oratoire en même temps de l'ensemble du dogme catholique.

Il faut remonter à trente ans en arrière pour rencontrer les débuts dans l'enseignement de l'éloquent dominicain. Alors le jeune religieux commençait devant un petit groupe de jeunes gens, dans la salle du chapitre du couvent des Carmes, une série de conférences. Il avait d'abord songé à exposer la doctrine catholique selon les principes de Thomas d'Aquin, mais l'obligation de répondre aux difficultés préliminaires lui avait montré l'utilité d'une explication complète du premier mot du symbole apostolique : *Je crois*. La première année fut consacrée à montrer l'accord de la raison et de la foi, et à étudier les erreurs qui tendent à détruire la foi au profit de la raison, ou la raison au profit de la foi. Les années suivantes (1858, 1859), le révérend père exposait la préparation rationnelle de l'acte de foi, par l'examen des prophéties. En 1863 et 1864, ces leçons devinrent des prédications dans lesquelles le père Monsabré développa successivement la préparation rationnelle à l'acte de foi par l'examen des miracles et par l'examen des témoignages. Il terminait ces quatre années de conférences par ces paroles : « Ici se

[1] Voir dans le numéro d'avril 1885 une lettre de Paris de notre ancien et cher correspondant de Genève.

termine le cours d'apologétique générale qui doit servir d'introduction au symbole des apôtres.... Nos petites conférences des Carmes sont pour toujours finies ; mais Dieu qui possède la terre saura bien trouver un lieu hospitalier, où nous nous aimerons mieux que jamais en parlant de Lui, de ses perfections et de ses bienfaits. »

Ce lieu hospitalier que l'éloquent dominicain attendait avec confiance de la bonté de Dieu, il devait le trouver comme successeur du père Hyacinthe, dans la basilique de Notre-Dame de Paris. Il avait déjà prêché l'Avant en 1869 et le Carême en 1872, quand il inaugura, en 1873, l'explication complète du dogme catholique d'après la théologie de l'ange de l'école, Thomas d'Aquin. Cette exposition a rempli dix-huit Carêmes et cent huit conférences. L'orateur s'y est généralement montré à la hauteur de la tâche qu'il s'était assignée. Avec une limpidité et une force de raisonnement qui n'excluent ni la poésie ni l'enthousiasme oratoire, il a d'abord établi la doctrine catholique sur l'existence, l'être, les perfections de la vie de Dieu (1873 et 1874). Appuyé sur l'enseignement de l'Eglise, empruntant aussi des arguments à la science et à la philosophie, il fit ensuite connaître l'œuvre du Créateur et le gouvernement divin (1875 et 1876). Le Carême de 1877 fut employé tout entier à décrire les préparations providentielles à l'Incarnation. Les années suivantes, dans des discours qui sont peut-être les plus remarquables de l'éloquent apologiste, il exposa l'existence de la personne, les perfections et la vie, l'œuvre et le gouvernement de Jésus-Christ (1878-1882). Cinq années furent employées à l'étude des sacrements (1883-1887), deux autres aux deux derniers articles du symbole, sous le titre de la vie future et de l'autre monde (1888 et 1889). Enfin ce dernier Carême a été consacré à l'*amen* final.

Faisons, s'est écrié le révérend père au début de sa première conférence, comme les visiteurs ravis qui, après avoir parcouru le temple auguste où nous sommes rassemblés, se recueillent encore une fois sur le seuil et résument dans un dernier et profond regard toutes leurs impressions, et préparons-nous à ce cri suprême de l'âme vaincue par la splendeur et la force de la vérité : *Amen*.... J'ai consacré, dans les premières années de mon apostolat, quarante conférences à l'explication du premier mot du symbole : je *crois*. Je ne veux pas que le dernier mot soit trop jaloux ; c'est pourquoi je lui demande à la fin de ma carrière une sorte de synthèse de tout mon enseignement.

Vous ne vous étonnerez pas de voir reparaître sous différents aspects, dans cette synthèse, les vérités que je vous ai exposées. Ces vérités, lumineuse manifestation de la science divine, dominent tout, pénètrent tout, attirent tout à elles, donnent à tout ce qui reçoit leur empreinte un caractère de grandeur et de perfection qu'on ne peut obtenir de la nature. Tout doit chercher en elles sa consommation, tout doit leur dire amen ! Amen de l'intelligence, amen du sens religieux, amen du sens esthétique, amen de la vie morale, amen de la vie sociale, amen de l'histoire humaine. Voilà le plan de cette année.

Je ne saurais analyser ici ces belles conférences, dans lesquelles le père Monsabré s'est efforcé d'établir que la doctrine catholique répond à tous les besoins de l'âme humaine, va au-devant de toutes ses aspirations. Certes, bien souvent le sens évangélique proteste, mais, en ne considérant que l'ensemble, il y a dans cette apologie du catholicisme des accents qui émeuvent et qui convainquent, parce que, après

tout, le catholicisme, pris à son sommet, est encore l'Evangile. Je n'en veux pour preuve que ce fragment, qu'on me permettra de citer, de la cinquième conférence, l'amen de la vie sociale :

Le respect peut empêcher l'homme d'être injuste et méchant envers son semblable, mais il ne va pas de lui-même jusqu'à ses intimes rapprochements et ces généreux échanges de biens qui doivent fondre dans l'unité les membres du corps social. Remercions Dieu, pourtant, de nous l'avoir enseigné, car il prépare, dans la vie sociale, la circulation de l'amour qui, seul, peut donner aux sociétés humaines le cachet de la perfection. Des vérités fondamentales de notre communauté d'origine, de nature et de destinées, la raison peut tirer des conséquences philanthropiques, mais la philanthropie, si parfaite qu'elle soit, ne peut pas s'élever à la hauteur de ce surnaturel amour que, dans le langage chrétien, nous appelons la charité, et dont saint Paul a dit qu'elle est le lien de la perfection.

La charité, en effet, ne germe, ne s'épanouit et ne fructifie que dans le rayonnement des vérités sublimes que nous révèle le dogme catholique. Il nous en montre le type éternel dans la vie divine elle-même. Il nous en montre le législateur et le modèle dans notre propre nature ; un Dieu s'est incarné ; il nous a donné le commandement nouveau de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés, et lui-même il a aimé du plus pur, du plus tendre, du plus généreux, du plus parfait des amours. Messieurs, vous devez avoir l'idée de ce que peut être et devenir le mouvement et la circulation de l'amour dans la vie sociale sous l'influence d'une si hâute et si belle doctrine. En éclairant les esprits, elle touche les cœurs et les ouvre à la pénétration de cette vertu divine dont la force à la fois répressive et expansive étouffe les passions malsaines qui tendent à disjoindre les membres du corps social, rapproche, unifie et fait oublier l'inégalité des états et des conditions, par l'échange de mutuels bienfaits.

La charité, en effet, est ennemie de l'enflure naturelle aux hommes de pouvoir ! Elle sait pratiquement qu'on n'est maître en ce monde que pour représenter le meilleur des maîtres, que si Dieu veut qu'on l'appelle *Seigneur*, il aime mieux le doux nom de *Père*, et que rien n'est plus noble et plus magnifique aux yeux des hommes que de faire oublier la grandeur par la bonté !

La charité est ennemie de l'ambition, source des haines, des compétitions perfides et violentes et de mille injustices. Elle résiste à cette soif de domination et d'honneurs que l'orgueil allume en nos cœurs, et aussi à cette faim maudite qui, au dire du poète, tourmente les entrailles des mortels : « la faim de la richesse. » Elle se contente des dons que Dieu lui a faits ; si elle consent à avancer, c'est toujours par les chemins de la justice, de l'honnêteté et de la bienveillance, et elle aime mieux s'arrêter que contrister et blesser ceux qu'elle rencontre sur sa route.

La charité est ennemie de l'égoïsme. Ce n'est pas l'intérêt qui la meut, mais le bien qu'elle peut faire. Elle a horreur de ces exploitations qui prodiguent la vie des travailleurs et s'ingénient à réduire leur salaire ; elle ne ferme pas les yeux sur ces hécatombes obscures de vies humaines qui grossissent le capital des spéculateurs sans entrailles ; elle ne croit pas que pour jouir plus vite et beaucoup on puisse oublier que l'on fait souffrir. Elle compatit à la faiblesse, elle ménage la force, elle mesure équitablement le temps et distribue libéralement la récompense. Ce qu'elle poursuit dans les grandes inventions et entreprises qui affirment et étendent l'empire de l'homme sur la nature, ce n'est ni le profit ni la vaine gloire, mais une plus facile et plus générale diffusion du bien-être pour tous.

... Enfin, de tous les côtés, la charité est bonne, douce, bienveillante, aimant à donner et à répandre le bien. Elle est indulgente pour la faiblesse, supporte les défauts, excuse les fautes, pardonne aisément les offenses. En présence des misères du corps et de l'âme, elle s'émeut, exalte et transforme cette vertu naturelle que nous appelons la bienfaisance, y prend la matière des plus sublimes dévouements, la pousse au delà du devoir, et lui fait accomplir des actes héroïques. Sous son inspiration, celui qui est riche des biens de l'esprit et de la fortune, comprend la haute mission qu'il a reçue de représenter ici-bas Dieu Providence, Dieu Père des êtres besoi-

gneux qui attendent tout du souverain bien, Dieu Père du Fils humilié dont il a exaucé les douloureuses prières. Il ouvre son cœur généreux et ses mains libérales, et multiplie les bienfaits, visant dans toutes les bonnes œuvres un but plus sublime que le soulagement et la réparation des misères dont le corps pâtit, et s'ouvrant par l'aumône et l'assistance un chemin vers l'âme de ceux qui souffrent, pour y faire entrer les religieuses consolations de la vérité, de la vertu et de la grâce de Dieu.

... L'apôtre a eu raison de dire que la charité est le lien de la perfection.... Nous sommes encore loin de cette perfection,... mais on a vu pourtant, sous l'influence de la doctrine divine, se détendre et se briser les chaînes des esclaves, se relever et grandir dans l'estime publique la condition du travailleur ; des trêves religieuses imposées aux haines et aux colères des peuples, et les sombres régions de la douleur et de la misère envahies par des œuvres de justice et de dévouement, de rapprochement et d'union ; aux infidèles, aux ignorants, aux orphelins, aux abandonnés, aux enfants, aux vieillards, aux apprentis, aux ouvriers, aux serviteurs, aux sourds-muets, aux aveugles, aux infirmes, aux incurables, à l'indigence, à la maladie, à la convalescence, à la tentation, au déshonneur, l'esprit de foi et de charité ont offert partout l'enseignement, le patronage, l'assistance, la conservation, l'asile, la chaleur, la lumière, la nourriture, le vêtement, les pleurs compatissants, les pansements délicats, la préservation, l'estime qui réhabilite, l'affection qui encourage et la grâce qui sanctifie.

Tout n'est pas fini, espérons-le, malgré les défaillances de la foi, l'avidité des appétits et la fureur des passions ; malgré cette fièvre de sécularisation qui tend à soustraire la vie sociale aux influences du dogme catholique, et qui, si elle réussissait, nous ramènerait aux hontes et aux infamies du paganisme. Des âmes croyantes et généreuses, dans le nouveau monde comme dans le vieux monde, osent encore compter sur une application plus profonde, plus large, plus radicale des principes de perfectionnement social, dont la doctrine catholique est le foyer. Leur programme est fait, elles se sont mises à l'œuvre. Courage, vrais amis de la civilisation et du progrès ! Dans le rayonnement des vérités sublimes que Dieu lui-même a imposées à notre foi, travaillez à l'organisation de la famille, de la propriété, du travail, des pouvoirs, de la fortune et de la vie publique. Que Dieu bénisse les saintes audaces de votre zèle et les efforts de votre dévouement ! et ne soyez contents que lorsque la vie sociale aura dit au dogme catholique son plus parfait *amen* de respect et d'amour.

L'*Amen de l'histoire humaine*, qui a clos le ministère du révérend père, est d'une grande beauté oratoire, en même temps qu'il renferme sur la philosophie de l'histoire des passages très élevés. Ce discours est mieux qu'un discours catholique, il est essentiellement chrétien. « Il faut qu'il règne ! » Cette parole de saint Paul aux Corinthiens est comme le phare du haut duquel le prédicateur contemple tout le passé, tout le présent et tout l'avenir de l'humanité.

Ne croyez pas, s'écrie-t-il, qu'on empêchera le Christ de régner parce que l'on imaginera des lois oppressives, propres à tarir les sources de l'apostolat. Dieu saura bien prémunir les âmes vaillantes que l'on espère affaiblir ou corrompre ; et peut-être que, fortifiées et aguerries par l'épreuve, elles ne seront que plus ardentes aux combats spirituels qui doivent soumettre les peuples infidèles au joug adoré du Christ, car il faut qu'il règne ! Ne croyez pas que la science, maîtresse des forces de la nature, ne multiplie ses inventions et ne rende plus rapides et plus sûres les communications d'un peuple à un autre peuple que pour faciliter entre eux l'échange des biens matériels. Par les triomphes de la science, Dieu préparera les voies aux apôtres de son Christ, car il faut qu'il règne.

L'heure viendra donc où le Christ sera tout en tout. Alors de tous les lieux, de tous les temps, de toutes les générations, de tous les peuples, de tous les événements de l'histoire humaine sortira ce cri de solennel acquiescement : Cela doit être, qu'il en soit ainsi. C'est bien ! Amen !

Dans une émouvante allocution, le cardinal-archevêque de Paris a remer-

cié le vénérable conférencier pour son travail de vingt années. Il en a retracé rapidement les phases diverses. Le père Monsabré a répondu avec une grande modestie. Il va rentrer dans le silence du cloître. Mais, avant de le faire, il a présidé encore les retraites pascales comme il en avait la coutume depuis dix-neuf années.

La communion pascale a eu lieu dimanche 6 avril à Notre-Dame. Nombreux étaient les fidèles rassemblés pour cette cérémonie ; beaucoup voulaient entendre une fois encore l'homme auquel ils avaient dû leur retour à Dieu ou leur affermissement dans la foi. Le père Monsabré prenant pour texte ces paroles : *J'ai espéré en toi, Seigneur*, a dit un dernier adieu à ses auditeurs, et leur a donné rendez-vous dans les demeures célestes. Un magnifique crucifix d'ivoire et d'ébène lui a été remis par la Confrérie du très saint sacrement de l'Eglise métropolitaine.

Qui pourra remplacer le père Monsabré dans la chaire de Notre-Dame ? On l'ignore encore. L'évêque de Blois et l'archevêque de Paris lui ont conféré, « comme signe d'affectueux attachement et d'admiration, » le titre de chanoine honoraire de leur cathédrale. Le révérend père emporte dans sa retraite mieux que ces titres. Il y sera accompagné du respect et de la reconnaissance des multitudes qu'il a nourries par sa parole.

Quel que soit le point de vue auquel on se place, on ne saurait méconnaître ce qu'il y a eu de dévouement et de grandeur dans un ministère poursuivi avec tant de persévérance, et l'on ne saurait mettre en doute ce qu'affirme la *Semaine religieuse* de Paris, que beaucoup de douteurs, beaucoup d'indécis, beaucoup d'indifférents ont été gagnés à la foi par cette parole convaincue.

Nous ne retirons rien de ce que nous disions il y a cinq ans dans cette revue ; mais au moment où le vieux lutteur fatigué du combat regagne sa retraite pour ne plus la quitter, nous voulons l'y accompagner de notre respect, et recommander son exemple. Les conférences du père Monsabré resteront comme un véritable monument où nos théologiens pourront puiser une exacte connaissance du dogme catholique. La sanction que leur a donnée le pape par son bref du jour de Pâques, en fait presque un document officiel. LOUIS RUFFET.

---

## NOUVELLES

### Suisse allemande.

*Chronique trimestrielle.*

*Suspension de la liberté d'association en Suisse.* — Der Taufzwang *dans le canton de Zurich. — Société évangélique de Berne. — Ecole libre de théologie de Bâle. — Mission urbaine de Bâle. — Un nouveau confrère à Berne. — Campagne contre la littérature immorale à Bâle. — Suppression du carnaval de Bâle. — Société pastorale suisse. — Bibliographie.*

Il y a plus de cent ans déjà qu'un ministre anglais prononçait dans le Parlement cette fière parole qui, à cette époque, n'eût été vraie nulle part ailleurs : « Les vents et la pluie peuvent entrer dans la cabane du citoyen anglais. Le roi seul n'y entre pas ! »

Il n'est pas probable que le Conseil fédéral tienne ce langage, ni aucun qui en approche dans la prochaine session des Chambres, sinon les rochers de la Béroche seraient là pour lui répondre.

On raconte que les moines de Constantinople discutaient sur la nature de la lumière incréée, pendant que la ville était assiégée

par les Turcs. Nous en sommes un peu là. Pendant que des maisons privées sont fermées en pleine Suisse à leur propriétaire, que la gendarmerie force sans façon la porte des autres, et que les maisons de tolérance jouissent, au mépris des lois, de la protection des lois, l'Europe nous entend discuter sur la longueur des bras de la croix fédérale.

Il ne faut pas toutefois déplacer les questions. Ce n'est pas la liberté des cultes comme telle qui est atteinte en Suisse à l'heure présente; j'entends la liberté des vrais cultes, ceux où l'on parle, chante et prie comme l'Eglise universelle; où l'on traite sainement des choses saintes; où l'on ne mêle pas le sang de Christ aux capucinades; où l'on ne fait pas apparaître des lieutenantes, des colonels et une maréchale; où l'on ne croit pas glorifier Dieu par le tapage. Il est constant que, dans notre Suisse, hors le cas de salutisme, et sauf de très rares exceptions, toute réunion qui se respecte, tenue même en plein air et au bord des voies de communication, est respectée par les passants et serait au besoin protégée par l'autorité. Notre peuple, nos populaces elles-mêmes admettent que les uns aient de la religion et que les autres n'en aient pas; que ceux qui n'en ont pas le montrent, et que ceux qui en ont une la professent. Ce que nos populaces suisses ne tolèrent pas, ce qui les démonte, c'est la confusion des genres; la juxtaposition du sérieux et du burlesque; l'accouplement de la ferblanterie militaire et de la question du salut. C'est là un genre de synthèses qui dépasse leur pouvoir de conception et leurs habitudes acquises; elles leur font l'effet du lambeau d'étoffe rouge agité avec persistance devant les cornes du taureau; ils ne savent y voir qu'une façon de tourner, comme ils disent, la religion et eux-mêmes « en bourrique. »

Ce qui est en cause en Suisse à cette heure, ce qui est gravement atteint, c'est la liberté d'association, et c'est déjà plus qu'assez; dites, si vous le voulez: la liberté des mascarades; je vous demanderai pour quelle raison cette liberté-là ne serait pas tenue pour aussi inviolable que tout autre droit constitutionnel, dans les limites de l'ordre public et des bonnes mœurs.

On dit, et je n'ai pas de peine à le croire, que monsieur le directeur fédéral de justice est aussi affligé que nous de tout ce qui se passe: « Mais, s'est-il écrié un jour devant ceux qui lui faisaient des représentations à ce sujet, entre les pétitions de la Ligue du droit commun et de l'Alliance évangélique et les contre-pétitions du Grutli, que voulez-vous que nous fassions? »

Il me semble que voilà un magistrat supérieur embarrassé en beau chemin; et la Constitution fédérale pourrait bien lui répéter le mot de Marie Mancini: « Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars! »

J'entends dire de part et d'autre que la Constitution et les lois sont si difficiles à exécuter aujourd'hui qu'on est excusable de ne pas le faire. Je conviens que tant de défaillances et de tergiversations, tant de règles d'exception, emportées elles-mêmes par des mesures d'exception, n'ont pas simplifié la situation; que l'arbitraire administratif effréné, débridé, n'est pas une transition naturelle au retour de l'ordre. Il est difficile d'exécuter les lois! Ah ça! les magistrats républicains seraient-ils par hasard les seuls mortels qui ont des difficultés à vaincre? Quand on prend mesure sur ma personne, je trouve toujours que rien ne doit être si difficile que de faire un pantalon. Mais c'est pour cela qu'on est tailleur, et c'est pour exécuter les lois que sciemment et volontairement, quelquefois en passant sur le corps de rivaux tout aussi dignes et capables, on a accepté d'être, comme disait Homère, pasteur de peuple.

Je remarque que, depuis cinq ans que durent les affaires salutistes, presque tous ceux qui prennent la plume pour la revendication du droit commun commencent (et je l'ai fait comme les autres), par prévenir le public qu'ils ne sont pas salutistes. Savez-vous que cette précaution jugée si nécessaire, cette

présupposition implicite que le défenseur d'un principe juste doit l'être par intérêt, est un des indices les plus significatifs de la perturbation actuelle de l'esprit public?

Comment donc! mais à défaut de toute autre raison, je déplorerais que les exercices salutistes n'aient pas été dès l'origine rigoureusement protégés, étant convaincu que c'était le seul moyen d'en faire bonne et prompte justice.

Les intentions des membres de l'Armée du salut m'inspirent pleine confiance, jusqu'au grade de capitaine exclusivement. Or voyez, je vous prie, les effets de cette justice turque que vous promenez dans le pays : ce sont les subalternes, les naïfs, les petites casquettes, ceux qui vident leurs poches dans la caisse commune et se nourrissent de pommes crues, ce sont les enfants du pays qu'atteignent vos mesures d'exception, qui sont frappés par vos amendes, et les chefs, enchantés sans doute de l'énergique réclame que vous avez faite à leur affaire et de votre promptitude à exécuter leur tactique, n'ont jusqu'ici tâté de vos rigueurs que dans la mesure stricte qui leur convenait.

Et si j'étais que d'eux, je vous dirais comme Mac-Mahon à l'officier nègre : « Continuez ! »

*Der Taufzwang :* savez-vous bien ce que signifie le *Taufzwang?* C'est le terme, rappelant le *Zwing-Uri*, qu'emploient aujourd'hui les réformistes de la Suisse allemande pour désigner l'obligation de ne recevoir à la confirmation du vœu du baptême que les catéchumènes qui ont reçu le baptême. Et dites que l'orthodoxie n'est pas intolérante, et que la liberté de conscience des pasteurs n'est pas menacée! Car il paraît qu'il y a dans le canton de Zurich des consciences pastorales ainsi faites qu'elles permettent de toucher les trimestres payés par la caisse de l'Etat aux ministres de Jésus-Christ, mais ne permettent pas d'obéir à Jésus-Christ qui a commandé de baptiser les catéchumènes. (Mat. XXVIII, 19.)

C'est par respect pour ces consciences pastorales vraiment compliquées que le Synode de Zurich avait engendré une résolution où le oui et le non exécutaient sur la corde tendue des prodiges d'équilibre. Il y était dit en premier lieu qu'il était conforme à l'ordre établi dans l'Eglise que la confirmation ne fût accordée qu'aux catéchumènes qui ont été baptisés, et ainsi était reconnue l'obligation du baptême ; il y était dit ensuite que toutefois le Synode entendait ne violenter sur ce point non plus que sur tous les autres, la conscience de personne, et ainsi cette obligation était niée. (Voir notre précédente chronique.)

Cette résolution vient d'attirer au Synode de Zurich de la part du Grand Conseil, un soufflet retentissant, dont toute la presse religieuse de la Suisse allemande est occupée en ce moment, et à la suite duquel on voit les *Vermittler* et les positifs rangés d'un côté et les réformistes de l'autre.

Comme il arrive en cas pareil, on se bat avec les os des morts. M. le professeur Usteri écrit d'Erlangen pour rappeler à l'Eglise de Zurich l'opinion de son réformateur sur la nécessité du baptême ; et de leur côté, les *Vermittler* ont exhumé en triomphe, pour la jeter à la face des réformistes, une déclaration du professeur Biedermann, qui niait la personnalité de Dieu et la survivance de l'âme, mais voulait qu'on baptisât.

Tandis que la plupart des gouvernements cantonaux de la Suisse allemande se désintéressent de plus en plus des questions d'organisation intérieure de l'Eglise, la césaropapie régit encore l'Eglise de Zwingle, et la décision du Synode que nous venons de rapporter ne pouvait acquérir force de loi que moyennant la ratification du Grand Conseil.

Or, au milieu de toute sorte de gros défauts trop connus, les corps politiques ont au moins une qualité, celle d'être insensibles aux finasseries des gens d'Eglise. Le Grand Conseil de Zurich est de ces grondeurs qui veulent qu'une porte soit ouverte ou fermée.

A la majorité de 114 voix contre 39, l'au-

torité législative vota le 4 mars la résolution suivante :

« Le Grand Conseil arrête :

» La décision du Synode, concernant le rapport de la confirmation au baptême est renvoyée au Synode avec la mission de faire une nouvelle proposition au Grand Conseil d'où ressorte clairement s'il est loisible à l'ecclésiastique de confirmer le catéchumène qui n'a pas été baptisé, ou non. »

La proposition de la minorité de la Commission, composée de MM. l'antistès Finsler, Pfenninger et le professeur Dr Schneider, était ainsi conçue :

« Le Grand Conseil,

» Considérant que la décision du Synode ne porte atteinte ni à la Constitution du canton de Zurich ni aux lois cantonales, décide d'en prendre acte. »

Ce qui ajoute à l'amertume de la situation, ce sont les motifs qui ont été allégués au cours de la discussion par les principaux orateurs de la majorité de la Commission, parmi lesquels paraissent s'être distingués M. le Dr Ryff et le conseiller national Forrer, connu déjà de nos lecteurs. On entendit déclarer tout uniment dans le sein du Grand Conseil que le pasteur, étant fonctionnaire de l'Etat, est tenu d'accorder à tout membre de la paroisse tous les services religieux que celui-ci lui réclame ; que le refus de la confirmation serait un dommage civil (Forrer) ; que *la conscience du pasteur n'entre pas en ligne de compte*, etc.

Faute d'avoir voulu se soumettre uniquement à Dieu, notre premier père Adam fut condamné à se battre avec les bêtes sauvages. Et de même l'Eglise ou la conscience pastorale ne cesse d'être la servante humble et fidèle de Jésus-Christ que pour être traitée tôt ou tard, par le maître qu'elle s'est choisi, comme une servante à tout faire.

La Société évangélique de Berne a publié son 58e rapport, qui constate les succès et les progrès de son activité ; elle compte actuellement 335 membres hommes inscrits, et se recrute, ce qui est un signe encourageant, parmi les jeunes hommes, à la campagne plutôt qu'à la ville. Elle compte à son service environ 25 ouvriers ; M. Ernest Gerber, dont nous avons raconté les mécomptes dans sa paroisse d'Eggiwyll, devenu disponible par le scrutin qui l'a privé de son poste, a été nommé directeur de l'œuvre de la campagne. A côté de la prédication de l'Evangile, la Société entretient environ 90 unions de jeunes gens et 72 de jeunes filles. (Celles-ci comptant environ 1500 membres.) Elle fait tenir environ 230 réunions régulières dans le canton. Ses recettes se sont élevées dans le dernier exercice à 67 040 fr. 85 cent., et les dépenses à 62 053 fr. 19 cent.

Une institution qui est également en progrès est l'école libre de théologie de *Bâle* (*Predigerschule*), dont feu le Dr Schnell fut un des fondateurs, et dont le directeur est toujours M. le pasteur Arnold. Le but premier des fondateurs avait été de former de préférence des évangélistes qui pourraient suppléer à l'insuffisance des clergés, surtout dans la Suisse orientale. L'expérience et la nécessité ont amené la direction à élever de plus en plus le niveau des études classiques en vue de former des pasteurs complets. C'est ainsi que l'établissement, à l'inverse de tant d'autres, aspire et réussit à tenir plus qu'il n'avait promis, et nous l'avouons, il nous inspire encore plus de confiance dans cette dernière phase que dans la première.

M. le pasteur Samuel Preiswerk a remplacé M. le Dr Heman, absorbé par d'autres fonctions, dans l'enseignement de l'exégèse et de la critique de l'Ancien Testament. Le nombre total des élèves s'élève actuellement, les auditeurs non compris, à 37. Un déficit de 4000 francs avertit les amis de l'établissement de ne pas s'endormir.

La Société de la mission urbaine de Bâle vient d'achever son trente et unième exercice. Elle entretient actuellement 9 agents dans la ville de Bâle. Les dépenses annuelles

ont été de 33 373 fr.; les recettes de 33 686 fr. Nous avons mentionné dans le temps le courage admirable et persévérant déployé par les agents de cette œuvre dans l'accomplissement de la partie la plus ardue de leur tâche : la visite à domicile, qui est une lutte de tous les instants avec l'indifférence ou l'hostilité déclarée. Mais que d'arcanes il reste à sonder dans nos villes suisses les mieux notées ! L'*Allgemeine Schweizer Zeitung* signale l'existence à Bâle d'une société dont la condition d'entrée est la profession de l'athéisme, et dont les membres font parade d'immoralité.

On annonce la fondation d'un nouveau journal intitulé : *Kirchliches Gemeindeblatt für die Stadt Bern*, et dirigé par M. Georges Langhans et des délégués des trois conseils de paroisse de la ville ; ce sera, s'il réalise son programme, la découverte de la pierre philosophale. Son but annoncé est d'apporter l'Evangile de paix aux parties délaissées de l'Eglise nationale, de traiter les questions ecclésiastiques du jour, de servir de canal entre les autorités ecclésiastiques et l'Eglise, tout cela sur le fondement biblique, mais en s'abstenant des disputes ecclésiastiques et religieuses et de toute adhésion à un parti politique ou religieux. Il est d'ores et déjà permis de prévoir que cette indifférence, annoncée par M. Langhans pour toutes les affirmations, ressemblera à s'y méprendre à l'affirmation de la négation.

L'exemple donné par la Suisse romande dans la campagne entreprise contre la littérature immorale est sur le point d'être suivi à Bâle. Un groupe d'hommes de divers partis politiques et religieux vient d'adresser un appel en vue de constituer une société pour combattre l'immense diffusion de la mauvaise presse, par la publication aussi étendue que possible de bons livres. « Pour atteindre ce but, y est-il dit, la Société fera publier et répandre à profusion ce qui s'est écrit de meilleur, en s'abstenant de toute tendance particulière, soit politique, soit religieuse. Le peuple doit apprendre de nouveau à connaître ses poètes et ses écrivains ; il doit prendre ses exemples dans les biographies des hommes éminents ; il doit recevoir instruction de tous les domaines de la science, ranimer son patriotisme aux récits de notre histoire nationale, et il ne faut pas que tous ces trésors lui soient prêtés seulement ; il doit être mis en état de les acquérir à bas prix. » Le minimum de la contribution annuelle des membres de l'association est de 2 fr.

Il paraît qu'une entreprise semblable vient d'éclore en Allemagne, où nous avons pu nous assurer, par nos yeux, il y a quelques années, que la littérature zoliste a envahi jusqu'aux plus petites gares de la Forêt-Noire.

Une grande réforme se prépare à Bâle : la suppression du carnaval ; cette saturnale annuelle de trois fois vingt-quatre heures, pendant lesquelles les écoles sont fermées, toute honnête femme est confinée dans sa maison, et la grosse et cynique plaisanterie, n'épargnant rien ni personne se promène en maîtresse dans les rues. Il paraît que ce témoin du bon vieux temps a fait son temps. La sage population de Bâle a mis des siècles à s'en apercevoir ; encore s'y est-elle prise trop tard cette année. C'est partie remise à 1891 ; espérons que le XIXe siècle n'aura plus à léguer cette hideuse défroque au XXe, et que, dès l'an prochain, les collégiens de Bâle auront la douleur de voir leurs vacances réduites de trois jours.

M. Ryssel, le nouveau professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université de Zurich, a fait sa leçon d'ouverture sur le prophète Michée avec un plein succès.

M. le doyen Steiger, dont nous avons annoncé la mort dans notre précédente chronique, sera remplacé comme pasteur d'Emmis-

hofen par M. Tömel, ancien élève de la *Predigerschule* de Bâle.

On annonce que la démission de M. de Lerber, comme directeur du Collège libre de Berne, qui eût été une perte redoutable pour l'établissement, est provisoirement retirée.

Les 18 et 19 janvier, la Société des Frères moraves de Bâle a célébré le cent cinquantième anniversaire de la visite faite à Bâle par le comte de Zinzendorf. Cent cinquante ans! quelle éloquence dans ce chiffre qui exprime l'âge d'une Eglise restée libre et fidèle!

Les sujets qui seront traités dans la réunion annuelle de la Société pastorale suisse, qui se tiendra cette année-ci à Aarau, sont les suivants :

Première journée : Le principe scripturaire de l'Eglise protestante, autrefois, maintenant et dans l'avenir.

Rapporteurs : MM. Bolliger, pasteur, et Barth, professeur à Berne.

Seconde journée : Qu'est-ce que l'époque actuelle réclame de la prédication, quant à la forme et quant au fond ?

Rapporteurs : MM. les pasteurs Salis de Bâle et Schaffroth de Berne.

*Bibliographie.* — Dr Bern. Riggenbach. *Die Wurzeln der Vergehen und Verbrechen im Familien- und Volksleben.* Basel, 1890.

M. le pasteur Haas, de Champion. *Wie man sich so bettet, so liegt man* (contre l'alcoolisme).

Von Orelli, *Sehet welch eine Liebe.* Ein Wort zur Erinnerung an die Konfirmanden.

Oser, *In bangen Stunden.* Lieder, 1890.

A. GRETILLAT.

---

## PENSÉE

Les mortifications les plus pénibles sont celles qui ne viennent pas de notre volonté, qui ne commencent ni ne finissent où nous voulons. C'est une mort qui ne tue pas la vie, mais qui la manifeste.

LACORDAIRE.

## France.

*Le protestantisme du sud-est. — Distinctions à établir. — Triste décadence dans certaines contrées ; ses causes probables. — Remèdes ; symptômes encourageants. — Eglises réformées indépendantes ; Montpellier. — Eglises du Littoral. — Marseille. — Eglises libres du Gard. — Ecoles évangéliques.*

Ma lettre sera, pour aujourd'hui, moins une collection de nouvelles qu'une étude, plus intéressante (je l'espère du moins) et peut-être plus *nouvelle* pour vos lecteurs, sur une région déterminée de la France protestante : choisissons, par exemple, le sud-est. Il y a quelque avantage à ne point toujours viser aux généralités, à entrer dans l'analyse, dans les détails, à découper notre vaste territoire, pour mieux juger de la figure que nous y faisons, de l'œuvre que nous y accomplissons.

Rien que dans cette région du sud-est, quelle variété, quelle différence entre les Eglises, les peuples protestants, les situations, les caractères! Quelles distinctions importantes à établir, sous peine de porter des jugements faux, qu'ils soient d'ailleurs favorables ou non!

Même le vieux fonds protestant qu'on retrouve plus ou moins, tantôt dans les campagnes, tantôt dans les villes, de la frontière d'Italie aux Cévennes, et de Valence à la Méditerranée, est fort loin de se ressembler à lui-même. Nos « coreligionnaires » (pour user de ce mot long et froid) sont souvent très dispersés, ainsi dans le département de Vaucluse; ou bien ils sont rassemblés en masses importantes, comme dans la Drôme, le Gard, les Cévennes, la Haute-Ardèche, à Nîmes, où ils sont peut-être vingt mille, à Montpellier, trois ou quatre mille, à Marseille, quinze mille au moins. On trouve même, aux abords des Cévennes, telle petite ville, comme Saint-Jean du Gard, où les protestants sont chez eux et constituent la presque totalité de la population : c'est alors un spectacle étrange et nouveau, non dépourvu de charme, si toutefois la vie religieuse existe, et qu'il n'y

sit pas lieu de gémir sur l'indifférence et la nullité spirituelle de nos « coreligionnaires. »

A cet égard aussi, les différences sont grandes. Visitez les Hautes-Alpes ; vous y trouverez les restes des montagnards vaudois, bien arriérés, très ignorants, très pauvres, si pauvres qu'ils meurent de faim sur leur sol pierreux, et qu'on s'occupe de les transplanter en Algérie, mais ils n'ont pas perdu les vieilles traditions, les habitudes religieuses, ce « formalisme » trop décrié, qui présentait au moins une anse par laquelle on peut saisir les gens. Demandez à maint pasteur du Gard, s'il ne voudrait pas voir ses paroissiens plus « formalistes ; » il soupirera : car alors ils viendraient l'entendre, et ce serait à lui à les évangéliser, à s'emparer d'eux.

Si, à l'autre bord du bassin, vous explorez les montagnes peu connues de la Haute-Loire, de l'Ardèche, c'est mieux encore : les besoins religieux existent dans beaucoup d'endroits ; rien n'est plus facile, pour l'évangéliste en voyage, que de convoquer des assemblées nombreuses, attentives, et de se faire écouter longtemps. Pourquoi faut-il que plusieurs de ces paroisses restent vacantes des années ?

Mais ailleurs, dans certains districts de la Drôme, dans une partie de la plaine du Gard, dans l'Hérault, ailleurs encore, dès qu'on sort des cercles positivement chrétiens, nos protestants offrent le spectacle le plus lamentable. La femme ira peut-être au temple quelquefois, surtout à l'époque des fêtes, mais l'homme a pour système absolument arrêté de n'y mettre jamais les pieds, signe parfois d'une impiété complète, parfois de fausse honte : « Ce n'est pas l'habitude, on se moquerait de moi. » Le jeune garçon attend avec impatiencee qu'il ait fait sa première communion pour déserter le culte et suivre son père au café. Les parents aussi insistent pour qu'on abrège la durée du catéchisme. Je connais un village où le pasteur est mis en demeure de bâcler l'instruction religieuse en un an, ou même six mois ; sinon, l'on s'en passera. Heureux si, dans ses promenades, il ne reçoit pas sur son chapeau des mottes de terre, lancées par cette intéressante jeunesse ! On reproche à nos Eglises libres de ne pas être populaires : je vous assure que là, l'Eglise « nationale » ne l'est pas davantage.

Quand on étudie de près ces pauvres « coreligionnaires, » leur relâchement, leur froideur, leur ennui quand on leur parle de Dieu, leur empressement à vous dire : « Ah ! moi, je ne suis pas dévot ! » leur vie terre à terre, leur matérialisme grossier, l'extrême faiblesse ou même la nullité de leur sens religieux, on ne peut revenir de son étonnement, on reste navré, confondu. On cherche les causes, on se demande quelle pente le protestantisme du midi a dû descendre pour en être arrivé là. D'où sort cette religion toute négative, où il n'y a plus de fond et presque plus de formes ?

Il faut se rappeler l'état misérable où la persécution, la proscription avaient laissé les Eglises réformées, et se dire qu'elles n'ont jamais été entièrement reconstituées, suivant leur génie véritable et suivant leurs besoins. L'autonomie et la vie parlementaire étaient leurs conditions d'existence : elles ont eu la bride administrative ; il leur fallait une discipline, elles ont eu l'anarchie. Le corps pastoral, hâtivement recomposé, affaibli d'ailleurs par le rationalisme ancien, puis par le nouveau, n'a jamais pu répondre à une situation qui exigeait la foi dans toute sa force, la piété dans toute sa ferveur et les prodiges de l'héroïsme chrétien. Ces vertus-là ont paru, assurément, depuis le Réveil surtout, mais chez un trop petit nombre.

Il est certain que si, dès le commencement du siècle, ou seulement depuis cinquante ans, toute cette région, place forte et patrie ancienne du protestantisme français, avait été pourvue de pasteurs fidèles, laborieux, zélés, ardents à la tâche ; si la cure d'âmes avait été pratiquée avec un soin scrupuleux ; si la prédication, plus souple, plus émue, plus populaire, avait su retenir et

passionner les auditeurs; si la jeunesse s'était toujours sentie guidée, dominée par des hommes capables et fermes, alors, nous aurions pu être entamés par l'ennemi sur quelques points, et souffrir encore de notre dispersion, mais le peuple protestant, pris en masse, ne serait pas tombé dans le marasme où il gît présentement; ce ne serait pas l'état général.

L'éducation des enfants est déplorable ; on peut presque dire qu'elle n'existe pas, s'il faut entendre par là une méthode, un plan, des principes arrêtés. Il n'y en a pas, ou c'est une rare exception. Et le mal doit être déjà ancien, car on élève toujours un peu ses enfants comme on a été élevé soi-même. Or, dans le Gard, dans l'Hérault, l'enfant, surtout le garçon (en patois c'est tout un), n'est pas dirigé. La mère, qui parfois serait la plus digne de le gouverner, n'en trouve pas la force, et se constitue son humble servante; quant au père, il n'a souci que de l'avenir matériel de son fils. Je ne dis pas ses fils, car il n'en a ordinairement qu'un.

Cet état religieux, si triste, des paroisses et des familles se reflète dans les temples. Comment voulez-vous qu'ils attirent? Ils sont si froids, si nus, si mornes! Quand on y entre, ces quatre murs blanchis à la chaux vous donnent le frisson. Sans doute, il y a là un effet aussi bien qu'une cause: une congrégation éveillée, fervente, soignerait mieux sa maison de prières (et l'on en voit des exemples dans des endroits plus favorisés dont je parlerai tout à l'heure); d'autre part, un prédicateur engourdi dans un temple glacial refroidit encore l'assistance.

N'est-il pas de remède? Cette décadence n'aura-t-elle pas son temps d'arrêt, suivi du relèvement? D'abord, je l'ai dit, le mal n'est pas le même partout; puis, je dois signaler, çà et là, quelques symptômes rassurants et des foyers de chaleur spirituelle.

La restauration du régime synodal est propre à donner beaucoup d'espoir. Elle a déjà rapproché les charbons, ranimé le feu. Plus on avancera, plus on apercevra de lacunes à combler, d'efforts nouveaux a entreprendre, et l'on ira plus loin qu'on ne voulait d'abord. Tenez, ici-même, dans mon voisinage, à côté du Consistoire rationaliste de Bédarieux et dans son ressort, un Synode provincial va se réunir ces jours-ci à Faugères. C'est tout nouveau pour cette région; c'est à la fois un signe de réveil et un stimulant, lequel, ajouté à plusieurs autres faits, atteste les progrès continuels de l'orthodoxie dans le département de l'Hérault.

Au rétablissement des Synodes se rattachent étroitement ces Eglises réformées indépendantes qui montrent, chez les protestants, le désir de vivre, de maintenir la foi et de marcher par eux-mêmes. Celles de Vauvert, de Saint-Hippolyte, dans la contrée dont je parle, en sont des spécimens intéressants. Mais je dois une mention toute particulière à celle de Montpellier, qui, par ses institutions, se trouve sur les confins de l'Eglise nationale et des Eglises libres. Fondée en 1873, elle n'a cessé de prospérer et de s'affermir. Elle rassemble, dans une jolie chapelle, élégante, bien aménagée, contenant environ huit cents places, une société cultivée, distinguée à tous égards et aussi, du reste, des personnes de toute condition. Elle a deux pasteurs: M. Teule et M. Molines, qui a soutenu récemment, d'une manière si brillante, ses thèses pour le doctorat ès-lettres, après une étude très remarquée sur *Vinet, critique littéraire.* Il est bon que, dans cette ville lettrée, un pasteur se distingue de la sorte. L'action de cette belle et importante Eglise se fera sentir de plus en plus, nous l'espérons, dans tout l'Hérault, si riche des biens temporels et si pauvre spirituellement.

Les Eglises libres, un peu semées dans la région sud-est, ont leur part, tantôt modeste, tantôt considérable dans l'œuvre faite et à faire. En commençant par la frontière italienne, nous rencontrons Menton, où l'Eglise,

seule de langue française, fort bien installée dans un bel édifice, a conquis l'estime des habitants par les secours qu'elle a prodigués après le tremblement de terre, et se recommande du reste depuis longtemps par toute son œuvre et par le caractère de son pasteur, M. Delapierre. Ensuite vient Nice, rattaché aujourd'hui à l'Eglise vaudoise italienne, après quinze ans de complète autonomie. Là aussi l'Eglise, qui n'a jamais eu de caractère officiel, rassemble tous les protestants de langue française et avec eux de nombreux étrangers. Elle s'est construit (dès 1856) un temple situé aujourd'hui au beau milieu de la nouvelle ville, a longtemps entretenu deux écoles, et, tout en travaillant à l'évangélisation de Nice et des environs, a semé, sème encore chaque hiver, aux quatre vents des cieux, le bon grain de l'Evangile. Son ancien pasteur, M. Pilatte, dirigeait encore, il y a quelques années, dans la banlieue de Nice, une école d'évangélistes dont les élèves travaillent aujourd'hui en Belgique, en France, en Piémont et même aux antipodes. Sept ou huit d'entre eux occupent divers postes dans nos départements du sud-est.

Plus loin, voici Cannes, qui, malgré ses divisions traditionnelles, offre aussi de précieuses ressources pour l'édification et des œuvres pour l'évangélisation du peuple et le soulagement des malades. Hyères aussi possède sa petite Eglise, encore récente, mais qui a de l'avenir. De sorte que, tout le long de ce littoral ensoleillé, brille aussi la douce lumière de l'Evangile.

Marseille est aujourd'hui un centre important de propagande évangélique. Si le protestantisme a décliné ailleurs, il a fait tout le contraire dans notre métropole méridionale. Quelle petite place il y tenait au commencement du siècle, alors que ses quelques adhérents sortaient de leurs cachettes, après avoir dû enterrer leurs morts pendant la nuit ! Il y a quinze ans encore, les essais d'évangélisation étaient bien restreints. L'Eglise libre existait et, dans la limite modeste de ses ressources, elle a toujours rendu de bons services. L'Eglise nationale, desservie par quatre pasteurs pieux et fidèles, avait un budget *volontaire* de 100 000 francs et deux ou trois temples ou oratoires. Mais « la multitude du peuple » était à peine effleurée par l'évangélisation. Aujourd'hui, salles de conférences populaires, école d'évangélistes, salle de lecture pour les militaires, refuge pour les marins, ouvroirs, écoles du jeudi, etc., un vaste ensemble d'œuvres chrétiennes, organisé dans l'intérêt général, n'a pas été, entre autres résultats, sans atteindre et améliorer le public protestant.

La plupart des Eglises libres du sud-est rattachées à l'Union ont leur siège dans le Gard. D'importance et de fortune assez diverses, elles se distinguent par leur caractère démocratique. Quelques-unes, tout en se maintenant, au milieu de grandes difficultés, n'ont pu réussir à modifier leur entourage : des îles dans l'océan. D'autres, au contraire, ont contribué à une heureuse transformation des idées et des mœurs. Un pionnier de l'Evangile dans ces contrées, M. D. Reymond, qui publie dans l'*Eclaireur* ses intéressants mémoires, dit, à propos de Saint-Jean-du-Gard : « Mon entrée dans cette ville fut telle, que je ne puis en oublier le souvenir. En débouchant dans la Grand'Rue, je fus acueilli par des huées, accompagnées du sobriquet *Morave*, donné en cette ville aux personnes pieuses. Une autre fois, le maire, très hostile à l'Evangile, me fit mettre en prison, sous prétexte que je n'avais pas mes papiers. » Or c'est dans ce même Saint-Jean-du-Gard que s'est tenu notre dernier Synode, qui rassemblait de si beaux auditoires ; c'est là que les habitants, sans distinction d'Eglises, offraient une aimable hospitalité à nos délégués, et que le maire, au lieu de nous mettre en prison, recevait chez lui la Commission synodale.

Le Vigan, où doit siéger le prochain Synode officieux des Eglises réformées, est aussi une des villes où l'esprit évangélique est assez puissant.

Je ne dois pas oublier de mentionner, parmi les outils de relèvement et les moteurs spirituels, la Mission itinérante poursuivie dans les Cévennes et la Lozère par notre Commission d'évangélisation. Il y a là un réseau qui enveloppe toute une vaste contrée, et des changements significatifs se sont déjà produits.

Mais ce qu'il faudrait, dans cette région du sud-est, partout, ce seraient des écoles chrétiennes. J'ai signalé le défaut d'éducation religieuse et morale : or l'évangélisation itinérante n'atteint pas les enfants. Ils réclament une action quotidienne, persévérante, ce dont les Eglises ne se préoccupent pas assez. Signalons pourtant celle de Menton, qui entoure de sollicitude et fait prospérer son école de filles et sa classe enfantine. Cannes avait un établissement scolaire complet, j'espère qu'il dure encore. Marseille soutient des écoles protestantes considérables. L'Eglise indépendante de Montpellier en a aussi de très prospères, qui étendent et approfondissent son action et lui assurent, avec la grâce de Dieu, un florissant avenir. Voilà ce qu'il nous faudrait à Béziers, où toute la jeunesse protestante nous échappe, et vit dans l'irréligion ! Dans l'Eglise libre d'Annonay (Ardèche), il convient de mentionner un établissement privé, mais qui a dû produire d'excellents résultats pour la ville et la contrée, c'est le pensionnat de jeunes filles de Mme Liénard.

Voilà notre sud-est, avec ses rayons et ses ombres. Et puisque Dieu a suscité, un peu partout, des forces vives, c'est qu'il veut amener une rénovation.

*P.-S.* Je vous avais parlé, dans ma précédente correspondance, du poste vacant dans l'Eglise de l'Etoile à Paris. On vient d'y appeler M. Picard, déjà pasteur dans la capitale ; il desservira l'Eglise de concert avec M. Vinard, le collaborateur de M. Bersier.

CH. LUIGI.

---

## Allemagne.

*Les élections au Reichstag et la retraite de M. de Bismarck. — Deux nouveaux actes de l'empereur. — Le fractionnement des grandes paroisses. — Le premier rapport du* Vereinshaus *de Francfort. — Delitzsch. — L'Eglise vieille-catholique de Munich. — Les alcools et la criminalité. — Transfert à Elberfeld du Johanneum de Bonn. — Un nouveau dictionnaire des sciences théologiques.*

Si malgré les longues dissertations qu'ont inspirées à nos journaux quotidiens les résultats de nos dernières élections au Reichstag, je saisis l'occasion d'en parler à mon tour, c'est que je suis convaincu que la portée de cette vaste consultation nationale est, au point de vue des intérêts religieux, plus considérable qu'on ne s'en doute généralement.

Ces résultats, nous les avions clairement prévus il y a trois ans. L'une de nos correspondances du *Chrétien évangélique* de cette époque esquissait même d'avance la réaction générale qui devait se produire après les vaines menaces de guerre par lesquelles le gouvernement avait pensé capter l'opinion publique. Sur la foi du tout-puissant chancelier, qui depuis... toute l'Allemagne conservatrice acceptait les yeux fermés l'imminence d'un conflit franco-allemand. Nous avions beau consulter les organes les mieux accrédités de la presse française, nous ne parvenions pas à y découvrir le moindre indice justifiant ces prévisions timorées, et nous persistions à les tenir pour une manœuvre électorale des plus téméraires. Il est vrai que notre presse officieuse s'industrie aujourd'hui encore à nous persuader que le ministère Boulanger, alors au zénith de son éclat éphémère, n'attendait qu'une occasion propice pour mettre le feu aux poudres. Je ne prétends rien affirmer sur ce point, que l'avenir seul élucidera, si l'illustre homme d'Etat qui médite sur sa retraite prématurée dans ses parcs de Friedrichsruhe ne tarde pas à nous livrer ses confidences.

Mais, sur la question de l'attitude de la France elle-même, aucun doute n'a jamais

été possible. La nation entière se fût soulevée contre une déclaration de guerre qui n'existait que dans l'imagination allemande ou dans les visées électorales du chancelier. Si M. de Bismarck avait compté pouvoir les exploiter au profit de ses idées, cette fois il s'était manifestement trompé, et le pays lui a répondu en lui renvoyant une majorité absolument réfractaire à ses volontés. L'empereur n'a pu s'empêcher de voir dans ce fait l'indéniable condamnation de la politique de son chancelier. Premier motif de mécontentement. D'autre part, l'invincible hostilité du centre catholique, qui, sans la maladroite équipée du *Culturkampf*, serait déjà bien plus fortement entamé qu'il ne l'est par les assauts vigoureux du socialisme, constituait un éclatant désaveu de la politique tracassière inaugurée naguère par le ministre Falk sous les auspices du chancelier. Second motif. Enfin et surtout, l'attitude boudeuse des masses ouvrières et leur répugnance à se plier aux lois d'exception édictées par le gouvernement, constituaient un dernier et puissant motif, sous lequel le prestige de M. de Bismarck devait succomber. Incapable de sacrifier son système aux vues toutes nouvelles représentées par l'empereur, le chancelier se trouvait dans une impasse. Il ne lui restait plus qu'à s'en aller. Survenant dans des circonstances différentes, quelques mois plus tôt seulement, par exemple, à l'époque des quatre-vingt-dix-neuf jours, sous le règne de l'empereur Frédéric III, ce départ eût causé en Allemagne une formidable commotion. En réalité, il a laissé l'opinion publique singulièrement calme, pour ne pas dire plus.

L'empereur ne s'est point caché, dans une lettre adressée à un ami de Weimar (non point au grand-duc comme on l'avait dit à tort), d'éprouver de ce fait quelque sentiment voisin du soulagement. Il est du reste aisé de s'en convaincre en lisant ses deux derniers rescrits, l'un sur le mode de recrutement des officiers dans l'armée, l'autre sur la coutume du duel. A teneur du premier, Guillaume II exige que dorénavant les officiers d'infanterie et d'artillerie ne soient plus seulement choisis parmi les classes nobles par le titre, mais aussi « parmi les fils d'honnêtes familles bourgeoises possédant la noblesse des sentiments et de la conduite. » Il estime « tout spécialement ceux de ses régiments qui savent accomplir tous leurs devoirs avec des ressources modiques. » Il affirme qu'il importe avant tout, de nos jours plus que jamais, de « créer des caractères. » Il désire que les commandants luttent énergiquement contre « les envahissements du luxe, des présents, des dîners somptueux. » Il entend que toutes les listes d'aspirants lui soient personnellement soumises ainsi que celles de tous les officiers qui ne répondraient pas aux conditions de simplicité et d'austérité de mœurs exigées par leurs supérieurs. Il attend de ces derniers qu'ils lui préparent « un corps d'officiers sachant vivre et se contenter de peu. » Voilà certes de grandes, de sages réformes qui font honneur au bon sens et à la maturité d'esprit du jeune monarque.

Ces qualités ressortent avec la même évidence de plusieurs dispositions qu'il vient de prendre dans la question du duel. Cet usage inhumain, en dépit des arguties dont on l'étaie et que M. de Bismarck lui-même a mainte fois défendu au Reichstag, reçoit de ces nouvelles dispositions un coup sensible, sinon définitif. Désormais le duel ne pourra être concédé par le jury d'honneur que : 1° pour voie de fait ou grossière injure, et seulement au cas où aucune excuse ne serait possible ; 2° pour outrage à une parente ou à la fiancée d'un officier. Tout duel sera interdit : 1° lorsqu'il aura eu pour origine une querelle dans une société, un casino ou un local semblable ; 2° lorsqu'un des partenaires aura déjà trois duels à son dossier ; 3° lorsqu'un des adversaires sera marié et père de famille. On le voit, ce n'est pas encore l'abolition de ce haillon de barbarie, et l'on com-

prend qu'un abus aussi invétéré dans les mœurs ne puisse être supprimé d'un coup, mais c'est un tempérament d'une haute portée et qui laisse entrevoir la suppression radicale de ce triste refuge des amours-propres blessés.

Enfin, l'empereur a formellement exprimé le vœu que la question de repos dominical soit examinée le plus tôt possible par le Reichstag, et qu'on se hâte d'élaborer une législation sur la matière. Si l'on se rappelle l'opposition tenace du chancelier sur ce point, on comprendra mieux la nécessité de sa retraite. Personne n'ignore du reste que la conférence ouvrière convoquée par les soins de l'empereur à Berlin n'entrait guère dans les plans de M. de Bismarck. Sans doute, il est possible que les résultats de ces grandes assises demeurent pour le moment purement spéculatifs; mais les idées fécondes échangées au cours de cet intéressant tournoi ne tarderont pas à exercer leur influence sur nos lois économiques et sociales. La Suisse a le droit d'être flère d'avoir pris dans ce domaine une initiative si hautement consacrée par l'empereur d'Allemagne.

J'aurais désiré transmettre, sur ces questions délicates et compliquées, l'opinion d'un de nos plus importants organes religieux, mais la place dont je dispose ne me le permet pas. Je constate seulement que ce journal, en présence des progrès du socialisme, fait un sérieux retour sur l'état de notre protestantisme et n'y voit d'autre remède que dans une meilleure répartition des paroisses, surtout dans nos grandes villes. C'était déjà l'idée de Spener, avec ses *collegia pietatis* et ses *ecclesiolae in ecclesia*. C'est également ce que prêchent depuis plusieurs années, *voces clamantes in deserto*, tous les amis de l'évangélisation populaire. Mais nous voudrions qu'on obtînt ces améliorations d'un concours plus actif de l'Eglise elle-même, tandis que la gazette à laquelle j'emprunte ces impressions, ne songe qu'à éveiller la sollicitude du gouvernement. Ah! « Bel état de l'Eglise quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! » Ces idées ont trouvé un interprète éloquent dans la personne du D[r] Sulze, de Dresde, qui a prononcé sur ce sujet de très captivantes conférences. Il s'est attaché à montrer, avec une grande vigueur de principes, qu'aussi longtemps que l'Eglise protestante demeurera dans les conditions actuelles, on ne saurait être autorisé à requérir d'elle une action générale sur les masses. Cette action ne se produira que lorsque le nombre des paroisses aura été augmenté dans une telle mesure que celui des paroissiens soit réduit à quelques centaines au plus, sous la direction d'un seul pasteur. C'était là aussi, si nous ne faisons erreur, le sentiment de Vinet. Aussi les idées du D[r] Sulze, bien qu'émanant d'un homme plus ou moins inféodé au parti libéral, ont-elles rencontré l'unanime assentiment de ses coreligionnaires. La grande question est de savoir qui fournira les ressources nécessaires à la réalisation de ce programme, et si l'on saura secouer l'inertie du protestantisme, car, quant au gouvernement, nous craignons qu'il n'en ait cure, ayant d'autres besognes sur les bras. Il est vrai qu'on s'ingénie à lui démontrer que sa cause est liée à celle d'un rajeunissement de nos Eglises et que, là où ce programme de fractionnement des grandes paroisses sera pratiqué, l'opposition socialiste ne tardera pas à s'affaisser. On lui insinue qu'il n'a qu'à essayer, que d'ici à dix ou vingt ans déjà, les résultats des élections seront autres, etc. C'est ce que relevait récemment avec insistance la *Gazette luthérienne* de Leipzig, l'organe du professeur Luthardt. Mais est-on bien certain qu'il en sera ainsi? Croit-on réellement qu'il suffise de rapprocher l'Eglise des ouvriers pour résoudre la question sociale, question dont le motif est ailleurs, dans un domaine plus ou moins étranger à l'ordre religieux? Ne serait-il pas à la fois plus efficace et plus pratique de vivifier les cadres actuels et, par la cure d'âmes et l'évangélisation, de pénétrer jusqu'au cœur du peuple? Car enfin, quand

vous aurez les paroisses, aurez-vous par là-même les pasteurs, j'entends des hommes convaincus et zélés? Au lieu que si vous avez ceci, vous aurez bientôt cela! Ah! si du moins ceux qui ont les apparences de la piété n'en avaient renié la force! Si l'esprit s'en venait souffler sur ces ossements décharnés et les faire devenir un grand peuple!

C'est pour favoriser ce travail de l'Esprit que, il y a deux ans environ, à la suite des appels du missionnaire Schrenck, quelques amis s'étaient associés dans notre ville pour favoriser l'érection d'un *Vereinshaus* dans l'un des quartiers les plus populeux et les plus délaissés de Francfort. Inauguré l'an dernier par le ministère du doyen du corps pastoral et de M. Schrenck, l'édifice est devenu rapidement le foyer de tout un ensemble sans cesse grandissant d'œuvres d'évangélisation populaire. Une école du dimanche y réunit régulièrement sept à huit cents enfants, sur douze à treize cents inscrits sur les rôles des moniteurs et monitrices. A teneur du premier rapport annuel qui a été publié il y a quelques semaines, l'Union chrétienne des jeunes gens comptait 183 membres inscrits, celle des jeunes filles environ 70, et celle des adultes 30. Notre Société de tempérance qui, à ses débuts, paraissait prendre une extension réjouissante, est en ce moment stationnaire. Il ne semble pas que l'heure de Dieu ait sonné pour cette œuvre au cadran de l'Allemagne. Mais nous continuons à préparer le terrain, et déjà nous avons eu le privilège d'enregistrer plusieurs résultats encourageants. Quoi qu'il en soit, cette belle œuvre du *Vereinshaus* nous tient fortement à cœur. Fondée par un membre de notre Eglise française, M. Ch. de Neufville, soutenue par deux évangélistes pieux et infatigables, elle s'est assuré le concours régulier des deux pasteurs français, qui y trouvent l'un et l'autre de puissants motifs d'encouragement.

Je regrette qu'une plume plus autorisée que la mienne ne fasse pas revivre dans vos colonnes la spirituelle et pieuse physionomie du professeur Delitzsch, décédé récemment à Leipzig, rassasié de jours et après une vie exceptionnellement remplie. Je n'ai pas à marquer la place qu'occupait le défunt dans le monde théologique; elle était considérable. Ses beaux commentaires sur plusieurs des livres de l'Ancien Testament témoignent de l'inépuisable savoir, de la sagacité philologique et surtout de l'intime piété de leur auteur. Mais c'est par sa traduction du Nouveau Testament grec en hébreu que ce savant a rendu à l'Eglise évangélique les services les plus éminents; et peut-être le moment n'est-il plus éloigné où les fruits de ce grand labeur se manifesteront par de nombreuses conversions d'Israélites. On sait, en outre, que c'est à l'initiative de Delitzsch qu'on doit la création à Leipzig, et par contagion dans d'autres villes, de ces *Instituta judaïca* dont le but est d'initier des étudiants en théologie à la connaissance des écrits sacrés, des espérances et des besoins religieux du peuple d'Israël. La mort de l'éminent théologien n'entraînera point celle de l'institution, qui continuera à être dirigée dans le même esprit par les soins du professeur Strack, l'un des rédacteurs de la revue *Saat auf Hoffnung*.

Le décès de Dœllinger a déterminé la chute de l'Eglise vieille-catholique de Munich, et sans doute, comme prochain contre-coup, de celles de toute la Bavière en tant qu'Eglise officielle. Depuis longtemps, le centre ultramontain de la Chambre des députés réclamait bruyamment cette mesure. Mais le but réel poursuivi par les catholiques était la capitulation du ministère Lutz, qui s'est montré jusqu'ici réfractaire à tous les agissements du cléricalisme. M. de Lutz a sacrifié ses amis à sa position, et la communauté de Dœllinger en est réduite à subsister de ses propres deniers. On verra bientôt si elle est viable dans ces conditions nouvelles. La décision ministérielle s'appuie sur la déclaration de l'évêque de Munich statuant que les

vieux-catholiques diffèrent des catholiques-romains, non seulement par leur refus d'adhérer au dogme de l'infaillibilité papale, que le ministre n'a jamais reconnue, mais encore par leur opposition à celui de l'immaculée conception, consacré doctrine catholique-romaine par un acte du gouvernement.

Une très instructive conférence du docteur Bær, médecin en chef de la prison d'Etat de Plötzensee, constate par d'irréfutables arguments, l'étroite connexion de l'abus des boissons alcooliques avec la criminalité. De renseignements officiels portant sur 32 837 prisonniers et communiqués par 32 maisons de correction, il résulte que 13 706 ou 41 % de ces prisonniers étaient sous l'influence de l'alcool, quand ils ont commis les crimes qui ont amené leur incarcération. A Plötzensee spécialement, les recherches ont porté sur 3227 prisonniers. Dans le nombre, 1174 sont des alcoolisés, 51 % ont commis des voies de fait, 70 % des actes de résistance aux autorités, 55 % des infractions à la paix domestique ou à la moralité publique. Il a été établi, en outre, que, dans la plupart des cas, ces crimes ont été commis le dimanche, le samedi soir, après la paie, ou le lendemain, communément appelé ici le « lundi bleu. » Nous livrons ces faits aux méditations des personnes qui s'occupent de l'œuvre de la tempérance ou de celle de la sanctification du dimanche. Constatons, à propos de cette dernière question, qu'en Saxe, du dimanche de Laetare au dimanche de Pâques, ainsi pour cette année du 17 mars au 6 avril, les danses publiques et même les simples réunions dansantes sont absolument interdites. Il y a donc encore quelque chose de bon en Juda.

Enfin, nous apprenons que l'école d'évangélisation, fondée à Bonn par feu le professeur Christlieb sous le nom de Johanneum, va être transférée sous peu à Elberfeld, la Terre-Promise de l'activité religieuse en Allemagne. Le missionnaire Schrenck, domicilié jusqu'ici à Marbourg, a été appelé à en prendre en partie la direction, pour autant que ses travaux d'évangélisation lui permettront de séjourner à Elberfeld. On peut se réjouir de l'impulsion nouvelle qui, sous cette main aussi ferme que sage, va être donnée à cette excellente institution.

Je ne voudrais pas terminer cette correspondance sans accréditer auprès des pasteurs et des étudiants en théologie une publication éminemment utile, entreprise par la librairie Perthes, de Gotha. C'est un dictionnaire ou lexique destiné à orienter les théologiens dans toutes les questions de théologie scientifique et pratique. Les articles sont courts mais complets, et d'une information entièrement sûre. C'est certainement l'ouvrage le plus commode et le plus accessible que nous possédions sur la matière. La *Real-Encyclopedie* de Herzog, quelque savante qu'elle soit, dépasse malheureusement les ressources pécuniaires de beaucoup de pasteurs. Le manuel de M. Perthes, au contraire, qui parait par livraisons périodiques de 1 mark et sera achevé vers la fin de l'année courante, pourra aisément être réuni en trois volumes coûtant ensemble 30 marks. Histoire ecclésiastique, symbolique, dogmatique, morale, archéologie, bref, tous les domaines de la science théologique y sont explorés en tous sens, avec l'avantage, si rare en Allemagne, d'une sobriété de détails qui n'exclut point la profondeur. Nos collègues dans le ministère nous sauront gré de leur signaler cette publication d'une importance pratique considérable[1]. La même maison fait également paraître depuis plusieurs années une *Bibliothèque des classiques* destinée à populariser les écrits des grands théologiens, de saint Augustin à Luther, de Luther à Spener, de Spener à Théremin et Schleiermacher. On dit le plus grand bien de cette vaste entreprise arrivée à son vingt-septième volume. Je ne l'ai pas encore eue sous les

[1] *Perthes' Handlexikon für evangelische Theologen.* — Gotha, Friedrich Andreas Perthes.

yeux, mais je m'empresse de la recommander sur la foi de nos meilleures revues bibliographiques. CH. CORREVON.

---

## Etats-Unis.

*Phillips Brooks et Moody à New-York. — Divisions et troubles : Les* Filles du Roi *et la* Evangelische Gemeinschaft. — *Les narcotiques. — La loterie de la Louisiane. — Le Dr Cuyler et « la cruauté à l'égard des pasteurs. » — Le* Book-Concern *des Méthodistes. — Prudence Crandall. — Bibliographie.*

Depuis quelques années l'Eglise épiscopale de la Trinité à New-York a fait faire pendant le Carême une série de prédications spéciales. On pourrait presque les appeler des réunions de réveil. Les prédications en question se font à midi et sont destinées aux hommes d'affaires. Cette année, c'est le rév. Phillips Brooks, de Boston, qui a été chargé de cette série. Chose digne de remarque, le recteur de l'Eglise de la Trinité, le Dr Dix, est plutôt un ritualiste, tandis que le pasteur de Boston est un homme qui combine les tendances de la *low Church* et de la *broad Church*, ce qui veut dire qu'au point de vue du culte, il réclame la plus grande simplicité, et que dans les questions de doctrine il est extrêmement large. Et pourtant le Dr Dix a été assez large de son côté pour juger son collègue de Boston capable d'occuper utilement sa chaire.

Pendant six jours, le Dr Brooks a réuni autour de sa chaire une grande foule de ces habitués de Wall-Street; jeunes et vieux quittaient leurs affaires à midi pour venir dans le sanctuaire écouter la parole rapide et convaincue du pasteur de Boston. Celui-ci a développé en six prédications la parole de Jésus : « Si le Fils vous affranchit.... »

Moody a aussi fait son apparition à New-York et à Brooklyn. Pendant plusieurs semaines, il a tenu de nombreuses réunions bibliques dans la première de ces villes. Cet homme infatigable autant que robuste est de taille à fournir quatre réunions par jour ; sa manière et sa méthode sont toutes différentes de celles du Dr Brooks. Moody n'est pas théologien ni conférencier, il est essentiellement un évangéliste populaire et biblique. On le trouvera souvent un peu subtil et superficiel dans son herméneutique et son exégèse, mais impossible de nier qu'il soit incisif et pratique. Cette fois, il ne venait pas à New-York pour de grandes réunions d'évangélisation; son but était de donner des études bibliques aux chrétiens et de les pousser en même temps à l'action. Comme toujours il a eu des anecdotes saisissantes et des mots frappants; en voici deux ou trois échantillons : « Un homme qui venait d'entendre, de la bouche d'un prédicateur distingué, un beau sermon sur la question de savoir si nous nous reconnaîtrons au ciel, aurait bien aimé plutôt entendre une prédication vigoureuse sur la meilleure manière de se reconnaître sur la terre, car en sortant de l'église qu'il fréquentait depuis six mois, personne ne lui avait donné une poignée de main. — Autre sujet : considérons la variété étonnante que nous offre la Bible, en fait de conversions, par exemple. Vous n'y verrez pas deux personnes qui se convertissent exactement de la même manière. Quelle variété aussi dans la méthode de Jésus! Comme il traite chacun selon son caractère et sa position! Il parle tout autrement à la Samaritaine qu'il ne l'a fait à Nicodème. — Il y a un grand danger à entendre raconter des expériences chrétiennes, car l'on s'imagine aisément qu'il est absolument nécessaire de passer par la même filière. Un homme qui s'était converti sous un pont de chemin de fer soutenait que, pour être vraiment converti, il fallait aller prier sous ce même pont.... »

Des milliers de personnes ont été entendre Moody à New-York. Il avait d'abord pensé ne rester dans cette ville qu'une semaine, et il y est resté plus d'un mois, parlant et discourant tous les jours. On ne peut qu'admirer l'activité et la force spirituelle de cet homme remarquable.

Pourquoi faut-il que les meilleures choses en viennent à dégénérer au bout d'un certain temps ? Que nous avons bien là une preuve de l'infirmité humaine, et quel sujet d'humiliation en face du monde incrédule et moqueur ! J'ai parlé dans ma dernière chronique d'une division survenue au sein de l'Association des femmes américaines pour la tempérance ; me voici contraint d'enregistrer aujourd'hui un schisme dans l'ordre des *Filles du roi*, cette excellente association qui a pris à tâche de soulager toutes les misères matérielles et morales qu'elle peut rencontrer dans son champ d'activité multiple. Cet ordre, dont j'ai parlé il y a quelques mois, compte actuellement cent mille membres. L'année dernière, des dames de Boston, appartenant à l'Eglise unitaire, s'affilièrent à l'ordre et demandèrent au Comité central d'élargir sa base religieuse en n'adhérant à aucune confession dogmatique particulière. Le Comité central, après examen de cette proposition, se divisa à propos de son adoption ; la moitié des membres présents y adhérèrent et se mirent à expurger la littérature de l'ordre en atténuant toutes les affirmations dogmatiques que pouvaient contenir les diverses circulaires, brochures ou journaux publiés par l'ordre. On a de la peine à comprendre une semblable concession, étant donné le fait que l'immense majorité des membres se rattache ouvertement à l'orthodoxie évangélique.

L'attitude du Comité central a déjà amené la démission de plusieurs de ses membres, et il est plus que probable qu'on va fonder un nouvel ordre qui aura soin d'exclure tout latitudinarisme.

Autre fait fâcheux. Une dénomination, allemande d'origine et méthodiste en fait d'organisation ecclésiastique et de doctrine, passe par des jours troublés. L'Association évangélique, ainsi qu'elle s'appelle (*die evangelische Gemeinschaft von Nord-Amerika*), fut fondée en 1800 par un luthérien allemand du nom de Jacob Albright ; elle est organisée sur le modèle de l'Eglise méthodiste épiscopale. A sa tête sont trois évêques nommés pour quatre ans par la Conférence générale. Cette Eglise possède aussi l'itinérance des pasteurs à la mode méthodiste et se compose en partie d'Allemands, en partie de membres parlant anglais ; elle a deux journaux, publiés l'un en allemand et l'autre en anglais. En 1887, cette dénomination comptait 1808 églises, 1069 pasteurs et 132 508 communiants. Les troubles actuels proviennent de querelles personnelles auxquelles les trois évêques ont été mêlés. Le plus compromis des trois, l'évêque Dubs, s'est rendu coupable de mensonges et de manœuvres déloyales ; en réponse à sa déposition décrétée récemment, ses partisans ont mis en accusation les deux autres évêques Esher et Bowman et les ont déposés. Cette dernière décision a été prise de la façon la plus irrégulière et ne sera probablement pas sanctionnée par la Conférence générale. En tout cas les deux inculpés n'acceptent pas une sentence dont ils contestent la validité. Il faut espérer que ces incidents pénibles ne s'aggraveront pas et ne mettront pas en péril l'existence d'une Eglise jusqu'ici prospère et active.

Ceux qui s'inquiètent de la santé et de la morale publiques sont douloureusement frappés des ravages d'un fléau qui semble faire chaque année de nouveaux progrès. Il s'agit de l'abus des calmants et des narcotiques. Chose singulière et pourtant compréhensible, les régions du pays où la prohibition des spiritueux est en vigueur sont dans plus d'un cas celles où cet abus pernicieux s'est implanté ; tel qui autrefois s'enivrait d'alcool a remplacé ce poison par l'opium.

En Amérique, en effet, plus qu'ailleurs, les nerfs sont soumis à une surexcitation et à une tension qui fait soupirer après un repos quelconque, réel ou artificiel. Ajoutez à cela, d'une part, la multiplicité des substances anesthésiques actuellement en usage, et de

l'autre, le relâchement de la discipline personnelle, l'affaiblissement de la volonté : il sera aisé de comprendre que le fléau redoutable a un champ d'action tout préparé. C'est donc par milliers, et dans toutes les classes de la société, qu'on rencontre les victimes de l'opium et de la morphine. D'autres substances nuisibles, telles que le laudanum, le chloral et la cocaïne font aussi des victimes, mais dans une proportion bien moindre.

Ce qu'il faudra pour enrayer le mal, ce sont de nouvelles mesures légales pour empêcher ou du moins contrôler sérieusement la vente de ces drogues nuisibles. Mais il est évident que les moyens moraux sont aussi nécessaires, et d'ailleurs plus efficaces que quoi que ce soit.

D'aucuns me trouveront un peu sombre aujourd'hui et disposé à voir tout en noir plutôt qu'en rose. Peut-être même tel journal hebdomadaire se félicitera de pouvoir glaner dans ma chronique des faits propres a discréditer la bonne réputation de la république américaine. Je ne me suis pas engagé à tracer un tableau fantaisiste et idéalisé. Que ceux qui me font l'honneur de me citer agissent comme moi. Ne mentionner que le mal et taire le bien, est un moyen trop commode de plaider sa propre cause, mais ce n'est pas là écrire l'histoire. On sait qu'en Amérique, à côté de choses admirables, il y a aussi des plaies hideuses, mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que malgré bien des misères les Eglises de ce pays travaillent au bien moral et spirituel de la patrie avec une vigueur et un zèle inconnus ailleurs.

Citons un trait qui montre que le dieu dollar, qu'on dit si puissant aux Etats-Unis, rencontre encore plus souvent qu'on ne le pense des âmes insensibles à son pouvoir séducteur. La loterie de la Louisiane est une entreprise immorale qui fait pousser de gros soupirs à tous les amis du pays, car elle étend ses ramifications dans toute l'étendue de la république et enlace dans ses filets une foule innombrable de victimes. Le moment approche où le contrat avec l'Etat devra être ou cassé ou renouvelé. Moment critique pour la puissante compagnie qui, sachant qu'elle a contre elle tous les gens de bien, s'efforce d'autant plus d'acheter à prix d'argent toutes les consciences vénales parmi les personnes tant soit peu influentes. On a offert la magnifique somme de 520 000 francs au gouverneur Nicolls pour réparer les digues du Mississipi. Celui-ci n'a pas été tenté et a refusé le pot-de-vin, car il compte bien faire tout son possible pour arriver à l'abolition de cette maudite loterie. En revanche, le maire de la Nouvelle-Orléans n'a pas été si scrupuleux et, sous le prétexte bien connu que l'argent n'a pas de couleur, il a accepté le cadeau que lui ont fait les directeurs de la loterie.

J'ai parlé, il y a deux mois, de la retraite du Dr Cuyler, de Brooklyn. Ce pasteur, distingué comme orateur et comme écrivain, souffre de surdité, et désireux de ne pas se survivre à lui-même, préfère quitter son Eglise en ce moment, plutôt que de prolonger outre mesure son ministère, peut-être au détriment d'une Eglise à la prospérité de laquelle il a travaillé jusqu'ici avec un succès croissant. L'Eglise de l'avenue Lafayette n'est point chiche envers son pasteur démissionnaire; elle lui offre comme témoignage de sa reconnaissance un fonds de 130 000 francs; c'est un joli denier pour les années de vieillesse. On comprend que le Dr Cuyler songe à la situation de ses collègues moins privilégiés. J'ai lu de lui un article sur la « cruauté envers les pasteurs », dans lequel il demande à la puissante Eglise presbytérienne de faire quelque chose pour mettre la généralité de ses pasteurs à l'abri du besoin. « Nous avons, dit-il, des sociétés de prévention contre la cruauté envers les animaux et les enfants, mais cela ne suffit pas. Toute Eglise chrétienne, digne de ce beau nom, devrait être une société pour empêcher la cruauté envers les ambassadeurs de Christ. » Le Dr Cuyler trouve que les Eglises presbytériennes font

moins pour leurs pasteurs que les Eglises méthodistes. Chez ces dernières l'itinérance permet toujours de caser un pasteur quelque part : même s'il a peu de dons, à condition qu'il soit sincère et vivant, il trouvera toujours un troupeau à paître, grâce aux bons soins de la Conférence qui règle l'itinérance. Il n'en est pas de même chez les presbytériens, où plus d'un pasteur peu richement doué s'est vu, malgré ses bonnes intentions, mis sur le pavé par telle Eglise un peu trop difficile; les presbytères doivent bien présider aux diverses mutations pastorales, mais ils ne peuvent procurer un nouveau poste au pasteur auquel une Eglise a donné son congé.

Nous venons de parler des méthodistes. Il ne faut pas oublier de signaler un événement qui témoigne de l'importance de cette branche vivace de la chrétienté américaine. Il s'agit de l'inauguration à New-York du nouveau *Book Concern* ou maison de publication. Cette maison est un splendide édifice haut de sept étages, qui a coûté pour le terrain et la construction plus de 5 millions de francs. Dans les caves du *Book Concern* se trouve la grande presse qui imprime chaque semaine le *Christian Advocate* de New-York; au rez-de-chaussée est logée la grande librairie méthodiste où se fait la vente au détail. Il y a encore tant de place qu'on a pu louer le reste du rez-de-chaussée à un facteur de pianos, malgré les 3000 publications du catalogue du *Book Concern*. Au premier étage est le dépôt pour la vente en gros avec les bureaux des employés; le second comprend, outre le bureau de l'évêque Andrews résidant à New-York, les bureaux des secrétaires missionnaires, la bibliothèque méthodiste et la chapelle (haute de deux étages) capable de contenir environ six cents personnes. Au troisième étage, on trouve les bureaux du *Christian Advocate* et de la *Methodist Review*, ainsi que ceux de la Commission d'éducation. Le Département des publications occupe une partie de chacun de ces étages, pendant que la Société des missions accapare les quatrième et cinquième étages avec les ateliers de reliure; enfin, au sixième se trouvent les presses typographiques, et au septième les ateliers de composition et de stéréotypie. Comme on le voit, c'est tout un monde. Qu'était la *Book Concern* il y a cent ans? Un petit embryon de chétive mine qui ne promettait guère de devenir ce que nous le voyons aujourd'hui.

C'est, certes, une curieuse et héroïque histoire, celle des premiers pionniers du méthodisme américain. Il y a cent ans, on les voyait errer à cheval à travers monts et vaux, franchissant à gué ruisseaux et rivières pour aller proclamer partout le message du salut.

Ces prédicateurs itinérants semaient sur leur route la littérature méthodiste que leur fournissait le *Book Concern*. L'Eglise qui nous occupe a toujours suivi le noble exemple de son illustre fondateur; en effet, John Wesley n'a pas seulement dans ses courses à cheval parcouru un espace égal à dix fois le tour du monde, il a aussi écrit une centaine de volumes. Encore aujourd'hui, chaque candidat au ministère doit étudier le cycle d'ouvrages prescrit par la Conférence, qu'il ait ou non fait des études régulières dans un séminaire théologique; on a estimé que la proportion de ceux qui fréquentent les séminaires n'est que du 25 °/₀.

Et pourtant, si les trois quarts des pasteurs méthodistes se passent des études théologiques régulières, on projette, en vue des étudiants qui pourront en profiter, la fondation d'une université méthodiste à Washington, pas bien loin de la nouvelle Université catholique. L'évêque Hurst est parmi les promoteurs les plus enthousiastes de l'entreprise : cette université serait créée pour préparer les jeunes gens aux professions libérales.

Prudence Crandall vient de mourir il y a quelques semaines dans le Kansas. Son nom

réveille de très pénibles souvenirs. En 1833, elle avait une école particulière à Canterbury, dans le Connecticut. Ayant eu l'audace d'admettre parmi ses élèves des jeunes filles de couleur, croirait-on qu'elle eut pour ce fait à subir toutes les avanies possibles ; après de vaines démarches pour l'amener à abandonner ses jeunes négresses à leur crasse ignorance, on en vint à la *boycotter* de la façon la plus honteuse; même le docteur et le vieux pasteur de l'endroit se laissèrent gagner par les meneurs de cette odieuse croisade. La pauvre demoiselle réduite aux abois eut encore la douleur de voir saccager son mobilier, et dut fuir pour échapper à d'ultérieures violences. Elle est morte octogénaire : ses dernières annéesont été adoucies par une petite pension que lui a faite l'Etat du Connecticut en guise de tardive réparation pour un traitement inique. S'il a fallu plus de cinquante ans pour que le nord apprenne l'égalité des noirs et des blancs devant Dieu et devant les hommes, il ne faut pas trop s'étonner en constatant qu'il règne dans le sud bien des idées arriérées à cet égard.

Nos lecteurs nous sauront gré peut-être de leur donner un peu de bibliographie américaine ; ce sera encore une manière de suivre le mouvement intellectuel et religieux de ce grand continent où l'on ne fait pas rien que de mettre des porcs en boites et de construire de colossales fabriques. On écrit et on lit aux Etats-Unis à peu près autant qu'ailleurs, si ce n'est plus. Voici donc les plus récentes publications, surtout dans le domaine religieux.

*A Visit of Japheth to Shem and Ham*, par le Dr Mutchmore. (Presbyterian Publishing Company, Philadelphie.) Curieux titre et intéressant volume dû à l'un des rédacteurs du *Presbyterian*. Cette visite de Japhet à Sem et à Cham est un voyage autour du monde. Le Dr Mutchmore a beaucoup vu et beaucoup retenu ; en effet, au moment de débarquer à San-Francisco au retour de son long voyage, il fait naufrage et perd la plus grande partie de ses bagages ; il a donc dû reconstruire ses notes perdues. On ne s'en aperçoit guère.

*Romanism and the Republic*, par le rév. Isaac Lansing. (Arnold, Boston.) Ce livre sur le papisme et la république consiste en quatorze discours prononcés à Worcester (Massachussets) en 1888 ; la préface en est écrite par le Dr Leroy Vernon, qui a vécu à Rome pendant dix-huit ans comme surintendant de la mission méthodiste épiscopale. Le sujet que traite ce volume est toujours brûlant en Amérique comme ailleurs.

*The Bible and Modern Discoveries*, par Henry-A. Harper. (Houghton, Mifflin, New-York.) L'auteur de cet ouvrage sur la Bible et les découvertes modernes est un membre du *Palestine Exploration Fund*. Il connait à fond sa Bible et la Terre sainte, qu'il a visitée deux fois ; la plupart des dessins qui ornent son volume ont été exécutés par lui d'après nature. M. Harper parcourt toute la portion historique de l'Ancien Testament en l'expliquant au moyen de ses propres observations.

*The Latin Hymn-Writers and their Hymns*, par S.-W. Duffield et R.-E. Thompson. (Funk et Wagnalls, New-York.) Excellent ouvrage d'hymnologie latine, composé *con amore* par Duffield et achevé, après la mort de l'auteur, par son ami le Dr Thompson.

*New Light from Old Eclipses*, par W. Page, (C.-R. Barns, Saint-Louis.) Essai de chronologie du Nouveau Testament en rectifiant les calculs des tables astronomiques. M. Page estime que l'éclipse qui eut lieu au commencement de l'ère chrétienne, ne se produisit pas en l'an 14 comme on l'a cru. Il place la mort d'Auguste en l'an 13 de l'ère chrétienne et la naissance du Sauveur à la Pâque de l'an 3 avant l'ère chrétienne.

*The Unknown God*, par Ch.-L. Brace. (A.-C. Armstrong, New-York.) Ouvrage dont le sous-titre porte : L'inspiration parmi les peuples qui ont précédé l'avènement du christianisme. L'auteur du *Dieu inconnu* a voulu

démêler les éléments divins épars dans toutes les religions de l'antiquité, en ayant constamment soin de donner une place prééminente et unique à la religion chrétienne. La question est de savoir si l'auteur a toujours su interpréter les documents consultés sans leur prêter quelque peu de ses lumières chrétiennes.

*The Scriptural View of Divine Grace*, par Rufus M.-Stanbrough. (Fleming H. Revell, New-York.) Dix propositions pour soutenir le point de vue calviniste de la grâce divine contre les arminiens (méthodistes) et les universalistes.

*Nicene and Post-Nicene Fathers of the Christian Church*, par Ph. Schaff, D. D. Le quatorzième volume de cette magnifique collection de patristique vient de paraître ; il contient les homélies de saint Chrysostôme sur saint Jean et l'épître aux Hébreux. Le Dr Schaff, qui publie cette collection avec l'aide de quelques savants collaborateurs, est un théologien allemand américanisé ; il vient de partir pour Rome afin de faire des recherches dans la bibliothèque du Vatican, en vue de sa grande histoire de l'Eglise : avant de partir, il s'est muni de lettres de recommandation pour le pape. X.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Mission du Zambèse, par *Théophile Jousse*, ancien missionnaire. — Paris, Fischbacher, 1890.

Dans cet ouvrage, le dernier qu'il ait écrit, notre regretté frère Th. Jousse s'était proposé de retracer à grands traits l'histoire de l'introduction du christianisme dans la vallée du Zambèze supérieur. L'abondance et le décousu des matières fournies par l'inépuisable correspondance des missionnaires rendait cette tâche difficile. « Aurons-nous, se demande en finissant l'historien, réussi à donner une vue d'ensemble à ces récits si propres à vivifier notre foi et à ranimer notre zèle ? C'était notre but ; c'est au lecteur de juger si nous l'avons atteint. »

Le cœur se serre à la pensée que l'auteur de ce charmant et édifiant volume n'est plus là pour entendre la réponse à sa question. Elle lui eût fait plaisir, sans doute, car nous n'aurions eu que des éloges et de vifs remerciements à lui adresser.

A part quelques imperfections d'un style qui sent un peu l'Afrique, son travail nous paraît réunir les qualités qu'on demande à l'historien : de l'exactitude, de la précision, une conscience scrupuleuse, un jugement éclairé et sûr, la faculté, rare, de retracer à grands traits les événements et de donner une vue d'ensemble, sans pour cela négliger, bien au contraire, le détail pittoresque ou instructif.

L'histoire d'une mission qui en est à ses débuts ne saurait assurément fournir la matière d'un ouvrage définitif ; mais quand on voudra plus tard l'écrire, le livre de M. Jousse sera une source précieuse. On y trouvera, retracé avec précision, tout ce qui concerne l'évangélisation des populations du Zambèze, jusqu'à aujourd'hui : les relations de Livingstone avec Sébitouané, le grand chef makololo, et avec son successeur Gékélétore, la mission anglaise à Lynianti et ses malheurs, les expéditions successives de MM. Mabille, Dieterlen et Coillard dans la direction du Limpopo et sur le Zambèze supérieur, la lutte dramatique de la charité et du zèle apostoliques contre les défiances et le mauvais vouloir des roitelets africains, enfin l'établissement d'une station missionnaire dans la vallée des Barotsis, sous la protection du roi Linanitsa.

Au sujet de cette fondation d'une œuvre chrétienne en pays perdu, une question s'est posée qui n'est peut-être pas entièrement résolue, celle de son opportunité. M. Jousse donne à entendre qu'à ses yeux cette opportunité était pour le moins douteuse, et voici pourquoi.

L'Eglise indigène au Lessouto avait éprouvé le désir de travailler par le moyen de quelques-uns de ses membres à l'évangélisation des tribus parlant le sessouto; depuis longtemps un objet de sollicitude pour d'autres, elle voulait à son tour avoir une mission. Et les missionnaires, comprenant combien ce désir était louable, légitime, digne d'être pris en considération pour la prospérité de l'Eglise elle-même, s'étaient empressés d'y répondre en préparant une expédition, avec le but précis de « rechercher un champ de mission où l'activité des catéchistes indigènes pourrait s'exercer sous le contrôle d'un missionnaire européen. »

Quand M. Coillard, poussé par les circonstances, parla d'entreprendre un voyage d'exploration bien loin dans l'intérieur du continent, la conférence des missionnaires refusa de prendre la responsabilité d'une entreprise ne répondant plus au but primitif, qui était de donner satisfaction au désir de l'Eglise indigène du Lessouto. On se demandait d'ailleurs si les Eglises de France étaient en position d'aller fonder une nouvelle mission, si loin, dans un pays au climat meurtrier. Ne valait-il pas mieux laisser aux chrétiens de la Grande-Bretagne le soin d'évangéliser des populations avec lesquelles les négociants anglais se disposaient à entrer en relations de commerce ?

M. Coillard ne voulut rien entendre. Peut-être, dans des circonstances semblables, saint Paul eût-il fait comme lui. Quoi qu'il en soit, il alla bravement de l'avant.

Et maintenant qu'il a réussi, malgré une accumulation inouïe d'obstacles de tout genre, à planter le drapeau de l'Evangile dans la vallée des Barotsi, il ne reste plus à l'Eglise chrétienne qu'une chose à faire : s'incliner devant la manifestation de la volonté de Dieu et soutenir de toutes nos forces, matérielles et spirituelles, les vaillants pionniers de cette héroïque mission.

Telle est la conclusion de M. Jousse, telle sera aussi la nôtre. A. GLARDON.

UNE VIE NOUVELLE, par *Florence Montgomery*. Traduit de l'anglais. — Paris, Grassart, 1889.

On rencontre dans notre littérature moderne plus d'un ouvrage dont on peut dire comme de celui-ci : il renferme des choses charmantes, des pensées excellentes, des détails exquis, mais il manque cependant d'un certain degré de perfection sans lequel on ne peut parler de chef-d'œuvre. Justifions en quelques mots ce jugement, qui n'est pas celui de tous.

Jean Ramsay est un homme qui a réussi. Grâce à ses talents et à son énergie, il a fini par acquérir une belle fortune avec laquelle il a pu racheter le manoir de sa famille, vendu jadis pour payer les dettes de son père. Mais lorsqu'enfin, après avoir tant travaillé pour atteindre le but qu'il s'était proposé, il arrive dans cette demeure si longtemps rêvée, il ne trouve qu'une cruelle désillusion. Ses rêves, fondés sur ses souvenirs d'enfance, s'évanouissent en face de la réalité. La maison lui paraît mesquine, vieillie, le parc mal entretenu, l'endroit ennuyeux; mais il ne s'aperçoit pas que cela tient à ce que son cœur, endurci par la passion de l'argent, n'est plus capable de jouir de rien. C'est ici qu'entre en scène un enfant, un fils d'un frère de Jean Ramsay, qui occupe tout près de là un poste de pasteur de campagne.

Ce petit garçon, par ses questions naïves, sa grâce et son besoin d'aimer, devient le moyen dont Dieu se sert pour rouvrir ce cœur endurci par toute une vie consacrée à la poursuite de l'argent. Toute cette partie du livre est réellement charmante; les réflexions enfantines du petit Gilbert, les expériences de son vieil oncle dans cet art d'aimer qu'il ignore complètement, ont toute la fraîcheur d'une matinée de printemps.

Mais l'inspiration de l'auteur semble l'avoir trahi en si bon chemin ; le récit perd de son naturel et de son intérêt, il se précipite vers la conclusion trop rapidement amenée et qui rappelle celle de certains prédicateurs, lors-

que l'heure de finir leur sermon vient à sonner. Nous le répétons, c'est grand dommage, car ce livre est réellement intéressant, capable de faire du bien, et pourrait être loué sans restrictions si la fin ne le déparait quelque peu. P. V.

**Au pays des ténèbres**, histoire de la première mission chrétienne au Congo, par Mme *R. Saillens*. — Paris, Fischbacher, 1890.

Le livre de Mme Saillens, — un livre qui fait honneur aux presses de la librairie Fischbacher, — raconte l'histoire d'une entreprise missionnaire qui, pour n'être pas française, n'en a pas moins droit à notre intérêt. Le pays où elle est établie confine d'ailleurs aux possessions de la France sur le Congo, et ce nom est devenu populaire dans nos Eglises depuis que la Société des Missions évangéliques de Paris y a envoyé des agents.

La *Livingstone Inland Mission* fut fondée en 1878 par de jeunes missionnaires anglais, sortis de l'Institut Grattan Guinness. Leur but était de former une chaine de stations, depuis Banama, à l'embouchure du Congo, jusque sur le haut plateau de Stanley-Pool.

Ces stations du Bas-Congo, situées dans la partie la plus malsaine de l'Afrique, étaient difficiles à établir ; elles ont coûté la vie à la plupart des pionniers qui, par cette route, cherchaient à pénétrer dans l'intérieur. Si nous avons bien compté, neuf de ces héroïques jeunes gens ont succombé aux atteintes de la malaria dans cette courte période de dix ans. Mais enfin, après ces dix années de dur labeur, de sacrifices, de deuils et de larmes, on peut considérer comme fondée l'Eglise chrétienne du Congo, qui compte actuellement une trentaine de missionnaires et plus de six cents membres indigènes.

C'est là un résultat admirable, n'est-il pas vrai ?

Mme Saillens raconte cette douloureuse et sublime histoire avec une émotion et un enthousiasme communicatifs, qui n'ôtent rie d'ailleurs à la clarté de son récit. A. G.

**Pèlerinage a Notre-Dame de Liesse**, pa *J.-Aug. Bost*. Histoire, légende et réflexion — Genève, E. Beroud & Cie, 1890.

J'avoue qu'en voyant annoncer ce petit vo lume, j'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'un fiction, tant cette Notre-Dame de Liess m'était inconnue. La vierge noire « de joie » (*liesse*) existe bel et bien, et son sanc tuaire, aux environs de Reims, est visité pa de nombreux pèlerins dont plusieurs vo chercher auprès de cette image vénérée guérison de leurs maux de pieds. M. Bos nous raconte l'histoire et la légende de c fétiche ; par malheur l'histoire est un pe moins claire et moins riche que la légende on pouvait s'y attendre.

Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont le réflexions de l'auteur à propos des pèlerinages et des guérisons. J'avoue comprendre que des chrétiens travaillant en pays catholique aient peu goûté les remarques trop iréniques de M. Bost. Il y a chez lui des trésors d'indulgence pour les superstitions romaines. Sans doute, il signale l'erreur et la combat, mais la vertueuse indignation vis-à-vis des vendeurs du temple est voilée par une douce bienveillance où l'âme huguenote se reconnait à peine. Certainement, « il y a un seul Dieu et Père de tous, » qui tient pour agréable en toute nation celui qui le craint et s'adonne à la justice, mais si l'on remet à l'indulgence divine ces âmes sincères dans leur égarement, pourquoi ne pas flétrir comme il le mérite ce tissu d'erreurs et de superstitions. La discussion sur la prière et les guérisons, bien qu'intéressante, aurait pu être plus complète et plus approfondie, étant donnés les documents qui ont paru récemment sur la matière. Quoi qu'il en soit, nous aimons à citer avec entière approbation la belle pensée qui clôt l'opuscule de M. Bost :

« Les droits de la vérité n'ont rien à craindre de l'exercice de la charité. »

Il s'agit ici, cela va sans dire, de la charité bien entendue (pas celle qui commence par soi-même, pourtant). PARVUS.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

—

### Discours d'ouverture
### *au Synode de 1865*[1].

> Regardez à la carrière d'où vous avez été taillés, et au creux de la roche d'où vous avez été tirés. (Esaïe LI, 1.)

Nous ouvrons aujourd'hui la vingt et unième session du Synode de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud, et bientôt se clora la vingtième année de notre existence ecclésiastique à dater du 12 novembre 1845. Vingt ans de grâce, disons-nous tous ensemble. Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus. Sa main paternelle nous a protégés, dirigés sans cesse. Mais ces dates, qui doivent exciter en nous un si vif sentiment de reconnaissance, nous rappellent aussi bien des pertes. Que de vides se sont faits dans nos rangs! Il suffit de dire que près du tiers des ministres démissionnaires a passé dans l'éternité, et que plus des deux tiers des pasteurs en fonctions parmi nous ont été consacrés depuis la fondation de l'Eglise libre. Le fait de la démission appartient déjà au domaine de l'histoire. La nouvelle génération ne le connaît qu'à peine et nous demande si nous n'en exagérons pas l'importance. De là, chez plusieurs, une sorte d'indifférence injuste et dangereuse.

Ces réflexions ou, si l'on veut, ces tristes pressentiments nous ont poursuivi et ramené sans cesse vers le sujet de ce discours : De l'origine de l'Eglise libre vaudoise; sujet vaste, difficile et que nous n'oserions aborder si nous ne consultions que notre faiblesse. Mais cette juste défiance doit-elle nous arrêter en présence d'un devoir? Mes frères, je crois accomplir ici un devoir en rendant témoignage aux hommes fidèles et dévoués qui, il y a vingt ans, ont abandonné, pour obéir à leur conscience, une position qui leur était chère et laissent à leurs successeurs un si bel exemple, un si précieux héritage : « Regardez à la carrière d'où vous avez été taillés et au creux de la roche d'où vous avez été tirés. »

Ces paroles appartiennent aux derniers oracles d'Esaïe. Le prophète venait d'annoncer au roi Ezéchias les malheurs de la captivité de Babylone, et de nombreux signes de décadence morale et

[1] Ce discours, jusqu'ici inédit, a été prononcé à Lausanne, à l'ouverture du Synode de l'Eglise libre, voici précisément vingt-cinq ans. Il méritait d'être publié, à titre de document historique, par le fait soit du sujet, soit de l'auteur. On sait que M. Louis Germond, pasteur à Lausanne de 1862 à 1870, est mort à Lutry à la fin de mai 1884. A la veille de la cinquantième session du Synode de notre Eglise, ce coup d'œil rétrospectif nous a paru opportun. (*Réd.*)

politique ne confirmaient que trop ces sévères prédictions. Tandis que la généralité des Israélites se tranquillisaient dans la prospérité matérielle et une piété formaliste, un petit nombre d'hommes pieux tremblaient seuls à la Parole de l'Eternel. C'est à eux que s'adresse Esaïe pour fortifier leur foi et ranimer leur courage.

« Non, leur dit-il, tout n'est pas perdu. Le jour viendra où l'Eternel consolera Sion et rendra son désert semblable à Eden. Et comme gage de ces bénédictions futures, vous avez le passé. Voyez comment Dieu a choisi Abraham et d'un seul homme a fait sortir tout un peuple. Marchez par la foi comme votre Père, et n'y eût-il en Israël qu'un faible reste de croyants, fussiez-vous comme vos ancêtres dispersés au milieu des gentils, Dieu accomplira sa promesse et n'abandonnera pas l'ouvrage de ses mains. Ceux dont il aura payé la rançon viendront en Sion avec chant de triomphe. L'Eternel ira devant vous et le Dieu de Jacob sera votre arrière-garde. »

En effet, si nous remontons à l'origine de l'ancienne alliance, nous trouvons d'un côté l'appel de Dieu à Abraham : « Sors de ton pays et d'avec ta parenté ; » de l'autre la foi du patriarche qui, sur la Parole de l'Eternel, partit sans savoir où il allait.

Ainsi de la fondation de l'Eglise. « Suivez-moi, dit Jésus à ses disciples, » et l'un après l'autre ils quittent tout pour le suivre. Où vont-ils ? Ils n'en savent rien. Mais Dieu lui-même a parlé par le prophète de Nazareth. Ils le savent, ils en sont certains : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »

Toute Eglise particulière, vraiment digne du nom d'Eglise, procède aussi d'un appel d'en haut. C'est une création et non une organisation seulement, une convocation de la part de Dieu et non une simple association d'opinions ou de convenances. Il y a entre ces deux sortes d'institutions la même différence qui existe entre la maison paternelle à laquelle nous lient tant de devoirs et de souvenirs, et celle que nous nous bâtissons aujourd'hui pour l'échanger demain contre une autre.

L'Eglise libre du canton de Vaud doit son origine à un événement providentiel. Non seulement ceux qui ont donné leur démission l'ont fait le cœur brisé, mais pour la plupart ils n'avaient *point* l'intention de fonder une Eglise nouvelle. Et quand on leur disait : « Pourquoi quitter le certain pour l'incertain ? » Quand on employait tour à tour, pour les retenir, les promesses et les menaces, l'injure et la flatterie, ils répondaient comme Luther : « Nous ne pouvons autrement, Dieu nous soit en aide. »

Et maintenant que les anciennes passions politiques se sont éteintes dans le tumulte des affaires ou le silence de la tombe, nous avons repris les pièces du procès et nous osons dire avec une pleine conviction : Non, ils ne pouvaient faire autrement sans faillir à leur ministère et aux intérêts des âmes qui leur avaient été confiées. Dieu parla, ils obéirent. Voilà toute l'explication de leur conduite.

La démission, disons-nous, a été un fait providentiel. Rien de moins prémédité, rien de plus imprévu. Au moment où l'attachement à l'Eglise nationale paraissait aussi fort que jamais, le

lien s'est brisé tout à coup. Et cependant cet acte n'a été ni irréfléchi ni précipité. Il n'y eut, non plus, aucun de ces malentendus qui, dans le domaine politique, amènent quelquefois une rupture contraire aux vœux des deux partis en présence. Ce ne fut point un accident, mais un acte libre et volontaire.

## I

Parmi les faits qui ont précédé et à certains égards préparé la démission, mais n'ont été néanmoins que des causes fort indirectes de cette crise ecclésiastique, il faut citer : l'établissement des oratoires, la loi de 1839, l'ouvrage de Vinet sur la manifestation des convictions religieuses et, enfin, la fondation de l'Eglise libre d'Ecosse. Je m'arrête surtout aux deux premiers.

Les oratoires ont été souvent présentés, soit par leurs adversaires, soit par leurs défenseurs, comme une sorte d'acheminement à l'Eglise libre. Les pasteurs, disent les uns, accomplissaient ainsi une œuvre de propagande secrète que la révolution de 1845 est venue heureusement arrêter. Il n'y avait rien de prémédité, répondent les autres ; mais, de fait, ces réunions habituaient à des formes de culte plus simples et groupaient autour de la Parole de Dieu les chrétiens vivants, jusque là dispersés et comme perdus au sein de la masse. Et quand sont venus les envahissements du pouvoir, la séparation a été bientôt consommée. Autant de jugements spécieux démentis par les faits. La plupart des pasteurs démissionnaires n'avaient point établi d'oratoires dans leurs paroisses. Plusieurs même étaient opposés à cette institution. Enfin, ceux qui fondèrent ces réunions extraofficielles ont toujours protesté l'avoir fait dans l'intérêt de l'Eglise nationale. L'expérience aussi parut leur donner raison.

Je n'essayerai pas de faire ici l'apologie de la loi de 1839. Ce fut vraiment une loi déplorable, et par l'abolition de la confession de foi helvétique, et par l'état de dépendance où elle plaçait, ou, si l'on veut, laissait l'Eglise. Elle ne fit guère, il est vrai, que continuer le régime précédent. Mais le fait était grave, en ceci surtout, que cette loi consacrait solennellement une situation qu'on avait cru près de finir. L'impression fut d'autant plus douloureuse chez tous les membres éclairés de l'Eglise nationale que celle-ci était seule à n'avoir point de part aux libertés générales. Ces réserves faites, il faut reconnaître que ce n'est pas à la loi de 1839 qu'on doit attribuer la démission de 1845. Car cette loi fut violée par des destitutions arbitraires, par des mesures restrictives à la liberté du ministère évangélique, enfin par le jugement qui condamnait des pasteurs absous par les classes. Il en eût été probablement de même d'une loi plus libérale dans les mains d'un pouvoir fort, prêt à tout oser et tout entreprendre.

En 1842 parut le mémorable ouvrage de Vinet. L'année suivante eut lieu la démission des pasteurs d'Ecosse, hardis marins qui jetaient la chaloupe à la mer pour sauver l'intégrité du ministère et la liberté de l'Eglise, et ne quittaient néanmoins qu'avec regret le vaisseau qui les avait si longtemps portés.

Malgré ces signes des temps, les partisans de la séparation étaient peu nombreux dans le pays. Ils se trouvaient

d'ailleurs dans les conditions religieuses les plus diverses, depuis le plymouthiste au national inconséquent, depuis des chrétiens zélés jusqu'à des gens sans piété. Aussi avaient-ils peine à s'entendre. Tout entre eux était différent, et les principes, et les intentions, et les motifs, et le but. La réunion du 4 décembre 1844 en faveur de la séparation le montra surabondamment.

Jamais l'Eglise nationale n'avait paru si florissante. La vérité était fidèlement prêchée. Les pasteurs se réunissaient pour l'étude en commun de l'Ecriture sainte et pour s'encourager dans les devoirs de leur ministère. L'activité des laïques semblait se réveiller de son long sommeil. Les sociétés évangéliques, de Bibles et de missions étendaient chaque jour leurs travaux et réunissaient à leurs fêtes annuelles des foules pressées et attentives. Aussi pouvait-on se faire illusion sur l'état religieux du pays. Que de belles espérances hélas! et bientôt cruellement déçues!

Il est difficile d'apprécier un plan que ses auteurs n'ont avoué nulle part, et qu'il ne leur a pas été possible de poursuivre jusqu'au bout. Cependant l'étude des documents laisse entrevoir parmi les chefs de la révolution de 1845 des vues ecclésiastiques fort différentes. Les uns, paraît-il, voulaient l'union de l'Eglise à l'Etat, les autres la séparation. Ceux-ci cherchaient à se débarrasser d'un fardeau incommode; ceux-là travaillaient à réduire l'Eglise au rôle d'instrument docile de l'autorité. Et néanmoins ils étaient d'accord pour lui enlever l'influence qui fait sa force et rendait, pensaient-ils, son asservissement impossible et sa liberté redoutable.

De là une lutte inégale que je n'essayerai pas de suivre dans tous ses détails. D'un côté le pouvoir, appuyé d'une foule sans plan ni système, tour à tour obéissant aux ordres de ses chefs, ou les servant sans le savoir de ses passions aveugles et intolérantes. De l'autre, le droit, il est vrai, mais une organisation qui laissait les pasteurs dans un isolement à peu près complet.

Bien peu de membres de l'Eglise nationale comprirent les dangers dont elle était menacée. Le peuple n'avait jamais été initié aux affaires de l'Eglise, peut-être même ne l'avait-il jamais désiré. Aussi resta-t-il d'abord étranger à un conflit dans lequel il ne voyait *qu'une* querelle politique ou une simple dispute de prépondérance. Bientôt il se rangea du côté du plus fort. Au point de vue humain, l'histoire de la démission n'est qu'une longue suite de défaites, où les ministres de l'Evangile perdirent l'une après l'autre leurs plus incontestables libertés et leurs plus chères espérances. Mais il en est de l'Eglise comme de son divin Chef, c'est en succombant qu'elle triomphe. Ces défaites furent autant de victoires. A chaque nouvel empiétement du pouvoir, répondit une protestation plus énergique d'obéissance à Jésus-Christ.

On eût dit l'Eglise enveloppée de cercles toujours plus étroits. Après l'acte d'adhésion, vinrent les mesures contre la liberté religieuse et la liberté du ministère. Bientôt on vit la chaire chrétienne envahie par les doctrines et les agents du gouvernement. Enfin, le jugement du 3 novembre enleva aux pasteurs les dernières garanties que leur eût laissées la loi de 1839.

Le peuple, disons-nous, ne suivait plus ses conducteurs spirituels. Sans qu'ils s'en aperçussent, le vide se faisait autour d'eux. Ils craignaient de porter en chaire des questions controversées. D'ailleurs, ils n'avaient la parole qu'à certains jours et certaines heures, tandis que leurs adversaires l'avaient partout et toujours. Un vaste réseau s'étendait sur le pays. Pas un village, pour ainsi dire, qui n'eût sa tribune et ses orateurs déclamant contre les ministres et leurs tendances réactionnaires. Tout, chez ceux-ci, était objet d'accusation, et les actes, et les intentions, et la patience, et le courage. Attendaient-ils des temps meilleurs, c'étaient des hommes serviles et intéressés, et s'ils protestaient c'étaient des rebelles.

Le jour vint où les serviteurs de Dieu ne trouvaient plus même un tribunal devant qui plaider leur cause. Partout des juges pour les condamner, mais nulle part pour les entendre. Le dernier rempart s'était écroulé. Le sol était miné sous leurs pas,... la ville était prise !

S'il se fût agi d'honneur humain, ils auraient accepté cette humiliation. Mais il s'agissait de fidélité. On leur disait : Soyez les ministres du pouvoir. Ils répondirent : Nous sommes les ministres de Jésus-Christ. Et ils abandonnèrent la place emportant avec eux le trésor de la liberté ou plutôt de l'obéissance. Dieu leur disait, comme jadis à Abraham : « Sors de ton pays et d'avec ta parenté, » et ils partirent sans savoir où ils allaient.

Un petit nombre seulement de leurs paroissiens les suivirent, parmi lesquels on remarquait trois classes de personnes. Les unes appartenaient à l'ancien Réveil et aux oratoires. D'autres, étrangères à ce mouvement religieux, avaient une piété sincère quoique souvent peu éclairée. D'autres enfin considérèrent la démission comme un moyen de résistance politique, et pour la plupart se retirèrent quand ils virent qu'il s'agissait de questions purement religieuses.

Sauf ces derniers, on peut dire que tous marchèrent par la foi, et si les pasteurs eurent, en général, la plus large part de sacrifices, c'était le privilège de leur position. Jours bénis où le sentiment du devoir rapprochait tous les cœurs, rendait tout fardeau léger, triomphait de toutes les habitudes et de tous les intérêts humains ! Ici un pasteur sans fortune remettait au Seigneur, avec confiance, le soin de sa nombreuse famille. Là un octogénaire quittait sa paisible retraite et la position assurée de ses vieux jours. Là encore, le 12 novembre au soir, une pieuse servante demandait à son maître la faveur de le servir désormais sans salaire, tandis qu'ailleurs tel magistrat se voyait destitué pour avoir témoigné trop de sympathie à son pasteur fidèle et délaissé. Je ne finirais pas si je voulais parler de tous les nobles dévouements qui accompagnèrent la démission.

Il est vrai que ces hommes si fermes sentaient parfois leur cœur se serrer de tristesse en voyant une barrière de préjugés et de défiance s'élever entre eux et leurs parents, leurs amis, leurs anciens paroissiens. Mais lorsqu'ils entendaient le Seigneur leur dire comme au père des croyants : « Ne crains point, je suis ton bouclier et ta grande récompense, » ils s'estimaient heureux d'avoir à souffrir pour un si bon Maître.

On était bien loin de songer à fonder une Eglise ! La Commission centrale des pasteurs démissionnaires s'intitulait encore : Commission pour la réorganisation de l'Eglise nationale. Mais de fait une Eglise nouvelle était fondée. Un dogme, la souveraineté de Jésus-Christ, était remis en évidence. Autour de ce grand principe, les éléments se réunissent et se rapprochent ainsi les uns des autres. Le lien entre les pasteurs et leurs paroissiens restés fidèles devient plus étroit. Les laïques reprennent leur part légitime dans l'administration de l'Eglise. Un esprit de joyeux sacrifice circule dans tous les membres. L'Eglise libre venait de naître. Ce n'était pas une œuvre humaine seulement. Dieu lui-même avait formé ce corps nouveau et soufflé en lui une respiration de vie.

Que des sentiments étrangers soient venus se glisser dans les cœurs, que la passion ait pris quelquefois la place du courage, et l'aigreur celle de la charité, il est impossible de le méconnaître. Quel est le métal si pur qui n'ait ses scories ? Quelle est la flamme si brillante qui ne laisse échapper quelque fumée ? Mais ces imperfections ne font que mieux ressortir l'intervention de Celui dont la force s'accomplit dans notre faiblesse et qui tire sa gloire même de nos infidélités.

Le fait de la démission a été l'objet de bien des critiques. Pour ne mentionner que les plus sérieuses, aux yeux de plusieurs le malade a eu le tort de ne pas s'être guéri selon les règles.

Les pasteurs auraient dû se retirer en 1839. Comme si la position n'était pas infiniment plus grave en 1845 quand il s'agissait, non de simples éventualités, mais du mal arrivé à son dernier terme. Cessons, d'ailleurs, de nous mettre à la place de la Providence, car pour la démission de 1845, comme pour toute réforme dans l'Eglise, le fruit tombe quand il est mûr.

D'autres auraient voulu que la séparation se motivât par une théorie ecclésiastique plus positive. Mais n'est-ce pas assez d'un dogme et d'un acte de foi et d'abnégation ? L'Eglise libre a commencé par vivre et ensuite s'est constituée ; qui oserait désirer le contraire ?

Je m'arrête, car pourquoi plaider ici une cause toute gagnée. Aussi ne vous dirai-je pas : ne déchirons pas *nos titres* de noblesse, mais gardons-nous de les oublier, car la démission de 1845 restera longtemps encore la plus belle page de l'histoire de nos Eglises, la plus belle page de l'histoire du canton de Vaud.

## II

« Regardez à la carrière d'où vous avez été taillés et au creux de la roche d'où vous avez été tirés. »

Parmi nos souvenirs, il en est qui nous seront toujours particulièrement chers ; je veux parler des souvenirs de l'enfance. Un instinct irrésistible nous entraîne vers ce passé qui contient le secret de notre présent et, à tant d'égards, nous a faits ce que nous sommes.

Il y a de même pour les Eglises un temps de préparation ou d'enfance. Les années apporteront avec elles de nombreux changements. L'institution providentielle n'en gardera pas moins jusqu'à la fin la marque de ses premiers jours et, si jamais elle reniait son passé, elle se rénierait elle-même. Non seule-

ment elle perdrait un trésor précieux d'expériences péniblement amassé, mais, en oubliant son origine, elle méconnaîtrait le but pour lequel Dieu l'avait fait naître, et d'une œuvre divine deviendrait une œuvre toute humaine.

Est-ce à dire que la condition de l'Eglise soit de demeurer stationnaire? Loin de là. Elle ne peut même être fidèle à son passé qu'en progressant toujours, et l'histoire nous dit assez le sort des Eglises qui ont cru pouvoir vivre de traditions seulement. Il leur reste peut-être les dogmes, la morale, l'organisation. Hélas, c'est en vain qu'on chercherait en elles la foi, les œuvres, la vie en un mot, des anciens jours ! Rien ne manque à cet arbre desséché ; rien, sinon la sève et les fruits. L'arbre ne vit qu'en grandissant. Mais quel que soit son développement ou sa durée, c'est toujours la même plante, ou si l'on veut, le même principe de vie qui se trouvait déjà tout entier dans la semence jetée en terre.

On peut dire du principe qui a donné naissance à l'Eglise libre ce qui est dit du commandement de la charité. Il est ancien et nouveau. Grâces à Dieu, nous n'avons rien inventé. Il y a dix-huit siècles que Jésus a prononcé cette parole : « Je suis Roi ; je suis né pour cela. » Le dogme de la souveraineté de Christ appartient au symbole de l'Eglise universelle. Nous n'avons fait que le sauvegarder au moment où il allait disparaître de nos institutions. Et pourtant il est toujours nouveau dans ses applications infiniment variées, car, pour l'Eglise comme pour les individus, le champ de l'obéissance est sans limites.

A bien des égards, nous n'en sommes plus au même point qu'au moment de la démission. Non seulement l'Eglise libre s'est constituée, étendue ; mais nos opinions se sont modifiées. Pour ne citer qu'un seul exemple, nous reconnaissons que la séparation d'avec l'Etat est la condition normale de l'Eglise. Et malgré cela, le principe fondamental de l'Eglise libre n'est-il pas le même que le premier jour ? Avons-nous changé de devise et remplacé les mots : « Jésus, chef suprême de son héritage, » par ceux-ci : « Séparation de l'Eglise d'avec l'Etat, » ou par tels autres. Assurément non. Et s'il en était ainsi, j'en appelle à vos consciences : l'Eglise libre aurait dégénéré.

L'idée, si importante soit-elle, de la séparation, n'est pourtant qu'une idée négative. L'union avec l'Etat peut entraver la marche de l'Eglise, dans certains cas même l'arrêter complètement. L'indépendance, à elle seule, ne la fera pas nécessairement avancer. Ai-je besoin de vous dire qu'il n'y a pas de pire condition que celle d'un homme qui veut être son propre maître et devient ainsi, tout à la fois, un esclave et un tyran. Aussi l'Eglise ne peut-elle réclamer l'indépendance que dans le but d'obéir plus complètement à Jésus-Christ.

Je ne saurais suivre le principe de la souveraineté de Christ dans toutes ses applications à la vie du peuple de Dieu. Rappelons seulement que, sans obéissance, il ne saurait y avoir pour l'Eglise ni liberté au dedans, ni véritable influence au dehors.

Toute organisation se compose de forces diverses qui se complètent et s'équilibrent les unes les autres. Elle

est bonne ou défectueuse, suivant que cet équilibre est plus ou moins parfait. Si l'harmonie est altérée, le corps tout entier est en souffrance ; vient-elle à cesser, l'institution se trouve, par cela même, dénaturée. Aussi, dans l'Etat, la loi prend-elle soin de fixer les attributions des différents pouvoirs de manière à ce qu'aucun d'eux n'envahisse le domaine de l'autre.

Qui dira les maux que de tels empiètements ont produits dans l'Eglise? Il suffit de rappeler que l'autorité pastorale en est venue à tout absorber : administration, œuvres de bienfaisance, direction des familles, et enfin s'est assujetti les consciences, au point d'enlever aux fidèles le sentiment de leur responsabilité devant Dieu. Ainsi s'est établie la domination du prêtre, c'est-à-dire la plus odieuse tyrannie qui ait jamais existé. Et quand les troupeaux, en voulant reprendre leurs droits, ont méconnu ceux du ministère évangélique, ils ont introduit le règne de l'anarchie, le despotisme du désordre, au lieu du despotisme organisé.

Sans parler de ces cas extrêmes, trop souvent l'activité des pasteurs est venue arrêter celle de leurs paroissiens, ou tout au moins a laissé oisives des forces qu'il fallait vivifier ; tandis qu'ailleurs l'Eglise a réduit les ministres de l'Evangile au rôle de simples fonctionnaires et de bienveillants conseillers. La prédication aussi a perdu son autorité. L'auditeur s'est posé en juge, et les serviteurs de Dieu sont devenus les serviteurs des hommes.

Et si les pasteurs, les anciens, sont obligés de revendiquer leurs droits vis-à-vis du troupeau, ou celui-ci vis-à-vis de ses conducteurs, l'Eglise est assurément bien malade. On sent, de toutes parts, se glisser l'inquiétude et la défiance. C'est, tout à la fois, un état de fièvre et de langueur. Et comment attendre de ce corps affaibli une action puissante sur le monde? Mais, quand tous s'accordent pour reconnaître l'autorité du chef suprême qui distribue selon qu'il lui plaît et les charges et les dons, nul n'ose rejeter son fardeau sur autrui ou usurper la place de son frère. Toute ambition est condamnée, toute position ennoblie. On voit également disparaître l'esprit de critique et de médisance. Qui es-tu, se dit chacun à soi-même, qui es-tu pour juger le serviteur d'autrui? s'il se relève ou s'il tombe, c'est à son maître *qu'il a* affaire.

L'influence de l'Eglise est à la fois directe et indirecte ; directe, sur les âmes qu'elle gagne à Jésus-Christ et arrache à la mort éternelle, indirecte sur le monde qu'elle civilise et préserve d'une plus grande corruption. Elle n'est pas seulement la mère des croyants, elle est encore la grande éducatrice des peuples. Et qui osera nier l'influence du christianisme sur la société moderne? A qui devons-nous l'égalité des citoyens devant la loi, le respect de l'étranger, la liberté de conscience, l'idée de la justice dominant les intérêts particuliers et même les intérêts de l'Etat? Qui a relevé la femme et par conséquent la famille, si ce n'est l'Evangile, ou si l'on veut l'Eglise, que l'Ecriture appelle la colonne et l'appui de la vérité?

Indépendamment des bienfaits que procure cette influence et des malheurs qu'elle arrête, c'est par elle que l'Evangile se fait écouter avant même d'être

reçu dans les cœurs. Aussi l'Eglise ne peut-elle se contenter de la tolérance que le monde finirait peut-être par lui accorder. Elle veut être respectée. Mais qu'est-ce que le respect sinon le témoignage rendu par la conscience à la force morale, et qu'est la force morale sinon l'obéissance à la volonté du Seigneur?

*L'obéissance!* telle est la grande leçon que l'Eglise doit à la génération présente. Notre siècle, à tant d'égards si remarquable, est dominé par un faux amour de l'indépendance. Il hait la règle et ne se laisse conduire que par ses goûts. De là les lacunes de son développement moral et ce singulier mélange de témérité et de faiblesse, de libéralisme et de servilité qui le distinguent de ses devanciers. Aussi, quand nous lui parlons d'indépendance, risquons-nous fort de n'être pas compris et de passer nous-mêmes pour des esprits capricieux et volontaires. Evitons de semblables méprises. Montrons que l'obéissance n'est pas seulement une obligation, mais un privilège, et la condition de toute liberté véritable. Montrons-le par notre joie et notre fidélité à faire ce que Dieu veut et comme il le veut. Remportant par cette soumission filiale une victoire constamment renouvelée et sur le monde et sur nous-mêmes, nous contribuerons à relever le niveau moral de l'époque et nous lui rendrons en quelque mesure cette force de volonté sans laquelle il ne saurait y avoir rien de grand, rien de durable. L'esprit d'abnégation est également nécessaire pour amener le pécheur à Jésus-Christ. Comme jadis du précurseur, le rôle de l'Eglise est de préparer le chemin du Seigneur et d'aplanir ses sentiers. Mission glorieuse entre toutes. Mais à la condition que l'homme s'efface pour laisser la place à Jésus-Christ.

Que l'Eglise abdique tous les jours dans les mains de son divin Chef! Que pasteurs, anciens et troupeaux viennent constamment déposer aux pieds du Sauveur et leurs charges, et leurs dons, et leur autorité, et leur influence, afin de tout recevoir de sa pure grâce. Que Jésus seul règne, et qu'à sa voix tous nos cœurs répondent : Amen. Nous voici, ô Dieu, pour faire ta volonté! Alors, mais alors seulement, nous aurons le droit de dire aux enfants du monde : Donnez-vous à Jésus et vous serez heureux, donnez-vous et vous serez libres.

Mes frères, ne laissons jamais s'éteindre dans notre Eglise l'esprit d'obéissance qui l'a fait naître. Il y va de sa liberté, de son influence, de son existence elle-même.

Celui qui vous parle a bien souvent regretté de n'avoir pas pu prendre part à la démission. Osé-je le dire? Aujourd'hui, il s'en félicite, car cette circonstance lui permet d'accomplir le plus doux de tous les devoirs : celui de la reconnaissance. Les pasteurs démissionnaires lèguent, il est vrai, à leurs successeurs, au lieu de fonctions paisibles, entourées de la considération générale, une vocation toujours militante, où le serviteur de Dieu doit se frayer sa route au milieu de l'opposition ; et, même dans l'Eglise, conquérir sans cesse à force de zèle l'autorité de son ministère. Jadis tout semblait assuré, tout semble maintenant précaire et incertain. Et cependant, qui de nous voudrait échanger la nouvelle position contre l'ancienne?

Qui ne préfère marcher par la foi et ne dépendre que de Jésus-Christ? Et j'en appelle à ceux qui ont le plus directement contribué à la fondation de l'Eglise libre : pasteurs qui avez engagé la lutte, frères, sœurs qui avez si vaillamment combattu à côté de vos conducteurs spirituels. En m'entendant parler de vos sacrifices, ne disiez-vous pas en vous-mêmes : Mais qu'avons-nous perdu? n'avons-nous pas tout gagné? Oui, tout gagné, pour vous et pour ceux qui s'efforcent de vous suivre dans le chemin de l'obéissance. Soyez bénis de l'Eternel pour l'exemple que vous leur laissez. Dieu fasse qu'ils ne déméritent jamais d'un aussi noble héritage!

Qu'ils sachent compter sur le Seigneur, comme vous l'avez fait vous-mêmes. C'est des Eglises aussi que Jésus a dit : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père et devant ses anges. » — « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » Heureuse l'Eglise qui n'a d'autre chef que Jésus et ne se réclame que de son nom!

Aussi, lorsque tant de serviteurs d'élite sont retirés de ce monde ou condamnés à l'inaction, que plusieurs de nos Eglises ont peine à trouver des conducteurs, que d'autres voient le nombre de leurs membres diminuer, ou demeurer stationnaire, et que nous serions tentés de douter de l'avenir, devons-nous reprendre courage et nous dire : C'est Dieu qui a fondé cette Eglise, c'est Dieu aussi qui la maintiendra. Et si nos aînés, nos maîtres nous sont enlevés, si la tâche devient à tant d'égards difficile, redoublons de zèle, d'activité, surtout redoublons nos prières. Imitons le prophète qui osa demander une double mesure de l'esprit d'Elie. Et nous aussi, nous frapperons les eaux du Jourdain. Où est l'Eternel, dirons-nous, le Dieu d'Elie, l'Eternel lui-même? Et les flots s'ouvriront devant nos pas.

L'Eternel achèvera ce qui nous concerne. O Dieu, ta bonté demeure à toujours. Tu n'abandonneras point l'ouvrage de tes mains.

L. GERMOND.

---

## ÉTUDE BIBLIQUE

### Le livre de Job.

### I

*Les amis de l'affligé*[1].

> Heureux celui qui se conduit judicieusement à l'égard de l'affligé. (Ps. XLI.)

Ils ont mauvais renom ces amis de Job, je le comprends, et ne me propose pas de les défendre.

Pourtant il faut avouer qu'ils ont parlé parfois admirablement, Eliphaz surtout. Voyez, par exemple, la scène saisissante où, pendant les veilles de la nuit, une figure inconnue, un esprit lui est apparu et a proclamé dans un murmure le néant de la justice de l'homme en même temps que la fragilité de sa vie (IV, 12-21). Ou lisez cette exhortation magnifique où il engage son ami à avoir recours au Dieu qui fait des merveilles, relève les humbles, délivre les affligés, prend les sages dans leur propre ruse, protège le faible contre leurs menaces, bande la plaie après l'avoir faite, guérit de la même main qui a blessé, ensorte que la correction même

[1] Viendront ensuite : II. *La plainte de l'affligé.* III. *Pourquoi?* ou *La solution du problème.*

prient une bénédiction (V, 8 et suivants). Ou enfin, car nous ne pouvons tout citer, écoutez des paroles telles que celles-ci :

« Réconcilie-toi avec Dieu et tu seras sauvé, et le bonheur reviendra vers toi. Reçois l'enseignement de sa bouche et place ses paroles dans ton cœur. Tu te relèveras si tu reviens vers le Tout-Puissant, si tu éloignes l'iniquité de ta tente. Jette les lingots d'or dans la poussière, le métal d'Ophir parmi les cailloux des torrents, et le Tout-Puissant sera ton or, Dieu sera pour toi un monceau d'argent. Alors tu seras en paix avec le Tout-Puissant, et tu élèveras sans crainte ta face vers lui. Tu le prieras et il t'exaucera[1]. » (XXII, 21-27.)

Qu'est-ce donc qui a manqué à des hommes capables de s'exprimer avec tant d'énergie et de piété ?

D'un mot : il leur a manqué la sympathie.

Ils savent instruire, sermonner, tancer, non pas entrer dans les sentiments de celui qui souffre. Ils se font un devoir de le reprendre, mais non pas de le comprendre. Ils passent au crible les paroles que le désespoir lui arrache, comme si de pareilles paroles ne devaient pas être abandonnées au vent qui les emporte[2]. Ils se hâtent, dès les premiers mots, de mettre en contraste sa fermeté d'autrefois, quand il s'agissait de soutenir les autres, et son affaissement quand il est lui-même atteint. (IV, 3-6.) Aux expressions de la plus amère désolation, à des cris d'angoisse tels que ceux qui terminent le chapitre X, ils répondent comme on pourrait faire aux élucubrations d'un rhéteur :

« La faconde suffira-t-elle pour avoir raison ? Tes vains propos feront-ils taire les gens ? » (XI, 1, 2.)

Ils sont susceptibles, se froissent de n'être pas écoutés sur l'heure avec soumission :

» Fais-tu donc peu de cas des consolations de Dieu et des paroles qu'on t'adresse avec ménagement ? » (XV, 11.)

Ils sont même cruels, jetant à la face du malheureux père ce mot brutal :

« Dieu renverserait le droit ? Le Tout-Puissant renverserait la justice ? Si tes fils ont péché contre lui, il les a livrés à leur péché. » (VIII, 4.)

Aussi, malgré tant et de si bonnes exhortations, Job se sent en réalité délaissé :

« Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami, même quand il abandonnerait la crainte du Tout-Puissant. Mes frères sont perfides comme un torrent, comme le courant d'une eau passagère. Les glaçons en troublent le cours, la neige s'y précipite ; viennent les chaleurs, et elle tarit ; les feux du soleil, et son lit demeure à sec. Pour elle, les caravanes se détournent de leur route, s'enfoncent dans le désert et y périssent. Les caravanes de Théma, les voyageurs de Séba y avaient mis leur espoir ; ils sont honteux d'avoir eu confiance, ils restent confondus quand ils arrivent. Ainsi vous m'avez failli : vous voyez mon angoisse, et vous en avez horreur. » (VI, 14-21.)

« Nous avons tous assez de force, dit La Rochefoucauld, pour porter les fardeaux des autres. » Autant dire que nous ne les prenons guère sur nous. Rappelez-vous, ô vous qui voudriez soulager vos frères souffrants, que vous n'y réussirez qu'en souffrant d'abord avec eux.

Absence de sympathie, première faute. Elle en entraîne une seconde. Les dis-

[1] Ce fragment est pris dans la traduction de M. Renan. Ailleurs, nous avons cité d'après Segond. Nous avons mis aussi à contribution la version de Lausanne, et il nous est arrivé de combiner, dans nos citations, plusieurs versions.

[2] « Songeriez-vous, leur répond leur ami, à censurer des discours ? Les paroles d'un désespéré appartiennent au vent. » (VI, 26.)

cours de nos trois amis manquent de vérité intérieure ; ils sonnent creux. Ce sont des phrases, des phrases souvent sublimes par l'élévation du langage, par l'éclat des images, par l'éloquence. Mais cette éloquence est apprise. Elle réédite des doctrines acceptées, elle ne jaillit pas d'expériences vivantes. Ces hommes répètent, ils ne sont pas des témoins.

Quel est le grand thème de leurs développements ? C'est que le juste est heureux, le méchant puni et malheureux. Ils ne sortent pas de là. Ils insistent surtout sur la seconde alternative, ne tarissent pas sur les calamités qui tôt ou tard fondent sur le coupable et deviennent la preuve de sa perversité.

« Le méchant s'appuie sur une maison qui menace ruine ; il court çà et là pour chercher du pain. Il habite des villes détruites ; il ressemble à une vigne dépouillée de ses fruits encore verts, à un olivier dont on a fait tomber les fleurs. Le feu dévore sa tente ; sa lumière s'éteint. Il y a une trappe sur son chemin, et il se sent pris dans les mailles du filet. Assiégé, entouré, poursuivi par les terreurs, il s'avance vers le roi des épouvantements. » (Voir les chap. XVIII et XX.)

Voilà quelques-uns des traits, variés à l'infini, qui caractérisent le sort des méchants.

Ces affirmations, si sûres d'elles-mêmes, sur quoi se fondent-elles ? Leurs auteurs ont beau employer une forme personnelle : « J'ai vu... » (XV, 17), on sent bien qu'ils n'examinent pas sérieusement le rapport de ces idées avec les faits. Ils s'appuient sur la tradition, sur l'autorité qui peut bien fermer la bouche, mais non, à elle seule, soumettre le cœur.

» Interroge, disent-ils, ceux des générations passées, sois attentif à l'expérience des pères. Car nous sommes d'hier et nous ne savons rien, nos jours sur la terre ne sont qu'une ombre. » (VIII, 8, 9.)

Mais qu'est-ce que peut bien prouver ici l'antiquité ? C'est le cas de se rappeler ce qu'avait bien vu Pascal, à savoir que les vrais anciens, c'est nous, qui ajoutons aux expériences des aïeux celles des générations qui se sont succédé jusqu'à nous.

Ce que nous entendons dire, ce que nous voyons confirme-t-il ces prétendus axiomes ? En tremblant d'abord, puis avec toujours plus de hardiesse, Job exprime son doute sur ce point : « On raconte d'autres choses sous la tente ; les voyageurs, — aujourd'hui ce serait : les journaux, — nous ont parlé de faits troublants. Et de pareils faits n'avons-nous jamais été témoins nous-mêmes ?

« Quand j'y pense, cela m'épouvante et un tremblement saisit tout mon corps. Pourquoi les méchants vivent-ils ?... Loin de moi leur conseil ! Mais arrive-t-il souvent que leur lampe s'éteigne, que la misère fonde sur eux, que Dieu leur distribue leur part dans sa colère ?...

» Vous dites : où est la maison de l'homme puissant ? Où est la tente qu'habitaient les impies ? Mais quoi ? n'avez-vous point interrogé les voyageurs, et voulez-vous méconnaître ce qu'ils prouvent ? Au jour du malheur, le méchant est épargné.... Qui lui reproche en face sa conduite ? qui lui rend ce qu'il a fait ? Il est porté dans un sépulcre, et il veille encore sur sa tombe (c'est-à-dire sans doute qu'un monument y est élevé à sa mémoire.) Les mottes de la vallée lui sont légères, et tous après lui suivront la même voie. » (XXI.)

L'objection est redoutable. L'examiner en face, cela coûte : il est plus facile de se borner à de pieux développements.

Aujourd'hui encore, on s'approche souvent des malheureux avec des thèses et des doctrines, la bouche pleine de ce qu'on a nommé, — d'un mot qui res-

tera, — le patois de Canaan. Ah ! n'oublions jamais que les vérités les plus hautes deviennent aisément les plus plates et les plus impuissantes banalités. Quand nous prêcherons la nécessité de la soumission, l'inutilité et le danger de l'inquiétude, le devoir de la confiance malgré tout, le malheureux, s'il n'entend pas dans notre langage l'inimitable accent de l'expérience et de la vie, se raidira et répondra toujours (dans son cœur, sinon ouvertement) : Il est facile de parler ! ou dans les termes même de Job :

« J'ai entendu bien des discours semblables :vous êtes tous d'insupportables consolateurs. Moi aussi je saurais parler comme vous, si vous étiez à ma place ;... je vous fortifierais de la bouche, et vous auriez pour soulagement la pitié de mes lèvres ! » (XVI, 1-3.)

Le défaut de sympathie fait donc de la vérité même une banalité sans vertu ; il va jusqu'à la transformer en mensonge.

On ne peut demander, sans doute, aux amis de Job de rejeter sur l'heure ce qui est pour eux l'expression authentique de la vérité religieuse. Ils devraient se souvenir pourtant qu'ils ne sont pas assis sur le tribunal de Dieu, que leur foi ne les met pas en possession des solutions complètes, absolues, infaillibles. L'amour et l'humilité auraient brisé le cercle où les enfermaient leurs notions imparfaites ; et, s'ils n'avaient pas trouvé d'issue, ils auraient avoué leur ignorance et attendu plus de lumières. Mais rien n'ébranle leur assurance. Ils font tout plier devant le plus inexorable des *a priori*. Le méchant est nécessairement malheureux, le juste nécessairement heureux : c'est leur principe. Leur ami respecté et honoré jusque là comme juste entre tous les justes, est malheureux entre tous les malheureux ; c'est le fait. Dans ce conflit, ce n'est pas l'équité ou la charité qui l'emportera, mais la logique ; elle aura raison du témoignage immédiat de la conscience. Leur ami doit être, il est un criminel, voilà ce qu'ils donnent à entendre d'abord à mots couverts dans ces phrases générales dont nous parlions tout à l'heure ; voilà ce qu'ils insinuent dans des exhortations perfides[1] ; voilà ce qu'ils en viennent à proclamer dans des dénonciations passionnées :

« Ta méchanceté n'est-elle pas grande ? Tes iniquités ne sont-elles pas infinies ? Tu enlevais sans motif des gages à tes frères, tu privais de leurs vêtements ceux qui étaient nus, tu ne donnais point d'eau à l'homme altéré, tu refusais le pain à l'homme affamé.... C'est pour cela que tu es entouré de pièges, et que la terreur t'a saisi tout à coup. Ne vois-tu donc pas ces ténèbres, ces eaux débordées qui t'envahissent ? » (XXII, 5-11.)

L'affligé n'a pas attendu ce moment pour se cabrer sous l'injustice. Quelle superbe indignation dans sa défense :

« Voulez-vous pour Dieu tenir des discours iniques, et pour lui plaire proférer le mensonge ? Voulez-vous faire acception de personnes en sa faveur ? Etes-vous donc les avocats de Dieu ? » (XIII, 7-10 )

Si jamais mot a coupé court à l'impie maxime que le but sanctifie tout, c'est bien ce mot-là. Comment serait-on jamais légitimement un homme de parti, puisqu'on ne doit pas l'être, alors même que ce parti serait le parti de Dieu ? Il n'est pas permis de mentir, de dénigrer,

[1] Voir par exemple XI, 13 et suivants : « Pour toi dirige ton cœur vers Dieu,... éloigne de toi l'iniquité,... alors tu lèveras ton front sans tache, et tu seras ferme et sans crainte ; tu oublieras tes souffrances, tu t'en souviendras comme des eaux écoulées. »

de suspecter son prochain quand ce serait pour la bonne cause, ou pour sauver son orthodoxie. Vous rencontrez, par exemple, de hautes vertus chez des personnes étrangères à toute profession religieuse ; vous trouvez au sein de communions que vous estimez engagées en de graves erreurs, les marques évidentes d'une piété vivante ; si, ne pouvant vous expliquer ces traits d'excellence morale et spirituelle vous cherchez à les défigurer, à rabaisser cette excellence et à lui supposer des mobiles inavouables, vous suivez les traces de ces hommes auxquels l'Eternel dit dans l'épilogue de notre livre : « Vous n'avez pas parlé de moi selon la vérité. » (XLII, 8.) Vous êtes même sur la voie de ces scribes qui, ne pouvant nier les œuvres accomplies par Jésus, et ne voulant pas reconnaître qu'en lui le royaume de Dieu est venu vers eux (Mat. XII, 28), attribuaient ces œuvres d'amour et de délivrance à l'action d'un mauvais esprit. Ce chemin-là est celui du péché contre le Saint-Esprit (Marc III, 28-30.)

Que Dieu nous garde du pharisaïsme ! Dieu a besoin, non de patrons qui le prennent sous leur protection, mais de serviteurs. Le premier caractère d'un serviteur de Dieu est de se soumettre à sa loi, à la loi de justice et de charité.

Voulez-vous une parole qui résume admirablement les enseignements de cette première étude ? Vous la pouvez lire dans Esaïe L, 4 :

« Le Seigneur, l'Eternel m'a donné une langue exercée, pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu. Chaque matin il éveille mon oreille pour que j'écoute comme écoutent les disciples. »

Ah ! Eliphaz, Bildad, Tsophar, que vous auriez eu besoin de cette « lan[gue] exercée » pour parler à votre mal[heu]reux ami ! Combien n'en avons-nous besoin nous-mêmes auprès de [t...] d'hommes affligés et désolés !

Pour recevoir ce don, la premi[ère] condition est de le désirer. Déchar[ger] notre conscience en accomplissant no[tre] office de consolateurs ou nous procurer [la] satisfaction d'avoir aligné de beaux ar[gu]guments ou d'avoir correctement, fidè[le]ment parlé, cela ne suffit pas. Il fa[ut] vouloir « soutenir celui qui est abattu, » et ouvrir notre cœur à sa peine ; il fa[ut] l'aimer.

Et il faut encore recevoir de Dieu c[e] que nous donnons, entendre de sa bouche ce que nous avons à dire ; non pas, prenez-y garde, l'avoir entendu jadis et le répéter, mais l'entendre chaque jour comme chose nouvelle, fraîche et vivante. Voilà la seconde condition pleinement réalisée dans le serviteur par excellence :

« Il éveille, il éveille chaque matin mon oreille, pour que j'écoute comme écoutent les disciples. »

Ecoutons comme écoutent les disciples, alors nous pourrons à notre tour parler comme parle le Maître, consoler et relever par la parole celui qui est abattu.

LÉOPOLD MONOD.

## BIOGRAPHIE

### Vinet et son père.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE [1]

Aucune prédication d'Alexandre Vinet ne parut avant la mort de son père; peut-être une publication de ce genre

[1] Voir les numéros de janvier à avril.

urait-elle pas été moralement possi-, en tous cas elle ne pouvait entrer s dans la pensée du jeune et modeste fesseur. En revanche, il débuta dès e époque dans la carrière de publi-e, où il devait tenir plus tard une e si importante et si honorable. Il vrai qu'il fit ses débuts en un sens posé à celui qu'il devait ensuite adop-r.

Vinet a formellement désavoué, en 2, dix ans après qu'elle eut paru en x éditions, sa *Lettre aux jeunes istres vaudois qui figurent comme erlocuteurs dans la brochure intitu- : Le Conventicule de Rolle*. Cela s donne pleine liberté pour faire res-rtir tout ce qu'il y avait de malencon-eux et de partial dans cette publication. Le doyen Curtat avait prodigué ses coups de massue aux hommes du Réveil, avait même dénoncé à l'autorité leurs atiques illégales, et l'on sait assez els furent les fruits de cette dénon-ation. Malan, dans son *Conventicule Rolle*, répondit par quelques phrases gres-douces, noyées au milieu de ixante-dix pages d'édification fort inof-nsives. Là-dessus, le jeune Vinet se porte au secours de son maître bien-aimé comme si tous les torts avaient été du côté de ses adversaires. Il parle de la haine de Malan pour Curtat. M. F. Chavannes, qui pourtant juge Malan avec une grande rigueur, reconnaît[1] qu'en tenant ce langage Vinet dépassait toute mesure. Il faut aller plus loin. Sans excuser absolument Malan, il faut dire que son cas était une peccadille à côté de celui de Curtat. Prier publiquement Dieu de toucher le cœur de M. Curtat, demander pour lui le don d'aimer, surtout faire imprimer cette prière, c'était, si l'on veut, se rendre coupable d'une inconvenance; ce n'était pas faire au doyen « la plus sanglante offense, » ni recourir « au fer sacré de Tartufe. » Dans toute cette polémique, Curtat n'était pas le plus maltraité, ni celui qui avait le plus grand besoin d'une défense publique. Il y a plus, Vinet prétendait n'avoir en vue que la défense personnelle de son maître vénéré, mais il ne restait pas fidèle à ce programme si honorable dans sa naïveté irréfléchie. Si courte que fût sa brochure, elle déviait étrangement : après avoir dit qu'il respectait la conscience des jeunes partisans du Réveil, il se hâtait de parler de leurs erreurs, les accusait de vouloir former une secte, et répétait contre eux, sous une forme infiniment plus piquante, l'accusation d'orgueil que Curtat avait portée contre eux. Quand Vinet affirme « qu'un curieux mélange d'humilité et d'orgueil forme le caractère de la nouvelle doctrine, » il ne fait que résumer en quelques mots incisifs un pesant développement du doyen dont voici le sens général : « Comme le pharisien de la parabole, les disciples de Malan ou de Haldane sont humbles en ce qu'ils rapportent à Dieu tout le bien qui est en eux ; mais, en même temps, ils sont orgueilleux, car ils ont une conscience trop claire et trop exclusive de ce bien qui se trouve en eux par la grâce divine[1]. »

Par ce mot, Vinet se donnait pour l'adversaire du Réveil, pour le défenseur, non seulement du caractère personnel de M. Curtat, mais encore de sa

[1] Chavannes, *Alexandre Vinet*, p. 107.

[1] *Nouvelles observations*, p. 151 et suiv., surtout p. 193, 194.

polémique ; peut-être que, sur ce point spécial, sa rétractation de 1832 n'a pas été tout à fait complète[1].

Quoi qu'il en soit, cette fidélité à Curtat devait émouvoir doucement le cœur paternel et rendre Marc Vinet fier de l'œuvre de son fils. D'autre part, il était inquiet de le voir ainsi se lancer dans l'arène malgré ses recommandations instantes. C'est là sa première impression, et la satisfaction ne vient qu'ensuite, à la pensée qu'Alexandre n'a pas signé son opuscule. « Je trouve, en thèse générale, lui écrit-il[2], qu'il y a presque toujours des inconvénients à se faire imprimer, à occuper de soi le public, à moins qu'on ne soit de première force. Dans le cas, cependant, je rends justice au sentiment qui t'anime, et il ne me semble pas que ce petit écrit doive nuire, surtout en ne désignant pas trop les individus auxquels le reproche s'adresse, et en ne signant pas autrement que *Un de vos confrères.* »

Ces lignes étaient écrites avant que l'opuscule fût répandu dans le public[3]. Alexandre Vinet se sentit assez encouragé pour aller de l'avant, mais il dédaigna de prendre les précautions nécessaires pour garder l'anonyme. Aussi, le libraire Fischer put-il bientôt accoster Marc Vinet en lui disant que la petite lettre de son fils était goûtée, nouvelle qui lui donna un supplément de joie et d'inquiétudes[4]. Celles-ci pourtant allèrent en s'apaisant quand ce père, plei[n] de sollicitude, se fut bien convaincu q[ue] l'œuvre de son fils n'avait pas dé[plu] « aux personnes dont l'opinion est im-portante[1]. » Elle a fait plaisir au lan-damman Monod, qui l'a trouvée écri[te] dans un bon esprit ; M. Levade l'a éga-lement approuvée, mais Marc Vinet n'a pas été enchanté de cette approbation. « Il t'a couché le poil à sa manière, écrit-il à son fils, et m'a dit que cette bonne œuvre n'étant point assez connue, il en avait fait réimprimer trois cents exemplaires pour en remettre à des professeurs, à des pasteurs et à tout plein d'autres personnes notables, tandis qu'il passe pour mômier. Ce monsieur a une manière si équivoque que personne, je crois, ne lui tient parfaitement bon compte de ses démonstrations. J'ai presque été tenté de lui demander s'il avait le consentement de l'auteur, mais je l'aurais blessé pour un objet dans lequel son intention est obligeante, ou doit être envisagée telle, sans qu'il puisse en arriver mal, d'autant que l'on saura que cette seconde publicité n'est pas de l'auteur[2]. »

Quoiqu'il ne le dise pas expressément dans ses lettres, M. Marc Vinet avait dû sûrement saluer dans la *Lettre aux jeunes ministres* une preuve des liens qui, malgré la distance, unissaient encore son fils au clergé vaudois. Il y tenait d'autant plus qu'il avait d'autre part ses raisons de craindre que son fils ne les oubliât. En 1817, il ne semble pas avoir eu de peine à le laisser partir pour Bâle, l'appel qui l'y avait attiré était des plus flatteurs et les avantages

[1] « En défendant, dit-il alors, M. Curtat contre un passage où son caractère chrétien était mis en doute, je ne pensais nullement à faire l'apologie d'aucun écrit de sa plume. » En tout cas il y a concordance entière entre le jugement de Curtat sur le Réveil et celui de Vinet à cette époque.

[2] Lettre du 1er janvier 1822.

[3] Rambert, p. 87.

[4] Lettre du 27 janvier 1822.

[1] Lettre du 22 février 1822.

[2] Lettre du 10 mars 1822.

pécuniaires de cette position précoce n'étaient nullement à dédaigner. Mais Marc Vinet n'avait pas compté que l'éloignement de son fils dût se prolonger : ses examens le rappelleraient à Lausanne, et alors on trouverait bien moyen de l'y retenir pour le faire entrer dans le corps pastoral vaudois.

Cependant les choses ne s'étaient pas passées ainsi ; dans l'été de 1819, lefils avait fort bien subi ses examens à Lausanne et il y avait reçu la consécration, mais il avait repris, avec sa femme, le chemin de Bâle.

Tout de suite, son père se met à craindre qu'il ne passe toute sa vie à enseigner le français dans cette ville : ses premières inquiétudes pointent dès la fin de 1819, elles s'expriment d'une manière presque régulière dans l'hiver de 1820 à 1821, et Marc Vinet va jusqu'à dire à son fils qu'il regrette de l'avoir laissé aller s'épuiser à Bâle[1]. Puis vient un temps d'arrêt ; mais, Alexandre Vinet ayant raconté à son père les luttes qu'il a eues à soutenir contre certains collègues malveillants, celui-ci en prend occasion de revenir à son thème favori du retour à Lausanne. La dernière lettre qu'il écrivit à son fils, la dernière au moins que nous possédions[2], renferme une véritable sommation de quitter Bâle avant le mois d'octobre 1823.

Deux raisons principales faisaient que Marc Vinet prenait ainsi en grippe les fonctions que son fils exerçait à Bâle : elles le détournaient du pastorat et nuisaient à sa santé. A ses yeux, son fils était destiné à devenir pasteur. C'était pour cela que lui, Marc Vinet, l'avait fait étudier et s'était imposé de lourds sacrifices. Il n'était pas guidé par la perspective vaniteuse de voir un jour son fils pérorer du haut d'une chaire ; son ambition pour lui était plus noble, il voulait le voir entrer dans la carrière « où un homme instruit et vertueux peut opérer le plus de bien pour la génération présente et pour celle à venir[1]. » Il croyait le pastorat éminemment propre à entretenir la vie spirituelle chez le pasteur lui-même : « Je verrais, écrit-il, un avantage pour ton esprit, pour ton âme, de t'occuper un peu moins de grammaire et davantage des méditations et compositions de sermons. Il me semble que l'on peut, dans ces dernières, s'élever à une grande hauteur, dans la contemplation de la nature et du Créateur, dans l'étude du cœur humain et dans l'examen des rapports sociaux. L'étude saine de la théologie, de ses rapports avec la philosophie, et de ce qui doit l'en distinguer, l'étude de tout ce qui tient aux religions en général, à leur nécessité, à leurs influences sur la civilisation et la destinée des peuples, la supériorité immense de la religion chrétienne sur toutes les autres, tant par sa morale et la confraternité qu'elle consacre entre les hommes, partout ailleurs esclaves les uns des autres, que par la sublimité ou la divinité de son principe, tout cela, bien médité et digéré, doit nécessairement agrandir l'esprit et élever l'âme, et joint au sentiment du bien que par cette anse on peut opérer, au désir de travailler à ce bien dans la mesure des forces que Dieu nous a départies, et des circonstances où il nous a placés, tout

[1] Lettre du 25 février 1821.
[2] Lettre du 14 mai 1822.

[1] Lettre du 4 avril 1819.

cela, dis-je, doit rendre l'état de pasteur infiniment intéressant. Je ne doute pas qu'à mesure que tu avancerais dans la carrière et que tu t'y serais exercé, tu n'y trouvasses plus de goût, de satisfaction et de facilité[1]. » Le fait même de la consécration que son fils avait reçue lui semblait constituer un engagement : « Ne perds pas de vue ton état de consécration, lui écrit-il, et prépare-t'y avec zèle ; ce sera le temps le mieux employé, les heures les mieux payées[2]. «

A cette grande raison s'en ajoutait une autre à peine moins importante, celle de la santé. Le père de Vinet craignait que son fils, qui n'avait jamais été très fort, ne fût accablé par le travail dans ses fonctions professorales. Il partait de là pour médire très injustement des études littéraires. « Etre simple maître de français, écrit-il à son fils, ce n'est pas la place d'un ministre, c'est se ravaler en même temps que se tuer. Ta littérature, d'ailleurs, est une affaire un peu de mode ; c'est la superficie, bonne pour quelques années de la jeunesse, mais pur accessoire pour l'âge solide, où l'on a besoin de savoir des choses plutôt que des phrases et où l'on regrette de les ignorer. Passant tes belles années à redire que Poquelin fut ensuite appelé Molière et à phraser du faux roman avec les jeunes Bâlois, il pourrait te devenir pénible d'exercer les fonctions pastorales[3]. »

Sur ce point-là, Alexandre Vinet n'entendait guère la plaisanterie ; sans doute, dans les quelques lettres à son père, où il traite ces questions, il ne fait jamais la critique du pastorat ; il réserve à la correspondance avec l'ami Leresche des phrases comme celles-ci : « Je veux bien te le dire, quoique naturellement faible, tout mon cœur se soulève à l'idée d'être dominé, surtout par l'autorité ecclésiastique, qui a partout, et chez nous comme ailleurs, quelque chose d'exclusif et d'intolérant[4]. » S'adressant à son père, Alexandre Vinet ne hasarde jamais rien de pareil, mais il prend très courageusement la défense de la littérature et parle sans se gêner des plaisirs que lui procurent son étude et son enseignement. On sent qu'il est particulièrement vexé de voir que son père fait, à son insu d'ailleurs, chorus avec les professeurs *teutons*, c'est-à-dire gallo-phobes qui l'exaspèrent par leur mépris pour la littérature française : « J'aime la vérité, écrit-il à son père, j'aime la gloire de notre littérature, et je ne serais pas fâché de rappeler à l'impartialité tant de personnes qui jugent à tort et à travers les écrivains français sans les connaître, et qui répètent, sans les comprendre, ces mots de leurs maîtres : la littérature française est superficielle, elle n'a pas conçu la vie dans toute sa profondeur, elle est froide, sans âme, esclave des règles, dénuée d'enthousiasme. M. Sartorius, qui n'a peut-être pas lu cinq lignes de français, n'a-t-il pas, dans une de nos séances, dirigé une véhémente tirade contre cette pauvre littérature ! Et n'a-t-il pas, l'autre jour, repoussé avec indignation le parallèle qu'on a fait entre Wieland et Voltaire, comme injurieux au premier ? N'a-t-il pas prétendu que l'auteur de *Zaïre* et le défenseur de Ca-

[1] Lettre du 5 octobre 1820.
[2] Lettre du 19 octobre 1819.
[3] Lettre du 5 octobre 1820.

[4] *Lettres*, tome I, p. 17.

las ne savait que faire rire! Etrange esprit de dénigrement, que j'ai vu même chez des hommes très instruits. J'ai l'orgueil de me croire plus impartial, et j'avoue que j'aurais quelque plaisir à donner un exemple d'équité à tant de personnes entraînées, sans toutefois faire de mon cours un combat. J'y réfléchirai. En attendant, mon cours d'histoire littéraire avance, et je m'en occupe avec beaucoup de plaisir. J'ai dû parler de Marot, comme Sophie te l'a écrit; je le devais, quand ce n'eût été que pour mentionner l'influence qu'il a exercée sur la langue française; mais je parlerai, sans doute, aussi des auteurs plus sérieux et plus utiles dont se glorifie notre littérature, et d'Aguesseau ne sera point oublié. Mon goût actuel ne me porte pas de préférence aux auteurs les plus futiles, mais il faut faire à chacun sa part[1]. » Voici qui est encore plus direct et plus significatif comme réponse aux instances du père : « Mes fonctions actuelles, nombreuses, il est vrai, ne sont pas au-dessus de mes forces; et, si j'en excepte les leçons du Gymnase, elles sont fort agréables. Je sens avec plaisir que ces trois années n'ont pas été perdues pour mon instruction; j'étais fort ignorant en commençant; ce n'est pas à mon père que j'essaierai d'en faire un mystère; je me sentis avancé lorsque je découvris, comme Socrate, que je ne savais rien. Connaître son ignorance est le premier pas vers la science. Il me semble maintenant que mes idées sont plus développées et mes notions plus précises, que mes connaissances prennent peu à peu une forme systématique, il me semble aussi que la littérature, telle que je la conçois, a tant de connexité avec la morale et la philosophie qu'il ne faut pas la dédaigner; c'est le vrai et le bon sous la forme du beau. Elle ne consiste pas, comme tu me l'écrivais un jour en plaisantant, à savoir, par exemple, que Molière s'appela d'abord Poquelin, pas plus qu'il n'est l'essentiel de la logique de savoir les noms de prémisses, de majeure de mineure, etc. Mon cours de grammaire s'achève et se perfectionne; je ne savais point la grammaire quand j'ai quitté Lausanne; on ne me l'avait pas apprise; et j'étais dans le cas de presque tous mes condisciples. J'ai rédigé un recueil de gallicismes à l'usage de mes disciples; j'ai un cours d'histoire littéraire jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, et un cours de style; mais je prévois que Condillac va me le faire refondre. Lorsque j'aurai plus de temps, je travaillerai à un commentaire de l'Art poétique de Boileau, dont j'ai recueilli les matériaux, et qui me tient à cœur[1]. »

Au mois de décembre 1820, on sonda Alexandre Vinet, au sujet de la cure de Motiers en Vully, et il crut devoir consulter son père, sans manifester d'ailleurs beaucoup d'empressement pour la chose; le père ne l'y encouragea en aucune façon[2]; à ses yeux, le choix n'était possible qu'entre Bâle et le canton de Vaud. Cependant à Bâle même, il désirait un changement dans les fonctions de son fils; pour se préparer au pastorat vaudois, il aurait voulu qu'il abandonnât ses leçons, au moins les plus élémentaires et qu'il devînt pasteur français. Une occasion favorable se pré-

[1] Lettre du 25 février 1820.

[1] Lettre du 11 mars 1821.
[2] Lettre du 29 décembre 1820.

senta au printemps de 1821, quand M. le pasteur Hory mourut. Il avait été longtemps malade; six mois avant sa mort, Marc Vinet rendait déjà son fils attentif à cette éventualité et lui exprimait ses vœux; naturellement il redoubla ses instances lorsque la succession fut ouverte. Mais Alexandre Vinet avait contre ce projet des objections particulières, et qui rendent un témoignage frappant à la délicatesse de son caractère. Elles ne tenaient point au pastorat en lui-même, mais au poste de Bâle; d'abord, ayant été bien reçu des autorités scolaires de cette ville, il se croyait obligé de rester un certain temps à leur service et il lui répugnait de les quitter pour revêtir à Bâle même d'autres fonctions. Ensuite, la place de pasteur français de Bâle n'allait pas sans certaines petites servitudes qu'il redoutait extrêmement : « J'aurais pu me lier avec toute la *noblesse* du faubourg en faisant des visites avec Sophie; mais nous n'avons nul besoin de cette noblesse; et le rôle de protégés, auquel cela nous eût conduits infailliblement, n'est pas celui de tous que je préfère. C'est en cela que ma place vaut bien mieux que celle des pasteurs français, qui sont forcés par un long usage à être des gens à visites obséquieuses; je n'ai d'autre dépendance que celle de mes fonctions[1]. »

Il écrivait ces lignes à un moment où la question ne se posait encore nullement pour lui sous un jour pratique; un peu plus tard, il s'exprimait encore dans ce sens avec la même netteté et en y ajoutant une autre considération bien surprenante sous la plume d'un homme harassé de besogne : à savoir que la place en question lui laisserait trop de loisir : « L'Eglise française est en décadence, et eussé-je les moyens que je n'ai pas, je ne saurais la relever. J'avoue que le traitement est au moins égal au mien; mais il consiste en grande partie en présents faits par les paroissiens aisés; revenu plus ou moins précaire et humiliant à mon gré. J'avoue aussi que les fonctions ne sont pas pénibles; mais ce serait presque une raison de refus; je me rouillerais ou m'endormirais dans cette chaire et ne m'y rendrais pas si propre que vous croyez à l'état de pasteur[1]. » Le père combattait ces objections, mais faiblement; au fond, l'on voit bien qu'il était fier des sentiments de son fils, il en vient à ne plus insister que sur les raisons de santé auxquelles, dit-il, tout doit céder[2]. L'essentiel désormais est que son fils réduise le nombre de ses leçons, et quand il parle du retour au pays, ce n'est plus exclusivement en vue du pastorat. Déjà en automne 1820, il lui parle de deux chaires vacantes à l'Académie de Lausanne : celle de droit naturel, pour laquelle personne ne se présente, et celle d'hébreu; « car, ajoute-t-il, M. Bridel n'offre pas d'espoir de rétablissement de je ne sais quelle maladie. On dit que c'est une place très peu pénible : six heures de leçons par semaine, 1600 francs et une indemnité de logement. Rien n'empêcherait de tenir un bon pensionnat à côté, si l'étude de cette langue avait pour toi autant d'attrait qu'elle t'a coûté de peine et que des études préparatoires ne fussent

[1] 14 décembre 1819.

[1] 11 mars 1821; comp. lettre du père du 5 octobre 1820.

[2] 25 mai 1821; 15 juin 1821.

pas un surcroît trop pénible d'occupations[1]. »

Dans la lettre suivante, Marc Vinet, tourmenté d'inquiétudes et d'incertitudes sur la santé de son fils, lui parle d'une place beaucoup plus modeste : « Un petit emploi ne tardera pas à se donner, c'est celui de bibliothécaire ordinaire, que remplissait M. Chavannes de la Borde, et qui est encore vacant, mais dont on demande la repourvue. Il vaut 400 francs par an, et tu sais qu'il n'occupe que le mercredi et le samedi de dix heures à midi. Si tu m'y autorises, je ferai des démarches pour le postuler en ta faveur[2]. » Enfin, dix-huit mois plus tard, Marc Vinet, adressant à son fils un appel pressant, presque désespéré, lui parle du professorat aussi bien que du pastorat : « J'aimerais te voir un jour remplacer M. Levade ou M. Dutoit, ou être un excellent pasteur. Le congé de M. Monnard m'a tout à fait l'air d'une retraite. Dans ce cas, la repourvue aurait lieu pour la rentrée de 1823. Ce serait une ouverture. M. Fabre, proposé par M. Monnard pour son suppléant pendant le congé, sera sans doute en belle passe, mais tu devrais être plus fort que lui. Quoi qu'il en soit, et pour me résumer, je vous engage, et nous vous engageons à faire dès à présent votre compte de ne demeurer où vous êtes que le temps qui peut vous être plus utile pour ta propre instruction, et de n'y pas rester plus loin que jusqu'en octobre 1823. D'ici là, d'une manière ou d'une autre, on trouvera des moyens de compensation, et si Dieu me conserve la santé encore quelques années, vous pourrez sans souffrir, attendre l'époque de l'entrée en classe[1]. »

[1] Lettre du 27 octobre 1820.
[2] Lettre du 31 octobre 1820.

Hélas, moins d'un mois après l'envoi de cette lettre, Marc Vinet n'était déjà plus de ce monde, et son fils attendit quinze ans avant de réaliser les vœux paternels en revenant à Lausanne en qualité de professeur.

* * *

Je crois pouvoir dire, sans me flatter, que j'ai épuisé les matériaux que la correspondance de Marc Vinet fournit pour la connaissance de son caractère et de ses rapports avec son fils. Essayons maintenant de conclure et, laissant là les faits particuliers, tâchons de nous rendre compte de l'influence totale que Marc Vinet peut avoir exercée sur les idées de son fils et sur la formation de son caractère. Le problème est délicat et complexe; plusieurs personnes l'ont abordé, et, parmi elles, de bons juges qui ont vécu dans la plus étroite intimité personnelle avec Vinet. Chacun de ses témoins a sa réponse particulière, qu'il appuie sur de bonnes et solides raisons, et ces réponses semblent tout d'abord s'exclure l'une l'autre ; nous pensons pourtant qu'on ne trouvera la vérité qu'en cherchant à les réunir. Cela n'a rien de très étonnant : des faits spirituels qui, par leur formule abstraite, peuvent paraître inconciliables entre eux, viennent bien souvent se combiner dans une âme et dans une vie en se limitant réciproquement.

Mme Vinet a surtout été frappée des contrastes de caractères entre son mari et son beau-père ; pour elle, évidemment, comme pour M. Astié[2], Alexan-

[1] Lettre du 14 mai 1822.
[2] *Le Vinet de la légende et le Vinet de l'histoire*, p. 26-28.

dre Vinet s'est surtout développé, il a acquis son individualité en bonne partie par réaction contre l'éducation paternelle : « Beaucoup de traits et de contrastes dans le caractère de Vinet s'expliquent, dit-elle, par l'éducation qu'il avait reçue et la différence de nature entre lui et son père. »

Ailleurs, après avoir rapporté que, par économie et par austérité, le père donnait à son fils des vêtements et une tournure qui l'exposaient à la risée de ses condisciples, Mme Vinet ajoute ces mots : « L'homme fait n'oublia jamais cette souffrance de l'enfant. Elle aiguisa sans doute l'impressionnabilité subtile qui lui faisait éviter pour soi et saisir chez les autres jusqu'à l'ombre du ridicule. Mais elle enfanta aussi les ménagements exquis que la nature noble et délicate d'Alexandre Vinet apportait dans toutes ses relations avec autrui. Ceux qui l'ont connu homme fait savent bien que jamais, sans nécessité, il n'infligea de blessure à l'amour-propre de personne. » La grande lettre de Marc Vinet sur la nécessité pour les pasteurs de s'en tenir à la foi de l'Eglise suggère à sa belle-fille des remarques analogues; après l'avoir transcrite, elle ajoute : « Pour devenir le champion de la dignité de la conviction individuelle et de la conscience, en un mot de la libre manifestation de la foi, Vinet n'avait pas peu de chemin à faire au rebours des enseignements paternels[1]. » Enfin, après avoir raconté la mort de Marc Vinet et avoir payé un juste tribut à sa mémoire, sa belle-fille ne peut s'empêcher de reconnaître que cette mort était après tout une émancipation et un bienfait pour Alexandre Vinet. « Quand on réfléchit, dit-elle, à la force des préjugés dont s'enveloppait chez M. Vinet le père un esprit vif et droit, et un cœur loyal et pieux, on ne peut qu'adorer la dispensation providentielle qui, à la veille des révolutions de l'âme et de la pensée qu'allait subir son fils, les affranchit tous deux d'inexprimables souffrances. » La justesse de cette remarque ne saurait être contestée, elle peut se prouver d'une façon presque juridique. Avant la mort de son père, Alexandre Vinet n'avait publié encore qu'une seule brochure de controverse ecclésiastique : il s'y montre un adversaire résolu du Réveil *et un* disciple fidèle du doyen Curtat. Son père lui donne son approbation peu avant de mourir; Alexandre Vinet se recueille pendant deux ans, puis il fait de nouveau œuvre de publiciste en lançant sa brochure intitulée : *Le respect des opinions*. Tout a changé pendant ces deux ans, et préludant à sa longue carrière d'apôtre de la liberté religieuse, il prend énergiquement la défense des persécutés. En revenant, longtemps après, sur les souvenirs de sa jeunesse, il s'écrie, lui, le fils reconnaissant et soumis entre tous : « Je ne puis me dissimuler que mon bon père aurait eu, s'il eût vécu, beaucoup d'inquiétudes et de chagrin à mon sujet, et que serait-ce aujourd'hui surtout[1] ! »

D'une manière générale, il est de toute évidence que Vinet a réagi contre les tendances autoritaires de son père. Celui-ci n'hésitait pas à dire que l'individu, le pasteur en particulier, doit sa-

[1] Ces mots, dans le manuscrit, sont plusieurs fois recorrigés et enfin biffés, je donne le premier jet.

[1] Lettre à H. Lutteroth du 24 juin 1840. *Revue chrétienne*, année 1890, p. 7.

crifier sa pensée à la doctrine qu'il est chargé par son Eglise d'enseigner. Alexandre Vinet se montre sans cesse préoccupé de prévenir cette opposition entre la foi de l'individu et celle de son Eglise. Pour qu'elle disparaisse, il faut tout d'abord que l'Eglise soit investie du droit de proclamer elle-même sa foi et d'en reviser sans cesse la formule, au lieu de la recevoir toute faite des mains de l'autorité civile ; Vinet poursuit cette idée jusqu'à sa conséquence dernière, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il faut, en second lieu, que l'Eglise fasse de ce droit un usage judicieux et modéré, ne proclamant comme règle de foi que les propositions indispensables à la vie religieuse et laissant, en dehors de ces affirmations élémentaires, pleine liberté à chacun de ses membres de soutenir le pour et le contre ; c'est le sens de la polémique soutenue par Vinet mourant sur la confession de foi de l'Eglise libre. Il faut enfin et surtout que ces affirmations élémentaires ne soient imposées à personne en vertu de circonstances extérieures, qu'elles soient librement consenties par chacun des membres de l'Eglise, laïques ou consacrés ; c'est là la pensée centrale de Vinet sur la constitution des Eglises chrétiennes. Mais si, malgré toutes les précautions, il subsiste un conflit entre le dogme ecclésiastique et la persuasion de tel ou tel de ses simples membres ou de ses docteurs, Vinet estime que la conscience individuelle doit être suivie jusqu'au bout, au prix même des plus durs sacrifices, au prix de la rupture avec l'Eglise [1]. Sa majesté ne doit ni ne peut jamais être foulée aux pieds à cause des droits prétendus de la communauté.

[1] Voir en particulier dans la *Théologie pastorale* de Vinet le paragraphe relatif à la vocation, surtout les p. 113 et 114.

Il n'y a qu'à comparer ces affirmations solennelles avec le naïf autoritarisme de Marc Vinet pour comprendre la distance spirituelle qui sépare le fils de son père : ils sont sur cette question de méthode aux deux pôles opposés de la pensée.

M. Astié a donc eu beau jeu de soutenir après Mme Vinet que Vinet s'est avant tout développé par un travail de réaction contre les principes que son père voulait lui inculquer.

On peut cependant se demander encore si la réaction a été absolument complète et définitive. M. Fréd. Chavannes a soutenu le contraire. Il reconnaît une influence directe exercée par Marc Vinet sur son fils, il déplore que le pli des premières impressions reçues par celui-ci ne se soit jamais effacé [1]. Il accuse en particulier, ou plutôt il plaint Vinet d'être resté toute sa vie sous le coup de la lettre que son père lui écrivit un jour pour le mettre en garde contre la tentation d'entrer jamais en contradiction avec l'enseignement de son Eglise [2]. Evidemment, M. Chavannes, qui n'ignore pas l'individualisme de Vinet, estime qu'il a réagi moins énergiquement contre les tendances paternelles dans la pratique et sur le terrain des doctrines particulières qu'en théorie et sur la question de méthode. Mais il nous fait entrer ici dans un nouveau domaine, et personne ne saurait soutenir que cette question de doctrine soit absolument solidaire de celle de mé-

[1] *Alexandre Vinet*, p. 101.
[2] Ibid., p. 200, 203.

thode. On peut fort bien concevoir qu'un homme, tout en s'émancipant d'une autorité, retienne les doctrines qu'il croyait jadis à cause de cette autorité. Ainsi firent les Samaritains de l'Evangile, qui pouvaient dire à leur concitoyenne : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde[1]. » Parce que je ne crois pas à l'infaillibilité de mon Eglise qui croit en Dieu, il n'en résulte pas que je doive être un athée. De même Alexandre Vinet pouvait avoir et avait certainement une quantité de raisons très personnelles, par conséquent très bonnes, de retenir beaucoup des points de doctrine enseignés dans son Eglise et qu'il avait pu admettre d'abord, ainsi que son père, sur l'autorité de ce corps.

Cependant les aveux mêmes de Vinet nous forcent à aller plus loin, à reconnaître la vérité au moins partielle des critiques de M. Chavannes. Dans quelques lettres particulièrement intimes, Vinet reconnaît qu'il est moins près de l'orthodoxie qu'on ne le croit en général et qu'on n'a le droit de le croire d'après son enseignement public. Au moins ne se sent-il pas libre de critiquer publiquement telles opinions réputées orthodoxes auxquelles il ne souscrit pas dans son for intérieur[2]. Il le reconnaît sur le ton d'une vive souffrance, et en somme il faut avouer que les explications qu'il donne de ce fait : les lacunes de son érudition, le vague de sa pensée théologique, ne nous satisfont pas plus qu'elles ne le satisfaisaient lui-même. N'eût-il eu que des points d'interrogation sur certains articles de théologie, il aurait été pour les autres intéressant et utile de savoir comment il les posait.

[1] Jean IV, 42.

[2] *Lettres*, tome II, p. 251, 252 ; voir aussi *Chrétien évangélique*, année 1887, p. 461 et suiv., la lettre à Ch. Scholl.

Qu'y a-t-il là au fond ? Il n'y a, hâtons-nous de le dire, afin d'écarter toute interprétation fausse de notre pensée, il n'y a aucune espèce de calcul intéressé ; toute explication de ce genre serait une indignité et une sorte de blasphème moral. L'absolu désintéressement de Vinet ne doit pas être mis en question ; mais bien des indices et des témoignages directs nous poussent à croire qu'il y avait chez lui trop de défiance de soi-même. Comment n'en aurait-il pas eu devant des problèmes toujours difficiles et souvent insondables, quand il en avait tant en présence de certains hommes ? Je sais bien que Vinet, pour la défense des opprimés, a été un chevalier sans peur et sans reproche ; je sais qu'à la fin de sa carrière, il sut exprimer hardiment en matière ecclésiastique des idées très originales, qui le séparèrent de beaucoup de ses amis anciens et vénérés et le placèrent dans une position assez isolée[1]. Mais peut-on nier d'autre part, quand il le reconnaît lui-même, qu'il ait eu, en général, une peur excessive de désobliger[2] et, par conséquent, trop d'empressement à reconnaître certaines supériorités ; qu'il ait été, en particulier, trop prompt à s'effacer devant ceux qui poursuivaient ou semblaient poursuivre à peu près les mêmes buts que lui-même, défaut peu fréquent,

[1] Voir à ce sujet les lettres émues à H. Lutteroth publiées par M. de Pressensé dans le dernier numéro de la *Revue chrétienne*, p. 329, 330.

[2] Astié, *Le Vinet de la légende et le Vinet de l'histoire*, p. 25.

ns doute, et qui ressemble beaucoup
le précieuses qualités?
Il y a quelque chose de vexant, je
voue, à constater dans sa correspon-
nce le ton d'humble vénération avec
quel il s'adresse à certaines personnes.
aiment, il semble qu'on voie un des
ands esprits du siècle de Louis XIV,
ouvrant de fleurs le prince du sang au-
uel il dédie ses œuvres[1]. Que dire, par
emple, de la lettre par laquelle il re-
sa une place de professeur à l'Ora-
ire de Genève[2]? Que Vinet, puisqu'il
fusait, donnât à son refus les formes
s plus fraternelles et les plus respec-
euses, c'était chose bien naturelle et
ue personne ne pourrait lui repro-
her; mais qu'il poussât la modestie
sequ'à s'humilier de ce qui l'arrêtait,
squ'à s'en accuser comme d'un péché,
raiment voilà ce qui reste difficile à
pprouver. N'est-il pas pénible et pres-
ue révoltant d'entendre Alexandre Vi-
et comparer l'œuvre des fondateurs de
a Société évangélique de Genève à un
in généreux, et la sienne propre à une
au insipide qu'il faudrait se garder
'y mélanger? Le pire, c'est que la
évérité avec laquelle il juge sa vie
ntérieure s'étend à l'avenir aussi bien
u'au présent, ce qui pourrait bien être
oins évangélique qu'il ne peut sem-
bler d'abord. Le bon sens spirituel de-
vait lui indiquer déjà que s'il ne se sen-
tait encore qu'un chrétien « à peine
commencé, chancelant, balbutiant, hé-
sitant, » il devait devenir autre chose;
que par la grâce de Dieu, cela n'avait
rien d'impossible, et qu'un des meil-
leurs moyens pour atteindre ce but était
de s'associer à ceux qu'il regardait
comme très supérieurs à lui. Ou bien,
apercevait-il chez eux telle ou telle
erreur théorique, tel ou tel travers pra-
tique qui lui faisait plutôt redouter de
devenir leur émule? Cela n'a rien d'im-
possible, ou plutôt cela nous semble
assez probable; mais alors il ne devait
pas s'humilier ainsi devant eux : il ris-
quait de faire croire qu'il parlait ironi-
quement. C'est justement là ce qu'ont
pensé quelques juges très avisés, qui ne
songeaient pas assez à l'absolue can-
deur d'Alexandre Vinet. Nous n'admet-
tons pas ce jugement, mais le fait même
qu'on a pu le porter nous semble consti-
tuer la critique la plus juste de cette
lettre.

Le fait étant ainsi constaté, je veux
dire l'extrême défiance de soi de Vinet,
sa déférence exagérée, son penchant,
non seulement à croire les autres plus
excellents que lui-même, mais encore à
tenir *à priori* leurs idées pour supé-
rieures aux siennes propres, peut-on
dire que Marc Vinet soit tout à fait inno-
cent de ces travers? Que l'éducation qu'il
donna à ce fils soumis ne contribua pas
à développer certains défauts rares, je
l'accorde, et par là même sympathiques,
mais enfin certains défauts, certains
côtés regrettables d'une nature d'ailleurs
riche et belle entre toutes? La réponse
ne saurait être douteuse; oui, l'éduca-
tion donnée par Marc Vinet à son fils a
été à de certains égards trop serrée, trop
étouffante; toute inspirée par une ten-
dresse admirable, la confiance n'y tenait
pas assez de place. Il ne faut pas argu-
menter ici seulement ou avant tout sur
la lettre du 4 avril 1819; elle avait pro-
bablement pour objet principal de mettre

[1] Voir *Lettres*, entre autres I, p. 137, 155.
[2] Rambert, ouv. cité, p. 258-260.

Alexandre Vinet en garde contre les tendances théologiques du Réveil, et on peut justement lui reprocher à certains égards de n'avoir pas assez réagi contre elles, quand elles devinrent dominantes dans l'Eglise ; mais souvenons-nous que ni dans cette lettre, ni ailleurs, Marc Vinet ne laisse jamais passer une occasion de rappeler son fils à la soumission et au silence. Etait-ce bien la méthode à employer ? Le vieil Isocrate disait qu'il avait deux élèves, dont l'un avait besoin de la bride, et l'autre de l'éperon. Tous les hommes, tous les enfants en particulier se répartissent en ces deux grandes catégories : ceux qui ont besoin de la bride et ceux qui ont besoin de l'éperon, et l'un des secrets principaux d'un bon éducateur consiste à discerner justement entre ces deux classes de sujets. Vinet était de ceux qui ont besoin surtout de l'éperon, et son père usa surtout de la bride.

Voilà le malheur, mais nous ne pouvons rester sous cette fâcheuse impression ; il serait profondément injuste de ne nous représenter l'influence de Marc Vinet sur son fils que comme désavantageuse pour celui-ci, ou comme salutaire seulement par la réaction partielle qu'elle provoqua. Tant de piété, tant de droiture, tant de tendresse et de délicatesse morale n'ont pas manqué leur but. Entre les ombres et la lumière, la proportion est sans doute difficile à formuler exactement, mais au moins peut-on dire que les avantages directs de cette éducation l'emportèrent de beaucoup sur ses inconvénients ; car avec le secours de Dieu, elle contribua puissamment à former Alexandre Vinet tel qu'il a été, avec ses lacunes peut-être, mais aussi avec ses rares et admirables qualités que je n'ai pas la prétention d'énumérer ici.

Arrivé à un tout autre degré de culture que son père, professant à beaucoup d'égards des principes différents et même opposés, il lui ressembla encore étonnamment. C'est Samuel Chappuis qui l'a remarqué le premier, et je ne peux mieux conclure qu'en transcrivant son jugement ; il complète admirablement celui de M. Fréd. Chavannes, celui de M. Astié, celui de Mme Vinet elle-même ; c'est, me semble-t-il, le jugement fondamental et le plus conforme à la vérité sommaire.

Le voici : « Il est remarquable de retrouver dans le Vinet que nous avons vu ce père austère et tendre, ce grammairien, cet apôtre du soin, de l'ordre et de la règle, ce travailleur, cette conscience scrupuleuse, ce besoin de correction, cette veine ascétique, et même aussi cet attachement à ce qui est établi, ce respect pour l'antiquité, pour les conventions sociales, etc. M. Vinet avait réellement un patrimoine, et, s'il est incontestable qu'il l'a bien fait valoir et qu'il a singulièrement augmenté ses ressources, il n'en est pas moins vrai, et la correspondance avec son père vous met bien cela sous les yeux, qu'il avait un important héritage paternel[1]. »

H. LECOULTRE.

*Erratum*. Dans mon premier article sur Vinet et son père (*Chrétien évangélique*, p. 15, col. 2, lig. 4), j'ai dit par erreur qu'Elie Vinet, l'humaniste du XVIe siècle était de Bergerac ; en réalité,

[1] Ces lignes ont été envoyées par Samuel Chappuis à Mme Vinet en réponse au jugement un peu sévère qu'elle portait sur son beau-père.

[Il] était de Barbezieux (Charente). Je saisis cette occasion pour relever le fait qu'à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, l'un des principaux protestants de la petite ville de Fontenay-le-Comte (Vendée) était un tanneur nommé J. Vinet. (*France protestante*, 2e édit., tome II, col. 981 *n*.)

---

## HISTOIRE DE L'ÉGLISE

### Les origines du ministère chrétien.

PREMIER ARTICLE

Il fut un temps où la question du ministère évangélique était grosse d'orages. Aujourd'hui, croyons-nous, il est plus facile de la discuter de sang-froid, surtout dans nos pays de langue française. Nous sommes tous d'accord pour reconnaître la nécessité du ministère tel qu'il est organisé dans nos Eglises évangéliques, et pour souhaiter cependant qu'il soit supplémenté par une plus grande activité de la part des fidèles. Nous sommes aussi d'accord pour laisser à l'historien ecclésiastique toute liberté d'esprit pour apprécier les faits du passé. Ce qui a été nous intéresse, mais ne nous préoccupe pas outre mesure. Nous sommes de notre siècle et ne croyons pas que les siècles passés, même les meilleurs, aient le droit de régler nos affaires.

Le seul inconvénient d'une étude de ce genre dans les colonnes du *Chrétien Evangélique*, c'est que les questions historiques sont plutôt du ressort des revues de théologie. Ici nous ne pouvons discuter des textes, ni même multiplier des citations ; nous donnons des résultats et demandons qu'on nous croie sur parole et quasi sans preuves. L'inconvénient serait grand si nous apportions des théories nouvelles. En fait, nous ne faisons guère que donner une forme aussi populaire que possible aux travaux bien connus du professeur Ritschl[1] et à la tradition historique des Eglises réformées. Peut-être, pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas théologiens de profession, ces études pourront-elles avoir quelque nouveauté. Pour tous il peut être utile de rappeler certains principes et certains faits du passé dont l'application reste pourtant de tous les temps.

I

Il nous est difficile, en étudiant l'histoire du christianisme primitif, de nous rendre compte du sens profondément laïque de tous les mots qui désignent les fonctionnaires des Eglises. De même que les sous vulgaires de cette époque se sont revêtus sous terre d'une belle patine et sont devenus des médailles romaines, ainsi ces mots ont emprunté au catholicisme du moyen âge une teinte ecclésiastique dont nous avons de la peine à les débarrasser. Et cependant jamais le monde ne fut si laïque qu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Sauf dans les temples ténébreux de l'Egypte, ou dans les cultes honteux de l'Orient, nulle part de clergé proprement dit. Même le sacerdoce juif a des allures tout autres que notre corps pastoral le plus laïque. Une fois toutes les vingt-quatre semaines, Zacharie va s'enfer-

[1] Ritschl, *Formation de l'ancienne Eglise catholique*, seconde édition, 1857. Nous avons aussi consulté avec fruit l'ouvrage d'un disciple anglais du professeur de Bonn, Hatch, *Organisation des Eglises chrétiennes primitives*, 1880.

mer sept jours dans le temple. Il y vit cloîtré, vêtu de lin, pieds nus, tout occupé, jour et nuit, de ses saintes fonctions, médiateur entre Dieu et les hommes. Puis il reprend ses vêtements ordinaires et pendant cinq mois ne sera qu'un honnête propriétaire, vivant des petites rentes que lui fait la dîme, et cultivant son champ sous le regard de Dieu. Ses chefs, les grands prêtres et principaux sacrificateurs, sont bien moins cléricaux encore. Rien ne les distingue des riches laïques de Jérusalem, rien, si ce n'est peut-être leur orgueil et leur scepticisme.

Mais encore ces fonctions religieuses des sacrificateurs juifs, quoique intermittentes, ont-elles quelque chose de sacré dont l'influence sera grande plus tard sur le clergé catholique. Mais que dire de la religion romaine et de ses représentants ? Partout des temples et des autels, et nulle part des personnes sacrées. Les serviteurs attachés à titre permanent aux temples païens ont le rang de nos concierges, quand le culte est honnête. Souvent il n'est pas respectable, et les serviteurs du temple sont de ces gens dont on ne parle pas. Mais le grand-prêtre du temple, le pontife de la ville, le flamine de la province est un monsieur, un chevalier, nommé pour un an à ces fonctions honorifiques. De temps en temps, il revêt la grande robe blanche aux bandes de pourpre, préside aux sacrifices, se fait dicter les paroles sacrées, puis rentre dans la vie laïque, sauf à parader dans son costume lors des fêtes publiques et à graver son titre sur son tombeau.

Dans la vie humble et triste des basses classes, la religion est partout. Elle préside aux funérailles, aux sociétés de secours mutuels, aux rapports sociaux : le cercle ouvrier, la chambre syndicale prennent les allures d'une corporation religieuse. Le cordonnier du coin est probablement un des fonctionnaires de quelque association religieuse et revêt, à l'occasion, quelque titre sacerdotal ; mais il est soumis à l'élection et perdra son titre et son caractère sacré au prochain renouvellement du bureau de sa confrérie. Et cela, non pas à cause de l'incrédulité qui ronge les religions officielles, mais simplement parce que l'idée cléricale n'existe pas. Tout homme honnête et pieux est apte à toutes les fonctions religieuses, si l'élection populaire l'y appelle dans des circonstances données et pour un temps déterminé.

Les premiers chrétiens s'organisèrent dans ce milieu et sous ces influences. Aussi rien de plus terre à terre que le vocabulaire ecclésiastique du Nouveau Testament : le même mot désigne l'assemblée chrétienne et l'assemblée tumultueuse au théâtre d'Ephèse. Synagogue signifie réunion, rien de plus. Et quant aux titres des fonctionnaires de ces assemblées, leur étude attentive nous réserve d'étranges surprises. Nous savons tous ce que signifie aujourd'hui le mot *évêque*, et nous avons vu pontifier à l'autel l'un de ces vénérables prélats qui portent ce titre retentissant. Or, le code de Justinien nous parle « d'*évêques* qui président au pain et aux autres denrées alimentaires; » nous comprenons immédiatement qu'il s'agit d'inspecteurs des marchés. Dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, un évêque, c'est un surveillant des travaux (2 Chron. XXXIV, 12); parfois le mot se trouve

avec un sens plus relevé (Esaïe IX, 14 ; Néh. XI, 9), qui se rapproche de celui d'ancien du peuple ou sénateur. Evêques, les commissaires du roi Antiochus chargés de ramener les Juifs à l'idolâtrie ; évêques, les délégués d'Athènes auprès de ses colonies. Evêques aussi (et cela nous intéressera davantage) les deux trésoriers d'une association religieuse païenne de l'île de Théra et d'un temple du Hauran. Le mot grec signifie simplement inspecteur ou surveillant ; en le prononçant mal, le moyen âge lui a donné un tout autre sens. D'*épiscopos*, facile à comprendre, il a créé les mots bizarres et de signification arbitraire de *vescovo*, *évêque*, *obispo*, *bischof*, *bishop*, etc.

Les surveillants des Eglises sont le plus souvent appelés *anciens* dans le Nouveau Testament. Ce mot, si simple et si familier, se prononçait en grec *presbyteros* ; nous le prononçons *prêtre*, et cette déformation de la prononciation n'est qu'un bien faible indice de la déformation que la charge a subie. Rien de laïque comme l'ancien tel qu'il nous apparaît dans la Bible. C'est le nom officiel des membres du sanhédrin ou Grand Conseil de Juifs ; c'est le titre dont nous avons fait *sénateur* et *seigneur* ; c'est la désignation des administrateurs des villes et des villages d'Israël[1]. Au reste on voit bien ce que ce titre d'ancien a de simple et de laïque, puisque souvent dans les épîtres on peut se demander s'il désigne des fonctionnaires, ou simplement des membres âgés de la communauté. Il est probable qu'en fait les deux choses se confondaient sans cesse : le Conseil de surveillance se composait des plus expérimentés d'entre les fidèles.

Il est à peine nécessaire de prouver longuement que les noms d'*anciens* et d'*évêques* s'appliquent dans le Nouveau Testament aux mêmes personnes, et qu'ils sont plusieurs dans chaque assemblée chrétienne. Les théologiens protestants sont d'accord sur ce point-là qui ressort clairement de Actes XX, 17, comparé à XX, 28 : « De Milet, Paul envoya à Ephèse pour faire venir les anciens de cette Eglise.... Prenez donc garde à vous-mêmes et au troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques. » Une fois que l'attention est éveillée sur ce fait, on s'apercevra que jamais il n'est parlé dans le Nouveau Testament d'évêques accompagnés d'anciens. Les mêmes fonctionnaires sont appelés évêques dans la première épître à Timothée et anciens dans l'épître à Tite, anciens dans la première épître de Pierre, évêques dans le premier verset de l'épître aux Philippiens. Il est intéressant de signaler le passage 1 Timothée IV, 14, d'où il ressort qu'un fonctionnaire consacré par « l'imposition » des mains du conseil des anciens a le droit de créer des évêques.

Ces humbles fonctionnaires, les inspecteurs et les conseillers, dont nous avons fait des évêques et des prêtres, ne différaient en rien, par le nom, des fonctionnaires des associations laïques qui entouraient l'Eglise. Mais il y a dès l'origine une notable différence dans les fonctions, parce que la société dont ils

[1] D'ordinaire on fait dériver ce titre de celui des fonctionnaires de la synagogue, mais le Nouveau Testament n'applique jamais le titre d'ancien aux chefs de la synagogue ; même dans Luc VII, 3, je préfère lire conseiller municipal.

sont fonctionnaires diffère du tout au tout des autres associations contemporaines. Sans doute, l'Eglise primitive est une société de secours mutuel dans le genre de la franc-maçonnerie d'aujourd'hui. Par ce côté-là, les évêques ressemblent aux trésoriers-inspecteurs des sociétés païennes, les *thiases* et les *éranies* grecques. Mais l'Eglise est plus qu'une association fraternelle ; il est naturel que l'évêque soit plus que le trésorier, quoique les collectes et leur distribution soient un de ses gros soucis. L'Eglise primitive est un collège funéraire comme tant d'autres que nous révèlent les inscriptions de l'époque. Elle possède des cimetières et des chapelles funéraires ; elle cache volontiers son existence, condamnée par les lois, derrière les formes légales de la société de funérailles. Par là ses fonctionnaires ressembleront aux *maîtres* élus des sociétés d'ouvriers qui pullulent dans les grandes villes. Mais la mort a pour le chrétien une tout autre signification que pour le païen, et l'ancien qui exhorte et prie auprès de la tombe d'un chrétien aura un tout autre rôle et une tout autre influence que le prêtre jetant de l'eau lustrale sur le bûcher d'un païen.

L'Eglise est surtout une société d'âmes pieuses qui travaillent en commun à leur salut ; ses réunions sont des moyens de grâce, et les fonctionnaires de l'Eglise ont pour rôle principal de maintenir la communauté dans les voies du salut. Les questions d'administration sont peu de chose à côté de cette question religieuse entre toutes, infiniment plus poignante dans la religion chrétienne que dans tout autre : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Aussi le Nouveau Testament fournit-il en abondance de textes à ceux qui veulent magnifier l'office du ministère chrétien. Ce sont des bergers ou pasteurs (Eph. IV, 11.), qui conduisent les âmes dans les gras pâturages de la vie religieuse, sous la surveillance suprême de Jésus, le pasteur et l'évêque des âmes. (1 Pier. II, 25 ; Act. XX, 28.) En théorie, les apôtres prêchent l'égalité foncière des chrétiens, tous sacrificateurs et rois ; ils insistent sur ce point que la grâce de Dieu se manifeste également à tous. En fait, il faut reconnaître que les chrétiens sont bien charnels, bien enfants, et qu'ils ont besoin d'être conduits. Leurs administrateurs ne sauraient être de *simples* délégués, chargés d'une administration temporelle. Ils sont des surveillants chargés de la cure d'âme. Et ce mot, que la société païenne ne connut jamais, transforme complètement le rôle des modestes anciens. Comme ceux de l'Eglise du Désert, comme ceux des communautés moraves et méthodistes, ils ont à diriger les mœurs, à instruire de maison en maison, à conseiller les consciences ignorantes ou timorées.

Remarquons, en outre, que la cure d'âme est comparativement facile aujourd'hui, si sérieusement qu'on la pratique, car elle se réduit à ramener la conscience du fidèle à se soumettre à un code moral depuis longtemps établi par l'Ecriture, et par des siècles de pratique chrétienne. Mais que la tâche d'un ancien devait être délicate dans ces communautés qui émergeaient à peine de la fange du paganisme ! Il fallait redresser la conscience et conseiller dans de délicates questions où les mœurs luttaient contre la morale nouvelle. Tout

...t à créer; la tradition chrétienne se ...me, et les plus expérimentés, les plus ...ges, les plus pieux auront nécessaire...nt la haute main sur les faibles qu'il ...t conduire.

De plus, cette autorité n'est pas seu...ment une autorité d'influence. Elle a ...sanction dans une discipline étroite ...le troupeau tout entier exerce sous ...présidence et la direction de son con...il d'administration. Si cette discipline ...ait à se relâcher, l'Eglise serait en ...il, et avec elle l'Evangile, dont elle ... comme l'incarnation. L'obéissance ...x chefs reconnus sera aussi néces...ire dans l'Eglise militante que dans ...rmée, et l'on comprend la portée des ...hortations apostoliques : « Nous vous prions d'avoir en considération ceux qui travaillent parmi vous et qui président sur vous selon le Seigneur, et qui vous exhortent. Ayez pour eux le plus grand ...mour, à cause de l'œuvre qu'ils font. » ...Thes. V, 12, 13.) « Obéissez à vos con...cteurs et soyez-leur soumis ; car ils ...illent sur vos âmes comme devant en ...dre compte. Faites en sorte qu'ils ...issent avec joie et non pas avec effort. ... sera tout à votre avantage. » (Héb. ...III, 17.)

## II

Ce qui fait surtout différer nos pasteurs des anciens de l'âge apostolique, c'est que ceux-ci n'ont pas le monopole de la prédication. Pendant plus d'un siècle après les apôtres, l'enseignement reste, à des degrés divers selon les lieux, presque aussi libre dans l'assemblée chrétienne que dans la synagogue juive au temps de Jésus-Christ. La prédication n'est pas une charge, elle est un *charisme*, un libre don du Saint-Esprit que l'Eglise aura le droit de vérifier, mais qu'elle ne doit pas gêner dans son libre cours.

Notons avec soin quels sont les prédicateurs dans le Nouveau Testament. Nous trouvons d'abord de nombreux *apôtres*, car ce nom devenu pour nous si sacré s'appliquait, à l'origine, à tous les missionnaires. Ce sera plus tard le titre des délégués du patriarche juif pour collecter certains impôts. C'est le titre courant des messagers des Eglises au temps de Paul. (2 Cor. VIII, 23 ; Philip. II, 25.) Barnabas est appelé apôtre en même temps que Paul. (Act. XIV, 4, 14.) Cela nous étonnera moins, si nous nous rappelons que ces deux prédicateurs ont été consacrés en même temps pour la même œuvre. (Act. XIII, 2, 3 ; Gal. II, 9 ; voir aussi 1 Cor. IX, 5, 6.) Nous serons un peu plus frappés de voir Andronique et Junias appelés « considérables parmi les apôtres » (Rom. XVI, 7) ou de lire que certains frères inconnus, compagnons de Paul, sont « les apôtres des Eglises et la gloire de Christ. » (2 Cor. VIII, 23.) Mais, en faisant un léger effort contre les habitudes prises, nous comprendrons qu'il ne pouvait y avoir de faux *apôtres* (2 Cor. XI, 13 ; Apoc. II, 2), si le mot n'avait pas cette large et simple signification de missionnaires du Christ.

A côté des apôtres, nous trouvons des *évangélistes :* Philippe le diacre (Act. XXI, 8) et Timothée (2 Tim. IV, 5), mais ce mot ne nous dit rien de spécial ; il disparaît de bonne heure du vocabulaire ecclésiastique.

Puis viennent dans l'énumération des prédicateurs de l'Eglise les *prophètes* et

les *docteurs*. Nous en trouvons cinq dans l'Eglise d'Antioche : « Barnabas, Siméon appelé Niger, Lucius le Cyrénéen, Manahen, qui avait été élevé avec Hérode le Tétrarque, et Saul. » (Act. XIII, 1.) Voici venir de Jérusalem à Antioche « Jude et Silas, qui étaient prophètes et qui exhortèrent et fortifièrent les frères par plusieurs discours. » (Act. XV, 32.) Docteurs, soit : le mot se comprend de reste ; c'est le rabbin juif, l'étudiant assidu de la loi, qui enseignera au nom de sa connaissance supérieure de la religion. Mais prophètes ! Nous avons attribué à ce mot un sens si spécial, que nous avons de la peine à nous souvenir qu'il correspond en grec, aussi exactement que possible, au mot latin prédicateur. C'est celui qui dit *en public* ce que Dieu lui a dit en secret ; dans les temples païens, c'était le prêtre chargé d'expliquer l'oracle ; dans l'Ancien Testament, c'étaient les prédicateurs qui par centaines (1 Rois XVIII, 4 ; XXII, 6) parcouraient le pays d'Israël en proclamant les volontés de l'Eternel. Jean-Baptiste est prophète (Luc I, 76 ; VII, 26), quoiqu'il n'ait jamais prédit l'avenir ; et son ministère nous aide à comprendre celui des innombrables prophètes du Nouveau Testament. L'Esprit de l'Eternel est descendu sur son peuple : le saint bouillonnement des cœurs (Ps. XLV, 2) qui marque toutes les époques de réveil ne permet pas à l'assemblée d'écouter en silence. Ces premiers chrétiens ont à rendre témoignage, à raconter leurs expériences intimes, à s'exhorter mutuellement, et ils le font librement, selon que l'Esprit les pousse. Saint Paul, tout en modérant cette ardeur au nom de la bienséance et de l'ordre, pousse à l'exercice régulier de la prédication : « le don de prophétiser. » (1 Cor. XIV, 1.)

Mais le don créait une charge, et le prophète devint bientôt une autorité dans l'Eglise. Tout un côté de l'histoire du IIe siècle ne se comprend que si l'on s'explique clairement la lutte qui s'établit entre l'administration de l'Eglise, les évêques ou anciens, et les libres prédicateurs ou prophètes. Voyez quelle autorité saint Paul donne à ceux qui ont reçu cette libre grâce de Dieu. Le prédicateur « non de la lettre, mais de l'Esprit, » a reçu un ministère plus glorieux que celui de Moïse ; « il contemple comme à visage découvert la gloire du Seigneur. » (2 Cor. III, 6, 8, 18.) Il est au-dessus de toute autorité humaine ; il est ambassadeur de Dieu auprès des hommes ; il est l'organe même de Jésus-Christ au sein de l'Eglise.

Par là, saint Paul créait ce qu'on appellera plus tard le *montanisme*, la tendance à mettre le prédicateur au-dessus de l'administrateur. Il sera intéressant d'en suivre les traces dans les quelques débris de la littérature chrétienne qui ont survécu. Voici d'abord la *Didaché* ou enseignement des apôtres, première ébauche de discipline et de liturgie dont la date précise et l'origine sont incertaines, mais qui ne peut dater que de la première moitié du IIe siècle. Voici comment elle établit la distinction entre les divers fonctionnaires de l'Eglise :

« Tout prophète véridique qui veut se fixer parmi vous est digne de sa nourriture. De même, un docteur véridique est, lui aussi, comme l'artisan, digne de sa nourriture. Tu prendras donc toutes

les prémices de l'aire et du pressoir, des bœufs et des brebis, et les donneras aux prophètes ; car ils sont vos grands-prêtres.... Elisez-vous des évêques et des diacres du Seigneur, hommes doux et désintéressés, véridiques et éprouvés, car eux aussi vous rendent le service des prophètes et des docteurs. Ne les méprisez donc pas, car ils sont vos dignitaires avec les prophètes et les docteurs. »

Et pour noter d'un trait plus marqué la différence des deux formes de ministère, la discipline donne des formules de prière pour la cène, mais ajoute : « Permettez aux prophètes de rendre grâce à leur gré. » Pauvres évêques ! on ne les croyait pas capables d'improviser une prière ! Ce seul fait en dit beaucoup sur leur rôle dans l'Eglise primitive.

Et ce n'est pas seulement dans quelques villages de l'Asie Mineure ou de l'Egypte que nous trouvons ce rôle éminent du libre prédicateur, du prophète. A Rome même, vers l'an 140, nous trouvons dans le curieux livre d'Hermas intitulé : *le Pasteur,* à la fois de très nettes indications sur la distinction entre le prédicateur et l'évêque, et, de plus, d'étonnants aperçus sur les conflits que cette distinction amenait dans l'Eglise. Voici, par exemple, une parabole où les membres de l'Eglise sont groupés sur diverses collines. « Sur la huitième colline, où sont plusieurs sources d'eau et où les créatures du Seigneur viennent s'abreuver aux sources, ce sont les apôtres et les docteurs qui ont prêché dans le monde entier et qui ont enseigné purement et saintement la Parole du Seigneur.... Sur la dixième colline, où il y a des arbres qui couvrent des troupeaux de leur ombre, ce sont les évêques hospitaliers qui ont toujours reçu de bon cœur dans leur maison les serviteurs de Dieu sans hypocrisie ; les évêques qui toujours dans leur ministère ont protégé les pauvres et les veuves, et ont toujours eu une conduite pure. »

Pour Hermas donc, le rôle de l'évêque est essentiellement celui d'un administrateur : il s'occupe des pauvres et loge chez lui les prédicateurs qui parcourent les Eglises en distribuant la Parole de vie. Notre auteur n'a que de l'admiration pour ces prophètes voyageurs : « Celui qui a l'Esprit d'en haut est humble et débonnaire, séparé de toute méchanceté et de toute vaine convoitise de ce siècle ; il se fait plus humble que tout autre ; il ne répond pas toujours ni à chacun qui l'interroge, mais il ne parle que lorsque Dieu le veut. Lorsque cet homme qui a l'Esprit de Dieu entre dans une réunion d'hommes justes ayant la foi en l'Esprit divin, et qu'ils se mettent à prier Dieu, alors l'ange du prophète qui se tient près de lui l'anime, et, rempli de l'Esprit-Saint, l'homme parle à la foule comme Dieu le veut. C'est ainsi que se manifeste l'Esprit divin. »

Mais Hermas réprésentait des idées du vieux temps. L'Eglise tend à se grouper autour du fauteuil du président du Conseil des anciens. Elle n'écoute plus volontiers ces prophètes malcommodes qui ne parlent qu'à leurs heures, pour dire des vérités désagréables. Elle préfère la prédication régulière, pleine de conseils pratiques et de sages directions, qu'elle peut entendre chaque dimanche à l'heure ordinaire du culte. En vain Hermas se fâche contre le digne évêque

qui prêche assis dans son fauteuil de président ; en vain l'appelle-t-il « un faux prophète rempli d'un esprit terrestre, qui se fait payer pour sa prédication et recherche la première place ; » les plaintes de ce conservateur morose ne peuvent enrayer le courant qui entraînait l'Eglise. On avait besoin d'ordre et de stabilité, et, pour couper court aux conflits d'influence entre prophètes et évêques, pour se garer des hérésies dangereuses et pour se concentrer en un corps compact, l'Eglise trouva bien simple et bien naturel de choisir comme administrateur le meilleur prédicateur qu'elle put trouver. Elle l'encourage à conserver à vie la présidence du Conseil des anciens ; elle lui réserve le titre d'inspecteur ou évêque ; elle lui remet l'administration de ses affaires financières, et crée ainsi, poussée par un opportunisme religieux qu'on ne saurait blâmer, la charge de pasteur telle que nous la comprenons.

(*A suivre.*) M. GALLIENNE.

---

## NOUVELLES

### Genève.

*Le 1er mai et la Société chrétienne d'économie sociale. — Travaux théologiques. — Diverses polémiques. — Maison des détenus libérés. — M. Ernest Martin et la confirmation des catéchumènes. — Frédéric Le Fort.*

La journée du 1er mai, objet de si vives appréhensions dans les pays voisins, s'est bien passée dans notre ville. Aucune agitation dans les rues, nul chômage ; le soir seulement, grande assemblée au Bâtiment électoral pour discourir sur la journée de huit heures ; la foule était fort pacifique, causait, riait et faisait trop de bruit pour qu'il fût possible d'entendre les orateurs. Cette date n'en a pas moins une signification importante ; elle vient souligner l'opportunité du mouvement qui se produit partout. La meilleure attitude en face de la formidable puissance qui se lève n'est pas l'intransigeance ; c'est rendre un mauvais service à la société que de se barricader contre toute revendication et de n'y voir que des entreprises anarchistes. Bien plus sages sont ceux qui prennent les devants et montrent de la bonne volonté à étudier les besoins, à résoudre les problèmes ; qui sait si cette attitude n'est pas pour quelque chose dans la modération que revêtent chez nous les réclamations ouvrières ?

Aussi bien est-ce très à propos que sont venues les conférences données à l'Aula sous les auspices de la Société chrétienne d'économie sociale et dont nous annonçions, il y a deux mois, les heureux débuts ; leur succès n'a fait que grandir ; un nombreux *public* a entendu l'exposé des principales théories sur le sujet ; il a goûté particulièrement, sans méconnaître l'esprit et le talent des autres conférenciers, la personnalité de M. Gide, professeur à Montpellier, et pencherait plutôt vers l'école qui, admettant une modification dans la notion de l'Etat, lui concède une certaine initiative pour la protection des déshérités. Le but qu'on se proposait, susciter un mouvement d'idées, réveiller le sentiment de la solidarité a été pleinement atteint. Le président de la Société, M. F. Necker, reçoit de tous côtés des demandes de renseignements, et il peut se féliciter du succès de cette campagne, à laquelle il a grandement contribué, veillant à son organisation et portant lui-même la parole au dehors. Il est d'autant plus intéressant de voir cet ami montrer tant de dévouement au bien de ses semblables qu'en 1868 et 1869, il a déployé une énergie exemplaire pour la répression des grèves violentes et tenu en échec les conspirations, encouragées par la faiblesse du gouvernement d'alors, contre la liberté du travail.

Nous avons chargé M. le professeur Wuarin de résumer la question dans un travail

d'ensemble qui sera, par sa clarté, ses vues élevées et pratiques, comme le couronnement de l'édifice ; nous ne tirerons pas de conclusions définitives, mais poserons des jalons pour les études ultérieures de la société.

Une absence de Genève nous a empêché d'être auditeur de M. le pasteur Desplands, qui a donné deux conférences touchant à la question sociale : elles ont été riches de pensées et d'aperçus, propres à réveiller fortement la conscience des chrétiens et à leur faire comprendre leurs devoirs actuels. Il en est de même des séances de M. le professeur Allier sur l'anémie morale.

On voit par là que l'activité intellectuelle, un moment arrêtée par les épreuves de cet hiver, a repris tout son essor. Rarement les séances de la société de théologie ont été aussi animées ; un jour c'était M. Elisée Reclus, assistant à la critique de son grand ouvrage de géographie ; on se rappelle comment certains journaux avaient caricaturé cette séance, où tout s'était passé d'une manière loyale et courtoise ; un autre soir, c'est un voyageur genevois qui, ayant vu de près les Parsis, nous donne, à propos d'un travail sur la religion de Zoroastre, des détails inédits et curieux. Enfin des entretiens fort suggestifs de M. le professeur Bouvier sur les controverses entre catholiques et protestants sont tombés au moment où deux conférenciers touchaient à des questions brûlantes. Nous savons gré à M. Reymond d'avoir relevé le gant jeté dans un cercle catholique à propos de la moralité de Th. de Bèze ; c'est avec un vrai talent et une chaude conviction que le jeune avocat a instruit cette cause et démasqué le parti pris des accusations dirigées contre l'ami de Calvin ; ses considérations sur les « Juvenilia » et le mariage clandestin du réformateur nous ont semblé très concluantes ; c'était un modèle de bonne polémique.

Par exemple, ce n'est pas sur le terrain de la défensive que se tient le représentant très connu et très aimé de l'Eglise vaudoise. M. Pons, pasteur à Naples, n'y va pas par deux chemins et dit les choses par leur nom ; il a le privilège d'avoir à Genève un ami, son ancien collègue de Naples, M. John Peter, qui porte sur son cœur l'œuvre de l'évangélisation en Italie et lui avait amené à la Madeleine non seulement ses anciens amis, mais un public tout nouveau ; on avait aussi préparé pour cette solennité les chants de la Glorieuse Rentrée.

L'éloquence un peu rude de l'orateur, décrivant avec une chaleur patriotique les victoires de l'Evangile sur la superstition et l'incrédulité, auront agi comme un tonique salutaire sur plusieurs de nos concitoyens qui ne fréquentent pas à l'ordinaire de telles réunions.

Ce n'est pas sans raison que la Parole de Dieu nous appelle à prier pour nos gouvernants ; quelque bien intentionnés qu'ils soient, ils se trouvent, en effet, parfois, ayant à contenter tout le monde, dans des situations embarrassantes, dont ils ne sortent pas toujours sans faillir. En disant cela, nous n'avons pas seulement en vue l'Armée du salut, au sujet de laquelle ont lieu maintenant des pourparlers. Des délégués de l'Alliance évangélique sont en conférence à Baden pour examiner quelles concessions on peut demander à ses chefs ; c'est à savoir si ceux-ci les accorderont, et si le gouvernement pourra retirer les arrêts et lois d'exception. Avant de partir, ces amis ont tenu à assister à quelques réunions salutistes et ont remporté de leur visite une impression plutôt favorable. Ils n'ont rien constaté que de très inoffensif et n'ont point été scandalisés de la « prise de képi » par un ancien pasteur de France.

Mais voici qui est plus grave et qui sent bien l'arbitraire. Dans le quartier de la Cluse, une modeste maison a été acquise par un membre très actif du comité en faveur des déte-

nus libérés ; il y a placé quelques-uns de ces pauvres gens sous la surveillance d'un ménage chrétien ; ils devaient y passer quelques jours avant qu'on leur trouvât une occupation ou qu'on les expédiât à l'étranger. Tout marchait bien, mais on avait compté sans les voisins ; ils virent dans cette institution un danger pour la sécurité du quartier, une cause de dépréciation pour leurs immeubles. Les dames prétendaient ne plus oser sortir ; on exagéra de petits faits, on s'alarma de quelques cris intempestifs, on grossit les moindres incidents, enfin on pétitionna, si bien que le Conseil d'Etat ordonna la fermeture de cet asile. Peut-être aurait-il été désirable que les pensionnaires eussent un travail plus continu, mais il nous semble que c'est bien de la sévérité pour ces malheureux, que quelques démonstrations d'intérêt chrétien, quelques mots d'affection venant des riches de ce monde, les auraient rendus fort inoffensifs ; les frayeurs se seraient dissipées et l'on aurait évité une mesure draconienne. Où trouveront-ils un abri, si chacun s'en gare comme de la peste ? C'est le bon moyen de les empêcher de se relever. Il y aurait, hélas ! des locaux bien plus pressants à fermer ; demandez-le à ceux qui se sont réunis en association pour combattre les jeux de hasard. Ils vous diront l'organisation intérieure du Kursaal, les sommes qui s'y perdent et dont la direction a besoin pour couvrir ses frais ; les facilités qu'on donne aux victimes pour s'y faire plumer, et comment, vu que messieurs tels et tels sont les patrons de ce soi-disant cercle, on ne sait quelles mesures prendre à son égard. Nous voulons croire que les autorités finiront par avoir la main forcée par des protestations, autrement légitimes, cette fois.

Il a fallu protester aussi contre des abus qui se sont produits dans l'usage de la salle de la Réformation. Sous couvert de musique religieuse, une très honorable société de chant y a fait exécuter une œuvre de Massenet où se mêlent d'une manière choquante, même pour de simples artistes, le sérieux et le profane ; on chante le beau Nazaréen avec une musique et des paroles qui offensent le sentiment religieux, de sorte que les réclamations sont venues de tous les côtés ; la faute a été reconnue ; désormais la vigilance sera plus grande et le *dignus es intrare* sera accordé par des personnes plus compétentes.

Voici la cérémonie de la confirmation des catéchumènes qui s'approche. Ce n'est pas seulement à Genève, mais dans toutes les Eglises, qu'on déplore les inconvénients de cet usage. M. Galopin-Schaub en avait autrefois demandé la suppression totale ; pour plusieurs pasteurs il est une cause de tourment ; ne voient-ils pas, en effet, que si, sur le nombre des confirmés, quelques-uns savent ce qu'ils font et se sont donnés à Dieu, pour la plupart ces promesses, ces *engagements* solennels n'expriment pas la réalité ? Mais il fallait du courage pour aborder une réforme pratique dans ce domaine où la routine et le formalisme ont tant d'influence. M. le pasteur Ernest Martin n'a pas craint de modifier le formulaire de réception ; pour ne prendre personne par surprise, il a averti les parents de ses intentions. Il supprimera l'engagement explicite du catéchumène et se bornera à dire : « Si, dans le silence et le recueillement, vous adressez à Dieu, ici ou ailleurs, un *oui* humble et filial, si vous déclarez que vous voulez vivre et croître dans la foi, l'espérance et la charité chrétienne... alors Dieu vous invite à participer à la sainte cène.... » Il est fort désirable que l'initiative de M. Martin soit récompensée, en tout premier lieu par l'adhésion des parents chrétiens.

Nous venons de perdre encore un de ces représentants de la vieille Genève, qui se font toujours plus rares. Le pasteur Frédéric Le Fort s'est éteint à soixante-dix-sept ans, laissant après lui le souvenir d'un long et consciencieux ministère. Pasteur à Saint-Gervais au milieu des orages de la révolu-

[...]on, il aimait ses paroissiens de toute opinion, et sa sollicitude, servie par une mémoire étonnante, les suivait dans la vie jusqu'au delà des mers, comme il nous en donnait la preuve, il y a trois mois à peine. Il fut le président et l'âme de la société des protestants disséminés; nul ne connaissait mieux que lui les troupeaux dispersés qu'il visitait souvent; il a eu la joie de voir son gendre, le professeur de droit Alfred Martin, lui succéder dans cette belle tâche. La *Semaine religieuse* va nous raconter tout ce qu'il y eut de piété intime, de sentiment du devoir et d'amour pour les humbles et les petits chez cet excellent citoyen. z.

---

## Suisse orientale.

*Elections synodales à Saint-Gall. — Nos socialistes. — Orateurs et réformateurs féminins. — Construction de fours crématoires et d'églises. — L'Eglise et le Grand Conseil zurichois. — Deux nouveaux professeurs de théologie. — Vieilles coutumes. — Reichenau et Ekkehardt.*

Voici l'époque des landsgemeindes. Qui voudrait faire connaissance avec nos populations de la Suisse orientale devrait venir les visiter fin avril. Dans le Ring de Glaris comme sur la place de Trogen et devant l'auberge d'Appenzell, il verrait nos montagnards sous leur jour le plus favorable et dans leur cadre le plus naturel. La neige est encore là, tout près, et le réveil de la nature si longtemps attendu donne à tout cet ensemble quelque chose de singulièrement vivant.

A Saint-Gall on rit du voisin, de l'Appenzellois; on plaisante quelque peu sur les landsgemeindes; il faut pourtant le reconnaître, en pleine ville, la vieille institution fleurit encore, et si le Saint-Gallois s'en va délibérer sans épée et sans chapeau monté, il emporte avec lui au manège, notre bâtiment électoral, pas mal de naïveté et d'esprit d'autrefois. Ces immenses assemblées, où se décident à main levée les questions les plus importantes, donnent peut-être au peuple le sentiment de la cohésion, elles offrent en tout cas bien plus d'inconvénients, et il serait temps d'en venir à des pratiques plus civilisées.

A l'occasion des élections synodales, nous venons d'avoir une de ces assemblées : il s'agissait de nommer sept nouveaux représentants. Les libéraux avaient arrêté une liste et décrété qu'elle passerait. Dans un esprit de tolérance ils avaient octroyé deux places à la minorité évangélique. Celle-ci insinua humblement que c'était une grande charité, mais qu'un peu de justice avec une représentation mieux proportionnée à l'état des partis eût été plus désirable encore. Un paternel article du *Tageblatt* eut vite fait de la remettre à la raison. « Que tous votent la liste que nous avons choisie : les positifs eux-mêmes s'en trouveront bien. » Or, à l'étonnement général, voici que l'assemblée générale a bouleversé toute la liste officielle et fait passer trois positifs. La minorité, humble jusqu'au bout, a fait semblant de ne rien voir; en réalité elle a remporté une victoire qu'elle n'avait même pas cherchée.

De quel côté est donc la foule ? Il est plus difficile de le dire qu'on ne le pense généralement. Une statistique donnant l'état des partis dans les dernières élections, la fréquentation du culte dans les différentes Eglises, et l'activité relative des pasteurs des différentes nuances, surtout le chiffre de leurs catéchumènes, serait singulièrement intéressante; il y aurait peut-être des contradictions curieuses. En tout cas l'opération serait dangereuse : beaucoup plus dangereuse et beaucoup moins opportune encore que le recensement des années du roi David.

On peut constater la même incertitude dans le domaine social. Avec ses 30 000 habitants et son immense commerce, Saint-Gall pourrait être un foyer de révolution. C'est ici que résident les grandes autorités du parti ouvrier; nous avons des meneurs qui, sans être des ducs, ont cependant des capitaux pour

payer la grève et les gourdins ; pourtant la bonne entente n'a pas encore été troublée. Une seule grève, l'an dernier, celle des charpentiers. Dernièrement, une dame socialiste, Mme Hedwig Heinrich-Wilhelmy, donnait au Schützengarten une conférence sur la libre pensée dans son rapport avec le socialisme. Elle pouvait avec d'autant plus de raison compter sur un succès qu'il suffit en général de prononcer le mot *freisinnig* pour enthousiasmer la foule. Au lieu d'applaudissements, il y eut de véhémentes protestations, et ceux-là même qui d'habitude réclament à grands cris l'émancipation, se levèrent pour défendre les bases de la moralité.

La manifestation du 1er mai a pris de même un caractère fort raisonnable. Le mot d'ordre n'était pas la journée de huit heures ; le Saint-Gallois aime l'ouvrage : c'était dix heures qu'il demandait. Et grâce à ce bon sens on a pu voir sans trop d'inquiétude cette longue colonne d'ouvriers endimanchés, marquant le pas, aussi bien disciplinés que le bataillon en école dans la caserne à côté.

Nous avons mentionné la conférence de Mme Wilhelmy. C'est sans doute un signe du temps que cet hiver nous avons eu plusieurs orateurs féminins. Le sexe a fait parler de lui dans nos murs. Serait-ce M. le pasteur Kambli, dans sa série de conférences sur le rôle de la femme dans la vie publique à tous les points de vue possibles, qui leur aurait donné tant d'initiative? Mlle Meta de Salis, docteur en philosophie, a adressé à notre population les plus sérieux avertissements contre la convoitise. En même temps des prospectus répandus à profusion nous annonçaient que l'Union des femmes suisses, créée il y a quelques mois pour poursuivre l'*Aufklärung* de la femme, n'avait pu se maintenir et s'était divisée en unions locales. Celle de Saint-Gall ainsi formée s'est immédiatement scindée à son tour, et le *Frauenverband* issu de cette longue sélection, s'est mis courageusement à l'œuvre, publiant un journal où les mères de familles échangent leurs petites recettes, organisant des cours pour les domestiques, ce qui est mieux. Ce qui est mieux encore, ces dames insèrent dans les journaux des lettres à leurs maris pour les détourner de la *Wirthschaft*. Hélas ! qu'il est difficile de faire le bien ! les maris iront à la *Wirthschaft* précisément pour lire dans les journaux les lettres de leurs dames, et les domestiques allant à leurs cours retrouveront le chemin de l'école buissonnière.

C'est encore un pasteur, fanatique de la nature, qui a provoqué parmi nous un mouvement en faveur de la crémation. L'idée d'économiser du terrain était bien faite pour sourire aux habitants d'une ville qui ne sait plus de quel côté s'étendre, et comme tout ce qui touche aux morts, au cimetière, captive volontiers nos populations, il est probable que la question sera facilement résolue.

En attendant de construire pour les morts, on construit pour les vivants. Ragatz élève une nouvelle église sous l'active direction de M. le pasteur Brändli. On a dit les concessions que M. Brändli avait d'avance accordées au parti positif. Celui-ci aura à intervalles réguliers la jouissance de ce nouveau lieu de culte.

A Wyl, la petite cité catholique, sur les confins de la Thurgovie, où les religieuses de Sainte-Catherine transportèrent leurs pénates après avoir dû laisser aux bourgeois de Saint-Gall l'église qui depuis lors devait abriter le culte français, à Wyl, c'est aussi une église protestante qu'on construit. Les catholiques avaient jusqu'à présent ouvert leur église au culte réformé : maintenant ils contribuent à l'érection de l'église protestante. Affaire de réagir peut-être contre un clergé trop ultramontain ; preuve de tolérance en tout cas que nous aurions tort de ne pas relever.

L'Eglise de Zurich n'a vraiment pas la main heureuse. Après avoir à maintes re-

prises tenté d'obtenir une organisation répondant à ses besoins, après avoir soumis au Grand Conseil les projets les plus sages, les mieux étudiés, les plus longuement motivés, et chaque fois reçu pour toute réponse un refus d'entrer en discussion et une leçon de conservatisme, il a fallu s'entendre dire, en matière de baptême : « Messieurs, parlez plus clairement, dites oui ou non. » Ce qu'il y a eu de plus pénible, on s'est retrouvé devant cette éternelle question, et obligé cette fois d'y trouver une réponse. Ce pauvre baptême! jamais on n'en avait autant parlé à Zurich. En se livrant aux délices du « jass, » le jeu de cartes populaire dans la Suisse orientale, les bourgeois, nous en parlons de visu, en étaient venus à discuter théologie.

La note sur les aspirations de l'Eglise zurichoise est bien donnée dans l'ouvrage de Gareis et Zorn sur l'Etat et l'Eglise. L'article Zurich est rédigé, paraît-il, par M. l'antistès Finsler. Si nous mentionnons cet ouvrage déjà vieux de treize ans, c'est qu'il renferme sur l'organisation de nos Eglises suisses les détails les plus instructifs, détails qu'on ne pourrait trouver nulle part ailleurs. Dans nos Facultés romandes, les questions de droit ecclésiastique occupent une bien petite place, et le fait est que ce sont là questions accessoires et bien arides. Et cependant, pour juger des institutions religieuses d'un pays (et lequel ne prétend pas avoir quelque compétence sur ce chapitre ?), il serait indispensable d'avoir une idée de toutes ces formules s'enchaînant depuis si longtemps.

Pendant que dans la ville on discute la grave question, là-haut sur les hauteurs de l'Université, les professeurs de théologie se succèdent avec sérénité. Le départ de M. Häring laissera un vide profond. M. Schultess, qui a dû commencer son cours avec le semestre d'été seulement, n'a pu donner encore sa mesure. En revanche, M. Ryssel, le professeur d'Ancien Testament, a su déjà se faire apprécier. Nous avons eu le plaisir de l'entendre et de retrouver le jeune professeur précis et sincère qui, il y a quelques années, captivait à Leipzig tous ses étudiants. Tout le prestige de Delitzsch n'empêchait pas de le trouver un peu trop rabbin, et c'était parfois pénible de le voir se cramponner à un passé qui lui échappait. Avec le même sens religieux, Ryssel, qui donnait alors un cours sur la prophétie messianique, en particulier sur Esaïe LIII, et qui en même temps « lisait » la Genèse, nous représentait l'homme de la nouvelle école, qui a doublé le cap des tempêtes et qui, le cap franchi, a trouvé qu'après tout la route était plus belle, et le but plus rapproché. A l'entendre à Zurich, nous avons retrouvé les mêmes impressions; seulement, au lieu d'une salle pleine, il y avait trois étudiants !

Une étrange coutume veut que, dans la Suisse orientale, le lundi de Pâques comme celui de Pentecôte soient jours de fête religieuse. Du samedi au lundi soir cela fait cinq cultes avec prédication pour chaque pasteur. Une autre coutume veut qu'on profite de ces jours-là pour courir un peu le pays. La course de printemps est affaire obligée. De même la duchesse Hadwig avait jadis quitté le Hohentwiel et fait une excursion fort troublante au monastère de Saint-Gall. Volontiers maintenant les Saint-Gallois font le même pèlerinage, en sens inverse seulement, et généralement d'une façon plus prosaïque. Plus de voile sur le lac, plus de moines hospitaliers sur la route, plus de princesse en voyage, ni de frère-portier prêt à porter la belle dame par-dessus le seuil du couvent. Seulement, sur le bateau à vapeur, quelques beaux lieutenants sanglés dans leur uniforme, qui poussent de petits cris tandis que les radeleurs de Gottlieben les font sauter dans le bateau qui tient encore lieu de débarcadère. Reichenau même, avec ses douaniers et gendarmes qui surveillent notre arrivée, semble renier son passé. Mais non, il suffit de s'enfoncer dans le milieu de

l'ile pour le retrouver tout entier. Ces paisibles églises (Unter-, Mittel- et Oberzell) ont conservé tout le charme du passé. A deux pas de la grève, entourées de roseaux et de filets de pêcheurs, elles sont toujours là loin du monde. Leur isolement les a préservées, et il n'est pas jusqu'à l'épaisse couche de chaux dont on a badigeonné leurs murailles, qui n'ait garanti leurs vieilles fresques. L'histoire de l'Eglise, de Baum, a reproduit celle de ces peintures qui, dans le porche de l'église de Saint-Georges (Oberzell), représente le jugement dernier. A vrai dire, c'est tout un cours d'art chrétien au xe siècle qu'on pourrait faire auprès de ces intéressants monuments. Peut-être ce détail ne rentre-t-il pas dans le cadre d'une chronique moderne, mais les choses du passé sont souvent plus agréables à étudier que celles du présent, et l'histoire d'Ekkehardt, popularisée par le roman de Scheffel, est sans doute assez familière à la plupart de nos lecteurs pour qu'ils trouvent quelque intérêt à des nouvelles de Reichenau. E. M.

---

## Grande-Bretagne.

*Le Dr Parker contre Spurgeon. — Conférences pour les étudiants en théologie. — M. Cusin. — Le second service. — Pureté morale. — M. Gladstone sur l'inspiration de la Bible. — Largeur théologique. — Un pasteur dans le mouvement. — Presbytériens anglais et irlandais. — Wesleyens. — Baptistes. — Heureuses gens !*

Le Dr Parker, un des prédicateurs les plus en vogue de Londres, n'a pas craint de faire allusion, en termes très vifs, aux sombres prophéties de M. Spurgeon sur la décadence de la foi, de la théologie et des Eglises. « Parfois, a-t-il dit, des hommes en vue montrent de l'aveuglement dans leur effarement à propos de tout ce qu'ils estiment hétérodoxe. Ils pensent toujours que l'Eglise de Dieu s'en va à sa perte, comme si Dieu ne pouvait pas prendre soin des siens. Pauvres malheureux, qui se font ces idées, parce que leur constitution physique est attaquée. Ces soldats de la croix qui crient que Christ livre une bataille perdue, méritent qu'on leur arrache leurs épaulettes.... Frères, voudrais-je leur dire, dyspeptiques et malades du foie, vous voyez des arbres à l'horizon lointain, des arbres où nichent des oiseaux et couverts d'un feuillage verdoyant, et vous vous imaginez avoir aperçu un ennemi prêt à tomber sur vous. » M. Spurgeon s'est, en effet, un peu comparé au prophète hébreu fuyant au désert et disant : « On m'a laissé seul et ma vie est en danger. » Il est curieux de voir avec quelle liberté un grand prédicateur anglais parle du plus grand peut-être de tous et de l'influence du corps sur l'esprit. Le Dr Parker a ensuite écrit à Spurgeon une *open letter*, c'est-à-dire publié dans une revue une lettre à Spurgeon où, en rendant hommage à son illustre confrère, il lui dit sans fard des vérités salutaires sur l'*attitude* d'infaillible qu'il a dernièrement prise.

En attendant d'éclaircir le débat théologique qui se concentre autour du Dr Dods, le Comité du collège de l'Eglise libre d'Edimbourg a pris cet hiver une excellente mesure pour éclaircir les idées souvent peu nettes des étudiants en théologie à l'égard de leurs futurs devoirs. Il a fait donner à ceux de dernière année des conférences par des ministres de marque sur des sujets pratiques et pratiquement traités par les conférenciers. Cet exemple serait bon à imiter partout. Un prédicateur parlera, non pas tout autrement, mais bien autrement de la prédication qu'un professeur, et ainsi de suite.

Le Dr Walter Smith a exposé le but de la prédication, qui est, d'après lui, non de démontrer la vérité ou une vérité, mais de gagner des âmes à Christ. M. Martin a traité de la prière publique, exhortant ses auditeurs à prononcer des prières « sympathiques, compréhensives et appropriées. » Je dois ajouter qu'il y a une réaction contre les prières « compréhensives ; » on leur donne leur vrai nom : longues, interminables ; elles

passent en revue pendant vingt ou trente minutes parfois tout ce qui peut intéresser l'Eglise, le pays, piquer même la curiosité ; c'est une gazette où les faits divers commencent ainsi : « Tu sais, ô Dieu, que.... » Ou bien : « Nous te prions, ô Dieu, pour que.... » Cela frise parfois l'inconvenance et le blasphème, et j'ai vu de pieux Ecossais eux-mêmes en être scandalisés. Le Dr Whyte a indiqué les livres, commentaires et autres, qui sont le plus utiles à un pasteur, qui lui ont été le plus utiles, depuis « le prince des exégètes » (Calvin) jusqu'aux exégètes contemporains, en y comprenant les auteurs puritains. Le Dr Wilson a étudié la place qu'il faut donner aux enfants dans le culte, le chant, les préoccupations du prédicateur. En Ecosse, les enfants assistent au « grand culte » avec leurs parents. Souvent je les ai plaints, je l'avoue, et j'ai été bien reconnaissant aux prédicateurs qui, soit avant, soit après leur lourde dissertation, leur consacraient quelques mots familiers, ou même jetaient dans leurs broussailles métaphysiques et théologiques des rayons de choses simples et joyeuses pour ces petits. Enfin M. Sloan a donné aux étudiants des conseils sur la conduite à tenir envers les nouveaux communiants.

A propos de conférences, permettez-moi d'ajouter que, tandis que le *Free Church Monthly Record* annonçait que M. Cusin allait en donner une série sur l'identité du Christ des évangiles avec celui des épîtres, cet excellent pasteur, penseur de mérite, concurrent du Dr Dods à la chaire où celui-ci a été nommé à Edimbourg, traducteur de plusieurs ouvrages de M. Godet, était emporté par un violent refroidissement. Il descendait de la famille française des Cousin, huguenots, et il aimait toujours beaucoup la patrie que ses ancêtres avaient dû quitter pour cause de religion.

Dans leur puritanisme sévère, les Ecossais ont supprimé toutes les fêtes qui ne sont pas d'institution apostolique, c'est-à-dire toutes, le dimanche excepté. Mais ils célèbrent le dimanche avec la solennité, la rigueur et le rigorisme qu'on sait. Tout puritains qu'ils sont, ils sacrifient à la faiblesse humaine en étendant aux choses qu'ils ont instituées le dimanche, le respect qu'ils ont pour le dimanche lui-même. Les deux, trois services qu'ils tiennent, leur paraissent partie intégrante du dimanche, et celui-ci est profané si ceux-là ne sont point suivis. Cependant le troisième service est déjà bien battu en brèche, et voici que le second commence à l'être. Non pas qu'il soit question de se dispenser d'y assister ou de le supprimer, comme on a fait ici et là pour le troisième, mais on désire le transformer, et les motifs en sont bien raisonnables. Comment un prédicateur peut-il préparer convenablement, dit-on, deux services par dimanche ? Au risque de scandaliser ceux qui n'ont jamais prêché, ou qui prennent une parlotte pour un sermon, il faut dire que ce tour de force doit rester un tour de force. Si même tout prédicateur en était capable tout le long de l'année, tous ses auditeurs ne seraient pas capables de digérer deux sermons par dimanche. Il faut réserver un service soit pour l'édification par le chant, la prière, la lecture de la Parole de Dieu, soit pour l'évangélisation par une prédication agressive.

Ce n'est pas seulement le monde du dehors, c'est tout le monde que l'Eglise doit attaquer à propos d'un mal qui le dévore. Des sommités de toutes les Eglises (C. A. Berry, Stopford Brooke, Dr John Clifford, Dr M. Dods, Mark Guy Pearse, etc.) ont envoyé une circulaire particulière à tous les pasteurs pour les supplier de s'occuper des relations morales entre les sexes. « Nous nous sommes enhardis, disent-ils, à vous entretenir du sujet des relations morales entre les sexes, par la profondeur de notre conviction que l'heure actuelle demande un langage net et une lutte intelligente contre l'igno-

rance. Nous savons combien est naturelle la répugnance à s'occuper ouvertement de cette question solennelle; nous sympathisons pleinement avec les doutes d'hommes très chrétiens, qui ont peur d'aggraver le mal en attirant l'attention de ce côté. Mais nous sommes convaincus qu'il y a une manière de traiter franchement ce sujet, sans ternir la pureté des jeunes cœurs, et que, pour l'amour des multitudes qui périssent faute de connaissances et de directions opportunes, Dieu demande à ses serviteurs de parler dans l'esprit des prophètes. »

Les relations entre les sexes sont plus libres ici, et par conséquent moins licencieuses que sur le continent, qu'en France surtout. Pour que ces hommes graves aient lancé cet appel, il faut qu'ils aient constaté dans les mœurs un fâcheux relâchement.

Le « grand vieillard, » M. Gladstone, commence dans *Good Words* une série d'articles sur : Le roc imprenable de la sainte Ecriture. On voit qu'il a beaucoup lu avant de se mettre à écrire. Comment en trouve-t-il le temps ? A force de méthode sans doute. Dernièrement il nous racontait comment sa vaste bibliothèque est organisée; c'est merveilleux d'arrangement et de facilités pour l'étude.

Il ne veut pas qu'on associe l'idée d'une révélation divine avec l'impossibilité de la plus petite erreur chez les intermédiaires de cette révélation. La méthode divine tend à ce qui est suffisant et non à ce qui est parfait. Il se refuse à polémiser avec la critique, tenant que c'est la tâche des gens du métier. Il admet que certaines parties du livre d'Esaïe ne sont pas de ce prophète, et que les quatre derniers livres du Pentateuque n'ont pas été écrits dans l'ordre où les place le canon. Mais il montre d'après le livre récent du professeur Margoliouth sur l'Ecclésiastique, et un des premiers écrits de Wellhausen, que souvent critique varie. La question doit être placée sur le terrain moral et de la conscience, sur celui des fruits des Ecritures. Les résultats religieux des doctrines bibliques sont incomparablement supérieurs aux problèmes critiques soulevés par les écrits bibliques, et permettent de ne pas s'effrayer de la solution donnée par les critiques.

Vous le voyez, cette doctrine morale de l'inspiration de l'Ecriture tend de plus en plus à s'installer ici à la place de celle de l'inspiration extérieure. Récemment, le Dr Pierson de Philadelphie, dont le zèle missionnaire est incontestable, reprochait à un pasteur d'Aberdeen d'avoir dit qu'Esaïe avait eu la conscience de son inspiration ; d'après lui, il aurait dû insister sur l'accomplissement des prophéties d'Esaïe, pour prouver sa mission divine. Ce pasteur a signalé à son critique des prophéties d'Esaïe, qui ne se sont pas accomplies au sens où le prophète pensait qu'elles le seraient (chap. X), tandis que, comme les autres livres de l'Ecriture, ce livre a conservé toute sa force pour convaincre et convertir les pécheurs, et l'Esprit saint rend témoignage à ce pouvoir dans les cœurs. Ce pasteur est un de ceux dont il est question pour être le collègue du Dr Whyte dans la plus considérable congrégation de l'Eglise libre d'Edimbourg.

Le Dr Robertson Smith, dont les démêlés avec l'Eglise libre sont restés fameux, est cité avec éloges par une revue évangélique, qui ne partage pas toutes ses vues, pour la manière dont il vient de défendre le caractère unique de l'Ancien Testament. « Sans doute les prophètes ont fait de vraies prédictions ; mais l'Ancien Testament n'a pas estimé que ce fût là ce qui faisait d'eux de vrais prophètes. Ce qui constituait la vraie prophétie, c'était la prédiction combinée avec l'évidence du gouvernement moral du monde par le grand roi d'Israël, auquel les prophètes en appelaient. »

Voici le portrait qu'un confrère nous donne d'un des pasteurs de l'Eglise libre, qui sont

la tête de ce mouvement de rénovation éologique, que vous ne sauriez suivre de p près ; il s'agit de M. Stalker, de Glas- w, l'auteur d'un livre récent : *Imago risti*, qui se lit beaucoup. Vous y verrez mbien dans cette puritaine Ecosse (il est tendu que les deux mots vont ensemble), s pasteurs élargissent leur idée de la tâche pasteur : « Il appartient à un digne groupe jeunes gens, qui croient à la possibilité de concilier la culture moderne et le christia- me évangélique. Dans la vie, les discours, littérature, ils s'efforcent de présenter angile à leurs contemporains non comme aride système de théologie, mais comme vérité pénétrée de vie ; non pas comme versaire de la culture, mais comme don- nt sa valeur à toute culture en en enri- ssant la vie chrétienne ; non comme un ntimentalisme qui sauve l'âme, mais comme ne puissance qui rachète la vie ; non comme uelque chose qui rend les hommes aptes à chanter dans le ciel, mais qui les rend aptes à vivre sur la terre une vie de travail aimant et doux à leurs frères. Cela n'est pas une plus haute vie chrétienne, mais la plus haute. Plus que personne dans ce groupe, M. Stal- ker s'est donné la tâche magnifique d'expli- quer cette vie et de presser les hommes de s'y adonner. Lui-même, homme cultivé, il enthousiasme un auditoire en lui parlant de Burns ou de Shakespeare ; citoyen, il n'a pas honte de se présenter à la tribune publique de son parti ; évangéliste, il sait donner leur place légitime aux derniers résultats de la critique biblique et de l'histoire scientifique ; homme d'étude, il est un zélé agent de la Mission intérieure. Il est tout cela parce qu'il a trouvé dans les évangiles son idéal de la vie. Savant accompli, il s'est consacré pen- dant des années à une patiente étude des évangiles, jusqu'à ce qu'il les ait non seule- ment possédés, mais aussi l'immense littéra- ture groupée autour d'eux. »

Les presbytériens anglais revisent leur *credo* sur l'inspiration. Leur Comité propose une formule très vague, en ce sens qu'elle ne dit pas si, oui ou non, la Bible ne ren- ferme aucune erreur, et si les pasteurs et les anciens ont une foi particulière à confesser sur ce dernier point. C'est affaire à revoir complètement. Les presbytériens irlandais ne sont pas atteints par le courant du pro- grès ; leur tour viendra. Un discours pro- noncé par un professeur de Belfast le pronos- tique.

Comme l'Eglise libre d'Ecosse, le métho- disme wesleyen anglais subit une poussée intérieure qui agite fort ce grand corps. Chez lui aussi ce sont les jeunes qui, surtout sur le terrain pratique, demandent plus de liberté, d'air, d'espace. Leur chef de file c'est le rév. Hugh Price Hughes. Ardent, et en même temps persévérant jusqu'à la ténacité ; élo- quent et ingénieux, ayant l'instinct de ce qui va venir, comme d'autres ont le culte du passé ; jamais profond ni mystique, rarement tendre, il ne se laisse pas fermer la bouche dans ses revendications pour les pauvres ou ses dénonciations des abus dans l'Eglise, des méthodes surannées ou routinières d'évan- gélisation et de mission.

Voici un spécimen de ses procédés : l'autre jour il se trouvait dans une pauvre Eglise, qui avait besoin de trouver 1250 francs pour des réparations. Il déclara qu'il ne quitterait pas la place avant qu'ils ne fussent réunis. Et de parler avec une facilité, que j'ai eu l'oc- casion d'admirer, jusqu'à ce que le trésorier eût annoncé que le total y était. A coup sûr, ce n'est là qu'un de ses moindres exploits.

L'Union baptiste a commencé le long défilé des *May meetings*. La note est encoura- geante : progrès dans toutes les branches de l'Union ; adjonction de 17 Eglises et de 5000 membres pendant l'année ; désir d'union et réalisation de ce désir par la fusion très prochaine des deux parties de la dénomina- tion. En dépit des excommunications bien intentionnées, mais regrettables, du grand Spurgeon, le président, M. Owen, a fait en-

tendre dans son discours d'ouverture un mâle et chrétien langage : « Ne nous figurons pas que la somme et la substance de l'Evangile sont liées à une question comme celles de l'auteur du Deutéronome ou de la seconde partie d'Esaïe.... Ce qui nous importe, c'est l'esprit et le but de la révélation. » Le schisme de Spurgeon n'a pas eu pour l'Union les conséquences qu'on pouvait craindre.

M. Owen a commencé à prêcher à quatorze ans dans l'Eglise de son père.

L'Union baptiste a d'abord fêté le cinquantième anniversaire de l'entrée dans le ministère de M. Wigner, le président sortant de charge. Un toast lui ayant été porté, le gai vieillard commença ainsi sa réponse : « Pouls : normal ; cerveau : clair ; force : solide ; dispositions : excellentes ; poids : perdu une livre. »

— Age ? cria quelqu'un, au milieu d'une explosion d'hilarité, chacun sachant que M. Wigner n'a jamais voulu confesser le nombre de ses printemps.

— Cinquante, répondit-il, au dernier anniversaire que j'aie célébré.

Voilà des chrétiens chez qui la piété n'a pas étouffé la verdeur et l'entrain d'une saine nature. Comme éditeur des *Psaumes et hymnes*, M. Wigner a pu distribuer aux pauvres 542 500 francs sur les bénéfices de la vente. Faut-il qu'on chante et qu'on achète des livres de cantiques chez les baptistes ? Heureux éditeur, heureux pauvres, heureux baptistes !

La séparation de l'Eglise et de l'Etat en Ecosse a eu pour elle à la Chambre des communes l'énorme minorité de 218 contre 256 voix. Encore un ou deux votes, et elle aura la majorité.

***

---

## Italie méridionale.

*Les écoles de filles en Italie. — Un fétiche. — La gymnastique au couvent. — M. Bonghi et l'Angleterre. — L'Institut Mackean et l'impératrice Frédéric III. — Un mot sur l'Eglise évangélique française de Naples. — M. Th. Roller. — Le rév. Butler.*

M. G. Arcoleo, un des rares jeunes hommes politiques italiens qui s'intéressent aux questions d'instruction publique, a publié, il y a quelque temps, un article sérieux sur l'instruction des femmes en Italie. Le résultat auquel il arrive n'est pas encourageant ; les remèdes qu'il indique pour assainir ce qui existe et les moyens qu'il propose pour créer une situation nouvelle, fournissent matière à discussion. Grâce à un travail qu'on dit exact, dû à M. Gioda, directeur en chef de l'instruction primaire, l'Italie possède 1584 écoles de filles fréquentées par 47 580 élèves internes et 29 000 externes. « Ce serait, dit M. Arcoleo, une statistique réjouissante, si la qualité de l'enseignement était en rapport direct avec le nombre des écoles. » Mais, paraît-il, il n'en est pas ainsi. Par exemple, en Toscane, il y aurait de grandes fondations scolaires qui ont à peine 18 élèves ; dans d'autres, les classes n'existent que sur le papier ; tel internat est sans une seule pensionnaire, et pourtant, les revenus de la maison se dépensent. Il en serait à peu près de même des 108 collèges dits de « Marie » en Sicile ; l'abus y est devenu si criant, qu'une enquête a été décidée.

L'Etat inscrit au budget les sommes nécessaires à l'entretien de cinq écoles de filles ; 42 reçoivent des subsides de l'Etat, 73 ont été fondées par des provinces ou des communes. Voilà qui n'est guère ! Il est vrai, qu'en revanche, on a des canons et des cuirassés, mais l'un compensa-t-il l'autre ? Notre auteur ne le croit pas et pense plutôt que son pays gagnerait à avoir des écoles d'aussi excellente qualité que ses armes. Dans le même journal où il écrit, a paru, il y a deux ans, une nouvelle naturaliste racontant

les lamentables aventures d'une jeune maîtresse d'école de village ; en terminant, le narrateur disait qu'il n'avait remué tant de boue que pour rendre service aux jeunes filles qui caressent l'idée de devenir institutrices de campagne. Certains faits que j'ai été en mesure de contrôler, et dans lesquels l'Etat n'était pour rien, m'ont prouvé que ce rude naturaliste, à supposer même qu'il eût exagéré les choses, n'a cependant pas entièrement imaginé sa matière. Le mal constaté, M. Arcoleo en cherche les remèdes. A l'Etat, il demande d'agir vigoureusement contre les fondations scolaires inutiles ; il faut qu'il s'en empare, qu'il les régénère ou qu'il les passe aux communes ; celles-ci, riches du coup, verront leur modeste budget décuplé sans bourse délier, leurs enfants instruits gratis, en un mot une sorte d'âge d'or scolaire. Il y a une Eglise politique italienne qui est en train de faire de l'Etat un grand fétiche, sauveur des petits, moralisateur des mauvais, civilisateur et nourricier de tous. Quand cette grande idole aura atteint tout son développement, elle aura d'immenses et nombreuses tentacules couvertes d'yeux qui verront tout, armées de griffes fourrées et de barbillons collecteurs ; elle sera criblée de bouches qui sans cesse parleront, ordonneront, dirigeront hommes et choses pour le bonheur de tous.

M. de Amicis, dans son livre, le *Roman d'un maître d'école*, très supérieur à son *Cuore*, a fort agréablement mis en scène cette tendance de l'Etat à se fourrer partout. Il nous parle d'une maîtresse d'école envoyée de par l'autorité enseigner la gymnastique à des nonnes qui dirigent une école publique et un internat. La règle défendant une multitude de choses, stipulant même que nul ne doit toucher une sœur, ne fût-ce que du bout du doigt, sauf en cas de chute pour l'aider à se relever, ce fut toute une affaire que l'organisation de ce cours aussi nouveau qu'inattendu et peu désiré. Cependant, fait rare, l'Eglise céda à l'Etat : il y avait force majeure. Du moins, c'est ainsi qu'en décida le père confesseur. On vit donc marcher, sauter et courir en cadence toutes ces robes blanches au cliquetis des rosaires de bois, et des crucifix de métal. En ces matières il en va tout autrement que pour certaines autres fournitures, l'Etat en veut pour son argent. On fit donc savoir aux nonnes qu'une commission d'experts irait s'assurer de leurs travaux et de leurs progrès. Grand émoi au monastère, mais le père confesseur prêcha la soumission.

Ici, permettez un bout de citation : « La terrible commission se présenta à dix heures du matin. Son président, ancien capitaine de dragons, cheveux tigrés de noir et de blanc, gros favoris, l'œil fauve, le nez grand, la voix grosse. A ses côtés, un maître gymnaste, mine de bois sans air ; un inspecteur replet qui, par chance, était bienveillant et respectueux. L'examen eut lieu dans un local nu entre deux crucifix apposés pour la circonstance. » Le président commença les questions d'un ton brusque ; les nonnes étaient tremblantes. « Ne perdez pas la tête, allons donc (laissons le juron), je suis un homme, non un ogre. » Le reste de la scène, sans être risqué, est ici hors de propos, sauf le mot de la fin qui est joli : « Révérende mère, n'ayez peur de la gymnastique, elle n'est pas déshonnête, elle est mère de la santé, enseignez-la à vos filles, vous ferez œuvre sainte et vous donnerez aux pauvres l'argent que vous ne paierez plus au médecin. » Assez bon garçon, comme on voit, l'Etat italien, plus attique en tout cas et plus tolérant que le Conseil municipal de Paris. Cependant au dire de M. R. Bonghi, un libéral bon teint, le plus sûr serait de ne pas trop s'y fier.

A propos de la loi sur les *Opere pie*, « bonne et nécessaire à certains égards, spoliatrice et insensée à d'autres, » cet éminent publiciste a écrit : « Il est une quantité d'œuvres issues du christianisme, utiles et florissantes, créées et entretenues sans l'Etat ; à l'avenir devra-t-il les absorber comme il le désire ? Je ne le

pense pas. La charité qui vient du cœur va au cœur. Elle soulage le corps et apaise l'âme. Atténuer les maux de l'un, guérir ceux de l'autre, tel est son but. Par sa méthode, par ses voies et moyens, elle est éducatrice de nature. Quiconque fait la charité, doit la sentir, l'éprouver dans le cœur. En faire une fonction publique, c'est la dessécher, l'évider de ses principes salutaires. Quand, dans les hôpitaux, on n'aura plus que des salariés quelconques, les malades ne seront plus qu'une occasion de gain ou un moyen de conquérir une croix de chevalier, un bout de ruban, un vain titre, vous verrez alors quelle désolation sombre envahira le cœur des malades! Réussira-t-on mieux en monopolisant l'instruction publique? Nullement. Nous sommes dans une voie fausse avec toute l'Europe, l'Angleterre exceptée. Nous ne cessons d'augmenter les attributions de l'Etat et de lui assujettir l'individu. Voici qui est étrange : l'individu est un citoyen libre, il parle et écrit à son aise, nomme ses représentants, mais comme homme social, on ne cesse de le diminuer. Il ne lui sera plus permis de créer quelque chose comme il l'entend. Chaque jour, il devient moins libre et moins capable de mettre le sceau de son individualité sur ses œuvres. L'Etat lui met une camisole de force. Il veut tout faire et refaire, tout corriger, tout réparer. L'énorme machine qu'il monte ainsi, devient de jour en jour plus compliquée, moins sûre et moins maniable. Notre législation est un boa qui vous étouffe dans ses enlacements. Tout cela, je le crains, ne fera que des ruines qui nous tomberont dessus. »

M. Bonghi a récemment séjourné en Angleterre; il y a beaucoup observé les hommes et les choses. Comme Voltaire, il en est revenu saisi, convaincu, et offre la sage Albion en exemple à ses concitoyens. Il a écrit sur ce sujet une série de lettres publiques adressées à la duchesse Ravaschieri, une des femmes de Naples les plus distinguées par le cœur et le talent. Compte-t-il sur le su[ccès]? Non, M. Bonghi sait comme nous q[ue] les pantalons, les chapeaux et les jaquett[es] [à] l'anglaise ont fait une caricature du chévr[ier] et du *facchino* napolitains. Vouloir mo[uler] ce monde méridional sur celui du nord, se[rait] grotesque et inutile : l'histoire de l'évang[éli]sation en dirait long sur ce point si on l'[in]terrogeait. Cependant, il est bon de parle[r à] ce peuple de peuples forts, moraux, attach[és] à la chose publique, ayant des convictio[ns,] sachant les défendre et les propager. Ma[is,] M. Bonghi l'a dit finement lui-même, le système de liberté, d'indépendance et d'ind[i]vidualisme « n'est possible que dans u[ne] atmosphère morale, saine et vigoureuseme[nt] honnête. » Peut-être qu'il voit l'Angleter[re] un peu trop en beau, mais pour le fond il [a] raison ; malheureusement, son œuvre et se[s] appréciations ne dépassent pas un cercle restreint de personnes instruites. Il y a peu de jours, il a convoqué le public cultivé à une conférence sur les origines de la monarchie napolitaine. Il y est venu fort peu de monde, on se comptait sur les doigts. Mathilde Serao a dit à ce sujet : « Nos jeunes écrivains, nos petits avocats, brillaient par leur absence, sans doute qu'ils ont eu peur d'avoir quelque chose à apprendre. » Disons plutôt qu'ils n'ont pas pensé que le sujet fût si grave. L'orateur, en effet, a posé en terminant cette question aussi originale qu'intéressante : « La monarchie napolitaine et l'anglaise sont jumelles; d'où vient que l'une est morte, comme on sait, tandis que l'autre est exubérante de vie? » La réponse viendra plus tard, si toutefois on veut venir entendre l'éminent historien. Quand elle aura été donnée, nous pourrons en reparler, le parallèle aura sûrement du piquant et de la profondeur.

Passons à ce qui nous tient de plus près. Sans rien demander à l'Etat, sans faire de bruit dans le monde, modeste et vrai dans ses rares rapports, l'Institut Mackean, destiné

à l'éducation des jeunes filles de la classe
ultivée, résout à sa manière, c'est-à-dire à
la manière chrétienne, la grave question de
l'éducation de la femme. Toutes les élèves
qu'il a envoyées à l'examen du brevet d'Etat
ont été admises au premier rang, toujours
avec les chiffres les plus élevés. Le nombre
des externes et des internes ne fait que gran-
dir, il a été en 1889 de 150 pour les premières
et de 30 pour les secondes. On s'est vu dans
la nécessité d'achever la grandiose construc-
tion commencée il y a six ans. Ce n'est pas
sans inquiétude qu'on s'est mis à l'œuvre,
mais Dieu y a pourvu et y pourvoira encore.
L'impératrice Frédéric III a bien voulu hono-
rer la maison d'une visite détaillée. En par-
tant, elle a adressé, à la vaillante directrice
et à ses aides, des paroles aimables et sé-
rieuses. Dans un pays où la louange est
facile, on est heureux de la recueillir de
lèvres sobres et sincères. Du reste, la noble
femme parlait par expérience, car elle a
cité les nombreuses institutrices qu'elle a
eues dans sa propre maison ; c'est après les
avoir vues à l'œuvre qu'elle et son mari ont
compris la beauté et la grandeur de la voca-
tion pédagogique. En disant cela, les larmes
se pressaient dans ses yeux.... Les lecteurs
savent qu'un des fondateurs de la maison a
été l'ancien correspondant du *Chrétien évan-
gélique*, M. le pasteur Peter ; uni à son collè-
gue écossais et à quelques amis pieux, mo-
destes et dévoués, ils ont fondé la maison sur
des bases larges et généreuses, loin de tout
esprit sectaire et mesquin. Avec le sérieux
des études, c'est ce qui assure la durée et le
succès de l'institution. La population intelli-
gente le comprend et ne lui ménage pas sa
confiance. Il se fait ainsi beaucoup de bien,
dont Dieu seul connaît la profondeur et l'in-
tensité ; aussi n'avons-nous pas l'habitude d'en
parler aux hommes, il suffit d'en bénir Dieu.

L'Eglise évangélique française de Naples a
eu un bon et heureux hiver. Son activité est
peu connue au dehors, elle s'expose peu et
n'imprime pas ses rapports. Soutenue de
Dieu seul, associée à l'Eglise allemande pour
la propriété du temple, elle offre un culte
régulier à la colonie étrangère de Naples,
stable ou flottante, pauvre ou aisée. En hiver,
de nombreux étrangers de passage lui ren-
dent visite le dimanche, heureux d'y trou-
ver, outre la prédication, des renseignements
matériels sûrs et précis. En cas de maladie,
ce qui n'est pas rare, ils ont ainsi un appui,
des visites et des consolations d'autant plus
précieuses que, dans ce grand Naples, on se
sent bien vite dépaysé et abandonné. Chaque
hiver, une soirée familière réunit tous les
membres qui sont ordinairement séparés
par les distances et la diversité des positions.

Cet hiver, l'Eglise a eu le plaisir de posséder
pendant trois mois, M. Th. Roller, son ancien
pasteur, l'auteur de ce magistral ouvrage sur
les *Catacombes* dont les conclusions théolo-
giques et chronologiques, si importantes pour
l'histoire des dogmes, n'ont encore trouvé
aucun contradicteur. M. Roller a bien voulu
rédiger pour son ancienne Eglise ses souve-
nirs d'il y a trente-cinq ans. Nous avons
ainsi par extension entendu raconter la fon-
dation de l'Eglise par Adolphe Monod et
son organisation par J.-L. Vallette. Puis vien-
nent les grands événements de 1860, qui
amènent la liberté religieuse à Naples. M. Rol-
ler, le fondateur de l'évangélisation napoli-
taine, raconte ce passé héroïque avec un
enthousiasme communicatif que le présent
n'inspire plus guère. On a fait bien des expé-
riences, on est revenu de bien des illusions ;
cependant, il y a quatre ou cinq Eglises qui
évangélisent encore, indépendantes les unes
des autres, avec des méthodes diverses, cha-
cune ayant ses bénédictions et ses succès
spéciaux. Le vénérable pasteur s'est spécia-
lement attaché à montrer, aux enfants et aux
successeurs de ses anciens paroissiens, la
beauté du passé de leur Eglise « qui a eu l'hon-
neur de donner trois pasteurs à celle de Pa-
ris, d'en recevoir et d'en rendre plusieurs à
la noble Eglise de Genève. » Se levant à la

voix de son président, M. Tell Meuricoffre, l'assemblée, partant de l'idée que noblesse oblige, a manifesté spontanément son désir de persévérer dans la voie qui est la sienne, et qui venait de lui être rappelée par un homme qui a laissé ici de si profondes affections, et dont nul ne conteste la chrétienne autorité.

C'est parmi nous que le rév. Butler a passé les derniers temps de sa vie. Arrivé en automne, il séjourna à la villa Meuricoffre pendant plusieurs semaines. Un mal implacable le minait, mais ne lui ôtait rien de sa sérénité. Soutenu de Dieu, encouragé par la compagne de sa vie qui, pour lui, avait fait trève à son activité publique, il attendait sa fin avec la foi radieuse du chrétien. J'ai eu le privilège de le voir souvent, de lire avec lui les Psaumes commentés d'une manière si simple et si profonde par H.-V. Andreae. Il y prenait un extrême plaisir et y trouvait une puissante édification. Il se plaisait à dire le bien que lui avaient fait des pasteurs suisses, au canton de Vaud et à Berne, et jouissait vivement de cette vraie alliance évangélique qui naît spontanément d'une foi commune. Il partit pour Amalfi, puis pour Cannes, d'où il poursuivit pour l'Angleterre afin de mourir près de ses enfants. Actuellement, il est au séjour de cette beauté pure à laquelle il a aspiré par les arts, le cœur et la conscience.

F. TISSOT.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

SERMONS, par *C.-E. Babut.* — Paris, Grassart, 1890.

Etes-vous préoccupé des imperfections de la prédication évangélique contemporaine? Et cherchez-vous quelque chose qui vous rapproche de l'idéal, en vous satisfaisant à la fois comme fond et comme forme, comme saveur biblique et comme actualité? Ouvrez les *Sermons* de M. Babut, et vous ne tarderez pas à dire : C'est cela. Nous y sommes.

Il est rare, en effet, de trouver dans un volume de ce genre, aujourd'hui surtout, un pareil ensemble de saines qualités homilétiques. Le nom de l'auteur nous était déjà un gage que nous recevrions de cette lecture jouissance et profit. Notre attente a été plutôt dépassée.

Les qualificatifs se pressent d'eux-mêmes sous notre plume. Originalité et perspicacité dans le choix des textes; fidélité rigoureuse à la lettre et à l'esprit de l'Ecriture; tractation naturelle, vraiment « générique, » sans rien qui rappelle l'artifice ni les banales conventions; exordes parfois ingénieux, toujours simples; développements substantiels, lumineux, et dont la sobriété fait encore mieux ressortir la richesse; applications familières et néanmoins frappantes de sérieux et d'élévation; style nerveux, viril, mais d'une aisance et d'un velouté qui vous séduit; allure solennelle et avec cela aussi éloignée que possible de toute emphase oratoire; tels nous semblent être les principaux caractères de ces discours.

Nous ne manquerions pas d'exemples à citer. Pour nous borner à l'essentiel, signalons les deux sermons les plus intéressants au point de vue du texte et de ce qui en a été tiré : *La Providence de Dieu et la prière*, sur Matthieu XXIV, 20. (« Priez que votre fuite n'arrive pas en hiver. ») *Lumière et ombres*, sur 2 Chroniques XII, 12. (« Il y avait encore de bonnes choses en Juda. »)

A recommander aussi certains passages, marqués au coin d'un bon sens chrétien exquis, à l'adresse de telles exagérations religieuses du jour (p. 293-295; 315 316), ou encore la manière pleine de tact, d'indépendance et de profondeur dont sont abordés des sujets difficiles, comme les rapports entre la Providence de Dieu et la liberté humaine. (P. 100, 101.)

On remarquera également les pages magnifiques consacrées au souvenir de la révocation de l'Edit de Nantes dans le sermon intitulé : *Les compassions de Dieu envers l'Eglise réformée de France.*

Nous n'hésitons pas à placer, et en bon rang, le modeste et éminent prédicateur de Nîmes, devenu enfin tout de bon « sermonnaire, » parmi ceux qui ont le mieux compris les exigences de la chaire à notre époque, et qui, pour ce fait, ont droit à être considérés comme des modèles, au moins autant que d'autres, plus anciens ou plus retentissants.

A. P.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ÉTUDE BIBLIQUE

—

### Le livre de Job.

### II

*La plainte de l'affligé*[1].

Τὴν ὑπομονὴν Ἰὼβ ἠκούσατε.
Jacq. V, 11.

« Vous avez entendu parler de la patience de Job. » (Jacq. V, 11.) Ce mot vous a probablement surpris, sinon offusqués. Qu'on comprenne et qu'on excuse les cris de détresse et de révolte qu'arrache au vieux sheik l'accumulation de maux inouïs qui ont fondu sur lui, rien de mieux. Mais est-il vraiment le type et le modèle de la patience, l'homme qui se débat ainsi sous l'étreinte de la souffrance, qui s'emporte jusqu'à maudire le jour où il est né, qui profère des plaintes débordantes de poésie mais en même temps d'amertume?

« Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère! Au sortir de ses entrailles, que n'expirai-je! Pourquoi deux genoux sont-ils venus me recevoir, et deux seins m'inviter à les sucer? Maintenant je serais couché, je me reposerais, je dormirais dans une paix profonde.... Là, les méchants cessent leurs violences, là se repose l'homme épuisé. Là le captif vit tranquille, et n'entend plus la voix de l'exacteur. Les petits et les grands s'y rencontrent, l'esclave y est libre de son maître.

» Pourquoi la lumière est-elle donnée aux malheureux, et la vie à ceux dont l'âme est pleine d'amertume, qui attendent la mort sans que la mort vienne, qui la cherchent plus ardemment qu'un trésor, qui sont heureux jusqu'à en tressaillir quand ils ont trouvé le tombeau; à l'homme dont la route est couverte de ténèbres, et que Dieu a entouré d'un cercle fatal? Mes soupirs sont devenus comme mon pain, et mes gémissements se répandent comme l'eau; à peine conçois-je une crainte qu'elle se réalise; tous les malheurs que je redoute fondent sur moi. Plus de sécurité, plus de repos, plus de paix! Sans cesse de nouveaux tourments! » (III.)

Nous citons ce fragment entre beaucoup d'autres.

Tâchons de faire connaissance de plus près avec ce malheureux, affligé sans mesure; étudions non pas un moment dans sa souffrance, mais sa souffrance tout entière; car, de même que pour interpréter correctement une phrase, on a soin de la lire à la lumière de son contexte, c'est-à-dire de ce qui la précède et de ce qui la suit, de même, pour apprécier avec équité les paroles ou les actes d'un homme, il faut les voir à leur place, dans l'ensemble de sa vie. Voyons donc comment Job s'est comporté, depuis le commencement jusqu'à la fin de son épreuve.

Le commencement est signalé par la résignation la plus complète. De tous côtés, arrivent au riche et intègre habi-

[1] Voir le numéro de mai.

tant du pays d'Uts les nouvelles les plus désastreuses : tous ses biens détruits, tous ses enfants morts. Le seul cri qu'il profère, en se prosternant au milieu des signes de deuil, est celui-ci :

« Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai[1]. » — « Jéhovah m'a tout donné, Jéhovah m'a tout enlevé, que le nom de Jéhovah soit béni ! »

Ce n'est pas assez. Après avoir perdu sa fortune, ses fils et ses filles, Job est frappé d'un ulcère malin qui envahit tout son corps. Satan a bien vu, c'est là ce qui touche l'homme de plus près. L'horrible souffrance s'attache à lui, torturant sa chair et le brûlant jusqu'aux os. Sa femme raille sa constance, s'irrite de n'entendre aucun murmure sortir de sa bouche :

« Quoi ! tu persévères encore dans ta piété ? Laisse là Dieu, et meurs ! »

Mais lui :

« Tu viens de parler comme une femme insensée. Nous avons reçu le bien de Dieu ; comment refuserions-nous de recevoir le mal ? »

« En tout cela, ajoute le récit, Job ne pécha point par ses lèvres. »

Comment donc se peut-il qu'un peu plus tard il éclate en ces sanglots mal comprimés, en ces plaintes déchirantes dont nous entendions tout à l'heure les premiers échos ?

S'en étonner, ce serait connaître bien mal le cœur humain. Le premier moment de l'épreuve, même d'une épreuve sans préparation comme sans mesure, n'est pas généralement le plus difficile à traverser. A ce choc terrible, dans ce subit effondrement qui devait tout engloutir, on voit souvent les âmes comme soulevées au-dessus de leur faiblesse accoutumée ; elles étonnent les autres et elles-mêmes par leur calme fermeté. Elles parlent sincèrement de soumission absolue ; elles redisent le mot du patriarche : « Il a donné, Il a ôté, béni soit son nom ! »

Est-ce la victoire finale ? Hélas, il s'en faut. Les jours mauvais se succèdent, et ils deviennent de plus en plus mauvais. Ce deuil, cette perte, cette souffrance, il n'a pas suffi de les accepter une fois pour toutes, il faut les accepter tous les jours. Les autres, sans doute empressés au début dans leur sympathie, se sont vite faits à votre *malheur*. Heureux s'ils se montrent seulement distraits et oublieux, s'ils n'en viennent pas, ennuyés, irrités de votre tristesse, à vous accabler, à l'exemple d'Eliphaz, de Bildad et de Tsophar, de leurs cruels lieux communs. Pendant que témoins et amis s'habituent, celui qui souffre ne s'habitue pas, et c'est alors que se livre vraiment pour lui le combat. J'insisterai sur un seul exemple. La maladie vous a frappé, et vous avez incliné la tête. Mais autre chose est de voir venir la maladie et de l'accepter, autre chose d'être et de rester malade. Quand tout sera fini, on dira : il a été malade tant de semaines, tant de mois, quelquefois tant d'années. Mais on n'est pas malade en gros, comme dans cette courte phrase. Chacune de ces années, chacun de ces mois, chacune de ces semaines se détaillent en jours, en nuits, en heures de souffrance. L'aurore se lève, et c'est pour éclairer une nouvelle journée de faiblesse, peut-être de torture. Le soir arrive, et les malaises, les agitations,

[1] C'est-à-dire, dans le sein de la terre, mère de tous les hommes.

les angoisses augmentent, et l'on s'écrie dans le langage même de Job :

« Quand je dis : « Mon lit va me consoler, ma couche adoucira ma peine, voilà que tu m'effraies par des songes, et que tu m'épouvantes par des visions. » Aussi quand je suis couché je dis : « Quand me lèverai-je ? Et la nuit se prolonge, et je suis rassasié d'angoisses jusqu'au matin. »

Combien n'est-on pas tenté alors de s'écrier à son tour :

« Qu'est-ce que ma force pour que j'espère encore ? Quelle fin m'attend pour que j'aie patience ?... Ne suis-je pas dénué de toute aide ? Toute voie de salut ne m'est-elle pas fermée ? » (VII, *passim.*)

Mais la prolongation des souffrances de Job n'explique pas à elle seule sa plainte désolée. Ce qui fait l'aiguillon de sa douleur, c'est l'insuffisance de ses croyances pour s'en rendre compte ; et cet aiguillon, les accusations de ses *amis* l'enfoncent plus profondément dans ses flancs. Il avait vécu jusque-là des mêmes convictions dont, devenus ses ennemis, ils se font une arme contre lui. Leur doctrine de la rétribution était la sienne. Quelques doutes à l'ouïe de certains récits, au spectacle de certains faits, avaient bien pu lui monter à l'esprit, mais il les avait repoussés. La justice du gouvernement divin était inconciliable avec l'abandon de l'homme innocent au malheur. Or, il sait, lui, que sa réputation d'intégrité a été méritée, qu'il n'a été ni injuste, ni impur, ni cupide, ni idolâtre, ni inhumain. (Voir sa justification, chap. XXXI.) Oh ! pourquoi donc Dieu l'a-t-il précipité dans un pareil abîme de maux ? Pourquoi Dieu se prononce-t-il contre lui et le livre-t-il à ses adversaires ? « Avant de me déclarer méchant, s'écrie-t-il, fais-moi connaître pourquoi tu plaides contre moi. » (X, 2.) Le traiter comme il le traite, c'est, de la part de Dieu, le condamner, le déclarer méchant. Et il ne l'est pas. De là son trouble profond. « Ce ne sont pas, dit-il, les ténèbres, l'obscurité dont je suis couvert qui m'anéantissent, » c'est-à-dire, ce n'est pas le malheur dont je suis accablé qui me jette dans une pareille détresse. Mais Dieu est contre moi, il se déclare mon adversaire, et je n'en puis pas comprendre la raison. Voilà pourquoi je suis étourdi sous le coup et consterné.

« Sa présence m'épouvante ; quand j'y pense, j'ai peur de lui. Dieu a brisé mon courage, le Tout-Puissant m'a rempli d'effroi. » (XXIII, 17, 15, 16.) « Ses flèches me transpercent, mon esprit en boit le venin ; les terreurs de Dieu sont rangées en bataille contre moi. » (VI, 4.)

La face de Dieu s'est donc voilée pour le malheureux. Dieu est devenu pour lui une énigme, et une énigme redoutable. A certains moments, il n'aspire qu'à paraître devant lui, assuré que dès qu'il aura pu plaider sa cause, il obtiendra justice (XIII, 3 ; XXIII, 3-7), mais hélas ! il ne sait où le trouver, ne parvient à le rencontrer nulle part. (XXIII, 8, sq.) Et d'ailleurs il désespère de son juge. Il sait d'avance qu'il échouera dans ses tentatives de justification, non pas parce que Dieu est le plus juste, mais parce qu'il est le plus fort. Car, « comment lui répondre, quelles paroles choisir ? » Immobile dans son insondable azur, il ne peut voir qu'avec ironie l'agonie du malheureux qui réclame lumière et justice.

« Il se rit des épreuves de l'innocent.... Je suis condamné d'avance ; pourquoi me donner des peines inutiles.... Dieu n'est pas mon

égal pour que je lui réponde, pour que nous comparaissions ensemble en justice. Il n'y a pas entre nous d'arbitre qui pose avec autorité sa main sur nous deux.... Coupable, malheur à moi ! Juste, je n'ose davantage lever mon front, rassasié de honte, spectateur de ma propre misère. » (IX, X, *passim.*)

» Oh ! pourquoi cacher ainsi ton visage ? Pourquoi me traiter comme ton ennemi ! » (XIII, 24.)

Telle est la plainte de Job, telle en est la cause profonde. Je ne la justifie pas ; lui-même, nous allons le voir, l'a condamnée. Mais voici ce que j'ai à observer.

D'abord nous avons ici un langage absolument sincère, bien différent en cela de celui de ces amis auxquels Job pouvait reprocher de ne vouloir, avec leurs apologies tournées en accusations injustes, que se mettre bien en cour auprès de Dieu. Il ne les suivra pas sur ce terrain. *Dût-il en mourir*, il dira ce qu'il a dans le cœur. Jusqu'à son dernier souffle il défendra son innocence, quoi qu'il lui en puisse coûter[1]. (XXVII, 1-6.)

Un missionnaire du Lessouto racontait un jour que ce qui l'avait réjoui dans une visite à une femme malade, c'était de l'entendre murmurer quelque peu. D'ordinaire l'assentiment que les indigènes donnent aux exhortations de l'homme de Dieu est si implicite, et ils opposent à l'action de la vérité une si épaisse cuirasse, qu'on est tout heureux de trouver un cœur qui s'ouvre et des lèvres qui parlent avec franchise. Telle est l'attitude de Job. Elle ressemble à celle d'Abraham, dans la liberté et la hardiesse de sa prière : « Celui qui juge toute la terre n'exercerait-il pas la justice ? » Ses cris de révolte momentanée ressemblent à celui d'un homme de foi de notre temps, Gordon, lorsqu'au spectacle des horreurs de la traite en Afrique, il osait dire : « J'ai été en colère contre Dieu, parce qu'il laisse se commettre de pareilles abominations. » Et l'on peut rappeler encore ici l'admirable confession d'une noble femme, racontant comment, en présence d'autres infamies, elle se leva devant Dieu et lui dit qu'elle ne pouvait pas l'aimer s'il consentait à toutes ces iniquités, — comment, après qu'elle eut crié à l'Eternel, l'orgueil et l'esprit de révolte firent place à une tristesse infinie, — comment enfin le calme vint, non que tout problème fût résolu ou toute tristesse dissipée, mais en ce sens que l'amour divin dans l'immensité de ses compassions fut révélé à son cœur[1].

Job, même aux heures les plus sombres, repousse avec horreur l'idée de se laisser gagner aux conseils du méchant, alors même que là serait le succès et le bonheur (XXI, 16) ; il est résolu à demeurer ferme dans la voie de la justice (XVII, 9) ; sa meilleure consolation est dans la pensée qu'il n'a pas violé les commandements du Saint (VI, 10) ; son espérance, dans le désespoir même, il l'appuie sur le fait qu'il cherche à ren-

[1] La fin de ce chapitre et le chapitre suivant ne sont pas sans difficultés sérieuses. Job y retourne contre ses amis leur propre thèse, celle de la calamité qui atteint le méchant. Mais il le fait en termes qu'il n'est pas aisé de concilier avec les doutes exprimés ailleurs. Et dans le chapitre XXVIII il fait l'éloge magnifique de la sagesse, avec une sérénité qui ne se conçoit guère au milieu du trouble profond où il est jeté. Quelques interprètes ont cru à une transposition ou à une addition postérieure.

[1] *Aux hommes. Avant l'aurore.* Livre d'une pénétrante éloquence, dont l'auteur, on le sait, est Mme Joséphine Butler.

contrer Dieu : « Car un impie n'ose paraître en sa présence. » (XIII, 16.) Et encore, et surtout, il appelle, il devine un autre Dieu que ce Dieu terrible qui l'accable sans motif ; un Dieu inconnu encore, mais pressenti, ce Dieu de la rédemption qui le justifiera, en face de ce Dieu de la force qu'il discerne seul dans les événements présents, un Dieu qui lui donnera raison, non seulement contre ses amis, mais *contre Dieu même* : « Mes amis se raillent de moi : c'est vers Dieu que mon œil pleure, *afin qu'il plaide pour l'homme avec Dieu*, et pour le fils de l'homme avec son ami. » (XVI, 20, 21.) Ailleurs, cette assurance que justice lui sera faite, que Dieu prendra sa cause en main, et que, dût-il même descendre au tombeau, *il le verra*, s'exprime sur un ton vraiment triomphant :

« Je le sais, mon vengeur existe, et à la fin il se lèvera sur la poussière. Quand cette peau sera tombée en lambeaux, privé de ma chair, je verrai Dieu. Je le verrai par moi-même ; mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre ; mes reins se consument d'attente au dedans de moi. » (XIX, 25-27.)

Il nous reste à parler du terme, je ne veux pas dire de la conclusion de l'épreuve, mais de l'attitude finale de l'éprouvé. Ce terme nous ramène au début, par le chemin de la repentance. Sans que rien soit changé dans sa situation, prenons-y bien garde, sans qu'aucune explication du mystère lui ait été fournie, Job s'humilie profondément de sa témérité : « Je reconnais que tu peux tout ; j'ai parlé sans les comprendre de merveilles qui me dépassent. » (XLII, 1-3.) Tout à l'heure il ne demandait qu'une chose, la sollicitant sans cesse : « Oh ! qui me fera trouver quelqu'un qui m'écoute ? Voilà ma défense toute signée, que le Tout-Puissant me réponde ! » (XXXI, 25.) Maintenant, placé dans la présence même de Dieu, il s'écrie :

« Je suis un néant, que te répondrai-je ? Je n'ai qu'à mettre ma main sur ma bouche. J'ai parlé une fois,... je ne répliquerai pas ; deux fois ! je n'ajouterai plus un mot. » (XXXIX, 37, 38.)

Tout à l'heure, il célébrait, dans une magnifique énumération, ses vertus. (XXXI.) Maintenant que son œil a vu Dieu, il s'abaisse :

« Je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre. » (XLII, 6.)

Voici donc une épreuve marquée à son début par une humble et entière résignation ; à l'issue d'un conflit où les cris de douleur et de colère, excités d'ailleurs par les attaques d'implacables consolateurs, ont laissé place par instants aux élans d'une foi indomptable, cette épreuve terrible est acceptée de nouveau avec la confusion d'un cœur qui se repent et qui se condamne sans arrière-pensée. Eh bien, le mot de Jacques vous paraît-il si déplacé ? Ce mot (*endurance*, plutôt que *patience*) exprime littéralement la qualité d'une vertu et d'une piété qui ne se brisent pas, mais qui persistent, au contraire, sous l'effort de la tentation et de la souffrance. Job est demeuré ferme, il est sorti, lui aussi, de la lutte : « tout meurtri, mais vainqueur. »

C'est encore une parole du livre de la Consolation (Esaïe XL, 40-66) qui clora utilement cet article sans qu'il soit besoin de la développer :

« Quiconque marche dans l'obscurité et

manque de lumière, qu'il se confie dans le nom de l'Eternel et qu'il s'appuie sur son Dieu! »

LÉOPOLD MONOD.

(*La fin au prochain numéro.*)

---

## HISTOIRE DE L'ÉGLISE

---

### Les origines du ministère chrétien.

SECOND ET DERNIER ARTICLE[1]

III

Quelles que soient nos sympathies pour la libre prédication et la pluralité des ministères, il faut bien reconnaître que le Nouveau Testament lui-même donne une grande importance à l'ordre ecclésiastique.

Rien de plus intéressant, à ce point de vue, que de suivre la pensée de Paul au travers de ses épîtres. Il sent le besoin d'affirmer, sinon contre les douze, au moins contre leurs trop ecclésiastiques partisans, les droits de la libre grâce de Dieu et l'autorité suprême du Christ vivant dans l'Eglise : « C'est lui qui a établi les uns apôtres, les autres prophètes. » (Eph. IV, 11.) Et partout où il aborde cette question, il pose le principe fondamental que le don spirituel, le *charisme,* crée la charge. Sans doute, il réserve l'ordre et la bienséance (1 Cor. XIV, 40), mais il rejette le don de gouvernement à l'arrière-plan et se trouve avoir ainsi d'avance la théorie de toutes les dissidences. A l'étudier de près, on s'apercevra pourtant qu'il sent le besoin d'organiser cette liberté. Ses épîtres aux Corinthiens ne sont-elles pas un plaidoyer ardent et ingénieux en faveur de l'ordre ecclésiastique ? Et lorsqu'on a suivi les arguments si fins, si insinuants par lesquels il ramène les Corinthiens de l'exercice illimité des dons spirituels à l'observation des règles de la décence, de la charité et de la soumission mutuelle, peut-on s'étonner que le même homme, sur la fin de sa carrière, donne à Tite et à Timothée des recommandations qui modifient quelque peu le libre exercice des dons dans l'Eglise? Il ne se contente plus d'inspecteurs ou anciens capables de bien administrer ; « il faut qu'ils soient attachés à la véritable doctrine qui doit être enseignée, en sorte qu'ils soient capables tant d'exhorter suivant cette doctrine salutaire, que de convaincre ceux qui s'y opposent. » (Tite I, 9.) Il veut que les membres du Conseil d'administration soient « aptes à enseigner » (1 Tim. III, 2), et comme ils ne le sont pas tous, il veut que « les anciens qui s'acquittent bien de leurs fonctions soient jugés dignes d'un double honneur, principalement ceux qui travaillent à la parole et à l'instruction. » (1 Tim. V, 17.)

Ces enseignements étaient du reste contenus en germe dans la première parole de Paul sur cette question de la prédication : « N'éteignez point l'Esprit ; ne méprisez point les prophéties ; éprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon, abstenez-vous de toute apparence de mal. » (1 Thess. V, 20-22.) La seule différence, c'est que dans ses premières épîtres il se fie, pour régler les écarts de la prédication, à l'instinct religieux de la communauté, et que dans ces dernières, il est obligé, par de dures expériences, de s'en remettre davantage au conseil d'administration.

Encore Paul est-il le chef du parti de

[1] Voir le numéro précédent.

la liberté dans l'Eglise. Dès que nous étudions ce qui se passe dans le parti juif, nous trouvons de vives répugnances pour la trop grande abondance de prédicateurs. « Mes frères, qu'il n'y ait pas plusieurs docteurs parmi vous, sachant que nous en recevrons une plus grande condamnation. » (Jacq. III, 1.) « Ainsi, mes frères bien-aimés, que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler et lent à se mettre en colère. » (Jacq. I, 19.) Certes, Jacques ne voulait pas interdire la libre prophétie; elle était trop dans les mœurs juives et dans le courant même de la vie religieuse des premiers chrétiens : il voulait la régler et la discipliner, et quand nous trouvons dans les Actes et les épîtres des prédicateurs venus de la part de Jacques (Galates II, 12), ou porteurs de « lettres de recommandation » (2 Cor. III, 1), ne semble-t-il pas voir éclore un clergé régulier, muni de diplômes et visant au monopole de l'enseignement?

Dans ces premiers débuts de l'ordre ecclésiastique, il faut tenir grand compte de l'influence qu'exercent les grandes personnalités. Dès le premier jour, Pierre, Jacques et Jean prennent parmi les chrétiens d'Orient une prééminence toute épiscopale. Les autres apôtres restent à l'arrière-plan : les trois « colonnes » (Gal. II, 9) portent à elles seules tout l'édifice de l'Eglise. Et lorsque ces hommes de Dieu sont enlevés à la communauté chrétienne, il semble qu'elle ne puisse se passer de conducteurs de même influence, si bien qu'on trouve des traces très distinctes de succession apostolique dans la seconde génération chrétienne.

Chose étrange pour nous, personne ne se réclame de la succession de saint Paul ; on dirait que l'Occident reste plus longtemps démocratique, grâce à son influence. L'apôtre Jean s'établit à Ephèse après la prise de Jérusalem et, pendant la fin du siècle, il est l'apôtre et comme le grand prêtre de l'Asie Mineure. Il ne laisse point de successeur officiel, mais Polycarpe de Smyrne exercera dans les mêmes lieux une influence presque semblable, et il est facile de comprendre que le souvenir du dernier survivant du collège des Douze ait grandement facilité la tendance monarchique dans le gouvernement des Eglises.

Jacques, le frère du Seigneur, exerce une vraie dictature à Jérusalem ; il est de tous les hommes du Nouveau Testament le plus épiscopal. Et la tradition assure qu'à sa mort Siméon, son neveu, fut choisi pour lui succéder. Plus tard, nous trouvons des petits-fils de Jude nommés présidents des Eglises, parce qu'ils étaient de la famille du Seigneur. On dirait, selon la remarque de Ritschl, que les chrétiens juifs, prenant à la lettre le titre de royaume des cieux, aient voulu en faire un gouvernement héréditaire.

Il est nécessaire de relever ces faits lorsqu'on étudie l'histoire des chrétiens aux premiers siècles. Ces souvenirs des apôtres pesèrent d'un grand poids dans l'évolution du ministère chrétien. Dès le début du IIIe siècle, Tertullien défiait les hérétiques de son temps de produire des titres pareils à ceux des Eglises orthodoxes : « Qu'ils nous montrent les origines de leurs Eglises, qu'ils déroulent la succession de leurs évêques, et

qu'ils nous montrent que ce premier évêque eut vraiment pour auteur et prédécesseur l'un des apôtres ou quelque disciple des apôtres. Les Eglises apostoliques peuvent raconter leurs origines : l'Eglise des Smyrnéens nous montre Polycarpe établi par Jean ; celle des Romains produit Clément consacré par Pierre. Et partout les autres Eglises nous racontent quels sont ceux qui ont été établis dans l'épiscopat par des apôtres, transmettant ainsi jusqu'à nos jours la semence de vie. » On peut discuter les faits cités par Tertullien ; on ne peut nier que le sentiment qui l'animait n'ait pesé d'un grand poids dans la formation du ministère chrétien.

Plus d'un siècle avant Tertullien, voici le Clément qu'il cite comme évêque de Rome, homme doux et débonnaire comme son nom. L'Eglise de Rome le charge d'écrire à celle de Corinthe où des troubles s'étaient produits ; on avait mis de côté le Conseil d'administration, et Clément demande à la communauté rebelle de se soumettre à ses anciens chefs, précisément au nom de la succession apostolique invoquée par Tertullien. Mais le passage vaut la peine d'être cité en entier pour le jour qu'il jette sur ces communautés en formation :

« Les apôtres, dit Clément, après avoir prêché dans les provinces et les cités, établirent leurs premiers convertis comme évêques et diacres de ceux qui croiraient ensuite. Mais ils savaient qu'il y aurait des disputes au sujet de l'épiscopat (nous dirions du pastorat) ; voilà pourquoi ils établirent des évêques et ordonnèrent que, lorsque ceux-ci seraient morts, d'autres hommes éprouvés continueraient leur service. Ceux donc qui ont été établis par les apôtres, ou après eux par des hommes honorables, avec l'assentiment de toute l'Eglise, et qui ont servi le troupeau du Christ en toute humilité, il n'est pas juste, croyons-nous, de les renvoyer de leur ministère. Il est honteux, bien-aimés, et très honteux, que pour l'amour d'un ou deux hommes la vieille Eglise de Corinthe se soit révoltée contre ses anciens. Quelqu'un est-il croyant, capable de dire les secrets de la science, habile dans son argumentation et pur dans sa conduite, il doit être d'autant plus humble qu'il paraît plus grand ; il doit rechercher ce qui est *de l'utilité* commune et non pas seulement son profit personnel. »

Ce qui se passait à Corinthe se répétait à la fin du Ier siècle dans bien d'autres Eglises. Seulement à Corinthe, on dirait la révolte de prédicateurs intelligents et orthodoxes contre de braves anciens ou évêques quelque peu inférieurs à leur tâche. Mais dans l'ensemble de la chrétienté, il va s'agiter des questions autrement graves. La doctrine chrétienne elle-même va être en péril, et pour se garer de l'hérésie, l'Eglise sera contrainte à se réfugier dans l'ordre ecclésiastique comme dans une forteresse.

Dès la fin du Ier siècle et pendant tout le IIe, une extraordinaire fermentation d'idées entraîne beaucoup de chrétiens vers les doctrines les plus étranges. La nature de Dieu, la création, l'existence du mal forment le texte d'innombrables spéculations qu'on a pris l'habitude de réunir sous le nom de gnosticisme. Elles nous paraissent

bien étranges et bien antichrétiennes, ces doctrines qui se résument en un antagonisme absolu entre le vrai Dieu et la création matérielle. Mais elles répondaient aux besoins intellectuels d'une foule de consciences et, sous des formes adoucies, elles ont eu longtemps une grande place dans la chrétienté. Or, l'Eglise ne pouvait admettre dans son sein un enseignement dont le premier tort était de rejeter entièrement l'Ancien Testament et d'interpréter d'une façon singulière les écrits des apôtres, quand on ne les falsifiait pas. La conscience chrétienne admettait d'instinct que Jésus et les apôtres avaient dit les paroles décisives devant lesquelles il n'y avait qu'à s'incliner, tandis que les nouveaux docteurs avaient pour seule devise : « Cherchez et vous trouverez. » Paul les avait déjà nommés : « Ceux qui apprennent toujours et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité. » (2 Tim. III, 7.)

Il fallait donc choisir. D'un côté, la liberté d'enseignement avec ses hérésies, ses sectes et l'instabilité qui menace l'existence même de l'Eglise ; de l'autre, la formation de corps constitués permanents et chargés seuls de l'enseignement. Les sectes gnostiques choisirent la liberté de parole : elles ne purent l'obtenir que par l'élection populaire et temporaire de leurs anciens, par l'instabilité des conseils d'Eglise. Les orthodoxes préférèrent la fixité des doctrines, et pour cela durent adopter la stabilité des conseils d'Eglise et la discipline plus serrée que donna la concentration des pouvoirs entre les mains d'un seul homme, l'évêque. Il faut lire dans Tertullien le passage spirituel où il met en contraste les deux disciplines : « Ils appellent simplicité l'absence de toute discipline, esclavage le soin que nous en prenons.... Leurs ordinations (élections) sont téméraires, légères, inconstantes ; aujourd'hui ils ont un évêque, demain un autre ; aujourd'hui tel est diacre qui demain sera lecteur ; aujourd'hui ancien, demain laïque. Au reste ils livrent aux laïques toutes les fonctions sacerdotales. »

Traduisons en paroles modernes cette critique d'un vieil orthodoxe : pour laisser toute liberté à l'enseignement, les rationalistes avaient des conseils d'Eglise, évêques ou anciens, élus à terme et facilement révocables. Les orthodoxes deviennent autoritaires et épiscopaux.

Que faire, en effet, si les anciens eux-mêmes, traîtres à leur mandat, favorisaient l'hérésie ? Irénée de Lyon, le grand adversaire des gnostiques, trahit assez son embarras en présence de ces défections : « Il faut obéir aux anciens qui sont dans l'Eglise, qui ont leur succession des apôtres et qui, avec la succession de l'épiscopat, ont reçu du Père le *charisme* certain de la vérité. Mais il faut tenir pour suspects ceux qui se séparent de la succession principale et se réunissent à part, qui divisent et séparent l'unité de l'Eglise. Il faut s'éloigner de ces anciens-là, et s'attacher à ceux qui conservent la doctrine des apôtres et qui, avec le bon ordre du presbytérat, peuvent montrer une parole saine et une conduite sans scandale. »

Le gouvernement d'un seul évêque paraîtra bientôt offrir plus de garantie que celui d'un conseil d'anciens, et Irénée, presbytérien encore par bien des côtés, prépare cependant le triomphe

définitif de l'évêque, du pasteur unique pour chaque troupeau, chef des anciens et seul maître de l'enseignement.

## IV

Nous ne devons pas cacher à nos lecteurs que, pour reconstruire ainsi l'histoire du ministère chrétien, les maîtres que nous avons suivis ont dû exercer presque autant de perspicacité que le paléontologue reconstruisant un animal inconnu au moyen de quelques ossements épars. Entre les données très nettes du Nouveau Testament et le troisième siècle, cinq ou six textes seulement permettent de suivre en Occident le développement que nous avons raconté à nos lecteurs. Des Eglises d'Orient nous ne savons presque rien ; encore ce que nous savons est-il fort sujet à discussion. Les épîtres d'Ignace sont trop suspectes pour que nous osions nous en servir. Peut-être, plus troublées par l'hérésie, les communautés d'Asie sont-elles plus vite arrivées au ministère d'un seul homme, à l'épiscopat, pour employer le terme consacré.

Dès que nous arrivons au IIIe siècle, les textes abondent, certains et clairs. Reste la difficulté de retrouver l'antique signification des mots sous la teinte moyen âge que nous leur conservons encore. Pour désigner l'ensemble des officiers de l'Eglise, on trouve de bonne heure le mot grec *cleros*, dont nous avons fait *clergé*. Il y aurait peu de profit à étudier ce mot grec peu usité qui signifie *lot*, *héritage*, quelquefois *rang*. (Voir Actes I, 17 ; comp. à I, 25.) Mais le mot latin correspondant, *ordo* est d'une signification très nette et très laïque. C'est le mot qui indique le Conseil municipal des villes et, dans l'armée, l'ensemble des officiers d'un même grade. *Ordinare* et *ordinatio* sont les mots usuels par lesquels on désignait l'installation d'un officier dans sa charge. Ordonner un colonel, ordonner un évêque, c'est tout un pour un chrétien du IIIe siècle. Il dira même « ordonner une rangée de vigne » sans le moindre scrupule, car pour lui l'ordination d'un diacre ou d'un évêque, ce que nous appelons aujourd'hui la consécration, n'est qu'une mise en rang, une installation sans signification mystique. Et ce qui, mieux que le dictionnaire, indique combien les idées cléricales étaient encore dans l'enfance, c'est qu'on mettait au nombre du clergé non seulement les anciens et les diacres, mais encore les concierges et les chantres !

Il est vrai qu'on applique assez couramment à l'évêque et bientôt aux anciens le nom de prêtre. Mais ce titre est donné à la même époque par les païens à d'honnêtes bourgeois qui n'ont rien de mystique ou de clérical au sens moderne. Bien plus, toutes les fonctions de l'Eglise peuvent à l'occasion être exercées par un simple laïque : « C'est l'autorité de l'Eglise, affirme Tertullien, qui a établi la différence entre le peuple et le clergé,.... tellement que là où il n'y a pas d'Eglise régulière, tu offres (la sainte cène) et tu baptises, et tu es ton propre prêtre. Et partout où il y a trois chrétiens, seraient-ce des laïques, il y a une Eglise. » Et si Justin Martyr explique déjà le sacrifice pur, prédit par le prophète Malachie (I, 10), par l'eucharistie du pain et de la coupe, il prend soin d'affirmer que tous les chré-

ens « qui ont cru en Dieu, au nom de Jésus, sont la vraie race des souverains sacrificateurs. »

Mais, quoique la théorie fût encore profondément laïque, la pratique tendit de plus en plus à laisser au clergé toutes les fonctions et toute la sainteté. A mesure que l'Eglise grandit, le niveau de la piété baisse rapidement. L'Eglise des frères devient l'Eglise des fidèles, et par une conséquence naturelle, les chrétiens incomplets, qui ont de la peine à vivre d'une vie intérieure et spirituelle, attribueront plus d'importance aux formalités par lesquelles on se déclare extérieurement chrétien. Le baptême et la cène deviendront peu à peu des moyens magiques d'acquérir la grâce, et le ministre de l'Eglise qui administre ces mystérieux sacrements s'élèvera graduellement au rang d'un indispensable et vénéré intercesseur entre le Dieu saint et les hommes pécheurs. Toute l'intéressante histoire de la discipline chrétienne au III^e siècle se résume en un mot : le fonctionnaire de l'Eglise se transforme, pour la plus grande commodité des chrétiens relâchés, en un dispensateur des pardons de Dieu.

Cette transformation du Conseil d'administration, du clergé, profita surtout au président du Conseil, à celui qu'on désigne seul sous ce nom de surveillant ou d'évêque qui, à l'origine, s'adressait à tous les anciens. On ne méconnaît pas complètement l'ancienne égalité, mais on cède à une nécessité d'ordre et de discipline. C'est ce que Jérôme, au IV^e siècle, reconnaît expressément dans son commentaire sur Tite I, 5 : « L'ancien est le même que l'évêque ; avant qu'il y eût des discussions religieuses... les Eglises étaient gouvernées par le Conseil des anciens. Mais lorsque les anciens se mirent à croire que ceux qu'ils baptisaient leur appartenaient à eux et non pas à Christ, il fut décidé partout que l'un des anciens serait choisi pour être au-dessus des autres et que le soin de l'Eglise lui serait confié, afin d'ôter toute cause de schisme.... Comme donc les anciens doivent savoir que par la coutume de l'Eglise ils sont soumis aux évêques, ainsi les évêques doivent se rappeler qu'ils sont supérieurs aux anciens par coutume et non par l'institution du Seigneur. Ils doivent donc gouverner l'Eglise en commun. »

Un auteur moins bien informé jette aussi quelque lumière sur la même question : « Au commencement, dit Ambrosiaster sur Ephésiens IV, 12, au commencement les anciens étaient appelés évêques, et le plus âgé présidait à son tour ; mais comme il se trouva dans la suite des anciens incapables de présider, un concile (?) changea l'ordre, et ce ne fut plus le rang, mais le mérite qui fit élire l'évêque à la majorité des suffrages. »

Nous trouvons, du reste, quelques faits particuliers qui confirment cette origine toute administrative de l'épiscopat. A Alexandrie, il est intitulé patriarche, du nom qui servait à désigner le chef civil de la communauté juive. A Rome, l'évêque n'est pas choisi parmi les anciens, mais parmi les diacres ; il est surtout le trésorier et le grand aumônier de la communauté. Partout il est d'usage de ne choisir pour anciens que des hommes d'un certain âge ; l'évê-

que peut être nommé plus jeune. Aussi ne trouverons-nous chez ces premiers pasteurs rien qui nous rappelle le caractère hiératique des évêques du moyen âge. Point de vêtement spécial : tout au plus porteront-ils le manteau grec qui distingue les professeurs. Tel évêque dans l'île de Crète continue à paître lui-même ses troupeaux; Synésius de Cyrène conserve dans sa carrière d'évêque les calmes et laïques allures du grand propriétaire aux goûts lettrés. Sans doute la plupart sont célibataires, c'est presque la seule différence de quelque importance à signaler entre eux et le clergé protestant actuel. Encore un pasteur anglican est-il beaucoup plus gêné par la liturgie que ne l'est un Cyprien ou un Ambroise.

Il faut noter que l'évêque du IIIe siècle n'a pas de diocèse; son Eglise comprend seulement la ville de sa résidence. De là les quatre cent soixante-dix évêques d'Afrique; de là l'Eglise de Néo-Césarée dans le Pont, qui ne comptait que dix-sept chrétiens, lorsque Grégoire le Thaumaturge en fut nommé l'évêque.

Est-il besoin de rappeler que les pouvoirs de ce pasteur lui étaient conférés par élection ? Cyprien, en nous donnant les titres de l'évêque de Rome, Corneille, commence sans doute par dire que les dons de ce fonctionnaire pouvaient le faire considérer comme nommé par le choix de Dieu et de son Christ; mais il ajoute qu'il est présenté par le témoignage de presque tout le clergé, nommé par le suffrage du peuple, et qu'ensuite seulement il est ordonné par de pieux et vénérables évêques. Dans tout l'Occident, le caractère démocratique de l'Eglise se conserve encore longtemps; dans les cas graves d'exclusion de l'Eglise ou de réintégration, l'Assemblée générale de l'Eglise sera convoquée jusque dans le IVe siècle, tellement l'antique démocratie eut de peine à céder devant le cléricalisme nouveau.

Mais il est temps de clore cette très longue étude. Nous avons assisté à l'évolution par laquelle le ministère évangélique a pris la forme à laquelle nous sommes habitués : il s'est concentré entre les mains d'un seul homme; un conseil d'Eglise existe encore, mais il obéit plus qu'il ne conseille; l'Eglise se réunit parfois en assemblée plénière, mais elle n'use guère de son pouvoir, si ce n'est aux jours d'élection. C'est le cours naturel des choses qui a conduit à ce résultat, et cette histoire se répète sous nos yeux dans les communautés qui s'étaient proposé un autre idéal. Lorsque les dons spirituels se font rares dans l'Eglise, lorsque l'assemblée préfère le calme à l'activité, et la tiédeur au zèle, il est naturel que les directeurs soient en même temps les seuls membres actifs. Et le Nouveau Testament autorise et consacre cette activité des pasteurs dans le silence de l'Eglise. Toutefois, combien le Nouveau Testament lui-même et l'histoire de l'Eglise sont d'accord pour nous inviter à désirer un meilleur état de l'assemblée chrétienne! Des pasteurs sans doute, mais secondés et comme portés par l'activité du troupeau; des chefs actifs et zélés sans doute, mais une communauté toute vibrante d'un feu sacré; des prédicateurs remplis des dons du Saint-Esprit sans doute, mais aussi des auditeurs sur qui reposent les grâces du ciel, et

i n'écoutent que pour répéter à d'au-
es ce que Dieu leur a dit! Lequel de
s lecteurs, quels que soient d'ailleurs
s goûts ecclésiastiques, ne voudrait
vre dans une communauté qui repro-
irait ces traits de l'âge apostolique?
quel de nous ne répète volontiers cette
ille formule d'une inscription trouvée
les ruines d'un ancien temple chré-
en Afrique : « Eglise des frères, je
s salue dans le Saint-Esprit! »

M. GALLIENNE.

---

## HISTOIRE RELIGIEUSE

### le paganisme dans l'Eglise romaine[1].

Sous ce titre, M. Th. Trede, depuis onze ans pasteur de l'Eglise évangélique allemande de Naples, vient de publier un livre des plus curieux et des plus intéressants. En le lisant, on a l'impres-sion de se trouver dans une immense forêt, plantée de grands arbres qui émer-gent des bosquets et des taillis ; par-fois le fourré s'épaissit, on se demande où l'on est, mais un sentier s'offre, puis un second, puis une foule d'autres, et on rejoint la grand'route à ciel ouvert. Là, l'auteur vous prend la main ; d'un sourire, il vous montre le but, c'est-à-dire il vous rappelle sa thèse, car c'est une thèse qu'il soutient.

La voici : « L'Eglise catholique, dit-il, affirme avoir le monopole du christia-nisme ; elle prétend qu'à partir de Con-stantin, après une lutte deux fois sécu-laire, elle a vaincu le paganisme romain et qu'elle l'a remplacé par le christia-nisme. Cette prétention à la victoire est une erreur, la plus déplorable de l'his-toire, la plus pernicieuse pour l'Eglise. » M. Trede soutient que « l'Eglise » n'a pas vaincu le paganisme gréco-romain, mais que ce paganisme a vaincu l'Eglise. « La docte Allemagne, dit-il, enseigne que le catholicisme fleure le paganisme, qu'il se ressent trop de ses origines ; même des catholiques-romains affir-ment qu'il y a dans leur Eglise des ex-croissances fâcheuses, mais qu'elles n'ont rien à faire avec la vie intime de l'Eglise. Quand on a vécu onze ans dans l'Italie méridionale, on arrive à une autre conception des choses.

» Ce que l'Allemagne appelle des ex-croissances est la vie, la substance même de l'Eglise romaine. Elle fleure le paganisme parce qu'elle est païenne. Le vieux vin est resté dans l'outre ; l'éti-quette seule a été renouvelée. La mai-son de commerce a subsisté avec ses idées, ses principes et sa pratique des affaires, la raison sociale seule a changé avec l'enseigne. Le but de ce livre est de le démontrer. » Voilà qui est clair.

Il fait bon s'engager ainsi dans les nombreux détours de ce voyage ; on voit où l'on va, et l'on va de confiance, sûr de toujours faire une découverte nouvelle. L'auteur, un vrai homme du nord, a néanmoins le trait gaulois, la bonhomie narquoise. On dit que dans son pays on parle peu ; il parle bien et beaucoup ; il a de l'esprit, l'humeur rail-leuse, parfois un peu trop ; surtout il a cette indignation vigoureuse que la vue du catholicisme authentique doit inspi-rer à toute âme généreuse. Le Dr War-neck a dit : « Voici ce que ce livre a

[1] *Das Heidenthum in der römischen Kirche.* Bil-der aus dem religiösen und sittlichen Leben Sudita-liens, von Th. Trede. 2 vol. Gotha, F.-A. Perthes, 1889 et 1890.

de neuf et de profond : il met en parallèle le rapport qu'il y a entre le paganisme romain moderne et le paganisme antique ; qui ne l'a pas lu n'est jamais entré dans le vif du catholicisme. » — « Ce n'est pas seulement un livre, a dit un journal de Stuttgart, c'est un acte. » Cela est vrai ; nous ajoutons : un acte de courage. Il en faut pour révéler ce monde d'erreurs, de fourberies et de scandales. Le catholicisme allemand en a rugi de colère. Comme le livre est irréfutable, car il ne contient que des faits, c'est la personne de l'auteur qui a été menacée. On lui a promis qu'à la première occasion favorable il passerait un mauvais quart d'heure. Nous ne sommes plus aux temps des empoisonnements de par l'Eglise; cependant, la vengeance lui est toujours chère ; la calomnie a remplacé la prison ; c'est avec elle que M. Trede aura affaire. Espérons que du côté protestant il ne recevra pas trop de pavés ; cependant ce n'est pas sûr, car il est de nos coreligionnaires pour qui l'Italie méridionale est une arche sainte à laquelle on ne doit pas toucher, et dont on ne doit parler qu'à condition de l'enguirlander de fleurs, comme si elle n'en avait pas assez ! Après tout, quand on a fait une œuvre sincère de savant et d'historien, peu importe l'avis des profanes et des gens intéressés au silence et à l'erreur, car l'ouvrage de M. Trede, comme l'a dit la *Norddeutsche Allg. Zeitung*, est « une œuvre de science pure. »

Ce livre, que contient-il ? Le premier volume se compose de dix-sept chapitres compactes et d'un appendice. On y passe en revue la religion napolitaine ; on l'étudie dans ses livres de piété anciens et modernes; on la surprend en ses m[...] nifestations extérieures ; on l'inter[...] sur la morale qu'elle engendre. Tout [...] est enrichi d'un luxe de citations et vi[...] par des comparaisons imprévues, in[...] nieuses, qui toujours vous ramènent [...] catholicisme au paganisme ou vous c[...] duisent de celui-ci à celui-là. « V[...] Paestum, c'est un reste mort du pa[...] nisme ; voici les indigènes, ils en s[...] les restes vivants. » Tout le livre est [...] en voici une brève analyse.

Sous Constantin et dans la suite, [...] ferma les temples des idoles ; on [...] vida, on les détruisit ou l'on en fit d[...] églises. Sous Théodose, « le Joas chr[...] tien, » de nombreux temples païens fu[...] rent christianisés. Les renversait-on, de[...] leurs décombres on faisait une basi[...] lique. C'est ainsi que celle du « [...] Christ » naquit des restes du Serapeum[...] Jésus y eut la protection du Nil à la pla[...] du dieu évincé. Des armées de moine[...] iconoclastes parcouraient l'Orient, ga[...] gnant le ciel en brisant des trésor[...] d'art ; de pieux maçons les suivaie[...] utilisant les décombres, et, pour pr[...] de leur peine, réclamant le paradis [...] Sauveur et des saints auxquels ils é[...] vaient de superbes monuments. Le mi[...] vit aussi ces hordes barbares ; mais il [...] accueillit avec peu d'enthousiasme, c[...] deux cents ans de destruction n'ont p[...] faire disparaître autant de temples qu'e[...] quelques années les Normands n'ont dé[...] truit de mosquées en Sicile et dans l[...] Pouilles. De ces mosquées, il ne rest[...] trace. Il en est autrement des templ[...] païens ; ou ils subsistèrent, ou ce qu[...] fut détruit fut rebâti sous un nom chré[...] tien. La colonne de Sainte-*Restituta*, à [...] Naples, est en partie celle d'un temple[...]

pollon; celle de la cathédrale vient temple de Neptune. Cinq siècles du-, on utilisa ces matériaux païens. ert Guiscard prit à Paestum les co-es de la cathédrale de Salerne; les chands d'Amalfi firent de même; paysans de Gerace allèrent aux dides ruines de Locrum pour en leur sanctuaire. On pillait sans r; on accouplait les ordres d'archi-re les plus divers, ce qui amena les lgames les plus étranges. Parfois, objets de culte païens passèrent au e chrétien. Les fonts baptismaux de athédrale de Naples furent pris au e de Bacchus. Ailleurs, les vases les s profanes ont passé à de sacrés ges. A Rome, maint trône épiscopal servi autrefois de siège aux habitués s thermes de Dioclétien. En divers ndroits, des sarcophages avec inscrip-tions païennes ont reçu dans les églises s destinations inattendues. En re-nche, on a consciencieusement brisé statues des dieux. A Naples, « où dieu se rencontrait plus vite qu'un me, » le musée n'en a que d'insi-fiants fragments. Une seule image enne a eu une plus glorieuse desti-. C'est une Ariane; elle est à Monte-e, où on l'adore aujourd'hui sous le m de « sainte Vénus. » Comme pa-nne, elle rend de grands services aux mes du pays et au port de la ville.

Le rhéteur Libanius disait : « Vous vez ôter aux dieux leurs temples, s ne les arracherez pas des cœurs. » anius disait vrai. Aux portes de Na-s, Artémis continua d'être adorée us la forme de la Vierge. Aujourd'hui, s dames de son quartier lui adressent a même prière que leurs ancêtres fai-saient à leur déesse. A Pausilippe, le culte de Vénus Euplena (de la bonne naviga-tion) continue sous le nom de la Madone. On adresse à Marie la prière qu'on disait à Vénus, on lui apporte les mêmes offrandes, poissons, fruits de mer, etc. Le temple d'Antinoüs devint celui de Jean-Baptiste, car le dernier des pro-phètes mourut pour le Christ, comme Antinoüs pour l'empereur Adrien. Ici, saint Césaire et Proculus ont pris la place d'Auguste; ailleurs, Grégoire celle de Jupiter; à Meta, la Vierge se substitue à Minerve medica, et continue ses gué-risons. En Apulie, aux lieux où Calchas vaticinait, on a l'oracle de saint Michel. A Monte-Vergine, Cybèle est adorée chaque année sous le nom de « Grande Mère » par des dix milliers de touristes tapageurs dont M. John Peter a fort agréablement raconté les exploits. On pourrait multiplier ces exemples; ils suffisent pour montrer que, si les dieux changèrent de noms et de toilette, le christianisme italien ne fut rien autre qu'un prolongement du paganisme.

Augustin en a gémi; Chrysostome disait que l'Eglise est comme une femme qui a perdu ses bijoux et n'en a plus que les écrins. Les clameurs de la foule couvraient leur voix, le peuple imposa ses dieux et ses passions à l'Eglise, le paganisme continua d'étouffer le chris-tianisme. Les rêveries néo-platoniciennes mirent leur nimbe à la dogmatique nou-velle; et maintenant, il faut parler, non plus de christianisme, mais de catholi-cisme. Les héros, les démons, les génies peuplèrent le nouveau panthéon sous le nom des martyrs, des saints et des pa-trons. A Nola, le temple de la Victoire passa à Victoria, la martyre.

Cette hiérarchie se continua sur terre. On inventa les prêtres, du plus petit au plus grand; seuls en rapport avec ce monde fantastique, ils furent les intermédiaires obligés entre l'homme et Dieu. Pour asseoir leur autorité, étendre leur influence, ils adoptèrent les cérémonies païennes et les teintèrent de christianisme. L'eau lustrale se fit bénite; les incantations furent mises en style nouveau. Les dieux, les encensements, les guirlandes, les bouquets de fleurs, allèrent aux héros du jour. Au lieu des reliques de Thésée, de Romulus ou de Saturne, on eut celles des saints; les fragments de la vraie croix remplacèrent les restes du vaisseau des Argonautes, etc. Les dieux n'ont de changeant que leur figure humaine, « et forts comme la vie, ils sont dans tous les cœurs. »

Et Dieu, que devenait-il en cette fureur mythologique? C'est à cette question que M. Trede consacre son second chapitre, l'*Eterno Padre*, le Père éternel. Sa portion y fut mince dans l'adoration des foules. On le relégua au loin, dans les quartiers perdus des villes. Aujourd'hui, il ne protège que quelques humbles travailleurs de la pensée, dont le pain dépend d'un examen. A Naples, le « Père éternel » est adoré vers la Pentecôte dans un seul quartier; ses fidèles sont les élèves d'un séminaire d'institutrices; elles lui demandent la mémoire, la présence d'esprit, le calme des nerfs et la bosse des chiffres. Son image est à Santa Chiara; une fois par an, trois orateurs sont chargés de dire ses vertus, « car, dit un « avis sacré, » il est à désirer que la vénération de la miraculeuse image du Père éternel augmente. » Le dogme de la trinité est ainsi remplacé par une enluminure. Cela est contraire aux anathèmes du Concile de Trente; peu importe, cela est ainsi. Ce culte local et rare est presque honteux de lui-même. Cette image du « Père éternel » ne sort jamais de sa chapelle; il n'y a pour elle ni processions, ni musique, ni tam-tam, ni illuminations, ni pétards, ni courses de chevaux. Le dimanche de la Trinité, on la place sous un modeste baldaquin, on la prie, puis on n'y pense plus, sauf en cas de maladie opiniâtre. Quand l'Olympe médical s'est montré insensible ou incapable, on va au « Père éternel. » Ainsi s'expliquent les nombreuses pièces d'anatomie en argent qui le recouvrent si bien qu'on le voit à peine. Sa vaste figure barbue disparaît sous les ex-voto, de même la croix qui est placée devant lui; seule la colombe jaunâtre du Saint-Esprit plane librement dans les airs. Ce sont là les restes du culte de Zeus dans la chrétienté. Quelle différence entre le Jupiter du Vatican et le « Père éternel » de Naples! De Phidias à l'enlumineur napolitain, quelle distance! Les cultes sont comme les livres: *habent sua fata.*

Mais ils ont aussi leur morale. Tel dieu, tel homme; tel homme, tel dieu. C'est à la description de cette vie religieuse et morale que M. Trede consacre les quinze derniers chapitres de son premier volume. Nous passons alternativement de la ville à la campagne, et de celle-ci à la ville. Partout il en est de même, en fait de dévotion et de morale. La paysanne et la grande dame, le rude laboureur rôti au soleil, l'ouvrier noirci à l'usine, le grand seigneur élevé

chez les jésuites, tous ont la même religion, le même idéal, la même morale. Grattez le mince vernis de leur chétive culture intellectuelle, ôtez-leur leurs haillons ou leurs mantilles parisiennes à mille francs qui n'ont pas été payées, vous trouverez l'homme antique, le paysan de Virgile, le viveur de Pompéï, l'épicurien de Baïa, la grande coquette romaine, le tout style empire et décadence, mais catholique pratiquant et militant.

Ici, ce sont les fêtes turbulentes des grandes poupées de Nola, où accourt un peuple immense. Quel bruit ! quelle poussière ! quels cortèges ! L'or des chasubles, les casques des pompiers, les oriflammes, les orphéons, les poussées des masses humaines suantes, tout se mêle pour une formidable scène où le Véronèse et Albert Durer feraient ample récolte de muscles et de satyres. Puis quelles mangeries ! quelles buveries ! et après boire, quels chants ! C'est à qui hurlera le plus fort. Malheur à qui conteste aux fier-à-bras l'horreur de leurs diaboliques floritures, un coup de couteau les réduira vite au silence.

Après les fêtes bachico-religieuses, la Camorra. Ici, M. Trede est si bien renseigné qu'il nous fait un peu peur. Saül serait-il au nombre des prophètes ? Mais non, c'est une étude attentive d'une foule de dossiers judiciaires qui l'ont conduit à cette science étonnante des plus secrets mystères de la vie napolitaine. Au côté des Camorristes viennent les nouveaux saints, les oracles, les miracles, saint Janvier, ses ancêtres et sa mythologie, le loto, surtout le clandestin, sujet vraiment neuf et traité d'une manière très vivante, toujours avec force citations d'hier et d'aujourd'hui et de nombreux retours au passé, car il s'agit de toujours démontrer comment cette vie contemporaine n'est que le prolongement de l'antique.

Avec le dernier chapitre : « Une apothéose, » nous allons dans le monde de l'incrédulité. C'est de Giordano Bruno qu'il s'agit. On y voit que catholiques ou athées, dès qu'il s'agit de commémorer et de diviniser l'homme, sont absolument d'accord pour le fond (et les protestants ?), la forme change seule. Voici trois faits qui illustreront cette pensée : L'an passé, l'évêque de Pessa, une des plus anciennes villes de la Campanie, pour mettre un terme à l'immoralité et à l'incrédulité croissantes, invita son troupeau à se consacrer à Jésus. C'était nouveau, car on se consacre à tout, sauf au Sauveur. La cathédrale s'emplit d'une foule énorme, on était homme contre homme, tête contre tête. L'évêque commémora Jésus dans une pathétique et méridionale harangue ; on eût dit un moine collecteur recommandant son œuvre ou poussant son saint. A l'amen, les pétards, les raquettes, éclatent tout autour de l'édifice, avec un fracas de champ de bataille, les cloches sonnent et la foule, d'une seule voix, pousse un formidable : « Vive Jésus ! » La consécration était faite.

La même année, Léon XIII célébrait son jubilé. Cette fois, ce n'était pas un mort qu'on célébrait, mais un vivant. Ce fut par foules que le plus habile des papes reçut ses adorateurs. Ce fut sans sourciller qu'il entendit les louanges les plus honteuses ; ce fut le sourire aux lèvres qu'il assista à sa divinisation,

quand, d'une seule voix, un peuple immense, venu des quatre coins de l'univers, cria : « Vive le vice-Dieu » (*Evviva il vice-Dio !*)

Au pape, on opposa Giordano Bruno. En lui, on glorifia le paganisme, la chair, la libre pensée. Ce sont là des souvenirs encore présents chez tous, inutile de les renouveler. Mais où est la différence morale et religieuse entre ceux qui acclament ou Jésus, ou le pape, ou Bruno ? M. Trede nie qu'elle existe. Et, certes, il a raison. Le fond est le même, il n'y a que la forme qui change, il n'y a que le vieux paganisme qui continue sous trois formes diverses. Le peuple qui crie « Vive Jésus ! » ne connaît du Sauveur que ses idoles ; celui qui crie « Vive le pape ! » divinise l'homme et la chair exactement comme celui qui boit à la santé du martyr de Nola. L'un et l'autre sont des libres penseurs, car l'un et l'autre s'affranchissent de la révélation divine en Jésus-Christ, le papiste pour christianiser des idoles de pierre ou de chair, l'incrédule pour diviniser ses passions.

M. Trede, par son travail considérable basé sur de longues et minutieuses recherches, a rendu un service signalé à la science et à la pensée moderne. D'une main habile et courageuse, il a écarté les voiles trompeurs d'une trop séduisante civilisation. Son livre devrait se compléter par un travail dans le genre des études de François Roget sur la période qui va de Constantin à Grégoire le Grand. On verrait ainsi que ce n'est pas seulement dans les mœurs que le catholicisme est resté païen, mais aussi et surtout dans toute sa conception de la vie sociale. Ce travail fait, les protestants verront qu'eux aussi, s'ils ont rompu avec l'extérieur du paganisme, en ont encore conservé le fond qui consiste à ne voir dans la religion qu'un des attributs de l'Etat. Si plus tard, comme nous l'espérons, nous parlons du second volume de M. Trede, la question reviendra.

FR. TISSOT.

---

## ACTUALITÉ

### Le conflit théologique dans l'Eglise libre d'Ecosse.

Les origines et le développement du conflit théologique qui a éclaté dans l'Eglise libre d'Ecosse à propos du Dr Dods ont été retracés ici-même en détail, soit dans la chronique anglaise, soit dans une « actualité, » qui a paru l'an dernier [1]. Ce conflit est entré dans une phase nouvelle, qu'il importe de noter.

* * *

On sait que le Dr Dods, savant et théologien de mérite, prédicateur éloquent, cœur pieux, chrétien décidé, se rattache au parti que nous appelons la jeune école évangélique, dont il n'accepte pas du reste toutes les témérités. A cause de sa largeur d'âme et d'idées, de son influence sur la jeunesse instruite, il a été enlevé l'an dernier à sa chaire de pasteur à Glasgow, au grand regret des membres de son Eglise, et installé à la Faculté libre d'Edimbourg dans la chaire d'exégèse du Nouveau Testament, malgré sa largeur d'idées et

[1] Voir le *Chrétien évangélique*, juin 1889 : *Deux journées dans l'histoire de l'Eglise libre d'Ecosse.*

de foi, au grand regret du parti de l'orthodoxie stricte. Ce dernier n'a pas voulu rester sous le coup de la défaite qui lui a été infligée par la nomination du Dr Dods. Le nouveau professeur, qui n'est pas homme à cacher son drapeau, a du reste fourni à ses adversaires l'occasion de déployer le leur et d'appeler au combat leurs rangs serrés.

Un sermon sur les caractéristiques du chrétien, dans lequel le Dr Dods semblait faire bon marché des doctrines au profit de la vie chrétienne[1]; des articles dans lesquels il a parlé « d'immoralités » dans l'Ancien Testament, ont provoqué à l'offensive qu'ils désiraient, les champions du dogmatisme et de l'inspiration littérale. Le rév. Macaskill de Dingwall et d'autres ont déposé une plainte contre le professeur devant le Presbytère (assemblée de pasteurs et de laïques) d'Edimbourg, dont il relève. Le Presbytère a renvoyé les plaignants à l'Assemblée générale, à laquelle le comité de la Faculté, ils le savaient, devait présenter un rapport sur le même sujet. Cela n'a point été du goût des plaignants. Ils ont déposé contre le Presbytère d'Edimbourg, pour cette fin de non-recevoir, une plainte qui est venue devant l'Assemblée le samedi 24 mai. Pour la soutenir, ils ont bien dû toucher au fond de la question. Mais le débat a été surtout juridique; on a discuté un cas de procédure : le Presbytère avait-il le droit ou non de renvoyer la plainte à l'Assemblée? Les Ecossais, dont l'esprit logique se plaît aux problèmes subtils, sont des plaideurs nés, qui rendraient des points aux montagnards vaudois, qu'on dit à tort, j'en prends les Ecossais à témoin, les premiers chicaneurs du monde. L'Assemblée n'a pas admis la protestation et la plainte contre le Presbytère d'Edimbourg, mais elle a adopté le renvoi qu'il a ordonné de l'affaire devant l'Assemblée elle-même, afin d'entendre d'abord le rapport du comité de la Faculté.

[1] *What is a christian?* Edinburgh, 1889.

Tout cela n'a été qu'une escarmouche ou une série d'escarmouches préliminaires. Le grand combat s'est livré le mardi 27 mai, chaque parti s'y étant préparé de son mieux.

* * *

On connaissait le verdict du comité de la Faculté; c'était une ordonnance de non-lieu, avec toutes sortes de restrictions et d'objections soit aux opinions du Dr Dods, soit à la forme donnée par lui à ses opinions. Visant cette ordonnance de non-lieu, cinq ordres du jour étaient déposés sur le bureau de l'Assemblée. Ils reflétaient ses opinions dans leurs divergences ou leurs nuances les plus caractérisées. Deux d'entre eux déclinaient le verdict du comité de la Faculté : qu'il n'y avait lieu à suivre contre le Dr Dods; ils demandaient, avec des considérants plus ou moins sévères au sujet de ses erreurs, que l'Eglise procédât contre lui, et ne disaient pas un mot de ses talents, des services rendus par lui à l'Eglise. Pour passer à l'autre extrême, un ordre du jour, ne renfermant aucun blâme à l'adresse du Dr Dods, mais seulement un avertissement modéré, et n'accentuant pas les doctrines en question, telles que l'Eglise entend les professer, acquittait le Dr Dods des fins de la plainte dans les termes du rapport du comité,

c'est-à-dire concluait qu'il n'y avait pas de motifs d'instituer un procès contre le Dr Dods pour avoir enseigné des doctrines contraires aux symboles de l'Eglise. Enfin, entre deux, il y avait deux ordres du jour, dont l'un disait qu'il n'était pas opportun de faire un procès au Dr Dods ; l'autre, d'accord avec le comité de la Faculté, disait plus catégoriquement qu'il n'y avait pas lieu à procès. Ces deux ordres du jour relevaient avec force les doctrines de l'Eglise sur la divinité de Christ, l'expiation, la résurrection de Jésus, l'inspiration des Ecritures. Ils louaient hautement le Dr Dods, mais en l'avertissant. Tous les ordres du jour renfermaient cette note monitoire, et tous proclamaient l'intention de l'Eglise de garder entières les vérités de la foi, mais les précisaient plus ou moins rigoureusement. Ils sont assez développés pour qu'on ne se permette pas de les traduire tous. Il faut cependant que le lecteur ait intégralement sous les yeux celui qui a été adopté. Il est du Dr Adam. On excusera la traduction, peu française, mais ici l'exactitude importe plus que l'élégance :

L'Assemblée approuve le rapport du comité de la Faculté quant à ses conclusions, savoir que les écrits du Dr Dods n'offrent pas de motif pour commencer un procès contre lui pour un enseignement contraire aux symboles de l'Eglise.

Mais, en vue des discussions qui se sont produites au sujet de certains passages des écrits du Dr Dods, l'Assemblée trouve nécessaire de déclarer ce qui suit :

1. Cette Eglise maintient immuablement la doctrine capitale de la divinité de notre Seigneur, et en désapprouve hautement toutes les expositions, quel que soit le motif qui les dicte, lesquelles tendent à diminuer le sens de son importance vitale dans les esprits de beaucoup d'auditeurs de l'Evangile.

2. Cette Eglise continue à adhérer à la doctrine fondamentale de l'expiation telle qu'elle est consignée dans ses symboles, et elle ne peut consentir à ce qu'elle soit présentée comme une simple théorie, ou comme l'une des phases ou l'un des aspects multiples de la mort du Sauveur.

3. Cette Eglise croit fermement que la résurrection de notre Seigneur est non seulement un fait prouvé incontestablement, mais un fait qui est à la base même du système chrétien, et elle regarde avec une vive désapprobation tout appui apparent donné à des spéculations propres à faire douter de sa réalité.

4. Pour ce qui concerne les saintes Ecritures, cette Eglise continue à tenir, comme elle l'a toujours fait, qu'elles sont « toutes données par l'inspiration de Dieu pour être la règle de la foi et de la vie, » et que « nous avons par le travail intérieur du Saint-Esprit l'assurance de leur vérité infaillible *et de leur* divine autorité. » Elle considère comme absolument injustifiés les termes de « méprises et immoralités » pour désigner des difficultés reconnues dans les Ecritures.

Finalement, l'Assemblée, tout en reconnaissant avec gratitude la forte déclaration d'adhésion du Dr Dods à la doctrine de l'Eglise, telle qu'elle est consignée dans ses symboles, et désirant rendre justice à son grand caractère et à ses services, trouve nécessaire, dans les circonstances présentes, de lui rappeler, et en général aux professeurs, que le premier devoir qui leur incombe dans les fonctions importantes qu'ils ont été appelés à remplir, est d'enseigner et de défendre la foi de l'Eglise telle qu'elle est incorporée dans sa Confession ; et elle les exhorte instamment, même dans leurs louables efforts pour convaincre les contradicteurs et pour aider les douteurs, de prendre garde à toute argumentation ou forme d'expression, qui pourrait tendre à mettre en danger la foi des autres, et à blesser les cœurs de ceux qui tremblent à la Parole divine.

Il est facile de déduire de cet ordre du jour les reproches faits au Dr Dods. Il a prêché, s'occupant de non-croyants, que la foi en la divinité de Jésus-Christ

i'est pas nécessaire pour être un vrai hrétien, mais l'est pour être un chréen avancé et complet. On a détaché ce rnier membre de phrase, on n'a reu que le premier de la phrase. De là scandale. Quant à la résurrection, il dit que, si la foi au Christ ressuscité duit chez un sceptique à l'égard de résurrection corporelle de Christ les êmes fruits que la foi à cette résurrection corporelle produit chez un chréen qui l'admet, il n'est pas nécessaire exiger du premier cette foi complète ur l'admettre dans l'Eglise ou le conidérer comme chrétien. On a avancé u'il se souciait peu, en général, de la ésurrection corporelle de Christ.

* * *

Cet ordre du jour a été voté par 358 voix contre 275. Majorité : 83. C'est peu dans une question qui menace de diviser l'Eglise. Du reste, le dépouillement des votes, au point de vue du nombre des voix obtenues par les différents ordres du jour, ne donne pas des lumières très sûres concernant la force numérique des partis. Aucun de ces ordres du jour, sauf les deux extrêmes, n'était suffisamment précis pour qu'on se comptât sûrement. L'assemblée ellemême, sauf dans ses deux partis extrêmes, n'avait pas une opinion très précise sur la question. La personnalité du Dr Dods étant en jeu, comme ses opinions, on ne peut dire que ceux qui ont voté l'ordre du jour le plus favorable pour lui, soient tous de son avis en théologie, quoique bien disposés pour lui; peut-être les 119 qui ont voté l'ordre du jour le plus défavorable, ne représentaient-ils pas non plus tous les « anti-Dodsites ? » (L'expression est commode.) Quelques-uns, parmi ceux-ci, ont pu vouloir user d'indulgence à son égard. Il est probable que les Dodsites étaient, dans cette assemblée de près de sept cents membres, plus d'une centaine de ministres, peut-être cent cinquante, et un peu moins d'anciens, environ cent trente. Il est certain que les laïques ne sont pas lancés dans le mouvement comme les pasteurs.

Au lieu de se livrer à des calculs difficiles à bien conduire, il est plus profitable, pour se représenter l'état de l'Eglise, d'étudier en lui-même l'ordre du jour adopté.

Le Dr Dods est acquitté par l'Assemblée, comme par le comité de la Faculté, de l'accusation d'être en désaccord avec la foi de l'Eglise. Voilà pour satisfaire ses partisans; pour plaire à ceux qui interprètent largement « la foi de l'Eglise » et ses symboles. Cette foi est rigoureusement proclamée de nouveau, conformément aux symboles, et en opposition avec les opinions du Dr Dods. Voilà pour rapatrier ceux qui disent que l'Eglise libre abandonne la foi et permet que ses professeurs enseignent l'erreur. Le Dr Dods est hautement loué et sérieusement rappelé à l'ordre, ou à la prudence, ou à la discrétion, comme on voudra; voilà pour ses amis et pour les opposants.

Ce verdict manque de clarté et de conséquence. On l'a traduit plaisamment ainsi : « Vous n'avez rien fait de mal, mais ne recommencez pas. »

Pouvait-il être autre ? L'Assemblée était-elle en mesure d'en émettre un autre? Je ne le crois pas et je crois qu'elle a fait ce qu'elle avait de mieux

à faire dans la situation d'esprit de ses membres.

* * *

La discussion a été remarquable par son sérieux, par l'intérêt avec lequel une foule considérable l'a suivie. Parlez-moi d'un peuple qui assiste à une discussion théologique, de dix heures du matin à dix heures du soir, avec une seule interruption pour le dîner !

Tout l'effort des Dodsites tendait à prouver que les opinions de leur protégé ou de leur porte-drapeau sont orthodoxes. C'est à peine si les orateurs osaient indiquer que, lors même qu'elles ne le seraient pas, elles pourraient être évangéliques et vraies. Ils sentaient que, pour combattre avantageusement les opposants, ils devaient montrer qu'ils restaient sur le terrain de la foi reconnue de l'Eglise. Ils étaient bien forcés d'avouer, mais ils l'ont fait si peu, ils sous-entendaient qu'on peut concevoir de différentes manières cette foi de l'Eglise, sans y forfaire. De l'autre côté, on ne voulait rien entendre de la sorte, et comme ces montagnards (ce sont les Highlanders qui forment le gros de l'orthodoxie stricte), frappaient de rudes coups de leur logique implacable quand ils disaient : « Nous avons, ou l'Eglise a toujours compris de telle manière la divinité de Jésus-Christ, l'inspiration de l'Ecriture; vous ne l'entendez pas ainsi, vous êtes en dehors de la foi de l'Eglise. Vous admettez des erreurs dans l'Ecriture; nous n'en admettons point, » et ainsi de suite. C'était émouvant de les écouter s'écrier avec une sauvage douleur : « En votant l'ordre du jour du Dr Adam, l'Eglise libre admet que, dans son sein, on peut enseigner que l'Ecriture renferme des erreurs; c'est insulter l'Ecriture; c'est avilir Jésus-Christ! »

Il aurait fallu que, distinguant entre la foi et son expression, on examinât si l'expression donnée à sa foi par le Dr Dods est contraire à la foi chrétienne. D'un côté de l'assemblée, on fait plus ou moins consciemment cette distinction; de l'autre côté on ne la fait point. Il était impossible d'arriver à autre chose qu'à un compromis destiné à calmer les deux partis et condamné à les laisser inquiets. « L'Eglise abandonne la foi, dit l'un des deux; elle absout l'incrédulité. » — « L'Eglise, dit l'autre, sacrifie à la prudence au moins autant qu'à la vérité; elle met des symboles humains sur la même ligne que la Parole *de Dieu*. Elle enchaîne la liberté. » Encore une fois, dans cette disposition des esprits, où l'entente ne peut partir de points de contact communs, que faire, sinon gagner du temps?

C'est l'avantage qui sera obtenu par l'ordre du jour qui a été voté. Les idées s'éclairciront avec le temps. La commission pour la revision de la confession de foi continuera son travail. La distinction entre la théologie et la foi conquerra toujours plus de terrain. Peu à peu diminuera le nombre des montagnards qui disent comme l'un d'eux vient de le faire dans une séance de cette commission : « Si l'on change quoi que ce soit à la confession de foi, ce n'est pas moi qui me séparerai de l'Eglise, c'est elle qui se séparera de moi. » La possibilité d'une revision de la confession de foi sera de plus en plus admise par eux; la confession de foi ne sera plus un obstacle à l'intelligence entre eux et les

croyants plus libres, en étant pour eux un fétiche. Dieu le fasse, et que la vérité ne perde rien de son intégrité, ni de ses droits souverains pour n'être plus identifiée avec une confession de foi catholique mais vénérée et aimée !

* * *

La question de la fidélité de l'Eglise à sa foi est revenue en discussion le 30 mai à propos du Dr Bruce, professeur à la Faculté de théologie de Glasgow. Lui aussi a été l'objet d'une plainte, puis acquitté par le comité de la Faculté comme n'ayant pas enseigné des doctrines opposées aux symboles de l'Eglise, et par conséquent comme ne méritant pas de procès.

La décision de l'Assemblée dans le cas du Dr Dods ôtait une partie de son intérêt à l'affaire du Dr Bruce ; on pouvait préjuger d'après son prononcé lequel des deux ordres du jour l'emporterait ; l'un, qui approuvait le non-lieu, exprimait des vœux pour les deux professeurs en leur recommandant de se souvenir de leur responsabilité, et demandait spécialement au Dr Bruce de rendre évident à tous les yeux son fidèle attachement à la doctrine de l'Eglise ; l'autre, qui remettait le tout pour enquête au Presbytère de Glasgow, c'est-à-dire remettait tout en question et perpétuait officiellement l'agitation. Malgré le manque de nouveauté du débat, l'Assemblée et l'assistance se sont retrouvées aussi nombreuses que la première fois. Des incidents passionnés, en petit nombre cependant, se sont produits, surtout par le fait de l'exaltation des montagnards, au milieu de discussions d'un ton fort élevé, toujours digne, parfois, pas souvent, plaisant. Comme attraction, on a eu l'apparition du Dr Bruce à la tribune ; il était membre de l'Assemblée, tandis que le Dr Dods ne l'était pas.

Le Dr Bruce était accusé d'assertions hasardées sur la composition des évangiles, d'expressions trop libres à propos de l'humanité de Christ. Il a dit ses regrets d'avoir été mal compris ; il a protesté de sa foi en la divinité de Jésus-Christ ; il a déclaré se soumettre au jugement de l'Assemblée. Mais avec une franchise et une clairvoyance à relever, il a ajouté que tout ce que l'Assemblée allait faire serait « provisoire. » En effet, si le Dr Bruce croit avoir dit la vérité, comme il le croit certainement, il doit croire aussi que cette vérité finira par prévaloir et s'établir. Alors, quelle valeur conserveront encore les conseils de prudence qui lui sont donnés ? Encore ici, c'est une affaire de temps, de progrès inéluctable, et encore ici les champions de l'orthodoxie ancienne ou ceux de l'orthodoxie nouvelle passaient les uns à côté des autres, ne se touchant pas, battant l'air, parce que les uns défendaient comme étant l'Evangile une conception dogmatique que les autres, en y substituant une conception dogmatique différente, n'attaquaient qu'indirectement, leur but principal étant de glorifier l'Evangile, de le mettre de leur mieux en lumière ; encore ici, ils auraient dû s'apercevoir que les expressions différentes de la foi peuvent, même en s'excluant, laisser celle-ci subsister dans son unité ; mais cela n'est point encore assez vu ni admis.

Les débats au sujet des opinions du Dr Bruce dans la critique du Nouveau

Testament m'ont semblé démontrer combien les grandes assemblées sont incapables de discuter ces questions délicates, qui demandent le silence de la réflexion, un patient labeur, l'art des distinctions, le tact qui devine, l'instinct des nuances. Se figure-t-on M. Pasteur cherchant le microbe de la fièvre typhoïde dans une grande conférence au Cirque d'hiver avec tous les médecins et les vétérinaires de Paris ? Voilà l'image et le rapprochement qu'évoquaient en moi, lorsque les choses allaient au pis, cette vaste assemblée discutant le problème de la composition des synoptiques. Aussi quelle pauvre argumentation dans ces arguments destinés à frapper la foule : « Si nous avions les documents originaux, nous trouverions qu'ils sont exempts d'erreurs ; voilà ce qu'on pourrait dire à ceux qu'effraie la constatation des erreurs dans les documents actuels. » Eh ! qu'avons-nous à faire avec les documents originaux, que nous ne possédons pas ? Parlez-nous de ceux que nous possédons, et tirez-nous d'embarras.

* * *

On pardonnera à ma conclusion sa familiarité en faveur de sa couleur locale.

Il y avait à la charmante Exposition internationale d'Edimbourg une machine à fabriquer des pralines. Au fond d'un chaudron en rotation constante, les masses chocolatées et sucrées, informes ou de toutes formes, roulaient les unes sur les autres, se retournant, se heurtant, se refoulant, se déplaçant, avec un bruit de grêlons sur un toit de verre, et tout ce temps elles allaient s'arrondissant, se polissant, jusqu'à d venir ces jolis et délicieux bonbo qui sont si appétissants, douillettem rangés dans leurs boîtes coquettes, fondent dans la bouche avec un goût vanille et de sucre.

Ainsi, dans le grand creuset d monde, sous l'impulsion de Celui q mène les choses et les hommes tandi qu'ils s'agitent, les choses et les hom mes se heurtent, se frottent, se froissen et se forment. Ainsi, en Celui en q ils ont le mouvement, les hommes s remuent, et se casent, et s'adaptent au choses et les uns aux autres. Ainsi, dans l'Eglise, sous la conduite de Celui « qui est le Chef, le Christ, » *les idées* s'entrechoquent et s'harmonisent, *se* combattent et s'unissent, s'approchant toujours plus de la forme idéale de la vérité et exprimant toujours mieux cette vérité, tandis que, « tirant de lui aussi leur développement par le jeu harmonique de toutes les parties du corps » qu'ils forment, les individus gagnent peu à peu la stature parfaite de leur divin Modèle, Sauveur et Précurseur.

H. M.

## NOUVELLES

### Vaud.

*Le Synode de l'Eglise évangélique libre.*

Vevey, 26-29 mai 1890.

Les hommes qui ont assisté, fût-ce comme de très jeunes spectateurs, à la fondation de l'Eglise libre vaudoise, voient déjà se dérouler derrière eux un assez long passé : le Synode de cette Eglise, en effet, s'est réuni à Vevey, du 26 au 29 mai, pour une cinquantième session. Certaines années l'ayant vu entrer deux fois en délibérations, cet anni-

rsaire ne coïncide pas exactement avec lui de l'Eglise elle-même, auquel il sert avant-coureur. C'est pour la huitième fois e cette assemblée se donnait rendez-vous r le territoire veveysan, à partir du 7 juin 19, alors qu'il eut une courte session, le r même où était publiée l'interdiction de ir des réunions religieuses dans toute ndue du canton.

Un horizon plus serein s'ouvrait devant le node pendant ses derniers travaux ; il s'est ontré résolu à en tirer parti par un redoublement d'activité dans le champ qui s'étend vant lui. C'est avec un entrain soutenu 'il a rempli sa tâche. Bien qu'il ait reçu, la part du représentant d'un peuple au sang plus chaud, le témoignage d'être « prompt à écouter, lent à parler, » ses entretiens n'ont pas langui un instant durant trois journées entières. On pouvait même, ici et là, entendre quelque plainte sur la trop grande richesse de telle discussion; mais il faut plutôt se louer de la bonne marche du travail dans une assemblée aussi nombreuse et qui s'est interdit de jamais fermer les bouches en prononçant la clôture d'un débat.

Mais avant de délibérer, le Synode tient à se recueillir et à se placer sous l'inspiration de la sagesse qui vient d'en haut. M. le pasteur Philippe Bridel, chargé de la prédication d'ouverture, a développé cette parole jadis adressée aux chrétiens d'Ephèse : « Tenez donc ferme, ayant à vos reins la vérité pour ceinture. » Ce discours, solide, pénétrant, élevé de pensée et de forme, offre à l'Eglise sur plus d'un point, des conseils et des avertissements d'une incontestable actualité.

« La vérité donnée de Dieu, a dit M. Bridel, est cette ceinture qui assure les forces de celui qui doit porter les armes chrétiennes. Que vaudrait, par exemple, la justice obtenue par la foi, si elle n'avait pour objet qu'une chimère ? La vérité seule rend valables les ressources qui nous sont offertes. C'est elle qui, dans les jours d'orage, communique à l'âme un calme victorieux. C'est par elle qu'on peut repousser les séductions de l'ennemi et lui dire : Arrière, trompeur ! Tu n'as pas toi-même la félicité que tu promets ; cherche ailleurs tes victimes, nous avons la vérité pour ceinture.

» Chercher la vérité reste encore le devoir de celui qui déjà l'a trouvée ; car de nouveaux besoins, de nouveaux problèmes se présentent sans cesse. Le grand moyen de progresser dans la vérité, c'est d'aimer Jésus-Christ, qui est la vérité, et de vivre de sa vie. Mais qu'on se garde de négliger l'étude, le travail de la pensée ; et cela, en vue même de l'activité pratique qui s'impose toujours plus à l'Eglise. Tout en étudiant la vérité, il faut la professer ; c'est ainsi qu'elle nous affermira. Mais c'est l'amour qui doit pousser à la dire, de manière à « suivre la vérité dans la charité. »

Une grande place a d'ailleurs été accordée à des actes directement religieux. Outre la réunion de prières qui ouvrait chaque journée, et les chants ou les invocations dont les discussions ont été entremêlées, le Synode a eu la joie d'assister à la consécration au ministère évangélique de M. Maurice Lador, de Sainte-Croix, actuellement évangéliste à Ecublens. M. Périllard, agent de la Mission intérieure à Lausanne, et durant bien des années pasteur de l'Eglise libre de Sainte-Croix, a préparé cet acte par un discours fort sérieux et impressif. La parole biblique à laquelle se rattachait celle du prédicateur : « Je t'exhorte à ranimer le don de Dieu, » lui a permis de s'adresser avec une égale force au candidat et à l'Eglise elle-même.

Exposant la situation actuelle du peuple de Dieu, il l'a exhorté, sans méconnaître l'activité qu'il déploie, à secouer le demi-sommeil qui l'enveloppe encore, à puiser à la source divine l'héroïsme dont il ne peut se passer. Le Dieu que nous servons n'est pas un tyran injuste, tel que Pharaon, qui exigeait d'Is-

raël une abondance de briques en lui refusant la paille nécessaire pour les faire; il donne ce qu'il demande. Il prépare lui-même ses serviteurs; leur force découle avant tout du fait qu'ils sont des envoyés de Dieu, armés par sa main. Son arme ne fût-elle qu'une simple verge, comme celle de Moïse, Dieu peut la rendre puissante. Utilisons seulement la force qui nous est donnée; c'est le moyen de la multiplier. Cherchons surtout à relever les naufragés de la vie; ils nous apprendront le chant de louange des âmes délivrées.

M. Lador a rendu compte de sa foi avec clarté, dans des paroles empreintes d'une ferme assurance.

Ce n'est pas seulement à un nouvel ouvrier de Dieu que le Synode a pu faire accueil; un encouragement d'une portée plus considérable lui était encore ménagé. La Commission synodale a consacré une partie de son rapport annuel à exposer les faits ensuite desquels un groupe de chrétiens du Jura bernois a demandé à être incorporé au faisceau des Eglises libres du canton de Vaud. En dépit de la géographie, c'est bien là que se trouve la mère-patrie pour les chrétiens indépendants de Cormoret-Courtelary; c'est de la Commission vaudoise d'évangélisation qu'ils ont reçu, à partir des débuts de l'Eglise libre, des secours religieux et des ouvriers à poste fixe. Cette œuvre, comme précédemment celle entreprise à Bienne, a grandi; la nouvelle Eglise a pu se présenter au Synode bien constituée, avec une assemblée générale, un conseil, une chapelle, et des éléments de progrès qui font bien augurer de son avenir. Elle a été reçue par un vote unanime et avec action de grâce; ses délégués ont aussitôt pris séance. Un autre groupe, voisin du premier, nourrit aussi une semblable espérance, mais ajourne sa demande à plus tard.

Si la Commission d'évangélisation avait encore à prouver l'importance de sa mission, le Synode de Vevey s'en chargerait pour elle. Ses amis du Jura peuvent faire d'elle le bel éloge en lui disant: « Vous avez trav pendant quarante ans à vous rendre in L'enfant élevé par vos soins a atteint sa jorité. » Le Synode, toujours attentif et a quand il s'agit d'évangélisation, ne s'est borné à se renseigner sur l'état des di postes existants; il a discuté des quest d'une portée plus générale concernant méthodes à suivre dans ce travail. Faudr il essayer d'employer d'une manière ré lière, mais temporaire, de simples fidèles la classe ouvrière? Ou doit-on craindre les rendre impropres à leur vocation ter tre en les en détournant pendant quel temps? Quoi qu'il en soit, il convient de muler le zèle de tous, et l'Eglise doit hono l'œuvre de l'évangélisation non moins q celle du ministère pastoral.

On a même demandé, à propos de la Fa culté de théologie, si ces deux formes essen tielles du ministère chrétien ne pourraient pas trouver leur aliment dans cet établissement; l'Ecole préparatoire, qui en dépend pourrait être transformée en une école d'évangélistes. Cette pensée, qui n'a trou que peu d'écho, était motivée par la situa tion précaire de l'Ecole préparatoire. Le grade de bachelier, qui n'existait pas dan notre Académie lorsque cette école fut fon dée, est devenu de plus en plus indispensa ble aux jeunes gens qui se vouent aux car rières libérales. Ce n'est donc plus que dans des cas exceptionnels qu'il y a utilité pou eux à passer par une autre voie. Celle-ci n'a point été ouverte pour favoriser la médio crité; et si elle a parfois abrégé le chemin ordinaire, c'est en réclamant un travail éner gique et soutenu. L'avenir de l'Ecole prépa ratoire demeure incertain; il convient d'atten dre encore que les circonstances s'accentuent dans un sens ou dans l'autre. Dans la Faculté elle-même, sauf la maladie qui continue à la priver des services de M. Lecoultre, l'année a été favorable, le travail des étudiants consciencieux, les concours nombreux.

Le vœu que nous formions l'an dernier à pareille époque touchant la publication du catalogue de la bibliothèque théologique, a été exaucé plus tôt que nous n'osions l'espérer. Le Synode, après une assez longue délibération, en a ordonné l'impression. Ce n'est pas que quelques motifs sérieux n'aient été allégués en faveur du *statu quo*. Toute riche qu'elle soit, la bibliothèque présente pourtant des lacunes; la somme consacrée au catalogue aurait pu en combler quelques-unes, répondant ainsi au légitime désir des personnes qui ont consacré leurs soins à cette collection. Mais les nécessités pratiques étaient trop pressantes pour ne pas l'emporter. Comment utiliser à distance une bibliothèque dont on ignore le contenu? Un catalogue imprimé sera, pour les pasteurs surtout, une révélation de trésors cachés, un stimulant à l'étude, une bienheureuse tentation au travail personnel.

Par l'intermédiaire de la Commission des études, le Synode a été nanti d'une question de première importance, soulevée par un membre de l'Eglise libre, soucieux d'imprimer un caractère chrétien à l'instruction primaire dans notre pays. Le Synode a témoigné de la manière la plus marquée la sympathie que lui inspire une telle préoccupation, et après avoir entendu signaler tour à tour les côtés réjouissants et les déficits de la situation actuelle, il a décidé qu'une Commission spéciale serait chargée d'étudier à fond le sujet. Faut-il provoquer la formation d'écoles primaires libres et évangéliques? Ou vaut-il mieux préparer des régents chrétiens et les offrir au choix des autorités communales? Est-ce à l'Eglise comme telle, ou à des chrétiens de diverses Eglises, qu'incombe le devoir d'exécuter l'un ou l'autre de ces plans? Autant de questions qui reviendront devant le Synode après avoir été mûrement examinées.

Ceux qui se souviennent des débats provoqués par la même question dans un précédent Synode, toujours à Vevey, peuvent constater que le temps a marché, et les esprits avec lui. L'Eglise libre se sent aujourd'hui plus au large, plus chez elle dans sa patrie, moins suspectée; elle peut aspirer à une action plus efficace sur la vie publique. Dans la discussion préliminaire qui vient d'avoir lieu au sujet de l'enseignement primaire, on pouvait reconnaître une tendance plus marquée que jadis à saisir et à apprécier les occasions qui se présentent d'exercer une influence chrétienne directe dans toutes celles des institutions du pays qui appartiennent au domaine commun.

En accordant aux questions générales toute la place qu'elles méritent, le Synode tient à marquer le profond intérêt qu'il porte à chacune des Eglises qu'il représente. Il a écouté avec une sérieuse attention les informations que lui ont apportées, sur leur histoire et sur leur vie, les Eglises d'Aigle, l'Isle, Rolle et Sainte-Croix. En constatant les épreuves et les secousses que plus d'une d'entre elles a traversées, il est impossible de méconnaître la grande fidélité de Dieu envers les Eglises qui s'attendent à lui; il est manifeste, d'ailleurs, que si une position indépendante crée des difficultés spéciales, la liberté porte en elle-même un principe de vie qui les surmonte.

On pouvait prévoir que ces rapports seraient, comme ils le sont toujours, empreints d'une entière franchise et qu'ils appelleraient un échange de questions et de réponses sur la vie intime des Eglises. Ces débats étant destinés, ensuite d'une initiative privée, à une publicité complète, un honorable membre du Synode proposa que le huis clos fût prononcé, non point sur l'ensemble des délibérations, ce à quoi personne n'a songé, mais en ce qui concerne la lecture et la discussion des rapports d'Eglises. Tout en appréciant le sentiment délicat qui inspirait cette demande, l'assemblée n'a pas jugé qu'elle pût l'admettre. Ce n'est pas seulement à propos de

ces rapports-là qu'il peut se présenter des questions qui feraient désirer que la galerie fût vide ; on pourrait ainsi être conduit à dépasser l'intention très mesurée de l'auteur de la proposition, et à étendre à d'autres objets une précaution qui doit être réservée à des cas d'une nature si grave et si personnelle qu'il ne s'en est jamais encore présenté de pareils. Le Synode a hautement témoigné qu'il entend délibérer sur tous les intérêts de l'Eglise à ciel ouvert. Les adversaires de l'Eglise libre ont, à leur manière, assez longtemps travaillé à prononcer sur elle le huis clos, en faisant le silence sur ses actes et sur sa vie ; elle ne s'y est point laissé enfermer. Le Synode donc a refusé de mettre aucun obstacle à une publicité qui peut avoir, comme toutes choses, ses inconvénients, mais qui ne saurait, certes, nuire à la cause qu'il défend, et qui contribue pour sa part à conserver à ses débats leur caractère de dignité et d'élévation. A côté de plus d'un témoignage de reconnaissance, quelques *desiderata* ont été exprimés à l'endroit du compte rendu non officiel qui, moyennant de légères modifications, gagnerait de nouvelles sympathies.

Le Synode a décidé, en revanche, à une faible majorité et avec hésitation, de réserver à l'avenir quelques moments à un entretien intime et privé. On ne saurait faire à cela aucune objection de principe ; c'est une question d'utilité que l'expérience seule peut résoudre.

Parmi les Eglises auxquelles la Commission synodale avait adressé une invitation, les unes, comme l'Eglise missionnaire belge et l'Union des Eglises libres de France, n'ont pu se faire représenter que par un message fraternel ; les autres ont envoyé des délégués qui ont fait passer d'agréables moments à leurs auditeurs, tout en resserrant d'anciens liens. M. le pasteur Emile Brocher représentait l'Eglise libre de Genève, M. Maurice Guye, pasteur à Rochefort, l'Eglise indépendante de Neuchâtel, MM. Anderson et Buscarlet, l'Eglise libre d'Ecosse. Enfin, M. le pasteur Pons, délégué de l'Eglise vaudoise du Piémont, apporta, en outre de son mandat officiel, de fort intéressantes nouvelles de l'évangélisation en Italie. De douloureux souvenirs se trouvent liés à la soirée consacrée à ce dernier objet ; elle devait se passer dans l'orangerie du château de l'Aile, dans l'hospitalière demeure qui, maintes fois déjà, a ouvert ses portes au Synode. Mais dans ce même jour la famille aimée de M. Edouard Couvreu était atteinte par un deuil ; elle a pu, tout au moins, se sentir environnée d'un courant de chaude et universelle sympathie.

L'hospitalité bien connue de l'Eglise de Vevey s'est manifestée, entre autres, par un chœur de circonstance qui a précédé le discours d'ouverture, par la distribution d'une jolie plaquette commémorative de la cinquantième session, et par l'agréable surprise ménagée au Synode le soir où il fut invité à entendre la remarquable conférence de M. le docteur Suchard sur « Moïse hygiéniste. »

En clôturant les débats qu'il avait conduits avec une spirituelle vivacité, le président du Synode, M. Paul Chatelanat, a pu constater avec toute raison qu'un esprit d'union et de vraie fraternité n'avait cessé de souffler pendant ces journées. Y aurait-il peut-être dans ce lien quelque chose de sectaire? La largeur chrétienne devrait-elle payer la rançon de cette fraternité? Jamais, au contraire, la solidarité des diverses portions du peuple de Dieu n'a été plus vivement sentie, ni plus hautement proclamée ; et lorsque, à propos de quelques progrès signalés dans une paroisse de l'Eglise nationale, un rapport ajoutait ces paroles : « Nous sommes persuadés que le bien des uns ne saurait être le mal des autres, » le Synode, plutôt sobre de manifestations extérieures, a souligné très fortement cette pensée par un murmure approbateur. Il ne saurait être difficile à l'Eglise libre de subordonner sa cause à celle du royaume de Dieu, puisque son

…cipe distinctif, celui qu'elle entend main-
…ir et affirmer toujours, n'est autre que
…i de l'unique et souveraine royauté de
… Chef, Jésus-Christ. A. V.

---

## Neuchâtel.

*…e l'Armée du salut. — Un conflit à la …-de-Fonds. — Eglise indépendante. — Un …rès féminin. — La* Dogmatique *de M. Gre-…*.

…a question de l'Armée du salut devient …plus en plus compliquée ; ceux qui s'en …pent avec le plus d'intérêt et de dévoue…t commencent à désespérer d'en trouver …olution. Les partisans de la liberté de con…nce et du droit de réunion s'indignent de … nos autorités fédérales et cantonales …longer indéfiniment des mesures d'excep…n qui ne devaient être que momentanées ; …u mois de janvier dernier, le tribunal de …oudry condamnait à des amendes de 40 à …0 francs des particuliers qui n'avaient d'au…tre tort que d'avoir pris part à Saint-Aubin à …une réunion de prière absolument privée ; et …ette condamnation n'était que l'application …'un arrêté du Conseil d'Etat du 2 décembre …terdisant toute réunion de nuit aux mem…res de l'Armée du salut. Le 3 avril, M. Percy …ibborn était incarcéré pour avoir violé pour …a troisième fois l'arrêt d'expulsion prononcé …contre lui ; après dix-huit jours de prison pré…ventive, il était condamné à huit jours d'em…prisonnement et il avait déjà subi sa peine, …quand ce jugement fut cassé et la cause ren…voyée devant un autre tribunal.

Nos journaux politiques et religieux signa…lèrent ces faits, et plusieurs correspondants …se plaignirent vivement de l'indifférence du …public qui laissait passer sans protestations …ces condamnations des salutistes, tandis que …les assises fédérales prononçaient l'acquitte…ment des anarchistes. Mais il était plus facile …de s'indigner que de proposer une mesure à …prendre : un pétitionnement aurait inévita…blement provoqué un contre-pétitionnement plus nombreux ; la presse avait publié de nombreuses protestations qui étaient demeurées sans effet ; une collecte pour payer les amendes ne faisait point cesser les condamnations ; l'Alliance évangélique et la Ligue du droit commun avaient déjà multiplié les démarches auprès des autorités sans rien obtenir. Que fallait-il tenter de nouveau ?

Et puis, il faut le dire, l'attitude de l'Armée du salut n'est pas faite pour encourager de nouveaux efforts ; ceux qui la dirigent ne cherchent point à faciliter la tâche de l'autorité ; ils ne craignent pas de heurter nos mœurs et nos usages ; avec une intransigeance toute britannique, ils se refusent à toute concession et exigent de nos populations qu'elles s'accommodent de leurs procédés. Si l'on réclamait d'eux des sacrifices qui toucheraient à leur conscience, nous respecterions leurs scrupules ; mais leur militarisme, leurs manifestations bruyantes, leurs uniformes tapageurs pourraient être abandonnés sans que leur foi en souffrît aucun préjudice. Ils prétendent user de leurs droits jusqu'au point où l'usage touche à l'abus ; et les autorités les plus respectueuses du droit des individus se trouveraient dans un singulier embarras quand elles devraient tenir compte de toutes les exigences et de tous les caprices des salutistes. Ceux-ci du reste ont l'air d'attacher un prix médiocre aux démarches qui sont faites en leur faveur : ils s'en servent dans un but de réclame, mais ils ne témoignent aucun égard quelconque pour ceux qui voudraient prendre leur défense au nom de la liberté religieuse ou qui travaillent à côté d'eux à l'évangélisation du peuple. C'est l'Armée, ce sont les intérêts de l'Armée qui passent avant tout ; il importe peu que les autres chrétiens aient à en souffrir.

Le Synode de l'Eglise indépendante de mars avait renvoyé à la Commission synodale l'examen d'une proposition de M. Robert-Tissot invitant le Synode à faire une démarche pour obtenir le retrait des mesures d'exception prises contre l'Armée du salut.

La Commission estima que le Synode comme tel n'était pas compétent, et que les membres de l'Eglise qui s'y sentiraient appelés devaient prendre l'initiative. Le Synode, après une longue et sérieuse délibération, a adopté cette manière de voir à une grande majorité, mais nous n'avons pas entendu dire qu'aucune démarche ait été tentée à la suite par des particuliers. Nous savons certes quel est le prix de la liberté religieuse ; nous comprenons parfaitement que nous pourrons être les premiers à souffrir de mesures qui la restreignent ; mais chacun sait que, si l'Armée le voulait, elle pourrait jouir de cette liberté au même titre que toutes les communautés libres et que les nombreuses sociétés de tempérance, Unions chrétiennes, etc.

C'est donc auprès de l'Armée du salut ellemême qu'une démarche devrait être faite ; le Comité de l'Alliance évangélique l'a compris ; les journaux parlent de pourparlers engagés ; mais on peut prévoir qu'on n'obtiendra aucune concession, et que toute la bonne volonté des personnes les mieux intentionnées viendra se heurter contre l'intransigeance de cet état-major, animé d'un tout autre esprit que celui de l'Evangile de paix. Dans ces conditions, qui voudra de nouveau se mettre à la brèche pour eux ? Et cependant, il faut bien que les lois d'exception soient un jour retirées.

Un conflit ecclésiastique a surgi à la Chaux-de-Fonds lors des dernières élections de la paroisse catholique : notre Conseil d'Etat a pris une attitude qu'il lui sera bien difficile de défendre. En 1876, les catholiques de la Chaux-de-Fonds ayant élu un curé vieux-catholique, le Grand Conseil rendit un décret qui rattachait cette paroisse à l'Eglise catholique chrétienne suisse. Aujourd'hui, les catholiques-romains ont repris la majorité, et comme l'assemblée préparatoire avait prouvé qu'ils allaient élire un curé de leur bord, le Conseil d'Etat, qui ne leur avait jamais jusqu'ici contesté leurs droits d'électeurs, s'avisa l'avant-veille de l'élection de leur interdire d'y prendre part. La loi ecclésiastique qui nous régit ne connait d'autre principe que celui de la majorité ; la paroisse est libre de nommer l'ecclésiastique qui lui convient ; si cette majorité est libérale aujourd'hui, ultramontaine demain, l'Etat n'a pas à intervenir, et il serait étrange qu'il voulût prendre parti pour les vieux-catholiques, comme si la majorité accidentelle de 1876 avait décidé à tout jamais du sort de la paroisse de la Chaux-de-Fonds. Ces faits ont donné lieu à une interpellation en Grand Conseil, mais la question a été renvoyée à une prochaine session ; il sera curieux de voir comment l'Etat se tirera de cette impasse ; il cherchera à ménager les deux partis, mais il ne sera pas facile de trouver un compromis, à moins d'inscrire les deux Eglises catholiques au budget des cultes, ce qui serait absolument contraire à l'esprit de la loi.

Le Synode de l'Eglise indépendante a décidé que les conseils d'Eglise pouvaient effacer les noms d'électeurs qui prouvaient par leurs actes qu'ils n'adhéraient plus à l'Eglise, et de refuser les inscriptions qui ne leur paraissaient pas sérieuses. Cette grave décision a été envisagée comme une simple interprétation de la Constitution et elle a été adoptée sans discussion ; elle sanctionnait un état de fait ; elle pourrait néanmoins être grosse de conséquences imprévues dans telle circonstance grave.

Nous avons eu cet hiver des réunions d'édification de trois ou quatre jours de suite dans quelques-unes de nos paroisses de campagne ; ces réunions dont le programme avait été soigneusement fixé d'avance ont été fort appréciées ; il est probable que l'usage s'en généralisera lorsqu'il sera possible de réunir un nombre suffisant d'orateurs qualifiés.

Les dames suisses de l'œuvre de la Fédération se sont réunies à Neuchâtel le mois passé pour leur assemblée annuelle ; elles

tenu quatre jours durant de nombreuses ces, où elles se sont occupées de toutes œuvres particulières qui se rattachent à œuvre générale ; il paraît que les rapports les discussions ont présenté un grand in- et que, malgré l'absence du sexe fort, orateurs n'ont point fait défaut. Une publique a réuni l'un des soirs au Neuf un très nombreux auditoire ; les délicates de la moralité publique abordées franchement, mais avec tact, MM. Næf, Tophel et d'autres.

En terminant nous nous faisons un plaisir rappeler que M. Gretillat vient de publier second volume de sa *Dogmatique*, où sont les questions théologiques qui inté- le plus vivement le public religieux, de la personne et de l'œuvre du Christ, sacrements et des choses finales. Avec l'Apologétique qui est en préparation, M. Gre- tillat aura terminé ce grand ouvrage de théo- logie systématique où il a condensé le travail de longues années.

C. MONVERT.

---

## France.

*Vingt ans de liberté. — Progrès de l'évangélisation ; œuvre Mac All ; Mission intérieure, etc. — Multiplicité des journaux religieux. — Etude des questions sociales ; institutions pratiques. — M. Jules Simon. — Progrès de l'instruction. — Sociétés de gymnastique. — Union des femmes de France. — Motifs d'espérer.*

Sous le régime impérial, un département modèle était celui où il ne se passait rien. Car (ainsi raisonnait, en substance, le ministre dans ses relations avec le préfet), si ce qui se passe a pour but ou pour conséquence de nuire au pouvoir, vous devez l'empêcher; si cela nous est bon, vous devez le faire vous-même. » On voit d'ici la profonde torpeur qui devait en résulter. Quelqu'un pourtant travaillait : le semeur noir qui répandait l'ivraie à pleines mains, l'ivraie du matérialisme et de la dépravation.

Aujourd'hui, sous le soleil fécondant de la liberté, les mauvaises herbes, comme c'est leur nature, se sont hâtées de lever; les plantes parasites sont plus précoces que les autres. L'athéisme, le dévergondage des mœurs, les mauvais journaux, les romans obscènes, l'alcoolisme, etc., toute cette effrayante végétation a surgi de toute part. Mais n'y a-t-il pas eu aussi d'autres semailles? Le bon grain ne se répand-il pas aussi? Et s'il est plus lent à germer, à paraître, ne pourrait-on, cependant, constater sa présence? La liberté n'aurait-elle produit que de mauvais effets?

Prenons garde d'être injustes et ingrats envers elle. Peut-être nous en attendions trop, et nous regardions la liberté en elle-même comme une panacée. Jamais on n'a tant parlé d'elle que sous l'empire. Nous en étions privés, nous la réclamions avec de profonds soupirs, nous en attendions des merveilles. Mais la liberté n'est utile et bienfaisante que par les autres choses très bonnes qui doivent s'y ajouter. Elle est salutaire par les œuvres qu'elle permet, par les efforts directs qu'elle rend possibles, par l'initiative qu'elle encourage. C'est peut-être ce qu'on avait trop oublié : de là nos déceptions.

Que de reproches n'a-t-on pas faits à la pauvre République malade de 1848 à 1851? Et cependant, lorsqu'elle fut morte et enterrée, nous lisions, dans les rares journaux indépendants ou revues libérales qui surnagèrent, des regrets sans fin sur les institutions, les tentatives, les germes précieux que le césarisme venait d'étouffer. « En 1848, à la faveur des libertés, etc., telle réforme fut inaugurée, telle association venait de se constituer, elle promettait beaucoup; mais les événements du 2 décembre 1851, etc. » Je me rappelle, entre autres, un article de la *Revue des Deux-Mondes* qui démontrait combien l'enseignement des sciences relatives à l'administration serait nécessaire et qui regrettait la disparition d'une école de ce genre, fondée sous le régime républicain. Eh bien! cette institution, précisément, a reparu depuis 1871 ; elle est en pleine prospérité : c'est

*l'Ecole libre des sciences politiques*, qui compte des professeurs comme MM. Alf. Sorel, Léon Say, Janet, etc. Elle est dirigée par M. Boutmy, gendre de M. Bersier. Oui, la liberté est bonne à quelque chose ; et si des esprits chagrins lui reprochent, comme à une fée qui n'aurait qu'à brandir sa baguette magique, de n'avoir pas déjà changé la face de la France, d'autres, plus avisés, plus pratiques, se sont aperçus que, si nous avions les bras et les jambes détachés, le plus simple était de nous mouvoir, de travailler, d'entreprendre, d'aller de l'avant,

*Heart within, and God o'erhead*[1] *!*

La liberté ne vaudra que par les efforts, isolés ou réunis, de tous les chrétiens et, en général, de tous les gens de cœur, de foi et de principes. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de passer en revue quelques-uns de ces efforts, de fournir plusieurs indications qui aideraient à constituer le bilan du régime parlementaire et libéral. Il y a des résultats, nous le croyons, nous pouvons même le voir; mais, comme les semailles sont encore récentes, et que les bonnes plantes poussent lentement, la récolte demandera du temps encore. Nous signalerons surtout des tentatives, des fondations, des commencements.

Et d'abord, pour mentionner le plus important, il est certain que nos œuvres d'évangélisation bénéficient largement du présent régime. Le catholicisme romain n'a jamais été sérieusement entravé sous l'empire; mais nous, minorité, nous étions très gênés. Aujourd'hui, nous avons nos coudées franches, et nous en profitons. Nos anciennes sociétés se maintiennent ; les récentes assemblées d'avril nous les montrent en bonne position, et si elles n'avancent pas davantage, c'est l'argent qui fait défaut. Cependant l'œuvre de notre Commission d'évangélisation des Eglises libres, par exemple, s'est bien développée; le nombre de ses stations s'est notablement accru, et son budget qui, en 1875, était de 61 000 fr. pour un espace de deux années, s'est élevé à 122 000, le double, pour le dernier exercice synodal.

Il faut dire aussi que de nouvelles œuvres ont surgi, qui ont détourné une part de l'attention et de la faveur du public. Et ici tout le monde pense à cette belle mission populaire, fondée par M. Mac All au lendemain de la guerre et de la Commune, dans le quartier de Paris le plus éprouvé, en apparence le moins favorable ; une petite salle s'ouvrait à Belleville, et les ouvriers, attirés par le son de l'harmonium, écoutaient avec déférence cet étranger qui leur parlait de Dieu et qui leur tendait si cordialement la main. Aujourd'hui cette propagande, qui a groupé pour le bon combat une quantité de chrétiens français de diverses Eglises, compte une trentaine de salles à Paris même, une douzaine dans les environs, une cinquantaine dans les villes principales ou même secondaires de la province ; elle rallie et combine une grande diversité de moyens : séances pour enfants, ouvroirs, visites, distribution de traités, salles de lecture, etc. ; elle appuie les Eglises et les sociétés plus anciennes, leur offrant des salles ou des subsides. C'est dans une de ses réunions, à Rochefort, qu'un homme se levait un jour en disant : « Vous me voyez avec les larmes aux yeux, c'est parce que Dieu m'a frappé au cœur ; je pris part à la Commune de 1871 à Paris, je marchai sur des cadavres et à travers le sang sans verser une larme, mais ici je ne puis m'empêcher de pleurer ; je me donne à Dieu, je ne suis qu'un pauvre pécheur, m'acceptera-t-il ? »

Le comité a étendu ses opérations jusqu'en Algérie, où un Arabe écrivait à un évangéliste, devenu son ami : « Vos livres apportent la lumière dans ma tête et la chaleur dans mon cœur ; » et où un soldat, recevant un traité à Biskra (dans le désert), faisait observer que c'était la première fois qu'un civil lui parlait de religion. Mais, je le demande,

[1] (*Longfellow.*) Le cœur au dedans, Dieu sur nos têtes!

où en serait l'entreprise de M. Mac All sans les libertés générales, sans le droit de parole, de réunion, d'association, pleinement reconnu? Peut-être n'aurait-elle pas même vu le jour, elle aurait péri dans l'œuf, écrasé sous le pied de la police.

Et la Mission intérieure? L'idée en a surgi aussi au lendemain de la guerre; elle était bien simple; on dit aux croyants: « Entendez-vous, rapprochez-vous et travaillez, selon vos circonstances, vos dons et vos moyens; vous serez vous-mêmes les comités et les agents; au lieu de donner pour que l'œuvre se fasse, vous la ferez vous-mêmes. » C'était beaucoup demander à un public affaibli, anémié par vingt années d'étouffement; aussi la Mission intérieure a-t-elle été un peu ballottée sur la mer orageuse; partie avec enthousiasme, elle a failli sombrer; elle ne comptait plus, il y a trois ans, à Codognan, que vingt-huit groupes; elle s'est bien relevée depuis, comme on a pu le constater naguère à Nimes, dans ces belles réunions, tenues du 8 au 13 avril, et dont un témoin écrivait: « Toute l'assemblée s'est levée pour le chant du choral de Luther; en ce moment, on peut le dire, un souffle d'en haut a passé sur elle; il semblait que l'Esprit du Dieu fort nous couvrait, nous préparait, nous consacrait tous à ce bon combat de la foi où nous venions d'être pressés de nous engager vaillamment. » Il y a aujourd'hui cent huit groupes, représentant deux mille travailleurs chrétiens.

Et puisque je parle d'œuvres nouvelles, en voici une qui vient de naître: c'est la Société pour l'évangélisation d'Israël, qui fait à Paris ses modestes débuts: elle a son organe, le *Réveil d'Israël*, rédigé avec beaucoup de soin et d'enthousiasme par M. G. Krüger, pasteur de l'Eglise libre de Gaubert.

On peut demander aussi comment le rétablissement des Synodes réformés aurait été possible sous les régimes antérieurs. M. Thiers accorda le Synode légal, officiel, en 1872, puis le gouvernement le refusa, d'un refus définitif. Mais la liberté a corrigé cette erreur, et au delà: elle a permis, elle, un progrès meilleur et plus utile: les Synodes officieux, de leur vrai nom les Synodes *libres*, dont le cinquième va se tenir au Vigan, le 2 juillet prochain. Il est impossible de calculer exactement les effets de cette précieuse réforme: c'est un réveil ecclésiastique sérieux, prolongé, permanent, c'est plus qu'une préparation, c'est presque un essai d'Eglise libre et autonome.

Parmi nos œuvres, ou à côté, je ne dois pas oublier la presse, la presse protestante, à laquelle nos libertés nationales ont permis un essor que nul n'aurait osé prévoir il y a vingt ans. A cette époque, nos Eglises ne comptaient guère que trois ou quatre journaux hebdomadaires: il y avait le *Lien*, qui désunissait, et l'*Espérance*, qui désespérait; les *Archives* expirèrent, et furent remplacées, en 1869, par l'*Eglise libre*, qui dut payer un cautionnement pour pouvoir parler de tout, voire de politique, si cela lui plaisait: innovation énorme, audacieuse, et qui fit lever les sourcils et les bras à notre bon public somnolent et routinier. Je me rappelle un temps où les journaux protestants contenaient à peine des nouvelles, même religieuses; ils se composaient généralement de trois ou quatre longs articles; c'était tout.

Quelle différence aujourd'hui! Nos feuilles périodiques ont pris une allure vive, animée; elles abondent en nouvelles, en correspondances de tous les pays. *L'Eglise libre* continue à parler de tout, et n'a pour frontière que l'inconnu (comme disait Méry à propos d'un autre journal); mais presque tous nos organes ont leur petit entrefilet politique, tout au moins leur résumé des nouvelles, auquel le public a pris goût. En même temps le nombre de nos feuilles s'est accru dans des proportions inouïes; je ne saurais les compter; c'est un vrai débordement: chaque cause, chaque région, même les Eglises de grandes villes, ont leur revue ou leur journal: on dirait une végétation printanière. Et puisque tout cela vit, il faut admettre que tout cela

est lu, ce qui témoigne d'un notable réveil des intelligences !

Il n'est pas jusqu'au pensionnat Liénard, d'Annonay, qui ne possède aussi son journal, *Une voix amie*, que je vous mentionne parce que c'est l'idéal du genre à mon avis ; c'est un vrai lien celui-là, une vraie correspondance de famille, lettre du grand-père, nouvelles des dispersés, pédagogie, économie domestique, études morales, esprit tout à fait chrétien, rien n'y manque.

Du reste, au sujet de la presse en général, ce qui précède prouve que les mauvais journaux n'ont pas été seuls à prospérer. Certes, la littérature impie et immorale fleurit et domine ; on s'en plaint tous les jours et l'on n'a rien exagéré : le mal est grand. Mais il faut reconnaître aussi qu'une quantité incroyable de bons journaux, de publications spéciales, sérieuses, de toute espèce, se sont créées et trouvent des lecteurs.

Soit par la presse, soit par la parole ou l'action, les chrétiens, et en général les communions protestantes, commencent à comprendre que l'évangélisation doit devenir plus complète et plus réaliste, que le christianisme doit prendre corps par des bienfaits tangibles et des applications sociales, qu'il faut, pour établir le royaume de Dieu, attaquer le mal et la souffrance par tous les bouts. On le pensait autrefois, mais les difficultés administratives et policières vous barraient la route. Aujourd'hui on le dit et on le fait. L'*Association protestante pour l'étude des questions sociales* (qui tiendra le mois prochain une nouvelle assemblée générale à Montbéliard [1]) marque un pas décisif dans cette direction. Nous avons aperçu notre tort de nous laisser devancer par l'Eglise romaine, qui organise et entretient partout, avec un grand zèle, les cercles catholiques d'ouvriers ; institution très louable, si des motifs intéressés n'y tenaient pas souvent une place excessive.

[1] Voir l'avis sur la couverture de ce numéro.

En même temps, on agit dans certaines directions déterminées. La protection des femmes ou leur relèvement, la cause de la tempérance, celle du dimanche, ont trouvé des promoteurs zélés et convaincus. Il y a quelques petits résultats, prémices, espérons-le, d'une grande moisson ; d'autant plus que, pour telles de ces entreprises, comme pour la ligue contre l'*athéisme*, nous trouvons des alliés au dehors, parmi les hommes de bien de diverses croyances ou opinions. Ainsi M. Jules Simon écrivait dernièrement à un journal, au sujet du Congrès de Berlin : « Vous dites que je n'ai accepté qu'*avec réserves* le repos dominical. Non seulement je l'ai accepté sans réserve, mais j'ai prononcé un discours pour demander que le repos hebdomadaire fût fixé au dimanche. Je suis président d'honneur de la ligue pour le repos du dimanche. »

Disons, à ce propos, combien le regain de popularité dont jouit M. Jules Simon nous paraît un heureux symptôme. On l'écoute plus que jamais ; on le lit comme on ne l'a peut-être jamais lu. Il a dans le *Temps* son *Petit journal*, qui n'est pas un mince attrait pour les lecteurs du grand. On l'appelle et il brille dans toutes les fêtes de l'esprit. Et c'est une preuve que l'esprit se réveille ; qu'il devient plus large, plus tolérant, plus libéral. Toutes les bonnes causes trouveront leur profit à cette autorité nouvelle d'un homme supérieur. Dernièrement, la Société d'encouragement au bien, dans une grande séance, lui décernait, en manière de surprise, une couronne civique en or. Cela vous paraîtra un peu théâtral, mais enfin !...

Pour en revenir à nos œuvres sociales, voici du pratique : ce sont les nombreux ouvroirs fondés dans Paris par nos dames protestantes, dans le but soit de donner de l'ouvrage aux ouvrières sans travail, soit de réunir de pauvres femmes, de les faire travailler en commun, et de les mettre en contact avec l'Evangile. Notons, dans cet ordre d'idées, les travaux chrétiens de M^lle^ de Broën dans

quartier de Belleville, et l'œuvre, ou plutôt l'ensemble d'œuvres dirigées par M[me] de ...sensé à la Chaussée du Maine. En 1882, ...st ajouté un asile temporaire pour re...llir les enfants dont les mères sont à ...ital. En février 1887, on demanda que ...mbre des lits y fût porté de quinze à ...cinq, et des médecins, présents à la ...e, appuyèrent l'appel en montrant l'in...ce, voire les graves inconvénients, l'établissement créé dans le même but ...l'administration. Il est bien soigné, ...re, spacieux, mais les murs, infectés de ...mes et hantés de microbes, y présen... un danger permanent, attesté par de ...breux décès. Aussi le petit Asile de la ...des Fourneaux, d'où les enfants sortent ...portants, les yeux vifs et les joues roses, ...il très apprécié, toujours plein. L'appel ...sait : les souscriptions voulues furent ...vées après la séance et dans les jours ...suivirent. L'Asile est admirablement di... par une de vos compatriotes, M[lle] Vieux.

Une œuvre catholique que je tiens à citer, ...cause du bon esprit qui l'inspire, c'est ...phelinat fondé par M. Bonjean, le fils du ...teur assassiné parmi les otages, lors de Commune. Il avait pour but essentiel de ...eillir les enfants orphelins des insurgés. ...continué et prospère.

Quelle part le catholicisme pourrait-il ...ndre au relèvement moral de la France ? ...est difficile à dire, à cause de la part ...il a prise à son abaissement. Mon espoir ...cependant que, privé de la faveur offi...le et du bras séculier, il se rajeunira, se ...ritualisera quelque peu, suscitera une ...été plus personnelle, plus indépendante et ...s sincère. L'avenir seul peut montrer si ...te espérance est chimérique.

On regrette de constater, en attendant, ...e la réforme entreprise par le père Hya...nthe ne s'étend pas, qu'elle reste concen...rée à Paris, et qu'elle y végète. On la consi...ère comme manquée.

En continuant à rechercher les foyers de vie nouvelle, on songe assez naturellement à l'instruction. Vous connaissez l'ardeur qu'on a mise à la répandre, les sacrifices considérables proposés et consentis. Certes, nous, chrétiens, ne nous forgeons aucune illusion sur le résultat moral qu'on en peut attendre ; l'instruction seule ne régénère pas. Il reste vrai, toutefois, qu'on ne régénèrera pas non plus les peuples modernes par l'ignorance et moins encore en lésinant sur les frais relatifs aux écoles. Une fois la question posée, il faut qu'elle se résolve dans le sens de tous les progrès possibles. Dieu est la vérité absolue, et toute connaissance du vrai doit tôt ou tard nous rapprocher de lui. La science élève, ennoblit ; il faut la répandre avec une confiance généreuse. Elle est un des chevaux qu'il faut atteler à notre char.

Je mentionne donc avec plaisir l'*Association française pour l'avancement des sciences*, fondée en 1871 ou 1872 ; des savants protestants, comme MM. Wurtz et Friedel, ont pris une grande part à cette fondation. Elle tient ses assemblées dans diverses villes tour à tour ; et c'est à l'une de ces sessions que M. Wurtz fit un jour, à Lille, une profession de foi spiritualiste qui fut fort remarquée. L'*Association de la jeunesse française*, établie en 1878, à Paris, dans le but d'instruire le peuple par des conférences historiques ou autres ; l'*Ecole Monge*, l'*Ecole alsacienne*, vrais laboratoires où sont appliquées les nouvelles méthodes d'instruction : langues vivantes et sciences naturelles plus largement enseignées, latin commencé plus tard, appel à l'observation, exercices physiques multiples, suppression de l'internat, etc. Sans vouloir tout recommander également dans ce programme, je dirai que l'Université dès lors a profité largement de l'expérience.

La gymnastique était absolument négligée avant 1870. Je me rappelle une époque où, par un jour de neige, on défendait aux élèves d'un lycée de jeter des boules de neige et d'établir des glissoires ; ils se promenaient

sagement sous une galerie couverte. Aussi notre jeunesse était molle, énervée. Aujourd'hui le tir et la gymnastique sont cultivés, par des sociétés libres, dans une quantité de villes et même de villages. Je pourrais citer une commune de Seine et Oise, dans laquelle le président de la Société, M. Le Bailly, mort récemment, et un de ses amis, ont fourni de leurs deniers plus de 15 500 francs pour installer convenablement et encourager l'étude de la gymnastique. Fait remarquable dans un pays où la bourgeoisie, s'attendant à l'Etat pour tout, était si peu habituée à dépenser son argent pour un intérêt général.

Du reste, les associations de tout genre (entre autres pour l'épargne) se multiplient à vue d'œil. Avant 1870, c'était ce que nos gouvernants redoutaient le plus. L'Etat ne voulait avoir en face de lui que des individus isolés, une poudre impalpable, pour la pétrir et la façonner à son gré. La liberté, au contraire, a provoqué à la fois l'initiative individuelle et l'association qui la soutient et la fortifie.

Les femmes ont suivi l'élan général. Elles ont constitué l'*Association des dames françaises* et l'*Union des femmes de France*, pour secourir les blessés en temps de guerre, s'y préparer pendant la paix et intervenir dans les calamités publiques. Un seul Comité, celui de Lille, a dépensé 10 000 francs l'hiver dernier pour remédier aux souffrances causées par l'influenza.

Tous ces foyers de vie et de lumière ne font que s'allumer. L'esprit public se ranime, mais, dans certaines contrées, il est encore bien engourdi. Toutefois, aussi longtemps que la démocratie demeure libérale, nous devons nous rappeler qu'elle est spiritualiste par essence, qu'elle stimule l'intelligence et la volonté, les plaçant en face du droit absolu, c'est-à-dire de Dieu ; tandis que le despotisme, conséquence logique du matérialisme, le réclame et le suscite immanquablement.

CH. LUIGI.

## Italie.

*Le livre du jour. — Une lettre inédite sur la de Cavour. — Les mémoires de G. Giusti. Sénat et les œuvres pies. — Nouvelles liques et catholiques.*

Doit-on juger de la vie intellectu morale d'un peuple d'après ses produ littéraires? Certainement, il faut mê faire sous peine de tomber dans de très erreurs, mais à une condition, cepen il est désirable que tous les ouvrages quants d'une époque soient lus et ét bons ou mauvais, et que le verdict soit par la plus scrupuleuse impartialité. avons eu et nous avons encore tous les beaucoup de mauvais livres en Italie. parle pas des traductions de Zola, de ner, de Montépin, etc.; je fais allusio mauvais livres italiens écrits par des ou par des Italiennes, où les plus sions sont souvent présentées avec d'art et avec de très habiles artifi grands romanciers italiens, Manzoni, simo d'Azeglio, Guerrazzi même, Barrili, tana, Fogazzaro ont écrit, et les trois écrivent encore, pour le bien moral du ple, comme l'a fait l'auteur du livre du Edmond de Amicis. Juger de la vie politique et morale d'après les romans Juif intéressé à tout déprécier parmi me paraît pas correct. Voilà pourquoi je présenter à mes lecteurs quelques not core sur le dernier ouvrage de M. de Ami *Roman d'un maître d'école*, dont mon collègue de Naples les a déjà entretenu Amicis est le prosateur du jour [1]. Son a eu l'honneur insigne de cent éditions quinze traductions. Son *Roman d'un ma d'école* n'aura pas toutes ces distinctions, il est trop local pour intéresser un p lointain, mais il est sans contredit, soit la langue, soit pour le style, délié, ori nal, dégagé de la rhétorique qui rendait

[1] De Amicis a aussi publié son volume de po sies, mais il n'a pas obtenu la *vogue de ses* ou vrages en prose.

te la lecture des voyages de de Amicis : t le chef-d'œuvre du sympathique roman- piémontais. Mais pourquoi parler de e littéraire ? Ce qui attire le plus dans le an *d'un maître d'école*, c'est le contenu. s l'avoir lu, on demeure comme hallu- par la variété et l'étrangeté des person- , des scènes, des localités, des événe- qui se suivent sans effort, qui donnent er, qui font rire, pleurer, hélas ! et frémir. Le paria moderne, en Italie, aître d'école de village, qu'il faut bien guer de l'instituteur des grandes villes, presque toujours mener une vie de pri- ns, qui est une véritable odyssée de eurs, de déboires et de luttes envers et e tous. S'il est indépendant, s'il veut re les nouvelles méthodes de l'instruc- primaire et secondaire, il doit se heurter édiatement avec le curé, le maire et les es et méchantes coteries de village ; s'il resté croyant malgré les influences sou- impies de l'école normale, il doit s'at- re à être en butte à toutes les petites eries, à tous les sarcasmes, aux plus bles moqueries des penseurs, soi-disant s, aux coteries de café, et même à la du clergé que le gouvernement a éloi- de l'école, et qui ne permet pas que la gion soit enseignée sans lui. C'est la vie de ces martyrs patients et admirables, payés de toutes les façons, que nous te M. de Amicis. Il ne fait pas du roman : qu'il nous présente dans ses pages admi- les, souvent inspirées par le plus pur l, c'est la vie prise sur le fait ; aussi son est-il, dans notre littérature, original et à fait nouveau. Il fait passer sous nos x, comme en un immense panorama ma- ue, les villages de la montagne, les ha- aux de la plaine, les uns enfouis sous les ges des Alpes, les autres brûlés par le leil de la Sicile, des scènes d'examen, des conférences ; des visites d'inspecteurs, les uns sombres et sévères, les autres gais, bons en- fants ou drolatiques ; des séances de Conseils communaux qui sont comiques au possible ; des enfants qui meurent ; des institutrices qui sont amoureuses ou qui sont l'objet de brutales convoitises, et des maîtres d'école qui n'ont pas de quoi se nourrir ou qui meu- rent de faim ; des prêtres qui se nourrissent de romans et qui font une guerre acharnée et systématique à l'instruction populaire ; enfin une collection interminable d'origi- naux, de prêtres, de nonnes, de maires, de demoiselles, de paysans, d'inspecteurs, de *mattoïdi*, de socialistes, de secrétaires com- munaux. Quel monde ! quelle comédie ! que de misères ! Et à propos des enfants, on peut bien affirmer que le livre de M. de Amicis est une des plus grandes preuves de la réa- lité du péché originel. Ce n'est pas seule- ment un beau livre, un chef-d'œuvre, c'est une bonne action, et le nom de l'auteur est béni aujourd'hui par les milliers d'institu- teurs que nous avons en Italie.

De Amicis me rappelle le Piémont, Turin, la patrie de Cavour, dont la mort a été un des plus grands malheurs de l'Italie actuelle. Il est décédé le 6 juin 1861. Plusieurs ont cru et croient encore que sa mort n'a pas été na- turelle, et que les influences cléricales étran- gères, sous forme de poison, en ont été la cause ; nous n'en croyons rien, et une lettre inédite publiée, il y a quelques jours seule- ment, par *l'Opinione* de Rome, nous prouve que ce qui a causé la mort du grand homme d'Etat, n'a été que sa trop grande activité cérébrale. Il se surmenait. « Il est mort, comme le dit son ami en écrivant à Massimo d'Azeglio, victime de la concentration con- tinue de ses pensées et de la construction de son énorme cerveau. »

Dès qu'il fut tombé malade, malgré quel- ques intervalles de lucidité, sa conversation ne fut qu'une continuelle divagation. Il recon- naissait les personnes, se redressait sur son lit avec une vivacité toute naturelle chez lui pour leur parler, il riait souvent comme il avait la coutume de le faire ; mais dès qu'il

voulait exposer ses pensées, ses projets et ses aspirations, il n'avait plus de suite dans ses idées, et il ne sortait de son esprit et de ses lèvres que des phrases brisées : « Menabrea, Cialdini sont d'accord, mais s'il ne veut pas s'en aller de Rome! (le pape).... Il faut nommer Menabrea ministre de la marine. Oh! que *d'imbrogli*, que *d'imbrogli!* Et le Mexique et Saint-Domingue.... » Ses préoccupations toutefois étaient sérieuses. Ayant remarqué un moine de ses amis, il dit à Farini : « Je dois me préparer pour le moment suprême, » et ses dernières paroles ne furent pas celles que la légende lui attribue : *Libera chiesa in libero stato*, mais bien les suivantes : « L'Italie est faite, tout est gagné! » Paroles prophétiques, si l'on veut, car ce n'était pas lui qui les disait alors. La Providence divine nous permet de pleurer ceux qui ne sont plus, comme elle permit aux enfants d'Israël de pleurer Aaron et Moïse, et aujourd'hui plus que jamais nous regrettons la perte du grand homme d'Etat qui nous a donné l'Italie une avec Rome capitale en espérance. C'est cette dernière espérance qui l'a accompagné jusqu'au dernier soupir.

Parmi les productions littéraires posthumes qui ont le plus intéressé le public cultivé de la Toscane et de la Haute-Italie, nous devons mentionner les mémoires du poète G. Giusti[1]. Nous ne croyons pas avec un critique moderne très connu à Milan, R. Barbiera, que les poésies de Giusti soient oubliées ou peu populaires comme le sont celles de Prati, d'Aleardi et de Berchet, tandis que celles de Leopardi et de Carlo Porta ne se laissent pas rouiller par le temps qui court. Giusti a beaucoup d'admirateurs et de lecteurs, aujourd'hui encore, et il en aura tant que la fibre patriotique ne sera pas brisée par le scepticisme moderne.

[1] Le sénateur G. Negri, ancien syndic de Milan, philosophe et littérateur à ses heures, en a fait l'objet d'une conférence au Cercle philologique de Milan, il y a quelques semaines. L'ouvrage a été publié par le député F. Martini.

Les mémoires de Giusti embrassent l[a pé]riode des mouvements révolutionnaires [de] Toscane, et surtout ceux de 1848 et de [...] Ame aristocratique et finement ciselée, [...] pli d'amour pour son pays, pour la To[scane] en particulier, le poète ne peut absolu[ment] pas approuver les jactances du tribun li[vour]nais F.-D. Guerrazzi, le célèbre romanci[er]; c'est contre lui qu'il dirige ses sarcasmes [les] plus acérés. Sur Guerrazzi et sur la rév[olu]tion de 1848, le peuple, poussé par les [me]neurs radicaux, avait fabriqué une lég[ende] merveilleuse, comme celle qui se répèt[e] partout sur les cinq journées héroïques d[e la] révolution de Milan. Les mémoires de Gi[usti], malgré leur âcreté contre Guerrazzi et [con]sorts, ont le grand mérite de dissiper [la] légende dont un parti sait toujours se s[ervir] comme si la liberté était son monopole, [pour] susciter des troubles ou des agitations [contre] l'ordre établi. Les mémoires de Giusti [prou]vent aussi que les mouvements politiques [qui] agitèrent la péninsule et qui furent les [pré]curseurs de son indépendance sont tous [sor]tis des classes cultivées, et parmi celles-[ci la] Toscane est certainement la première [par] les talents qu'elle a produits. Niccolini, G[iusti], Guerrazzi, malgré ses intempérances, ont [été] des génies de premier ordre, et nous ser[ions] des ingrats si nous arrivions à l'oublier.

Giusti fut un homme d'ordre, inflexible [dans] ses haines contre l'hypocrisie comme d[ans] ses affections pour la patrie : ce n'est pas [lui] qui aurait fait du transformisme! Et il a [mé]rité l'épitaphe en vers que lui-même il s'[était] préparée : « Je serai heureux si ma vie [en]tière me permet de mériter une pierre tu[mu]laire sur laquelle on écrira : Il n'a ja[mais] changé de drapeau[1]. »

Giusti était religieux et croyant sans ê[tre] clérical; nous le comprenons par l'inti[me] amitié qui le liait au patriote vénérable et [...]

[1] E buon per me se la mia vita intera,
Mi frutterà di meritarmi un sasso
Che porti scritto :
« Non mutò bandiera. »

l'historien célèbre que Florence a perdu il y a quelques années. Bien des fois il nous arrive de chanter sur l'air de l'un de nos cantiques ses beaux vers sur la *Confiance en Dieu* et la poésie qui expose l'état de son âme pécheresse avec ses espérances immortelles :

> All' anima che anela
> Di ricovrarti in braccio,
> Apri, Signore, il laccio
> Che le impedisce il vol [1].

Descendons du Parnasse, et occupons-nous un instant de la prose de tous les jours. On nous parle souvent, sans nous dire bien ouvertement d'où en sort l'inspiration première, de la formation d'un grand parti conservateur dont le but serait de rallier tous les croyants catholiques qui, pour obéir aveuglément aux sommations papales, se sont jusqu'à aujourd'hui abstenus de toute activité politique et civile. Le mouvement est sérieux, et comme il est, selon nous, malgré toutes les meilleures intentions du monde, dirigé par des notions fausses en ce qui concerne l'autorité du souverain pontife, nous désirons que nos lecteurs en connaissent quelques-unes. Elles ont été exposées avec beaucoup d'esprit, avec quelque velléité libérale par un docte ecclésiastique, très qualifié pour le faire, et dont il n'est pas permis d'imprimer le nom. Nous résumons : La création d'un parti politique actif, catholique, est possible et désirable, car qui dit catholique ne dit pas absolument clérical : il peut même dire le contraire. Le catholicisme a un but supraterrestre, et c'est vers lui qu'il dirige les consciences ; il ne doit songer ni à gouverner ni à diriger les intérêts temporels et terrestres, ni les individus, ni les sociétés, mais le catholique, pour les affaires de la vie présente, peut être monarchique ou républicain, absolutiste ou constitutionnel, radical ou conservateur. Le cléricalisme est une exagération, une superfétation du catholicisme, et il a tort, car il introduit la politique dans la religion, et Jésus a dit : *Regnum meum non est de hoc mundo.*

Le parti clérical, en effet, que nous ne devons jamais confondre avec le parti catholique libéral (*sic*), ne se contente pas d'une conciliation entre le chef de l'Etat et le chef de l'Eglise ; il veut mettre la guerre là où l'on désire la paix ; il veut, coûte que coûte, le rétablissement du pouvoir temporel, il n'acceptera jamais l'unité italienne ; il est temporaliste, antiunitaire, antinational, et il ne s'adapte d'aucune façon à comprendre que le pouvoir temporel des papes a été pendant des siècles le plus grand malheur de l'Italie et la cause essentielle de la décadence de la papauté.

Le christianisme (je résume toujours) a obtenu ses plus insignes victoires et il a eu sa plus vaste diffusion lorsque le chef de la religion catholique n'était que l'évêque de Rome. La papauté temporelle est une institution humaine, sujette à beaucoup de changements et de variations (*sic*) comme toutes les choses humaines, ce qui veut dire que la foi au Christ n'implique point la foi au pouvoir temporel, et que le dévouement catholique pour le chef de l'Eglise peut s'arrêter à mi-chemin. On peut donc être catholique sans être temporaliste, et l'on peut être bon catholique sans être clérical.

Le croyez-vous ? La *camarilla* qui domine au Vatican ne croit pas et ne veut pas que la chose soit possible ; le Pontife qui lui obéit avec crainte et tremblement ne veut pas non plus un parti, qui, séparé par la grande question du pouvoir temporel, pourrait, au premier beau jour, lui fausser compagnie, attiré par les couleurs du drapeau national. La papauté n'approuvera jamais le nouvel ordre de choses ; ses sympathies sont tournées d'un autre côté. Elle ne regarde pas aux montagnes d'où nous vient le secours, car elle ne croit pas à ce secours du Tout-Puissant ; elle regarde au delà des

[1] Pour l'âme qui désire se réfugier dans tes bras, brise, Seigneur, ce filet qui l'empêche de voler.

Alpes, et travaille auprès des puissances européennes ennemies de l'Italie et croit à « son jour. » Les libéraux catholiques dont je vous parlais tout à l'heure, et qui n'osent pas décliner leur nom, auront-ils jamais le courage civil de se former en parti politique bien distinct et de dire : c'est nous ! même devant les intempérances de l'*Osservatore cattolico*, de l'*Eco* et d'autres journaux infimes qui les couvrent d'outrages tous les jours ? Attaqués par les radicaux qui les confondent avec les cléricaux (on peut aisément s'y tromper !) et par les cléricaux qui les maltraitent comme s'ils étaient des suppôts d'enfer, pourront-ils trouver un petit coin de terrain stable pour y bâtir leur demeure ? Nous ne le croyons pas, et les dernières nouvelles de la curie nous donnent, hélas ! trop raison. Nous les aimons toutefois ces catholiques qui aiment un peu la liberté, mais ils sont des utopistes qui se laissent tromper ou séduire tous les jours.

Le cardinal Joseph Pecci, frère aîné du pape, mort il n'y a pas longtemps, jésuite déclaré, tient à cœur à Léon XIII, car il possédait plusieurs de ses secrets et une partie de ses richesses, comme cardinal, neveu et frère. Il a laissé un grand héritage en argent, en livres et en objets précieux. Il laisse surtout à son frère qui l'appelait volontiers *il mio caro Pepe*, le souvenir de son jésuitisme intolérant et batailleur en dessous.

Le choix des nouveaux cardinaux nous dit également que le pape actuel est à cent lieues d'approuver les partis catholiques nationaux qui ont l'air de vouloir lui forcer la main. Les prélats qui ont reçu l'avis formel de leur prochaine promotion au cardinalat, qui sont-ils, en effet ? Le premier est bien connu de mes lecteurs : c'est Mgr Gaspard Mermillod, évêque de Lausanne et de Genève, que M. Ernest Naville, dans une conférence tenue à Genève, il y a environ dix-sept ans, avait à propos de son exil à Fernex, identifié avec Carnéade ! Cet évêque ressemble beaucoup à un évêque *in partibus*... puisqu'il réside à Fribourg ; mais cela ne l'empêche nullement d'avoir toutes les faveurs de la curie, et c'est le cœur rempli de joie qu'il est parti de Rome vers la fin de mai, pour y retourner bientôt, dit un journal semi-clérical, et s'y établir définitivement comme prince de l'Eglise. Son élévation au titre de cardinal a suscité bien des jalousies ; elle est pour plusieurs dignitaires une surprise tout à fait inattendue, mais elle confirme ce que nous avons dit au sujet de l'esprit qui domine au Vatican. L'autre candidat préconisé est Mgr Vanutelli, dont le frère Séraphin est cardinal depuis trois ans. Ce dernier est pieux, sobre et taciturne ; le nouveau cardinal est un diplomate consommé, qui a fait ses campagnes, et son choix, soutenu par les jésuites, indique que son vote dans le prochain conclave aura une *importance* capitale.

Un fait curieux que nous avons glané dans une correspondance romaine : le pape, les cardinaux et tout le chapitre de Saint-Pierre ont fait pendant le carême des exercices spirituels très sérieux et continus. Leur confesseur a été nommé depuis général des *scalzetti* (petits déchaussés), ordre composé de quelques frères de la madone des Grâces et qui porte le surnom de *biricchini di Cristo* (les polissons de Christ). Pie IX, qui aimait fort les jeux de mots, disait que le titre de général n'était pas adapté à celui qui n'avait que six moines sous ses ordres, et il l'appelait avec sa bonhomie habituelle le « caporal » des *scalzetti*.

La loi sur les œuvres pies, qui occcupe le clergé et le public italien depuis si longtemps, sera bientôt votée avec la plus grande partie des modifications apportées par le sénat au projet du ministère. Le gouvernement a dû céder sur plusieurs points devant la sagesse de nos pères conscrits, et comme j'ai eu l'occasion de le dire dans ces colonnes, je n'en suis pas fâché. La liberté avant tout. Les modification les plus importantes apportées au projet de loi sont les suivantes :

« Toute poursuite pénale est interdite
tre ceux qui ne dénoncent pas les œuvres
s existantes ou qui se refusent à donner
informations.
Sont en dehors de la transformation (lisez
iation gouvernementale) :
) les refuges pour les jeunes filles nubiles
s veuves ;
les œuvres pies de culte ;
les confréries ;
mettant toutefois à la tranformation la
e de leurs biens qui ne peuvent servir à
œuvre civile, sociale, à la conserva-
des édifices religieux, aux services du
e et à l'accomplissement des obligations
tractées auprès de leurs membres. »

On a dépensé en Italie, en 1889, 21 mil-
s 224 174 lires pour la bienfaisance offi-
lle, et les contrées qui souffrent le plus,
le midi, sont celles qui ont reçu le moins
où le cléricalisme est dominant. Que l'Etat
l'assistance publique pour les œuvres
les, mais qu'il ne touche pas à la vo-
de ceux qui désirent d'une manière ou
l'autre faire passer leurs oblations par les
du clergé. Ils y parviendront toujours
le paupérisme n'en sera pas diminué.

Les Eglises évangéliques des Vallées vau-
du val Pelice, celles de la Toscane et du
ict Lombardo-Vénitien ont eu dernière-
t leurs conférences provinciales. L'œuvre
des progrès, et les conférences ont été
s. Nous en parlerons prochainement,
que nous pourrons consulter les rapports
toutes nos Eglises et de toutes nos stations
naires sans être trop indiscret.

PAOLO LONGO.

## PENSÉE

Quiconque travaille pour Dieu, ne travaille
jamais en vain pour soi, quoique son travail
soit inutile aux autres.

P. QUESNEL.

## Etats-Unis.

*Le Dr Talmage et les journaux du dimanche. — Les presbytériens à Saratoga. — Le premier mai. — Que chacun balaie devant sa porte ! — Mesures iniques contre les Chinois. — Encore la loterie de la Louisiane. — L'archevêque Ireland. — Un recul pour la tempérance. — Bibliographie.*

On prétend que l'impératrice d'Allemagne a une sainte horreur des journalistes et des *reporters*. Il n'en est point de même du Dr Talmage ; compatriote et parfois, semble-t-il, émule de Barnum, ce n'est pas pour rien qu'il est le plus connu des prédicateurs américains ; il incarne en lui au plus haut point le génie *yankee*. C'est un homme que ne préoccupent pas beaucoup les problèmes métaphysiques et même théologiques ; on ne l'a jamais vu s'escrimer avec les partisans de la *future probation*. Autant Joseph Cook, le conférencier de Boston est dialecticien et pourfendeur d'hérésies, autant Talmage est imaginatif et pratique à la fois. Il attache plus de prix à un tableau aux vives couleurs, à une description qui ébranle les nerfs de l'auditeur qu'à une démonstration bien serrée ou à une tractation homilétique tant soit peu rigoureuse.

J'ai sous les yeux un singulier spécimen du journalisme américain. C'est un supplément du dimanche du *World* de New-York, portant la date du 4 mai dernier. Ces quatre pages à quatre colonnes sont consacrées presque uniquement à une *interview* avec Talmage. Le fait ne serait pas très extraordinaire si cette *interview* n'avait combiné les ressources de la photographie et de la sténographie. Le premier essai de ce genre de conversation a été fait avec le sénateur Ingalls, le second avec Talmage ; les inventeurs de ce procédé nouveau partent de l'idée assez plausible que rien ne peut rendre parlant le récit d'un entretien avec un homme éminent comme de voir ses gestes et son action oratoire soulignant ses paroles ; cela est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de quelqu'un chez qui l'action oratoire ajoute beau-

coup à l'originalité et à la puissance du discours.

Donc le reporter du *World*, flanqué d'un photographe et d'un sténographe, s'est rendu à Brooklyn chez le Dr Talmage. Pendant que le reporter faisait parler son interlocuteur, le photographe opérait, prenant sur le vif les différentes poses de cet homme toujours en mouvement ; d'autre part, le sténographe reproduisait le détail de l'entretien. Le supplément en question nous offre environ trente-six vignettes représentant le célèbre orateur aux traits un peu grossiers, taillés à la hache, — faux toupet pour obvier à la calvitie et favoris, — tantôt debout, tantôt assis, faisant les gestes les plus variés. Je ne voudrais pas garantir le parfait naturel de ces différentes poses, car le moyen avec les poses d'éviter la pose ? Nous voyons se dérouler toutes les péripéties de l'*interview*, depuis l'ouverture des feux (*Blaze away !* dit le docteur en se renversant dans son fauteuil d'un air de parfaite assurance) jusqu'au *shake hands* final.

L'entretien a roulé sur les sujets les plus variés : avenir du christianisme, guérison par la foi, la religion et les gens cultivés, la politique et la morale, la haute culture pour les femmes, etc.

On peut se demander jusqu'à quel point un pasteur, quelque ami qu'il soit de la publicité, peut légitimement se mettre en scène d'une pareille façon, ou du moins se laisser mettre en scène. Puis, il y a un autre point délicat à trancher. Cette *interview* a paru dans un supplément du dimanche ; or, on sait que les chrétiens américains ne sont pas tendres à l'égard des journaux du dimanche. Comment se fait-il que Talmage se soit rendu complice de ce que la grande majorité de ses frères estiment être une profanation du dimanche. J'ai essayé d'avoir son avis sur cette question, et moi aussi je l'ai *interviewé ;* mais cette fois, il n'y avait ni photographe, ni sténographe ; je me suis servi de la poste, et Talmage a été moins complaisant. A l'heure qu'il est, il n'a pas encore répondu. N'ayant donc à offrir à mes lecteurs que des co[...] tures sur le point en question, je me t[...]

Voici environ vingt-cinq ans que l'in[...] tution des journaux du dimanche s'est [...] plantée ; jusqu'ici elle n'a fait que prosp[...] et amener, on peut le dire, un grand cou[...] de mondanité et d'indifférence. J'ai déjà [...] méré jadis quelques-uns des inconvéni[...] des journaux du dimanche, je n'y revien[...] donc pas. Est-ce un symptôme de re[...] ment ? Voici le *Democrat and Chronicl*[...] Rochester (New-York) qui vient d'ann[...] qu'à partir de la mi-juillet son numéro [...] dimanche sera supprimé par déférence p[...] l'opinion générale qui réclame une [...] stricte observation du jour de repos.

La 102e Assemblée générale de la gra[...] Eglise presbytérienne, qui s'est ouverte [...] 15 mai à Saratoga, la ville balnéaire la [...] *fashionable* de l'Est, a été inaugurée par [...] prédication du modérateur sortant de charg[...] le Dr W. C. Roberts, président de l'Univer[...] sité de Lake Forest près de Chicago. Le nou[...] veau modérateur, le Dr W. E. Moore, de Co[...] lombus (Ohio) a été élu par un vote unanime[...] c'est un homme très entendu, *ferme* et mo[...] déré à la fois.

La grande question de la revision de l[...] confession de foi est venue naturellement[...] l'une des premières, sur le tapis. Il est inté[...] ressant de constater que, malgré la vivac[...] des discussions antérieures, un grand esp[...] de concorde et de conciliation a animé dès [...] début les membres de la grande assemblée[...] Les questions de forme et de procédure ont [...] pris dès l'abord beaucoup de temps, et le [...] président Patton, de Princeton, un antirevi[...] sionniste, a déclaré que ces questions étaient [...] aussi essentielles que celle de la revision [...] elle-même.

Comme la majorité des presbytères favorables à la revision est très forte, il y aura lieu d'agir dans ce sens, mais tout se fera d'une façon fort posée et fort prudente.

L'Assemblée générale de Saratoga a déjà donné son avis sur les avances faites par la *House of Bishops* (le Conseil des évêques) de l'Eglise protestante épiscopale. Les presbytériens acceptent l'entente proposée sur les quatre articles, seulement ils interprètent à leur façon le quatrième, le plus sujet à caution malheureusement. Il s'agit de ce qu'on a appelé « l'épiscopat historique » qu'on voudrait faire admettre par les presbytériens. Ceux-ci déclarent l'accepter si les épiscopaux entendent par là : « l'épiscopat historique adapté aux circonstances locales et aux besoins divers des nations et des peuples que Dieu a appelés à s'unir pour former son Eglise. »

Cette déclaration est fort sensée, mais je doute fort que les épiscopaux s'en contentent et bâtissent une tentative sérieuse d'union là-dessus ; ils y verront un petit escamotage rien moins qu'inoffensif à leur point de vue.

Les manifestations ouvrières du 1er mai ont eu leur écho aux Etats-Unis, mais ici l'initiative individuelle parvient à résoudre bien des problèmes. Les ouvriers américains réclament eux aussi pour la plupart les *trois huit*, mais on leur fait remarquer que si pour un certain nombre d'industries huit heures de travail constituent une bonne journée d'hiver, il n'en est plus de même pour l'été. Puis, il faudrait aussi faire la part de l'activité ou de la paresse de l'ouvrier. D'ailleurs, certains ouvriers qui, comme les typographes, travaillent à la tâche, sont tout heureux de faire une longue journée, assurés que leur travail sera d'autant plus payé. Ce fait ne prouverait-il pas que d'ordinaire les ouvriers ne trouvent pas leur journée trop longue, mais qu'ils obéissent trop docilement au mot d'ordre que leur ont signifié les meneurs.

Que chacun balaie devant sa porte ! Les journaux du monde entier ont publié dernièrement des détails sur les atrocités qui se commettent dans certaines prisons de Sibérie ; on parle de femmes cruellement maltraitées se donnant la mort pour échapper à d'ultérieurs supplices. Là-dessus des gens bien intentionnés, — il y en a partout ! — se démènent pour faire circuler, les uns en Angleterre, les autres aux Etats-Unis, des pétitions destinées à démontrer au czar de toutes les Russies l'indignation qu'éprouve le monde civilisé à l'ouïe de semblables nouvelles. L'intention part d'un bon naturel, mais quittez ce souci, braves gens ! N'auriez-vous pas à balayer devant votre porte avant d'entourer de votre sollicitude les malheureux proscrits de Sibérie ? L'Angleterre n'a-t-elle pas à son dossier la question de l'opium et de l'empoisonnement forcé de millions de Chinois ? N'a-t-elle pas aussi la question de l'Irlande et des injustices séculaires dont l'île-sœur a été la victime ? Et aux Etats-Unis, n'y a-t-il pas aussi certaines « questions » aussi brûlantes que honteuses ? Nègres, Indiens et Chinois pourraient bien paraître à la barre et accuser le peuple américain, de tant de cruautés commises à leur égard.

Je viens de mentionner les Chinois. Il y a recrudescence d'hostilité à l'égard des Jaunes, et cette hostilité va jusqu'à l'aveuglement le plus incroyable. Une nouvelle loi était en train de passer d'après laquelle, une fois le recensement fait de la population chinoise, tout Chinois qui sera trouvé sur le sol américain sans être inscrit sur les tableaux du recensement sera puni et banni, à moins qu'il n'établisse qu'il est seulement en passage, en qualité de voyageur ou d'étudiant. Il paraîtrait que la peau mongole fait sur les politiciens de l'Ouest le même effet que le rouge sur les yeux d'un taureau, et encore le sénateur Halle, qui s'est constitué le patron de la nouvelle loi, n'est pas un Californien !

Heureusement la loi en question a été rejetée par le Sénat, ses promoteurs l'ont trou-

vée trop adoucie par les amendements qui avaient été votés.

Et pourtant les mesures actuellement en vigueur sont déjà suffisamment iniques. Qu'on en juge par un ou deux exemples. Il y a deux ou trois ans, un Chinois habitant New-Haven devint chrétien et membre honoré d'une des Eglises de la ville. Ayant laissé sa femme et un garçon de sept ans en Chine, il eut le désir de les faire venir auprès de lui. Démarches inutiles. En réponse à une pétition signée par les professeurs du collège de Yale ainsi que par plusieurs personnes éminentes (pasteurs, avocats, médecins et négociants), de New-Haven, le secrétaire du Trésor fit la déclaration suivante : « Comme il est avéré que les personnes en question ne se trouvaient pas dans ce pays au moment où l'acte d'exclusion a été promulgué, il est impossible de leur permettre d'y entrer. »

Autre exemple. Il y a fort peu de temps, un navire fit naufrage dans le voyage entre les Indes occidentales et New-York. Un autre navire recueillit les naufragés qui s'étaient réfugiés sur un radeau et les amena à New-York. Là, grand émoi : parmi ces naufragés se trouvait un... Chinois. Les gens de la gabelle se regardaient perplexes, ne sachant que faire de ce Jaune ; on télégraphia à Washington où, après longue discussion, le secrétaire du Trésor répondit que, pour une fois, et par motif d'humanité, la loi serait enfreinte, à condition que le dit Chinois s'embarquât sur le premier navire qui pourrait le conduire au lieu de sa destination. Je pourrais citer encore un cas où l'absurdité et la cruauté de cet acte d'exclusion sautent aux yeux que n'aveugle pas la passion, mais je m'abstiens. Qu'après cela de vertueux Yankees aillent reprocher au gouvernement russe les atrocités qui se perpètrent dans les prisons de Sibérie !

Au mois d'avril dernier, la Conférence méthodiste épiscopale de l'est de New-York, représentant 270 pasteurs et plus de cinquante-cinq mille membres, a adressé [...] protestation énergique contre la nou[...] mesure d'oppression dont nous parlons [...] haut. Certes, un mouvement sérieux de l'[...]nion publique pourrait enrayer quel[...] temps encore ces mesures d'exception, [...] il est à craindre qu'en fin de compte les [...]liticiens sans scrupules n'arrivent à avo[...] dessus.

J'ai déjà parlé de la loterie de la Louisi[...] Il faut y revenir. Imaginez que la compa[...] de la loterie a haussé ses offres. Elle [...]pose maintenant de donner à l'Etat 5 milli[...] 200 000 francs par an, pour un contrat [...] vingt-cinq ans, c'est dire qu'elle sacrifie[...] volontiers la dîme de son immense gain p[...] obtenir le privilège d'écorcher ses dupes [...]core pendant un quart de siècle. On se d[...]mande ce qui adviendra. Il se produit actue[...]lement une pression considérable en faveu[...] de la loterie, et ce n'est pas étonnant, car [...] compagnie désirant faire un effort désesp[...] sème partout l'or à pleines mains : pres[...] tous les journaux sont gagnés à sa cause [...] faudra que les gens de bien luttent avec é[...]gie s'ils veulent avoir gain de cause. [...] voici qu'on annonce que la *Anti-Lott[...] League* de la Louisiane n'a pas mis un s[...] homme de couleur dans son comité ; c'[...] toujours le même absurde préjugé ! Pourt[...] en Géorgie, on avait bien su, malgré le p[...]jugé, appeler les noirs à la rescousse po[...] faire passer une loi favorable à la temp[...]rance, et l'on s'en était bien trouvé.

Puisque nous parlons des noirs, disons q[...] l'archevêque catholique Ireland de Sai[...] Paul (Minnesota) se trouve parmi les cha[...]pions les plus résolus de l'égalité des de[...] races. Ses déclarations non équivoques d[...]vraient faire rougir de honte les protestan[...] de la Caroline du sud qui comprennent [...] mal leurs devoirs à l'égard de leurs frère[...] noirs : « Ma solution du problème nègre, di[...] il, est de déclarer qu'il n'y a point de pro[...]blème de ce genre à résoudre, puisque nous

sommes tous égaux comme doivent l'être des frères ; aussi, en conformité avec nos principes américains et chrétiens, traiterons-nous blancs et noirs sur un pied de complète égalité. »

La cause de la tempérance est menacée d'un recul, — pauvre tempérance souvent battue des coups de la tempête ! — par suite d'une mesure édictée ou remise en vigueur par la Cour suprême des Etats-Unis et désignée comme *Original package test*, c'est-à-dire qu'une maison de l'Illinois peut envoyer dans l'Iowa, où la prohibition existe, des fûts ou des bouteilles de bière ; tant que le destinataire ne détaille pas sa marchandise et surtout ne la sort pas de son contenant originel (fût, ou bouteille, ou vase quelconque), les autorités de l'Iowa n'ont rien à y voir. On conçoit que cette décision va mettre une entrave à l'œuvre de la tempérance et à l'exécution stricte des lois prohibitives partout où elles sont en vigueur. C'est ainsi que les principes se trouvent parfois en conflit ; jadis, au Congrès de Berlin, de hauts personnages se réclamaient de la liberté du commerce pour faciliter l'introduction des spiritueux en Afrique. Seulement, si l'amour de Dieu et du prochain était dans les cœurs, les principes ne resteraient pas longtemps en conflit.

Un peu de bibliographie pour terminer :

*College of Colleges* (1889), par Fréd.-L. Norton (Fleming Revell, New-York). — Ce volume donne la substance des allocutions et entretiens qui ont eu lieu l'été dernier à Northfield sous la direction de Moody. Les auditeurs et participants étaient des étudiants venus de toutes les extrémités du pays. Contenu riche et varié.

*The Calvary Pulpit, Christ and Him Crucified*, par R.-L. Mac Arthur D. D. (Funck et Wagnalls, New-York). — Volumes de sermons du pasteur de la plus grande Eglise baptiste des Etats-Unis à New-York ; œuvre d'un prédicateur éloquent et puissant.

*The Life of George H. Stuart* avec introduction par R.-E. Thompson (Stoddart, Philadelphie). — Autobiographie de George Stuart, philanthrope chrétien mort tout récemment. Il s'est distingué comme membre de l'Eglise presbytérienne, de la Commission chrétienne lors de la guerre de la sécession, des Unions chrétiennes, de plusieurs sociétés de missions et enfin de la tempérance : la vie de cet homme de bien laisse des traces bénies.

*The Seven Churches of Asia*, par Howard Crosby (Funk et Wagnalls, New-York). — Omettant toute interprétation symbolique et prophétique des épîtres aux sept Eglises d'Asie, Howard Crosby, l'un des pasteurs de New-York le plus en vue, étudie l'invasion du monde dans l'Eglise chrétienne. Sérieux avertissements et applications vigoureuses à la situation de la chrétienté en Amérique.

*The Mormon Delusion*, par le rév. M.-W. Montgomery (Congregational Publishing Society, Boston et Chicago). Ce nouvel ouvrage sur le mormonisme, venant après tant d'autres n'est pourtant pas superflu. Réquisitoire implacable contre une secte qui ne mérite aucune pitié, ce livre est un vrai dossier de faits ; c'est une lecture peu agréable, parce qu'elle provoque à chaque ligne une sainte indignation, mais elle est salutaire pour le public américain en ce qu'elle lui montre que le mormonisme, tout blessé qu'il est, n'est pourtant pas encore mort. *Delenda Carthago !*

*Social Aspects of Christianity*, par R. T. Ely Ph. D. (Crowell, New-York). — L'auteur de ce livre est professeur à l'Université de Johns Hopkins, à Baltimore ; il traite la question sociale à la façon de Tolstoï, c'est dire que lui aussi arrange l'Evangile à sa manière et se laisse aller à de chimériques utopies.

*The Religious Aspects of Evolution*, par J. Mac Cosh D. D., L. L. D., Litt D. (Ch. Scribner fils, New-York). — Nouvelle édition augmentée d'un important ouvrage du Dr Mac

Cosh ex-président de Princeton. L'auteur est un « esprit fort, » dans le meilleur sens de ce mot si souvent employé à faux. Il concilie la théorie de l'évolution avec la doctrine du théisme chrétien.

*The Evolution of man and Christianity*, par H. Mac Queary (D. Appleton, New-York). — Ouvrage d'un pasteur épiscopal. Ce livre ressemble autant au précédent que le travail d'un écrivain original ressemble à la mosaïque d'un compilateur. Le rév. Mac Queary n'est rien moins qu'orthodoxe et sent fortement le fagot.

*Original Formation of the Hebrew Scriptures*, par Lorenzo Burge (Lee et Shepard, Boston). — L'Ancien Testament tout entier, d'après l'auteur, serait dû à une seule plume, celle de Néhémie ! Voilà une thèse assez extraordinaire. Notre auteur ne croit pas à l'inspiration littérale.

*Is it Mary, or the lady of the Jesuits?* par J.-D. Fulton D. D. (American C°, Boston). — Le Dr Fulton, auteur de plusieurs ouvrages de polémique, combat dans ce livre les prétentions des jésuites ainsi que les absurdités de la mariolâtrie.

*God in his World, an Interpretation* (Harper and Brothers, New-York). — Auteur anonyme. Essai d'expliquer le christianisme non d'après les documents de la révélation, mais d'après l'étude du monde et de son histoire. Cette tentative périlleuse et délicate n'a pas abouti dans ce livre à un résultat bien satisfaisant ; l'auteur indique une voie nouvelle plutôt qu'il ne la suit lui-même, et il n'évite pas l'écueil du mysticisme swédenborgien.

X.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Etude historique sur les progrès du protestantisme en France au point de vue statistique (1802-1888), par *Henri Perrenoud*, pasteur. — Paris, Fischbacher, 1889.

Les livres de statistique ne sont pas généralement d'une lecture très attachante, mais les conclusions qu'ils fournissent pré souvent un intérêt fort élevé. Ici, par ple, les lecteurs même qui seraient p se promettre assez peu de satisfactio livre rempli de chiffres et d'indications maires, ne manqueront pas d'être attir la question qui se pose dès le titre : Le testantisme fait-il des progrès en Fran bien serait-il en baisse, comme le pré naguère encore un journal protestant pays ?

Les recherches statistiques très soign et vraiment méritoires auxquelles s'est M. le pasteur Perrenoud l'ont mis en m de répondre par des chiffres. Sa concl est que de 1802 à 1888 le nombre des testants s'est élevé de 428 000 envir 652 000.

L'auteur lui-même fait, il est vrai (p. et suiv.), la critique de ses propres d en discutant d'autres estimations qui raient sensiblement ses chiffres, et il au lecteur combien, en pareille matière, difficile d'arriver à des résultats cert Mais après tout, même en tenant comp fait qu'une statistique dressée en 1802 de incliner à réduire le nombre des protest dont beaucoup se cachaient encore, et faisant entrer en ligne de compte l'accro ment survenu depuis dans la population d France, on arrive à partager la conclusio M. Perrenoud que, si le protestantisme fr çais ne s'est pas accru numériquement en p portion de ses efforts, il paraît avoir réu garder ses positions.

Au reste, les chiffres ici ne sont pas to et c'est un des mérites du livre de M. Per noud, mérite que n'offrent pas tous les o vrages du même genre, de mettre en rel d'autres éléments encore. En lisant son étu on devine l'activité intense que le protesta tisme français a dû déployer simplement pour se maintenir. Ce livre est un riche ré pertoire des diverses œuvres de la France évangélique, dont quelques-unes ont véc au travers de tout ce siècle-ci.

Pour plus d'ordre, l'auteur divise la France en six régions, Paris, le nord, l'ouest, le centre, l'est et le sud, et son écrit en autant de chapitres, dans chacun desquels il traite successivement des Eglises et des écoles, des œuvres d'évangélisation et des institutions charitables, enfin des journaux religieux. Il y a là un ensemble de renseignements précieux pour le présent et de détails rétrospectifs pleins d'intérêt. Il est curieux de constater entre autres combien de journaux n'ont eu qu'une existence éphémère. De l'ensemble résulte l'impression que les Eglises évangéliques de France n'ont cessé de mettre en œuvre, pour soutenir leur existence, bien plus d'énergie et d'esprit de sacrifice que ne laissent entrevoir les doléances qui accompagnent certaines visites de collecteurs. Le travail de M. Perrenoud eût été plus complet, mais plus long et plus difficile aussi à mener à bonne fin, nous en convenons, si, en traitant des œuvres protestantes, il nous eût fait connaître également leurs ressources, et fait voir quelles sont celles qui prospèrent et celles qui végètent.

Une œuvre telle que la Mission de Paris (p. 20) aurait eu droit, semble-t-il, à une mention moins sommaire. Ailleurs les indications, à force de brièveté, frisent l'inexactitude : c'est le cas du paragraphe consacré aux origines de la Société de la Croix-Bleue (p. 31).

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses dernières conclusions, où il examine l'avenir du protestantisme en France et les perspectives de gagner ce noble pays à la cause évangélique. Nous sortons là du domaine de la statistique. Ses considérations, plutôt pessimistes à première vue, se distinguent par leur courageuse franchise et expriment la conviction, qui est la nôtre, que des jours meilleurs ne peuvent naître pour le protestantisme français ni de transformations purement administratives ni de l'utilisation plus ou moins intelligente de moyens extérieurs, mais de l'intervention de nouvelles forces spirituelles et d'événements nouveaux qui, pour être en dehors de notre horizon actuel, peuvent cependant fort bien être dans les desseins de Dieu. H. N.

En souscription : CARTE MURALE DES MISSIONS DE L'AFRIQUE, par *M. Borel* et *Herm. Krüger*.

On me prie de signaler aux nombreux amis des missions dans votre pays la nouvelle carte murale des missions de l'Afrique, en souscription à Paris, 102, boulevard Arago. Cette carte, dressée à l'échelle d'un centimètre pour 50 kilomètres, contiendra, dans le coin à gauche, une carte du Lessouto, à l'échelle d'un centimètre par 5 kilomètres. La carte entière, imprimée en couleurs sur 9 feuilles, coûtera 8 francs l'exemplaire, et 15 francs montée sur toile et rouleau, payables après réception.

Elle a été dessinée par M. Hermann Krüger, le savant professeur de la Maison des missions à Paris. Au moment où l'Afrique attire plus que jamais les regards du monde chrétien, où l'on suit, avec un intérêt toujours plus palpitant, la marche progressive de l'Evangile dans ce continent mystérieux, beaucoup d'Eglises voudront posséder ce précieux secours : une carte faite pour être vue et comprise de loin, fournissant toutes les indications principales, omettant les détails, mais facilitant l'intelligence des journaux et conférences. CH. LUIGI.

ALBUM DE LA MISSION ROMANDE. Seconde édition. — Lausanne, Georges Bridel, 1890.

Une œuvre aussi sérieuse que la mission gagne-t-elle à être présentée par son côté pittoresque ? Et convient-il d'intéresser le public non seulement à ses destinées spirituelles, mais encore à ses divers incidents matériels et familiers, aux circonstances domestiques de ses ouvriers et à leurs visages ? C'est ce que j'ai entendu contester. Mais j'avoue ne pouvoir m'associer à cette manière de voir.

Sans doute il serait fâcheux que l'intérêt missionnaire dégénérât en une distraction artistique, et plus fâcheux encore qu'il fournît un aliment à la vanité des personnes mises en vue. Mais comment ne pas accueillir avec reconnaissance toute tentative, conçue avec simplicité de cœur, de faire mieux connaître nos œuvres lointaines par des descriptions exactes et des illustrations réussies?

C'est ce que nous offre M. P. Trivier, un ami éprouvé de notre mission, par son *Album de la Mission romande*, collection de portraits, de vues et de notices relatives à l'œuvre de nos Eglises chez les Gouamba. L'accueil fait à la première apparition de ce recueil a été si empressé qu'un second tirage est devenu nécessaire. Cette reproduction a permis de combler certaines lacunes, d'améliorer des photographies faites à la hâte, et d'ajouter onze nouvelles planches, la plupart consacrées à la région du Littoral.

Il resterait sans doute quelques critiques à faire, ainsi sur l'ordre et le groupement des sujets, dont quelques-uns se trouvent coupés et disséminés sans qu'on en saisisse la raison et de manière à produire, çà et là, l'effet d'un double emploi. On surprend également de légères erreurs, telles que deux indications fautives dans l'orientation des maisons missionnaires, à Valdézia et à Elim. Nous regrettons aussi l'incommodité causée par l'absence de pagination.

Mais, somme toute, quelle aubaine pour les amis de la Mission romande que cette galerie, relativement complète, non seulement de figures connues et aimées, mais de sites, d'installations, de scènes africaines, vers lesquelles leur pensée se porte souvent, sans oublier ces articles explicatifs, dus en grande partie aux missionnaires Creux et Jaques, et qui constituent toute une histoire, fragmentaire et rudimentaire, mais déjà fort utile, de notre jeune mission! Et que d'observations curieuses à faire, par exemple, sur ces figures expressives de nos catéchistes noirs, dont les traits révèlent à eux seuls tout autant d'individualités bien marquées et non moins sympathiques!

Bref, tel qu'il est, l'*Album* de M. Trivier nous apparaît comme une publication aussi aimable qu'opportune, et nous remercions l'auteur du zèle qu'il y a mis. A. P.

---

# A NOS LECTEURS

Après avoir travaillé à la rédaction de cette revue dès le numéro de mars 1880, le soussigné a été conduit, ce printemps, à remettre sa démission entre les mains du Comité administratif du *Chrétien évangélique*. Il l'a fait, d'abord pour de sérieux motifs de santé, puis aussi afin de pouvoir, si les forces lui sont rendues, consacrer son temps à des travaux plus personnels. Son successeur et ami, M. Armand Vautier, pasteur à Valeyres, fort avantageusement connu parmi nous, entrera en fonctions dès le 1er juillet.

Le rédacteur sortant de charge tient à exprimer publiquement aux collaborateurs du *Chrétien évangélique*, dont bon nombre étaient devenus pour lui de précieuses relations personnelles, son vif regret d'avoir à se séparer d'eux. Il n'oubliera pas non plus ses excellents rapports avec ses deux collègues du Comité de rédaction. Il souhaite cordialement à ce journal de devenir de plus en plus, sans renier aucunement son drapeau, la « Revue religieuse de la Suisse romande. » Que Dieu accorde au *Chrétien évangélique* longue vie et influence bienfaisante!

Lausanne, 20 juin 1890. EUG. SECRETAN

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ÉTUDE BIBLIQUE

### Le livre de Job.

### III

#### *Pourquoi*[1] ?

> Wer mit geistlichen Augen sieht, beurtheilt nicht nach dem Leiden die sittliche Beschaffenheit des Menschen, sondern nach dieser das Leiden [2].
>
> BRENTIUS.

Inflexible en face des fausses accusations de ses amis, Job s'est humilié devant l'Éternel dans la poudre et dans la cendre, sans que rien fût changé à sa situation ou qu'aucune promesse lui eût été faite pour l'avenir, sans qu'aucune lumière éclairât sa sombre route ; il s'est soumis sans réserve, répétant à sa manière le mot du psalmiste : « Je me tais, je n'ouvre pas la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait. »

Le livre que nous ouvrons aujourd'hui pour la troisième fois nous invite donc à nous courber devant la Toute-Puissance divine dans le sentiment de notre néant, de notre ignorance, de notre dépendance absolue. Mais nous défend-il de chercher à comprendre après avoir accepté ?

Tout au contraire. Il n'a pas pour objet premier de nous proposer un bel exemple de constance ; il veut élucider le problème de la souffrance, en discuter les solutions courantes, en donner sa solution à lui. C'est un poème de philosophie religieuse, non une relation historique[1]. Tâchons d'en dégager l'idée.

*La souffrance est, dans tous les cas, le châtiment du péché.* Telle était la doctrine traditionnelle ; telle était aussi, nous l'avons vu, celle des trois amis[2]. Il y a, dans cette thèse, une part de vérité sans laquelle le monde moral subsisterait difficilement. C'est l'affirmation de la loi ainsi formulée dans le livre des Proverbes : « Dieu a fait toutes choses pour un but et même le méchant pour le jour du malheur. » (Prov. XVI, 4.) Le mahométisme seul pourrait interpré-

[1] Voir les numéros de mai et de juin. Comparez dans les Etudes bibliques de M. Godet sur l'Ancien Testament, celle qui a pour sujet le livre de Job.

[2] « Jugez selon l'Esprit, alors vous n'apprécierez pas la valeur morale d'un homme d'après les souffrances qu'il endure ; c'est sa valeur morale, au contraire, qui vous révélera la vraie nature de ses souffrances. »

[1] Ainsi que l'a remarqué Luther, le langage de Job, si imagé, si poétique, n'est pas celui qu'on a coutume de trouver dans la bouche d'un homme affligé à ce point. Il est d'ailleurs parfaitement indifférent à notre objet de savoir si un fait réel ou légendaire, une accumulation inouïe de maux fondant sur un homme juste et respecté, a suggéré l'idée du poème.

[2] Le livre de Job n'est pas le seul où les hommes de l'Ancien Testament aient senti avec angoisse que cette solution ne répondait pas à tous les faits. Voir, par exemple, le *pourquoi* de Jérémie (chapitre XII au début), ceux du Psaume X, et surtout l'admirable Psaume LXXIII.

ter ce langage dans le sens d'une prédestination absolue en vertu de laquelle Dieu aurait créé le méchant méchant de par sa volonté souveraine, et l'aurait créé ainsi tout exprès pour pouvoir le livrer en proie au malheur. Toutes choses, dit simplement ce passage, sont rattachées les unes aux autres par le lien de l'ordre; ainsi il y a un ordre qui unit la douleur au péché par une chaîne indestructible.

« Ils se nourriront du fruit de leur voie. » (Prov. I, 30-32.) « On ne se moque pas de Dieu, ce qu'un homme aura semé il le moissonnera aussi. » (Gal. VI, 6, 7.) « Ta méchanceté te châtiera et ton infidélité te punira. Tu sauras et tu verras que c'est une chose amère et mauvaise d'abandonner l'Eternel ton Dieu. » (Jér. II, 19.)

Cette loi, reconnaissons-le, se vérifie constamment sous nos yeux. Le péché est folie, entraîne sans cesse la ruine de celui qui s'y livre. Si Eliphaz et ses compagnons brodaient, comme nous l'avons vu, de la rhétorique sur des lieux communs, en parlant des calamités qui atteignent toujours les impies et de la félicité qui couronne toujours la justice, on ne se prive pas de déclamer en sens contraire quand on a l'air de croire que le bon droit est toujours opprimé, l'innocence toujours accablée, la violence et la fraude toujours triomphantes. Un peu de patience, en bien des cas, suffira pour voir les rôles retournés : « Parce que sa colère ne sévit point encore, ce n'est pas à dire qu'il ait peu souci du crime. » (Job XXXV, 15. Trad. Segond.)

Les exceptions sont pourtant nombreuses, et pendant qu'elles durent, combien blessantes pour notre conscience et pour notre cœur! Dans certaines situations, l'audace et la modération, convenablement combinée[s] [ne] font-elles pas échapper le coupa[ble] Une fortune édifiée par l'iniquité [ne] rend-elle pas honorable le nom d[u] personnage, qui, une fois arrivé au [but] en use sagement, peut-être avec gé[né]rosité, et en vient de bonne foi à [se] prendre lui-même pour un parfait ho[n]nête homme? N'y a-t-il nulle part [de] débauchés dont les victimes se traî[nent] à l'heure qu'il est dans la honte et [dans] le désespoir, et qui sont devenus, [sans] repentir ou en tout cas sans rép[a]ration, les soutiens estimés de l'ord[re] social ou même des institutions re[li]gieuses?

Il y a, au contraire, de par le mond[e] des gens, qui, comme ils disent, n'o[nt] jamais de chance, pour lesquels tout semble tourner à mal, qui, soit par le fait de la malice des hommes, soit par un concours désastreux de circonstances adverses, se voient accablés de ma[ux] sans nombre. Ah! que nul ne se h[âte] de conclure que ceux-là sont, comme [on] était encore porté à le croire au tem[ps] de Jésus, plus coupables que les autre[s] Et qu'ils ne disent pas eux-mêmes q[ue] Dieu leur en veut et s'acharne cont[re] eux. Job n'est pas un méchant par[ce] qu'il est si sévèrement frappé, et c'[est] ailleurs que dans l'idée de la vengea[nce] divine qu'il faut chercher l'explicati[on] de ses souffrances.

Une autre solution est entrevue, cel[le] qui discerne dans le châtiment, no[n] plus la manifestation d'une colère qu[i] fait justice, mais celle d'un *amour qui a pour objet le bien moral du transgresseur.*

« Heureux, disait déjà Eliphaz, l'homme

Dieu corrige! Ne méprise donc pas la ipline du Tout-Puissant. » (XV, 17.)

it cette même pensée se retrouve mi les développements, un peu amplés quelquefois, d'un interlocuteur le lequel nous n'avons pas fait connaissance encore, le jeune Elihu[1]. Tandisque les impies, quand ils sont frappés de Dieu, se livrent à la colère, ne ent pas et sont perdus, le juste, — il st jamais entièrement juste (comp. 17 et suiv.), — est l'objet d'une attention toute spéciale de Dieu qui « ne tourne pas les yeux de lui, qui l'avertit pour son instruction, lui donne ses is par la souffrance, et le délivre. » XXVI, 5-15.) Dieu parle, en effet, à homme de plus d'une manière « pour e détourner de ses œuvres mauvaises t le guérir de son orgueil. » Il parle « par des songes et des visions nocturnes, » mais aussi « par les douleurs qui clouent l'homme sur son lit » et qui ont pour dernier effet, de « le ramener tombeau et de l'éclairer de la lumière s vivants, » de sorte que, consolé et levé, « il s'en va chantant parmi les hommes.... Je n'ai pas été traité selon es torts.... Dieu a sauvé mon âme. » XXIII, 14-30.)

La souffrance est donc éducative. Dieu nous châtie pour notre bien, afin de nous rendre participants de sa sainteté. » (Héb. XII, 5-11.) Elle nous fait rentrer en nous-mêmes. « Souvent, dit Joseph de Maistre[2], je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : « Je visiterai Jérusalem avec des lampes[1]. » Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs *avec des lampes* et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de vertu, de justice et d'innocence. » L'adversité nous aide à faire cette inspection :

L'homme est un apprenti, la douleur est son Maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert[2].

Pourquoi? demandons-nous. « Pourquoi? Avant tout pour nous connaître. Nous nous ignorons absolument; la souffrance nous révèle à nous-mêmes. Au lieu de ce Fils de Dieu que nous croyons être, héritier de plein droit parce qu'il n'a jamais renié son Père ou démenti sa race, nous voyons apparaître une créature superbe et chétive, un mélange d'incroyable présomption et d'inconcevable faiblesse, un ingrat plein d'exigences, un rebelle qui entasse toutes les révoltes et prétend à tous les pardons,... un croyant des jours faciles que les jours mauvais font sceptique, un indécis balloté du bien au mal, de l'ardeur à la torpeur, de l'action à la paresse, bon à rien, perdu, à moins qu'épouvanté de sa propre rencontre il ne se détourne vers Dieu qui l'appelle et ne se décide à vouloir du salut[3]. »

Si vraies et si bienfaisantes que soient ces leçons, elles ne renferment pas encore la clef de la souffrance du patriarche. Certes il sera sorti de cet épouvantable baptême, de ce baptême béni de la douleur, intérieurement enrichi, plus libre et plus fort. Cependant ce n'est pas dans

[1] Comme il n'est question de lui ni dans le prologue ni dans l'épilogue, bien des interprètes pensent que ses discours ne faisaient pas partie de la rédaction primitive du poème.

[2] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, troisième entretien.

[1] Soph. I, 12.

[2] A. de Musset, la *Nuit d'octobre*.

[3] *Les Tristesses humaines*, par l'auteur des *Horizons prochains*.

ses imperfections, pas plus que dans de prétendus crimes, qu'il convient de chercher la cause de son malheur. Ce n'est pas seulement l'opinion générale qui le tient pour un homme « intègre, craignant Dieu et n'ayant pas son pareil sur la terre. » C'est Dieu lui-même qui apprécie ainsi sa conduite et son caractère. (I, 8 ; II, 3.) *Il n'y a personne comme lui;* voilà justement ce qui le désigne aux coups qui vont l'atteindre. Mesurez ici l'erreur des trois amis ! Ils croyaient Job frappé *pour s'être livré au mal*, et il était frappé *parce qu'il s'est détourné du mal.* Ils lui prêchaient le retour à la crainte de Dieu, et c'est sa crainte même de Dieu et son intégrité qui l'ont perdu.

Non pas que l'homme ait affaire ici, comme dans certaines manifestations du paganisme antique, à une divinité jalouse de son bonheur[1]. Mais il y a dans l'univers d'autres forces actives que celles du Dieu qui est l'Amour en même temps que la Sainteté. Satan est la personnification de ces forces hostiles. Le dualisme sans doute n'est pas absolu. L'Eternel est seul Dieu et demeure le Maître. Satan ne peut agir qu'avec sa permission et, par conséquent, en servant en définitive ses desseins. Ici, en conformité avec son nom, l'Adversaire, l'accusateur juré de ses frères, sape les bases mêmes de toute vie morale en raillant la vertu qui n'est selon lui que masque et mensonge. « Eh oui, j'ai remarqué en parcourant la terre le meilleur des hommes... qui en est en même temps le plus fortuné. Sa piété me paraît singulièrement apparentée à celle de ce fils trompeur et fugitif qui faisait jadis ce vœu généreux :

« Si Dieu me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, alors l'Eternel sera mon Dieu. » (Gen. XXVIII, 20, 21.)

Donnant, donnant. Il te craint? Cela lui réussit trop bien pour que nous le voyions aller s'asseoir sur le banc des moqueurs. Il se détourne du mal? Le calcul s'est trouvé bon. Il est intègre et droit? La belle affaire ! son bonheur s'accroît encore du renom de cette perfection facile. Veux-tu me laisser libre de fournir la preuve de ce que j'avance? L'oses-tu? Brise alors la barrière soigneusement élevée autour de sa personne, de sa famille, de ses biens, pour qu'aucun vent d'adversité ne l'atteigne jamais. Que son excellence tant vantée ne lui rapporte plus rien, et tu verras sur l'heure s'il te servait gratis ; tu verras s'il ne te maudit pas en face ! »

Loyauté dans la conduite, pureté, intégrité, crainte et service de Dieu, y a-t-il sous ces mots autre chose qu'une habileté qui a su voir clair ? Le doute une fois émis, il faut qu'il soit éclairci. Et comme la démonstration doit être sans réplique, l'expérience recommence dans des conditions aggravées, alors que Satan a été battu dans celles qu'il avait lui-même posées une première fois.

« Tout ce qui lui appartient, je te l'abandonne. — Voici je te livre sa personne même. »

Job souffre donc pour prouver qu'il y a autre chose dans le cœur d'un homme pieux que les calculs d'un égoïsme intéressé. Ah ! si seulement il avait su qu'il souffrait pour cela ! Mais s'il l'avait su,

[1] Lorsque dans Eschyle, la Violence et la Force rivent Prométhée à son rocher, c'est pour lui apprendre « à redouter la souveraineté de Jupiter et à cesser de se montrer dans ses actes l'ami et le bienfaiteur des hommes. »

Il avait été prévenu, il aurait pu pré-
ir aussi sans doute l'issue, la déli-
ance finale, le retour, un jour ou
utre, dans ce monde ou dans un autre,
bonheur perdu. L'épreuve alors n'eût
eu le caractère décisif qui était ab-
ment indispensable. Il a donc fallu
l'angoisse de questions sans ré-
, comme les imputations d'amis
cœur, s'ajoutassent à la perte de
biens, de ses enfants et à la torture
n mal affreux, pour le plonger tout au
d de cet abîme de misère où il avait
r mission de glorifier Dieu.

N'avons-nous jamais rencontré sur
tre route, nous aussi, cet esprit qui
rlait par la bouche de Satan dans
semblée des fils de Dieu ? n'avons-
ous jamais été en contact avec ce mau-
is sourire qui salit, même sans pa-
role, l'innocence et la pureté ? ne
l'avons-nous jamais entendu cet odieux
ngage qui déclare toute vertu à la
erci des circonstances, toute probité
chetable si l'on y met le prix, et flétrit
son scepticisme insultant la recon-
issance, la charité, la piété, tout ce
i est beau, noble et grand dans l'hu-
anité? Quel ravages va faire un pareil
ute ! Combien de gens se laisseront
ément persuader que ce que nous ho-
rons dans une vie sanctifiée n'est que
perie, afin de pouvoir s'abandonner à
toutes leurs passions, non seulement
ans retenue et sans pudeur, mais en
e faisant gloire d'avoir au moins dé-
pouillé les oripeaux de l'hypocrisie !
h bien ! contre un aussi lamentable
traînement, connaissez-vous rien de
us fort que le spectacle d'une âme qui
ient ferme alors qu'il est démontré qu'il
n'y a rien à gagner à tenir ferme; qui a
pu par instants s'affaisser sous le poids
de la douleur ou éclater en cris déchi-
rants, mais qui, dans ces instants eux-
mêmes, et en face des succès apparents
des méchants, a rejeté avec horreur
l'idée de suivre leur exemple; qui enfin
se repent de ses défaillances momenta-
nées et, sans afficher aucune pose, sans
se douter même de son héroïsme, per-
sévère et reste fidèle jusqu'au bout ?

L'épilogue (XLII, 7 et suiv.) montre
que l'épreuve aura son terme, qu'elle
tournera à la louange et à la gloire de
celui qui l'a victorieusement traversée.
(Comp. 1 Pier. I, 6, 7.; l'apôtre place
cette issue bienheureuse au delà de
l'horizon terrestre, notre auteur dans les
limites de cet horizon qui est habituel-
lement celui de l'Ancien Testament.)
Mais le grand enseignement de ce livre
admirable, l'encouragement suprême
qu'il donne à celui qui est jeté dans
l'affliction comme dans une fournaise,
c'est que sa souffrance lui procure une
des meilleures occasions de devenir sur
la terre le champion de la sainteté.
Parmi les œuvres dont a parlé Jésus-
Christ à ses disciples, en disant qu'à
leur vue les hommes apprendraient à
glorifier Dieu, la souffrance chrétienne-
ment acceptée a une place d'honneur.
Souffrir ainsi, c'est participer aux souf-
frances du Christ; c'est s'unir à l'Homme
de douleur, à celui qui porte l'opprobre
pour la cause de Dieu (Ps. LXIX, 8),
sur qui tombent les outrages de ceux
qui insultent Dieu (vers. 10), qui reçoit
sur la terre les coups dont Dieu est
percé. (Zach. XII, 10.) On comprend dès
lors l'ambition de l'apôtre qui n'avait
rien tant à cœur que de gagner Christ
et que de le connaître, non pas seule-

ment dans la puissance de la résurrection, mais aussi dans la communion de ses souffrances. (Philip. III, 8-10.)

LÉOPOLD MONOD.

---

# ÉTUDES MORALES

—

## Pascal et Montaigne.

PREMIER ARTICLE

Il y a plusieurs années déjà que je publiais dans le *Chrétien évangélique*, après l'avoir donnée en conférence, une étude intitulée : *Pascal et les jésuites*[1], qui en annonçait une suivante sur *Pascal et Montaigne*. C'est ce dessein, dont l'exécution fut dès lors différée d'année en année, qu'une séance d'ouverture des cours de la Faculté indépendante de Neuchâtel m'a fourni l'occasion de remplir en partie. On ne dira pas, sans doute, que le sujet choisi s'écartât du programme ordinaire de ces cérémonies, ni même des préoccupations actuelles de la pensée théologique. Par un retour des choses d'ici-bas dont les témoins sont souvent incapables de discerner les mobiles déterminants, la pensée théologique et philosophique en terre allemande et française revient de toutes parts et à tout propos depuis quelques années au problème de la certitude. En Allemagne, Ritschl et son école ; en France, M. Renouvier et le néocriticisme ; en Suisse, la Société pastorale suisse elle-même, comme cela s'est vu dans sa session tenue à Lausanne en 1888, tous subissent, à leur insu sans doute, l'influence des mêmes microbes qui peuplent l'atmosphère du monde des intelligences, se demandant, chacun à sa façon, sur quoi repose la certitude religieuse, morale, la cer[...] matérielle elle-même ; et chacun, [...] façon aussi, donne de la question [...] solution qui suscite le doute.

Cette préoccupation, il faut le [...] était aussi ancienne que le travail [...] pensée; mais elle a eu ses éclipses [...] ou moins prolongées. Les Descartes, Kant, les Hegel ont tour à tour te[...] dompter le doute universel qui s'[...] constamment au fond de la nature [...]maine, et toujours de nouveau au[...] gaz, un instant comprimé, a fait sa[...] le fragile récipient dans lequel on a[...] pensé l'enclore. L'explosion est for[...]dable aujourd'hui; la réaction co[...] les insolentes spéculations auxquel[...] Hegel, Schelling, et plus récemme[...] Rothe, ont attaché leurs noms est com[...]plète. La « déconfiture de l'absolu » [...] été prononcée dans une formule dép[...]vue, il est vrai, d'élégance, par l'anc[...] professeur de l'Ecole de théologie [...] Genève, M. Ed. Schérer. Dans une [...]rie de chutes, la métaphysique, sous [...] nom d'idéologie, a suivi les dogmes [...]ligieux, et les principes mêmes de [...] morale ont suivi la métaphysique. [...] une conséquence bien logique, car r[...] n'est si incertain que la matière, le [...]sitivisme lui-même, qui affichait la p[...]tention de n'admettre que ce qui se [...] et se palpe, tourne au phénoménis[...] pour lequel tout se résout en ap[...]rences; et voilà la raison tenue de [...]fendre, au nom du sens commun [...] l'humanité, les éléments même les p[...] indispensables de toute connaissan[...] humaine : la réalité du monde et [...] fidélité de nos représentations. Que d[...] je? le moi lui-même, le dernier refu[...] de la certitude, n'ose déjà plus dire[...]

[1] Numéros d'octobre et de novembre 1882.

gito ergo sum (je pense, donc je suis); savez-vous, d'après M. H. Taine, ce c'est que le moi, le sien, le mien et vôtre? « Une fusée qui s'élance et redescend incessamment et éternellement la noirceur du vide[1]. »
se disant sages, ils sont devenus fous. barbotons dans les marécages et escrimons avec des roseaux. Allons ver les hauteurs; allons respirer vif et pur des sommets; au sortir débats de la pensée contemporaine, rnons fréquenter Pascal, le Pascal *Pensées*. Nous allons rencontrer ces fragments, qui sont non des nes, mais un monde en formation, des blocs égarés et solitaires, des inaccessibles et des crevasses profondes; nous y faisons connaissance avec l'éloquence qui se moque de l'éloquence, et même avec la syntaxe qui se moque de la syntaxe. Nous y sa- au passage mainte locution qui rait réprouvée par M. Pludhun, et des corrections que le *Journal religieux* la *Suisse romande* ne se permettrait impunément. Surtout nous admire- « ce style sans pareil, » comme appelait Vinet déjà en 1833, c'est-à-dire avant la découverte du texte véritable des *Pensées*, « car jamais style, continuait-il, ne fut aussi complètement vrai, n'a serré de si près la pensée; il ne s'interpose pas entre vous et la pensée, car il est la pensée même, nu, ramassé, nerveux comme un athlète; il est tout force, il est beau de sa nudité, et les images même dont il se sert sont comme le ceste à la main du pugile, une arme, non un vêtement. » (*Etudes sur Blaise Pascal.*)

[1] *De l'intelligence*, par H. Taine.

Nul homme n'a possédé sans doute au même degré que Pascal ces deux qualités qui semblent s'exclure et qu'on s'efforce, en effet, d'opposer de plus en plus l'une à l'autre dans les deux grandes directions imprimées à cette heure aux études supérieures, celles que lui-même a appelées l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, ou, comme on dirait aujourd'hui, l'esprit scientifique et l'esprit littéraire; l'un qui conçoit les rapports nécessaires des nombres et des figures constituant la charpente idéale de ce monde, mais qui, en dehors du domaine des abstractions immuables où il règne en souverain infaillible, et dans le domaine des libres opinions et des libres activités, est sujet à de si lourdes méprises; l'autre qui perçoit et reconnaît, le plus souvent par voie d'intuition immédiate, les traces lumineuses et impalpables du vrai, du beau et du bien dans les libres productions de la grâce divine et humaine. La réunion de ces deux dons dans un même esprit constitue la perfection humaine de la faculté de la connaissance.

« Venu dans un temps, a écrit Prévost-Paradol, où notre langue allait toucher à sa perfection, Pascal a contribué à la rendre parfaite, et la forte originalité de l'expression vient en aide, pour faire durer ses écrits, ébauchés et mutilés, à l'éternel intérêt de la pensée. Ce jeune homme avait reçu en naissant des dons si beaux et si rares, il était armé d'un génie si pénétrant que l'admiration, en le considérant, allait jusqu'à l'épouvante, et nul ne peut dire jusqu'où il se fût avancé dans l'ordre des sciences humaines, s'il ne s'était, dès le premier jour, arrêté et perdu

dans la contemplation de l'infini. Le doute fui avec violence, la foi embrassée avec une sorte de désespoir, les passions étouffées plutôt que contenues, la gloire dédaignée à l'âge même où l'on voudrait mourir pour elle, le génie sacrifié ou plutôt enfermé dans un seul objet et uniquement voué au salut des âmes, la hauteur du caractère et de l'esprit faisant un continuel effort pour s'anéantir devant la croix, une vie languissante et mortifiée dans un corps débile, une mort prématurée auprès d'une œuvre incomplète : voilà l'histoire de Pascal, histoire plus émouvante que si elle était remplie d'événements extraordinaires, et digne d'occuper un rang élevé dans les annales humaines, puisqu'elle est entièrement composée de ce genre particulier d'inquiétudes et de douleurs qui fait la dignité de notre nature, par cela même qu'il n'a rien à démêler avec les intérêts d'ici-bas[1]. »

Je me rappelle une leçon de Laboulaye au Collège de France où il nous définissait le style classique. « Savez-vous ce que c'est que le style classique? nous disait-il de son ton de bonhomique causerie; c'est l'horreur de l'adjectif. » Je définirais volontiers le style de Pascal dans les *Pensées :* l'horreur des fins de phrase; et il n'y a peut-être que la langue de Napoléon Ier qui, pour l'alliance de l'austérité et de l'éclat, puisse lui être comparée. Aussi la phrase de Pascal, rapprochée de sa source première dans Montaigne, fait-elle l'effet du produit distillé d'un vin déjà excellent, mais bien étendu.

L'auteur du XVIe siècle avait dit :

[1] *Etudes sur les moralistes français*, Pascal.

« Quelle bonté est-ce que je voyais [...] en crédit et demain ne l'être pl[...] que traject d'une rivière fait cri[...] Quelle vérité est-ce que ces monta[...] bornent, mensonge au monde qui [...] tient au delà? » C'était déjà très bi[...] mais la forme donnée par Pascal à [...] pensée, dont nous ne discutons pa[...] la valeur, ne sera jamais dépass[...] « Trois degrés d'élévation du pôle [...] versent toute la jurisprudence. Un [...] ridien décide de la vérité; en peu d'[...] nées de possession, les lois fondamen[...] changent; le droit a ses époques. L'[...] trée de Saturne au Lion nous ma[...] l'origine d'un tel crime. Plaisante j[...] tice qu'une rivière borne! Vérité [...] deçà des Pyrénées, erreur au delà! »

Après cela, on peut pardonner à l'[...] teur de la phrase suivante, qu'aucu[...] nous n'aurait écrite : « Les meille[...] livres sont ceux que ceux qui les li[...] croient qu'ils auraient pu faire. » [...] celle-ci encore, qu'on a cueillie dan[...] première *Provinciale*, et où l'on p[...] dire sans blasphème que le grand écri[...] vain s'est un peu oublié :

« Si je ne craignais d'être téméraire [...] je crois que je suivrais l'avis de la pl[...] part des gens que je vois, qui, aya[...] cru jusqu'ici sur la foi publique que c[...] propositions sont dans Jansénius, com[...] mencent à se défier du contraire, par [...] refus bizarre qu'on fait de les montre[...] qui est tel que je n'ai encore vu pe[...] sonne qui m'ait dit les y avoir vues. [...]

C'est que nul auteur n'a moins re[...] douté de choquer l'oreille lorsqu'il fal[...] lait choisir entre le meilleur son et le [...] meilleur sens, et, comme Vinet l'a fait [...] observer, il a joint la pratique à la théo[...] rie dans ce précepte qu'aucune rhéto[...]

ue connue n'a eu le courage de péter :

« Quand dans un *discours* se *trou*-t des mots répétés, et qu'essayant les corriger on les *trouve* si propres on gâterait le *discours*, il les faut ser : c'en est la marque, et c'est là rt de l'envie qui est aveugle et qui it pas que cette répétition n'est pas en cet endroit. »

En Pascal, remarque encore Vinet, me en Montaigne, l'auteur, l'écri-ne paraît jamais; mais chez Mon-gne, à la différence de Pascal, s'il he l'écrivain, ce n'est que pour ux étaler l'individu ou le moi. Il n'y point de moi chez Pascal. »

Magnifique éloge qui, s'il est mérité, il l'est, confère à cette langue fière, ère, nue, crue, parfois rude et fruste, jours si complètement dépréoccupée toute recherche de l'effet accessoire, principaux attributs du style scrip-aire. Disons qu'un tel style fait par-de la sainteté de l'homme.

Il est arrivé aux fragments de Pascal qui pouvait leur arriver de pire après sort d'être jetés au feu par une cuisi-ère : celui d'être corrigés après sa ort par des mains amies; et c'est ici nouvel exemple des attentats dont bonnes âmes sont capables, quand les laisse faire. Le grand Arnaud crivait à M. Périer, le beau-frère de Pascal, le 20 novembre 1668, pour ré-clamer cette petite opération : « Souf-frez, monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile ni si reli-gieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique. On ne saurait être trop exact quand on a affaire à des ennemis d'aussi méchante humeur que les nôtres. Il est bien plus à propos de prévenir les chicaneries par quelque petit changement qui ne fait qu'adoucir une expression que de se réduire à la nécessité de faire des apologies. »

Parmi les amis du défunt, le duc de Roannès et le comte de Brienne furent, paraît-il, les principaux auteurs du massacre, mais du moins ils y allèrent de toute leur bonne foi. « Ce qu'on y a fait, écrivait Brienne, ne change en aucune façon le sens et les expressions de l'auteur, mais ne fait que les éclaircir et les embellir, et il est certain que, s'il vivait encore, il souscrirait sans difficulté à tous ces petits embellissements et éclaircissements qu'on a donnés à ses pensées. »

On jugera de ces « embellissements » par un ou deux rapprochements empruntés au fameux morceau sur les *Deux Infinis*.

Pascal avait écrit : « Que l'homme se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot où il se trouve logé (j'entends l'univers) il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix[1]. »

Voici ce passage manipulé par Port-Royal : « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce qui lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible,... » etc.

Une correction bien amusante semble relever des opinions de M. Josse :

[1] Dans Montaigne : « Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé. »

Pascal nous avait représenté un magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et dont on doit attendre qu'allant au sermon, il n'y apportera que raison et charité : « Que le prédicateur vienne à paraître, si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de votre sénateur. »

Une dame de Neuchâtel ou de Lausanne aurait dit : C'est bien irrévérencieux pour messieurs les pasteurs. Port-Royal en jugea de même et remplaça le prédicateur mal rasé par un avocat, le sénateur par un juge, et le sermon par un plaidoyer.

Ce ne fut qu'en 1840 que Victor Cousin, puis Faugère, déchiffrèrent à nouveau et restituèrent au monde le véritable texte des *Pensées ;* et l'on peut se rendre compte de l'effrayante difficulté de ce travail, qui d'ailleurs n'est peut-être pas encore terminé à l'heure qu'il est, à l'inspection du fac-similé que Cousin a annexé à son livre, et qui laisse bien loin derrière lui les écritures de ministre les plus renommées.

Dès lors ont paru les éditions de Havet, et tout récemment celles de Molinier et la seconde de M. Astié, où se trouvent de nouvelles restitutions de certains mots du texte qui avaient échappé à la perspicacité des premiers éditeurs.

Le monde et l'Eglise doivent être reconnaissants aux vaillants hommes qui ont mené à bien cette réparation nécessaire, due à la plus grande p
de la France, et rendu à notre si
avec un respect religieux tous ces
rieux débris, et, allais-je dire, jusqu'
taches tombées de cette plume.
une nouvelle édition resterait à fa
qui serait offerte à la fois aux sava
aux délicats, aux simples et aux p
vres en esprit, dont on éliminerait
les morceaux restés inachevés, inin
ligibles ou barrés par l'auteur, et
fournirait une inépuisable matière
l'admiration des uns et à l'édificati
des autres.

La réunion dans le titre de no
étude des deux noms de Pascal et
Montaigne se justifie suffisamment
l'emploi constant et presque insti
que Pascal a fait des *Essais* dans
première partie de ses *Pensées.* Er
a dit : *Timeo hominem unius libri*[1].
homme d'un seul livre a été Pascal,
ce livre unique, — à côté de la Bible,
lu et relu par l'auteur des *Pensées,*
été les *Essais :* « Montaigne, a
Sainte-Beuve, se peut étudier au se
de Pascal. Il fut pour lui, à certain
heures, le renard de l'enfant lacédémo-
nien, le renard caché sous la robe. Pas-
cal en était souvent repris et mordu
dévoré. En vain, il l'écrase, il le re
jette ; le rusé revient toujours ; il s'e
inquiète. Il le cite, il le transcrit quel-
quefois dans le tissu de ses propres
*Pensées,* et on s'y est mépris dans l'édi-
tion donnée par ses amis ; il y a des
phrases de Montaigne qu'on y a laissées
comme étant de Pascal. »

Je ne crois pas à ce renard, ou s'il
s'est jamais insinué sous la robe de

[1] « Je crains l'homme d'un seul livre. »

uteur des *Pensées*, il y a beau temps 'il ne mordait plus. Le plus charmant le plus inépuisable des conteurs necdotes a pu amuser, surprendre e à un moment donné un grand rit, mais non pas inquiéter une nde âme. Le Pascal des *Pensées* posit d'avance la certitude, une certitriomphante; il n'était pas de ceux prennent la plume pour chercher la ité, mais pour communiquer aux aus la vérité reconnue et trouvée. Les ais n'ont été que l'arsenal abondamnt pourvu où il a emprunté les traits nt il voulait accabler l'ennemi, cette son humaine si superbe et si impuisnte.

On nous a conservé un entretien de scal avec M. de Sacy sur Epictète et ntaigne, où il expose à son interlocuteur étonné et presque scandalisé le ofit qu'on peut tirer de la lecture d'un teur que Port-Royal tenait, en se garant d'y toucher, pour l'avocat du diale. Supposons par analogie Schleiermaer défendu par un disciple émancipé vant un représentant de l'ancienne i.

« Pour Montaigne, disait Pascal à . de Sacy, étant né dans un état chréen, il fait profession de la religion catholique, et en cela, il n'a rien de parculier. Mais comme il a voulu chercher uelle morale la raison devait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition ; et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il discourt en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute, et doutant même de cette dernière proposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos, s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car s'il dit qu'il doute, en assurant au moins qu'il doute, ce qui étant formulé irait contre son intention ; il n'a pu s'expliquer que par interrogation, de sorte que ne voulant pas dire : Je ne sais, il dit : Que sais-je ? »

Et comme ce bon M. de Sacy, entendant pour la première fois ces énormités, se répétait à lui-même les paroles de saint Augustin : « O Dieu de vérité, ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables ? » et s'étonnait peut-être qu'un si saint et si grand homme pût se permettre d'aussi mauvaises lectures, Pascal reprit :

« Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes, le précipite dans la nature des bêtes ; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Eglise par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes Celui qui peut seul les tirer des

crimes qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître. »

La superbe raison punie par elle-même, voilà donc ce qui fait jubiler Pascal à la lecture des *Essais*. Montaigne s'est demandé après tant d'autres : Où est la vérité ? Il a parcouru en esprit les villes et les royaumes, tous les champs de l'histoire et tous les climats ; il a consulté les lois, les mœurs, les croyances religieuses et morales ; il a interrogé tour à tour les cannibales et les hommes civilisés. Il a fait beaucoup d'histoires tout en parlant beaucoup de soi, et il a conclu qu'il n'y avait pas d'absurdité qui n'ait eu ses adeptes ; pas d'injustice qui n'ait été consacrée par les lois ; pas de crime qui n'ait passé pour un acte sacré. Les livres, les livres de théologie y compris, ne l'ont pas mieux instruit que les faits :

« Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur tout autre subject ; nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires ; d'auteurs, il en est grand'cherté. Nos opinions s'entent les unes sur les autres : la première sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré en degré, et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain sur les espaules du pénultième [1]. »

Escorté de ce guide curieux et détaché de tout, muni de moins d'érudition et de lecture, mais d'une force de pénétration plus aiguë, le génie de Pascal a fait la même inspection de l'homme et du monde et, comme son prédéces[seur,] il a conclu que, considérés en eux-[mê]mes et dans leur état de nature, no[tre] planète et ses habitants étaient le sp[ec]tacle le plus bouffon qui se puisse i[ma]giner, et que l'homme possédé de tr[ois] besoins principaux qu'il est incapa[ble] de satisfaire, besoin de connaissan[ce,] besoin de justice et besoin de bonh[eur,] est une chimère et un monstre.

Mais quelle différence entre les [dis]positions morales des deux obser[va]teurs :

« Montaigne, a dit M. Prévost-Pa[ra]dol dans le chapitre sur Pascal d[é]cité, avait avant lui raillé notre scien[ce,] notre justice, nos occupations ambi[tieuses], notre vie affairée, notre haute opinion de nous-mêmes. Mais ce qu'il a fait en se jouant et sans dessein, Pa[s]cal, plus ému des arguments de Mon[]taigne que Montaigne lui-même, l'a f[ait] avec un tel accent de douleur et a[vec] un tel désir de nous convaincre, q[ue] ses coups moins nombreux, mais pl[us] perçants, nous vont tous au cœur. »

Partout en lui et hors de lui, l'homm[e,] point intermédiaire entre l'astre et [le] ciron, n'aperçoit que disproportion entre les effets et les causes, les aspiratio[ns] et les moyens, les apparences et l[es] réalités. Mais, de toutes ses facultés, [la] raison est la première humiliée ; le besoin de connaissance est le premi[er] trompé :

« L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées ; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une

[1] Livre III, chap. XIII.

poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles, — oh ! que cela est vrai, n'est-ce pas, chers confrères, travailleurs de la tête ! — c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. »

Et puis, cet homme si promptement distrait de son dessein ne demande qu'à être pipé, et devient ingouvernable s'il ne l'est pas. En se déguisant comme ils le font, les juges et les médecins, — on parle de ceux du XVII^e^ siècle, — ont montré qu'ils connaissaient ce mystère : « Si les juges avaient la vraie justice, et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés. » Arrêtons ici ; la robe de ministre, à laquelle je tiens encore pour ma part, pourrait se sentir menacée.

Ne venons-nous pas de voir un personnage sans nom, sans services rendus, sans génie, en passe d'escalader le rang suprême dans une nation de trente-cinq millions d'âmes, depuis le jour où on l'avait regardé caracolant sur un cheval noir ?

L'existence et le bon ordre des sociétés humaines, à leur tour, reposent tout entiers sur le préjugé universel et ne se maintiennent que grâce à l'absurdité passée en coutume, à la convention devenue nécessité :

« Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort passent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien. »

Le roi de France et de Navarre n'a pas eu de sujet plus soumis que Pascal, mais il faut convenir que le royalisme de ce contemporain de Bossuet manquait absolument de superstition ; car, s'agissant de choisir entre l'absurdité et la ruine, entre le spectacle d'un trône héréditaire et celui de barricades dans la rue, pour cette raison et pour elle seulement, l'auteur des *Pensées* se déclare pour le trône : « Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un Etat le premier fils d'une reine ? (Pascal n'entendait pas garantir la vertu d'Anne d'Autriche.) On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison. (Un jacobin n'eût pas mieux dit.) Mais qui choisira-t-on ? Le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains : chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi ; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux. »

Cousin a accusé la politique de Pascal d'être le code de l'esclavage. C'est pourtant, et beaucoup plutôt que la *Politique selon l'Ecriture sainte*, celle exposée par saint Paul dans le chapitre XIII de l'épître aux Romains ; celle qui est à la fois la plus libérale, la plus intelligible et la plus pratique. Il ne me faut pas une morale qui m'oblige à remonter au premier des Capétiens pour être bon chrétien et bon citoyen : « Que toute

personne soit soumise au pouvoir existant » (Rom. XIII, 1), c'est-à-dire au gouvernement, monarchique, républicain ou socialiste, qui a réduit tous ses concurrents au parti de la protestation : voilà le droit divin, voilà toute la politique du bourgeois des cieux ici-bas. Les Juifs qui s'indignaient de devoir payer le tribut à Tibère durent convenir eux-mêmes qu'ayant fort bien su empocher le denier des Césars, ils devaient savoir le rendre. Vous demandez quelle est l'autorité existante en France ou au Brésil : allez voir qui en France ou au Brésil fait allumer les réverbères. Cela aussi est net, tranche toute dispute et empêche la guerre civile, qui est sur cette terre le plus grand des maux.

Et la guerre ? Que la Ligue de la paix et de la liberté vous dise si elle a jamais, mieux que Pascal, ramené cet inévitable fléau à son absurdité quintessencielle ?

« — Pourquoi me tuez-vous ?

» — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau, mon ami ? Si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. »

Et toi, orgueilleuse philosophie de l'histoire, triomphe des Bossuet, des Mignet et des Guizot, écoute : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Et ce qui, dans cette réflexion, est le plus accablant pour les Bossuet, les Mignet et les Guizot, c'est qu'elle est littéralement juste.

Trompé dans ses besoins de connaissance et de justice, l'homme l'est aussi dans son besoin de bonheur. La pre[uve] la plus palpable que Pascal en do[nne] est le besoin de divertissement qui [le] possède et qui le ravit sans cesse à s[oi-]même : « Un roi même s'ennuie s[ur] son trône ; il lui faut la chasse au liè[vre]. Si l'homme était heureux, il le ser[ait] d'autant plus qu'il serait moins diver[ti], comme les saints et Dieu. »

Heureux encore les peuples dont [les] chefs se contentent de chasser le liè[vre] et d'abattre des arbres dans leur pro[pre] parc. Analysons un instant, s'il vo[us] plait, entre quatre yeux, l'amour de [la] gloire, qui paraissait certainement [à] M. Thiers le plus noble des mobiles hu[-]mains. Avez-vous jamais réfléchi à l'ab[-]surdité qu'il y avait chez les Alexandre, les César, les Napoléon à tenir à l'opinion de gens comme vous et moi qu[i] n'existions point encore. Mais ne disons rien ; Pascal va nous montrer que no[us] en aurions fait tout autant à leur place, et que nous en faisons de même da[ns] nos limites minuscules : « La vanité, — qui est, n'est-ce pas, l'amour de la gloire mise à notre portée, — est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. [Et] ceux qui écrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu, et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront.... »

Vous vous récriez et prétendez n'être pas si sot que les Alexandre, les César et les Napoléon ; vous ne voulez être admiré et vanté que par des personnes chaudes et vivantes. A la bonne heure ;

cela est déjà plus raisonnable ; mais pour le bien que cela vous fait !....

Misère de l'homme, incertitude ou absurdité de toutes choses ; ici deux partis extrêmes se présentent : l'un suivi successivement par Montaigne, Voltaire et M. Renan, qui consiste à sourire doucement aux spectacles divers et au total fort divertissants d'ici-bas, en concluant que ce n'est vraiment pas la peine de rien changer aux coutumes établies, et qu'il sied au sage de se réfugier dans son cabinet d'études, comme le rat dans son fromage :

« Pour moi, écrivait Voltaire, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets. Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut bien nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. »

M. Renan vient de rajeunir ce thème en remarquant qu'il n'est rien de tel qu'un fauteuil d'académicien pour y attendre la mort. Les coreligionnaires de M. Renan qui ne sont pas académiciens ont trouvé la plaisanterie mauvaise et concluent à leur tour dans le sens de l'allemand Schopenhauer, qui est devenu paraît-il, le prophète des salons de la Ville-lumière. Il n'est pas donné à tout le monde de batifoler jusqu'au bout en voyant approcher le néant.

Prévost-Paradol, qui fut un des écrivains les plus accomplis de notre temps, et n'en termina pas moins sa courte carrière par le suicide, a admirablement marqué les progrès de la désespérance allant de pair avec le déclin des avantages de la jeunesse et de la santé dans l'âme vide de Dieu :

« La jeunesse et la santé sont deux remparts qui bravent les assauts de la tristesse, et tant qu'ils nous protègent, elle ne peut guère remporter sur nous que de faibles et de courts avantages. Mais ces murailles protectrices sont sans cesse minées par le temps, et les déceptions de la vie en détachent chaque jour quelque pierre, jusqu'à ce que, la brèche étant une fois ouverte et s'élargissant toujours, la tristesse passe et repasse à son aise, en attendant qu'elle s'établisse au cœur de la place et n'en sorte plus,... alors, après tant d'élans hardis et tant de chutes profondes, l'âme perd sa force, et, sans réagir davantage contre le coup qui la frappe, elle languit à terre, amollie, flétrie, souillée, roulée par le sort comme par le pied d'un passant [1].

Et puis, est-il si sûr que nous ayons de si hautes destinées, et ne serait-il pas plus sage de restreindre tout doucement nos ambitions aux limites réelles de notre être ? Sommes-nous si sûrs d'être aussi supérieurs aux animaux que nous nous l'étions figuré ? « Quand ie me ioue

[1] *Etudes sur les moralistes français.* De la tristesse.

à ma chatte, qui scait si elle passe son temps de moi plus que ie ne fais d'elle? Nous nous entretenons de singeries réciproques : si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne[1]. »

On pourrait répondre à Montaigne que quand il « s'est ioué à sa chatte, » ce n'est pas sa chatte qui nous en a instruits; c'est lui, et non elle, qui dit : Que sais-je? et cela suffisait à créer une différence capitale et une distance infranchissable entre les deux partenaires.

Grandeur et misère de l'homme, voilà les deux termes entre lesquels la pensée humaine livrée à elle-même, comme le paysan ivre à cheval, a constamment oscillé, mettant tour à tour, ou même tout à la fois, l'homme au-dessus de Dieu ou au niveau de la bête; déclarant l'homme assez heureux tel qu'il est ou malheureux fatalement; et je ne sais si l'optimisme qui dit : Tout est bien! n'est pas plus lugubre encore que le pessimisme qui dit : Tout est mal! puisque tous les deux s'accordent sur ce point : Tout est sans remède!

Pascal n'a voulu être « ni ange, ni bête, » mais une créature déchue et susceptible de rédemption, et par un coup de génie, il va arracher à notre misère même la marque incontestable de notre grandeur, car c'est une misère « de grand seigneur, » qui se connaît et qui se souvient; roseau que l'homme, le plus faible de la nature, mais roseau pensant : « Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien....

« Quelle chimère est-ce donc q l'homme! quelle nouveauté, quel mon tre, quel chaos, quel sujet de contra dictions, quel prodige! Juge de tout choses, imbécile ver de terre; dépos taire du vrai, cloaque d'incertitude e d'erreur, gloire et rebut de l'univers.

» Connaissez donc, superbe, quel pa doxe vous êtes à vous-même. Humilie vous, raison impuissante; taisez-vou nature imbécile : apprenez que l'hom passe infiniment l'homme, et entend de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu! »

*Misère de l'homme sans Dieu*, voilà le résultat de l'expérience universelle.

*Félicité de l'homme avec Dieu*, ou *Qu'il y a un Rédempteur par l'Écri ture*, c'est ce que les Montaigne et l Larochefoucauld, les Voltaire et l Rousseau, les Schopenhauer et les R nan n'ont pas su ou n'ont pas vo nous apprendre.

Si toutefois je compare l'une à l'au les deux pages où a été décrite dans termes les plus saisissants la misère l'homme, le chapitre VII[e] de l'ép aux Romains et la première partie *Pensées*, j'aperçois l'analogie et la férence qui existent entre les intuiti de l'apôtre et celles du savant. L'ana logie consiste en ce que, ni chez l'un chez l'autre, la misère de l'homme n' paraît jamais sans sa grandeur, et q sa grandeur elle-même réside toute en tière dans sa capacité de rédemptio Mais voici la différence : ce qui a troub

[1] *Apologie* de Raymond de Sabonde

l'âme du sémite Paul, c'est le conflit de l'homme pécheur avec la loi. Ce qui a surtout troublé Pascal, ce sont les rencontres de la nature humaine avec l'es-ace et le temps. Il a contemplé et écrit l'homme suspendu entre deux in-nis, et au saisissement qu'il a éprouvé est mesurée la simplicité magnifique du ngage :

« Que l'homme contemple donc la ture entière dans sa haute et pleine ajesté, qu'il éloigne sa vue des objets s qui l'environnent. Qu'il regarde tte éclatante lumière mise comme une mpe éternelle pour éclairer l'univers ; e la terre lui paraisse comme un int auprès du vaste tour que cet astre écrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce ste tour lui-même n'est qu'un point[1] délicat à l'égard de celui que les stres qui roulent dans le firmament mbrassent. Mais si notre vue s'arrête , que l'imagination passe outre, elle lassera plutôt de concevoir que la ture de fournir. Tout ce monde visi-e n'est qu'un trait imperceptible dans mple sein de la nature. Nulle idée en approche. Nous avons beau enfler s conceptions au delà des espaces aginables, nous n'enfantons que des omes auprès de la réalité des choses. »

Voilà l'infiniment grand au-dessus de omme ! Mais l'infiniment petit qui tend de lui au néant, est plus terri-nt encore à concevoir.

« Qu'un ciron lui offre dans la petitesse e son corps des parties incomparable-ent plus petites, des jambes avec des intures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau.... »

Et la tête me tourne quand je songe que « l'homme dans la nature est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard de rien, un milieu entre rien et tout. »

La lutte de Paul est celle du fidèle Israélite en quête de la justice. Dans l'angoisse de Pascal, je retrouve les habitudes et les préoccupations du géomètre. L'un dit : « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » L'autre a écrit un jour sur un bout de papier : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie. »

Qu'importe cependant la différence des points de départ, quand le *terminus ad quem* est le même, et que ce terme est Jésus-Christ. A Paul, Christ est apparu comme « la fin de la loi en salut à tous ceux qui croient ; » à Pascal, comme le sommet dans l'ordre des grandeurs. Il a été le tout de l'un et de l'autre.

Mais pour nous faire reconnaître la vraie grandeur dans la bassesse, il est nécessaire de commencer par réformer nos mesures humaines qui sont toutes faussées, et nos classifications humaines qui sont interverties.

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus

[1] Nous préférons *point* à *pointe*, qui est la leçon MM. Molinier et Astié ; car il serait bien dur ppeler un tour une pointe.

infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.... »

« Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. O ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux de ceux qui voient la sagesse !... »

« Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse est du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.... »

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits. Car il connaît tout cela, et soi, et les corps rien.

» Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

» De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre surnaturel. »

Cela me suffit. Me voilà convainc[u de] la fausseté du transformisme et de [la] vérité du christianisme. Montrez-m[oi] comme Pascal, que parmi toutes c[es] religions il en est une, une seule qu[i a] possédé la sainteté et la charité inc[ar]nées, et que cet être parfaitement sa[int] s'est appelé lui-même le Fils de Di[eu;] appelez cette apologétique là interne [ou] externe, ce sera la plus courte et [la] meilleure ; et je craindrais que les a[rgu]vants dont vous voudriez la renforc[er,] fussent-ils présentés par Pascal l[ui-]même, n'eussent besoin d'être prouv[és] à leur tour.

Il ne manquait vraiment à cette p[age] immortelle, qui est peut-être dep[uis] l'âge apostolique celle où Jésus-Chri[st] a été le mieux glorifié par la plu[me] d'un de ses disciples, que d'être apostil[]lée par Arouet : « Il est à croire qu[e] M. Pascal n'aurait pas employé ce gal[i]matias dans son ouvrage, s'il avait eu [le] temps de le relire. »

(*A suivre.*) A. GRETILLAT.

---

## BIOGRAPHIE

### John Paton,

*missionnaire aux Nouvelles-Hébride[s][1]*

TROISIÈME ARTICLE

I

Nous avons laissé Paton[2] à Aneityu[m] où il avait dû se réfugier au printe[mps] de 1862, ayant perdu à Tanna tout [ce] qu'il possédait, sauf les vêtements qu[i]

[1] *John G. Paton, missionary to the New-H[e]brides.* An autobiography. Edited by his broth[er.] Second part. London 1889.

[2] Voir les numéros d'octobre et de novemb[re] 1889.

portait, sa Bible et quelques traductions en dialecte tannésien. Les missionnaires d'Aneityum lui demandèrent d'aller chercher en Australie du renfort en hommes et de l'argent pour acheter un vaisseau destiné au service de la mission. Bien que regrettant d'abandonner pour un certain temps la mission proprement dite, Paton céda aux raisons qu'on lui exposa et surtout à l'espoir de revenir à son travail dans de meilleures conditions. Il s'embarqua pour Sydney sur un voilier.

Son premier soin à bord fut de se confectionner une chemise pour pouvoir changer celle qu'il avait sur le corps. La traversée fut loin d'être agréable, le capitaine tenant plus de la brute que de l'homme. L'arrivée à Sydney fut suivie de pénibles tâtonnements.

Paton avait une lettre d'introduction pour un ami, lequel se trouvait en guerre de plume contre les Presbytériens et les Indépendants. Aussi toutes les chaires de se fermer avec ensemble devant celui qui se présentait sous ce malheureux patronage. Il dut s'en affranchir, et se décida à se frayer lui-même son chemin. Un dimanche après midi, ne sachant trop où aller dire tout ce qu'il avait à dire, il suivit des enfants qui entraient dans une église. Il supplia le pasteur de lui donner dix minutes à la fin du service. Elles lui furent accordées, non sans hésitation. Il parla si bien que le pasteur lui demanda de prêcher le soir. Il était lancé; chapelles et écoles du dimanche s'ouvrirent dès lors à l'envi, un comité se forma pour l'appuyer. L'argent commença d'affluer pour le vaisseau missionnaire.

Après avoir visité la Nouvelle-Galles du Sud, il visita Victoria, la Tasmanie, l'Australie du Sud.

La tâche d'un collecteur n'est jamais facile; elle était même dangereuse en Australie, il y a vingt-six ans. Les premiers ennuis surmontés, Paton reçut partout un accueil empressé; ce n'était pas de ce côté-là qu'était le danger; il venait de la nature même du pays à parcourir. Les routes n'étaient tracées qu'aux abords des grandes villes; en rase campagne, elles étaient vaguement indiquées par les ornières des chars ou les pas des chevaux qui se croisaient d'une façon souvent inextricable, ou par des encoches dans les arbres, qu'il s'agissait d'interpréter au mieux. Quelquefois le voyageur ne comprenait pas la direction indiquée par l'encoche, errait pendant des heures sans rencontrer personne pour le remettre sur le bon chemin; il était obligé de revenir, s'il pouvait, à son point de départ, afin de redemander à l'encoche son secret, heureux s'il ne s'embourbait pas dans quelque fondrière où il risquait de perdre la vie. Une fois, après des heures de voiture avec un fermier qui assurait connaître le pays, Paton et son guide se retrouvèrent le soir à la ferme qu'ils avaient quittée vers midi.

Un autre jour, n'ayant pu trouver de voiture pour le conduire à un endroit où il devait avoir une réunion, il jeta courageusement sur son épaule un sac contenant des massues, des flèches, des vêtements et d'autres curiosités des Iles, prit un autre sac à la main, le tout formant un lourd bagage, et il partit seul à pied. Il avait neuf milles à faire. Changeant souvent d'épaule et de main, traversant les champs, qui étaient un

peu moins mauvais que la route, il arriva à une petite auberge, où il demanda combien il avait encore de chemin : « A cheval, il y a trois ou quatre milles, lui dit ironiquement l'aubergiste ; en char, avec un bon cheval, il y en a peut-être six. A pied, il peut y en avoir huit ou dix, ou même davantage. » Reprenant sa charge, il se remit en route, harcelé par un méchant chien, dont il eut beaucoup de peine à se débarrasser. Il était près de minuit, quand des hommes portant des cordes pour aller tirer un bœuf d'une fondrière sur le grand chemin, lui montrèrent au loin une lumière brillant à la ferme où il devait se rendre. La lumière disparut, mais il allait droit dans sa direction ; tout à coup il se sentit enfoncer : il était dans le marais. Qu'il avançât ou qu'il reculât, il ne trouvait point de résistance ; chaque mouvement le faisait même descendre. Il pria. Entendant des voix, il cria. A peu de distance, deux hommes causaient : « Si nous le laissons là, il est mort avant demain matin, » disait l'un. Ce bon Samaritain, se guidant sur la voix de Paton, vint jusqu'à lui, et au péril de ses jours le sauva du bourbier. Le missionnaire passa à la ferme une bonne nuit, et le lendemain, bien que ses épaules et ses bras lui fissent mal, il présida trois services.

Une autre fois, une jeune dame, reconnaissante du bien qu'elle avait reçu de sa prédication, mit à sa disposition son cheval de selle, presqu'un pur sang, en l'assurant qu'il était très sage ; du reste, en Australie, chacun est censé savoir monter. Paton, qui avait gardé de cuisants souvenirs de sa première et dernière chevauchée, n'accepta pas sans crainte, et enfourcha Garibaldi ; c'était le nom de la bête, pas si bête que de ne pas comprendre bientôt que le maladroit qu'elle portait était sa chose, et elle, la maîtresse. Avec la *furia* de son patron, Garibaldi prit l'allure qu'il lui plut, c'est-à-dire un galop infernal, se moquant des impuissants coups de rêne de sa victime, et, éperonné par l'orage qui s'était déchaîné, l'emporta à toute vitesse vers une direction inconnue à Paton. Celui-ci, ne cherchant plus à guider sa monture, ne cherchant qu'à ne pas tomber ou à ne pas être accroché par les arbres, vit avec terreur qu'ils approchaient d'une maison que sûrement Garibaldi connaissait, où il allait chercher l'écurie, et fracasser la tête à son cavalier en le jetant contre porte ou mur. Par bonheur, de la maison on regardait si l'on voyait venir le missionnaire ; un valet d'écurie vit la course folle ; il courut ouvrir la grille, se cramponna à la bride, et se laissant traîner par le cheval, finit par l'arrêter. Paton, trempé de pluie, couvert de boue, pris de vertige, ne put descendre seul de selle, et, à peine à ,terre, tomba comme une masse, sentant encore dans sa tête le mouvement vertigineux qui l'avait emporté, incapable de parler sans bégayer. On crut qu'il était ivre, lui abstinent toute sa vie. Il eut fort à faire pour détromper ses hôtes.

En somme, les colons lui donnèrent beaucoup. Ils ne sont, ou n'étaient pas gâtés de visites par les collecteurs. Ils sont de dispositions généreuses, on l'a remarqué. Gagnant beaucoup, ils dépensent beaucoup, sans compter. Des motifs religieux provoquaient aussi cette

libéralité. Touchés non seulement par les détails curieux sur la mission, mais aussi par le message évangélique, un aubergiste et sa femme, qui avaient d'abord demandé à Paton près de dix-sept francs par jour, refusèrent de rien accepter de lui. De fortes sommes furent données par des chrétiens isolés qui, heureux de la visite du serviteur de Dieu, se rendaient facilement compte du prix de la prédication de l'Evangile pour ceux qui ne l'avaient jamais entendue.

Paton rentra à Sydney avec cent vingt-cinq mille francs. Soixante-quinze mille furent envoyés dans la Nouvelle-Ecosse pour y faire construire un vaisseau-missionnaire, qu'on appela le *Dayspring*. Le reste fut mis de côté pour subvenir à l'envoi de nouveaux missionnaires.

## II

Dans ses tournées vagabondes, Paton rencontra souvent les aborigènes australiens, misérable race, la plus misérable peut-être de l'hémisphère austral. Pour la couleur et l'aspect général, ils prennent place entre les Malais et les nègres. Leur chevelure est épaisse, noire, bouclée, mais non laineuse; ils ont les yeux sombres et jaunâtres, les sourcils très épais; leur nez est aplati, la cloison percée d'un trou, où pend un ornement; le menton est petit, les lèvres sont charnues, la bouche est grande, les dents sont brillantes; l'os de la joue est proéminent. Ils vont nus, se barbouillent le corps avec du charbon de bois, de la boue ou des cendres. Ils ont les mœurs débauchées des païens, auxquelles les chrétiens ont ajouté ce que les leurs ont de plus mauvais, en leur enseignant à boire des liqueurs. Jusqu'à ces dernières années, les blancs les ont traqués, agonisés, exploités, massacrés, par le seul motif qu'ils étaient les blancs, à qui les noirs devaient céder la place en vertu du droit du plus fort et de second occupant.

Paton, dont le cœur plein de la charité du Christ, allait d'instinct vers les païens, lut dans un sermon du célèbre prédicateur Charles Kingsley, les lignes suivantes : « Les noirs de l'Australie, exactement la même race que le nègre africain, ne peuvent pas adopter l'Evangile. Toutes les tentatives de les amener à la connaissance du vrai Dieu ont jusqu'ici échoué complètement. Pauvres brutes à face humaine, ils doivent disparaître de dessus la terre comme des bêtes. » « L'homme, disait encore Kingsley, peut, par le péché originel, tomber trop bas pour accepter l'Evangile de Jésus-Christ et être sauvé par lui. »

Paton proteste avec douleur. Si l'on avait évangélisé les aborigènes australiens comme leurs congénères, les cannibales d'Aneityum, de Fidji, de Samoa, des Nouvelles-Hébrides, on aurait ajouté aux milliers de sauvages qui, dans ces îles, ont été arrachés au paganisme, des milliers de disciples de Jésus-Christ en Australie, et de ce pays aussi, comme des Iles, seraient parties des centaines de prédicateurs chrétiens indigènes.

On est beaucoup trop prompt à avancer que les sauvages n'ont point de culte, pas d'idée de Dieu, dit-il avec tous ceux qui ne se sont pas contentés d'un regard superficiel et des réponses intentionnellement déconcertantes des indigènes.

En montrant aux aborigènes qu'il avait en sa possession des idoles des habitants des Iles ; en leur disant qu'il tenait à prouver aux blancs qu'ils n'étaient pas des bêtes sans aucune croyance ; en usant de l'influence d'une des leurs devenue chrétienne ; en n'essayant pas de la violence, mais en offrant de payer pour avoir de leurs cailloux sacrés ou magiques, Paton réussit à s'en procurer que jamais homme blanc n'avait vus et qu'il montra triomphalement ensuite, comme des preuves que, dans les plus dégradées des races humaines, le besoin d'un Dieu existe, ainsi que le commerce avec les puissances invisibles, sous une forme ou sous une autre ; cela ne se rencontre pas chez les brutes.

Des conversions au christianisme ont achevé cette démonstration. Paton a reçu des lettres touchantes de la femme dont il est question plus haut. Quand il retourna à Victoria et dans la Nouvelle-Galles du Sud, en 1888, il visita tous les campements d'aborigènes où il lui fut possible d'aller. Il y trouva les restes peu nombreux d'un peuple autrefois considérable. Le gouvernement fournit à ceux qui veulent rester dans les campements le vivre et les vêtements, mais l'esprit d'aventure les reprend souvent et ils s'en vont chasser et errer dans les terres en friche. Il y a un surveillant dans chaque campement ; si c'est un chrétien, il fait beaucoup de bien. Paton l'a constaté dans un endroit où les noirs, civilisés, christianisés et chrétiens, lui ont remis par deux fois cinq livres sterling pour sa mission. Il a plaidé leur cause auprès des églises. L'Australie n'a plus que peu de temps pour réparer ses torts à l'égard des victimes des premiers colons ; leur race disparaît rapidement. D'autre part, le bon missionnaire croit que c'est fait des théories des brutes « à face humaine. »

III

Témoins des succès remportés par Paton dans ses voyages au nom de la mission, ses deux comités auxiliaires d'Australie le pressèrent d'aller dans le vieux monde, en Europe, chercher des recrues missionnaires.

Lui, partagé entre le désir de retourner chez ses insulaires païens et celui de créer à la mission des ressources importantes en hommes et en argent, recourut au sort pour savoir la volonté du Seigneur. « Va dans la mère-*patrie*, » fut la réponse.

Il s'embarqua le 16 mai 1863 sur un voilier, le *Kosciusko*. La foudre tomba sur le navire près du Cap de Bonne Espérance ; elle y causa beaucoup de mal, soit au bâtiment et à ses œuvres, soit à l'équipage et aux passagers. Paton eut une jambe fortement contusionnée par un choc contre une table. Trois mois et dix jours après son embarquement, il débarqua un soir à Londres, et le lendemain il partait pour l'Ecosse. Sa première visite fut pour le président du Comité des missions étrangères de l'Eglise réformée presbytérienne, à laquelle, on s'en souvient, il appartenait. Sa seconde visite fut pour Torthorwald, où il retrouva ses chers parents. Hélas ! cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis qu'il les avait quittés avec sa jeune fiancée, et l'épouse, la mère gisait avec l'enfant dans un tombeau solitaire d'une île de l'océan austral ! La joie du revoir fut mêlée de bien des larmes. Elles cou-

rent plus abondantes encore chez les rents de la jeune morte.

Son Eglise le reçut avec cordialité et nneur; il y fut nommé en 1864 modéteur du synode. Elle était remarquae par son zèle missionnaire. Quand ton y eut terminé ses courses et conis quelques hommes pour sa mission, se trouva qu'elle avait un missionire sur six pasteurs.

L'Ecosse est loin d'être l'Australie; cedant le métier de collecteur, pour y e exercé en pays plus civilisé, n'en a beaucoup plus de charmes. Par un re froid de janvier, le missionnaire un pied gelé sur une diligence; il ensuite retenu à Thurso par une mpête de neige pendant une semaine, , quand il put partir, son pied lui refuit tout service. Réunions et projets de sortes durent être renvoyés. Le dut garder la chambre deux mois , finalement, la sensibilité ne revenant dans le membre malade, il fut sément question de l'amputer. Auavant, on l'envoya à Liverpool à un ctricien, qui n'y put rien avec ses tteries; il essaya d'un emplâtre quelnque, qui réussit. Peu à peu, le pied prit vie.

Paton ne trouva pas seulement en osse des missionnaires, de l'argent, il trouva une compagne, Margaret Whicross, qu'il épousa en 1864 et qui it encore. « Dieu me l'avait amenée, it-il, préparée, sans que nous nous doutions l'un ou l'autre, par une ducation spéciale, par sa piété, par beaucoup de dons et de talents, par des circonstances de famille, à m'accompagner aux Nouvelles-Hébrides. »

Un dernier adieu (ce fut bien le dernier) aux vieux parents à Torthorwald, une dernière bénédiction du père aux cheveux blancs, un dernier baiser à la mère qui, après le départ de son fils, tomba dans une longue syncope, et Paton et sa femme s'embarquèrent à Liverpool pour l'Australie; ils arrivèrent à Sydney le 17 janvier 1865.

Le *Dayspring*, qui venait d'un voyage missionnaire, se trouvait à l'ancre à Sydney. Paton courut voir le navire, qu'il avait en quelque sorte lancé à l'eau. C'était un brick à deux mâts, avec cabine pontée, « une beauté, dit-il, un ange aux blanches ailes mis à flot par les sous des enfants des écoles du dimanche pour porter l'Evangile à ces îles du sud enténébrées par le péché, mais illuminées par le soleil. C'était pour moi une sorte de créature vivante, l'incarnation de l'amour vivant et palpitant dans le cœur de milliers de « propriétaires de parts » du vaisseau, et je dis avec une foi profonde, indestructible : L'Eternel a pourvu; l'Eternel pourvoira. » Paton n'eut pas le temps, en effet, de rester longtemps en extase devant son cher et joli brick; celui-ci venait de rentrer au port, chargé d'une dette de dix-sept mille cinq cents francs pour salaire de l'équipage, réparations, etc. On le menaça de vendre le navire s'il ne s'acquittait pas immédiatement. Il fallut tout de suite se mettre en campagne. En peu de jours l'argent nécessaire fut réuni et au delà.

## IV

Paton partit pour les Iles avec le *Dayspring*, qui le laissa cependant à Maré, parce que le synode de son Eglise décida le retour aux colonies de l'habile

collecteur, afin d'établir sur des bases définitives le ravitaillement financier du vaisseau missionnaire ; il y allait de la vie même de la mission et de ses ouvriers que le navire, un jour ou l'autre, ne suspendît pas brusquement ses courses, faute d'argent. Paton était donc encore une fois éloigné de son travail préféré.

Il se plaint beaucoup (1865) des procédés des Français sous les influences catholiques à Maré ; on sait qu'ils en sont venus en 1888 à l'expulsion du Rev. Jones. De Nouméa et du régime de la colonie, il n'a pas grand bien à dire, cependant il se loue de l'accueil du gouverneur. Il est très véhément contre les agissements des Français ; il n'a peut-être pas toujours tort ; cependant, il faut lui rappeler que ceux des colons australiens ont aussi excité son indignation.

Une fâcheuse affaire l'occupa, aussitôt revenu à Sydney. Un navire de guerre anglais, le *Curaçoa*, avait puni par un bombardement les cruautés commises, à Tanna et à Eromanga, par les indigènes contre les blancs. Les ennemis des missions profitèrent de ce que les missionnaires, et Paton lui-même, avaient été mandés comme interprètes à bord du navire de guerre, pour les accuser d'avoir demandé l'effusion du sang. C'était faux ; Paton n'eut pas de peine à le prouver. Mais, en attendant, il vit l'opinion publique se détourner de lui, même parmi les chrétiens, dont quelques-uns, encore après qu'il se fut justifié de l'accusation principale, ne lui pardonnaient pas d'avoir été à bord du *Curaçoa* simplement comme interprète. « Je crois, dit-il, que j'ai sauvé des vies et des biens en interprétant pour le commodore et en aidant les natifs et lui à se comprendre. » Il refusa de prendre l'engagement qu'on lui demandait de jamais rien avoir à faire avec un navire de guerre. « Je resterai libre, dit-il, d'agir avec humanité et justice, comme Dieu et ma conscience me guideront. » Il ne réussit pas à convaincre tous ses amis, dont il perdit plusieurs.

Autre chagrin. Le bruit courait que le *Dayspring* était une méchante coquille de noix, incapable de tenir la mer et ne valait pas ce qu'elle avait coûté. Sur ce point, il put ramener les mécontents plus facilement que sur l'autre, les faits étant très clairs et aucune divergence d'appréciation n'étant possible, après les constatations faites.

Cependant en deux cent cinquante jours il tenait deux cent soixante-cinq réunions dans cent quatre-vingts congrégations différentes, et il recevait plus de soixante mille francs pour l'entretien du *Dayspring*, une grande partie des dons venant des enfants des écoles du dimanche, qui s'engageaient en outre à des contributions annuelles régulières. L'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne de Victoria se chargea officiellement du *Dayspring*. En 1866, elle adopta Paton lui-même comme son missionnaire aux Nouvelles-Hébrides, le recevant de l'Eglise presbytérienne réformée d'Ecosse. Quand en 1876 celle-ci se fusionna avec l'Eglise libre, elle remit aussi à sa puissante sœur sa mission aux Nouvelles-Hébrides.

Paton aurait été au comble de ses vœux s'il avait pu retourner à Tanna. Ses collègues s'y opposèrent.

V

Le 8 août 1866, M. et Mme Paton et
ur enfant, les missionnaires Copeland,
ah, Mc Nair et leurs femmes partirent
ur les Iles à bord du *Dayspring*,
acon pour une destination spéciale.
s indigènes d'Aneityum, d'Efatè, de
rtout, ne revenaient pas de leur éton-
ment. « Comment, disaient-ils, nous
ons tué les uns, nous avons chassé
autres ; nous les avons volés, nous
ons pillé leurs maisons, et ils nous
iennent avec un beau navire, et plus
mbreux ? Ce n'est pas nous qui en
ions fait autant. Et ce n'est pas pour
re du commerce comme les autres
ancs, c'est pour nous parler de leur
eu Jéhovah et de son Fils Jésus. Si
est leur Dieu qui fait faire tout cela,
us pouvons bien aussi l'adorer. »

Le *Dayspring* fit escale à Tanna, où
owar, le vieux chef, ami inconstant,
rait bien voulu retenir les Paton. Il
ontra à Mme Paton le figuier où « Dieu
ait gardé son mari » toute une nuit de
ril inoubliable. « Dieu vous protègera
ujours », lui dit-il. Comme pour y ai-
er, il donna à un chef d'Aniwa son
opre bracelet de coquilles blanches,
signe de son commandement, afin
l'obliger le chef, par la possession de
ce bracelet, à veiller à la sécurité du
issi, sous peine d'être châtié par No-
war et par les siens.

Paton ne devait pas s'établir à Tanna,
mais il vit d'autres frères d'armes s'y
établir et y fonder une église.

Aniwa, qui était sa destination, est
une des plus petites îles des Nouvelles-
Hébrides ; elle a environ neuf milles et
demi de circonférence ; elle est entourée
d'une ceinture de récifs de corail, sur
lesquels la mer déferle d'ordinaire fu-
rieuse. Le corail affleure presque partout
le sol ; cependant il y a d'excellentes
parties cultivables. La pluie y est rare ;
les ouragans sont terribles. L'humidité
de l'atmosphère et de fortes rosées y en-
tretiennent la fraîcheur de la verdure ;
de beaux et grands arbres fruitiers y
trouvent à prospérer merveilleusement,
malgré la nature rocailleuse du sous-
sol où plongent leurs racines. Les ha-
bitants sont exposés à des fièvres prove-
nant de l'humidité du climat et de la
mauvaise qualité de l'eau qu'ils boivent.

Ils reçurent d'abord avec bonté le
couple missionnaire, qui s'installa dans
une de leurs huttes, aux murs et au toit
en roseaux et en feuilles de cannes à
sucre, maintenus par un solide cadre de
bois. Une malle servit de banc, une au-
tre de table, et un rideau fit une cham-
bre à coucher. Les Aniwains étaient
moins rusés ou violents, mais aussi vo-
leurs que les Tannésiens. Le bruit de la
visite du *Curaçoa* les tenait en respect.
Ils laissèrent Paton prendre, pour bâtir
la maison de la mission, une petite émi-
nence, voisine de la mer ; ils y avaient
des *tumuli* d'os, résidus de leurs fes-
tins de cannibales ; à part eux, ils pen-
saient que, dès que le missionnaire y
toucherait, leurs dieux le foudroieraient,
car seuls leurs prêtres pouvaient, di-
saient-ils, impunément fouler cette terre
sainte. Leur stupéfaction fut grande,
quand ils virent Paton continuer jour
après jour paisiblement, quoique péni-
blement, ses travaux de nivellement,
puis de drainage, puis de bâtisse. Il y
avait encore espoir qu'il pourrait mou-
rir en mangeant les bananes des arbres

qu'il planta sur ce terrain; ainsi du moins l'assuraient leurs prêtres, qui prétendaient pouvoir seuls manger sans péril de vie les fruits récoltés sur le sol sacré, et n'avaient permis que pour ce motif de le céder à Paton. Il ne mourut pas empoisonné par les bananes : « Nous avons vu que nos dieux ne pouvaient pas les tuer, dit plus tard un chef devenu chrétien. Leur Dieu Jéhovah est plus puissant que le Dieu d'Aniwa. »

Aidé par des gens d'Aneityum, fort peu par ceux d'Aniwa, Paton mena à bien la construction d'une belle maison, pouvant être agrandie en même temps que l'œuvre se développerait; les murs étaient de corail, les toits étaient en couches superposées très épaisses de feuilles de noix de coco; elle avait une véranda, une bonne ventilation, précaution essentielle contre les fièvres; une vaste cave, précaution non moins indispensable contre les ouragans qui secouent tellement arbres et maisons, qu'il est impossible de ne pas aller vivre sous terre. Il bâtit aussi deux orphelinats, d'où sortirent dans la suite des temps plusieurs instituteurs indigènes. Plus tard encore, une église, une école, une forge, une imprimerie, etc., vinrent agrandir le beau village en formation. Ces travaux, pour ne parler que de ceux de la maison, ne se firent pas aussi vite qu'ils se racontent. Pendant des semaines, ils furent presque arrêtés par suite d'une blessure que Paton se fit à la cheville avec sa hache.

Ce fut un rude problème de trouver à fabriquer une sorte de mortier. Ce n'est que quand les indigènes furent devenus chrétiens qu'ils montrèrent de la bonne volonté à aider le missionnaire. En attendant, ils essayèrent à plusieurs reprises de mettre le feu à la maison, et ils menacèrent la vie des blancs. Comme à Tanna, la question des remèdes, des guérisons ou des maladies et des morts donnait de grands ennuis à Paton. Le remède guérissait-il, c'était bien : un chef, dont un fils fut sauvé, vint au culte; le remède ne guérissait-il pas tout de suite, c'était dangereux; ne guérissait-il pas du tout, c'était un arrêt de mort. Il fallait la plus grande douceur et la plus grande patience avec ces sauvages superstitieux et enfants. Tous les jours, après le dîner, une cloche avertissait que les Paton étaient à la disposition de ceux qui voulaient venir chercher de la nourriture, ou du thé, ou du calicot, ou des hameçons. Paton finit par pouvoir leur demander dans leur dialecte : « Qu'est-ce que ceci? » et « Comment vous appelez-vous? » Avec ces deux questions, il enrichit peu à peu d'une façon remarquable son vocabulaire, et put parler de Jésus, ce qui était son grand souci.

« Le bois qui parle » lui servit beaucoup pour expliquer aux natifs ce qu'était la Parole de Dieu. Il avait un jour envoyé à sa femme un message au crayon sur un morceau de bois. Grand émoi, quand, sans qu'une parole eût été prononcée, M^me^ Paton remit à l'indigène et celui-ci rapporta au Missi l'objet demandé. « C'est ainsi, dit le missionnaire, que Dieu a parlé aux hommes; ceux qui apprendront à lire pourront entendre sa parole. »

Ces commencements furent très pénibles. « Je suis heureux, dit Paton, que les missionnaires ne soient plus soumis à des travaux aussi épuisants. Des mai-

sons, toutes prêtes à être montées, sont apportées maintenant des colonies;... on conserve ainsi des forces précieuses pour les usages plus relevés, et l'on épargne ainsi non seulement des matériaux, mais les vies. »

## VI

Un peu avant l'arrivée de Paton, un catéchiste d'Aneityum fut massacré à Aniwa. C'était une *vendetta* pour un meurtre, commis quatre-vingts ans auparavant. Année après année, les gens d'Aniwa en avaient entretenu le souvenir en tenant ouverte une rigole creusée dans la terre à cet effet. Cela n'avait pas empêché ceux d'Aneityum de leur envoyer deux autres catéchistes, que les Paton trouvèrent dans une triste condition. Ils n'avaient pas réussi à gagner les Aniwains au « culte, » ni même à les engager à se vêtir décemment. Les prenant avec eux, le missionnaire et sa femme parcoururent régulièrement les villages. Plus d'une fois, il eut à enlacer de ses bras quelque sauvage qui le menaçait avec une massue ou un mousquet, jusqu'à ce que la colère du guerrier fût calmée. D'autres fois, il ne pouvait rien faire, ni dire, si ce n'est de s'attendre à Dieu pour son salut ou à mourir.

Le premier Aniwain qui arriva à la connaissance du Seigneur Jésus, fut un vieux chef, Namakei. Rôdant souvent autour de la maison de la mission dans des dispositions plutôt bienveillantes, il fut séduit par une tasse de thé et un morceau de pain. Un autre chef et sa femme se joignirent à lui, et tous trois firent de rapides progrès sous l'influence de l'Evangile; ils devinrent, de cannibales qu'ils étaient, de bons amis chrétiens pour le missionnaire. M<sup>me</sup> Paton avait une classe de couture et de chant pour les femmes, qui aimaient beaucoup cela. Namakei lui confia sa fille, la reine de sa tribu; très intelligente, elle ne tarda pas à rendre à M<sup>me</sup> Paton des services aussi grands que l'aurait pu faire une jeune fille blanche. Ce que voyant, le frère du chef, un saint homme ou prêtre, qui avait essayé deux fois de tuer Paton, amena aussi sa fille à la maison de la mission. Peu à peu, tous les orphelins y furent envoyés et formèrent une pépinière d'Aniwains chrétiens, artisans ou évangélistes, et de femmes chrétiennes.

Au commencement, les cultes du dimanche furent une pitoyable affaire. Les hommes y arrivaient tout armés; un ou deux paraissaient écouter; les autres dormaient, causaient, fumaient. Ils essayaient de vendre leurs idoles à Paton, et ne revenaient plus, quand ils constataient que ce *truc* ne réussissait pas. Ils furent d'aussi mauvaise humeur quand Paton supprima le festin que les catéchistes avaient institué après le culte. Il y eut amélioration quand, la masse cessant de venir, l'auditoire se réduisit à deux ou trois, qui étaient vraiment désireux de s'instruire.

Ils avaient quelque idée d'un mauvais esprit, d'un déluge. Ils pratiquaient l'infanticide. Trois d'entre eux, qui furent plus tard des membres zélés de la congrégation et adoptèrent des orphelins pour les élever, avaient tué leurs enfants. Commettre un meurtre, c'était marcher vers les honneurs. Quand ils commençaient à comprendre l'Evangile, ils disaient au missionnaire : « En

devenant chrétiens, nous perdons tout espoir d'arriver aux honneurs par le meurtre de quelque grand personnage. »

Le premier trait extérieur qui signale la conversion d'un païen, c'est qu'il se met à s'habiller. La jeune veuve d'un chef, dont Paton avait favorisé le mariage avec le jeune homme qu'elle aimait et dont elle était aimée, se décida à faire acte de christianisme en venant au culte un dimanche. Elle sembla vouloir montrer tout le sérieux de sa décision par le nombre des vêtements, la plupart masculins, dont elle s'affubla : elle avait, par-dessus sa pagne de feuilles, un long habit d'homme, couleur marron, tombant jusqu'à ses talons et boutonné très serré. Par-dessus elle avait jeté un gilet ; par-dessus encore une paire de pantalons d'homme, dont le fond coiffait sa tête, tandis que, de chaque côté, une jambe descendait de chacune de ses épaules sur son dos ; une chemise rouge attachée à une épaule, une autre rayée, à l'autre épaule, lui faisaient comme des ailes qui se déployaient à mesure qu'elle marchait. Elle avait en outre trouvé le moyen de se nouer autour de la tête en façon de turban une chemise rouge, dont les manches lui tombaient sur les oreilles. On eût dit un mannequin ambulant chargé de guenilles. La chaleur était intense ; la belle était en eau. Elle vint se mettre juste en face du missionnaire pour le culte ; par pitié pour elle, Paton abrégea beaucoup le service ; il n'en fit jamais d'aussi court, dit-il. Elle tint fidèlement ce qu'elle avait si largement promis. Elle et son mari furent des meilleurs membres de l'Eglise.

La profondeur de la foi des indigènes se démontrait par des preuves moins extérieures que celle de la naïve Yakin. Ils appréciaient peu à peu la valeur du travail rémunéré et renonçaient à voler. Les querelles particulières diminuaient ; elles ne finissaient plus par des meurtres. Les deux grands chefs, Namakei et Naswai furent souvent entendus qui disaient : « Nous sommes les hommes de Christ maintenant. Nous ne devons pas nous battre. Nous devons supprimer les meurtres et les crimes dans notre peuple. » Un homme frappé par un autre répondit : « Je laisse ma vengeance à Jéhovah. »

Ils écoutaient volontiers Paton quand il s'interposait comme arbitre dans leurs discussions de tribu à tribu. Ce rôle était toujours plus ou moins dangereux cependant ; un jour le chef auquel Nowar avait remis son bracelet de coquilles blanches, dut faire intervenir sa promesse à Nowar pour éviter un mauvais parti au Missi, qu'il avait charge de protéger.

(*A suivre.*) H. MOURON.

---

## VARIÉTÉS

### Les Eglises wallonnes.

PREMIER ARTICLE

C'est presque une nouveauté pour vos lecteurs de la Suisse romande que de leur parler des Eglises wallonnes de Hollande. Et pourtant elles sont vieilles de trois siècles, du moins la plupart d'entre elles ; elles doivent leur origine au refuge des protestants du pays wallon, c'est-à-dire des provinces de Liège, du Hainaut, du Brabant méridional et

de la Flandre, dans les sept Provinces-Unies qui s'émancipèrent du joug de l'Espagne à la fin du XVIe siècle. Ces Eglises se sont maintenues, au nombre de seize, dans les principales villes du pays, à Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Leyde, Harlem, Utrecht, Groningue, Arnhem, Delft, Dordrecht, Middelbourg, Mæstricht, Nimègue, Zwolle, Breda et Bois-le-Duc ; elles ont vingt-trois pasteurs et près de neuf mille membres. Mais elles vivent à l'écart.

Cependant certains de leurs pasteurs, pendant ce siècle, portent des noms connus qui indiquent des relations, sinon officielles, au moins de familles et de personnes entre les Eglises wallonnes et la Suisse romande. Les Petitpierre, Guye, Isaac Secretan, Gagnebin, Frédéric Chavannes, auxquels se rattachent tant de souvenirs encore récents, ne sont-ils pas comme un trait d'union entre deux publics religieux séparés par plusieurs frontières ? Et, parmi les pasteurs actuels, plusieurs n'ont-ils pas étudié dans les Facultés de théologie de Genève, de Lausanne ou de Neuchâtel ? Si donc vous nous connaissez peu, ce n'est pas que nous vous soyons complètement étrangers.

Les Eglises wallonnes forment ce qu'on appelle ici le *ressort wallon ;* elles font partie de la grande Eglise réformée des Pays-Bas, qui compte plus de deux millions de membres inscrits, répartis entre plus de treize cents communautés, avec seize cents pasteurs. Ce vaste corps est divisé en cent trente-huit « cercles ; » ceux-ci forment quarante-quatre « classes, » et celles-ci neuf « provinces. » Le principe oligarchique domine toute l'organisation ecclésiastique. Voici comment. Un certain nombre de communautés voisines forment une classe et choisissent entre elles une « direction classicale » de cinq, sept ou neuf membres ; les assemblées classicales d'une même province nomment une « direction provinciale ; » et enfin, les assemblées provinciales élisent, pour trois ans, les députés qui, au nombre de vingt-deux, forment le « Synode général. »

Dans cette pyramide à la large base et au sommet réduit, les seize Eglises wallonnes occupent une place toute spéciale. Leurs consistoires sont représentés par une « réunion annuelle » de trente à trente-cinq membres, qui a le rang et les attributions d'une assemblée provinciale, et exerce aussi les fonctions d'assemblée classicale ; elle envoie deux députés au Synode général. Ce sont l'usage de la langue française et la dissémination des Eglises wallonnes dans toutes les provinces qui leur valent cette situation exceptionnelle.

Il ne manque pas de personnes, peu enthousiastes des monuments du passé, qui regardent les Eglises wallonnes comme un luxe, inutile ou fâcheux. Luxe inutile, car tous ceux qui s'y rattachent entendent le hollandais aussi bien que le français, et même beaucoup mieux, puisque c'est leur vraie langue maternelle ; ils pourraient sans préjudice suivre le culte des Eglises hollandaises. Luxe fâcheux, ajoutent quelques censeurs, car ce sont les classes riches et cultivées qui forment ces communautés et en font des coteries, au grand dommage de l'Eglise réformée, qui ne peut se recruter que dans le peuple et la bourgeoisie. Sous une apparence de

vérité, ces jugements sont injustes. En effet, certaines Eglises wallonnes appartiennent à la bourgeoisie, au commerce, aux gens lettrés, bien plus qu'à l'aristocratie. La mode n'est pas dans toutes les villes d'aller au culte français ; les communautés « mennonites » et « remontrantes » se partagent aussi ses faveurs. D'autre part, les Eglises hollandaises, dans les grandes villes comme dans les villages, ont aussi leurs familles riches et puissantes. On oublie que les diaconies wallonnes sont parfois chargées de pauvres et dépensent annuellement des ressources considérables.

Cette attitude malveillante est du reste rare, et n'empêche pas la paix entre les Eglises. Il y a quelque cinquante ans, elle fut le fait du gouvernement, et le danger présenta une certaine gravité. On crut, paraît-il, que l'opinion publique était formée et que le moment était propice pour frapper un grand coup : un décret royal du 29 juillet 1843 supprima les Eglises wallonnes comme corps et ne laissa subsister que six d'entre elles avec dix pasteurs. Il y eut de belles protestations, la « Réunion wallonne » unanime entreprit la résistance, l'opinion fut retournée et le décret rapporté. C'est à cette occasion que deux mémoires fort remarquables virent le jour. L'un de M. Kœnen : *les Eglises wallonnes, leur origine et leur influence,* l'autre de M. Teissèdre l'Ange, pasteur à Amsterdam, sur *leur utilité actuelle et les moyens de les maintenir*. Leur utilité est précisément ce que d'autres appellent un luxe : elles retiennent dans la tradition religieuse beaucoup de familles qui sont surtout jalouses de conserver la tradition wal-

lonne, et par là même peuvent agir da
un champ qui serait fermé pour d'autr
Eglises. Puis, avec leur tolérance do
matique inconnue dans les Eglises ho
landaises, elles peuvent, à certaines ép
ques, être encore un refuge pour ce
qui fuient les luttes pénibles et acerb
des partis théologiques.

Tout cela est encore vrai aujourd'h
Cependant plusieurs de nos Eglises v
gètent doucement et diminuent d'ann
en année. L'une d'elles s'est éteinte r
cemment. C'est celle de Leeuwarde
en Frise. Depuis 1874 sans pasteur, e
a mis un long temps à mourir ; ce n'e
qu'en 1888, après deux cent trente a
d'existence, que son temple a été ferm
ses affaires liquidées ; les membres so
entrés dans l'Eglise hollandaise, le
fonds ecclésiastiques ont été donnés
d'autres communautés de la ville, le
archives, les cantiques et les Bibles, d
posés à la bibliothèque de Leyde.

Pendant ces quatorze années de mo
lente, le Consistoire faisait venir ass
régulièrement des pasteurs pour le cul
toutes les trois semaines ; ceux de Gr
ningue, de Zwolle, d'Amsterdam y a
laient souvent. J'eus l'occasion de fai
ce voyage de huit heures pour prêche
devant trente-cinq personnes. C'était a
cœur de l'hiver, par une belle journée
les interminables plaines de la Drenth
et de la Frise, que traverse le chemin d
fer, étaient d'une blancheur immaculée
les canaux, ces milliers de routes d'ea
qui coupent le pays, étaient pris par l
glace et brillaient au soleil, tournan
comme d'immenses rayons d'acier der
rière la vitre du wagon. A Leeuwarden
toute la population avait déserté le
rues et s'ébattait en patins sur les ca

naux. Du haut de la vieille tour Oldehoof où j'étais monté pour me faire une idée de la ville, c'était une foule noire, mouvante, glissant dans une animation silencieuse, d'un effet étrange entre ces rangées de toits blancs dont un des côtés était dans l'ombre et l'autre resplendissait à la froide lumière du soleil, très bas sur l'horizon.

A l'église, il ne faisait guère plus chaud, malgré le poêle qui ronflait, et si modestes que fussent ses dimensions, elle paraissait presque vide. Dans la chambre du Consistoire, contre le mur, toutes les silhouettes à l'encre de Chine des pasteurs de la communauté, en perruques, en cadenettes, en hautes cravates, comme une histoire illustrée des modes d'autrefois; et de vieux noms rappelant le Refuge : Renaud Royer, Arnaud, Pomayrol, Le Fèvre, Monceau, Daneau, Scoffier, et, le plus ancien, Joseph Pithoys, qui avait été professeur de philosophie à l'Académie de Sedan.

Dans les dernières années, l'Eglise était devenue libérale, sans doute par réaction contre la rigide orthodoxie de certaines Eglises de la Frise. Quoi qu'il en soit, elle est morte faute de vie....

On prédit le même sort à quelques-unes de celles qui restent, même des plus orthodoxes. Il est certain que les conditions ont changé. Autrefois, il y a cinquante ou soixante ans, la prédication wallonne était très supérieure par sa simplicité, sa clarté, son éloquence, à la prédication hollandaise retenue par les nécessités du langage de la chaire. Aujourd'hui l'Eglise hollandaise possède des prédicateurs remarquables, qui ont renoncé aux pesantes dissertations théologiques, et parlent une langue simple et rapide. Ils sont goûtés, non seulement du peuple, mais aussi des classes cultivées qu'ils attirent de plus en plus. On ne peut que se réjouir de ces succès. Cependant les Eglises wallonnes renieraient leur passé si elles n'étaient émues à jalousie et ne s'efforçaient, sinon de regagner le terrain perdu, du moins de s'ouvrir de nouvelles voies et de rajeunir leurs procédés en renouvelant leurs moyens. C'est ce qu'ont tenté les pasteurs évangéliques en fondant, il y a trois ans, la *Conférence évangélique wallonne*, dont je vous entretiendrai, si vous le voulez bien, dans un prochain article. P. ROCHEDIEU.

---

## NOUVELLES

### Genève.

*Progrès dans l'esprit public. — Le Kursaal. — Elections municipales. — Notre nouveau cardinal. — Perspectives ecclésiastiques. — Fêtes de juin.*

Nous avons assez souvent l'occasion de déplorer les causes de décadence dont souffre notre pays, pour ne pas nous associer avec joie, lorsqu'il y a lieu, à un optimisme sain et de bon aloi. Cette note a retenti dans un discours prononcé par M. le professeur Ruffet, à l'ouverture d'une de nos assemblées religieuses; jetant un coup d'œil sur l'avenir de la société, l'orateur la voit toujours plus pénétrée par les principes chrétiens, obéissant, même inconsciemment, à la loi de Jésus-Christ. Eh bien ! sans porter le regard au delà de nos frontières, il est permis aussi de se réjouir de ce que la conscience publique semble se raffermir sur certains points, et les bonnes causes remporter quelques victoires; cela nous encouragera dans la lutte et nous préservera d'un isolement égoïste.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des om-

bres, même très fortes, au tableau. Les tribunaux ont dû prononcer une sévère condamnation contre un jeune homme, d'une famille honorable, entraîné à l'assassinat par de coupables passions ; les fêtes se multiplient toujours d'une manière insensée ; on ne sait plus qu'inventer pour encourager la dissipation et la profanation du dimanche, depuis les courses de chevaux jusqu'aux fameux billets du Jura-Simplon. Mais tout cela ne se fait pas sans résistance ; le Consistoire même s'émeut, s'occupe de ces questions, et prend des mesures pour sauvegarder le culte public lors du prochain concours de musique ; le secrétaire de telle de nos associations lance des notes virulentes dans les journaux et s'attire maint horion. On engage de vives escarmouches, mais on n'a rien sans peine ; en haussant la voix, on obtient quelque chose ; c'est ainsi que l'association pour la suppression des jeux de hasard a remporté un premier succès : le Conseil d'Etat a fermé un certain nombre de tripots clandestins, décorés de noms fantastiques, dirigés par des entrepreneurs de bas étage.

Reste le Kursaal, foyer de la gangrène du jeu. M. F. L., membre de la Société d'utilité publique, lui fait vertement son procès dans une seconde brochure ; par des arguments irréfutables, il montre que l'autorisation donnée à cet établissement n'a aucune raison d'être, que la violation de la loi est patente et qu'un tel établissement fait le plus grand tort aux intérêts bien entendus de notre ville. Ce ne sont pas les calomnies propagées dans un petit journal bernois qui arrêteront de courageux citoyens dans leur campagne ; ils savent les difficultés du Conseil d'Etat, mais celui-ci doit se sentir assez appuyé par l'opinion pour donner un dernier coup de balai à la vilaine société qui nous exploite.

Sans établir aucun parallèle entre deux faits d'ordre très différent, et sans y mettre aucune passion politique, il est permis d'affirmer que la dernière victoire remportée par le parti démocratique, a une portée moral s'agissait, en effet, de savoir si un magi honnête, capable, qui a attaché son nom création d'une œuvre magnifique, profi à tous, qui a donné avec ses collègues excellente administration à la Ville, serait de côté ; nul n'est parfait, sans doute, on n'avançait contre lui aucun grief séri Les électeurs ont fait justice des mesq jalousies, le bon sens a parlé dans l'élec de M. Th. Turrettini ; reconnaissons que hommes de bonne volonté se sont unis ce but ; c'est un signe réjouissant pour l' nir. Il semble que l'esprit de parti s'affaibl que la poursuite du bien général prédom de plus en plus sur les intérêts particuli il y a progrès évident dans la marche de affaires publiques, et cela est de bon augu pour la solution des grosses questions peuvent surgir.

Il y aurait de l'affectation à passer ici silence le prétendu honneur que le pa fait à la Suisse en élevant au cardinalat concitoyen, M. Mermillod, évêque de bourg. Avec le *Genevois*, nous nous pa rions fort bien de cet honneur. Nous rec naissons qu'au point de vue catholiq l'affaire a été habilement menée ; elle fl naturellement les gens qui aiment les cé monies pompeuses dont le récit rempli journaux catholiques ; ils nous donnent moindres faits et gestes du nouveau dig taire. Le voilà rentré pour quelque te dans « sa bonne ville » de Fribourg, cong tulé, honoré comme prince de l'Eglise ; raconte cependant qu'au fond le clergé bourgeois est assez satisfait de voir partir évêque qui n'a pas toutes ses sympathies.

Comme protestants, nous regardons ce mise en scène avec la plus profonde indiffé- rence ; nous n'avons à considérer cette éléva- tion qu'au point de vue de ses conséquences. Et ici, le sentiment qui domine est plutôt celui de la défiance ; « ce bloc empourpré » ne nous dit rien qui vaille ; nous sommes las de

s savantes manœuvres de la curie romaine, s ne sommes pas à la hauteur de la dimatie jésuitique. Car enfin, il est évident cette promotion a un but ; elle n'est pas tinée seulement à récompenser les talents ntestables de M. Mermillod, et l'ardeur il a déployée pour la cause de l'Eglise. a parlé du rétablissement de la nonciature Suisse; cela regarde le Conseil fédéral; erra ce qu'il y a à faire et dans quelle me- il doit prendre en considération la noation faite par le pape.

ais, au point de vue de notre canton, que t-il en résulter? Rien n'a encore transpiré; est permis de supposer un changement chain dans l'administration du diocèse sanne-Genève. L'évêque actuel ne pouit officier à Genève, à cause de sa personlité et de ses agissements passés. Nous ne rions, avec le *Journal de Genève*, admet- que, malgré son absence, il pût remplir fonctions ecclésiastiques inhérentes à sa . Supposons que M. Mermillod, se à Rome, soit remplacé par un évêque aire ou par un simple coadjuteur ; éviment, la situation sera modifiée. Il n'y a aucune raison de refuser à un nouveau laire la complète administration de son cèse.

Ici, deux opinions sont en présence. après l'une, l'Eglise romaine étant chez us parfaitement indépendante de l'Etat, lui-ci n'aura nullement à intervenir, il dea ignorer tout ce qui se passe dans son sein. après la seconde opinion, l'Etat, sans faire position de fond, aura toujours le droit de acet et devra s'en servir. Nous ne serions s étonné que le point de vue qui considère l'Eglise romaine, bien que communauté libre, comme obéissant à un pouvoir étranger et appelant l'ingérence de l'Etat, prévalût en définitive à Genève.

La presse catholique exprimait aussi l'opinion qu'un gouvernement chevaleresque aurait répondu au procédé si flatteur de la papauté en abolissant tout de suite les lois de 1873; il faudra des raisons plus fortes pour amener ce résultat; la période de luttes inaugurée par le cardinal Mermillod n'est pas encore à sa fin. Toujours est-il que, jusqu'à présent, l'Etat a eu le dernier mot; la papauté a dû céder; elle le fait, diront les uns, avec un sincère désir de rétablir la paix religieuse; d'autres penseront qu'elle recule pour mieux sauter, avec souplesse, habileté, en couvrant de fleurs celui qui fut la cause de tant de tracas.

Au milieu de tout cela, le catholicisme national garde à peu près ses positions; il a renouvelé son conseil de paroisse; on est toujours étonné du chiffre d'électeurs qu'il met en ligne, comparé à la faiblesse du nombre des pratiquants.

Au moment où un astre s'élève dans le ciel catholique, un autre pâlit singulièrement; pour des raisons d'un ordre privé, le brillant conférencier, le bouillant laïque dont nous avons parlé il y a peu de mois, voit son influence baisser; il est probable que son rôle militant est fini, que les grandes espérances fondées sur lui ne se réaliseront pas.

En fait de départs, nous saluons avec un vrai soulagement celui de M. P. Clibborn, directeur de l'Armée du salut. On a remplacé l'Anglais raide et inexpérimenté par des citoyens suisses; pour le moment nous jouissons de ce côté-là d'un calme complet. M. E. Naville a relaté, dans son rapport sur la marche de l'Alliance évangélique, comment se sont terminées les négociations avec les chefs de l'armée. On ne peut être plus intransigeant que ces messieurs.

Nous venons de traverser les fêtes religieuses et les fêtes scolaires. Dans les premières on a constaté l'entrain, l'activité de nos Sociétés. Il y aurait sans doute bien des concentrations à opérer, mais nous avons des sujets de reconnaissance. Si des vides se sont produits, si plusieurs amis sont partis pour une meilleure patrie ou sont retirés du combat par la maladie, d'excellentes recrues ont pris

leur place et l'on sent le besoin d'aller toujours de l'avant. Nos promotions ont montré qu'il y a encore des expériences à faire pour la bonne application des nouvelles lois ; on a prononcé de savants discours, on a parlé aussi de l'Etre suprême, mais c'était moins vibrant, cela partait moins du cœur que du temps de M. Carteret. z.

---

## Suisse allemande.

*Chronique trimestrielle.*

*Message du Conseil fédéral. — Un cas curieux de justice pénale. — Encore le Taufzwang. — Echec de M. Furrer. — La représentation proportionnelle dans l'Eglise. — Nouveau recueil de cantiques. — Formulaire du baptême à Bâle. — Les trois tendances dans un catéchisme. — Conférence des délégués des autorités ecclésiastiques de la Suisse. — Conférences de Baden. — Encombrement de la carrière ecclésiastique. — Rapport de l'école Lerber. — Nécrologie.*

Nous devons un bon cierge (pas davantage pour le moment) au Conseil fédéral et à monsieur le directeur de justice. C'est déjà beaucoup, par le temps qui court, que de voir un magistrat supérieur opposer une fin de non-recevoir aux sommations du Grütli d'Appenzell, et refuser d'expulser les soldats de M. Booth, comme de simples jésuites, du territoire de la Confédération. Il fallait une véritable fermeté de caractère pour faire aussi équitablement la part des bons et des mauvais éléments dans le phénomène salutiste, et avouer les excès de zèle de certaines autorités constituées.

Nous aurions su gré, — peut-être était-ce trop demander à la fois, — à l'auteur du message d'aller plus loin encore. Nous eussions souhaité, sinon attendu, que s'inspirant moins de la maxime antique : *In medio tutissimus ibis*, moins jaloux de se frayer une voie moyenne entre les exigences des uns et les justes revendications des autres, monsieur le directeur de justice nous eût fait prévoir pour un terme plus rapproché le rétablissement complet et définitif de la loi et du droit. Il est à craindre que cette façon de jugement de Salomon n'ait pour effet de perpétuer un *statu quo* détestable, tout en endormant de légitimes griefs. Nous avons hâte de ne plus être désignés aux mauvais compliments de l'Europe, exposés à des comparaisons humiliantes. Je me réjouis fort de ne plus voir, à cinq minutes de chez moi, un domicile fermé pour cause de divergences d'opinions entre le propriétaire et le gouvernement. Le droit commun, le retour au droit commun, voilà notre *delenda Carthago*. Nous demandons le rétablissement en Suisse, sans retard, sans exception et sans phrase, du droit commun.

Il me paraît que, dans les appréciations qui ont été faites de la conduite des chefs de l'Armée du salut, on a plus d'une fois confondu deux éléments qui devaient être strictement séparés, le point de vue moral et le point de vue légal ; et je ne suis pas sûr que le comité de l'Alliance évangélique lui-même, dans ses récentes démarches, ait suffisamment maintenu cette distinction. Qu'on trouve les chefs salutistes excentriques, importuns, indiscrets, agaçants au suprême degré, hâbleurs, vantards, désastreux pour le bon ordre de nos Eglises, âpres aux collectes, et de plus inexcusables de ne faire aucun cas des avis d'autres chrétiens dont le zèle, la fidélité et l'intelligence égalent pour le moins les leurs, nous y consentons ; mais rebelles, non pas ! et lorsqu'on leur recommande de se soumettre aux lois, j'estime, — sauf meilleur avis, — qu'on leur fait tort et que soi-même on excède son droit. En premier lieu, je ne saurais accuser d'insoumission et de violation des lois des gens qui se contentent d'ignorer des arrêtés pris contre eux en violation des constitutions et lois existantes, et je ne le ferais même pas quand ils auraient enfreint des prescriptions légales et constitutionnelles, pour obéir à la voix de leur conscience bien ou mal éclairée.

Car il y a, mes amis, — vous me rectifierez si j'ai tort, — deux manières, légitimes toutes deux, de se soumettre à la loi : l'une,

qui consiste à en observer les prescriptions et les défenses, pour autant que je n'y rencontre rien de contraire à ma conscience; la seconde manière est de les enfreindre, en me soumettant d'avance, et sous ma propre responsabilité, aux conséquences légales de cette infraction; car en subissant, sans fraude ni résistance matérielle, la pénalité édictée par la loi que j'ai enfreinte par motif de conscience, je rends hommage à la fois au droit de la loi humaine et au droit supérieur de la loi morale que je juge enfreinte par cette loi humaine. Que le jeune duc d'Orléans viole une loi d'exception qu'il estime injuste, pour réclamer son droit à la gamelle, et se soumette, sans fraude ni violence, aux conséquences légales du parti que sa conscience lui a dicté, ou que le « major Clibborn » rompe le ban injustement prononcé contre lui par un gouvernement suisse, et se laisse porter par des gendarmes dans la voiture qui doit le reconduire à la frontière, je puis taxer ces actes de toutes les façons, mais il ne m'est pas possible d'y voir des faits de rébellion.

Et puisque nous en sommes à parler jurisprudence, je me suis demandé ces derniers temps si le système des garanties à accorder au justiciable a fait de sensibles progrès depuis les jours de Néron. N'avez-vous pas plus d'une fois admiré, dans le récit du chapitre XXII du livre des Actes, la facilité avec laquelle le premier accusé venu pouvait s'épargner le désagrément d'être mis à la question par la simple déclaration d'être citoyen romain ? Point d'enquête ultérieure ! point de réclamation d'acte d'origine ! sans avoir à présenter ses « papiers, » il a suffi à un apôtre de Jésus-Christ de prononcer la formule souveraine : *Civis romanus sum !* devant un centurion, sur les marches d'une forteresse, pour voir tomber aussitôt à terre les lanières armées de fer et de plomb qui allaient s'abattre sur son dos. On y met plus de *fooome* aujourd'hui, comme disait Bridoisin. Nos voisins de l'ouest sortent de l'émotion que leur a causée le cas d'un innocent condamné à mort, puis aux travaux forcés à perpétuité, et auquel Dame justice a consenti à accorder sa grâce, ce qui, dans le désaveu même que l'évidence lui arrachait, était une des façons de confirmer sa sentence.

Il vient de se passer, à deux pas de chez moi (j'habite à côté de la tour des prisons de Neuchâtel), un cas encore plus curieux : c'est celui d'un citoyen anglais, se disant major de l'Armée du salut, dont la sentence a été cassée par l'instance supérieure quinze jours après l'expiration de sa peine. Il est heureux pour l'apôtre saint Paul que cet ingénieux mécanisme ne fonctionnât pas encore de son temps. Et comme il n'est pas impossible que des citoyens suisses soient condamnés à des peines afflictives par la justice britannique, nous supplions les cours de cassation du Royaume-Uni de rendre leurs arrêts en temps utile.

La question du *Taufzwang* (voir notre dernière chronique) continue à occuper et à passionner les esprits dans la Suisse allemande, et bien qu'à quelque point de vue dogmatique que nous nous placions, nous autres romands, nous ayons quelque effort à faire pour concevoir seulement la possibilité d'une pareille discussion, il faut bien, pour être un chroniqueur complet et fidèle, que nous en notions ici les principales phases. C'est ainsi que le Synode de Saint-Gall vient de supprimer à son tour l'obligation du baptême comme condition de la confirmation. A Bâle, en revanche, M. le professeur d'Orelli vient de présenter au Synode une motion tendant à rétablir cette obligation, supprimée dans cette Eglise il y a huit ans, à l'instigation du parti réformiste. Le Synode de Zurich, encore tout meurtri de la leçon que vient de lui infliger l'autorité supérieure, se recueille. L'automne prochain nous apportera sans doute la confirmation de nos pressentiments qui nous disent que l'Eglise de Zwingli s'exécutera.

Sous le titre peu élégant, — mais qu'importe ici l'élégance? — de *Taufzwängerei*, l'organe réformiste de Bâle, le *Schw. Prot. Blatt*, résume la situation comme suit : « La *Taufzwängerei* joue de malheur. A Berne, le Synode a résolu de s'en tenir à la loi ecclésiastique qui décide que la célébration du baptême n'est point obligatoire, mais reste à la discrétion des paroisses et des pasteurs. A Zurich, le Synode a déclaré expressément qu'aucune contrainte ne devait être exercée en cette affaire, et le Grand Conseil, à qui cette décision ne suffit pas, réclame une déclaration expresse en faveur de l'indépendance réciproque du baptême et de la confirmation. Puis, voilà le Synode de Saint-Gall qui introduit à une forte majorité la liberté que Bâle possède déjà. Qu'est-ce que M. le professeur d'Orelli compte bien obtenir par un vote du Synode de Bâle imposant la défense de confirmer des enfants non baptisés? *Nous pensons qu'à Bâle aussi, il y a un Grand Conseil qui ne tolérerait pas que la liberté dont nous avons joui jusqu'ici fasse place à la contrainte*[1] ; et alors le piétiste *Volksbote* et son parti s'apercevront trop tard qu'ils ont fait une sottise de plus. Et la liberté sera maintenue à Bâle ! »

On est toujours l'orthodoxe de quelqu'un. M. le pasteur Furrer, de Zurich, panthéiste sérieux et sentimental, qui passait jusqu'ici pour occuper l'extrême limite de la gauche, vient d'en faire l'expérience. Son attitude, jugée antilibérale, dans la discussion sur le baptême, lui a fait perdre la faveur du Grand Conseil de Zurich, qui l'a remplacé dans le Conseil d'Eglise par un réformiste plus conséquent. Voici les réflexions suggérées au *Schw. Prot. Blatt* par cet échec d'un de ses amis : « La décision du Grand Conseil de Zurich qui a écarté du Conseil d'Eglise M. le pasteur Furrer, que nous tenons nous-même en très haute estime, et l'a remplacé par un homme de bien moindre valeur, M. le pasteur Hirzel, qui a pris plus résolûment fait cause pour le véritable et complet protes[tan]tisme, a causé une angoisse particuli[ère à] l'organe piétiste, le *Volksbote*. » (Si cela ce que nous n'avons pas le temps de véri[fier], nous nous permettons de conseiller à [notre] amile *Volksbote* d'économiser ses chagr[ins].) « Pour nous, continue l'organe réformi[ste,] cette élection est un signe manifeste qui montre combien est profonde dans les mili[eux] théologiques non viciés (*unverdorbenen*) [la] conviction que le refus de la confirmati[on à] ceux qui n'ont pas été baptisés est une chute dans un état de choses absolument [an]tiprotestant, antipaulinien et antichrétien, dites simplement : désapprouvé par [les] Grands Conseils de Bâle et de Zurich.

1 C'est nous qui soulignons.

Je constate que l'idée qui domine à l'heu[re] actuelle toute la vie ecclésiastique dans [la] Suisse allemande, le problème qui se re[pré]sente sous toutes les formes, à tout instan[t,] à tout propos, est celui de la *tricot[age]* ou de la juxtaposition équitable dans [les] mêmes cadres, entre les mêmes parois et la même couverture des trois « tendan[ces »] qui se disputent le sol de l'Eglise, et l'on [dirait] que l'effort et l'ambition de réaliser l'u[nité] matérielle et la centralisation extéri[eure] s'accroissent et s'exaspèrent des diverg[en]ces toujours plus graves et toujours mi[eux] senties qui séparent les opinions.

La plus avancée de ces entreprises de c[en]tralisation inaugurées dans ces dernières [an]nées, est la confection d'un livre de cantiq[ues] commun à tous les cantons protestants de [la] Suisse allemande. Nos précédentes chr[oni]ques nous dispensent de revenir sur les [ori]gines et les phases diverses de cette affai[re] qui paraît arrivée près de son terme. Cepe[n]dant les résistances et les obstacles ne so[nt] point encore tous surmontés, et les di[ffé]rences doctrinales se joignent au particu[la]risme cantonal pour entretenir ici et là [les] méfiances et les hésitations. Déjà Bâle-Vi[lle] et Schaffouse s'apprêtent à joindre au fu[tur]

antier fédéral un supplément qui recueil-
la un choix de morceaux des anciens re-
eils rejetés par la Commission. L'*Allgemeine*
*hweizer Zeitung* se plaint de son côté que
recueil de Zurich ait été plus copieusement
à contribution que celui de Bâle, et que
musique des compositeurs zuricois soit
posée aux oreilles bâloises, qui, parait-il,
t bien plus délicates. Aussi la Société des
teurs de Bâle-Campagne a-t-elle décidé de
pendre sa décision jusqu'après celle d'au-
cantons, et spécialement de Bâle-Ville.
Une opposition plus sérieuse contre le nou-
recueil est venue des *Reformblätter*, l'or-
e de la gauche extrême de Berne, plus
ncé encore que le *Schw. Prot. Blatt.*
lgré les concessions nécessaires faites à
pinion réformiste dans le choix des mor-
ux, les *Reformblätter* y signalent les for-
les adressées à Christ : *Lamm Gottes,*
*iliger Herr und Gott,* comme faisant partie
bagage (*Zeug*) de l'ancienne dogmatique
odoxe. Le cantique de Luther lui-même :
*feste Burg ist unser Gott!* ne trouve
grâce à leurs yeux, et les expressions
vantes empruntées aux doctrines de l'ex-
tion et des miracles : *Ach! wie tröstet*
*h dein Blut! — Du tilgest ja, du Gottes-*
*m, Der Menschen Sünd' am Kreuzes-*
*m,* leur ont paru particulièrement cho-
antes.

La formule liturgique du baptême des
fants a été à Bâle, il y a quelque quinze
, le thème de violents débats, et l'occa-
n entre autres de la démission d'un des
steurs de Bâle, M. J. Riggenbach, qui jugeait
cessives les concessions consenties par ses
llègues positifs. L'objet du conflit était la
mule, obligatoire jusqu'alors : *Bekennet*
*mit mir* (confessez avec moi), par laquelle le
steur officiant, s'adressant aux parents, in-
troduisait la lecture du Symbole qui précédait
la célébration du baptême. Les réformistes
et les *Vermittler* réclamaient un formulaire
qui n'imposât aucune confession de foi ni à
l'officiant ni aux parents. L'usage actuel
laisse à l'officiant le choix entre trois formu-
laires. Les pasteurs positifs continuent à dire
aux parents : *Bekennet mit mir;* les *Ver-*
*mittler* disent : « Par le baptême, vous êtes
introduits dans la communion de l'Eglise
chrétienne, qui, — tournure ingénieuse qui
permet de lire et d'entendre le Symbole sans
y croire, — confesse sa foi comme suit.... »
Les réformistes, plus francs que les précé-
dents, suppriment purement et simplement
toute lecture de confession de foi. Le projet
de nouvelle liturgie qui vient d'être élaboré
par une Commission synodale, ne pourra
que consacrer cet état de choses.

Le principe de la représentation propor-
tionnelle qui a présidé, comme nous venons
de le voir, à la composition du futur psau-
tier de la Suisse allemande et de la nou-
velle liturgie de Bâle, menace d'étendre ses
applications à la mémorisation du catéchisme,
Le 27ᵉ numéro du *Kirchenblatt* (5 juillet)
s'ouvre par un long article que son auteur
donne comme la reproduction d'une opinion
émise dans le sein de la Commission du
catéchisme du canton d'Argovie, et qui est
intitulé : *Gedanken über einen für alle drei*
*kirchlichen Richtungen brauchbaren Kate-*
*chismus.* (Quelques idées concernant un caté-
chisme à l'usage des trois tendances ecclé-
siastiques.)

Je crois bien qu'à cette fois, nous touchons
le fond.

Le 10 juin, s'est réunie à Berne, sous la
présidence de M. le pasteur Ammann, la
Conférence des délégués des autorités ecclé-
siastiques de la Suisse. Cette réunion, d'après
le compte-rendu que j'en ai sous les yeux,
ne me parait pas avoir offert l'intérêt de
celles des années précédentes. Elle n'a guère
eu à s'occuper que de propositions oiseuses
ou condamnées d'avance. C'est Thurgovie qui
demande que la solennité du Jeûne, instituée
depuis 1832, soit transportée après l'achève-
ment des récoltes. Un membre propose d'éta-

blir, au commencement de novembre, à l'exemple de l'Eglise catholique, une fête des morts. Enfin, la société pénitentiaire suisse demandait qu'un culte du dimanche fût spécialement réservé chaque année à la cause des prisonniers. Toutes ces motions furent successivement rejetées.

Deux propositions, l'une de Zurich, tendant à exiger des catéchumènes un minimum de connaissances bibliques, l'autre, d'Argovie, dont la signification ne saurait être méconnue, demandant l'établissement d'une liturgie et d'un catéchisme uniques pour la Suisse allemande protestante, furent en revanche prises en considération et renvoyées à un examen ultérieur.

Les 6 et 7 mai ont eu lieu les Conférences annuelles de Baden, auxquelles assistèrent environ 175 personnes, un des chiffres les plus élevés qui aient été atteints depuis leur fondation.

A la suite des comptes-rendus de l'état spirituel des cantons, qui ont un caractère confidentiel, M. Arnold Bovet, pasteur français, à Berne, présenta en allemand le rapport sur la question que nous traduisons comme suit :

« En présence des habitudes modernes de sociabilité qui cherchent à se satisfaire par la vie d'auberge et de cercle, les disciples de Jésus sont-ils appelés à faire quelque chose et quoi ? »

Nous relèverons seulement dans ce rapport que nous n'avons pas eu l'avantage d'entendre, les chiffres statistiques suivants : La Suisse compte 22 000 auberges, soit une auberge pour 130 habitants ; c'est-à-dire encore que chaque trentaine de familles est chargée de l'entretien d'un aubergiste et de sa famille. Les remèdes indiqués par le rapporteur sont: 1° l'Eglise ; 2° la Mission urbaine et l'évangélisation ; 3° les Unions des jeunes gens ; 4° l'association de la Croix bleue.

« Il y a douze ans, a dit M. Bovet, que M. Rochat, après une nuit de prières, arriva à la conviction que seule l'abstinence tota[...] toute boisson alcoolique pouvait produire [...] effet. Et maintenant cette absurdité, com[...] on la nommait d'abord, a pris une telle [...]tension que la Suisse compte actuellem[...] 180 associations comprenant 5500 memb[...] et affiliés. »

Plusieurs de mes collègues se souvienn[...] sans doute d'un rapport de feu M. le past[...] Henri Junod, présenté à la Société pasto[...] suisse à Neuchâtel il y a vingt-cinq ans [...]viron, sur le sujet alors pressant de la pé[...]rie des pasteurs et des moyens d'y remédi[...] Il paraît que les remèdes conseillés ont [...] leur effet, du moins dans le canton de Ber[...] car l'on s'y plaint aujourd'hui de l'enco[...]brement de la carrière ecclésiastique. L[...] candidats doivent attendre, comme les ou[...]vriers de la parabole, sur la place publique[...] sans rien faire. L'excellente institution d[...] suffragances a fait son temps. Elle a été fra[...]pée à mort, paraît-il, par l'introduction de [...] réélection sexannuelle des pasteurs. Com[...] les ministres mêmes ne sont pas parfai[...] il se trouve que la position d'un pa[...]teur âgé en possession d'un jeune suffraga[...] devient de plus en plus délicate à mesu[...] qu'on s'approche de l'année fatale, et il e[...] résulte que plus d'un pasteur préfère se su[...]vivre seul dans sa cure plutôt que de créer à côté de lui une concurrence redoutable. Triste, triste ! Mais l'ancienne pénurie, constatée déjà par le Seigneur, des ouvriers moissonneurs, a-t-elle disparu autant qu[...] cela ? Jeunes lévites inoccupés, voici trois bonnes idées : l'Afrique, la Chine, le Chili.

Le 20e rapport de l'Ecole Lerber, de Berne, vient de paraître. Le directeur y exprime ses inquiétudes au sujet du sort des études classiques, qu'on s'apprête à mutiler dans le canton de Berne comme ailleurs :

« Loin de moi, écrit-il, la pensée de rabaisser la culture réaliste. La vie pratique produit des hommes distingués qui n'ont ja-

ais étudié le grec et le latin. Mais il s'agit de la culture gymnasiale et de la prépa-tion aux hautes études.

» Or, je considère le courant utilitaire de ducation actuelle comme malsain, funeste l'éducation véritable de nos classes in-ruites et dirigeantes, propre à engendrer lement la platitude et la superficialité s toutes les directions. La tendance à vertir l'étude en gagne-pain; le principe : rchez avant tout les succès d'examen et le reste viendra par surcroît, c'est ce qui parait être la grande *influenza* de nos des supérieures. Aujourd'hui, on ne dit : *Non multa, sed multum*, mais l'in-rse. »

Hélas! M. Gobat aura beau faire : les des classiques de Berne, Bâle et Zurich ront toujours plus fortes que les nôtres.

*Nécrologie.* — M. Ed. de Wattenwyll, an-n ministre de l'Eglise bernoise, né en 1, mort le 25 mai.

M. Usteri, ancien professeur à Zurich, et puis un an à Erlangen, mort le 4 juin.

A. GRETILLAT.

## Allemagne.

*Le Congrès social évangélique à Berlin. — Les jeux de la Passion à Oberammergau. — L'opinion d'un théologien sur « le théâtre et l'Eglise. » — Le maréchal de Moltke et la tempérance.*

Les questions sociales prennent décidément de nos jours une importance qui grandit sans cesse. Le catholicisme les étudie à sa manière, tantôt théoriquement, comme l'évêque von Kettler, de Mayence, en préconisant le retour de la société aux corporations du moyen âge et à l'asservissement au clergé, tantôt pratiquement, comme MM. Windhorst et Schorlemer-Ast, en fondant de vastes associations politico-religieuses étroitement soudées aux institutions ecclésiastiques de l'Eglise romaine. Le protestantisme, de son côté, ne pouvait s'en désintéresser sans faillir à sa mission civilisatrice et à sa nature même. On sait, et nous avons eu mainte fois l'occasion de dire dans les colonnes du *Chrétien évangélique*, le zèle et la sainte vigueur que M. Stöcker apporte depuis tantôt vingt ans à la défense de cette cause, à ses débuts si ingrate et si méprisée. Ceux-là mêmes qui naguère ont accueilli d'un ironique sourire ou de leurs grossières injures les efforts de l'héroïque lutteur doivent convenir aujourd'hui que, si cette brûlante question est en ce moment à l'ordre du jour de toutes nos assemblées politiques et religieuses, la courageuse initiative de M. Stöcker y a sa large et incontestable part. Le Congrès de Berlin, tenu sous le haut patronage de l'empereur Guillaume II, est venu donner une sanction nouvelle et d'une portée considérable à ces justes préoccupations de l'heure présente.

Enfin, le Congrès social évangélique, qui siégeait à Berlin immédiatement après les fêtes de Pentecôte, a eu le grand mérite et l'inappréciable succès de rallier à cette cause un grand nombre d'esprits appartenant à l'aile gauche de notre protestantisme, et qui s'obstinaient à bouder dans leur coin. Des hommes que leurs idées théologiques ont mis jusqu'ici aux antipodes les uns des autres, se sont tendu la main par-dessus leurs cloisons dogmatiques, sur le large terrain de l'activité pratique, et ce dut être un rare spectacle que de voir siéger ensemble les professeurs Harnack, Gottschick, Kaftan et MM. Stöcker et Wagner, les piliers de la droite conservatrice et orthodoxe. Le discours du professeur Wagner, de Berlin, l'un des plus savants maîtres d'économie politique de notre temps, a été particulièrement remarqué. Il a constaté avec un grand bon sens que la question sociale ne saurait recevoir de solution digne de ce nom avant qu'on ait triomphé des faiblesses et des erreurs de la nature humaine. C'était mettre le doigt sur la large plaie qui saigne au flanc du socialisme moderne, et réduire à sa juste

valeur sa vaine prétention de guérir les misères sociales en y appliquant l'emplâtre de la civilisation et de la science. « La lutte contre le socialisme, a dit entre autres M. Wagner, entraîne nécessairement avec elle et suppose avant tout une énergique et courageuse campagne contre les torts innombrables et souvent inconscients des *beati possidentes.* »

Le rapport du baron de Soden sur « l'importance sociale de la communauté religieuse » a également excité un vif intérêt, soit par la place considérable qu'il a donnée à la communion fraternelle et aux œuvres philanthropiques, soit surtout par les vœux qu'il a exprimés en vue de la formation de troupeaux évangéliques vivants et peu nombreux. En applaudissant à ces vœux, l'assemblée leur a donné une sanction immédiate en réclamant des autorités ecclésiastiques compétentes l'organisation de communautés ne dépassant jamais un ensemble de cinq mille âmes.

L'une des résolutions les plus importantes votées par le Congrès appuie avec sympathie les efforts des partis ouvriers pour briser l'étreinte de fer dans laquelle les tient enchaînés l'état social actuel, mais en leur rappelant qu'il n'y a de salut et d'avenir pour eux que dans un désaveu viril et franc du matérialisme et de l'athéisme. Le Congrès recommande dans ce but aux ouvriers la constitution d'associations évangéliques analogues à celles qu'a fondées le pasteur Weber à Münster-Gladbach, et engage les classes cultivées à collaborer activement à ce résultat.

Dans un dernier et éloquent discours, M. Stöcker a examiné l'attitude du Congrès vis-à-vis du socialisme. La discussion, très animée et très intéressante qui suivit ce discours, amena à la tribune les professeurs Harnack, de Berlin, et Gottschick, de Giessen. L'assemblée fut unanime à exprimer le désir que les patrons apprissent à mieux comprendre leurs obligations envers les ouvriers, et ceux-ci, de leur côté, la valeur morale et la bénédiction du travail.

Tandis que les membres du Congrès social évangélique reprenaient le chemin de leurs foyers, à l'autre extrémité de l'Allemagne, là-haut, sous les cimes neigeuses des Alpes bavaroises, au milieu des pâturages verts, gracieusement animés par les troupeaux de génisses, s'ouvraient à Oberammergau les fameux jeux de la Passion, héritage lointain et modernisé des coutumes populaires du moyen âge. Quelle que soit l'attitude intime qu'on observe à l'endroit de ces étranges manifestations semi-religieuses, semi-théâtrales, mais qui tiennent plus en somme de la scène que de l'autel, on ne peut s'empêcher de savourer le charme exquis qui se dégage de cet ensemble unique et harmonieux, formé par un paysage délicieux et d'intéressantes et naïves populations. Au point de vue évangélique, le principe même de ces représentations demeure discutable ; au point de vue de l'effet, même religieux, on ne saurait leur contester un succès unanimement reconnu. Ceux d'entre nos lecteurs que la distance ou des scrupules financiers et autres empêchent de pérégriner vers le gracieux bourg des montagnes bavaroises, pourront tout à leur aise et moyennant une insignifiante dépense, en se procurant le numéro du *Daheim* du 5 juillet courant, parcourir les principaux actes successifs de ce grand drame, tel qu'il est représenté chaque dimanche par les simples sculpteurs de bois d'Oberammergau. Ils pourront faire à part eux, chemin faisant, mainte réserve sur les impressions très optimistes de l'écrivain, M. Bernard Rogge, qui n'est pourtant pas le premier venu. Mais le vivant intérêt que la vue du drame d'Oberammergau a inspiré au prédicateur de la cour d'Altenburg se communiquera involontairement à ses lecteurs. Pour la troisième fois, le rôle du Christ (je ne sais pourquoi ce seul nom de rôle appliqué à Christ soulève en moi d'invincibles

rancœurs) a été confié au sculpteur de bois Joseph Maier, dont la religieuse dignité et la noble distinction de caractère tiennent moins encore à son rôle qu'à ses dispositions intérieures. C'est un fait dès longtemps constaté que les jeux de la Passion entretiennent au sein de la population d'Oberammergau des traditions de piété et de vertu qui pourraient paraître héréditaires, si la vertu et la piété obéissaient jamais aux lois de l'hérédité.

La question de principe écartée ou suspendue, et pour la conscience évangélique elle demeure, nous le répétons, dans toute sa gravité, on ne peut contester que les jeux d'Oberammergau, y compris les incomparables tableaux vivants tirés de l'Ancien Testament et dont quelques-uns, celui de la chute entre autres, sont d'une indescriptible beauté, laissent au spectateur une impression profonde. Mais cette impression demeure indissolublement liée au caractère moral des « actores, » comme ils se nomment eux-mêmes ; elle tomberait infailliblement le jour où ces acteurs n'auraient conservé que le rôle et auraient laissé s'évaporer la foi naïve qui les anime. Enfin, il manquera toujours à ces jeux, quelque réussis qu'ils puissent être, la grande force de l'Eglise évangélique, ces magnifiques et majestueux « chorals » nés de l'âme brûlante d'un Luther ou d'un Paul Gerhardt, au souffle généreux de la grâce, de cette grâce qui est la négation même du catholicisme romain.

Ce ne sont pourtant pas des catholiques qui constituent la majorité des spectateurs des jeux d'Oberammergau. Ce sont des Anglais, des Allemands, des Américains, bref des protestants, et l'on se dit tout bas, sur le culte que vouent à M. Joseph Maier de jeunes *miss* enthousiastes venues d'outre-mer, des histoires qui feraient penser à une névrose, si elles ne trahissaient la perversité et les coupables inclinations du cœur naturel. Ah ! monsieur Renan, quelle veine vous exploiteriez là ! et que les pages frivoles que vous avez écrites sur les amours de Marie-Madeleine seraient mieux à leur place dans les prairies d'Oberammergau, en face du faux Christ des jeux de la Passion, que devant le vrai Christ des évangiles, dont vous avez pensé salir la pure mémoire ! Après tout, faut-il s'étonner que la Passion de Jésus, envisagée comme un jeu, échoue en de misérables jeux d'amour, et que le poison qu'on a jeté dans la source se retrouve dans les ondes qui s'en échappent ? Et les protestants eux-mêmes n'ont-ils pas donné dans le même piège en instituant les jeux de Luther ?

Une plume autorisée vient d'écrire sur cette question si actuelle, dans la *Conservative Monatsschrift*, un article grave soutenu par une raison sûre et une forte morale évangélique. Sans condamner le théâtre en lui-même, M. Henri Steinhausen fait observer que, même lorsqu'il fait passer devant nous les scènes les plus tragiques, où la conscience est aux prises avec la passion, l'effet va directement aux nerfs, aux sens ou à l'imagination, jamais à la volonté, c'est-à-dire à la racine de l'être moral. Il rappelle la boutade d'une fameuse actrice qui prétendait, en se disposant à jouer un rôle de Gœthe, éprouver les mêmes émotions qu'en allant à la communion. Cette actrice était sincère, parce qu'elle n'avait vu dans la religion que le culte du beau, et que pour bien des esprits, même chrétiens, le culte du beau exclut la recherche de la sainteté ! Faisant allusion à certains protestants abâtardis qui, au sortir d'une représentation des jeux de Luther, en avaient gardé une telle satisfaction qu'ils exprimaient le désir de retourner à l'église, contre laquelle ils avaient depuis longtemps secoué la poussière de leurs pieds, M. Steinhausen leur demande discrètement s'ils ont retrouvé à l'église cette même « satisfaction » de la conscience et du cœur, et si, au contraire, ils n'ont pas été singulièrement déçus dans leur attente. C'est qu'en effet, si le théâtre a pour but de plaire, même

en effrayant, la mission du christianisme est d'effrayer, même et surtout quand il plaît, et rien ne charge et n'augmente la responsabilité de l'homme comme l'amour et les saintes compassions de Dieu. Le christianisme ne devient une jouissance pour l'esprit qu'après avoir plongé l'âme dans les tourments de la repentance, au lieu que le théâtre, même en tourmentant le cœur, continue de plaire à l'esprit. En d'autres termes, le théâtre veut faire vivre ce que le christianisme tend à faire mourir. L'un poursuit la jouissance, et l'autre le renoncement.

Aussi, remarque finement M. Steinhausen, la langue allemande, dans sa véracité naïve, en laissant pendre comme un haillon le mot significatif de *Spiel* à l'autre bout du mot de spectacle *Schauspiel*, même s'il s'agit de Luther ou du Christ, trahit-elle à sa manière ce qu'il y a d'anormal et de contre nature dans ces sortes de représentations. Vous aurez beau, pour excuser le théâtre, le mettre dans l'Eglise; ce sera toujours le théâtre, le *jeu*, et peut-être sentirez-vous par là le sanglant anachronisme que vous commettez en un temps où le péril social, si imminent et si grave, appellerait autre chose que des jeux, si religieux et si chrétiens que vous les puissiez faire. « A des peuples enfants, dit M. Steinhausen, des jeux d'enfants. A des peuples mûrs, des mœurs et des occupations sérieuses et mûres. Que vos bambins et vos fillettes s'amusent à faire un baptême ou un enterrement, c'est de leur âge, et nous n'y contredirons point. Mais qu'une génération entamée de toutes parts par le scepticisme s'amuse à représenter la Passion ou la vie orageuse, les drames intimes de l'âme de Luther devant une foule qui a perdu la boussole de la foi, c'est là une amère et sanglante contradiction. Au moyen âge, c'était possible. Chacun croyait, fût-ce de la foi du charbonnier. De nos jours, la plupart ont jeté par-dessus bord les convictions religieuses. Il convient d'en pleurer, non d'en rire.

Voilà de sérieuses paroles. Quant à nous, elles nous ont donné à réfléchir. Elles ont confirmé certaines impressions vagues et indéfinies que nous éprouvions jadis, à Worms, en assistant aux jeux de Luther, et, sans adopter du reste toutes les vues de M. Steinhausen, nous ne pouvons qu'exprimer notre vive reconnaissance au courageux disciple de Beck, le pieux théologien de Tubingue, pour les vives clartés qu'il a répandues sur ce sujet compliqué et délicat.

Des gazettes étrangères avaient rapporté un propos du vieux maréchal de Moltke, d'après lequel « la bière serait le pire ennemi de l'Allemagne. » La rédaction d'un journal allemand qui s'occupe de tempérance a eu la curiosité de s'adresser à la source même pour connaître sur ce point la pensée exacte du maréchal. M. de Moltke se défend d'avoir jamais prononcé un propos aussi absolu. Il est vrai que lui-même ne boit ni bière ni eau-de-vie, et il est d'avis que l'abus de l'alcool est, en effet, l'un des plus grands ennemis de l'Allemagne. « Un homme en santé n'a pas besoin de ces excitants, et vouloir y habituer les enfants, c'est commettre tout simplement un crime. Il en est de même pour les peuples incultes, comme ceux de l'Afrique, qui doivent être considérés et traités comme des enfants. Qu'on nous donne de bon café, du thé, une bière légère et à bon marché, et qu'on élève le prix de l'eau-de-vie, et je suis content. » Signé : comte de Moltke, feld-maréchal. Cette opinion d'un nonagénaire en pleine santé, et à peu près abstinent, pourra servir d'utile et saine réclame à nos excellentes sociétés de tempérance.

CH. CORREVON.

---

## PENSÉE

Que pourra faire l'homme le plus violent, si tu pousses la douceur jusqu'au bout ?

MARC AURÈLE.

---

## Grande-Bretagne.

*Le « mouvement en avant » dans les Eglises presbytériennes en Angleterre et en Ecosse. — Les statistiques de l'avenir. — Les professeurs Dods et Drummond. — Plans de sermons sur cartes postales. — Les sermons d'Elmslie. — Deux moitiés qui ne font pas un tout. — Largeur anglicane. — Exhibition. — Des abonnés et un rédacteur en chef extraordinaires.*

Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'en Amérique pour voir, sur l'emplacement d'une nouvelle ville ou d'un nouveau quartier dans une ville, s'élever d'abord une église, une école, une imprimerie, les autres maisons ne se construisant qu'ensuite. J'ai récemment constaté à Edimbourg, à propos de l'église, ce phénomène qui n'est pas « fin de siècle. » Cette élégante et riche cité s'agrandit beaucoup, en particulier du côté de Morningside. Là, au centre de rues à peine tracées, point achevées, peu bâties encore et par conséquent maigrement habitées, l'Eglise libre a aussitôt installé une chapelle provisoire, à laquelle, dès que ce sera possible, on substituera un bâtiment plus substantiel, comme on dit ici. Il sera fort laid, car l'imagination des architectes écossais est très pauvre, ou plutôt elle ne sait plus qu'inventer de neuf et de beau en même temps, vu la multiplicité des églises. En attendant, ce qui est fort beau, c'est cette puissante vie religieuse et la puissance qu'elle exerce sur ce peuple, et cela par sa vertu intrinsèque, par hérédité, par routine; car ce n'est point par la forme de la prédication ou les dehors de la religion, ou les agréments du culte que l'Evangile tient ici le sceptre. La prédication est en général très dogmatique; le prédicateur, une fois sur cent, un orateur et non un lecteur ou un récitateur monotone, un homme et non un sermonneur. Ces qualités de forme auxquelles on attache tant de prix ailleurs manquent presque totalement ici; mais le fond, qui manque ailleurs, existe ici; il est solide; c'est le roc de la Parole de Dieu vénérée, lue, étudiée, prêchée. Aussi Dieu confond les amateurs de formes en leur montrant que, si les formes ne suppléent pas la vie, la vie circule et bouillonne sans ce qu'ils appellent les formes.

Je ne dis pas que, en vue de la jeunesse surtout, ou plutôt des jeunes générations, les Ecossais ne feraient pas sagement de se dépuritaniser (ah ! qu'il y a des mots disgracieux en théologie !), de s'humaniser un peu. Voilà déjà qu'on mène campagne contre la vieille théologie; le respect des vieilles formules s'en va. Il faut que les cœurs ne s'éloignent pas des vérités éternelles qu'elles contenaient. Il faut les leur rendre attrayantes sans en rien sacrifier d'essentiel. La prédication doit donc se modifier. Avec la superstition de la lettre s'en va aussi la superstition de la forme actuelle du culte; les signes n'en manquent pas. Il faut aviser à retenir au culte ces jeunes qui s'émancipent, commençant à trouver que ce n'est pas une raison de le fréquenter, parce que leurs parents le fréquentaient et qu'ils l'ont fréquenté eux-mêmes depuis leur tendre enfance. M'est avis que les grandes Eglises presbytériennes écossaises, et en général les Eglises de ce pays, vont fournir un spectacle intéressant à l'observateur chrétien curieux des évolutions de l'Eglise.

Quelques exemples de ce mouvement en avant.

Les presbytériens anglais viennent d'adopter un nouveau credo où, sur la question de l'inspiration de l'Ecriture, les théologiens évangéliques trouvent toute la liberté qu'ils ont jamais pu réclamer. Ils ont nommé comme professeur d'hébreu, en remplacement du regretté D<sup>r</sup> Elmslie, un critique de la nouvelle école, évangélique et large.

Les baptistes et les congrégationalistes, qui marchent la main dans là main, en théologie comme dans la pratique, ont eu des *May meetings* plus réussis que jamais. Les étudiants du Mansfield College (congrégationaliste) à Oxford, ont résolu d'établir une mission dans l'extrême Est de Londres, près

des Victoria Docks. Groupés autour du principal Fairbairn, et sous sa puissante impulsion, ils s'attaquent à tous les problèmes de la pensée et de la critique religieuses, mais ils sentent que le christianisme doit faire ses preuves sur le terrain social, et ils ont à cœur de montrer qu'il y est en possession du succès, et y est à la fois conquérant et pacificateur.

L'Eglise presbytérienne unie en Ecosse a eu son Synode, qui s'est avantageusement distingué de celui des années précédentes par plus d'entrain, par une plus nombreuse assistance. Les statistiques fournissent des données meilleures. Le nombre des membres de cette Eglise s'élève à 184 354, et l'accroissement s'est fait cette année dans une proportion plus élevée qu'antérieurement. Les recettes ont monté jusqu'à 8 216 750 francs : augmentation considérable. Les presbytériens unis vont avoir à s'occuper sérieusement de réformer et d'améliorer leur enseignement théologique : les étudiants eux-mêmes le demandent plus solide et mieux organisé ; ils désirent de vrais cours, et non de simples conférences.

Les presbytériens libres, unis et anglais, se sont groupés autour du Conseil fédéral des Eglises presbytériennes. Ils désirent s'unir davantage encore en travaillant ensemble dans les missions chez les païens. Cette collaboration conduirait ensuite à une union encore plus intime dans la mère-patrie, ce qui est tout à fait indiqué et aussi nécessaire que désirable.

Les deux Eglises, nationale et libre, d'Ecosse ont apporté à leurs assemblées des statistiques brillantes. L'Eglise libre a eu le chiffre le plus élevé de recettes qu'elle ait jamais atteint : 16 220 000 francs, 275 000 de plus que l'an dernier. C'est colossal. Le nombre des membres s'est accru en proportion.

Très conséquent avec lui-même, le parti qui s'oppose à l'introduction dans l'Eglise de nouvelles formules théologiques, s'oppose aussi à ce que l'Eglise proclame le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, que ses fondateurs ne professaient point. Ils ne voulaient, ces séparatistes de 1843, qu'une chimère : l'Eglise subventionnée et protégée par l'Etat, mais indépendante de l'Etat. Leurs successeurs ont appris que ceci et cela sont incompatibles, et ils font campagne contre l'union. Il reste des fidèles *quand même* à la chimère des fondateurs ; ils sont encore une cinquantaine : débris d'une espèce qui disparaît. Ce sont eux aussi qui s'opposent à l'introduction d'instruments de musique dans le culte ; ils ne peuvent pas plus arrêter le courant sur ce point que sur d'autres.

Ils ont pourtant encore cette influence qui s'exerce surtout par la terreur qu'inspirent des convictions arrêtées et ardentes à la fois. Ils ont certainement réussi à imposer à l'assemblée le blâme que la motion votée a infligé au Dr Dods, et qui est en contradiction si flagrante avec son acquittement. Telle est la puissance de vues qui ont été, si elles ne le sont plus, celles de toute l'Eglise. Leurs traces se discerneront longtemps encore dans la vie de l'Eglise.

L'Eglise établie a eu 8 862 000 francs de recettes. Elle n'a point de caisse centrale à alimenter, ses pasteurs étant payés sur les revenus du pays. En ajoutant le produit de la location des places dans les églises, on arrive à un total de 10 482 400 francs, le plus élevé aussi qu'elle ait eu à constater. N'est-ce pas admirable ? Et l'on va répéter que la foi se meurt, que la libéralité est étouffée par l'esprit mercantile du siècle. Cela n'est pas vrai, ni de tous les pays, ni de toutes les Eglises.

L'Eglise nationale d'Ecosse proteste à sa façon contre ces accusations. Après avoir entendu le discours d'un délégué du continent, de Paris, un membre a annoncé au président du Comité continental qu'il de

serait pour l'évangélisation de la France une somme égale à celle que donne déjà le Comité. Bon exemple à suivre.

Cette Eglise accuse 587 291 membres (augmentation : 5723) ; 8656 anciens ; il y a diminution pour les diacres (720 au lieu de 757).

Vous vous moquez de nos statistiques anglaises, je le sais. Nous ne sommes pourtant pas encore aussi positifs et précis que les cousins d'Amérique.

Le Newton Baptist College, Massachusetts, publie le bulletin suivant pour sa soixante-cinquième semaine d'ouverture des cours : « Quinze étudiants ont pris leurs grades ; âge moyen : 29 ans ; ditto, à leur conversion, 16 ans ; poids moyen, 159 livres ; hauteur moyenne, 5 pieds 10 pouces ; tour de tête au chapeau : 7 1/4. »

J'ai fait cette petite excursion là-bas pour vous montrer où nous, vous et nous, en arriverons un jour dans cet âge de chiffres.

On disait que, vu le verdict de l'assemblée, le D^r Dods renonçait à aller donner au Mansfield College des conférences qu'il avait promises sur l'inspiration. Il voudrait donc laisser l'agitation actuelle se calmer. Je n'ai pu vérifier l'authenticité de ce bruit.

Il est assez curieux d'entendre revenir d'Australie, où est en tournée le professeur Drummond, l'opinion de ce grand ami du D^r Dods sur toute l'affaire. Le *Melbourne Argus* du 21 avril raconte comme suit un *interview* avec le célèbre auteur de *Natural Law in the spiritual World* : (J'abrège.) « L'Eglise libre d'Ecosse est maintenant agitée par une poursuite contre deux professeurs pour hérésie.... Le rapport du Sous-Comité exonère de fait les deux professeurs des griefs articulés contre eux. Ce sera sans nul doute le verdict de l'Eglise. Ainsi les Eglises écossaises deviennent peu à peu plus libérales ? Non pas peu à peu, mais rapidement, si rapidement que les meilleurs amis du progrès ne peuvent rien désirer de mieux. Des hommes comme le D^r Bruce et le D^r Dods croient aux grandes doctrines de la foi, mais ce ne sont pas des « obscurantistes, » et « l'obscurantisme » devient sans influence. Un changement s'est opéré dans la théologie écossaise, et on n'est pas disposé à tracasser des hommes qui maintiennent les doctrines essentielles, parce qu'ils n'acceptent pas chaque lettre des symboles.... Il devrait y avoir « une chaire d'évolution » dans toutes les Facultés. L'évolution et le christianisme sont d'accord. Cet accord n'est pas seulement théorique ; l'un et l'autre tendent au même but pratique. L'évolution tend à produire l'homme parfait, le vrai type de l'humanité, et c'est là précisément le seul but du christianisme et la grande raison d'être de la foi chrétienne. »

Ne jugeons pas le professeur Drummond sur les dires d'un *reporter*. Mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce dernier eût exactement rendu son auteur. Les croyants de langue anglaise se sont emballés, passez-moi l'expression, parce que Drummond leur apportait une conciliation, en apparence irréfutable, entre le christianisme et la doctrine évolutionniste. Je n'ai cessé de dire qu'ils ont eu tort, et que M. Drummond, ou l'évolution chez lui, leur ménage une désagréable surprise, qui changera leur enthousiasme en anathèmes. Il ne faut pas jouer avec l'évolution.

Une revue hebdomadaire entreprenante, le *British Weekly*, a ouvert un concours de plans de sermons, offrant un prix, des volumes de théologie, si je ne fais erreur, au plan couronné. Le curieux de l'affaire, c'est que les plans devaient tenir tout entiers sur une carte postale. Or, les cartes postales anglaises pour l'intérieur sont de deux centimètres plus petites, dans les deux sens, que les vôtres. Force était donc aux concurrents de condenser leur pensée, ce qui préparait à leur plan un mérite imposé par les circon-

stances. A en juger par la longueur du plan qui a reçu le prix, les prédicateurs concurrents ont dû, pour ne pas dépasser les limites de la carte postale, soigner leur calligraphie : autre mérite, que leur a peut-être imposé la malice du chef du jury. Quant au mérite intrinsèque du plan primé, c'est d'être bien anglais, autrement dit allégorique d'un bout à l'autre. Ce n'est pas seulement que le texte y prêtait : « Votre bourgeoisie est dans les cieux.... Conduisez-vous comme des citoyens, dignement ; » c'est un tour d'esprit caractéristique de la race.

Les éditeurs ont reçu un nombre considérable de cartes, ce qui tendrait à prouver que, ce jour-là au moins, bien des pasteurs ont bien préparé leurs sermons. Une de vos revues, qui ne craindrait pas de faire une expérience piquante, *l'Eglise libre*, par exemple, devrait tenter celle-là. Elle doit avoir dans ses bureaux maint volume de théologie à offrir en prix dans un concours.

Les sermons du Dr Elmslie viennent de paraître. Il avait eu, comme Bersier, un moment de découragement, où il avait été près de renoncer à la prédication. Puis, entre autres, sous l'influence des sermons de Bersier, il avait trouvé le « je ne sais quoi » qui manquait à sa prédication, et « cela » prit ses auditeurs. C'était tout simplement qu'il avait appris à voir dans le Christ une personne plutôt qu'une doctrine. « Sa position dogmatique n'est pas aisée à définir, dit son biographe.... Mon impression est qu'il suspendait son jugement sur beaucoup de questions débattues. Il ne sentait pas le besoin d'avoir des idées arrêtées. » L'idée centrale de ses sermons, c'est l'amour de Dieu manifesté en Christ ; elle est le thème qui varie de mille manières, s'appliquant à tous les besoins d'un auditoire contemporain. L'écueil des généralités, c'est le vague. Elmslie n'y a pas échappé. Sa carrière a été trop courte pour qu'il ait pu donner toute sa mesure. Peut-être en fût-il venu à charpenter plus solidement ses idées, sans rien ôter de leur cha leur à ses effusions cordiales.

Un bien joli mot du Dr Candlish, rappor dans ce volume. Je le vois tel qu'on nous l dépeint, ce petit homme, au vaste front, lai avec ses lunettes d'or brillant sous son gran chapeau, son habit trop large, ses larges pa talons s'arrêtant à distance de ses soulie mal attachés ; il accueillait ses étudiants av un grognement, puis s'amollissait et vous r vissait par son affectueux sourire. Il a é un des meilleurs professeurs d'Edimbourg principal de la Faculté libre de théologie, y a vingt ou trente ans. « Tout ce que j'ai dire de votre sermon, dit-il un jour à un étu diant, avec son éclair habituel dans l'œil e sa moue de la lèvre inférieure, c'est qu'i vous faut en retrancher la moitié, et, ajouta t-il en baissant la voix, peu importe laquelle !

De combien de sermons n'en pourrait-o pas dire autant !

L'Eglise anglicane met un empressemen louable à pourvoir de chapelains les localité les plus reculées du continent, où se trouve des Anglais. Les méchantes langues préten dent qu'elle se débarrasse ainsi de ses no valeurs ; chacun connaît ces chapelains an glais du continent qui sont grands chasseur ou pêcheurs ou grimpeurs, ou joueurs de *lawn-tennis*, ou pis que cela, mais tout autre chose que des pêcheurs d'hommes, comm tant de leurs collègues dans l'île ; ils donnen raison aux gens mal pensants. Que dire de celui qui, à propos de la Conférence de cha pelains, récemment réunie à Paris, écrit au *Guardian* ce qui suit : « Le fait est qu'il y a des masses d'anglicans résidant dans les ville où se trouvent des Anglais qui, sans nos poste de chapelains, permanents et bien organisés seraient jetés dans les bras de l'Eglise ro maine, ou, ce qui serait encore pis, dans le bras des sectes protestantes françaises ! » Aux protestants français de rappeler à la pudeur cet étonnant « protestant. »

Il faut s'y résigner : il n'est plus une œuvre de bienfaisance dont on puisse dire : *Suâ mole stat*, elle se soutient par sa seule vertu et puissance. Le public, mis en appétit par les exhibitions à la Barnum, en veut partout, et les philanthropes s'inclinent plus ou moins devant ses caprices. Dans un récent meeting, où assistaient huit mille personnes, et où ont parlé le marquis de Lorne, gendre de la reine, M. Spurgeon, etc., l'excellent Dr Barnardo a exhibé un certain nombre de ses pupilles dans le costume et avec les outils de leurs professions, où ils se sont montrés, séance tenante, très experts ; d'autres étaient des spécimens des culs-de-jatte et des manchots admis dans le courant de l'année ; d'autres, de ce que les enfants vagabonds sont avant d'être admis ; d'autres, de ceux qu'on envoie au Canada, tout équipés pour leur travail dans les fermes.

Je ne voudrais pas faire de la peine à vos lecteurs ; je dois pourtant leur dire comment les abonnés du *Free Church of Scotland Monthly* se comportent envers leur rédacteur en chef. Quelques centaines d'entre eux (il y en a 81 000) viennent de lui remettre, en signe de reconnaissance pour les services qu'il leur rend et à l'Eglise, un beau cadeau, plus un chèque de 12 500 francs avec lesquels il ira faire son petit tour d'Amérique. Il n'a fallu que six semaines, à raison d'environ 2500 francs par semaine, pour recueillir 13 750 francs. Le Dr Norman C. Walker est en même temps pasteur à Dysart. Ce vous sera un encouragement de savoir qu'il y a du bon dans la position de rédacteur en chef d'un journal de l'Eglise libre... en Ecosse.

* * *

## PENSÉE

Savoir au vrai pourquoi l'on est triste, c'est être bien près de savoir ce qu'on vaut.

PRÉVOST PARADOL.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Créateur et la méthode de la création, par *W.-H. Dallinger*. Traduit de l'anglais par *John Hérivel*. — Paris, Fischbacher.

Oui ! il valait la peine de mettre ce discours à la portée des lecteurs français, et M. Hérivel s'est fort bien acquitté de sa tâche, alors même que, vers la fin, il semble s'être quelque peu relâché. (Voir en particulier la première moitié de la page 121, qui est à peu près inintelligible et qui demande à être entièrement refondue.) Il eût été bien agréable aussi de trouver dans ces 129 pages, qui se suivent sans reprendre haleine, quelques points de repos, quelques sous-titres qui eussent certainement facilité la marche du lecteur à travers cette succession ininterrompue de raisonnements. Mais, telle qu'elle est, cette respectable brochure mérite d'être lue et méditée.

M. Dallinger, — et c'est là sa première qualité, — est sans pitié pour les inconséquences de la philosophie et pour les lacunes que laisse subsister la science. « L'existence des atomes une fois admise, comment sont apparus ces atomes ? Si vous demandez au matérialisme d'où vient cette matière, par qui ou par quoi elle a été divisée en molécules, vous n'obtenez aucune réponse, de sorte qu'ici, en dépit de la prétention de ces philosophes, aucun de leurs systèmes ne peut être complet. » (P. 37.) Mais d'autre part, — et c'est là une bien importante qualité aussi, — M. Dallinger se déclare prêt, avec une entière loyauté, à se soumettre tout entier, sa foi y comprise, à tous les résultats solidement acquis de la science : « Dieu a-t-il formé l'homme de la poussière de la terre par quelque procédé dont nous ne pouvons nous former aucune idée, ni découvrir aucune trace ? Ou bien existe-t-il une preuve évidente que le Créateur a fait l'homme de la poussière de la terre en vertu de lois augustes, agissant sur de vastes époques, jusqu'à ce qu'il fût

devenu propre à recevoir le souffle d'une nature plus élevée ? C'est là une question d'un immense intérêt. Mais si la démonstration incontestée et finale nous en était donnée demain, dans un sens ou dans l'autre, nous n'en éprouverions nous-même aucun trouble, aucun sentiment d'orgueil, aucune humiliation. Que la création soit immédiate ou médiate, si Dieu en est l'auteur, elle doit être par là même divine. » (P. 117.)

Etudiants en théologie, pasteurs, hommes en général qui pensez et qui vous occupez de ce qu'on pense autour de vous, prenez et lisez ! Vous passerez une heure utile dans la société de ce savant, dirais-je, ou de ce chrétien de si bonne foi, à l'esprit si ouvert, à la logique si serrée. Il vous apprendra bien des choses; adversaire du darwinisme, il n'en aura pas moins une vive joie à vous faire sur la vraie pensée de Darwin une révélation significative et qui vous deviendra précieuse (p. 59), et vous ne poserez pas ce petit volume sans avoir en quelque sorte pris un bain de lumière, de paix et de vérité.

H. R.

FLÈCHE ET BOUCLIER, avec préface d'*Emile Frommel* et épilogue d'*Otto Funcke*. Traduit par le rédacteur de la *Feuille religieuse*. — Lausanne, Georges Bridel et Cie.

Quarante et un morceaux parfaitement unis, non moins nettement indépendants et qui défient toute analyse ! Charmante production, piquante, aérienne d'allures, vrai lutin qui sourit, raille, s'émeut, vous trouble, mord nettement sans dissimuler ni sa malice ni sa bonhomie. Voilà pour la forme, qui est tout « flèche » et comme telle vous pénètre jusqu'à l'âme.

Le fond, qui est tout « bouclier » est meilleur encore. Il possède le poids, la force, le relief, la carrure qu'on cherche d'ordinaire vainement dans beaucoup d'écrits aux intentions apologétiques.

Pédantisme de métier absolument nul. Partout la vie, un large bruissement d'eaux limpides qui glissent, gazouillent, charment et vous poussent tout à la fois au recueillement et à l'action.

Merci donc... et encore !

S. LENOIR.

AUX MALADES. *Lettres de Christine*. Traduit de l'allemand, 2e série, ornée de gravures. — Lausanne, F. Payot, 1890.

Chaque année à peu près voit paraître un nouvel opuscule qui vient prendre place dans la littérature des malades. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Pour nous, comme pour ceux qui parlent par expérience, nous l'envisageons comme une véritable bonne fortune. Les besoins sont si grands dans ce domaine, les cas si étonnamment divers, qu'il est naturel de voir ceux qui furent consolés par le Seigneur adresser une parole de consolation à leurs frères.

Ces lettres, traduites de l'allemand, ont déjà fait leur chemin parmi nous. Christine est connue dès longtemps en Allemagne. Ses longues souffrances, ses épreuves si particulières (perte de la vue) lui donnent une grande autorité quand elle s'adresse à ses compagnes de souffrance. Sa grande expérience, mais aussi sa parfaite sobriété, sont vivement à recommander, surtout quand elle parle de ce qu'on a voulu nommer les guérisons par la foi. « Nous voulons employer fidèlement le temps de l'épreuve et porter joyeusement la croix dont Dieu juge à propos de nous charger. » (P. 12.) Ajoutons que la traduction est bonne, quoique la langue allemande conserve dans ces épanchements de l'amitié une saveur toute particulière. Voici le seul vœu qu'il nous reste à formuler : Que le Dieu des miséricordes veuille bénir abondamment ces pages sympathiques et si riches d'expériences chrétiennes ; qu'elles apportent à la nombreuse, à la touchante famille des affligés, une de ces paroles dites à propos qui sont « comme des pommes d'or dans une corbeille d'argent. »

CH. CHATELANAT.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ÉTUDES MORALES

### Pascal et Montaigne.

SECOND ET DERNIER ARTICLE[1]

C'est Victor Cousin qui a posé la question du scepticisme de Pascal, et qui l'a résolue, non sans passion, par l'affirmative. Vinet a combattu Cousin sur ce point. Nous donnons d'abord la parole au second :

« Eh, de grâce, messieurs, entendons-nous, je vous prie (il paraît que l'accusation portée par Cousin contre Pascal avait fait scandale) ; je n'ai pas pu dire que Pascal fût un sceptique en religion ; c'eût été vraiment une absurdité un peu trop forte ; bien loin de là, Pascal croyait au christianisme de toutes les puissances de son âme. Je ne veux point revenir et insister sur la nature de sa foi ; je n'ai pas craint de l'appeler une foi malheureuse, et que je ne souhaite à aucun de mes semblables (on dirait que la philosophie ecclectique avait procuré à M. Cousin un grand fonds de félicité) ; mais qui jamais a pu nier que cette foi n'ait été sincère et profonde ? Il faut poser nettement et ne pas laisser chanceler le point précis de la question : c'est en philosophie que Pascal est sceptique et non pas en religion ; et c'est parce qu'il est sceptique en philosophie qu'il s'attache d'autant plus étroitement à la religion, comme à la dernière ressource de l'humanité dans l'impuissance de la raison, dans la ruine de toute vérité naturelle parmi les hommes. »

Vinet a répondu :

« On se trompe si l'on croit que Pascal ne chercha dans le christianisme qu'un oreiller pour reposer sa tête fatiguée. Sa vie et ses écrits nous suggèrent un autre jugement. Pascal écrivant une apologie, ou, si l'on veut, une démonstration du christianisme, a donné tant de place à la peinture des troubles de l'intelligence qu'on a pu croire qu'il ne faisait que raconter son histoire, et que c'était là son histoire tout entière. Mais autre chose pourtant est son livre, si plein qu'il puisse être de lui, et autre chose sa vie. Qu'il ait haleté plus péniblement qu'un autre sous l'oppression du doute ; que l'incertitude, comme telle, lui eût été plus insupportable qu'à beaucoup d'autres, et que le désir de connaître ait eu chez lui à peu près autant d'intensité que peut en avoir chez la plupart des hommes l'amour du bonheur, je le veux.

[1] Voir le numéro de juillet. Depuis que cet article a été écrit, a paru le remarquable ouvrage de M. Molines sur Vinet. Il contient un chapitre sur les rapports de Vinet et de Pascal, que nous avons lu avec intérêt, et où nous n'avons rien trouvé de contraire aux opinions énoncées ici.

Mais Pascal connaissait de plus nobles besoins ; son âme avait soif de justice plus encore que son esprit n'avait soif de connaissance ; cela ouvre les yeux, ou plutôt cela donne des yeux. Il eut dès lors, pour s'assurer de la vérité de l'Evangile, un sens qui peut manquer aux plus habiles, aux mieux doués ; il sut que la vérité et la vie ne sont pas deux choses, qu'il y a une vérité substantielle, et que celle-là seule est la vérité. Et c'est ainsi que lui furent enseignées ces choses qui ne sont jamais montées au cœur de l'homme, et que Dieu révèle à ceux qui l'aiment. Si Pascal s'est jeté dans un abîme, c'est dans celui de la sainteté ; le néant qu'il a fui, c'est le péché ; les ténèbres qui l'ont épouvanté, ce sont ces ténèbres du dehors qui ne sont noires que de l'absence de Dieu. Il a vu la lumière là où il a vu la charité. »

Eh bien, je me demande si la controverse entre ces deux grands critiques ne repose pas sur un malentendu. Pascal a-t-il été dogmatiste ou sceptique ? L'un et l'autre, et je constate d'ailleurs que ni Vinet ne nie que Pascal n'ait douté, ni Cousin, que Pascal n'ait affirmé. Le seul grief de ce dernier, c'est que Pascal s'est permis de croire en Dieu pour d'autres raisons que celles admises, il y a quarante ans, dans l'Université de France. Ainsi, Thomas Diafoirus consentait bien à ce que le malade fût guéri, mais non pas contre les règles de la Faculté. Or, le cœur de Pascal avait des raisons de croire en Dieu que la raison de M. Cousin ne connaissait pas. Il y a donc eu dans la certitude de Pascal, selon le chef de l'ecclectisme, vice de forme, et de la part du janséniste, manque d'égards envers ses confrères du diocèse de la pensée. Il n'était pas permis d'écrire que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine, et ajouter une chiquenaude au système du monde sous prétexte de commenter Descartes, n'était pas de jeu.

Eh bien, oui, si c'est être sceptique que de tenir l'argument dit ontologique[1] pour le plus illustre des tours de bâton dont l'histoire de la philosophie fasse mention, de rejeter les preuves métaphysiques de la religion, et de contester en général la suffisance et la compétence de la raison pour établir les vérités de la foi, je veux être sceptique après Pascal et Vinet. Si vous n'avez pour vous instruire de vos suprêmes intérêts que la raison et la coutume, Montaigne a raison. Il y a trois moyens de connaissance que Pascal énumère dans le chapitre sur les moyens d'arriver à la foi : la raison, la coutume et l'inspiration ; en d'autres termes : le raisonnement, l'autorité et le sentiment intime, et toute l'erreur des hommes est d'assortir ces moyens à des objets qui ne leur sont pas congruents. Ainsi ceux qui attribuent à la raison la connaissance des choses de la religion commettent une méprise égale à celle qui attribue à l'autorité les connaissances qui relèvent de la raison, et qui sont augmentées par elle : la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture (Préface du

[1] La preuve dite ontologique de l'existence de Dieu, empruntée par Descartes à Anselme, consiste à dire : « J'ai l'idée d'un être parfait ; or, l'existence est un élément de la perfection ; donc l'être parfait dont j'ai l'idée existe. »

Voir notre critique de cet argument dans notre *Exposé de théologie systématique*, tome I, p. 87, 88.

traité du Vide). Prouver les vérités de la religion par la dialectique, les vérités mathématiques par l'autorité et braquer un télescope pour ouïr des sons, sont une seule et même entreprise.

« Les preuves de Dieu dites métaphysiques, a dit Pascal avant Ritschl, et mieux que Ritschl, sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu, et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après, ils craignent de s'être trompés[1]. »

Ce qui achève de prouver que les preuves purement rationelles ne valent pas en matière de croyances, c'est que, s'il en était ainsi, la certitude dans ces matières se proportionnerait absolument à la capacité intellectuelle de chacun, et l'incertitude à son incapacité. Si les vérités religieuses et morales étaient du même ordre que les mathématiques, tous les savants les sauraient, et tous les ignorants les ignoreraient, ce qui est contredit à la fois par la sentence de Jésus-Christ (Luc X, 21), et par le cas des Hegel et des Renan.

Et non seulement la vérité religieuse et morale ne se découvre pas à la raison pure, mais elle se cache à elle. Elle veut être reçue et non pas sue; elle ne se soucie point de convaincre sans convertir. Dieu est un être à la fois manifesté et caché : *Deus absconditus*, « et ainsi, continue l'auteur des *Pensées*, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de foi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables[1]. »

Il me semble que nous touchons ici au fond caractéristique, à l'idée mère et créatrice de l'apologétique de Pascal et de Vinet, qui est aussi celle de l'apologétique biblique elle-même. En opposition au courant constant de la philosophie, qui s'est perpétué de Socrate à Descartes, et de Descartes au théologien moderne Rothe, elle suppose que la primauté appartient chez l'homme au cœur sur l'intelligence, à la volonté sur la pensée; elle fait dériver les convictions humaines, dans l'ordre des intérêts supérieurs de l'âme, bien moins de nos raisonnements que de nos inclinations bonnes ou mauvaises, ou plutôt elle considère ces raisonnements eux-mêmes comme les effets de ces inclinations, et nous serions d'accord avec elle en disant que si l'esprit est souvent, selon la maxime de la Rochefoucauld, la dupe du cœur dans le mal, il n'est que son auxiliaire dans le bien.

Il en résulte que l'apologétique chrétienne doit renoncer d'avance, et Pascal

[1] Il n'y a pas de doute qu'en écrivant ce passage, Pascal visait la philosophie de Descartes, qui lui inspira toujours une véritable aversion. L'histoire des démêlés personnels de Pascal et de Descartes, où le beau rôle n'est pas toujours donné au premier, se trouve dans le livre de Nourrisson : *Pascal physicien et philosophe*.

[1] *Pensées*. Caractère de la vraie religion.

l'avait fait avec une douleur mêlée d'indignation, à convaincre toutes les intelligences, par cette raison principale qu'elle est incapable de vaincre toutes les volontés :

« C'est assurément, s'écrie l'auteur des *Pensées* dans le chapitre sur la nécessité d'étudier la religion, un grand mal que d'être dans le doute, mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute, et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai pas de terme pour qualifier une si extravagante créature. »

Et tel est cependant « l'amour des âmes » dont Pascal est rempli, qu'il ne se résigne pas encore à abandonner cette créature indigne et infidèle à son extravagance. Etes-vous un incrédule mathématicien? Tout n'est pas perdu encore, et Pascal descendant sur votre terrain où il a été maître lui-même, va vous prouver par la règle des partis que vous avez tout à gagner et rien à perdre à vous convertir à Dieu :

« Il faut parier. Cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc. Voyons....

» Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager, mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer, et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain....

» Mais il y a ici une infinité de infiniment heureuse à gagner, un sard de gain contre un nombre fin hasards de perte, et ce que vous j est fini. Cela est tout parti....

» Or, quel mal vous arrivera-t-il prenant ce parti? vous serez fi honnête, humble, reconnaissant, b faisant, sincère, ami véritable. A vérité, vous ne serez point dans plaisirs empestés, dans la gloire, les délices, mais n'en aurez-vous d'autres? Je vous dis que vous y ga rez en cette vie et qu'à chaque pas vous ferez dans ce chemin, vous ve tant de certitude de gain et tant néant de ce que vous hasardez vous reconnaîtrez à la fin que avez parié pour une chose certa infinie, pour laquelle vous n'avez donné[1]. »

C'est là ce qu'on pourrait appeler conversion par l'arithmétique, qui d'a leurs, comme toute conversion, supp un acte de bonne volonté; et veuillez marquer que Jésus-Christ a employé genre d'arguments, beaucoup moins veloppé, il est vrai, dans un de entretiens avec ses disciples. (M X, 29, 30.)

Mais il y a des gens que ces calc laissent froids ou qui ne se sentent capables de les suivre, et qui cepend cherchent le salut, puisqu'ils inte gent. Ceux-là doivent être convainc non « par l'augmentation des preu mais par la diminution des passions. Mais par où commencer? Apparemm par les choses les plus faciles, c'est-dire les plus extérieures, « en inclina l'automate,... en prenant de l'eau b

[1] *Moyen d'arriver à la foi.*

nite ; en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? »

Le grand Pascal en parlait à son aise. Les linguistes nous font remarquer sans doute que beaucoup de ces mots étonnants et outrés qu'on surprend dans les brouillons de Pascal comme : *cela vous abêtira*, pouvaient bien n'être « qu'une sorte de mnémonique pour accrocher plus à fond la pensée et la retrouver plus sûrement. » (Sainte-Beuve[1].) Cette mnémonique me rappelle trop le catholique, et je préfère voir dans cet endroit un pis-aller ironique applicable aux cas où il n'y a plus rien de mieux à dire et à faire.

Il est permis de se demander si le plan d'une apologie du christianisme, tel que Pascal nous l'a révélé et l'a exécuté en partie, promettait une œuvre définitive, et nous sommes obligé de répondre négativement. Outre la relation d'un *Entretien dans lequel Pascal exposa le plan et la matière de son ouvrage sur la religion*[2], qui fut écrite par Etienne Périer dix ou douze ans plus tard, et qui peut avoir trahi la pensée de l'auteur, ou nous l'avoir traduite dans sa première élaboration, l'ordre des preuves de la religion nous est donné par Pascal lui-même en ces termes : Morale, — Doctrine, — Miracles, — Prophéties, — Figures ; et la série des arguments est résumée sous douze chefs formulés comme suit :

1° La religion chrétienne, par son

[1] Voir Astié. *Pensées de Pascal*, seconde édition, p. 480.

[2] Astié, p. 603 et sq.

établissement, par elle-même établie si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature.

2° La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne.

3° Les merveilles de l'Ecriture sainte.

4° Jésus-Christ en particulier.

5° Les apôtres en particulier.

6° Moïse et les prophètes en particulier.

7° Le peuple juif.

8° Les prophéties.

9° La perpétuité. Nulle religion n'a la perpétuité.

10° La doctrine qui rend raison de tout.

11° La sainteté de cette loi.

12° Par la conduite du monde[1].

L'admiration que nous fait éprouver le génie de Pascal et que réveillent à tout instant les vives clartés qu'il fait jaillir des matières même les plus ingrates, ne saurait nous dissimuler le manque de groupement et de gradation que présente cette énumération.

En tout cas, les partisans de la méthode dite psychologique[2], qui prétend faire reposer l'apologétique tout entière sur la concordance du christianisme et des besoins de la nature humaine, ne doivent réclamer ni Pascal (voir les derniers mots du premier argument), ni non plus Vinet comme leurs patrons.

Supposez, leur dirons-nous, que la concordance de la folie et du scandale de la croix avec les besoins de la nature humaine fût aussi évidente, au jugement de ceux qu'il s'agit de convaincre, qu'elle l'est peu ; supposez de plus que

[1] Astié, p. 602, 603.

[2] Voir Astié, *Esprit d'Alexandre Vinet*, tome I, XXV.

vous possédiez un critère qui vous permette de faire l'inventaire des nobles besoins de la nature humaine en réprouvant et rejetant les autres, vous n'aurez point établi pour cela que cette religion postulée par les besoins de la nature humaine a réellement existé dans l'ordre des faits historiques, que les traditions sur lesquelles le christianisme repose sont dignes de foi, ni surtout que la vérité divine et éternelle ne dépasse pas infiniment le niveau des besoins dont vous parlez.

J'ose penser qu'on fait abus aujourd'hui du mot de Tertullien : *anima naturaliter christiana,* et qu'en tout cas, cette attraction naturelle exercée sur l'âme humaine par le christianisme, là même où elle existe, ne saurait dispenser l'apologète d'articuler les arguments historiques établissant que Jésus-Christ qui, de l'aveu de tous, a réellement vécu et est réellement mort, est ensuite réellement ressuscité.

« Je poursuis mon examen, et je reconnais que cette religion, dès le moment où furent jetés ses fondements par l'éternelle charité et l'éternelle sagesse, a préparé les preuves de sa vérité, a écrit à mesure ses titres, enregistré ses pièces justificatives, en un mot, seule entre toutes les religions, a manifesté l'intention formelle d'être établie dans les esprits par les moyens de la critique et de la science. Je ne dis point encore tout ce que ces preuves, trop négligées et trop dédaignées de nos jours, même par les chrétiens, ont de force et d'évidence; je ne dis pas que des esprits très rigoureux s'en sont déclarés satisfaits, que les plus grands génies ont fait leur joie de la contemplation de ces preuves, et qu'on serait scientifiquement bienheureux de pouvoir donner à tous les faits importants de l'histoire profane des bases aussi certaines que celle des détails de l'histoire ancienne[1].... »

Qui a écrit cela? C'est Vinet, en pensant à qui? à Pascal.

S'il faut même en croire Mme Périer dans la *Vie de Pascal,* — et nous l'en croyons, — c'est la guérison d'une maladie d'yeux obtenue à sa nièce, Mlle Périer, par l'attouchement de la Sainte-Epine, qui lui a suggéré le dessein d'écrire les *Pensées*[2]. « Ce fut cette occasion, dit-elle, qui fit paraître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées. »

Oserez-vous nier d'une manière absolue la réalité du fait? Dites-nous plutôt pourquoi Celui qui a récompensé la foi superstitieuse, mais humble et sincère, de la femme surprise à toucher furtivement le bord de son vêtement, n'aurait pas attaché une bénédiction à un acte erroné, mais accompli en son nom, à une fausse relique même, mais consacrée par le véritable amour de Jésus-Christ[3].

[1] *Essais de Philosophie morale*, p. 37.

M. Astié n'a sans doute pas pris garde à ce passage en caractérisant comme suit l'apologétique de Vinet :

« Il n'en appellera à aucune autre autorité qu'à celle de la vérité même; apôtre dans le meilleur sens du mot, il se borne à rendre témoignage à la vérité, il la montre au lieu d'essayer de la démontrer, et il invite chacun à entrer en contact personnel avec elle par les côtés les plus relevés et les plus nobles de sa nature. » *Esprit d'A. Vinet.*

[2] L'écho de cet événement de famille se reconnaît dans ces mots de la *XIe Provinciale :* « On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible qui *étonne la nature* et qui *console l'Eglise.* » Voir notre premier article, *Chrétien évangélique*, 1882, p. 494.

[3] On peut conclure de cet exemple que « la gué-

Il est surtout trois chapitres qui ont ffligé MM. Molinier et Astié : ce sont eux sur le *Peuple juif*, les *Figuratifs* t les *Prophéties*. Heureusement que le remier de ces critiques a fait une dé-ouverte qui les a soulagés tous les eux : « M. Molinier, écrit M. Astié, a bli de la façon la plus satisfaisante ue ces fragments *si faibles* (c'est nous i soulignons), ne relèvent pas, à proprement parler, de Pascal.... Ces locs erratiques et hétéroclites constituent le tribut que l'immortel novateur payé, à son insu, à la science suspecte du moyen âge et à l'exégèse la lus fantastique, la plus risquée, qui n'est pas encore entièrement passée de mode dans toutes les chaires des facultés e théologie protestantes (je vois que e goût des Figuratifs met ces dernières n assez bonne compagnie). Le pressentiment des admirateurs de Pascal, qui vaient toujours été embarrassés en face de ces chapitres, se trouve pleinement justifié. Nous avons là des échos d'un livre bizarre du moyen âge que Pascal a cité presque aussi souvent que Montaigne. Il s'agit de *Pugio fidei* (poignard de la foi), œuvre d'un dominicain obscur, Raimond Martin, né dans un village de Catalogne, dans la première moitié du XIII<sup></sup>e siècle[1]. »

Qu'il soit permis au plus humble des admirateurs du grand homme de juger l'excuse qu'on fait valoir ici en sa faveur peu concluante. Si réellement Pascal est coupable d'avoir introduit « des blocs erratiques et hétéroclites » dans son apologie du christianisme, et que le soin de sa mémoire réclame le bénéfice des circonstances atténuantes, il nous paraît que le fait d'avoir laissé entamer son génie par le *Pugio fidei* de Raimond Martin n'en est pas une, et fait plus d'honneur au dominicain natif de la Catalogne qu'il n'excuse « l'immortel novateur. »

Je préfère donc confesser tout uniment que la maladie et la mort ont surpris l'apologète du christianisme avant qu'il ait fini d'élaborer les éléments de sa démonstration, d'éliminer les arguments caducs et vieillis, d'évaluer et d'ordonner ceux qui devaient lui survivre ; et peut-être même la mort lui a-t-elle rendu le service d'autoriser des suppositions que l'œuvre achevée n'eût point réalisées. Je puis donc souscrire en grande partie au jugement que M. Scherer exprime dans les lignes suivantes :

« Il ne faut jamais oublier en parlant des *Pensées*, de quelle manière ce livre a été fait. L'auteur écrivait sur des feuilles volantes toutes les idées qui lui venaient à l'esprit, et qui, de loin ou de près, lui paraissaient propres à entrer dans l'ouvrage qu'il méditait. Cet ouvrage, il n'en avait pas dès l'origine arrêté le plan, ni même fixé l'idée fondamentale. Il cherchait, il essayait, il tâtonnait. Il ne craignait point de se corriger ni même de se contredire, puisqu'il écrivait uniquement pour lui-même ; il prenait et abandonnait successivement des voies diverses. D'ailleurs, quelque soumis que fût Pascal, il n'était pas complètement d'accord avec lui-même. Bien des vues et des inspirations opposées se combattaient dans ce génie pé-

ison par la foi, » s'est rencontrée dans toutes les communions. Ce qui fait l'erreur de cette doctrine, c'est d'être une doctrine, de cesser d'être une libre manifestation de la grâce de Dieu pour s'ériger en système.

[1] *Avant-propos*, p. 8, 9.

nétrant. Il croyait, il croyait de toutes les forces, j'allais dire de toute la fièvre de son âme, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût amené toutes ses pensées à l'unité d'une croyance paisible. Tantôt il est frappé du désaccord entre la foi et la raison, et alors, doutant de la persuasion même, il veut qu'on devienne chrétien par un acte de parti pris aveugle et désespéré. Tantôt, au contraire, il a reconnu que la révélation jette des lumières inattendues sur les problèmes de notre existence, et il se flatte de trouver dans cette circonstance une preuve de la divinité du christianisme. Aujourd'hui, il semble plein de confiance dans les arguments les plus usés de l'apologie religieuse; il parle figures et prophéties; il rappelle les destinées du peuple juif et les triomphes de l'Eglise persécutée. Demain, il se méfiera de ces démonstrations et en demandera de plus efficaces, sinon de plus rigoureuses, aux voix secrètes du cœur ou au spectacle des vertus inspirées par l'Evangile. Encore un jour, nouveau changement : les preuves morales ne sont pas proprement des preuves, et la raison ne réussit que trop à les éluder. Quant aux faits historiques, ils sont éloignés, et les témoignages qui les établissent auraient besoin d'être eux-mêmes établis : nulle issue donc, nul espoir si Dieu ne se manifeste comme aux jours d'autrefois ! Eh bien, il le fera, il l'a fait ! N'est-ce pas lui qui naguère a guéri la petite Périer par l'attouchement de la Sainte-Epine ? Et ne peut-il pas éclairer ses élus par des visions merveilleuses, semblables à celles dont Pascal lui-même a été honoré, et dont le témoignage écrit est là sur lui, cousu da[ns] la doublure de son pourpoint[1] ? »

Ne nous y trompons pas cependa[nt] quels que soient les arguments auxqu[els] Pascal a successivement recours, qu'[ils] relèvent de l'apologétique morale et i[n]terne, ou de l'ordre historique, et mê[me] lorsqu'il se laisse séduire par « les a[r]guments les plus usés de l'apologie r[e]ligieuse, » il reste pour lui que c'est [au] cœur et non à la raison qu'ils s'adr[es]sent; que c'est le cœur et non la rais[on] qui est la dernière instance de la cer[ti]tude.

Comme la personne de Christ est l[a] preuve la plus irréfutable de la véri[té] et de la divinité du christianisme, no[us] avons le droit de dire que la person[ne] de Pascal a été aussi la meilleure apo[lo]gie de sa foi. Sceptique ou non, ce gran[d] savant a eu trois grandes passions, do[nt] la première et la troisième ont été portées par lui jusqu'à des excès qu'on appellerait maladifs, si l'on pouvait parler ici de maladie et d'excès : la haine du moi, l'amour de Jésus-Christ et l'amou[r] des pauvres en Jésus-Christ ; et le scep[ti]tique Sainte-Beuve lui a fait le plu[s] magnifique éloge qui puisse être fait à un chrétien :

« Quand Pascal arrive à parler de Jésus-Christ, il ne tarit plus; il tient du coup le centre et la clef, l'explication de la misère humaine aussi bien que le fondement de toute grâce; les paroles magnifiques et précises qu'il emploie ne peuvent se citer même hors de place, sans se profaner. C'est pour n'avoir pas senti, pour avoir insensible-

[1] *Littérateurs contemporains*, tome III. Voir notre premier article, 1882, p. 456.

ment oublié à quel point et à quel degré de vérité Pascal croyait à Jésus-Christ, au Dieu-Homme et Sauveur, qu'on a voulu faire de lui un sceptique. »

Voilà Victor Cousin redressé par Sainte-Beuve, et il faut plaindre en vérité l'éditeur de Pascal qui a osé appeler « malheureuse » et telle qu'il ne pouvait « la souhaiter à aucun de ses semblables, » la foi qui a inspiré les paroles suivantes :

« J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent les moyens d'en assister les misérables. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit ni de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; et soit que je sois seul ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui d'un homme plein de faiblesse, de misère et de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. »

Qu'a-t-il donc manqué à ce grand chrétien, à ce génie sanctifié par la grâce pour être, au lieu d'un penseur solitaire, un de ces noms qui s'imposent à leur siècle, l'initiateur de voies nouvelles, le guide des futures générations ?

Est-ce la santé ? Car vous savez qu'il est à peu près convenu dans la théologie pastorale contemporaine, — sans doute sous l'influence de *l'anglo-saxonisme* et du positivisme ambiants, — qu'une constitution robuste, une membrure carrée et un bon appétit sont les conditions obligées d'un rôle efficace dans le royaume de Dieu. *O ! vos dovriez manger plous de beefsteaks !* tel fut, m'a-t-on raconté, le premier propos adressé un jour par le rév. Spurgeon à messieurs les pasteurs de Genève qui lui étaient présentés, après leur avoir jeté un regard circulaire. Les ministres de Jésus-Christ, émaciés et pâlis, peuvent toutefois se rassurer encore à la pensée que les infirmités corporelles très réelles des saint Paul, des Calvin et des Vinet n'ont pas rendu la carrière de ces hommes absolument stérile ; et l'on ne s'avancera pas beaucoup en disant que les viandes saignantes ont rempli, dans ces trois existences, un rôle assez effacé. Ce n'est donc pas le déplorable état de santé de Blaise Pascal, ni même sa fin prématurée qui ont pu l'empêcher de se placer au rang des réformateurs de l'Eglise.

Ou serait-ce quelque drame intime, tel que celui qui se trahit dans le *Discours sur les passions de l'amour*, mais arrêté par le haut rang de l'objet aimé, qui aurait été l'entrave secrète du génie ? Le grand Pascal a-t-il été, ou s'est-il jugé lui-même trop petit pour épouser M^lle^ de Roannès ? Il faut croire que si un sentiment semblable agita un moment son âme, il ne la retint pas longtemps, et il en fut assez guéri pour déclarer, à l'occasion du projet de mariage de sa sœur, que cet état était la plus basse des conditions du christianisme

Ce dernier trait nous amène précisément à la véritable cause que nous cherchons de l'impuissance relative de cette grande âme et de l'inefficacité relative de cette vie : c'est de n'avoir pas suffisamment médité et compris l'épître aux Galates. Celui qui lutta si victorieusement avec « le moi haïssable, » n'a pas su conquérir la pleine liberté des enfants de Dieu ; cet homme, si glorieusement affranchi de la condamnation du péché, est resté soumis jusqu'à la fin aux tutelles et aux observances humaines ; l'étude et l'exemple de l'apôtre ne lui ont pas appris que toutes choses sont à nous, parce que nous sommes à Christ et que Christ est à Dieu. Ce grand génie, nourri de l'Ecriture sainte, n'a rien compris à la plus grande des œuvres de Dieu accomplies depuis le siècle apostolique, la Réformation du XVIe siècle, qu'il ne cessa de stigmatiser comme le produit de l'orgueil et de l'erreur, et il est resté le sujet, attristé sans doute et souvent révolté, respectueux toutefois, de Rome et du pape.

Pascal fut le précurseur de cette noble, impuissante et toujours décroissante cohorte du catholicisme libéral qui n'a su vivre jusqu'à nos jours, — en attendant de mourir, — que d'espoirs trompés et de revendications stériles ; et la mort seule l'affranchit de ces pratiques d'une dévotion anxieuse et cruelle, qu'il confondait avec la sanctification chrétienne, et croyait nécessaires à la mortification du moi.

Cette ceinture garnie de pointes de fer que Pascal portait continuellement sur lui, en même temps que le document mystérieux de sa foi et de ses extases, et dont il se labourait les flancs à chaque mouvement perçu de l'amo[ur] propre, cette rudesse affectée qu'il op[po]sait à la tendresse des siens afin qu'[elle] ne risquât pas de dégénérer en ido[lâ]trie, voilà ce qui a fait la différe[nce] entre l'hôte de Port-Royal et les ré[for]mateurs du XVIe siècle[1].

A. GRETILLAT.

## BIOGRAPHIE

### John Paton,

*missionnaire aux Nouvelles-Hébrid[es]*

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE[2]

#### VII

Aniwa manque d'eau potable. [La] pluie y est relativement rare, m[ais] abondante quand elle tombe, com[me] dans toutes les régions tropicales. Le s[ol] très poreux, laisse échapper les eau[x]. La boisson des indigènes leur est fou[r]nie par la noix de coco ; cependant i[ls] apprécient fort l'eau de source. A l[a] maison de la mission, on souffrait d[u] manque d'eau fraîche. Les indigèn[es] contestaient à Paton le droit d'emp[loyer] des tonneaux d'eau de pluie. Il eut l'id[ée] de creuser un puits, pensant que, s['il] dotait l'île d'une provision de bon[ne] eau, ce bienfait, apparaissant com[me] une œuvre de son Dieu, créateur [du] ciel et de la terre, les païens lui en d[...]

[1] Il ne faut pas d'ailleurs faire Pascal plus [ca]tholique qu'il ne le fut. Nous avons déjà menti[onné] (voir *Chrétien évangélique* 1882, p. 4[..]) com[me] notoirement interpolée la fameuse phrase du do[cu]ment : ***Soumission absolue à Jésus-Christ e[t à] mon directeur***. Nous avons été étonné de v[oir] M. Nourrisson la reproduire sans aucune rése[rve] comme authentique. (Voir ***Pascal physicien et p[hi]losophe***, p. 10.)

[2] Voir les numéros d'octobre et de novembre 18[..] et celui de juillet 1890.

neraient toute la gloire. Il ne savait trop comment s'y prendre ; il y alla vraiment par la foi, tout en se disant que, si après avoir creusé, comme il en avait l'intention, à une trentaine de pieds au travers de la terre et du corail, il arrivait à une nappe d'eau... salée, quelle confusion pour lui !

Il annonça son projet au vieux chef Namakei, qui le regarda avec un étonnement mêlé de pitié.

— Oh ! Missi ! comment la pluie pourrait-elle venir d'en bas ?

— L'eau fraîche vient d'en bas dans mon pays, répondit Paton, et j'espère que Dieu nous en enverra ici aussi d'en bas.

Namakei secoua la tête.

— Oh ! Missi ! vos idées se brouillent; vous perdez la tête ; autrement, vous ne parleriez pas ainsi.

Comme Paton, ayant choisi l'emplacement du futur puits, se mit en devoir de commencer à creuser avec pioche, pelle, seau et une petite échelle, Namakei donna ordre à ses gens de le surveiller, de peur que, devenant tout à fait fou, il n'attentât à ses jours.

Les natifs le regardaient peiner et n'avancer guère, à lui seul ; il promit un hameçon par trois seaux de terre emplis et portés à distance : la besogne marcha plus rapidement. On était à douze pieds de profondeur, quand une des parois céda, et tout le travail accompli fut perdu.

— Voilà, dit le vieux chef, si vous aviez été dans le trou hier soir, vous auriez été enseveli et un vaisseau de guerre de la reine Toria serait venu nous demander compte de votre mort. Cessez donc cette folle entreprise. La pluie ne viendra jamais d'en bas à Aniwa. Au surplus, mes hommes ne descendront plus dans votre trou ; ils n'ont pas envie d'y être enterrés avec vous.

Paton répliqua que, avec l'aide de Dieu, il continuerait. Il imagina et construisit un grossier et solide échafaudage pour supporter une poulie faite par lui, passa sur celle-ci une corde à laquelle il attacha son plus gros baquet, et recommença à creuser, mais à angle assez évasé pour que les parois ne pussent plus s'écrouler. Pas un des indigènes ne voulut plus descendre dans le puits. Mais, sous la conduite d'un catéchiste de confiance, ils tiraient la corde à un signal donné par Paton, montaient le baquet et le vidaient.

« Jour après jour, dit Paton, je continuai ainsi mon travail, parfois mon cœur se creusant, pour ainsi dire, en même temps que le puits, jusqu'à ce que nous atteignîmes une profondeur de trente pieds environ. Et les mots : « Eau fraîche, eau fraîche, » tintaient sans cesse à mon âme comme une musique de Dieu, tandis que je creusais et piochais. »

A cette profondeur, la terre et le corail montrèrent des traces d'humidité. Le vaillant mineur croyait toujours qu'il allait trouver de l'eau, mais il craignait toujours aussi que ce fût de l'eau salée.

— Je crois, dit-il cependant un soir au vieux chef, que l'Eternel-Dieu nous donnera de l'eau demain.

Même incrédulité chez Namakei.

Le lendemain, à l'aube, Paton était au fond de son puits. Encore un petit trou de deux pieds à forer et l'eau devait apparaître. Elle monta, boueuse. Un tremblement nerveux, une bouffée

de chaleur, qui le mit en nage, saisirent le persévérant puisatier. Cette eau, était-elle salée? Etait-ce de l'eau douce? Oui, c'était de l'eau douce! « Elle me parut mériter le titre de puits de Dieu, comme jamais source jaillissant dans le désert et rafraîchissant les lèvres desséchées d'un voyageur fiévreux. »

Les chefs et leurs hommes attendaient anxieux. Après s'être un peu calmé et avoir loué l'Eternel, Paton emplit une petite cruche, qu'il fit remonter. Le vieux chef regarda le liquide d'un air de doute, le toucha d'abord, puis le goûta :

— De la pluie, de la pluie, oui, c'est de la pluie!

Stupéfaits, les indigènes n'osaient s'approcher du puits pour y regarder. Enfin ils imaginèrent de former une longue file, en se tenant ferme par la main; l'homme placé en tête devait se pencher prudemment pour voir, puis irait prendre place en queue et laisser avancer le second, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous eussent vu « la pluie de Jéhovah. » Chacun, après avoir sondé le creux mystérieux, regardait avec ahurissement le missionnaire.

— Missi, c'est merveilleux, c'est merveilleux, l'œuvre de votre Dieu Jéhovah! dit le vieux chef. Aucun Dieu d'Aniwa ne nous a secourus ainsi.

Comme il laissa aussitôt percer l'inquiétude que le missionnaire ne confisquât l'eau à son usage personnel, celui-ci lui expliqua que, loin d'avoir ce dessein égoïste, il allait, au contraire, consolider son travail de façon que les générations à venir mêmes pussent en profiter, et il exposa son projet de maçonner les parois du puits. Son explication était à peine finie, que femmes, hommes, tous couraient au rivage chercher les plus gros blocs de corail qu'ils pussent porter, pour servir à l'étançon projeté.

Cela demanda encore beaucoup de travail. Au bout de deux semaines, le mur circulaire, épais de trois pieds, s'élevait à vingt de hauteur, mais les mains du maçon improvisé étaient dans un piteux état; il annonça à ses manœuvres qu'il allait se reposer une semaine ou deux.

— Non, dit le chef, vous ne travaillerez plus; vous allez vous reposer là près de nous; vous nous direz où il faudra mettre les quartiers de corail. Nous les placerons et les ajusterons comme vous avez fait.

La construction s'acheva comme par enchantement jusque et y compris une belle margelle. Tous les visiteurs vont voir le puits à Aniwa. Un ancien de l'Eglise a dit récemment à Paton : « Sans cette eau, nous serions tous morts pendant les deux dernières années de sécheresse. »

Chose curieuse : les indigènes ont essayé de forer des puits; ou bien ils n'ont pas réussi à percer le roc, ou ils n'ont trouvé que de l'eau salée; ils disent entre eux : « Missi n'a pas seulement employé le pic et la bêche, mais il a prié et crié à son Dieu. Nous avons appris à creuser, mais pas à prier, c'est pourquoi Jéhovah ne veut pas nous donner la pluie d'en bas. »

Le percement de ce puits porta un coup mortel au paganisme, et amena à l'Evangile la majorité des habitants.

— Missi, dit le chef, je crois que je pourrais vous aider dimanche prochain.

Voulez-vous me laisser prêcher un sermon sur le puits?

— Oui, dit Paton.

Le dimanche arrivé, une foule considérable se réunit. Namakei arriva, vêtu d'une chemise et d'une sorte de jupon, très exalté, faisant le moulinet avec son tomahawk de façon à inquiéter ceux qui se trouvaient dans son voisinage. Après une introduction au culte faite par le missionnaire, Namakei, gesticulant toujours avec son tomahawk, creusant avec chacun de ses pieds alternativement la poussière de corail sous lui, et la lançant au loin comme un cheval qui piaffe, Namakei raconta au peuple, avec force répétitions et développements, l'histoire du puits : « Quelque chose ici dans mon cœur me dit, s'écria-t-il, que le Dieu Jéhovah existe, l'Invisible, dont nous n'avions jamais entendu parler jusqu'à l'arrivée du Missi. Moi, votre chef, je crois que, quand je mourrai, je verrai le Dieu Jéhovah avec les yeux de mon âme, comme le Missi me le dit.... Désormais je veux suivre le Dieu Jéhovah.... Que chacun qui pense comme moi aille chercher les idoles d'Aniwa, et les jette aux pieds du missionnaire. Le Jéhovah qui nous a donné le puits, nous donnera toutes les autres bénédictions, car il a envoyé son Fils Jésus pour mourir pour nous et pour nous amener au ciel. Voilà ce que le Missi nous a dit tous les jours. Nous avons ri de lui, mais maintenant nous le croyons. Le Dieu Jéhovah nous a envoyé la pluie de la terre. Pourquoi ne nous aurait-il pas envoyé aussi son Fils du ciel? Namakei est pour Jéhovah! »

L'enthousiasme du chef se communiqua au peuple ; les gens apportèrent leurs idoles, quelques-uns, il est vrai, pour essayer de les vendre, la plupart brûlant ce qui pouvait être brûlé, enfouissant le reste à douze ou quinze pieds sous terre, ou le jetant à la mer. Le missionnaire n'avait qu'à laisser faire. Les ardents néophytes se montraient assidus aux saintes assemblées ; à l'origine, ils y amenaient leur basse-cour et leur porcherie, de peur de ne plus les retrouver en rentrant chez eux ; ayant remarqué que la présence de poussins ou de petits cochons nuisait au sérieux du culte et à l'harmonie des cantiques, ils promulguèrent des règlements sévères sur le respect de la propriété, et ils arrivèrent à supprimer les vols, ce qui, les débarrassant de leurs légitimes craintes, débarrassa aussi les cultes des bêtes intruses, et en général quiconque quittait son domicile, de la cargaison de tous les objets qu'on emportait d'ordinaire avec soi pour être sûrs qu'ils ne fussent pas volés. Nos gens introduisirent chez eux la prière avant les repas, le culte de famille. L'observation du jour du repos devint générale ; des lois remplacèrent l'arbitraire et la violence ; l'industrie se développa ; on connut chez ces cannibales la sécurité des personnes et des propriétés! « O Galiléen! s'écrie Paton, encore une fois tu vainquis! » Et il s'étonne que, sur nos rivages, où nous avons mille fois plus de preuves de l'existence de Dieu que le chef d'Aniwa n'en eut dans le puits, toute notre civilisation si savante soit si sceptique et devancée dans le royaume des cieux par la foi d'un Namakei.

## VIII

Paton avait perdu sa jolie presse à imprimer dans la déroute de Tanna. Il en rajusta une qui avait appartenu à Gordon, le martyr d'Erromanga, et, aidé par le vieux chef pour la traduction et l'impression, il prépara un livre de cantiques et des fragments des Ecritures en aniwain. Namakei était impatient d'entendre « parler » le livre.

— Missi, est-ce fait ? demandait-il chaque matin. Est-ce qu'il peut parler ?

— Oui, put enfin dire l'imprimeur.

— Est-ce qu'il dit mes mots ?

— Oui.

— Faites-le parler, Missi. Que je l'entende parler !

Paton lut.

— Il parle ! Il parle mon langage ! Oh ! donnez-le moi.

Namakei s'empara du volume, le pressa contre sa poitrine, et avec un air d'enfant désappointé, il le rendit à Paton.

— Missi, dit-il, je ne puis pas le faire parler. Il ne me parlera jamais.

Le missionnaire lui expliqua qu'il aurait à lui enseigner à lire pour que le livre pût lui parler. Autre difficulté : le vieux chef ne voyait plus très clair. Il fallut lui trouver des lunettes ; il montra assez d'hésitation à se les mettre sur le nez, craignant quelque sorcellerie. Sa joie fut presque du délire, quand il distingua les lettres. Il s'appliqua si bien à la lecture, qu'il sut par cœur les pages où il apprenait à lire, avant de les pouvoir vraiment lire. Il devint toujours davantage le bras droit du missionnaire à Aniwa et son aide principal pour la conversion du peuple.

Les fidèles devenant toujours p[...] nombreux, le culte étant toujours p[...] fréquenté, il ne pouvait plus être que[...] tion de le célébrer au bord du chemi[...] sur les places publiques, ou même da[...] la hutte qui avait jusqu'alors ser[...] d'église et que les missionnaires avaie[...] quittée pour la maison de la mission. P[...] ton fit comprendre à ses convertis que [...] serait une œuvre agréable à Dieu s'[...] lui bâtissaient une maison d'adoratio[...] qu'ils devaient la bâtir en donn[...] et leur peine et tous les matériaux né[...] cessaires ; que personne ne devrait ré[...] clamer de salaire ou de paiement pou[...] cela.

Des meetings nombreux se tinre[...] dans l'île ; les chefs y débitèrent d'inte[...] minables discours ; devant les guerrie[...] brandissant leurs massues et leurs to[...] mahawks, les orateurs chantèrent leu[...] longues cantilènes. Il fut décidé enfin [...] de suspendre toute querelle et de bâtir [...] la première église d'Aniwa. Les femmes [...] et les enfants se mirent à rassembler [...] des cannes à sucre pour couvrir le toit ; [...] les hommes, à couper et à préparer les [...] bois nécessaires. Le joli édifice, offrande [...] de la piété de ces ex-sauvages, s'éleva [...] bientôt ; il avait soixante-deux pieds de [...] long, vingt-quatre de large ; les mur[...] avaient douze pieds de haut. L'intérieu[...] ne renfermait point de sièges ; sur le co[...] rail, lequel réduit en fine poussière, ser[...] vait de plancher, étaient disposées des [...] nattes de feuilles. La plate-forme pour [...] le prédicateur, ainsi que l'harmonium, [...] était entourée d'une balustrade de ro[...] seaux ; cinq piliers de bois de fer sup[...] portaient le toit. Le tout fut solidement [...] assemblé, cloué et même attaché, pour [...] résister aux ouragans. Hélas ! très peu

de temps après l'achèvement des travaux, un ouragan mit tout par terre. Mme Paton nous en donne une description très vivante dans une de ses lettres [1]. On voit les arbres, les palissades se pencher sous l'effort du vent; les couvertures de roseaux sur les maisons se dresser comme une chevelure; les habitants de la maison de la mission fuir dans la cave; puis au lendemain, quand la tempête s'est calmée, l'église en ruines, les dépendances de la maison presque toutes abîmées, des flaques d'eau bourbeuse partout, les porcs se promenant triomphalement parmi les décombres.

Paton conseilla aux gens, qui se lamentaient sans fin, de réparer d'abord les dommages dans les propriétés privées, puis, cela fait, de rebâtir l'église. Ils y mirent la même bonne volonté, la même ardeur et le même entrain que la première fois. Un chef, qui d'abord avait boudé, amena un gros arbre, avec l'aide de toute une compagnie de sa tribu, qu'il précédait en dansant, en chantant, en marquant le pas et battant la mesure avec son tomahawk. L'arbre destiné à suspendre la cloche fut apporté avec le même cérémonial. Les travaux de gros œuvre furent inaugurés par un culte et terminés de même.

Il restait des détails intérieurs à achever; ils furent interrompus par un double meurtre, causé par la jalousie. Paton défendit aux meurtriers de plus prendre part à la construction; mais telle était la terreur qu'ils inspiraient, que ses ouvriers volontaires arrivèrent désormais en armes au travail : on eût dit des soldats devenus maçons. C'est ainsi que le paganisme ou les mauvaises passions du cœur naturel jetaient des lueurs sanglantes sur une entreprise et une entente dont l'esprit chrétien avait fait une idylle. La lumière ne chasse pas les ténèbres en une seconde, ni la grâce le péché en un jour.

Ces événements provoquèrent une dernière tentative d'ôter la vie au missionnaire. Un des affidés du meurtrier essaya de le frapper à plusieurs reprises avec le canon de son fusil. Les amis de Paton le forcèrent à se mettre à leur tête pour aller châtier les coupables. Il y consentit, afin d'empêcher l'effusion du sang. L'affaire se termina par une maîtresse volée de coups de canne à sucre, administrée à l'homme sacré de la tribu hostile par la propre femme de ce haut personnage. Cette journée rendit du cœur aux chrétiens et découragea leurs ennemis.

## IX

Les bouleversements de la nature sont fréquents dans ces parages. Après le récit d'un grand ouragan, Mme Paton parle de dix secousses de tremblement de terre en un jour : « La terre se soulevait d'une façon si terrible, que nous nous attendions à chaque instant à être engloutis et étions comme paralysés de terreur, mais M. et F. (ses enfants) dormaient calmement. Après cela, la mer eut une épouvantable poussée, à en juger par le bruit qu'elle fit; nous

[1] Ce second volume renferme une série de lettres de Mrs Paton d'un style plein de fraîcheur, très personnel, et, quand l'occasion s'y prête, plein d'esprit, d'enjouement et de bonne grâce, de fin *humour*. Elles relatent nombre d'incidents de la vie féminine dans ces lointains parages, lesquels prouvent que « l'éternel féminin » s'épanouit chez nos sœurs sauvages comme chez nos reines du *high life*.

en eûmes du reste la preuve le lendemain en trouvant notre bateau sur la terre ferme à cent yards environ de l'eau....

» Je restai couchée et tremblante après cette secousse jusqu'à trois heures du matin, et j'allais m'endormir, quand une nouvelle secousse nous fit tous sortir de la maison en toilette de nuit, John traînant les enfants arrachés à leurs lits. Il n'y avait pas un souffle de vent ; c'était épouvantable de voir, à la brillante clarté de la lune, les grands troncs des arbres s'incliner, puis se relever, et de sentir le sol fléchir sous soi en avant et en arrière.

» Le lendemain soir, nouvelle représentation. Ce fut la plus terrible secousse que nous eussions encore ressentie. La maison dansa, les fenêtres carillonnèrent affreusement, et F. s'éveilla aussitôt avec un cri de terreur, tandis que M. resta plus calme, lui disant que c'était amusant. Ç'aurait été amusant de nous sentir bercés sur le sein de notre mère la terre (nous allâmes nous coucher sur le sol à une distance respectueuse de la maison, que nous craignions à chaque instant de voir crouler), si nous avions été sûrs que cette bonne mère n'allait pas s'entr'ouvrir pour nous recevoir dans une étreinte par trop pressante. Les oscillations durèrent bien cinq minutes.... La mer s'avança jusqu'à notre porte, où Yawaci trouva plus tard un poisson long de douze pieds. »

Dans l'intervalle entre ce dernier tremblement de terre et celui de la veille, Mme Paton avait dû, pendant près d'une heure, son mari étant malade, se tenir auprès d'un membre de l'Eglise, provoqué par un païen armé, pour l'encourager à ne pas répondre par la violence à la violence. Le païen avait eu son fusil constamment dirigé contre la courageuse femme. Quand Paton put venir, il prit tout tranquillement le fusil et la hache du païen, lui parla comme à un enfant, et obtint de lui pour le chrétien des excuses et un dédommagement en nature.

Cette scène avait extrêmement fatigué Mme Paton. Quand tout fut de nouveau en ordre, qu'elle vit le chrétien victorieux non seulement de son ennemi, mais de lui-même, la détente se fit trop rapidement pour ses nerfs, elle s'évanouit. « Cela termina gracieusement le tout, écrit-elle. John dit que j'avais agi en brave, sauf à ce moment-là. Je crois qu'après sept secousses de tremblement de terre et une scène pareille, j'avais bien le droit de me livrer à une petite manifestation, et c'est la première que je commettais pour la galerie. »

Parfaitement, madame. Plus d'une femme et même plus d'un homme se serait évanoui à moins, et probablement dans un autre sens que vous.

## X

Luttant contre des superstitions sans cesse renaissantes, témoin de conversions extraordinaires, Paton arriva au dimanche 24 octobre 1869, où, pour la première fois, la sainte cène fut célébrée à Aniwa. Sa classe de catéchumènes l'avait beaucoup occupé, il les y gardait deux ans ; douze seulement sur vingt furent reçus. Il leur administra d'abord le baptême, puis leur donna la communion ; les vases sacrés lui avaient été donnés par une Eglise de Melbourne, dans la foi que ce jour désiré luirait. Il vint après trois ans de labeurs et de

prières. « Au moment, écrit Paton, où je mis le pain et le vin dans ces mains noires, jadis rougies par le sang du cannibalisme, maintenant tendues pour recevoir et partager les symboles et les sceaux de l'amour du Rédempteur, j'eus un avant-goût de la joie céleste, qui faillit faire éclater mon cœur. Je ne goûterai jamais félicité semblable, jusqu'à ce que je contemple la face même de Jésus glorifié. »

Les dimanches étaient bien remplis par les cultes sur la station et dans les villages. Ici, à l'approche de la nuit, le tambour appelait les habitants à la prière sous un bananier ; ils chantaient des cantiques ; là, ils demandaient encore au missionnaire la permission d'assister à son culte de famille en anglais, malgré les différents cultes auxquels ils avaient assisté pendant la journée.

La semaine, l'école ordinaire commençait avec l'aube, parce que, aussitôt la rosée dissipée, les indigènes se rendaient à leurs plantations ; le couvre-feu était battu au coucher du soleil ; c'était aussi le signal de la prière du soir.

## XI

Le 6 janvier 1873, le *Dayspring* donna contre un récif ; ses assureurs mirent en vente l'épave, qui fut achetée par des vendeurs d'esclaves. L'arrivée de ce vaisseau connu, leur ami, maintenant leur ennemi, aurait pu induire en erreur les insulaires, qui l'auraient laissé approcher sans défiance. Non seulement ils auraient pâti eux-mêmes, mais ils auraient pu faire pâtir la mission d'une confusion dont elle n'eût point été responsable. La nuit même de la vente du *Dayspring*, tandis que les Français qui avaient acheté le navire banquetaient sur le rivage pour fêter leur achat, une tempête s'éleva ; le *Dayspring*, chassé sur ses ancres, donna de nouveau contre le récif, mais cette fois sa coque se cassa en deux, et il fut mis absolument hors de service.

Le *Paragon* fut nolisé à Syndey, pour le remplacer provisoirement, avec promesse de vente pour 75000 francs, s'il convenait. La Société d'assurances donnait 50000 francs pour le *Dayspring ;* mais la moitié de cette somme avait été dépensée pour le *Paragon*. Il s'agissait donc de trouver une cinquantaine de mille francs pour acheter le *Paragon*.

Paton avait souvent dit qu'il ne quitterait plus Aniwa ni les îles, si ce n'est pour raison de santé, ou si le navire missionnaire était perdu et qu'il fallût s'en procurer un autre. Or, pendant les ouragans de janvier à avril 1873, à l'époque du naufrage du *Dayspring*, sa santé succomba à la peine ; telle était sa faiblesse, qu'il ne marchait plus qu'avec des béquilles. Le bruit de sa mort avait même couru. Sa femme aussi avait été fort malade, et très affectée par la mort d'une enfant. Malgré sa répugnance à quitter son champ de travail, tout lui indiquait donc qu'une absence était nécessaire.

Il partit avec sa femme pour Sydney, où ils reçurent le meilleur accueil, lui, sa femme et ses projets de rachat d'un vaisseau missionnaire : les sympathies existaient dans les Eglises ; il ne s'agissait cette fois que de les réveiller. A Victoria, même succès.

Comme il faisait voile pour la Nouvelle-Zélande, il se trouva dans une société de gens de courses, dont le langage était

des plus grossiers, émaillé d'ignobles jurons, tout *gentlemen* qu'ils se disaient. Le fidèle serviteur de Jésus leur demanda à table de ne pas offenser son Père céleste et son Sauveur, leur Père et leur Sauveur. Parmi ceux que ces paroles mirent en fureur était un banquier, qui se mourait de consomption. Il sacra plus énergiquement que devant. Paton, le regardant avec bonté et compassion, lui dit tristement : « Cher monsieur, vous et moi nous sommes des étrangers. Mais j'ai eu très tendrement pitié de vous, depuis que je suis à bord, car vous souffrez beaucoup de votre toux opiniâtre. Vous devriez être le dernier à blasphémer ce nom béni, car vous aurez peut-être bientôt à paraître devant Dieu. Je ne veux pas discuter avec vous. Si le Sauveur était aussi cher à votre cœur qu'il l'est au mien, vous me comprendriez mieux. » Le silence suivit. Il n'y eut plus de jurons à bord devant Paton, et le banquier l'invita cordialement chez lui, lorsqu'il le vit plus tard en Nouvelle-Zélande.

Sa tournée à Auckland, Nelson, Wellington, Dunedin, etc., terminée, et de retour à Sydney, Paton se trouva avoir recueilli de quoi payer le *Paragon*, de quoi l'approvisionner pour l'année suivante, et, en plus, avoir repris des forces morales et recouvré la santé.

Les autorités permirent de rebaptiser le *Paragon* du nom de *Dayspring*. De la sorte, la tradition du premier bateau, chéri vraiment des missionnaires et des indigènes, fut continuée, presque comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

## XII

Paton attribue à la sévérité de la discipline à l'égard des candidats au baptême le petit nombre de relaps qu'il avait parmi ses convertis. Il faut attribuer, après Dieu, à son savoir-faire, à sa patience, à sa douceur, qui n'excluait pas la fermeté, le nombre remarquable de conversions qu'il obtenait.

Youwili était un jeune chef qui *taboua* un jour la maison de la mission, c'est-à-dire l'entoura d'un cordon de roseaux plantés dans la terre et réunis par des fibres, pour indiquer qu'elle était mise à l'index ; personne ne devait franchir le cordon, et malheur à celui qui aurait déplacé le *tabou!* Les indigènes croyaient qu'il signait par là son arrêt de mort.

Les amis de Paton n'osant pas aller seuls enlever le *tabou*, ils demandèrent son concours, et, à leur tête, il alla arracher les roseaux fatidiques, les hommes s'engageant à punir quiconque essaierait de les replacer ou de tirer vengeance de leur enlèvement.

Le lendemain, Youwili commit de grands dégâts au jardin de la maison ; cela signifiait qu'il en voulait à la vie de ses habitants ; Paton demanda à ses amis s'ils allaient le laisser continuer ainsi, leur exposant que, s'ils ne punissaient pas eux-mêmes le malfaiteur (il n'aimait pas à agir directement dans ces sortes d'affaires qui les regardaient particulièrement), il n'aurait plus qu'à quitter l'île. Ne tenant pas à perdre leur Missi, ils lui proposèrent toutes sortes de punitions à infliger au coupable. « Faites-lui réparer les dégâts et promettre en public qu'il se conduira désormais convenablement à notre égard, »

dit Paton. Youwili, qui s'était attendu à être tué, ou fouetté, ou mis dans un canot et abandonné en mer, punitions accoutumées dans l'espèce, fut agréablement surpris et touché de la décision de Paton : « Demain, dit-il, je réparerai la palissade. Plus jamais je ne nuirai au Missi ; sa parole est bonne. »

Il tint la sienne très exactement, sans plus faire une seule remarque. Paton non plus ne lui parla pas, mais ne cessa de parler de lui à Dieu, demandant sa conversion.

Longtemps après, il était attelé à une charrette, transportant des blocs de corail, quand Youwili, l'apercevant de loin, courut à lui : « Missi, dit-il, ce travail est trop pénible pour vous. Laissez-moi vous aider. » Jetant la corde sur son épaule, il prit aussitôt la place de Paton. « Je pleurai de joie en le suivant, écrit ce dernier. Je savais que cette corde n'était que le symbole du joug de Christ, que Youwili, changeant de disposition, commençait à porter. »

Youwili devint un disciple du Sauveur, ainsi que sa femme, qui vint un jour demander en même temps des vêtements pour elle et un livre. Ils participèrent ensemble à la cène, après quoi le chrétien sauvage se montra troublé par une question qui ne trouble pas beaucoup les chrétiens civilisés :

— J'ai tout laissé pour Jésus, dit-il à Paton, une seule chose exceptée.

— Qu'est-ce ? demanda le Missi inquiet de rencontrer des traces de quelque abominable pratique païenne.

— Missi, je renonce à tout le reste. Si cela ne fâche pas Jésus, je garderai ma pipe. Je la fume depuis si longtemps, et, oh ! je l'aime tant !

Paton le laissa libre d'en agir au plus près de sa conscience pour servir Jésus le mieux possible. Il ne paraît pas que, comme d'autres indigènes convertis, Youwili ait renoncé à sa chère pipe.

## XIII

Paton explique par la naïveté de l'âme des païens, par l'absence des préoccupations envahissantes dans notre vie civilisée si fiévreuse, leur ardeur missionnaire aussitôt qu'ils sont devenus des néophytes. La lumière de l'Evangile est vraiment une révélation pour eux, dès qu'elle peut se frayer un passage jusqu'à leur conscience ; l'assurance de l'amour de Dieu les inonde de joie. Une transformation radicale dans leur conduite suit leur conversion. La religion devient facilement le tout de ces âmes neuves. Les convertis deviennent, par leur changement de conduite, des prédicateurs de l'Evangile, et ils se rendent compte de la puissance dont ils disposent par leur nouvelle manière d'agir et de sentir.

Pleins d'un zèle apostolique, un chef chrétien et quatre de ses hommes font dire à un chef païen qu'ils viendront lui parler de l'Evangile. Refus de les recevoir, et, quand les prédicateurs de bonne volonté approchent du village, une grêle de javelots tombe sur eux. Ils sont venus sans armes, ils dédaignent même de se servir des javelots qu'on leur lance et dont ils s'emparent avec une dextérité prodigieuse. Les païens sont stupéfaits. Ils consentent à écouter ces hommes que protège une invisible toute-puissance.

Paton vécut assez pour voir leur tribu entière gagnée à Jésus-Christ.

Une guerre civile à Tanna amena à Aniwa une centaine de réfugiés Tannésiens, parmi lesquels le vieux chef Nowar. Les Aniwains leur donnèrent une hospitalité toute chrétienne, au lieu de les manger, comme c'eût été le cas quelques années auparavant. Cela ne laissa pas d'impressionner les Tannésiens. Ces sauvages, si réfractaires à l'Evangile, vinrent peu à peu, pour la plupart, au culte, et, quand ils furent repatriés par le *Dayspring*, ils portaient des vêtements, signe extérieur de christianisation.

La mort des païens convertis ne portait pas moins que leur vie les caractères authentiques de la régénération sous l'influence évangélique ; celle de Namakei en servira d'exemple.

Il avait désiré assister à un Synode des missionnaires à Aneityum. Comme il était fort âgé, Paton ne se souciait que médiocrement de l'emmener loin d'Aniwa, de peur que, si le vieux chef venait à mourir hors de chez lui, l'effet ne fût fâcheux sur les siens. Il ne parvint pas à dissuader Namakei de son projet. Le voyage se passa bien ; Namakei fut très heureux de voir le Synode ; mais le quatrième ou le cinquième jour, se sentant mourir, il fit appeler le missionnaire ; celui-ci aussitôt arrivé de la séance, le moribond le chargea d'encourager sa tribu à servir le Seigneur Jésus, puis, les pieds déjà envahis par le froid de la mort, il demanda à être transporté sous un bananier : « Je m'en vais ! ô Missi ! laissez-moi entendre votre voix en prière pour moi, et alors mon âme aura de la force pour s'en aller. » La voix étranglée par des sanglots, Paton se mit à prier. Namakei chercha sa main, la pressa contre son cœur. « mon Missi ! dit-il, mon cher Mi[ssi] vous précède, mais je vous retrouv[e] dans la maison de Jésus. Adieu. »

Ainsi mourut le premier converti [de] Paton, un ex-cannibale devenu un s[aint,] un apôtre parmi son peuple, un [...] pour le missionnaire. « Voici, dit le [Sei]gneur, je fais toutes choses nouvelle[s] »

A son retour à Aniwa, Paton [ap]prit que Namakei avait averti les siens [que] probablement il ne les reverrait [plus] sur cette terre, et les avait exhorté[s à] suivre Jésus.

## XIV

La vie conjugale a ses drames [aux] antipodes comme chez nous ; les [uns] sont la conséquence de la pluralité [des] femmes, les autres de circonstances [qui] se retrouvent partout. Donnons-en de[ux] exemples :

Un chef du nom de Waiwai avait de[ux] femmes ; aussi, pour avoir *la paix* a[u] foyer, il les gardait dans deux mais[ons] séparées. Il fut fort désappointé, qu[and] le missionnaire lui dit qu'il ne le bap[tise]rait pas avant qu'il n'eût renvoyé u[ne] de ses femmes.

Comment, Paton posait cette con[di]tion ? Oui, il paraît qu'à Aniwa, cela [se] fait le plus aisément du monde. [Les] femmes répudiées trouvent tout de s[uite] des maris. Un chef en renvoya [...] pour son baptême ; elles furent tou[tes] heureusement replacées[1].

Pour Waiwai, il ne pouvait se décide[r] à se séparer de ses deux femmes, *bonn[es]* travailleuses et affectueuses toutes deux

[1] Mrs Paton nous dit que là-bas, *lui* ne menac[e] pas de *se* tuer, quand *elle* le refuse, mais de l[a] tuer. C'est peut-être ce qui, avec le petit nombre des femmes, explique la facilité des mariages.

Il essaya de ruser avec Paton. Une des femmes mourut : il proclama que Dieu la lui avait prise pour punir son hypocrisie. Peu de temps avant son admission à la cène, sa seconde femme mourut aussi. Ce lui fut un coup fatal ; il tomba dangereusement malade. « J'ai menti à Jéhovah, répétait-il pendant son agonie ; c'est lui qui me punit. »

La reine Litsi, la fille unique de Namakei, une des meilleures élèves de Mme Paton, avait épousé, à la mort de son premier mari, un excellent garçon du nom de Mungaw, intelligent, éloquent, qui devint diacre, puis ancien de l'Eglise, et enfin fut élu chef d'une moitié de l'île. Sur la demande de ses amis d'Australie, Paton l'emmena dans un de ses voyages, pour montrer en lui un spécimen des sauvages convertis.

Un jour, ne pouvant l'accompagner en chemin de fer à Melbourne, il le confia au garde du train. Des *gentlemen*, ayant envie de s'amuser, dirent au garde qu'ils étaient des amis de la mission, et qu'ils se chargeaient de Mungaw. Ils le conduisirent dans quelque mauvais lieu de Melbourne, le forcèrent à boire jusqu'à ce qu'il n'eût plus conscience de lui-même, le dévalisèrent, puis le jetèrent à la rue. Après toutes sortes de mésaventures, l'infortuné noir retrouva son Missi, mais malade et dérangé d'esprit : les anxiétés et les mauvais traitements l'avaient déséquilibré de corps et d'âme.

De retour à Aniwa, ses malaises s'accrurent. Il ne cessait de répéter que les blancs avaient « gâté sa tête, qu'elle lui brûlait ; » il battait alors sa gentille femme, il brisait tout dans sa hutte, il essayait de tuer tous ceux qu'il rencontrait ; pendant de longues semaines, il tint la maison de la mission, la sienne, toute l'île dans une angoisse perpétuelle, une agonie de terreur. Les récits réalistes qu'en fait Mme Paton vous donnent un frisson. « Nous n'avions, dit-elle, que le Sauveur pour appui. » Finalement, des indigènes restés inconnus de la tribu de Nasi, un méchant chef de Tanna qui habitait Aniwa, mirent un terme avec une balle aux souffrances de Mungaw et de tout son entourage. « Etre la femme d'un fou furieux dans un pays où il n'y a point d'asiles d'aliénés, on ne se figure point le martyre que ce peut être, dit Mme Paton. Moi-même, j'ai dû vivre douze ans à Aniwa pour savoir ce que nous devons aux asiles d'aliénés. » — « Il vaudrait la peine, disait plus en général un missionnaire, M. Inglis, de vivre vingt ans dans les îles, pour savoir ce que nous devons au christianisme. » — « Qu'est-ce que Dieu dira, demande Paton, à ces monstres blancs qui ont empoisonné et rendu fou le pauvre cher Mungaw ? »

La reine Litsi se maria une troisième fois avec un chrétien. Son idée fixe était d'aller évangéliser la tribu de Nasi. Quand un missionnaire y put être envoyé, elle partit avec son mari et six ou huit chrétiens aniwains pour l'aider à commencer l'œuvre. C'est dans ce même esprit qu'en son bon temps, Mungaw, couché en joue par trois hommes furieux de ce qu'il annonçait l'Evangile, leur avait dit qu'il ne se battrait pas, qu'il était chrétien et voulait agir avec eux en chrétien.

Lorsque Paton retourna à Aniwa en 1886, il trouva Nasi, qui certainement avait inspiré, et peut-être perpétré le

meurtre de Mungaw, devenu lecteur de la Bible. Sa conversion n'avait point été l'affaire de peu de temps ; Litsi en avait presque désespéré ; Paton l'avait vu avant son départ d'Aniwa dans des dispositions hargneuses. Enfin les prières, l'amour chrétien, la grâce avaient ouvert à Jésus ce cœur enténébré et enfiellé. « Et l'on demande s'il vaut la peine de vivre ! » s'écrie Paton.

## XV

Comme le nombre des stations missionnaires dans les îles s'était fort accru, et qu'en conséquence le *Dayspring* avait beaucoup plus de croisières à faire pour les approvisionner d'outils, de produits des colonies, pour relier les postes, transporter les missionnaires et leurs familles, et ainsi de suite, il parut indispensable à Paton de remplacer par un bateau à vapeur ce petit voilier, lent dans sa marche, et peu sûr pendant les tempêtes et les calmes plats. Il exposa cette idée à l'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne de Victoria en décembre 1883. Elle l'adopta et délégua Paton pour aller en Grande-Bretagne en 1884 plaider la cause de la mission dans les Nouvelles-Hébrides, et représenter au Concile panpresbytérien de Belfast et auprès des Eglises presbytériennes de la mère-patrie les Eglises australiennes. Il avait pour consigne de rapporter 150 000 francs : ce n'était pas pour l'effrayer.

En arrivant à Edimbourg, il apprit que, en vertu d'une chinoiserie bureaucratique, le Comité du *Dayspring*, à Sydney, contestait à l'Eglise de Victoria le droit de charger un délégué de trouver les voies et moyens d'acquérir un nouveau vaisseau, et qu'il mettait *veto* à tout appui donné par l'Eg libre à la mission confiée à Paton. présence de ce *veto*, les autorités l'Eglise libre déclarèrent au délég consterné qu'elles ne pouvaient pas accorder leur patronage.

La consternation de Paton ne d pas longtemps. Lui, qui n'avait reculé devant les massues ou les fu des cannibales, n'était pas homme reculer devant le *veto* d'un comité. lui rends ce témoignage, que le soir il prit la parole devant l'Assemblée gé nérale de l'Eglise libre, personne ne serait douté de l'épouvante « indescrip tible » que lui avait inspirée le male contreux et inopiné *veto*. Du reste, pratique, il en fut comme si l'Egli libre n'avait pas théoriquement rati ce *veto*. Ce soir même, il y avait à l'As semblée générale des députés français, dont la délégation était parfaitement en règle, qui dévoraient par avance le bon heur de plaider la cause de la France devant une salle bondée de monde; ils durent se contenter des restes que leur laissa Paton, c'est-à-dire d'un audi toire fort restreint à une heure fort avancée de la nuit; en dépit du veto Paton bénéficia d'un tour absolumen de faveur.

Il parcourut l'Ecosse, l'Irlande, l'Angleterre, ne demandant rien directement à personne, racontant dans des réu nions son histoire et laissant à la con science de chacun la décision, quant au don qu'on voulait lui remettre. Le dimanche, il prêchait en général le matin dans une église nationale, l'après-midi dans une église libre, le soir dans une église presbytérienne-unie. Il reçut

beaucoup d'humbles dons; il en reçut de royaux : 2500 francs, 5000 francs à la fois; puis aussi des bijoux, des chaînes, des boucles d'oreilles, des bracelets. S'il eut de grandes déceptions, il eut une rare satisfaction : on l'avait envoyé pour quêter 6000 liv. sterl.; il en avait ramassé 9000 (225000 francs), quand, le 28 octobre 1885, il s'embarqua pour Melbourne.

Son Eglise de Victoria lui fit un accueil enthousiaste, et lui offrit un témoignage de reconnaissance, qu'il n'accepta pas; mais il accepta la fonction de modérateur de l'assemblée, dont elle l'investit; c'était le plus grand honneur qu'elle pût lui conférer.

Quant à sa rentrée à Aniwa, ce fut une véritable ovation. Les indigènes lui montrèrent leur joie presque sans bornes en le gratifiant, c'est leur manière à eux, de force compagnons de saint Antoine. Ce qui le remplit de joie, lui, c'est de constater que, pendant son absence, aucun culte n'avait souffert, les catéchistes indigènes, les anciens ayant régulièrement célébré les offices, accompli tout le travail pastoral avec le concours occasionnel des missionnaires des îles voisines. Aniwa est décidément, comme Aneityum, une île conquise au christianisme.

Le nouveau vaisseau ne fend pas encore les flots pour le compte de la mission. En vertu de quelque autre chinoiserie, sur laquelle Paton jette un voile charitable, les 6000 livres destinées à cette acquisition (le surplus de sa collecte étant affecté à l'envoi de nouveaux missionnaires), attendent dans une banque que le Comité du *Dayspring* se décide à les appliquer à leur destination. Vraiment, c'est une piteuse fin à tant d'efforts et à un si beau récit. Il est regrettable que ce Comité n'ait pas été le fameux comité composé, comme on sait, de trois membres : le premier, un homme d'initiative (Paton); le second, un homme opinant toujours comme le premier; le troisième, un membre n'assistant jamais aux séances et contre-signant les décisions, afin que ce fût bien au nom du Comité que les décisions fussent rendues.

Pas plus que Paton, ne restons sur cette impression. Il y a sur cette terre, dans toute grande entreprise, un déchet qui est la part de la faiblesse ou de la sottise humaine. L'expérience, à défaut de la conscience, oblige à la constater. Des yeux inquisiteurs la trouveraient dans l'œuvre même de Paton. On pourrait dire, par exemple, que ses procédés de christianisation sont quelquefois presque trop habiles, qu'on flaire trop de dextérité où l'on ne voudrait voir que de la prudence pastorale[1]. Il faut le mettre au bénéfice de la remarque qu'il fait à propos de ses divergences d'opinion avec le Comité de Sydney : « Les meilleurs amis doivent parfois différer d'avis, même dans le champ de la mission, et cependant apprendre à se respecter les uns les autres, et travailler autant que possible à des buts communs dans le service du divin Chef et Maître. » C'est surtout dans le champ de la mission qu'il faut laisser une grande latitude à celui qui y peine, et ne pas lui appli-

[1] A-t-il raison d'encourager l'idée d'un sauvage que le Dieu des chrétiens donne à ceux-ci les plus beaux ignames?

quer la mesure qui est bonne pour nos civilisations avancées ou nos âmes vieillottes ou méticuleuses à l'excès.

Mais, après avoir, en formulant très discrètement de légères réserves, donné satisfaction à la conscience, qui ne doit jamais abdiquer, et noté en passant un incident regrettable, et presque inévitable dans ce monde imparfait, c'est toute justice de s'élever au-dessus de ces imperfections, et c'est tout plaisir de proclamer de nouveau la beauté, la grandeur de l'œuvre de Paton et l'héroïsme de sa vie. Ces cannibales changés en chrétiens, fidèles à leur Sauveur jusqu'à la mort, prêts à donner leur vie pour le missionnaire à qui ils ont d'abord voulu arracher la sienne; ces sauvages ignorants et barbares changés en prédicateurs de la vérité chrétienne; ces réunions de prières au Dieu de Jésus-Christ tenues par des adorateurs de fétiches; cette honnêteté de vie, cette délicatesse de sentiments chez les esclaves des plus hideux péchés; la polygamie, l'esclavage, le meurtre, l'impudicité disparaissant avec l'idolâtrie : ce sont des choses tout simplement merveilleuses et qui doivent faire tressaillir de joie les hommes comme les anges.

Pour être entre les mains de Dieu l'instrument de ces merveilleux résultats, un homme a renoncé à sa patrie, a sacrifié d'avance sa propre famille et sa vie; il s'est immolé tous les jours, car tous les jours il était exposé à mourir; il a vécu dans les réalités invisibles au moins autant que dans le monde visible, voyant peut-être, au moment du péril, plus clairement encore son Sauveur protégeant sa vie que le sauvage qui la menaçait; il a espéré contre toute espérance; il a marché par la foi, non par la vue; il a combattu le bon combat : n'est-il pas un héros, un héros chrétien ?

Lorsque ce héros vous dit à la fin de son livre : « Allez à votre Sauveur, engagez-vous à genoux » à son service; lorsqu'il vous dit, malgré les martyres qu'il a soufferts, que le Christ est le meilleur des Maîtres,

Quels témoins croirez-vous, si vous ne le croyez?

H. MOURON.

---

## NOTICE NÉCROLOGIQUE

### Edouard de Watteville.

L'ami chrétien dont nous pleurons le départ est né en 1815, année agitée, Waterloo, fin de l'Empire. Son père, le général Charles-Louis de Watteville (c'est l'orthographe française légale de ce nom illustre dans l'histoire de Berne), était entré, comme beaucoup de patriciens bernois, au service d'Angleterre, par haine de la révolution française et de Napoléon. Son régiment combattait contre la France tantôt en Espagne, tantôt en Italie ou en Amérique. C'est à Kingston, sur les bords du lac Ontario, que naquit, le 15 octobre 1815, son cinquième enfant, Edouard. Napoléon étant vaincu et la paix signée au Congrès de Vienne, l'Angleterre licencia les régiments étrangers, et dès la fin de 1816, le général de Watteville, quittant le Canada, s'embarqua pour l'Europe. Ayant acheté la campagne de Rubigen, à deux lieues de Berne, le général, comme jadis Cincinnatus, se livra désormais à la culture

de son domaine ; on sait que le vrai Bernois possède à un haut degré trois talents distinctifs : il est agriculteur, soldat et administrateur. M. de Watteville gouvernait sa maison en général d'armée : tout en étant bienveillant, il était ferme, exigeant une prompte obéissance et une activité constante.

C'est dans cette atmosphère saine et un peu rigide qu'Edouard passa ses premières années : comme il était, par sa mémoire et par son intelligence, un enfant précoce, on le destina à la carrière pastorale ; dès l'âge de six ans il fut placé à Gottstatt près Bienne, espèce de progymnase ouvert par le doyen Zehender aux fils des patriciens bernois. C'est là que se sont écoulées les belles années de son adolescence : mais il n'aimait pas à parler de cette période de sa vie. Il n'a pas été heureux à Gottstatt ; le régime était dur et sévère. A quinze ans il revint à Berne, suivit les leçons du gymnase et fit sa première communion.

Arrivé à l'âge de commencer les études de théologie, il se trouva en face d'un grand remue-ménage. L'avoyer Neuhaus transformait alors l'ancienne Académie en une université, balayant des professeurs vénérés, pour faire place à des étrangers inconnus, mais soupçonnés d'être révolutionnaires en politique et rationalistes en religion. Les conservateurs voyaient tout cela de mauvais œil, et je comprends que le général de Watteville ait dit à son fils : « Va faire tes études en Allemagne ! » A ce moment, Halle était le théâtre d'une lutte violente entre le vieux rationalisme, représenté par Wegscheider et Gesenius, et la foi évangélique, dont le champion ardent était alors le jeune Tholuck. Après un trop long sommeil, l'Eglise d'Allemagne renaissait à la vie. Tholuck venait de publier l'excellent ouvrage connu en français sous le titre de *Guido et Julius*. Ses cours, ses prédications et surtout ses conversations répandaient la vie parmi les étudiants. C'est dans cette chaude atmosphère que fut transplanté notre ami de Watteville. Rien à Berne ne lui avait donné l'idée de cette joie spirituelle, de cet enthousiasme religieux. Quoiqu'il fût en relations avec Gesenius, le savant hébraïsant, qu'il accompagna en Angleterre, soit comme *amanuensis* (secrétaire particulier), soit à un autre titre, son caractère droit et sérieux ne conçut aucune estime pour les chefs du rationalisme ; bientôt, après de violents combats, il donna son cœur à Jésus-Christ, et dès ce jour il ne l'a jamais repris. Il a toujours aimé Tholuck comme son père spirituel, et plusieurs fois nous avons joui des visites bénies que l'illustre professeur faisait à son fidèle disciple.

Revenu à Berne en 1837, après la mort de son vénéré père, il subit avec succès l'examen de maturité et suivit encore durant trois semestres les cours des professeurs Lutz, Schneckenburger et Hundeshagen. Tout en rendant hommage aux vertus de ces hommes respectables, il ne trouvait plus cette chaude affection, cet intérêt personnel et ces brûlantes exhortations qui font tant de bien aux étudiants sérieux, et dont il avait joui à Halle.

L'automne 1838 arrive : une douzaine de candidats se présentent aux grands examens. A leur tête était leur doyen d'âge, Albert Immer, ancien ouvrier re-

lieur, qui fut plus tard professeur de théologie ; esprit parfois sublime, parfois baroque, d'une piété mystique, un peu panthéiste avec un cœur d'enfant. Quoique hostile au piétisme, il a toujours conservé quelque sympathie pour Edouard de Watteville qui, de son côté, a estimé les vertus privées et les hautes capacités d'Immer. Celui-ci passa premier à l'examen, de Watteville cinquième : mais ayant très bien prêché, il reçut, je crois, la grande médaille Haller, distinction rarement accordée.

Le 9 septembre 1838, nous fûmes consacrés dans le chœur de la cathédrale. Après un discours plus sonore qu'onctueux, le professeur Zyro nous imposa les mains en présence de l'avoyer Neuhaus, qui nous fit prêter le serment de prêcher l'Evangile conformément aux principes de la Confession de foi helvétique.

Agrégé au ministère bernois, Edouard de Watteville ne tarda pas à être placé comme suffragant dans la paroisse rurale de Wohlen, près Berne, où il vécut environ quatre ans. Dès le début, il soigna sa prédication ; ses sermons étaient écrits et appris par cœur. Son style était élégant et correct, parfaitement intelligible, pratique et agrémenté d'anecdotes bien choisies. Rien de violent dans son débit ; rien de méthodiste ni de bruyant : tout était de bon goût, onctueux, et le discours n'était jamais trop long. Le peuple prenait plaisir à cette éloquence simple et naturelle : aussi l'église se remplissait-elle. Quant au fruit de sa prédication, il n'a pas été marqué par un réveil bien déclaré ; la population l'aimait, et il arriva longtemps après (en 1850) qu'elle l'élut membre du Grand Conseil ; nous verrons dans quelles circonstances.

C'est durant sa suffragance à Wohlen qu'il entra en relation avec M. Stettler-de Rodt, fondateur de la Société évangélique ; il devint membre du Comité, dont il suivait régulièrement les séances.

Edouard de Watteville avait vingt-sept ans lorsqu'il fut appelé à desservir l'Eglise du Saint-Esprit comme suffragant du pasteur Hünerwadel, vieillard vénérable qui avait été professeur de théologie jusqu'à l'ouverture de l'Université, le dernier qui ait enseigné en latin. Savant et pieux, il prêchait la saine doctrine, mais avec des intonations si étranges qu'on était tenté de rire. Pourtant cet aimable vieillard n'était pas pétrifié dans ses facultés ; car je l'ai entendu lire un jour une poésie toute fraîche, un dialogue entre l'Amour et l'Amitié. Sa vénérable compagne assistait souriante à la lecture. Ce brave homme traita son suffragant avec une entière bienveillance et ne manifesta aucune jalousie lorsqu'il vit la vaste église se remplir d'une foule avide d'édification. Quels beaux jours pour notre ami que ces dimanches et ces jeudis, où affluaient des foules d'auditeurs autour de la chaire, des gens du peuple, et beaucoup de patriciens heureux d'entendre un des leurs prêcher le salut gratuit avec onction et une noble simplicité ! Jusqu'alors, tout ce qui tenait au réveil religieux se groupait à l'Eglise française autour de M. Schaffter. Dès lors, c'est autour d'Edouard de Watteville que se réunissent les éléments vivants de la ville. Le réveil devient allemand, de français qu'il avait

été depuis 1816. Les personnes pieuses espéraient que le vicaire deviendrait bientôt pasteur : il n'en fut rien. Le vicaire est demeuré vicaire, et ne monta pas plus haut dans la courte échelle des dignités ecclésiastiques. Nous dirons pourquoi.

En revanche, sa vie s'enrichit à cette époque d'un nouvel élément de bonheur. Il trouva une compagne digne de lui en épousant la troisième fille d'une noble veuve, Mme Wild, née de Larrey, qui avait été convertie par le ministère de MM. Schaffter et Galland. Durant de longues années Edouard de Watteville vécut dans la famille de sa belle-mère, où régnait une douce harmonie. On y chantait les louanges de Dieu avec des voix d'une pureté très rare. Les admirables compositions de Mendelsohn-Bartholdy commençaient à être connues : on s'enivrait de ces chants nouveaux, qui trouvaient ici des interprètes compétents.

Mais si la vie de famille était douce, de graves combats surgissaient au dehors. On sait que le radicalisme suisse avait salué la doctrine du Dr Strauss, dès son apparition, avec une sorte d'enthousiasme. Les chefs du parti, à Berne, résolurent d'introduire les vues nouvelles dans l'Eglise et dans l'école. Nous vivions alors dans la période agitée des corps francs, du despotisme de Druey, de la démission des pasteurs vaudois. Ochsenbein et Stämpfli arrivaient au pouvoir, et ils ne tardèrent point à nommer le Dr Zeller, de Tubingue, professeur de théologie à Berne. Ce jeune homme aux allures aristocratiques, très savant, très spirituel, appartenait à ce cercle d'admirateurs de Strauss dont les allures ont été dépeintes dans l'ouvrage intitulé : *Eritis sicut Deus* (vous serez comme Dieu). Il promettait de devenir le porte-enseigne de l'incrédulité hegélienne et panthéiste. Il le fut quelque temps.

Son appel à Berne émut profondément les âmes religieuses. Nommer Zeller, c'était l'approuver ; l'approuver, c'était renier Jésus-Christ ; lui confier l'enseignement des futurs pasteurs, c'était bouleverser l'Eglise. Le Comité de la Société évangélique chargea Edouard de Watteville de publier un résumé des doctrines de Zeller tiré de ses écrits, et Louis Fellenberg rédigea un appel au peuple, l'engageant à pétitionner auprès du Grand Conseil aux fins d'annuler la nomination faite par le Conseil d'Etat. Seize mille exemplaires de ces brochures furent répandues dans les campagnes, et d'innombrables pétitions arrivèrent au président du Grand Conseil. Le peuple était monté : il eût été facile de provoquer un mouvement comme à Zurich, en 1839. Mais le chef des conservateurs, le sage et excellent landammann Blœsch, contint les impatients et évita le fatal mélange de la politique et de la religion. Le 24 mars 1847, le Grand Conseil eut une séance mémorable : il s'agissait de casser ou de confirmer l'élection du professeur. La grande majorité du Conseil sanctionna l'appel de Zeller. Le gouvernement enhardi intenta un procès de haute trahison à MM. de Watteville et Fellenberg, qui furent incarcérés durant vingt jours, déclarés coupables et condamnés à des amendes. Même une noble dame de Sturler-Pillichody dut subir la prison pour avoir répandu les brochures en

question. Souvent nos amis ont dit que les jours de leur emprisonnement furent les plus beaux jours de leur vie.

Le gouvernement triomphant s'enhardit à briser toute résistance; il fit lire en chaire un mandement audacieux, où il flétrissait l'opposition et déclarait la doctrine de Zeller être le pur christianisme. Plusieurs pasteurs s'y refusèrent; ils furent destitués ou suspendus. Edouard de Watteville et Fellenberg, tout en annonçant qu'ils ne liraient point le mandement, envoyèrent leur démission au directeur des cultes qui se hâta de les rayer de la liste des ministres de l'Eglise bernoise.

Voilà M. de Watteville exclu, à trente-deux ans, des chaires de son pays. Il a conservé toute sa vie un grief contre les autorités ecclésiastiques, qui n'ont pas protesté contre la tyrannie du pouvoir civil et qui ont fléchi sous le fait accompli. Mais il ne perd pas courage : Dieu lui prépare une carrière magnifique, qu'il parcourra avec une grande bénédiction pendant quarante ans. Si les chaires de la ville lui sont fermées, il prêchera cependant encore : près de la Nydeck, une vaste chapelle de huit cents places a été bâtie par des amis généreux. Voilà désormais son laboratoire : voilà où il parlera tous les jeudis soirs aux âmes nombreuses qui l'écoutaient jadis à l'Eglise du Saint-Esprit; voilà où naîtront à la vie divine des parents, des amis, qui ci-devant vivaient sans Dieu dans le monde.

Une seconde porte que Dieu ouvre à son activité, c'est l'instruction des catéchumènes qui lui ont été confiés très nombreux, souvent même par des parents radicaux ou incroyants. Beaucoup de ses catéchumènes sont morts dans la foi et ont béni leur catéchiste fid[èle]. Indépendamment de la sollicitude q[u'il] voua à l'œuvre naissante des dia[co]nesses, à l'établissement du Sémina[ire] évangélique au Muristalden et à l'Ec[ole] de Lerber, son œuvre favorite a été [la] nouvelle Ecole des filles, fondée en 18[51]. Il y avait auparavant, à Berne, une Ec[ole] de filles dirigée dans un esprit ration[a]liste. Le maître de religion devant êt[re] remplacé, l'autorité compétente nom[ma] M. de Watteville. Grand émoi en vill[e]: quoi? un piétiste dans une école lib[é]rale! On fit si bien que la nominati[on] fut cassée. Mais des pères de famill[e] mécontents de cette hostilité, se co[n]certèrent et, après mûre délibératio[n], résolurent la fondation de la nouve[lle] Ecole des filles. On ouvrit l'Ecole [en] octobre 1851 avec soixante-dix élèves; à la mort du fondateur elle en comp[tait] cinq cent cinquante. Durant trente-hu[it] ans, il a donné gratuitement les leçon[s] de religion, et il a porté l'Ecole sur so[n] cœur. Les théories pédagogiques l'inté[res]saient peu. Il ne s'est jamais enqu[is] des principes de Rousseau, de Basedo[w] ou même de Pestalozzi : il avait la priè[re] et les Ecritures, un jugement sain, [un] coup d'œil perspicace, et il ne se tro[m]pait guère. Il se plaisait à dire : *Uni-versalia post rem*, c'est-à-dire premi[è]rement le fait, la chose, après cela [la] théorie. L'école était sa famille, elle l'e[st] encore : son amour y règne, une dou[ce] harmonie unit entre eux les maîtres, puis les maîtres et les élèves, y compri[s] celles qui, ayant déjà quitté la maiso[n], sont dispersées au loin.

En politique, il était de nature aristo[-]crate comme ses pères : la démocrati[e]

lui semblait être un jugement de Dieu qui mène la société à sa dissolution. Le trône, l'autel et la noblesse étant trois arbres, plantés par Dieu, mais n'ayant pas porté de bons fruits, la hache de la démocratie les coupera et les jettera au feu. Lorsqu'en 1850 nous eûmes le bonheur de briser pour quelque temps la tyrannie de Stämpfli, il consentit, *étant laïque*, à se laisser porter au Grand Conseil par ses anciens paroissiens de Wohlen. Mais je crois qu'il ne prit jamais la parole : pourtant il parlait fort bien, surtout son dialecte qui, dans sa bouche, devenait élégant et euphonique.

Quant à la question d'Eglise, il n'avait, je crois, aucune théorie. Certes, il n'admirait pas l'Eglise nationale, et pourtant il n'en a pas voulu sortir, malgré les griefs dont j'ai parlé. On l'a engagé à se séparer pour former une Eglise à part. Il a résisté, étant convaincu qu'une fois séparée, la Société évangélique perdrait peut-être la moitié de ceux qui suivent ses réunions. Tout en restant dans l'Eglise nationale, il ne suivait pas assidûment le culte public : il préférait la réunion au sermon ; il préférait l'évangéliste au pasteur, sans cependant méconnaître l'importance du pastorat, puisqu'il appuyait nos efforts pour obtenir de bons professeurs de théologie.

Toutefois, convenons-en, sa patrie spirituelle, le milieu où tout son être s'épanouissait, c'était la Société évangélique. Rien ne lui semblait plus urgent que de rassembler en des réunions d'édification les membres fidèles de l'Eglise nationale, de les vivifier et de développer en elles l'amour des âmes et le zèle chrétien. Il a travaillé cinquante ans à cette œuvre avec un généreux dévouement, et le petit arbuste est devenu sous sa main un grand arbre.

Il ne se trouvait nulle part aussi bien que dans les séances du Comité, au milieu de ses amis, si divers de position, si unis de cœur. C'est là qu'il déployait les ailes de sa foi et nous édifiait par ses admirables prières. Quand, par exception, il s'élevait quelque dissension, il savait apaiser les esprits, et amener des décisions unanimes. En vrai Bernois, il ne se précipitait jamais, il pesait mûrement les questions, savait attendre patiemment les solutions, et agir avec fermeté, quand il le fallait. En général, il avait l'âme richement douée et bien équilibrée. Il ne se piquait pas d'être savant, ni de tout lire ; il ne se forgeait point de système et il avait très peu de curiosité au sujet des théories nouvelles qu'on préconisait. Pour toute chose, il s'en tenait à la Parole de Dieu qui suffisait aux besoins de son âme.

Tel nous avons vu notre ami dans ses beaux jours, marchant paisible et ferme dans les voies du Seigneur : et ces beaux jours ont duré jusqu'à son avant-dernière année ; non qu'il n'ait eu de lourdes croix à porter, comme la maladie de sa chère femme, qu'il vit mourir après neuf ans de souffrance. A d'amers chagrins de famille vinrent s'ajouter de dures épreuves de fortune. Nous l'avons vu humilié, mais pas abattu. Il jouissait des consolations du Dieu fort dans ses longs jours d'adversité. Mais bientôt sa forte santé subit quelques échecs ; confiné dans sa chambre, seul en face de Dieu et de sa conscience, repassant sa vie à la lumière de l'Esprit saint, il tomba dans une profonde tristesse : sa

corruption et ses fautes lui apparaissaient dans toute leur laideur. Pleurant comme un enfant, il disait à un ami : « Les péchés que j'ai commis avant ma conversion ne me pèsent point, mais ceux que j'ai commis après ma conversion !... » Pour l'encourager, un ami lui disait : « Je te connais depuis plus de cinquante ans, tu m'as toujours édifié et tu ne m'as jamais scandalisé. » Et ces amis, mêlant leurs larmes, s'embrassaient avec une tendre émotion. Il retrouva l'assurance de la grâce de son Dieu, et il répétait quelques paroles du Sauveur qui furent jusqu'à sa fin le rocher de son cœur. Ce beau vieillard s'éteignit paisiblement le soir de Pentecôte : un reflet de la paix divine illuminait ce visage bien-aimé, et en descendant ses restes mortels dans la tombe, nous lui disions avec assurance : « Nous te semons en faiblesse, tu ressusciteras en force ; nous te semons en déshonneur, tu ressusciteras en gloire ; tu as porté l'image du terrestre, tu porteras l'image du céleste ! » B.

---

## REVUE CRITIQUE

### Israël et ses voisins asiatiques, *par Ed. Archinard*[1].

L'étude d'histoire et d'archéologie que nous offre M. Archinard peut être caractérisée comme constituant une œuvre de solide érudition, de bon goût et de bonne foi tout ensemble. Par sa consciencieuse exactitude, l'abondance et la variété des documents mis à contribution, l'habile groupement des matières traitées, cet ouvrage fournit un sérieux enrichissement à notre littérature historique relative à l'Ancien Testament. Le sujet, parfois très complexe, a été envisagé sous ses différentes faces avec beaucoup de sens critique et une véritable entente des règles qui doivent présider à l'élaboration d'une œuvre de ce genre. Sous la conduite de l'auteur, nous n'assistons pas seulement à un défilé de faits intéressants et très souvent présentés sous un jour nouveau ; nous voyons jouer sous nos yeux les divers agents, les mobiles multiples qui font l'histoire ce qu'elle est réellement ; nous recueillons, en grand nombre, des appréciations des faits, des choses et des gens, qui nous les font bien comprendre et bien connaître, en nous faisant comme toucher du doigt leurs rapports réciproques. Pour moi, quand je rencontre, dans notre littérature, un ouvrage solidement documenté ; quand je vois un auteur ne pas craindre d'indiquer les sources auxquelles il a puisé, ni de multiplier ces sources, en les bien choisissant, je me fais un devoir et un plaisir de lui en exprimer mes félicitations. La manie qu'on a, dans nos pays de langue française, de taxer de pédantisme tout ce qui se présente au lecteur avec un certain appareil d'érudition, cette manie me paraît absurde et je complimente cordialement les auteurs qui font bon marché d'accusations de cette nature.

Voici, en quelques mots, quelles sont les grandes lignes de la page d'histoire que M. Archinard vient de tracer. L'ou-

[1] *Israël et ses voisins asiatiques, la Phénicie, l'Aram et l'Assyrie*, de l'époque de Salomon à celle de Sanchérib. Etude d'histoire et d'archéologie. Avec deux cartes dressées par l'auteur. 1 vol. de 456 p. — Genève, E. Beroud et Cie, 1890.

rage se divise en trois livres. Le premier traite des rapports d'Israël avec les Phéniciens. L'auteur y parle successivement : de l'influence politique, puis de l'influence économique des Phéniciens sur Israël. Le second livre envisage ce qui concerne les rapports d'Israël avec l'Aram et l'Assyrie, et nous conduit jusqu'à l'époque de la déportation du royaume d'Ephraïm. Enfin, le troisième livre décrit d'une façon très complète l'époque d'Ezéchias et de Sanhérib. A la suite de l'ouvrage lui-même, viennent se placer des notes fort étendues, d'une vaste et précise érudition, dont une des plus importantes concerne la question si controversée de la chronologie israélite. J'attire en outre, et d'une manière très spéciale, l'attention des lecteurs sur les deux belles cartes qui terminent le volume. Elles sont également l'œuvre de M. Archinard qui, à force de minutieuses recherches, a réussi à reconstituer l'état géographique de l'Assyrie et de la Palestine, à la fin du VIII^e siècle. Ces deux cartes sont dessinées d'une main délicate et exercée; l'auteur les a dressées aussi complètes que le lui permettaient les données vraiment certaines, fournies par la science de notre époque. Les amateurs de cartographie les admireront à leur aise, d'autant plus qu'elles ont été reproduites d'une façon tout à fait satisfaisante par les procédés qu'utilise aujourd'hui l'industrie. Enfin, une *Table analytique des mots* (noms propres, etc.) contenus dans le volume, et une *Table des passages de l'Ancien Testament* qui y sont cités ou commentés, rendent la consultation de cet ouvrage à la fois plus facile et hautement instructive.

Cela dit sur le contenu de l'ouvrage, j'en viens à examiner quelle position l'auteur a prise vis-à-vis des écoles historiques qui, de nos jours, ont étudié le passé d'Israël, et sur quelles bases il a construit son œuvre. M. Archinard est un esprit large, ouvert, bien au courant de ce qui s'est écrit sur le sujet. Mais, trop indépendant pour se laisser enrégimenter par l'une ou l'autre des écoles actuelles, il s'est tracé sa propre voie et y a résolument marché. Ce qui l'a préservé de bien des écarts et de bien des erreurs de jugement, c'est qu'il proclame hautement, pour l'intelligence du rôle historique d'Israël, la nécessité du *sens religieux,* ce sens même qui manque si complètement aux historiens d'Israël, MM. Renan, Ledrain et autres. « Il est certain, dit M. Archinard (p. 8), que l'histoire d'Israël constitue une des branches maîtresses de la science théologique. Il faut donc, pour traiter cette histoire avec justice, disons pour la comprendre, posséder à un haut degré le sens moral et religieux. L'histoire d'Israël est à l'histoire religieuse ce que celle de la Grèce est à l'histoire des arts. Ce qui lui donne son caractère unique, ce n'est point la foule anonyme qui désertait les autels d'Yahveh pour gravir les collines consacrées aux Baalim ; ce sont ces personnalités religieuses qu'Israël seul a connues, et que l'on trouve semées aux cours des âges comme des étoiles au sein des nuits.... » Voilà donc une base solidement posée ; disons d'emblée que l'auteur ne l'a point laissée se dérober sous ses pas ; il s'y est fermement établi. Ce n'est pas de la religiosité, ce n'est pas non plus la conception traditionaliste, ce ne sont

pas des clichés historico-religieux qu'on trouve sous sa plume. Loin de là ; l'auteur s'exprime nettement à cet égard (p. 4) : « Israël n'est plus ce qu'il était pour les gens du moyen âge, un troupeau de brebis élues, dont la vie se passait à célébrer l'Eternel par de saints cantiques, aussi longtemps que le Philistin mécréant ou l'Attila ninivite laissaient en repos la bergerie. Il est redevenu ce qu'il était, un peuple d'agriculteurs et de guerriers, gouverné par des despotes. Les uns et les autres sont des hommes comme ceux qui peuplaient les contrées de l'ancien Orient. Telle est désormais la seule manière dont on puisse envisager historiquement l'ensemble de la nation juive. » Nous sommes également loin de ce vague et fade mysticisme dont on trouve les reflets dans l'œuvre de M. Renan, à laquelle, d'ailleurs, M. Archinard sait rendre justice dans la mesure qui convient[1]. Cette tendance-là n'est qu'un reste, indestructible et indélébile, de l'éducation catholique de jadis, qui a entretenu en M. Renan le besoin de respirer encore, de temps en temps, l'atmosphère de la sacristie ou du sanctuaire, fût-ce même d'un sanctuaire phénicien.

Est-ce à dire, pourtant, que notre auteur ait renoncé plus ou moins à l'idée d'une intervention surnaturelle et providentielle, au sein de l'histoire de ce peuple, dans la vie séculaire duquel tout nous paraît prodigieux? Non, certes, et, ici encore, je préfère laisser parler M. Archinard lui-même : « Il souffle au travers de cette histoire des bouff[...] ce vent dont on ne peut dire la pr[...] nance ni la destination, d'où il vie[...] où il va. Avec Israël, apparaît d[...] l'humanité une vie supérieure, la [...] spirituelle, que les autres peuples ig[...] raient.... » (p. 9.) Et plus loin : « [...] rôle du peuple israélite change be[...] coup, suivant que l'on admet ou [...] l'on repousse, dans l'histoire, le c[...] tact de l'esprit divin et de l'âme [...] maine. » (p. 10.) Enfin, au term[...] son *Introduction*, l'auteur déclare q[...] « Si l'on nous demandait de citer d[...] l'histoire un fait qui témoignât de l'[...] tion divine dans le développement p[...] gressif de l'humanité, nous répondri[...] encore, avec le chapelain du grand F[...] déric : *Die Juden*, les Juifs. L'hist[...] a donné gain de cause aux prophète[...] (p. 33.) Tout cela est clair : M. Ar[...] nard est un esprit religieux qui a t[...] d'allier la méthode historique de n[...] temps avec une foi solide en l'interv[...] tion de Dieu dans l'histoire d'Israël[...] a voulu montrer, non pas qu'on pou[...] se passer de cette intervention pour [...] pliquer cette histoire ; un tel but n'ét[...] absolument pas le sien. Non, il a ch[...] ché, en se maintenant strictement [...] le terrain le plus positif qu'il fût possi[...] d'établir, celui des faits, à montrer [...] l'histoire d'Israël n'est pas, si l'on p[...] dire ainsi, une histoire qui se dér[...] entre ciel et terre, placée en dehors [...] conditions de développement qui so[...] la base de l'évolution des peuples, [...] contradiction avec les notions de ca[...] et d'effet, d'action et de réaction qui [...] révèlent dans le passé de toutes les n[...] tions. Il a voulu dévoiler, en Israël, [...] jeu des mobiles en apparence pureme[...]

[1] Voir p. 4 et p. 10, les jugements très justes portés par M. Archinard sur l'œuvre de M. Renan. Il y montre nettement, d'une part, ce qui fait le prix et, de l'autre, ce qui constitue la grande faiblesse de son *Histoire d'Israël*.

humains, celui des passions, de l'intrigue des cours, de la diplomatie orientale ; mais, du même coup et sans avoir l'air de relever le fait, il a abouti à montrer l'opposition flagrante qui existait entre tous ces agents extérieurs, tous ces mobiles humains, et la pensée, le plan divins.

M. Archinard admet donc encore un idéal théocratique : c'est en partant de cette notion que nous arrivons à nous expliquer le mieux le contraste qui a existé, de tout temps, entre ce que voulaient les prophètes et la loi, organes attitrés de la pensée divine, et l'état politique et religieux du peuple. En veut-on des exemples ? L'ouvrage de M. Archinard en fournit de nombreux. Ainsi, nous sommes habitués à ces discours pleins de véhémence et de sainte indignation par lesquels les prophètes du VIIIe et du VIIe siècle cherchaient à détourner leurs contemporains des alliances pernicieuses avec les nations voisines, avec l'Egypte en particulier. Les faits en main, et en laissant parler ceux-ci plus haut que les discours des prophètes, l'auteur montre combien les Israélites ont eu à souffrir, matériellement, de cette manie d'alliances avec l'étranger. Un autre exemple encore : tout l'Ancien Testament révèle d'une façon assez claire que le but de Jahveh, en fondant l'état théocratique d'Israël, n'a pas été de constituer un empire terrestre puissant. L'ouvrage de M. Archinard montre avec une pleine évidence que, toutes les fois qu'un souverain israélite a cherché à étendre les limites de son royaume, il a agi en opposition avec les *vrais* intérêts politiques de son pays. C'est donc la preuve de fait que M. Archinard recherche et fournit. Nous serions malvenus de lui reprocher d'avoir renoncé aux procédés apologétiques-historiques auxquels nous avons été habitués, pour nous fournir une démonstration absolument originale et indépendante. Bien loin d'avoir, par l'emploi de ce procédé nouveau, porté atteinte à la valeur des données bibliques, il n'a, dans la très grande majorité des cas, abouti qu'à les corroborer. Or, à l'époque où nous vivons, je n'hésite pas à appeler une œuvre de cette nature une bonne œuvre, accomplie avec une entière droiture scientifique.

Et puis, ce qui ajoute un grand charme à l'œuvre de M. Archinard, ce qu'on rencontre, hélas, trop rarement dans les productions ayant trait aux sciences bibliques, c'est que, ici, l'historien est doublé d'un véritable artiste, d'un bon écrivain qui se donne la peine de bien dire et de bien décrire. Pas d'aridité, rien d'indigeste dans le texte : tout se lit avec agrément. Il existe d'excellentes gens qui trouvent tout à fait raisonnable de juger un ouvrage scientifique au point de vue presque exclusif du style. Le style a-t-il du charme ? Tout est là. Cette manière d'apprécier une œuvre de science me paraît pitoyable ; mais elle n'a que trop d'amateurs. Eh bien, à ce point de vue encore, l'ouvrage qui m'occupe ici trouvera grâce devant ces fils des muses, devant ces défenseurs du Beau. M. Archinard a pensé, en effet, que l'agrément du style ne compromettait en rien la valeur intrinsèque de l'œuvre elle-même ; il a eu raison, et il y gagnera de voir son travail apprécié, non pas des seuls

initiés, mais encore du grand public. Le développement serré des faits est coupé, au bon endroit, par une note pittoresque, par une pointe d'ironie qui touche toujours juste. Ainsi, dans la description des cultes phéniciens, page 59 : « Les jeunes adoratrices couvraient de bijoux « Notre Dame Ashthoreth ; » le cœur humain ne change guère ; les Napolitaines offrent encore à la madone leur plus beau collier. » Voyez aussi page 2 : « Il fut un temps, en effet, où cette Phénicienne au cœur d'airain qu'on appelle Athalie se comportait comme une grande dame du siècle de Louis XIV, où l'on faisait garder par des alguazils le crucifié de Golgotha, où David ceignait la couronne de Charlemagne, où Salomon portait le globe impérial dans sa main gauche, où Eve, notre mère à tous, avait ses armoiries. Ce temps est passé : nous avons rendu l'Orient aux Orientaux. » A côté de descriptions pleines de couleur et de poésie, telle que celle des cultes phéniciens, avec leurs mystères séducteurs qui ont tant de fois ensorcelé Israël, à côté de la richesse des détails archéologiques, comme on la rencontre dans le tableau que M. Archinard a tracé de la situation économique et commerciale des grands ports de Tyr et Sidon, nous voyons magistralement reproduites devant nos yeux des scènes d'un tragique saisissant ; tel, le poignant tableau que M. Archinard nous fait, à la suite de Gustave Flaubert, d'un sacrifice d'enfants au cruel Moloch (p. 231-336) ; telle, la scène du départ du long cortège qui, à la chute du royaume des dix tribus, quitta les bords du Jourdain pour gagner la terre d'exil. (p. 262 et s.)

Oh ! ce n'est pas que nous n'en ... déjà connu quelques-unes, de ces ... toires d'Israël, traitées par des arti... par de maîtres artistes, même ! C... la mode, aujourd'hui, tout à fait ... mode, de parler avec une certa... grâce pleine de désinvolture du p... d'Israël. Mais, hélas, combien vite ... s'aperçoit que ces historiens artiste... sont, au fond, que de brillants *dilett...* qui font de l'art pour l'art, comme ... dit, et qui ont pris soin de jeter par-... sus bord toute préoccupation moral... religieuse. Aussi leur œuvre est-... condamnée à durer ce que dure la m... d'un habit ou d'un chapeau. Il fait b... constater que M. Archinard n'est p... de ceux-là, et qu'il a su mettre à ... base de son travail des principes ... l'ont efficacement protégé. Il mé... pourtant, lui aussi, le titre d'artiste ; ... plume sait décrire avec charme ; il a ... sens du pittoresque ; il manie, mieux ... que personne et même avec une cer-... taine prédilection, l'arme de l'ironie. Mais il a eu le bon sens et le bon g... de se rappeler que l'histoire dont ... traite a un intérêt capital pour le chr... tien et qu'elle ne peut pas être étudi... avec ces grands airs détachés et ind... férents qu'ont affecté à son égard ... derniers historiographes d'Israël.

Maintenant, est-ce à dire que je n'... à formuler, sur cet ouvrage, aucune r... serve, aucune critique ? Ce serait p... vraisemblable. En outre, l'impartialit... d'une part, et, de l'autre, l'estime q... j'éprouve pour l'œuvre de M. Archi-... nard, me font un devoir d'indiquer i... quelques-uns des déficits du travail. C... sont, on le verra, pour la plupart, de...

*desiderata*, plutôt que le relevé de réelles erreurs.

Peut-être aurait-on pu demander à M. Archinard, pour le grand public religieux auquel son livre s'adresse, un aperçu, si bref fût-il, des diverses phases par lesquelles a passé l'étude de l'histoire d'Israël, avant d'aboutir aux grandes écoles de ce temps-ci. Le lecteur, qui sait très peu de choses sur ce sujet pourtant capital, aurait été orienté d'emblée et se serait rendu un compte plus exact de la position que M. Archinard lui-même occupe parmi ceux qui ont écrit sur la matière. Il est vrai que notre auteur ne traite qu'une partie de cet ensemble qui s'appelle l'histoire d'Israël sous l'ancienne Alliance : je crois, pourtant, qu'un rapide résumé de ce genre eût été à sa place et eût rendu service. Quelle intéressante page n'aurait-il pas pu écrire, en partant de Herder, en passant par Roos et Stolberg qui, à la fin du siècle dernier, réagirent contre les conséquences du rationalisme sur ce terrain spécial; puis, en nous parlant brièvement de Hengstenberg, Hofmann, Kurtz, Hasse, Köhler, dont les uns restent strictement sur le terrain de la révélation, tandis que les autres essaient d'appliquer en quelque mesure à Israël les procédés de la méthode historique. Il y aurait eu, ensuite, quelques mots à dire de ces exagérés qui, comme Leo, pensaient pouvoir tout expliquer par l'influence de la hiérarchie sacerdotale et par les ruses des prêtres, dans l'histoire d'Israël. Enfin, il aurait convenu d'indiquer brièvement quels sont les caractères spéciaux des importants ouvrages historiques auxquels sont attachés les grands noms d'Ewald, Bertheau, von Lengerke, Wellhausen, Stade et autres, qu'il est impossible de citer tous. L'école historique qui tient le haut du pavé à notre époque, n'est-elle pas (comme on le lui a déjà reproché) trop préoccupée, non pas de construire l'histoire d'Israël d'après les résultats des travaux purement critiques, mais bien plutôt de transformer la critique biblique d'après les idées plus ou moins *a priori* qu'elle s'est faites du développement *nécessaire* qu'a dû parcourir l'histoire d'Israël ? Il y aurait eu là un chapitre extrêmement instructif et intéressant à ajouter, et que M. Archinard était capable, entre tous, d'écrire pour nous.

On aurait pu, en outre, souhaiter que l'auteur établit, à la base de son étude, un terrain critique plus nettement déterminé ; en d'autres termes, qu'il nous fit connaître brièvement quelles sont ses propres opinions, à l'égard des principaux documents rentrant dans le champ d'études qu'il allait parcourir. Il n'aurait, en cela, fait que suivre l'exemple que lui donnaient la plupart de ses devanciers. En quelques pages, il aurait déclaré à quelle conclusion critique il se rangeait. J'aurais aimé connaître nettement quelle est l'opinion de l'auteur, par exemple, à propos des questions de date que soulèvent certains chapitres de la première partie d'Esaïe. M. Archinard semble n'attribuer au règne d'Achaz que les chapitres VI, VII et XIV (sans doute seulement les versets 28-32) du livre d'Esaïe ; or, il n'ignore pas que la critique attribue, du plus au moins, à cette même période, les chapitres VIII-IX, 6 ; même IX, 7 à X, 7, et enfin XVII, 1-11.

Que pense l'auteur des chapitres IX-XI de Zacharie, qu'une partie de l'école critique rapporte également à la période dont s'occupe M. Archinard? J'aurais désiré trouver une appréciation plus nette de la valeur comparative des livres des Rois et des Chroniques : on sent bien que l'auteur établit une différence sensible entre ces deux sources. Enfin, et surtout, quelle est l'opinion de M. Archinard sur la question des questions, celle du Pentateuque? Il était nécessaire que nous fussions mis, à cet égard, en présence d'idées précises, aussi précises qu'il est permis de les avoir aujourd'hui, puisque l'auteur traite de sujets tels que ceux de l'unité de sanctuaire, des hauts lieux, de la mission spéciale du prophétisme, de la réforme religieuse sous Ezéchias, sujets qui sont dans un rapport étroit avec la question du Pentateuque.

M. Scherer et d'autres ont adressé à M. Renan le reproche d'avoir, dans son introduction, dit pis que pendre des documents littéraires et historiques qui servent à écrire l'histoire d'Israël; d'en avoir rabaissé comme à plaisir la valeur et la date; de s'être, en un mot, coupé l'herbe sous les pieds; et puis, par un de ces tours de passe-passe dont il est coutumier, d'avoir ensuite bravement construit son livre sur ces mêmes documents qu'il avait si malmenés au début. Il faut, au moins, de la probité scientifique dans une étude de ce genre. On sent que M. Archinard, bien qu'il ne caractérise pas suffisamment la position qu'il a prise à l'égard des grandes questions critiques du jour, ne mérite absolument pas un semblable reproche. Il ne parle des documents sacrés qu'avec le plus grand respect, et, comme je l'ai dit plus haut, les résultats histori[ques] et archéologiques auxquels il ab[outit] dans le cours de son étude, sont [la] preuve de la grande valeur qu'il at[tri]bue à ces écrits. Il est facile de s'a[per]cevoir que l'auteur a opéré, pour [son] propre compte, le travail de dépou[ille]ment critique auquel j'ai fait allusi[on;] je regrette qu'il ne nous ait pas d[onné] le résumé de ce travail préparato[ire;] mais je suis heureux de constater [que] ses conclusions, qu'on peut deviner [pour] peu qu'on soit au courant des questi[ons,] n'ont point dépassé les limites d'[une] critique prudente et modérée.

Mais je dois me borner et, avan[t de] terminer, je me permettrai de rel[ever] ici et là, dans le travail, quelques p[oints] de détail sur lesquels j'attire l'atte[ntion] de l'auteur. Dans ces pages, si c[ap]tivantes et si pleines d'informations p[ré]cises qui traitent du commerce phé[ni]cien, j'aurais aimé voir étudié à fond [et] pris en plus sérieuse considération [un] document de premier ordre, le chapi[tre] XXVII d'Ezéchiel, auquel les archéo[lo]gues ont toujours attaché un grand p[rix.] Page 190, M. Archinard dit que l'id[en]tité du fameux roi Phoul (2 Rois [XV,] 19), avec Tiglath-Pilezer II est éta[blie] définitivement; mais il a l'air de c[roire] que les inscriptions assyriennes [n'en] parlent nulle part. Cependant une [liste] de rois babyloniens, communiquée [par] M. Théophile Pinches à la Société d'[ar]chéologie biblique de Londres, prése[nte,] entre les noms des rois Ukinzir et U[lu]laï, le mention d'un roi *Pûlù*, leq[uel] aurait régné deux ans. M. Bruston, d[ans] la *Revue théologique* de Montaub[an] (1884, cahier 4e), pense que ce Pû[lù]

était sans doute le nom de Tiglath-Pilezer II, avant son avènement au trône d'Assyrie. Page 200, M. Archinard fait d'Esaïe « un homme d'Etat de valeur, comme Israël en a produit à quelques reprises, » et, plus loin, page 201 : « Aussi le prophétisme, qui n'était d'abord que l'expression libre et spontanée d'une pensée religieuse intense, aspirait-il à la direction des affaires. Il trouva dans le génie d'Esaïe la condition essentielle pour y parvenir. » Mais est-ce bien comprendre le caractère spécial des prophètes en général, et celui d'Esaïe en particulier ? Je ne le pense pas. Les prophètes ont pu être parfois les conseillers des rois : mais des hommes d'Etat, c'est autre chose. Lé cas de Daniel ne prouve rien à cet égard. Page 280 : « Tous les Etats orientaux étaient alors, du plus au moins, des théocraties. » Le mot est-il juste ? Je le remplacerais volontiers par celui de *hiérocratie*, s'il était acceptable, et en dépit de la définition que le *Dictionnaire des sciences politiques* donne du mot de théocratie. L'Etat israélite nous apparaît comme quelque chose de tout à fait à part. Là, le gouvernement du pays n'est point, comme chez les nations que cite M. Archinard, entre les mains de la caste sacerdotale. Bien plus, jamais les fonctions de la royauté et du sacerdoce n'ont été réunies en une même personne, comme ce fut le cas en Egypte ; on sait ce qu'il en coûta au roi Azaria Uzzia pour avoir tenté de remplir, un jour, l'un des offices réservés à la classe des prêtres ! M. Archinard a raison, tout au moins, de déclarer, avec M. Paul Janet, que la théocratie israélite était « d'une nature toute particulière. » Mais, à mon avis, ce n'est pas assez dire, pour faire saisir la profonde différence qui existait, à cet égard, entre Israël et ses voisins. J'aurais également de sérieuses réserves à exprimer, à propos de ce que l'auteur dit de la suppression des *hauts lieux*, sous Ezéchias, et de ces paroles de page 293 : « L'idée du Dieu unique était enfin lancée dans le monde. » C'est là une grosse question, qu'il est impossible de traiter ici. Peu importe que ce soit Ezéchias, ou Josias, ou tel autre, qui ait fait disparaître les hauts lieux. La question est de savoir : les hauts lieux étaient-ils considérés comme constituant une désobéissance à un ordre de Jahvé, relatif à l'unité de sanctuaire ? Bien des indices portent à le croire. Si oui, alors nous gagnons un point de départ assez différent de celui de M. Archinard. Pour moi, je persiste à croire que, dès l'arrivée en Canaan, la centralisation du culte, qui peut avoir été matériellement réalisable durant la traversée du désert, a dû être tentée et, sans doute aussi, réalisée pendant un certain temps, dont il n'est pas facile de déterminer la durée. Puis est venue l'influence des populations cananéennes et autres, qui a dû produire un relâchement profond et durable, à cet égard ; certaines difficultés matérielles bien compréhensibles ont, de leur côté, contribué à ce résultat. Mais l'importance qui s'attacha, dès le début, au sanctuaire de Silo, semble prouver que l'idée d'un lieu de culte unique paraissait très naturelle aux yeux des Israélites. En tout cas, je considère comme fautif et contraire aux données historiques le rapport que M. Archinard établit entre la suppression des hauts lieux sous Ezéchias, et la proclamation

de l'idée monothéiste dans le monde, par le moyen du culte israélite, à cette même époque.

Mais, et c'est par là que je termine, que sont les imperfections signalées plus haut, en comparaison de tout ce que l'ouvrage de M. Archinard renferme de grandes et solides qualités? Je ne voudrais pas fatiguer l'auteur de mes félicitations, mais je me sens pressé de rendre encore hommage aux mérites de son *Etude*, qui représente une somme vraiment extraordinaire de minutieuses recherches, de réflexions approfondies, et qui dénote une connaissance si précise des choses et des faits, une singulière finesse d'observation et une grande maturité d'esprit. Heureux ceux qui unissent aux capacités de l'historien celles du philosophe et de l'artiste! Quand ces dons se rencontrent dans la personne d'un écrivain croyant, on est en droit d'espérer beaucoup pour l'avenir. J'exprime ici le souhait que M. Archinard, encouragé par l'accueil très flatteur que le public et la presse font à son livre, veuille bien consacrer les talents qui lui ont été départis à doter notre littérature protestante de quelques bons et solides ouvrages, écrits sur le modèle de celui-ci.

ANT.-J. BAUMGARTNER.

---

## PENSÉE

Chacun de nous n'acquiert toute sa force que le jour où il se connait: pour valoir son prix, peu importe que sa mesure soit grande, pourvu qu'on la connaisse exactement.

D. NISARD.

---

## NOUVELLES

### France.

*Quelques mots sur le Synode du Vigan.— V[...] dans le sud-ouest. — Aspect physique; ca[...] ristique religieuse et morale. — Résistan[...] rationalismé; Eglises réformées indépend[...] — Mazamet et autres Eglises libres du [...] — Montauban et sa Faculté de théologie.*

Si j'étais un correspondant bien con[...] bien méticuleux, sacrifiant tout à l'[...] tude, même nos lecteurs, je devrais [...] raconter tout au long le Synode géné[...] Vigan et en remplir, en farcir nos col[...] Car enfin, c'est le fait capital de notre [...] toire, à nous protestants, depuis deux [...] Mais je ne puis oublier que les jour[...] hebdomadaires vous en ont apporté [...] comptes rendus qui ne laissent rien à [...] rer. Et quant à ceux de nos lecteurs [...] lisent pas les susdits journaux, alors [...] utile de constater la grande différence [...] un Synode *vu* et un Synode *lu*. Un Sy[...] vu ne ressemble jamais à un autre: le c[...] déjà les distingue, et il est évident que, [...] au Vigan, au pied des Cévennes, en p[...] pays huguenot, le Synode récent devait [...] recevoir un cachet particulier, excitan[...] intérêt local, régional, considérable. [...] foule d'autres circonstances concouren[...] saison même, la température, à plus [...] raison l'aspect, la figure, l'accent de t[...] tel personnage, et il peut suffire d'un [...] discours, prononcé avec une émotion q[...] plume ne saurait rendre, pour faire vi[...] jamais un Synode dans la mémoire [...] assistant. Au contraire, un Synode lu [...] semble plus ou moins à tous les autres [...] intérêt décroit avec la distance matériel[...] morale, et, si l'on passe la frontière, il [...] nue avec le carré des distances. Je ne [...] donc pas vous imposer un compte re[...] surtout dans un pays où les Synodes so[...] loin d'être une nouveauté.

Qu'il me soit permis seulement de [...] que celui du Vigan a montré un exce[...]

esprit; qu'il est resté fidèle aux saines traditions réformées, en refusant, par exemple, de laisser les commissions exécutives se substituer aux Synodes régionaux ou généraux et confisquer ainsi la vie parlementaire; que, dans l'importante question des professeurs et chargés de cours à Montauban, il a maintenu fermement les droits de l'Eglise, tout en ouvrant la porte à des mesures de conciliation avec le gouvernement. Celui-ci paraît disposé à consulter les Eglises sur le choix des professeurs, mais il dit : « Offrez-moi un corps plus facile à consulter que vos Consistoires disséminés dans toute la France. » Et il serait question, en effet, de constituer à Paris une représentation régulière des Consistoires.

Bref, sur le chemin de l'indépendance chrétienne, le Synode n'a pas voulu reculer, bien qu'on lui ouvrit des sentiers commodes pour ce faire. Il a prétendu maintenir toutes les conquêtes précédentes, et y ajouter.

Maintenant je voudrais, explorant avec vous la France protestante, entreprendre avec nos lecteurs un voyage dans la région du sud-ouest. Nous nous étions arrêtés, lors d'une excursion précédente[1], à la chaine des Cévennes ou des montagnes qui la continuent vers le sud (monts de l'Espinouse, Montagne-Noire, entre Béziers et le Tarn).

Si nous traversons cette chaine, disant adieu au versant de la Méditerranée pour entrer dans celui de l'Atlantique, nous nous trouvons dans une région extrêmement différente à bien des égards. Autant notre territoire du sud-est est sec et brûlé, autant cette vaste contrée, bassin de la Garonne, qui s'étend jusqu'à l'Océan, est fraiche, humide, largement arrosée, soit par de nombreuses rivières, soit par des pluies fréquentes. Aussi la verdure abonde, et la végétation nous frappe par sa richesse et sa variété. L'olivier, trop frileux, disparait; la vigne n'est plus souveraine, et s'efface fréquemment, pour ne reprendre son orgueilleux monopole que dans le terroir de Bordeaux. En revanche, les arbres fruitiers s'étalent de toutes parts, la prune d'Agen conserve sa célébrité, le maïs forme une des cultures favorites.

Et le même contraste s'observe dans le caractère des habitants. A l'est des Cévennes, il est ardent et versatile, amateur des nouveautés, quitte à s'en dégoûter bientôt, porté à la brusquerie, à l'exaltation, à des opinions extrêmes, où la piété, quelquefois étroite et mystique, se heurte rudement contre un matérialisme absolu et grossier. Passez la frontière de montagnes, et tout change. Les esprits sont doux et paisibles, assez routiniers, ennemis de toute exagération; le bon sens prédomine. Naturellement, il y a des nuances : ainsi, dans la vallée de la Dordogne quelques-uns des traits précédents s'unissent à plus d'énergie, de force de volonté. Mais, quant au contraste principal, j'ai eu mainte fois, ici à Béziers, où les protestants des deux régions se rencontrent, l'occasion d'en être frappé : ceux du Gard, plus cultivés, plus développés, plus incrédules, à moins qu'ils ne soient décidément chrétiens; ceux du Tarn ou de l'Ariège, beaucoup plus arriérés quant à l'instruction, plus primitifs, plus simples, avec un sens religieux plus développé, ne disant pas *non*, et tout disposés à se laisser porter au ciel, si cela n'exige aucune résolution.

En nous dirigeant vers le nord-ouest, il est bon d'observer que, sur toute cette ligne qui se prolonge de Béziers à Bordeaux, en y comprenant l'Aveyron, le rationalisme prévaut parmi nos « coreligionnaires, » mais qu'il est tenu en échec par la résistance toujours plus vive du parti évangélique. Ainsi à Mazamet, à Castres, à Tonneins, à Clairac, des communautés réformées, ne voulant plus se laisser imposer des prédicateurs infidèles, ou l'enseignement du *oui* et du *non* dans la même chaire, se sont constituées d'une manière indépendante. Le rétablissement de la discipline n'ayant pas marché de

[1] Voir le numéro d'avril 1890.

pair avec l'affirmation du dogme, ces Eglises doivent être, certainement, très difficiles à juger; elles doivent présenter de grandes différences, comme toutes les Eglises... dirai-je de multitude? mais je n'aime pas ce mot, qui semble attribuer la palme aux petites coteries; j'aime mieux dire : les Eglises sans profession personnelle.

Celle de Mazamet a été longtemps desservie avec talent et distinction par M. Ernest Monod, qui vient de recevoir appel de l'Eglise réformée de Roubaix (Nord). Ce pasteur, partisan décidé des premières communions à la mode nationale, corrige du moins, ou atténue, cette erreur par le soin extrême qu'il apporte à l'instruction religieuse des catéchumènes. L'Eglise, assez nombreuse et bien installée dans un joli oratoire, s'est pourvue, il y a quelque temps, d'un second pasteur. Du reste, l'orthodoxie est représentée aussi dans l'Eglise officielle; et Mazamet, ville manufacturière, enrichie par ses fabriques de draps, ses lavages de laines, etc., est en même temps un centre religieux d'une certaine importance. Elle possède une Eglise libre florissante, dirigée par un pasteur bien connu, qui lit probablement cette revue, et dont je craindrais d'offenser la modestie en disant tout le bien que je pense de lui. Cette Eglise, dont la chapelle est trop petite, compte 230 membres et une école du dimanche de 133 élèves inscrits, en y comprenant l'annexe du Bousquet.

Du reste, le peuple protestant du Tarn, malgré son attachement aux vieilles formes, a fourni de nombreuses recrues à nos communautés libres. Nous comptons dans ce pays encore cinq autres Eglises : celle de Castres (42 membres), d'Espérausses, de Saint-Amans (une centaine chacune), de Vabre, dans les montagnes (environ 140), de Viane, aussi dans les montagnes (environ 200) : celle-ci avait reçu, avant notre dernier Synode, 25 personnes nouvelles. Dans ces Eglises et spécialement dans les deux dernières, les réunions de prières, la communion fraternelle, le culte d'exhortation [illegible] tuelle, sont connus et appréciés; une [illegible] d'évangélisation très active se fait, par [illegible] moyen, dans toute la région, bien des [illegible] sciences sont ainsi atteintes, réveillées; [illegible] l'on peut dire que notre Union possède quelques-uns des plus beaux fleurons [illegible] couronne.

En descendant l'Agout, puis le Tarn, [illegible] arrivons à Montauban, autrefois un des [illegible] boulevards, et qui encore, à plusieurs [illegible] mérite de nous arrêter aujourd'hui. Là [illegible] le rationalisme domine dans l'Eglise [illegible] et a nécessité la fondation d'une Eglise [illegible] mée indépendante, ralliée aux Synodes [illegible] cieux, et qui constitue un foyer de vie [illegible] tienne pour cette contrée. Un auteur chr[illegible] estimé en faisait partie et lui a été retiré [illegible] a quelque temps, je veux parler de Mlle [illegible] nie Bonnaffé, qui a écrit *Le verre* [illegible] *Quelques aspects de la vie*, *En famille*, [illegible] d'un style austère et bienveillant, co[illegible] l'auteur, vraie calviniste, qui avait passé [illegible] le Réveil, juste assez pour que chez [illegible] l'aménité s'alliât à la force.

Puisque nous sommes à Montauban, impo[illegible] sible de ne pas entrer à la Faculté de thé[illegible] logie. Entrons. Elle compte environ soixa[illegible] dix étudiants (puissent-ils reproduire [illegible] soixante-dix disciples envoyés par le Maî[illegible] et, je crois, huit professeurs, dont un des [illegible] écoutés est aujourd'hui M. Doumergue. [illegible] donné, dans l'année scolaire qui expire, [illegible] cours très suivi sur l'autorité en matière [illegible] foi et les débats sur ce sujet en notre si[illegible] Les fameuses lettres de M. Schérer y [illegible] raient, ainsi que la biographie et la cara[illegible] ristique des hommes du Réveil. *Ce co*[illegible] plein de souffle et d'éloquence, a été [illegible] applaudi, sans toutefois satisfaire tout [illegible] monde, peut-être à cause de certains défa[illegible] peut-être aussi à cause de ses qualités. M. Dou[illegible] mergue est très ferme sur la doctrine, et [illegible] sacrifie pas aux idées courantes (kantienne[illegible] sur la conscience. Il en fait, ce qui me parai[illegible]

ste, une partie de la raison, tout en reconnaissant que le sentiment de l'obligation est solu. Seulement on lui reproche de parler s réveils religieux comme un homme qui n'en aurait jamais vu ; peut-être lui manque-t-il d'avoir été pasteur quelque temps. Il est reste très populaire à la Faculté ; c'est le fesseur qui invite le plus les étudiants, irablement secondé, dans ces réceptions, la bonté cordiale et la piété de sa femme. La grande majorité des étudiants adoptent ou moins aveuglément les idées de Doumergue. Dans l'intérêt de l'orthodoxie devrait s'en réjouir; dans celui de la aie notion d'Eglise et du rapprochement ternel entre les chrétiens, il n'en est pas même. Il ne peut s'empêcher d'exhaler sa ine du « dissident, » qui est très vive. Si us n'êtes pas casé, enrégimenté dans les gs de l'Eglise réformée telle qu'il la con-, arrière ! Vous n'avez pas le droit de vous oir au foyer de la grande famille protes-te. De là une catégorie de jeunes pasteurs *mergutens*, peu tendres pour les Eglises res, mais que la pratique du ministère parfois ramène à d'autres idées.

M. Jean Monod, professeur de dogmatique, ère beaucoup du précédent ; sa bienveillance, à lui, s'étend à tous les chrétiens et à les hommes, bienveillance de sentiment ès bien), bienveillance intellectuelle aussi, i ne trace pas une démarcation assez nette re orthodoxes et leurs contraires. On lui roche une doctrine un peu vague : il mble, par exemple, remplacer la préexistence personnelle du Verbe par une sorte de existence idéale. Les résumés qu'il dicte ses cours sont fort bien faits. Il reçoit si beaucoup les étudiants.

M. Wabnitz, professeur d'exégèse du Nouveau Testament, est un travailleur consciencieux. Sa *Vie de Jésus*, sa *Vie de saint Paul* sont très appréciées des étudiants. Elles les aident, par l'abondance des détails, à reconstituer d'une manière vivante les scènes des Evangiles et des Actes. M. Wabnitz profite de ses connaissances précises pour expliquer au passage les textes difficiles des Evangiles ou enrichir ses introductions aux épîtres de Paul. Le jeune pasteur revient volontiers à ces cahiers-là ; et tous les étudiants regrettent que M. Wabnitz ne fasse pas imprimer ces cours vraiment remarquables, où abondent des renseignements inédits, puisés dans la littérature juive. D'autre part, comme les qualités sont souvent doublées de quelque défaut, on regrette aussi que le savant professeur passe parfois un temps si long sur un seul mot.

Cette érudition profonde, M. Bruston la porte dans son exégèse de l'Ancien Testament. J'ai eu l'avantage de le rencontrer en Allemagne dans sa jeunesse, et il faisait déjà preuve d'un rare talent philologique. Il a tenu, depuis, toutes ses promesses et au delà. Et sans partager (j'en suis loin) toutes ses idées, sans suivre tous les zigzags de sa critique, qui sont parfois très hardis, on doit reconnaître que ses cours sont originaux, intéressants, donnés sous une forme éloquente, dans une langue forte et belle. Il est, en Allemagne, le plus connu de nos professeurs montalbanais.

Les deux professeurs susmentionnés ne se rencontrent pas précisément sur la question eschatologique. Pour M. Wabnitz le royaume de Dieu ne commencera que lors du retour de Jésus-Christ ; pour M. Bruston le royaume de Dieu est déjà venu, et la *parousie* du Sauveur coïncide avec sa résurrection. Il y a une part de vérité dans ces deux théories ; mais le grand nombre des étudiants adoptent les idées de M. Wabnitz, qui leur paraissent plus scripturaires et défendues par des arguments plus nombreux.

M. Leenhardt continue ses cours de biologie appliquée à la philosophie. Ils font honneur au savant et à sa piété intime et vivante. M. Leenhardt est un homme tranquille et modeste, qui fait du bien sans bruit. Il est grand partisan de l'Alliance évangélique.

Le doyen de la Faculté, M. Bois, a souffert

ces derniers temps dans sa santé. Homme de réveil et de foi vivante, professeur éminent, il est apprécié, respecté de tous, et un peu craint. On fait grand cas de son cours de morale. Ses idées ecclésiastiques sont larges sans être vagues.

Quant à M. Montet, le chargé de cours qui a débuté d'une manière si malheureuse, il n'est pas encore devenu populaire. Les étudiants philosophes parlent peu de lui; on dit seulement que, pour se gagner leur faveur, il leur marque de très bonnes notes. M. Henri Bois donnait cette année, à vingt-six ans, un cours très difficile (Influence de l'hellénisme sur le judaïsme) et préparait sa thèse de docteur, qu'il a dû soutenir le 30 juillet.

Pour ce qui est des étudiants, voici un trait de mœurs. Si vous en rencontrez quelques-uns, fréquemment, à la promenade des Acacias, cela pourrait, ailleurs qu'à Montauban, ne pas tirer à conséquence : ici, vous pouvez être sûrs que ce ne sont pas des *mystiques*. Ce mot demande explication. Les mystiques (dont je n'entends parler du reste qu'avec grande estime et cordialité), forment une association de piété constituée récemment. Ils se rassemblent presque chaque matin en réunions de prière, au nombre d'une douzaine. Etant réveillés eux-mêmes, ils sont partisans du Réveil. Ils croient que l'idéal du pasteur, c'est d'être un apôtre rempli du Saint-Esprit, et que lorsqu'on a la sublime mission de sauver les hommes, il n'y a pas de temps à perdre en soirées inutiles. Ils s'occupent activement d'évangélisation et ont même fondé en ville une salle de prédication populaire. Tout en les approuvant et en recommandant leur exemple, je n'entends pas leur attribuer le monopole de la piété, car j'admets différents genres et diverses manifestations de la piété. La preuve, c'est qu'on peut voir à cette Faculté nombre de bons étudiants, pieux, et qui, sans se rallier à cette association, lui sont favorables. Il y a aussi les *antimystiques*. Mais un souffle de réveil a passé, en ces derniers temps, sur la Faculté; tout s'en est ressenti, la Société de mis[illegible] formée entre les élèves, leurs rapports [illegible] le directeur, le culte du matin mieux [illegible]quenté, les soirées littéraires plus séri[illegible] et plus utiles, et jusqu'à ce service de co[illegible]munion, célébré le 13 juillet, à la dema[illegible] des candidats sortants, avant leur séparati[illegible] Il était présidé par M. Jean Monod. Il est [illegible] de noter que nos jeunes amis, les « my[illegible]ques, » sont partisans de l'Alliance éva[illegible]liques et de la Mission intérieure.

CH. LU[illegible]

---

## Italie méridionale.

*Le miracle de saint Janvier et la science. — [illegible]os du Dante. — Anecdote de vacances.*

On a repris *ab ovo* la vieille discussion [illegible] le miracle de saint Janvier. L'événement [illegible] lieu, comme de coutume, le 4 mai derni[illegible] jours suivants. Il n'a rien offert d'extra[illegible]naire; si ce n'est que, de nouveau, l'ar[illegible]vêque a honoré le cortège de sa prése[illegible] entouré de la fine fleur de l'aristocratie na[illegible]litaine qui trouve là une heure ou deux [illegible] trêve à son long et monotone ennui. L'opé[illegible]tion a bien marché ; tout le monde en a [illegible] satisfait et s'attend à une bonne année [illegible] récoltes, de santé et de gains au loto. Ap[illegible] la misère noire des ans passés, c'est [illegible] heureuse lueur d'espoir qui pointe. Mais v[illegible] que les savants se mêlent de nouveau [illegible] l'affaire. M. J. Peter, dans son charmant li[illegible] sur saint Janvier et son miracle, a déjà i[illegible]qué quelques-unes des solutions qu'on a p[illegible]posées pour expliquer la prétendue liqué[illegible]tion du sang d'un homme mort depuis [illegible] siècles. En 1880, M. P. Punzo a publié [illegible] brochure fort curieuse sur le « miracle. [illegible] Accompagné de deux amis, savants et obs[illegible]vateurs comme lui, il a passé, à maint[illegible] reprises, en mai et en septembre, de deux [illegible] trois heures à genoux sur les marches [illegible] marbre de l'autel de saint Janvier, pour suiv[illegible] l'affaire de très près; puis il a consigné le ré[illegible]sultat de ses observations dans un mémoire

livré à la publicité. Pour les détails de la cérémonie, je renvoie à l'opuscule de M. Peter que chacun lira avec plaisir et profit; bornons-nous ici au strict compte rendu de M. Punzo et aux objections que vient de lui faire M. le professeur G. Albini.

M. P. Punzo décrit d'abord les deux ampoules du miracle. L'une et l'autre sont contenues dans une châsse de verre ronde, encadrée d'un cercle d'argent. Le tout est fixé sur un manche de métal de soixante-dix centimètres de longueur et peut être comparé au *signum* d'une cohorte romaine. La petite ampoule de droite est étroite et de forme cylindrique; on y voit des taches rougeâtres qui restent toujours les mêmes. L'ampoule de gauche est celle du miracle. Elle est plus grande; sa capacité approximative est de cinquante grammes d'eau distillée; elle est bombée au milieu, comme une poire à poudre, au col allongé. L'orifice, comme la base, disparaît dans un mastic blanchâtre qui empêche l'air d'y pénétrer; elle contient une masse solide, opaque, brunâtre.

Au début de la cérémonie, le prêtre sépare la châsse de son manche; il la renverse pour montrer que la masse brunâtre est « dure. » En effet, elle reste attachée aux parois de l'ampoule et immobile. Pour en convaincre chacun, il se promène devant la foule, renversant et relevant la châsse d'un mouvement lent, uniforme et grave. Un sacristain le suit, portant un long cierge dont la flamme, rapprochée constamment de la châsse, sert, dit-on, au seul but de l'éclairer à l'intérieur, pour mieux montrer la masse qui y est contenue. Pendant ce temps, la foule invoque saint Janvier. Bientôt la masse brune se détache tout entière des parois de l'ampoule et suit le mouvement circulaire que lui imprime la main du prêtre. Le peuple redouble ses prières et ses cris. Peu à peu, les bords de la masse s'ammollissent et se liquéfient graduellement le centre seul reste solide. Les prières de la foule roulent comme un tonnerre. Enfin, la masse brune a perdu sa solidité première; elle ressemble à du miel coulé, elle coule comme de l'huile figée ne laissant aucune trace sur les parois de l'ampoule. « Miracle, miracle! » crie-t-on de toutes parts, la liesse commence, on baise la châsse, etc.

Le lendemain, la masse brune est redevenue solide; on la liquéfie comme la veille, et cela, pendant neuf ou douze jours. L'opération est toujours la même. M. Punzo y a pourtant signalé quelques variantes. Parfois, le centre de la masse, gros comme une noix de galle, reste opaque; d'autres fois, elle bouillonne; la masse augmente chaque jour de volume et finit par remplir l'ampoule. Le temps nécessaire à la liquéfaction varie de quelques minutes à deux heures. La température extérieure ne paraît pas influer sur la plus ou moins grande rapidité de la fusion. A 30°, la liquéfaction a eu lieu au bout de deux heures; à 27°, en six minutes; à 25°, en treize minutes. Et le cierge, dira-t-on? M. Punzo croit qu'il ne joue aucun rôle en cette affaire, pas plus que la chaleur de la main du prêtre, pas plus que les baisers passionnés des assistants quand le miracle tarde; « car, dit-il, à supposer que sous ces diverses pressions la température s'élève, elle ne saurait réchauffer d'abord le verre de la châsse, puis l'air qui y est contenu, puis l'ampoule, puis la masse brune; car ce qu'on baise, c'est la châsse et non l'ampoule. » Reste une autre explication : celle d'un mélange de matières solubles et de dissolvants. M. Punzo affirme qu'on ne peut introduire quoi que ce soit dans l'ampoule pendant « le miracle, » ni par en haut, ni par en bas. Mais qu'y a-t-on introduit à l'avance? Voilà ce que notre auteur ne sait pas. La question reste irrésolue. « Dans l'état actuel de la science, dit-il, le miracle de saint Janvier est un problème insoluble. »

« Non, » dit M. G. Albini qui a repris le procès et a critiqué M. Punzo dix ans après l'apparition de sa brochure, soit tout dernièrement. Il soutient que, avec du miel, des sirops épais, certains produits du lait, on obtient chez soi, à loisir, le miracle de saint

Janvier. Il suffit de les enfermer dans une bouteille et de leur imprimer un mouvement giratoire doux et plus ou moins prolongé ; avec un peu d'habileté, on arrive à des résultats surprenants. Prenez une bouteille de la forme de l'ampoule, — la forme importe beaucoup, — emplissez-la aux deux tiers d'un liquide d'un poids spécifique fort (du sirop très épais, par exemple), ajoutez-y une substance solide légère (du chocolat impalpable), laissez reposer le mélange dans un lieu obscur et enfermé. Les molécules de la substance solide se porteront à la superficie du liquide, où elles formeront une couche épaisse. Après que le mélange aura été laissé en repos dans l'obscurité, on imprimera un mouvement lent à la bouteille ; la masse restera d'abord immobile, même si l'on renverse l'ampoule, puis elle se détachera lentement et toute entière des parois du verre ; peu à peu, le liquide se frayera un chemin dans la couche solide, la rendra fluide et le miracle sera fait.

M. Punzo ne s'est déclaré convaincu ni par la théorie ni par les expériences de M. Albini. Les deux savants sont d'accord pour nier qu'il y ait un miracle quelconque dans cette séculaire comédie de saint Janvier ; le premier la déclare inexplicable ; pour le second, elle est des plus simples. *Lis sub judice est,* mais convenons que de toutes les fourberies, les plus fourbes sont celles des prêtres, peu importe leur religion.

Celle-ci, du reste, est de vieille date, elle tient au sol du pays. Dans son savant ouvrage : *le Paganisme dans l'Eglise romaine,* M. Th. Trede en a retrouvé les traces multiples dans les siècles passés. On avait jadis le sang de saint Etienne apporté d'Afrique par l'évêque Gaudiosus. Au XVIe siècle, on le liquéfiait comme celui de saint Janvier ; aujourd'hui, on l'a encore, mais il reste sec, jusqu'à nouvel ordre. On avait aussi le sang de sainte Patricia, une sainte très ancienne et démodée ; il devenait liquide au contact d'une dent de la martyre. Avec cette dent, on conserve un des clous qui perça le Sauveur ; au vent[illegible] saint, il suait autrefois du sang. On a [illegible] du sang de saint Barthélemy avec un [illegible]ment de sa peau ; les rapprochait-on l'un [illegible] l'autre, le sang se mettait à couler. De mê[me] la graisse de saint Laurent, recueillie par [illegible] pieuses mains pendant qu'on le rôtissait [illegible] le gril, jadis se ramollissait ; aujourd'hui e[lle] reste dure. Est-ce la piété qui s'en va ? N[on] elle a la vie dure quand elle n'est que sup[er]stition. Saint Gennaro est à la mode dep[uis] 1337 ; avant, on n'en parlait pas ; peut-[être] qu'on n'en parlera plus un jour, mais so[yons] sûrs qu'on le remplacera et cela, richem[ent] dignement, car nous avons plus d'un to[ur] dans notre sac !

On commémore beaucoup en Italie. [illegible] beau mois de mai dernier, Ravenne, « [illegible] échantillon de Bysance sous Justinien, [illegible] célébré le jubilé des « os du Dante. » [illegible] poète y mourut il y a cinq siècles. « Da[nte], dit J.-J. Ampère, a bien fait de mourir à Ra[]venne, son tombeau est bien placé en ce[tte] triste cité, tombeau de l'empire romain d'[] Occident ; empire qui, né dans un marai[s] est venu expirer dans des lagunes. » Pour [la] circonstance, on fit venir de Naples une [de] nos anciennes connaissances, M. le prof[es]seur Bovio, actuellement le grand pr[être] incontesté de Dante. Il a parlé comme to[u]jours dans un style lapidaire, obscur, abstr[ait] mais tout scintillant de mots à éclats qui d[on]nent à la foule la conviction que tout cela [est] très beau et très clair. « Tous les patriotes i[ta]liens, a dit Marc-Monnier, ceux qui marchai[ent] au petit pas comme Troya et Balbo, ou qui [al]lèrent au grand trot comme Manin, ou à bri[de] abattue comme Mazzini, tous ont voulu Da[nte] pour maitre. Chacun l'a tiré à soi, lui a prê[té] son idée, l'a converti à sa cause, l'a fait sie[n] pour avoir le droit de lui dire : « Je suis à toi. » Etrange destinée que celle du poète ! Il était monarchiste, on l'a fait républicain ; il était catholique, on l'a fait protestant ; il était virgilien, on l'a fait romantique ; il était

pour l'empire allemand et, plus que tout autre, il a fondé la nationalité italienne. » M. Bovio n'a pas manqué à ce devoir sacré d'avoir Dante pour soi ; en parlant de « ses os, » il l'a fait humanitaire et chef du parti ouvrier. L'affaire s'est faite d'elle-même, comme toujours.

« Puis-je, a dit l'orateur, en parlant sur ces os, ne pas sentir la vie qui s'en échappe? Puis-je ne pas sentir le lien qui unit ces reliques aux vivants d'aujourd'hui? Pourquoi m'avez-vous appelé ici, si ce n'est parce que, comme moi, vous sentez que l'universalisme de Dante s'incarne dans l'internationalisme d'aujourd'hui? Cela posé, ne doit-on pas dire que le rêve évanoui d'une monarchie universelle a pris une vie nouvelle dans l'anarchie universelle contemporaine? La démocratie travailleuse tend à l'unité par-dessus les barrières des patries et des peuples. Le jeune empereur d'Allemagne vient de le constater dans un noble langage. Guillaume II sera-t-il le créateur d'un monde nouveau? Est-ce en lui que s'incarnera l'universalisme de Dante? Sera-t-il un nouveau Constantin, plus grand, plus heureux que le premier? Dante a accordé le salut à Constantin parce qu'il embrassa le christianisme, mais il ne lui pardonne pas sa donation au pape Sylvestre, ni son déménagement impérial sur les rives du Bosphore. Sur ce point, dit M. Bovio, Dante s'est mépris, car Constantin ne fit pas plus de donation au pape qu'il ne donna son cœur à Jésus. Ce qui fait de Constantin un grand homme, c'est sa passion de l'unité, « du monisme. » Il y avait deux dualismes dans l'empire : l'un religieux, l'autre politique. Il supprima le premier en restant païen tout en devenant chrétien, et le second en faisant de Constantinople une capitale tout en laissant Rome dans Rome. Tel fut son but, grand, immense; s'il a échoué, c'est que les circonstances furent plus fortes que lui.

» Guillaume II rêve-t-il une unité de ce genre? Vise-t-il à une monarchie universelle basée sur la démocratie? Tous les rêves de ce genre ont un réveil amer, témoin celui qui s'acheva à Saint-Hélène; néanmoins l'universalisme ne saurait mourir. Actuellement, entretenu, nourri, accéléré par toutes les puissances physiques et intellectuelles, il est lancé d'une manière irrésistible. On veut l'arrêter au nom du passé, c'est en vain. Les peuples que tout sépare, la langue et la race, sentent qu'un même cœur bat dans leurs poitrines. C'est d'en bas que part le mouvement; le temps des monarchies sacerdotales ou militaires, féodales ou bourgeoises est passé; l'universalisme de l'avenir sera ouvrier. La conférence de Berlin, « convoquée par une sorte de nouvel édit de Milan, » en est implicitement tombée d'accord. Il ne manque plus qu'un Constantin pour l'exécution de l'édit. Sera-ce le jeune empereur? Ce n'est pas probable, « car, s'écrie l'orateur dans une longue prosopopée, vous pouvez avoir, sire, tous les pouvoirs, le capital vous échappe. Il est aux Juifs et à vos soldats pour les trois quarts, » etc.

Qui aurait cru que tout cela sortirait des « os de Dante? » Tout est bien dans tout, on ne saurait en douter. Mais convenons que M. Bovio est un maître dans l'art de mélanger le vrai et le faux pour en faire des bijoux de paccotille qui éblouissent le brave monde.

En même temps qu'il parlait à Ravenne, à Naples, dans des séances aux allures graves, on exposait le socialisme catholique. C'était, avec une rhétorique italienne aux criardes fanfares, ce qu'on a dit en France, en Suisse, en Allemagne avec des allures plus calmes. Au fond, le positiviste Bovio et l'ultramontain de Naples se rencontrent, à cette différence près que, pour le premier, l'avenir est à la démocratie incrédule et travailleuse; pour le second, elle est aux masses catholiques dirigées par le pape. Lequel préférez-vous? Dieu nous garde de l'une et de l'autre! Pourvu que l'une et l'autre ne soient pas dans sa main une verge puissante pour nous châtier! Prions alors pour que notre fuite n'arrive pas en hiver!

Depuis que le socialisme est à la mode, il devient la parure de la Bohême internationale qui hante les bureaux de bienfaisance et les caisses des églises. Voilà bien douze ans que j'étudie cette race en Suisse et en Italie. Elle a des sectes diverses. L'une, qu'on pourrait appeler pastorale, connait tous les pasteurs de France, de Navarre et de la Suisse romande ; elle les a en liste, si bien qu'on croirait entendre réciter le prospectus de certains pensionnats. L'autre, de création récente, est franchement socialiste. Sans doute, elle l'a toujours été en pratique, mais en paroles, elle s'en cachait ; actuellement, elle l'avoue et s'en targue. « Monsieur, je suis socialiste, exilé d'Allemagne, père de famille, arraché aux miens par un infâme décret de police. Je viens à vous, sûr de votre charité, car vous êtes Suisse, ami de la liberté, socialiste, et le reste. » Si l'on ne souscrit pas aux désirs de ces messieurs, ils vous lancent cette apostrophe : « Monsieur, vous êtes un mauvais socialiste, je le dirai à vos collègues. » Il y a quatre ans, c'était : « Monsieur, je le dirai au Consistoire de Paris, c'est lui qui vous fera marcher. » Et quand ce n'était pas le Consistoire, c'était de M. Bersier qu'on était menacé ! Que de lettres signées de ce nom vénérable on vous présentait et l'on vous présente encore, que de souscriptions internationales mises sous son égide, le tout faux, cela va sans dire ! Actuellement, c'est le socialisme ou la Commune de Paris qui supplante les consistoires et les pasteurs, ou plutôt qui leur fait concurrence, car ceux-ci ne perdront jamais le droit d'être exploités. Curieux signe des temps !

Puisque c'est ici le numéro des vacances, on nous permettra bien une anecdote. L'affaire se passe à Naples, au couvent franciscain des Saints Philippe et Jacques. Salvatore Ansiemma, fils de Jean, originaire de Somma Vesuviana, domestique au dit cloître, était parvenu à voler 449 francs à frère Pasquale et 25 francs à frère Joseph. Pour être moine et détaché du monde, on n'en tient pas [illegible] à son bon argent ; aussi les deux volés [illegible]rent-ils grand bruit au couvent. Leurs s[illegible]çons tombèrent sur le domestique Salva[illegible] Mais allez convaincre un Napolitain d'[illegible] indélicatesse, un Napolitain même n'y p[illegible] vient guère ! Cependant frère Joseph av[illegible] son idée. Il répandit le bruit que frère Pa[illegible]quale était en fonds, et qu'il tenait ca[illegible] dans sa cassette un fort joli magot. Tout [illegible] couvent en parla, car on parle beaucoup d'a[illegible]gent et d'autres choses de même farine [illegible] ces saints lieux. Les oreilles en tintèr[illegible] Salvatore le serviteur, qui fait son plan p[illegible] dépouiller frère Pasquale. Entre temps, fr[illegible] Joseph, au lieu de dire ses prières dans [illegible] cellule, les récitait *sotto voce*, accroupi s[illegible] le lit de frère Pasquale. Un jour, la p[illegible] s'ouvre ; Salvatore entre à pas de loup, v[illegible] la cassette, l'ouvre, la trouve vide et l[illegible] un gros blasphème. A l'instant, frère J[illegible] s'élance de sa cachette ; d'une étreinte vi[illegible]reuse, il empoigne Salvatore qui se croit [illegible] par le diable et s'oublie jusqu'à crier au s[illegible]cours. On mène le voleur au père gardi[illegible] qui reçoit l'aveu de ses larcins, puis on l'enf[illegible] ferme dans une cellule, pendant que fr[illegible] Pasquale et frère Joseph courent à la poli[illegible] l'âme brûlante de vengeance. Ils revien[illegible] accompagnés d'un commissaire ; mais, ô s[illegible]prise, la prison est vide ! On crie au mirac[illegible] car la fenêtre est trop étroite pour qu'[illegible] homme y passe. Seulement les bons fr[illegible] oublient qu'où un moine bien nourri ne p[illegible] se glisser, passe fort bien un domestique fa[illegible]lique.

Moines et policiers en étaient à s'éton[illegible] quand, dans une maison voisine, on eut [illegible] belle peur. Un homme venait de tomber [illegible] ciel dans un atelier de couturières. Là au[illegible] on crie au miracle. « Nullement, leur dit Sal[illegible]vatore, les moines m'ont martyrisé dans un[illegible] cellule ; cette nuit ils devaient me tuer, sau[illegible]vez-moi, chères enfants. » Et on le sauva. Tout cela fera que les deux bons frères en [illegible] seront pour leur argent, que le couvent aura[illegible]

non seulement perdu un domestique, mais un moine; car si Salvatore volait les frères, c'était pour se faire un trousseau, afin d'être admis aux vœux solennels de la profession; il l'a avoué lui-même au père gardien.

Soyez bien sûrs, amis lecteurs, que ce trait n'est pas traduit d'Ekkehardt, mais de l'organe quotidien de l'archevêque de Naples, le successeur présumé de Léon XIII.

FR. TISSOT.

---

## Suisse orientale.

*La « Suisse orientale. » — Une visite à Oberammergau.*

L'expression « Suisse orientale » est vraiment pleine d'ironie. Non, rien n'est moins oriental que la vie d'un Saint-Gallois ou d'un Glaronnais. En vain, dans nos vallées, on fabrique des bonnets pour les Turcs et des mousselines aux vives couleurs à destination des pays chauds; l'ours n'a pas encore délogé et se retrouve un peu partout. Peut-être quelque étranger, assistant à nos Synodes, trouverait-il dans le calme des visages, dans la gravité majestueuse d'un président à longue barbe, quelque vague ressemblance avec les patriarches du Levant. Apparences trompeuses! on n'entend pas ici le « il est écrit » qui décide de tout; on ne réveille pas les souvenirs d'Israël, on ne contemple pas un Dieu infini, on ne s'abîme pas dans les mystères de la divinité du Fils: on parle de Constitution, de Conseil d'Etat, et ce dernier vestige qui nous venait de là-bas, le baptême, le voici sacrifié, méconnu, subtilisé dans nos brouillards. Non vraiment, ce n'est pas une Suisse orientale.

On ne peut pas même dire ici que la lumière vienne de l'Orient; car si nous franchissons le Rhin, si nous marchons vers l'est, nous rencontrons de nouvelles montagnes plus tristes que les nôtres, plus austères, dépeuplées, hantées seulement par les rêves d'un Wagner et les souvenirs d'un roi fou; tandis qu'à l'écart, dans le recoin d'une vallée, on conserve religieusement l'usage le moins oriental et le plus moyen âge qui se puisse: un mystère de la Passion.

Ceci paraît sortir de mon cadre; mais j'ai, pour parler d'Oberammergau, une excellente excuse. L'une des autorités de l'Eglise de Saint-Gall, un *Kirchenrath* qui ne va guère au culte, m'a conseillé de me rendre à ce spectacle, déclarant que, pour sa part, il y avait pleuré, et que jamais rien ne l'avait tellement édifié. Le fait est qu'il n'est pas seul dans ce cas, et que les Suisses orientaux se rendent en foule en Bavière. Sur toutes les tables on trouve la photographie de Jésus (Joseph Mayer) et de Marie (Rosa Lang), et l'on parle histoire sainte encore plus qu'à Noël. Mon ami voulut bien me recommander à l'apôtre Taddée, qui tient logis là-bas. Il n'y avait plus à hésiter, j'ai pris mon bâton de pèlerin, j'ai consciencieusement rempli le programme, et, de retour au logis, j'ai dû déclarer à mon *Kirchenrath* que je n'avais pas entièrement partagé ses impressions.

Le plus beau spectacle à Oberammergau, lui ai-je déclaré, ce n'est pas celui qui se déroule sur la scène: ce n'est pas l'éclat des costumes, non, pas même la patience des acteurs, tenant leurs rôles sous des torrents de pluie. Ce que j'ai le plus admiré, ce n'est pas même la tournure de ces gens qui, à force de jouer la Passion, ont si bien pris le physique de l'emploi. Leurs longs cheveux tombant sur leurs vestes tyroliennes et leurs figures pleines d'onction sentent trop le *Herrgottschnitzer* [1]; je préfère le vrai campagnard à ces villageois doublés de Juifs. Ce que j'ai le plus admiré, eh! c'est le cirque de montagnes, naturelles, simples qui encadraient le paysage, si indifférentes à tous ces jeux de scène qu'elles nous rappelaient sans cesse toute la distance qui les sépare de la réalité. Et puis, j'ai admiré cette foule accourue de tous les pays, et à laquelle une même

[1] Les habitants d'Oberammergau consacrent les loisirs que leur laisse la carrière théâtrale à sculpter des figurines religieuses.

pensée a donné de l'unité. Oubliant leurs rancunes, tous les peuples sont montés à Jérusalem. Pour tous, c'est une fête, mais une fête religieuse; la foule est calme, recueillie, et, pendant la représentation, l'anxiété qui se peint sur tous les visages montre combién l'histoire du Juste souffrant touche de près au cœur de chacun.

Ici, mon conseiller d'Eglise m'a interrompu :

— C'est ce que je vous disais : ce spectacle m'a édifié plus que tous vos sermons.

— Je n'en doute pas, répondis-je, et, sans doute, je joue de malheur, car maintenant je vais vous scandaliser : oui, ce magnifique auditoire m'a réjoui, et un moment j'ai songé avec envie à ces paysans qui, sans avoir fait de dogmatique, savent faire courir tant de monde pour leur tenir un sermon qui dure au moins huit heures. Mais bientôt j'ai compris où résidait leur puissance : ils flattent... votre défaut mignon. Tenez, les spectateurs n'applaudissent pas ; c'est bien, l'ensemble est trop sérieux ; mais ils pleurent, et ils pleurent juste au mauvais moment, juste dans les scènes qui ne sont pas strictement bibliques. Marie, dont le rôle est d'ailleurs suffisamment effacé, a seule le don de déchaîner l'émotion. Dans la scène des adieux, lorsque, apercevant Jésus qui fléchit sous la croix, elle pousse un cri désespéré, c'est dans tout l'auditoire un véritable sanglot. Certes, la scène est saisissante ; il faudrait un cœur bien dur pour n'éprouver devant elle aucune émotion, mais ce n'est pas là le plus poignant dans un tel drame ; l'Evangile, qui nous a donné le plus important, ne fait pas appel à notre sentimentalisme. Et tenez ! ajoutai-je, ce sentimentalisme qui vous pousse à pleurer un moment et qui vous laisse tel que vous êtes, c'est un danger sérieux. Vous trouvez très noble de vous attendrir ? Vous, hommes pratiques, habiles négociants, vous devriez comprendre qu'il faut autre chose.

Le chœur, d'ailleurs, qui, à Oberammergau, se charge de tirer les conséquences, de faire l'application, le chœur des bons génies vous l'a suffisamment dit ; mais qui donc a[illegible]
ses strophes ? Sa musique monotone et i[illegible]
faite ressemblait tout juste à nos serm[illegible]
c'était ennuyeux : il n'y avait rien à voir !

C'est que vous avez des exigences, et [illegible]
braves paysans sont trop fins pour ne pas [illegible]
prêter ; ils savent les allures théâtrales [illegible]
sont de mode aujourd'hui, ils se sont mis [illegible]
pas, et les guides ont bien soin de le di[illegible]
vous trouvez à Oberammergau un théâtre p[illegible]
complet, des jeux de scène mieux combi[illegible]
qu'à l'opéra de Munich. Quelle déception p[illegible]
qui vient y chercher du naïf ! Vous dites [illegible]
nul ne monte sur ces planches s'il n'est[illegible]
dans le village : Et que m'importe ! si [illegible]
paysans, au lieu de me dire ce qui est d[illegible]
leur âme, exécutent devant nous la reprod[illegible]
tion d'un tableau de Rembrandt ou de L[illegible]
nard de Vinci ! Je préfère les originaux, [illegible]
j'aimerais mieux quelque violent anach[illegible]
nisme, quelque naïveté touchante. Oui, [illegible]
une fois, je regrette le diable qu'on m[illegible]
autrefois et qui effrayait les enfants. Al[illegible]
y avait moins d'artifice dans l'air, moins [illegible]
théâtre dans la vie et beaucoup plus de [illegible]
cérité. Et puisque ces temps sont pass[illegible]
puisque nous sommes arrivés à l'âge où t[illegible]
se complique, profitons-en pour chercher [illegible]
vérité plus indépendante de toutes les c[illegible]
ventions, et proposons aux bonnes [illegible]
d'Oberammergau d'écrire pour la proch[illegible]
fois sur le fronton du temple grec qui c[illegible]
stitue leur scène principale, ces mots de l'[illegible]
tre : « Ce sont des choses que l'œil n'a p[illegible]
vues, que l'oreille n'a point entendues, [illegible]
ne sont point montées au cœur de l'hom[illegible]
des choses que Dieu a préparées pour c[illegible]
qui l'aiment. Dieu nous les a révélées [illegible]
l'Esprit. » (1 Cor. II, 9.)

Mon conseiller d'Eglise (un *reformer*, [illegible]
n'est besoin d'ajouter) me regardait d'un [illegible]
étonné. Il semblait dire : Où donc ça m[illegible]
perdre, d'être positif ! Nous restons bons a[illegible]
mais je ne l'attends pas encore à mon pré[illegible]

E. M[illegible]

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## HISTOIRE RELIGIEUSE
### CONTEMPORAINE

—

### Le catholicisme à Genève en 1890.

I

En 1815, la république de Genève retrouva son indépendance et obtint une petite augmentation de territoire, qui écorna légèrement la Savoie et le pays de Gex.

Ces nouveaux Genevois étaient catholiques. Les partis politiques qui furent au pouvoir à partir de cette époque et jusqu'en 1870, traitèrent les communes réunies avec de grands égards. Conservateurs et radicaux cherchèrent également à se concilier les cléricaux qui, compacts, bien disciplinés, apportaient, dans les luttes civiles, un appoint important.

*Nos messieurs*, comme disait il y a quarante ans le peuple genevois, en parlant de l'aristocratie, nos messieurs furent des plus bienveillants pour les catholiques. Aussi, cette aristocratie, dont le patriotisme fit renaître la république de Genève, put-elle compter sur le dévouement des communes réunies, pendant ce long espace de temps que les conservateurs avec fierté, et les radicaux avec ironie, ont appelé les vingt-huit années de bonheur.

L'*Histoire de la persécution religieuse à Genève* (Paris, 1878), prétend, il est vrai, « que pendant ce temps, les catholiques ont subi mille agressions, renaissant sous toutes les formes, qui ne leur ont pas laissé un moment de tranquillité. » Les griefs les plus considérables, mis en avant par l'auteur, sont la surveillance des écoles, confiée à une commission mixte au point de vue confessionnel, la suppression de la sanction légale donnée aux fêtes religieuses, et les efforts faits pour amener une loi votée seulement en 1861, par laquelle le mariage civil fut étendu à tout le canton. Or, il suffit de lire les documents de l'époque pour voir de quelles attentions et de quelles prévenances le clergé romain était entouré. L'homme qui était à sa tête, le curé Wuarin, avait des exigences incroyables, les disait haut et ferme. Le gouvernement lui savait les bras longs, et en avait peur. Quand monsieur le curé se fâchait, on faisait tout pour le calmer. M. Picot ayant écrit quelques mots sur l'Escalade, M. Wuarin tempêta ; et M. le syndic Schmidtmeyer de tancer vertement le citoyen qui avait osé célébrer une des gloires nationales. Le parti conservateur tomba pour avoir voulu soutenir les cantons catholiques dans la question des jésuites, et le parti radical prit la direction des affaires pu-

bliques. Chose étrange, la mansuétude de *nos messieurs* à l'égard des catholiques fut dépassée par les radicaux et surtout par leur chef et leur idole, James Fazy. Il vint à eux les mains pleines ; les faveurs, les gracieusetés furent pour eux. La cathédrale de Notre-Dame s'éleva sur un terrain donné par l'Etat ; il en céda un autre à prix réduit pour l'église Saint-Joseph.

La naturalisation des catholiques, à laquelle *nos messieurs* mettaient encore quelques restrictions, ne rencontra dès lors aucune difficulté. On aurait été plus loin ; nous savons, de bonne source, que le parti radical d'alors renfermait des hommes disposés à faire bon marché du protestantisme. Plus d'un s'irritait de ne pouvoir vendre aux catholiques la cathédrale de Saint-Pierre, objet de leurs regrets et de leurs désirs. Ils déploraient qu'un stupide préjugé, contre lequel on ne pouvait aller, empêchât de remplir ainsi les caisses de l'Etat. Le catholicisme acquit une grande extension à Genève, sous le régime Fazy, surtout par l'immigration et l'admission à la bourgeoisie des Savoyards et des Français catholiques. Les écoles des frères de la doctrine chrétienne et des sœurs de charité prirent alors un développement considérable. Quoique, d'après la Constitution de 1847, aucune corporation, soit congrégation, ne pût s'établir dans le canton, sans l'autorisation du Grand Conseil et le préavis du Conseil d'Etat, de petites associations monastiques pointaient çà et là. Les derniers temps, des lazzaristes s'étaient établis au Grand Saconnex et des carmélites à Veyrier. Des rapports habituels, presque familiers, existaient entre les radicaux au pouvoir et les ch[...] parti ultramontain. On se renco[...] volontiers, on dînait ensemble à l'o[...] sion. Tel aimable abbé, homme du m[...] leur monde, voulait bien alors, pour [...] besoins de la cause, se commettre a[...] certaines gens aux allures débrail[...] et leur faire éprouver le charme inc[...] testable de son esprit délié et de sa p[...] tesse raffinée.

Cette belle amitié se gâta en 187[...] curie romaine, en voulant établir [...] évêché à Genève, agissait contre les l[...] du pays et froissait les sentiments de [...] population protestante.

Quand Mgr Mermillod eut été nom[...] en 1865, évêque auxiliaire de Gen[...] le président du Conseil d'Etat, lors[...] notification lui en fut faite, répo[...] il est vrai, n'y voir aucune objec[...] et trouver la mesure équitable, puisq[...] les protestants avaient leurs chefs [...] leur Consistoire à Genève. Cependan[...] le Conseil d'Etat ne tarda pas à se r[...] viser ; une lettre de Mgr Marilley lui [...] comprendre que le saint-siège entend[...] déterminer, en tous pays, la juridicti[...] spirituelle sur les catholiques et q[...] d'un moment à l'autre, l'évêque au[...] liaire pourrait bien devenir l'évêque ti[...] laire. Il déclara donc qu'il reconnai[...] seulement Mgr Mermillod comme vica[...] général de Mgr Marilley et agissant so[...] sa responsabilité. Ce qui avait paru [...] M. Vautier une chose toute naturell[...] constituait, aux yeux du Conseil d'Et[...] tout entier, un empiètement sur l[...] droits du pouvoir civil.

Quelques années se passèrent ; M. Ca[...] teret prenait de plus en plus, dans le[...] affaires publiques, une influence pré-

pondérante. C'était un tempérament très autoritaire ; Genève protestante avait toute son affection ; il rompit la trêve et commença les hostilités. Nous passerons rapidement sur des faits bien connus. Il faut pourtant rappeler qu'en août 1872, l'Etat de Genève enjoignait à Mgr Mermillod de s'abstenir « de tout acte épiscopal et de tout acte qu'il ferait en qualité de vicaire-général et de fondé de pouvoirs de l'évêque diocésain. » L'évêque auxiliaire était réduit à ses fonctions premières de curé de Genève ; il s'y refusa, la lutte était engagée. Un décret le destitua bientôt de ses fonctions de curé et de vicaire-général, exercées soit directement, soit par procuration. L'évêque résista, le clergé de Genève tout entier l'appuyait ; la force fut employée pour triompher de cette opposition. Le Conseil fédéral, à la demande de l'Etat de Genève, expulsa Mgr Mermillod du territoire helvétique. Les prêtres récalcitrants se virent retirer leur traitement et l'usage de leurs églises. L'hôpital catholique, les maisons habitées par les religieux et les religieuses furent confisqués. On ferma les écoles des frères de la doctrine chrétienne et des sœurs de charité. Toutes les congrégations monastiques durent quitter le pays. La célébration de la messe fut interdite, sur territoire genevois, aux prêtres étrangers. Aucune manifestation du culte ne put désormais se produire sur la voie publique. Les processions disparurent, la croix et les cierges n'accompagnèrent plus les cortèges funèbres. Il fut interdit aux prêtres, résidant dans le canton, de porter l'habit ecclésiastique.

L'application de ces mesures ne se fit pas sans rencontrer une forte opposition. On employa parfois, pour en avoir raison, un déploiement de force qui porta au comble l'irritation du parti ultramontain. Enfin, une loi constitutionnelle modifiant le titre du chapitre X de la Constitution, réglait le culte catholique ; elle décrétait l'élection des curés par le peuple et les astreignait au serment de fidélité envers l'Etat. Elle remettait la juridiction et l'administration de l'Eglise épiscopale, ainsi reconstituée, à l'évêque du diocèse suisse et spécifiait, en même temps, que le siège de cet évêché ne pourrait jamais être établi dans le canton de Genève. La loi déterminait le nombre et la circonscription des paroisses, les formes et les conditions de l'électorat.

La Constitution fédérale du 20 mai 1874, sanctionnait et appuyait les mesures prises par l'Etat de Genève. Elle déclara les cantons aptes à prendre les mesures nécessaires contre les empiètements des autorités ecclésiastiques sur les droits des citoyens et de l'Etat. Elle exclut les jésuites de la Suisse, leur interdit toute action dans l'Eglise et dans l'école, et se réserva la faculté d'étendre cette interdiction, par arrêté fédéral, à d'autres ordres religieux dont l'action serait dangereuse pour l'Etat. Elle défendit de fonder de nouveaux couvents et de rétablir ceux qui avaient été supprimés. Elle annula l'empêchement au mariage pour des motifs confessionnels. Elle déclara qu'il ne pouvait être érigé d'évêché catholique sur le territoire de la Confédération, sans l'autorisation de cette dernière. Bientôt, une fraction considérable du catholicisme genevois fit adhésion à l'Eglise consti-

tuée ainsi par décret, qui prit le nom d'Eglise catholique nationale.

Nous le dirons franchement ; à notre avis, les mesures prises par l'Etat de Genève furent d'une rigueur excessive et souvent fort contestables au point de vue du droit. M. Carteret voyait dans le catholicisme, il ne se trompait pas, l'ennemi acharné de la nationalité genevoise, telle qu'il la comprenait. Il agit sous l'influence d'un syllogisme dont la majeure et la mineure seules étaient justes. La liberté est le plus grand des bienfaits ; le clergé romain fait usage de la liberté pour arriver à l'étrangler ; il faut donc lui refuser la liberté. C'était douter de la liberté, qui a toujours suffi pour se défendre.

Ainsi donc, l'édifice qui paraissait solide, en pierres de taille, la position sociale et politique du catholicisme à Genève, semblait crouler comme un château de cartes. Le clergé romain, s'il fut un moment abattu, ne tarda pas à reprendre courage ; il se savait puissamment soutenu par l'étranger ; en effet, l'argent lui vint plus abondamment que jamais. Le catholicisme français, depuis longtemps, favorisait par de grandes largesses l'immigration catholique à Genève ; dans les circonstances critiques où se trouvait le catholicisme genevois, il lui vint en aide, sans compter. Puis, les catholiques-romains genevois se créèrent des ressources par eux-mêmes ; ils fondèrent l'œuvre du Clergé, qui a dès lors rendu aux prêtres catholiques-romains, par le moyen de contributions volontaires, le traitement supprimé par l'Etat. En 1878, cette association collectait 51 638 fr. 50 ; en 1889, 59 356 fr. 38. Nous apprenons, par un article du *Courrier de Genève*, qui rend compte de l'œuvre, en date du 10 février 1890, que Mgr Mermillod donne 72 000 francs pour les œuvres catholiques du canton de Genève. C'est, sans doute, la plus grosse partie de ce qu'envoie l'étranger. Il faut reconnaître ici l'esprit de sacrifice que montrèrent les catholiques-romains genevois, en grande partie campagnards. Le paysan gagne péniblement sa vie, l'argent a pour lui une toute autre valeur que pour le citadin. La vitalité du catholicisme-romain genevois est bien plus affirmée par son esprit de sacrifice que par les vociférations de la chaire et de la presse. Mais, le paysan catholique ne lâche pas son argent sans maugréer ; il s'irrite de voir le protestant aller au culte sans bourse délier, et une petite minorité de catholiques nationaux jouir, à ses côtés, de l'église dont on l'a dépouillé et recevoir, pour son pasteur, le traitement qu'on a retiré au curé ultramontain.

Bientôt, les catholiques-romains reprirent pied ; ils construisirent des chapelles à la campagne et à la ville. Le Temple Unique des francs-maçons, acheté par le clergé romain, devint l'église du Sacré-Cœur. Les prêtres rachetèrent ensuite Saint-Joseph. A la campagne, les écoles laïques continuèrent à être fréquentées par les catholiques, car le curé romain est fort souvent l'ami du maire et peut influer sur la formation du Conseil municipal, qui surveille le régent. En ville, d'où les frères de la doctrine chrétienne et les sœurs de charité avaient été expulsés, les catholiques établirent des écoles laïques dans tous les quartiers. De Carouge, le pensionnat

des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul transporté à la frontière, sur la partie française du village de Veyrier, continua à recevoir les jeunes filles catholiques des classes aisées ; celui de Fernex en reçut aussi. Quant aux jeunes garçons, autant que possible, ils furent dirigés sur les collèges catholiques de la Savoie et de la Suisse.

Reprendre les brebis que l'Eglise catholique nationale lui avait enlevées fut, dès les premiers jours du schisme, le désir ardent de l'Eglise catholique romaine. Elle put d'autant plus facilement le satisfaire que la constitution de la nouvelle Eglise avait été hâtive, que, désireux de lui procurer rapidement un clergé, l'Etat avait fait flèche de tout bois, que l'homme enfin, auquel on avait confié la direction du mouvement, distingué par de brillantes qualités d'orateur, ne comprenait rien à l'administration. Les déficits de la nouvelle Eglise firent la partie belle au clergé romain ; il regagna peu à peu son influence et, dans plusieurs villages, rendit la vie impossible aux *intrus*, comme il aime à appeler les prêtres catholiques libéraux. Avec une touchante magnanimité, l'Eglise catholique romaine reçut, il est vrai, à merci et réintégra même dans des fonctions ecclésiastiques quelques-uns de ces derniers. Elle se contenta, pour cela, de rétractations où ils attaquaient, avec violence, l'Eglise catholique nationale.

Quantité d'associations fondées en 1870, ou qui reçurent alors un grand développement, contribuèrent à grouper les catholiques. Mentionnons, entre autres, l'Union des campagnes, la Société de secours mutuels dite de Saint-Vincent-de-Paul, dont un protestant récemment passé au catholicisme, M. Théodore de la Rive, était dernièrement président ; celle des domestiques ou de Sainte-Blandine ; puis des groupements ayant un but spécial de dévotion, et enfin les cercles catholiques. Qui voudra avoir une idée de ces derniers fera bien de lire *l'Œuvre de Jésus ouvrier, les cercles catholiques, œuvre, organisation, action*, par Arvède Barine, Paris 1879 ; car les cercles catholiques de Genève sont presque calqués sur le type français. Il est surtout reproduit par le cercle des Pâquis et par celui de l'Espérance. Le but qu'on se propose dans ces cercles est avant tout de ne pas perdre de vue les jeunes gens. Ils sont attirés dans ces sociétés par des divertissements tels que concerts, billard, représentations théâtrales, voir même le dimanche soir ; un prêtre est directeur. La fréquentation du culte et des sacrements est exigée. Les membres de ces cercles vivent tout à fait à part de la vie nationale genevoise. Les associations dont ils font partie ont été évidemment créées pour favoriser cet isolement ; les étrangers, du reste, entrent dans leur composition pour une forte proportion.

On ne saurait établir, entre les Unions chrétiennes et ces cercles, beaucoup d'analogie ; je fais une exception pour le cercle de Saint-Germain où domine l'influence de M. l'abbé Carry. Là, l'élément mystique, spirituel, est très réel ; on sent qu'une personnalité d'une haute portée religieuse exerce son action.

Pendant les premières années qui suivirent 1873, le travail du clergé catholique fut essentiellement de relèvement, de réparation, d'affermissement. Il

semblait avoir abandonné toute intention militante; mais, peu à peu, voyant le terrain se raffermir sous ses pieds, il releva la tête et ne se contenta plus de pouvoir vivre à Genève. La pensée de s'emparer de la place lui revint; on put assez vite s'en apercevoir. Il voulut créer à Genève une aristocratie catholique; grâce à ses efforts, quelques familles de gentilshommes savoyards, quelques étrangers appartenant dans leur pays aux classes élevées, vinrent passer l'hiver sur la terre de la persécution, dans cette Genève où, s'il faut en croire la presse ultramontaine, on fait aux catholiques une vie impossible. Le clergé catholique avait tenté, depuis longtemps, des essais de conversion dans la classe supérieure. Ces derniers temps, il en obtint qui eurent de l'éclat; deux jeunes gens, appartenant aux plus anciennes familles, allèrent à Rome. Les journaux cléricaux, fiers de ce succès, répétaient, l'un après l'autre, que ces convertis ne seraient pas les seuls et que plusieurs personnes de la haute société, retenues encore par leur parenté et leurs relations, feraient, d'un moment à l'autre, le pas décisif. Ce qui donne tout d'abord ces espérances au clergé, c'est l'affaiblissement incontestable du vieil esprit national genevois dans les classes élevées. Depuis 1846, une partie de l'aristocratie, exclue des affaires publiques, a beaucoup voyagé et s'est mélangée, plus qu'elle ne le faisait auparavant, à la société cosmopolite. Elle a perdu à ce contact prolongé sa raideur et la fermeté de ses convictions religieuses. Elle va beaucoup à Paris, où la société catholique, aimable, facile, d'une exquise sociabilité, l'attire plus que la société protestante froide, réservée, conservant quelque chose de l'austérité des pères.

Ce qui encourage encore l'ambition du catholicisme, c'est le rapprochement que la politique a fait entre lui et le conservatisme genevois. Le culte catholique romain a trouvé, pour l'entretien de ses curés et l'érection de ses chapelles, quelques ressources chez un ou deux conservateurs protestants. Il est des communes catholiques où la charité de familles protestantes haut placées, fournit largement aux besoins des pauvres, sans la moindre tentative de prosélytisme. Le clergé catholique espère que ces bienveillantes dispositions sont les prémices d'une transformation religieuse, dont il bénéficiera. Certains conservateurs s'écrient, en voyant l'appoint que leur apporte le clergé : « Le catholicisme a du bon ! » Le clergé en conclut qu'il les verra, tôt ou tard, au confessionnal et aux processions, et qu'après *quatre siècles* d'hérésie la république de Genève rentrera sous l'autorité de l'Eglise romaine.

Dans la classe moyenne protestante, le clergé catholique n'a, jusqu'à présent, exercé aucune action, du moins à notre connaissance. On le comprend; dans ce milieu, l'antipathie contre l'Eglise romaine est profonde et générale. Dans la classe inférieure, les mariages mixtes, bénis seulement dans l'église protestante, sont très fréquents. Les dévots catholiques sont ardents pour faire rentrer dans l'Eglise romaine les enfants issus de ces unions. Il nous arrive fréquemment d'avoir connaissance des tentatives qu'ils ont faites pour regagner ainsi le terrain perdu. C'est une protestante, veuve d'un catholique, à

quelle on offre de placer ses enfants ns un orphelinat du Bugey ou de la oie. C'est une jeune fille que le dé-rt de ses parents laisse à la charge ne tante; on promet à cette dernière pourvoir à l'entretien de l'enfant si l'envoie au catéchisme catholique-ain. C'est une femme catholique n sollicite de faire rebaptiser son nt, pendant l'absence de son mari testant.

Depuis quelque temps, les communes holiques refusent fréquemment les ndidats à la naturalisation s'ils sont otestants. (Ce sont là, il est vrai, les présailles de l'opposition constante que régime Carteret n'a cessé de faire à dmission des catholiques ultramon-ns.) La chose est d'autant plus à re-quer que, sans grande difficulté, des oliques étrangers sont reçus gene-s dans les communes protestantes. s souvent cependant, le candidat holique admis à la naturalisation, argé d'une nombreuse famille, n'a d'autres ressources que son travail.

La parole et la presse, ces deux puis-nts moyens d'action, sont activement ployés par les catholiques. Les confé-nces données par M. Théodore de la ive n'ont pas été sans faire quelque uit. Cet homme, encore jeune, con-ti au catholicisme il y a quelques nées, est un des fidèles les plus mili-nts de l'Eglise romaine. On lui a fait leçon et il l'a bien écoutée; aussi, dans ses conférences sur le péril social et le devoir actuel, il fut pour ses an-ciens coreligionnaires d'une cordialité gracieuse qui n'a pas été d'abord sans produire sur eux quelque effet. « Par-dessus les barrières qui nous séparent, leur a-t-il dit, tendons-nous une main cordiale, oublions nos divergences et combattons d'un commun accord le bon combat. » Quand il est avec ses nouveaux frères, il tient un tout autre langage. A Saint-Maurice, en parlant de Léon XIII et de la question ouvrière, il leur disait : « Il ne peut pas y avoir à proprement parler, en dehors de l'Eglise catholique, d'action sociale du christianisme; le protestantisme est trop divisé. » Dans ce discours, il a affirmé, au fond, que le pape seul trouvera, donnera le mot d'une formule magique résolvant la question sociale; il existe donc à ses yeux une science sociale révélée.

Lorsqu'il est dans les cercles catholiques, M. de la Rive fait de l'histoire à sa manière. Il parle du rétablissement du catholicisme à Genève et les violences de Chauvigny deviennent, à l'entendre, de nobles protestations en faveur de la liberté de conscience. Il voit dans la résistance qu'opposa au résident la république de Genève de quoi justifier la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthélemy. Théodore de Bèze est, à l'entendre, un écrivain pornographique; il présente seulement en lui l'auteur des *Juvenilia* que de Bèze écrivit étant catholique, et passe sous silence les nombreux ouvrages de piété, composés par le réformateur, et son admirable conduite au colloque de Poissy. Il reproduit les arguments de la critique moderne négative contre la Bible et en conclut à la nécessité de la tradition pour la compléter, à celle de l'autorité infaillible de l'Eglise pour l'apprécier. Personne n'a fait plus que lui, ces dernières années, pour entretenir chez

les catholiques les antipathies et les haines confessionnelles et pour les éloigner de leurs concitoyens protestants.

La librairie catholique vend quantité de livres destinés à maintenir également les fidèles dans l'antipathie contre le protestantisme et l'Etat genevois. Citons, en particulier, *l'Histoire de la persécution religieuse à Genève*, dont j'ai déjà parlé; *l'Histoire de Genève*, dont le troisième fascicule raconte l'établissement du protestantisme ; *le Protestantisme vu de Genève*, par M. l'abbé Jeantet. L'Histoire de la persécution religieuse est un libelle anonyme. Un cardinal, l'archevêque de Lyon, Mgr Caverot, loue la calme impartialité de l'auteur et le félicite d'avoir prouvé que « la Rome protestante veut absolument interdire au catholicisme le droit d'y exister. » Le fascicule de l'Histoire de Genève, dont j'ai parlé, ne tient pas, lorsqu'on lit les écrivains les plus catholiques du temps de la Réforme. A l'en croire, le catholicisme au XVIe siècle avait développé la vie chrétienne et favorisé la fraternité sociale. On y lit des phrases comme celles-ci : « Les mœurs étaient dépravées, il fallait les réformer et non la foi, arracher les vices, mais bénir la religion qui les éclaire en les condamnant. Le protestantisme eut pour cause l'orgueil humain, impatient de secouer le joug de l'obéissance. Les *libertins*, s'ils ont eu mauvaise tête, avaient bon cœur; ils conservaient un reste de grandeur d'âme qui les aurait ramenés au catholicisme qu'ils avaient voulu détruire. Calvin, s'il eut bonne tête, eut mauvais cœur ; il avait de l'esprit, mais peu de génie, peu de philosophie; ses vues étaient rétrécies. »

En passant, l'auteur décharge l'É[...] catholique du massacre de la Saint-B[...]thélemy, « incident de guerre civile [...] non affaire de religion, » pour lequel [...] pape Grégoire XIII fit chanter un [...] Deum, parce qu'il crut, sur la foi d'[...] rapport officiel, que le roi de France av[...] échappé à une conjuration formée con[...] lui par les huguenots. L'auteur sem[...] ignorer que dans la *Scala Regia*, [...] du Vatican mène à la chapelle Sixt[...] la fresque de Vassari représente [...] scènes de la Saint-Barthélemy. Gr[...]goire XIII, transporté de joie, en app[...]nant le résultat de la nuit du 24 aoû[...] voulut perpétuer, sur les murs de s[...] palais, le souvenir de ce crime, odie[...] triomphe de l'Eglise catholique, et fit [...] la résidence du pape le seul lieu [...] monde où l'assassinat fût publique[...] glorifié. Allons, il y a progrès, on n'[...] plus soutenir carrément aujourd'hui [...] Saint-Barthélemy comme Louis Veui[...]lot, ni regretter, avec cet illustre éne[...]gumène, que la saignée n'ait pas é[...] plus complète.

*Le Protestantisme vu de Genève* pr[...]tique la méthode de Jansen et fait [...] l'histoire artificielle, par un groupem[...] habile de petits faits. Quiconque a [...] moindre connaissance de l'histoire [...] lira pas ce livre sans penser à cette [...]role de Laubardemont : « Donnez-[...] une ligne, la plus indifférente de [...] main d'un homme, et j'y trouverai [...] quoi le faire pendre. » *Le Courrier* [...] *Genève* travaille à désintéresser les c[...]tholiques de la vie nationale, sauf quan[...] il y a, pour l'Eglise romaine, un int[...]rêt direct à s'en occuper. Il présent[...] sans cesse, le protestantisme comme u[...] élément de démoralisation sans opp[...]

ser, il est vrai, pour justifier son dire, l'Espagne et l'Italie à l'Angleterre et aux Etats-Unis. Il déclare, tout uniment, que l'insuccès avoué du protestantisme dans ses tentatives de mission, prouve son incapacité spirituelle. *Le Courrier* ne perd aucune occasion de montrer son peu de sympathie pour notre petite nationalité genevoise ; le pays selon son cœur, dont il voudrait être citoyen, serait une France monarchique, cléricale et légitimiste. Mais, ce qui échauffe encore plus que le protestantisme la bile de la feuille cléricale, c'est le catholicisme libéral. S'il conserve quelque mesure avec nous, il la perd complètement avec les schismatiques. Alors, l'insulte violente, aggressive, s'étale dans ses colonnes ; la phrase, courte, acérée, mord à belles dents et emporte la pièce ; c'est du pur Veuillot.

Le catholicisme veut à Genève la séparation de l'Eglise et de l'Etat, car il sent bien la presque impossibilité d'y reprendre la position officielle qu'il avait avant 1873. Il espère, par la séparation, dépouiller ses deux adversaires, l'Eglise catholique libérale et l'Eglise nationale protestante, de leurs avantages. Il estime que ce dépouillement leur portera à toutes deux un coup fatal, pour les raisons suivantes. L'Eglise catholique libérale, privée du budget de l'Etat, ne saurait vivre par les sacrifices des fidèles, car elle n'en a pas. Les deux tendances qui existent au sein du protestantisme s'accentueront par la séparation; le protestantisme divisé ne pourra résister à l'unité compacte du catholicisme. L'Eglise romaine, dans le canton de Genève, répudie donc, très nettement, ce secours de l'Etat qu'elle avait toujours, jusqu'ici, impérieusement réclamé. Lorsqu'on voulut récemment lui rendre l'usage des édifices ecclésiastiques, dont on l'avait dépossédée, dans les villages où l'Eglise libérale a vu disparaître ses partisans, elle les a dédaigneusement refusés. Elle affirme sa vitalité personnelle, en créant constamment de nouveaux centres de vie catholique, par l'érection de chapelles et de presbytères dans les parties de l'ancien territoire, exclusivement protestantes jusqu'au commencement de ce siècle, et envahies, peu à peu, par la population savoyarde et catholique. Pour arriver à ses fins, le parti ultramontain compte sur son importance politique. Il se croit assez fort pour faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre des partis qui se disputent le pouvoir chez nous. Il sait, à n'en pas douter, que, soit chez les radicaux, soit chez les conservateurs, certaines gens achèteraient son concours au prix qu'il veut y mettre. Il n'ignore point qu'il aura, dans une campagne en faveur de la séparation, pour collaborateurs des protestants sérieux qui considèrent la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme une question de principes.

Nous n'avons dans cette étude, croyons-nous, rien exagéré. Tout au moins, nous avons fait nos efforts pour observer et apprécier la situation avec le plus de conscience possible ; d'abord, par respect pour la vérité ; ensuite, parce que le meilleur moyen pour combattre un adversaire, c'est de le connaître tel qu'il est. Ce qu'il est, je ne le contesterai pas : il est fort, il est actif, il sait ce

qu'il veut ; il se trouve dans de bonnes conditions pour agir.

II

Si l'examen attentif de la campagne poursuivie par le clergé romain nous a fait constater ses efforts soutenus et les circonstances qui le favorisent, il nous a montré également que son entreprise était contrecarrée par des activités opposées, et que le jour n'était pas encore arrivé, pour lui, de moissonner avec chants de triomphe. La statistique établit, tout d'abord, que le nombre des catholiques n'augmente pas dans des proportions aussi considérables qu'on aurait pu le croire. Depuis huit ans, chose étrange, en même temps que la population s'est accrue, la proportion des catholiques a diminué.

En 1880, sur une population de 101 595 habitants, 48 356 étaient protestants et 51 557 étaient catholiques. Aujourd'hui qu'elle s'élève à 106 347, les protestants sont au nombre de 51 669, et les catholiques de 52 819. Si les catholiques augmentent à la campagne, en ville ils perdent donc du terrain, et cette diminution est plus grande que n'est leur accroissement dans les communes rurales.

Le désir du clergé romain, la formation d'une aristocratie catholique à Genève, n'est pas près d'aboutir. Au dire même d'un ultramontain de notre connaissance, les étrangers catholiques appartenant aux classes supérieures sont à Genève des oiseaux de passage. Les familles de la noblesse savoyarde qui viennent parfois passer l'hiver chez nous, ne s'y établissent pas ; Chambéry et Annecy les attirent davantage. Ces gentilshommes, chasseurs et campagnards, s'y trouvent mieux chez eux. Impo-
sible, d'ailleurs, de faire une fusion
entre eux et une société essentielleme
lettrée et scientifique, et surtout d'im
giner qu'ils puissent avoir sur elle u
influence confessionnelle. L'action de
haute société catholique française e
elle plus à craindre ? On a toujou
trouvé décoratif chez nous d'avoir, da
les salons, des personnes de ce mond
là ; on n'a jamais été insensible, da
notre société un peu raide, à la polite
raffinée, à l'amabilité gracieuse de
noblesse française, en général cléric
et légitimiste. Nous ne voyons pas qu
en soit résulté dans le passé des pa
sages au catholicisme.

Ces dernières années, il est vrai, que
ques conversions, auxquelles la hau
société catholique française n'est poi
étrangère, se sont produites à Genèv
Faut-il y voir la manifestation d'u
mouvement général des esprits, ou sim
plement des faits isolés, accidentels, qu
n'auront probablement pas d'influence
Nous penchons pour cette dernière alte
native, après nous être sérieuseme
informés. Malgré le bruit qu'on en
fait, les conversions au catholicis
opérées dans la société genevoise,
derniers temps, nous paraissent
quantités négligeables. Nous ne faiso
pas même d'exception pour celle do
on s'occupa beaucoup, il y a quelq
années, et sur laquelle on fonda
grandes espérances dans le monde
tholique. La famille du nouveau co
verti était ancienne, historique, resp
table, et sa personne sympathiq
Même dans le monde protestant,
n'avait pu se défendre d'une certai
estime pour un jeune homme qui,

un temps d'indifférence et de scepticisme, ne craignait pas d'affirmer des convictions religieuses et se séparait, pour cela, du milieu confessionnel et social dans lequel il avait vécu. On voyait en lui une âme sincère et droite, saisie par l'éclat, l'autorité et la poésie de l'Eglise catholique. Aujourd'hui qu'il est devenu un controversiste peu scrupuleux, usant sans hésiter de documents suspects parce qu'ils favorisent ses idées préconçues, cherchant, en flattant les passions, la popularité, l'opinion publique de son pays l'a mis à la place qui lui convient. Elle le tient pour un polémiste ardent qui ne manque pas d'une certaine élégance de forme, auquel la lecture des grands écrivains catholiques a profité ; mais elle ne saurait voir en lui un penseur, un ami consciencieux de la vérité, un véritable écrivain.

Le catholicisme libéral, il faut le reconnaître, a beaucoup perdu depuis le jour de son apparition. Plusieurs de ceux qui s'y étaient ralliés l'ont délaissé pour aller rejoindre le camp de la libre pensée, d'où ils étaient sortis. Nombreux sont ses anciens adhérents qui, sans rentrer peut-être dans l'Eglise romaine, ont laissé femmes et enfants en reprendre le chemin. Cependant, le nombre des catholiques libéraux est encore assez considérable. Leur culte, qui avait beaucoup perdu pendant quelques années la fréquentation des fidèles, la voit renaître. Les conférences du soir sont suivies par un grand nombre d'auditeurs ; nous en avons entendu cet hiver plus d'une, intéressante, animée d'un souffle vraiment chrétien, dans laquelle l'orateur parlait avec un talent populaire. L'évêque Herzog a prononcé, après Pâques, à Notre-Dame, un discours sur la résurrection de Jésus-Christ, prédication évangélique, pleine de saveur et de vie. Les rapports, de pasteur à troupeau, tendent à se développer, dans cette Eglise dégagée des éléments délétères qui s'y étaient joints. Ses écoles du dimanche, dans le canton, comptent, d'après les rapports près de 600 enfants. Constatons ici les louables efforts, couronnés de succès, faits par la paroisse de Genève, afin d'organiser une école du jeudi qui groupe les enfants et les met en rapports spirituels et habituels avec les prêtres. Au milieu des catholiques nationaux, la possibilité de la séparation est courageusement considérée par certains ecclésiastiques. Ils savent qu'une crise très grave se produirait dans leur Eglise, abandonnée à ses propres ressources, mais ils ont l'espérance qu'elle serait suivie d'un développement de spiritualité, et que, l'esprit de sacrifice se produisant, l'Eglise vivrait et reprendrait sa position de combat.

Si, à la campagne, chez nous, le culte catholique romain est assidûment fréquenté par les gens du pays, il n'en est pas ainsi à la ville. Les Savoyards, les Italiens, nouvellement arrivés, vont en grande majorité à la messe ; mais, sauf un petit nombre, le Genevois catholique et citadin s'y montre tout au plus dans les grandes solennités. La population catholique étrangère est peu stable, se renouvelle presque constamment et s'établit définitivement en proportion beaucoup moins considérable qu'il y a vingt ans ; Genève offrant maintenant moins de ressources qu'auparavant à l'immigration. Le catholique genevois

citadin est peu pratiquant, ai-je dit; c'est le résultat incontestable des rapports intimes qui unirent longtemps le catholicisme et un certain radicalisme. Cette alliance politique a porté un rude coup à la piété catholique. Nous ne nions, certes pas, le regain d'influence dont a bénéficié le clergé à la suite des rigueurs de 1873, mais il n'a pu ranimer la ferveur des temps passés. L'immigration catholique dont l'établissement à Genève est le plus stable vient des contrées voisines de nous, le pays de Gex et la Savoie; elle ne donne guère à l'Eglise romaine qu'une augmentation nominale. Nous avons voulu, ces temps-ci, nous rendre compte de l'état religieux de ces contrées, sans autre désir que d'arriver à l'appréciation exacte des choses et avec des présomptions très favorables à la vitalité du catholicisme en ces pays. Nous avons fait quelque séjour dans les villes; le bâton à la main, nous avons parcouru les villages. La lutte est presque partout entre le maître d'école et le curé. La messe est délaissée par les hommes; on rencontre même des femmes hostiles aux prêtres; on entend parler de l'Eglise sans respect, avec irritation et moquerie. Tels sont les enfants d'une génération que nous avons connue soumise à un clergé qui, reconnaissons-le, surtout en Savoie, méritait par sa vie privée, sa piété, ses bonnes intentions, le respect et l'affection.

L'immigration des catholiques de notre voisinage immédiat amène donc, dans notre pays, des hommes dénués, pour la plupart, de préjugés confessionnels. Où enverront-ils leurs enfants? ce sera, tout au moins après un certain temps, dans les écoles publiques. Car les écoles catholiques ne peuvent lutter, comme instruction, avec celles de l'Etat. Dans ces dernières, ces enfants seront instruits, développés d'après la méthode laïque, essentiellement protestante.

Un catholique arrive-t-il dans notre pays, on le met en garde contre les protestants. L'autre jour, je reçus la visite d'un de nos compatriotes, médecin dans un autre canton. Il avait pensé s'établir chez nous; mais la position des catholiques, d'après les informations qu'il avait reçues, lui paraissait intenable. Je lui appris que celui qui l'avait si bien informé, ultramontain prononcé, avait fait à Genève une très honnête fortune, en majorité avec les protestants.

Les préventions du catholique qui vient s'établir chez nous ne tiendront pas contre les faits. Il ne tardera pas à reconnaître combien la charité protestante est large, combien elle vient en aide à tout ce qui souffre, combien elle est soucieuse de se dégager du prosélytisme. Il constate que le pasteur protestant ne doit rien exiger de ses ouailles, tandis que le fidèle de la sainte mère Eglise est tenu de la payer largement lorsqu'il réclame ses services. Il a entendu, sans cesse, représenter le protestantisme comme un élément de ruine et de désordre pour les nations; et il voit dans le pays protestant qu'il habite, l'aisance et le bien-être. On lui a dit que le protestantisme était l'athéisme. Poussé par la curiosité, avec une certaine défiance cependant, il entre dans les temples. Il entend parler de Dieu, de la conscience qui est sa voix, de la responsabilité morale, du jugement, de l'amour du Père céleste, de la vie éternelle, de la royauté de Jésus.

Ainsi, peu à peu, ses préjugés se dissipent, par un rapport fréquent avec la réalité.

L'influence du milieu est incontestable; si un protestant la subit parfois, en plein pays catholique, le catholique l'éprouve plus fortement encore dans la Rome protestante. Nous voyons constamment des catholiques aisés, instruits, bien placés, se mettre à fréquenter les temples, envoyer leurs enfants dans les écoles du jeudi et du dimanche, les confier aux pasteurs pour leur instruction religieuse, qui décidera de la confession à laquelle ils appartiendront. Il est possible à tout le monde de constater des faits significatifs ; parmi les protestants, vous rencontrez bien des noms appartenant à ces communes du nouveau territoire, toutes catholiques, que le traité de 1815 a faites genevoises. Vous y trouverez encore nombreux ceux de familles catholiques du pays de Gex et de la Savoie. Je me suis laissé dire qu'un prélat, fort ardent à la conversion des hérétiques, avait chez nous, dans sa parenté, plus d'un hérétique, et je puis certifier que l'un des pasteurs de la ville de Genève donnait récemment l'instruction religieuse à la nièce d'un évêque catholique-romain de la Suisse allemande.

Les mariages mixtes sont à l'avantage des protestants. Près des quatre cinquièmes des conjoints font élever leurs enfants dans le protestantisme, malgré la surveillance active du clergé catholique.

Le catholicisme libéral apporte aussi son courant au grand fleuve; dans sa diminution, il y a bien eu des retours à l'Eglise romaine, mais aussi un nombre assez grand de passages au protestantisme. Nous n'avons pas fait de recherches statistiques à ce sujet, mais les cas nombreux dont un pur hasard nous a permis la constatation, suffisent pleinement pour justifier notre affirmation.

Le catholicisme fait, ces temps-ci, des avances aux socialistes et au parti ouvrier ; ces tendresses, intéressées et toutes nouvelles, aboutiront-elles ? On a pu le croire, en voyant l'accord apparent qui s'est produit entre les membres influents du parti catholique et les ouvriers, dans une réunion au sujet des questions sociales, tenue récemment dans la Suisse allemande. Des membres notables de la Société du Grütli ont échangé avec des membres de la droite catholique de fortes poignées de mains. Un journal du parti ouvrier a parlé de travailler à la réforme sociale, avec le catholicisme et sans le protestantisme. A Genève, tout au moins, l'influence du catholicisme dans les couches ouvrières n'existe pas; on se défie.

La bourgeoisie, je l'ai déjà dit, n'est, pas plus que la classe ouvrière, favorable au catholicisme. Elle est foncièrement protestante, c'est dans son sein qu'on retrouve le vieil esprit huguenot avec ses préjugés, sa raideur, son âpreté, mais aussi avec son attachement profond à l'Eglise des pères. Elle recherche la vie intellectuelle avec passion et remplit, en majeure partie, les salles où des conférenciers de talent attirent la foule, en traitant les questions à l'ordre du jour.

Le caractère national, ennemi du joug et du frein, est là dans toute sa sève; rien n'est plus antipathique à ce milieu que la religion d'autorité. Nous ne croyons pas aux progrès du catholi-

cisme au sein du protestantisme genevois; il ne convertit pas plus nos paysans que nos citadins, mais il augmente nos populations rurales et les gens des gros métiers à la ville. Nos paysans protestants genevois, plus instruits, plus cultivés, ont aussi plus de besoins que les paysans savoyards, leurs voisins. Ils viennent à la ville pour gagner davantage ; nos campagnes se dépeuplent de Genevois et se peuplent d'étrangers, en général Savoyards et catholiques. Le Genevois de la ville, appartenant aux classes ouvrières, fils d'horloger le plus souvent, est un aristocrate à sa manière. Il veut un métier noble et considère comme avilissants l'alène du cordonnier ou le couteau du garçon boucher. Les étrangers prennent ce qu'il dédaigne et sont pour la plupart catholiques. Le Genevois est ambitieux ; profondément affectionné au pays où il est né, il le quitte pourtant souvent, pour chercher ailleurs la fortune; les étrangers le remplacent. Notre temps est, par excellence, celui où se réalise cette parole de l'Ecriture : « Nous sommes étrangers et voyageurs ici-bas. » Les hommes vont beaucoup plus que jamais vivre et mourir loin du pays natal. Ce déplacement a été jusqu'ici en faveur du protestantisme ; il l'a introduit là où il était inconnu et l'a fait renaître aux lieux mêmes d'où il avait été chassé par la persécution et la violence. Qu'il ramène, en quelque mesure, le catholicisme dans les contrées d'où il avait disparu, chez nous, par exemple, cela n'a rien d'étonnant. Mais, nous sommes en droit et en devoir d'employer tous les moyens légitimes pour conserver à notre patrie ce qui a fait sa grandeur et sa valeur morale, le levain évangélique. Il n'y a dans le sentiment qui nous inspire aucune haine, aucune amertume, mais seulement la conscience d'avantages que nous voulons retenir. Nous n'entendons pas le faire par des moyens détournés et de petites manœuvres.

Les terres se dépeuplent de Genevois; on les remplacera autant que possible par des Vaudois. Le Vaudois n'a pas l'obséquiosité du paysan savoyard, grand défaut aux yeux de certains gros propriétaires de notre pays ; mais c'est un agriculteur excellent, voyez plutôt la rive droite du lac. Les enfants protestants des classes pauvres, en particulier les orphelins, ne peuvent plus trouver, comme il y a trente ans, dans la fabrique d'horlogerie un travail lucratif. On les dirigera, de plus en plus, vers les gros métiers ; ce sera déjà restreindre, en quelque mesure, l'immigration, en la rendant moins nécessaire.

Le catholicisme veut, dans le canton de Genève, amener à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, faute de mieux. Son ambition aurait été de reprendre, par le retrait des lois de 1873, la position d'une Eglise salariée et soutenue par l'Etat; mais il se rend bien compte des difficultés. Proposer leur abolition serait une mesure tellement impopulaire ; elle blesserait si vivement l'amour-propre national que ni l'un ni l'autre des partis politiques qui se disputent chez nous le pouvoir n'oserait acheter, à ce prix, le concours des ultramontains. On a pensé satisfaire les catholiques, en leur rendant, sans condition (ce qui ne serait que justice), leurs églises et leurs presbytères, en leur donnant même le salaire de l'Etat,

s'ils voulaient élire leurs curés, comme ils le font dans d'autres cantons de la Suisse. On sait qu'ils n'accepteront pas cette transaction.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat paraît donc, à certains hommes politiques, le seul moyen de satisfaire les catholiques romains, car elle retire à d'autres confessions religieuses les avantages dont ils ont été privés. La presque unanimité, avec laquelle les catholiques ont voté la séparation, lorsqu'elle fut proposée, montre clairement ce qu'ils veulent. Qu'un de ces jours, cette question soit remise sur le tapis, la chose n'est pas impossible. L'Eglise protestante à Genève est essentiellement nationale ; le protestantisme a fait la patrie genevoise. Il nous semble peu probable que, malgré l'appui des socialistes, la séparation soit votée dans un temps rapproché. Beaucoup de gens qui l'acceptent, en théorie, n'estimeront pas opportun de la mettre actuellement en pratique. Mais, le protestantisme, sans croire à cette éventualité, prévoit le cas et ne sera pas pris au dépourvu.

L'Eglise protestante est-elle menacée de perdre, par la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ses conditions matérielles d'existence ? L'expérience dit le contraire. Le protestantisme aux Etats-Unis, ne vivant que par le système volontaire, est-il moins florissant que là où il possède le concours matériel de l'Etat ? A Genève, est-il besoin d'apprendre à donner ? les intérêts de la religion ne sont-ils pas soutenus par une remarquable libéralité ? Le protestantisme, séparé de l'Etat, restera-t-il impuissant en face du catholicisme, en raison de son fractionnement ? Les Etats-Unis montrent encore le mal fondé de cette supposition. Pour moi, j'en suis persuadé, si la séparation est un jour votée à Genève, on verra se grouper, en face de l'Eglise romaine, les différentes tendances qui existent au sein du protestantisme genevois ; car, pour lui, le pire ennemi de la vie spirituelle, c'est l'autoritarisme religieux. Si l'Eglise nationale protestante était détachée un jour de l'Etat, beaucoup en auraient regret et douleur, mais sa vitalité ne serait pas pour cela mise en question. Au contraire, elle se manifesterait de manière à surprendre ceux qui voient, dans la proclamation de la séparation, le glas de ses funérailles. Ce qui nous paraît certain, je le répète, c'est qu'elle est prête pour l'éventualité ; car beaucoup de ceux qui lui appartiennent sont possédés d'un sentiment de responsabilité personnelle vis-à-vis de la vérité, qui se manifeste par un remarquable esprit d'activité et de libéralité.

Le protestantisme genevois n'entend point, par mesure offensive et défensive, ressusciter la controverse si chère à nos pères ; il comprend la nécessité de l'action, mais il la veut autre.

Dans les conférences publiques, en employant les ressources intellectuelles dont il dispose, il rappellera à ceux qui lui appartiennent, il dira à ceux qui ne le connaissent pas, ce qu'il est, ce qu'il veut. Se plaçant sur le terrain de l'histoire, il racontera les origines de la Réforme, il prouvera son bienfait social, moral. Il fera connaître la biographie des grands chrétiens qui l'ont fait naître ou qu'il a produits. Il montrera quelle influence bienfaisante ils communiquèrent aux hommes de leur temps. Il fera

constater que les nations protestantes sont à la tête de l'humanité et à quelle hauteur se sont élevées, au sein des nations catholiques, les minorités évangéliques. Il battra en brèche les prétentions de l'autorité, en démontrant les bienfaits de la liberté. Il adressera, sans cesse, les plus chauds appels à la conscience, à la responsabilité individuelle.

Trois associations semblent destinées à un développement d'assez grande importance : l'Evangélisation populaire, la Société de tempérance et les Unions chrétiennes. Toutes trois ont fait éprouver le bienfait de l'Evangile, non seulement aux protestants, mais aux catholiques qui, par elles, ont très souvent passé au protestantisme. Les immenses auditoires que l'Evangélisation populaire rassemble à la Réformation, la quantité de petits lieux de culte où elle agit, d'une manière familière et intime, sont des moyens d'action qui atteignent, dans une proportion considérable, les étrangers, surtout des classes inférieures. La Société de tempérance, en retirant les buveurs de l'ivrognerie, leur inspire un sentiment de reconnaissance pour l'Evangile, au nom duquel on s'applique à les sauver, et les amène ainsi au protestantisme, qui est la religion de l'Evangile. Les amis visitants des Unions chrétiennes leur offrent un champ d'action où elles ont eu de très intéressants et sérieux succès. Nous sommes certains que la sollicitude et la collaboration des protestants vivants sont acquises à ces associations, dont l'œuvre d'évangélisation et de moralisation est incontestable.

Le protestantisme n'a pas la prétention d'être infaillible, il reconnait que sa prédication, parfois trop intellectuelle, passe souvent au-dessus des têtes, dans certains auditoires. Il travaille donc à la rendre plus populaire, plus directe. Telle qu'elle est, cependant, animée de ce souffle de vérité, qui est l'honneur de la parole protestante, fécondée par une étude intelligente et profonde de l'Ecriture sainte, la prédication genevoise est une source d'édification pour un grand nombre. Et la tendance pratique, la simplicité de formes qu'on cherche à lui donner de plus en plus, augmenteront sa popularité. Preuve en soit la fréquentation plus grande du culte public depuis quelque temps.

La prédication a pris chez nous une place trop considérable ; l'adoration en a souffert. L'élément liturgique qui reprend aujourd'hui plus d'importance dans notre culte, la remet en honneur, augmente ainsi l'édification et correspond aux besoins légitimes du mysticisme religieux. Le succès des restaurations liturgiques, et, en particulier, celui du culte organisé par M. le pasteur Choisy, dans le temple de l'Auditoire, inclinera l'Eglise, nous le croyons, à multiplier ce genre de services. Ces modifications et ces développements sont de nature à attirer les catholiques chez lesquels, en général, l'effort intellectuel est rare et l'inclination au mysticisme très répandue.

Les protestants ne voient pas, avec une satisfaction sans mélange, les catholiques augmenter la population, mais ils ne font absolument rien pour rendre difficile leur établissement sur le sol genevois. Au contraire, ils les secourent dans leur pauvreté, ils se servent dans leurs magasins, ils se rencontrent, avec

ux, très cordialement, sur le terrain ocial. Malgré les préventions répan-ues, pour isoler les catholiques des otestants, l'antipathie confessionnelle ez les premiers n'est que le fait d'une ime minorité. Le protestantisme n'a s de préjugés, il comprend l'amour prochain comme le Samaritain de parabole, et la bienveillance qu'il porte dans les rapports sociaux est le illeur moyen de faire pénétrer les ées au milieu des hommes.

Le protestantisme genevois veille, et puis longtemps ; il n'a pas eu besoin ur cela de lire la brochure dans quelle M. le comte papal Scherer, de ucerne, décrit, avec un lyrisme un peu ématuré, l'envahissement triomphant prochain des cantons protestants de Suisse par le catholicisme, et expose moyens qui vont le réaliser. Il veille seulement pour conserver son in-fluence, mais aussi sa liberté. Là où les bertés modernes sont entrées dans les murs, a dit justement M. de Lavelaye, s catholiques dissimulent le dogme de intolérance ; mais quand ils sont mai-es, ils l'appliquent. Et, si l'on ne veil-it pas à Genève, on pourrait bien y ire quelque jour l'expérience de la rmule de Louis Veuillot : « Quand les otestants sont en majorité nous récla-ons la liberté religieuse, parce que c'est leur principe ; mais quand nous ommes en majorité, nous la refusons parce que tel est notre principe. »

Le protestantisme voit le travail de ultramontanisme, il n'y est point in-différent ; mais ses cris de victoire ne le troublent pas. Il sait quelles sont les brèches de l'édifice colossal, élevé par le génie politique de la papauté. Au moment où le catholicisme annonce les prochaines funérailles de l'hérésie, le protestantisme forme et développe les nations qui décideront de l'avenir du monde. Le protestantisme croit au triomphe de la vérité parce qu'il croit au Dieu de vérité, parce que l'histoire, et en particulier celle des jésuites, a montré qu'en fin dernière la discipline, la tactique, l'habileté ne peuvent rien contre la vérité.

JOHN PETER.

---

## LITTÉRATURE ET MORALE

### Le Banquet de Platon.

Quelle sérénité chez les Grecs antiques et dans cette vie d'Athènes, qui de loin nous apparaît sous une douce et pure lumière ! On comprend que nos païens modernes la regrettent, cette sérénité profonde, et gémissent de ne pouvoir nous y ramener. Comme ils s'y plongent, sans arrière-pensée aucune, ces convives du *Banquet* de Platon : on se les représente couronnés de fleurs, souriants, joyeux, dissertant sur l'amour, la coupe en main, sobres d'abord, mais, ensuite, se rendant sans lutte à l'invitation d'un homme ivre, qui les exhorte à beaucoup boire ! On sent que le grand réveil, le puissant levain du christianisme, n'ont point encore passé par là. « Quand j'étais sans loi, *je vivais,* » écrit saint Paul. Je vivais, c'est-à-dire je me laissais vivre, sans désaccord intime (sans nul *discord,* auraient dit nos aïeux), sans souci, sans remords, sans nuage dans mon ciel. Je vivais,

coupable et sans crainte, vicieux, mais paisible. Ce temps est bien fini, nul ne saurait le faire renaître. Le grand tremblement de terre est survenu, le sol s'est ouvert, et nous a montré sous nos pas l'abîme que cachait l'herbe fleurie. La conscience est entrée en scène, et a renversé l'ordre faux où le monde antique se plaisait et sommeillait si doucement. Un grand esprit a dit : « Le christianisme a fait suer à l'espèce humaine toute sa malice. » Oui, sous ce jour nouveau, l'homme s'est montré, s'est vu, bien plus méchant qu'il ne croyait. Platon avait aperçu l'idéal qu'il faut atteindre, il l'indique dans ce dialogue même : mais il ne se doutait guère de la révolution terrible que le monde devait traverser.

Et la preuve, ce sont les éléments impurs, incompréhensibles pour nous, et à coup sûr très répugnants qui se mêlent à ce beau dialogue, et qu'il faut oublier, élaguer, ou traduire en des sentiments acceptables, pour pouvoir le goûter. Le *Banquet*, avec cette suite de discours ingénieux qui en forment la trame et qui s'élèvent jusqu'à la contemplation la plus sublime, est une échelle brillante, mais dont le pied plonge dans la boue[1]. Nous détournerons de ce pied nos regards pour les porter sur les degrés lumineux ; nous considérerons l'endroit et non l'envers du sujet ; disons seulement que saint Paul est amplement justifié, même et surtout par ce chef-d'œuvre, quand il signale et tire au jour, sans ménagement, l'affreuse corruption du monde païen.

[1] Plusieurs traducteurs ont dénaturé exprès le texte et reculé devant le discours d'Alcibiade. Racine, qui a traduit une partie du *Banquet*, affaiblit ou transforme l'expression de l'amour grec.

On regrette d'autant plus d'avoir à faire ces réserves, qu'à part ces traits fâcheux, ce dialogue, par la forme comme par les idées, soutient constamment l'attention, captive l'intérêt et transporte d'admiration. Quel entrain, quelle vie, quelle diversité ! Quelle chaîne ingénieuse relie tous ces discours, heureusement adaptés au caractère de chaque orateur ! Que d'aperçus délicats et justes, proposés en passant, non imposés, au lecteur, celui-ci étant convié au festin, non en élève passif, mais pour réfléchir et faire son choix. Puis quel changement étrange, imposant, quand, tout ce feu d'artifice, cette pluie d'étincelles tombant et s'éteignant dans l'ombre, une autre lumière, matinale et céleste, commence à luire sur nous, celle de la Beauté absolue, éternelle, et que Platon « après avoir préparé les âmes à en supporter l'éclat, l'étale à leurs yeux vivante[1] ! »

Le plan du *Banquet* est clair et facile à tracer. Toute la conception de l'ouvrage repose probablement sur un fait historique, que Xénophon a mis aussi en œuvre sous le même titre : de là quelques ressemblances entre les deux écrits, mais il y a aussi des différences marquées. On note, parmi les plus secondaires, que Platon fait renvoyer la joueuse de flûte, tandis que Xénophon l'admet. Platon avait déjà dit dans le *Protagoras :* « Un banquet où se trouvent des hommes honnêtes et bien élevés n'admet ni joueuse de flûte, ni chanteuse, ni danseuse, quand même on boirait beaucoup. » Platon, venu après, a imité quelques passages de Xénophon,

[1] Bordas-Demoulin, *Mélanges philosophiques*, p. 95.

mais comme ce grand philosophe pouvait imiter, c'est-à-dire avec une liberté entière et en donnant à ses emprunts un cachet nouveau et personnel, autant dire une splendeur incomparable.

Le fait historique doit être tout au moins le banquet donné par Agathon, l'ami de Socrate, qui venait de remporter le prix avec sa première tragédie, et qui voulait célébrer sa victoire. C'était seize ans avant la mort de Socrate, la quinzième année de la guerre du Péloponèse, et tous les personnages du *Banquet* de Platon peuvent très bien avoir assisté au banquet réel.

Dans notre récit, Socrate, accompagné d'un de ses disciples, se dirige, tout en devisant avec gaîté, vers la demeure d'Agathon. Mais avant d'y arriver, par une de ces singularités qui allaient chez lui jusqu'à l'extase, il devient tout pensif et reste immobile, de sorte que son disciple, assez embarrassé, est obligé de se présenter tout seul. On appelle le philosophe inutilement : il ne bouge point. Enfin il arrive, et Agathon s'écrie :

— Viens, Socrate, que je m'approche de toi le plus que je pourrai, pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que tu viens de trouver ici près, car je m'assure que tu as trouvé ce que tu cherchais, autrement tu y serais encore.

— Plût à Dieu, répond Socrate, que la sagesse pût passer d'un esprit dans un autre, quand on s'approche, comme l'eau qui coule, à travers un morceau de laine, d'une coupe pleine dans une coupe vide ! S'il en était ainsi, ce serait à moi de m'estimer heureux d'être auprès de toi, dans l'espérance de me remplir de l'excellente sagesse que tu possèdes, et qui donne les plus belles espérances, ayant déjà jeté à ton âge le plus vif éclat, témoin avant-hier les applaudissements de plus de trente mille Grecs.

— Tu te moques, Socrate, reprit Agathon, mais nous examinerons tantôt quelle est la meilleure de ta sagesse ou de la mienne, et Bacchus sera notre juge : présentement ne songe qu'à souper.

Après le repas, un des convives, Pausanias, propose de ne boire qu'avec modération, et cet avis, appuyé par un médecin, Eryximaque (« rien n'est plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin »), rencontre l'assentiment général. C'est aussi le médecin qui propose un sujet de conversation : l'éloge de l'amour ; chacun à son tour devra le traiter. Nous voici donc en face, non pas d'un entretien suivi, mais d'une série de monologues.

Le premier est celui de *Phèdre*, un disciple de Socrate, grand amateur de littérature et de rhétorique. Il a donné son nom à un autre dialogue, assez parent de celui-ci. Dans le discours qu'ici Platon lui prête, il vante l'Amour comme le plus ancien des dieux, et comme le plus bienfaisant, car il inspire à l'homme la honte du mal, l'émulation du bien, les actions héroïques, les traits du dévouement le plus généreux[1] : des femmes même ont donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimaient.

Phèdre, on peut le dire, a pris le côté le plus simple et comme la fleur du sujet. *Pausanias*, qui parle ensuite, se donne plus de peine, et distingue deux Vénus et deux Amours. L'une, qu'il ap-

[1] Ici, *mutatis mutandis*, on pense à la chevalerie du moyen âge.

pelle *la Vénus populaire*, n'inspire que des actions basses et ne recherche que la jouissance matérielle. L'autre déesse, plus ancienne, fille du ciel, se nomme *Vénus Uranie :* elle nous fait aimer surtout l'âme, et veut que la personne aimée nous communique la sagesse et la vertu. Aimer pour devenir meilleur, c'est la loi de toute affection honnête.

Les idées platoniciennes, on le voit, commencent à percer sous cette distinction.

Le tour est venu d'***Aristophane***, le célèbre poète comique. On s'est étonné de sa présence ; elle a même fait l'objet d'une savante dissertation publiée l'année dernière, dans la ***Revue des Etudes grecques***, par un membre de l'Institut, M. Ch. Huit. Quoi ! l'auteur des *Nuées*, de cette satire impertinente où Socrate est persiflé comme le roi des sophistes, Aristophane, le premier semeur de ces insinuations calomnieuses qui devaient plus tard aboutir au procès et à la mort du philosophe, le voilà tranquillement assis à la même table, au milieu des amis de Socrate, échangeant avec eux de charmants propos ! Mais il faut remarquer ici qu'un temps considérable, vingt-trois années, séparent les *Nuées* de la mort de Socrate, et que sans doute Platon attachait peu d'importance à ces bouffonneries d'une pièce tombée. D'autre part, il s'en faut qu'Aristophane occupe la place d'honneur dans le *Banquet;* plus d'un trait léger, malin, attique, lui siffle aux oreilles ; et en somme il assiste, comme tôt nous le verrons, au triomphe éclatant de son ancienne victime : oui, c'est Socrate qui, au lieu d'Agathon, devient le véritable roi de cette fête intellectuelle ; c'est lui qui est entouré d'éloges et couronné d'honneur, exalté comme le sage, le maître sans rival, le pur citoyen, l'intrépide soldat. Et par un tour adroit, Aristophane contribuera, malgré lui, aux frais de cet éloge : Alcibiade, célébrant la ferme attitude de Socrate dans la retraite de Délium, se servira des expressions littérales lancées jadis par le poète pour le désigner aux risées de la foule[1].

En attendant, notre auteur comique, qui devrait parler sur l'amour, est déjà ridiculisé par un hoquet, suite sans doute d'un festin trop copieux, et qui le porte à recourir au médecin de la compagnie : « Il faut, Eryximaque, ou que tu me délivres de ce hoquet, ou que tu parles pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé. » *Eryximaque* fera l'un et l'autre. Il indique des remèdes, montrant que Platon, comme tous les vrais philosophes, ne dédaigne rien, s'intéresse à tout et philosophe sur tout. Le patient devra retenir son haleine et, au besoin, se gargariser avec de l'eau. Si le hoquet persiste, on y mettra fin en provoquant un éternuement.

Mais, suivant l'accord, le médecin doit parler, et c'est en médecin qu'il parle. Il approuve la distinction que Pausanias a faite de deux sortes d'amours, mais il la pousse plus loin et va la chercher jusque dans la médecine. Les corps aussi ont leurs inclinations bonnes et saines et leurs besoins faux et dépravés

[1] *Ἔπειτ' ἔμοι γ' ἐδόκει, ὦ Ἀριστόφανες, τὸ σὸν δὴ τοῦτο, κἀκεῖ διαπορεύεσθαι ὥσπερ κἀνθάδε, βρενθυόμενος καὶ τὠφθαλμὼ περιβάλλων.* (Voir le vers 361 des *Nuées*.) « De plus, je trouvai qu'il marchait, pour parler comme toi, Aristophane, là tout comme dans nos rues d'Athènes, l'allure superbe et le regard dédaigneux. »

la médecine doit combattre les uns, favoriser les autres, établir dans le corps l'harmonie, un juste tempérament entre le froid et le chaud, le sec et l'humide, etc. Cette harmonie, Eryximaque la retrouve dans toute la nature, dans les sciences, dans les arts, ainsi dans la musique, où l'accord résulte de deux sons opposés, le grave et le doux, dans les saisons, qui n'amènent la fertilité que par une juste conciliation d'influences diverses.

Sans doute Platon ici, par la bouche d'Eryximaque, a voulu indiquer la théorie, si vraie, si féconde, en philosophie et partout, de l'harmonie des contraires. Un penseur moderne, Bordas-Demoulin, l'a de nouveau approfondie et, la faisant sienne par des conceptions entièrement personnelles, il a expliqué par elle la nature de la substance, soit physique, soit intelligible.

Toutes ces dissertations que nous parcourons ne sont donc pas de simples jeux d'esprit, et l'on peut y appliquer la réflexion de Montaigne : « Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus décemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantaisies. »

Nous allons entendre maintenant le poëte comique, et lui aussi discourra selon son métier. Car Platon lui prête le discours le plus bizarre, où l'imagination si librement se joue, que j'ai tort de dire : « Nous allons l'entendre ; » non, je ne le ferai pas entendre du tout. Lisez-le, et ce ne sera pas temps perdu, car sous ces bouffonneries se cachent des pensées profondes. Il y a souvent, dans les traités de Platon, une partie qu'on appelle le *mythe*, où l'auteur, voulant échapper aux raisonnements serrés, aux abstractions, délasser son lecteur et se donner à lui-même de l'air et de l'espace, ouvre carrière à son imagination ou s'empare des légendes populaires et en habille richement ses propres idées, les faisant contempler sous un aspect nouveau. Le *Banquet*, à proprement parler, contient deux mythes : Aristophane en prononce un, le moins beau, mais le plus drôle. Croirait-on que sa fable des androgynes, hommes primitifs qui étaient doubles, a été rapprochée d'une certaine interprétation de la Genèse (chap. I, 27), d'après laquelle l'homme, au premier moment de sa création, aurait réuni les deux sexes, jusqu'à ce que plus tard Dieu tirât de lui la femme ? Plus loin, on remarque la tradition d'une révolte contre les dieux. « Leurs corps (aux hommes anciens) étaient robustes, et leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère l'écrit d'Ephialtès et d'Otos. » Jupiter les punit en les dédoublant ; de là une ingénieuse théorie de l'amour : les deux moitiés d'un être primitif qui se cherchent réciproquement ; cela rappelle les affinités électives de Gœthe. Conclusions morales : ne commettons aucune faute contre les dieux, de peur d'être de nouveau tranchés en deux et de devenir comme ces figures représentées de profil au bas des colonnes, n'ayant qu'une moitié de visage. Honorons la divinité, rendons-nous l'amour favorable, et il nous fera trouver, dans cette vie ou dans l'autre, cette partie de nous-même nécessaire à notre bonheur.

Quant au discours d'Agathon, Thiersch[1] a fait voir que Platon a si bien saisi et exprimé le caractère généralement attribué à ce personnage, qu'il semble s'être servi de ses écrits. Tout ce discours est non seulement poétique, mais presque rythmique, et Thiersch s'amuse à le mettre en vers de différentes mesures. Mais le fond est assez pauvre, et avec cet orateur nous tombons au lieu de progresser ; il est placé là pour fournir un point d'appui aux enseignements de Socrate et leur servirait de repoussoir, s'il en était besoin. C'est un éloge à tout rompre : l'Amour n'est nullement le plus ancien des dieux, mais le plus jeune, car il n'aime que la jeunesse. Il est délicat, puisqu'il ne s'arrête que dans les cœurs tendres ; d'une essence toute subtile, puisqu'il pénètre partout inaperçu. Peut-on douter de la fraîcheur de son teint, lui qui ne vit que parmi les fleurs? Agathon va jusqu'à nous parler de l'Amour tempérant, sous prétexte que la tempérance consiste à dominer ses passions : or, l'Amour *domine* tous les autres plaisirs, il est *supérieur* à toutes les passions. Bref, il a toutes les qualités, toutes les vertus, il veille sur les bons, néglige les méchants, et ses effets sont admirables comme lui-même.

Un murmure d'approbation s'élève ; et Socrate aussi commence par des compliments, mais qui tournent vite à l'ironie : « Jusqu'ici j'avais eu la folie de croire qu'on ne peut faire entrer dans l'éloge que des choses vraies. Je me croyais donc assuré de bien parler, puisque je savais la vraie manière de louer. Mais il paraît que cette méthode n'est pas la bonne, et qu'il faut attribuer les plus grandes perfections à l'objet qu'on a entrepris de louer, soit qu'elles lui appartiennent, soit qu'elles ne lui appartiennent pas, la vérité ou la fausseté n'étant en cela de nulle importance. » Pour lui, qu'on veuille bien se contenter d'un discours vrai et tout simple. Puis voici venir les fameuses questions : L'Amour ne désire-t-il pas son objet? S'il le désire, il ne le possède donc pas, ou pas suffisamment? Ou il en désire la continuation dans l'avenir? L'amour est donc un manque, une privation? Il recherche la beauté, la bonté : il en manque, donc?

Notre Agathon est embarrassé ; mais Socrate l'épargne, et se met à raconter son entretien avec une femme de Mantinée, une sorte de prêtresse inspirée, Diotime. L'auteur du *Banquet*, par ce détour ingénieux, s'est mis à l'aise pour attribuer à Socrate un langage empreint de mysticisme et mêlé d'éléments théologiques et orphiques. C'est maintenant Diotime qui interroge, socratiquement, le célèbre questionneur. Elle lui a fait avouer que l'amour n'est ni beau, ni bon. — Quoi, serait-il laid et mauvais? — Pas nécessairement, il peut être dans l'état intermédiaire. Elle lui fait convenir, par suite, que l'amour n'est pas un dieu. C'est, dans le langage des Grecs, un *démon*, c'est-à-dire un esprit, un génie, un médiateur entre les dieux et les hommes.

Il tire sa naissance (voici le second mythe du *Banquet*) de Poros, fils de Métis[1]. Son père était riche, mais sa

[1] Voir son *Specimen*, Gœttingue, 1808. Thiersch fut professeur de littérature classique à Munich, où il fonda un *Institut philologique*.

[1] *Poros*, abondance, peut-être le souverain bien.

mère pauvre, elle s'appelait *Pénia*, et leur liaison date du jour où les dieux célébrèrent la naissance de Vénus : aussi leur fils est-il serviteur et compagnon de la beauté. Mais lui-même, né de parents si dissemblables, offre une nature étrange, tourmentée. En digne fils de sa mère, il est toujours misérable. Mais son père lui a légué le désir de la richesse, et il poursuit toujours ce qui est beau et bon ; il est entreprenant, robuste, chasseur habile, sans cesse combinant quelque artifice, jaloux de savoir, et il passe toute sa vie à philosopher, car, n'étant ni tout à fait ignorant, ni possesseur tranquille de la sagesse, il se trouve juste dans la disposition nécessaire pour la chercher, et il y aspire avec ardeur. « Sa nature n'est ni d'un immortel, ni d'un mortel : mais tour à tour, dans la même journée, il est florissant, plein de vie, tant que tout abonde chez lui ; puis il s'en va mourant, puis il revit encore, grâce à ce qu'il tient de son père. » La notion, sortant du mythe et s'éclaircissant à mesure qu'on avance, se dessine large et précise, et Diotime arrive à cette définition, qui lui sert à la fois de conclusion provisoire et de point de départ : l'amour consiste à vouloir posséder *toujours* le bon.

Nous sommes ici dans la très belle partie du *Banquet*. On s'élève rapidement, non comme un voyageur qui gravit la montagne, son bâton à la main, mais plutôt comme un aéronaute. On se sent, à mesure qu'on tourne ces pages sublimes, dans un monde nouveau, on s'étonne, on s'extasie, et l'on monte encore. L'air est pur, et les miasmes d'en bas, qui tout à l'heure nous déconcertaient, se sont évanouis.

Il faut lire soi-même. Nous étudions ici le *Banquet*, nous cherchons à en donner quelque idée, mais nous ne pouvons le reproduire, ni citer douze pages, comme il le faudrait. Il convient d'apprécier, de goûter par soi-même ces magnifiques développements sur la « production dans la beauté, » sur ce besoin de perpétuer ce qui passe, cette soif d'immortalité, qui caractérise l'amour, immortalité de la race, immortalité de la gloire, immortalité bien supérieure de la vertu et de la contemplation !

A l'ouïe de ces accents, qui justifieraient seuls l'opinion de M. de Rémusat : « S'il fallait citer entre toutes les littératures le chef-d'œuvre de l'art de composer et d'écrire, je ne serais pas éloigné de nommer le *Banquet ;* » tandis qu'ils font vibrer notre âme comme un cantique, il semble que toutes les voix les plus belles répondent de tous les sommets, il semble que les plus grands poètes s'éveillent et se mettent à nous parler ; qu'à propos de cette immortalité que cherche l'amour, nous entendions Lamartine nous dire, dans son hymne du *Lac :*

> Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
> Jeter l'ancre un seul jour ?

Et plus loin :

> O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
> Suspendez votre cours !

Ou bien, dans cette ascension rapide où Platon nous conduit, nous pensons à l'*Alouette* de Monneron :

> J'ai dépassé le peuplier
> Que la brise humide et plaintive, etc.

*Métis*, prudence ; on y a vu l'intelligence divine. *Pénia*, pauvreté, serait le besoin du souverain bien. Le rapport de πενία à πόρος est le désir ou l'amour, ἔρως.

Salut, beau ciel ! libre, perlé !
Ciel nuancé d'or et d'opale !
De là-haut le lac est voilé !
Les blés sont gris, le monde est pâle !
Mon léger vol toujours poursuit
La lueur tendre et matinale,
Les dernières ondes du bruit,
La rêveuse étoile qui luit
La nuit.

Et cette ascension elle-même, la voici en résumé. Le chemin de l'amour, c'est de commencer par l'admiration des beautés d'ici-bas, mais de dépouiller bientôt toute passion exclusive et d'ouvrir son cœur à la beauté en général. Puis il faut qu'une belle âme, d'ailleurs accompagnée de peu d'agréments extérieurs, suffise pour attirer nos regards et féconder notre intelligence. Considérez le beau dans les actions des hommes et dans les lois, puis dans les sciences ; alors, « lancé sur l'océan de la beauté et tout entier à ce spectacle, l'esprit enfante avec une inépuisable fécondité les pensées et les discours les plus magnifiques de la philosophie, » jusqu'à ce que, parvenu au dernier degré, il voie tout à coup apparaître « la beauté éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide dans telle autre, belle seulement en tel temps, dans tel lieu, dans tel rapport, belle pour ceux-ci, laide pour ceux-là ; beauté qui n'a point de forme sensible, un visage, des mains, rien de corporel ; qui n'est pas non plus telle pensée, ni telle science particulière ; qui ne réside dans aucun être différent d'avec lui-même (changeant), comme un animal, ou la terre, ou le ciel ou toute autre chose ; qui est absolument identique et invariable par elle-même ; de laquelle toutes les autres beautés participent, de manière cependant que leur naissance ou leur destruction ne lui apportent ni diminution, ni croissance, ni le moindre changement.... Je le demande, quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté, sa simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, et de tous ces vains agréments condamnés à périr, à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine ! »

Quel sens, aussi bien du beau que du vrai, peuvent donc avoir ceux qui ont accusé la théorie de Platon d'être vague et indécise ? Ne l'a-t-il pas rattachée au seul point fixe où notre intelligence puisse se prendre, l'absolu, la perfection, Dieu ? Est-ce que Dieu est vague ? Oui, peut-être, pour les esprits où cette idée est tellement endormie, que la lecture même de ces pages sublimes n'a pu la réveiller. Et dès lors, à quoi bon raisonner avec eux ? Quant aux autres, auraient-ils peine à reconnaître que Dieu est la réalité suprême, la source même de toute certitude ; que, pour échapper à l'indécision, le meilleur refuge est de monter à lui ou de partir de lui, de contempler sa beauté parfaite et d'en retrouver ensuite l'empreinte dans l'âme humaine, puis dans la forme et la figure humaine, puis les traces décroissantes dans toutes les créatures, aussi longtemps qu'elles conservent un reflet du sentiment et de la pensée ? N'est-ce pas là le moyen le plus simple de nous rendre compte de l'impression que nous produit la beauté, impression d'harmonie, de proportions, ou de vie, ou de joie, ou de grandeur ?

Et comment d'autres critiques ont-ils pu trouver cette théorie stérile, propre à égarer les esprits plutôt qu'à les féconder? A ceux-là aussi, on ne pourrait bien répondre qu'en allumant chez eux une étincelle du pur amour, en semant dans leur cœur quelque noble affection. Alors, réveillés d'une longue torpeur, stimulés, régénérés, réjouis par un principe nouveau, ils se lèveraient et ils voudraient vouloir et agir, au service de la science et du bien. Ils s'écrieraient, comme un autre grand poète qui se rencontre avec Platon dans d'admirables vers :

> Trust no future, howe'er pleasant!
> Let the dead Past bury its dead!
> Act, act in the living present,
> Heart within, and God o'erhead[1]!

L'*expérience*, entendez-vous, les *faits* (auxquels seuls vous croyez peut-être) confirment le témoignage de Platon quand il nous dit : « N'est-ce pas seulement en contemplant la beauté éternelle avec le seul organe par lequel elle soit visible, qu'il pourra enfanter et produire, non des images de vertus, parce que ce n'est pas à des images qu'il s'attache, mais des vertus réelles et vraies, parce que c'est la vérité seule qu'il aime? Or, c'est à celui qui enfante la véritable vertu et qui la nourrit, qu'il appartient d'être chéri de Dieu ; c'est à lui plus qu'à tout autre homme qu'il appartient d'être immortel. »

D'autres que Platon se fussent arrêtés à la fin du discours de Diotime, ou n'eussent ajouté que peu de mots; mais les grands auteurs ont souvent quelque chose de capricieux et d'imprévu, et il faut avouer qu'ici le titre, le cadre, ce festin joyeux y prêtaient largement. Voici donc qu'Alcibiade fait son entrée, avec une troupe bruyante; il crie à tue-tête, ivre et couronné d'une épaisse guirlande de violettes et de lierre. Au bout de quelques instants, il aperçoit Socrate, et ne tarde pas à commencer son éloge. Il le fait d'une singulière manière, il y mêle des propos aussi peu édifiants que possible, et toutefois l'auteur a soin de ne pas le faire trop divaguer, ou juste assez pour qu'il prenne licence de louer, d'exalter sans réserve le grand réformateur populaire. Car, dans le *Banquet*, tout est calculé pour le triomphe intellectuel et moral de Socrate. *In vino veritas* : l'ivrogne parlera comme jamais il n'eût osé le faire étant à jeun.

Ce panégyrique semble d'abord nous mener bien loin du thème principal du dialogue; il s'y rattache cependant, et cela par suite de la liberté même du louangeur, qui oppose sans ménagement la laideur physique de Socrate à sa beauté morale, à son éloquence unique et à sa royale sagesse. De sorte que celui-ci devient un commentaire vivant de la théorie exposée tout à l'heure. Alcibiade le compare aux statues comiques du gros Silène; il le compare au satyre Marsyas : voilà pour l'extérieur. Mais quand on ouvre les Silènes, on y trouve des images de divinités, et pour Marsyas, c'était le joueur de flûte incomparable, le grand musicien, le Mozart de l'antiquité. Ainsi de Socrate : sous cette figure grotesque se cachent une science et une sagesse profondes.

[1] « Ne te fie pas à l'avenir, si riant soit-il ; laisse le passé mort ensevelir ses morts ! Agis, agis dans le présent, vivant et réel, ayant ton cœur en toi et, au-dessus de ta tête, Dieu ! » Longfellow. Voir tout son *Psalm of life*, qui est bien dans le sujet.

Ses discours mêmes ont quelque chose de bizarre. « Il ne vous parle que d'ânes bardés, de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs, et il a l'air de dire toujours la même chose dans les mêmes termes : de sorte qu'il n'est pas d'ignorant et de sot qui ne puisse être tenté d'en rire. Mais que l'on ouvre ses discours, qu'on pénètre dans leur intérieur, d'abord on reconnaîtra qu'eux seuls sont remplis de sens, ensuite on les trouvera tous divins, renfermant en eux les plus nobles images de la vertu, embrassant à peu près tout ce que doit avoir devant les yeux quiconque veut devenir un homme accompli. »

Quelques réflexions nous restent à présenter, lesquelles n'ont pu trouver place dans le cours de cette analyse. D'après la théorie platonicienne, Dieu pourrait-il aimer? Si l'amour est le besoin d'une richesse qui fait défaut, d'une perpétuité à laquelle on aspire, s'il implique un manque, une privation, comment peut-il entrer dans la nature divine sans la détruire? Et cependant, le christianisme, par une définition unique, sublime, à laquelle notre cœur souscrit, nous dit que Dieu est amour.

La doctrine de la Trinité nous paraît propre à résoudre la question. Elle nous montre en Dieu un besoin toujours comblé, un désir satisfait à mesure qu'il se produit, une aspiration qui n'a pas le temps de dégénérer en privation, mais qui forme un lien entre les personnes divines : la Puissance aimant l'Intelligence, la Volonté unie à l'Entendement, la Force ne consentant pas à se séparer de la Règle; Dieu produisant et contemplant sa parfaite Image, la splendeur même de sa personne; la Pensée ne restant pas muette et enfermée en elle-même, mais passant tout entière dans la Parole éternelle.

En aimant le Verbe, Dieu aime l'univers, et en a pour ainsi dire besoin sans qu'on puisse accuser cette thèse de panthéisme. En effet, le Verbe, comme Intelligence, renferme en lui le plan de l'univers, les idées qui ont servi à le produire, germes éternels de toutes choses. C'est en ce sens qu'il peut être appelé le frère aîné de toute créature. Et non seulement il renferme le plan de l'univers actuel, mais de tous les possibles, s'élevant ainsi au-dessus de toute réalité. De sorte que Dieu, aimant le Verbe, peut aimer en lui le monde, sans se confondre avec la création.

Ailleurs, dans l'abaissement du Verbe, la notion d'amour reparaît, unie à celle de privation, de dépouillement, de pauvreté, de souffrance. Ici vraiment le Rédempteur a besoin de la créature perdue; il la cherche; il se fait pauvre, afin que par sa pauvreté nous soyons rendus riches; et lui-même veut s'enrichir par l'offrande volontaire de nos cœurs. C'est Jésus-Christ pleurant sur Jérusalem : « Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! »

Certes, en même temps que l'amour céleste, le christianisme ici nous offre bien la beauté, la vraie beauté morale infiniment supérieure aux couleurs, aux formes et indépendante de tous les vains agréments périssables. A cet égard il y a pleine concordance entre la religion de l'Evangile et la théorie platoni-

cienne de la beauté. On peut se demander, d'autre part, si cette religion a une place, fût-ce minime, pour le premier échelon, pour la beauté plastique, celle qui inspire l'artiste et charme le regard. La bannir, ne serait-ce pas faire injure au Créateur, qui a revêtu la matière de couleurs éclatantes et a joint la splendeur à l'ordre dans tout l'univers ? Et l'art, ce pont d'arc-en-ciel, n'est-il pas une des routes qui nous élèvent vers la beauté invisible et qui nous conduisent à la porte du vrai ?

Il y a eu défiance, il y eut rupture entre le christianisme et la beauté matérielle, mais pourquoi ? parce que le paganisme avait tout gâté. Le dialogue même que nous venons de parcourir en est une preuve, sur laquelle insister serait superflu. Afin de réparer l'intérieur, il fallait détruire l'extérieur ; pour mieux dire, il fallait tout renverser, afin de tout reconstruire dans un autre ordre et sur un fondement nouveau. Le mal s'était infiltré partout, dans les mœurs comme dans les lois, dans les arts comme dans les institutions, il avait faussé toutes les directions de la vie. Le christianisme fut donc amené à se mettre en état de guerre contre l'homme extérieur et social, il jeta l'anathème sur la matière, il en méprisa la beauté. Mais cet antagonisme n'est pas éternel : l'Esprit de Dieu, planant sur le chaos fécond du moyen âge, préparait le nouvel homme politique et social ; il a donné essor à des sciences nouvelles ; il avait son heure marquée pour la réhabilitation de la matière, et il admettra, dans un monde régénéré, l'art et la beauté, dégagés de leur alliage impur.

En attendant, le christianisme conserve et sanctionne, entre les différents ordres de beauté, la gradation assignée par celui qui fut, dans le monde païen, un de ses précurseurs. Oui, ce prophète sans le savoir nous a tracé, dans le discours de Diotime, une esquisse sur laquelle Pascal a passé des traits plus nets et plus accusés, dans son fameux et admirable passage sur les trois ordres de grandeur. Jésus-Christ resplendit au sommet, jetant une lueur surnaturelle : « Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse ! »

Et depuis, un autre génie chrétien, Vinet, a revêtu le même dessin des riches couleurs de la poésie, dans son cantique si connu, si aimé de nous tous : *Sous ton voile d'ignominie....*

> Au séjour de sa beauté même,
> Jamais ta beauté ne jeta
> Tant de rayons qu'au jour suprême
> Où tu gravis sur Golgotha.

CH. LUIGI.

---

## REVUE CRITIQUE

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. Cours à l'usage de l'enseignement secondaire et des maisons d'éducation, par *Charles Cottier*, professeur de littérature. — Lausanne, Georges Bridel et Cie, 1890.

Je n'affirme pas qu'un manuel, si bien fait soit-il, puisse entraîner le lecteur, comme un roman, pour me servir de l'expression consacrée. Mais un manuel peut être littéraire, écrit avec art et talent. Et lorsqu'il possède ces qualités, elles sont d'autant mieux les bien-

venues qu'elles se montrent plus rarement dans un abrégé.

Tout le monde a été heureux de les rencontrer dans l'ouvrage de M. Cottier, qui n'est pas seulement une lecture utile, appropriée aux besoins de l'enseignement, mais agréable et attrayante. En général, les manuels brillent par la précision et pèchent par la sécheresse. M. Cottier garde la qualité et évite le défaut. Il entre dans le vif du détail, toutes les fois qu'il le peut, détail scientifique, biographique, littéraire. Il a des échappées vers la critique ; or, l'on sait que celle-ci a pris aujourd'hui le caractère d'un art véritable, par son goût des nuances et son entente à les marquer, par l'esprit dont elle s'agrémente et l'éloquence avec laquelle elle traduit parfois les intentions d'un auteur ou révèle, d'un mot, l'âme qu'il a donnée à ses personnages.

Ce qui a paru le plus important dans cette histoire de la littérature, c'est le point de vue de l'auteur. « Si l'on nous demande, dit-il, à quel point de vue nous nous sommes placé pour asseoir nos jugements, nous répondrons que l'idée du beau et celle du bien étant inhérentes à notre nature et intimement unies, le critique ne saurait, lorsque la conscience est en jeu, faire abstraction de son être moral en faveur de théories étroites. »

Félicitons l'auteur de cette ferme déclaration de principes, à laquelle il est demeuré fidèle. Ce n'est pas que les écrivains de la Suisse romande, au moins en général, se soient laissé séduire par l'adage de l'art pour l'art, ni surtout qu'ils s'écartent des bienséances. Au fond, pris dans son ensemble, l'esprit de notre littérature, à l'honneur du pays, est moral. Mais ceux qui parmi nous se rattachent à Vinet ne l'ont pas toujours dit avec la netteté et ne l'ont pas toujours fait avec la conséquence de M. Cottier. Il ne craindra pas, par exemple, en face de certaines théories sur la bonté native de l'homme, d'affirmer la nécessité de la régénération. Son livre est chrétien. Il réjouit tous ceux qui estiment que le christianisme est un levain dont l'influence doit pénétrer toute la pâte, se faire sentir dans les relations sociales, en art, en littérature.

Le récent livre de M. Molines, *Etude sur Alexandre Vinet, critique littéraire*, a ramené l'attention vers la règle à laquelle l'éminent penseur soumettait ses jugements littéraires et à laquelle M. Cottier, sans aliéner sa liberté, s'est rallié. Les débats suscités à l'occasion de la publication de M. Molines prêtent une actualité singulière au manuel que nous examinons. On y voit à l'œuvre la méthode de Vinet, appliquée sans étroitesse comme sans timidité. Ce fruit, produit par elle, est plein de saveur ; il est bien pour la recommander.

N'est-ce pas le moment de répondre à un reproche qu'on a souvent, non pas tant, il est vrai, chez nous qu'ailleurs, dirigé contre la méthode de Vinet et l'application du point de vue chrétien à la critique ? On accuse l'école en question d'absorber, de fondre le beau dans le bien. Il y a sans doute telle manière de concevoir les rapports de l'art et de la morale qui équivaut à la suppression du premier. Cette façon d'entendre les relations des deux domaines n'est point dans la véritable et primitive tradition chrétienne. Paul concevait la société

idéale comme un organisme où la tête n'est pas tout, où chaque membre a sa fonction. Appliquant l'image, qui, dans la pensée de l'apôtre concerne l'Eglise, aux activités diverses de l'âme humaine, nous dirons qu'il n'est point de l'esprit chrétien de sacrifier à la sainteté aucun développement légitime. Qui, plus que Paul, s'est élevé contre l'ascétisme? Mais ne s'est-il pas servi de la couleur, du rythme, des mouvements de l'éloquence indignée, de l'accent doux et grave, dans ses inimitables discours? Si l'école de la critique évangélique, car c'est bien le nom qui lui convient, devenait par impossible exclusive, l'Evangile l'aurait bientôt rappelée à une vue plus large et plus juste de la vie.

Que la sainteté ait des élus voués tout particulièrement à son culte, un royaume éblouissant où tous ne sont pas appelés à s'élever aussi haut, mais au moins à entrer. Qu'à côté d'elle, et un peu en dessous, l'art ait ses propres élus, ses maîtres, son royaume où pénètre la clarté souveraine de la sainteté. Qu'elle y soit présente et diffuse sans éblouir, sans frapper les yeux. Tout ce qu'on est en droit de demander aux artistes, aux littérateurs par exemple, c'est une vertu un peu négative, c'est qu'ils ne heurtent pas la loi morale, qu'ils s'en inspirent, non pas toujours directement, mais indirectement.

En fait, Vinet n'a jamais soutenu que le bien fût toute la beauté. Sa critique est plus humaine qu'aucune autre. L'essai de M. Cottier, qui est avant tout une œuvre littéraire, et qui est pourtant une œuvre chrétienne, où la culture, l'élégance, l'érudition, la finesse d'appréciation, le goût de la parfaite netteté se déploient à l'aise dans les limites très larges posées par une conscience intelligente, cet essai, dis-je, démontre que si le péril signalé est à craindre, il l'est moins dans l'école de Vinet qu'ailleurs.

Au reste, si l'intervention du moi moral dans le jugement littéraire rend parfois les critiques quelque peu scrupuleux, elle préserve du scepticisme, et par là de la langueur mortelle qui s'empare de l'âme sans croyances ; car ne croire à rien, c'est se condamner à ne rien aimer. Elle crée l'enthousiasme. Elle enflamme d'une noble ardeur devant les nobles causes. Elle produit le frémissement indigné. Elle provoque à l'indépendance, à l'accent personnel. Rien, en effet, ne sauvegarde mieux l'individualité que la conscience. Il se trouve ainsi que la muse gagne plus qu'elle ne perd à prêter l'oreille au conseiller sérieux que nous portons au dedans de nous.

Vous ne vous plaindrez point de ce que M. Cottier l'a écouté. Cette influence l'a bien inspiré dans son rapide portrait de Calvin, dans le tableau qu'il a tracé du XVII[e] siècle. Elle l'a poussé peut-être à réagir contre plusieurs sentences de Boileau, lequel, quand il se mettait à louer, ne louait pas à demi, et qui n'a point été sans exagérer en parlant de Malherbe, de Racan. J'appelle encore une heureuse trouvaille le jugement sur Mirabeau, dans lequel je distingue l'habitude de l'observation individuelle. M. Cottier remarque que Mirabeau a le talent de la répartie, que c'est en partie à ses ripostes soudaines, jaillissantes, qu'il dut son ascendant sur l'Assemblée nationale. Il ne craint pas, sans vouloir

égaler les deux mouvements, de comparer la floraison littéraire qui eut lieu sous la Restauration à celle du XVII[e] siècle. Hardiesse d'esprit et conscience peuvent donc fort bien marcher de pair.

Vinet voulait qu'on portât la probité et l'exactitude dans l'emploi des mots. Les questions de langue n'étaient nullement secondaires pour lui. De même pour M. Cottier. Il a noté avec le plus grand soin, au fur et à mesure, les transformations de la langue, mettant à contribution Brachet, Littré, L. Gautier. A cet égard, son livre est à la hauteur des exigences actuelles.

Sans avoir de lacune à signaler dans cet abrégé, qui est des plus recommandables, j'aurais cependant quelques désirs à soumettre à l'auteur, et à marquer quelques différences d'appréciation entre lui et moi. Affaire peut-être, sur ce dernier point, de jugement individuel !

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas, pour procurer encore plus de place aux auteurs de premier ordre, sacrifié davantage les écrivains inférieurs, poètereaux et autres. C'est dans le XVIII[e] siècle qu'on trouve ceux-ci trop libéralement traités. Chaulieu, La Fare, M[lle] de Launay, devenue M[me] de Staal, Picard, même Barnave, n'avaient guère droit qu'à une courte désignation.

A propos de Musset, il nous est dit qu'il fit avec George Sand le voyage de Venise en qualité de secrétaire. J'eusse aimé voir qualifier cette association de peu édifiante. M[me] de Warens est présentée comme la protectrice de J.-J. Rousseau. Encore ici je serai heureux que, dans une nouvelle édition, un mot, une épithète viennent indiquer que cette protection s'accompagna d'une influence fâcheuse, ou que la personne était de mœurs légères.

Je pense, avec le manuel, qu'Adolphe Monod, Vinet, sont bien plus dans la tradition de Bourdaloue, de Massillon, de Fénelon, que ne l'est Lacordaire. A ce dernier manque l'onction évangélique des prédécesseurs que nous venons de citer. Cela n'empêche pas qu'il ne soit un grand orateur chrétien, rappelant Mirabeau ou même Bossuet à certains moments. Je ne trouve pas que Berryer non plus occupe le rang auquel il a droit, et qu'un mot de plus lui assurerait.

Mes observations se réduisent à peu de chose. Je tiens à finir par une réflexion propre à faire voir tout le profit qu'on peut tirer de cet abrégé. En général, les auteurs d'histoire littéraire s'arrêtent au seuil du présent, qui pourtant intéresse, qui intéresse surtout, qui passionne les jeunes gens. M. Cottier sera pour eux, en ce qui concerne le XIX[e] siècle, un guide aussi judicieux que compétent. Il n'a point ménagé l'espace aux écrivains de ce temps.

Avec beaucoup d'autres, il place Victor Hugo au-dessus de Lamartine. C'est son droit. Mais il donne de sa préférence, laquelle du reste nous ne partageons pas complètement, une raison qu'on n'a point toujours su mettre en avant. Victor Hugo, à ses yeux, est supérieur par la puissance avec laquelle il émeut l'être moral et produit en nous le remords ou la pitié. On ne pouvait mieux montrer, par un exemple plus populaire, que l'alliance du bien et du beau, à condition d'être sagement entendue, loin d'être nuisible à ce dernier, fait une partie de sa force.

J. GINDRAUX

## NOUVELLES

### Vaud.

*Chronique trimestrielle.*

***Coup d'œil d'ensemble. — Une première leçon de théologie pratique. — Le Grand Conseil et la Faculté de théologie. — Le Conseil d'Etat vaudois à Fribourg. — Le monument de Pestalozzi. — Le Collège Galliard. — Le Synode de l'Eglise nationale à Lausanne. — Deuils.***

Même resserrée dans les limites d'un petit pays, l'histoire ne laisse pas de former un tout organique, se déroulant comme une phrase qui devient toujours plus intelligible à mesure qu'elle se complète. Le livre d'or d'aucun peuple, quoi qu'il renferme d'ailleurs, n'est écrit en style décadent, de telle sorte qu'on ne puisse y trouver qu'une musique monotone et inintelligible. Seulement, ce n'est pas une condition très favorable à la philosophie de l'histoire que d'être dans l'obligation de la morceler, de la découper, pour ainsi dire, en petites tranches plus ou moins espacées. Il en est d'elle, alors, comme de ces fragments détachés du tableau d'un maître et copiés pour faire l'ornement d'un salon. Le morceau qu'on nous offre peut avoir son intérêt ; mais quelque chose, dans la pose des personnages ou dans les effets de lumière, vous avertit que le tableau n'est pas complet et que vous n'avez devant vous qu'un épisode d'une plus vaste scène.

Voilà, tout au moins, comment peut se rassurer un chroniqueur qui voit beaucoup d'arriéré sur son chantier et qui doit aller chercher, de longs mois en arrière, des matériaux qu'on ne saurait négliger. Nous y gagnons un horizon un peu moins étroit, une échappée plus significative sur notre vie publique. Il suffit d'un coup d'œil sur ce passé encore récent pour constater qu'un bon nombre d'objets importants et sérieux ont préoccupé les esprits ; la plupart se rattachent à ce qu'il y a de plus élevé dans la vie d'une nation : intérêts de l'instruction et de l'éducation ; questions religieuses et ecclésiastiques.

Il convient, sans doute, de ne pas se faire illusion sur le nombre de ceux pour lesquels ces préoccupations existent réellement. La saison d'été qui prend fin a vu défiler, plus nombreux que jamais, le long cortège des festoiements qui amusent et qui enivrent (avec ou sans figure) une partie trop considérable de la population. Par un phénomène qui n'est pas sans exemple, les plaintes sur la cherté de la vie, la pesanteur des impôts, l'insuffisance des salaires, se traduisent par la multiplication des dépenses superflues, par un amour croissant des plumets, des pompons et des bruyantes processions. Et pour peu qu'un individu ait entre les mains un mètre de calicot rouge décoré du nom de drapeau, il se croit en droit d'assourdir de ses clameurs les concitoyens qu'une fâcheuse rencontre place dans son voisinage.

On est d'autant plus heureux de pouvoir compter de nombreuses manifestations de la vie de l'esprit, toujours active chez une élite qui se recrute un peu dans toutes les classes. Elle ne règne, il est vrai, que dans le monde des idées ; mais les idées finissent tôt ou tard par devenir des faits. Et, bien que les hommes qui pensent soient loin de penser toujours de la même manière, ils peuvent se rencontrer du moins sur un point capital, en trouvant leur plaisir et leur fête à chercher la vérité.

C'est au mois d'avril que nous devons nous reporter tout d'abord pour rappeler le souvenir d'un acte académique qui intéresse la foi autant que la science. Il s'agit de l'installation de M. Henri Paschoud dans la chaire de théologie pratique, et du discours par lequel le nouveau professeur a inauguré son enseignement. Cette « première leçon » a été publiée dès lors [1]. Mais puisque, avant de devenir une brochure, elle a été d'abord un acte, c'est bien dans ce résumé des faits qu'il convient d'en faire mention.

[1] *L'Eglise, organe de la conscience sociale chrétienne.* Une première leçon, par Henri Paschoud, professeur de théologie. Lausanne, F. Rouge.

Nous avons plaisir à reconnaître que l'étude de M. Paschoud, d'un bon style, porte le cachet de la plus entière loyauté, et qu'il s'exprime avec autant de dignité que de sincérité à l'égard de ceux dont il combat le point de vue. C'est à Vinet, son illustre prédécesseur, et à sa théorie ecclésiastique, qu'il s'attaque directement. C'est faire preuve de quelque courage, et même d'une certaine originalité, que de soutenir résolument, en l'an de grâce 1890, comme absolument normal et définitif, le régime des Eglises d'Etat; c'est un spectacle qui tend à devenir rare, soit chez les théologiens évangéliques, soit chez les hommes qui cultivent le droit et l'économie politique. L'espace nous manque ici pour aller au fond des choses et montrer que l'Eglise, telle que la veut l'auteur, correspond à une conception du christianisme qui n'est pas celle de son fondateur. Jésus-Christ n'a pas entendu apporter une religion qui vînt simplement reprendre, dans de meilleures conditions, le ministère des religions nationales de l'antiquité; il a certainement voulu former dans l'humanité un peuple nouveau, revêtu d'un caractère spécifiquement différent de celui de l'homme naturel, et formant une société *sui generis* au milieu du monde. Que cette société soit appelée à agir sur le monde comme le levain dans la pâte, qu'elle doive s'assimiler et sanctifier tout ce qui est vraiment humain, c'est là ce que Vinet n'a pas laissé à M. Paschoud le privilège d'enseigner à ses disciples.

Ici, l'honorable professeur nous paraît victime d'une singulière méprise. A l'entendre, les principes de Vinet auraient pour « conséquences logiques » un obscurantisme dédaigneux de la science, une tendance à rabaisser l'importance des hautes études, un esprit d'inquisition et un despotisme tracassier régnant au sein de l'Eglise jusqu'à faire sombrer la liberté des consciences, enfin la négation même de l'Eglise. M. Paschoud sent bien que tout cela est le contraire même de Vinet, et confesse qu'il n'a tendu à rien de pareil. Mais alors, à qui fera-t-il croire que ce penseur, qu'il nous montre « entraîné par une logique impitoyable, » ait été assez dé-pourvu de clairvoyance et de dialectique pour ne pas même apercevoir ces prétendues « conséquences logiques, » si elles découlaient vraiment de son principe? Vinet les connaissait bien, les principes qui aboutissent à de telles conséquences; il les a hautement répudiés. A l'heure où M. Paschoud écrivait, il ne pouvait avoir lu une page encore iné-dite, mais publiée dès lors, dans laquelle Vinet raconte lui-même de quelle façon [illegible] séparait sa cause de celle des dissidents tendance sectaire. Qu'il y ait des esprits étroits dans les Eglises avouées par Vinet, comme dans les autres, nous le savons de reste; mais si notre auteur connaissait l'esprit au-thentique de ces Eglises et relisait leur Constitution, il sentirait que c'est jouer de malheur que de parler de « forteresses assiégés, » de « cadres étroits, » à propos d'Eglises dont le caractère distinctif est la suppression des bornes posées par le territorialisme religieux.

Pour établir sa thèse, M. Paschoud aurait dû essayer de montrer que l'Eglise indépendante de l'Etat est moins bien placée que l'Eglise unie à l'Etat pour remplir la missi sociale qu'il lui assigne, et que Vinet lui a gnait non moins nettement. Or, sa broch elle-même renferme plus d'une page qui v fin contraire de cette preuve. En effet, l'Eglise doit être « l'organe de la conscie sociale *chrétienne*, » il est indispe qu'elle s'organise en dehors de la so actuelle, telle qu'elle est représentée l'Etat; nous en prenons à témoin M. P choud, qui a tracé ce tableau : « Les d grandes puissances du monde moderne, science et la démocratie, menacent de échapper (au christianisme). Lisez les œuvr des hommes qui exercent par leur savoir leur génie la plus grande influence sur l contemporains, vous compterez le plus gra nombre, sinon au rang des ennemis de

religion, au moins à celui des sceptiques. Essayez de découvrir, dans ces masses qui s'agitent et dans les théories des chefs qui les dirigent, une place réservée à l'Evangile, vous la découvrirez à peine. » Si l'on veut former dans un tel monde une conscience sociale chrétienne, il faut apparemment constituer d'abord une société chrétienne qui se recrute autrement que par la naissance, une Eglise qui soit autre chose que le reflet de « l'Etat chrétien » dont on vient de faire le portrait.

Il y aurait bien des choses à dire encore à propos de la liberté que M. Paschoud rêve pour l'Eglise unie à l'Etat, et de cette « main délicate » que celui-ci montrera envers cet « organe sensible » du corps social. Mais il nous est plus agréable, après ces observations, de rendre hommage à tout ce qu'il y a, dans ce discours, de sentiments élevés, de chaleur de cœur, de vivant intérêt pour la patrie, pour l'Eglise et pour ses futurs ministres.

A peine M. Paschoud venait-il de soutenir l'étroite union de l'Eglise avec l'Etat, que le Grand Conseil adoptait une mesure orientée en sens contraire. A propos de l'organisation de l'Université qui va succéder à notre vieille Académie, un débat sérieux et animé s'est engagé sur les conditions qui seront désormais requises de la part des professeurs de la Faculté de théologie. Maintiendrait-on, oui ou non, l'article de loi qui leur demande de se rattacher à l'Eglise nationale du canton de Vaud ? » Plusieurs députés ont fait valoir les anciens et intimes liens qui unissent la Faculté à l'Eglise, la nécessité de sauvegarder le caractère chrétien de l'enseignement théologique, enfin la Constitution elle-même qui garantit « le maintien de l'Eglise nationale dans son intégrité. » A leurs yeux, la suppression de l'article visé irait à l'encontre de cette garantie.

D'autre part, on a fait ressortir avec force les exigences d'un enseignement universitaire vraiment scientifique et indépendant, qui ne saurait s'accommoder d'une doctrine religieuse et ecclésiastique imposée d'avance. Une telle condition exclurait de l'Université des hommes d'une haute valeur, et cela au nom de « cette notion de l'Eglise nationale qui nous est propre et n'a rien d'essentiel au culte et à la foi chrétienne. » Monsieur le chef du Département de l'instruction publique et des cultes recommandait le maintien de l'article (c'était sans doute le directeur des cultes qui parlait), mais en reconnaissant qu'il y avait là un « léger accroc » au principe de la liberté d'enseignement (c'était la voix du directeur de l'instruction publique).

La majorité du Conseil avait voté en faveur de la condition posée par l'ancienne, loi lorsque, le lendemain, un revirement assez inattendu se produisit. En second débat, on donna raison à la commission qui avait proposé de supprimer ces conditions « qui dénotent un autre âge. » Pour rassurer les défenseurs de l'Eglise nationale, il fut décidé que, lors de la nomination d'un professeur de théologie, l'avis de la Commission synodale serait requis. La loi n'ajoute pas qu'il sera suivi. Voilà donc la Faculté de théologie sécularisée. Il n'y a rien là de menaçant pour l'Eglise, pourvu qu'elle ait une compétence suffisante pour poser, de son côté, les conditions qu'elle jugera nécessaires en vue de l'exercice du ministère. Mais on ne saurait méconnaître que la loi nouvelle, comme précédemment celle sur l'état civil et, plus récemment, certaines dispositions de la loi scolaire, rompt l'un des liens qui unissent l'Eglise à l'Etat et donne raison, sur un point encore, au principe de la séparation.

Un incident qui a fait quelque bruit est venu montrer une fois de plus quelles singulières complications résultent des attributions religieuses conférées à l'Etat. Le Conseil d'Etat vaudois, ne suivant pas l'exemple du Conseil de Neuchâtel, ni surtout de celui de Genève, a officiellement assisté aux fêtes organisées dans le canton de Fribourg pour

célébrer l'entrée du cardinal Mermillod dans son diocèse. A-t-il eu raison? A-t-il eu tort? Beaucoup d'encre a coulé, de toute nuance, pour éclaircir ce point. Ce n'est pas ici une question de sentiment. Il est permis à la *Revue de la Suisse catholique* de s'écrier : « Des bords du lac de Constance aux rives du Léman, un immense cri de joie a retenti dans notre chère patrie suisse... cri que répètent tous les échos de nos montagnes et de nos vallées : Merci, Saint-Père, merci! » Il est permis à d'autres d'estimer que cet honneur fait à la Suisse, ressemble fort à un soufflet, et de regretter qu'un reste de confusion entre deux domaines distincts ait mis quelques membres du Conseil fédéral dans l'obligation de recevoir solennellement l'homme que cette autorité avait cru devoir faire conduire à la frontière par un commissaire de police.

Il s'agit de savoir, en ce qui concerne le Conseil d'Etat vaudois, s'il était appelé, en droit, à agir comme il l'a fait. Il est certain, comme l'a montré la *Gazette de Lausanne*, que, sous le régime actuel, l'Etat de Vaud a des devoirs à remplir envers l'Eglise catholique, qui est une Eglise nationale. Mais était-ce un devoir pour lui d'assister aux fêtes de Fribourg? On en peut douter pour deux raisons : d'abord, il ne s'agissait point de l'installation d'un nouvel évêque, mais simplement d'une solennité relative à un titre honorifique conféré à un évêque, et n'offrant aucun intérêt pour le souverain territorial considéré comme tel. Ensuite, l'Etat de Vaud ne connait l'Eglise catholique que dans les limites des frontières vaudoises; c'est sur le sol vaudois, et pas ailleurs, que la loi l'appelle à l'honorer et à la protéger. Le Conseil d'Etat, se souvenant qu'il est évêque, lui aussi, a-t-il voulu s'exercer à cette politesse ecclésiastique que Rome cultive avec tant de soin? Ou bien serait-il, avec beaucoup d'autres, quelque peu ébloui et impressionné par l'éclat des solennités catholiques, par la puissance de la hiérarchie qui parait lui imposer beaucoup plus qu'un Synode réformé? Quoi que l'on pense de tout cela, le seul fait que l'opinion publique est très partagée sur ce point prouve qu'il y a quelque chose d'anormal dans la situation. C'est ce qu'a bien compris M. le professeur Paschoud, qui a contribué pour sa part à l'intérêt excité par cette discussion. Seulement, le remède qu'il appelle de ses vœux, c'est un Etat résolument protestant qui, par là même, cesserait de représenter le peuple dans son entier et ne pourrait respecter absolument toutes les consciences. Nous préférons l'autre spécifique : un Etat débarrassé de toute fonction sacerdotale et ne s'estimant redevable, aux cardinaux comme aux pasteurs, que de la justice et de la liberté.

Une fête d'un tout autre genre a conduit à Yverdon les représentants des autorités cantonales et fédérales; et cette fois, personne n'a songé à trouver leur présence hors de propos. Ils venaient s'associer à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Pestalozzi, et célébrer une grandeur sans éclat et sans titres, mais non sans gloire ni sans action féconde. Le groupe touchant qui rappelle l'œuvre du grand éducateur semble redire qu'un amour sérieux est la grande force capable d'ouvrir les jeunes esprits [illegible] d'épanouir les vies naissantes. Puisse cette œuvre d'art, qui est aussi un acte de ju[illegible] et reconnaissante admiration, ne pas ser[illegible] seulement à l'ornement d'une de nos vil[illegible] mais encore à ranimer le feu sacré dans [illegible] nombreux établissements qui, dans [illegible] canton, sont voués à l'instruction et à l'é[illegible]cation de la jeunesse!

Ce feu n'est pas éteint. C'est ce qui ress[illegible] entre autres, du dernier rapport présenté [illegible] l'Assemblée générale de la Société du collège Galliard. Nos lecteurs savent déjà qu[illegible] le vénérable directeur dont le nom re[illegible] attaché à l'institution qu'il a créée, a résig[illegible] les fonctions qu'il remplissait depuis quarante-trois ans. Il emporte dans sa retrai[illegible]

avec le respect de tous, la reconnaissante affection d'un grand nombre. « L'existence du collège Galliard, dit le rapport, n'a pas seulement été utile à ceux qui sont venus s'asseoir sur ses bancs, ce qui serait déjà beaucoup. Bien au delà de ce cercle relativement restreint, l'influence heureuse exercée par cette institution s'est fait sentir et se fera encore sentir dans l'avenir.... Le principe de l'*éducation chrétienne par la libre initiative individuelle* a été mis en lumière et en honneur pendant ces quarante-trois années, pour le réel et incontestable avantage de notre canton. »

Pour assurer cet avenir, le Comité a donné à M. Galliard un successeur en la personne de M. Charles Bieler, directeur de l'Ecole préparatoire de la Faculté libre de théologie. A un directeur bien qualifié, à un personnel enseignant fort capable, une chose doit s'ajouter : l'appui effectif du public chrétien, qui ne refusera pas à un établissement de cette importance les 6000 francs qui manquent à son budget annuel. Le chiffre des élèves a continué de dépasser la centaine.

Le Synode de l'Eglise nationale s'est réuni à Lausanne le 19 août pour inaugurer sa dixième législature. Les Conseils de paroisse avaient été renouvelés au commencement de juin et, quelques semaines plus tard, les Conseils d'arrondissement avaient désigné leurs délégués au Synode. Ce dernier s'est ouvert par une vivante prédication de M. le pasteur P. Bornand, de Cotterd ; il a montré dans l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise le modèle de celui qui doit animer ses disciples à l'égard de cette divine société composée de tous ceux qui confessent le nom de Jésus-Christ. L'assemblée était réunie dans le seul but de se constituer et de nommer les Commissions réglementaires. Elle a appelé à la présidence de la Commission synodale M. Julien Dubochet, de Montreux, dont on connait l'intérêt sérieux et éclairé pour la vie et le développement de l'Eglise.

Nous ne raconterons pas ici les péripéties qu'a traversées l'Eglise indépendante allemande de Lausanne, et qui ont abouti à la démission de son pasteur, remplacé récemment par M. H. Mojon, actuellement pasteur à Fribourg. Ces faits ont été retracés et appréciés, entre autres, dans le *Journal religieux* du 21 juin, avec une grande délicatesse chrétienne. Ils ne sont nullement de nature, d'ailleurs, à modifier la ligne de conduite de cette Eglise.

Deux deuils ont particulièrement touché les amis du règne de Dieu. L'Eglise nationale a perdu, avec M. le professeur Durand, un homme d'une haute valeur et d'une riche nature, tout ensemble artiste, penseur original et homme d'action. Il a pris une part prépondérante à la réorganisation de l'Eglise nationale en 1861, et travaillé pendant bien des années pour l'amener à prendre conscience d'elle-même. Il exposa ses vues, en particulier, dans le journal *Les deux Patries*, qui cessa de paraître en 1867. Au grand talent qu'il déploya comme polémiste et comme homme d'Eglise, il sut joindre une recherche sérieuse et profonde de la vérité dans le domaine des grandes doctrines chrétiennes. Sa foi s'est montrée aussi solide que sa théologie était indépendante. La chaire de dogmatique et de morale qu'il occupait vient d'être confiée à M. L. Emery, pasteur à Champvent.

L'Eglise libre, de son côté, a été frappée par la mort de M. Rodolphe Chatelanat, enlevé dans la fleur de l'âge à une activité féconde qui s'exerçait au service de l'Eglise missionnaire belge. Il emporte avec lui bien des espérances, éveillées et justifiées par la valeur du travail accompli pendant les trop courtes années qu'il a si bien remplies. Les lecteurs de cette revue ont eu leur part du fruit des études qu'il ne cessa de poursuivre, au milieu même de l'activité pratique la plus absorbante. Nous leur réservons encore un souvenir de cet infatigable travailleur, que

sa foi énergique a soutenu dans l'épreuve après l'avoir porté dans l'activité.

De nouveaux ouvriers cependant se préparent à remplir les vides. Deux candidats ont soutenu leur thèse devant la Faculté de théologie de l'Eglise libre. Celle de M. Léon Robert, d'un cachet actuel et personnel, a pour objet l'étude *des principaux caractères d'une profession de foi*. M. Albert Dentan, de son côté, analyse avec soin la notion de *la foi dans les Evangiles*. Puissent la foi individuelle et la foi de l'Eglise, rapprochées dans ces deux travaux, marcher toujours d'accord, vivifiées l'une par l'autre! A. V.

---

## Grande-Bretagne.

*Aux collecteurs. — Une vilaine affaire qui se termine bien. — Notre presse religieuse. — Orthodoxie farouche et orthodoxie intelligente. — Qui veut des sermons? — Le cardinal Newman. — L'Eglise presbytérienne d'Irlande. — Le père Damien. — Socialisme chrétien. — Chez des étudiants en théologie. — Spurgeon et Godet.*

Mettons en bonne place le règlement sur les collectes, que la dernière assemblée générale de l'Eglise libre d'Ecosse recommande aux Presbytères (Synodes provinciaux ou Consistoires).

1° Nul ne sera considéré comme autorisé à collecter en dehors de la congrégation à laquelle il appartient, soit pour un temple, soit pour un presbytère, une salle de mission, un déficit, ou tout autre but local, s'il n'a une autorisation écrite du Presbytère où il veut collecter et n'est muni d'un carnet de collecte fourni par les bureaux de l'Eglise.

N. B. Un carnet de collecte dûment certifié sera fourni par le trésorier général sur le vu d'une copie des délibérations du Presbytère autorisant chez lui la collecte.

2° Le Presbytère exigera que le carnet de collecte, avec la mention écrite des recettes et des dépenses, signé par le président et le trésorier du collège des diacres, soit déposé sur la table du Presbytère, pendant les douze mois suivants ; un extrait concernant cette opération sera consigné dans les délibérations du Presbytère. Le carnet de collecte et l'extrait seront alors transmis au trésorier général de l'Eglise.

3° Si le carnet de collecte n'a pas été renvoyé au trésorier général à l'expiration des douze mois de son envoi, le trésorier aura à écrire au secrétaire du Presbytère pour le réclamer.

4° Pour les collecteurs de l'étranger ou du pays, qui collectent pour une œuvre se rattachant à l'une des commissions nommées par l'assemblée, les mêmes règles seront appliquées, avec cette différence que la commission intéressée prendra la place du Presbytère.

*Et nunc erudimini*, ô gent des collecteurs. Il y a eu des abus de la part des collecteurs indigènes; plus encore de la part des étrangers. Les Ecossais désirent y mettre ordre. L'Assemblée, du moins, a décidé de sévir, de réprimer. Arrivera-t-elle à ses fins? C'est problématique. D'abord, les collecteurs ont surtout retenu de l'Evangile le précepte que ce sont les violents qui ravissent le royaume; et la plupart, c'est-à-dire ceux qui n'ont point d'autorisation en règle, qui ne sont envoyés que par eux-mêmes, ne sont pas hommes à se laisser arrêter par des mesures d'ordre. Il faut les en entendre parler; ce sont des bagatelles de la porte qui font hausser les épaules à ces hommes de proie. Ensuite les collectés sont comme les personnes charitables, mais inintelligentes, auxquelles vous avez beau dire que la « charité » *fait la* mendicité, que l'aumône dégrade et n'aide pas le pauvre; elles persistent à donner à leur porte ou dans la rue. Les collectés se laisseront toujours prendre d'assaut, ou par ruse, ou par des mines béates, ou par un langage mielleux. Ce n'est point une raison cependant de ne pas organiser les collectes, comme on organise la charité. La tentative écossaise est louable.

La Conférence wesleyenne vient de terminer une affaire fort désagréable qui a tenu les esprits en suspens durant de longs mois, et causé autant de chagrin aux chrétiens que de satisfaction maligne aux non-croyants. Il ne s'agissait de rien de moins que de l'honnêteté et du désintéressement des nombreux missionnaires de cette dénomination en Inde, de l'emploi qu'elle faisait des dons qui lui étaient remis pour les missions, et ainsi de suite.

Un Dr Lunn, qui n'est point le premier venu chez les méthodistes, avait été faire une tournée rapide en Inde. Au retour, il avait déclaré que les missionnaires étaient trop payés ; qu'ils menaient un train de vie luxueux, leur aliénant les sympathies des classes inférieures, dont ils se souciaient, du reste, fort peu ; qu'ils jouaient les évêques et ne faisaient rien. Le Dr Lunn donnait le le chiffre de ses dépenses pendant son voyage, pour prouver avec combien peu il était possible de vivre très confortablement là-bas.

Le rév. Hugh Price Hughes, un des plus brillants et des plus remuants pasteurs méthodistes, toujours à l'affût de quelque nouvelle entreprise à lancer, d'une croisade quelconque à organiser, tantôt à tort, tantôt à raison, reprit pour son compte dans son journal, *the methodist Times*, les accusations du Dr Lunn, et partit en guerre, pour ajouter à ses titres de gloire celui de réformateur de l'organisation missionnaire de son Eglise.

Vous vous imaginez ce que durent souffrir les missionnaires attaqués, outragés ainsi publiquement. Ils demandèrent une enquête publique. Des juges d'une sincérité indiscutée furent nommés. Deux missionnaires vinrent des Indes pour fournir des explications. La Commission se livra à des investigations minutieuses, fort délicates et très pénibles aux intéressés. Mais ceux-ci étaient décidés à tout plutôt qu'à passer pour des prévaricateurs ou des mercenaires.

Or, qu'est-ce que la Commission découvre dès ses premières séances? Que le Dr Lunn avait dépensé 5000 francs en plus qu'il ne disait ; invité à dire où cet argent avait passé, il répond qu'il ne sait, qu'il a perdu ses notes. Et c'était sur le chiffre supposé de ses dépenses qu'il avait basé son réquisitoire contre la vie luxueuse des missionnaires ! C'était sur son assertion que M. Hugh Price Hughes s'était lancé à réclamer qu'on les réduisit à la portion congrue !

Ce point acquis, la Commission aurait pu s'arrêter. Mais il valait autant faire la lumière aussi complète que possible, et c'est le résultat qui a été atteint par son enquête. Le corps des missionnaires en est sorti tout à son honneur.

Il n'en a pas été de même des deux accusateurs. Soit entêtement dans son idée, soit don quichottisme pour son associé, M. Hughes a d'abord prétendu dans son journal que la Commission lui avait donné raison au fond; puis, quand la Commission a protesté contre cette fausse interprétation de son verdict, il a dit qu'il conservait son opinion personnelle. La Conférence lui a donné à comprendre qu'il avait à acquiescer purement et simplement au jugement rendu, et il a dû s'exécuter. Le Dr Lunn a été envoyé en disgrâce dans un poste inférieur. M. Hughes a subi un échec moral, qui l'assagira. Sa mésaventure lui profitera immensément, si elle l'empêche de céder à la tentation, où on craint parfois de le voir tomber, d'être un faiseur. C'est un homme d'initiative, un remueur d'idées et d'hommes ; il peut être un apôtre, s'il consent à n'être pas un vulgaire agitateur d'esprits : cela doit lui suffire.

La Société des missions wesleyennes va retrouver, espérons-le, les 250 000 francs de dons que le public lui a peu à peu supprimés au cours du débat.

Les esclandres de cette sorte sont la rançon de la grande liberté, et par conséquent de la sincérité, avec laquelle la presse religieuse traite les questions religieuses ou d'Eglise. Je vous l'ai plus d'une fois signalée, parce que, à mon sens, la vôtre est trop timorée. Voyez donc comme le Dr Parker en prend à son aise pour parler dans *The Homiletic Review* du mois d'août sur le compte des hommes de demain chez les congrégationalistes. « M. Horton, M. Stead, M. Horne, M. Jowett sont quatre jeunes gens dont les Eglises entendront souvent parler à propos d'activité chrétienne. Ce sont tous hommes qui, d'une manière ou d'une autre, ont déjà marqué, et plus j'entends parler d'eux, plus

je m'assure que ce que nous avons vu est une promesse seulement de résultats incalculables et bienfaisants. Ce sont tous hommes non seulement intelligents et cultivés, mais d'une piété simple et qui aiment le Sauveur par-dessus tout, et ont donné leur vie entière pour son service. Il y a d'autres jeunes ministres qui, sans y être qualifiés, paraissent avoir usurpé la place de *leaders* en second. Je n'en tiens pas compte. Parce que le sol est sans profondeur, ils ne tarderont pas à se flétrir. Je fais toujours une grande différence entre l'impudence et le génie. Les jeunes gens dont j'ai d'abord parlé sont remarquables par la simplicité de leur vie religieuse, l'énergie de leur service chrétien, et la belle modestie de leur esprit chrétien. »

Les éloges ne sont pas dangereux, quand on sait que les critiques sont permises, les uns et les autres outrés parfois, mais sans réticences. Cela ne vaut-il pas mieux que la fade louange, à jet continu, derrière laquelle on peut, on doit soupçonner toutes sortes de critiques, lorsque celles-ci sont toujours et systématiquement omises ? A chacun ce qui lui est dû : la presse anglaise me semble suivre cette devise avec cet esprit de justice qui est caractéristique de la race, du moins pour ce qui la concerne et pour ceux qui lui appartiennent!

Le fait suivant montre combien l'affaire Dods a remué les esprits jusque dans les derniers recoins de l'Ecosse, et en même temps combien les questions religieuses sont prises au sérieux par sa population.

Une fille du principal Rainy demeure depuis un certain temps dans une localité du nord, au bord de la mer. Elle y a ouvert une petite réunion, le dimanche soir, pour des ouvriers du voisinage. Son père devant venir la voir, elle demanda au pasteur de l'Eglise libre la salle des réunions, afin qu'il pût y parler aux ouvriers et aux gens qui, pensait-elle, ne manqueraient pas de se joindre à eux : en Australie ou en Ecosse, on court après le principal Rainy. Le pasteur accorde la salle, et la réunion fut annoncée. Mais cela souleva une opposition telle de la part de la congré-gation, et surtout des femmes, que le pasteur dut retirer la permission. Ces fortes théolo-giennes ne voulaient pas donner l'hospitalité dans leur église à un homme qui n'avait pas, à leur gré, condamné assez véhémentement les Drs Dods et Bruce. La réunion dut avoir lieu en plein air, et, ce qui doit avoir pas[illegible]blement étonné le Dr Rainy, c'est à peine si un ou deux membres de l'Eglise libre y assistèrent.

Tous les Ecossais, ni même tous les High-landers n'ont pas cette sainte simplicité, ou plutôt cette intraitable étroitesse. J'aime à relever, dans une lettre récente d'un High-lander, ancien d'une Eglise libre à Edim-bourg, les passages que voici : « Notre pas-teur passe pour un prédicateur dans la bonne moyenne. On a du plaisir à causer avec lui; il ne visite personne, sauf les malades. Il est vraiment pieux. Ses sermons ressemblent à la plupart de ceux que nous entendons au-jourd'hui. J'aime mieux ses allocutions aux enfants, qu'il ne lit pas, que tous ses ser-mons, qu'il lit. Il y met son cœur, plus que dans tout le reste.... Nous avons besoin d'une batterie électrique qui nous secoue et s'at-tache à nous, et nous renvoie chez nous joyeux comme les disciples d'Emmaüs. Quoique Highlander (montagnard), c'est ce que j'ai senti par l'intermédiaire du Dr Dods. J'avais des préjugés contre lui, mais [illegible] trois fois que je suis allé l'entendre, et je dis maintenant du fond de mon cœur : Seigneur, donne-nous beaucoup d'hommes pareils, car l'Eglise périt pour n'en avoir pas assez.... Le glorieux vieil Evangile transmis dans une langue nouvelle et non pas dans une langue passée, comme celle de tant de soi-disant champions de la foi; le cœur et la conscience sentis dans les sermons, voilà ce qu'il nous faut. »

Il y a des gens qui travaillent d'une ma-nière très profitable, pour eux-mêmes [illegible]

moins, au relèvement de la prédication. Voici l'avis suggestif au suprême degré que je cueille dans une revue évangélique fort achalandée : « Sermons d'Eglise sains (orthodoxes). Mission intérieure et chez les païens, écoles, tempérance, hôpitaux, funérailles, services de fleurs, chœurs pour les volontaires, d'inauguration, d'adieux, etc., 2 sh., 6 d. chacun. Manuscrits hebdomadaires (pas de doublets), 5 sh. Sur commande particulière, 10 sh., 6 d. Conférences, allocutions, par arrangements. » Je supprime l'adresse, non pour épargner une tentation au lecteur, mais une réclame à ce génial fabricant. Fût-on sûr qu'il ne vous envoyât pas un sermon de Spurgeon, ou de Tillotson, ou de Beckeley, il vaudrait la peine de sacrifier 13 francs pour lui demander un sermon sur le trafic des choses saintes, dans l'espoir qu'il serait le premier touché et converti par son éloquence tarifiée.

Un clergyman de Bristol a dit un de ces derniers dimanches à ses auditeurs, en leur apportant un sermon de Wesley, au lieu d'un des siens, qu'il ne croyait pas devoir s'excuser de prêcher un sermon d'autrui, mais bien d'en prêcher parfois de son crû. C'est une honnête et spirituelle manière de se tirer d'embarras. Mais pourquoi est-il allé dans cette galère ? Il eût été plus honnête et plus spirituel encore de devenir autre chose qu'un clergyman raté.

Le cardinal Newman, qui vient de mourir, a été le chef du parti de la haute Eglise en Angleterre, de 1831 à 1845 ; puis, à cette dernière date, il passa à l'Eglise romaine. Sa vie n'a pas été féconde en événements ; sauf sa conversion au catholicisme, on n'y peut signaler que son procès avec Achilli, sa controverse avec Kingsley, qui lui donna l'occasion de publier son *Apologia ;* enfin son élévation au cardinalat, en 1879.

Ses bonnes œuvres ne se comptent pas ; c'est cependant comme prédicateur, ou plutôt comme sermonnaire, qu'il vivra dans la postérité. Ce n'était point un orateur de race ; il lisait ses sermons. Mais ses sermons sont écrits dans une langue simple, forte, nerveuse, revêtant une pensée claire allant au but sous l'impulsion d'une conviction entière. « Il vous faisait sentir, écrit la *Saturday Review*, qu'il savait ce dont il parlait ; comprendre que ses arguments et ses appels, fussiez-vous ou non d'accord avec lui, n'étaient pas l'expression de cet enthousiasme factice que le monde connaît bien ; on sentait que ses paroles étaient le résultat de recherches, de décisions, d'essais intellectuels, autant que d'expériences, de luttes et de souffrances morales. »

Dans ses controverses avec les protestants, surtout dans celle qu'il eut avec Kingsley, il avait le défaut de porter la question sur un terrain où l'adversaire devait cesser la lutte : celui de sa sincérité. De celle-ci, nul ne doutait. Seulement il s'agissait de bien autre chose.

Je n'ai pas vu que vos journaux aient parlé de son procès avec Achilli, excepté l'*Univers*, pour rappeler que le cardinal l'avait payé d'ingratitude en retour de la souscription lancée par Louis Veuillot pour payer les frais du procès. L'ingratitude de Newman avait consisté à n'être pas aussi ultramontain que Louis Veuillot, autrement dit, à n'être pas plus catholique que le pape lui-même.

En résumé, voici l'histoire. Un ex-dominicain, nominalement converti au protestantisme, donnait des conférences contre le papisme à Birmingham, à un auditoire très monté à ce moment contre la papauté, et prêt à croire tout ce qui était défavorable à celle-ci. Le père Newman apprit, de sources particulières, ce qu'était ou ce qu'il crut qu'était le conférencier : le Dr Giovanni Giacinto Achilli était un moine défroqué, puni par l'Inquisition pour actes réitérés de honteuses immoralités. Dans une de ses conférences à Birmingham sur la situation actuelle des catholiques en Grande-Bretagne, conf-

rences où il déploya des qualités brillantes d'ironie, de subtil raisonnement, d'éloquence, l'éminent oratorien n'hésita pas à raconter tout au long la terrible et révoltante histoire de la vie de l'ex-prêtre, telle qu'on la lui avait révélée. Nécessairement il fut poursuivi pour diffamation. La cause fut appelée devant le lord juge suprême Campbell et dura plusieurs jours. Des paysannes d'Italie et d'autres témoins confirmèrent les accusations sous la foi du serment, mais le jury se prononça finalement en faveur du demandeur. Le 29 juin 1853, le successeur du juge Campbell, sir John Colbridge, rendit un arrêt de condamnation à 2500 francs d'amende, avec emprisonnement en qualité de criminel de première classe, au cas de non paiement. Les frais se montaient à environ 300 000 francs ; les catholiques du monde entier ouvrirent, pour les payer, une souscription, qui laissa à Newman de quoi acheter une petite maison de campagne à sept milles de Birmingham. Il s'y est retiré souvent en ces dernières années ; il y a écrit la plupart de ses livres. C'est là aussi que, dans un petit cimetière attenant à une plus petite chapelle encore, ses restes mortels sont déposés.

Ce n'était point un savant. Il savait le latin, mais peu de grec, rien de l'hébreu ou des langues sémitiques. Il lisait l'italien et le français. Ses connaissances en histoire ecclésiastique n'allaient pas au delà des IIIe, IVe et Ve siècles de l'ère chrétienne.

La vivante et vaillante Eglise presbytérienne d'Irlande a célébré le 7 juillet son cinquantenaire. En 1840, elle comptait deux fractions qui se sont réunies. Il ne reste pas beaucoup de témoins oculaires de ce mémorable événement. Cette Eglise a maintenant 604 pasteurs, dont le salaire moyen est de 4430 francs environ. La règle est que chaque pasteur reçoive d'abord de sa congrégation le produit de la location des places à l'église.

La controverse au sujet du père Damien est toujours menée vivement dans nos journaux. L'Eglise catholique, habile à exploiter ses moindres gloires, parait avoir légèrement surfait, pour dire le moins, celle de ce missionnaire, dont elle aurait bien voulu faire le seul apôtre des lépreux aux antipodes. A en croire des témoignages sérieux, il n'était rien moins qu'un apôtre, ni même un homme de tête ou de cœur, ou un chrétien débonnaire, et il n'est pas mort de la lèpre, mais d'une pleurésie.

Il faut aller chercher les masses, aller au peuple, dit-on. Les étudiants de la Faculté libre de théologie d'Edimbourg vont mettre en pratique cette consigne, favorite à cette heure. Jusqu'ici, ils s'occupaient de mission intérieure dans le quartier populaire de Plaisance, de concert avec une petite Eglise qui y a été fondée. Comme ils demeuraient pour la plupart à une assez grande distance de leur champ d'activité, ils ne pouvaient pas visiter suffisamment les gens ni suivre assez régulièrement les réunions du soir. Ils vont acquérir un bâtiment proche de l'église, l'approprier en maison d'habitation pour dix ou douze d'entre eux, qui, tout en poursuivant leurs études, pourront se donner au travail de la mission sans perdre trop de temps à des courses lointaines. Il y a quelque chose de crâne, disons mieux, de chrétien dans le plan de ces jeunes gens, imitant, au milieu d'une grande ville, les missionnaires qui s'arrachent à leur entourage préféré pour vivre parmi ceux qu'ils veulent évangéliser. Cette preuve de vraie fraternité ne pourra manquer de toucher les pauvres de Plaisance. Au point de vue des études, n'est-ce pourtant pas une imprudence, que son caractère généreux n'absout pas entièrement ?

M. Spurgeon se mêle parfois de faire de la théologie, et même de la critique exégétique : c'est son péché mignon. Rendant compte des *Etudes bibliques* de M. Godet, qu'il trouve des plus frappantes, agréables et instructives, il dit : « Ses raisons pour déclarer que Paul

n'est pas l'auteur de l'épître aux Hébreux sont puissantes, mais à mon sens ne sont nullement décisives. Paul ne dit pas (II, 3) « que l'Evangile lui a été enseigné par ceux » qui l'ont entendu de la propre bouche du » Seigneur. » Ce passage n'a point du tout ce sens. Il parlait en général de nous, et d'une confirmation qu'il n'aurait jamais répudiée, quoiqu'il déclarât très sincèrement que lui-même avait d'abord reçu l'Evangile par une révélation. Même pour lui, le témoignage des autres apôtres était une confirmation. Voilà un exemple de raisonnement insuffisant. Il n'y a rien dans ce verset que Paul n'ait pu écrire. » Comprenez-vous ?... Quand on est aigle, il ne faut pas vouloir être souris.

***

---

## Etats-Unis.

*Neal Dow, le général Clinton Fisk et la tempérance. — Une marotte. — Reconnaissance chinoise. — La tolérance de l'erreur. — Le père Ignace. — Paix ou guerre ? — La haine de l'Angleterre. — Les grandes villes. — L'évangélisation populaire : méthodes protestantes et catholiques. — La statistique des Eglises. — Les chrétiens sur la brèche.*

Parmi les figures originales et intéressantes de ce temps, on peut compter l'un des vétérans de la tempérance, l'honorable et vénérable Neal Dow, qui naquit quatre ans après le siècle, en mars 1804, à Portland, dans le Maine ; son père était quaker et tanneur de son métier. Le fils, tout en poursuivant la vocation de son père, eut de fréquentes occasions de constater les maux de l'intempérance. Plus tard, il eut à diriger un refuge et une maison de correction ; là encore il fit des expériences qui l'affermirent dans ses convictions. Il en vint à la conclusion que l'alcoolisme ne devait pas seulement être enrayé, mais supprimé. Une fois que cette détermination se fut emparée de son esprit, il est allé de l'avant et a été vraiment le Wilberforce de la tempérance dans l'Etat du Maine, et l'on pourrait dire dans la république entière ; car son ardeur et son indomptable persévérance ont eu une influence incalculable sur tous les hommes de bien dans toute l'étendue du pays. Il commença ses efforts réformateurs en 1839, et s'adressa d'abord au Conseil municipal de Portland. Pour arriver à la prohibition complète, connue sous le nom désormais célèbre de *Maine liquor law*, les étapes furent nombreuses et parfois laborieuses. Un autre se serait découragé, mais Neal Dow, chrétien convaincu, marcha par la foi et finit par remporter la victoire.

En 1855, il était élu pour la seconde fois maire de Portland ; cette position officielle lui fut fort utile pour travailler à une stricte exécution de la loi de prohibition. Il est à remarquer d'ailleurs que Neal Dow s'est toujours appuyé, non sur la rigueur des mesures légales, mais sur l'opinion publique. C'est le peuple qu'il a travaillé à éclairer sur ses vrais intérêts. Voilà bien la vraie méthode ; pour introduire une réforme qui ait quelques chances de durée, il faut faire pénétrer dans la pâte électorale et populaire un levain de justice et de vérité qui la fasse lever complètement ; toute autre méthode n'aboutit qu'à une déception finale.

Neal Dow écrivait encore en novembre dernier sur ce sujet qui lui tient tant à cœur, et il décrivait la situation morale actuelle dans l'Etat du Maine. La face du pays a été totalement transformée ; les trois quarts du pays sont absolument fermés à tout commerce de liqueurs, et l'on peut y voir une génération qui a grandi sans savoir ce qu'est un cabaret ou un ivrogne. L'Etat économise annuellement, soit directement, soit indirectement, une somme de plus de 120 millions de francs qui, sous un autre régime, serait consumée en boissons et en désordres de toute espèce. Sans doute, la plaie de l'alcoolisme n'a pu être extirpée d'une façon absolue dans les villes un peu importantes ; mais Neal Dow attribue ce fait à certaines défectuosités de la loi, auxquelles on pourra remédier prochainement.

Quelle bénédiction pour un homme comme lui de pouvoir, dans sa verte vieillesse, jouir du fruit de ses efforts et contempler un pays transformé ! Il ne suffit pas de demander au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ; il faudrait qu'ils fussent tous, missionnaires, évangélistes, pasteurs, philanthropes ou réformateurs, de la trempe et de la valeur d'un Neal Dow. La quantité importe peu, si la qualité n'y est pas.

Il était aussi de bonne trempe, le champion qui vient de sortir de la lutte pour entrer dans le repos du peuple de Dieu. Neal Dow reste encore debout, vénérable octagénaire ; mais le général Clinton B. Fisk est mort avant même d'avoir achevé ses soixante-deux ans. Son départ est une grande perte pour la cause de la tempérance. C'est lui qui, en 1888, lors de l'élection présidentielle, était le candidat du tiers-parti. Chrétien convaincu, membre zélé de l'Eglise méthodiste épiscopale qui lui a plusieurs fois témoigné sa haute confiance, orateur éloquent, travailleur aussi infatigable que désintéressé, le général Clinton Fisk laisse un grand vide derrière lui. Il assistait encore au grand Congrès national de tempérance qui s'est tenu à New-York pendant deux jours, dans le courant de juin.

Ce Congrès a réuni un grand nombre de personnes représentant les opinions les plus diverses sur le grand et vaste sujet de la guerre à l'alcool. Des hommes éminents ont pris la parole, ainsi que des dames engagées dans la croisade contre l'intempérance. Beaucoup d'idées intéressantes ont été échangées. On a pu voir qu'il était fort difficile de concilier des points de vue aussi divers ; cependant tous ceux qui ont parlé de l'urgente nécessité d'unir toutes les forces hostiles à l'intempérance sous un même étendard, ont été vigoureusement applaudis. On sent décidément que l'union fait la force, mais il est bien difficile d'organiser ce qui est encore chaotique et trop informe. C'est pour cela que les ennemis de la tempérance sont si forts ; ils n'y vont pas par quatre chemins leur affaire est bien simplifiée. Avec de l'argent, ils font tout ce qu'ils veulent, et ce ne sont pas les scrupules qui les arrêtent. Néanmoins, on a bien le droit d'espérer qu'un congrès comme celui de New-York amènera une meilleure entente entre tous les amis de la tempérance. Il n'y a rien de tel que de se voir et de s'entretenir quelques heures pour commencer à s'entendre.

Il y a des gens qui ont des idées saugrenues. Voici un homme qu'on dit intelligent, mais qui fait de la tempérance une vraie manie. Il adresse à un journal la question suivante :

« Considérant que dans les pays païens, partout où pénètre l'Evangile, le *whiskey* suit ses traces ; considérant, en outre, que là où le paganisme est dominant le *whiskey* est une chose inconnue, ne serait-ce pas mieux de consacrer notre temps et notre argent à l'extinction du trafic des spiritueux, plutôt qu'aux missions en pays païen ? »

Crains l'homme d'une idée ! Il est doublement à craindre : un Neal Dow qui ne lâche pas son affaire jusqu'à ce qu'il soit arrivé à ses fins, voilà l'homme *unius rei !* Mais crains aussi le fanatique dont la marotte a brouillé le cerveau.

Ce fut un joli pique-nique que celui que firent, un beau lundi de juin, quelque deux mille personnes à l'île d'Oscawanna. Le *Taurus*, steamer en fer, dut avoir quelque peine à transporter saine et sauve cette masse de monde. C'était la huitième excursion annuelle des écoles du dimanche chinoises de la partie occidentale de New-York et de Jersey-city. Figurez-vous que ce sont les écoliers eux-mêmes qui offrent cette fête à leurs directeurs et moniteurs. Voilà un trait charmant de reconnaissance chinoise, n'est-ce pas ?

Il y a un peu de bruit, ces temps-ci, au sein de l'Eglise protestante épiscopale. D'où vient

ce tapage ? Voici ce dont il s'agit : on doit tenir en novembre prochain un congrès de cette Eglise, congrès purement officieux comme tous ceux qui l'ont précédé. Le Comité chargé de l'organisation de cette assemblée a eu la main assez malheureuse pour choisir parmi les principaux orateurs du futur Congrès ce rév. Mac Queary, dont nous disions dernièrement qu'il n'était rien moins qu'orthodoxe et sentait fortement le fagot. Les protestations n'ont pas tardé à affluer et l'on a rappelé que le dernier livre du rév. Mac Queary est archirationaliste ; il y nie l'incarnation et la naissance miraculeuse du Sauveur ; il nie également sa résurrection. On se demande comment il peut chaque dimanche réciter sans sourciller le symbole des apôtres. L'inculpé s'est défendu de son mieux, prétendant qu'il ne sera pas plus hérétique que beaucoup de ceux qu'il a entendus dans de précédents congrès, et affirmant qu'il sait pertinemment que plusieurs *clergymen* de son Eglise partagent ses convictions [1].

A propos de cet incident, l'évêque Potter, de New-York, exprime toute son indignation des libertés grandes qu'on ose prendre vis-à-vis des doctrines de l'Eglise. Il se demande jusqu'où l'on ira dans la tolérance de l'erreur.

En fait de *clergymen* étrangers, voici le père Ignace qui arrive d'Angleterre, tête tonsurée, sandales de cuir, long rosaire avec croix à sa ceinture, bref, un vrai moine papiste. Il est le restaurateur de l'ordre de saint Benoît en Angleterre, et prétend pourtant appartenir encore à l'Eglise anglicane. Inutile de dire qu'il ne s'inquiète guère de ses supérieurs hiérarchiques et se permet toute espèce de mouvements et de démarches, comme s'il était aussi libre que les oiseaux de l'air. Seulement, où est la discipline ecclésiastique avec tout cela, si un simple prêtre se permet d'aller faire une « mission » et une collecte en pays étranger sans se munir d'une autorisation quelconque ?

[1] Nous apprenons qu'en présence de l'opposition manifestée, le Comité a rayé le nom de M. Mac Queary du programme du Congrès.

Marchons-nous vers la paix universelle ? C'est fort douteux lorsqu'on voit la république des Etats-Unis se constituer, elle aussi, une belle flotte cuirassée. Il faut dire qu'elle était fort en arrière sous ce rapport et vivait sur ses lauriers de la guerre de la sécession. On vient de lancer un nouveau croiseur qui sera foncièrement américain, puisque, matériaux et ouvriers, tout est américain jusqu'au bout des ongles. Il paraît que le *Philadelphia* est le vaisseau le plus rapide qui existe : il fait 20 nœuds à l'heure ; une prime de 250 000 francs par quart de nœud en dessus de 19 nœuds avait été offerte aux constructeurs. On fait observer que de semblables encouragements devraient être aussi offerts à la marine marchande. En effet, tout ce qui tend à rapprocher les hommes et à cultiver entre eux la bienveillance mériterait d'être hautement et généreusement encouragé.

Il y en a pourtant qui trouvent toujours un malin plaisir à mettre en relief ce qui peut diviser, plutôt que d'ambitionner une place parmi « ceux qui procurent la paix. »

On sait qu'il règne toujours une sourde rivalité entre l'oncle Jonathan et son cousin John Bull, c'est-à-dire entre Yankees et Anglais. Un écrivain anglais, le Dr Goldwin Smith, a fait paraître dans la *North American Review* un article intitulé : « La haine de l'Angleterre, » dans lequel il prétend que les Américains nourrissent toujours une forte animosité contre l'Angleterre. Cet article, qui se donnait comme ayant pour but de dissiper toute antipathie, a provoqué de nombreuses réponses du côté américain. Le *Times* de Londres s'est mêlé au débat, et de part et d'autre on a dit des choses qu'il eût beaucoup mieux valu laisser dans l'ombre et dans l'oubli, par gain de paix. C'est ainsi

que le Dr Goldwin Smith a soulevé d'une façon fort inopportune une petite tempête qui, au lieu d'éclaircir le ciel, risque de le rembrunir quelque peu.

Le dernier recensement décennal a fait connaître le chiffre de la population des grandes villes ; quelques-unes ont changé de rang. New-York reste toujours en tête, avec sa population de 1 700 000 habitants. Chicago est au second rang, avec 1 085 000 âmes. Philadelphie est la troisième ville de la république, avec 1 040 000 âmes. Quelques villes se plaignent des erreurs commises dans ce recensement ; ainsi il devra être recommencé pour les deux cités jumelles de Saint-Paul et de Minneapolis, toutes deux sur le Mississipi, dans le Minnesota. Ces deux villes rivales ne cessent de se jalouser et font de grands efforts pour se surpasser l'une l'autre.

Ce recensement a mis à nouveau devant le public chrétien le difficile problème de l'évangélisation des grands centres de population. Problème d'une solution difficile, parce que, même aux Etats-Unis, la routine a quelque puissance, surtout dans les affaires religieuses ! Il faudrait, pour ces immenses cités qui s'appellent New-York et Chicago, une armée d'évangélistes laïques, bien capables de parler aux diverses classes du peuple un langage qui ne fût pas pour elles de l'hébreu. On a depuis bien des années observé que les Eglises ne font pas grand'chose pour la conversion des masses populaires ; les nouveaux membres qu'elles recrutent sont plutôt des enfants de familles chrétiennes que des gens du dehors. L'Eglise protestante épiscopale fait, par exemple, d'assez grands progrès à New-York parce qu'elle compte un nombreux personnel de ministres consacrés, plus nombreux proportionnellement que chez les presbytériens. Mais ce n'est pas encore ce qu'il faudrait pour atteindre le vrai peuple.

A propos de l'évangélisation des grandes villes, ou plutôt des réunions de réveil et d'évangélisation populaire, nous avons sous les yeux deux articles parus dans le même journal, et cela dans le même numéro. Le premier décrit les méthodes d'un évangéliste renommé, le rév. B. Fay Mills ; l'autre, écrit par le supérieur assistant de la congrégation de Saint-Paul l'apôtre, à New-York, donne une très bonne idée des moyens employés par les frères paulistes dans leurs « missions » au sein des congrégations catholiques. La comparaison entre les deux systèmes est extrêmement intéressante et instructive.

L'évangéliste Mills distingue naturellement ses auditeurs en convertis et inconvertis ; il cherche à réveiller les premiers et à amener les seconds à la conversion. Il se donne beaucoup de peine pour réunir, si possible, plusieurs dénominations et pour faire connaître ces réunions extraordinaires par tous les moyens de publicité à sa disposition. C'est ainsi que, sans parler des annonces et affiches dans les lieux publics, lors de récentes réunions tenues à Newark (New-Jersey), 60 000 circulaires d'invitation furent distribuées de maison en maison.

M. Mills, qui est un évangéliste de grand mérite et de grande expérience, tient des réunions pour diverses catégories de personnes. Il vise bien spécialement la jeunesse, car il a fait l'expérience que les cinq sixièmes des personnes qui se convertissent le font au-dessous de vingt ans. Ne voulant pas fatiguer son monde, il n'a tenu ses réunions à Newark que pendant trois semaines. Ses *after-meetings*, qu'il ne dirige pas lui-même du reste, ne sont pas tous stéréotypés sur le même modèle. Il engage les chrétiens présents à rendre leur témoignage, et à donner au moins un des motifs qui les poussent à servir Christ. Dans le cours des réunions d'appel, on distribue à ceux qui se sont levés pour déclarer par ce simple acte qu'ils veulent changer de vie, une carte sur laquelle ils donnent leur nom et leur adresse en indiquant le pasteur dont ils désirent les soins ;

s'ils n'ont aucune préférence, on les remet entre les mains du pasteur le plus rapproché de leur domicile.

M. Mills a ceci de spécial, c'est qu'il n'est pas un évangéliste franc-tireur ; il croit à la légitimité de l'Eglise et à sa grande valeur pour avancer le règne de Dieu ; aussi ne manque-t-il aucune occasion d'exprimer franchement son opinion à cet égard.

Les moyens employés par les frères paulistes, on le comprend, sont bien différents. D'ailleurs, ils s'adressent à des fils de la sainte mère Eglise et ne prêchent pas la conversion ; il s'agit seulement de ranimer le zèle des endormis et de réveiller la piété latente. Les paulistes, comme tous leurs collègues, admettent que leurs ouailles croient toujours assez ; seulement, c'est la pratique qui laisse à désirer. Il faut donc, par une série d'exercices de dévotion, d'instruction et d'exhortations, soit sur la morale chrétienne, soit sur les doctrines de l'Eglise, amener ces âmes engourdies, ces chrétiens arriérés, à une piété plus fervente. Tous ceux qui ont assisté à la « mission » sont tenus de passer par le confessionnal ; on leur remet un feuillet de quatre pages en souvenir de la « mission : » ce feuillet renferme une série de recommandations qui ne sont qu'un résumé des exhortations entendues. Il va sans dire que les sacrements de l'Eglise prennent une grande place dans ces recommandations. Les paulistes usent beaucoup de l'engagement d'abstinence, car ils savent à quel public ils ont affaire. Dans les localités un peu importantes, la « mission » peut durer jusqu'à quatre semaines ; pendant chaque semaine, on s'adresse à une catégorie spéciale, si bien qu'à la fin du mois tous les membres des familles ont eu leur part. Chose curieuse, et qui indique l'influence du milieu, les cantiques en langue anglaise, — dont plusieurs ont été empruntés aux recueils hérétiques, — sont chantés avec grande ferveur. A la clôture de la mission, a lieu la cérémonie solennelle du renouvellement des vœux du baptême, toute l'assemblée répond aux questions du prêtre ; puis chaque assistant, levant la main droite, promet de renoncer à Satan et à ses œuvres, surtout à tout péché mortel.

Il est certes intéressant de comparer les méthodes employées dans les deux Eglises. Puissent seulement ceux qui ont plus de lumières et possèdent une vérité plus pure, être aussi plus fidèles et plus vivants ! Il sera beaucoup redemandé à ceux à qui il a été beaucoup donné.

Nous parlions plus haut du recensement décennal. Chaque année, les journaux religieux font un recensement des Eglises. Les chiffres qui nous sont donnés pour 1890 sont vraiment encourageants. Tout le monde sait quelle riche bigarrure la république américaine offre en fait de dénominations et de sectes. Le tableau statistique que j'ai sous les yeux m'étonne encore sous ce rapport. Prenez, par exemple, les méthodistes ; vous en trouverez de *quinze* espèces différentes. Ce qui sépare une espèce de l'autre est souvent fort peu de chose, mais il n'en est pas moins vrai que ces espèces sont distinctes. Cette grande famille des méthodistes compte en tout 54 711 églises, 31 765 pasteurs et environ 5 millions de membres communiants.

Quant aux chiffres qui donnent les grands totaux, on arrive, en comptant la population catholique (estimée à 8 277 039), pour l'ensemble des Eglises et des sectes chrétiennes à 151 261 Eglises locales, 103 303 pasteurs, et 21 757 171 communiants. Ces chiffres énormes accusent évidemment la puissance de l'idée religieuse en Amérique. Il y a progrès, presque sur toute la ligne ; en une année, on constate une augmentation de 4877 pasteurs, 8494 églises et de plus d'un million de membres.

Que toute cette masse soi-disant chrétienne offre à l'observateur sévère un déchet considérable, il serait difficile de le contester. Mais pourtant ce qui reste suffit pour exercer

une influence puissante sur toute la société américaine.

C'est ainsi qu'il y a lieu d'espérer que l'influence chrétienne aura gain de cause à Chicago, pour obtenir que la grande *foire* (c'est ainsi qu'on appelle l'exposition universelle) de 1892 soit fermée le dimanche. La chose n'est pas encore décidée, mais il semble impossible qu'elle ne se fasse pas. Ce n'est pas une mince besogne que de faire partie du Comité directeur de cette exposition. Il y a tant de projets et d'idées à examiner et à discuter, qu'on s'y perdrait à moins. Les gens de Chicago veulent faire grand et étonner le monde entier. En attendant, l'influence chrétienne est bien pour quelque chose dans les deux mesures qui sont en train de devenir des lois. D'abord, c'est le *original package bill* qui va, pour le plus grand bien de la tempérance, défaire ce que la Cour suprême avait si mal fait, et porter une grande joie dans le cœur de ceux qui combattent l'alcoolisme. J'ai parlé, il y a trois mois, de cette décision incroyable de la Cour suprême. Ensuite, le ministre des postes, J. Wanamaker, vient de proposer au président Harrison, — qui lui-même transmet la chose au Congrès, — une loi qui, si elle peut être mise à exécution dans toute sa rigueur, sera un coup quasi-mortel porté à cette fameuse loterie de la Louisiane. Il s'agit de confisquer tout, — lettres, circulaires, billets, mandats d'argent, — ce que la direction de la loterie confie à la poste. On peut se demander si une pareille loi est compatible avec les libertés, les droits garantis par la Constitution. Néanmoins, applaudissons aux efforts de ces infatigables amis du bien public; ils ne craignent pas de se mettre à la brèche, Dieu saura leur donner la victoire.

X.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LE SERMON SUR LA MONTAGNE. Etude pratique, illustrée par des faits, par *Henri Monneron*, ancien rédacteur de la *Feuille religieuse*. — Lausanne, Georges Bridel et C^ie, 1889.

*Le Sermon sur la montagne* est certainement l'un des enseignements les plus importants de Jésus-Christ, et, chose fort étrange, c'est celui qui a rencontré le moins de contradicteurs, bien que ses prescriptions, pour qui les prend au sérieux, soient en opposition flagrante avec les pensées de l'homme naturel et absolument irréalisables à ses efforts. C'est donc une heureuse inspiration qu'a eue M. Monneron, de préparer et de donner une nouvelle explication de cet important discours du Seigneur. Son désir est de contribuer à faire sortir l'Eglise de la torpeur où l'a plongée le bien-être, et de replacer devant ses membres les principes, célestes et saints, qui doivent diriger leur conduite dans le monde.

L'ouvrage que nous annonçons est une *étude*, et l'on sent partout, en effet, le travail consciencieux de l'exégète sous les exhortations du moraliste. Sur quelques points cependant, nous pensons que les difficultés que ce discours présente n'ont pas été résolues. Nous eussions désiré quelque chose de plus net encore sur la place du sermon sur la montagne dans l'enseignement du Christ. Est-ce bien : *le mobile de justice*, qui exprime la pensée centrale de Matthieu VI, 1-18 ? Le chapitre VII, quoique composé de morceaux fort décousus en apparence, ne rentre-t-il pas plus étroitement que ne l'indique M. Monneron dans le cadre du discours ? ces questions sont difficiles, et l'auteur pourrait invoquer de nombreuses et considérables autorités pour justifier son point de vue; mais nous ne pouvons renoncer à l'idée que le sermon sur la montagne forme un tout bien lié. Quoi qu'il en soit de ces divergences de vues, il

faut reconnaître que l'étude de M. Monneron est une étude solide et qu'elle rend bien, en général, la pensée sérieuse et profonde du Maître.

S'inspirant d'une déclaration même du discours : « Quiconque entend mes paroles et les *pratique,* » l'auteur a voulu que son étude ne fût pas un simple exposé théorique des vérités contenues dans son texte, et, mettant à profit les trésors de faits, accumulés, pendant le temps de sa rédaction de la *Feuille religieuse,* il a illustré les enseignements du Seigneur par des exemples, fort heureusement entrelacés à la trame de l'explication. Son livre est ainsi devenu une collection d'anecdotes chrétiennes, classées par ordre de matières, et cette circonstance le rendra précieux à consulter. Cet ouvrage se recommande donc par des qualités réelles à l'attention du public religieux. Nous savons qu'il a été apprécié déjà par des pasteurs et par de simples fidèles. JACQ. ADAMINA.

Du Thabor a Golgotha, par *C. Wagner-Groben,* pasteur. Traduction libre de l'allemand. — Lausanne, Payot, 1890.

Voici un legs du regretté pasteur de la communauté allemande de Lausanne : quoique mort, il parle encore. Ce volume raconte la Passion du Sauveur et tire, chemin faisant, de précieux enseignements de tel fait ou de telle parole. Comme nous ne connaissons pas l'original allemand, nous ne pouvons juger de cette œuvre que d'après la traduction. Si nous osons dire toute notre pensée, nous avouerons que cette traduction nous donne quelque chose d'un peu sec et d'un peu terne. Ce n'est guère qu'une paraphrase ordinairement peu étoffée ; parfois l'auteur devient plus abondant et plus riche, surtout dans les moments capitaux.

Le sujet méritait plus de développements. Est-ce la faute du traducteur si le style est monotone ? Nous ne le savons. Tel point est sacrifié, malgré sa grande valeur, ainsi, la prière sacerdotale ; tandis que tel autre est favorisé d'un développement qui ne semble pas en harmonie avec sa place dans le récit. Nous aurions voulu quelque chose de mieux proportionné. Il est à craindre que ce volume ne soit lu, — je dis lu, — que par un public trop restreint, et c'est dommage. Puisque le traducteur a traduit librement, n'aurait-il pas pu donner un peu plus de vigueur et de couleur à la forme ? Notre public français est plus exigeant sous ce rapport que le public de langue allemande ; si l'on veut avoir son oreille, il faut en tenir compte.

Nous parlions de legs tout à l'heure. C'est bien un legs en vérité, ce volume du pieux pasteur de la Mercerie. Dans une touchante préface, il semble prévoir une mort prochaine et annonce qu'il a écrit ces pages en vue de ses jeunes enfants, si Dieu ne lui accorde pas la grâce de les élever et de les introduire dans l'Eglise chrétienne. Puissent donc ces pages, tracées par la main d'un homme de foi, contribuer à amener quelques âmes à aimer davantage Celui qui a donné sa vie pour ses brebis ! P. T.

Elévations a Dieu sur les doctrines et les expériences chrétiennes, par *un ministre de l'Evangile.* — Lausanne, Georges Bridel et Cie, 1890.

Les livres d'édification où domine le sentiment de l'adoration, où l'âme s'élance vraiment jusque dans le monde invisible, sont de trop rares exceptions pour n'être pas accueillis avec reconnaissance. Ainsi de ce petit volume.

On y sent une âme qui a soif de Dieu et qui sait comment le trouver. L'auteur peut dire en réalité : « Un besoin de vérité, un désir de sainteté oppressaient mon âme. » Il a crié, gémi ou chanté, selon les expériences douloureuses ou consolantes de sa foi. Son but était de s'affermir dans la piété, mais de plus il a affermi ses frères. Il commence par où il faut commencer, par l'humiliation et les larmes, ces larmes que Dieu recueille dans ses vaisseaux : « Dans chacune de tes

larmes, il y a le souvenir du péché. » (P. 9.) C'est ainsi que, marchant de force en force pour se présenter devant Dieu en Sion, il peut arriver à ce chant de triomphe final: — « Mon Dieu! je te remercie de ce que tu n'as pas voulu me laisser dans l'incertitude à l'égard de mon avenir éternel. »

Nous avons très particulièrement aimé les pages 54 à 57 (solitude) où l'auteur met l'accent sur le recueillement intérieur si nécessaire aujourd'hui : « La surface, ayant une étiquette de christianisme, t'a empêché de pénétrer le fond. Tu oubliais alors de nourrir l'homme intérieur qui doit se renouveler de jour en jour. Sans cesse occupée du salut d'autrui, tu négligeais de travailler à ton propre salut avec crainte et tremblement. »

Le langage est toujours élevé; peut-être aurait-il parfois gagné à être plus simple. Tel qu'il est, ce volume qui s'ajoute à l'élégante *Bibliothèque spirituelle* éditée par la maison Bridel, apportera à beaucoup d'âmes un véritable trésor. CH. CH.

DEVANT LA STATUE DE L'AMIRAL COLIGNY, par *J.-A. Lalot.* — Paris, librairie Fischbacher.

Ecrites spécialement pour le public qui s'arrête chaque jour devant la statue de l'Oratoire, à Paris, ces pages sont précédées d'une reproduction phototypique du monument élevé à l'amiral Coligny, pour qui l'heure de la justice a commencé de sonner. Utilisant avec discernement les importants travaux inspirés par cette grande mémoire, M. Lalot esquisse d'une manière limpide et attachante la noble figure du héros qu'il voudrait voir compris et honoré par tous les enfants de son peuple.

Indépendamment de l'intérêt que présente ce récit pour tout lecteur protestant, ceux qui se procureront cette élégante brochure faciliteront par là même la diffusion ultérieure et à bas prix du même écrit au sein d'une population catholique encore ignorante d'une des meilleures gloires de sa patrie.

V.

CONFÉRENCES, par *Louis Trial*, pasteur de l'Eglise réformée de Nîmes. — Nîmes et Paris, 1890.

Les conférences de M. le pasteur Trial, au nombre de six (science et protestantisme, religion prétendue de l'avenir, crise actuelle de la morale, idée de Dieu dans la poésie de Victor Hugo, Evangile et démocratie, amour et justice), sont l'œuvre d'un libéral militant, dont la crânerie a pour sourdine une note mélancolique très sensible.

Nous les avons dévorées avec autant de volupté que de soubresauts d'impatience. Ses constants et imperturbables appels à la « conscience, » au « libre arbitre, » à « la dignité, » sa maigrissime sotériologie, parfois même ses ricanements (par exemple p. 310, ligne neuvième) agacent le lecteur, surtout s'il a le malheur d'être assis dans les derniers rangs des « orthodoxes cornus. » Ailleurs, au contraire, et nous ne craignons pas de l'affirmer, lorsqu'il empoigne le mieux son homme, qu'il serre son sujet et recherche le moins l'effet oratoire, ses franches et rudes thèses sur le *péché héréditaire* nous laissent l'impression que le christianisme par trop humaniste de l'auteur accomplira tôt ou tard une évolution dans le sens tragique d'une révélation de Dieu, dont les doctrines maîtresses se refusent opiniâtrement à toutes les gentillesses philosophiques.

Parfois décidément touffues, hérissées, trop techniques de ton, d'expression, ces études n'en révèlent pas moins un solide travail, un sentiment vif de l'art, un souffle élevé. Nous y demanderions plus de couleur, des teintes plus chaudes, une plus grande place à l'élément historique, ce charmeur dont rien n'égale la subtile puissance.

S. LENOIR.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ÉTUDE BIBLIQUE

—

### Le péché d'entraînement.

Tu ne suivras point la multitude pour faire le mal. Ex. XXIII, 2.

Deux voies principales conduisent l'homme dans le péché. L'une consiste à suivre la pente de nos convoitises naturelles, alors que l'orgueil, la jalousie, l'emportement, les appétits de la chair ou quelque autre passion mauvaise nous saisit et nous domine. Mais il nous arrive souvent aussi de transgresser la loi du Seigneur à cause des hommes, dans le désir de gagner leur bienveillance ou par crainte de nous exposer à leur déplaisir. Que de chrétiens qui connaissent la volonté divine à leur égard et qui, dans le secret de leur cœur, ne demanderaient pas mieux que de vivre selon les préceptes de l'Evangile; mais le qu'en dira-t-on se dresse devant eux comme un spectre dont la vue les épouvante; ils n'ont pas la force de braver l'opinion publique; ils craignent par-dessus tout de passer pour des piétistes ou pour des exaltés, et telles sont, en face de cet obstacle, leur indolence morale et leur inertie de volonté qu'au lieu d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ils se conduisent selon les préjugés des hommes et non selon le commandement du Seigneur.

C'est contre ce *péché d'entraînement* que le législateur hébreu nous met en garde dans la parole transcrite en tête de cette étude. Il est vrai que, dans leur sens immédiat, ces mots s'appliquent à ceux que la pression du grand nombre pousse à pervertir le jugement, et qui rendent de faux témoignages soit au profit du riche, pour en recevoir en retour quelque service, soit en faveur du pauvre, par égard pour l'opinion courante ou sous l'impulsion d'un sentiment de pitié (v. 1-3). Mais ce texte de l'Ecriture n'en est pas moins susceptible d'une application plus large, puisque, saisi dans son idée centrale, il met les chrétiens en garde contre le péché d'entraînement en général : sujet toujours actuel et éminemment pratique, dans le développement duquel je considérerai successivement les trois questions suivantes : d'abord, en quoi consiste ce péché que Dieu lui-même signale à notre attention ? Ensuite, quels en sont les mobiles et les conséquences ? Enfin, quelles armes le Seigneur nous donne-t-il pour le combattre ?

#### I

On a souvent répété que l'homme est fait pour vivre en société ; et si l'abus et les raffinements de la civilisation

nous font parfois soupirer après la solitude, il n'en reste pas moins vrai que notre existence ne peut être saine et normale, lorsqu'elle s'isole et se poursuit à l'écart. L'instinct de la conservation déjà ne nous enseigne-t-il pas que nous avons besoin des autres pour subsister, malgré les ressources que nous pouvons trouver en nous-mêmes ? La société des hommes est nécessaire au maintien de notre vie physique : si chacun de nous avait à confectionner ses habits, à se procurer ses aliments et à bâtir sa demeure, nous aurions fort à faire à ne pas mourir de faim et de froid. Que deviendrait, par exemple, le malheureux qu'un naufrage jetterait sur une île déserte, sans lui laisser, comme au héros du roman de Daniel de Foë, les armes et les instruments indispensables pour le mettre, même dans sa vie solitaire, au bénéfice des conquêtes de la civilisation ?

Non moins impérieux est le besoin que nous avons du prochain pour le développement de l'intelligence. Supposez que chacun doive refaire à nouveau les expériences scientifiques déjà acquises : loin de progresser, l'humanité piétinerait sur place, comme l'esclave tournant à la roue, sans espoir d'affranchissement et de liberté. N'est-il pas merveilleux, au contraire, de voir avec quelle facilité l'homme de nos jours s'approprie, s'il le veut, le fruit du labeur des siècles, apportant à son tour sa pierre, grande ou petite, à la vaste construction des connaissances humaines qui s'élève, à travers les âges, par l'effort opiniâtre des générations ? Faut-il rappeler enfin que le commerce des hommes est indispensable à la vie du cœur et de l'âme ? Nous tous, nous éprouvons à certains moments le désir ardent de savoir à qui confier nos peines et nos joies, et nous sentons fort bien que l'isolement complet serait le pire des supplices qui pût nous être infligé.

Si je rappelle ces vérités bien connues et même banales, c'est pour faire toucher d'autant mieux du doigt les fortes attaches du péché contre lequel nous met en garde la parole de mon texte. Obligés de vivre dans la société des hommes, nous devons, semble-t-il, mettre tout en jeu pour gagner, jusqu'à un certain degré, leur bienveillance ; or, nous ne le pouvons qu'à la condition de professer quelque estime pour leurs personnes et quelque déférence pour leurs opinions. Si nous avions pour règle de contrecarrer en tout les idées reçues et de prendre le contre-pied de tout ce qui se fait autour de nous, nos relations avec le prochain en seraient singulièrement contrariées, et nous vivrions comme des sauvages au sein même de la société. Nous ne saurions donc nous dispenser de tenir compte, en quelque mesure, des principes des autres ; l'opinion publique exerce sur nous une influence que nul n'est le maître d'éviter.

Je me hâte d'ajouter que cette action ne s'exerce pas toujours pour le mal, mais qu'elle peut être saine et bienfaisante. Il est précieux au jeune homme, par exemple, de recevoir de son entourage des habitudes qui lui serviront plus tard de barrière protectrice contre le mal. Loin d'énerver, l'action du milieu ambiant est alors comme l'atmosphère des hauteurs, qui donne la force et la vie. Vous donc qui, d'une ma-

nière quelconque, avez charge d'âmes, que Dieu vous accorde de sentir toujours mieux l'étendue de votre responsabilité, en même temps que la grandeur de votre privilège, et de faire effort pour entourer sans relâche de cette influence bénie ceux qui vous sont confiés ! — Et si l'on sort du cercle intime de la famille pour porter son regard au large sur la société, n'est-il pas manifeste qu'il y règne des maximes de morale courante qui maintiennent parmi les hommes un certain niveau d'honnêteté ? Grâce au contrôle de l'opinion publique, le vice évite de s'étaler au grand jour, et les hommes sans principes sont retenus par la crainte de soulever contre eux la réprobation générale.

Mais s'il y a là, sans contredit, une barrière contre le mal, souvent aussi c'est dans le sens inverse que ce pouvoir nous entraîne. On ne saurait trop le répéter : malgré les apparences, l'opposition n'en est pas moins profonde entre l'esprit du monde pécheur et les commandements de l'Evangile. Dieu nous ordonne, par exemple, d'être humbles; le monde nous dit de nous redresser de toute la hauteur de nos avantages présumés ou réels. Dieu nous enseigne le dévouement et l'esprit de sacrifice; le monde nous suggère que la charité n'est qu'illusion décevante, et que celui-là seul est sage qui cherche en toutes choses son intérêt. Dieu nous invite à pratiquer librement le pardon des offenses; le monde nous apprend à nous venger, lorsque nous avons été les victimes de quelque tort. Si donc nous nous laissons gagner par le préjugé général jusqu'à sortir du chemin de l'obéissance à la volonté divine, dans chacun des actes d'infidélité que nous commettons alors nous nous rendons coupables du péché contre lequel Dieu nous met en garde, lorsqu'il nous dit dans la parole de mon texte : « Tu ne suivras point la multitude pour faire le mal. »

Il est, du reste, inutile de démontrer longuement que ce mot de multitude ou de « grand nombre » est d'un sens élastique et s'applique à des situations diverses. Quelquefois c'est l'opinion publique qui nous sollicite, cette puissance de la mode qui se revêt de tant de séductions et de prestige au jugement même des meilleurs esprits. Ailleurs, nous sommes poussés au mal par l'influence d'une société plus restreinte. Le soldat, par exemple, à la caserne, l'ouvrier dans l'atelier ou l'étudiant sur les bancs de l'auditoire ne subissent que trop souvent l'ascendant de compagnons pervertis ou incrédules, aux attaques desquels ils n'ont pas le courage ou la force de résister. Parfois même, c'est jusque dans l'intimité de la famille que s'exerce cette action corruptrice : l'histoire des missions n'abonde-t-elle pas en récits de persécutions diverses que les nouveaux convertis ont eues à subir de la part de leurs frères ou de leurs parents ? Sous quelque forme du reste que le danger se présente, il est dur d'être toujours en minorité ; il est douloureux, qui pourrait le contester ? de se heurter à chaque instant contre les opinions et les conseils de ceux qu'on redoute ou qu'on vénère ; et que de convictions qui paraissaient bien assises se sont écroulées sous le coup de ces attaques incessantes, de même que la muraille, large et massive, est lentement

minée par l'action de la vague qui, jour après jour et sans relâche, vient battre contre elle.

II

D'autant plus sérieux nous paraîtra le péril, si nous considérons de plus près la puissance qu'empruntent au péché les mobiles qui nous y poussent. Souvent, il est vrai, on se laisse dominer par la simple indolence naturelle, sous l'empire de quelque entraînement irréfléchi ou dans le besoin maladif d'éviter la lutte : pente glissante et perfide, encore qu'elle semble douce et facile, et qu'elle se présente au regard riante et couverte de fleurs.

Parfois aussi, ces défaillances sont amenées par l'action subtile et peut-être involontaire d'hommes qui nous entourent de leur amabilité, des séductions de leur esprit ou de leur caractère, dont l'honnêteté nous inspire toute estime ou dont les talents et la science nous remplissent d'enthousiasme et d'admiration. Graduellement, à ce contact journalier, les croyances religieuses s'ébranlent et s'affaiblissent sans qu'on y prenne garde ; et sous l'influence de tel maître distingué, mais incrédule, plus d'un jeune homme finit par renoncer à la foi. Il est inutile d'ajouter que ces résultats se produisent identiques dans les situations les plus diverses de la vie. Que ceux donc qui, d'une manière quelconque, sont élevés en dignité ne l'oublient pas : le patron vis-à-vis de ses ouvriers, le maître en face de ses domestiques, l'homme riche ou populaire dans ses relations avec ceux qui l'entourent exercent, pour le mal comme pour le bien, une influence dont ils ne peuvent guère mesurer exactement la portée. Or, Jésus l'a déclaré dans les Evangiles : « Quiconque scandalise un de ces petits qui croient en moi, il lui vaudrait mieux qu'on lui suspendît une meule au cou et qu'on le jetât dans la mer. Malheur au monde à cause des scandales ; car il est nécessaire qu'il arrive des scandales : mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! » (Mat. XVIII, 6, 7.)

Souvent aussi, c'est l'intérêt qui sollicite le disciple de Christ jusqu'à le pousser dans la voie des infidélités et des inconséquences. On veut ménager sa popularité ; on tient à se faire bien voir des hommes, et l'on sait que le meilleur moyen d'y parvenir n'est pas de professer un trop grand attachement pour l'Evangile.

A ces mobiles divers s'ajoute enfin presque toujours celui de la crainte. Qu'il me suffise de rappeler ici les scènes dramatiques du procès de Jésus et de la lutte des principaux du peuple israélite avec Pilate. Longtemps le gouverneur romain s'oppose au désir de ses adversaires ; il se refuse à frapper c[illegible] homme contre lequel s'élèvent en m[illegible] gissant les passions religieuses déch[illegible] nées, mais dont la dignité l'effraie, [illegible] qui n'a pas commis de crime punissa[illegible] par la loi. Pilate donc, du haut de s[illegible] siège judicial, se fait le défenseur ha[illegible] tain du droit et de la justice, et, dans [illegible] fierté de magistrat, il semble résolu [illegible] braver l'orage, lorsque tout à coup l[illegible] chefs des Juifs s'avisent de lui dir[illegible] « Si tu relâches cet homme, tu n'es p[illegible] ami de César ; car quiconque se fait [illegible] se déclare contre César. » (Jean XI[illegible] 12.) Et soudain, lorsqu'il entend c[illegible]

mots, le haut dignitaire, naguère inflexible, courbe la tête : pourquoi ? parce qu'il voit sa situation menacée ; parce qu'il tremble qu'on ne l'accuse devant le tribunal redoutable de l'empereur ; parce que la crainte le paralyse au point de l'amener à livrer à cette foule en furie l'homme dont il vient de proclamer l'innocence, à la face même du ciel. — Or, de nos jours encore, les lâches sont nombreux jusque dans le sein de l'Eglise ; et certes, il serait à désirer que les disciples de Christ eussent moins peur des hommes et plus de crainte de la justice et de la sainteté de Dieu. « Ne craignez pas, a dit Jésus, ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. Je vous montrerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; oui, vous dis-je, craignez celui-là. » (Luc XII, 4, 5.)

Mais avant d'envoyer dans la géhenne, Dieu punit d'endurcissement ceux qui le trahissent : que de douloureuses expériences font éclater au grand jour ce triste et légitime châtiment ! On a souvent signalé, dans nos contrées, la disproportion qui se manifeste entre le nombre considérable d'enfants bien disposés pour la vérité et le peu de jeunes gens qui, plus tard, tiennent à cet égard les promesses qu'ils avaient faites. Parfois l'intervalle de quelques années suffit pour changer du tout au tout la situation. Or, c'est par voie d'entraînement que se produit le plus souvent cette dégénérescence funeste. Une fois sorti de l'enfance, le jeune homme, sans avoir d'autre motif que celui de faire comme tout le monde, se laisse aller à des divertissements qui peuvent être innocents en eux-mêmes, mais qui, dans bien des cas, favorisent la paresse et les mauvaises mœurs. Que de jeunes gens, séduits par les propos et par la conduite de compagnons plus âgés, sont lentement tombés dans l'ivrognerie et la débauche, jusqu'à devenir la plaie de leurs familles et de la société ! Et si même l'entraînement ne conduit pas jusque-là, lorsqu'on vit dans des milieux plus raffinés, que de jeunes hommes qui, pour avoir recherché tel entourage frivole et railleur, avides de suivre le grand courant, préoccupés avant tout de ne point se singulariser aux yeux du monde, en sont venus à tourner en ridicule, eux aussi, les choses saintes, et à se moquer de cet Evangile dont le glorieux message faisait autrefois battre leur cœur !

Or, bien souvent, — qu'ils se le disent à leur honte ! — les chrétiens ne favorisent que trop ces lâchetés par le spectacle qu'ils donnent tout autour d'eux de leur tiédeur et de leurs inconséquences. Oh ! comme les disciples de Christ seraient mieux le sel de la terre et la lumière du monde, s'ils étaient plus fermes et rigoureux dans leur profession chrétienne ! Comme nos Eglises deviendraient plus actives et plus vivantes, si chacun des membres qui les composent prenait l'Evangile pour seule règle de son activité ! Mais quand les croyants eux-mêmes recherchent la gloire des hommes autant et plus que celle de Dieu, quoi d'étonnant qu'ils soient tièdes et sans vigueur morale ? Quand ils se préoccupent beaucoup de ce que le monde dira et fort peu de ce que Dieu pensera de leur conduite, sont-ils

dans les conditions requises pour rendre un témoignage fidèle à la vérité? Ce que le monde dira : mais, après tout, que vous importe? Est-ce le monde qui vous a appelés à l'existence? Est-ce lui qui vous donne la force et la paix de l'âme? Est-ce devant le monde que vous rendrez compte de vos œuvres au jour suprême du jugement? Le monde! mais n'arrive-t-il pas, le plus souvent, qu'il vous recherche et qu'il vous flatte quand vous êtes en faveur, pour vous tourner le dos dans l'insuccès et dans l'infortune? Si vous êtes tristes, est-ce le monde qui vous console? Si vous êtes faibles, est-ce le monde qui vous rend la joie et le courage? Si vous êtes tombés, est-ce le monde qui vous relève? Si vous êtes courbés sous le poids des angoisses de la conscience, est-ce le monde qui peut vous faire goûter la douceur ineffable du pardon de Dieu? Ah! certes, c'est une conduite lâche et coupable que d'attendre ces bienfaits de la main du Seigneur, tout en ayant honte de lui devant les hommes. Mais, qu'on se le dise bien, cette infidélité est aussi souverainement imprudente qu'elle est indigne, car, a dit Jésus, « quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est aux cieux. » (Mat. X, 32, 33.)

III

Telle étant, sans contredit, la gravité du péril, on ne saurait rechercher trop exactement quelles sont les armes que Dieu nous donne pour le combattre. Ici je rappelle tout d'abord, — bien que cette vérité semble banale, — que la première condition requise pour résister, c'est d'être soi-même, c'est-à-dire d'avoir des convictions et de les prendre pour règle directrice de sa vie. Oh! je le sais, de nos jours, en certains milieux du moins, on exalte par-dessus tout l'indécision et l'indifférence; on traite d'esprits lourds et bornés ceux qui se font des opinions arrêtées; on recommande le scepticisme et le vague des idées comme la marque d'une culture raffinée, et l'on s'accoutume si bien à ne pas exprimer de croyances qu'on finit par ne plus même en avoir. Ce défaut de caractère n'est-il pas une des plaies de la société contemporaine et de l'Eglise? Ce qui nous manque, c'est la résolution, c'est la netteté de vues, c'est le courage, c'est l'indépendance en face du monde comme aussi la liberté vis-à-vis des opinions chrétiennes régnantes, lorsqu'elles heurtent notre propre conviction.

Or, il importe de se souvenir que Dieu condamne les tièdes et les lâches aussi bien que les infidèles, et que, d'après la parole même du Seigneur, « le royau[...] des cieux est forcé et que ce sont [...] violents qui le ravissent. » (Mat. XI, [...] Quand une armée marche à la batai[...] il faut que le soldat avance résolum[...] car s'il hésite ou s'il calcule déjà d[...] son esprit les chances de la retrai[...] toute son énergie se fond et il est ass[...] d'avance d'être vaincu. Christ, de mê[...] réclame pour son service des homm[...] décidés, qui ne regardent pas en arriè[...] lorsqu'ils mettent la main à la charr[...] et qui ne songent pas à s'effacer et disparaître au moment où ils prenn[...] l'armure du combat. Heureux les ch[...]

tiens qui savent ce qu'ils veulent, qui marchent droit en avant à la poursuite du but qu'ils se proposent, et qu'aucune crainte humaine n'arrête dans l'accomplissement de ce qu'ils estiment être leur devoir ! Certes, l'Evangile ne nous ordonne pas de nous singulariser et de prendre en toutes choses le contre-pied de ce que font les autres. Mais, s'il est une originalité fâcheuse et de mauvais aloi, il en est une saine et éminemment féconde ; c'est celle qui consiste à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et à braver sans hésiter l'opinion des hommes, lorsqu'elle se met en travers de la volonté du Seigneur. Et si le chrétien s'expose sur cette voie à des railleries ou à des procédés fâcheux, qu'il se dise bien que le disciple n'est pas plus grand que son maître, que Jésus lui-même n'a pas toujours été l'objet du respect et des hommages, et que d'ailleurs, en ne ménageant pas sa personne, il rend d'autant plus honorables ses principes, puisque, malgré tout, le monde accordera plus d'estime à l'homme fidèle et conséquent dans toute sa conduite, qu'à celui qui lâchement abandonne le Dieu qu'il fait profession de servir.

Je le répète : soyons nous-mêmes, et faisons effort pour nous montrer en tout et partout tels que nous sommes : alors nous ne céderons pas aux ingérences abusives qui nous entraînent dans le péché. Seulement, à quoi sert de répéter cette formule, lorsqu'on n'a pas la force de la réaliser ? Or, l'expérience nous montre que si nous ne comptons que sur l'énergie de notre volonté ou sur les ressources de notre intelligence, nous ne pouvons manquer de broncher à chaque pas. Aussi importe-t-il de se bien pénétrer de ce principe, c'est que, pour être indépendant des hommes, il faut devenir toujours davantage dépendant de Dieu. L'histoire politique fournirait au besoin des preuves à l'appui de cette remarque. Quels ont été, bien avant la révolution française déjà, les vrais fondateurs des libertés modernes ? Les huguenots de France et les puritains d'Angleterre et d'Amérique, défenseurs convaincus de ce calvinisme qui, dans sa raideur inflexible et si souvent décriée, les armait contre toute tyrannie humaine, parce qu'il leur enseignait à n'être que des instruments dociles dans la main du Dieu des cieux. Oui, le seul moyen de nous rendre indépendants des hommes, c'est d'être toujours davantage dépendants de Dieu, ainsi qu'il est d'ailleurs aisé de le comprendre. En réalité, notre âme n'est jamais une maison vide ; il faut qu'elle soit remplie de quelque chose. Voulez-vous vous affranchir de toute pensée et de tout sentiment mauvais ? Mettez à la place des affections saintes et pures. Voulez-vous être à l'abri du péché et de ses convoitises ? Ouvrez votre âme toute grande à l'action régénératrice de l'Esprit du Seigneur. Oh ! lorsque sa volonté plane au-dessus de nous comme une puissance menaçante, elle nous effraie et elle nous repousse, parce que notre conscience nous condamne et que nous nous sentons incapables de l'accomplir. Mais Christ n'est-il pas venu ici-bas pour réaliser la loi de Dieu sous une forme humaine ? En lui ce commandement sublime se dépouille de ses menaces, puisqu'il s'incarne dans la vie d'un homme qui, sauf le péché, nous a été fait semblable en toutes choses, et c'est

aussi par la vertu de son Esprit que les cœurs se raffermissent, et que les volontés se retrempent au contact de la parole vivante du Seigneur.

Alors, remplis de la force de Jésus-Christ, ses disciples réaliseront toujours davantage l'ordre de leur Dieu, qui n'est pas de nous isoler du monde, — car à quoi sert la retraite, lorsqu'on porte la convoitise dans son cœur, — bien moins encore de nous jeter dans le monde pour nous livrer à la contagion de sa souillure, mais qui nous appelle à être « le sel de la terre et la lumière du monde » (Mat. V, 13, 14), de ce monde qu'il faut ramener dans les voies de la justice et de la vérité. Qu'on y réfléchisse bien : si pressantes sont les nécessités sociales qui nous enlacent et qui nous étreignent, qu'il faut vaincre le courant, sous peine d'être submergés nous-mêmes, qu'il faut imposer nos convictions aux pécheurs, pour ne pas céder à l'action de leurs maximes perverses; qu'il faut que la flamme allumée en nous par l'Esprit de Christ brûle tout autour jusqu'à pénétrer cette société pécheresse qui, si nous ne la ramenons pas à la vie, flétrira lentement nos âmes du souffle de l'indifférence et de la mort. Tel est en réalité le secret de la victoire. Que le disciple de Christ se fortifie donc dans la communion de son Maître, et qu'il l'invoque sans cesse pour être gardé du mal chaque jour. Vous en particulier, jeunes gens, qui entrez dans la vie l'imagination toute peuplée de rêves brillants d'avenir, ne demandez pas à Dieu les succès ou la richesse ; mais priez-le qu'il vous donne une conscience droite, qui vous fasse distinguer toujours mieux le bien du mal, et qui vous retienne au bord de l'abîme, lorsque vous serez tentés de commettre quelqu'un de ces actes que les hommes justifient dans leur faiblesse, mais qui souillent ceux qui s'y livrent, et qui laissent dans les âmes un germe de corruption. Et que nous tous qui faisons profession d'appartenir au Seigneur, nous nous efforcions de le servir non seulement en jouissant des privilèges qu'il nous accorde, mais en nous consacrant à lui sans réserve par l'accomplissement fidèle de sa volonté.

J. BOVON.

---

## BIOGRAPHIE

### Gustave Knak,

*Un prédicateur du Réveil*[1].

PREMIER ARTICLE.

Dans la matinée du 9 décembre 1870, j'errais au hasard dans les rues de Berlin. Le froid était intense. La promenade sous les Tilleuls était déserte. Les rares passants hâtaient le pas pour échapper, plus tôt, au souffle d'une bise glacée, qui balayait le sol et transperçait jusqu'aux meilleures fourrures.

Je cheminais dans la *Wilhelmstrasse*, dont j'avais contemplé en passant les nombreux palais, quand un sentiment d'isolement ineffable saisit mon cœur. Je ne m'étais jamais senti plus seul au monde. Je ne connaissais pas une âme, une seule, dans l'immense cité où le chemin de fer venait de m'amener. Et pourtant, j'y arrivais, moi étranger, pour faire révoquer en ma faveur la dé-

[1] *Gustav Knak, ein Prediger der Gerechtigkeit, die vor Gott gilt*, von Dr Wangemann, Missionsdirektor, in Berlin. Selbstverlag des Verfassers, Friedenstrasse, Berlin.

fense qui interdisait à toute personne civile l'accès aux camps des prisonniers français. « Personne ne te connaît ici, me disais-je, et si tu mourais à cette place, personne ne se soucierait de toi. » Le découragement était près de mon cœur.

Mais, en levant les yeux, j'aperçois un nom qui m'est connu, et bien cher : c'est le nom de la Société biblique, qui possède, au N° 33, un magasin pour la vente de ses livres. « Ici, pensais-je, se trouve certainement un frère en Christ. Il m'est inconnu de nom, mais qu'importe : nous sommes de la même famille. Je ne suis donc plus seul. » J'entre, et je demande le directeur. On me répond qu'il demeure au premier étage. Je monte, et je sonne à sa porte. La servante m'annonce que le directeur est absent. Je demande sa femme, espérant qu'il en avait une. Cinq minutes après, j'étais installé auprès de la chaise longue d'une aimable dame, souffrante, mais prête à accueillir quiconque se présentait chez elle au nom du Sauveur. Bientôt arrivait son mari, l'excellent, et maintenant bienheureux, Palmer Davies. J'avais trouvé à Berlin une famille amie, des cœurs chauds et sympathiques. Dès le lendemain, j'étais invité pour la soirée. Jamais invitation ne me causa plus grand plaisir.

Dès mon entrée au salon, le samedi soir, un homme attira mes regards. C'était un vieillard. De longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules. Son regard, sérieux et doux à la fois, me fascina. C'est sous cette figure, me semblait-il, que j'avais vu représenter l'apôtre Jean, celui que Jésus aimait.

Le vieillard se leva, vint à moi ; puis, me saisissant fortement la main : « Béni soit, me dit-il, celui qui vient au nom du Seigneur ! »

J'osais à peine lever les yeux, tant j'étais ému. Je balbutiai seulement quelques paroles. Je me sentais dans un lieu saint, où j'avais tout à recevoir et rien à donner.

Le vieillard que j'avais devant moi était Gustave Knak, le pasteur de l'église de Bethléhem, à Berlin.

Je dois beaucoup à cet homme de Dieu, et je voudrais le faire mieux connaître aux chrétiens de langue française.

### I. *Jeunesse de G. Knak.*

Gustave-Fréderich-Louis Knak naquit à Berlin, le 12 juillet 1806. Il ne goûta pas le privilège de grandir au sein d'une famille chrétienne, ou même unie.

L'enseignement religieux qu'il reçut au gymnase Fréderich-Guillaume, n'était guère de nature à le conduire au Sauveur. Son cœur n'en fut nullement touché. Cependant, à Pâques 1826, Gustave Knak entrait à l'université de Berlin, comme étudiant en théologie.

Longtemps le ministère pastoral a passé pour un métier propre à assurer une vie modeste, à l'abri de la misère. Mais le ministère évangélique est le plus triste des métiers, s'il n'est qu'un métier, et il abonde alors en déceptions de toutes espèces. Pour qu'un homme se trouve heureux dans le ministère, il doit y entrer par une vocation de Dieu, bien positive.

L'étude de la théologie conduisit pourtant le jeune homme à la réflexion. Mais le sentiment du péché lui faisait défaut : il ne pouvait donc connaître le Sauveur

des pécheurs. Cependant Knak priait, et on ne prie jamais en vain.

Au printemps 1829, vers la fin de ses études, Knak sortait, un jour, de l'université avec son cousin et ami Charles Straube. Ils rencontrent un condisciple, nommé Bultmann. L'entretien s'engage sur la question du théâtre. Straube se réjouissait d'entendre, le soir même, l'opéra de la *Muette de Portici*.

— Tu viendras avec nous, ce soir, dit Straube à Bultmann.

— Non, répond celui-ci, je ne vais jamais au théâtre.

— Et pourquoi pas? lui demandèrent à la fois les deux cousins étonnés.

— Quand je serai pasteur, reprit Bultmann, je dirai à mon Eglise : N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Et si, moi, je vais au théâtre, aimant moi-même le monde, la bénédiction de Dieu ne pourrait reposer sur mon travail.

Après ces paroles, dites avec conviction, Bultmann s'éloigna. Les deux cousins, plongés dans leurs réflexions, rentrèrent, chacun dans sa chambre, pour se jeter à genoux. Ce fut le moment décisif de leur vie. L'Esprit de Dieu venait de leur montrer qu'ils étaient de pauvres pécheurs, parce qu'ils n'avaient pas donné à Dieu leur cœur, sans réserve et sans partage. Désormais, leur vie sera changée. Se jetant au cou l'un de l'autre, ils s'engagèrent, d'un commun accord, à consacrer à Dieu leur cœur et leur vie.

Mais cette crise ne fut pas l'affaire d'une heure et d'un jour. Le péché inspire désormais à Knak une telle horreur, que tout son être en est ébranlé. Son corps même souffre de la crise que traverse son âme. Pendant plusieurs mois, ses études durent s'interrompre.

Mais ce temps fut béni. Jésus devint pour son nouveau disciple, non seulement le Sauveur qui pardonne, mais le Sauveur qui vit avec les siens, qui leur communique sa vie, suivant sa promesse : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » (Jean III, 36.)

Avant de quitter l'université, à la fin de 1829, Gustave Knak publia un recueil de poésies, accompagnées de diverses mélodies composées par son cousin Charles Straube. L'esprit qui anime l'auteur ressort du titre du volume : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu[1]? »

### II. *Préceptorat de G. Knak.*

Au terme de ses semestres, devenu candidat en théologie, Knak débuta dans la carrière active, comme instituteur à Kœnigs-Wousterhausen, à quelques lieues au sud-est de Berlin. Dans le désir de donner à leurs enfants une éducation supérieure, quelques parents s'étaient unis pour fonder dans cette ville une école particulière. Knak devait la diriger, en échange d'un modique salaire. La nourriture lui était offerte chez les parents des enfants, qui le recevaient, à tour de rôle, un jour pour les repas.

Knak ne se plaignit jamais de cet arrangement primitif, et se trouvait heureux dans sa position. Il aimait cordialement les enfants, qui lui rendaient affection pour affection.

Comme le cœur du maître était débordant d'amour pour le Sauveur, Knak

[1] *Simon Johanna, hast du mich lieb?* Geistliche Lieder und Sonnette, in Berlin (bei Franklin und Comp).

saisissait toutes les occasions de faire connaître Jésus à ses élèves, émerveillés de toutes les choses qu'ils entendaient. Leurs cœurs étaient souvent touchés et des larmes remplissaient leurs yeux. Il se faisait du bien, mais le bien ne s'accomplit jamais au nom de Jésus, sans susciter, tôt ou tard, l'hostilité du monde.

La première opposition vint de la cure. Le pasteur de la paroisse, surintendant vénéré, ne pouvait admettre qu'on parlât de tout homme comme d'un pauvre pécheur, et de Jésus comme du Fils de Dieu. Il voyait dans ces affirmations quelque chose d'exagéré, qui heurtait ses idées personnelles. Un jour donc, le pasteur, étant invité avec Knak chez des parents de ses élèves, fit au jeune candidat une question embarrassante et qu'un pasteur ne devrait jamais faire; il lui demanda ce qu'il pensait de sa prédication. Knak, forcé de répondre, confessa énergiquement sa foi. Le pasteur ne put dissimuler son dépit à la pensée d'être blâmé par un jeune homme. Au sortir de table, Knak vint directement au pasteur, lui demandant pardon, s'il l'avait offensé sans le vouloir. Le pasteur, touché de cette démarche, promit de tout pardonner et de tout oublier. Mais l'impression produite au premier abord ne devait plus s'effacer. Les parents se tournèrent contre le précepteur de leurs enfants. Ceux-ci, excités contre leur maître, ressemblaient parfois à de petits démons.

Les parents se moquaient souvent du maître, même devant les enfants. Une jeune fille ayant fait une tache à son chapeau, ses parents l'envoyèrent chez Knak, le priant d'effacer la tache par la prière. Encore de nos jours se réalise la parole de l'apôtre: « Tous ceux qui veulent vivre selon la piété souffriront persécution. » (2 Tim. III, 12.)

Ce n'était pourtant pas le temps de plaisanter, car il se préparait des jours où les hommes allaient trembler. C'était en 1831. Un hôte redoutable, venant d'Asie, s'approchait à pas de géants, semant partout la terreur sur son passage. Le choléra venait d'éclater en Prusse.

La consternation fut grande dans les villes et les villages. En vain, on mettait des gardes à la porte des villes pour arrêter la contagion. Le fléau s'avançait.

Le 1er septembre 1831, le bruit se répandit à Kœnigs-Wousterhausen que le choléra venait d'atteindre un batelier sur une barque amarrée au rivage. Personne n'osait aller chercher le malade et le transporter au lazareth, préparé en vue des cholériques. Chacun tremblait pour sa vie. Alors Knak se présente, il emprunte une civière et, suivi de son seul ami chrétien dans la localité, il se rend sur la barque, charge le cholérique sur la civière et se met en devoir de le transporter au lazareth. Le chemin direct traversait la propriété d'un tuilier; mais celui-ci est en faction avec ses ouvriers, munis de perches, pour repousser le malheureux malade et forcer les porteurs à faire un détour. Le tuilier est un honnête homme, mais sa charité est celle de l'égoïste qui se préoccupe avant tout de soi-même.

Arrivés au lazareth, les deux chrétiens se trouvent seuls avec le malade. Le bâtiment est désert. Ils se mettent aussitôt à soigner leur patient. Knak le frotte avec des flanelles pour le ramener à la vie; son compagnon prépare des

boissons chaudes. Un jour, une nuit s'écoulent de la sorte. La maladie cède enfin aux efforts faits pour la combattre.

Mais d'autres symptômes se manifestent bientôt. Le malade est un buveur de *schnaps*, usé par les excès. Ses moments sont comptés. Knak lui parle, avec une tendre compassion, du Sauveur des pécheurs. Il s'agenouille auprès de son lit et crie à Dieu du fond de son cœur. Le malade trouve encore la force de joindre les mains pour la prière. Knak entonne alors un cantique. Le mourant est saisi comme d'une vague réminiscence : il avait été guet avant de devenir batelier et avait chanté, lui aussi, des cantiques, sous les fenêtres, lors des fêtes de Noël. Il ouvre la bouche pour répéter une parole de louange. Mais la faiblesse l'arrête. La mort s'approche. Tandis que Knak est encore à genoux, luttant avec Dieu, le malade rend le dernier soupir. Il a été appelé à la onzième heure. A-t-il répondu à l'appel de Dieu? Comme le brigand sur la croix, est-il entré dans le paradis? Les hommes ne sauraient l'affirmer, mais la grâce de Dieu est sans limites et ses compassions sont par-dessus toutes ses œuvres.

A prix d'argent, on obtient pourtant que des manœuvres portent le corps au cimetière préparé pour les cholériques. Sur le bord de la tombe, Knak lut le Psaume XC, puis, avec son ami, il chanta un cantique de louanges. A leur retour, on les contraignit tous deux de rester cinq jours au lazareth, avant de rentrer dans leurs demeures. « Ce furent des jours de repos et de paix, écrit Knak, de bien beaux jours que nous passâmes ensemble, le cœur rempli de reconnaissance envers notre bon et miséricordieux Sauveur. »

La conduite de ces deux amis chrétiens fit impression dans la contrée. Le pasteur invita le jeune candidat à venir à la cure et le reçut à bras ouverts. Il lui offrit sa chaire, s'il voulait prêcher, et lui envoya toute une corbeille de pommes et de raisins. A la vérité, nous aurions fait un autre cadeau, dans ce temps de choléra. Mais il demeure certain que la vie conséquente des chrétiens sera toujours la meilleure apologie du christianisme.

Beaucoup de personnes ayant réfléchi à ce qui s'était passé, il se produisit un réveil des consciences. Plusieurs commencèrent à s'enquérir du chemin du salut. Knak ne se lassait pas d'annoncer Jésus, comme le seul nom qui sauve. Il y eut des conversions frappantes, surtout parmi les pauvres, les ouvriers, les cochers, les artisans. Deux jeunes gens, entre autres, qui gagnaient beaucoup d'argent, en jouant du violon dans les danses, se sentirent repris dans leur conscience. Désormais ils renoncent à ce métier, incompatible avec le service de Dieu. L'opposition éclate alors violente, car ces jeunes hommes sont fils du syndic. Leur propre mère les chasse de la maison et leur en ferme à jamais la porte.

L'école subit aussitôt le contre-coup de l'excitation des esprits. Les parents ne veulent plus confier leurs enfants à un maître qui fréquente des ouvriers et des cochers : leurs familles sont trop distinguées pour cela. On retire plusieurs enfants de l'école et le modique salaire de Knak est encore diminué. Sa santé ne résiste pas à tant

de chocs. Le cœur bien gros, il se décide à partir. Le 30 août 1832, il fait ses adieux au petit troupeau d'âmes réveillées que le Seigneur lui avait accordées comme salaire de son travail. Ce sont surtout des femmes et des jeunes filles, puis six hommes : un maître charron nommé Jäger, les deux fils du syndic, deux cochers et un apprenti tailleur. Ce ne sont ni des grands, ni des nobles, mais des âmes précieuses au Seigneur, qui s'engagent, dans cette dernière soirée, tout de nouveau, et quoi qu'il arrive, à vivre pour le Seigneur Jésus et à la gloire de Dieu. La plupart persévérèrent, en effet. Un seul fit une chute profonde, le charron, celui qui avait été le compagnon de Knak au lazareth. Il ne sut résister à l'orgueil spirituel, l'ennemi le plus dangereux et le plus habituel des chrétiens. Le terrain de l'humilité est le seul où la piété puisse se développer et porter des fruits durables.

### III. *G. Knak, candidat à Berlin.*

De retour à Berlin, Knak se mit aussitôt en rapports avec des chrétiens, sans se préoccuper de leur position sociale. Il se sentait le frère de quiconque aimait le Seigneur Jésus. Le pasteur Gossner l'attira par sa prédication, quoique ses plaisanteries, dans la vie habituelle, répugnassent profondément à l'esprit sérieux du jeune candidat. Il s'attacha également au prédicateur Dober, de l'Eglise morave. Il passait des heures bénies chez le baron de Kottwitz, dont la demeure hospitalière servait de lieu de rendez-vous à de nombreux chrétiens. Les élèves missionnaires l'attirent par leur esprit de dévouement et, par leur entremise, il entre en relations avec des artisans et des ouvriers pieux.

Gustave Knak se mit aussi à prêcher, remplaçant des pasteurs âgés ou malades. La préparation lui prenait beaucoup de temps : il est vrai que ses discours duraient cinq quarts d'heure. Les débutants voudraient tout dire en une fois, comme si l'occasion de prêcher devait leur manquer plus tard.

Le jeune prédicateur tremblait en montant en chaire. Ce saint tremblement, *timor sacer*, qui provient de la juste importance donnée à la prédication, n'a, du reste, jamais abandonné Knak, même à l'époque où il était soutenu par l'enthousiasme des foules. Comment le prédicateur ne tremblerait-il pas quand il sent que, de sa parole, dépend peut-être la vie ou la mort éternelle de telle âme qui va l'entendre pour la dernière fois?

Mais, tout en faisant une large part à l'activité pratique, Gustave Knak préparait soigneusement l'examen d'Etat, qu'il devait encore subir. « Le cher Sauveur ne me rendra pas confus, écrit-il à un ami, quoique je ne sois qu'un pauvre ver de terre. Mais quoi qu'il décide, lui, ce sera pour mon bien. Alléluia ! »

Les derniers examens, subis en juin 1833, furent admis avec la note bien.

Le moment est maintenant venu d'entrer dans la vie du ministère régulier. Le jeune candidat s'en réjouit dès longtemps. Knak a vingt-sept ans. C'est un chrétien convaincu, dévoré du zèle de la maison de Dieu; c'est un prédécesseur des hommes actuels du Réveil. Mais c'est un homme absolu dans ses idées, comme la plupart des hommes

aux fortes convictions. Il sait par quel chemin il a passé, et il voudrait y faire passer ses frères. Rigide envers lui-même, il n'est pas moins rigide envers les autres. « Un chrétien, dit-il, ne doit jamais plaisanter, car la plaisanterie nuit au recueillement et trouble le chrétien dans sa communion avec le Sauveur. » On blâme volontiers des hommes aussi absolus, on les accuse d'étroitesse, mais ce sont ces hommes-là qui agissent fortement sur leurs alentours, qui laissent après eux des traces durables de leur activité.

Le Seigneur, du reste, se charge d'arrondir les angles dans le caractère de ses serviteurs, et de compléter leur éducation. Il a des échardes pour ceux qui lui sont fidèles et, par la souffrance et l'humiliation, il les amène à se défier d'eux-mêmes et à user d'indulgence pour les autres.

Knak n'arriva pas facilement à devenir le pasteur d'une Eglise. Plus d'une fois, sur le point d'être nommé, des empêchements survinrent. Il est vrai qu'il désirait, si possible, être placé dans le voisinage d'amis chrétiens.

A cette époque, l'Esprit de Dieu commençait à réveiller des âmes en Poméranie. On racontait des choses merveilleuses de ce qui se passait à Pyritz, près de Stettin. Un jeune prédicateur, Maurice Görke, y était l'instrument d'un puissant Réveil. Lui-même avait été réveillé d'une façon singulière. Des amis chrétiens lui avaient fait un reproche du temps qu'il employait à jouer aux cartes. Mais pourquoi y renoncer, puisqu'il n'y voyait pas de mal ? Un jour, toutefois, que le pasteur jouait comme d'habitude, soudain sa conscience l'accuse, ses péchés l'effraient; il se lève, jette les cartes sur la table en s'écriant : « Messieurs, je ne joue plus : nous contristons le Seigneur, qui nous a aimés. Vous avez déjà juré trois fois et pris cinq fois le nom de Dieu en vain. Pour l'amour de Jésus, je ne jouerai plus jamais. » On peut se figurer l'étonnement des joueurs !

Cette conversion subite fit une grande impression. D'autres consciences se réveillèrent de divers côtés. Comme à la première Pentecôte, on s'écriait : « Que ferons-nous ? » Ce fut l'aurore de temps nouveaux.

Görke dit un jour, dans sa prédication, qu'un mauvais arbre ne peut porter que de mauvais fruits et qu'un homme inconverti est incapable de faire du bien aux yeux de Dieu. Deux jeunes demoiselles, Augusta et Mathilde Wendt, filles du pasteur de Klein-Woubiser, entendant cette parole, se révoltèrent contre l'étroitesse du prédicateur. Jamais elles n'admettront une doctrine aussi exclusive. Elles réclament un entretien avec Görke; celui-ci leur prouve que c'est le Sauveur lui-même qui a dit qu'un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits. (Math. VII, 11.) Mathilde Wendt est comme terrifiée par cette déclaration. Tout son passé lui apparaît comme une vie de péché. Elle tombe évanouie et comme morte. Görke se jette à genoux : « Tu l'as tuée, Seigneur, maintenant ressuscite-la ! » s'écrie-t-il dans l'angoisse de son âme. La jeune fille reprit, en effet, connaissance. Elle passa la nuit en prières avec sa sœur. Les filles du pasteur Wendt retournent transformées à la maison de leur père, où bien des luttes les attendaient.

Le pasteur Görke épousa bientôt Augusta Wendt. Gustave Knak entend parler de cette double conversion. Aussitôt il nourrit le désir d'épouser Mathilde Wendt. Il croit que le Saint-Esprit le pousse à cette union. Il en écrit à Görke. Celui-ci répond que deux personnes doivent au moins se voir une fois, avant de se fiancer.

Mathilde Wendt, de son côté, sans rien savoir des sentiments de Knak, avait entendu une voix lui dire en songe : « Gustave Knak est l'époux que Dieu te destine. Tout cela nous paraît assez romanesque. Nous ne le donnons pas comme un modèle à imiter. Les songes sont souvent trompeurs ; le chrétien a d'autres moyens de connaître la volonté de Dieu. Mais tout en aimant beaucoup Knak, nous faisons sa biographie et non son panégyrique. Il nous a autorisé lui-même, dans une autre occasion, plus importante encore, à ne pas partager entièrement son avis.

Mais dans de telles circonstances, la connaissance fut vite faite. Les cœurs étaient gagnés à l'avance l'un à l'autre. Le mariage fut béni le 10 octobre 1834, et, le 16 octobre déjà, les deux époux entraient dans la cure de Wousterwitz, où Knak venait d'être nommé pasteur. La première chose qu'ils firent, en entrant, fut de se jeter à genoux pour supplier le Seigneur de bénir le travail qu'ils allaient entreprendre pour son service et à sa gloire. Ils prirent, de plus, en commun cet engagement : « Aucune personne n'entrera dans notre maison et n'en sortira, sans avoir appris à connaître quel est le chemin qui conduit au salut. »

## IV. *G. Knak, pasteur à Wousterwitz.*

La paroisse de Wousterwitz était fort négligée, ayant été desservie pendant quarante ans par un pasteur que des chagrins avaient affaibli d'esprit et conduit même, plus tard, à la boisson. Un trait suffit pour caractériser l'état spirituel de cette paroisse. Le dimanche des Rameaux, commencé par la confirmation des catéchumènes, se terminait par un bal pour la jeunesse. Et personne n'élevait la voix pour protester ! Les paroissiens étaient fort disséminés dans la commune principale et les annexes de Rietzig, Gersdorf et Zetzin, ce qui n'était pas fait pour rendre la cure d'âmes facile.

Pourtant le premier devoir d'un pasteur est de connaître ses paroissiens, en les visitant de maison en maison. Knak se mit aussitôt à cette tâche. Mais son cœur était navré. La propre justice régnait partout en maîtresse. Il ne rencontrait que des justes et, nulle part, des pécheurs. Chacun, pleinement satisfait de son état, n'en désirait point d'autre.

Knak se mit dès l'abord à rechercher les entretiens particuliers avec ses paroissiens, pour les préparer à la cène. Il accueillait chacun avec une grande cordialité. Il appelait tous les hommes ses frères.

Peu à peu, les entretiens se multiplièrent. Le pasteur réussit à fonder une réunion de prières du samedi soir, comme préparation au dimanche. Un travail si fidèle ne pouvait demeurer stérile.

La première âme réveillée fut une jeune fille de onze ans. Elle avait entendu dire, au catéchisme, que sans conversion du cœur, l'homme n'a que l'en-

fer en perspective. La détresse la saisit à cette pensée. De retour à la maison, elle ouvre son cœur à sa mère, puis se réfugie à l'écart pour se jeter à genoux et crier à Dieu. L'exaucement ne se fit pas attendre. La jeune fille, fort désobéissante jusqu'alors, fut transformée dès ce jour. La nouvelle s'en répandit dans la paroisse et ce fut le premier tison allumé, qui devait être le commencement d'un grand feu.

L'agriculteur Künkel était membre du Conseil de paroisse; c'était un homme fort considéré. Il avait aussi le sentiment très vif de ce qu'il valait. Son dépit allait grandissant quand il entendait le pasteur traiter, du haut de la chaire, tous ses auditeurs de pauvres pécheurs. Il ne sentait nul besoin d'un Sauveur, lui, l'honnête conseiller de paroisse. Il cessa donc de fréquenter les cultes. Knak s'en aperçut bientôt.

— Que fait ton mari? demanda-t-il un jour à Mme Künkel, au sortir d'une réunion.

— Ah! cher pasteur, répondit-elle, passablement embarrassée, il est fatigué d'entendre toujours parler du Sauveur.

— Eh bien, salue-le cordialement de ma part, et dis-lui qu'il me ferait plaisir en venant une fois me faire visite à la cure.

La commission fut faite ponctuellement et l'invitation acceptée, non sans hésitation. Künkel arrive. Le pasteur, l'apercevant de loin, court à sa rencontre, le serre sur son cœur, l'embrasse à trois reprises, l'appelant son ami, son frère. Le cœur de Künkel est déjà conquis à moitié.

— Comment se porte ton âme? mon cher frère, demanda bientôt le pasteur.

— Je crois avoir toujours bien vécu, répond le visiteur, et de manière à mériter le ciel.

— Tu crois: mais, cher frère, en es-tu bien sûr? L'affaire est capitale. Consultons la Parole de Dieu, pour ne pas risquer de tomber dans l'erreur.

Les deux hommes s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre. Knak prend la Bible et lit les dix commandements, s'arrêtant après la lecture de chacun d'eux, pour laisser le temps de la réflexion, et priant intérieurement. Peu à peu, les écailles tombent des yeux de son auditeur. L'Esprit saint commençait à agir.

— Je suis perdu, monsieur le pasteur, s'écrie soudain Künkel, en poussant un grand soupir, car je suis un grand pécheur.

Aux commandements succède alors la lecture de l'Evangile. Ce jour ne se termina pas sans que Künkel *devînt un* homme nouveau. Dépouillé *de sa propre* justice, le conseiller de paroisse apprit à saisir la grâce, offerte en Jésus à tout pauvre pécheur qui s'humilie. Le nom de Jésus lui devint le plus cher et le plus doux de tous les noms. Désormais il fut un collaborateur fidèle de son pasteur, et persévéra jusqu'à la fin dans la foi qui était devenue sa vie et sa joie.

Mais les oppositions ne cédaient pas toujours aussi promptement. A plus d'une reprise, le pasteur fut menacé par ses paroissiens. Un jour qu'il visitait, avec sa femme, un vieux fermier de Gersdorf, et l'engageait à la repentance, le malade, dans son irritation, se dressa soudain, fit un saut hors de son lit, et le poing fermé : « Knak, vociféra-t-il, tu es trop jeune pour moi; en avant et à la porte, immédiatement! » Le pas-

teur dut se retirer, mais non sans prier intérieurement pour le malade. Celui-ci, réfléchissant à sa conduite, se sentit mal à son aise et repris dans sa conscience. Ce malaise augmenta encore, lorsque, le lendemain, la servante de la cure vint demander des nouvelles du malade, en apportant, de la part de ses maîtres, un panier rempli de vivres choisis. Le vieillard avait peine à comprendre que le pasteur se vengeât de la sorte. Il se fit dans son cœur une œuvre de repentance, qu'il cherchait en vain à cacher. Le pasteur l'apprit, revint, sans faire allusion à ce qui s'était passé. Des relations cordiales s'établirent. Le fermier se convertit et mourut, en 1835, dans la joie du salut.

Les conversions se multipliant, il se forma peu à peu, autour du pasteur, tout un groupe de chrétiens, hommes et femmes, qui avaient reçu le Sauveur. Knak se sentait encouragé et soutenu. Le temple se remplissait chaque dimanche d'une foule attentive.

Mais l'opposition allait aussi croissant. Le pasteur, prêchant un jour dans l'annexe de Rietzig, avait dit, dans son sermon, que les incrédules n'avaient pas le droit de dire à Dieu : « Notre Père qui es aux cieux ! » — « Le père des incrédules, avait-il ajouté, est le diable, qui est, non dans le ciel, mais en enfer. » Ces paroles, qui méritaient de plus amples développements, exaspérèrent quatre hommes, parmi les auditeurs. Ils jurent que le pasteur les paiera cher. Armés de bâtons, ils se donnent rendez-vous, de nuit, dans le jardin de la cure pour y pénétrer et faire violence au pasteur. Ils s'approchent de la maison pour en forcer la porte, mais Knak, dans cet instant près de la fenêtre, a aperçu des ombres; il saisit une lumière, s'avance, ouvre la porte et s'écrie : « Quelle bonne idée, chers enfants, vous a poussés à me faire visite ! Entrez vite, car il fait froid dehors. » Les hommes entrent, le pasteur les serre sur son cœur, les embrasse et leur parle avec une telle puissance d'affection que les larmes coulent de leurs yeux. Bientôt tous se mettent à genoux et, pour la première fois de leur vie, les visiteurs demandent à Dieu de leur pardonner leurs péchés. Encore ici, la charité avait remporté une belle victoire.

Pour atteindre un plus grand nombre d'âmes, le pasteur établit plus tard des réunions bibliques dans les annexes et partout où elles étaient possibles. Ce genre tout nouveau d'évangélisation fit impression. Il mit le pasteur en relations avec un nombre toujours croissant de paroissiens.

Les préventions contre le pasteur s'évanouissaient aussi peu à peu. A son arrivée dans la paroisse, on avait raconté sérieusement que Knak s'était fait des ailes artificielles et avait cherché à voler par la foi. De pareilles sottises se réfutaient maintenant d'elles-mêmes, depuis que chacun connaissait le pasteur.

Mais si le souffle de l'Esprit de Dieu se faisait sentir et s'il y avait de la joie parmi les anges du ciel, les autorités ecclésiastiques s'étaient émues, dès l'abord, de l'agitation produite dans les esprits. Les autorités représentent la règle, l'ordre, et il y a, dans un Réveil, quelque chose de vivant, d'exubérant qui s'écarte de la règle et renverse l'ordre habituel. Il est rare qu'un Réveil soit vu de bon

œil, même par tous les chrétiens. Plusieurs sont heurtés, ou même scandalisés, par ce qu'il y a d'irrégulier dans une vie naissante.

Knak n'était guère depuis plus d'un mois à Wousterwitz que, le 21 novembre 1834, son superintendant lui demandait de rendre compte de son ministère. Le jeune pasteur ne savait-il pas que la loi interdit les réunions religieuses dans une maison particulière, fût-ce même dans la cure? Knak avait alors demandé l'autorisation d'avoir ses réunions dans le temple de la paroisse, puisque la cure, du reste, ne suffisait plus à contenir toutes les personnes qui éprouvaient des besoins nouveaux d'édification. La réponse fut affirmative, mais se fit attendre cinq mois, jusqu'au 12 mars 1835. Elle était accompagnée de recommandations nombreuses à la prudence, à la sagesse et à la douceur.

La devise des autorités ecclésiastiques se résume, un peu partout, dans ces mots bien connus : « Surtout pas de zèle ! » D'année en année, des plaintes se renouvelèrent contre l'activité du pasteur. On l'accusait de tenir, en été, des réunions qui commençaient trop tard, pour se terminer aussi trop tard, de sorte que les assistants réveillaient le public en rentrant dans leurs demeures; on se plaignait que, parfois même, les gens chantaient des cantiques en retournant chez eux. Encore un grief : depuis que les réunions avaient lieu au temple, on sonnait la cloche pour convoquer les fidèles, mais des gens avaient été effrayés, croyant entendre la cloche du feu annoncer un incendie.

Ces accusations n'avaient guère de valeur; Knak y répondit toujours avec une grande débonnaireté. Son désir était, non de blesser, mais de gagner les cœurs.

Il va sans dire que, dès que le Réveil de Wousterwitz fut connu au loin, des représentants de diverses congrégations ou sectes accoururent pour y prendre part. A côté des Irwingiens, ce sont les « Sauteurs » qui déployèrent la plus grande activité. Ces Sauteurs se représentaient le Saint-Esprit comme quelque chose de matériel qu'on cherchait à saisir avec la main, ouvrant aussi la bouche toute grande pour qu'il puisse mieux entrer. Un jour, trois femmes vinrent à la cure pour gagner le pasteur à la secte. A genoux, elles criaient toutes à la fois : « Esprit! saisis-le, saisis-le! » Knak, les ayant en vain sollicitées de se taire, saisit un verre d'eau et le versa dans la bouche de la femme qui criait le plus fort. Cet *argument* matériel coupa court à toute tentative ultérieure de propagande dans la cure.

La générosité, qui doit suivre tout Réveil véritable, manifesta bientôt ses fruits bénis. Grâce aux collectes faites parmi les fidèles, le temple de Wousterwitz put être agrandi et la cure réparée.

Les danses nocturnes cessèrent peu à peu, faute de danseuses, car les jeunes filles préféraient maintenant aux bals les réunions religieuses. Elles s'y sentaient bien plus heureuses. On fait partout les mêmes expériences à cet égard.

Dans le cours des années, on vit même se fonder, dans la paroisse, une société de tempérance. Le 5 mars 184[illegible] il s'en forma une branche cadette pour les enfants.

Les amis chrétiens qui ont visité la cure de Wousterwitz à cette époque,

ont conservé de cette maison un souvenir ineffaçable. « Il y régnait, écrit le Dr Wangemann, une vie de l'Esprit de Dieu, telle que je n'avais jamais rien vu de semblable. Ah ! me disais-je, que ne peux-tu vivre d'une pareille vie ! » C'est l'impression que ressentaient tous les chrétiens qui franchissaient le seuil de cette cure, où la plus cordiale hospitalité était offerte indistinctement à des riches et à des pauvres.

Mais l'influence de Knak devait s'étendre bien au delà des limites de sa paroisse, par le moyen des fêtes missionnaires. Comme tout chrétien qui aime son Sauveur, Knak était préoccupé de la misère des païens, qui ne connaissent pas le seul nom qui sauve. Au premier anniversaire de son mariage, le 10 octobre 1835, il célébra un service de missions, qui fut suivi de la fondation d'un comité de missions, auxiliaire de la société de Berlin. Ce service devint une fête l'année suivante, qui alla se développant d'année en année. Les sept premières fêtes se célébrèrent dans le temple, enguirlandé pour la circonstance. On y accourut bientôt de dix lieues à la ronde.

Plus tard, les fêtes se célébrèrent en plein air, d'abord dans le parc du château, puis dans la cour de la cure, à l'ombre d'une vaste toile, tendue tout le long de la maison. Les prédicateurs abondaient. C'était le rendez-vous de tous ceux qui soupiraient après un Réveil, de tous ceux qui vivaient déjà sous l'influence de l'Esprit de Dieu.

La veille de la fête, il y avait service de préparation ; le jour de la fête se célébrait, le matin, dans l'une des annexes ; l'après-midi, dans la localité principale. La collecte ordinaire produisait plus de 200 francs, sans compter les bagues d'or et d'argent, les boucles d'oreilles et tous les ornements que le chrétien estime inutiles, quand une fois il connaît l'ornement intérieur, qui est d'un grand prix devant Dieu.

Peu à peu, on vit jusqu'à soixante-treize localités différentes représentées aux fêtes de missions. Les auditeurs en remportaient des souvenirs précieux, dont ils faisaient part autour d'eux. Les pasteurs qui avaient assisté à une des fêtes de Wousterwitz désiraient en établir une semblabe dans leur paroisse. Ils invitaient Knak à y venir. Chacun de ses discours était accompagné de bénédictions spéciales. « Chaque fois que Knak arrivait, c'était jour de fête, » écrit Görke.

L'éloquence de Knak n'avait rien de recherché, ni d'étudié. Il ne brillait ni par la nouveauté, ni par la profondeur des pensées. Mais les cœurs étaient touchés, souvent même ceux de gens venus avec une pensée hostile. L'Esprit de Dieu se servait de Knak comme d'un instrument béni.

Un paysan qui avait entendu prêcher Knak, se rendait à Biersdorf pour l'entendre encore une fois. Il cheminait en compagnie du syndic de son village.

— Vous verrez, dit le paysan, si Knak ne vous fait pas pleurer.

— Moi pleurer ! dit le syndic ; pas question !

On arrive au village. Les deux compagnons se placent près de la chaire. Un prédicateur se lève et parle avec une grande onction, puis se rassied.

— Je ne pleure pas, dit le syndic, se tournant vers son compagnon.

— Attends seulement, reprend l'autre.

On chante, puis un second prédicateur se lève et parle avec une chaleur communicative. Le syndic se tourne de nouveau pour dire :

— Je ne pleure pas.

— Attends donc, reprend encore son compagnon.

Knak se lève ensuite et parle de sa voix claire et pénétrante. Le syndic s'agite, se trouble. Il a oublié sa résolution ; les larmes coulent de ses yeux.

— Syndic, tu pleures, dit le paysan qui pleurait lui-même.

— Tais-toi, répondit le syndic, qui peut entendre cet homme sans être ému ?

J'ai éprouvé moi-même quelque chose de semblable, en l'entendant prêcher, vingt ans plus tard. C'est que Knak lui-même était ému ; il ne prêchait jamais que ce qu'il avait senti et vécu, personnellement.

Knak était poète. Nous l'avons déjà dit. Plusieurs de ses cantiques sont devenus très populaires en Allemagne. Quelques-uns, des plus beaux, ont été composés pendant ses courses missionnaires, soit en allant, soit surtout en revenant. Il était alors inspiré par l'Esprit de Dieu, qui le saisissait, comme autrefois David. Je citerai, au nombre de ses plus beaux cantiques, celui qui porte le titre : *Die selige Zeit* (le temps bienheureux) et dont voici la première strophe :

Wenn Gottes Winde wehen
Vom Thron der Herrlichkeit
Und durch die Lande gehen,
Dann ist es sel'ge Zeit.
Wenn Schaaren armer Sünder
Entflieh'n der ew'gen Gluth,
Dann jauchzen Gottes Kinder
Hoch auf, vor gutem Muth.

Ou bien encore, un des cantiques les plus populaires est son *Heimweh nach Jerusalem* (Nostalgie de Jérusalem), traduit et chanté en dix langues étrangères :

Lasst mich geh'n, lasst mich geh'n,
Dass ich Jesum möge seh'n ;
Meine Seel' ist voll Verlangen,
Ihn auf ewig zu umfangen
Und vor seinem Thron zu steh'n.

Et voici la quatrième strophe :

Wie wird's sein, wie wird's sein,
Wenn ich zieh' in Salem ein,
In die Stadt der gold'nen Gassen.
Herr mein Gott ! ich kann nicht fassen,
Was das wird für Wonne sein [1].

Knak avait passé près de quinze ans à Wousterwitz, abondamment béni dans son travail, lorsqu'en 1849, il reçut un appel comme pasteur de l'Eglise de Bethléhem, à Berlin. Celle-ci ne pouvait choisir un plus digne successeur des Jänicke et des Gossner.

Knak fit de cet appel un sujet de

[1] Ce cantique, traduit très librement en français par M. Théodore Rivier, se trouve au N° 171 des *Chants évangéliques :*

1. Vers le ciel, vers le ciel
J'entends, Jésus, ton appel,
Et mon cœur vers toi s'élance
Dans la joyeuse espérance
De te voir, Emmanuel.

4. Heureux jour, heureux jour
Où s'ouvrira le séjour
De mon Sauveur que j'adore,
Quand brillera ton aurore ?
Je t'attends, ô Dieu d'amour !

On a publié en français une autre traduction encore :

1. Laissez-moi, laissez-moi,
Que j'aille à mon divin Roi !
Vois, Seigneur, ma soif ardente,
Viens répondre à mon attente,
Viens, Jésus, me prendre à toi !

4. Quel grand jour ! quel grand jour !
Quand, sauvé par ton amour,
De Jérusalem la sainte
Je pourrai franchir l'enceinte !
O Dieu ! mon Dieu, quel grand jour !

prières. Bientôt il crut voir clairement la volonté de Dieu et accepta, après s'être assuré que son successeur prêcherait le pur Evangile. Le patron de Wousterwitz demanda, en effet, à Knak de désigner lui-même son successeur.

Ainsi se termina une partie importante de la vie de Knak.

Le pasteur qui quitte le village pour la ville ne se rend pas suffisamment compte de tout ce qu'il perd, en s'éloignant d'une paroisse où il est comme un père au sein de sa famille. Il est appelé à faire de douloureuses expériences. Mais il est bon peut-être, pour un pasteur, de ne pas demeurer trop longtemps dans une Eglise où il n'a pas de collègue; il courrait le risque d'être encensé. Lui, de son côté, peut s'attacher à son Eglise, au point de s'en faire une idole. Or, toute idole est coupable, même la plus noble, fût-ce un père ou une mère, des frères ou une Eglise que nous aimerions plus que Dieu. L'apôtre Jean l'a souvent répété aux chrétiens de son temps : « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles. » (1 Jean V, 21.) R. DUPRAZ.

(*A suivre.*)

---

## VARIÉTÉ

---

### A Nîmes et au Vigan.

*Notes de voyage et souvenirs d'un Synode.*

Nous nous rendions au Vigan, un ami et moi, délégués par deux Eglises libres de la Suisse romande au cinquième Synode général officieux de l'Eglise réformée de France. La session ne devant s'ouvrir que le lendemain, une halte à Nîmes était indiquée. Nos lecteurs ne nous en voudront pas si nous leur faisons part des souvenirs qu'elle nous a laissés, aussi bien que des impressions remportées de notre séjour au Vigan.

Chef-lieu du département du Gard, la ville de Nîmes est située à l'extrémité d'une chaîne de collines se rattachant aux Cévennes. Sa population est d'environ 63 500 âmes. Elle est le siège d'un consistoire protestant et d'un évêché catholique. La partie ancienne en est assez mal bâtie; en revanche, les quartiers neufs sont d'un bel aspect, et les ombrages de leurs larges boulevards ne laissent rien à désirer. Parmi les monuments modernes, nous remarquons, outre la belle fontaine de l'Esplanade, due au ciseau du sculpteur Pradier, trois ou quatre églises catholiques de construction récente et en général fort belles, dans la ville et dans la banlieue. Nous en concluons que Rome ne néglige rien pour ressaisir son influence dans ces contrées où la Réforme a jusqu'ici maintenu ses positions.

Mais ce qui intéresse le visiteur, bien plus que toutes ces œuvres d'art modernes, ce sont les restes de l'ancienne Nîmes, la *Nemausus* des Romains. Conquise par ceux-ci en 121 avant Jésus-Christ, la capitale des Volces arécomiques devint bientôt une importante et florissante cité; elle eut son Capitole, ses temples, une basilique, un théâtre, un cirque, un amphithéâtre, des thermes, un aqueduc. Il vaut la peine de consacrer quelques moments à visiter ce qui reste de ces constructions, l'amphithéâtre, par exemple, que les Nîmois appellent *les Arènes,* vaste ellipse de 133 mètres de longueur sur 101 de lar-

geur. C'est le mieux conservé, paraît-il, des édifices de ce genre, bien que le temps ne l'ait pas épargné. La dimension des pierres, leur merveilleux ajustement, la perfection des arcades qui portent les trente-cinq rangs de gradins où 24 000 spectateurs trouvaient place, tout cela ne laisse pas que d'impressionner. Cet amphithéâtre doit avoir servi essentiellement à des combats de gladiateurs et à des jeux nautiques. Aujourd'hui, la foule s'y presse pour assister à des combats de taureaux qui la passionnent. En lisant les affiches qui la convient à ce spectacle, nous étions heureux de nous rappeler que les protestants sérieux du Midi avaient obtenu, il y a trois ans, du Synode officieux de Saint-Quentin « qu'il prévînt les fidèles contre les inconvénients et les dangers de ce divertissement barbare, et les invitât à n'y participer ni directement ni indirectement. »

L'édifice romain connu sous le nom de *Maison carrée* est un des plus beaux spécimens qui existent des temples de l'antiquité païenne. Tout charme dans ce petit édifice, les proportions, le goût parfait et le fini des sculptures qui ornent les chapiteaux des colonnes et qui encadrent le fronton. Construit probablement au commencement de l'ère chrétienne en l'honneur d'une divinité qui ne dut pas y siéger bien longtemps, il abrite aujourd'hui le *Musée lapidaire*, riche collection d'antiquités romaines.

Nîmes renferme encore d'autres monuments ou restes de monuments romains d'un moindre intérêt. Bornons-nous à mentionner la *Tour-Magne*, ruine imposante de forme octogone, du sommet de laquelle le regard embrasse la ville entière et une étendue considérable de pays.

Pour utiliser les loisirs de l'après-midi, laissant mon compagnon de voyage se reposer, je pris seul le chemin de fer pour Pont-du-Gard, où j'arrivai au bout d'une heure. J'avais un vif désir de voir le fameux monument qui a donné son nom à cette petite station. De mon wagon, je l'avais déjà aperçu, ce pont colossal de 269 mètres de longueur sur 49 de hauteur, dessinant sa masse sombre sur la verdure et les rochers d'amont éclairés d'un brillant rayon de soleil, et j'avais été saisi. Un quart d'heure plus tard, je faisais retentir de mon pas l'écho des arches colossales de son premier étage. Car ce pont a un rez-de-chaussée de six arcades, un premier et un second étages comptant onze et trente-cinq arcades. Ces étages *sont en* retraite l'un sur l'autre, disposition qui s'explique par le fait qu'il s'agissait d'un pont destiné, non aux piétons ou aux véhicules, mais à un courant d'eau, ou, pour employer le langage technique, d'un aqueduc. La partie supérieure n'était donc autre chose qu'un canal d'environ un mètre et demi de large sur deux à trois de haut, permettant aux eaux de deux sources lointaines d'arriver jusqu'à Nîmes.

C'est une admirable construction en grosses pierres, sans ciment. Je la parcourus d'étage en étage, émerveillé de la puissance et de la légèreté relative de ce gigantesque produit de l'art ancien qu'on attribue à Agrippa, gendre d'Auguste. (19 ans avant J.-C.) Comme je traversais le long et étroit canal qui en constitue la partie supérieure, le dé-

sir de me rendre compte de la vue m'engagea à me hisser sur l'une des dalles qui le recouvrent encore sur sa plus grande longueur, laissant ici et là des intervalles à ciel ouvert. Le regard plonge à 150 pieds de profondeur sur le Gard, qui, en aval, prend une allure rapide, tandis qu'en amont et sous le pont il coule sans bruit, recueilli, contenu, comme s'il craignait de troubler le silence de cette ruine majestueuse.... Ruine et silence, c'est bien ce qui vous étreint et bientôt vous oppresse en ce lieu. On n'y est pas longtemps sans qu'à l'admiration pour le génie de l'homme s'ajoute le sentiment solennel que font éprouver les manifestations de cette main invisible, mais toute-puissante qui, tôt ou tard, atteint et renverse les grandeurs orgueilleuses et corrompues. Le matin même de ce jour, nous avions, mon ami et moi, visité le Musée lapidaire de Nîmes, et nous avions été pris de dégoût et d'horreur en constatant la dégradation morale, l'effroyable dévergondage que trahissent certaines œuvres d'art romaines trop bien conservées. Je n'aurais pas connu les causes de la ruine de l'empire des Césars que ces témoignages de sa corruption eussent suffi à me les révéler, et à me faire dire devant cet aqueduc gigantesque, frappé d'incapacité depuis tant de siècles : C'est la juste colère de Dieu qui a passé par là et rendu vain cet immense travail.

En 1745, on a appuyé contre les arches inférieures de l'aqueduc un pont proprement dit, pour les voitures et les piétons. A l'extrémité orientale de ce pont, le regard est attiré par une plaque de marbre blanc encastrée dans la maçonnerie de l'antique monument et rappelant que celui-ci a été restauré en 1855 par les ordres de l'empereur Napoléon III.... Hélas ! comme les constructeurs, le restaurateur a passé et sa gloire s'est évanouie. Je n'avais pas encore visité de lieu où les choses répercutassent aussi distinctement cette parole du Maître : « Celui qui s'élève sera abaissé. »

Après trois heures passées dans ce site sans pareil, je pris la route nationale qui mène à la station de Remoulins, par un splendide coucher de soleil, marchant en maint endroit entre deux hautes haies de grenadiers, dont la verdure sombre était merveilleusement constellée de fleurs éclatantes.

C'est mercredi, 2 juillet. Le Synode doit s'ouvrir cet après-midi. Prenons à Nîmes le train de cinq heures du matin pour le Vigan. Et pendant que la locomotive nous emporte à travers la Vaunage, contrée illustrée jadis par maint combat des Camisards et récemment par les terribles attaques du phylloxera, dont la persévérance des viticulteurs semble être victorieuse, à en juger par les immenses étendues de terrain que de jeunes ceps couvrent de leurs pampres verdoyants; pendant que nous traversons les arides déserts qui précèdent immédiatement les Cévennes et que nous franchissons une série de petits tunnels qui nous introduisent dans ces montagnes, cherchons à nous orienter en ce qui concerne le Synode convoqué au cœur de cette contrée historique.

Pour abréger, ne poussons pas nos investigations au delà du commencement du siècle. En 1802, Napoléon I$^{er}$,

tout en concluant le Concordat avec l'Eglise catholique, réglait les rapports de l'Eglise réformée avec l'Etat par la loi dite du 18 germinal, an X. Cette loi annulait à peu près la paroisse et supprimait tacitement le Synode général. En un mot, elle livrait l'Eglise au pouvoir séculier. En 1852, sous Napoléon III, l'Etat imposa une autre organisation qui ne valait guère mieux. Pas question, là non plus, de synode d'aucune sorte. Un conseil central nommé par le ministre, sans la participation des Eglises, était censé représenter celles-ci auprès du gouvernement. Ni lien, ni autonomie, ni possibilité de développement ; c'est à peine si l'on pouvait reconnaître les traits de la noble Eglise réformée de France, tant l'Etat l'avait défigurée.

Après la chute du régime impérial entraînée par la guerre franco-allemande, les Eglises réformées, profitant des libertés nouvelles et des liens d'amitié qui unissaient le président Thiers au grand protestant Guizot, demandèrent et obtinrent la convocation d'un Synode général.

Ce Synode se réunit à Paris, en 1872. Il affirma, entre autres, la foi de l'Eglise dans une « déclaration » franchement évangélique, et présenta au gouvernement un projet d'organisation qui eût garanti les droits de l'Eglise et assuré le libre jeu de ses institutions. L'opposition de la fraction libérale de l'Eglise réformée fit échouer cette démarche ; et dès lors, se fondant sur le manque d'entente entre évangéliques et libéraux, le gouvernement refusa de convoquer un nouveau Synode général. C'était rendre vaine l'œuvre de celui de 1872 ; aussi quelques hommes convaincus et courageux de la majorité évangélique conçurent-ils et exécutèrent-ils le dessein de rétablir *officieusement*, c'est-à-dire sans le secours de l'Etat, l'ancienne organisation de l'Eglise réformée de France. Cette organisation comportait : un *Synode général* se réunissant tous les trois ans, composé des délégués des *Synodes provinciaux* ou *particuliers ;* ces derniers, qui se réunissaient chaque année, étaient eux-mêmes issus des *Consistoires*, corps composés des délégués des *Conseils presbytéraux* (Conseils d'Eglise ou de paroisse).

Les Eglises furent invitées à se prononcer au sujet de cette organisation officieuse. Un assez grand nombre répondirent avec empressement, et le premier *Synode général officieux* se réunit à Paris en 1879. Dès lors se succédèrent régulièrement, de trois en trois ans, les Synodes de Marseille (1881), de Nantes (1884) et de Saint-Quentin (1887). Les lignes suivantes donneront une idée du but de cette organisation et de l'esprit qui l'anime : « Les Synodes officieux ne s'adressent qu'à la libre adhésion des cœurs ; les seules Eglises sur lesquelles s'étende leur autorité sont celles qui non seulement l'acceptent, mais la réclament. Ils veulent reconstituer, dans la liberté et dans la paix, par le travail lent et fécond des consciences, l'unité spirituelle de l'Eglise et par elle son unité extérieure ; mais ils ne pressent personne, ils n'imposent rien à personne, ils ne méconnaissent les droits de personne. » Tout en faisant « une œuvre d'édification, de conservation et de paix, » ils font « une œuvre de liberté. » — « Ils préparent nos Eglises

à ne compter que sur elles et sur leur divin Chef. Ils leur rappellent leurs nobles origines et les devoirs qu'elles leur imposent. »

Les principaux organes du Synode général sont : la *Commission permanente*, puis la *Commission des finances*, la *Commission des études*, la *Commission du corps pastoral* et la *Commission de défense des droits et des libertés des Eglises réformées synodales.*

Nous voici au Vigan, petite ville de 6000 âmes, vouée à la culture de l'olivier, du châtaignier, de la vigne, du mûrier, et à la production de la soie. Elle est agréablement située dans le vallon de l'Arre, affluent de l'Hérault. Sa population est moitié protestante, moitié catholique. L'aspect de la ville, comme c'est le cas en général dans le Midi, est peu attrayant au premier coup d'œil. La propreté des rues laisse à désirer. Une poussière grise, qui s'insinue, se dépose ou s'applique partout et défraîchit tout, enlève en particulier aux maisons, aux monuments, aux véhicules cet air de propreté qu'on admire volontiers dans nos petites villes. On dirait que, dans ce pays, rien ne fut jamais neuf. Puis, au bout de deux ou trois jours, on s'est accoutumé à ces nuances peu sympathiques, à ces bâtiments lézardés ou décrépits, selon le mot de Montaigne : « On s'apprivoise à toute étrangeté par l'usage et par le temps. » Hélas! pensais-je en constatant une fois de plus ce fait, on s'apprivoise aussi à la vue du mal; et après en avoir été choqué, scandalisé au premier abord, on en vient à le tolérer sans impatience ni sainte réaction.

Accordons cependant un bon point au Vigan pour son monument du chevalier d'Assas, pour sa belle promenade de châtaigniers, derrière la ville, où l'on mesure des vétérans de sept mètres de tour, et pour la belle verdure de son riant vallon, qui contraste de la manière la plus heureuse avec l'aridité d'aspect des collines environnantes, que le feuillage grisâtre de petits oliviers corrige à peine. Dans ces contrées, à part le châtaignier et le platane, tout ce qui est arbre paraît chétif en comparaison de nos arbres fruitiers, de nos hêtres, de nos érables et de nos sapins.

Les députés au Synode sont logés dans la ville, chez les particuliers et dans un ou deux hôtels. Les délégués étrangers ont pour quartier les bains de Couvallat, à deux kilomètres du Vigan, établissement actuellement peu recherché, mais qui, dit-on, a connu de beaux jours. Ils y trouvent avec bonheur de riches ombrages.

A deux heures et demie de l'après-midi, le Synode se trouve réuni au complet dans le temple du Vigan. Il écoute avec recueillement la lecture du chapitre IV de l'épître aux Ephésiens et de la Confession des péchés, faite par le président de la Commission permanente, M. le pasteur Mouline, de Marseille, qui sera appelé un peu plus tard à la présidence du Synode. Puis l'un des pasteurs du Vigan, M. Matthieu, souhaite la bienvenue à cette assemblée « qui se réunit au cœur des Cévennes, la terre sainte des Eglises réformées de France. » Il rappelle le souvenir de la fidélité des pères, — le Vigan, pour sa part, eut jadis deux temples rasés et huit martyrs

exécutés sur sa place publique, — puis il termine par des vœux pour la session qui va s'ouvrir.

Pendant que le Synode procède à la vérification des pouvoirs de ses membres et à la nomination de son bureau, jetons un coup d'œil sur le local où il tiendra ses séances. Le temple du Vigan, ancienne Eglise catholique, est un lourd bâtiment, presque sans architecture, contenant de 1200 à 1400 places. On l'a reblanchi en l'honneur du Synode, et ses fenêtres, qu'il faut chercher par trop haut, ont reçu de beaux rideaux rouges qui s'efforcent d'atténuer l'inexorable austérité de l'édifice. Décidément ces vieux temples protestants n'ont rien, nous ne disons pas de récréant, mais de réconfortant; l'on pourrait, sans danger pour la spiritualité du culte, leur donner un peu plus d'attrait.

En revanche, la disposition adoptée pour le Synode est très heureuse. Au pied de la chaire, une vaste estrade pourvue d'une table autour de laquelle siège en permanence, pendant les séances, tout le bureau du Synode, le président au milieu, sur un siège plus élevé. Derrière lui et au-dessus de lui, sur le pupitre de la chaire, une vénérable Bible ouverte, faisant face à l'assemblée pour lui rappeler que la Parole divine doit être sa règle et son inspiratrice. A l'un des angles de l'estrade, la tribune des orateurs qui, si elle a pour effet d'intimider certaines voix, ce qui est regrettable, préserve du moins le Synode des discoureurs préoccupés surtout de figurer dans le compte rendu. Tout député est strictement tenu d'assister à la session entière, quitte à se faire remplacer immédiatement par son suppléant, après autorisation du Synode, si des raisons majeures l'obligent à partir. Chacun garde, en général, la place qu'il a adoptée au début de la session. Le Synode reste toujours bien groupé. Les délégués étrangers et les représentants de la presse ont leurs places réservées en dehors de l'enceinte de l'assemblée.

Pendant les séances, le va-et-vient est très modéré, grâce entre autres à la suspension d'un quart d'heure qui partage la matinée.

Le Synode est organisé sur le modèle des Chambres françaises. Après avoir nommé son bureau au scrutin secret, il se divise par la voie du tirage au sort en cinq bureaux, dont chacun concourt à la nomination des quatre Commissions temporaires chargées d'examiner les propositions qui seront faites au cours de la session (commissions *dites des affaires générales*, *des vœux, des finances, de rédaction*).

Ce qui s'est lu et dit pendant cette session de dix jours est trop considérable pour que nous songions à en donner même un aperçu. Nous nous contenterons d'indiquer brièvement ce qui nous paraît le plus digne d'être mentionné.

Le rapport de la Commission permanente, qui retrace sa propre activité et la marche générale des Eglises synodales pendant les trois dernières années, constate plus d'un fait réjouissant. Le système synodal est de mieux en mieux compris. Les Eglises se soutiennent mutuellement. Il y a progrès dans le travail des vingt et un Synodes particuliers. Leurs sessions annuelles sont l'occasion de réunions d'édification et d'é-

vangélisation qui ne restent pas sans fruits. Le nombre des Eglises synodales, y compris les minorités évangéliques, s'élève à 446. Sur 742 pasteurs que compte l'Eglise réformée, 561 ont adhéré au système officieux. Le nombre des consécrations au ministère a augmenté; celui des Eglises vacantes a diminué. Les écoles de Batignolles et de Tournon comptent ensemble 67 élèves qui se préparent aux études théologiques. La presse religieuse se développe; plusieurs journaux, récemment fondés, ont rapidement atteint à un fort tirage. L'intérêt pour l'évangélisation par les Eglises est en progrès.

Mais il y a aussi des ombres.

*a*) La libéralité laisse fort à désirer. La caisse synodale, alimentée par une collecte générale, n'a reçu en 1889 que 82 600 francs, contre 84 558 recueillis en 1888, somme d'ailleurs insuffisante pour lui permettre de remplir convenablement sa tâche qui est, entre autres, d'augmenter le traitement des pasteurs. « C'est là, dit le rapport, un boulet qui entrave la marche de l'institution synodale.... Que faire pour arriver à ce que tout protestant synodal contribue personnellement ? » La question demande à tout prix une solution. Il faudrait un agent qualifié pour réveiller et stimuler la libéralité des Eglises; on ne l'a pas encore trouvé.

*b*) Les mariages mixtes, qui tournent pour la plupart au profit du catholicisme, sont une cause d'affaiblissement et une menace pour le protestantisme français. En effet, la proportion de ces unions qui, dans les contrées où le peuple protestant est compacte, est de 5 à 10 %, s'élève dans celles où nos coreligionnaires sont disséminés jusqu'à 40, 50 et 80 %. Pour enrayer la marche de ce fléau, il faudrait assurer des secours religieux réguliers aux 6646 disséminés qui ne sont évangélisés qu'irrégulièrement, et aux 2315 qui ne le sont pas du tout; il faudrait pourvoir à ce que leurs enfants reçussent une solide instruction évangélique; il faudrait enfin prendre une attitude moins indulgente vis-à-vis des époux qui demandent la bénédiction nuptiale protestante, après s'être déjà engagés à élever leurs enfants dans la religion catholique. Une commission nommée pour examiner ce dernier point concluait à ce que la bénédiction nuptiale fût refusée aux époux qui ne s'engageraient pas à élever leurs enfants dans la foi réformée. Soutenue en particulier par les laïques, cette proposition succomba sous les arguments respectables, mais, nous semble-t-il, insuffisants avancés par les pasteurs. Nous estimons, avec un de nos journaux religieux, que « plus de fermeté eût été plus digne de l'Eglise protestante. »

En revanche, malgré l'opposition des éléments cléricaux de l'assemblée, il fut décidé que les évangélistes pouvaient être autorisés temporairement par les Synodes particuliers à administrer les sacrements et à bénir des mariages. Cette sage mesure empêchera, dans plus d'un cas, le recours des protestants disséminés au ministère du prêtre romain.

*c*) Les Eglises défavorablement situées au point de vue du climat et des ressources ne parviennent pas à se procurer des pasteurs, tandis que les mieux situées sont encombrées de candidats.

Il faudra trouver le moyen de mettre fin à cette fâcheuse inégalité.

*d*) Bien des pasteurs se trouvent souvent dans la détresse, par suite de l'insuffisance de leur traitement. Parfois ils sont chargés de dettes. La Commission du corps pastoral a dû prêter secours dans des cas navrants. A la suite d'un éloquent rapport, le Synode a voté une subvention de 5000 francs en faveur de l'éducation des enfants des pasteurs les plus déshérités.

*e*) Enfin, le Synode officieux a eu à s'occuper de plus d'une question soulevée par le mauvais vouloir de l'Etat, qui en prend souvent à son aise envers cette Eglise à laquelle il a promis aide et soutien. C'est ainsi qu'à Alger, l'indemnité de logement que les communes sont légalement tenues d'allouer au pasteur quand les ressources de la paroisse sont insuffisantes, a été refusée par l'autorité civile, sous prétexte que la paroisse ne saurait se dire sans ressources tant qu'elle ne prélève pas de taxe sur les baptêmes, inhumations, etc. Nanti de cette affaire par la Commission permanente, le Synode unanime a protesté énergiquement contre la prétention du pouvoir civil de contraindre l'Eglise à percevoir de telles taxes, et avec une vigueur toute huguenote, il a exprimé sa répulsion profonde pour tout système tendant à imprimer un caractère vénal aux services de l'Eglise.

Une autre question, plus grave encore, s'imposait au Synode. A deux reprises, le ministère des cultes avait nommé des « chargés de cours » (professeurs extraordinaires) de théologie sans consulter les Consistoires, contrairement à la loi. Nous n'avons pas assisté à la discussion relative à cet abus de pouvoir. Elle fut, paraît-il, longue et animée; on sentait qu'il s'agissait d'intérêts majeurs et qu'on touchait en particulier à la question capitale de l'indépendance de l'Eglise, dont les uns appellent de leurs vœux la prochaine solution, tandis que les autres voudraient la différer indéfiniment. Le Synode a conclu en maintenant que les Consistoires doivent être consultés; il a cependant autorisé la Commission permanente à écouter toute proposition acceptable et respectueuse des droits de l'Eglise.

Enfin, le Synode du Vigan a adopté une liturgie du baptême, de la cène et du culte du dimanche matin. Cette dernière innove quelque peu, en introduisant à trois reprises un chant entonné spontanément par l'assemblée après la lecture des commandements, après la confession des péchés et à *la fin du* service.

Les séances du Synode qui, sauf l'interruption du repas de midi, duraient de huit heures et demie du matin à six heures du soir, étaient précédées d'une réunion de prières vivante et nourrie. Les soirées n'étaient pas moins bien remplies que les journées. Nous y avons entendu deux prédications et deux conférences. La population du Vigan suivait assidûment ces réunions. Ce que nous avons entendu là, comme dans les séances du Synode, nous a montré que l'Eglise réformée évangélique de France possède nombre de laïques et de pasteurs animés d'une vivante piété, et qui mettent les plus beaux talents au service de l'Evangile. Est-il besoin de dire que le nom d'un des plus éminents de

ces hommes, prématurément enlevé, M. le pasteur Eugène Bersier, a été rappelé à plusieurs reprises avec l'accent ému de la gratitude et du regret.

Une des soirées, celle du samedi, fut consacrée à entendre les délégués des Eglises étrangères, au nombre de huit, dont six représentants d'Eglises ou de sociétés religieuses de la Suisse romande. C'est avec joie que, dans le temple du Vigan, nous avons exprimé au Synode entouré d'une nombreuse assistance de fidèles, les salutations et les vœux de nos Eglises respectives, ainsi que notre reconnaissance pour l'accueil si fraternel que nous avions reçu. Dans sa réponse aux délégués, le vénérable modérateur du Synode, M. le pasteur Mouline, déploya toutes ses rares qualités d'esprit et de cœur. Il provoqua les applaudissements unanimes du Synode quand, s'adressant au représentant de notre Eglise libre vaudoise, il rappela en ces termes le souvenir de Vinet : « Alexandre Vinet, la gloire de votre Eglise, mais aussi notre bienfaiteur à tous ! »

Une des réunions les plus solennelles fut certainement celle du dimanche après-midi, sous les ombrages des splendides châtaigners du Mas de Guinez, à quarante minutes du Vigan. Devant une assemblée, évaluée à près de 4000 personnes, qui entonnait avec élan les psaumes huguenots, des voix éloquentes évoquèrent les glorieux souvenirs de l'ancienne Eglise réformée de France, et adressèrent aux fils des martyrs les plus sérieux appels à la piété et à la fidélité chrétienne.

En résumé, nous avons rapporté de ce Synode d'excellentes impressions et de précieux souvenirs. Il y a là une œuvre de Dieu. Mais ce n'est qu'un commencement. Cette œuvre ne prendra son plein essor qu'au jour où l'Eglise évangélique de France sera débarrassée des liens qui l'attachent à l'Etat, et si elle ne verse pas du côté d'un esprit ecclésiastique étroit et exclusif, qui compte dans son sein un certain nombre de représentants. Que ces conditions se réalisent, et l'on verra se produire au sein du protestantisme français un bel épanouissement de vie, de zèle et de libéralité qui exercera la plus heureuse influence sur nos Eglises de la Suisse romande. L'Eglise réformée de France redeviendra alors ce qu'elle fut jadis, un instrument d'élite pour le triomphe de l'Evangile dans les contrées où l'on parle la langue des vieux huguenots.

ED. HERZOG.

---

## NOUVELLES

### Genève.

*Nécrologie. — Visites d'Eglise. — Inauguration de la chapelle d'Anières et de la statue de Rohan. — Article de M. Peter. — Election pastorale. — Visites de Stanley et de lord Radstock. — Discours de M. Berthoud.*

Nous devons tout d'abord un souvenir à des hommes qui ont tenu une place honorable dans l'Eglise, et que Dieu a retirés dans le cours des derniers mois. Marc Vernet, ancien chapelain des prisons, malgré une complète cécité, a exercé, moins par sa plume que par sa piété intime et ses dons pastoraux, une influence bienfaisante ; on aimait à voir, dans les assemblées, ce vieillard si paisible, dont la parole était assaisonnée de sel avec grâce. D'une tout autre nature était Augustin Bost, l'aîné de la nombreuse famille de ce nom. Fixé à Genève,

après un long ministère en France, il ne tarda pas à s'y faire une place spéciale, par la multiplicité de ses dons et de ses occupations ; son esprit vif, alerte, était ouvert à toutes les questions ; riche en souvenirs, il servait de lien avec les temps du réveil. On le voyait partout où il y avait quelque chose à entendre ; il passait avec aisance d'un travail à un autre, prédication, articles de journaux, ouvrages d'édification et de science chrétienne ; son voyage en Orient n'avait pas mal contribué à lui donner un cachet un peu exotique ; incarnation de l'Alliance évangélique, sans y remplir aucune fonction, il est resté jusqu'à la fin jeune de cœur, ardent au travail.

Les laïques pieux ne sont pas si nombreux qu'on ne ressente péniblement leur départ. Nous en avons perdu trois qui, chacun dans sa sphère, rendaient un bon témoignage à l'Evangile : Alphonse Favre, le géologue pour qui les glaciers n'avaient pas de mystère, le savant simple et aimable qui ne croyait pas déroger en affirmant sa foi ; Jules Boissier, le citoyen dévoué payant de sa personne pour tout ce qui concernait le bien public, bienveillant envers les plus petits, aimé de tous, et avant tout chrétien décidé ; sa mort a été une vraie prédication pour ceux qui l'entouraient ; enfin, Louis Calame, diacre de l'Eglise nationale, un de ces hommes qui, dans une sphère modeste, font un bien considérable.

En dehors de ces deuils, rares ont été les événements de quelque importance à une époque de l'année où les habitudes modernes amènent toujours plus de dispersion ; les corps administratifs n'ont eu que d'incolores séances ; vaut-il la peine de mentionner que le Consistoire a retranché un article du règlement concernant les visites d'Eglise ? Cet article exigeait une séance à huis clos, dans laquelle les paroissiens étaient censés faire au délégué du Consistoire des observations confidentielles sur le ministère de leur pasteur. Nous ne sommes pas à même de juger de l'utilité de cet usage ; mais nous serions porté à croire que des entretiens fraternels, répondant aux préoccupations du ministère, ne seraient point déplacés, et que plus d'un pasteur de nos campagnes serait heureux de recevoir des conseils, des encouragements, même des critiques, jaillissant d'un intérêt vivant et spirituel pour le bien de la paroisse.

Une cérémonie touchante a groupé les protestants disséminés sur la rive gauche de notre lac. On a inauguré à Anières, village catholique, un lieu de culte simple et gracieux, dû à la générosité d'une dame bien connue. La nouvelle chapelle sera desservie par les soins du pasteur de Cologny. La fête de dédicace a rappelé, par contraste, ce qui se passait jadis dans ces parages : nous nous souvenons d'avoir vu partir, un beau dimanche matin de l'an 1853, deux compagnies de milice pour occuper le village d'Anières, où s'étaient produits des actes de sauvage fanatisme ; les catholiques ameutés avaient saccagé la salle où se célébrait le culte protestant et malmené les fidèles, ainsi que le pasteur, M. Bourrit ; un procès s'ensuivit, l'indignation fut grande. Les temps ont changé, rien de semblable n'est survenu cette fois ; la réunion familière qui suivit la cérémonie eut lieu dans la campagne d'un catholique libéral ; de leur côté, les catholiques-romains ont pleine liberté d'élever des chapelles dans les communes protestantes, et ils en usent.

On annonce aussi, pour une date très prochaine, l'inauguration de la nouvelle statue placée sur le tombeau du duc Henri de Rohan. On redira, à cette occasion, la vie agitée de ce grand capitaine huguenot qui, après avoir tant bataillé, vint chercher quelque repos à Genève et s'intéressa aux affaires de la petite république ; ses cendres avaient été troublées, le sombre monument de marbre noir, situé dans une des chapelles de Saint-Pierre, avait été profané lors des

révolutions du siècle dernier; on l'avait restauré à plusieurs reprises. Grâce au legs d'une dame, admiratrice de Rohan, on va découvrir sa statue en marbre blanc, qu'on dit fort réussie.

Il serait à souhaiter que plusieurs de nos concitoyens n'oubliassent pas qu'ils doivent ce qu'ils sont, après Dieu, à ces héros du XVIe siècle, à ces hommes de convictions énergiques; sans négliger la charité qu'on doit à tous, et certes les abondantes collectes faites pour toutes les infortunes témoignent assez qu'on ne manque pas à ce devoir, bien des protestants évangéliques devraient être plus conséquents; c'est ce qu'a voulu rappeler M. Peter dans l'article publié récemment par le *Chrétien évangélique*. On en a beaucoup parlé; tous ceux qui ont à cœur le bien de Genève en ont approuvé la tendance et les conclusions. A peine pourrait-on y relever quelques légères inexactitudes dans la partie historique; on sent que l'auteur n'était pas à Genève lors de nos luttes confessionnelles; mais, à côté de cela, il y a dans ces lignes un vrai souffle patriotique, des appréciations justes en même temps que modérées sur la situation réciproque des deux confessions dans notre canton. Quelques-uns des jugements de M. Peter ont paru trop sévères, mais ils reposent, nous semble-t-il, sur une observation attentive, qui est une des qualités de notre ami; son cœur genevois protestant a été plus d'une fois attristé par des actes de lâcheté confessionnelle, si l'on peut parler ainsi, qu'on raconte à mots couverts, au sujet de certains de nos concitoyens. Nous remercions, pour notre part, M. Peter de cette étude, qui a été pour lui un acte de conscience et de courage. Il nous semble, comme à lui, qu'il souffle chez plusieurs de nos coreligionnaires un vent de profonde illusion; parce que le catholicisme se présente avec d'autres allures, avec une modération apparente, on ferme les yeux, on l'admire même, comme s'il n'était pas toujours le même système qui donne une habile contrefaçon de la Bible. Sans méconnaître les périls de l'avenir, M. Peter relève la force de résistance qu'il y a dans notre population; nous espérons qu'il appuiera plus tard sur la nécessité d'une piété vivante, à côté de l'antipathie légitime pour le système romain, comme sauvegarde des privilèges que Dieu nous a donnés; pour triompher de Rome, il faut être non seulement protestant, mais chrétien. Du reste, nous n'en sommes pas encore ici à ces procédés fraternels dont on a des exemples dans la Suisse allemande; il y a quelques semaines, les cloches de l'église catholique de Ragatz sonnaient à toute volée pendant qu'on mettait en branle la nouvelle sonnerie de l'église protestante de cette localité. Si l'on veut s'édifier sur l'esprit catholique à Genève, il n'y a qu'à lire l'article violent publié par le *Courrier* en réponse aux paroles si modérées et si courtoises de M. Peter.

Les élections pastorales ont une importance incontestable pour l'Eglise nationale; on va procéder dimanche prochain au remplacement de M. Chalumeau, pasteur aux Pâquis, mort récemment. C'était un homme d'opinion franchement libérale, droit, dévoué, sous une écorce un peu rude; il est difficile, surtout depuis que le libéralisme religieux n'a plus d'organe, de prévoir le résultat de la votation. L'élection se présente dans des conditions moins favorables pour le parti évangélique; deux candidats se réclamant de lui se partageront les voix, à moins que M. Segond ne se désiste encore. En revanche, un jeune homme d'origine étrangère, élevé à l'Oratoire en vue de la mission de l'île Maurice, a su manœuvrer avec habileté. Il s'est fait recevoir pasteur auxiliaire; puis, sans se déclarer positivement libéral, il a réussi à capter la bienveillance de quelques radicaux influents, non point par leur piété et leur attachement à l'Eglise; ils le recommanderont aux électeurs. Bien que les Comités évangéliques adoptent comme seul candidat un Genevois,

M. Goth, pasteur à Jussy, on a plutôt l'air de s'attendre à un échec ; nous serons, du reste, bientôt fixés.

Il n'est pas impossible que l'intrigue obtienne du succès et que le jeune mousse qui, il y a quelques années, roulait sur les lames de l'Océan, devienne pasteur de l'Eglise de Genève ! Ce que c'est que les péripéties de l'existence et les constitutions ecclésiastiques !

Le mois de septembre est favorable aux visites ; nous avons eu plusieurs pasteurs en passage ; on a senti l'absence de Bersier. Stanley a demeuré quelques jours à Genève ; lui, qui a contemplé à son aise le Ruvenzori, n'a pu voir le Mont-Blanc, caché par d'épais nuages ; la Société de géographie l'a reçu avec honneur ; il n'a pas produit l'effet d'un philanthrope très préoccupé de la conservation des populations de l'Afrique. Lord Radstock nous a consacré un dimanche ; il a tenu deux réunions qui n'ont rien présenté de remarquable; on s'attendait à quelque chose de plus original, mais on est toujours heureux de voir un évangéliste qui a fait ses preuves en tant de pays, et qu'accompagne une si visible et efficace action de l'Esprit-Saint.

L'activité de l'hiver commence à se dessiner ; chacun revient à sa tâche ; l'avenir abonde en problèmes à résoudre, en entreprises à mener à bonne fin. Dans la séance d'ouverture des cours de l'Ecole de théologie, M. le professeur Aloys Berthoud a abordé une bien grosse question, et cela avec autorité et talent. Sous le titre de *Calvinisme de l'avenir*, il nous a présenté ce type doctrinal comme ne pouvant se maintenir et conserver de l'influence que dépouillé de la prédestination au mal, de l'*horribile decretum* de Calvin ; il a essayé, après tant d'autres, d'éclaircir cette mystérieuse question des rapports de la volonté de Dieu avec la liberté humaine. Sa solution est hardie ; on la lira dans la circulaire de la Société évangélique ; mais elle prête le flanc à de fortes objections. Néanmoins, ce discours, fortement pensé, en termes accessibles à tous, malgré les hauteurs métaphysiques où il nous conduisait, renfermant un beau parallèle entre le luthéranisme et la Réforme, a vivement intéressé l'auditoire, et, de concert avec de bonnes allocutions, l'a laissé sous une impression sérieuse et recueillie ; puissent les étudiants y trouver un stimulant à l'étude et à la réflexion ! Z.

*P. S.* Nos prévisions se sont réalisées. M. G. Roullet a été appelé dimanche aux fonctions de pasteur aux Pâquis. Nous aurons probablement à revenir sur cette élection.

---

## Suisse allemande.

*Chronique trimestrielle.*

*Une seconde mortification. — Réunion de la Société pastorale suisse à Aarau. — Réunion de l'Union évangélique suisse à Lausanne. — Les programmes de la Faculté de théologie de Fribourg. — Le cinquantenaire de Crischona. — Un nouveau secrétaire fédéral. — Le professeur Riggenbach.*

Il paraît que nous avions besoin d'une ou deux mortifications. Nous mettions trop d'orgueil à nous appeler citoyens suisses. Nous nous haussions sur nos ergots, nos montagnes et nos libertés. Nous avions pris l'habitude d'envoyer aux grandes nations du voisinage, avec les flots verts de nos deux grands fleuves, des leçons et des exemples. Les rares critiques qui parvenaient à nos oreilles étaient rapportées, par les mille organes de notre opinion publique, à la passion ou à l'ignorance. Aujourd'hui, il nous faut déchanter. Voilà deux fois en cinq ans que les pouvoirs publics capitulent devant la prétendue impossibilité d'appliquer une constitution qui date de seize ans, des lois que soi-même on a faites. Et déjà j'entends les étrangers se dire l'un à l'autre que le peuple suisse et ses conseils ne sont pas à la hauteur des institutions qu'ils se sont données, et que ce qu'il faut le plus admirer en Suisse, ce ne sont pas les hommes, mais les choses.

Ah! comme ils connaissaient bien leur bonne mère, la Confédération suisse, ces quinze cents « libéraux » tessinois qui allèrent attendre le commissaire fédéral à la gare de Bellinzone avec tambours et trompettes! Quels fins psychologues que ces méridionaux! Quel art savant ils emploient à faire croire que c'est arrivé! Avec quel flair divinatoire ceux d'entre eux qui connaissent un peu l'histoire sainte s'étaient dit : La voix peut prendre le ton d'Esaü, mais les mains seront les mains de Rebecca!

Ceci m'a remis en mémoire un trait de Napoléon le Grand (la Corse est si près du Tessin), que j'ai lu jadis dans l'histoire de M. Thiers. Après force protestations d'un dévouement illimité à la royauté légitime, le maréchal Ney avait été envoyé au-devant de l'usurpateur échappé de l'île d'Elbe, dont il avait juré à Louis XVIII et s'était juré à lui-même de ne faire qu'une bouchée. Que fit le Corse? Au moment d'être rejoint, il envoie à son ancien officier un ordre de marche, et voilà comment le prince de la Moskowa prouva, entre tant d'autres, qu'on peut être en même temps le brave des braves et un caractère au-dessous du médiocre.

Ce n'est pas qu'il en soit allé à Bellinzone exactement de même. A la gare même une déception attendait les quinze cents « libéraux, » courte mais cruelle, cruelle màis courte. Les Confédérés refusèrent de faire leur entrée sous l'escorte de la musique insurgée. L'Europe regardait. Mais n'en doutons pas! les cinq auteurs et fauteurs du *pronunciamento* avaient dores et déjà lu dans les astres que s'ils devaient finir par être guillotinés, ce ne serait que par persuasion.

Vous connaissez le jeu de société où l'on vous dit en vous montrant un dessin de paysage : « Cherchez le chat! » Dès les premières instructions du Conseil fédéral, si vantées, probablement parce qu'elles surprirent en bien, nous pouvions déjà dire : Cherchez le ver! l'impunité laissée, et laissée jusqu'à cette heure, aux violateurs de la foi publique. Mais soyez certains qu'une journée de révolution impunie démoralise un peuple pour trente ans. Ce qu'il y a de plus malsain pour la conscience publique d'une nation, c'est de s'apercevoir que les hommes établis à sa tête comme « les ministres de Dieu pour punir ceux qui font le mal » ne font que le bien qu'ils osent faire, et quand ils osent le faire; ramènent l'exercice du pouvoir à la mesure de leurs sympathies personnelles, et préfèrent attendre de l'usure du temps et de la lassitude des partis ce qu'on n'ose pas demander à la virilité des résolutions et au respect des principes.

Et, en attendant les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice parfaite habitera, il nous tarde, avec toute la Suisse honnête, de pouvoir saluer en l'an de grâce 1890 une justice fédérale qui rende des arrêts et non pas des services.

Et nunc paulo meliora canamus!

Le rédacteur du *Chrétien évangélique* me fait remarquer qu'il n'a paru ici aucun compte rendu de la réunion de la Société pastorale suisse à Aarau, où, paraît-il, les *Welches* ont brillé par leur rareté. Je fus, je l'avoue, un des absents, et je le regrette maintenant sans trop me le reprocher. Qu'il soit donc entendu que le court résumé qui va suivre est de seconde ou de troisième main.

Le sujet de la première journée était : *Le principe scripturaire, autrefois, maintenant, dans l'avenir.* Ceux qui connaissent la marche ordinaire des réunions de la Société pastorale suisse pourraient assez facilement reconstruire *a priori* le tableau d'une semblable délibération. Ils prédiraient que les deux points de vue opposés ont dû être représentés, le positif par le rapporteur principal, et le négatif par le premier opinant, ou vice versa, et qu'une discussion nécessairement écourtée a dû donner raison alternativement à l'un et à l'autre. Et dans l'état actuel des esprits, il ne serait pas non plus difficile de prévoir que le rôle attribué par l'un à la révélation écrite a

dû être attribué par l'autre... à la raison? non pas; ce n'est plus le mot d'ordre, mais à l'*expérience*.

La conclusion du rapport présenté par M. le pasteur et Dr Bollinger fut la suivante:

« Comme les classiques sont et demeurent la base de l'étude de la nature, alors même qu'ils sont dépassés, que nous sommes montés plus haut et avons creusé plus profond qu'eux, les écrits bibliques sont nos classiques religieux indispensables. Eux, et eux seuls, sont propres à nous ouvrir les yeux, les oreilles et le cœur; ils nous enseignent à faire des expériences religieuses et à juger ces expériences. Sans eux, nous serions comme des païens, comme des enfants. Conçu de cette manière, notre rapport aux anciennes saintes Ecritures devient plus religieux; la Bible reste l'institutrice la plus excellente, quoique ou plutôt parce que non infaillible. Que la critique attaque et renverse mainte opinion traditionnelle, il n'y a pas de danger à cela, car la Bible est le monument historique permanent du développement de notre religion. »

Telle était la conclusion assez modérée d'un discours qui parut très radical, au jugement même du correspondant du *Kirchenblatt*. M. Bollinger employa trois heures, — ce qui parut trop à tout le monde et provoquera probablement des mesures de répression pour l'avenir, — trois heures, dis-je, à prouver que ce n'était pas le principe scripturaire qui avait été le fondement de la Réformation, et que les Luther et les Zwingli, mieux étudiés, nous révèlent l'illumination intérieure du Saint-Esprit comme une norme supérieure à la Parole scripturaire. Ce furent seulement les mouvements anabaptistes qui, menaçant leur subjectivisme d'une ruine totale, contraignirent, toujours d'après M. Bollinger, les réformateurs à leur opposer le rempart de l'infaillibilité du canon biblique. Celle-ci fut poussée par les épigones de l'âge de la Réformation jusqu'au dogme de l'inspiration littérale. Il n'y aura de salut pour l'Eglise et la théologie, selon le rapporteur, que dans la substitution du principe spirituel de la Réformation: l'expérience et son interprète, la raison, au principe scripturaire, autrement dit, à la foi biblique, dont l'Eglise protestante n'a plus besoin pour l'avenir; et c'est l'incohérence des opinions actuelles en cette matière, depuis la droite jusqu'à la gauche, qui explique l'infériorité et l'insécurité de notre position en face des sectes d'une part, de l'Eglise romaine de l'autre.

M. Barth, professeur libre à Berne et licencié en théologie, chargé du contre-rapport, n'eut pas de peine à rétablir la vérité des faits, travestis par le préopinant. Il n'est pas légitime, selon lui, de juger de l'opinion des Réformateurs d'après quelques expressions isolées, auxquelles d'autres peuvent toujours être opposées. Leur tendance générale était la foi à la grâce de Dieu en Jésus-Christ, mais ils entendaient ne puiser la conscience de cette grâce que dans les saintes Ecritures. Luther ne se lassait pas de dire que l'Esprit n'est donné que dans et par la Parole. Le morcellement du protestantisme *auquel nous* assistons actuellement ne provient pas du principe scripturaire, dont l'abandon équivaudrait, au contraire, à un suicide, mais de l'insuffisance de l'interprétation des Ecritures. Dès lors, le principe scripturaire a l'avenir pour lui. Le fondement de notre salut ne doit pas, comme le rapporteur l'a fait, être placé en nous-mêmes, dans notre conscience; notre salut repose sur les grands faits divins accomplis hors de nous; mais les pensées de Dieu, qui nous sont révélées par ces faits, sont originellement déposées dans la sainte Ecriture. Aussi est-elle pleine de l'Esprit, et son autorité comme Parole de Dieu n'est pas morte, mais vivante.

On ne pouvait mieux dire; mais n'est-il pas quelque peu humiliant pour les Eglises protestantes de la Suisse que leurs pasteurs et ministres aient dû se réunir à Aarau en août 1890 pour s'entendre répéter ces choses? Fallait-il donc se donner tant de mal

pour prouver à des pasteurs que ce n'est pas la foi aux vérités bibliques qui est la cause du morcellement actuel du protestantisme! Ah! quelle maigre pitance que le *frommes Selbstbewusstsein* d'un pasteur, fût-il docteur en théologie, à servir à une paroisse de 2000 âmes pendant dix ans de suite, à raison d'un minimum de quarante sermons par année! Que votre expérience anime et réchauffe votre témoignage, j'en féliciterai vous et vos auditeurs ; mais, chers frères et collègues dans le ministère et le professorat, faut-il donc vous apprendre qu'un seul dans l'Eglise a eu le droit de donner sa chair à manger?

*Quelles exigences l'époque actuelle pose-t-elle à la prédication quant à la forme et au fond?* tel était le thème de la seconde journée, confiée à MM. les pasteurs Salis de Bâle et Schaffroth de Berne, le premier, positif, le second, réformiste.

Que la forme, dit le rapporteur, soit *realistisch, anschaulich, individuell, geordnet ;* actuelle et laïque, aurait ajouté à coup sûr un rapporteur de notre langue, à moins que ces deux qualificatifs ne fussent déjà compris dans les quatre précédents. A la vérité, tous ces préceptes, et autres pareils, me rappellent un peu celui qu'on nous donnait, étant enfants, pour prendre les oiseaux, savoir de leur mettre du sel sur la queue, et je propose de résumer l'homilétique de l'avenir dans cette seule proposition : Faites dans l'avenir, comme dans le passé, aussi bien que vous pourrez! La prédication protestante, je parle de la prédication évangélique, laïque ou non, a-t-elle donc démérité jusqu'ici autant qu'on veut bien le dire? Est-elle restée si complètement stérile? Retranchez-la, retranchez le sermon en trois points, oui, le sermon en trois points cet exercice hebdomadaire de composition pour les uns, de réflexion pour les autres, de l'éducation intellectuelle et morale des nations et des clergés protestants, et par ce que vous aurez perdu, vous reconnaîtrez ce que valait ce grand calomnié.

Je vous laisse à deviner lequel des deux orateurs a prononcé la phrase suivante :

« La prédication doit annoncer le royaume de Dieu sur la terre, cultiver les biens supérieurs, former les caractères. Voulons-nous attirer les hommes, ne parlons pas trop du péché! L'homme moderne ne veut pas se laisser paître (*behirten*). Montrez-lui combien il est heureux, lorsqu'il ne se nuit pas à lui-même (voir la fable du rat dans le fromage); comme il fait beau à la maison!... » eh mais! sauf le cas de la gouttière.... (Voir Prov. XIX, 13; XXI, 9.)

L'Union évangélique suisse s'est réunie à Lausanne les 23 et 24 septembre. Je ne rapporterai ici de cette séance que les traits qui appartiennent au domaine de ma chronique, la Suisse allemande. Nous avons mentionné ici la mort du doyen Steiger, pasteur à Emishofen, en Thurgovie, qui y avait fondé en 1874 une Eglise « nullement séparatiste, dit avec soin le *Kirchenfreund* (N° 20), mais contrainte par les circonstances à prendre une position indépendante. » M. Vömel, occupé jusqu'ici dans la Mission urbaine de Bâle, a été nommé à une grande majorité pour le remplacer, et installé le 15 décembre 1889. On apprend que, bien loin de péricliter, comme on aurait pu le craindre après la disparition de son fondateur, et malgré les tracasseries dont elle l'objet, la congrégation indépendante d'Emishofen s'est plutôt accrue et fortifiée.

Le rapport du comité de l'Union évangélique signale deux actes d'intolérance cléricale commis récemment par des pasteurs réformistes, et qui serviront une fois de plus à réduire à ses justes limites le libéralisme de ces messieurs.

L'un s'est passé dans le voisinage même d'Emishofen. L'hiver dernier est mort un des principaux membres de la congrégation, homme estimé de tous et qui avait blanchi dans les emplois publics. On adressa au pasteur et au conseil d'Eglise d'Egelshofen, où

l'inhumation devait avoir lieu, la demande de pouvoir faire usage du temple pour le service funèbre, car on était en janvier. Cette demande fut suivie d'un refus, et la cérémonie, qui avait attiré une nombreuse assistance, dut se faire en plein air.

Le second trait d'intolérance s'est passé à Lucerne, où une magnifique église protestante, construite jadis, en tout ou en partie, avec l'argent orthodoxe, se trouve être depuis de longues années au service d'une majorité et d'un pasteur réformistes. Il est vrai qu'on accorde à la minorité évangélique l'usage d'une petite salle du presbytère, pour les cultes allemands ou français. Dernièrement, un pasteur argovien qui avait été appelé par un père de famille appartenant à la minorité à administrer un baptême, en donna avis au pasteur officiel pour qu'il voulût bien l'inscrire dans le registre. Cette faveur fut successivement refusée au père de famille et au pasteur officiant lui-même, sous prétexte de *dissidence*. Voici en quels termes le pasteur libéral de Lucerne traite les gens qui ont le malheur de ne pas trouver son ministère suffisant : « On organise des leçons de religion et des confirmations particulières ; on confirme, on baptise ; on se sépare *de facto* complètement de l'Eglise ; et même on a poussé, — grâces à Dieu sans succès appréciable, — la propagande et la réclame jusqu'à annoncer dans la presse des services séparés, provocation agressive *(provocatorische Agression)* qui a été généralement accueillie dans la paroisse avec une mauvaise humeur croissante. »

Les N^os 16 et 19 du *Kirchenfreund* contiennent les réflexions de M. le professeur Œttli sur les programmes de la nouvelle Université de Fribourg. « On se croit transporté, écrit le correspondant du *Kirchenfreund*, dans le beau temps de la scolastique, lorsqu'on examine le programme de la Faculté de théologie pour le prochain semestre. La forte moitié des cours donnés par les onze professeurs ont pour objet le droit ecclésiastique et la morale casuistique ; on n'accorde à l'étude de la Bible qu'un nombre d'heures ridiculement restreint » (3 heures d'introduction générale à la Bible et 6 heures d'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament sur 48 heures annoncées). M. Œttli craint, avec raison sans doute, que la nouvelle institution, dont feu M. Segesser avait toujours combattu le projet, ne contribue à fortifier l'ultramontanisme intransigeant dans notre patrie. Lui-même sait mieux que personne que le véritable spécifique à opposer à la morale casuistique et au droit canonique qui vont être enseignés à Fribourg, n'est pas la critique subversive ni la dogmatique évolutioniste ; et à cette occasion j'oserai dire que nous sommes condamnés, nous autres théologiens protestants, dans les critiques que nous sommes appelés à faire de l'enseignement catholique, à une très grande modestie.

Le 6 juillet a eu lieu la fête du cinquantenaire de la fondation de l'établissement missionnaire de Crischona. Le but de l'institution, fondée par feu M. Spittler, est de préparer des ouvriers capables d'étendre le royaume de Dieu, soit comme instituteurs, colporteurs, missionnaires urbains ou pasteurs. Actuellement 545 frères sortis de la maison sont à l'œuvre, dont 190 sont pasteurs dans l'Amérique du Nord.

M. E. Güder, pasteur à Aarwangen et l'un des rédacteurs du *Kirchenblatt*, l'organe du juste-milieu dans le canton de Berne, propose l'institution d'un secrétaire fédéral qui serait le représentant des intérêts des pasteurs et des Eglises protestantes auprès des autorités fédérales. Qui sait si un département des cultes fédéral ne sortirait pas un beau jour de cet embryon ? Nous espérons bien que ce fonctionnaire en herbe ira promptement rejoindre le secrétaire scolaire dans les ténèbres de l'oubli.

Le 5 septembre est mort à Bâle M. Riggenbach, né le 8 octobre 1818, professeur de théologie à l'université depuis 1851, et président du Comité des missions depuis 1878. La carrière de cet homme de Dieu a été reproduite avec plus ou moins de détails, dans tous les journaux religieux de la Suisse. Le défunt était un Bâlois de la vieille roche, qui était la bonne. Il avait été saisi dans sa jeunesse par le système de Hegel, et appartint à la gauche extrême durant les premières années de son ministère. Il m'a été raconté par un témoin qu'à une réunion de la Société pastorale suisse à Coire, le jeune pasteur Riggenbach, chargé du rapport, avait établi la série descendante des opinions théologiques à partir de l'orthodoxie la plus extrême jusqu'à la négation la plus absolue, en marquant le passage de l'une à l'autre par des dégradations si délicates et si insensibles qu'il semblait impossible de trancher à aucun point entre la vérité et l'erreur. C'était le renouvellement du sophisme du tas, qui me paraît, en effet, insoluble dans la supposition qui fait du christianisme une pure et simple doctrine.

L'assemblée tout entière, et spécialement la fraction de droite, se voyait, pendant quelques minutes, réduite au silence et comme hypnotisée par la fascination de l'erreur. Enfin un homme se leva; c'était le doyen Steiger, nommé plus haut, qui pour toute réfutation, répéta les paroles de l'institution de la cène. Le charme était rompu. Les grands faits chrétiens étaient remis à leur place devant la conscience de chacun. Il peut y avoir des transitions infinies d'une opinion à l'autre. Un fait, et les faits chrétiens, sont ou ne sont pas. Cette journée précéda de peu et peut-être prépara l'acquiescement de Riggenbach à la foi évangélique, dont il devait demeurer l'un des plus fermes soutiens.

Son ouvrage le plus marquant, que nous-mêmes avons étudié jadis avec le plus grand profit, est la *Vie de Jésus*, qui était un recueil de conférences, et qui a été traduite dans notre langue.

A. GRETILLAT.

## Allemagne.

***L'Assemblée générale des catholiques allemands à Coblence. — Encore M. de Wissmann et les missions protestantes. — La fête annuelle de la Société Gustave-Adolphe à Mannheim.***

Si catholique que soit la Bavière, elle ne l'a point assez été jusqu'à présent pour accueillir l'Assemblée générale des catholiques d'Allemagne. La dévotion des populations des campagnes y contraste étrangement avec la ligne de conduite adoptée par le gouvernement depuis de longues années. On sait l'opposition tenace et persévérante que feu M. de Lutz, le chef du Cabinet bavarois, a faite à toutes les manœuvres, tantôt félines et dissimulées, tantôt agressives, du clergé pour replacer le pays sous le sceptre exclusif de l'ultramontanisme. Sûr de l'appui de son roi, puis du prince-régent, M. de Lutz a tenu bon à peu près jusqu'au bout, et son successeur n'a pas de raisons d'orienter la politique de l'Etat dans une direction nouvelle. Il en résulte une tension assez vive, et devenue chronique, entre le gouvernement et les évêques bavarois, qui ne consentent point au rôle trop effacé que leur assigne la constitution actuelle. Aussi le projet caressé depuis fort longtemps par le gros du parti catholique allemand de tenir ses assises à Münich, au centre même d'un pays presque exclusivement ultramontain, s'est-il heurté à la résistance absolue du ministère, encouragé dans cette attitude par le prince-régent lui-même.

Le parti catholique, se voyant éconduit de la Bavière, a donc dû s'enquérir d'un autre domicile, et c'est sur Coblence, la gracieuse reine du Rhin, qu'il a jeté son dévolu; en quoi, du reste, il s'est montré bien inspiré, car l'affluence des auditeurs n'avait jamais été plus considérable. Les congrès catholiques allemands sont comme les tirs fédéraux suisses; ils s'entendent si bien à se surpasser les uns les autres, que le prochain peut toujours dire au précédent : Après vous, s'il en reste. Il est de fait qu'aucune de nos

grandes associations religieuses protestantes ne saurait être comparée à ces bruyantes assises du catholicisme-romain où l'éloquence bouillonne à torrents, où la bière et le vin jaillissent à flots pressés, où l'éclat des titres le dispute à la richesse et aux apprêts de l'ornementation. Les catholiques sont toujours en liesse, même sous la couronne du martyre dont le *Culturkampf* les a si gauchement affublés. Un congrès catholique ne se distingue en aucune façon d'une assemblée politique; il n'a rien, dans la forme du moins, de spécifiquement religieux. Aussi la physionomie de l'Assemblée de Coblence ressemblait-elle à s'y méprendre à celle de ses devancières.

On y distinguait comme toujours, au premier rang, la remuante personnalité de la « petite excellence, » l'insinuant et inusable Windhorst, qui rajeunit en vieillissant et qui de la politique, de la science, de la raison, de l'humour fait des bouquets qu'il offre coquettement à la portion féminine de son auditoire, sachant bien que celui qui tient les dames moissonne les applaudissements. Etrange individualité que celle de cet embryon d'homme qui a créé le centre ultramontain du Reichstag, imprimé une cohésion nouvelle au parti catholique allemand, habilement exploité les maladroites chicanes du *Culturkampf* au profit de Rome et tenu tête au colosse de Friedrichsruhe, à la chute duquel il n'est point entièrement étranger! Juriste consommé, rusé diplomate, malin satirique, orateur entraînant et jovial, causeur charmant, il tient autrement de place que le lointain pontife du Vatican dans les cœurs catholiques allemands. D'où il serait faux, toutefois, de conclure que M. Windhorst poursuive en cela ses intérêts personnels; il est l'incarnation de son parti et l'ardent champion des revendications de son Eglise, voilà tout, mais c'est assez pour expliquer l'étonnant prestige qui l'environne.

Le bilan du *Culturkampf* peut se résumer en deux mots : le catholicisme a maintenu toutes ses positions, et il a pris ou repris conscience de lui-même. On croyait l'affaiblir, on l'a singulièrement fortifié. On prétendait le dépouiller de ses prétentions politiques; il est revenu les mains plus pleines que jamais de ces mêmes prétentions, auxquelles il en joint beaucoup d'autres, qui lui seront sans doute peu à peu concédées.

Inauguré par la bénédiction du pape, le Congrès était présidé par le baron de Buol-Berenberg et par deux députés au Reichstag. De longues salves d'applaudissements saluèrent l'allocution vibrante et pénétrante de l'évêque Korum, de Trèves, accouru pour déléguer à l'Assemblée sa bénédiction épiscopale : « Nous ne désirons pour l'Eglise que la liberté, et qu'on brise les chaînes auxquelles elle est encore rivée. Laissez la mère soigner l'enfant malade, le couver sous ses ailes tutélaires, et peut-être suffira-t-il de cette fidèle sollicitude pour ramener les égarés. Il fut un temps où cette mère était une noble reine; puis survint en Europe une ère de révolte : la mère fut méprisée, bafouée, et *de la reine* qui avait distribué des trésors *et fondé* des empires, on a fait une esclave!... Serait-ce donc un rêve que cette mère nous réconcilie tous un jour, qu'un seul *credo* retentisse dans tous les vallons de l'Allemagne et qu'une seule charité fasse vibrer tous les cœurs? Si même ce devait être un rêve, ah! laissez-nous donc le rêver! »

Un Suisse, le père bénédictin Weiss, de Fribourg, fit l'apologie des ordres, dans lesquels il voit la moelle même de l'Eglise. C'est une grossière erreur que d'attribuer aux ordres des intentions autres que celle de travailler au perfectionnement de l'humanité. Ce qu'ils veulent, c'est développer le cœur et la volonté de notre jeune génération, qu'on bourre en vain de connaissances artificielles. Ce qu'ils veulent, c'est ressusciter dans le cœur de la nation les sentiments d'obéissance et de soumission que l'éducation moderne en a chassés. Aussi ne serait-il rien de plus opportun ni de plus nécessaire que... le

retour des jésuites. Sans eux, la société contemporaine est sérieusement menacée dans son existence même. Les applaudissements frénétiques qui soulignèrent cette conclusion trahissaient assez le sentiment de l'Assemblée.

Relevons les plus importantes des résolutions votées par le Congrès. Dans le domaine des missions : le Congrès exprime ses plus vives sympathies à la Société africaine des catholiques allemands, laquelle, sous la présidence d'honneur de l'évêque de Cologne, s'efforce de contribuer à l'abolition de l'esclavage et à l'extension des associations missionnaires. Dans le domaine des questions sociales : 1° nécessité d'une entente commune et d'un échange fréquent d'idées et de sentiments entre les patrons et les ouvriers, moyennant une organisation de ces derniers en commissions représentatives ; 2° création d'institutions d'utilité publique, telles que caisses de secours et d'épargne, logements à bon marché, etc. ; 3° aux fins d'obtenir une base de négociations pratique avec les ouvriers, établissement d'une délégation permanente servant de lien entre patrons et ouvriers ; 4° cette délégation est la présupposition nécessaire d'une saine organisation des fabriques (surveillance de la jeunesse, sauvegarde de la moralité, éloignement ou amélioration des éléments équivoques) ; 5° liberté pleine et entière pour les ouvriers d'exprimer paisiblement leurs doléances ou leurs vœux.

Dans le domaine de la souveraineté temporelle du pape ; 1° nécessité absolue, inconditionnelle du rétablissement du pouvoir temporel du souverain pontife ; 2° cette récupération de la position à laquelle il a droit permettra au saint-siège de travailler au maintien de la paix, de réconcilier les intérêts divergents des peuples et des classes sociales, et de rendre sous ce rapport d'éminents services, que les autorités terrestres sont incapables d'offrir.

Dans le domaine des questions scolaires : le Congrès, reprenant les vœux formulés par ses devanciers, affirme le droit des parents et de l'Eglise de participer à la direction de l'école, et réclame comme une impérieuse nécessité pour l'Eglise le monopole exclusif de l'enseignement religieux. Il exige la mise en pratique, dans toutes les branches de l'instruction publique et de l'éducation, des principes du christianisme positif (dites : catholique-romain). Il réclame le droit pour l'Eglise de fonder des écoles libres. Il exprime le vœu qu'aucun décret de loi ni aucune mesure administrative ne gênera les maîtres catholiques dans leur participation à des entreprises confessionnelles. Il demande que les écoles catholiques aient le droit de ne se servir que de livres strictement conformes à l'esprit du catholicisme, et que, dans les écoles mixtes, tout manuel qui pourrait renfermer quoi que ce soit de blessant pour le sentiment religieux des élèves soit sévèrement prohibé.

L'un des discours les plus fermes qui aient été prononcés au cours de cette session fut celui du curé Schmitz, de Trêves, qui s'était déjà distingué naguères à Fribourg, sur *la Tâche du catholicisme vis-à-vis du socialisme*. Dans un langage populaire et incisif, l'habile orateur s'est efforcé d'établir que ce que le catholicisme poursuit dans le domaine social ne diffère pas, dans ses grandes lignes, des vœux respectifs formés par le pape et par l'empereur. La question est de savoir quelle sera la meilleure méthode pour les mettre à exécution. « Le socialisme est un système : opposons-lui un autre système. Réagissons, en particulier, contre les morbides enseignements de la philosophie moderne. C'est d'en haut, c'est de la chaire de nos prétendus savants, qu'est descendu le limon dans lequel la société patauge aujourd'hui. Sus à ces doctrines subversives, à ces docteurs du mensonge ! Le 1er octobre expirera l'impuissante législation créée il y a quelques années pour endiguer le socialisme. Les libelles et les pamphlets vont se multiplier comme la vermine. Fondons partout des bibliothèques populaires. Mettons à la dispo-

sition des masses tant de trésors littéraires, scientifiques, religieux enfouis sous la poussière de nos cabinets. Que les journalistes apprennent enfin à traiter ces matières si graves en hommes, et non en rhéteurs ou en scolastiques. Nous n'avons que faire de ces feuilles jacasses dont les lecteurs laissent de côté les articles sérieux, tandis qu'ils guettent avec impatience le feuilleton frivole ou les scandaleux rapports des tribunaux. Mais cet édifice de la restauration sociale que nous élevons si laborieusement ne recevra son couronnement que lorsque l'Etat aura rappelé dans leur patrie les rédemptoristes et les jésuites (!), ces bienfaisants (?) instituteurs du peuple. »

Telles sont, rapidement esquissées, les grandes lignes du programme adopté par l'Assemblée des catholiques allemands à Coblence. M. Windhorst a pu, en congédiant le Congrès, affirmer que sa signification spéciale a consisté dans l'étude des questions sociales et dans la collaboration de toutes les classes de la société. En parcourant, en effet, la liste des orateurs qui se sont fait entendre à Coblence, on ne peut qu'être frappé d'y voir figurer plusieurs avocats, des professeurs, des missionnaires, des évêques, et même des princes. Cette participation active et sympathique de toutes les classes sociales, et des laïques en particulier, aux intérêts du catholicisme allemand n'est pas pour nous sans amertume, si nous la comparons à l'indifférence hautaine et dédaigneuse de nos magistrats, de nos savants, de nos grands écrivains vis-à-vis de nos Eglises évangéliques. Le cœur se serre quand on constate l'effrayante force d'inertie qui glace nos populations protestantes, tant à la ville qu'à la campagne.

Il est vrai qu'il est de louables exceptions, et c'est le cas en particulier de cet excellent Wurtemberg où j'avais le privilège, tout récemment, de passer quelques courtes, mais inoubliables journées. Il suffit de parcourir les rues paisibles de Stuttgart, pour se rendre immédiatement compte de la supériorité des mœurs wurtembergeoises sur celles de nos métropoles du nord. Quel éloge que cette naïve doléance que m'exhalait un jour, en voyage, un jeune mondain qui rentrait d'une tournée à Stuttgart tout désappointé : « Ville ennuyeuse, où l'on ne trouve que des églises et des mômiers, et où il n'y a pas moyen de s'amuser ! » Quelle paix délicieuse, quel repos de l'esprit et du corps, quelle détente des forces nerveuses dans cette pieuse et aimable retraite de Bad Boll, où le fils de l'excellent pasteur Blumhardt poursuit le ministère béni inauguré par son père en faveur des malades, des mélancoliques, des âmes fatiguées de la vie ! Quelle atmosphère de prière et d'adoration vous y enveloppe et vous y saisit, comme le pieux silence d'une cathédrale ou le calme envahissant des grands bois ! On croit ouïr l'écho de la parole du prophète : « Va, mon peuple, entre dans tes chambres, et ferme la porte après toi ; cache-toi pour un moment, jusqu'à ce que la colère ait passé. »

Jamais notre génération énervée *et désorientée* n'avait eu un plus grand besoin de ces paisibles retraites où l'âme, en se trouvant seule avec elle-même, loin du bruit, loin des conventions et des mensonges du monde, reprend conscience de ses immortelles destinées et savoure les délicieuses jouissances du recueillement. Si la vie du cloître est une trahison, la dissipation est un suicide. L'une prive les hommes de leurs semblables, l'autre les prive d'eux-mêmes. Transporter le cloître dans le cœur et non le cœur dans le cloître, où il n'échappera pas plus qu'ailleurs aux séductions des convoitises, telle est la seule hygiène rationnelle au point de vue moral. La vie de Jésus nous offre un suprême modèle de cet échange béni qui doit se produire sans cesse entre l'activité et la solitude, et c'est l'écho de ce céleste exemple qu'on entend vibrer sous les verts ombrages de Bad Boll.

La tempête déchaînée par les malencontreuses confidences de M. le commissaire impérial de Wissmann, sur les succès respectifs des missions catholiques et protestantes, est loin de s'apaiser. Elle a fait naître dans les deux camps un nombre considérable de pamphlets, de réquisitoires et d'apologies qui portent à une extrême surexcitation l'état déjà inquiet des esprits. Toujours empressée à malmener le protestantisme, la presse catholique s'est hâtée d'exploiter à son profit les lestes dénonciations de M. de Wissmann. Elle a immédiatement généralisé des appréciations qui concernaient exclusivement l'Afrique orientale, et c'est ainsi que la plupart de nos journaux, même protestants, se sont laissé tout dernièrement duper par une méchante feuille anglaise. Se fondant sur les opinions de M. de Wissmann, une gazette de Londres, le *Tablet*, s'est mis en tête de conter à ses bénévoles lecteurs les mésaventures et les insuccès de la mission protestante dans les Indes occidentales. Au dire du *Tablet*, les missions protestantes, disposant d'un appareil gigantesque composé de 841 pasteurs et de plus d'un million de francs, auraient baptisé dans tout le cours de l'an de grâce 1889, et cela dans l'Inde septentrionale et centrale, 298 personnes sur 228 millions d'habitants. Un correspondant complaisant se hâta de communiquer aux *Münchener Nachrichten* cette intéressante trouvaille, en ajoutant qu'il la tenait du journal *protestant* le *Tablet*. Il n'en fallut pas davantage pour que la nouvelle fît aussitôt le tour de la presse allemande, de cette même presse qui se pique généralement d'exactitude, et que nous eussions crue ou moins sotte ou moins naïve.

Un seul instant de réflexion suffisait pour trahir l'origine suspecte de ces fadaises et pour en constater l'absurdité. Nous ne sachions pas, en effet, que jusqu'ici, ce soient les « sociétés bibliques, » comme le dit en tout autant de termes notre consciencieux et érudit correspondant, qui délèguent les missionnaires protestants en pays païens. Nous ne voyons pas non plus comment, l'Inde comptant en tout 260 millions d'habitants, la partie septentrionale et le centre seuls en pourraient contenir 228. De pareilles bévues ne pouvaient avoir été commises par un journal protestant, et le Dr Warneck, l'éloquent champion de l'œuvre des missions en Allemagne, après avoir été aux informations, ne fut point surpris d'apprendre que le *Tablet* était simplement une feuille catholique romaine de Londres, l'organe attitré du cardinal Manning.

Soumettant ensuite à l'épreuve des faits les sagaces informations du chiffon de papier ultramontain, voici les résultats auxquels arrive M. Warneck. La seule Société des missions de l'Eglise nationale d'Ecosse a baptisé en 1889, 1128 personnes; l'Union baptiste américaine 5379; la Société de la propagation 3407, y compris 1633 dans le district de Madras. Les rapports des autres sociétés missionnaires n'étant point encore parvenus entre les mains de M. Warneck, qui les reçoit tous régulièrement, on peut évaluer par approximation, et en comparant les résultats des autres sociétés à ceux des trois ci-dessus nommées, à environ 15 000 au moins le chiffre des baptêmes enregistrés par toutes les missions protestantes de l'Inde en 1889. Pour le *Tablet*, ce chiffre se réduit à 298. Telle est l'arithmétique ultramontaine, pour ne parler que de son arithmétique. Telle est aussi la honteuse stupidité, la crasse ignorance de notre presse protestante, qui prend pour du bon argent la vile monnaie d'un journal ultramontain, qu'elle affirme être un journal protestant. Basile a dit : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Mais la mission protestante a déjà subi d'autres inclémences de la température, et cette crise la purifiera sans l'amoindrir : *Nubecula est, transibit !*

Etrange signe des temps ! Cette même presse, qui se hâte de noter les moindres gestes des moindres conventicules ultramon-

tains n'a pas un mot, mais pas un seul, pour nos grandes et belles assemblées religieuses protestantes. Nous venons de rentrer de Mannheim, où la généreuse Société Gustave-Adolphe, la doyenne de nos associations évangéliques, célébrait sa quarante-quatrième assemblée annuelle. L'an dernier, à Dantzig, le président de la société, l'aimable et pieux professeur Fricke, de Leipzig, émettait le vœu que bientôt le budget de l'association atteignit la somme d'un million, et voici que nous l'avons dépassé de plus de 200 000 marks. Certes, pour les 1500 Eglises affamées qui tendent leurs mains suppliantes vers la libérale société Gustave-Adolphe, « comme les servantes regardent à la main de leurs maîtres, » ce n'est point trop, ce n'est point assez encore de ces 1 200 000 marks, amassés par la générosité des fidèles de tous les points de l'Allemagne protestante. Et pourtant, que de sacrifices, que d'humbles dévouements, que de touchants renoncements ne décèle pas cet éloquent capital auquel contribuent chaque année les riches banquiers de nos métropoles comme les plus simples de nos ouvriers ! Le cœur s'épanouit et se dilate à la pensée que notre protestantisme affirme mieux que par des discours, dont il n'est certes pas chiche, son éternelle vitalité ! Au moment où, à Berlin, des milliers de socialistes se coalisent dans de tapageuses réunions pour déterminer une sortie en masse de l'Eglise évangélique, on se reprend à espérer en respirant, sous le drapeau du héros suédois tombé à Lützen en défendant la noble cause de l'Evangile, l'atmosphère vivifiante de la grande communion protestante.

Aiguillonnée par l'attitude hostile des masses égarées, notre jeunesse universitaire prend vaillamment fait et cause pour nos Eglises évangéliques menacées dans leur existence même. C'est ainsi que dernièrement, à Berlin, un jeune candidat en théologie n'a pas craint de s'élancer à la tribune du haut de laquelle venaient de retentir les plus odieux blasphèmes, pour y déployer l'étendard béni de la vérité. Les furieuses clameurs, les féroces huées qui ont accueilli sa hardie péroraison n'ont pas empêché le nom de Jésus-Christ, qu'on s'efforçait d'étouffer sur ses lèvres, de dominer le délire de cette foule forcenée, qui n'eût pas manqué de faire un mauvais parti au courageux jeune homme, si la police ne l'eût couvert et jeté dans un fiacre qui le ramena au logis. La lutte devient chaque jour plus âpre, plus irritée, plus menaçante, mais « ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont contre nous. » — « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »

CH. CORREVON.

---

## France.

*Lettre de M. le professeur Doumergue. — Le protestantisme du sud-ouest. — Nérac, Tonneins. — Œuvres d'évangélisation de Concorès, de Fleurance, de Saint-Aubin-de-Blaye. — Bordeaux, son aspect ; caractère de l'Eglise réformée nationale, ses pasteurs, ses institutions.*

On ne peut pas dire à un journal : « *Tu iras jusqu'ici et pas plus loin* ; » et ma précédente correspondance, qui n'était pas précisément destinée aux professeurs de Montauban, est tombée sous les yeux au moins d'un d'entre eux, M. Doumergue, qui m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai à me féliciter, non à me plaindre, de sa lettre, conçue en termes bienveillants et fraternels, et je dois, sur sa demande, vous en communiquer un passage en vous priant de l'insérer. Le voici :

Quant à vos appréciations sur mon compte, vous avez la plume singulièrement heureuse : vos éloges me font grand plaisir, et vos critiques ne me causent aucune peine.

Me voilà donc tout à fait à mon aise pour vous avouer que je ne peux pas accepter complètement deux de vos expressions.

Vous dites que « je ne puis m'empêcher d'exhaler ma haine du dissident, qui est très vive. » Que je profite des occasions pour marquer mon opposition à la dissidence : c'est possible, mais très différent. Affaire d'appréciation, penserez-vous ! Je ne veux pas discuter. Il me suffira d'être tout à fait d'accord avec vous sur ce point : un protestant *qui hait le*

*dissident ou le réformé* n'est pas seulement un triste chrétien, c'est un mauvais homme.

Mais l'expression sur laquelle tout accord est impossible, c'est la seconde. J'enseignerais que les non-réformés « n'ont pas le droit de s'asseoir au foyer de la grande famille protestante ! » Je le regrette, cher monsieur, mais vous avez été involontairement, inconsciemment induit en erreur. Je ne crois pas cela et je ne le professe pas.

Je crois et professe qu'il n'y a pas *une* Eglise protestante, qu'il y a seulement *des* Eglises protestantes. L'Eglise réformée n'est qu'une de ces Eglises. Je m'efforce, il est vrai, d'en proclamer et d'en défendre l'unité. Mais il ne me vient pas à la pensée de contester le droit à l'existence de telle ou telle autre Eglise protestante. Je serais bien plutôt porté à reconnaître la mission providentielle de chacune. En tout cas, en refusant à quelqu'un le nom de réformé, je ne lui refuse pas le nom de protestant. Je reconnais, au contraire, qu'il y a une famille protestante dont les membres sont précisément les diverses Eglises protestantes. Et c'est pour rendre visibles à tous les liens de cette famille, que je suis et demeure partisan de l'Alliance évangélique, au sens primitif et historique de ce mot. Après avoir *travaillé séparément*, selon leurs méthodes et leurs principes respectifs, je trouve profondément désirable qu'il y ait des moments où les Eglises protestantes se réunissent, et en face du catholicisme comme de la libre-pensée, dans de solennelles assises, proclament leur communauté de foi et de sentiments, c'est-à-dire l'unité de la famille protestante.

Sur le premier point, question de sentiment, il n'y a pas à discuter. Sur le second, tout à fait par ma faute, mon honorable correspondant et moi passons à côté l'un de l'autre sans nous atteindre. J'aurais dû écrire : « Au foyer de la grande famille *réformée*. » Nous estimons, dans nos Eglises libres, avoir le droit, au moins dans une bonne mesure, de nous réclamer des vieilles traditions réformées. Nous sommes, j'en conviens, plus individualistes que nos pères, mais nous avons maintenu leurs doctrines, ressuscité leurs Synodes et leur gouvernement autonome, hérité de leur amour de l'ordre et de la discipline. Nous voyons donc, entre nous et nos Eglises réformées nationales, plus qu'une juxtaposition, une certaine parenté. Or, c'est là justement le point en litige entre M. Doumergue et nous. Je m'arrête, ne désirant nullement renouveler une discussion assez vive qui a éclaté, il y a environ quatre ans, sur ce sujet.

Continuons, si vous le voulez bien, notre tournée d'exploration dans le protestantisme du sud-ouest. Nous trouvons sur notre passage les vieilles communautés protestantes de Nérac et de Tonneins. C'est là qu'on peut encore étudier sur place la piété calviniste sous sa forme ancienne, modifiée ou non par le réveil, mais fidèlement attachée à certaines observances, fréquentation du culte, communion les jours de fête, etc. Dans toute cette région du Tarn, vous pourriez, dans bien des familles, assister au culte domestique, quotidiennement célébré. Les traditions, les vieux usages sont touchants lorsque la foi du cœur, la sincérité, la droiture s'y joignent ; mais il n'en est pas toujours ainsi. Trop souvent, dans ces contrées, la religion n'est qu'une habitude, démentie par le reste de la conduite, et qui rapidement s'évanouirait, si notre protestant quittait sa ville ou son village et allait s'établir ailleurs ; j'en suis témoin journellement à Béziers ; la piété de tradition, d'imitation et de coutume est une plante qui ne supporte pas le repiquage.

Beaucoup de familles sont riches dans ces parages ; elles soutiennent des œuvres chrétiennes et pourraient probablement les soutenir mieux encore. Tonneins possède un orphelinat pour les garçons au-dessous de six ans, et un pensionnat où les enfants des protestants dispersés sont recueillis pendant le temps de leur instruction religieuse. On s'y occupe en même temps de leur culture générale, et avec succès, car cette année six élèves, présentés aux examens du certificat d'études, ont tous été reçus, et l'année dernière il en a été de même pour deux jeunes gens, candidats au brevet élémentaire et à une ferme-école.

Nérac, de son côté, entretient un asile pour les jeunes orphelines protestantes, fondé en 1847, et rassemblant de 20 à 25 jeunes filles ; son budget est d'environ 9000 francs.

Notons, avant d'arriver à Bordeaux, quelques postes d'évangélisation en pays catholiques, lesquels ont donné des encouragements et ont pu être érigés en paroisses. Ainsi Concorès, dans le Lot, Fleurance (Gers), et une autre acquisition plus nouvelle, Saint-Aubin-de-Blaye, près de Bordeaux, village de 900 habitants, qui ne comptait pas, il y a quinze mois, un seul protestant, et où l'on vient tout dernièrement (le 31 août) d'installer un pasteur. Un service a été célébré à cette occasion dans une salle que la Municipalité a fait aménager spécialement pour le culte, et il a commencé par un baptême, fait significatif et preuve de convictions déjà bien établies. M. Soulier, l'éminent pasteur de Bordeaux, présidait la cérémonie, et l'on a remarqué dans son allocution ces paroles : « Ne vous laissez pas dire que vous avez changé de religion ; répondez que vous avez changé d'Eglise pour améliorer votre religion. Ne vous laissez pas dire que vous êtes entrés dans une petite Eglise ; cela est vrai si l'on ne regarde que la France, mais non pas si l'on considère l'ensemble des nations civilisées. »

L'auditoire, trop nombreux pour la salle, s'élevait à trois cent soixante personnes environ, sans compter le maire et les conseillers municipaux. Le pasteur de la nouvelle paroisse est M. Fernand Faivre, qui vient d'achever ses études à la Faculté de Montauban ; il est marié. M. Soulier a fait ressortir cette circonstance, en montrant que le pasteur protestant n'est pas un prêtre, au sens romain de ce mot, qu'il a un foyer et peut mieux comprendre les difficultés, l'histoire domestique de ses paroissiens.

Au sujet de Fleurance, un de nos infatigables conférenciers itinérants, M. Fourneau, écrivait récemment : « Pendant que j'étais à Auch (chef-lieu du Gers, où est Fleurance), M. Bellet recevait quatre catéchumènes (enfants de prosélytes). Ce sera, somme toute, un jour, un délicieuse petite Eglise, plus vivante que beaucoup d'autres congrégations. »

Quant à la première localité mentionnée plus haut, Concorès, c'est une petite commune du Lot, située dans un agréable vallon ; le poste, fondé par la Société centrale, se rattache administrativement au Conseil presbytéral de Caussade (Tarn et Garonne). Le nombre des protestants (prosélytes sortis du catholicisme) est de cent trente à cent quarante ; la moyenne des assistants au culte est de soixante. Il y a un temple, bâti depuis dix ans, joli édifice pouvant contenir deux cent cinquante personnes environ ; mais ce qui vaut mieux, c'est que la jeune Eglise est très fidèle et pourrait, elle aussi, donner d'utiles exemples à beaucoup de ses aînées.

M. Gardiol, le pasteur, évangélise encore d'autres communes : Saint-Cyrq (dans le Lot), où il réunit ses auditeurs dans une salle louée, garnie de bancs, avec une petite estrade sur laquelle se trouve une Bible et deux vases de fleurs placés là par une main pieuse. Des fleurs dans une église, cette idée nous plait ! cela rappelle les premiers siècles. Une quarantaine de personnes se sont décidément rattachées à l'Eglise réformée. Les auditeurs sont très attentifs et remplis de prévenances envers le pasteur, qu'ils paraissent aimer beaucoup. M. Gardiol a eu la joie d'en admettre 17 à la table sainte, à la Pentecôte, après une sérieuse instruction religieuse.

A Vialard (Dordogne), le nombre moyen des assistants est de 25 ; à Grolejac (même département), d'une trentaine, dans une salle récemment louée. Un correspondant du *Signal* explique que, dans ces diverses communes, c'est sur la demande même de personnes bien disposées qu'ont été inaugurées et continuées les réunions. Elles sont calmes, bien suivies et l'attention y règne d'un bout à l'autre. Elles se terminent en général par une distribution de journaux, de feuilles illustrées, etc. Elles sont fréquentées surtout par des hommes d'un âge mûr, chefs de famille, qui doivent donc se rendre pleinement compte de l'importance de leur adhésion.

Je tenais à signaler ces jeunes pousses sur le tronc vieux et moussu du protestantisme de ces régions.

Nous devrions peut-être, avant notre entrée à Bordeaux, visiter la vallée de la Dordogne; mais la grande ville nous attire. Il faut absolument y jeter un coup d'œil. Elle présente un vif contraste avec Marseille. Exposée en plein vent d'ouest, étalée, sur une longueur interminable, au bord de son large fleuve qui ne tarde pas à devenir un bras de mer, elle est humide, pluvieuse, autant que sa sœur de la Méditerranée est sèche et altérée. Elle est, du reste, bien bâtie, propre, élégante, aérée par de vastes places, fière de son théâtre, d'où la France, pendant notre malheureuse guerre, fut gouvernée durant quelques semaines. Tandis que Marseille est essentiellement plébéienne, égalitaire, démocratique, le cocher qui vous mène entrant volontiers en conversation avec vous, le portefaix d'une grande maison de commerce se considérant un peu comme de la famille, avec l'assentiment de celle-ci, et votre cordonnier vous appelant « mon ami, » la ville de Bordeaux est aristocratique, amie des privilèges et des distinctions de caste. Les trois classes de la société y sont tranchées; elles l'étaient même sous la Terreur. Francis Wey dit qu'il voit le Normand à son comptoir, le Marseillais traitant les affaires au café, et le Bordelais dans un salon. Le fait est que, dans cette ville aux belles manières, il semble que même les petites gens aient l'air plus distingué qu'ailleurs, et quant aux maisons bourgeoises, elles intimident; on ne s'y risque pas volontiers sans présentation préalable.

Ce caractère se reflète dans le protestantisme bordelais. On compte ici de dix à douze mille protestants, appartenant, pour la très grande majorité, à l'Eglise réformée nationale[1]. Beaucoup d'Anglais: ils ont leur culte et leur pasteur à eux. Il y a aussi une Eglise à la fois scandinave et allemande. Certes, parmi ce grand nombre de coreligionnaires, les pauvres, même les indigents, ne manquent pas, mais le protestantisme de Bordeaux, dans son ensemble, est riche des biens de ce monde; on y compte quantité de familles possédant des fortunes considérables, et avec l'argent, la culture, même raffinée, l'élégance, l'estime, la considération. Le maire de la ville est protestant. On voudrait que la piété, la ferveur, l'élévation morale, fussent de pair avec cette opulence; mais vous savez qu'il en est rarement ainsi, et Jésus-Christ nous en avait prévenus depuis longtemps.

L'Eglise officielle est desservie par trois pasteurs titulaires, tous trois hommes de valeur: M. Louitz, qui joint à une piété profonde une prédication solide, substantielle, qu'on rattacherait, s'il fallait la classer, au genre didactique; M. Soulier, orateur puissant, dont l'éloquence forte, passionnée, originale, produisit une telle impression au Synode du Vigan qu'elle en demeure un des principaux souvenirs. Appelé à desservir, à Paris, la paroisse du Saint-Esprit, il va bientôt quitter Bordeaux, où il sera remplacé par M. Desforges, venu, je crois, d'une Eglise de l'Ouest. Sans être aussi spécialement renseigné sur le troisième pasteur, M. Cadène, je crois savoir que sa parole est vivante et chaleureuse; il se rattache, ainsi que les précédents, au parti évangélique.

Deux pasteurs, dits *extra muros*, sont chargés d'évangéliser les protestants des quartiers éloignés du centre et ceux de la banlieue. Ils appartiennent aussi à l'orthodoxie. Je mentionnerai encore un pasteur auxiliaire, qui a beaucoup fait parler de lui, jusque dans les journaux, par suite d'un livre qu'il a publié, dont on a pu dire que celui qui l'a écrit n'aurait jamais dû être

[1] Ce mot *national*, qui va bien pour la Suisse et autres pays protestants, étonne en France, où tout protestantisme est peu *national*, mais il faut user parfois des termes habituels, même les moins justifiés.

pasteur. Certes, notre corps pastoral a de nombreux sujets de s'humilier devant Dieu; mais je pense que le cas est unique d'un de ses membres publiant un roman immoral, une de ces tristes études psychologiques ou physiologiques, dans lesquelles le mal est analysé, fouillé, atténué, effacé ou confondu avec le bien par une série de savantes dégradations! C'est le goût du jour; MM. de Goncourt et Paul Bourget opèrent de telles analyses; mais ils ne sont pas pasteurs. Et quel symptôme de mollesse et de torpeur morales, qu'un consistoire ne soit pas unanime dans un blâme direct et sévère, en une telle occasion!

Disons-le pourtant, sept membres comprirent leur devoir et, mal soutenus par leurs collègues, mal accueillis par le pasteur qu'ils avaient réprimandé, ils donnèrent leur démission. Les trois pasteurs titulaires, notamment le président du Consistoire, M. Soulier, prirent fait et cause pour eux et recommandèrent chaudement leur réélection. Leur voix fut écoutée. Les démissionnaires furent réélus par 225 voix sur 294 votes émis. Le surplus des voix ne leur était pas contraire. La plupart des dissidents voulaient des mesures encore plus rigoureuses qu'eux.

Malgré tout, ce jeune pasteur est resté. On m'assure que, du moins dans ces derniers temps, la chaire lui aurait été refusée, mais il est toujours à Bordeaux, et je ne serais pas étonné qu'il prêchât dans quelque salle ou salon particulier, car une partie de la belle société de haut parage a été séduite par ce parleur élégant, disert, délicat, tout à fait, vous le voyez, selon le cœur et le goût des contemporains.

L'Eglise réformée de Bordeaux possède deux grands temples, dont un, le plus ancien, de douze cents places, l'autre de deux mille environ. Ces places sont insuffisantes aux grandes fêtes, tandis qu'il y en a de reste en temps ordinaire. Il faut y ajouter trois salles dites *extra muros*, de cent à deux cents sièges.

Un appareil imposant d'œuvres diverses assure et complète l'action de l'Eglise: maison de santé pour les pauvres, asile de vieillards, crèche et salle d'asile pour les petits enfants, deux écoles primaires de garçons et deux de filles (les écoles confessionnelles sont, à nos yeux, plus nécessaires que jamais), pension de jeunes filles, société des amis des pauvres, deux sociétés de secours mutuels, plusieurs écoles du dimanche.

Nous reviendrons à Bordeaux, si vous y consentez, dans ma prochaine lettre, car je ne vous ai parlé ni de la mission dirigée par M. Mac All, ni de l'Eglise libre, ni de ses sœurs de la même région. CH. LUIGI.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les découvertes de Ninive et de Babylone au point de vue biblique. Conférences par *J. Walther*, avec 25 figures. — Lausanne, Georges Bridel et C^ie^.

La modestie de l'auteur l'empêche *de dire*, dans sa préface, que son livre *comble* une lacune. Cette phrase, qu'affectionnent les prospectus et les réclames, serait ici parfaitement à sa place. Les Anglais et les Allemands, en effet, ont depuis longtemps des ouvrages accessibles aux petites bourses et aux bibliothèques privées, ouvrages qui initient le public laïque aux grandes découvertes de l'assyriologie. A notre connaissance, ce genre de publication manquait dans notre langue; il n'y aurait que les travaux de *Vigouroux*, un peu trop volumineux, peut-être, pour le grand public.

M. Walther a rédigé les conférences que beaucoup de localités de la Suisse romande ont eu le privilège d'entendre. C'est, nous semble-t-il, un modèle d'ouvrage de vulgarisation. Pas de lourde phraséologie qui sente le pédantesque; un style facile, l'art de grouper les faits et de les présenter d'une manière vivante. L'homme d'étude constate que

l'auteur n'avance rien à la légère et qu'il a puisé consciencieusement aux sources que la préface a soin, d'ailleurs, d'indiquer. Il ne prétend pas tout dire, mais ce qu'il dit est clair et intéressant, et permet de se faire une idée d'ensemble du sujet.

La première conférence raconte l'histoire de la découverte des ruines de Ninive. Dans la seconde, nous parcourons le palais de Sargon, à Khorsabad, ce qui a l'avantage de donner un corps, quelque chose de concret aux explications. La troisième, après nous avoir révélé les richesses de la bibliothèque d'Assurbanipal, nous donne une idée du travail immense qu'a coûté le déchiffrement des inscriptions. La quatrième énumère les principaux traits de la littérature assyro-babylonienne et résume les découvertes faites en Chaldée.

Le pasteur, plongé dans les devoirs pratiques du ministère, s'écrie involontairement : Heureux collègue ! Il se permet d'ajouter : « Continuez ! C'est un ministère aussi qui vous est confié. Donnez à nos Eglises une histoire d'Israël dans ses rapports avec Ninive et Babylone. Nous l'attendons de vous et nous la saluerons avec joie. »

N'oublions pas de dire que les planches sont exécutées par la maison F. Thévoz et Cie, à Genève, avec la perfection bien connue, et qu'elles ajoutent un grand agrément à la lecture de l'ouvrage.

J. BARRELET.

LÉGENDES DU FOYER, par *Emile Frommel*, traduites avec l'autorisation de l'auteur. Préface de M. Benjamin Couve, pasteur. — Paris, Fischbacher 1890.

J'ai prêté ce livre à un jeune garçon de quinze ans ; il me l'a rendu après l'avoir lu, sans me cacher son désappointement. Amateur passionné de Gustave Aimard et de Jules Vernes, il a peu goûté les *Légendes du Foyer*. C'est un livre d'enfant, m'a-t-il dit avec quelque dédain. Livre d'enfant, soit, c'est pour cela que je l'avais prêté à mon jeune ami. Un livre où l'imagination ne dépasse pas les limites de la vie ordinaire, où l'intention morale est nette, active, où le souffle de l'idéal anime la réalité, pourra être un livre d'enfants. Il devra pour cela avoir une forme attrayante, parler une langue facile, soutenir l'attention par une saveur d'originalité et par la variété des détails, respirer la bonne humeur.

Or, quelles descriptions pittoresques, quelle simplicité de parole, quelle verve comique, quelle bonhomie, quelle gaicté douce et soutenue vous trouverez dans les *Légendes du foyer !* Les récits de voyages, si goûtés de la jeunesse, y sont fréquents. Deux d'entre eux décrivent avec une verve désopilante les vacances de jeunes écoliers. Dans le premier, le plus typique, deux garçons font un voyage à pied, gagnant la maison d'un parent. Ils ont des billets ouverts, rédigés comme des lettres de voiture, pour des amis qui doivent successivement les héberger. Vieilles maisons, vieilles gens, hospitalité sévère et bienveillante à la fois ; goûters dans les clairières de la forêt, expéditions sur les chars à échelles, que tout cela est d'une description rapide, gaie, vivante !

Quelques-unes des nouvelles du volume font penser au chanoine Schmidt, dont les petits livres récréaient notre enfance, mais avec quelque chose de moins prêcheur dans le ton, de plus animé dans la forme, de plus varié dans le détail.

La lecture des *Légendes du foyer* fait vivre dans un milieu honnête, agréable, sain et qui, en général, n'engendre pas la mélancolie. Après une journée de fatigue, d'agitation, ce livre est bon à lire. Il respire une philosophie pratique, saine et bienfaisante. Donner à la vie quotidienne, si vulgaire et si monotone qu'elle puisse être, de la poésie, de la gaieté, de la bienveillance, de la piété, voilà ce que nous disent les *Légendes du foyer*. Aussi, bien différent de mon jeune garçon, je vais les mettre, bien reliées, sur les rayons de ma bibliothèque où s'étalent mes livres favoris.

J. P.

L'Alliance évangélique et la Liberté religieuse. — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

Sous ce titre, le Comité central de l'Alliance évangélique (branche suisse) publie trois documents relatifs à son intervention dans la cause de l'Armée du salut, afin de mettre les chrétiens en état de juger sa conduite.

Une vraie sagesse spirituelle, pleine de fermeté et de charité, nous paraît caractériser ces quelques pages. Que nos frères s'adressent au Conseil fédéral pour réclamer en faveur de la liberté religieuse, ou qu'ils présentent leurs observations fraternelles à l'Armée du salut, ils le font avec une égale franchise et une grande simplicité. Il est évident toutefois que l'attitude de l'Armée, ou plutôt de ses chefs, n'a pas rendu faciles les tentatives de l'Alliance évangélique, et a quelque peu influé sur la forme de sa réponse, où l'on sent percer le peu d'espoir d'arriver à un résultat, et le désir très légitime de mettre un terme à cette page assez triste de notre histoire religieuse contemporaine. P. V.

Leila ou l'Ile déserte. Récit pour la jeunesse, cinquième édition française, avec 12 dessins de H. Hébert. — Lausanne, Georges Bridel et Cie.

Ce livre est une vieille connaissance; nous l'avons relu avec presque autant de plaisir qu'au jour, déjà ancien, où il fit son apparition. Son succès, prouvé par cinq éditions, nous paraît très mérité. Une famille anglaise fait naufrage sur le rivage d'une île déserte, elle se compose du père de Leila, de l'enfant et d'une vieille bonne. Le père de famille, comme dans le *Robinson suisse*, utilise à merveille les lieux, les plantes, les animaux, pour procurer à la famille le plus de confort possible. Il s'occupe sérieusement du développement religieux, intellectuel et moral de sa fille. Cette figure de gentleman et de chrétien est sympathique. Les recommandations du père à sa fille, lorsqu'il se sent gravement malade, la manière dont l'enfant les accepte, nous paraissent dignes d'approbation. Mais, la sagesse de Leila dans sa soumission à la volonté paternelle et dans son intelligence de cette volonté, dépassent quelque peu la mesure du possible. Bien amusante et aimable la figure de cette vieille bonne, soucieuse du décorum et d'un dévouement actif et absolu. L'histoire finit, comme toutes les aventures des Robinsons; une voile paraît à l'horizon, un vaisseau envoie une chaloupe explorer l'île que ces habitants quittent, non sans regrets. Un livre plein d'excellentes intentions, suffisant, par la variété des situations et des descriptions, pour satisfaire l'imagination de l'enfant, tel nous paraît *Leila dans l'île déserte*. J. P.

---

## RÉCLAMATION

Nîmes, 23 septembre 1890.

Monsieur le rédacteur,

Le dernier numéro du *Chrétien évangélique* (20 septembre 1890, N° 9, p. 432, col. 2) renferme une note sur mon volume de *Conférences* qui nécessite une réponse.

J'attends donc de votre justice l'insertion de la rectification suivante :

J'ai dit à la page 310 de mon ouvrage : « Tandis que la règle, œuvre de raison, se reconnaît à ceci, que l'on peut saisir son origine, sa nature et son but, ne demandez pas à l'amour d'où il vient : il l'ignore ; ce qu'il est : il ne s'en doute même pas ; où il va : peu lui importe. Il se suffit à lui-même et s'en fait gloire. *Comme l'Esprit-Saint, il souffle quand, comme et où il lui plaît.* » (Ligne 9.)

Qu'ai-je voulu dire, sinon que l'amour, pris comme principe de la vie morale et de la science de la morale, à l'exclusion de la justice, s'égale faussement à l'Esprit de Dieu, Esprit en qui l'amour et la justice se confondent dans une harmonieuse unité ? Je crois, en effet, de toute mon âme, — et je l'ai assez répété, — que l'Esprit de Dieu « souffle quand, comme et où il lui plaît. » Prétendre que cette phrase constitue un *ricanement* dans ma bouche, c'est m'accuser de quelque chose qui ressemble à un blasphème.

Je vous prie, monsieur le rédacteur, de me croire

Votre dévoué,

L. Trial.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## APOLOGÉTIQUE

### Sur quoi repose notre foi[1] ?

Mon dessein n'est pas d'empiéter sur le domaine philosophique ou dogmatique qui n'est pas le mien. Je me place plutôt, en abordant la question que je viens de formuler, à un point de vue pratique et populaire, pour me demander avec vous sur quoi reposent en dernière analyse les convictions chrétiennes qui nous sont — je le crois du moins — communes.

Il n'est aucun de nous devant l'esprit duquel cette question ne se soit plus d'une fois posée. La Société pastorale suisse l'avait mise, il y a deux ans, à l'ordre du jour de sa réunion à Lausanne. J'eus l'honneur de rendre compte de cette discussion dans l'une de nos revues[2]. Le travail que je vous présente maintenant ne sera guère que le développement des remarques que je me permis d'émettre à propos des deux rapports présentés par MM. H. Secrétan et Fayot. Je suis, je l'avoue, aujourd'hui plus qu'alors, frappé de l'actualité de cette question. On constate, sans doute, depuis quelque temps, dans la jeunesse universitaire française, une tendance à se rapprocher des idées religieuses, on ne peut dire encore à revenir à des convictions chrétiennes. Mais, ce dernier cas se présentât-il, et le mouvement, à peine dessiné encore, prît-il les proportions d'un réveil religieux, il y a un autre phénomène dont il faudrait tenir grand compte. Si la religion reprend quelque empire sur les esprits devenus étrangers à l'Eglise, dans le sein de l'Eglise elle-même les convictions vont incontestablement s'affaiblissant. Où sont les robustes croyances des jours passés ? Où les croyants dont la foi, à de certaines heures, ne ressemble pas bien plus au doute qu'à la foi ? Où les Eglises qui possèdent un corps de doctrines acceptées de tous leurs membres et... de tous leurs ministres ? Je ne parle pas des confessions de foi du XVIe siècle, dont le règne est passé dès longtemps, mais des grandes doctrines professées par les chrétiens de tous les temps : divinité de Jésus-Christ, incarnation, expiation. A l'égard de tous ces points capitaux, le désarroi est dans les esprits, le trouble dans les âmes ; et le doute, de ces hauteurs, descend par une lente infiltration jusqu'aux fondements de l'édifice : la chute, la révélation, le surnaturel, la personnalité même de Dieu et la responsabilité.

[1] Ce discours a été lu à la séance de rentrée de la Faculté de théologie indépendante de Neuchâtel, le 6 octobre dernier.

[2] *Chrétien évangélique* du 20 septembre 1888.

A qui attribuer la faute d'une telle situation? A la critique biblique? Dans une certaine mesure, oui. Mais l'attitude négative de la critique n'est elle-même que le symptôme d'un état d'esprit qui est propre à cette seconde moitié de siècle et qui tient à bien des causes : mœurs, progrès des sciences positives, philosophie déterministe.

Ne nous perdons pas dans l'étude des causes. Cherchons plutôt le remède au doute, le point fixe où appuyer notre foi. Ce point d'appui découvert nous permettra de reconstruire l'édifice de notre croyance tout entier, et, fût-il encore pour longtemps inachevé et plus semblable à une ruine qu'à un palais, tant que ce point fixe demeurera, toutes les restaurations de la foi seront possibles et pourront être espérées.

J'ose vous convier, messieurs les nouveaux étudiants, qui abordez, je l'espère, la théologie avec une foi positive en Jésus-Christ dans le cœur, à vous rendre compte des bases sur lesquelles elle repose ; car votre développement moral et scientifique ne s'accomplira pas sans qu'elle ait à subir de sérieux assauts. Et vous, messieurs, qui avez déjà, depuis que vous étudiez la théologie, connu plus d'un doute angoissant, je vous invite à vous demander avec moi ce qui chez nous a finalement résisté au choc et vaincu le doute. Répondre à cette question, ce sera dire à ceux qui nous suivent comment nous en sommes sortis, comment on en sort. Vous ne serez pas surpris, après ce que je viens de dire, si mon exposé prend plutôt les allures d'un examen de conscience ou d'une profession de foi que d'une dissertation scientifique.

## I

Sur quoi repose ma foi? — Je ne puis évidemment répondre avec le catholique : Sur l'autorité de l'Eglise. Cette autorité, il faudrait la démontrer tout d'abord, et ma foi aurait pour base une argumentation plus ou moins plausible. Du reste, moi protestant, je devrais demander avant tout : Où est l'Eglise? et, quelle que fût l'Eglise particulière qu'on me désignât comme étant en possession de la vérité, j'aurais de trop bonnes raisons de ne pas croire à son infaillibilité.

Répondrai-je plutôt que ma foi repose sur l'Ecriture sainte? Les doctrines scripturaires sont belles et sublimes : je demande si elles sont vraies. La Bible se présente comme un livre divin : je demande qu'on prouve son inspiration. L'orthodoxie protestante me fournira de la divinité de l'Ecriture des preuves qui ne seront pas sans force et *ne laisseront* pas de produire une sérieuse impression sur mon esprit. Mais je sens que si ma foi n'a pas d'autre base qu'une série de raisonnements, elle est fragile. Remarquez bien que je ne nie pas, que je ne mets même pas en question l'autorité de l'Ecriture ; je dis seulement que je n'en puis faire la base de l'édifice de ma foi, le point de départ de ma certitude chrétienne, parce qu'elle a besoin elle-même d'être établie par des preuves ; il me faut comme base une certitude plus immédiate, une évidence plus directe.

La trouverai-je peut-être, en me repliant sur moi-même, dans les expériences religieuses que je puis avoir faites? Les deux rapporteurs de Lausanne et nombre de théologiens évangé-

liques me l'affirment. A leurs yeux, le fondement de la certitude chrétienne c'est l'expérience individuelle du salut, la conscience qu'a le chrétien de son pardon et du renouvellement intérieur opéré en lui par le Saint-Esprit. Le chrétien a conscience qu'un facteur surnaturel, divin, est entré dans sa vie, qu'une force d'en haut habite en lui, qu'une vie nouvelle a commencé pour lui. Cette expérience lui atteste de la façon la plus certaine la réalité objective de Dieu, du Saint-Esprit, de toute l'œuvre de Christ, à laquelle sa régénération est indissolublement liée. Nous sommes ici sur le terrain, non plus du raisonnement, mais des faits, sur un terrain accessible à tous, quel que soit le degré de leur culture, et en présence d'affirmations que chacun peut contrôler à la lumière de sa propre expérience.

On va plus loin ; on croit avoir trouvé dans les expériences de la conscience chrétienne non seulement le fondement de la certitude, mais la source même de notre connaissance religieuse ; et de l'expérience fondamentale de la nouvelle naissance on pense pouvoir tirer tous les dogmes chrétiens, comme autant de postulats impliqués dans cette expérience. Ainsi, de ce que nous percevons l'action en nous d'un facteur objectif, et que cette action est de nature morale, on déduit l'existence de Dieu, et que ce Dieu est personnel. De ce que le procès de la régénération comporte trois degrés : le sentiment du péché et de la condamnation, la certitude de notre libération et enfin la communion avec Dieu dans laquelle nous sommes introduits, on déduira que Dieu est un en trois personnes.... Et de même de tous les dogmes évangéliques. C'est sur ces bases que le théologien luthérien Frank, d'Erlangen, a construit son système d'apologétique et de dogmatique chrétienne.

Mais ne se rend-on pas compte qu'il est à proprement parler inexact de dire : *la* conscience chrétienne, *l'*expérience chrétienne ? Je ne puis parler que de *ma* conscience, de *mon* expérience, ou de celles de tel et tel. Or, on sait comme l'expérience varie d'homme à homme, de chrétien à chrétien, et quelles formes variées la conversion, la nouvelle naissance revêtent chez les divers individus. Si l'on systématise l'expérience chrétienne pour en tirer les dogmes, le point de départ sera nécessairement une expérience individuelle, incomplète, et telle sera l'expérience, telle sera la dogmatique. Le résultat sera entièrement différent selon le théologien qui accomplira ce travail. Autant d'individualités chrétiennes, autant de dogmatiques. Que si l'on nous parle d'une conscience collective de l'Eglise, qui corrige les écarts possibles du sentiment individuel, il restera toujours à savoir quelle est, entre les Eglises, celle dont les expériences doivent servir de norme à la croyance. Pour M. Frank, ce sera l'Eglise luthérienne ; les expériences d'un bon luthérien seront la source de la dogmatique chrétienne. D'autres estimeront que c'est aux expériences du calviniste ou du méthodiste qu'il faut s'adresser.

Si l'expérience individuelle ou collective du salut ne peut être la source de la doctrine chrétienne, y trouverai-je du moins le fondement d'une certitude religieuse inébranlable ? J'en dois malheureusement douter, et voici pourquoi.

D'abord, cette affirmation repose sur une confusion. Dire que la certitude de la foi se fonde sur l'expérience de l'œuvre du Saint-Esprit en nous, c'est trop manifestement renverser les termes. Le point de départ du développement religieux n'est pas l'expérience. Celle-ci bien plutôt suppose la foi ; elle est le fruit de la foi ; elle ne peut exister que là où préalablement est née la foi. L'expérience de la régénération ne peut se produire que dans l'âme qui croit au salut en Christ. Celui qui attend l'expérience pour croire, ne fera jamais l'expérience. Admettre une expérience du salut qui précéderait la foi, qui la fonderait, ce serait supposer une expérience dans laquelle le sujet serait absolument passif, subirait une action qu'il n'aurait ni demandée, ni provoquée. La régénération ne serait liée à aucune condition de foi, de bonne volonté ; elle n'aurait rien de moral ; ce serait un coup de la grâce arbitraire et magique. En faveur d'une telle conception, il ne faut pas citer les conversions soudaines, comme celle de Saul ; car si, au point de départ de ces sortes de conversions, il y a une expérience pour ainsi dire foudroyante de la puissance de Dieu, cette expérience n'est pas encore celle du salut, mais une simple mise en demeure d'accepter le salut. Le rôle de la foi, de la volonté, est réservé, et l'expérience chrétienne, l'œuvre du Saint-Esprit ne se produit que plus tard, chez ceux qui ont, comme Saul, librement obéi à la sollicitation divine.

La place qu'on voudrait assigner à l'expérience lui appartînt-elle réellement, je n'en douterais pas moins qu'elle pût être le fondement d'une certitude chrétienne solide. Je suis certain que Dieu est mon Père et que Jésus-Christ est mon Sauveur, par l'expérience du pardon ; certain de la réalité de la personne glorifiée de Christ et de la puissance du Saint-Esprit, par celle de la régénération. Cette assurance me suffit aujourd'hui. Mais demain, — sous l'influence des circonstances qui modifieront mes impressions, par l'effet de quelque infidélité peut-être, — je ne trouverai plus en moi cette joyeuse assurance, et je me demanderai si je suis réellement pardonné, si j'ai été véritablement affranchi du péché, dont je découvre encore en moi tant de traces ; je douterai de la réalité de mon expérience ; je me demanderai si cette prétendue expérience n'avait point sa source dans mon imagination, si je n'ai pas vécu d'illusions ; si enfin une réalité *objective*, — Dieu me pardonnant, le Saint-Esprit me régénérant, — répond à ces impressions, jadis si vives, aujourd'hui affaiblies ou disparues ? — Soyez certains, messieurs, qu'une fois en proie à ce doute-là, je ne retrouverai la certitude qu'à la condition de posséder un point d'appui en dehors de ma subjectivité. On aura beau fouiller l'expérience, on n'en fera pas sortir la certitude, quand c'est la réalité de l'expérience même qui est en cause. Ce serait comme si l'on voulait consolider une muraille qui branle en prenant le point d'appui dans la muraille elle-même.

## II

Ma foi ne repose pas sur mon expérience. Ma foi est bien plutôt la condition, la source de mon expérience. Sur quoi repose ma foi elle-même ? Elle porte

en elle une certitude que l'expérience religieuse confirme, mais qu'elle n'a pas créée, qui en est indépendante, car elle la précède, et tellement indépendante que souvent elle subsiste lorsque l'expérience a cessé de se produire ou paraît la contredire. Où se puise cette certitude?

Si je scrute ma foi pour trouver une réponse à cette question, je ne découvre qu'une seule chose à dire : Ma foi repose sur un *fait*, que je ne puis ignorer, puisqu'il occupe le centre même de l'histoire, et que je n'ai pas le droit de traiter avec indifférence, parce qu'il a des caractères par lesquels il s'impose à ma conscience, — je parle ici de la conscience *morale* et non plus de la conscience religieuse au sens de tout à l'heure.

C'est le mérite de Ritschl et de son école de nous avoir rappelé que toute connaissance chrétienne a son fondement, sa source et sa norme dans l'apparition historique de Jésus de Nazareth. Je dis connaissance *chrétienne*. Ritschl va plus loin et dit : connaissance *religieuse*. Car, selon lui, nous n'avons de connaissance de Dieu qu'autant qu'il se révèle, et il ne se révèle à nous qu'en Christ. Tout ce qu'en dehors de la révélation chrétienne nous pouvons faire, c'est d'établir son existence, que Ritschl croit pouvoir prouver scientifiquement par un argument moral renouvelé de Kant. Mais dire *ce qu'il est*, nous ne le pouvons absolument pas. Du fait qu'en dehors de Christ nous ne connaissons pas Dieu, des disciples plus logiques que le maître ont conclu que nous ne pouvons pas davantage prouver qu'il existe, et que, Jésus-Christ étant l'unique Révélateur, son apparition nous fournit aussi la seule preuve que nous puissions avoir de l'existence de Dieu. Je suis, quant à moi, porté à croire qu'il existe, même en dehors de l'Evangile, des preuves suffisantes, — sinon rigoureusement scientifiques, ce qui n'est peut-être point nécessaire, — de l'existence de Dieu; je crois également à une connaissance de Dieu indépendante de la révélation chrétienne. Autrement, d'où naîtraient la foi universelle en la divinité et l'idée souvent très pure que l'humanité païenne s'est faite de Dieu? La nature et la conscience ont dès l'origine parlé à l'homme un langage, pas toujours compris, mais perçu quelquefois avec une étonnante netteté. Nier cette révélation naturelle que la Bible atteste en mille endroits, refuser à l'homme toute connaissance de Dieu en dehors de la révélation positive, c'est, me semble-t-il, ôter au christianisme ses points d'attache dans la raison et dans la conscience humaines, et faire œuvre de scepticisme.

Ces réserves faites, il faut louer hautement l'école de Ritschl d'avoir rendu au Christ historique sa place fondamentale et centrale dans la dogmatique chrétienne et d'avoir réagi fortement contre l'intrusion dans ce domaine de la spéculation philosophique. C'est peut-être se faire illusion que de croire qu'on puisse comprendre et interpréter le fait chrétien sans user de procédés et appliquer des catégories empruntés à la philosophie. Ritschl lui-même a été le premier infidèle à son desideratum, car il a apporté dans sa théologie une méthode et des notions prises toutes faites d'une philosophie déterminée. Mais ce que la philosophie n'a pas le droit de

faire et ce qu'elle a fait trop souvent, c'est de transformer les faits en idées, ou de les altérer pour les faire cadrer avec ses formules. Ritschl a cent fois raison de protester contre cet escamotage du fait par la métaphysique. Ce qu'on est en droit d'exiger de la philosophie, c'est qu'en secondant la pensée chrétienne occupée à sonder et à systématiser le fait chrétien, elle respecte absolument celui-ci.

Ce fait, — la personne historique de Jésus, — voilà donc le roc sur lequel je crois pouvoir édifier solidement ma foi. On m'arrête, et on me dit : Cette personne, vous ne savez rien d'elle que par le témoignage de ceux qui l'ont connue, c'est-à-dire par les écrits des apôtres, par le Nouveau Testament. Votre foi repose donc sur l'Ecriture, et vous voilà revenu au point de vue que vous condamniez tout à l'heure !

Non, messieurs. Car, pour le moment, il n'est point encore question de l'autorité divine de l'Ecriture, — que ma foi sera amenée à reconnaître plus tard. Dans la formation de la certitude chrétienne, l'Ecriture joue simplement le rôle d'un témoin. Celui qui ne possède pas encore cette certitude, qui n'a pas la foi, ne reconnaît point encore le caractère divin du Livre : il le prend comme un fait, car enfin le livre existe; c'est un document historique qu'il trouve devant lui. Ce document est, comme tout autre ouvrage humain, soumis à la critique, et n'a pour l'heure d'autres garanties que le caractère de ses auteurs et sa valeur intrinsèque. Mais ces garanties sont provisoirement bien suffisantes pour que le témoignage qu'il m'apporte soit à mes yeux digne d'attention. La critique pourra bien contester telle ou telle portion du Livre. Elle ne pourra, — à moins de trahir un parti pris absolu de négation, — se refuser à reconnaître que le témoignage du Nouveau Testament dans son ensemble émane du cercle des premiers disciples de Jésus et constitue par conséquent (le caractère moral des auteurs étant hors de cause) un document authentique et digne de créance sur sa personne et son œuvre. Que si, dépassant toutes bornes, elle en vient à rejeter la plus grande partie des écrits du Nouveau Testament, ou même à le faire descendre tout entier dans le IIe siècle, ou enfin à nier la réalité historique de la personne de Jésus, elle donnera la mesure du parti pris et du mépris des faits dont elle est capable; elle se discréditera aux yeux des hommes de bon sens et de bonne foi ; elle se *perdra par* ses propres excès.

Au reste, quoi que puisse dire cette critique savante, qui semble parfois bien plus en quête de nouveautés que de vérités, le Nouveau Testament établit devant mes yeux sa crédibilité par une voie plus directe. Le document s'accrédite lui-même. J'y sens régner un souffle de vérité ; il est marqué d'un sceau de simplicité, de sincérité, de droiture. Cette impression qu'il produit sur moi quand je l'ouvre, même superficiellement, suffit pour m'inspirer confiance. Et lorsque, sur la foi de cette première impression, je m'abandonne pour quelques instants à lui, comme on se fie à un guide dont le regard exprime l'énergie et la franchise, alors il me prend par la main et me conduit sur une hauteur, devant une figure... qui

ne ressemble à aucune autre que j'aie rencontrée. Vous avez connu, messieurs, des êtres sur le front desquels se lisaient la noblesse de l'âme, l'élévation des sentiments, la loyauté du caractère, et dont vous n'eussiez pu associer la pensée à rien de bas ou d'impur; des êtres à la fois forts et tendres, dont le regard respirait la bonté, dont le sourire répandait la joie, dont la seule présence réchauffait votre cœur; vers lesquels enfin vous vous sentiez invinciblement attiré, bien qu'en vous comparant à eux vous vous sentissiez médiocre et mauvais : leur vertu vous jugeait, leur beauté morale vous subjuguait.... C'est une impression analogue et pourtant différente que j'éprouve en présence de Celui qui remplit de son œuvre et de sa parole les pages du Nouveau Testament. Je me sens à la fois jugé et attiré. Jugé, comme je ne l'ai jamais été par aucun mortel; car de tous ceux dont le caractère moral a produit sur moi une impression profonde, je sens bien qu'il leur manque quelque chose; je les ai vus, quelque jour, sujets à d'humaines faiblesses, cédant à quelque impulsion égoïste, à quelque mouvement de vanité, inconséquents à leurs principes; je les ai vus, — ou si je ne l'ai pas vu, ils me l'ont dit, — pécheurs comme moi, semblables à moi, y compris le péché, déchus eux aussi, ne différant de moi que par le degré de la déchéance morale.... Je sais leur cœur semblable au mien, c'est-à-dire mauvais, quelle que soit l'apparente pureté de leur vie. Et j'ai été (le dirai-je?) consolé de mes faiblesses et de mes chutes en constatant qu'eux aussi ils étaient malades !

Je m'approche de Jésus; je le regarde attentivement : il est mon frère, un homme, le plus homme qui ait passé sur la terre, car il sent, il aime, il souffre, il pleure, il lutte comme aucun.... Sa vie passe devant mes yeux : j'ai beau considérer, scruter; je ne vois pas de lacunes, je ne découvre pas de taches, je ne puis constater de défaillances ! Le vase est sans fissure. Ou encore, sa vertu, c'est la robe sans couture tissée d'une seule pièce : rien n'y manque, et les traits en apparence les plus opposés y sont réunis sans effort dans une lumineuse harmonie : sainteté et amour, austérité et tendresse, dignité et humilité, énergie invincible et renoncement, conscience de sa force et sacrifice de soi jusqu'à la mort.... Devant cette figure, ma conscience s'incline, elle a trouvé son maître, car il ne m'est pas possible de concevoir une perfection plus haute que celle que je trouve ici réalisée, vécue. Je suis contraint de le confesser : Jésus est le Bien fait homme, le Bien vivant. Et si, de lui, mes regards se reportent sur moi-même, ah ! c'est maintenant que je me vois mauvais, que je me sens jugé et condamné : cette perfection morale, dont il vient de faire pour la première fois briller l'idéal devant mes yeux, met mon péché dans tout son jour; elle fait éclater mon égoïsme, ma lâcheté, ma souillure. C'est une révélation qui vient de s'opérer. Ma vie n'est plus à mes yeux que malice, orgueil et mensonge. Je ne vois dans mes œuvres réputées bonnes que vanité et hypocrisie. Le Saint de Dieu me juge : je me hais moi-même ! Et cependant, lui ne me hait pas. Il me condamne, puisqu'il hait le péché ; il y a entre lui et moi un

abîme, puisqu'il est parfaitement juste et bon; et cependant il a pour moi des paroles d'infinie douceur; il m'ouvre ses bras, je me sens aimé.

Où a-t-il trouvé le secret d'unir ainsi à la pureté la plus incorruptible la plus tendre charité, et tout en me condamnant de ne pas me repousser? Quelle est la source de cet amour et de cette sainteté? Un nouveau regard jeté sur sa vie m'en instruit. Je le vois en prière souvent, parfois des nuits entières. Il cherche la communion de Dieu ou plutôt il n'en sort jamais. Toute son activité a pour fondement une relation d'amour, d'intimité sans nuage avec Dieu; il l'appelle Père, il se dit fils, et comme fils il n'a qu'une pensée : accomplir la volonté de son Père; faire toujours ce qui lui est agréable. « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre.... Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux! » Nous le sentons : il vit avec Dieu dans une relation telle qu'aucune autre vie d'homme ne nous en offre l'exemple, et un abîme sépare la moralité, à laquelle l'homme naturel s'est parfois élevé, de la sainteté du Christ, qui est obéissance filiale, don sans réserve de lui-même à Dieu, l'idéal moral et religieux enfin absolument réalisé.

Et ce que maintenant j'éprouve pour lui, c'est un respect absolu et une confiance sans bornes; c'est la *foi*. La foi naît naturellement de la rencontre entre la conscience qui aspire au bien et le Christ qui le réalise.

La foi, et non l'admiration seulement, comme devant un beau, un merveilleux tableau. Car, en vérité, quand je m'approche de lui dans l'Evangile, la question ne se pose même pas pour moi de savoir si la figure qui remplit ce livre a vraiment appartenu à la réalité, ou si peut-être elle ne serait point l'idéal entrevu par une belle âme, la fiction de la conscience se cherchant elle-même et se retrouvant dans son propre rêve. L'idéal d'une belle âme! Mais qui donc, au temps où nous reporte l'histoire de Jésus, l'aurait créé, cet idéal de vie morale et religieuse qui dépasse de si haut tout ce qu'un Juif pouvait se représenter comme la perfection de la piété et de la vertu? Nous savons ce qu'étaient les représentants de la morale et de la haute piété de ce temps-là. Nous connaissons l'idéal pharisaïque! On ne prétendra pas que des hommes élevés à pareille école aient créé de toutes pièces un idéal de spiritualité et de sainteté qui, après avoir dérouté et scandalisé les contemporains de Jésus, nous dépasse encore nous-mêmes! *Non*, messieurs, une telle perfection, une telle relation avec Dieu, dont l'homme déchu n'aurait pu même concevoir l'idée, n'a pu être décrite qu'après avoir été vécue. Et n'est-elle pas bien vivante, en effet, cette figure que nous retrace le tableau évangélique? Elle marche, elle agit sous nos yeux; elle lutte. C'est un drame, dont les péripéties ont tout le poignant de la réalité. Ce n'est pas ici un rêve mystique, une figure plus ou moins effacée, perdue dans un nimbe de lumière. Nous sommes en face d'une histoire, dont mille traits concrets, pittoresques ou saisissants nous font toucher du doigt la vérité. Nous sommes sur le sol de la réalité. La mort de Jésus sur la croix est un fait. Sa sainteté sans tache et sa communion avec Dieu sont

aussi des faits. Et ce n'est pas seulement l'impression qu'elles nous laissent qui nous autorise à l'affirmer; c'est Jésus lui-même qui en parle comme de réalités pour lui absolument certaines. Il ne se sent pas séparé de Dieu par le péché; il ne trouve aucun déficit dans sa vie. Il se déclare hautement le Saint, le Bien-aimé du Père. Si je doutais de ces affirmations, je devrais l'accuser de folie, de mensonge ou d'orgueil. Au reste, un fait, qui appartient aussi à l'histoire, vient corroborer ce double témoignage que les œuvres de Jésus et ses propres déclarations rendent à sa parfaite sainteté : c'est sa résurrection. Je sais les objections.... Mais il est trop visible qu'elles sont inspirées surtout par la négation aprioristique du miracle. Une enquête impartiale sur les preuves de la résurrection de Jésus établira qu'aucun fait historique n'est mieux attesté que celui-là, tandis qu'en l'éliminant on crée à l'histoire des origines du christianisme des difficultés insurmontables. Or, si la résurrection de Jésus-Christ est un fait, elle est la divine attestation, la preuve irréfutable de son absolue sainteté.

Poser les faits que je viens de rappeler, c'est établir la vérité et la divinité du christianisme tout entier. Car c'est établir que l'enseignement de Jésus sur les choses de Dieu doit être la révélation de la pensée divine pour notre salut. La parole de Jésus, dont sa sainteté et sa résurrection me garantissent la vérité, voilà donc la source où je puiserai désormais avec une absolue confiance la doctrine du salut. Cette parole se légitime sans doute à ma raison, à ma conscience, mais je ne m'en soumets pas moins à elle, et en m'y soumettant je fais l'expérience qu'elle est vraie. L'enseignement de Jésus trouve sa vérification quotidienne dans mon expérience intime. — C'est établir également la vérité et l'autorité de l'enseignement des apôtres auxquels Jésus a promis le Saint-Esprit et a dit : « Qui vous écoute m'écoute. » Leur parole est ainsi placée sous la garantie de la sienne. Elle devient donc, elle aussi, la norme de ma foi et la source de ma connaissance chrétienne. Elle fait autorité pour moi, non seulement lorsqu'elle relate les faits de la vie du Sauveur, mais lorsqu'elle m'apporte l'explication de ces faits; car, pour me raconter simplement des faits, les apôtres n'auraient pas eu besoin du Saint-Esprit, et, d'autre part, la connaissance brute de ces faits serait peu de chose sans l'interprétation divinement autorisée qu'ils m'en donnent. Ils ont le droit de dire : « Nous possédons la pensée de Christ. Ces choses n'étaient pas montées au cœur de l'homme, mais Dieu nous les a révélées par l'Esprit. » (1 Cor. II, 9, 10, 16.) Ici encore, mon expérience confirme chaque jour la vérité de l'enseignement que j'ai accepté.

## III

J'ai essayé d'analyser mes expériences, de dire comment je crois que le doute peut être surmonté. J'ai attribué, dans la formation de la certitude chrétienne, un rôle important aux faits historiques et au livre dans lequel ils sont consignés. Je ne m'en excuse pas. Je vais même jusqu'à dire que le fait historique de l'apparition, — unique dans l'histoire par son caractère de sainteté, — de Jé-

sus de Nazareth est le seul fondement sur lequel je puis asseoir solidement ma foi et ma certitude religieuse. On peut contester, nier que les expériences subjectives du croyant correspondent à une réalité objective ; reléguer, comme le fait Ritschl, l'union mystique avec le Christ glorifié parmi les rêveries d'une piété malsaine.... On ne peut pas rayer Jésus-Christ de l'histoire. Sa personne, sa vie sainte, sa mort, sa résurrection demeurent des faits. Le *fait*, voilà le point fixe auquel, dans les heures du doute, du découragement, de l'obscurité intérieure, se cramponne la foi. Ce serait donc, à mes yeux, une lourde faute de la part de l'apologétique que de mépriser les faits historiques. Qu'on ne nous cite pas Pascal déclarant que la religion se prouve avant tout au cœur, ni Vinet montrant la vérité du christianisme par son accord profond avec les besoins de la conscience humaine. Car ni l'un ni l'autre n'ont dédaigné la preuve historique. Et, en effet, on pourra, sur le terrain de l'apologétique morale, toujours se demander si la doctrine qui répond aux besoins du cœur n'est pas née de ces besoins mêmes ; si les vérités chrétiennes ne seraient point de prétendus postulats de la vie morale auxquels ne répondrait aucune réalité objective. Pour écarter ce doute, il faut ressaisir la réalité en mettant le pied sur le roc de l'histoire.

Il ne s'agit d'ailleurs pas ici d'une démonstration telle qu'on la pourrait administrer pour un fait historique quelconque. Le fait chrétien a des caractères propres qui le distinguent de tout autre. La conscience se trouve ici en face du grand miracle moral. Mise en rapport avec Jésus-Christ, elle reconnaît en lui la réalité de l'idéal du bien auquel elle aspire, et de ce contact naît la foi, qui s'étend bientôt à toutes les paroles du Christ et trouve sa confirmation de fait dans sa résurrection. Arrivés à ce point, et la divinité de l'œuvre de Jésus-Christ étant établie, la réalité de la révélation apostolique ne fait plus doute pour nous, et le Nouveau Testament, ou plus précisément l'enseignement des apôtres sur les choses du salut, devient à son tour une autorité que nous acceptons.

Je n'ignore pas, — et ce que je viens de dire du rôle de la conscience dans la formation de la foi l'indique assez clairement, — que ce passage du doute à la foi n'a rien de nécessaire, ou que s'il y a ici une nécessité, elle est de nature toute morale. Pour arriver à croire, en présence du Christ, il faut vouloir.... Vouloir quoi ? Une autorité quelconque, à laquelle on puisse se soumettre aveuglément, un *schibbolet* doctrinal qui dispense de chercher et de conquérir la vérité ? La foi sera-t-elle le fruit du caprice ou de la paresse intellectuelle ? Non ! ce que, pour croire, il faut vouloir, c'est ce qui est exigible de tous, obligatoire pour tous : vouloir le bien, vouloir faire la volonté de Dieu. Si quelqu'un *veut* pratiquer le bien, il reconnaîtra en Christ le Bien incarné, la sainteté pleinement révélée, et par là même Celui dans la communion duquel seul il peut devenir bon, réaliser quelque chose de plus que la moralité de l'honnête homme du monde : la *sainteté*, une vie vraiment purifiée dans sa source intime comme dans ses manifestations extérieures ; et il s'attachera à lui et

fera l'expérience de la puissance de sanctification qui émane de lui.... Mais si quelqu'un n'a pas cette volonté, il se détournera du Christ après l'avoir un instant contemplé; il cherchera à échapper à l'attrait exercé par lui sur son âme; il fera ce que fit le jeune homme riche : il s'éloignera, portant en sa conscience l'aiguillon de la vérité méconnue et de l'appel de Dieu méprisé.

Remarquez-le, messieurs, il ne s'agit pas ici d'expériences religieuses dont l'authenticité peut être mise en question, mais de la réalité la plus certaine de notre vie, d'un fait que nous sommes tenus de reconnaître, de respecter, sous peine d'être des méchants. Si quelqu'un ne croit pas au *devoir*, ne reconnaît pas dans le bien la réalité suprême, et dans la loi morale le fondement dernier de la certitude, il peut douter; il peut nier ces choses, il en est libre. Celui-là, la figure du Christ ne lui dira rien, car la conscience est le sens par lequel il le faut contempler pour le reconnaître et lui donner sa foi.

Je fais la part des préjugés. Il y a des hommes qui cherchent le bien et qui ne viennent pas, — en ce monde du moins, — à Jésus-Christ, soit qu'ils ne l'aient pas vraiment connu, ou que leur conscience ait été faussée, atrophiée par les influences mortelles du monde, ou que des doctrines qu'ils n'ont pu accepter leur aient voilé la vraie figure du Christ, ou qu'enfin la vie des chrétiens leur en ait donné une traduction trop inexacte. Il n'en reste pas moins que la conscience, remise à elle-même et placée devant Jésus-Christ, reconnaît en lui la présence de Dieu et trouve en lui le fondement de la certitude religieuse. De la rencontre d'une volonté droite avec Jésus-Christ naît la foi. Voulez-vous arriver à la foi? Soyez absolument sincères, c'est-à-dire ayez la volonté de faire le bien, et mettez-vous en relation avec Jésus-Christ. Je n'ai pas dit qu'avec la foi que vous mettrez en lui tous vos doutes et toutes vos incertitudes seront instantanément dissipés. Il subsistera peut-être des obscurités, il y aura plus d'une lacune dans l'édifice de votre théologie. Mais au centre sera la certitude, car au centre sera Jésus-Christ, et quels que soient les difficultés et les doutes qui puissent vous assaillir, la certitude une fois acquise vous restera.

« Je n'avais réponse à rien, mais je n'ai jamais douté, » a dit M. Ch. Secrétan, faisant allusion aux difficultés que son esprit a rencontrées depuis l'heure où la certitude de l'amour de Dieu est entrée dans son âme[1]. Vous ferez des expériences du même genre. Pour affermir votre certitude, en présence des difficultés de la pensée, vous chercherez Jésus-Christ, vous vivrez avec Jésus-Christ, et vous trouverez dans les expériences que vous ferez avec lui la confirmation de plus en plus certaine de la réalité du salut dont il vous a ouvert la source.

J'aime à terminer en citant les paroles sérieuses de mon excellent ami, M. Henri Meyer, dans un travail distingué sur le sujet qui nous a occupés[2] : « Conquérir la *certitude* en matière religieuse, dit-il, est une tâche à laquelle nul ne doit se soustraire.... Les solides convictions chrétiennes sont rares au sein du pro-

[1] *La Civilisation et la Croyance*, p. 255 et 256.
[2] *Revue théologique* de Montauban, 1889, p. 293-310.

testantisme de notre époque. Le manque de certitude est notre grande faiblesse et notre grand péril : l'incertitude, le doute, c'est le ver qui est à la racine de l'arbre et le fait dépérir.... » Sa conclusion, qui s'accorde profondément avec l'esprit du présent travail, la voici : « Nos frères catholiques fondent leur foi sur l'infaillibilité du pape. Fondons la nôtre sur ce roc : l'infaillibilité du Christ ! »

G. GODET.

## BIOGRAPHIE

### Gustave Knak.

*Un prédicateur du Réveil.*

SECOND ET DERNIER ARTICLE

### V. *Ministère de Knak à Berlin.*

Knak fut présenté à sa nouvelle Eglise, le 24 février 1850. L'assemblée chanta un cantique, composé pour la circonstance. Le pasteur répondit aux vœux de l'assemblée, par un cantique nouveau.

Sans tarder, il se mit à l'œuvre. Attachant une grande importance aux relations personnelles, à Berlin comme à Wousterwitz, le pasteur chercha aussitôt à faire la connaissance de ses paroissiens ; il va les visiter, de maison en maison, comme l'apôtre Paul le faisait à Ephèse. Sans cure d'âmes, un ministère est toujours incomplet, s'il n'est pas stérile. Avec son extrême bonhomie, Knak se mouvait à l'aise parmi la haute société de la capitale, aussi bien qu'au milieu de ses paysans de Wousterwitz. Sans se préoccuper jamais de sa personne, il saisissait toutes les occasions de rendre témoignage à la grâce de Dieu en Jésus-Christ.

Sa prédication n'était pas moins goûtée que ses visites. Le dimanche matin réunissait autour de sa chaire des auditeurs nombreux, appartenant à toutes les classes de la société. On y rencontrait des ouvriers, des étudiants, de hauts fonctionnaires, — le ministre de Raumer, en particulier, — et jusqu'à des membres de la famille royale de Prusse.

Knak préparait ses prédications à sa manière. On ne trouve, du reste, peut-être pas deux pasteurs qui emploient absolument la même méthode de préparation. Après un examen attentif de son texte, il lisait volontiers quelque discours traitant le même sujet ; cette lecture lui suggérait des idées. Ces idées faisaient alors l'objet de ses réflexions, mais il vouait à la prière beaucoup plus de temps qu'à l'étude et à la méditation. Ainsi préparé, il montait en chaire se défiant de lui-même, mais comptant beaucoup sur le Seigneur. Toujours préoccupé du salut des âmes, après les avoir appelées à la repentance, il leur présentait le Sauveur. Son cœur débordait, dès qu'il traitait de la miséricorde de Dieu et des compassions de Jésus. Il y revenait sans cesse. C'est ce qui faisait dire au président de Gerlach : « Knak ne prêche qu'un sermon, mais un bon. »

Au surplus, dans l'ardeur de son discours, Knak ne s'en tenait pas à sa préparation : son discours abondait en anecdotes. Il mettait son auditoire au courant de tout ce qui le préoccupait, ne craignant pas de juger les événements du jour, à la lumière de l'Evangile.

Le lundi soir, dans l'Oratoire de la cure, vraie chapelle avec chaire, il répétait le sujet traité la veille, d'une façon

familière, pour les personnes qui désiraient l'entendre une seconde fois ou qui n'avaient pas pu prendre part au culte du dimanche.

Dans la prédication du dimanche matin, 18 décembre 1870, il avait raconté ce qui se faisait pour l'évangélisation des prisonniers français, et avait mentionné mon voyage à Berlin. Le lendemain, lundi, me reconnaissant au fond de la chapelle, il annonce tout à coup qu'il aperçoit dans l'assemblée le jeune frère, dont il a parlé la veille, et il m'invite à monter en chaire pour parler moi-même, en allemand, de l'œuvre qui nous tenait à tous si fort à cœur. Force fut bien de m'exécuter. Auparavant toutefois, Knak pria l'assemblée de se lever et d'invoquer la bénédiction de Dieu sur son serviteur qui allait parler. Je ne sais trop ce que je dis, mais j'appris plus tard que le Seigneur avait béni, en effet, les paroles que j'avais prononcées. Quoique ce fût en hiver, je n'ai peut-être jamais eu plus chaud que ce soir-là. Ce genre familier de prédication, parfois très personnel, ne plaisait naturellement pas à tout le monde. Le discours manquait parfois de suite, même de logique. Le texte était imparfaitement traité, les parties manquaient de proportion. Tel sermon n'aurait pas été admis, par des professeurs, à un examen de théologie pratique. Ceux que j'ai entendus ont produit sur moi une impression profonde. Je vois encore, dans sa chaire, ce vieillard aux longs cheveux blancs, étendant vers l'auditoire ses mains suppliantes, et, les larmes dans la voix, conjurant les pécheurs de répondre à l'appel de Dieu. Je n'ai jamais eu de personne l'impression aussi forte, que je me trouvais en présence d'un homme vivant dans la communion de son Sauveur. On raconte qu'un jour, commençant à prêcher, il ne put d'abord prononcer que ces mots : « Jésus, Jésus ! » Puis il s'arrêta. Son œil brillait d'un tel éclat, que plusieurs avaient cette impression : « Il a vu le Seigneur face à face. »

Le fait est que Knak eut bientôt formé à Berlin une assemblée d'âmes converties, qui se groupèrent autour de lui. Il était plus qu'un pasteur dans son Eglise ; il était un père vénéré au milieu d'une nombreuse famille de croyants.

C'est dans la prière que se puisait, au fond, la puissance de Knak sur les cœurs. Il parlait à son Sauveur, comme si le Sauveur était là, devant lui, présent à ses regards, et l'ardeur de sa foi réchauffait même les cœurs indifférents.

Son cabinet d'étude était surtout un cabinet de prières. Des gens de toutes conditions venaient y trouver Knak, qui se mettait à genoux avec eux et obtenait souvent des exaucements merveilleux. Par la prière, il a opéré des guérisons de tous genres. Homme d'une foi enfantine, il voyait se réaliser les promesses admirables faites à la foi, qui peut aller jusqu'à transporter les montagnes.

Mais l'activité de Knak ne devait pas se limiter à son Eglise de Bethléhem. Sous le règne du pieux roi Frédéric-Guillaume IV, des visites d'Eglises furent instituées dans toutes les provinces du royaume, en vue du réveil des âmes. Knak fut choisi par le Synode de Tremplin comme l'un des visiteurs de la Silésie. Ses prédications d'appel furent aussi puissantes dans cette province, qu'elles l'avaient été, lors de ses tournées missionnaires en Poméranie. Ces

visites duraient souvent plus d'une semaine, et permettaient de constater des conversions positives.

Au fond, nous trouvons appliquées en Prusse, il y a un tiers de siècle, les missions itinérantes, qu'on s'efforce d'introduire parmi nous; seulement elles sont confiées à des pasteurs en charge, hommes d'expérience non moins que de piété.

Plus tard, mis en relations avec des pasteurs de Westphalie, c'est de ce côté-là que se déploie l'activité de Knak. Les localités de Exter, Lemgo et Hartum l'attiraient particulièrement, parce qu'il y avait été particulièrement béni.

Une grande affection l'unit bientôt au pasteur Wedepohl, à Exter. Elle datait de 1857. Sur l'ordre du médecin, Knak avait dû se rendre aux bains de Œynhausen. Le jeune pasteur Wedepohl y commençait son fidèle ministère. Il voyait souvent, dans son auditoire, des pasteurs qui ne lui épargnaient pas leurs sérieuses critiques. Un soir, il se rend à l'église pour prêcher, après deux autres services et une longue course, fatigué et moins préparé que d'habitude. Et là, il voit sur un seul banc cinq pasteurs en cravate blanche : donc cinq critiques. Il crie au Seigneur et commence sa prédication, en comptant sur l'Esprit de Dieu avant tout.

A peine avait-il terminé, qu'un des pasteurs s'approche de lui. Le jeune prédicateur s'arme de patience et de douceur pour supporter les critiques. Mais ce pasteur est Knak qui, ému, s'écrie : « Grâces à Dieu pour le témoignage que vous venez de rendre ! » Puis Knak le prend dans ses bras et lui donne un baiser fraternel. Dès lors, ces deux hommes furent intimement unis : ils étaient faits pour se comprendre.

L'activité de Knak s'étendit même bientôt au delà de son propre pays. La mission parmi les païens réclama son vivant intérêt.

Dès son arrivée dans la capitale, Knak fit partie du comité de la Mission de Berlin. On sait qu'elle travaille surtout dans le sud de l'Afrique, et que les missionnaires de la Suisse romande, dans le Transvaal, ont trouvé de bienveillants collègues chez leurs voisins, les missionnaires allemands.

Après la mort de Wallmann, ce fut Knak qui proposa l'appel du directeur actuel, le Dr Wangemann. Hengstenberg était opposé à cette nomination; Wangemann la redoutait lui-même. Pendant un an et demi, il fut impossible de s'entendre. Knak priait toujours. Les oppositions furent surmontées. Wangemann quitta l'Eglise de Cammin, *dont* il était pasteur, et vint à Berlin. Knak l'installa dans ses nouvelles fonctions; ce fut lui qui l'encouragea plus tard à entreprendre son premier grand voyage d'inspection dans le sud de l'Afrique; il l'accompagna de ses prières, et tout réussit. Knak avait dit, au départ de son ami, à l'assemblée réunie pour les adieux : « Si l'un de vous, après s'être couché le soir, se souvient dans son lit qu'il a oublié le frère Wangemann dans sa prière, qu'il se relève aussitôt et répare son oubli. »

Mais la Mission de Berlin ne suffit pas à absorber l'activité missionnaire de Knak. A l'appel enflammé de Gützlaff, la chrétienté s'était émue en faveur de la Chine. Dès 1850, un comité avait envoyé le missionnaire Neumann et sa

femme pour fonder à Hong-Kong un orphelinat pour enfants trouvés. A l'arrivée des époux Neumann, Gützlaff venait de mourir. Les commencements furent fort difficiles. Les époux Neumann, brisés par la maladie, durent revenir en Europe. La mort emporta successivement toutes les sœurs envoyées pour leur aider, puis pour les remplacer. Le 26 novembre 1855, il ne restait dans la maison qu'une seule femme missionnaire, Lizette Nagel.

Knak prit cette œuvre à cœur. Le 3 octobre 1856, il put y envoyer un cordonnier pieux, Lendendorff, sa femme et sa fille. L'œuvre prit dès lors un nouveau développement. Il fallut construire à Hong-Kong une maison, qui reçut le nom de Béthesda. C'était une dépense de 90 000 francs. Mais les époux Lendendorff ne suffisaient plus. Le Dr Klitzke fut envoyé. Béthesda est non seulement un orphelinat, où des centaines de jeunes Chinoises ont été gagnées à Christ, mais la maison sert de lieu de culte aux matelots allemands qui abordent en ces lointaines contrées. Le drapeau de l'empire d'Allemagne flotte sur cette maison et sert à la reconnaître de loin.

Tandis que l'activité de Knak s'étendait ainsi toujours plus au dehors, sa femme cherchait à le débarrasser de tous les soucis domestiques, qui sont, pour beaucoup de pasteurs, une sérieuse entrave à leur activité. Le mari ne savait pas compter, sa devise était : « Cherchez premièrement le royaume des cieux ! » (Mat. VI, 33.) Il ne voyait guère au delà. Et Dieu pourvoyait à ses besoins. De nombreux amis de la campagne et des localités où il était connu, lui envoyaient des caisses de vivres. Il y avait beaucoup de gens pour les consommer, car la cure de la Wilhelmstrasse était sans cesse pleine d'invités. Lors d'un *Kirchentag*, Knak eut jusqu'à dix-sept pasteurs à sa table, et, en trois mois, il logea quarante personnes différentes sous son toit. Il recevait simplement, mais largement. « Dans cette maison, disait-on, chacun peut se rassasier. »

Mais il fallait des prodiges de savoir-faire pour suffire à tout : le traitement fixe du pasteur ne dépassant pas, dans les premières années, la somme de 1500 fr. Mais on n'achetait rien à crédit et l'on se passait de ce qu'on n'aurait pu payer argent comptant. Sur ce chapitre, Mme Knak s'est toujours montrée inflexible. Un pasteur ne doit pas faire de dettes, sous peine de compromettre son ministère.

Mme Knak avait fini par mettre sous clef les habits et le linge de son mari, pour n'avoir pas sans cesse à remplacer les vêtements qu'il distribuait aux mendiants, très nombreux à sa porte. Il donnait volontiers les meilleurs habits, « car, disait-il, les pauvres en ont assez de mauvais. »

Mme Knak était la femme vaillante, dont parle Salomon, « qui fait du bien à son mari tous les jours de sa vie et jamais du mal. » (Prov. XXXI, 12.)

Son mari avait, en effet, besoin d'être débarrassé de tout souci au dedans, pour pouvoir consacrer toutes ses forces aux luttes qui se préparaient au dehors. Et celles-ci ne devaient pas lui faire défaut.

Dès son arrivée à Berlin, il avait, en effet, traversé des jours difficiles.

Un collègue, dévoré de jalousie, avait répandu sur Knak des calomnies odieu-

ses. Celui-ci, fort de son innocence, n'y attacha d'abord aucune importance. Mais, peu à peu, les accusations se répandirent en ville. Les lettres d'insultes pleuvaient à la cure de la Wilhelmstrasse. Le monde incrédule est toujours prêt à croire le mal dont on charge les enfants de Dieu. Knak se vit forcé de provoquer une enquête pour prouver son innocence. L'accusateur, suspendu de ses fonctions, comme calomniateur, se fit justice à lui-même, par le suicide. Il avait déclaré que, vivant, il ne sortirait pas de la cure : il tint parole, mais d'une façon bien coupable.

Triste fin d'un homme qui avait prêché l'Evangile aux autres, mais n'avait pas veillé sur son propre cœur, pour en repousser, avec horreur, le sentiment de la jalousie, odieux chez tout homme, mais doublement odieux lorsqu'il se manifeste chez un pasteur, à l'égard d'un collègue.

Le cœur aimant de Knak souffrit beaucoup à cette occasion. Il aurait voulu vivre en paix avec tous les hommes. Mais il ne le put pas et des jours plus douloureux encore allaient se lever pour lui.

Les circonstances politiques étaient particulièrement sérieuses. La révolution de 1848 avait ébranlé la société jusqu'en ses fondements et troublé les meilleurs esprits. Etudiant à cette époque à Erlangen, en Bavière, il me souvient avoir vu la jeunesse universitaire, parfois comme en délire. Il semblait qu'un monde nouveau allait surgir, où l'égalité et la justice régneraient désormais sans partage. Par tempéramment, comme par principe, Knak était un sujet loyal et fidèle de son roi. On lui reprocha dès lors de compromettre ses collègues auprès du peuple par un zèle royaliste, très imprudent.

Mais on devait bientôt lui adresser encore des reproches plus graves.

Une ordonnance royale, du 27 février 1860, réorganisant l'Eglise évangélique dans les provinces orientales, avait expressément déclaré que la confession de foi des Eglises demeurait intacte et sans modification. Le premier Synode provincial fut convoqué pour le 8 février 1865. Ce Synode comptait des représentants de tendances opposées et des hommes fort connus, tels que les pasteurs Sydow et Gustave Lisco. Estimant que les décisions d'un Synode ainsi composé pourraient compromettre la foi luthérienne, Knak voulut s'en retirer. Le Consistoire l'engagea, au contraire, par lettre du 6 avril 1865, à y rester pour défendre fidèlement la sainte cause de l'Evangile. Knak, voyant dans cette recommandation du Consistoire une indication du Seigneur, s'apprêta à soutenir le bon combat, avec les armes que fournit la Parole de Dieu.

La lutte ne devait pas tarder à s'engager.

En 1866, le Consistoire avait engagé le Synode à s'occuper du sujet de la prière avant les repas, du culte domestique et de la discipline ecclésiastique, comme moyens propres à réveiller la vie chrétienne.

Le pasteur Sydow combattit tous ces moyens comme des manifestations inutiles, prétendant connaître des chrétiens pieux qui rejettent les formes extérieures du christianisme, y compris les prières à table et le culte domestique.

On peut croire que Knak, Bible en main, ne se fit pas faute de combattre

les négations des démolisseurs. Mais plus habitué aux réunions de Réveil qu'aux discussions synodales, il ne possédait pas l'art d'envelopper sa pensée sous des formes aimables, de façon à ne pas froisser ses adversaires.

Plus tard, dans une autre discussion, Knak rappela directement à Sydow l'engagement de consécration qui impose au pasteur le devoir d'enseigner selon la Parole de Dieu. S'il ne tient plus à celle-ci, sa conscience doit le pousser à mettre le Consistoire supérieur au courant de ses convictions nouvelles.

Le pasteur Muller, de l'Eglise de Jérusalem, à Berlin, nia qu'il y eût un engagement pris à la consécration ; il ne voyait, dans le formulaire employé, qu'une exhortation apostolique. Knak lui demanda s'il souscrivait personnellement à la confession de foi luthérienne. Le pasteur Muller répliqua, en accusant son adversaire de jouer le rôle d'inquisiteur. Il se produisit une vive agitation dans l'assemblée. On entendait répéter : « Quittons ce Synode, on y introduit l'inquisition ! »

Knak n'en fit pas moins la proposition de décider que, lors de sa consécration, chaque candidat prend l'engagement de prêcher selon la Parole de Dieu. Cette proposition fut renvoyée à plus tard. Elle ne reparut à l'ordre du jour qu'en avril 1868. Le président ayant inutilement prié l'auteur de la retirer, elle fut votée par la majorité du Synode. Mais il y eut une forte minorité d'opposants et de mécontents.

Knak était sincère. De bonne foi, il croyait que l'Eglise nationale, salariée par l'Etat, peut avoir une confession de foi évangélique, claire et positive, et forcer ses pasteurs et ses membres à lui demeurer fidèles ou à s'en retirer. Nous ne songeons pas à lui en faire un reproche, puisque, actuellement encore, vingt ans plus tard, la même illusion est encore partagée par des esprits sérieux.

Mais revenons au Synode Fréderic-Werder, de 1868.

Dans un rapport sur l'état de l'Eglise, Lisco [1] soutenait que les sciences naturelles ont modifié, chez tous les chrétiens, l'idée qu'ils se formaient du monde. Knak nia cette affirmation.

Sur quoi Lisco, se tournant vers Knak, lui dit : « Pour ne citer qu'un exemple, vous prétendrez difficilement, avec la Bible, que la terre est stable et que le soleil tourne autour de la terre. »

Knak se leva et répondit aussitôt : « Oui, je le crois, et je n'ai point d'autre notion du monde que celle qui se trouve dans la sainte Ecriture. »

Alors Lisco, se tournant vers son adversaire, lui répondit ironiquement : « Je vous ai méconnu, très honoré monsieur le pasteur ; je vous prie humblement de m'excuser. Votre orthodoxie est irréprochable et brille d'un éclat immaculé ! »

Dès cet instant, Knak avait perdu tout crédit, même auprès de pasteurs habitués à le suivre. Quand il revint à sa place, un de ses amis, refusant de lui donner la main, se borna à lui dire : « Knak, tu es un imbécile ! » (*Du bist dumm !*)

[1] Le Dr E.-G. Lisco, pasteur au Temple-Neuf de Berlin, est décédé le 8 février 1887, à l'âge de soixante-huit ans. Censuré en 1872 par le Consistoire de Brandebourg pour ses doctrines négatives, il fut encouragé par le doctorat en théologie que lui conféra, à cette occasion, l'Université de Heidelberg.

Cette scène se passait le 29 avril 1868.

Vingt-quatre heures après, le nom de Knak était cité dans tous les journaux de Berlin, comme le type de l'ignorance et de la bêtise. Jusqu'au bout du royaume, pendant des mois, on fit des gorges chaudes sur son compte. Dans les journaux, on substitua le nom de Knak à celui de bêtise (*Unsinn*), partout où l'occasion s'en présentait.

Des lettres anonymes arrivèrent de toute l'Allemagne pour tourner Knak en ridicule. On lui demandait d'arrêter le soleil pour un jour de noces prochaines. Plusieurs de ces lettres contenaient d'ignobles grossièretés. L'une d'elles, signée Satan, remerciait Knak de l'éminent service qu'il venait de lui rendre au sujet de la Bible.

Lorsque Knak passait dans les rues, les gamins de Berlin le suivaient en criant : « Le soleil tourne ! »

Voyageant un jour en Westphalie, Knak fut reconnu dans une gare. Une dame traînée dans une poussette, entendant le nom de Knak, ne fit qu'un saut à terre, courant et criant :

« C'est Knak, c'est Knak ! »

Et qu'on ne prétende pas qu'il ne se fait plus de guérisons miraculeuses de nos jours !

Le chef de gare répondit :

« Soleil, arrête-toi ! »

Il fallut assigner au pasteur un wagon spécial, pour l'arracher aux obsessions et à la malveillance du public.

Il n'est pas jusqu'au Conseil communal de Neu-Trebbin, qui, s'érigeant en champion de Copernic, n'ait crié vengeance, demandant au Consistoire supérieur de prendre des mesures pour préserver le monde de l'obscurantisme du pasteur de l'Eglise de Bethléhem.

Je pense bien que Knak, tout préoccupé du salut des âmes, n'avait pas fait de l'astronomie le sujet particulier de ses études. Toutes ses énergies convergeaient vers la prédication de la grâce de Dieu offerte aux pécheurs par Jésus-Christ. Tout le reste l'intéressait moins. Mais nombre de journalistes qui le tournaient en ridicule et les gamins qui le poursuivaient dans les rues, n'en savaient pas davantage. Les champions de la science les plus bruyants ne sont pas toujours des savants eux-mêmes. Les voitures vides font plus de bruit que les voitures pleines, en roulant sur le pavé.

La vraie science n'est d'ailleurs pas si hautaine : elle reconnaît qu'il lui reste beaucoup à apprendre.

Elle a déjà varié en bien des points. Nos descendants verront des découvertes qui nous étonneraient, comme nos pères, s'ils revenaient dans ce monde, seraient confondus d'étonnement en présence de tout ce que leurs yeux verraient.

A notre sens, le tort de Knak est autre que celui dont le public l'accusait. Il semble croire que Josué a exprimé des idées astronomiques, là où cet homme de guerre n'y a pas songé évidemment.

Il est essentiel de ne jamais perdre de vue le but pour lequel l'Ecriture sainte nous a été donnée. La grande question que tout homme doit se poser dans la vie est celle-ci : « Quel est le chemin du salut ? » Notre intelligence, notre conscience n'y répondent pas clairement, tant le péché a tout obscurci, dans le monde et en nous. Pour nous éclairer,

Dieu s'est révélé aux hommes, en divers temps et de diverses manières, surtout par son Fils et ses apôtres. Toutes ces révélations nous ont été conservées dans la Bible. Nous y trouvons le chemin du salut clairement indiqué. C'est dans ce but que la Révélation transmise dans la Bible nous a été donnée, comme une lampe à nos pieds et une lumière à nos sentiers. Elle ne saurait nous égarer, car les auteurs sont inspirés du Saint-Esprit.

Mais les auteurs de la Bible n'ont pas reçu des révélations spéciales au sujet des sciences : leurs connaissances spéciales portent sur un sujet infiniment plus important, celui de la foi religieuse. Les auteurs sacrés pourraient donc se trouver en conflit avec la science moderne sur des points où ils n'ont reçu aucune révélation ; cette opposition ne nuirait, pour moi, en rien à la confiance que je place dans les auteurs sacrés, pour toutes les questions religieuses qui sont spécialement de leur ressort.

Le savant, s'il est humble, peut être chrétien, tout en divergeant, sur les sciences et l'astronomie en particulier, d'avec les expressions dont se servent les auteurs sacrés pour exprimer un phénomène physique. La foi qui rend chrétien n'est pas une foi en la science, ou même dans la Bible, mais en Jésus-Christ, le Sauveur des pécheurs.

Copernic lui-même, qu'on aimait tant à opposer à Knak, n'avait pas renié la foi chrétienne, si l'on en juge d'après l'épitaphe qu'il composa lui-même pour son tombeau :

Non parem Pauli gratiam requiro [1],
Veniam Petri neque posco, sed quam
In crucis ligno dederas latroni
Sedulus oro.

Knak lui-même, tout en repoussant, au nom de Josué, le système moderne d'astronomie, n'en demeurait pas moins un chrétien éminent et très versé dans les questions religieuses qui avaient rempli sa vie. J'ai toujours admiré le courage qui poussa cet homme de Dieu à déclarer publiquement sa foi, malgré ses adversaires et malgré ses amis, pour obéir à sa conscience. Plût à Dieu qu'il y eût, de nos jours, plus d'hommes fidèles à leurs convictions, allant droit leur chemin, quoi qu'il en coûte, et répétant après Luther : « Je ne puis autrement ; que Dieu me soit en aide ! »

Mais les convictions se paient cher dans notre génération : Knak en fit la douloureuse expérience. Désormais son rôle est effacé. C'est un chef sans soldats. Dans telle localité même, où se célèbre une fête missionnaire, le Conseil d'Eglise engage Knak à ne pas prendre la parole, de peur de nuire à la fête en suscitant des protestations, qu'on ne pourrait éviter.

Ce fut un temps douloureux. Un coup plus douloureux encore devait le frapper. Sa pieuse femme, Mathilde, le bon ange de la maison, tomba malade. Toutes les méthodes de guérison furent employées en vain. Il fallut l'isoler des siens, qui n'eurent pas même la consolation de la visiter. Elle mourut, le 21 novembre 1869, dans une maison de santé, près de Berlin.

Humainement parlant, Knak ne pouvait se passer de sa femme. Elle le soutenait de son esprit calme et réfléchi. Mais le Seigneur demeura l'appui de son serviteur dans le veuvage. Plus que

[1] Je ne cherche pas une grâce pareille à celle de Paul ; je n'exige pas un pardon tel que celui de Pierre ; mais je demande avec instances le pardon que tu donnas au brigand attaché sur le bois de la croix.

jamais, Knak avait pris pour devise ces paroles de l'Ecriture : « Ils ne virent plus que Jésus seul. » (Mat. XVII, 8.)

VI. *Une journée passée avec Knak.*

C'est à cette époque que je fis la connaissance de mon vénérable ami, en décembre 1870. Knak était vieilli avant l'âge. Toute sa personne portait le cachet de la souffrance, mais la souffrance l'avait sanctifié encore davantage.

Je ne raconterai pas en détail ici tout ce que je lui dois, entre autres pour son appui si dévoué dans la journée du 12 décembre 1870. Découragé après une visite faite au Dr H. Wichern, le grand apôtre de la Mission intérieure en Allemagne, j'avais été faire mes adieux à Knak, prêt à reprendre le chemin de la Suisse. Je revenais donc sans avoir pu visiter les prisonniers français, auprès desquels m'avaient délégué l'Eglise libre de Lausanne et la Société évangélique de Genève. L'étonnement de Knak fut grand de me voir arriver en costume de voyage.

— Comment vous portez-vous ? cher frère, me dit-il.

— Bien, mais je compte repartir aujourd'hui pour la Suisse et y reprendre mon travail, déjà trop interrompu. Je suis venu vous faire mes adieux.

Knak, me regardant alors en face, me dit avec beaucoup de sérieux :

— Avez-vous épuisé toutes les démarches possibles ?

— Je lui racontai ma visite à Wichern qui m'avait bien accueilli, mais conseillé de ne pas rester plus longtemps à Berlin, où je perdais mon temps, sans avoir aucune chance d'être autorisé à visiter les prisonniers français, puisque plusieurs pasteurs, accourus dans le même but, venaient d'être éconduits, malgré de sérieuses recommandations. Pourquoi serais-je plus favorisé qu'eux tous ? Wichern, plein de dignité, à la tenue imposante, m'avait parlé avec une autorité qui avait porté la conviction dans mon esprit.

— Après tous mes efforts, ajoutai-je, je ne suis pas plus avancé qu'à mon départ de Lausanne. Je ne suis pas fait pour une vie qui se passe en sollicitations inutiles. C'est assez ; je m'en vais.

Tout d'un coup, la figure de Knak s'illumine. Comme si un rayon d'en haut avait éclairé son âme, il étendit ses bras vers moi et me dit :

— Cher frère, vous ne partirez pas : Dieu ne le permet pas. Si vous partez malgré sa défense, Dieu ne vous bénira pas : votre travail sera vain au sein de votre Eglise. Vous ne goûterez aucune paix, car vous porterez la peine de votre infidélité.

Il me semblait entendre la voix d'un antique prophète me parlant au nom de l'Eternel, Jéhova. Je ne me sentais plus la force de résister. J'étais désarmé.

Knak tomba à genoux, je l'imitai, puis il adressa à Dieu une de ces prières ardentes, confiantes, qui ont droit à toutes les promesses et font descendre le ciel sur la terre. Je ne sais combien de temps nous demeurâmes à genoux. La foi en ma mission était recouvrée ; j'étais assuré que Dieu saurait, malgré tout, m'ouvrir les portes des camps et des lazarets, pour y visiter les prisonniers français. Quand nous fûmes relevés, Knak me serra sur son cœur longtemps, répétant avec effusion : « Frère, frère, frère dans le Seigneur. »

Un quart d'heure plus tard commença pour nous cette longue odyssée, qui se prolongea, sans interruption, dès le matin à huit heures du soir. Nous heurtâmes successivement au palais de la reine Augusta, où l'on nous laissa entrer sans difficultés ; chez le grand chambellan, comte de Nesselrode, à la table duquel j'écrivis une lettre à la reine ; puis au ministère de la guerre, où il fallut faire longue antichambre ; chez le colonel de Wangenheim, pour aboutir enfin, de nuit, fatigués, mais toujours confiants dans le Seigneur, à la maison de M. Thielen[1], l'aumônier général de l'armée allemande.

En voyant le vieillard à cheveux blancs s'appuyer sur le bras de son jeune compagnon, on eût dit un père marchant avec son fils, et non deux hommes qui se connaissaient depuis trois jours à peine. Mais en vérité, il y a une famille de Dieu sur la terre et ceux qui lui appartiennent se reconnaissent bientôt comme des frères. Je crois, avec le Symbole apostolique, à la communion des saints. Aussi, le dimanche suivant, 18 décembre, me sentais-je poussé à prendre la cène de la main de Knak, dans l'église de Bethléhem. Cela me semblait si naturel que je ne m'étais jamais demandé si l'Eglise était luthérienne ou réformée ; je la savais évangélique. Plus tard seulement, j'appris, par la biographie de Knak, qu'il avait hésité à me donner la cène. « Mais, dit le Dr Wangemann, dans son livre, le pasteur de l'église de Bethléhem, ayant appris à connaître le pasteur Dupraz comme un chrétien sérieux, il se dit : Au fond, il est un bon luthérien[1] ! et il lui donna la cène. »

[1] Décédé le 4 juillet 1887, à Charlottenburg.

Il ne pouvait en être autrement, sinon la cène, au lieu d'être un lien entre les frères, aurait été un instrument de division pour séparer ceux que Dieu lui-même a voulu rapprocher.

Mais tous nos efforts semblaient, du reste, avoir été inutiles, quant aux prisonniers français. Knak pourtant ne se lassait pas de répéter : « Nous avons un Père tout-puissant dans le ciel : il incline le cœur même des rois selon sa volonté. »

Mais les jours passaient sans apporter de changement à ma situation. Mon fidèle ami Théodore Necker, de Genève, était accouru à Berlin, avec deux chrétiens de Barmen et d'Elberfeld, MM. Klein-Schlatter et Kraft. Leur intervention n'était pas suffisante. Knak seul espérait, contre tout sujet d'espérer.

Enfin, le 20 décembre, tout semble terminé. Je suis chez le grand aumônier Thielen, qui me déclare que toute démarche ultérieure est inutile. Les pasteurs Rey d'Avignon et Bauer de Mulhouse venaient d'être congédiés. C'étaient avec moi, les derniers solliciteurs. Je me lève pour prendre congé, quand on frappe à la porte. Un domestique apportait une lettre sur un plateau d'argent. Thielen la saisit aussitôt, la lit, puis fixe un moment sur moi son regard scrutateur, sans rien dire. « Pourquoi, s'écrie-t-il enfin, m'avez-vous tu la haute protection dont vous êtes l'objet ? Cette lettre vous concerne. Elle est de Sa Majesté la reine Augusta, qui vous recommande et veut qu'un rapport lui soit

[1] *Im Grunde ist er ein guter Lutheraner*. Biographie, p. 398.

fait au sujet de votre demande. Vous auriez bien dû me parler plus tôt de tout cela. »

Dès lors, tout était changé. Knak avait eu raison. Dieu avait incliné le cœur d'une noble reine, bientôt impératrice, à répondre favorablement à la demande que je lui avais adressée, peu de jours auparavant, en comptant sur le Seigneur. La prière d'un serviteur de Dieu, comme Knak, avait renversé tous les obstacles. J'allais devenir aide-aumônier de l'armée allemande, touchant un traitement de 50 thalers par mois, avec mission spéciale auprès des prisonniers français. On m'offrait, à choix, cinq ou six forteresses, comme lieu de résidence. Je choisis Erfurt, en souvenir du grand réformateur Luther. J'allais commencer un ministère, fatigant entre tous, exigeant une rare prudence, mais utile, intéressant au plus haut degré, et dont, après vingt ans, j'aime à repasser l'ineffaçable souvenir et rendre grâces à Dieu.

C'était le soir, quand Thielen me donna la bonne nouvelle que mes instances allaient être couronnées de succès. Le lendemain matin, je courais, de bonne heure, chez Knak, qui tombait à genoux et adressait à Dieu une prière, où les expressions manquaient pour témoigner la reconnaissance de son cœur profondément ému.

Je me borne ici à ces quelques traits de mes rapports avec Knak, qui auront contribué à faire connaître la puissance de sa foi chrétienne.

### VII. *Soir de la vie et départ.*

Malgré les douloureuses expériences faites par Knak, son cœur ne cessait de porter un vif intérêt à tout ce qui concernait le royaume de Dieu sur la terre. Mais sa position, au milieu même des chrétiens, n'était plus ce qu'elle avait été autrefois.

En 1873, les luthériens évangéliques fondèrent les conférences, dites du mois d'août, pour la défense de leur Eglise et le maintien de leur confession de foi. On fit un appel au public religieux, mais le nom de Knak ne figura pas au pied de l'appel. Son nom aurait pu compromettre le succès de l'entreprise. Le vieillard en fut attristé, mais l'œuvre en elle-même ne l'intéressa pas moins.

Cette situation était humiliante, mais l'humiliation est souvent, entre les mains de Dieu, un moyen de développer la sanctification de ses enfants. Il est dangereux, pour le chrétien, d'être toujours honoré par ses frères.

L'arrivée de Pearsall Smith, à Berlin, excita une certaine méfiance chez Knak. Après l'avoir entendu, il dit à son voisin : « Le cher frère américain sait-il ce que c'est que de s'asseoir au banc des pécheurs ? »

Les questions qu'il lui adressa dans une assemblée de chrétiens, furent jugées inopportunes. Pearsall Smith exerçait alors une vraie fascination, sur un grand nombre de dames surtout. Knak écrivit une lettre de sérieux avertissement au frère américain, qu'il voyait s'avancer dans une voie dangereuse. Celui-ci y répondit, avec sa grâce habituelle, mais en évitant de toucher au fond de la question.

L'acte de charnel égarement qui mit un terme à l'activité de Pearsall Smith, fut bien de nature à prouver que les objections de Knak n'avaient pas man-

qué de sagesse. L'homme qui vit avec Dieu, par une constante prière, acquiert une remarquable intelligence des choses de Dieu ; il apprend à discerner, mieux que tout autre, le chemin de la vérité.

Toutefois Knak, attristé de tant de manières, ne laissait pas que de goûter aussi de douces joies. Peu de pères ont été aussi bénis dans leur famille : tous ses enfants ont réjoui son cœur. Sa fille aînée, Marie, épousa Ernest Preuss, pasteur à Carnitz, puis à Dünnow et actuellement à Gützkow près de Greifswald, en Poméranie. La seconde des filles, Elisabeth, épousa le pasteur Hammerschmidt, diacre de la paroisse de Saint-Luc à Berlin, actuellement à Wittbriczen, près de Belitz, dans-la province de Brandebourg.

Quant à ses deux fils, l'aîné, Jonathan, abandonna l'étude de la théologie pour la carrière militaire. On peut croire que ce ne fut pas son père qui l'y poussa. Mais le père en prit son parti, assuré que, sous l'uniforme du soldat, battrait encore un cœur chrétien. Décoré pendant la guerre de 1870 à 1871, et actuellement major et instructeur militaire à Torgau, Jonathan Knak demeura toujours un fils très attaché à ses parents. Nous avons eu le plaisir de le voir plusieurs mois à Lausanne, pendant l'été 1877.

Gustave Knak m'écrivait à cette occasion, en date du 11 juin 1877, les quelques lignes suivantes, qui portent bien le cachet de son individualité :

Bien cher frère en notre Seigneur,

Ces lignes vous seront remises par Jonathan, mon fils aîné, premier lieutenant et professeur de science militaire. Il a reçu l'ordre de Sa Majesté l'empereur, de passer trois mois dans la Suisse française, pour se perfectionner dans votre langue....

Témoignez un peu d'affection à mon fils pour l'amour du Seigneur. J'aime à penser aux heures précieuses et bénies que j'ai passées avec vous, alors que nous goûtions ensemble la douce présence de notre miséricordieux et souverain sacrificateur. Peut-être que vous m'enverrez de nouveau une parole d'affection et réjouirez ainsi mon cœur....

Mon fils vous dira que je puis encore sonner la trompette de la grâce, joyeusement et à pleins poumons, de même que jeter le filet de l'Evangile, avec le désir ardent de retirer, de temps à autre, un petit poisson hors du torrent de ce monde. C'est la joie de mon cœur.

Que le Seigneur vous comble de sa grâce dans le travail que vous accomplissez au sein de votre Eglise ; qu'il vous donne de remporter victoire sur victoire, avec l'épée de l'Esprit, et à la gloire de son saint nom.

Dans la fraternelle et fidèle affection,

Votre G. KNAK, pasteur.

Le second de ses fils, Jean, a suivi fidèlement les traces de son père. Pasteur de la même Eglise de Bethléhem, il prend une part active au travail de la mission intérieure, et fait partie du Comité de la mission de Berlin chez les païens, comme de celui de la mission auprès des Juifs. Il est très apprécié comme prédicateur aux fêtes de missions, dans les églises de villes et de campagnes. Dieu a vraiment béni, selon ses promesses, la famille de son fidèle serviteur, après le départ de celui-ci.

On comprend, avec cela, que Knak jouissait beaucoup de sa vie de famille. Il se sentait heureux au milieu des siens. C'était un heureux père dont les yeux brillaient d'un éclat tout particulier lorsqu'il parlait d'eux. « Mes enfants, écrivait-il à l'un de ses amis, me portent dans leurs bras et je suis entour

de chers petits-enfants, qui cherchent à lire dans mes yeux ce qui pourrait me faire plaisir, afin de me le procurer. »

Et puis, il lui fut donné de goûter encore une bien douce joie, le 24 février 1875. C'était le jubilé de vingt-cinq ans de ministère, passés au service de l'Eglise de Bethléhem.

Après le déjeuner de ce jour, il reçut son Conseil d'Eglise, qui venait, en corps, le remercier. Ses catéchumènes entonnèrent le beau cantique, si populaire en Allemagne : *Lobe den Herrn, den mächtigen König der Ehren.* Sur une table, se trouvaient étalés les cadeaux les plus divers, entourés de verdure et de fleurs.

Une surprise plus grande l'attendait encore. Dans l'Oratoire, également orné, se trouvaient tous ses enfants accourus pour la fête. Son vieil ami, Charles Straube, occupait la chaire, prenant pour texte les mêmes versets de l'Ecriture sainte médités lors de la présentation de Knak, vingt-cinq ans auparavant : « Quand je suis venu vers vous, je n'y suis point venu pour vous annoncer le témoignage de Dieu avec des discours pompeux, ou avec une sagesse humaine, » etc. (1 Cor. II, 5.)

Straube engagea son ami à jouir sans arrière-pensée de cette fête, que la bonté de Dieu lui avait préparée. Knak répondit avec son humilité habituelle. Un repas termina le jubilé.

Parmi les cadeaux qui lui firent le plus grand plaisir se trouvait un album, où ses anciens catéchumènes avaient inscrit leurs noms, accompagnés d'un verset de la Bible ou de quelques mots de reconnaissance. Son plus ancien catéchumène de Berlin, le pasteur Lutze, lui remit l'album, déclarant, au nom de tous, leur intention de confirmer tout à nouveau l'engagement de leur foi chrétienne.

Knak répondit, en développant cette parole de l'apôtre Jean : « Mes petits enfants, demeurez en Jésus. » (1 Jean II, 28.)

Ce jour fut un des plus doux dans la vie du pasteur de l'Eglise de Bethléhem. Après beaucoup d'humiliations, il était comblé de témoignages de respect et la parole de Jésus s'accomplissait en cette fête : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Jean XII, 26.)

Bienheureuses les Eglises qui savent aimer et honorer leurs pasteurs âgés et fidèles, comme le fit celle de Bethléhem, à Berlin ! Le Seigneur bénit celles qui témoignent un amour singulier à leurs conducteurs spirituels, à cause de l'œuvre qu'ils font. (1 Thes. V, 13.)

Mais un jubilé de vingt-cinq ans, passés dans la même ville, est un sérieux avertissement pour celui qui le célèbre. C'est le soir de la vie qui s'annonce ; c'est le soleil couchant ; ce sont les grandes ombres qui vont s'allonger encore. C'est un solennel *memento mori.*

Knak ne souffrait pourtant pas de déclin visible. Il continuait à remplir régulièrement ses fonctions habituelles. Dieu lui accorda encore, en 1878, la grande joie de revoir le pasteur Klitzke, le directeur de l'orphelinat de Hong-Kong, faisant une visite en Europe pour réveiller l'intérêt des chrétiens en faveur de la Chine. Knak l'accompagna à diverses fêtes missionnaires, où il prit la parole pour rendre témoignage à la grâce de Dieu. Le Seigneur lui donna de le faire encore avec puissance et,

surtout, avec une grande joie. Le 14 juillet 1878, Knak prêcha dans son église de Bethléhem pour la dernière fois. Mais personne ne se serait douté que sa fin fût proche. Il avait pris pour texte de son discours : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » (Luc VI, 36.) « Si nous avons quatre ou cinq pauvres dans une journée, disait-il, qui viennent frapper à notre porte pour demander l'aumône, nous les recevons bien ; mais s'il en arrive vingt ou trente, savons-nous user de miséricorde envers les derniers autant qu'envers les premiers ? » Le prédicateur sentait le besoin de s'humilier à cet égard, le tout premier. On voit combien sa conscience était délicate, et combien il recherchait la sanctification de toute sa vie.

Le lendemain, Knak partait pour Dünnow, chez ses enfants Preuss ; il désirait y passer ses vacances d'été. Il jouissait toujours beaucoup des séjours faits chez ses enfants. L'arrivée du grand-père était une immense joie pour les petits-enfants. Le vieillard savait se mettre à leur portée, jouer avec eux, tout en saisissant les occasions propices pour élever leurs regards vers les choses d'en haut.

Le 27 juillet, il resta à table, après souper, plus longtemps que d'habitude, puis il présida le culte de famille. C'était dix heures et quart quand chacun se sépara, après les salutations habituelles. A peine au lit, Knak se sentit mal à son aise. On réunit en hâte la famille. Elisabeth, la fille cadette, en visite chez sa sœur, soutenait son père dans ses bras. « Mes enfants, je vais vous quitter, » balbutia-t-il. Peu après, on entendit ce mot : *Abendmahl* (souper, cène). Le vieillard se recoucha, s'étendit. Encore une fois sa bouche s'ouvrit : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit, » dit-il. Puis il expira. C'était dix heures et quarante-cinq minutes.

Knak avait vécu soixante-douze ans.

L'enterrement se fit à Berlin. Le Dr Wangemann, son fidèle ami, plus tard son biographe, prononça la prédication d'adieux. Knak lui-même en avait choisi le texte, trois ans à l'avance : « Celui-ci reçoit des péagers et mange avec eux. » (Luc XV, 2.)

Knak était un pécheur, il le fut jusqu'à la fin de sa vie ; il le savait, il le sentait. Personne n'a insisté davantage sur la grâce de Dieu en Jésus-Christ, qui nous est nécessaire à tous. Il revenait sans cesse à ce sujet. On peut dire qu'il fut spécialement le prédicateur de la grâce.

Mais parmi les hommes de Dieu que nous avons rencontrés, — et ils sont nombreux, — il n'en est aucun qui nous ait laissé l'impression d'une vie plus sanctifiée. Aussi, en pensant à sa mort, si soudaine et si paisible, lui a-t-on appliqué, non sans raison, ce que la Parole de Dieu raconte du juste Enoch : « Il marcha avec Dieu et Dieu le prit à lui. » (Gen. V, 24.)

R. DUPRAZ.

## REVUE CRITIQUE

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ DES CULTES DANS LE CANTON DE VAUD, 1798-1889, par *J. Cart*. — Lausanne, F. Payot, 1890.

De toutes les branches de l'histoire religieuse, celle de la liberté des cultes est certainement l'une des plus délicates

à traiter. D'abord, l'historien a moins à faire ici à des faits précis et bien documentés qu'à des mouvements d'opinion qui n'ont pas toujours laissé, ni dans la législation ni dans la presse contemporaine, une trace parfaitement saisissable. Les idées ont marché à l'insu des hommes. Le problème était déjà posé à une époque où l'on en était encore à distinguer entre liberté de conscience et liberté des cultes, et les réticences plus ou moins calculées des publicistes ou des lois, qui souvent compliquent la tâche de l'historien, attestent plus encore les tâtonnements de l'opinion que le manque de sa sincérité.

Dans ce domaine, l'histoire des idées ne peut s'éclairer que de celle des mœurs. En tout pays, et dans le nôtre plus que dans beaucoup d'autres, l'avènement de la liberté des cultes a été le résultat d'une évolution longue et compliquée, que la psychologie religieuse éclaire au moins autant que l'étude des documents historiques.

Mais ici, pour être à la hauteur de sa tâche, l'historien doit réunir deux qualités qui trop souvent s'excluent. Il doit y apporter une ferme judiciaire, sachant dégager dans toute leur pureté les principes que des luttes, d'ordinaire violentes, rendent troubles et confus. Il est bon qu'il soit, mais dans le sens honorable du mot, un doctrinaire. D'autre part, il doit joindre à ce ferme jugement un esprit compréhensif, nous dirions volontiers débonnaire, en possession de cette forme supérieure de l'indulgence qui tient un compte équitable des circonstances et des milieux. Il n'est même pas mauvais qu'un peu de sa sympathie pour la cause dont il esquisse le laborieux triomphe se répande jusque sur les adversaires dont les violences ont été souvent l'une des causes, et non la moins efficace, du succès des vérités qu'ils ont cherché à étouffer.

Ceux qui connaissent l'auteur du livre que nous annonçons ne refuseront pas de le tenir pour bien qualifié à ces divers points de vue. M. Cart connait à fond l'histoire religieuse de notre pays, et c'est parce qu'il la connait bien, parce qu'il sait quelle place immense y tient la revendication de la liberté des cultes, qu'il a estimé devoir traiter ce sujet à part, dans tout un volume, au lieu d'en faire seulement un chapitre de son grand ouvrage sur le mouvement religieux. D'autre part, il est, dans le meilleur sens du mot, un homme de principes. Plus conséquent que bien d'autres, il n'a pas laissé refroidir son attachement à la liberté religieuse par les menées de ceux qui en ont abusé, même contre lui et contre l'Eglise qu'il desservait. Des circonstances momentanément douloureuses pour sa personne lui ont procuré un des plus grands honneurs qu'un homme puisse ambitionner, l'occasion de montrer que ses convictions étaient à l'abri des hasards des sympathies personnelles. Son livre enfin, qui n'est pas seulement un livre d'histoire, est bien un plaidoyer en faveur de la liberté des cultes ; mais celle-ci est posée, non sur un principe abstrait, mais sur son seul fondement solide, le respect jaloux des droits de Dieu sur l'âme humaine et l'obéissance à la parole de Christ : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même. »

A ne regarder qu'aux apparences,

l'histoire de la liberté des cultes dans le canton de Vaud, ou, comme on reprend l'habitude de le dire, dans le Pays de Vaud, est assez humiliante. Elle commence tristement et finit de même. Entre les différentes périodes que l'auteur nous fait parcourir, régime helvétique, régimes cantonaux de 1803, de 1830, de 1845, de 1860, temps actuels, le progrès est plus sensible dans les lois que dans les mœurs. A chaque fois, le principe trouve, d'abord pour le proclamer, et ensuite pour le défendre, une minorité qui, s'enfonçant comme un coin dans la conscience publique, impose à celle-ci des institutions toujours plus libérales. Mais c'est au moment où la cause paraît gagnée que les violences des masses viennent tout remettre en question. On le voit en 1820, on le retrouve vingt-cinq ans plus tard, et, de nos jours, au moment où le triomphe législatif de la cause paraît complet, l'agitation antisalutiste vient révéler non seulement les mêmes passions dans les masses, mais, ce qui est plus grave, les mêmes faiblesses parmi les hommes cultivés. A près de trois quarts de siècle de distance, clergés, publicistes, gouvernements paraissent goûter le même sophisme qui rend responsables des troubles non les auteurs, mais leurs victimes, et qui imprime fortement dans la conscience de républicains cette idée que, pour attirer sur des gens les foudres de l'autorité, il suffit de les violenter.

En terminant la première partie du livre de M. Cart, intitulée : *les Faits*, on rend grâce à Dieu de l'amélioration graduelle de nos lois et des progrès réalisés par l'opinion publique. On n'échappe pas à l'idée que le principe de la liberté des cultes n'a pas encore pénétré victorieusement dans ces couches profondes, qui sont chez un peuple ce qu'est pour l'individu ce fond intime où résident les instincts primordiaux et la volonté inconsciente.

Les lois seront-elles toujours plus avancées que les mœurs, ou les mœurs arriveront-elles un jour à s'harmoniser avec les lois? Voilà ce que l'auteur est amené à se demander. Mais cette question même, qui renferme le mystère de l'avenir, et que chacun résoudra selon son tempérament, en suggère une autre plus immédiate : Nos lois font-elles, dès maintenant, à la liberté religieuse toute la place que réclament, nous ne disons pas la rigueur des principes absolus, mais simplement ces principes dont tout bon électeur républicain convient, même, si l'on veut, en les supposant tempérés par les nécessités dont le monde moderne est obligé de s'accommoder? (interdiction des processions, des actes qui pourraient entraîner des rivalités confessionnelles, etc.) Jusqu'où peut aller la liberté des cultes? Quel intérêt la société moderne a-t-elle à la favoriser le plus possible? Quelles sont les conditions politiques, ecclésiastiques, religieuses surtout qui peuvent le mieux en favoriser le plein épanouissement? Tels sont les problèmes essentiels qui préoccupent l'auteur dans la seconde partie de son livre, consacrée aux principes.

« La liberté des cultes, lisons-nous page 303, a ses limites, parce que, en réalité, aucune liberté n'est absolue. » Mais en quoi ces limites consistent-elles? C'est ici que nous sommes dans

le cas de formuler la seule critique de quelque importance que nous ait suggérée la lecture du livre de M. Cart. Sur ce point si important et si délicat, il nous semble que ses déductions ont été influencées par des considérations un peu trop spéciales. Au lieu de traiter la question générale des restrictions qui peuvent être, suivant les cas, apportées à la pleine liberté des cultes, il a surtout étudié quelles pouvaient être les limites posées au libre exercice du salutisme. C'est autour de ce phénomène religieux que se concentre essentiellement l'intérêt de la discussion. Au reste, il nous a paru que le salutisme occupait dans tout le volume une place un peu disproportionnée. L'historique, d'ailleurs si intéressant, si complet et généralement impartial, qui occupe les pages 161 à 289, est peut-être un peu trop étendu. Mais, pour en revenir au point spécial qui nous occupe, nous sommes portés à regretter que ce soit à propos du salutisme qu'on en vienne à parler des limites de la liberté religieuse, que, tenant compte de l'état psychologique tout particulier que cette apparition a déterminé dans nos populations romandes et des embarras des gouvernements, le noble défenseur de la liberté religieuse se soit vu amené à faire çà et là à ses adversaires des concessions qu'il n'eût peut-être pas faites en discutant le principe pour lui-même.

Nous n'ignorons pas ce que M. Cart pourrait nous répondre : c'est le salutisme qui a fait remettre en question la liberté des cultes dans la Suisse romande. C'est lui qui a créé aux gouvernants des difficultés toutes spéciales et presque inconnues jusqu'à ce jour (p. 283). D'ailleurs, c'est par le fait du salutisme qu'un traité sur la liberté des cultes, paraissant en 1890, retrouve en bonne partie son actualité et son intérêt. Nous reconnaissons tout cela, ajoutant que nous ne différons de M. Cart sur ce point, le seul où nous différions d'avec lui, que sur une affaire de nuance et de proportion. Ainsi nous le comprenons quand il écrit, page 280. « Pour l'Armée, l'essentiel est non le fond, mais la forme, la méthode. Or, c'est précisément cette manière extravagante qui soulève les protestations. Mais cette méthode appartient-elle réellement au domaine de la liberté religieuse ? On nous persuadera difficilement que la conscience religieuse y soit intéressée.... » Nous le comprenons et pensons que nul esprit équitable ne refusera d'entendre que sa réserve laisse intact le fond de ses revendications. Mais quiconque connaît les procédés de la polémique entreverra sans peine le parti que des adversaires peu scrupuleux pourraient tirer d'une telle concession. Au reste, plusieurs des luttes religieuses les plus violentes ne se sont-elles pas livrées autour de questions de méthode, de forme, devenues un drapeau et sur lesquelles un instinct assez claivoyant avertissait de ne pas transiger, parce que, capituler sur un point, si petit qu'il soit, où l'on est parvenu à intéresser la conscience, c'est faire capituler la conscience? Voilà la grande difficulté qu'ont rencontrée tous les théoriciens de la liberté religieuse, et que M. Cart pouvait moins que d'autres éviter sur le terrain où il s'est placé.

Mais après tout, entre les réserves de M. Cart et celles que nous faisons nous-

mêmes sur les siennes, il n'y a qu'une nuance, comme on le sentira bien vite en lisant les pages où il revient aux principes généraux. De ces pages, il en est de fort belles, ainsi celles où il démontre la nécessité pour l'Etat lui-même de défendre la liberté de conscience et de n'employer le pouvoir dont il dispose que pour assurer les droits de chacun ; celles aussi où il fait voir que la liberté des cultes, complète et sérieuse, ne peut s'établir que sur la suppression de tout privilège ecclésiastique, et où il en déduit la séparation des Eglises et de l'Etat comme le corollaire de l'avenir. Enfin, on éprouve plus que de la satisfaction, on se sent l'âme soulagée en l'entendant nous prouver si bien que l'avènement de la pleine liberté religieuse est intimement lié au triomphe de l'esprit chrétien, parce que seul, l'Evangile de Christ, bien compris, vainqueur des instincts naturels de l'homme, peut asseoir dans son âme, naturellement despotique, le sens des droits de tous et la charité. On ne saurait plaider par un meilleur argument la cause sacrée de la liberté. Quelle meilleure recommandation que de montrer sa victoire indissolublement liée à celle de l'Evangile de justice et d'amour! Et si la lecture de quelques-unes des pages qui retraçaient le passé a pu faire naître de tristes retours, éveiller même de douloureuses inquiétudes, quelle meilleure consolation pour le passé, qui reste humiliant, mais qui ne s'explique que trop bien, et quel réconfort pour l'avenir que de savoir que le triomphe complet de la liberté des cultes, s'il n'est pas au nombre des perspectives immédiates de l'heure présente, peut être légitimement l'objet des espérances des hommes de foi. H. N.

---

Les missions moraves actuellement existantes chez les peuples païens. Leur origine et leur développement, par *A. Senft*, pasteur de l'Eglise des frères. — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1890.

On sait qu'au XVIII[e] siècle, l'œuvre des missions n'a guère eu de représentants que dans cette noble Eglise des frères de l'Unité, qui peut, à juste titre, revendiquer le nom d'Eglise missionnaire. Quelle bienfaisante lecture que celle de l'histoire des travaux de ces frères moraves en pays païens! Nous ne pouvons que recommander, comme offrant un haut intérêt, le livre dans lequel M. le pasteur Senft vient de la retracer. Le seul défaut que nous pourrions lui reprocher, c'est la monotonie de l'admirable, rendue plus saillante par la brièveté à laquelle, malgré lui, l'auteur a dû se résoudre. Le style se ressent un peu de l'origine étrangère de l'écrivain ; mais il n'a pourtant pas de défauts bien saillants. Somme toute, c'est un livre qui doit faire son chemin. Jetons un rapide coup d'œil sur les faits dont il réveille le souvenir.

Les commencements sont assurément bien humbles ; mais quelle foi, quelle abnégation chez ce Léonard Dober et ce David Nitschmann qui, le 8 octobre 1732, s'embarquèrent à Copenhague sur un navire hollandais pour arriver au bout de neuf semaines et demie de navigation à Saint-Thomas (Antilles danoises). Deux artisans, sans protection, presque sans ressources, débarquant

sur une île au climat meurtrier, au milieu d'une population de planteurs et d'esclaves, mal vus par les uns et incompris des autres, voilà les débuts d'une œuvre qui maintenant a semé ses stations dans le monde entier. En 1889, l'Eglise des frères moraves comptait 111 stations, 343 frères et sœurs missionnaires, 232 écoles de semaine et 107 écoles du dimanche.

Au milieu de vicissitudes diverses, l'œuvre des Antilles (danoises et anglaises) a prospéré d'une façon remarquable. Les persécutions n'ont pas manqué, sans doute ; mais ces planteurs impitoyables, qui traitaient leurs malheureux nègres comme du bétail, n'ont pu s'empêcher de reconnaître le bien accompli par des missionnaires, étranges de dévouement et d'oubli d'eux-mêmes. En 1793, un magistrat des Antilles disait : « Avant que les nègres eussent entendu parler de Jésus-Christ, on n'achetait le lundi pas assez de cordes pour fouetter les malfaiteurs du dimanche. On en pendait vingt, trente et au delà. Combien tout cela a changé depuis que les frères ont prêché l'Evangile ! »

Le jour où l'Angleterre proclama l'affranchissement de ses esclaves dans les Antilles, le 1er août 1834, fut une date mémorable. A Antigoa, 15 000 nègres, près de la moitié de la population, faisaient partie de l'Eglise morave ; aussi, dès le début l'affranchissement fut complet dans cette île, — bel hommage rendu à l'œuvre missionnaire ! — tandis qu'ailleurs il fut graduel et ne devint complet que quatre ans plus tard. Les nègres chrétiens saluèrent par un culte d'actions de grâce l'aurore de leur liberté. Remarquons en passant que cette mesure libératrice, qui nous semble aujourd'hui si conforme à la plus simple justice, coûta au trésor anglais un demi-million de francs : environ 830 000 nègres furent affranchis. L'œuvre des frères moraves aux Antilles est encore là pour montrer comment une population réduite au dernier degré de l'abjection peut être relevée et transformée par la puissance de l'Evangile.

Il ne nous est pas possible de parcourir le champ si vaste embrassé actuellement par ceux qu'on appelait autrefois les *Herrnhuter* : des régions boréales du Groënland et du Labrador aux régions tropicales de Surinam, de la Cafrerie aux montagnes glacées du Thibet, il faut parcourir des milliers de lieues pour atteindre quelqu'une de ces 111 stations moraves disséminées dans le monde entier. Les missionnaires de Herrnhut n'ont jamais choisi les pays les plus agréables et les plus hospitaliers ; bien au contraire, il semble qu'ils aient fait exprès de jeter leur dévolu sur les endroits les plus déshérités à tous égards. Ils n'ont jamais reculé lorsqu'il s'est agi de porter le message du salut à quelque peuplade ignorante et dégradée. Qui dira la somme de travaux, de privations, de fatigues acceptée par ces indomptables pionniers de la civilisation et de l'Evangile ! Que de travaux perdus ! Le 28 février 1763, les nègres des bois viennent détruire Pilgerhut, station parmi les Indiens Arawakes (Guyane hollandaise). La grammaire et le dictionnaire, œuvre de patience laborieuse du missionnaire Schumann, restèrent dans les flammes ! David Zeisberger, l'apôtre des Indiens Delawares avait

fait, pendant son long ministère de soixante-trois ans[1], bien des travaux linguistiques. Si un certain nombre se sont conservés jusqu'à nos jours, d'autres ont été détruits par les Hurons lors de la guerre de l'Indépendance.

Comment ne pas admirer l'héroïque désintéressement de ces humbles ouvriers qui restent inébranlables en face des dangers du climat, des privations, des fléaux, de la contagion, des misères de toute espèce, des horreurs du paganisme, de l'indifférence des indigènes ou de l'hostilité des soi-disant civilisés? Et quelle humilité! Dœhne, arrêté dans son ministère auprès des Arawakes, reprend tout simplement son métier de tailleur à Paramaribo, en attendant de pouvoir recommencer son œuvre missionnaire.

Ces hommes de foi, simples et souvent ignorants, ont sans doute fait plus d'un faux pas. Leur ignorance les a plus d'une fois mal servis, et cependant Dieu a récompensé leur grande foi : « Celui qui croit en moi, disait Jésus, fera les œuvres que je fais et il en fera même de plus grandes. » Ils ont vu des miracles en fait de conversions et de vies renouvelées. Parfois, il est vrai, les fruits se sont fait attendre. Au Groënland, les cinq premières années ont été des années de travail infructueux; à Tabago, c'est quarante ans qu'il a fallu laisser passer avant de voir la première conversion : voyez aussi le Thibet où, au bout de trente-six ans de travail, on ne compte encore que quarante-deux baptisés. Jamais les missionnaires moraves n'ont perdu courage en face des insuccès.

Je disais plus haut que ces apôtres sont souvent simples et ignorants. Ce n'est pourtant ni calcul, ni principe de la part de l'Eglise morave; en effet, le programme de son école de Niesky, où l'on forme de jeunes missionnaires, spécifie catégoriquement que « jamais un missionnaire ne disposera de trop de connaissances. »

Les obstacles que rencontre maintenant l'œuvre missionnaire ne sont plus les mêmes que ceux qu'elle rencontrait il y a cinquante ou quatre-vingts ans. Elle a actuellement à combattre la propagande catholique au Thibet, à la Guyane hollandaise, à la côte des Mosquites (Amérique centrale), dans l'Afrique du Sud. Une autre difficulté, c'est le pêle-mêle des nations qu'a amené la grande facilité des communications. Maintenant on trouve des Chinois et des Hindous un peu partout. Ce pêle-mêle de peuples a produit, cela se comprend, un accroissement et une multiplication de vices qui rendent la discipline souvent fort difficile, surtout lorsque les troupeaux sont nombreux. A Gnadenthal (Cafrerie) l'Eglise compte 3000 membres; à Paramaribo, 13000. Ici, ce sont les chercheurs de fortune et autres aventuriers qui, par leur absence de scrupules, entravent l'œuvre missionnaire; ailleurs, c'est l'alcool qui coule à flots, ou bien les produits de la littérature pornographique et incrédule qui font invasion là où l'on s'y attendait le moins. Tous ces obstacles, venant s'ajouter à d'autres, contribuent à rendre l'œuvre souvent bien difficile.

C'est certes une belle et noble entre-

[1] Ce vaillant homme mourut à quatre-vingt-huit ans, le 17 novembre 1808; pendant quarante ans, il n'avait pas quitté ses chers Indiens pour six mois.

prise que cette vaste mission qui a planté ses stations dans les cinq parties du monde, et qui pourtant est soutenue par des Eglises qui ne comptent en tout que 20 000 communiants. Outre les frais d'éducation des enfants des missionnaires, frais qui s'élèvent à près de 161 700 francs par an, le budget de la mission n'est que de 480 000 fr., ce qui constitue le tiers de l'ensemble des dépenses; les deux autres tiers sont fournis par les 111 stations missionnaires. Ces chiffres sont, on en conviendra, des plus instructifs.

Relevons un autre caractère de cette œuvre, qui nous frappe. Nous avons ici réellement l'œuvre d'une Eglise missionnaire. Il y a toujours eu contact, et contact étroit, entre l'Eglise-mère et ses stations les plus lointaines. Après Zinzendorf, l'Eglise morave a toujours pu dire : « Ma paroisse, c'est le monde. »

De ce fait en est résulté un autre, c'est que ceux qui arrosaient ont été arrosés; l'esprit de prière, de libéralité et d'activité chrétienne s'est trouvé développé d'une façon remarquable au sein de l'Eglise des frères moraves.

Aussi sommes-nous bien persuadé que c'est ici la condition la plus avantageuse aux œuvres missionnaires, d'être entreprises et dirigées par des Eglises. Loin de nous la pensée de mépriser les grandes choses accomplies par des sociétés missionnaires; nous n'en pensons pas moins que la grande affaire de l'Eglise vivant d'une vie normale, c'est la mission intérieure et extérieure. Elle trouve toujours là une grande force et une bénédiction sans cesse renouvelée.

P. TRIVIER.

---

# NOUVELLES

## Italie.

*Variations vaticanes. — Le jubilé des jésuites. — Les prêtres pauvres à Rome. — Le treizième centenaire de Grégoire le Grand. — Un curieux procès. — Le cléricalisme dans la Lombardie et ce qu'on en dit. — Le Synode des Eglises vaudoises d'Italie et leur mission.*

Sans vouloir d'aucune façon faire de la polémique contre l'Eglise romaine, sous l'inspiration d'un mauvais esprit de chicane, je tiens toutefois, comme je l'ai fait dans mes correspondances précédentes, à tenir mes lecteurs au courant des faits et gestes de nos plus proches voisins en christianisme. Ils sont forts, ils sont habiles, ils sont nombreux et, selon les lois de la sélection naturelle, ils sembleraient devoir, à bref délai, nous détruire ou nous engloutir. Le phénomène qui les réjouirait ne s'est pas encore produit; néanmoins, tout en aimant nos ennemis, nous avons la prudence de braquer toujours nos regards sur les feux de leurs bivouacs, pour être prêts en toute occurence. Ils nous connaissent mieux et plus que nous ne le supposons; connaissons-les, nous aussi, et, soit dit sans malice, nous n'y perdrons rien.

Or, il advint que, le 27 du mois de septembre, dans l'église *del Gesù*, on a célébré à Rome — le cardinal Mazzella officiant en habits pontificaux, — le jubilé de la bulle de Paul III, par laquelle il approuvait et consacrait la fondation de la célèbre Compagnie des RR. PP. Comment cela peut-il se faire? Les jésuites sont partout honnis! Hélas! nous l'avons dit : la Compagnie domine au Vatican; elle dicte ses désirs et impose ses volontés au pape lui-même, aussi bien qu'au plus petit clerc [1]. Elle se souvient de ses origines : elle est toujours la société secrète qui a fait trembler les Italiens et les étrangers,

[1] Le dernier Congrès catholique tenu à Lodi, ces derniers jours, l'a bien prouvé.

bien plus fort que ne l'ont fait toutes les sociétés secrètes, politiques ou de malfaiteurs, dont ma patrie paraît avoir eu la spécialité. Secrète dès sa naissance en 1540, elle eut bien de la peine à devenir viable, car son fondateur Inigo de Guipozcoa, qui s'appela plus tard Ignace de Loyola, fut sur le point d'être pendu à Rome comme corrupteur de la jeunesse. Reconnue par Paul III, qui l'accepta, charmé par ses promesses du quatrième vœu d'obédience, la Compagnie, qui voulait « soumettre à ses lois secrètes l'Eglise, les rois et le monde » eut d'abord une modeste résidence sur la place Morgana, au pied de la colline du Capitole, dans une petite maison à deux étages, qui subsiste encore et dans laquelle les généraux de l'ordre s'arrêtaient *chez eux*, lorsqu'ils se rendaient à Rome. Aujourd'hui, cette maison n'est qu'un misérable hôtel : elle deviendra un sanctuaire de la superstition, quand la Compagnie aura vu couronnées de succès toutes ses ambitions et ses prétentions à exercer l'empire, même sur le Vatican. Le moment n'en est pas très éloigné, et voilà pourquoi j'écris ces notes.

Un R. P., Centurione, après Curci et Passaglia, a écrit que le pouvoir temporel n'est pas nécessaire aux papes. Les deux derniers se sont rétractés « vaincus par la frayeur [1], » mais celui dont je parle vient de mourir et le Vatican, qui l'a toujours estimé pour sa fidélité et pour son patrimoine considérable, est très embarrassé maintenant à son égard. Il en vient même à échafauder les plus curieuses suppositions pour se tirer d'affaire. Ne va-t-il pas mettre en circulation le soupçon très commode que les principes ecclésiastiques qui se trouvent dans les écrits du R. P. défunt ne sont qu'une invention, une conjuration tramée par des prêtres libéraux ou pauvres ? Le jésuite est mort, mais on saura bien le faire parler.

[1] C'est un journal semiclérical qui l'a dit, et le père Curci, que j'entendis souvent à Rome en 1883, l'a dit lui-même avec une véhémence toute méridionale.

Il y a des variations, même à Rome, non seulement sur les mérites de la Compagnie, mais sur une foule d'autres sujets. Les évêques de la Vénétie et des Marches ont depuis quelque temps fait leur instance auprès du pape pour la béatification de Pie IX, demandant simplement qu'elle soit prise en considération. Le croirez-vous ? la chose n'est pas du tout en faveur dans les magnifiques salles que Raphaël et Michel-Ange ont remplies de leurs chefs-d'œuvre ; on fera une modeste commémoration du défunt pontife pour le centenaire de sa naissance (1792), et ce sera tout : un service à Saint-Laurent *extra muros*, et les cérémonies religieuses, comme celles de la libre pensée, ne comptent plus désormais et n'ont aucune portée. Les seules qui donnent du travail et de l'agitation dans les hautes sphères du cléricalisme sont celles des Eglises évangéliques, car elles attirent, pour la plupart, des auditeurs nombreux et toujours sympathiques. Il m'est arrivé, dans les premiers mois de cette année, d'avoir des centaines d'auditeurs catholiques à l'occasion d'un simple service funèbre.

Nous avons, dans nos Eglises évangéliques, quelques pasteurs riches ; en général, mes honorables collègues sont pauvres comme moi, mais non pas cependant dans la mesure des prêtres *scagnozzi* de Rome. Ces derniers, toujours à la chasse d'une messe ou d'un acte liturgique qui apporte quelque fruit dans leurs *marsupies*, comme dirait Rabelais, vivaient en vrais Juifs errants dans la capitale et aux alentours des palais pontificaux. Misérables, d'une propreté douteuse, râpés jusqu'à la corde, maigres à faire pitié, je les ai vus souvent dans les rues de Rome, et je leur ai souvent fait l'aumône qu'ils demandaient sans honte, car ils avaient vraiment faim. Que faire, et surtout qu'en faire ? *That is the question.* La curie a bien vite, à ce sujet, donné son dernier verdict. Il faut, dit-elle, les renvoyer à leurs paroisses, à leurs diocèses, et s'ils s'obstinent à demeu-

rer à Rome, le *celebret*[1] leur sera absolument refusé. Ils sont à peu près mille, ces pauvres tonsurés. Les renvoyer dans leurs diocèses ou leur dire : mourez de faim, c'est à peu près la même chose ; aussi les voit-on assaillir les portes du vicariat apostolique, mais sans résultat.

Les nombreux ordres monastiques étrangers établis à Rome fournissent un personnel exubérant pour toutes les cérémonies des églises ; les flatteurs, comme toujours, et les affiliés à la Compagnie possèdent tous les bénéfices de chapelle et de coadjuteur, et les pauvres *scagnozzi* en sont réduits à faire des protestations en l'air et à se ronger les poings. Ils ont déclaré toutefois qu'ils n'abandonneraient pas la Ville éternelle et qu'ils se feraient garçons de café, plutôt que de retourner à leurs diocèses. Il pourra arriver à l'un de mes lecteurs de voir un prêtre à Rome lui servir un bon déjeuner, et cela avec la plus parfaite désinvolture. Ces pauvres gens ont même craint pour une heure que la sûreté publique ne les expulsât de Rome. Le Vatican serait-il arrivé à ce point d'invoquer contre de misérables prêtres le secours du bras séculier et du gouvernement usurpateur ? Dans tous les cas l'agitation continue, les voix en montent jusqu'au souverain pontife et lui disent ce que disait Alfieri, et ce qu'on pourrait dire à plus d'un pasteur :

*Il primo prete*
*Torni alla rete.*

(Que le premier prêtre retourne au filet.)

Un étrange procès agite et émeut les populations ainsi que le clergé du midi de l'Italie. La basilique de Saint-Nicolas, à Bari, n'appartient pas avec ses bénéfices à l'*ordinaire* (c'est-à-dire à l'archevêque) ; mais étant sous le patronat royal, elle dépend du clergé palatin qui y trouve tous ses avantages, dont il ne veut pas se dessaisir. Plusieurs chapitres se trouvent dans une position identique à Rome[1] même, en vertu de très anciennes concessions ou de compromis autorisés par la papauté. A Bari, les choses ont tourné au pire et nous fournissent l'exemple d'une autre grande variation dans la discipline ecclésiatique romaine. L'archevêque veut tout avoir ; le chapitre de la basilique, se fondant sur la donation de Roger Ier le Normand, frère de Robert Guiscard (1085), donation inviolable et absolument indépendante, ne veut rien concéder. Le pape donne raison à l'archevêque, le prieur donne sa démission plutôt que de faire un schisme éclatant, et l'Etat installe un commissaire royal. Attendons-nous à une soumission pleine et entière du chapitre, car l'archevêque a un frère cardinal, très en faveur à la cour de Saint-Pierre. Toute cette histoire est profondément triste, car elle pivote autour de l'intérêt matériel : les âmes immortelles n'y entrent pour rien ; la tension des rapports de l'Eglise avec l'Etat en sera plus accentuée, et Mgr. Oreglia, surnommé « le pape des intransigeants » s'en frottera les mains d'aise.

A côté et au-dessus du centenaire d'Ignace, nous aurons bientôt celui de Grégoire le Grand, le plus grand des papes avec son homonyme de l'année 1073 ; plus grand que lui, sans doute, pour ce qui regarde les missions chrétiennes parmi les peuples barbares. Grégoire lui-même aurait voulu être missionnaire; et s'il l'eût été, il en serait d'autant plus grand ; mais on ne peut faire deux choses à la fois, pas même à Rome ; et, pour son siècle, il a eu une influence bienfaisante et pacifique, ce qui est beaucoup déjà. Il prit le titre de *servus servorum Dei*, pour l'opposer au titre d'*œcuménique* dont le patriarche de Constantinople s'était gratifié ; nous ne croyons pas qu'on

[1] Le *celebret* est l'autorisation officielle de célébrer le sacrifice de la messe et d'accomplir les autres actes liturgiques.

[1] Chanoines réguliers de Sto-Spirito, le chapitre même de Saint-Pierre. A Saint-Jean de Latran, il y a deux cardinaux évêques indépendants.

doive lui en vouloir, si ce titre si humble a fait fortune, et si ses successeurs en ont abusé. Il a été violent parfois pour maintenir l'unité de l'Eglise contre les évêques de Milan, d'Aquilée, de Ravenne, etc.; mais son but, comme celui de plusieurs chrétiens très évangéliques, était la réduction à l'unité des différentes dénominations. D'une grande énergie, d'une profonde piété, inconnue de nos jours chez ses pareils en dignité, il a voulu rétablir la Rome ancienne, souveraine du monde, sous l'égide du christianisme. L'idée était grande, irréalisable, antiévangélique, mais elle n'abaisse pas celui qui, dans les sombres circonstances du VII$^e$ siècle, a osé la concevoir. Missionnaire, aujourd'hui, il l'eût été avec toute la vigueur de sa foi et de son esprit, et ce qu'il a fait pour la conversion des Anglo-Saxons, des Lombards, n'est certes pas à dédaigner.

On peut ajouter que ce pontife vécut et mourut dans la plus grande simplicité. Il n'a pas laissé de monuments fastueux; on n'a de lui qu'un ciboire supporté par quatre colonnes d'argent dans la chapelle de Saint-Pierre et le souvenir du monastère de Saint-André, où son image était représentée dans une petite abside du cloître. Sa mémoire, même pour un protestant, a droit au plus grand respect, n'en déplaise à nos grands démolisseurs modernes qui ne savent rien bâtir de solide et de permanent sur les ruines qu'ils s'efforcent d'amonceler.

Dans l'Italie du nord, et surtout dans les populations rurales de la Lombardie, le cléricalisme devient de jour en jour plus puissant. Il domine dans les écoles, malgré les lois restrictives du ministère de l'instruction publique, et malgré les lois nouvelles sur les *Opere pie*, il conserve la haute main dans nos innombrables congrégations de charité et dans les institutions de bienfaisance. Les journaux du parti libéral s'en sont émus et ont proposé une foule de palliatifs, qui peuvent paraître des remèdes énergiques; mais en réalité, notre libéralisme sceptique, anémique, vide et décoloré n'a que des paroles à opposer aux actes réels et constatés de son ennemi. On en vient jusqu'à invoquer l'action officielle du nouveau préfet de notre province, comme si, aujourd'hui, il était possible qu'un préfet voulût jouer le rôle de persécuteur.

D'ailleurs, que les libéraux se le disent : s'il y a quelqu'un qui n'ait pas peur d'un préfet, c'est précisément le parti clérical. Contre ses progrès, pour déjouer ses manœuvres, il n'y a qu'un seul moyen efficace : l'instruction et l'éducation de notre peuple par l'Evangile.

C'est la tâche difficile que s'est imposée l'Eglise vaudoise et que, depuis une quarantaine d'années, elle s'efforce d'accomplir sous le regard de Dieu et avec le concours de ses amis chrétiens. Notre dernier Synode, réuni à Torre-Pellice dans la première semaine de septembre, a pu se faire une idée claire et nette de la mission vaudoise en Italie, d'après le rapport de son comité d'évangélisation. Ce rapport a été rédigé avec esprit; il n'a pas la forme parfois sèche, ennuyeuse, des rapports ecclésiastiques qui, tout en racontant des choses fort honnêtes, ont le don d'endormir le lecteur. Sous la forme d'un récit de voyages, il nous fait parcourir d'une manière agréable l'Italie entière (péninsule et îles), nous arrêtant dans les villes, les villages et les hameaux où l'Evangile a pénétré, où il s'est établi, et possède maintenant des écoles et des églises. Que de récits touchants et édifiants pour le lecteur qui voyage dans son fauteuil! La fermeté de la foi de nos convertis, qui savent résister avec courage aux menaces et aux persécutions des adversaires, nous remplissent l'âme de sympathie. Ce sont parfois même des enfants de nos écoles qui nous étonnent par la netteté et la vigueur de leur témoignage évangélique.

La mission vaudoise compte maintenant en Italie 44 églises, 53 stations, sans comp-

ter une foule de localités visitées, avec 41 pasteurs, 9 évangélistes, 8 instituteurs évangélistes, 58 instituteurs et institutrices, et des colporteurs et lecteurs de la Bible : un total de 132 ouvriers, qui coûtent au Comité, chaque année, non moins de 270 000 fr., sans compter tous les frais occasionnés par les locaux de culte et les fournitures des écoles : L'Eternel y pourvoira. Le célèbre maréchal Trivulce disait que pour faire la guerre il faut trois choses : de l'argent, ensuite de l'argent et encore de l'argent. Il en faut aussi pour la sainte guerre, et nous remercions chaleureusement nos amis de la Suisse qui, cette année, ont remis à mon collègue, M. J. Pons, la belle somme de 18 848 fr. pour notre œuvre.

Le Synode vaudois de 1890 a aussi eu la joie de consacrer un jeune missionnaire, M. Pascal, natif des Vallées vaudoises, qui a dû partir pour la mission du Lessouto. C'est le quatrième de ses enfants que notre Eglise donne aux missions du sud de l'Afrique et, s'il plaît à Dieu, ce ne sera pas le dernier.

PAOLO LONGO.

---

## Grande-Bretagne.

*Le chanoine Liddon. — Madame Booth. — L'Armée du salut et la question sociale. — Congrégationalistes. — Wesleyens. — Baptistes. — Presbytériens irlandais. — Anglicans. — Progrès en largeur chrétienne pratique. — Même mouvement dans la théologie. — Dans la morale. Le téléphone à l'église. — Une application renversante du système de la dîme. — P. P. C.*

Le chanoine Liddon, que l'église anglicane a récemment perdu par une mort prématurée, attirait des auditoires comme pas un de nos prédicateurs populaires n'en attire autour de lui, soit quant au nombre, soit quant à la qualité. Il exerçait un charme spécial sur les jeunes gens des classes supérieures et des carrières libérales. Ce n'était ni un philosophe, ni un logicien, mais un messager, un héraut. Sa grande force, c'était sa foi dans la révélation. « Le grand secret du meilleur genre de popularité, a dit un écrivain célèbre, ce sera toujours de dire noblement des lieux communs et en leur donnant un cachet de fraîcheur. » Liddon a eu cette popularité de tous les grands orateurs. Il disait ce que tout le monde savait, mais il le disait à sa manière, qui renouvelait ces choses connues de chacun : le péché, l'existence de Dieu, le salut, la mort, le jugement. Dans chacun de ses sermons, une phrase sur un de ces sujets, tournée à sa façon, était ou le rayon qui éclaire, ou celui qui réchauffe, ou le coup de foudre qui terrasse. Il était parmi ces mélancoliques qui ont l'oreille des hommes de cette fin de siècle, parce que cette fin de siècle est triste et que les blessés de la vie aiment qu'on leur parle avec tendresse : cela est le don des mélancoliques qui sont en même temps des chrétiens.

On demandait un jour à Liddon pourquoi il n'improvisait pas, lorsqu'il prêchait à Saint-Paul, la vaste cathédrale de la métropole. « Parce que, dit-il, le souci de bien conduire ma voix m'impose un tel effort d'attention que je crains de donner à mon esprit un surcroît de tension. » On n'imagine pas, en effet, le labeur physique qu'impose la prédication sous un dôme de cette capacité et devant la multitude que Liddon y réunissait. (Il fallait aller une heure d'avance pour y avoir une place.) Il lançait chaque mot, chaque phrase, comme avec une fronde, par-dessus l'océan de têtes au-dessus duquel il planait; les muscles de l'œil et de l'oreille étaient également tendus pour s'assurer que chaque mot était allé au point de l'espace où il devait aller. Cela durait ainsi tout le temps du sermon, tous les muscles du visage de l'orateur travaillés comme des cordages et ses traits énergiques se baignant d'une transpiration abondante.

Précisément parce que Liddon se tenait dans la région des lieux communs, on l'a souvent accusé de plagiat. Il eut même quelques affaires fort désagréables de ce fait. Il s'assimilait si bien les idées d'autrui qu'il finissait par oublier qu'elles n'étaient pas à lui ; de

ses notes, il mêlait des extraits d'autres auteurs à ses propres réflexions; le moment venu de publier, il publiait tout sans trier. Averti, il reconnaissait sa faute. « Je mérite entièrement, écrivit-il un jour, le blâme qui doit s'attacher à ma coupable négligence. »

Il s'agissait d'un emprunt à un livre catholique. L'oubli de Liddon ne s'explique que parce que sa doctrine penchait beaucoup du côté du catholicisme; un homme, moins imbu de cléricalisme et de sacrementarisme (j'aime ces noms rébarbatifs pour ces choses qui le sont aussi) se serait vite aperçu de son étourderie. Le trait suivant montrera qu'il s'échappait de la personne de Liddon une influence catholique, quoiqu'il en eût. Mais je la choisis surtout parce qu'il respire le parfum de cette âme noble, chrétienne, sympathique et élevée.

C'est M. Stead, le fameux éditeur de la *Pall Mall Gazette*, maintenant de la *Rewiew of Rewiews*, qui le raconte: « Liddon s'était un jour chargé de faire les honneurs de la cathédrale de Saint-Paul à une société de dames. J'avais demandé la permission d'envoyer à ma place une jeune femme qui, après avoir été menée aux abîmes par un homme qui aurait pu être pour elle presque un frère aîné, luttait péniblement, mais bravement pour effacer les souvenirs damnés qui ternissaient son nom et ses jeunes ans. Le lundi suivant, Liddon me dit: « Ah! je dois vous remercier de m'avoir envoyé un si aimable substitut. — Vraiment, vous goûtez cette dame? — Oui, elle m'a vivement frappé. Elle unit dans une mesure malheureusement par trop rare une modestie exquise à une vive intelligence. J'ai eu un grand plaisir à faire sa connaissance. — Je suis heureux, lui dis-je, que vous l'appréciiez. Mais je dois vous dire qui elle est. » Comme je dis le nom de la divorcée la mieux connue peut-être de notre temps, il eut un léger tressaut, puis disant doucement: « Pauvre enfant! pauvre enfant! » il fit quelques pas en silence. Se tournant ensuite vers moi: « — Je ne puis que répéter que j'ai rarement rencontré femme paraissant unir plus parfaitement la modestie à l'intelligence. C'est vraiment merveilleux. » Puis, après une pause: « — Voudriez-vous lui dire de ma part que j'ai été très heureux de faire sa connaissance, ne sachant pas qui elle était, mais que ce serait encore un plaisir plus grand pour moi de la rencontrer comme M^me^ C. et que je serai très content de la recevoir, quand elle voudra, à Amen Court? » Ils se virent souvent. Aucun frère n'eût été plus tendre et plus bienveillant que Liddon pour celle que des hommes indignes de délier la courroie des souliers du chanoine auraient volontiers rejetée dans le bourbier d'où elle essayait de sortir. Elle entra, non dans l'église anglicane, mais dans l'église catholique. « — Je ne puis que regretter, lui écrivit-il, en apprenant sa décision, de n'avoir pu contribuer à trouver pour votre âme un home dans le côté anglican de l'Eglise de Christ. Mais, comme vous le dites, nos entretiens ont uniquement eu pour objet ces graves questions qui sont à la base de toute foi en Dieu et en son Fils béni; et quant à cela (c'est un bonheur de le penser) votre démarche actuelle ne mettra aucune mésintelligence entre nous. » Il en fut bien ainsi. Liddon ne cessa jamais de se féliciter d'avoir eu, à un certain moment, le privilège d'affermir les pas chancelants de sa protégée allant de la route tortueuse qui conduisait de l'athéisme le plus farouche au bercail de l'église catholique. »

J'ajouterai seulement que la femme, l'être malheureux, avait tiré les conséquences extrêmes du système de l'homme, du théologien retenu et gardé des excès par sa situation, par ses traditions et par ses succès dans son église.

Une autre mort a bien occupé les esprits, celle de M^me^ Booth. Il me répugne, pour toutes sortes de motifs, de reprendre le sujet de ses funérailles. Du reste, que dire maintenant que même les journaux politiques n'aient dit?

Quelle agonie de pauvreté, de dédain, d'insultes, enfin de souffrances physiques, elle a héroïquement endurée pendant des années! Elle a été vraiment la mère de l'Armée du salut. Elle sera bénie jusque dans l'éternité par ses sœurs si nombreuses qu'elle a arrachées au vice et rendues à la pureté et à la paix. Hommage et respect à la mémoire de la chrétienne, de la martyre.

Le général Booth n'est jamais en reste d'inventions et de projets. Tous les journaux ont aussi parlé de son livre-manifeste, dont le titre est calqué sur celui de Stanley sur l'Afrique : « Dans les ténèbres de l'Angleterre et comment en sortir. » L'inspiration en est généreuse et il y règne un grand souffle. L'auteur demande qu'on mette à sa disposition vingt-cinq millions de francs. Si ses plans sont réalisables, il est clair qu'il n'aura pas un liard de trop ; quelques-uns pensent qu'il n'en aura pas un de moins. Voici ce qu'il veut.

Il a en vue ces couches sociales où ne descend pas l'action de l'Etat ou des institutions de bienfaisance. Il veut ouvrir pour elles, comme cela se fait ailleurs dans une petite mesure : 1° une colonie de ville dans laquelle les gens sans travail trouveraient souper, déjeuner et lit pour quarante centimes ou du travail pour cette somme ; 2° une colonie de campagne où un nombre limité de bons travailleurs seraient envoyés ; 3° une colonie au delà des mers où seraient envoyés ceux qui auraient réussi dans la ferme-colonie.

Le général Booth, comme l'a dit M. Hughes, avait commencé par s'imaginer que, s'il pouvait sauver les âmes, les âmes sauveraient les corps et que des habitations saines et confortables s'élèveraient ensuite naturellement. Il en est revenu et il a déjà ouvert un refuge à Whitechapel, où les hommes, pour 40 centimes, les femmes pour 30, ont à souper, un lit et un déjeuner, de l'eau chaude, des serviettes et du savon, tandis que le lit seul dans les cabarets borgnes leur coûterait au moins 40 centimes. S'ils n'ont pas la somme voulue, ils la gagnent en travaillant. Un bureau de placement a procuré des emplois à 700 postulants sur 2000. Comme d'autres, le général Booth a dû se rendre à l'évidence : la pauvreté, la misère à Londres n'ont pas uniquement pour cause la boisson, mais aussi les circonstances contraires et les malheurs ; bien des vagabonds ne demandent pas mieux que de se fixer à quelque travail, pourvu qu'ils en aient la possibilité.

Les congrégationalistes, réunis en masse à Swansea, ont aussi abordé de front et de cœur la question sociale. Cette unanimité des Eglises dans ce sens est admirable ; leur intervention ne serait à regretter que si elles avaient des vues intéressées, ecclésiastiques ; si leur intérêt pour les classes déshéritées était inspiré par un mesquin esprit de propagande particulière ; si leur socialisme et leur charité étaient un moyen et non un but, un piédestal pour s'élever elles-mêmes et non un sommet où transporter les martyrs des bas-fonds. C'est le danger à éviter. Le devoir envers le prochain va avant le devoir envers l'église, et c'est non pour remplir celui-ci, mais pour d'autres motifs avant tout, qu'il faut remplir celui-là. Puis il y a la question primordiale et préjudicielle : « L'Evangile, comme l'a dit le président, n'est pas d'abord une institution philanthropique et ensuite un message de la réconciliation. » Mais les deux choses ne sont-elles pas connexes ?

De retour chez lui, un pasteur congrégationaliste a rendu compte au *British Weekly* des impressions que lui ont laissées les nombreux meetings auxquels il a assisté et les discours plus nombreux encore qu'il a entendus pendant la semaine de la réunion des pasteurs de sa dénomination. Elle a été caractérisée, dit-il, plutôt par un ton général excellent que par des manifestations extraordinaires. Des jeunes gens se sont révélés à leur grand avantage, dans les débats, comme des hommes de parole, de talent et d'action. La plupart des pasteurs ont dit, en quittant

Swansea, qu'ils allaient, aussitôt rentrés, organiser dans leurs églises des moyens pratiques d'amener des réformes sociales, ainsi dans ce qui concerne les récréations du peuple.

Comme les Anglais ont ou se font la réputation de suivre sans bouger d'interminables séances religieuses, je suis bien aise de reproduire l'ingénue confession que voici de mon auteur ; elle servira à d'autres de circonstances atténuantes :

« Au milieu de notre dur labeur, écrit-il, nous n'avons pas oublié les occasions de plaisir. Tandis que le temps a persisté à être maussade et sombre, les meetings étaient religieusement suivis par presque tous les délégués ; mais (ne le dites pas dans Gath !) aussitôt que les nuages se sont levés, chaque après-midi, c'est-à-dire le mercredi et le jeudi, a été témoin d'un exode d'habits à queue vers la mer, les collines et les Mumbles..... Quelques-uns ont trouvé que les ânes des Mumbles étaient irrésistibles. J'ai rencontré une demi-douzaine de ministres, amis du sport, à califourchon sur d'intéressants et fringants (?) animaux, un frère aux longs membres traînant ses pieds loin derrière lui sur le sable. Ce n'était pas solennel, mais c'était bon de voir comme nos guides spirituels savent à l'occasion se détendre. Et cela, deux ou trois semaines seulement après notre congé annuel ! Je crains que nous autres ministres nous n'aimions autant nos petits plaisirs que le reste du monde et sa femme. Et pourquoi pas ? »

Le corps qui est maintenant la représentation la plus importante que le méthodisme se soit jamais donnée, s'est réuni vers le milieu d'octobre à Londres. Etaient présents tous les ministres en activité de service dans les trois districts de Londres, et les principaux laïques, élus, en nombre égal à celui des pasteurs, par les classes trimestrielles. Ces derniers ont montré, au cours des débats, que, admis à la direction des affaires de l'église, ils prétendaient ne pas se laisser traîner à la remorque des pasteurs. On a été assez étonné d'entendre le remuant M. Hughes proposer que le président fût un pasteur, suivant les traditions méthodistes, dont il s'écarte fort, en mille autres points, par son esprit démocratique et rénovateur. Une très faible majorité lui a donné gain de cause. Il est possible que, dans un an, un laïque soit nommé au lieu d'un pasteur ; ce sera un fait tout nouveau dans les annales du méthodisme, et qui prouvera combien est forte la poussée laïque dans toutes les églises, en dépit de leurs usages les plus enracinés et comme consacrés.

Douze cents délégués assistaient à la réunion des baptistes à Cardiff en octobre. Débats fort intéressants, dont l'union a été le thème principal. Je vous ai dit que la fusion de plusieurs dénominations baptistes, qui n'ont entre elles que la mince épaisseur de leurs noms, n'est plus qu'une question de jours.

Personne n'oserait avancer que l'église presbytérienne d'Irlande est en décadence spirituelle depuis qu'elle a perdu le *regium donum*, la subvention gouvernementale. Quant à la situation financière, les chiffres montrent qu'elle n'a rien perdu non plus par le retrait de cette subvention annuelle. Elle encaisse actuellement par an plus qu'elle n'a jamais encaissé sous l'ancien régime. L'intérêt du fonds de transformation s'élève à 625 000 francs, et la caisse centrale reçoit une somme égale. La théorie en vertu de laquelle l'église tombe en pièces comme un château de cartes, dès que le prestige de l'union avec l'Etat lui est enlevé, a été plus amplement réfutée que besoin n'était, dit superbement le *Free Church of Scotland Monthly*.

Le trentième congrès annuel de l'Eglise d'Angleterre s'est tenu à East Riding, sous la présidence de l'évêque de Durham. Il n'a pas pu ne pas s'occuper de questions de rite, mais il a bien montré qu'il sentait aussi que

les questions sociales sont plus urgentes et plus poignantes que celle des chapes et des chasubles.

Il s'y est manifesté une grande inquiétude au sujet des rapports, toujours plus difficiles, entre l'Eglise et l'Etat. Divers moyens ont été proposés de les adoucir. Naturellement, ces moyens sont en même temps destinés à éviter le vrai moyen de n'avoir plus aucun frottement, le moyen radical dont on a peur.

Là aussi, un louable désir d'union s'est cordialement exprimé. Les dissidents ont reçu des avances. Lord Plunket, l'archevêque de Dublin, a même été jusqu'à proposer que, lorsqu'un ministre dissident entre dans l'Eglise, il soit tenu pour avoir reçu valablement les ordres sacrés. « Ce serait affreux, s'écrient aussitôt les ultras; peut-être en se signant. Au moins mal, pensez donc, nous ne saurions plus si les sacrements distribués par ces nouveaux venus seraient valables ou non. » Tant d'inquiète sollicitude demande les égards auxquels ont droit les faibles d'esprit.

Le rapprochement lent, mais sûr, qui s'opère entre les différentes fractions de l'église chrétienne est non moins un signe des temps et un heureux présage, que leur préoccupation du sort moral et matériel des classes pauvres.

Comme on vient de le voir, c'est dans les sphères jusqu'ici les plus fermées à des idées de largeur et de tolérance que l'exclusivisme est battu en brèche, et qu'il souffle un vent de généreuse fraternité. Le dédain et l'arrogance finissent leur temps et brûlent leurs dernières cartouches. C'est un spectacle si bienfaisant que le lecteur ne se plaindra certainement pas qu'on lui en donne encore une vue.

Pour la première fois dans l'histoire récente de l'église, on a vu réunis (c'était à la fin de septembre à Lichfield) une centaine de pasteurs non conformistes répondant à l'invitation d'un évêque, celui du diocèse même de Lichfield. Un plus grand nombre avait été invité; tous n'ont pas pu venir, retenus par les assemblées congrégationalistes ou autres, mais ils ont tous envoyé des lettres d'adhésion au prélat. Celui-ci leur a expliqué que, à son avis, il y a assez, trop longtemps qu'on se dispute entre non-conformistes et anglicans, et il leur a proposé, en vue de l'accomplissement du sublime désir du Sauveur que tous ses disciples soient un, une réunion de prières et ensuite de prier régulièrement tous les jeudis pour l'Eglise universelle, afin d'être en tout cas ce jour-là un en esprit et en dessein. La réunion de prières a été excellente. L'évêque a retenu tous les assistants à dîner. Cette journée a laissé d'ineffaçables impressions, et produira certainement d'incalculables résultats, pour difficiles qu'ils soient à apprécier matériellement.

Autre symptôme d'élargissement à la fois sur le terrain pratique et dans le domaine de la théologie.

C'est en Ecosse et à propos de la question toujours agitée et troublante des professeurs Dods et Bruce, autrement dit, de la rénovation ou du recul de la théologie. Le vénéré Dr André Bonar envoie à signer dans l'église libre une protestation contre la tolérance accordée dans cette église aux vues des deux professeurs susnommés. Un des *leaders* de l'église, moins pour les choses de la science que pour les affaires pratiques, quoiqu'il soit professeur à la Faculté de théologie d'Edimbourg; un homme, dont le nom a été prononcé comme celui d'un des modérateurs possibles pour une des prochaines assemblées générales, c'est-à-dire comme celui d'un des hommes qui représenterait le mieux l'église, sa foi, ses tendances et dont la prudence a été remarquée même en Ecosse, où la prudence est chose aussi commune que l'imprudence ailleurs, le Dr Blaikie, ne craint pas de publier en librairie une lettre au Dr Bonar, dans laquelle il déclare ne pouvoir signer la protestation et donne les raisons de son refus. D'abord, dit-il tout en maintenant

fermement le fait de l'inspiration, il ne peut accepter le point de vue extérieur qui confond l'inspiration avec l'absence d'erreur. Des faits bien connus concernant la structure actuelle et le contenu de l'Ecriture lui semblent militer contre cette assimilation. Quant à la morale de l'Ancien Testament, il professe qu'elle présente une grave difficulté, laquelle demande un examen approfondi. « Vous pouvez être assuré qu'un nombre considérable de nos membres intelligents pensent qu'il y a des choses étranges (cela se dit en toute sorte de façons) dans la morale de l'Ancien Testament. Ne nous emballons pas à ce propos. Il y a une tendance dans ce sens, même dans la décision de l'assemblée. Croyez-le bien, c'est un sujet qui réclame tout le sang-froid, toute la charité, tout le respect, toutes les humbles prières pour la lumière d'en haut, que nous serons capables d'y apporter. »

Le Dr Blaikie traite enfin comme elle le mérite, la menace d'uns chisme. « Je suis abasourdi. J'avais cru que nous étions tous arrivés à la conviction qu'une sécession n'était légitime que comme la ressource suprême de gens persécutés. Nous ne devrions pas penser à la légère à rompre le corps de Christ, et vous savez que vous et nos autres pères de 1843, vous auriez continué à siéger côte à côte avec les plus prononcés des modérés, si vous n'aviez pas été mis dehors. »

Pour un changement, c'en est un, que nous allons signaler ici ; est-ce un progrès ?.....

Le directeur du théâtre royal de Bath donnant un de ces samedis la pièce *Un pasteur de village*, a envoyé aux pasteurs de toutes les dénominations de la ville une invitation à assister au spectacle. Le même jour, le directeur du théâtre de Cardiff a annoncé que le foyer serait accessible aux *clergymen* sur la présentation de leur carte de visite. Evidemment, si ces messieurs n'allaient pas au théâtre, ces invitations et avis n'auraient point de sens. Vous savez peut-être le bruit qu'a fait dernièrement à Londres, et le blâme qu'à inspiré à Spurgeon, la présence au théâtre d'un grand nombre de pasteurs invités à venir voir la pièce *Juda*, où ils sont mis en scène dans la personne de l'un d'eux.

Pour répondre aux attaques du célèbre orateur, le directeur du *Shaftesbury Theatre*, qui a été le démon tentateur, a placé au foyer un beau portrait de Spurgeon, et au-dessous les passages saillants de son sermon contre les théâtres.

Une église épiscopale de Birmingham vient d'être pourvue d'appareils téléphoniques destinés à permettre à ses membres d'assister chez eux à la célébration des offices. Les résultats matériels ne sont guère satisfaisants. Ne parlons pas des conséquences morales et religieuses. Un des auditeurs n'a perçu que les accents de la musique et le frôlement des robes des dames ; un autre, que la voix de stentor d'un choriste, placé sans doute tout près d'un récepteur ; un autre enfin a entendu des choses que certainement le prédicateur ne disait pas.

M. David Paton, d'Alloa, mort à l'âge de 91 ans, était un généreux souscripteur de la Société biblique nationale d'Ecosse. En 1871, comme elle demandait une augmentation de recettes de 50 000 francs pendant trois ans pour subvenir à ses dépenses, il offrit le quart de cette somme, et, les trois ans révolus, il continua à la donner. En 1882, sentant la mort s'approcher, et craignant que la société ne fût mise dans l'embarras par la perte de son don annuel, il donna en manière de compensation 75 000 francs à répartir sur six années consécutives. Ce qui ne l'empêcha pas de donner comme à l'ordinaire. En tout, la Société a reçu de lui plus de 275 mille francs. Il était du principe de donner la dime de ce qu'on possède. Seulement, il la gardait pour son usage personnel et abandonnait aux bonnes œuvres le gros de sa fortune. Etrange manière de comprendre la dime !

Un autre bienfaiteur des œuvres religieuses, sir Peter Coats, aussi récemment décédé, étant sur le point de partir pour l'Amérique, faisait ses visites d'adieux. Ne trouvant pas chez lui le pasteur de l'église libre d'un charmant village dans les Highlands, il y laissa sa carte avec les lettres P. P. C. Le digne pasteur, de retour au presbytère, fut fort marri d'avoir manqué cette bonne visite, et fort intrigué des signes cabalistiques P. P. C. Il connaissait mieux sa Bible et le petit cathéchisme que les usages du monde et la civilité puérile, mais honnête. Après avoir tourné et retourné la carte, et ruminé l'affaire, il conclut, ô douce simplicité! que P. P. C. signifiait: Priez pour Pierre Coats. Le dimanche suivant, il conta à la congrégation que sir Peter était venu le voir, et ne l'ayant pas rencontré, avait laissé sa carte avec les lettres P. P. C., qui signifiaient qu'il demandait qu'on priât pour lui. Personne n'eut le courage de détromper l'excellent homme, et jusqu'au retour du voyageur il ne cessa de prier chaque dimanche pour lui. * * *

---

## Etats-Unis.

*Le Dr Pentecost en Inde. — Où vaut-il mieux travailler? — Le principal Fairbairn à Chautauqua. — Les impressions d'un voyageur. — Une société secrète. — La question des femmes. — Journalisme américain. — L'héroïsme d'un reporter. — Amie ou ennemie? — Corruption municipale. — Les barons d'argent.*

Le Dr G.-F. Pentecost est un homme dont le nom est revenu plusieurs fois sous la plume du chroniqueur. Il a quitté son Eglise de Brooklyn, il y a peu d'années, pour entreprendre un travail d'évangélisation itinérante. On l'a vu parcourir plusieurs villes américaines pour y faire une œuvre bénie; plus récemment, il a travaillé en Angleterre et en Ecosse. Actuellement, il est en route pour l'Inde anglaise; le grand chanteur-évangéliste Sankey devait l'accompagner, mais comme il en a été empêché, il a voulu payer les frais de voyage de M. et Mme Stebbins qui le remplaceront. Le Dr Pentecost voudrait passer quelque six mois en Inde, pour faire une œuvre tant soit peu profonde d'évangélisation et de réveil, chez les Anglais d'abord, ces Anglais dont les Indous disent qu'ils laissent tomber leur religion dans la mer Rouge en venant aux Indes, avec l'espoir de la repêcher à leur retour. Le Dr Pentecost pense s'adresser ensuite aux Indous qui parlent anglais, puis aux Eurasiens ou métis, très nombreux dans le pays; peut-être pourra-t-il avoir l'oreille des castes supérieures, il l'espère du moins. C'est à Calcutta que commencera cette œuvre nouvelle, qui est entièrement volontaire, puisque le Dr Pentecost ne demande rien à personne, mais se charge lui-même de ses frais de voyage et d'entretien. L'évangéliste américain ne promet pas monts et merveilles, il n'attend pas un succès hors de pair; mais il espère pourtant que sa tentative ne sera pas infructueuse et qu'elle aidera à battre en brèche la mondanité des Anglais et le paganisme des Indous.

En fait de paganisme, d'aucuns diront qu'il n'est pas besoin d'aller si loin pour le trouver. Que ne travaillez-vous dans votre patrie, Dr Pentecost! diront-ils. Voyez plutôt.

Dans une des cités du littoral du Pacifique, un particulier eut l'occasion de faire visite aux trois principaux habitants. Il ne trouva pas le maire chez lui. C'était pourtant un dimanche. Le susdit maire était sur le champ de courses. Notre homme aurait voulu voir le percepteur du port; celui-ci était assis à une table de jeu. Quant au juge de comté, il présidait une troupe de joueurs dans un tripot dont il était, paraît-il, propriétaire partiel. Nous n'appellerions pas précisément cet état de choses du paganisme, mais c'est la route qui y conduit. Maintenant, le Dr Pentecost ferait-il mieux de déployer son activité sur la côte du Pacifique plutôt que dans l'Inde anglaise, c'est ce que nous ne saurions décider. Remarquons pourtant que la mission en pays païen a toujours été une cause de réveil pour les Eglises en pays christianisé.

Parmi les hôtes distingués qui ont visité les Etats-Unis cet été, l'on peut signaler le Dr Fairbairn qui est venu donner des conférences à Chautauqua.

Nos lecteurs savent, — ou ne savent pas, — que Chautauqua est une institution fort originale, due en grande partie au génie inventif et pratique du Dr J. Vincent, l'un des évêques de l'Eglise méthodiste épiscopale. Il s'agit d'une association de lectures et d'études, surtout à l'usage de ceux qui n'ont pas eu le privilège de poursuivre des études régulières; il y a des examens et des diplômes, puis des cours d'été au bord du délicieux lac de Chautauqua (Etat de New-York). C'est là qu'on donne rendez-vous aux pasteurs de mérite, aux professeurs en renom. Le temps est partagé agréablement entre les leçons et les conférences d'une part, et les diverses récréations qu'offre la localité d'autre part. Voilà un bon nombre d'années que cette institution fonctionne, et elle a recruté un très grand nombre d'adhérents dans toutes les classes de la société. Ajoutons que le cachet religieux et chrétien de cette association ne s'est jamais démenti depuis son origine jusqu'à maintenant.

Cette année donc, le principal Fairbairn était une des *attractions* de Chautauqua. Cet homme est l'un des représentants les plus solides et les plus distingués du *non conformisme* anglais. A la fois philosophe et théologien, auteur de plusieurs ouvrages de grand mérite, entre autres de conférences sur la vie de Christ, le Dr Fairbairn est actuellement à la tête du collège Mansfield, à Oxford. Rien de plus intéressant, — veuille mon collègue, le chroniqueur de la Grande-Bretagne, me pardonner cette incursion dans son domaine! — que cet établissement non conformiste en plein centre universitaire, ce collège évangélique dans un milieu tout ce qu'il y a de plus ritualiste et *high church*. Le collège de Mansfield est de création toute récente et s'élève comme un monument des libertés modernes; les forteresses de l'officialité anglicane ont été battues en brèche, et maintenant les fils des non conformistes d'autrefois sont admis à participer aux privilèges universitaires, jadis interdits à leurs pères. Sous la direction d'un homme éminent tel qu'est le Dr Fairbairn, le collège Mansfield prépare aux Eglises indépendantes de langue anglaise des pasteurs et des professeurs; les étudiants peuvent, en outre, jouir des cours de l'Université.

Mais revenons au Dr Fairbairn. A la grande satisfaction de ses auditeurs de Chautauqua, il a donné des conférences sur Kant, Strauss, le cardinal Newman et le publiciste Matthew Arnold. Ces leçons avaient beau se prolonger pendant une heure et demie, le professeur captivait tellement son auditoire qu'aucun signe de fatigue ou d'impatience ne se manifestait. Bien plus, quelques voix s'élevaient pour crier avec enthousiasme : *Go on! go on!* (Continuez!)

Voulez-vous avoir quelques-unes des impressions d'un autre visiteur qui a fait d'assez longues pérégrinations aux Etats-Unis pour réveiller l'intérêt des chrétiens en faveur de la cause des missions, et travailler à la fondation d'une œuvre missionnaire dans le Soudan occidental? Je veux parler de M. H. Grattan Guinness. Il a parcouru, entre autres, le littoral du Pacifique et a vu là bien des cités florissantes. A Vancouver, le visiteur anglais a pu constater une grande fièvre d'affaires et trop peu d'éléments directement agressifs en vue de la conversion des âmes, bien que dans cette région Christ ait aussi ses témoins. Dans l'Orégon, à Portland, ville principale, il a trouvé une belle œuvre d'évangélisation parmi les Chinois. M. Guinness estime que, dans ces Etats de l'ouest, ce sont les méthodistes qui réussissent le mieux, parce qu'ils ne craignent pas de cultiver les terrains durs et incultes, et que peut-être ils sont, moins que les autres, soucieux de leurs aises. Ayant l'occasion de prendre la parole dans une réunion de pasteurs à Portland, il a signalé l'abus qui se fait, dans les églises des grands centres, de belle musique et de *soli* d'artistes. Ses

auditeurs ont paru comprendre la chose comme lui, aussi ont-ils décidé de tenter pour leur part une réforme, qui aboutisse à rendre le culte plus simple et plus vraiment édifiant.

Dans la grande ville de San-Francisco, M. Guinness a eu le privilège de parler à un nombreux auditoire chinois réuni sous la voûte du ciel, en plein quartier chinois. C'était dans la rue ; les assistants se pressaient autour du prédicateur anglais ; il y en avait sur les escaliers et les marches des portes, puis dans les ruelles du voisinage. Avec les enseignes et les boutiques, M. Guinness aurait pu se croire subitement transporté en Chine : il avait pour interprète un missionnaire qui a travaillé neuf ans précisément dans le district de Canton, d'où sont originaires la plupart des Chinois qui ont émigré en Amérique. Notre voyageur-prédicateur a été enchanté de l'attention soutenue de ses auditeurs chinois, et il va même jusqu'à croire qu'on devrait plus souvent user de ce moyen. Nous ne sommes guère de son avis, et croyons que des prédicateurs parlant chinois vaudront toujours mieux, pour parler à des Chinois, que des gens qui doivent faire traduire leurs discours. M. Guinness admire beaucoup la position et la prospérité de la métropole californienne, mais il déplore la mondanité qui y règne dans une proportion effrayante. San-Francisco contient, il faut le dire, plus d'éléments étrangers qu'aucune autre ville des Etats-Unis. Le dimanche y est fort peu respecté et la foule qui, ce jour-là, court au plaisir est immense. Cette grande ville pourrait, si les chrétiens le veulent, devenir le centre d'une œuvre d'évangélisation pour tout le littoral du Pacifique. Mais il y a fort à faire avant qu'il en soit ainsi.

Nous venons de parler des Chinois.

Croirait-on qu'un des grands obstacles à l'évangélisation des Chinois en Amérique, ce sont les agissements perfides d'une puissante société secrète appelée *Hi-Hing*. Cette société, fondée primitivement pour renverser la dynastie mandchoue, a perdu son caractère pour devenir une sorte de franc-maçonnerie aux allures les plus violentes. En Chine, elle est proscrite sous peine de mort; ailleurs, comme aux îles Sandwich et aux Etats-Unis, elle prospère beaucoup plus qu'il ne le faudrait. Un de ses principes fondamentaux est de fouler aux pieds les devoirs sacrés de la piété filiale, lorsque les intérêts de la société sont en jeu. Elle ne recule pas devant le parjure et le meurtre, quand il y a lieu de châtier un membre infidèle. On la voit emprunter les dehors de la philanthropie pour mieux duper les simples.

Cette société est d'autant plus dangereuse qu'elle travaille dans le mystère et ne redoute pas l'emploi des moyens les plus immoraux. L'on a vu plusieurs fois, dans les écoles du dimanche pour les Chinois, des membres de cette perfide société qui venaient là surtout pour jouir des avantages matériels qui leur étaient offerts, et non par amour pour l'Evangile.

La question de l'émancipation de la femme est une de ces questions, rebattues si vous le voulez, mais cependant toujours ouvertes, et qui, de temps à autre, s'imposent à l'opinion publique. Il faut, coûte que coûte, les discuter et si possible les résoudre.

En 1888, à la grande conférence générale de l'Eglise méthodiste épiscopale (qui ne se tient que tous les quatre ans), cinq dames se présentèrent comme délégués réguliers. Après discussion, on refusa de les admettre parce que les lois et règlements de l'Eglise ne le permettaient pas. Actuellement, il est question de faire voter, pendant les mois d'octobre et de novembre, sur cette question de l'admission des femmes comme membres de la conférence générale. Tous les membres de l'Eglise seront consultés ; les résultats de la consultation seront envoyés aux conférences annuelles, composées exclusivement de pasteurs. Si les trois quarts de l'ensemble des membres de

ces conférences sont en faveur de l'admission des femmes, cette mesure entrera en vigueur pour la conférence générale de 1892.

La discussion de cette question se poursuit surtout dans la presse religieuse. Etant données la décision et la vigoureuse, — presque fanatique, — propagande des partisans de l'émancipation féminine, il est bien possible qu'ils aient gain de cause. Le *Christian Advocate* de New-York, organe principal de l'Eglise méthodiste épiscopale, dont le rédacteur est nommé par la conférence générale, se montre très impartial, mais le Dr J.-M. Buckley, qui est à la tête de cet important journal, est lui-même un adversaire bien décidé de l'admission des femmes. Il voit dans tout ce débat une tendance à fouler aux pieds certaines déclarations gênantes des Ecritures, et croit que les chrétiens sont en cette affaire les instruments inconscients d'hommes fort peu scrupuleux qui, tout en voulant faire jouer un rôle à la femme, ne demandent pas mieux que de miner par tous les moyens en leur pouvoir l'autorité des Ecritures. Le Dr Buckley voit déjà les conséquences de la mesure proposée : on demandera de consacrer les femmes en vue du saint ministère, puis au dehors, dans le monde politique, l'Eglise méthodiste épiscopale aura servi de tremplin pour élever la femme encore plus haut et la sortir complètement de sa sphère naturelle.

Un fait à noter, c'est que, dans le cours de ces dernières années, la puissante organisation de l'Union chrétienne des femmes pour la tempérance (*Woman's Christian Temperance Union*) a été dirigée de telle façon qu'on a pu dire que la tempérance, et autres questions connexes, n'étaient autre chose que des chevaux de trait pour faire avancer la lourde et encombrante machine du suffrage féminin. On sait que miss Frances Willard, une femme certes très distinguée, est à la tête de ce mouvement de tempérance et qu'elle est aussi un partisan on ne peut plus convaincu de l'émancipation de la femme. Dernièrement, parlant des diaconesses nouvellement instituées par l'Eglise méthodiste épiscopale, elle déclarait voir dans cette institution un pas de plus vers l'affranchissement de la femme et un acheminement vers la consécration de celle-ci au saint ministère. N'a-t-elle pas même eu la hardiesse de déclarer dans un discours officiel en 1888, que si l'Eglise méthodiste n'accordait pas aux femmes une place dans ses conférences générales, il y aurait lieu de voir si l'Union chrétienne des femmes pour la tempérance ne devrait pas fonder une nouvelle Eglise plus favorable à une complète émancipation de la femme!

Vous voyez qu'on n'y va pas de main morte chez les Yankees.

Le journalisme américain offre de singuliers contrastes. Pendant qu'un grand journal de New-York ne cesse de solliciter ses lecteurs à participer aux paris de courses, un autre, le *Mail and Express*, met chaque jour en tête de ses principales colonnes, un passage biblique bien choisi[1]. On cite aussi le *Ledger* de Philadelphie comme un journal politique des plus scrupuleux et des plus moraux ; chose qui n'est pas à dédaigner, ce journal réussit financièrement. Il y en a beaucoup qui prétendent qu'à New-York il ferait flasco : absurdité de gens intéressés à continuer une déplorable tradition! Pourquoi ne pas essayer? *Honesty is the best policy*, disent avec raison les Anglais, qui, eux aussi, ne mettent pas toujours en pratique ce beau proverbe. Rien de plus vrai pourtant : « L'honnêteté est la meilleure des politiques. »

Honnête et courageux, il l'était au plus haut point, ce Jennings Crute qui a succombé en janvier dernier aux atteintes d'une maladie de poitrine. Il appartenait à cette singulière catégorie des *reporters*. Ces hommes, dont on maudit souvent la curiosité et l'indiscrétion, sont parfois des héros. D'abord ce sont,

[1] Voici que ce journal, en dépit de ses passages bibliques, se met aussi à favoriser la passion du *turf*.

pour le grand nombre, des hommes instruits qui ont pris leurs grades à Harvard, à Yale ou à John Hopkins[1]. On ne se doute pas des dangers auxquels les exposent fréquemment les devoirs de leur profession. Nous en avons un exemple dans le cas de Jennings Crute. C'était un jeune homme d'apparence frêle, mais au cœur viril ; grâce à son flair et à sa ténacité, il réussit à découvrir tous les fils d'une trame criminelle à l'occasion de laquelle les autorités judiciaires s'étaient donné beaucoup de mal, sans pouvoir aboutir. Jennings Crute, dans cette circonstance, épargna à un innocent la condamnation aux travaux forcés. Pendant deux hivers successifs, il pénétra sous un déguisement dans les maisons les plus mal famées de Philadelphie et ne craignit pas de publier les horreurs dont il avait été témoin. Il le faisait au péril de sa vie, n'importe. Finalement, les autorités s'émurent et fermèrent ces affreux repaires, en emprisonnant les proxénètes qu'ils purent y trouver. Grâce à Jennings Crute, ces écuries d'Augias ont donc été nettoyées, pour le plus grand assainissement moral de Philadelphie. Le même courageux *reporter* fut parmi les premiers à accourir à Johnstown, lors du terrible désastre du printemps 1889. Quelles journées terribles pour ces pauvres *reporters* de journaux, au milieu de ces cadavres en décomposition, de ces ruines et de ces horreurs accumulées. Fallait-il avoir les nerfs solides et le corps d'airain! Jennings Crute fut parmi les premiers et resta l'un des derniers au poste du devoir. Mais aussi, il y compromit complètement sa santé, déjà fort entamée. A peine put-il entreprendre une autre tâche, toujours en qualité de *reporter ;* bientôt on le ramena épuisé et marqué déjà du sceau de la mort, chez ses parents. Ainsi finit un homme dont l'œuvre aura certainement été utile au bien de l'humanité.

Au mois d'août a eu lieu, à Pittsburgh, la vingtième assemblée annuelle de l'Union catholique pour l'abstinence totale. Cette société compte 763 sections et 53 219 membres. C'est certes un effectif respectable. L'assemblée de Pittsburgh a été pleine d'entrain et d'enthousiasme ; après la grand'messe, l'évêque de Columbus (Ohio) adressa un sermon aux 400 délégués réunis. Le cardinal Gibbons patronne hautement l'œuvre de la tempérance, que Léon XIII a du reste approuvée dans une lettre écrite en mars 1887, à l'archevêque Ireland. Ainsi, il est bien entendu qu'officiellement, l'Eglise catholique aux Etats-Unis est non seulement favorable à l'œuvre de la tempérance, mais encore travaille de son mieux à ses progrès. Cela n'empêche pas qu'en réalité l'Eglise romaine est plutôt l'ennemie de la tempérance. Elle a trop de complaisance pour les cabaretiers : l'argent de ces honnêtes industriels ne lui répugne nullement, lors même que c'est « l'argent du sang. » Si elle voulait sérieusement et sincèrement concourir à l'abolition de l'alcoolisme, elle aurait bien vite fait, avec son puissant appoint, de conduire à la victoire les bataillons de la prohibition. Mais comme il y a chez elle le *oui* et le *non*, il faudra bien la compter pour rien et vaincre sans elle, que dis-je, malgré elle.

Plusieurs de nos lecteurs savent que, depuis longtemps, la ville de New-York est gouvernée de la façon la plus détestable. Impossible de se faire une idée de cette corruption municipale. A la fin de septembre, un certain nombre de *clergymen* de toutes les dénominations (y compris les catholiques) se sont réunis pour formuler une vigoureuse protestation et provoquer la formation d'une ligue municipale populaire. Les auteurs et signataires du manifeste constatent qu'on voit gaspiller annuellement le quart des ressources de la ville en pots-de-vin et autres faveurs indues. Or, savez-vous ce que représente ce gaspillage ? Quarante millions de francs ! Le manifeste signale en outre les mauvaises mœurs de ceux qui, faisant partie des autorités municipales, devraient donner un bon exemple à la jeunesse, et non lui être en scandale.

[1] Université à Baltimore.

Les signataires du manifeste demandent qu'au lieu d'introduire la politique et les questions de parti dans les affaires municipales, on cherche plutôt à confier l'administration de la grande cité à des hommes consciencieux et moraux. Le manifeste dont nous parlons est conçu dans les meilleurs termes et montre que le clergé a bien compris sa tâche. Seulement, dans des réunions de ce genre, il est difficile d'empêcher tel ou tel dada de se faire jour et d'empiéter sur la question générale à l'ordre du jour. Le dada, voilà l'ennemi de l'harmonie et du vrai progrès !

Ne serait-ce pas un dada que ce bill Mac Kinley, chef-d'œuvre de protectionnisme qui va troubler profondément tant d'entreprises industrielles en Europe. En tout cas, la situation économique en Amérique pourrait bien être troublée, à bref délai, par les grèves de chemins de fer et autres éléments perturbateurs.

Chose curieuse, le *silver bill*, par lequel les « barons d'argent, » comme on les appelle, ont su travailler à merveille pour leurs mines d'argent, a d'assez sérieuses conséquences pour les sociétés de missions. Le cours de l'argent ayant monté de 15 à 20 %, les ressources de ces sociétés vont baisser d'autant, ce qui n'est pas une bagatelle quand on doit, comme les presbytériens, par exemple, compter avec un budget d'un peu plus de 4 millions et demi de francs. Il faudra bien que la générosité américaine comble le déficit qui va remplir les poches des barons d'argent. X.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La semaine du malade, par *Ch. Chatelanat*, pasteur. — Lausanne, Georges Bridel et Cie 1890.

Consoler les autres pour avoir été consolé soi-même (2 Cor. I, 3-5), faire profiter ses frères souffrants des expériences acquises dans ses souffrances personnelles, telle paraît être toujours plus la spécialité pastorale de l'ami vénéré qui nous fait de nouveau entendre sa voix, après une longue et douloureuse épreuve.

Déjà plus d'un de ses ouvrages précédents était destiné aux malades, comme à un public de prédilection; et il n'est pas besoin d'affirmer tout le bien, connu et inconnu, qu'ont fait ces petits livres tout débordants d'un sain et chaud mysticisme. Celui qui apparait aujourd'hui, plus volumineux qu'aucun de ses aînés dans ce genre, veut accomplir le même ministère et reproduit effectivement la même note générale, avec quelque chose de plus ému peut-être et en donnant une plus grande place à l'élément de l'élévation spirituelle et de l'adoration.

L'auteur nous prévient lui-même qu'il ne suit pas de plan méthodique, et que les noms des jours de la semaine ne sont ici que des points de repère pour reposer l'attention. On ne demandera donc pas à ces exhortations fraternelles, à ces effusions sous forme de prières et de poésies jetées çà et là, un ordre de matières auquel elles ne prétendent nullement. Mais on se laissera entraîner sans peine, et avec édification, par le souffle d'ardent amour chrétien qui anime ces pages. Et l'on goûtera une fois de plus les qualités propres à M. Chatelanat quand il s'adresse aux affligés : vues très sages et d'un vrai équilibre évangélique sur le but de la maladie et de la souffrance en général, — autorité morale que peut conférer une expérience prolongée en ces matières, — foi, de plus en plus vive et candide, semble-t-il, dans les richesses consolatrices qui sont en Christ, — sympathie intime et affectueuse pour tous ceux que la douleur a atteints.

Quant aux détails, on remarquera d'excellents et aimables conseils (p. 91, 92, 203 et suiv.) donnés à ceux qui entourent les malades, notamment aux diaconesses, qui ont pour elles plusieurs pages d'entre les mieux

inspirées du volume. Puis quelques pensées heureuses, telles que celle-ci : « Dieu ne nous a point placés ici-bas pour faire des miracles, mais pour bien apprendre notre leçon. » (P. 99, voir aussi le bas de la page 242.) Parmi les nombreux épanchements poétiques (18 poésies et cantiques) qui s'intercalent entre les chapitres, nous avons surtout apprécié le morceau intitulé : « A une malade qui regrettait de ne plus pouvoir chanter. » (P. 94.)

Ce livre sera certainement accueilli avec reconnaissance, et il l'est déjà, par beaucoup de malades et de bien portants. A. P.

Les droits et les torts de la papauté ou les devoirs des protestants envers leurs frères catholiques-romains, par *E. Petavel-Oliff*, docteur en théologie. — Lausanne, F. Payot.

L'auteur de cet opuscule est, — on le sait abondamment par ses nombreuses publications sur la fin du mal, — possédé de l'intention généreuse de mettre fin aux dissonances qui affligent le monde moral et religieux. Il voudrait aussi réconcilier les protestants, les Grecs et les catholiques. Il demande aux premiers d'admettre l'institution divine positive de la papauté, et il la leur montre, avec la révélation de ses destinées, dans la parole de Jésus-Christ, Matthieu XXIV, 45-51, où, pour notre part, nous ne savons rien trouver de semblable. Aux catholiques, il demande que la papauté reconnaisse ses torts et cesse de prétendre à l'infaillibilité. Sur ces bases, cimentées par des relations empreintes d'équité dans les jugements réciproques, de bienveillance dans les relations de la vie, on pourrait espérer arriver à une confédération des Eglises chrétiennes.

Disons, en terminant, qu'à notre avis la primauté accordée par le Seigneur *personnellement* à l'apôtre Pierre *croyant*, n'a rien de commun avec la primauté que se sont arrogée les papes; que le vrai chef de l'Eglise, c'est Jésus-Christ; que son seul vicaire, c'est le Saint-Esprit, et que c'est par la voie d'un développement intérieur et spirituel qu'il amènera l'Eglise à la réalisation de ses saintes et glorieuses destinées. Toutes les tentatives de procurer l'unité de l'Eglise par une organisation commune se sont montrées impuissantes. Notre imbroglio et nos divisions sont encore préférables à l'édifice monstrueux auquel on aboutirait par des concentrations prématurées. La confusion est une atmosphère morbide pour la vie spirituelle : *Citius emergit veritas ex errore quam e confusione.* JACQ. ADAMINA.

Bernard Palissy. Esquisse de sa vie, de son caractère et de ses œuvres, par *J.-A. Porret.* — Lausanne, F. Payot, 1890.

Si, comme le dit quelque part M. Porret, il n'y avait rien qui ressemblât moins à un discours que les conférences de Bernard Palissy, nous dirions volontiers que rien ne ressemble plus à une conférence oratoire que la brochure dont nous avons transcrit le titre. Ceci, du reste, est un éloge, à bien des égards. La matière, condensée dans un cadre restreint comme celui d'un discours, est ordonnée très judicieusement pour que le récit ne traîne jamais, et que l'attention ne se laisse pas distraire. En lisant cette étude, on a l'impression de marcher rapidement, ce qui est aussi agréable pour les lecteurs que pour les voyageurs en chemins de fer. Parfois peut-être, — c'est le résultat de ce caractère oratoire, — la rapidité de l'allure imprime de légers cahots à la phrase, qui paraît un peu embrouillée. Pour la rétablir dans sa clarté, il n'y a précisément qu'à lire le passage à haute voix.

Quant au fond même de cet écrit, nous ne saurions que le louer. Palissy, d'ailleurs, est une belle figure à peindre, un riche sujet à développer, et M. Porret l'a fait avec cette chaleur communicative qu'on lui connaît. La haute intelligence de l'inventeur et du savant, la fermeté de volonté, la fidélité à ses convictions du chrétien protestant sont des caractères qu'il est toujours bon de replacer devant les esprits de notre génération

P. VAUTIER.

# LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

## ACTUALITÉ

### Un discours d'inauguration [1].

> Mais quoi ! Dieu habiterait-il véritablement sur la terre ? Voici, les cieux, même les cieux des cieux ne peuvent te contenir ; combien moins cette maison que j'ai bâtie !
> (1 Rois VIII, 27.)

Parmi les marques nombreuses de notre état de chute, et de la corruption de nos cœurs, il faut placer au premier rang ce fait si triste, mais bien constaté, c'est que la joie nous est un piège, et que, trop souvent, la prospérité nous éloigne de Dieu, au lieu de nous en rapprocher. Frappés de ce péril, certains esprits ont été jusqu'à penser que, pour sauvegarder notre avenir éternel, il ne nous reste d'autre ressource que de sevrer nos âmes d'allégresse et de fuir ici-bas tout bonheur, comme un poison mortel. Certes, je n'irai pas, d'un rire frivole, insulter aux grandes âmes que la soif du bien suprême a pu jeter dans cette voie. Il est bien plus aisé de les railler que de les suivre. Quelles qu'aient été leurs erreurs, comment ne nous inclinerions-nous pas avec respect devant le noble souci qui tourmenta ces croyants austères, devant l'intrépide courage qu'ils mirent à se dépouiller ? Mais ils ont fait fausse route ; ils ont oublié le grand apôtre qui disait : « Toutes choses sont à vous, » et encore : « Je sais être dans l'humiliation, mais je sais aussi être dans l'abondance. »

Accepter avec une confiance filiale tout ce que le Père céleste nous dispense : les peines comme les joies, mais les joies comme les peines, voilà le vrai mot d'ordre du chrétien. Celui dont la grâce suffit à nous soutenir dans l'épreuve, quand nous l'acceptons de sa main, serait-il donc impuissant à nous préserver des pièges du bonheur, quand nous le recueillons comme un don de sa bienveillance ? « C'est ici la journée que l'Eternel a faite, » dirons-nous donc avec le Psalmiste ; « venez et réjouissons-nous en elle ! » Mais pour ne point risquer de corrompre les dons du Seigneur et de les tourner en malédiction contre nous ; pour mettre notre allégresse à l'abri de tout mélange de sentiments impurs, nous nous tiendrons aux pieds du Tout-Puissant et nous ne nous réjouirons qu'en nous humiliant. C'est là ce que faisait Salomon, lorsque, ouvrant au peuple de Dieu ce temple qu'il venait de construire, il s'écriait, les mains levées vers le ciel : « Mais quoi ! Dieu habiterait-il véritablement sur la terre ? Voici, les cieux, même les

[1] Ce discours a été prononcé le 30 novembre, à l'inauguration de la nouvelle chapelle des Terreaux, à Lausanne.

cieux des cieux ne peuvent te contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! »

Non, quelque superbe qu'il fût, ce sanctuaire qu'on avait mis plus de sept ans à bâtir et pour la construction duquel on n'avait rien épargné, il ne pouvait enfermer le Seigneur. Salomon le savait ; car il n'ignorait point que l'Eternel n'avait pas attendu l'édification de ce temple pour se révéler aux humains et pour accepter leurs hommages. Dans les siècles antiques, lorsque les patriarches erraient sur les collines avec leurs familles et leurs troupeaux, les seuls monuments que leur piété pût élever en l'honneur de l'Eternel, se réduisaient à quelque pierre qu'ils dressaient au sommet d'un coteau, et sur laquelle ils versaient de l'huile en signe de consécration. Et Dieu prenait plaisir à ces humbles symboles d'une foi vive et sincère. Plus tard, quand Israël eut grandi jusqu'à former douze tribus, Jéhova voulut avoir une demeure qui témoignât de sa présence au milieu de ce peuple et qui servît à tous de point de ralliement pour accomplir les actes du culte public. Mais, comme la race de Jacob menait à cette époque une existence nomade, passant toujours d'une station du désert à une autre, il lui fallait un sanctuaire qu'elle pût emmener partout avec elle. Ainsi fut construit le tabernacle, qui accompagna les enfants d'Israël jusqu'à leur établissement dans le pays de la promesse, et qui y subsista pendant un certain temps. Et pendant toute cette période, l'Eternel fit, selon sa promesse, reposer le regard de sa bienveillance sur ce frêle édifice.

Mais les ans ont marché : aux incessantes pérégrinations du temps de Moïse, aux difficultés qui avaient signalé l'époque de Josué et des Juges, ont succédé des circonstances plus faciles et plus prospères ; Israël vit dans le repos et déjà l'on peut dire que, « depuis Dan jusqu'à Beerséba, chacun habite en assurance sous sa vigne et sous son figuier. » N'y a-t-il rien à faire pour reconnaître ce nouvel état des choses ? le peuple de Dieu tardera-t-il davantage pour exprimer visiblement sa gratitude ? David y songeait dans ses veilles. « Quoi ! » se disait-il en considérant la demeure qu'il avait pu se bâtir à lui-même, « j'habite une maison de cèdres et l'arche de l'Eternel n'a qu'une tente pour abri » et, poussé par un sentiment de respect et de haute convenance, il avait pris la résolution de construire un temple au Seigneur. Le fond de sa pensée fut approuvé par l'Eternel, qui lui dit : « Tu as bien fait d'avoir à cœur de bâtir une maison à mon nom. Toutefois ce n'est pas à toi-même, mais à ton fils qu'il sera donné d'exécuter ce pieux dessein. » Et maintenant que le fils de David a réalisé le vœu de son père, bien loin d'y trouver un motif d'orgueil, il ne pense qu'à remercier Celui qui a daigné bénir son entreprise et il lui demande de regarder avec faveur la nouvelle maison consacrée à sa gloire.

Il me semble qu'il existe une frappante analogie entre la situation rappelée par mon texte et la nôtre. Il fut un temps où notre Eglise naissante, et qui n'avait encore rien d'assuré, célébrait son culte çà et là, dans quelques maisons hospitalières ; puis sont venues les salles de réunions, et enfin les cha-

pelles. Nous ne pouvons pas oublier celle qui nous abritait ici même, il y a peu de temps encore, humble demeure sous le toit de laquelle Dieu nous a parlé tant de fois. Mais nous ne devions pas nous en contenter toujours. Si David trouvait indécent d'habiter une maison de cèdres, pendant que l'arche de l'Eternel n'était protégée que par une tente, pouvions-nous accepter définitivement de ne consacrer au service de Dieu qu'un bâtiment insuffisant, sans caractère et sans beauté? Pouvions-nous, quand depuis tant d'années le Seigneur nous comblait de grâces de tout genre, attendre plus longtemps pour lui élever le monument de notre gratitude et de notre adoration?

Ah! certes, nous n'avons aucun mérite, aucun sujet de gloire en cette affaire; nous n'allons pas redire orgueilleusement avec les contemporains d'Esaïe: « Les sycomores ont été coupés et nous les avons remplacés par des cèdres; les briques sont tombées et nous avons bâti en pierres de taille. » Ce que cette chapelle proclame, ce n'est pas ce que nous avons fait pour Dieu, mais ce qu'il a bien voulu faire pour nous. Nous n'avons pas la folie de croire que le Maître des cieux eût besoin, pour y habiter, de la maison que nous venons de construire; nous savons que tout lui appartient dans ce vaste univers qu'il a créé et qui, mille fois plus riche et plus digne de lui que ne l'est aucun temple fait de main d'homme, ne suffit pourtant pas à le contenir; nous savons que nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu de lui, que nous ne pouvons rien que ce qu'il nous donne d'accomplir. C'est pourquoi, toutes les fois que nous viendrons dans ce lieu de prière, témoin visible de la miséricorde et de la générosité du Seigneur, nos cœurs se rempliront d'une humble reconnaissance, en pensant à tant de bienfaits dont nous n'avons cessé d'être comblés et auxquels nous n'avons que bien misérablement répondu.

C'est encore à l'humilité que nous conduira notre méditation, si nous la dirigeons, non plus sur les circonstances qui dictaient à Salomon les paroles de notre texte, mais sur la grande vérité qu'il exprimait relativement à la nature de Dieu quand il disait: « Le Seigneur habiterait-il véritablement sur la terre? Voici les cieux, même les cieux des cieux ne te peuvent contenir; combien moins cette maison que j'ai bâtie? »

Que proclament ces mots? Pourquoi les cieux des cieux sont-ils impuissants à renfermer l'Eternel? C'est que l'Eternel est esprit et que rien, dans tout l'ordre des choses visibles, pas même les lumineuses immensités du firmament, ne saurait embrasser l'esprit. Quelle écrasante pensée que celle de l'infinité du Tout-Puissant! Mais quelle consolation dans la certitude que le Seigneur est esprit!... esprit, c'est-à-dire que rien ne saurait le contenir pour borner sa présence et son action vivifiante; esprit, c'est-à-dire qu'il peut se répandre et se communiquer sans jamais s'épuiser dans sa source; esprit, c'est-à-dire que, si les cieux des cieux sont insuffisants à sa majesté, une âme, une pauvre âme humaine peut le posséder et lui servir de demeure:

> Tous les cieux et leur splendeur
> Ne valent pas pour sa gloire
> Un seul soupir d'un seul cœur!

Grand Dieu ! c'est donc bien vrai ; toi qui as semé les astres comme une poussière dans l'espace, tu veux descendre jusqu'à moi ! Salomon demandait si tu pouvais avoir une maison sur la terre, et tu as permis que ta Parole devînt chair et qu'elle demeurât parmi nous ; tu as envoyé ton Fils et tu as fait « habiter réellement en lui toute la plénitude de ta divinité, » afin que nous pussions aussi participer à ta communion spirituelle, et qu'à l'image de ton Fils, nous fussions nous-mêmes, selon le mot de l'apôtre, « remplis de ta plénitude !... »

Enoncer ce grand mystère, c'est rappeler quel est le culte que Dieu réclame, et ce qu'il faut pour qu'il puisse prendre plaisir à la maison que nous lui consacrons en ce jour. Esprit, il veut être adoré en esprit et en vérité. Que nos cœurs s'ouvrent docilement quand il se tient à la porte et qu'il frappe ; que nous laissions pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs de notre être sa lumière qui éclaire et son souffle qui vivifie ; que toute notre existence soit vraiment animée de son esprit d'amour et de sainteté ; voilà ce qu'il désire, voilà ce qui seul a du prix à ses yeux. Le reste ne vaut que dans la mesure où il contribue à ce résultat.

Ces exercices de piété, auxquels nous avons coutume de réserver trop exclusivement le nom de culte, ne sont donc point le culte tout entier. Je vais plus loin, je dis que ces lectures et cette méditation de la Bible, ces chants de cantiques, ces prières publiques ou privées, ces sacrements même, ne sont point un culte aux yeux du Seigneur, si tout cela, décemment célébré, je le suppose, et sans ostensible profanation, demeure détaché de la vie de chaque jour et sans effet sur elle. Venir, selon le mot terrible du prophète, « fouler les parvis » du Seigneur avec des pieds qui restent prêts à courir au mal ; lever vers le ciel des mains pleines encore de souillure et d'iniquité, c'est véritablement provoquer le Seigneur.

Si les actes du culte ne valent que par les conséquences pratiques qui seules en garantissent la sincérité, combien n'est-il pas évident que le lieu de culte ne saurait posséder aucune vertu en lui-même, pour attirer dans ses murs et pour y fixer la présence du Tout-Puissant. L'Eternel regarde au cœur et non point à l'apparence. L'Eternel s'est révélé à Samuel dans le pauvre sanctuaire de Silo, mais il a dû détourner sa face de cette maison splendide que Salomon lui avait dédiée, parce que l'idolâtrie était venue la souiller ; l'Eternel est descendu jusqu'au fond des catacombes et dans l'arène du cirque pour bénir les premiers chrétiens et pour fortifier les martyrs, mais il a abandonné les voûtes des cathédrales élevées en son nom, lorsque les mensonges des prêtres les eurent déshonorées ; l'Eternel a visité les déserts des Cévennes, il s'est assis avec les huguenots sur le banc des galères, mais il s'est arrêté mainte fois à la porte d'un temple où le prédicateur se prêchait lui-même devant des auditeurs à l'âme froide et frivole.

Qu'en sera-t-il de la chapelle que nous inaugurons en ce jour ? Mes frères, c'est à vous de répondre. Si, parce qu'elle est plus belle et plus vaste que la précédente, vous en faites un objet d'orgueil et de vanité ; si vous y venez voir avec complaisance le fruit de vos efforts,

tandis que c'est un nouveau don du Seigneur, qui doit vous exciter à plus de zèle et d'amour; alors ce ne serait pas une fête, mais un désastre, un jugement sévère qui marquerait cette journée, car Dieu refuserait d'habiter dans une maison que vous auriez élevée pour vous-mêmes et non pas pour lui.

Oh! je vous en conjure, venez ici dans des sentiments de piété véritable; venez ici pour y célébrer ce culte en esprit qui transforme l'existence et qui la sanctifie; venez ici avec des âmes humbles et repentantes, altérées et affamées de justice; et le Seigneur y pourra venir avec vous : « Car ainsi parle le Très-Haut, dont la demeure est dans l'éternité et dont le nom est saint : j'habite dans le lieu haut et saint, mais je demeure aussi avec l'homme contrit et humble d'esprit, afin de ranimer l'esprit des humbles et de vivifier les cœurs contrits. »

A la question de notre texte : « Dieu habiterait-il véritablement sur la terre? » nous venons de répondre : oui, il habite partout où il trouve un cœur humble et pieux qui s'ouvre pour le recevoir. Mais il faut compléter cette affirmation, et, sans rien enlever au caractère personnel de cette communion, qui est avant tout un lien direct entre une âme et le Seigneur, il faut rappeler que la Loi ne se résume pas en un seul commandement, mais en deux, qui sont inséparables l'un de l'autre, de telle sorte qu'il est impossible d'aimer réellement Dieu de toute la force de notre être, comme l'ordonne le premier, sans aimer aussi notre prochain, comme l'exige le second.

Maint passage de la sainte Ecriture parle, il est vrai, de chaque croyant comme d'un temple où le Seigneur vient habiter par son Esprit; mais il est d'autres déclarations de la Parole divine qui nous montrent le temple de Dieu formé par le concours et l'union de tous les disciples du Sauveur. Le Christ n'est pas venu seulement délivrer quelques individus, en les arrachant au pouvoir du péché; il est venu, comme il le disait à Pierre, fonder son Eglise, et c'est l'Eglise qui est, au sens supérieur et complet, la maison du Seigneur sur la terre. L'Eglise! quelle Eglise? direz-vous peut-être, ébranlé dans votre confiance par l'état de morcellement où se trouve ici-bas le peuple de Dieu. Je réponds : l'Eglise, car « je crois la sainte Eglise universelle ; » et, quoiqu'on la nomme parfois invisible, je dis que je la vois, subsistant et s'édifiant de jour en jour par le moyen de toutes ces Eglises diverses qui, dans la mesure où elles sont fidèles à leur vocation, constituent à mon regard les divins chantiers où se prépare et s'opère la construction du temple éternel.

Plus d'une âme pieuse n'a que dédain pour ces pauvres Eglises, imparfaites comme toute chose humaine, provisoires comme tout ce qui s'organise en ce monde, insuffisantes comme le prouve leur diversité même. Certains croyants attendent pour participer à la vie de l'Eglise, qu'elle leur apparaisse sous les traits glorieux de l'épouse du Christ, sans tache ni ride; et pour l'heure, ne voyant nulle part une réalisation parfaite de l'idéal, ils refusent de s'enrégimenter, comme ils disent, et vont de droite et de gauche, recueillant tantôt ici, tantôt là ce qui peut convenir à l'édi-

fication de leurs âmes. S'il en est de tels parmi ceux qui m'écoutent, je leur dirai : Frères et sœurs, êtes-vous assurés d'accomplir ainsi votre devoir ? Cette façon d'agir vous paraît-elle conforme à l'esprit de ces apôtres qui s'attachaient avec tant de soin à fonder, à organiser, à entretenir des Eglises, et qui, loin de se décourager à la vue des misères dont elles n'étaient exemptes, à coup sûr, ni à Corinthe, ni à Thessalonique, bénissaient Dieu de s'être construit une maison spirituelle au milieu des nations ? Vous êtes-vous demandé ce qui en adviendrait de la cause de Dieu dans ce monde, si, tous suivant votre exemple, il ne se trouvait personne pour vouloir porter le poids des travaux et des entreprises que soutiennent les Eglises ? Etes-vous bien certains, pour tout dire, que la vraie manière de cultiver dans nos cœurs un large amour de l'humanité, soit de n'avoir aucune patrie, et que pour favoriser l'avènement de l'Eglise universelle, ce soit un bon moyen que de se détacher de toute Eglise organisée ?

Je dépose ces questions sur vos cœurs, et, m'adressant à ceux de mes auditeurs, beaucoup plus nombreux, qui font profession de se rattacher à telle ou telle Eglise, notamment à celle qui célèbre aujourd'hui l'inauguration de cette chapelle, je dis : Aimons l'Eglise à laquelle nos convictions nous rattachent, aimons-la fidèlement, soyons-lui dévoués, mais ne souillons jamais cet amour par l'étroitesse et par l'esprit sectaire. Quelque excellents que puissent être les principes et l'organisation de mon Eglise, elle n'est qu'un des fragments de celle du Seigneur ; son royaume est plus grand que ma paroisse ; son temple, plus vaste que ma chapelle ; « voici, les cieux et même les cieux des cieux ne peuvent le contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie. »

Il est des heures saintes où, déjà sur cette terre, l'Eglise du Christ goûte l'indivisible unité qu'elle possède malgré son fractionnement apparent ; il est des heures où, venus des points les plus divers de l'horizon, les pèlerins se rencontrent sur la hauteur. Parfois, c'est sur la cime austère et désolée, quand rugit l'âpre vent de l'incrédulité mondaine ou la tempête des persécutions ; alors tous ceux qui aiment le Seigneur s'unissent pour défendre d'une même âme le trésor qui leur est commun, ou pour se consoler et se soutenir dans la lutte ; et le monde s'étonne en reconnaissant qu'ils sont frères, eux qu'ils se figurait séparés par d'infranchissables barrières. D'autres fois, c'est sur les sommets paisibles et radieux de la prière et de la pure adoration, quand le souffle de l'Esprit passe avec puissance et que, tressaillant toutes à l'unisson, les âmes croyantes entonnent en chœur l'hymne de la reconnaissance. Et tout cela n'est qu'un avant-goût passager de cette unité complète et définitive qui doit régner un jour entre tous les enfants de Dieu, quand ils s'assembleront, non plus dans les temples qu'ils bâtissent sur la terre, mais dans la maison éternelle qui n'est pas faite de main d'homme. Ce jour, il faut l'attendre avec patience, mais il faut le désirer avec ardeur et préparer sa venue.

Puisse cette chapelle, inaugurée dans cet esprit de piété large et fidèle, n'en jamais connaître d'autre ; puisse l'Eglise

libre de Lausanne, aimée de tous ses membres, mais aimée pour l'amour de l'Eglise universelle, accomplir une œuvre utile, vraiment favorable au développement du règne de Dieu dans notre chère patrie; puisse, ô Seigneur, chacun de nous contribuer par sa vie à l'édification de ton temple éternel! Amen.

PHIL. BRIDEL.

---

## ÉTUDE MORALE

### La notion du péché[1].

Il est un vieux proverbe qui dit : *Age quod agis* et que nous traduirions librement : « Ce que tu fais, fais-le vaillamment. » Telle est la condition première de toute étude féconde et virile. Un étudiant quelconque, pour arriver à bonne fin, doit prendre son travail au sérieux et s'y mettre tout entier. Mais si cela suffit pour les autres études, il n'en va pas de même de celle de la théologie. C'est beaucoup, sans doute, d'étudier énergiquement et de se mettre à l'œuvre avec une persévérance opiniâtre. Mais il est une condition plus essentielle encore pour atteindre le but que tout théologien doit se proposer : il faut de plus, et avant tout, travailler sur sa propre âme. Il s'agit en tout premier lieu que nous soyons transformés dans notre for intérieur par cette puissance divine qui fait le sujet de notre étude; il faut qu'elle devienne pour nous l'objet d'une expérience intime et immédiate, sans laquelle nous ne pouvons en avoir aucune connaissance. Que nous sert d'avoir passé en revue toutes les vérités chrétiennes, de savoir les opinions des docteurs, et toutes les doctrines bibliques, d'être habiles dans la manipulation de toutes ces idées, et de posséder la virtuosité de les exposer, si nous n'avons éprouvé nous-mêmes la vertu vivifiante de Jésus-Christ? Nous ne serions alors que des cymbales retentissantes ou des nuées sans eau ; le peuple chrétien n'a que faire de nos idées, il lui faut une vie qui lui vienne directement de Dieu. Mais la vie ne peut passer par des canaux inertes ; il faut que ceux qui en sont les porteurs soient vivants eux-mêmes ; sinon les doctrines les plus bienfaisantes se pétrifient sur leurs lèvres et perdent toute efficacité.

Dans le domaine de la connaissance religieuse, on peut dire sans témérité : Dis-moi qui tu es, ce que tu es, je te dirai ce que vaut ta théologie. La doctrine à laquelle vous arriverez dépendra de votre vie personnelle, de votre sérieux moral, de votre piété, de la relation dans laquelle vous vivrez avec Dieu. C'est là quelque chose d'indiscutable et, sur ce point, il ne peut y avoir aucun dissentiment entre théologiens croyants : la conscience chrétienne a forcément une grande part dans la formation de notre théologie et dans l'élaboration de notre doctrine.

Mais parmi les conceptions qui relèvent directement de notre vie intérieure et qui ne sont que l'écho de nos expériences, il en est une qui se place au premier rang et qui réclame plus immédiatement notre attention, tant par sa relation avec notre vie personnelle que par sa place dans le dogme chrétien ; je veux parler de la notion du péché.

[1] Cette étude a été présentée à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud, dans la chapelle de Martheray, le 9 octobre dernier.

Il est facile de comprendre qu'elle est à la base même de toute la foi chrétienne, et que notre conception de l'Evangile est dans une dépendance immédiate de l'idée que nous nous faisons du péché. L'Evangile est dans son essence une rédemption, un salut; il suppose donc un désordre, un esclavage, un état de perdition auquel il vient apporter le remède. Or, le remède sera en proportion du mal qu'il faut guérir; le relèvement se mesure à la profondeur de la chute. Aussi, quand on y regarde de près, on voit bientôt que les divergences profondes qui se manifestent dans la théologie ont leur première origine dans la manière d'envisager et de sentir le péché. C'est là que se fait le partage des eaux entre les différents systèmes. C'est jusque-là qu'il faut remonter pour avoir la clef des diverses tendances théologiques. Cela seul suffirait déjà pour que le jeune théologien prît un vif intérêt à cette matière, puisqu'on peut lui dire hardiment : toute votre théologie est en germe dans la façon dont vous saisissez le péché.

Cette notion fondamentale est, en outre, une de celles qui sont le plus directement en connexion avec notre expérience intime et individuelle. Nous n'allons sans doute pas jusqu'à souscrire à la thèse de M. Bouvier, qui ne reconnaît ici que la méthode expérimentale[1]. Nous dirons plutôt avec Ritschl que l'idée chrétienne du péché doit être tirée du Nouveau Testament, et qu'il ne peut être compris qu'à la lumière de l'œuvre de Christ[2]. Nous irons même plus loin : nous reconnaissons que la conviction du péché pour chaque individu est le fait de l'illumination du Saint-Esprit; nous ne soupçonnons la gravité du mal, nous ne frémissons devant sa noirceur que sous l'action de la grâce de Dieu. De lui-même, l'homme ne peut discerner son péché dans ce qu'il a de redoutable et de sinistre. Mais cela réservé, il est certain que nous n'arrivons à voir le péché tel qu'il est que sur une voie expérimentale, dans ces bas-fonds où l'âme, courbée sous la main de Dieu, se sent brisée et perdue, où elle voit l'abîme s'ouvrir devant elle et en mesure la profondeur avec épouvante.

C'en est assez pour justifier mon intention de vous entretenir pendant quelques instants de la façon dont nous devons envisager le péché.

## I

Constatons d'abord qu'à notre époque, il se produit sur ce point une évolution dans les esprits. Sans vouloir médire de son siècle, on doit reconnaître qu'il y a dans la société contemporaine une tendance, favorisée par le mouvement positiviste de notre temps, à réduire le mal à n'être plus qu'un phénomène naturel et à décharger le coupable de sa responsabilité. Cela est très sensible dans les deux domaines de la jurisprudence et de la littérature.

Voyez les tribunaux; avec quelle indulgence ils exploitent les circonstances atténuantes, et concluent à l'irresponsabilité! Cela va même si loin que leur verdict a souvent dépassé l'état de l'opinion publique, et provoqué de véritables remous d'indignation populaire.

[1] *Actes de la Société pastorale suisse*; quarante-troisième session tenue à Genève en 1885, p. 61.

[2] *Die christliche Lehre von der Rechtfertigung und Versöhnung*, III, chapitre V, § 40.

Dans la littérature, le mouvement est bien plus prononcé. Les romanciers, en particulier, décrivent le vice avec la même sérénité que la vertu ; ils assignent au mal le droit à l'existence et cherchent à inoculer à notre génération les théories de la fatalité des passions. On veut comprendre le mal comme le bien, et amener les lecteurs à regarder sans dégoût ni horreur des actes qui, autrefois, provoquaient la réprobation universelle, mais qui font partie intégrante de la vie humaine et sociale.

A ces symptômes caractéristiques on peut en ajouter d'autres qui, empruntés à des milieux différents, nous amènent au même résultat. N'êtes-vous pas frappés, dans la prédication contemporaine, de la petite place qu'occupe l'idée du pardon ? Cela est surtout remarquable dans le domaine de l'évangélisation. Autrefois, la grande note du révivalisme était la nécessité d'échapper à la condamnation et d'obtenir la rémission de ses péchés. Voyez aujourd'hui ce qui se passe, même chez ceux qui sont exclusivement préoccupés d'agir sur les inconvertis. On ne parle presque plus de la perdition, de la colère de Dieu, de la sentence de condamnation à laquelle il faut échapper à tout prix. On représente plutôt au pécheur le malheur dans lequel il se débat ; on lui montre comment il peut devenir libre et trouver la délivrance de son funeste esclavage. Ce n'est pas que les prédicateurs ne croient pas à la perdition, ni à la condamnation et à la nécessité du pardon divin. Mais ils pressentent que ce message-là n'éveillera pas d'écho ; ils cherchent des arguments qui aient plus de prise et qui trouvent accès. Or, il y a là quelque chose de très significatif. Cela prouve que les hommes de notre génération sont assez indifférents à l'idée de la réprobation divine et qu'ils n'éprouvent guère le besoin d'être absous et pardonnés. Pour M. Bouvier, qui veut faire de la dogmatique « par le suffrage universel, » selon la spirituelle expression de M. de Pressensé, cela serait une démonstration suffisante que l'enfer n'existe pas. Pour nous, cela prouve tout simplement une chose, c'est que nos contemporains, tout en étant forcés de reconnaître que le péché porte des fruits amers, n'en sentent pas la culpabilité et n'y voient pas un attentat contre Dieu.

## II

En face de cet énervement de la conscience, quelles sont les idées qui règnent dans le monde de la pensée ? Quelles sont les influences qui se font sentir d'en haut sur ceux qui sont appelés à diriger et à former l'opinion ?

Au premier rang de ceux qui donnent le branle à la pensée contemporaine, nous trouvons la phalange serrée des déterministes de toutes les nuances. Deux tendances, venant de côtés tout opposés, se sont rencontrées pour pousser la société moderne dans cette direction-là. L'idéalisme spéculatif qui a fasciné les esprits dans la première moitié de notre siècle, d'un côté ; l'empirisme scientifique qui, à l'heure présente, prétend ramener à l'unité tout le savoir humain, d'autre part, ont l'un et l'autre absorbé la vie morale dans le jeu des activités fatales et naturelles. Ils ont supprimé la responsabilité en faisant rentrer le mal dans le développement régulier de la société et de l'individu :

pour les philosophes spéculatifs, il n'a plus été qu'une phase dans l'évolution de l'homme vers le bien ; pour les positivistes, il a été la conséquence nécessaire de l'hérédité, du tempérament et du milieu. Autant vaut dire qu'il n'existe plus. L'opposition absolue que l'humanité statue entre le bien et le mal n'est plus qu'un préjugé séculaire. Du moment que le mal n'est qu'un passage pour arriver au but, il devient un moyen utile, il rentre dans l'ordre, il n'est plus le mal.

Cependant, que la logique ne nous rende pas injuste ; ce serait totalement manquer d'équité que d'englober sous la même sentence de réprobation sommaire tous ceux qui se rattachent à ce point de vue. Il y a, surtout chez les théologiens, un déterminisme mitigé qu'il ne serait pas juste d'assimiler à celui pour qui le mal est un simple phénomène, ayant le même droit à l'existence que le bien. Des hommes comme Schleiermacher, Rothe, Biedermann, sont loin de pareilles énormités qui froissent la conscience et violentent le sens moral ; ils ont maintenu énergiquement que le mal, c'est ce qui ne doit pas être, et qu'il doit être vaincu pour que le bien se réalise. Mais pour eux, il demeure aussi un stage nécessaire du progrès moral, c'est l'étape qu'il faut franchir pour s'élever à la vie de l'esprit. Le péché doit donc être réprouvé ; il est l'ennemi dont il faut triompher par la lutte, et dont la défaite marque l'émancipation de l'être moral. Mais cet antagonisme est pour eux la condition essentielle et primitive de la vie spirituelle ; il est la seule base sur laquelle puisse s'élever l'édifice de notre perfectionnement ; le mal est ainsi un élément constitutif de notre nature, le point de départ obligé de notre ascension vers le bien.

A ce point de vue, il serait donc faux de prétendre que le mal n'est qu'un degré inférieur du bien ; il est et demeure quelque chose de condamnable et de répréhensible. La lutte pour s'en dégager et s'élever à l'état idéal où le péché est vaincu subsiste toute entière. Mais il est certain que le péché n'a plus le caractère odieux et criminel que l'Evangile lui attribue ; la repentance n'est plus possible, au sens ordinaire de ce mot. Le pécheur pourra constater avec une certaine humiliation qu'il est encore dominé par les appétits inférieurs de son être et que sa vie spirituelle subit encore des arrêts. Mais il n'éprouvera ni douleur, ni remords ; il regardera plutôt avec une satisfaction intime les étapes déjà franchies, mais sans nullement se les reprocher ; les luttes poignantes de la conscience n'existent plus.

Ou bien dira-t-on que c'est de la pure théorie, que, dans la pratique, du moment où le mal est répréhensible, l'individu regrette de s'y être attardé, se reproche de n'avoir pas résisté, et s'accuse de sa lâcheté ? Très bien, mais remarquez qu'au point de vue déterministe, tout ce travail moral repose en définitive sur une erreur, sur un préjugé. Le pécheur se condamne parce qu'il se croit libre, parce qu'il estime qu'une autre voie aurait été possible. Mais ce n'est là qu'une généreuse illusion, un mirage trompeur auquel la conscience s'est laissé prendre. Le penseur qui a appris à voir les choses, non

pas à la lumière changeante des impressions subjectives, mais au point de vue du jugement divin, sait que le péché est inévitable, qu'il était là pour permettre l'avènement du bien, et au lieu de s'en affliger, il s'en réjouit. La repentance, le remords ont disparu, la gravité du péché est sérieusement compromise.

Au nom de la conscience, et quels que soient les postulats de la pure logique, nous répudions tout déterminisme qui fait rentrer le péché dans le cours naturel des choses et qui le rattache à la causalité divine. Toute doctrine qui tend à nous réconcilier avec le mal est condamnée d'avance au tribunal de notre être moral.

A côté du déterminisme, la théologie qui, à l'heure qu'il est, a le vent en poupe et triomphe partout en Allemagne, est celle d'Albert Ritschl. Ecartant systématiquement tous les problèmes relatifs aux origines, il ne se pose pas même la question de la nécessité du péché, pas plus que celle de la chute. Il se contente d'affirmer la liberté et la responsabilité qui sont des faits immédiats de conscience. Après les abus du dogmatisme et de la spéculation, il y a une sorte de jouissance à se mouvoir sur le terrain solide des faits : les principes bibliques sont soigneusement étudiés ; il y a un souffle religieux bien marqué. Ainsi, dans le sujet qui nous occupe, le péché est bien saisi dans ce que cette notion a de spécifiquement chrétien ; il est avant tout séparation d'avec Dieu et violation de la loi divine. Avec plus de conséquence encore que Schleiermacher, Ritschl étudie toute la doctrine chrétienne à la lumière de l'œuvre rédemptrice accomplie par Jésus-Christ ; et c'est de la rédemption qu'il part pour obtenir l'idée chrétienne du péché, au lieu de suivre la marche inverse, comme on le faisait couramment avant Schleiermacher.

Mais, on le comprend, cette méthode est féconde, à condition qu'on parte d'une idée complète de la rédemption. Si l'on n'a fait de celle-ci qu'une expérience insuffisante et tronquée, l'édifice tout entier s'en ressentira. Or, nous n'hésitons pas à le dire, c'est là que nous paraît être la grande lacune de la théologie de Ritschl. Il met au centre de tout son système la rédemption par Jésus-Christ. Mais cette rédemption n'est pas celle que réclame la conscience chrétienne, telle que nous la comprenons. Les mots sont là, mais dépouillés de leur sens le plus profond. Cette accusation bien grave demanderait à être longuement démontrée et appuyée, nous n'en avons pas le temps. Nous nous contenterons d'indiquer ici les deux thèses dans lesquelles nous estimons que la dogmatique de Ritschl peut se résumer :

1° La rédemption consiste avant tout dans la manifestation de l'amour de Dieu pour les pécheurs, dans la personne et dans l'œuvre de Christ. Cette manifestation délivre le pécheur de la crainte et de la défiance où il était à l'égard de Dieu, et lui donne, à la place, la confiance et la joie du pardon.

2° Cette assurance de la rédemption, qui produit chez le pécheur sa réconciliation avec Dieu, n'est pas une affaire individuelle avant tout ; elle est le privilège de l'Eglise. Les individus croyants jouissent de cette prérogative par l'intermédiaire de la communauté.

La notion de la rédemption qui ressort de la première thèse est sensiblement la même que celle à laquelle le protestantisme libéral se rattachait. On sait que son dogme fondamental était la paternité divine : Dieu n'est pas irrité, il est le Père de tous les hommes et Christ vient apporter au monde la certitude qu'il n'y a point de colère en Dieu, mais un amour qui ne demande qu'à pardonner. Cependant il faut reconnaître, au sein de cet accord quant à la conception générale, un progrès considérable de Ritschl sur le protestantisme libéral. Pour celui-ci, Jésus ne fait que nous enseigner cet amour, il a été le premier des enfants de Dieu, c'est lui le premier qui a compris cette vérité sublime que Dieu est notre Père. Et c'est là tout. L'amour que Christ nous révèle est indépendant de la personne de Christ et peut en être séparé. Ritschl, au contraire, assigne à la personne de Christ une place tout autrement centrale. Jésus est pour lui le seul qui n'ait pas eu besoin de rédemption. C'est en lui seul que Dieu donne à connaître aux hommes son amour, et c'est en entrant dans la communauté qu'il a fondée qu'on en devient participant. Tel est, en effet, le second caractère de la rédemption d'après le théologien de Gœttingue, elle est de nature collective ; elle consiste dans la fondation d'un royaume qui repose sur la déclaration du pardon et qui garantit la rédemption à tous ceux qui en font partie.

Il nous suffira de dire ici que pour nous, la rédemption n'est pas seulement une manifestation de l'amour de Dieu, mais aussi la délivrance d'une condamnation justement méritée ; et qu'elle se réalise dans l'individu tout d'abord, pour aboutir ensuite à la communauté, celle-ci étant le résultat de la régénération individuelle, plus encore qu'elle n'en est le principe.

Nous ne nous étonnerons pas dès lors de trouver de sérieuses lacunes dans la conception de Ritschl sur le point qui nous occupe. Il serre de près la notion traditionnelle du péché originel, il réfute d'abord avec beaucoup de raison l'opinion strictement orthodoxe que le péché d'Adam entraîne à sa suite la damnation éternelle de tous les membres de la famille humaine. Mais il va plus loin et n'admet pas même le point de vue mitigé de Zwingli, pour qui le péché originel est une maladie de la race. Aussi, quand il s'agit de rendre compte de la solidarité et de l'universalité du péché, sa pensée reste étonnamment vague et flottante. Il statue un empire du péché dans lequel les hommes se trouvent entrelacés les uns aux autres, de sorte qu'ils agissent les uns sur les autres dans le sens du mal. Et si l'on cherche les causes de cette solidarité funeste, on ne s'élève pas au-dessus de pélagianisme, tout paraît devoir s'expliquer par l'action de l'éducation et du milieu. Le penchant au mal qui se montre déjà chez l'enfant se réduit, pour notre penseur, à la simple ignorance. Et c'est l'ignorance encore qui est le caractère distinctif du péché, tel qu'il se montre actuellement chez les hommes, soit comme disposition, soit comme acte concret. Quand le péché devient conscient et volontaire, quand il est révolte ouverte contre Dieu, il est irrémissible. Cette résistance voulue à la grâce de Dieu est possible ; mais on ne peut dire si elle

se réalisera, et si il y aura des hommes définitivement perdus. Dans les limites de notre expérience actuelle, les péchés peuvent tous être pardonnés et rentrent par conséquent sans exception dans la catégorie de l'ignorance.

Les deux éléments que Ritschl distingue dans la notion du péché sont ainsi en étroite relation avec ceux que nous avons relevés dans sa conception de la rédemption ; le péché est collectif tout d'abord, puis, comme désordre individuel, il est le fait de l'ignorance. Il saute aux yeux que ce sont là deux caractères qui tendent à affaiblir singulièrement le sentiment de la culpabilité. Devant une telle doctrine, on comprend que l'ennemi que Ritschl a toujours poursuivi de ses attaques, pendant toute sa carrière théologique, soit le piétisme. Ce qui le met hors des gonds dans cette tendance, ce n'est pas seulement la prétention d'arriver à une communion personnelle avec le Christ glorifié, c'est aussi la manière d'envisager le péché. Chacun sait que le piétisme a donné au sentiment du péché une intensité exceptionnelle. C'est par là qu'il a peut-être agi le plus profondément pour remuer les consciences. On n'en peut dire autant du point de vue qui vient de nous occuper. Ce n'est certes pas de ce côté que viendra le réveil du sentiment du péché. Nous pensons, au contraire, que c'est la lacune la plus grave de ce système, d'ailleurs suggestif et présentant bien des éléments de vérité.

## III

Puisque les idées régnantes en théologie vont à l'atténuation du péché, nous ne nous étonnerons point que cet affaiblissement aille se prolongeant dans les masses. Du reste, n'allons pas nous y tromper. Il y a là un effet plutôt qu'une cause. C'est une grande illusion des théologiens que de s'imaginer qu'ils sont à l'avant-garde de leurs contemporains dans le domaine des vérités religieuses. La théologie est le résumé, la résultante des conceptions dont vit l'Eglise chrétienne, plus encore qu'elle n'est l'inspiratrice et la créatrice de nouveaux courants. Ah ! sans doute, la théologie exerce une immense influence sur la direction des esprits. Mais il ne faut pas exagérer cette action initiale. Elle est bien moins au point de départ qu'au terme de la vie de l'Eglise ; elle donne surtout conscience au peuple chrétien des principes dont celui-ci vit d'une façon latente, souvent bien longtemps à l'avance. Il en est d'elle comme des gouvernements dont on a dit que chaque nation a celui qu'elle mérite. L'Eglise aussi a la théologie qu'elle mérite. Quand un théologien semble ouvrir une voie nouvelle, il ne fait au fond que donner la formule des expériences faites par une partie plus ou moins considérable de la chrétienté. Et quand une tendance devient générale dans le domaine de l'école, soyez sûrs que c'est là l'expression de l'esprit qui anime l'Eglise dans son ensemble. Cela donne d'autant plus de gravité au fait que nous avons constaté.

D'autre part, si vous attendez un souffle régénérateur, ce n'est pas vers un système théologique, si brillant soit-il, que vous devez vous tourner, mais vers l'Eglise de Dieu qui porte toujours en elle le principe d'un rajeunissement perpétuel. Seulement, ne nous inquié-

tons pas du nombre : la majorité n'a rien à voir quand il s'agit de vérité, et surtout de vérité religieuse. Regardons plutôt à ce qui vit dans l'Eglise : c'est toujours là que s'agite le germe d'où doit sortir la vie au prochain renouveau. Eh bien, si, à l'heure qu'il est, nous jugeons, non pas selon l'apparence, mais selon la vérité, nous verrons qu'il y a, au sein du peuple de Dieu, une aspiration puissante à la sainteté. Elle a pu se traduire par des excentricités ou des égarements regrettables. Le besoin n'en est pas moins là, ardent, pressant, chez ceux qui, réagissant contre l'affaissement du sens moral dans notre génération, représentent en définitive l'éternelle vérité.

Seulement, toute revendication risque d'être exclusive, on court facilement le danger de prolonger les lignes, et une vérité peut devenir erreur, quand on s'y cantonne trop exclusivement. Cette affirmation énergique et bienfaisante de la sainteté qui (Dieu en soit loué !) est à l'ordre du jour dans l'Eglise actuelle, contient pourtant un péril. Qu'on nous permette de le signaler.

Le réveil du commencement du siècle, succédant au pélagianisme du siècle passé, avait mis le salut tout entier dans la justification. Etre sauvé, c'était être arraché à la sentence de condamnation et à la perdition réservées aux pécheurs. La sanctification devait suivre sans doute, mais sans qu'il fût besoin d'insister. On sait que, dans certains milieux, cette théorie aboutit à un véritable antinomisme; on prit parfois le péché à la légère. Ce fut certainement un grand progrès de reconnaître que le salut comprend aussi la sainteté, non seulement comme conséquence de la justification, mais comme partie intégrante de l'œuvre rédemptrice. « Christ ne nous délivre pas seulement de la condamnation, mais aussi de l'esclavage du péché, » telle fut la formule nouvelle, qui finit par passer dans le patrimoine de l'Eglise et devint comme le mot d'ordre des temps nouveaux. Il y a là une conquête inaliénable, un véritable progrès, mais à condition que le premier terme de la gradation ne soit pas absorbé par le second. Or, c'est là le danger. La justification, dont on avait tant parlé, allait tellement sans dire qu'on finit par l'oublier et la laisser dans l'ombre. La notion de sainteté, de mort au péché, de vie pour Dieu a tout absorbé ; le chapitre VI de l'épître aux Romains est devenu tout l'Evangile.

A ce degré-là, la vérité peut aboutir à une erreur : l'Evangile risque de devenir une école de perfectionnement moral, au lieu de rester le moyen de salut. On en vient facilement à ne plus voir dans le péché qu'une maladie dont il faut guérir et non pas un crime qui doit être pardonné. On s'arrête surtout aux actes coupables, aux transgressions isolées, perdant de vue le fond sombre dont ces violations de détails ne sont que la manifestation. C'est ainsi qu'on va à contre-fin de l'intention première : on voulait prendre le péché dans tout son sérieux, on finit par en diminuer la gravité.

Ce n'est pas tout : il y a dans la théologie contemporaine une tendance manifeste à abandonner l'idée d'expiation et à réduire la divinité du Christ à n'être plus que la perfection de son humanité. Ceux dont nous parlons comme mettant

la sanctification au centre de la vérité chrétienne sont les premiers à s'alarmer et à protester contre ces altérations de la doctrine évangélique. Et pourtant, en plaçant le salut tout entier dans la sainteté, et en négligeant la justification, ils poussent, pour leur part, dans la même direction. En effet, si toute l'œuvre du Christ se ramène à la sainteté qu'il veut nous communiquer, il suffit qu'il nous montre réalisé dans sa personne l'idéal auquel il nous convie. Par sa pureté morale, il réveille notre conscience, nous donne le dégoût du péché, et nous inspire le besoin de la perfection. L'expiation n'est plus nécessaire, et la sainteté de l'homme Jésus suffit à expliquer son œuvre.

## IV

Pour juger de cette question en connaissance de cause, nous avons maintenant à nous demander quelle est l'essence du péché, quel est son caractère fondamental. Il faut, à cet effet, commencer par déterminer en quoi consiste le bien; car le péché ne peut être conçu que comme la négation du bien. Contentons-nous d'esquisser la marche de la pensée.

Le bien, c'est tout d'abord la réalisation de l'idéal moral que nous portons en nous, la conformité à la loi de notre être telle qu'elle s'exprime dans la conscience. Mais nous ne pouvons en rester là. Qui dit loi, obligation, suppose une autorité qui nous domine et de laquelle nous dépendons. Nous ne sommes pas nos maîtres, parce que nous sommes des créatures. Il y a contradiction à statuer avec Kant l'autonomie de la volonté en même temps que l'impératif catégorique. Si notre volonté est obligée, c'est qu'elle n'est pas autonome; elle n'est pas sa propre loi à elle-même; elle doit obéir à celui qui lui a imposé sa norme, c'est-à-dire à Dieu. Au point de vue du théisme chrétien, on arrive nécessairement à cette seconde définition du bien, qui n'est que la détermination de la première : le bien, c'est la conformité à la volonté de Dieu. Mais il y a plus encore. Ce Dieu auquel nous devons obéissance, nous ne pouvons le concevoir comme simple législateur. En sa qualité de Créateur, il n'est pas seulement régulateur et ordonnateur, il est celui de qui découle toute vie pour tout ce qu'il a créé. L'obéissance à sa volonté n'est que le moyen pour atteindre un but plus élevé, celui de vivre en parfaite harmonie avec lui et de puiser dans cette union la vie dans sa plénitude. De là ressort une troisième définition que nous pouvons donner du bien et qui précise les deux premières : le bien, c'est l'union avec Dieu, l'harmonie de tout notre être avec lui[1].

Si maintenant nous passons à la notion du péché, elle se présente tout naturellement, dans son antithèse au bien, sous les trois formes que voici : le péché est d'abord la violation de la loi morale, ou l'abandon de l'idéal auquel nous nous nous sentons appelés, — le péché est ensuite la transgression de la volonté de Dieu, — il est enfin la séparation d'avec Dieu lui-même, l'état de celui qui se tient éloigné de Dieu et se détourne de lui.

Mais nous ne pouvons en rester là;

[1] Au fond, ces trois définitions pourraient se réunir dans la notion du Royaume de Dieu par laquelle Ritschl définit le bien; nous faisons toutefois nos réserves sur la place beaucoup trop restreinte que ce théologien assigne à l'individu.

nous avons besoin de ramener ces trois définitions à l'unité. Nous commençons par constater que la seconde n'est qu'une combinaison des deux autres, qui restent ainsi seules en présence et qui nous donnent les deux faces sous lesquelles nous pouvons considérer le péché. Qu'il s'agisse du bien ou qu'il s'agisse du mal, nous pouvons, en effet, les envisager l'un et l'autre à un double point de vue, ou bien quant à la loi à laquelle nous sommes soumis, ou bien quant à Dieu auquel il s'agit de nous unir ; en d'autres termes, au point de vue moral et au point de vue religieux. Nous obtenons ainsi deux éléments entre lesquels existe sans doute une relation très étroite, mais qui n'en restent pas moins nettement distincts. Ils doivent se trouver tous les deux dans toute vie normale, mais chacun sait qu'il y a des tempéraments, comme aussi des époques, dans lesquels l'un ou l'autre des deux peut prédominer jusqu'à rompre l'équilibre.

Cette distinctien une fois établie, il se pose une question importante. Lequel de ces deux éléments est primitif, lequel est dérivé ? Le péché est-il dans son essence intime un fait qui relève en tout premier lieu de l'ordre religieux ou de l'ordre moral ?

Le nom seul de péché peut déjà nous mettre sur la voie, car il n'est pas un simple synonyme de mal moral. Ce terme appartient au vocabulaire religieux et même spécifiquement chrétien : le péché est le mal conçu comme éloignement de Dieu et révolte contre sa volonté.

Si l'on s'en tient aux premières apparences, il peut sembler que le péché soit tout d'abord la trangression de l'ordre moral, et qu'il n'en vienne à être rébellion contre Dieu que par une évolution progressive. C'est après avoir vécu longtemps loin de la loi divine que le pécheur en arrive à secouer le joug et à rompre ouvertement avec Dieu. L'impiété déclarée n'est pas au début, mais au terme de la désobéissance à l'ordre moral. Mais ne nous y trompons pas : cette rupture avec Dieu, qui est la fin dernière à laquelle aboutit le péché, s'y trouve en germe dès sa première origine. Elle devient à la fin consciente et voulue, et c'est ce qui fait que le péché à ce stage-là ne peut plus être pardonné : le pécheur repousse Dieu le sachant et le voulant ; c'est le péché au sens absolu du mot. Mais c'est précisément là que nous pouvons voir ce qu'il est dans son essence ; l'absolu donne la clef du relatif. Quand le pécheur transgresse la loi morale, c'est au fond de Dieu qu'il se détourne et soi-même qu'il prend pour but, au lieu de chercher Celui en qui seul est sa vie.

Telle est la conception que nous trouvons partout dans la Bible. Lors de la chute, la femme commence par abandonner la pleine confiance en Dieu, et c'est quand elle a perdu la simplicité du regard qui ne s'attache qu'à Dieu et à son amour, qu'elle devient la proie des convoitises. Tant qu'elle restait dans l'union avec Dieu, les objets sensibles n'exerçaient ni séduction, ni fascination sur elle. Mais une fois détournée de Dieu, le désir mauvais s'enflamme et le péché se consomme. Nous retrouvons la même succession dans cette admirable page de l'épître aux Romains[1] où

[1] Chap. I, 18-32.

saint Paul a décrit l'origine du paganisme et de la corruption qui s'y est donné carrière. Les hommes connaissaient Dieu ; il se manifestait à leur sens intérieur de façon qu'ils auraient pu le servir et le glorifier. Mais ils n'ont pas trouvé bon de lui laisser la place souveraine qui lui revenait ; ils ne lui ont pas donné gloire ni rendu grâce ; ils se sont admirés eux-mêmes, au lieu d'exalter Dieu. Et alors les ténèbres ont envahi leur cœur ; ils ont été à la merci de leurs pensées orgueilleuses, et, de dégradation en dégradation, ils sont tombés dans la souillure et dans la fange. Partout dans l'Ecriture nous voyons l'immoralité et l'iniquité avoir leur source dans l'impiété, dans l'abandon de Dieu, dans la méconnaissance de ses droits et dans le déshonneur infligé à son nom.

C'est, du reste, ce qui ressort aussi de la notion de la sainteté, qui, du côté du bien, est le pendant de l'iniquité du côté du mal. L'homme ne peut accomplir la loi de Dieu et devenir saint que s'il a recouvré sa position normale devant Dieu. Telle est la portée de la doctrine si profonde de la nouvelle naissance. Tant que le pécheur demeure dans son état d'éloignement de Dieu, l'obéissance lui est impossible ; il faut que l'harmonie soit rétablie entre Dieu et lui, il faut qu'il soit régénéré ; et le principe de cette régénération est dans la justification. L'âme une fois en paix avec Dieu peut vivre d'une vie nouvelle, parce que l'amour de Dieu peut la remplir. La sainteté a donc pour condition nécessaire une rénovation religieuse. Et même dans la sainteté, l'élément religieux l'emporte encore sur l'élément moral : être saint, c'est avant tout demeurer en Dieu et ne pas se laisser séparer d'avec lui. Il est donc certain que le péché consiste en tout premier lieu à laisser quelque chose s'interposer entre Dieu et nous, et à se détourner de lui, si peu que ce soit. Les altérations de la vie morale ne sont que les conséquences de cette déviation intérieure.

Cette priorité de l'élément religieux sur l'élément moral ressort encore d'un argument qu'il nous reste à exposer. Il est emprunté à la certitude du jugement qui doit clore la présente économie et que nous ne pourrions mettre en doute sans douter de Dieu même.

Supposons que le péché soit dans son essence la violation de la loi morale, qu'en résulte-t-il ? Nous avons devant nous la multitude des êtres humains qui se sont succédé sur la surface du globe, et qui présentent une succession infinie de degrés de moralité, allant de la corruption la plus noire à la vertu la plus pure, avec un nombre illimité d'intermédiaires. Nous trouvons chez tout homme un mélange de bien et de mal, et nous ne voyons pas comment il serait possible de tracer une ligne de démarcation qui partagerait l'humanité en deux catégories tranchées : les bons et les méchants. Et pourtant, telle est bien la conception scripturaire, telle est la condition nécessaire du jugement. Qu'est-ce à dire, sinon que la vie morale n'est pas le critère décisif ? Si nous voulons comprendre comment les hommes peuvent être ainsi parqués en deux classes nettement séparées, il faut nous placer sur le terrain religieux des relations personnelles de chacun avec Dieu. Ici, il n'y a vraiment que deux positions pos-

sibles : uni à Dieu ou séparé de lui, vivant par lui ou mort sans lui, sauvé ou perdu. Ceux qui sont rentrés dans l'ordre avec Dieu, peuvent porter encore des restes de péché ; la vie de Dieu les fera disparaître, ils sont vivants. Ceux qui sont demeurés dans leur état naturel, peuvent avoir des vertus éminentes dans leurs relations avec leurs semblables ; séparés de Dieu, ils n'en sont pas moins dans la mort. Et si l'on réfléchit que toute la conception chrétienne repose sur cette séparation radicale entre deux classes d'hommes que l'éternité finira par mettre au jour, on comprendra l'importance de premier ordre qu'il y a à saisir le péché dans sa nature intime comme rupture avec Dieu, et le salut comme une réconciliation. Ce qui décide du sort éternel de chaque individu, c'est la position qu'il prend vis-à-vis de Dieu. Voilà pourquoi la foi, qui nous met en possession de la vie divine, est la seule condition de salut, et pourquoi l'incrédulité qui se détourne de la grâce et la repousse, est le seul péché qui entraîne la condamnation définitive.

Nous devrions maintenant, pour confirmer notre thèse, exposer le développement du péché dans chaque être humain. Mais ce serait une entreprise illusoire que de vouloir le suivre dans sa marche historique. Car le péché prend naissance en chacun de nous bien avant que nous puissions nous rendre clairement compte de nous-mêmes. Aussi haut que remonte notre expérience, le péché nous a devancés ; le moment où il devient plus ou moins conscient nous échappe. Si notre expérience personnelle ne suffit pas, celle que nous pouvons faire des autres est encore plus défectueuse ; rien en particulier de plus délicat, de plus sujet à mille erreurs que l'observation de la première enfance. La vie intime de chaque homme est d'ailleurs déterminée par des facteurs étrangers qui compliquent singulièrement la difficulté ; notre développement individuel est considérablement influencé par la déformation de la race, tout comme par les circonstances locales et temporelles dans lesquelles nous sommes impliqués. Nous ne pouvons non plus songer à aborder ici le problème ardu de l'origine du péché. Mais qu'il nous soit permis d'esquisser simplement son développement à un point de vue psychologique, pour résumer notre pensée.

Le premier éveil du péché dans l'homme ne vient point, comme on l'a souvent prétendu, de sa nature sensible. Si le péché était avant tout sensualité, l'animal, doué d'une sensibilité souvent plus développée que la nôtre, et dépourvu du contre-poids de l'énergie spirituelle, devrait descendre bien au-dessous de l'homme. Or, la bête ne transgresse point les bornes de sa nature, tandis que l'homme devient le pauvre esclave de la matière et des sens ; cet asservissement est déjà l'indice d'un désordre qui donne aux appétits inférieurs un ascendant qu'ils n'ont point dans l'état de la pure animalité. Quel est ce désordre initial ? Le voici.

L'homme, mis en présence de Dieu qui se révélait à son être intérieur, n'est pas resté dans la place de soumission, d'obéissance et de libre abandon, qui était la sienne et qui était sa seule sauvegarde. Il a voulu être quelque chose par lui-même, se poser dans son

indépendance, et vivre de sa vie propre. Voilà l'origine, voilà l'essence du péché; et la perturbation morale, le renversement psychologique qui nous apparaissent ensuite, ne sont que les conséquences de cette première aberration.

Il est assez d'usage de présenter la séparation d'avec Dieu comme résultat du péché. C'est une erreur, provenant de l'habitude où l'on est de ne voir le péché que dans les actes contraires à la loi. L'éloignement de Dieu n'est pas l'effet du péché, il est le péché lui-même. La loi que nous violons en péchant, c'est la loi fondamentale de notre être qu'on pourrait formuler ainsi : « Tout de Dieu, par Dieu, pour Dieu ; » car nous sommes faits pour lui, destinés à le chercher [1], et à nous attacher à lui. Dès que nous cherchons en nous-mêmes notre satisfaction, au lieu de vivre pour Dieu et dans sa dépendance, nous sommes dans le péché, tout notre être est livré au désordre; le mal se manifeste et se diversifie en une multitude d'actes qui sont les péchés particuliers.

Il nous resterait encore à analyser l'idée de notre culpabilité. Cela nous entraînerait trop loin. Il nous suffira de constater que nous nous sentons responsables de notre état de péché, et par conséquent coupables. A tous les raisonnements qui essaient d'atténuer la gravité du péché, la conscience, dès qu'elle est réveillée, oppose une énergique protestation ; elle nous accuse et devant son verdict nous baissons la tête en nous écriant : Nous sommes coupables ! Et si notre analyse est juste, nous sommes coupables envers Dieu lui-même, notre péché est un attentat contre lui, une révolte contre sa loi, un mépris de son amour. Nous avons mérité le châtiment. Avant de pouvoir rentrer dans sa communion, il faut que nous lui rendions ce qui lui revient, que nous reconnaissions le droit absolu qu'il a sur nous.

[1] Act. XVII, 27.

## V

Mais il est temps de conclure. Il nous reste à tirer les conséquences pratiques de cette étude.

1° L'affaissement moral que nous constatons aujourd'hui a sa cause profonde dans l'oubli et la méconnaissance des droits de Dieu. D'où vient que le respect s'en va, que dans tous les domaines la notion de l'autorité s'affaiblit, sinon de ce que la crainte de Dieu disparaît de notre génération ? Voulons-nous travailler contre l'énervement de la conscience, et réveiller dans notre peuple, dans notre jeunesse surtout, le sentiment du devoir, rendons au Seigneur la place qui lui revient dans la société et chez les individus, rappelons hautement qu'on ne se passe pas de lui impunément et que, sans Dieu, l'homme marche à sa ruine. On nous reproche de ne plus oser parler de perdition ; cette accusation est sévère, mais elle est juste. Car si nous croyons à la perdition (je ne parle pas de telle ou telle manière de la concevoir), nous n'avons pas le droit de la passer sous silence. On ne joue pas avec de pareilles réalités. Du moment où elle est pour nous un fait certain, il faut qu'elle nous oppresse et qu'elle nous arrache des cris de détresse ; sinon on pourra toujours mettre en doute la pleine sincérité de notre conviction.

2° Si nous voulons ensuite nous con-

naître nous-mêmes et en particulier mesurer la grandeur de notre péché, il ne suffit pas que nous fassions la revue de nos nombreuses violations de la loi morale. Cela est salutaire, sans doute, pour nous faire pénétrer la corruption de notre cœur ; mais enfin, ce ne sont encore là que les effets, les manifestations de la source empoisonnée qui est au dedans de nous. Nous ne mettrons le doigt sur le péché lui-même qu'au jour où, nous plaçant directement devant Dieu et sous son regard, nous nous sentirons jugés, condamnés et perdus. Là nous saurons ce que c'est que de trembler à la voix de l'Eternel, là nous connaîtrons la sainte tristesse qui conduit au salut et dont on ne se repent jamais. C'est en présence de Dieu seulement que le regret d'avoir péché devient repentance efficace.

3° Nous pouvons comprendre aussi quel est le centre du salut. Nous avons déjà parlé de ceux qui subordonnent la justification à la sanctification. On pense avoir fait un gain à un double point de vue : d'un côté en plaçant l'idéal chrétien plus haut, de l'autre en se rendant plus accessible aux hommes de notre époque, qui n'aiment pas à entendre parler de perdition et de condamnation, et qui acceptent plus aisément qu'on leur parle de perfection morale. Du même coup on se trouve donner satisfaction aux besoins les plus nobles de l'âme chrétienne, et enlever une des pierres d'achoppement qui rebutent nos contemporains. Gardons-nous toutefois de donner trop de valeur à ces arguments utilitaires. L'essentiel est de savoir si nous sommes dans le vrai. Toute concession à l'esprit du siècle, qui n'est pas basée sur la vérité, n'aboutit à aucun progrès durable. Or, notre étude nous a amenés à constater que le péché est dans son principe une rupture avec Dieu. D'où résulte que le salut consiste avant tout à obtenir son pardon et à recouvrer sa grâce. Or, c'est précisément là ce qu'on appelle en langage théologique la justification. Nos pères n'avaient donc pas tort d'en faire le centre du salut. On sait que ce fut là la doctrine fondamentale des réformateurs, ainsi que des hommes du Réveil. Et en cela, ils ne faisaient que reproduire l'enseignement biblique et spécialement celui de saint Paul. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir Ritschl qui, dans sa méthode, donne une très grande valeur aux déterminations du dogme protestant d'un côté, aux données bibliques de l'autre, placer la justification, dans son union indissoluble à la rédemption, au centre de la doctrine chrétienne. En ce faisant, il est vraiment biblique et protestant.

Est-ce à dire que nous voulions reléguer la sanctification au second plan, comme on l'a fait dans les temps désolés de l'orthodoxie morte ? Nullement ; elle demeure capitale, comme mise en action de la vie nouvelle que la justification inaugure. Mais ce que nous demandons, c'est qu'on n'assigne pas à la justification une place secondaire pour ne plus considérer que la sanctification. Il est évident qu'une justification qui n'aboutirait pas à la sanctification serait illusoire. C'est là une vérité que la doctrine réformée, en particulier, a maintenue avec énergie. La sanctification est la manifestation indispensable d'une justification réelle, et à ce point de vue on

ne saurait trop insister sur sa nécessité. Mais il importe plus encore de rappeler toujours qu'elle n'est possible que pour le justifié et qu'avant de vouloir se débarrasser du péché en détail, il faut en avoir obtenu le pardon et se trouver en règle avec le Dieu saint. Tous les efforts que fait une âme pour réaliser la sainteté se perdent dans le vide, tant qu'elle n'a pas trouvé le terrain ferme et solide d'une relation filiale avec Dieu. Il n'est dès lors pas sans danger de prêcher la sanctification à des âmes qui n'ont pas franchi ce premier pas et qui, par conséquent, ne sont pas encore dans la vie nouvelle. Elles se persuadent aisément qu'elles n'ont qu'à croître dans la vie spirituelle, alors que celle-ci n'a pas pris naissance. Combien de fois n'a-t-on pas laborieusement arrosé du bois sec, au lieu de planter d'abord des rejetons vivants. Ce danger est plus particulièrement sérieux dans nos Eglises libres. Dans les Eglises bien franchement multitudinistes, pour peu que le prédicateur ait de sérieux chrétien, il ne peut se faire illusion, et se sent pressé de prêcher la conversion, le retour à Dieu, la réconciliation. Mais dans nos Eglises plus restreintes, nous risquons fort de nous persuader que nos auditeurs ont laissé derrière eux la première étape, et nous excitons à croître des enfants qui ne sont pas encore nés. La première condition d'une prédication chrétienne authentique, sera toujours de mettre au centre de toute la doctrine la nécessité d'obtenir la rémission de ses péchés et de passer de la mort à la vie.

Cette pensée trouve son illustration immédiate dans une œuvre admirable, qui est un des plus beaux fleurons de la couronne de l'Eglise contemporaine ; je veux parler de la Société de tempérance. Devant les glorieux relèvements que Dieu lui a accordés, beaucoup ont été émus à jalousie et ont cherché l'affranchissement dans l'engagement libérateur. Ce moyen si simple s'est montré d'une merveilleuse efficacité ; ces pauvres esclaves ont vu tomber leurs chaînes, leurs familles se relever, tout a été transformé dans leurs cœurs et dans leurs maisons. Pour un bon nombre, cette délivrance n'a été que le premier pas pour rentrer dans la maison du Père. Mais il en est d'autres qui se croient nés de nouveau parce qu'ils sont sortis de l'enfer de leur intempérance ; et cependant ce n'est encore qu'un péché spécial qui a été vaincu. Si l'œuvre en reste là, ce n'est que du raccommodage qui peut donner le change et endormir dans une fausse sécurité.

4° Quant à la sanctification elle-même, il faut se rappeler qu'elle est essentiellement l'union avec le Seigneur. Il ne s'agit pas seulement de nous débarrasser de tel péché de détail, mais surtout de rester dans la continuelle dépendance de Dieu par Jésus-Christ. Cela peut jeter quelque jour sur une difficulté qui a souvent paru insurmontable, je veux dire les relations qui existent entre la justification et la sanctification. Pour faire disparaître la solution de continuité, on est revenu souvent à la conception catholique de la justification, confondue avec la sanctification. C'est plutôt la marche inverse qu'il faudrait suivre. En saisissant la sainteté dans son essence intime, on verra qu'elle n'est autre que le maintien de la communion avec Dieu dans la-

quelle la justification nous place. Celle-ci est donc bien le principe de celle-là.

5° J'en viens enfin, messieurs les étudiants, aux conséquences qui vous concernent plus directement. La question du péché, et surtout la position que vous prendrez à cet égard dans votre vie individuelle est de majeure importance pour vous à un double point de vue : quant à votre théologie et quant à votre ministère.

Quant à votre théologie, nous le disions en commençant, elle jaillira directement de la conscience que vous aurez acquise, dans vos luttes personnelles et intimes, du péché ou plutôt de votre condition de pécheurs. Que sera pour vous Jésus-Christ, que sera son œuvre de rédempteur, — et vous savez assez que toute la théologie est dans ces deux questions, — sinon le Sauveur, le salut qu'il vous faut, à vous, pour votre péché? Schleiermacher et Ritschl déclarent, sans doute, qu'il faut déduire la notion du péché de celle de la rédemption et non pas l'inverse. Il y a là une profonde vérité : c'est que le péché n'apparaît sous son vrai jour qu'à la lumière de la croix et de l'œuvre de Christ, et qu'on n'arrive à le saisir dans toute sa noirceur qu'en faisant l'expérience de la rédemption. Mais il serait absurde de méconnaître qu'il faut avoir éprouvé au moins en une certaine mesure la gravité du péché pour sentir le besoin du salut et recevoir Christ comme un Sauveur. Il faut avoir frémi devant l'abîme de la perdition pour saisir la main qui nous sauve. Et là où cette expérience est insuffisante, le salut par Christ n'est pas compris et, par conséquent, la conception théologique tout entière est en souffrance.

Nous en dirons autant en regardant à votre futur ministère. Au centre de toute votre œuvre et spécialement de votre prédication, vous aurez à mettre la réconciliation du pécheur avec Dieu. Mais comment le pourriez-vous si vous n'aviez vous-mêmes traversé les luttes ardentes de la conversion et de l'affranchissement? Qui nous dira combien de fois des fidèles ont eu de la peine à se retrouver dans la prédication de pasteurs qui n'avaient pas connu la crise de la régénération? Les discours peuvent être éloquents, brillants, distingués ; le laïque pieux ne se rend peut-être pas distinctement compte de ce qui lui manque; mais il sent d'instinct que son pasteur n'a pas passé par le creuset de la repentance, qu'il n'a pas souffert les angoisses de la séparation d'avec Dieu ; il demeure dès lors pour lui quelqu'un d'étranger qui n'a pas connu les expériences les plus tragiques de la vie chrétienne

Mais je vous entends; il n'est pas nécessaire, dites-vous, pour être nés de nouveau, de passer par une conversion instantanée à la saint Paul, ou selon la conception méthodiste originelle. Cela est certain, la conversion n'est pas nécessairement une crise violente; nous ne la concevons pourtant pas sans des crises décisives, qui peuvent être séparées par des intervalles prolongés et qui, par là même, sont moins aiguës que lorsqu'elles se sont concentrées en un seul moment, mais qui n'en sont pas moins assez fortes pour ébranler l'être moral jusque dans ses profondeurs. C'est toujours un moment redoutable que celui où nous voyons la sainte lumière de Dieu pénétrer dans nos ténèbres et y dévoiler notre péché dans sa laideur,

où nous sommes mis en présence du Dieu trois fois saint, où notre vie est fouillée, scrutée par un regard qui est comme une flamme de feu, où le terrain semble se dérober sous nos pieds, où le seul refuge qui nous reste est celui du Dieu que nous avons irrité, où ce cri s'échappe du dernier fond de notre âme : grâce, pardon ! De telles heures, messieurs, ne pourront vous être épargnées, si vous voulez connaître l'œuvre rédemptrice de Christ dans sa puissance, et pouvoir la présenter à vos frères toute vibrante de vos émotions et de vos luttes. Le pasteur qui n'a jamais tremblé devant la sainteté de l'Eternel, qui n'a pas pleuré sur ses péchés, qui n'a pas été brisé dans le sentiment de son indignité et de sa misère, ne répondra jamais aux besoins du peuple de Dieu.

Mais cette repentance sérieuse, intense, qui seule nous fait savourer l'amertume du péché, et nous en inspire l'horreur, que faire pour l'éprouver ? Il ne peut être question de la produire en nous d'une manière artificielle. Elle doit venir du Saint-Esprit. Il ne sert de rien de nous exciter pour provoquer en nous des sentiments factices. Mais l'œuvre de Dieu au dedans de nous n'est point magique ; elle s'accomplit chez ceux qui, selon la belle expression du Sauveur, « font la vérité, et viennent à la lumière, afin que leurs œuvres soient manifestées[1]. » Si vous voulez obéir coûte que coûte à la volonté de Dieu, si vous êtes décidés à déclarer la guerre au péché sous toutes ses formes, vous êtes sur le chemin de la lumière et de la délivrance. Sur cette voie, vous ferez d'humiliantes découvertes. Le péché est une hydre dont les têtes semblent se multiplier, à mesure qu'on veut les abattre. Il est dur de voir se creuser dans son propre cœur des abîmes d'orgueil, d'égoïsme et de lâcheté morale, qu'on n'aurait jamais soupçonnés ; le lutteur est parfois près de perdre courage. Mais ce sont des heures saintes, bénies et fécondes entre toutes. C'est là qu'on rencontre Dieu.

CH. PORRET.

[1] Jean III, 21.

---

## NOUVELLES

### Vaud.

*Chronique trimestrielle.*

*Les réunions de septembre. — Assemblée générale de l'Union nationale évangélique suisse à Lausanne. — Le Synode de l'Eglise nationale vaudoise. — La séance d'ouverture des cours dans la Faculté de théologie de l'Eglise libre. — Réunion des pasteurs et ministres de l'Eglise libre. — Nouveaux ministres de l'Evangile. — L'inauguration de la chapelle des Terreaux à Lausanne. — Un deuil.*

Ce n'est pas la moindre gloire ni le moindre bienfait de l'Evangile que la relation étroite dans laquelle il se montre avec la liberté. Fille de l'Evangile, la liberté s'acquitte envers lui de sa dette de reconnaissance en devenant à son tour la mère de l'activité chrétienne. C'est dans l'atmosphère tonique de la liberté, de la spontanéité, qu'on voit éclore ou rajeunir les œuvres de la piété et de la charité. C'est là aussi que s'opèrent sans contrainte d'heureux rapprochements, que les esprits se dépouillent de leur enveloppe de préjugés ou de défiances, comme le voyageur qui, sous l'action persévérante du soleil, rejette le manteau que l'effort tyrannique du vent n'avait pu lui arracher. Un coup d'œil sur notre vie religieuse pendant les derniers mois de cette année nous apporte plus d'un témoignage de ce double fait.

Rappelons d'abord les réunions de sep-

tembre, qui sont elles-mêmes, ainsi que toutes les œuvres qu'elles sont destinées à retremper, un effet de la libre initiative et du groupement spontané des chrétiens. L'organisation de ces œuvres, librement consentie, ne saurait sans doute échapper entièrement à l'impôt que la routine prélève sur toutes les activités humaines ; mais elle possède une élasticité suffisante pour s'adapter aux besoins du moment. Preuve en soit, entre autres, l'élargissement des cadres de la Société des écoles du dimanche. Le rapport du Comité annonce, en effet, la formation d'une Union des écoles du dimanche de la Suisse romande. Un respect quelque peu jaloux de la liberté individuelle ou des petites souverainetés locales a pu retarder ce rapprochement, mais c'est cette même liberté qui, après quelques expériences, a produit un groupement et une concentration des forces. Voilà de quoi favoriser le libre échange et la circulation des idées dans une des branches de l'activité chrétienne.

A cet ensemble de réunions religieuses s'est rattachée l'Assemblée générale de l'Union nationale évangélique suisse, convoquée à Lausanne pour la seconde fois et pour une dix-neuvième session. Elle a entendu une prédication d'un souffle élevé, dans laquelle M. le pasteur Ernest Martin a montré comment la nécessité de la nouvelle naissance ressort des exigences mêmes de la loi morale, exposée dans le sermon sur la montagne. Le rapport général constate que, depuis sa dernière réunion à Lausanne, l'Union a progressé en nombre et en vie ; elle compte aujourd'hui douze sections.

Le principal intérêt de cette rencontre s'est concentré sur une question introduite par une captivante étude de M. le pasteur De Loës. Il s'agissait de préciser les moyens propres à réaliser entre les membres des Eglises nationales une union plus vivante. Plusieurs orateurs ont reconnu que, par suite de leur principe même, ces Eglises sont exposées sous ce rapport à un déficit, et qu'il y a même là pour elles une question de vie ou de mort. On a proposé comme remèdes la création, à côté du culte ordinaire, de cultes plus intimes répondant aux divers besoins des âmes, puis la formation de sous-sections de l'Union évangélique dans le but d'unir dans un intérêt commun des paroisses voisines, habituellement sans lien. L'union des fidèles sera favorisée aussi par l'esprit de sacrifice : il faut leur apprendre à donner, « ce dont ils ont peu l'habitude, les Eglises étant soutenues par l'Etat. » On a réclamé aussi une confession de foi qui aiderait l'Eglise à prendre conscience d'elle-même.

Voilà qui va bien ; il y a plaisir à entendre formuler un tel programme par des membres autorisés de l'Eglise nationale. Au milieu de ces *desiderata*, — souplesse dans les formes du culte, lien organique entre les Eglises locales, appel aux dons volontaires pour soutenir l'œuvre commune, confession de foi de l'Eglise, — nombre de chrétiens qui n'appartiennent pas à l'Eglise nationale se trouvent dans un pays très connu, aimé et longtemps déjà parcouru, non sans un juste désir d'y voir tous leurs amis pour en jouir avec eux. Il reste bien entre eux, pour le présent, un petit sujet de discussion. Les uns voudraient maintenir leur chapelle, je veux dire la libre activité dont ils sentent le besoin et le devoir, sous le couvert et la garantie d'une loi ecclésiastique sanctionnée par l'Etat ; les autres ont déjà pris le parti de l'élever en plein air, sous la voûte du ciel, plus exposée aux orages, sans doute, mais construite de manière à les affronter. Au surplus, cette seconde manière ne saurait, semble-t-il, déplaire bien fort aux partisans convaincus de l'Union évangélique : n'est-elle pas elle-même établie quelque peu en plein air ? A peine abritée par le portique du temple, elle aspire des bouffées du grand air de la liberté. Et n'est-ce pas pour cela même qu'elle vit et progresse, qu'elle a de l'entrain et de la sève ? N'est-ce pas pour

cela aussi qu'elle est préoccupée de l'union des cœurs, des moyens de rapprocher les âmes croyantes? Elle ne pourrait confirmer plus expressément ce que nous disions plus haut, en affirmant que la liberté produit à la fois l'activité et l'union.

Quelques semaines plus tard, le 4 novembre, s'ouvrait la session du Synode de l'Eglise nationale. Cette assemblée a pu éprouver une joie bien légitime en entourant les neuf jeunes hommes qui demandaient ce jour-là l'imposition des mains en vue du ministère évangélique. Le père de l'un d'eux, M. le pasteur César Curchod, s'adressa aux candidats de la part de l'Eglise dans une prédication riche, actuelle et pratique. Ces recrues, bien qu'insuffisantes pour remplir tous les vides, atténuent la crise que l'Eglise traverse à cet égard. La Faculté de théologie a compté, cette année, 29 étudiants, dont 19 Vaudois. Le rapport de la Commission synodale, présenté par M. Eugène Muret, constate que l'esprit paroissial se développe peu à peu, que toutefois l'indifférence est grande encore en ce qui concerne les élections de paroisse lorsqu'aucun intérêt particulier n'est en jeu, et que la fréquentation du culte dans les dimanches ordinaires laisse fort à désirer. Il est à souhaiter qu'il en soit de l'ensemble du pays comme du Synode, où l'on a vu s'accroître, en quelque mesure, la proportion des laïques qui prennent un intérêt actif aux affaires de l'Eglise. La Commission synodale s'est préoccupée de l'intérêt moral de la jeunesse ; elle a publié et répandu une brochure destinée aux parents et ayant pour titre : *L'avenir de nos enfants*. Le Synode a invité cette autorité à établir un plan d'ensemble relatif à l'instruction religieuse à ses divers degrés.

Par suite de la lenteur avec laquelle les postes vacants sont repourvus, plus d'une commune se serait trouvée, pendant l'hiver, privée de tous soins pastoraux, si l'Eglise libre n'avait pourvu aux besoins de la localité. M. le pasteur De Loës a fait ressortir combien cette situation est peu conforme à l'idée et à la dignité d'une Eglise nationale. Sur sa proposition, le Synode a invité la Commission synodale à faire une nouvelle démarche auprès du Département des cultes pour obtenir la mise au concours de deux postes simultanément. On éviterait ainsi les longues vacances qui ont, en outre, pour résultat d'assurer la nomination du suffragant, lorsqu'il y en a un, et de rendre les mutations presque impossibles. La Commission synodale a dû faire preuve de quelque abnégation pour se charger de ce message : depuis deux ans, en effet, l'Etat n'écoute plus lorsque l'Eglise, son associée, lui adresse la parole. Deux lettres sur ce même sujet, une autre encore relative aux tirs militaires du dimanche, sont restées sans réponse. Cette troisième fois pourtant, — il faut, parait-il, trois témoins au Département pour qu'un vœu soit bien établi, — l'humilité patiente a obtenu un modeste succès.

On a dépeint quelque part un personnage qui prenait à tâche de paraître à l'ordinaire désagréable, bourru et peu accommodant envers ses subordonnés, et cela dans la pensée que dans les occasions où, de temps à autre, il se montrerait aimable, on lui en saurait gré doublement et que ses prévenances paraîtraient méritoires à proportion même de leur rareté. Le singulier procédé de cet homme très avisé, et connaisseur de la nature humaine, nous est revenu à la mémoire à propos des derniers incidents que nous venons de rappeler. On peut se demander, ici encore, si une telle situation est compatible avec la dignité de l'Eglise. Elle fournit en tout cas la contre-épreuve de ce que nous disions en commençant ; dans le cercle trop restreint où l'Eglise nationale est maitresse de ses actes, elle vit et se fait respecter ; dès que la liberté lui fait défaut, elle est paralysée dans son essor et les concessions qu'elle obtient à grand'peine n'apparaissent pas comme des victoires. Aussi ne

saurions-nous former de meilleur vœu pour cette Eglise que celui de la voir désirer et conquérir d'année en année, et coûte que coûte, une plus grande mesure d'indépendance en accomplissant l'œuvre du Maître. Elle y trouvera un gain, aussi bien que le principe que nous soutenons, moins contre elle que pour elle.

Deux circonstances ont réuni à Lausanne un grand nombre de membres et d'amis de l'Eglise libre. Le 9 octobre avait lieu, dans la chapelle de Martheray, entièrement remplie, la séance d'ouverture des cours de sa Faculté de théologie. A l'entrée de cette quarante-quatrième année d'enseignement, M. Ch. Schröder, président de la Commission des études, a rappelé le souvenir de l'ancien « séminaire de Lausanne » qui a fourni à la France 450 pasteurs et dont cette école cherche, pour sa part, à continuer l'œuvre excellente. Plus de 40 élèves, dont 32 Vaudois, sont inscrits sur les registres ; mais une partie d'entre eux ne suivent plus les cours et sont près d'achever leurs épreuves en vue de la licence. Il y a eu 7 inscriptions en réponse aux concours proposés par la Faculté. Outre les dissertations que nous avons mentionnées déjà précédemment, deux thèses ont été soutenues avec succès dans le mois d'octobre : celle de M. Edmond Bonnard sur *le criticisme de M. Renouvier et l'évolutionisme*, et celle de M. Auguste Rivier sur *l'attitude de Jésus vis-à-vis de l'ancienne Alliance et du judaïsme de son époque, d'après le sermon sur la montagne ;* auxquelles il faut ajouter celle, toute récente, de M. Samuel Heer sur *la prédication de Cellérier*. L'école préparatoire est maintenue malgré le départ de son directeur et organisée de manière à préparer, autant que possible, ses élèves à prendre le diplôme de bacheliers ès-lettres.

En publiant aujourd'hui dans nos colonnes le discours de M. le professeur Porret, président du Conseil de la Faculté pour la nouvelle année scolaire, nous nous sommes privé du privilège d'en parler ici, pour laisser à nos lecteurs celui de l'apprécier eux-mêmes. On ne saurait résumer, sans leur ôter leur sel, les allocutions adressées à l'assemblée et aux étudiants par MM. les professeurs Gretillat et Berthoud, qui représentaient les Facultés de théologie indépendantes de Neuchâtel et de Genève. Elles ont été reproduites, ainsi que celle de monsieur le président de la Commission des études, dans la circulaire que celle-ci vient d'adresser aux Conseils, aux membres et aux amis de l'Eglise libre.

Depuis trois ans, la séance d'ouverture des cours sert d'occasion à une réunion familière des pasteurs et ministres de l'Eglise libre ; c'est le couronnement des conférences pastorales régionales établies dès longtemps dans tout le canton, tandis que les colloques, composés de pasteurs et d'anciens, sont comme des ébauches du Synode qui seul, d'ailleurs, est institué par la Constitution de l'Eglise. Ajoutons à ce propos qu'on voit se former ici et là, entre les pasteurs de l'Eglise nationale, des conférences analogues à celles que nous venons de rappeler. Le *Journal religieux* a publié le travail, riche dans sa brièveté et d'un souffle élevé, par lequel M. Auguste Bonnard, l'ancien pasteur de Lausanne, ouvrit l'entretien sur les conditions que doit remplir la prédication, spécialement dans l'Eglise libre.

Les conseils variés qui se firent entendre à ce sujet ne risquent pas de rester sans emploi. Sans parler de l'actualité qu'ils peuvent conserver pour les pasteurs dès longtemps à l'œuvre, de nouveaux ouvriers viennent de se lever, prêts à les recueillir. L'imposition des mains a été donnée, le 12 octobre, dans la chapelle de l'Eglise libre de Morges et par le ministère de M. le pasteur Perrelet, à M. Eugène Mercier, bachelier en théologie de l'Ecole de la Société évangélique de Genève, appelé comme pasteur par l'Eglise missionnaire belge, ainsi qu'à M. Henri Couvreu, licencié de la Faculté de théologie de l'Eglise libre, appelé comme pasteur suffragant par

l'Eglise libre de Pau. Tout récemment, le 7 décembre, le même acte a été accompli à l'égard de M. Auguste Gonin, licencié, lui aussi, de la Faculté libre de Lausanne, et déjà en activité comme évangéliste à Ogens. M. le pasteur Philippe Bridel était chargé d'adresser la parole à ce nouveau messager de l'Evangile; la cérémonie avait lieu dans la chapelle des Terreaux.

Huit jours auparavant, cette chapelle était elle-même l'objet d'une solennité qui, pour être d'un caractère local, n'en intéresse pas moins vivement tout le faisceau des Eglises libres vaudoises, et mieux encore le règne de Dieu dans notre patrie. Le 30 novembre, en effet, a eu lieu l'inauguration de l'édifice entièrement nouveau élevé sur l'emplacement de l'ancienne chapelle des Terreaux. Nous ne saurions en donner ici la description architecturale; elle a été faite par une plume compétente dans la *Gazette de Lausanne* du 29 novembre. Il nous suffit de constater que le sentiment unanime est celui d'une œuvre réussie, remarquable, originale et sans analogue dans notre pays. Les quelques divergences de goût qui ont pu être exprimées ici et là, sur certains détails de la décoration à l'intérieur, sont d'autant plus explicables que les yeux ne sont point accoutumés aux applications de la polychromie, encore qu'on en ait usé sobrement. A coup sûr, nul n'éprouvera une impression de nudité ou de froideur dans cet intérieur, dont l'élégance a quelque chose d'attrayant et de cordial. Pour autant que nous avons pu en juger, l'acoustique, — point capital, — ne réservait aucune surprise désagréable. Le Conseil d'Eglise et la Commission synodale ne seront plus à l'étroit dans leur salle de délibérations, située dans l'annexe ainsi qu'une autre plus vaste, bien aménagée pour deux ou trois cents personnes. Enfin, autour de ces pierres harmonieusement unies, on n'a point oublié la verdure, les plantes vivantes partout où l'on pouvait leur réserver une place. Bref, il y a là une œuvre d'art bien appropriée à un but pratique, et un nouvel ornement pour la ville de Lausanne. Il y a là surtout, dirons-nous avec M. le pasteur P. Chapuis, qui a consacré à cet édifice un article empreint de la plus franche sympathie [1], il y a là un monument qui, par ses formes et son aspect, rappelle la majesté de Celui que nous adorons.

Si une Eglise remplaçait une modeste chapelle par un beau temple sans y être conduite par des motifs sérieux et exempts de vanité, on pourrait regarder l'avenir avec quelque inquiétude. Mais nous savons que l'Eglise libre de Lausanne s'est contentée de son précédent asile aussi longtemps qu'elle a pu le faire; l'œuvre qu'elle vient de mener à bien est la réalisation d'un projet ébauché depuis vingt ans déjà et ajourné jusqu'au moment où les circonstances en ont justifié pleinement l'exécution. Si l'Eglise n'a pas craint d'admettre un luxe de bon goût, auquel d'ailleurs des dons spéciaux ont surtout pourvu, elle se sentira d'autant plus pressée de veiller à ce que les pauvres et les petits, auxquels les portes de sa chapelle sont grandes ouvertes, y reçoivent toujours un accueil empressé et y goûtent, en même temps que la parole évangélique, un genre de jouissance qu'ils trouvent moins que d'autres dans leurs demeures.

Il ne faudrait pourtant pas que la juste admiration excitée par cette œuvre de choix rendît injuste à l'égard des autres chapelles élevées par l'Eglise libre et qu'on a toutes taxées, un peu sommairement, « d'austère laideur. » Cette appellation peut s'appliquer à telle d'entre elles dont on a intentionnellement écarté toute préoccupation esthétique, à telles autres encore auxquelles la marque du beau a dû être refusée par nécessité, malgré la libéralité chrétienne dont elles étaient le fruit honorable et parfois touchant. Mais combien d'autres, de date récente ou déjà anciennes, inspirent à leurs visiteurs un jugement fort différent!

[1] *Evangile et liberté*, numéro du 28 novembre.

Nous devons, à regret, renoncer à reproduire ici les richesses spirituelles qu'ont recueillies, le 30 novembre, les onze ou douze cents personnes qui ont pu trouver place dans la chapelle des Terreaux. Nos lecteurs ont sous les yeux la prédication de M. Philippe Bridel : elle leur dira elle-même l'impression qu'elle a produite sur ses auditeurs et qui restera liée pour eux au souvenir de ce dimanche exceptionnel. Le Conseil d'Eglise a fait entendre sa voix par l'organe de son président, M. P. Chatelanat qui a remercié, par de cordiales paroles et sans oublier personne, ceux qui, par leur travail ou par leurs dons, ont contribué à conduire l'œuvre à bonne fin, et particulièrement MM. les architectes van Muyden et Verrey. Signalant parmi les délégués la présence de M. le syndic Cuénoud et de M. Louis Grenier, en qualité de représentants de la Municipalité de Lausanne, il exprime la satisfaction que l'Eglise éprouve à les voir participer à cette fête et témoigne de l'esprit dont elle est animée à l'égard des autorités qu'elle honore et pour lesquelles elle prie.

Dans la réunion de l'après-midi, présidée par M. le pasteur Dupraz qui montra, avec une pénétrante chaleur, à quelles conditions cette maison pourra devenir un vrai Béthel, la Commission synodale s'est fait entendre à son tour par la bouche de M. le professeur Porret. Faisant allusion à ce qu'on a dit d'une évolution qui s'accomplirait au sein de l'Eglise libre et dont ce temple même serait une preuve, M. Porret a constaté, qu'en effet, cette Eglise tend à s'affirmer par une activité plus hardie, ce dont témoignent d'autres symptômes encore. Mais elle repousse une transformation qui consisterait à s'accommoder à l'esprit du monde, en oubliant le rocher dont elle a été taillée. Un sentiment solennel parcourut l'assemblée quand on lui rappela l'article de la Constitution de l'Eglise libre par lequel elle déclare « se consacrer entièrement à la gloire et au service de Jésus-Christ, qu'elle reconnait comme son unique Chef. » Une spirituelle et cordiale allocution de M. le pasteur J. Favre, parlant au nom de l'Eglise de Vevey et des autres Eglises du faisceau en général, fut suivie des très fraternelles paroles par lesquelles M. Cornforth, pasteur de l'Eglise méthodiste, couronna l'hospitalité si généreusement donnée par son Eglise à celle qui attendait d'entrer en possession de sa chapelle neuve.

La fête n'aurait pas été complète sans le concours des délégués des Eglises indépendantes de Neuchâtel et de Genève, dont la présence était comme une pierre d'attente en vue de cette étroite union des Eglises libres de la Suisse romande rêvée par l'un d'eux. M. le professeur G. Godet apportait, avec un exemplaire de la liturgie en usage dans son Eglise, ses félicitations et ses vœux à l'adresse de la famille chrétienne qui va se réunir désormais dans cet édifice, qui sera son foyer domestique. Nous soulignons en passant cette définition du temple, dont la justesse doit corriger ce que présente d'inexact l'appellation ordinaire de « maison de Dieu, » qui n'appartient qu'à l'Eglise elle-même. M. le pasteur Tophel, de son côté, dépose sur la chaire une Bible superbe de la part de l'Eglise qu'il représente, et laisse sur les consciences, au sujet du culte public, des conseils pratiques dont les auditoires de toutes les Eglises pourraient tirer grand profit. L'élément musical, qui s'associe si aisément à la parole, ne pouvait manquer à cette solennité. On entendit le matin une cantate de circonstance dont les paroles, écrites par M. Ch. Vulliemin, non moins que la musique composée par M. Justin Bischoff, ont puissamment saisi l'assemblée. L'après-midi un cantique composé par MM. Ch. Chatelanat et P. Hahnemann fut exécuté par le chœur.

L'étendue de cette chronique nous contraint d'ajourner la mention de quelques faits relatifs aux Unions chrétiennes, à l'Université, et surtout à la Société suisse de tem-

pérance qui a tenu à Lausanne, les 17 et 18 novembre, sa douzième assemblée annuelle. Mais ce sont des sujets dont l'intérêt ne court aucun risque de disparaître avec l'année. Il est un fait cependant que nous devons mentionner sans retard. La Mission intérieure lausannoise a fait, à la fin d'octobre, une perte qui a produit une impression aussi unanime que douloureuse. L'un de ses premiers agents, M. le pasteur Ernest Grobet, a été enlevé subitement à son œuvre et à ses amis. Il n'y a qu'une voix dans la presse, religieuse et politique, pour rendre hommage au caractère et à l'activité bienfaisante de cet homme d'une nature si sensible, d'un esprit si fin, d'un cœur si sympathique. Toujours empressé au service des pauvres, des malades, il consacrait, depuis quelques années, une partie de ses forces à la *Feuille religieuse* du canton de Vaud, dont la rédaction lui avait été confiée.

A. V.

---

## France.

*Epreuves récentes, mort du Dr Monod. — Nouvelle publication sur Vinet. — Conférences fraternelles de Paris. — La vie religieuse à Bordeaux. — L'Eglise libre. — La Mission populaire et ses résultats. — Vallée de la Dordogne ; Clairac, Bergerac, Laforce et les asiles John Bost.*

Malgré mon désir de poursuivre avec nos lecteurs une exploration de la France protestante, exploration tantôt lente, tantôt rapide, suivant l'importance des endroits ou l'abondance des renseignements, je ne puis cependant pas laisser de côté ce que je n'appellerai pas des *nouvelles* (la plupart sont vieilles), mais certains faits qui prennent date dans notre histoire de ces deux derniers mois, et dont on aurait l'air de méconnaître l'importance en ne les notant pas, tout au moins, dans ce journal. Ainsi la mort du regretté Dr Monod est certainement connue de tous vos lecteurs ; mais comment ne pas s'arrêter devant lui, devant sa chère mémoire, ne pas insister sur le deuil de nos comités, de nos Eglises, frappées toutes par cette perte, bien que le défunt appartînt à nos Eglises libres ? Il était de ces hommes qu'on croit toujours avoir connus, alors même qu'on n'a pas eu l'heureuse occasion de les voir ni de leur parler ; n'importe, leur caractère est si vivant, si attirant, il se détache si bien sur le fond général, qu'il se fait sentir à distance ; et quand ils disparaissent. On éprouve très nette la perception d'un grand vide ; on se trouve appauvri. On ne voyait pas le Dr Monod, à moins d'habiter Paris (et encore cela ne suffit pas toujours pour se voir), mais de loin on était heureux de savoir qu'*il était là*. Heureux ceux dont la présence est ainsi bienfaisante, encourageante, aimable et stimulante à la fois, de près et de loin, dont l'absence est pleurée, mais dont la mémoire (et quelque chose de plus que la mémoire, un autre genre d'action) demeure une lumière et une force !

Nos Eglises libres de Paris traversent bien des épreuves depuis quelque temps. Cette mort, le départ de plusieurs frères, entre autres celui d'un ancien de l'Eglise Taitbout, M. Achille Pilate, qui s'établit chez vous, en Suisse, mais que vous nous rendrez j'espère, (vous êtes assez riches, vous autres !) le passage de M. le pasteur Foulquier à l'Eglise baptiste, la maladie de M. de Pressensé, voilà un ensemble de circonstances qui pourraient nous décourager, si nous n'avions confiance dans notre cause, qui a certainement l'avenir pour elle, l'avenir avec les leçons et les redressements qu'il amène.

Puisque j'ai nommé M. de Pressensé, il faut que je mentionne sa dernière publication, qui ne peut manquer d'intéresser vivement votre monde religieux, puisqu'il s'agit de ce grand et illustre penseur que votre pays a produit, mais qui est l'honneur et le patrimoine commun de la chrétienté évangélique. Voici le titre : *Alexandre Vinet d'après sa correspondance inédite avec Henri Lutteroth* (Paris, chez Fischbacher). C'est un volume de 292 pages, orné d'un beau portrait de Vinet d'après le tableau de Hornung.

Ouvrage précieux à bien des égards, non pas qu'il nous montre un nouveau Vinet, mais parce qu'il ajoute quelques détails intimes à la peinture de ce grand caractère, déjà étudié avec tant de soin, avec une admiration si justifiée. Ce n'est pas un simple recueil de lettres : elles sont reliées par des récits, par des réflexions, émanant d'un vrai disciple du philosophe chrétien. Tout se réunit donc pour recommander ce livre à ceux dont l'intelligence et le cœur ont adopté Vinet. L'ouvrage, du reste, sera évidemment l'objet d'une plus ample étude dans vos colonnes.

Je vous signale aussi un ouvrage posthume d'Eugène Bersier, dont on célébrait, il y a peu de jours, dans son Eglise de l'Etoile, le souvenir toujours cher. *Quelques pages de l'histoire des huguenots*, c'est le legs naturel de celui qui a tant aimé l'histoire et qui s'est inspiré de ses meilleures traditions. On y trouvera un de ses chefs-d'œuvre, son discours d'inauguration de la statue de Coligny.

Notons enfin les conférences fraternelles sur l'évangélisation qui se sont tenues à Paris vers le milieu d'octobre. Elles ont beaucoup fait parler d'elles et avec juste raison, car elles ont remué beaucoup d'idées, elles ont donné essor à toutes sortes de sentiments, bons ou mauvais. Je crois qu'en somme les bons ont dominé. La question d'Eglise s'est présentée, faut-il s'en plaindre ? cela prouve qu'elle est inévitable, et qu'il est très difficile d'évangéliser en l'air, et d'aller chercher des brebis sans leur offrir un bercail. On a donc commencé par se quereller, puis les cœurs, sinon les esprits, se sont rapprochés, on a émis un vœu en faveur de la fédération des Eglises, idée féconde, mais qui ne peut devenir pratique qu'avec beaucoup de bon vouloir et de charité. Malheureusement nous ne voyons guère que des *accès* de charité : Quand donc passera-t-elle dans nos habitudes ?

En attendant cet heureux jour, reprenons, si vous permettez, nos études de provinces. Quittons Paris, qui veut toujours nous absorber, et revenons à Bordeaux. Il est difficile d'y apprécier exactement l'état spirituel de l'Eglise réformée nationale. Comment, en effet, porter un jugement d'ensemble sur une quantité de personnes qui ne sont unies que par la fréquentation du même culte et ne se connaissent que peu ou point ? La séparation des classes est très marquée à Bordeaux ; on le constate même dans la partie aisée, « bourgeoise, » du peuple protestant, on y distingue plusieurs catégories n'ayant presque point de relations entre elles. Les pauvres, au contraire, se rapprochent plus facilement. Les riches se montrent relativement généreux, si l'on en juge par les œuvres nombreuses que l'Eglise nationale entretient et que je vous énumérais dans ma correspondance précédente. (Et à ce propos j'ajoute que la maison de santé prend chaque année une extension plus grande, que des docteurs distingués y sont attachés et qu'on y donne des cours, inaugurés en 1884, pour la préparation et l'enseignement professionnel des gardes-malades, qui, pendant ces études, reçoivent gratuitement l'hospitalité.) Somme toute, voici probablement ce qu'on peut dire de plus exact : à côté de quelques chrétiens fervents, en petit nombre, qui montrent leur foi par leurs œuvres, il y a un public d'apparence mondaine, mais dont il ne faudrait pas méconnaitre les bonnes dispositions, souvent même les sentiments sérieux et favorables à l'Evangile.

Je vous avais nommé le futur remplaçant de M. le pasteur Soulier, mais c'était une erreur ; personne n'a été encore désigné pour cette succession difficile.

L'Eglise libre de Bordeaux se compose de 90 membres, outre les familles évangélisées, les auditeurs habituels, bref la paroisse ou congrégation, qui sera organisée prochainement. Le jeune pasteur, M. Ch. Dubois, qui occupe ce poste depuis deux ans, a traversé d'abord de graves difficultés. Le départ de son prédécesseur, qui comptait beaucoup

d'amis à Bordeaux, avait causé des malentendus, et amené plusieurs démissions. Depuis, l'Eglise a repris courage, s'est ressaisie elle-même et groupée autour de son nouveau conducteur, dont elle apprécie le zèle, la parole directe et convaincue, l'éloquence simple et hardie. Il travaille beaucoup, et ne ménage pas ses forces. L'Eglise possède une jolie chapelle, construite sous le ministère et grâce à l'initiative de M. Pozzy. Elle entretient une école de filles, dont la salle est employée le jeudi pour des séances d'évangélisation ou *études bibliques populaires*, qui attirent de nombreux auditeurs, attentifs et persévérants. C'est une œuvre particulière et distincte de la Mission Mac-All, à laquelle l'Eglise, du reste, prête aussi son concours.

Mentionnons encore ses deux écoles du dimanche, qui comptent une quarantaine d'enfants. La jeunesse, qui l'avait abandonnée, revient à elle, et une Union de jeunes filles, comptant de 25 à 30 membres, s'est constituée.

L'Eglise ne prospère pas quant aux finances. En outre, elle a été fort éprouvée par plusieurs deuils, et en dernier lieu par la perte d'un de ses plus anciens membres, M. Alphonse Kissel. Il comptait parmi les plus fidèles adeptes de nos principes ecclésiastiques et parmi les députés habituels de nos Synodes. M. Kissel était très connu à Bordeaux. Président du syndical de l'ameublement, il avait aussi représenté le troisième canton comme conseiller d'arrondissement et commandé un bataillon de la garde nationale en 1870. « Chrétien humble et fidèle, écrit M. Pozzy, il avait simplement et sans phrases fait honorer l'Evangile de ceux-là mêmes qui lui sont etrangers. Preuve en soit le nombreux cortège qui accompagnait son cercueil au champ du repos et les témoignages d'estime et de considération universelles qui lui ont été rendus et dont le journal *la Gironde* s'est fait l'écho. »

Les darbystes sont peu nombreux à Bordeaux, une vingtaine environ.

La mission populaire de M. Mac All occupe dans cette ville une place assez importante. Elle a en ce moment quatre salles : le nombre des auditeurs est de 130 en moyenne dans la plus fréquentée, et de 60 à 80 dans les autres. Ce sont là des chiffres respectables ; toutefois le trait le plus encourageant n'est pas le nombre, c'est plutôt l'attention, le sérieux qui vont croissant dans ce public mêlé. Quand un voyageur, qui va partir pour l'Amérique, s'approche à la fin d'une réunion, demande la Bible et désire l'acheter, en disant : « Je veux emporter votre livre qui me rappellera les instructions que vous nous avez données et que j'apprécie tant ; » quand un enfant, vivement intéressé par l'école de la Mission, propage son enthousiasme dans sa famille et l'amène aux réunions du soir ; ou qu'on apprend que le Nouveau Testament est lu le soir en famille dans un ménage d'ouvriers, et que le mari « jure moins ; » ou qu'à l'occasion de Noël tout un groupe d'habitués va au culte protestant et s'en félicite ; ou qu'une personne, gagnée par la mission, lui prête aujourd'hui un concours des plus sérieux ; on ouvre son cœur à l'espérance et l'on se dit que l'Evangile n'est pas annoncé en vain dans la grande ville.

On connait une quinzaine de personnes conquises par la Mission, et qui font régulièrement partie de l'Eglise nationale, et cinq ou six qui appartiennent à l'Eglise libre. Plusieurs ont passé de l'une à l'autre. Six fréquentent le culte de l'Eglise libre sans en être membres ; et un nombre plus considérable en fait de même pour le culte réformé. Mais une œuvre de cette nature produit bien des résultats qui demeureront toujours inconnus, du moins sur notre terre de changement et de dispersion.

Si maintenant nous remontons la vallée de la Dordogne et le cours de la Corrèze, nous trouvons, loin vers le centre, la petite ville de Brives, où la Société évangélique possède une station intéressante, petite Eglise de pro-

sélytes dont le zèle contraste avec le protestantisme un peu vieillot de la Dordogne et des contrées voisines. Vous rencontreriez, en effet, à Clairac, à Bergerac et autres endroits, maintes familles protestantes de père en fils, riches, honorables, bien posées, mais engourdies en quelque sorte, et tendant à s'éteindre par le fait de la limitation des naissances. En religion, la routine. En politique même, elles n'ont pas échappé à l'esprit réactionnaire qui souffle dans leur contrée ; l'année dernière, tout ce monde-là s'était jeté dans la honteuse coalition formée autour d'un charlatan pour détruire nos libertés nationales.

Naturellement nos Eglises libres, poussées sur ce tronc vermoulu, s'en ressentent, et ont de la peine à se développer. Elles comptent parmi les plus anciennes de notre confédération, et c'est même à Sainte-Foy, chez l'une d'elles, que notre Union s'est fondée, que le Synode constituant s'est tenu en 1849. Un souvenir touchant se rattache à cette assemblée. Une partie du bas peuple catholique de Sainte-Foy est très ignorante et très arriérée. Quelques fanatiques envahirent la salle du Synode, proférèrent des menaces et emportèrent deux Bibles qu'ils brûlèrent publiquement sur la place du Marché. Le lendemain, un de nos délégués, passant à ce même endroit, remarqua un fragment d'une de ces Bibles et le ramassa. Les bords du feuillet, rongé par le feu, laissaient lire le passage suivant : « Réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Christ.... Si l'on vous dit des injures pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux.... » Il lut ces versets au Synode, qui en fut vivement ému : on publia dans le temps un fac-similé de cette petite page brûlée qui apportait un message de Dieu à ses enfants.

Nos Eglises libres du sud-ouest, plus âgées que leurs sœurs, sont naturellement sages et pondérées ; elles inclinent, plus que d'autres, vers le pur régime presbytérien. Leur dernière conférence, tenue à Gensac le 18 novembre et jours suivants, a montré que l'Esprit de Dieu peut les rajeunir. Les réunions ont été pleines de chaleur et de vie, de pressantes exhortations s'y sont fait entendre, les cœurs ont été atteints, des conversions se sont produites. Les Eglises paraissent comprendre mieux le devoir d'évangéliser et font de louables efforts dans ce sens. Déjà au printemps dernier, un renouveau de vie chrétienne s'était fait sentir à Clairac. Cette Eglise comptait, au dernier Synode, 174 membres ; il est bien probable que ce nombre s'est accru depuis. Elle est une de celles qui terminent l'instruction catéchétique par un service spécial, où l'on explique aux jeunes gens pourquoi l'enseignement qu'ils ont reçu ne leur donne pas le droit de participer *ipso facto* à la sainte cène. Les rapports avec l'Eglise réformée indépendante doivent être bons, puisqu'une fête missionnaire a été organisée en commun.

A Bergerac, la petite Eglise libre se maintient, c'est tout ce qu'on peut dire. Elle essaie cependant d'évangéliser, puisqu'elle a ouvert pour les enfants catholiques une école du jeudi, dans un des quartiers populeux. Plus de cent élèves ont rempli les deux salles qu'on s'est procurées, résultat qui dépasse de beaucoup les espérances ; bien des traités ont pu être répandus par les enfants dans les familles, où maintes visites fort bien accueillies ont été faites.

Le trait principal du protestantisme à Bergerac, c'est la vive hostilité qui règne entre les orthodoxes et les « libéraux » de l'Eglise nationale. Il en résulte que les pasteurs sont trop préoccupés de former avant tout de bons électeurs de leur parti. Cette situation aurait dû rapprocher les orthodoxes de l'Eglise libre, leur alliée naturelle ; mais ce résultat ne s'est pas produit, au contraire. C'est cependant pour combattre le rationalisme que M. Pozzy avait fondé en 1847 la communauté libre. Au lieu de lui reprocher son existence, ne vaudrait-il pas mieux établir avec elle un *modus vivendi* aimable et fraternel?

Notre Eglise de Bergerac a pour annexe Laforce, où l'on remarque quelque chose de très grand : les célèbres asiles qui font honneur au protestantisme français, et quelque chose de très petit : précisément l'Eglise libre, dont le regretté John Bost était autrefois le pasteur. Sa démission, la perte du temple qui en fut la conséquence, tout cela fut un vrai naufrage pour cette communauté. Mais pour ceux qui connaissent les *lacrymae rerum*, c'est un spectacle touchant que de voir se maintenir le modeste débris de l'ancienne Eglise, ce petit groupe resté fidèle aux idées qu'il croit justes, conservant son école du dimanche de sept élèves, et arrivant encore à un budget de 1300 francs.

Quant à nos vastes asiles, je ne prétends pas vous les décrire *in extenso :* ils sont d'ailleurs bien connus. Leur situation, en pleine campagne, sur ce large plateau où l'on respire un air si pur, dans une riante et fertile contrée, est vraiment admirable et correspond à ce qu'on rêve de mieux pour des établissements de ce genre. Du reste, tout est ouvert; comme barrières, des rangées d'arbres; rien qui sente l'hôpital ni la prison.

Le nombre des pensionnaires (vous savez lesquels, tout ce qu'on peut imaginer de plus misérable) est aujourd'hui de 513. Les dernières recettes ont dépassé de 8000 francs celles de l'exercice précédent, qui étaient de 277 000 francs. La construction d'un nouveau *Béthesda* (asile pour des jeunes filles ou infirmes, ou aveugles, ou idiotes), qui s'imposait vu l'état de vétusté du bâtiment, a été décidée; 50 000 francs sont déjà souscrits dans ce but.

Le directeur, le vaillant M. Rayroux, disait à ce propos : « Ce sont des amis en Suisse qui, la collecte n'étant pas autorisée à la suite d'une conférence sur les asiles, m'invitent à dîner et donnent, comme plat d'entrée, 2500 francs pour Béthesda. »

CH. LUIGI.

---

## Allemagne.

*La découverte de Koch. — La démission de Stöcker. — Guillaume II et l'école. — L'association des huguenots d'Allemagne. — Le retour des jésuites. — Le socialisme. — Nos* Vereinshäuser. — *Quelques livres nouveaux.*

Ces dernières semaines ont vu s'accomplir en Allemagne des événements d'une portée scientifique, religieuse ou sociale considérable. Mettons au premier rang la brillante découverte du docteur Koch, fruit de persévérants et obscurs labeurs, magnifique conquête du génie sur ces légions occultes de baccilles qui, chaque année, conduisent au tombeau des milliers de victimes humaines. Si l'avenir confirme les résultats thérapeutiques auxquels le docteur Koch prétend avoir été conduit par ses savantes recherches, la postérité placera le nom de ce modeste ouvrier de laboratoire plus haut que celui des César et des Napoléon. Je laisse à l'ingénieuse feuille *le Matin*, le soin de décider si Koch a du sang français dans les veines, si son nom s'écrivait autrefois Coq au lieu de Koch, et si la gloire d'avoir inventé la guérison de la tuberculose revient à la France plutôt qu'à l'Allemagne. On a quelque peu ri ici de cette inventive fertilité de l'imagination gauloise à monopoliser, au profit des gens d'outre-Rhin, tous les talents et toutes les vertus. Cette ingénieuse boutade n'ajoute rien à la réputation de Koch et ne diminue point celle de Pasteur. Dieu a voulu que ses dons fussent ainsi répartis entre toutes les nations, et ce n'est point aux hommes, c'est à lui, l'auteur unique de toute grâce excellente et de tout don parfait, que revient la gloire de cette trouvaille médicale que l'humanité attend depuis six mille ans.

Au moment où l'heureux bactériologiste dirigeait sur Berlin l'attention du monde scientifique et évoquait en des milliers de phtysiques de doux espoirs de convalescence prochaine, un autre événement, d'une tout autre nature, s'accomplissait dans les hautes

sphères de l'empire. D'un trait de plume, l'empereur congédiait au même moment, et sans avoir prévu lui-même une telle unanimité, ses quatre prédicateurs auliques. Une indisposition de son premier chapelain, M. Kögel, détermina le commencement de la crise. Les symptômes de l'état nerveux dont souffre M. Kögel s'étaient manifestés plus ou moins déjà à l'occasion des funérailles de l'impératrice Augusta. Tout le poids des services funèbres reposant exclusivement sur lui, ses forces physiques subirent un échec soudain et inattendu. Sa mémoire, d'ordinaire admirablement fidèle, le trahit, et l'orateur, habitué à mémoriser ses discours *verbo tenus*, se troubla lui-même et mit son auditoire dans la plus grande perplexité. Telle est du moins la version de personnes qui assistaient elles-mêmes à la cérémonie. Dernièrement, le malaise fut plus manifeste et plus gênant encore. Le Dr Kögel demeura court, en pleine oraison funèbre, incapable de ressaisir le fil brisé de sa pensée. Le fait fut rapporté à l'empereur, qui offrit *sua sponte* à M. Kögel six mois de congé et choisit immédiatement à sa place, à titre provisoire, le pasteur Dryander, de l'Eglise de la Trinité. M. Dryander est un homme d'une grande éloquence naturelle, doué d'un rare talent d'exposition, qui se dévoue exclusivement à son ministère et se tient rigoureusement à l'écart de toutes les agitations de la vie politique. Il passe, au demeurant, pour appartenir à la tendance théologique du juste milieu. Il n'en fallut pas davantage pour amener les collègues de M. Kögel, qui venaient d'être si lestement tournés et désavoués, à offrir aussitôt leur démission qui fut, de même, aussitôt acceptée. Dire les transports, l'exaltation, le délire de la presse radicale et juive, à l'ouïe de cette nouvelle qu'elle prophétisait en vain depuis de si longues années, sans réussir à faire coïncider la réalité avec ses souhaits, est chose impossible. Ce fut, pendant une huitaine ou deux, une folle ébriété, une fureur dévergondée d'injures, de dénonciations, de perfidies de tout genre contre ce pauvre Stöcker, qui n'avait plus même pour se tenir debout contre tant de haines son prestige de prédicateur de cour. Le fait n'en était pas moins vrai. Les conseils de la haine et de la jalousie avaient enfin triomphé. Le départ de M. Kögel, il est vrai, ne doit pas être considéré comme définitif, et il est fort possible que, sa santé reconstituée et son congé écoulé, il revienne à son poste de premier chapelain. Je ne suis point initié à ces secrets de cabinet. M. Schrader, le collègue le plus ancien de M. Kögel, a demandé d'être transféré dans un autre poste ; M. Bayer, le dernier venu des prédicateurs de la cour, a reçu le titre et les fonctions de conseiller rapporteur au ministère des cultes, ce qui est peut-être une promesse, peut-être aussi autre chose ; Stöcker a simplement sollicité sa démission et sa mise à la retraite. Quant à la cause déterminante de cette étrange et brusque révolution de cour, il est bien difficile de savoir clairement le fond des choses. D'aucuns font remonter cette mesure à l'influence du grand-duc de Bade, fâché de voir le repos de ses sujets troublé par quelques conférences hardies, mais véridiques, de Stöcker ; d'autres y voient, avec infiniment plus de raison, la main du nouveau ministre des finances, M. Miquel, notre ancien bourgmestre de Francfort, dont on connaît de longue date l'hostilité marquée aux idées et à la personne de Stöcker. D'autres, enfin, disent l'empereur vivement froissé par les propositions déposées par Stöcker lors de la dernière session du Synode à Berlin en vue d'une indépendance plus réelle de l'Eglise et d'un amoindrissement graduel de l'autorité ecclésiastique du monarque comme *summus episcopus*. Ce qui est certain, c'est que, pour être dégagé de ses liens avec la cour, Stöcker n'en sera que plus libre pour plaider la cause de l'indépendance de l'Eglise. Mais il n'en sera que plus exposé aussi aux

dangers qu'il n'a pas toujours su éviter dans le domaine de la question juive et dans la direction du parti socialiste-chrétien. Pour le moment, il demeure à son poste jusqu'à l'arrivée de son successeur. Alors seulement l'attitude publique qu'il compte adopter se dessinera clairement. Il faut espérer que l'activité de cet homme, dont la piété égale le courage, sera longtemps encore conservée à l'Eglise évangélique.

Quelle que soit la part qu'aient eue à la démission de M. Stöcker les nouveaux conseillers dont l'empereur est entouré, l'indépendance virile dont il vient de faire preuve dans différents domaines est un puissant témoignage en faveur de sa haute impartialité. Il vient de prononcer, devant la Commission spécialement chargée par le gouvernement de reviser les statuts scolaires actuels, un de ces discours serrés, pleins d'informations et de jugement, d'une maturité étonnante pour un homme de trente ans et marqués au coin de cette indépendance de vues dont il a le secret. Tandis qu'on le disait plus ou moins inféodé aux idées de son précepteur, M. le Dr Hinspeter, l'empereur n'a pas craint de prendre celui-ci directement à partie et de lui dire malignement son fait. Rappelant les semestres qu'il a passés naguères à Cassel, comme élève du gymnase de cette ville, Guillaume II a soumis à une critique impitoyable et lumineuse le système d'études actuellement pratiqué dans les écoles supérieures de l'Allemagne. Les programmes scolaires sont, à son avis, infiniment trop chargés. Les heures consacrées au développement physique sont hors de toute proportion avec l'effort cérébral qu'on exige des élèves. Le chiffre des maladies contagieuses qui sévissent régulièrement dans les écoles constitue une accusation sévère contre les conditions hygiéniques et sanitaires de la plupart des établissements scolaires. La place accordée aux langues classiques est de beaucoup trop considérable. Il importe de rendre à la langue maternelle la haute importance et le rôle qui lui conviennent. Les maîtres doivent veiller à ce que l'enseignement de l'histoire nationale soit donné avec un enthousiasme communicatif. Il faut que les futurs citoyens apprennent à voir dans la monarchie le sceptre pacifique et sage qui veille au bien du pays. L'amour de la patrie doit stimuler et enthousiasmer de bonne heure ceux qui plus tard seront appelés à la servir. L'enseignement doit devenir plus essentiellement allemand, plus national, sans préjudice des sympathies que chaque citoyen doit nourrir à l'égard des autres nations. L'empereur a eu un joli mot à propos des bésicles. Une étude statistique lui a permis de constater que, dans les écoles supérieures, la grande majorité des élèves sont astreints à l'usage des lunettes. « Il ne faut pas, a-t-il dit, que la jeunesse voie le monde à travers des lunettes. Il est des écoles dans lesquelles 90 à 95 % des élèves se voient contraints, par l'état de leur vue, à adopter ces yeux artificiels. C'est là la preuve irrécusable que les écoles actuelles ne répondent pas aux conditions hygiéniques voulues. » Mais nous ne pouvons que résumer à grands traits cette magistrale allocution dont la fermeté, la hardiesse ont fait sur tous les membres de la Conférence l'impression la plus profonde. Quelques jours auparavant, l'empereur avait honoré de sa présence la fête du jubilé bi-centenaire du Gymnase français, fondé il y a deux siècles par les réfugiés. Le même jour également, à l'occasion d'une cérémonie destinée à rappeler la mémoire du Grand Electeur, il a prononcé devant ses troupes un discours aussi martial dans ses allures que chrétien dans son esprit et dont je ne veux retenir que ce lambeau de phrase significatif : « Pour être un bon soldat, il faut être avant tout un bon chrétien. » Dans la bouche d'un souverain, un tel témoignage vaut la peine d'être recueilli et proposé en exemple à tous les jeunes gens, particulièrement à ceux qui sont sous les drapeaux, et qui si fréquem-

ment cachent leur vrai drapeau, je veux dire celui de leurs convictions religieuses.

Nous avons raconté ailleurs (voir le numéro de novembre de la *Revue chrétienne*) la modeste et gracieuse fête par laquelle la nouvelle association des huguenots d'Allemagne a préludé à sa paisible activité dans la colonie huguenote de Friedrichsdorf. Dès lors, notre jeune société a pris un développement réjouissant et vient d'inaugurer son activité pratique par la publication de deux documents historiques retraçant à grands traits l'histoire des deux communautés huguenotes de Magdebourg et de Emden. Toutes nos Eglises françaises, wallones et vaudoises, auront, Dieu voulant, leur tour, et nous aurons ainsi une bibliothèque populaire complète sur l'histoire du Refuge en Allemagne. L'état fort précaire de la plupart des archives de ces communautés rendait ce travail indispensable. Il était temps d'arracher à un naufrage trop certain ces débris si éloquents encore, malgré leurs lacunes, de la plus glorieuse histoire. Ce ne sera pas le moindre honneur de l'association récemment fondée à Friedrichsdorf d'avoir porté l'attention de notre génération oublieuse et distraite sur ces héroïques persécutés que continue à accompagner, dans leur patrie adoptive, la bénédiction divine qui avait présidé naguères à leur exode douloureux.

Décidément, le cri de ralliement des catholiques allemands, tant dans la presse que dans les innombrables congrès qui se succèdent à cet effet dans toutes les parties de l'Allemagne, devient toujours plus le rappel des bons frères de la société de Jésus. Il ne s'écoule pas de semaine qu'une nouvelle assemblée ultramontaine n'inscrive à son programme cette revendication, qui finira par devenir un article de foi. La question ne manquera pas d'être agitée aux Chambres dans la prochaine législature. On dit l'empereur très réfractaire à cette idée. Mais on ne sait pas ce qui peut sortir, un moment ou l'autre, d'une assemblée parlementaire dont la majorité varie comme la peau d'un caméléon. En attendant, il se fait dans un grand nombre de nos contrées protestantes, un mouvement très hostile aux vœux du clergé catholique, et un vaste pétitionnement vient de s'organiser dans ce but dans toute l'Allemagne évangélique. Le rappel des jésuites serait un malheur pour notre société, déjà suffisamment désorientée par les agissements du socialisme. Mais le malheur serait plus considérable encore, si cette question devait nous offrir la perspective d'un nouveau *Culturkampf*. Ces luttes perpétuelles entre protestants et catholiques ont lassé tout le monde; on sent plutôt le besoin de s'unir, sur un terrain commun, pour résister à la marée montante de l'agitation socialiste et révolutionnaire.

L'abandon par le gouvernement de la fameuse loi contre les socialistes, — il faudrait dire plus justement pour les socialistes, car leur influence avait bénéficié de ce facile martyre, — n'a pas amené les manifestations tapageuses auxquelles on s'était attendu. Une scission n'a pas tardé à se produire parmi les chefs du parti, et le socialisme, à partir du moment où la loi a expiré, tend plutôt à perdre qu'à gagner du terrain. Ce n'est là peut-être qu'une apparence, et la savante et habile organisation du parti, la vigoureuse discipline que les *leaders* cherchent et parviennent à maintenir dans leurs légions de prolétaires, commandent aux conservateurs une vigilance sévère et une infatigable activité.

L'Eglise, sortant enfin de sa fâcheuse attitude d'expectative, se porte vaillamment à la brèche et pousse avec vigueur ses retranchements en multipliant ses œuvres de Mission intérieure. En ce qui concerne notre ville, nous ne pourrions guère faire davantage. Le second *Vereinshaus* vient d'être

inauguré dernièrement, grâce à la générosité d'un de nos pasteurs, qui a légué dans ce but à la Société évangélique une sienne propriété d'une valeur d'environ 300 000 à 400 000 marks. Il n'y manque plus qu'une salle spacieuse destinée à des œuvres d'évangélisation populaire, et un bazar que nous venons d'organiser à cette intention, a rapporté la somme de 16 000 marks. C'est peu pour une ville aussi opulente que la nôtre, et il eût mieux valu débourser généreusement dès le début que d'attendre l'organisation d'un de ces bazars qui confinent si aisément à la mondanité. On pourra du moins commencer très prochainement les travaux nécessaires, et puisqu'il est admis, de nos jours, que le déficit est l'état normal de nos sociétés religieuses, on espère qu'à force d'assassiner le public de requêtes et de doléances, il finira par ouvrir les yeux... et la bourse !

Une bénédiction manifeste paraît reposer sur l'autre *Vereinshaus*, construit, comme nos lecteurs le savent, par un de nos réfugiés français. D'immenses foules s'y pressaient cette année, en octobre, pour entendre la parole puissante du missionnaire Schrenck. On nous dit que des centaines d'âmes y ont trouvé le pardon et la paix, et il n'est, en effet, pas de jour que nous ne retrouvions les traces de cette activité si bénie. Une nombreuse Union chrétienne de jeunes gens, forte en ce moment d'environ 200 membres, y trouve, outre la nourriture spirituelle appropriée à ses besoins, d'abondantes ressources intellectuelles, hygiéniques et autres. Nous assistions, il y a peu de jours, à une fête de l'Avent qui dépassait en intimité, en recueillement tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Un millier de personnes environ se pressaient dans la vaste salle destinée aux grandes assemblées. Un sapin vert orné de bougies, répandait alentour cette odeur de résine qui vous inspire, en plein hiver, la mélancolie de la forêt. Des allocutions, des morceaux de musique, orgue, violoncelle, chœurs, alternaient avec les prières et les chants. Puis, chacun des membres de l'Union chrétienne s'approcha du sapin pour réciter, dans l'ordre historique, l'une des prophéties messianiques de l'Ancien Testament tout en allumant une bougie. Entre ces récitations, l'assemblée entonnait, précédée de la voix grave et douce de l'orgue, un de ces puissants chorals de l'Avent ou de Noël qui prêtent au culte, en Allemagne, tant de grandeur et d'élévation.

J'eus le plaisir d'expliquer à cette grande foule l'idée de ce gracieux symbole représenté par l'arbre de l'Avent, en plaçant ces diverses prophéties messianiques sous la clarté de la belle parole de l'apôtre : « Nous avons aussi la parole des prophètes... qui était comme une lampe allumée dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vînt à luire et que l'étoile du matin se levât dans nos cœurs. » C'est dans cette même salle que se réunit l'école du dimanche la plus nombreuse, dit-on, de l'Allemagne, composée d'environ 1200 enfants et dirigée par MM. de Neufville, son fondateur, et Robert, mon collègue à l'Eglise française de Francfort. Un charmant incident devait terminer cette belle journée du second dimanche de l'Avent. Au moment où je venais d'accompagner quelques amis à la gare, cette immense et splendide gare, la plus grande du monde, dit-on, j'entendis monter sous les gigantesques voûtes les ondulations d'un de nos plus beaux cantiques :

So nimm denn meine Hände<br>
Und führe mich.

Je m'approchai. C'était toute l'Union des jeunes gens de notre *Vereinshaus* qui prenait congé à onze heures du soir d'un de ses membres partant pour l'Amérique. De nombreux voyageurs se pressaient autour de notre pieuse jeunesse, tout surpris d'entendre retentir sous ces vastes arcades, au lieu des chansons alcooliques des militaires et des sociétés de gymnastique et de tir, les religieuses paroles d'un chant d'Eglise. On ne décrit pas de semblables scènes. Il faut les

avoir vues, et ce moment évoquait à mon souvenir ces inoubliables heures où nos *unionistes* de la Suisse romande, sur les rives du Léman ou sur les sommets du vieux Jura, prenaient congé les uns des autres et se donnaient rendez-vous à la fête prochaine ou à celle du ciel, non sans ébranler les airs de leur puissante Marseillaise chrétienne :

Plus que vainqueurs, telle est notre devise !

Oh! sous d'autres cieux, sous d'autres mœurs, sous d'autres visages, retrouver les mêmes cœurs et les mêmes cantiques et goûter ainsi, bien loin de la patrie, les ineffables douceurs de la communion fraternelle, les promesses de la céleste patrie,... mes lecteurs comprendront que cela se voit et se vit, mais ne se décrit pas !

Je veux les laisser, pour cette fois, sous ces impressions de fête. Dans ma prochaine correspondance, je leur présenterai quelques hôtes nouveaux qui viennent d'envahir nos librairies. En attendant, je ne saurais assez leur recommander le tout récent ouvrage du missionnaire Schrenck : *Suchet in der Schrift*, écho fidèle et mâle de cette voix bénie, parce qu'elle ne veut être que celle de Dieu même ! Que je leur indique aussi, dans un tout autre domaine, un livre qui peut constituer un charmant cadeau de Noël ou de nouvel an et, par les distractions comiques, les originalités de caractère, les traits spirituels qu'il cite en les tirant exclusivement de la vie des grands orateurs religieux catholiques et protestants, peut détendre des cerveaux fatigués, projeter un rayon de gaie et saine poésie dans des cœurs assombris, et faire l'amusement de la famille pastorale, le soir, au coin du feu. On connaît la distraction proverbiale de Néander, les spirituelles réparties de Bücksel. On trouvera de tout cela dans ce captivant et amusant petit livre. Les plus célèbres ecclésiastiques de France, d'Allemagne, d'Angleterre, et d'autres pays encore (on y voit apparaître Diodati, de Genève), s'y révèlent dans leur intérieur domestique, à la clarté chaude du foyer, dans leur intimité abandonnée et candide, avec cet « humour » qui n'est pas la moindre des vertus, quand il s'épanouit sur des lèvres pures et dans un cœur honnête et bon. On trouvera à la fin du volume toute une moisson dorée de ravissantes anecdotes, de naïvetés charmantes sorties de la bouche des petits. Ce ne sont pas les pages les moins attrayantes de ce livre si original et si curieux [1].

Les théologiens feront leur profit d'une solide étude du professeur Langen, de Bonn, destinée à éclairer le problème, si embrouillé encore, des origines des « Clémentines. » C'est un travail d'un rare mérite, dont les informations puisées aux sources les plus sûres et aidées d'un sens critique remarquable jettent de vives clartés sur cette question controversée [2].

Enfin, à la même librairie vient de paraître une fort intéressante monographie de Fr. Naumann, notre nouveau et éminent pasteur de la Mission intérieure à Francfort, sur les divertissements chrétiens. L'auteur cherche à acclimater diverses institutions destinées à remplacer parmi les chrétiens les jouissances en cours dans le monde. Il propose certains jeux de Noël, assez semblables aux « jeux de Luther » ou à ceux de la Passion d'Oberammergau. Il recommande l'organisation de soirées familières où le culte puisse marcher de pair avec les conversations, les chants, les récitations, etc. Bref, c'est tout un programme de divertissements légitimes où les amis de la Mission intérieure, même en Suisse, où l'on possède déjà tant de ressources dans ce domaine, trouveront certainement quelques épis à glaner.

Sur quoi je prends congé de mes lecteurs en leur adressant mille souhaits de bonne année !

CH. CORREVON.

[1] *Geistlicher Humor*, von E. O. Hopp, Berlin, Friedrich Pfeilstücker.

[2] Die *Clemens Romane*, ihre Entstehung und ihre Tendenzen, von Dr Joseph Langen, in Bonn, Gotha, F.-A. Perthes.

## Italie méridionale.

*Aux soufrières siciliennes. — La mort du père Zacharie. — Le beau nègre Galla. — Notre-Dame des Grâces. — Une citation de M. Laugel.*

Au commencement de l'été, il y a eu des troubles en Sicile. Le sang a coulé, on a brûlé un casino; bien des mauvaises passions ont été excitées. A ce propos, on a donné sur l'événement des détails explicatifs qui ont leur intérêt. En voici quelques-uns :

« Descendons un moment sous terre pour voir comment on vit dans les soufrières. On entre par un trou noir; on descend dans un puits irrégulier par des degrés mal taillés, inégaux, croulants. On croise de pauvres enfants pliant sous une charge énorme; arrivés au haut, ils s'affaissent sous leur fardeau, le posent et s'étendent à terre pour respirer. Ils ne rient jamais, ceux qui habitent cet enfer sans feu. Rien de plus triste, de plus émouvant que ces petits damnés. De toutes les misères, de toutes les douleurs, les pires ne sont-ce pas celles qui frappent les enfants? Travailler dix heures le jour, gagner de 50 à 60 centimes, voilà leur sort. Mais descendons. Cela devient toujours plus humide, plus sombre; on va par d'horribles méandres. Voici les mineurs, nus, les pieds dans la fange, éclairés de petites lampes en terre cuite. Accrochés aux parois, les travailleurs attaquent le soufre à la pique, creusent des trous, les remplissent de poudre qu'ils allument avec une longue mèche. Chaque ouvrier est à son compte, séparé de tout compagnon. Pas de chants ici. La plus mélancolique mélodie parle de paix à l'âme; dans cette damnation, on ne peut chanter. Le travail en commun, à l'air libre, combat la tristesse, la gaieté naît et s'élance en chansons gentilles et gracieuses. Le solitaire, voué aux ténèbres, devient sombre; son âme prend la teinte de son triste univers.

» Le soufrier se reconnaît tout de suite en rase campagne. Le teint de cire, l'air taciturne, maladif, le cou gonflé, on dirait que le dieu des entrailles terrestres a posé sur lui sa rude main pour empêcher son corps de grandir. Il faut qu'il soit ainsi pour se glisser dans les mille rues, ruelles et couloirs du labyrinthe des galeries souterraines qui montent, descendent, courent et se tordent en replis sinueux. Aux carrefours, il a suspendu ses saints, sa madone, qu'éclaire une lampe blafarde. Il a besoin de protection contre la terre, la maladie, la misère, mais tous ses dieux n'y suffisent pas. L'éboulement l'enterre, les gaz l'étouffent, et, après dix heures de fatigue, à peine a-t-il 2 francs dans son gousset. »

Cependant le soufrier n'est pas une brute, c'est un homme : il pense. Un jour il lui est venu à l'esprit que d'autres s'enrichissent à ses dépens, que d'autres travaillent moins et gagnent plus. On lui a parlé de grève; il a cédé; il y a eu alors du bruit, des attroupements, des conflits, du feu et du sang versé. Puis sont venus les commissaires, les enquêtes, les journalistes, les conseillers, les hommes à projets, les rhéteurs, et tout ce monde n'a pas pu arrêter la misère noire, la faim et le désespoir.

Et dire que ce pays fut le grenier du monde! Qu'il est touchant de voir une grande puissance oublier ses propres misères pour aller porter son or, sa civilisation et le bonheur terrestre aux Abyssins! On n'est ni plus désintéressé ni plus chrétien!

A propos d'Abyssinie, voici un trait touchant raconté par M. N. Corrazzini, le correspondant de la *Tribune* de Rome en Afrique. La scène est à Axum, la Jérusalem éthiopienne :

« Comme nous nous promenions, on vint nous dire qu'un mourant désirait nous parler. Il ne fut pas nécessaire de nous le dire deux fois. En un instant, nous fûmes auprès du père Zacharie. Il était couché sur un peu de paille, sous une sorte de dais formé d'une peau de bœuf étendue sur deux bâtons sortant d'un mur croulant. Le teint de cet Africain était presque blanc, sa physionomie

noble et vénérable. Une barbe blanche encadrait son bon visage; l'œil, à peu près mort, était comme ceint d'une auréole formée par des cheveux d'argent épars sur le front. Comment cela se fit-il? Je ne le sais pas, mais nous nous trouvâmes tous à genoux : ce fut un mouvement instinctif.

» Le pauvre père Zacharie se souleva sur un coude, essaya quelques paroles en italien, avec l'accent romain :

» — Merci, merci d'être venus. J'ai été l'ami de tous les voyageurs; j'étais à la malheureuse expédition Munzinger; je suis l'ami de tous les Européens.

» Il s'arrêta pour respirer.

» — Me voici à l'extrémité, reprit-il. Je n'ai ni médecin, ni médicaments, ni un sou pour du lait. Il me semble que mon estomac s'est attaché à mes reins. J'éprouve d'atroces douleurs. Envoyez-moi un médecin, quelques médicaments, je vous en prie.

» — Un médecin, impossible. Mais vous aurez de la quinine, des reconstituants, du lait, des œufs, du bouillon. Nous y pourvoirons, puis vous viendrez avec nous à Moreb.

» Le vieillard sourit tristement et ajouta :

» — La mort va venir. Je suis heureux d'avoir entendu votre voix. La langue italienne, je l'aime tant! J'ai été seize ans à Rome; j'y ai étudié, c'est là que je me suis donné à Dieu. Saluez Rome de la part du pauvre moine.

» Zacharie essaya de rejoindre ses deux mains décharnées pour nous bénir, puis retomba épuisé sur son grabat. Nous avons entouré son agonie de tous les soins possibles. Si seulement nous avions pu le charger sur nos épaules pour le sortir de sa tanière, mais nous l'aurions tué. En y pensant, le cœur se serre.... »

Revenons à Naples. De la barbarie, nous allons passer à la vie factice, et cela sans sortir des choses africaines. Ecoutez ce récit du baptême d'un jeune Galla. Le morceau a une saveur qui vous en dira long sur le ton de la piété napolitaine dans les sphères archiépiscopales :

« En résumant nos impressions sur cette mystique fête, il nous revient à la mémoire ce mot d'un des pères de la mission : « Un » rayon de lumière vient de luire sur cette » Afrique ténébreuse et brûlée. » Qu'il fut solennel, le baptême de ce beau nègre célébré hier (1er juillet) en grande pompe dans l'église de San Nicolas Tolentino! Le très révérend évêque T. a pontifié et a voulu que la cérémonie eut lieu jusque dans ses moindres détails. Le parrain du jeune nègre était le baron F. C., son maître. Il le tient du chevalier de P., qui, dans une affaire à Beilul, enleva à une bande de pillards quatre négrillons incapables de s'enfuir. Bidu est l'un d'eux; il se nomme aujourd'hui Louis François-Marie (on lui a épargné Janvier) après son baptême. Cette émouvante cérémonie avait été préparée par le révérend père de Angelis, de la mission.

» Que de douceurs dans le mysticisme des rites! quelles candeurs sublimes on a versées dans cette âme qui avait été prédestinée au salut! Le tremblement du beau nègre trahissait l'état de son âme, lorsque l'officiant, suivi d'un cortège d'ecclésiastiques et de huit prêtres chinois, le prit et le conduisit hors de l'église en présence d'une foule immense (et tapageuse, et sale, et curieuse, et indiscrète!). « Comme le cerf désire l'eau de source, ainsi » mon âme a soif de Dieu, » dit l'évêque en latin. (Comme cela a dû édifier le beau nègre!) Puis il dit ces prières qui sont un océan infini de poésie, d'azur, de couleurs symboliques, avec un ciel bleu, un horizon sans bornes et sans limites comme la foi. (*Sic.*) Ensuite, il reçut le signe de la croix sur le front, pour l'avoir dans le cœur, — sur les oreilles, pour pouvoir ouïr les préceptes divins, — sur les yeux, pour voir les splendeurs de Dieu, — sur les narines, pour aspirer les suavités parfumées du Christ, — sur la bouche, pour redire la sainte parole de vie, — sur la poitrine, pour croire toujours

en Dieu, — sur les épaules, pour porter toujours le joug de la seule obéissance sacrée.

» Rentré dans le temple, trois fois on fit agenouiller le néophyte devant l'autel en lui faisant baiser le sol. On procéda à l'exorcisme du génie du mal. Les notes de l'orgue, les nuages de l'encens se mêlèrent; on vit apparaître le nègre en chemise blanche devant l'autel, à genoux, assisté du rév. de Angelis. Ce vêtement blanc lui fut donné afin que son âme soit conservée immaculée pour la vie éternelle à travers le tribunal de Dieu; on y ajouta un cierge sacré, cette lampe ardente, gardienne incorruptible du baptême. La première partie de la cérémonie était achevée. (La chaleur était torride, l'air étouffé, empesté par la foule en sueur et l'odeur de l'encens.) Vinrent ensuite la communion et l'onction; le nègre était ému, ébahi de tant de pompe (on le serait à moins!); tout cela était si neuf pour son cœur vierge! Mais est-ce trop de splendeurs pour la louange due à la rédemption d'une âme? »

Abrégeons. Le beau nègre est domestique à bord du yacht de son parrain, le baron C. Puisses-tu être un brave garçon, jeune homme, un serviteur fidèle et honnête! Puisses-tu aussi avoir un sort plus heureux que le vieux père Zacharie, qui passa par les mêmes pompes que toi!

Le morceau qui précède est authentique, fidèlement traduit, sauf les parenthèses, qui sont de notre cru. Il vous donne le ton mystique à la mode. Si vous n'en êtes pas trop dégoûté, lisez encore ceci, après quoi je vous épargnerai, ami lecteur:

« C'est le jour de Notre-Dame des Grâces.

» Douces lectrices, depuis le jour où mon âme a commencé à rêver, j'ai cherché une femme qui se nommât « Grâce. » C'est le nom naturel de la femme, intime et profond, c'est le seul qui lui convienne, et je n'en sais aucune qui le porte. O femmes! vous êtes pourtant la grâce même, dans le sens le plus poétique et le plus magnifique du mot. Vous êtes la grâce, ce don divin que le ciel accorde aux cœurs que dévore une foi ardente. Vous êtes la grâce, cette vertu féminine d'attraction, cette irrésistible fascination à laquelle nul cœur n'échappe. Vous êtes la grâce, quand elle est la piété sublime, la miséricorde, l'amour.

» Et Marie, qui, à son nom, unit les noms les plus tendres, les adjectifs les plus élevés, les plus profonds, les plus amoureux, Marie porte aussi le nom céleste de Grâce.... »

La suite tombe dans le marivaudage blasphématoire, laissons....

Mais que pensez-vous de cette piété-là?

Citons par contraste les belles paroles de M. Laugel à propos d'Eléonore de Roye:

« Les doctrines de la Réforme gagnèrent d'abord en France les personnes de la plus haute naissance. Que les grands lettrés s'y fussent laissé entraîner, on le comprend aisément. On s'explique moins bien que les plus grandes dames aient quitté l'ancienne religion où elles avaient été nourries; si les plus vertueuses furent parmi les mieux disposées à écouter les austères leçons de Calvin, c'est qu'elles y voyaient sans doute une défense contre la corruption d'un temps impudique et cruel. L'esprit d'opposition au XVIe siècle était à la fois aristocratique et religieux, et par là s'explique la trempe admirable de ces natures chez lesquelles la primauté que donne le sang, la primauté matérielle, était accompagnée de la primauté morale.... C'est ainsi qu'on tendait toujours, à travers les accidents de la vie humaine, à la conquête d'un bien éternel. »

C'était un beau temps que celui où les meilleurs, les femmes surtout, offensées par une mondanité éclatante, mais vulgaire, songeaient aux choses du ciel. Cela s'était retrouvé alors, en quelque mesure, à Naples même. Aujourd'hui, tout est changé; ce qu'on recherche à travers les accidents de la vie, ce n'est pas un bien éternel, c'est le plaisir; à cela tout doit tendre, même la religion. On

s'explique ainsi pourquoi cette société est absolument réfractaire aux graves enseignements de l'Evangile. Le culte de Marie, qui est celui de l'éternel féminin, lui suffit, et nul ne demande à en changer. On s'efforce au contraire d'y gagner ceux qui connaissent les biens éternels, par les séductions les plus vives et les pièges les plus raffinés.

C'est aux jeunes filles qu'on s'adresse de préférence. Sont-elles sentimentales, ont-elles l'esprit futile, le cœur vide, elles se laissent prendre. S'agit-il d'un mariage, il en est qui sont enlevées sans coup férir. L'Evangile est trop austère, trop moral pour elles, surtout pour leur fiancé, aussi s'en débarrasse-t-on pour courir aux sucreries vaporeuses de l'idolâtrie marianique. Au contraire, ont-elles eu une instruction religieuse solide, couronnant une éducation virile et chrétienne, vous les verrez imposer leur volonté à leur fiancé. Comme ce sont elles qui font la maison, il n'est pas rare qu'elles en fassent un sanctuaire de l'Evangile, et cela à la honte parfois du sexe fort, qui n'est jamais plus faible que lorsqu'il faut épouser une dot ou une séductrice.

F. TISSOT.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Des éléments essentiels de la religion, par *J.-Alfred Porret*. — Lausanne, Paris 1889.

La religion a-t-elle une racine indestructible dans l'âme humaine, ou bien n'est-elle qu'un phénomène passager, une phase du développement de l'esprit humain, une erreur de jugement, un fruit de l'ignorance? etc. Telle est la question à laquelle M. Porret a voulu répondre dans l'opuscule dont nous avons transcrit le titre ci-dessus.

Pour atteindre le résultat désiré, l'auteur recherche d'abord, par voie psychologique, quels sont les éléments essentiels de la religion, à prendre ce dernier mot dans un sens purement subjectif, c'est-à-dire à peu près comme le synonyme de ce qu'on appelle communément le sentiment religieux.

Les résultats obtenus sont contrôlés ensuite avec les faits fournis par l'histoire des religions. Dans cette partie, l'auteur s'applique à montrer que les éléments essentiels de la religion, découverts par voie psychologique, se retrouvent dans toutes les religions, même dans celles qui, à première vue, semblent contredire les thèses de l'auteur.

On demandera peut-être quelles sont les thèses de l'auteur, et en quoi peuvent bien consister les éléments essentiels de la religion? Nous renvoyons le lecteur, sagement curieux d'un tel résultat, à la brochure que nous annonçons. Elle est digne de l'attention de tous ceux qui s'intéressent à une étude de ce genre.

Dans la *dédicace* de sa brochure, M. Porret ne veut reconnaître dans son travail qu'« un sommaire dont l'imperfection l'humilie. » Ailleurs, il ne veut avoir posé que les bases d'un édifice qui, dans sa perfection, comprendrait non seulement la question telle qu'il l'a posée et résolue, mais encore la réponse ou les réponses faites à l'aspiration que l'homme éprouve à s'unir à Dieu.

Il serait donc injuste de juger le travail de M. Porret à un autre point de vue. Ce serait, en particulier, le cas, pour ce qui concerne le second point. M. Porret n'a voulu considérer que la première face de la question soulevée. La seconde est si distincte de la première, que nous sommes disposé à féliciter l'auteur de ne nous en présenter qu'une à la fois. Celle-ci suffit pour le moment, tant par son importance que par les difficultés du problème. Il y a là un terrain peu battu et peu connu. Et, pour notre part, nous remercions cordialement l'auteur de l'avoir abordé. Il a apporté à son étude la vigueur et la compétence qu'on lui connaît.

Est-ce à dire que nous n'ayons que des éloges à faire du travail qui nous est présenté? Tel n'est point le cas. Celui-ci prête le flanc à des critiques diverses, que, sans

doute, M. Porret est le dernier à ignorer. Nous les passerons donc sous silence et nous ne nous adresserons maintenant qu'aux seuls lecteurs, afin de les prémunir contre certaines impressions fâcheuses qui peuvent résulter d'une lecture trop hâtive.

D'abord, dirons-nous, ne laissez pas ébranler votre confiance dans les affirmations de l'auteur, à cause du nombre, décidément trop restreint, de preuves fournies à l'appui de sa cause. Cette remarque s'applique en particulier à la seconde partie de la brochure, à celle intitulée : *l'Histoire*. Là, les faits cités auraient dû être abondants, les religions diverses être successivement passées en revue ; ou, comme cette énumération eût pu devenir fastidieuse, elles auraient pu être classées en un certain nombre de groupes qui, l'un après l'autre, seraient venus déposer leur témoignage. Cette classification, l'auteur ne l'a pas faite. Pourquoi ? nous l'ignorons. Peut-être a-t-il craint de nous accabler de longueurs, alors qu'il avait résolu d'être court. Si tel était le cas, soyons-lui reconnaissants de cette bonne intention, et croyons à la validité de son témoignage, même quand il peut nous paraître insuffisamment appuyé.

Prenons garde aussi de nous plaindre trop tôt. Car, à première vue, plus d'un lecteur sera tenté d'accuser M. Porret de lui avoir mis l'eau à la bouche pour le priver ensuite du plaisir promis. Qu'on lise, par exemple, la préface de l'auteur et les questions, toutes plus alléchantes les unes que les autres, qu'il y pose en déclarant vouloir les traiter dans son travail. Or, à la tractation, que trouve-t-on ? Que la dernière seule demeure et que, à l'imitation des vaches maigres de Pharaon, elle a dévoré toutes les autres. De là peut-être cette impression de pauvreté dans les résultats, qui a été reprochée à notre brochure.

Reproche et impression ne nous paraissent pas fondés. Car, d'abord, ce n'est pas peu de chose que de déterminer les éléments essentiels de la religion. Preuve en soit les solutions diverses qui ont été données jusqu'ici à ce problème et la critique qui en est faite dans l'introduction de ce travail. Mais ce reproche est erroné surtout parce que la brochure contient plus qu'il ne semble. Qu'on y regarde de plus près, et l'on verra que toutes les questions mentionnées dans l'introduction se retrouvent dans le corps du discours. Elles n'y sont peut-être pas à la place qu'on aurait voulue. Elles n'y sont pas suffisamment mises en relief, mais elles y sont mentionnées, plus ou moins développées, et directement ou indirectement résolues. Elles rendent ainsi au consciencieux travail de M. Porret une valeur qu'une lecture moins attentive semblait vouloir lui enlever.

Nouvelle preuve, dirons-nous en terminant, de la nécessité où nous sommes, même pour les ouvrages les mieux pensés, de faire le départ entre la forme et le fond, l'apparence et la réalité. J. R.

Près des sommets, par *H. Smilax*. — Lausanne, H. Mignot, éditeur.

Voici un volume qui n'aura pas de peine à se faire une place dans nos familles et sur les rayons de nos bibliothèques. Lecteur, si tu aimes la grande nature alpestre, si tu sens courir dans ton être un frisson de bonheur à la pensée d'aller planter ta tente *près des sommets* durant quelques jours, dans la belle saison, tu seras enchanté de suivre l'auteur à Leysin, à Dailly, à Wengen, à Champéry, à Gryon, aux Ormonts. Les lieux que tu connais se présenteront à toi comme tout de nouveau et, parfois, sous un jour nouveau. Ceux que tu ne connais pas te seront dépeints en quelques traits justes et expressifs : tu croiras les voir. Et puis que de figures, du pays et de l'étranger, qui t'apparaîtront avec leurs qualités et leurs travers ; que de scènes variées entre les quatre murs d'une pension les jours de pluie, sous les sapins, à table ou dans une journée de course ! Les quelques incorrections de style et les légères défail-

lances de goût qu'on pourrait signaler, disparaissent dans le charme du récit.

L'auteur qui se dérobe sous le nom latin d'un liseron épineux, — et qui est pour moi une vieille connaissance, — possède un don remarquable d'observation, de la gaieté avec un fond de mélancolie, une finesse malicieuse qui n'exclut pas la bonté, du naturel, oh! beaucoup de naturel jusque dans sa piété, qui n'a rien de conventionnel, de plaqué, d'étroit. Mlle X. ne craint pas de vous faire l'aveu de ses luttes intérieures et des difficultés de sa situation personnelle. « Le fait est que je ne puis absolument pas me résigner à être malade; j'aime la vie, je la trouve belle, je me sens ici-bas des attaches très puissantes, des attaches avec des nœuds, et cela quand même je n'ai point de famille, point d'argent et point de santé. Aussi, rien ne me défrise comme certaines gens qui, sans motif sérieux, parlent de la mort et se disent, à tout propos, détachés, complètement détachés. » (P. 7.)

Elle vous dira ses distractions aux heures du culte. « Je m'afflige toujours de ce qu'il faut si peu de chose pour détraquer l'attention. Aujourd'hui, c'était une de ces grosses sauterelles dites « têtes de cheval, » qui avait élu domicile sur mon corbin de parapluie, faisant, de temps à autre, un grand saut sur le bonnet à dentelles d'une Ormonanche; j'ai remarqué que les chants l'agaçaient beaucoup, car elle sautait alors à tort et à travers, si bien que cet excès d'exploits lui a coûté cher, une de ses pattes étant restée comme marque dans un psautier refermé trop brusquement. » (P. 264.)

La note grave, sérieuse ne manque pas dans ce volume, elle y domine même au travers de toutes les joyeusetés. Bornons-nous à un exemple qui nous servira de conclusion. Smilax, visitant les gorges du Trient, est frappée par les noms gravés sur le rocher ou sur la barrière de l'étroite galerie. « La vue de ces milliers de noms me remplit d'une grosse tristesse. Je me demande ce que sont devenues toutes ces individualités qui ont passé là avant nous. Combien ont langui, ont souffert, ont vécu sans espérance! Combien vivent encore, et que font-ils en bien ou en mal? Combien sont morts déjà, et quelles traces ont-ils laissées sur la terre? Combien auront reçu ce nouveau nom dont parle l'Apocalypse et que nul ne peut lire que celui qui le reçoit? Dans le courant de ma vie j'ai entendu bien des prédications émouvantes, mais jamais je n'ai éprouvé d'une manière aussi impressive que la seule chose nécessaire est d'avoir son nom inscrit dans le livre de vie. » (P. 79.) J. FAVRE.

SERMONS ET HOMÉLIES, par *Ernest Dhombres*, pasteur de l'Eglise réformée de Paris. Troisième série. — Paris, Grassart, libraire-éditeur.

« Les loisirs que m'a imposés une douloureuse épreuve de santé à laquelle Dieu a mêlé de tendres ménagements, m'ont permis de rédiger quelques-unes de mes prédications les moins imparfaites. Je puis dire que je me suis fait du bien à moi-même par ce travail. La preuve interne de la vérité chrétienne mise en relief par Vinet, — c'est-à-dire l'harmonie profonde entre le christianisme et les besoins de l'âme humaine, — ne m'est jamais apparue plus solide, plus concluante; jamais je n'ai mieux senti, que dans ces jours de silence et d'épreuve, la vérité de l'Evangile, sa beauté morale, sa puissance de consolation et de sanctification. »

Il suffirait de ces lignes pour gagner à l'auteur de ce volume la bienveillance et la sympathie du lecteur. Cette sympathie émue devient bien vive quand on entend le vénéré pasteur s'écrier dans son dernier discours (les Soirs): « Vous qui répandez des larmes amères, pleurez, mais dans le sein de l'Homme de douleur. Je vous le dis, s'il y a une consolation sur la terre, elle se trouve auprès de lui. Croyez-en le pasteur qui vous parle, *mais qui ne voit plus vos visages aimés :* Jésus peuple toutes les solitudes, Jésus console

toutes les détresses, *Jésus éclaire d'une aurore mélancolique, mais douce, nos ténèbres les plus profondes !...* »

A ce sentiment de sympathie se joint celui d'une sincère admiration pour les beaux dons de l'esprit et du cœur qui se révèlent dans ces sermons et homélies. Ces pages, qui sont d'une lecture entrainante, témoignent d'un puissant talent oratoire. La pensée maîtresse qui s'en dégage est bien celle qu'indique l'auteur : l'harmonie entre l'Evangile et les besoins de l'âme humaine ; elle a inspiré la plupart des quatorze discours qui composent ce beau volume.

M. Dhombres connait admirablement bien la société moderne et lui parle son langage. Rien en lui qui rappelle le conventionnel, le cliché ; toujours il est original, neuf, actuel. Il ne craint pas, pour appuyer son témoignage, de citer les auteurs contemporains (Ch. Secretan, Bridel, Moody, Eug. Bersier, etc.). Ces citations heureuses et bien amenées abondent dans ces discours.

Ce qui est, en revanche, assez rare, ce sont les citations bibliques que nous aimerions voir plus nombreuses. Il est même permis de se demander si, dans tel discours, le texte n'est pas plutôt un prétexte. Il est vrai que l'auteur a eu la précaution de prévenir cette critique en s'expliquant.

En somme, ce volume de sermons est digne de ses devanciers ; il est marqué au coin d'une incontestable supériorité et enrichit notre littérature religieuse contemporaine d'un précieux trésor. Si l'auteur s'est fait du bien à lui-même en le rédigeant, il en fera à tous ceux qui le liront. C'est là surtout la récompense qu'il ambitionne et que nous lui souhaitons. E.-L. B.

Les Miracles de notre Seigneur, par *R.-C. Trench*, traduit par P. Duplan-Olivier. — Lausanne, Georges Bridel et C^ie^.

Après une introduction sur le miracle, sa signification, sa valeur apologétique, l'auteur nous donne une trentaine de courtes études bibliques sur les divers miracles de Jésus-Christ rapportés dans nos évangiles. Ces études sont généralement bien faites, et fournissent une sorte de commentaire simple et populaire de ces divers récits. L'explication des faits et des difficultés qu'ils ont soulevées, ainsi que les réflexions pratiques sur les applications qu'on peut tirer de différents miracles, pourront être utiles aux personnes désireuses de connaître le résumé des idées exprimées dans les commentaires.

L'auteur, croyant sincère et éclairé, admet pleinement la vérité de nos récits évangéliques, mais il a soin de ne pas donner aux miracles une valeur exagérée. Il relève avec force la nécessité de ne pas séparer les œuvres de Christ de sa vie et de sa doctrine, et montre que nous devons croire aux miracles à cause du Sauveur, et non accepter Christ à cause de ses miracles.

Dans les détails, nous aurions bien quelques légères observations à présenter. Ainsi, sur quoi se fonde l'auteur pour dire qu'aucun autre miracle que celui de Cana n'aurait pu inaugurer aussi bien l'œuvre du Seigneur ? — Certaines applications sont aussi décidément par trop forcées, comme celles sur la pêche miraculeuse. (P. 74.) Quel rapport peut-on voir entre Jésus dormant dans la barque et Noé dans l'arche ?

Mais ce sont de légères ombres que le lecteur peut effacer facilement. Le traducteur, très consciencieux, aurait peut-être pu se permettre quelques notes pour compléter ou rectifier tel détail. Nous ne le remercions pas moins d'avoir fait passer en français l'ouvrage de l'archevêque de Dublin.

P. VAUTIER.

Méditations sur le Nouveau Testament, suivies de prières pour le culte de famille, par *Louis Borel* ancien pasteur. Troisième partie. — Neuchâtel, A.-G. Berthoud, 1890.

Nous pouvons féliciter M. le pasteur Borel d'avoir mené à chef le travail qu'il avait entrepris, de donner une explication suivie

du Nouveau Testament en vue du culte domestique. L'ouvrage entier, dont nous annonçons ici la troisième partie, compte 732 pages, d'une impression très lisible et soignée. Les Evangiles sont expliqués en 318 pages, les Actes en 93, les Epitres en 305. Pour l'Apocalypse, M. Borel s'en est sagement tenu aux quatre premiers chapitres et aux trois derniers, mais en ayant soin de résumer les chapitres V à XIX. A l'aide de ce manuel, le Nouveau Testament pourra être lu en une année.

Nous rappelons que ces *Méditations* sont essentiellement une analyse rapide, claire, explicative plus qu'applicative, des pensées essentielles du texte biblique. L'élément pratique trouve sa place dans la prière qui suit chaque morceau. A la condition d'être toujours précédés de la lecture du chapitre expliqué, ces *Méditations* seront certainement en édification aux personnes qui s'en serviront avec sérieux, et elles leur faciliteront l'intelligence du Nouveau Testament dans ses enseignements essentiels. JACQ. ADAMINA.

LES IMAGES DANS LES ÉCRITS DE SAINT PAUL, par *John Howson.* Traduction libre de l'anglais, par *Clément de Faye,* pasteur. — Lausanne. Georges Bridel et Cie éditeurs.

Si, comme le veut La Bruyère, bien préciser et bien peindre sont les deux conditions essentielles de toute production littéraire, l'opuscule que nous annonçons fournira quelque secours aux personnes qui veulent comprendre toujours mieux et exposer d'une manière toujours plus vivante la pensée du grand apôtre des Gentils. Il y a là quelques touches de détail ajoutées au tableau général de ses conceptions, et un peu de couleur pour l'enluminer. Les images dont saint Paul se sert le plus volontiers, sont étudiées sous les quatre chefs de la vie militaire, de l'architecture, des occupations manuelles et des jeux des Grecs. Les sphères de l'existence auxquelles l'apôtre recourt d'habitude pour illustrer ses enseignements, l'absence d'allusions à d'autres sphères nous aident à mieux le voir *wie er lebt und liebt,* comme disent nos voisins du nord. Les caractères, les mœurs de son époque et des contrées où il vivait, se décèlent dans le choix de ses images, aussi bien que ses goûts et la tournure de son esprit. Etudié de ce point de vue, tel passage prend un relief nouveau.

Le danger d'une étude de ce genre, c'est de vouloir trop faire rendre au petit filon qu'on a su découvrir et exploiter. Cet écueil n'a pas été toujours évité. D'autres fois, nous aurions attendu davantage. Livré à lui-même, M. Clément de Faye nous eût donné une explication bien plus vivante de l'armure du soldat romain (Eph. VI). Mais ce petit livre sera lu avec édification par les chrétiens qui aiment à réfléchir, car la personnalité de saint Paul est telle qu'on ne peut l'aborder, même par un petit côté, sans faire jaillir la vie intérieure dont il est tout pénétré.

JACQ. ADAMINA.

LE VIEUX MIROIR, par *Maria-Louisa Charlesworth,* auteur du *Ministère de l'enfance,* etc. — Lausanne, Georges Bridel et Cie.

Une femme de charge ayant passé presque un demi-siècle dans la même famille, où elle a traversé tous les degrés du service, entreprend dans sa vieillesse de raconter sa vie. Nous savons par un avant-propos de la traductrice que cette histoire n'est pas fictive, que Dorothée Cope vit encore et que tous les faits groupés autour d'elle ont été pris dans la vie réelle. Il n'y a pas de traits saillants dans l'existence de cette servante vaillante et dévouée; les occupations de toute sa vie paraîtront peut-être bien prosaïques, bien terre à terre, et cependant elle trouve le moyen de les relever, car tout ce qu'elle fait est éclairé à la lumière d'en haut. On peut dire qu'elle élève l'humble carrière d'une domestique à la hauteur d'un ministère; les travaux les plus vils en apparence s'embellissent, parce qu'elle les accomplit avec amour. Tout ce qui concerne la vie active

d'une femme est passé en revue, depuis la manière de laver la vaisselle et de raccommoder le linge, jusqu'au sujet du mariage et de l'éducation des enfants. Combien de difficultés seraient épargnées aux familles, si toutes les servantes comprenaient leurs devoirs comme Dorothée! mais ajoutons que les maîtres tels que ceux qu'elle a rencontrés, se font aussi rares que les servantes qui lui ressemblent; aussi quel respect et quelle reconnaisance n'a-t-elle pas pour eux et pour ses excellents parents!

La lecture de ce livre n'est pas seulement à recommander aux jeunes filles destinées à entrer en service, car toutes, à quelque classe qu'elles appartiennent, ne sont-elles pas appelées à s'occuper des soins du ménage? Elles trouveront dans le *Vieux Miroir* une foule de bons conseils d'ordre, d'économie, de propreté minutieuse, de simplicité dans la mise, et aussi d'humilité et de charité. Et que les jeunes lectrices ne s'effraient pas à l'idée de trouver tant de leçons réunies dans un si petit volume; la brave Dorothée Cope désirerait faire de sa longue vie un miroir pour les jeunes, mais bien loin de se poser en modèle, elle raconte avec humilité les expériences parfois douloureuses qu'elle a faites à ses dépens, dans l'espoir que d'autres en profiteront; ses conseils sont donnés sans pédanterie et avec tant d'amour pour les jeunes filles inconnues auxquelles elle s'adresse, que celles-ci voudront bien l'écouter, nous l'espérons du moins. P. H.

JEUNES ET VIEUX, par Mlle *M. Dufour*. — A. Cherbuliez, 1890.

Simple histoire d'une vie de famille : le père et la mère, trois filles et un fils. Les caractères sont bien tracés et soutenus. Celui de Gabrielle est peut-être le plus intéressant: rempli d'élan, imagination vive, caractère primesautier et pourtant fort égoïste, ayant peu d'ordre, jamais un sou en réserve pour venir en aide aux malheureux.

Marguerite, la sœur ainée, est une vraie perfection, s'oubliant toujours et consacrant tous ses loisirs à enseigner de pauvres enfants et à les visiter. On comprend que la perfection des deux sœurs aînées soit plutôt un élément de découragement pour Gabrielle. Cependant, peu à peu, grâce à l'influence excellente de la mère de famille, qui sait dire un mot à propos sans trop de sermons; grâce aussi à l'influence plus indirecte d'une pauvre femme protégée par la famille Laroche, Gabrielle progresse et cherche à se rendre utile. Un des côtés intéressants de cette petite histoire, et peut-être son enseignement principal, c'est de montrer comment on doit s'occuper des pauvres; parents et enfants sont à l'œuvre, ils ne se contentent pas d'ouvrir leur bourse, ils s'occupent d'enfants pauvres avec un intérêt des plus touchants. Une bonne leçon à l'école du dimanche ne suffit pas, on les suit dans leur famille; trois enfants sont logés pendant une courte villégiature près de la famille Laroche, on les soigne et on leur fait fête.

En fermant le livre, on se dit que si beaucoup de familles ressemblaient aux Laroche et les imitaient, les pauvres et les malheureux auraient moins d'aigreur, moins d'envie contre les riches : ne serait-ce pas là la meilleure solution à la question sociale?

C. C.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE. — Lausanne, Agence.

Notre Société des écoles du dimanche est pareille à un bon arbre, qui donne chaque année, sans s'épuiser, une récolte abondante de fruits savoureux. Ses *Lectures illustrées*, ses trois brochures d'*Etrennes*, sans oublier le *Calendrier illustré*, nous arrivent encore cette année avec leurs jolies gravures anglaises, leurs histoires intéressantes et point trop britanniques, leur saveur aimable et chrétienne, prouvant clairement que la sève est riche et loin d'être épuisée.

Parents, amis de la jeunesse, profitons de ces précieuses ressources mises à la portée

de nos enfants, mais n'oublions pas que ces richesses ne croissent pas toutes seules et qu'il faut avoir de la reconnaissance pour ceux qui nous les procurent. P. V.

LE ROYAUME DE DIEU DANS LE SIÈCLE PRÉSENT, étude scripturaire. — Genève, imprimerie Wyss et Duchêne, 1890.

Etude biblique populaire de quarante-six pages, issue de la plume d'un chrétien âgé et qui sent le besoin de réagir contre les vues extrêmes des frères de Plymouth, dont il a peut-être jadis fait partie. Clarté, simplicité, onction, maturité spirituelle, quelque tristesse à la vue de l'émiettement du corps de Christ, pressants appels à resserrer les rangs partout où la foi des saints en donne les moyens et la force, tel est le contenu de cette brochure sans prétention, dont la lecture édifie. Nous aurions aimé des angles plus saillants, une forme plus rigoureuse.

S. LENOIR.

LE CLOS TOUSTAIN, par Mme *de Pressensé*. — Paris, librairie Fischbacher.

Une vieille maison devient, par héritage, la propriété d'un homme cultivé, pieux, éducateur par tempérament, qui vient l'habiter avec sa famille. Il prend quelques jeunes garçons en pension et leur fait partager l'éducation qu'il donne à ses neveux. Il est aidé par tante Babette dont il apprécie le dévouement modeste et discret. Un de ses neveux, faible de caractère, subit l'influence d'un des pensionnaires. De sottise en sottise, ils en viennent à recueillir dans la vieille tour un déserteur, fils d'une méchante femme qui tient dans le voisinage un cabaret mal famé. Le déserteur, qui fume, met le feu à la maison ; on parvient à l'éteindre. Les deux enfants confessent leurs fautes et se repentent ; le déserteur s'enfuit avec sa mère, abandonnant sa petite nièce, restée pure malgré les mauvais exemples, et qu'on accueille au Clos Toustain.

Quelques figures sont amusantes. Bien comique le domestique Virgile, qui rit un quart d'heure après des plaisanteries qu'il entend ! Bien drôle aussi ce petit garçon qui prétend avoir eu toutes les maladies, et se glorifie de trois rougeoles ! On trouve, dans ce livre, les qualités qui distinguent Mme de Pressensé : l'amour des hommes, la sympathie ardente pour ceux qui souffrent, le besoin de relever ceux qui sont tombés, un idéal moral élevé, un véritable esprit d'observation. Le pinceau n'affectionne pas les couleurs vives, mais plutôt les couleurs fines et délicates. J. P.

LA JUSTICE. Huit discours, par *C. Wagner*, pasteur. — Paris, librairie Fischbacher, 1890.

Il n'est pas aisé de rendre compte de ce volume et d'en donner une idée exacte. Ce ne sont ni des sermons ni des homélies. L'auteur fait bien précéder chacun de ces discours d'un texte biblique ; mais le discours lui-même n'est pas consacré à la tractation de ce texte ou ne l'est que d'une manière lointaine.

M. Wagner sort complètement des chemins battus et ce fait, qui donne à ce livre une originalité marquée, ne facilite pas la tâche du lecteur qui se demande où l'on veut le conduire, et à qui il faut du temps pour se reconnaître.

La justice, pour l'auteur, se confond avec l'amour. Il lui est dès lors aisé de montrer à quel point elle est absente de la société contemporaine qui, dans tous les domaines, nous offre le spectacle de luttes âpres, du conflit des égoïsmes, du règne de la force.

« Plus cette flamme impure de discorde et de haine grandit, s'écrie M. Wagner, plus je sens se fortifier en moi un autre idéal. Je contemple en esprit l'humble sentier que foula le Fils de l'homme lorsqu'il résumait la vérité humaine en ces mots : « Aimez-vous. » Le principe de la lutte à outrance qui caractérise le présent est précisément le contraire du sien. »

C'est à montrer cet *idéal* que l'auteur fait

servir son livre. Le premier discours nous montre la *naissance de la justice*, le second oppose *la servitude volontaire* à la soif de *domination* qui est un des principaux obstacles à la justice; le troisième traite, toujours au point de vue de la justice, c'est-à-dire de l'amour, la question de la propriété : *le mien et le tien ;* le quatrième qui sort, à notre avis, de la grande ligne suivie par l'auteur, étudie les rapports de la *science* et de la *foi*. Le cinquième : *patrie-humanité*, nous transporte sur le terrain de la nationalité et des haines entre les peuples; le sixième : *Eglises-Eglise*, stigmatise les luttes ecclésiastiques; le septième est consacré à *la question sociale ;* le huitième à celle du *travail*.

Ce ne sont certes pas les pensées qui manquent à ces discours, et le lecteur pourra en faire une ample moisson ; l'auteur n'en a pas moins indiqué le vrai caractère de ces pages en disant qu'elles sont « un cri du cœur » et nous ajoutons avec lui : « puissent-elles aller au cœur ! »

E.-L. B.

QUE FAIRE ? AIMER. Manuel de la charité pratique destiné aux femmes, avec une préface de M. *Bersier*. — Paris, Fischbacher, 1890.

Comme son titre l'indique, ce livre est adressé aux femmes, nous pourrions ajouter aux femmes protestantes et de la classe aisée. C'est avec un grand intérêt que nous avons parcouru ce volume, dans lequel l'auteur cherche à montrer comment toute femme désirant se rendre utile, trouvera à employer ses heures de liberté, sans entrer dans aucune institution officielle. Naturellement, un ouvrage semblable ne peut pas avoir la prétention d'être complet. Il eût été intéressant et suggestif de raconter l'œuvre immense qui se fait en Amérique par les femmes et pour les femmes. L'auteur nous parle seulement des œuvres en pays de langue française avec quelques mots sur celles de l'Angleterre. Nous avons remarqué pour la Suisse des omissions et quelques petites inexactitudes, qui seraient facilement réparées dans une prochaine édition.

Toute à son point de vue, l'auteur se laisse parfois entraîner un peu loin : n'y a-t-il pas quelque exagération à dire que « la vie d'hôpital, avec ses fatigues, ses joies, ses terreurs, ses angoisses, ses scènes risibles ou touchantes, est ce qu'une femme sérieuse peut souhaiter de plus beau au monde ? » (P. 94.)

La dernière partie de l'ouvrage est utile à consulter; l'auteur passe en revue les diverses professions dans lesquelles une femme peut gagner sa vie et exercer ses facultés, depuis celles de docteur et de dentiste, jusqu'aux carrières les plus modestes; dans cette nomenclature, l'auteur fait preuve d'une grande largeur d'idées.

Nous souhaitons un plein succès à ce livre, destiné non seulement à intéresser et à faire réfléchir, mais peut-être à mettre en mouvement bien des forces perdues.

P. H.

DEUX SEMBLANTS DE POÈMES. I. *Mes prisons*. II. *Course nautique des Onze*, par *Paul Privat*. — Genève, Julien 1890.

Il arrive souvent de chercher une lecture courte, facile, qui puisse se faire à la veillée, dans une réunion de famille ou d'amis. Voici précisément une brochure qui fera passer d'agréables moments à ceux qui aiment la nature, et tout spécialement celle de notre lac et de ses environs. Le premier de ces deux récits nous raconte les piquants incidents d'une course pédestre au Mont-de-Sion. Dans le second, il s'agit d'un voyage en bateau plat jusqu'à Thonon, exécuté par l'auteur et dix de ses amis. Il y a quelque chose de jeune, d'entraînant, de sympathique dans ces deux « semblants de poèmes. » Les vers coulent facilement, et, s'ils n'offrent rien de transcendant, on peut dire que le récit est mené avec esprit; la note élevée s'y trouve aussi bien qu'une gaieté franche et de bon aloi.

P. H.

**La Chasse aux Pensées.** Mémoires littéraires, par *Arthur Massé.* — Lausanne, Georges Bridel et Cie.

Ce titre parait donné, selon les principes indiqués par l'auteur lui-même, pour attirer l'attention et piquer la curiosité. Procédé quelque peu dangereux, car si le contenu ne répond pas au titre, le lecteur déçu risque de juger défavorablement.

Cet ouvrage de M. Massé est cependant intéressant à divers égards. L'auteur, dans un cadre fictif, nous fait part de ses expériences, de ses idées sur la manière d'écrire des livres et sur la nécessité d'avoir une bonne littérature, opposée à celle dont on est inondé. Les pensées excellentes, les réflexions fort justes ne manquent pas dans ce petit volume, mais malheureusement se trouvent trop souvent mélangées à des banalités dont on ne voit pas trop la valeur. Il peut être néanmoins utile à certains jeunes gens qui se croiraient capables d'écrire et en seraient avantageusement dissuadés.

P. V.

**Cinquante-deuxième rapport de la Société évangélique ou Eglise missionnaire belge.** — Bruxelles, 1890.

Une solidarité générale unit toutes les œuvres qui se rattachent au protestantisme de langue française. Celle que poursuit la Société évangélique belge éveille en outre une sympathie particulière dans telles contrées auxquelles l'unissent des liens spéciaux. C'est le cas surtout de notre Suisse romande, qui lui a fourni et lui fournit encore une proportion considérable de ses ouvriers.

Ce dernier rapport retrace d'une manière vivante la situation présente de ses diverses stations et les efforts très sérieux que font plusieurs d'entre elles pour étendre leur champ d'action.

Mainte anecdote illustre et vivifie le tableau et permet de suivre les ouvriers dans le détail de leur activité.

X.

**Le libre arbitre.** Etude philosophique, par *Ernest Naville,* associé étranger de l'Institut de France. — Paris, Fischbacher, 1890.

Une plume autorisée parlera plus tard, dans ces colonnes, du volume que nous ne faisons que signaler aujourd'hui. Mais l'apparition de cet ouvrage ayant servi d'occasion à un hommage publiquement rendu à l'éminent penseur genevois par ses concitoyens et par un grand nombre de ses lecteurs, la rédaction de cette revue tient à s'associer pour sa part à cet acte et aux sentiments qu'il exprime. C'est un privilège et tout ensemble un droit pour nous de nous unir, par notre reconnaissance et par nos vœux, au jubilé de M. E. Naville. Le *Chrétien évangélique,* en effet, a été favorisé de son active collaboration dès les premières années de son existence. En 1860 déjà, il publiait les conférences qui venaient d'être données à Genève sur la *Vie éternelle,* et en 1864, celles sur le *Père céleste.*

Dans une note attachée à un article que nous réservons à nos lecteurs, M. le professeur Ch. Secretan signale le *Libre arbitre* par ces mots que nous transcrivons ici par anticipation : « Nous nous empressons d'attirer l'attention des lecteurs sur cet important ouvrage, qui montre bien comment toutes les questions vitales de la philosophie et de la pensée religieuse se concentrent dans cette question de la liberté. »

Il nous est agréable de pouvoir réunir ainsi les noms de deux collaborateurs qui honorent non seulement cette revue, mais encore leur pays et leur foi.

# TABLE DES MATIÈRES

## ÉTUDES BIBLIQUES ET MÉDITATIONS



## APOLOGÉTIQUE



## ÉTUDES MORALES



## HISTOIRE DE L'ÉGLISE



## HISTOIRE RELIGIEUSE



## HISTOIRE RELIGIEUSE CONTEMPORAINE



## BIOGRAPHIE



## QUESTIONS RELIGIEUSES
### et ecclésiastiques.



## LITTÉRATURE ET MORALE.



## VARIÉTÉS



## ACTUALITÉS



## NOTICE NÉCROLOGIQUE



## REVUE CRITIQUE

## NOUVELLES

### SUISSE

### Vaud, par A. V.

*Chronique trimestrielle.*



### Genève, par Z.



### Neuchâtel, par Ch. Monvert.



### Suisse allemande, par A. Gretillat.

*Chronique trimestrielle.*



### Suisse orientale, par E. Maury.

ÉTRANGER

## France, par Ch. Luigi.



## Grande-Bretagne, par ***

### Italie, par Paolo Longo.



### Italie méridionale, par Fréd. Tissot.



### Allemagne, par Ch. Correvon.



### Etats-Unis, par X.



### BULLETINS BIBLIOGRAPHIQUES

## PENSÉES



## RÉCLAMATION



## A NOS LECTEURS



LAUSANNE. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie